



**HAL**  
open science

# Pelote basque, entre héritages et créations : identités et représentations

Renée Evelyne Mourguy

► **To cite this version:**

Renée Evelyne Mourguy. Pelote basque, entre héritages et créations : identités et représentations. Musique, musicologie et arts de la scène. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2017. Français. NNT : 2017BOR30059 . tel-03777065

**HAL Id: tel-03777065**

**<https://theses.hal.science/tel-03777065v1>**

Submitted on 14 Sep 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux Michel de Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN ÉTUDES BASQUES

**Pelote basque, entre héritages et créations :**

*identités et représentations*

Présentée et soutenue publiquement le 13 décembre 2017 par

**Renée Evelyne Mourguy**

Sous la direction de Aurélie Arcocha Scarcia et Charles Videgain

Membres du jury

Gwendal DENIS, Professeur, RENNES2.

Hervé LE BIHAN, Professeur, RENNES2.

Martine PUIG MORENO-BERTHELOT, MCF, Université de PERPIGNAN.

Charles VIDEGAIN, Professeur émérite, UPPA.

Aurélie ARCOCHA SCARCIA, Professeur, UBM.

# Remerciements

A ma directrice de thèse, Aurelie Arcocha Scarcia, pour sa confiance indéfectible et son soutien, pour ses directives éclairées et ses conseils pertinents, pour l'ouverture d'esprit et la nouvelle vision des phénomènes et analyse des écrits qu'elle a voulu introduire dans mon travail.

A mon codirecteur Xarles Videgain, pour sa lecture et ses commentaires, pour ses conseils et les documents fournis (notamment en lexicographie, son domaine de prédilection) ainsi que l'intérêt manifesté pour mon sujet.

A l'Université Bordeaux Montaigne, à son Ecole Doctorale, pour avoir accepté les dérogations ou recours nécessaires à la production de mon travail, au regard de mes engagements familiaux et fédéraux, d'une part, et, d'autre part de ma volonté d'achever ce travail. Un merci particulier à Chantal Duthu qui a su, par son humour, tempérer les situations de stress.

A Jean-Baptiste Orpustan, pour son accueil, son instructive conversation et pour ses traductions des textes basques que je devais comprendre. Il m'a permis d'étudier ces témoignages très éclairants sur la mentalité des autochtones à propos de leur jeu de pelote.

A feu Jean Haritschelhar, qui m'avait reçue avec considération et m'avait engagée à me tourner vers Aurelie Arcocha professeur et l'Université de Bordeaux Montaigne (à l'époque BordeauxIII) afin de produire un travail scientifique et universitaire à partir des recherches menées jusque là.

A Jean-Baptiste Garat qui m'a fait découvrir l'histoire de la pelote et m'a fait partager sa passion, premier pas vers des années de recherches pleines de joie et d'étonnements.

A Tristan, qui, entré en pelote à six ans, au club Luzean a suivi un parcours de *pilotari* et permis mon approche et mon investissement ultérieurs.

A tous mes professeurs des Etudes Basques, Aurelia Arcocha Scarcia, Xarles Videgain, Jean Casenave, Jean-Baptiste Coyos, Ur Apalategui, Iranzu Epelde, Jean-Pierre Massias, Denis Laborde, Ricardo Etxepare, dont les cours ou les encouragements m'ont apporté la nourriture nécessaire à un parcours scientifique. Un merci particulier à Jean Casenave, qui m'a invitée à entrer en doctorat et m'a aiguillée pour les recherches dans la littérature et les auteurs de diverses époques.

A Jean-Philippe Talec, dont l'aide fut précieuse, tant pour la vie au laboratoire, que pour l'initiation à divers logiciels et les documents proposés à ma lecture. Son intérêt pour mon sujet fut aussi un encouragement permanent.

A Lize Bernard, venue classer un fonds au laboratoire, qui m'a signalé dans ce fonds quelques ouvrages intéressants.

A Anne-Marie Benarab et Karim Ait Alouache, administratifs du laboratoire, indispensables au bon déroulement et suivi des divers dossiers.

A Natalia Mikhaïlovna Zaïka, auteure d'une thèse sur les contes basques, qui m'a envoyé deux contes basques où le jeu de paume apparaît.

A ma collègue de bureau, Isabelle Duguine qui m'a montré le chemin dans la réussite de son doctorat et m'a prodigué ses conseils.

A tout le personnel de la médiathèque de Bayonne, toujours disponible, à l'écoute et bienveillant.

Au personnel de la BNF, sites Richelieu, Arsenal et Mitterrand, grâce à qui j'ai pu collecter toutes les informations dont j'avais besoin, en acquérant peu à peu la connaissance des nombreux outils, sans cesse évoluant au gré des technologies. Je leur suis reconnaissante d'avoir pu compter sur leur aide pour retrouver la cote de certains documents et d'avoir pu consulter de manière exceptionnelle des documents communicables sur demande motivée.

A tout le personnel des Archives Départementales du site de Bayonne-Saint-Pierre d'Irube, notamment Patrice Lataillade<sup>1</sup>, lui-même juge et *pilotari*, pour leur aide et leur sourire convivial.

A tout le personnel de la Bibliothèque Universitaire du campus de la Nive (UPPA) et en particulier à sa Directrice, Nicole Mounier, pour leur accueil chaleureux, leur efficacité et leur collaboration, notamment pour les Prêts d'ouvrages entre Universités.

A M. Olivier Ribeton, Conservateur, à M. Rafaël Zulaika, Directeur, et au personnel du Musée Basque, notamment à Elisabeth Lafuste et Marie-Hélène Deliard qui m'ont accueillie pour mes recherches dans les nombreux documents du Musée.

A Marie-France Fauvet Berthelot, Responsable du Département Amérique Centrale, Musée de l'Homme, Paris, pour m'avoir accueillie dans ses bureaux et prêté la thèse de Eric Taladoire sur les jeux de Mésoamérique, ainsi que plusieurs revues archéologiques.

Au Professeur Eric Taladoire, qui a bien voulu correspondre avec moi, m'a envoyé deux de ses articles pour compléter ma connaissance des jeux pratiqués en Mésoamérique et relu la partie de l'ouvrage concernant ces jeux en m'indiquant quelques corrections au vu des dernières recherches.

A Monsieur Moïses Rosas Silva, Directeur Technique de l'Institut National d'Archéologie et d'Histoire à Mexico, pour son envoi d'une revue d'archéologie.

A Viviane Desclaux, Musée du Château de Pau, Responsable du Centre Jacques de Laprade, qui m'a accueillie pour des recherches.

---

<sup>1</sup> Je ne connais pas le nom de tous.

A François Lissarague, Directeur des Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS) pour son écoute, ses conseils et son envoi des pages adéquates du dictionnaire des Antiquités grecques et romaines.

Au personnel de la bibliothèque du Centre Louis Gernet, Paris VI, pour son accueil lors de mes recherches.

A Patricia Rigault, chargée d'Etudes Documentaires au Département Antiquités Egyptiennes du Musée du Louvre et à Monsieur Marc Etienne, Conservateur au même Département, qui m'ont communiqué des documents sur les jeux en Egypte et en Grèce.

Aux personnels des mairies de Cambo-les-Bains, Hasparren, Saint-Jean-de-Luz et Saint-Jean-Pied-de-Port, qui m'ont ouvert les archives de leurs communautés pour mes recherches.

A M. Jean Fourcade, adjoint au maire de Saint-Palais et à Madame Franchisteguy pour m'avoir permis de consulter et photographier les numéros archivés du *Journal de Saint-Palais*, me donnant ainsi la chance de découvrir les articles uniques en leur genre de G.Lacombe, premier érudit “ du pays ” à s'être inquiété de l'histoire des jeux de balle et de la pelote basque.

A M. Jean-Michel Jaureguy, adjoint au maire de Sare, qui m'a montré et fait envoyer les règles du jeu sur la place de Sare, règles écrites en basque en 1868 et conservées depuis à la mairie.

A M. Armand Bidart et Mme Marie-Josée Vigier et à l'association culturelle de Hasparren pour leur accueil et les documents fournis sur les jeux de Hasparren.

A toutes les personnes qui ont accepté d'être questionnées, voire enregistrées pour témoigner de leur vision de la pelote basque ou de leur expérience, notamment Jean Haritschelhar, Ximun Haran, Jakes Casaubon, Robert Poulou, Adrien Camino, Xavier Cazaubon, Eric Ithurralde, Robert Dufourcq et Jean-Paul Diribarne.

A Sylvain Elalouf qui m'a accueillie au Jeu de paume de la rue Lauriston à Paris, quand il était Président du Comité de courte paume, qui a permis la réalisation d'une maquette de jeu de paume (dont les photographies se trouvent dans la thèse) et dont l'amitié reste précieuse au fil des années.

A Raymond Lacharme, qui m'a montré sa collection d'ouvrages sur le jeu de paume, m'a fourni mes premiers documents sur ce jeu et donné des références bibliographiques pour débiter les recherches.

A Thierry Bernard-Tambour grâce à qui j'ai pu acheter l'ouvrage fondamental de Gianni Clerici *500 ans de tennis* et un exemplaire du *Petit journal*, sans compter les échanges fructueux sur l'histoire de la paume.

A Yves Carlier, Conservateur au Château de Fontainebleau en 2002, qui nous<sup>2</sup> a reçus à Fontainebleau, avec le président de Luzean et nous a fait visiter Les jeux de paume de Fontainebleau, l'exposition *Le Jeu de paume, jeu de rois, roi des jeux*, a relu mes premiers travaux et a toujours montré de l'intérêt pour mon travail, encouragement fort appréciable.

A Marie-Madeleine Fontaine, professeur émérite de l'Université de Lille, pour ses aimables réponses et l'envoi de son article " le Jeu de Paume comme modèle des échanges : quelques règles de la sociabilité à la Renaissance ".

A Yvan Dadou et à la Société archéologique et historique de l'Orléannais, pour m'avoir envoyé la photocopie de l'étude de l'abbé Théophile Cochard, sur le Jeu de Paume à Orléans.

A M. Duick, Président de la Fédération de Longue paume et à M. Bourgeois pour leur accueil chaleureux lors de la journée des jeunes à Nesle, pour nous avoir permis de visiter les aires de jeu alentour, et pour la documentation fournie sur les jeux en Picardie.

A Pierre-Marie Macewko, pour les échanges passionnés sur les anciens jeux, le partage de plusieurs documents, et pour m'avoir fourni *La magnifique histoire du jeu de paume* d'Albert de Luze, ouvrage incontournable.

A Dominique Peyrat, toujours à l'affût d'informations sur l'histoire des lieux de pelote dans le Nord, notamment. Il a fourni deux documents inédits pour le jeu basque.

A Bernard Righetti, qui m'a fait visiter le fronton, le trinquet de Plan de Grasse et livré son témoignage sur la pelote provençale.

A Victor Agulló Calatayud, qui m'a offert son magnifique livre sur le *Joc de pilota*, et qui a bien voulu relire la section sur la pelote valencienne.

A Jean Prève, pour m'avoir communiqué l'article qu'il écrivit sur la pelote provençale et les photos qui l'illustraient.

A Francis Pommiès, Vice président de la FFPB chargé des départements et collectivités d'outre mer ou sui generis, qui m'a renseignée sur l'histoire de la pelote dans le monde, notamment à travers les constructions de frontons.

Aux secrétaires de la FFPB, pour leur soutien, notamment Marie-Jo, qui m'a donné la documentation officielle.

A Michel Sedès qui m'a signalé, parmi d'autres pages, un document historique tiré de l'histoire de Goyenetche, concernant Saint-Jean-de-Luz.

A Richard Holbrook qui m'a fait connaître la pratique de la pelote au sein de l'association Ur Yoko de Saint-Jean-de-Luz.

---

<sup>2</sup> Le Président du club et moi-même.

A Dominique Lenoir, qui, malgré ses occupations, a accepté de relire une partie de mon travail et m'a donné l'occasion d'apporter de nécessaires corrections.

A Aurore et Flore-Elise, qui m'ont apporté des conseils bienvenus sur la rédaction de quelques pages.

A Philippe Didier-Courbin qui a accepté avec joie de relire cet ouvrage pour que je le rende plus clair aux non initiés et que j'y apporte des corrections.

A Martine, la bonne fée de la dernière ligne droite.

# Table des matières

<i>Remerciements</i> .....	2
<i>Table des matières</i> .....	7
<i>Introduction</i> .....	12
<b>I. La balle et le jeu pour dénominateur commun : quels héritages associés dans le jeu basque ?</b> .26	
<b>I.1. “ Jeux ” de balle antiques : une empreinte vivace ?</b> .....	<b>36</b>
I.1.1. Quelques traits généraux .....	37
I.1.2. La part des jeux grecs et romains .....	42
I.1.3. Des liens avec les jeux de Mésoamérique ? .....	54
<b>I.2. Jeux de paume européens : ancêtres d’actualité ?</b> .....	<b>64</b>
I.2.1. Rôle des autorités civiles ou religieuses .....	65
I.2.1.1. Importance des textes ecclésiiaux .....	65
I.2.1.2. Reconnaissance des métiers de la paume .....	69
I.2.1.3. Actes des autorités royales ou civiles .....	71
I.2.2. Textes de témoins de leurs époques .....	83
I.2.2.1. Des humanistes pour expliquer le jeu .....	84
I.2.2.2. Un style journalistique et son réalisme .....	94
I.2.2.3. Des témoignages de voyageurs .....	98
I.2.2.4. Une opposition peu entendue.....	103
I.2.3. Vocabulaire et pratiques évolutives (XIIIe siècle- XVIIIe siècle).....	107
I.2.3.1. Un vocabulaire spécifique à la paume .....	107
I.2.3.2. Une façon de compter posant question .....	114
I.2.3.3. Des archives et traités pour définir la pratique .....	118
<b>I.3. Jeux de paume : une large descendance</b> .....	<b>136</b>
I.3.1. Quelques héritiers de la paume hors Pays basque .....	137
I.3.1.1. Les jeux de ballon frappé.....	138
I.3.1.2. Les jeux de pelote frappée à la main .....	146
I.3.1.3. Les jeux utilisant un instrument de frappe.....	160
I.3.2. Un jeu de plein air en constante mutation au Pays basque.....	183
I.3.2.1. “ Laxoan ”, pelote et paume .....	184
I.3.2.2. “ Rabot ” et “ rebot ”.....	211
I.3.2.3. <i>Blaid</i> ou balle au mur ? .....	248
<b>II. Les lieux du jeu basque : l’installation de la tradition</b> .....	<b>314</b>

<b>II.1. Les aires du jeu basque : évolution et matériel associé .....</b>	<b>315</b>
II.1.1. La place libre.....	316
II.1.1.1. Les places de jeux directs.....	316
II.1.1.2. Les places des jeux de <i>blaid</i> .....	332
II.1.2. Le jeu de trinquet.....	344
II.1.2.1. De la courte paume au jeu de trinquet.....	344
II.1.2.2. Vers le <i>blaid</i> et le trinquet moderne.....	358
II.1.2.3. Vers le Trinquet argentin, évolutions lentes.....	377
II.1.3. Les frontons murs à gauche.....	395
II.1.3.1. Ajout d'un mur, à gauche du frontis.....	395
II.1.3.2. <i>Jai Alai</i> : le luxe et les paris à <i>cesta punta</i> .....	401
II.1.3.3. Frontons avec mur à gauche couverts.....	410
<b>II.2. Le lexique où s'ancre le jeu .....</b>	<b>419</b>
II.2.1. Dictionnaires basques antérieurs à 1850.....	420
II.2.1.1. Le dictionnaire de Larramendi.....	420
II.2.1.2. Le vocabulaire de Fleury de Lécuse.....	425
II.2.2. Dictionnaires basques postérieurs à 1850.....	425
II.2.2.1. Le jeu dans le vocabulaire de Salaberry.....	425
II.2.2.2. Le jeu selon le manuscrit de Hiribarren.....	430
II.2.2.3. Le jeu dans le manuscrit de Harriet.....	447
<b>II.3. La géographie où le jeu installe la tradition .....</b>	<b>458</b>
II.3.1. Un regard sur les villes où l'on joue.....	459
II.3.1.1. Une géographie liée à l'évolution du jeu.....	460
II.3.1.2. Des exemples de places dans leur histoire.....	469
II.3.1.3. L'implantation contemporaine du jeu et la modernité de la tradition.....	487
II.3.2. Un mécène et un concept.....	500
II.3.2.1. Les fêtes basques d'Antoine d'Abbadie et leurs lieux.....	500
II.3.2.2. Le cérémonial et son évolution.....	507
II.3.2.3. Les objectifs et les empreintes.....	511
II.3.3. Des témoins de sanctuaires perdus.....	517
II.3.3.1. Marie-Christine Mendionde et le trinquet d'Amotz.....	517
II.3.3.2. Juanjo Arrizaga et le tournoi de Biriadou.....	522
<b>III. Les représentations des jeux de balles ou de pelote.....</b>	<b>529</b>
<b>III.1. Représentations de jeux de balle jusqu'au XVIIIe siècle .....</b>	<b>530</b>
III.1.1. A partir des mythes, des poésies et de l'iconographie antiques.....	531
III.1.1.1. Le jeu de balle dans l' <i>Odyssée</i> .....	531
III.1.1.2. Les balles dans l'iconographie grecque antique.....	534
III.1.1.3. Des images littéraires à propos de la balle.....	536

III.1.2.	A partir de la littérature, des textes ou images des XIe, XIIe et XIIIe siècles .....	541
III.1.2.1.	Poésie et histoire en Orient .....	541
III.1.2.2.	Littérature narrative.....	546
III.1.2.3.	Textes officiels civils ou religieux .....	557
III.1.3.	A partir des écrits et des images du XIVe au XVIIIe siècle .....	560
III.1.3.1.	Le jeu dans la poésie .....	560
III.1.3.2.	Quelques textes sur le jeu (XIVe - XVIIIe siècle) .....	573
III.1.3.3.	Quelques analyses iconographiques pour cerner le jeu .....	589
<b>III.2.</b>	<b>Jeu de paume/pelote dans les textes jusqu'en 1930 .....</b>	<b>613</b>
III.2.1.	La veine journalistique.....	613
III.2.1.1.	La presse régionale du XIXe siècle.....	614
III.2.1.2.	La presse régionale du début du XXe siècle .....	630
III.2.1.3.	La presse et les revues parisiennes.....	641
III.2.2.	Des contributions d'érudits .....	660
III.2.2.1.	Des témoignages avant 1889.....	660
III.2.2.2.	Des ouvrages spécialisés entre 1889 et 1901 .....	671
III.2.2.3.	Des articles de 1921 jusqu'à l'ouvrage de Blazy .....	686
III.2.3.	L'imaginaire de la pelote à travers l'écriture .....	702
III.2.3.1.	Romans et descriptions .....	702
III.2.3.2.	Poésies en français .....	719
III.2.3.3.	Quatre témoignages en basque, imprimés aux XIXe et XXe siècles.....	726
<b>III.3.</b>	<b>La pelote sujet d'art et objet de tourisme et d'étude .....</b>	<b>754</b>
III.3.1.	Créations artistiques.....	755
III.3.1.1.	Peinture et dessin .....	755
III.3.1.2.	Architecture et sculpture .....	762
III.3.1.3.	Arts visuels.....	766
III.3.2.	Imagerie touristique et artisanat.....	770
III.3.2.1.	Entre argument publicitaire et identitaire.....	770
III.3.2.2.	L'objet souvenir ou identitaire .....	776
III.3.2.3.	L'objet artisanal .....	779
III.3.3.	Ouvrages sur la pelote, 1930 - 2015 .....	789
III.3.3.1.	Le fond des ouvrages généralistes et des guides.....	789
III.3.3.2.	Le domaine pédagogique et technique.....	805
III.3.3.3.	Les faiseurs d'histoire et les passeurs de témoin .....	817
<b>Conclusion</b> .....	<b>835</b>	
<b>Lexique</b> .....	<b>845</b>	
<b>Index</b> .....	<b>848</b>	

<i>Table des illustrations</i> .....	853
<i>Table des tableaux</i> .....	856
<i>Table des graphiques et schémas</i> .....	857
<i>Table des cartes</i> .....	857
<i>Annexes</i> .....	858
<b>Annexe 0.</b> ....	858
<b>Annexe 1. Jeux antiques</b> .....	858
<b>Annexe 2. Jeux de Mésoamérique</b> .....	859
<b>Annexe 3. Jeu de Paume</b> .....	859
<b>Annexe 4. Jeu de Paume (suite)</b> .....	860
<b>Annexe 5. Héritiers de la longue paume</b> .....	861
<b>Annexe 6. Jeux de paume basques</b> .....	863
<b>Annexe 7. Premiers témoignages écrits sur la paume basque</b> .....	864
<b>Annexe 8. Le Mémorial des Pyrénées</b> .....	865
<b>Annexe 9. Le Courrier de Bayonne</b> .....	865
<b>Annexe 10. Presse des Pyrénées Atlantiques</b> .....	868
<b>Annexe 11. Presse parisienne, documents de Neuilly et Paris</b> .....	869
<b>Annexe 12. Lieux du jeu</b> .....	869
<b>Annexe 13. Documents officiels FFPB et liste des spécialités</b> .....	871
<b>Annexe 14. Représentations des jeux</b> .....	872
<b>Annexe 15. Imaginaire de la pelote à travers l’écriture</b> .....	874
<b>Annexe 16. La pelote entre art, tourisme et sujet de livres</b> .....	876
<b>Annexe 17. Photos de jeu</b> .....	878
<i>Bibliographie</i> .....	880
<b>Bibliographie générale</b> .....	880
<b>Articles de presse</b> .....	910
<b>Manuscrits/Archives</b> .....	910

<b>Articles de presse .....</b>	<b>910</b>
<b>Iconographie .....</b>	<b>922</b>

# Introduction

Cet ouvrage est la suite logique de notre mémoire de Master 2 recherche, mené sous la direction de Aurélie Arcocha Scarcia et Xarles Videgain (co-directeur). Ecrit en 2011, il concernait les jeux de paume en Pays basque. Le jury nous avait alors conseillé de nous inscrire en doctorat.

Nous commencerons ici par exposer les motifs personnels de notre recherche, et d'une prise de retraite anticipée pour mener à bien ce projet, lequel ne correspond ni à notre formation mathématique, ni à une pratique ou à une connaissance antérieure de la pelote.

Cependant, au Pays basque, est-on jamais loin de la pelote qui nous a vite montré l'imprégnation qu'elle réalise sur la société ? En effet, nous n'avions pas clairement conscience de cette empreinte profonde et pensions être loin de ce sport, avant le parcours de notre fils Tristan comme *pilotari*<sup>3</sup>, à partir de 1989, et avant notre entrée au club Luzean<sup>4</sup>, comme bénévole, en 1994. De nombreux liens ont étonnamment ressurgi lorsque nous avons voulu écrire cette introduction. Tout d'abord, un premier contact avec le phénomène pelote au cours d'une promenade familiale à Saint-Jean-Pied-de-Port. En longeant les remparts nous avons entendu cette voix si caractéristique du chanteur de points, première émotion. Un ami de nos parents, joueur connu de *pasaka*<sup>5</sup>\* et de "rebot\*", fut Président de Luzean. Sur un meuble de notre enfance, une photo dédicacée à notre tante par l'un de ses copains, célèbre joueur de Grand *chistera*\*, trois cousins champions de France de Grand *chistera*, une amie de collègue, fille d'un grand champion de *pala*\* (présent aux Jeux Olympiques de Mexico en 1968) forment d'autres ponts. Enfin notre mère offrit à Tristan un porte-clefs de Luzean, acheté à un collègue, champion de *Joko garbi*\* et de *xare*\*, en espérant qu'il devienne *pilotari*. Bernard Vicenty, inspecteur de mathématiques, fut alors nommé en Aquitaine. Originaire d'Ascaïn, champion de pelote à main nue, il a incité Tristan à commencer la pelote... Plus tard, nous apprîmes que notre grand-père paternel, décédé en 1945, était un parieur impénitent, au point que son fils avait juré de ne jamais mettre les pieds dans un trinquet. Autant dire qu'il paraît difficile d'échapper à la pelote lorsqu'on naissait au Pays basque, y compris sur la côte, dans la deuxième moitié du XXe siècle.

---

<sup>3</sup> N.B. Tous les mots suivis d'un astérisque lors de leur première apparition se trouvent expliqués dans le lexique en fin d'ouvrage.

<sup>4</sup> Club de pelote luzien, dont nous aurons l'occasion d'expliquer le nom plus tard.

<sup>5</sup> Héritier basque du jeu de courte paume, ce jeu où l'on passe (*pasa* en basque) d'un camp à l'autre, se joue encore aujourd'hui dans les trinquets.

Depuis une mémorable partie de “rebot”, en 1991, où l’émotion accompagna la découverte du jeu, le virus guettait. Depuis 1994, l’engagement conséquent au sein de Luzean a conduit à la découverte de l’histoire de la pelote avec le livre de l’abbé Blazy et les premiers cahiers des fondateurs de Luzean. Le président du club avait alors un ambitieux projet de musée de la pelote ouvert à la fois sur l’histoire et les problématiques contemporaines. Il nous séduisit au point de nous inciter à entrer dans de premières véritables recherches sur le sujet, qui nous menèrent fréquemment à la Bibliothèque Nationale de France (BNF) et dans diverses bibliothèques, notamment à Bayonne où nous avons fait une lecture suivie du *Courrier de Bayonne* depuis sa création en 1852, jusqu’à 1900. Une fois la maquette de jeu de paume\* construite, les panneaux de tableaux et gravures anciennes réalisés et le président parti vers d’autres fonctions, durant l’année 2008, nous avons consulté Jean Haritschelhar, Professeur émérite de Bordeaux III, qui nous a encouragés dans nos recherches, considérant qu’elles pouvaient déboucher sur un ouvrage universitaire. Puis il nous dirigea vers Aurélie Arcocha Scarcia, Professeur à Bordeaux III, qui décida de nous faire confiance. Quelle est la genèse de ce travail ? Autour de quels éléments et de quelles interrogations s’est-il constitué ?

Au cours de nos investigations, nous avons lu Jean-Michel Mehl (1990) et compris combien les documents d’archives pouvaient servir à l’histoire des jeux. La pelote basque n’ayant pas jusqu’ici bénéficié d’une étude comparable, nous avons décidé d’en mener une, avec nos moyens plus modestes certes, en hommage aux *pilotaris*.

En effet, si la lecture des légendes est agréable, la recherche des faits s’impose pour connaître la réalité historique d’une pratique visiblement ancienne, encore vivante, et qui fait aujourd’hui couler beaucoup d’encre et interroge en tant que patrimoine culturel et part de l’identité basque. Face au phénomène “pelote basque”, beaucoup de questions se posent et nous avons voulu répondre à certaines, le plus scientifiquement possible.

Par ailleurs, nous avons remarqué que la première préoccupation des auteurs était la quête des origines. Elle a été résolue ou expédiée, par les érudits du XXe siècle faisant l’histoire de la pelote, à la façon des “historiens” des jeux de balle et de paume au XIXe siècle<sup>6</sup>. Les faits n’ayant pas été consignés dans des livres ou des documents dédiés à la pelote basque avant 1892 (Peña y Goñi) ou 1894 (Adéma), le premier ouvrage conséquent sur la pelote basque, celui de Blazy (1929), s’appuie sur l’histoire du jeu de paume<sup>7</sup> et apporte peu de précisions vérifiables sur l’histoire de la pelote au XIXe siècle, ou auparavant.

---

<sup>6</sup> Nous nous en expliquons en évoquant divers auteurs dans le cours de notre ouvrage.

<sup>7</sup> Divers auteurs se sont penchés sur cette histoire, cf. Ci-après.

Dès l'antiquité, les auteurs, tel Hérodote<sup>8</sup>, avaient cherché une origine et des inventeurs pour les jeux de balle. Les écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle, tels Mercuriale (1577) ou Forbet (1599), faisaient, l'un la somme des connaissances sur les exercices antiques, l'autre une filiation entre ces derniers et le jeu de paume, " dans un siècle où tout est un jour ou l'autre rapporté à l'Antiquité " (Fontaine, 1993 : 480). Les siècles suivants nous apportaient surtout des traités sur le jeu de paume<sup>9</sup>. Puis Bajot (1854) reprenait la tradition, en y ajoutant ses réflexions sur l'universalité du jeu de balle à partir de la lecture des récits de voyageurs, des observateurs de l'époque et des articles de journaux (Bajot, 1854 : 46-75)<sup>10</sup>. Les érudits de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle tels Louis Becq de Fouquières (1869), Henry René d'Allemagne (1880), allaient dans le même sens et ceux du Pays basque leur emboîtaient le pas, comme Christian d'Elbée (1921 ; 1922), suivi de bien d'autres (Blazy, Bombin Fernandez). Max Rouquette (1986) faisait de même dans l'Hérault pour le jeu local.

Ainsi, ceux qui ont voulu écrire l'histoire du jeu de paume, de balle au tambourin ou de pelote basque, peut-être par leur éducation, conçoivent leurs jeux comme dérivés des jeux des Anciens. Ils ne cherchent ni comment ni en quoi, et ils éludent la question de la démonstration, et se concentrent sur la description des jeux des ancêtres. L'utilisation d'une balle ou peut-être un trait caractéristique (le jeu de " gagne terrain ") semblent leur suffire à affirmer la filiation affirmée. Or ces maigres similitudes ne nous paraissent pas en constituer une preuve.

Même si les chercheurs du XX<sup>e</sup> siècle, comme Mehl (1990) et Merdrignac (2002) ont torqué le coup à cette obsession des origines dont Benveniste se détourne (1947)<sup>11</sup>, nous voulions, dans un sens, répondre à ce questionnement, puisque nous avons étudié les jeux anciens. Mais nous nous sommes attachés à observer les éléments précis qui perdurent et ceux qui dessinent un nouvel horizon de jeu. En effet, le jeu de balle obéit peut-être à des structures (cf. note précédente) et à des besoins particuliers, vérifiables dès l'Antiquité. Enfin, depuis l'installation du jeu de paume en Pays basque, une évolution complexe où la richesse des caractères transmis, se mêle à la créativité, semblait aboutir à l'originalité du jeu de pelote basque, devenu sport, dans la continuité de ce développement.

---

<sup>8</sup> Cf. Hérodote, Histoire (I, 94).

<sup>9</sup> Nous évoquerons ces auteurs et leurs écrits au chapitre I.2.3.

<sup>10</sup> Cf. Il nous apprend dans son *Eloge de la paume* que quantité de jeux de balle sont pratiqués par des peuples de Laponie, du Groenland, de Géorgie, de Perse, de l'Île de Banda des Moluques, des Philippines, de Sumatra, de Goa, des Maldives, comme par diverses populations autochtones des Amériques. N.B. Nous avons consulté la 4<sup>e</sup> édition de 1854, la première datant de 1800 et c'est en préliminaire que Bajot expose ses réflexions sur l'universalité du jeu de balle, qu'il nomme " jeu de paume dans son acception la plus large ".

<sup>11</sup> Dans *Le jeu comme structure*, p.161, " on a surtout cherché l'origine [du jeu] dans une tendance biopsychologique [...]. Nous ne suivrons pas cette voie [...]. Procédant à l'inverse, nous considérons le jeu comme donnée de fait, en tant que forme, pour essayer de décèler les éléments qui en agencent la structure et pour tenter une définition de la fonction qu'il remplit ". Il en admet par ailleurs la réalité où il se meut : " une réalité mystique et qui emprunte au sacré quelques uns de ses caractères les plus apparents. " (Benveniste, 1947 : 163).

Le thème de notre étude s'est donc précisé, au fil de nos recherches. Quelle part d'héritages et quelle part de créativité se combinaient-elles dans le jeu de pelote basque ? Mais encore, que fallait-il entendre par " la pelote basque " ? Quelle ou plutôt quelles identités se cachaient-elles sous ce syntagme nominal ? Cette notion était elle-même indissociable des représentations générées par un phénomène culturel touchant aux traditions, au patrimoine et à des expressions identitaires. D'où le titre de notre ouvrage " Pelote basque, entre héritages et créations : identités et représentations " et le questionnement : Quelles parts d'héritages et de créations dans un phénomène à identifier et dont nous chercherons à quelles représentations il donne lieu ?

Précisons maintenant les termes de notre sujet en nous appuyant d'abord sur la définition du substantif " héritage " dans le Trésor de la Langue Française (TLF) : " 3. b) Ce qui est transmis par les générations précédentes, ce qui est reçu par tradition " <sup>12</sup>. La tradition sera l'action de transmettre un savoir de génération en génération, notamment des techniques du corps (Mauss, 1934). Nous la voyons, dans l'observation des faits et suivant Boudon, cité par le TLF, comme un " processus par lequel se constitue une expérience vivante et adaptable ". Pour Merleau-Ponty :

*Exprimer (...), c'est s'assurer, par l'emploi de mots déjà usés, que l'intention neuve reprend l'héritage du passé, c'est d'un seul geste incorporer le passé au présent et souder ce présent à un avenir, ouvrir tout un cycle de temps où la pensée « acquise » demeurera présente à titre de dimension, sans que nous ayons besoin désormais de l'évoquer ou de la reproduire* <sup>13</sup>.

Cette pensée s'applique exactement à l'expression du joueur de pelote, dans un jeu où des héritages du jeu basque, des gestes ancestraux, des règles ancestrales, reproduits dans le présent l'incorporent et le soudent à un avenir où les techniques et les gestuelles acquises demeureront présentes à titre de dimension. C'est ce qui ressort des perceptions des spectateurs <sup>14</sup> d'hier et d'aujourd'hui.

L'identité, selon le TLF, est " 2. DR. Ensemble des traits ou caractéristiques qui, au regard de l'état civil, permettent de reconnaître une personne et d'établir son individualité au regard de la loi ". Nous tiendrons pour identités de la pelote basque, tous les traits qui permettent de la reconnaître et d'établir son existence propre aux yeux des contemporains qui la voient jouée ou jouent eux-mêmes.

Le substantif " représentation " sera ici employé dans plusieurs acceptions. Citons le TLF :

*1. Action de rendre quelque chose présent à quelqu'un en montrant, en faisant savoir [...] 15. Locutions. Avoir une représentation (+ adj.) de qqn. Nous ne contestons nullement le fait psychologique observé, à savoir que*

---

<sup>12</sup> Cf. site internet : stella.atilf.fr

<sup>13</sup> Cf. *Phénoménologie perception* de Merleau-Ponty (1945 : 450) cité par le TLF dans la définition de héritage, niveau 4.

<sup>14</sup> Voir Brun (1930) : " [...] espadrille qui trace les mêmes pas vifs et sûrs au sol des mêmes frontons – les mêmes pas que ceux de jadis, les mêmes empreintes... ".

*nous avons une représentation imaginative et aussi une représentation intellectuelle de Dieu (Théol. cath. t. 4, 1 1920, p. 894). [...] SOCIOL. Représentations collectives. V. collectif I B 2 b. Les représentations collectives sont bien le résultat des interactions des consciences individuelles, mais elles les dépassent considérablement dans la mesure où elles dérivent, non pas des individus pris séparément, mais d'une association entre eux (Hist. sc., 1957, p. 1577).*

Les représentations seront les façons de montrer la pelote basque, par des œuvres picturales ou littéraires par exemple. Elles seront aussi les manières dont chacun reçoit ces œuvres ou le spectacle de la pelote et dont il se représente la pelote basque en tant qu'image matérielle ou de l'esprit, ou encore ce qu'elle signifie collectivement, les valeurs ou l'imaginaire qu'elle porte. La problématique étant définie, quelles sont les limites fixées pour la traiter ?

Cerner le sujet est une gageure. S'agissant d'héritages, il fallait interroger les textes les plus anciens connus (Antiquité) et les archives découvertes et analysées par les historiens du jeu au XXe siècle, poursuivre par des recherches dans les textes des contemporains du jeu au XVIe siècle et de même jusqu'au XIXe siècle, puis comparer les éléments obtenus aux faits observés aujourd'hui. L'étendue temporelle est vaste.

S'agissant de pelote basque, outre quelques témoignages de visiteurs à propos du Pays basque et des archives de villes, la presse du XIXe siècle allait constituer le corpus principal, seul témoignage fiable et corpus suffisamment étayé sur le jeu basque, à partir de 1846. Les premières archives (XVIIIe siècle) d'une part, et la presse, dès 1846, d'autre part, se font l'écho de parties jouées de part et d'autre des Pyrénées et souvent entre les diverses provinces. La presse annonce aussi des parties à Madrid ou à Valence. Dès 1884, les articles donnent des informations sur le jeu en Argentine et sur les engagements des joueurs Basques dans ce pays. Puis, la construction des *Jai Alai* \* s'opère dans des villes de tous les continents à partir du début du XXe siècle. Le jeu arrive à Paris dès 1900 et dans d'autres grandes villes de France. La Fédération Française de pelote Basque (FFPB), à peine constituée en 1921, se hâte de porter la pelote au niveau international et se donne pour but, entre autre, la fondation de la Fédération Internationale de Pelote Basque (FIPV), effective en 1929. Certains clubs étrangers, des colonies françaises, ont été rattachés à la FFPB dans un premier temps<sup>15</sup>. La FFPB a œuvré par des voyages de *pilotaris* et de dirigeants, mobilisés pour disputer des tournois, à la création d'une fédération ou confédération aux Etats Unis d'Amérique<sup>16</sup>. L'histoire de la pelote mêle donc, dès

---

<sup>15</sup> Le club de Rabat était affilié à la FFPB en 1932. Cf. *Pilota* n°9 de mai-juin 1971, p.12.

<sup>16</sup> Après la tournée en Californie de 1972, menée par le président FFPB Pierre Darmendrail, trois voyages successifs, conduits par J.Etcheverry, cf. *Pilota* N°35-36 de déc. 1975, par L.Dunat cf. *Pilota* N°47 de sept. Oct. 1977 et J. Cazaubon et J.-B. Garat cf. *Pilota* N°59 du 1<sup>er</sup> trimestre 1980, dans les Etats de Californie, de l'Idaho et du Nevada ont amené la naissance d'une fédération et la participation des U.S.A aux Championnats du monde de 1978 et un suivi de relations avec les joueurs de main nue.

le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>, les provinces basques de France, la Navarre et le Guipuzcoa, voire la France et l'Espagne, puis tous les pays où les Basques construisent des frontons\* pour pratiquer leur passion, ceux où des sociétés bâtissent des *Jai Alai* où les spectateurs parient sur les équipes, comme dans les hippodromes. L'étendue géographique est donc vaste pour ce phénomène profondément lié aux influences des diverses provinces, voire des différents pays, comme nous le verrons dans la partie II.

Nous avons choisi d'étudier le jeu, plus que les joueurs vedettes, que nous citerons assez souvent comme acteurs du jeu. Plusieurs ouvrages se sont attachés à dévoiler la vie ou la personnalité de certains joueurs de pelote, voire leur psychologie, depuis Peña y Goñi (1892) et Badakit (1924), à Chipitey (1985) avec un titre explicite, *Ils étaient les meilleurs*, et plus près Biros (2010) et Machenaud (2015) ou encore Abrisketa Gonzales (2005), ce n'est pas notre cas.

Pour notre étude, nous avons interrogé les textes descriptifs des contemporains des divers jeux<sup>18</sup>, depuis l'antiquité jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, pour établir des comparaisons sur des points précis de la pratique, comme les conditions spacio-temporelles, le matériel de jeu, les règles, la présence et l'attitude des spectateurs, l'aspect socio-culturel. Pour la période 1970-2016, les données chiffrées proviennent de la revue fédérale *Pilota*, du Secrétariat de la Fédération Française de Pelote Basque (FFPB) et les autres données sont issues des documents officiels fédéraux ou de nos connaissances en tant que membre du comité directeur du club Luzean, de la commission *xare* de la FFPB, puis du Comité Directeur de la FFPB et enfin en tant que Secrétaire Générale Adjointe de 2012 à 2016<sup>19</sup>.

Les limites seront donc ici fixées par le choix des textes que nous avons pu trouver pour répondre à notre questionnement, principalement en langue française, mais parfois en d'autres langues. Nous avons commencé par établir une liste des sources connues et consulter peu à peu la plupart des auteurs cités à propos du jeu. Nous avons voulu aller, chaque fois que ce fut possible, chercher la source pour lire le texte originel, puis l'étudier, lorsqu'il nous semblait apporter un élément essentiel.

Appuyé sur une recherche méticuleuse des événements dans leur écriture contemporaine des faits, nourri par la recherche et la lecture de centaines d'articles de presse, dont une petite partie (plus de 200) se trouvent photocopiés en annexe et d'autres (273) dactylographiés ou résumés en annexe, notre travail a aussi été porté par une implication personnelle dans l'organisation de la pelote au niveau fédéral. Il lui manque cependant beaucoup de documents concernant nos plus proches voisins du Pays basque péninsulaire, qui mériterait une étude approfondie de sa presse. C'est déjà le défaut que

---

<sup>17</sup> Selon nos sources actuelles.

<sup>18</sup> Nous avons donné des exemples d'autres textes montrant que les souvenirs recueillis manquaient de précision et se trouvaient souvent en désaccord avec la réalité observable. Bien entendu un contemporain pourrait également être loin de la réalité. Il y a là une question de discernement pour le chercheur qui essaie de trier entre les faits et les interprétations.

<sup>19</sup> A ce propos, les dernières responsabilités, à quoi, durant deux ans, nous avons dû ajouter la direction de la revue fédérale *Pilota*, ont menacé l'aboutissement de cette thèse, tout en lui offrant une vision depuis l'intérieur de l'institution.

reprochait M. Bugnon (1992) aux mémoires de Master de J.-M. et C. Bedecarrax (1987). Nous avons toutefois réuni des éléments concernant les provinces basques d'Espagne, notamment grâce au catalogue de l'exposition de 2009 au Musée Basque de Bilbao que nous citerons souvent.

Chemin faisant, nous avons rencontré des difficultés. Par exemple certaines archives étaient indisponibles (champignons aux AD64), non classées ou n'existaient plus. La FFPB n'a pas de service d'archives et il manque des informations, comme la liste des frontons (places libres\*) ou comme les dates d'inauguration des diverses installations construites. Certains lieux ne sont pas répertoriés. Nous avons mené une enquête à ce propos et les résultats sont donnés à 1% près pour les trinquets\* et 5% près pour les frontons murs à gauche\*.

Nous n'avons pas pu séjourner à Paris assez longtemps pour y étudier tous les ouvrages qui l'auraient mérité. Nous avons parfois beaucoup cherché en vain des documents cités de manière incomplète dans des ouvrages. Nous avons vécu l'installation de la BNF Tolbiac et la progressive numérisation des notices, puis des ouvrages. C'est grâce à Gallica que nous avons in extremis pu étudier le *Manuel d'éducation physique* du Colonel Amoros, fondamental pour la connaissance du jeu de pelote/paume en Pays basque au tout début du XIXe voire à la fin du XVIIIe siècle.

Pour mener à bien notre thèse, nous ne disposons ni d'une formation de philosophe, d'historien, de sociologue du sport, ni d'une spécialisation dans les lettres et nous nous garderons donc de toute prétention théorique. Nous traitons un sujet qui touche cependant toutes ces disciplines et l'aborderons au titre de sa place particulière dans le patrimoine et la civilisation basques. Avec quels outils avons-nous travaillé ou de quelles théories nous sommes-nous inspirés ?

La lecture de deux ouvrages fondateurs des *Cultural Studies* nous a permis de penser que nous pouvions aborder le phénomène culturel " pelote basque " par une description de l'intérieur (grâce aux témoignages, notamment ceux adressés aux bascophones, ainsi qu'à notre expérience) et de l'extérieur (notamment avec les témoignages des visiteurs), à la manière de Richard Hoggart (1970) dans *La culture du pauvre*. Ce phénomène renvoie également à une question d'identité, de " sous-culture ", car il fut d'abord le fait d'une minorité (le peuple basque) au sein de la nation française, pour une part et, d'autre part, des voisins du Pays basque péninsulaire, faisant partie de l'Espagne, voisins avec qui les parties de pelote se jouaient régulièrement tout au long du XIXe siècle<sup>20</sup>. L'ouvrage de Stuart Hall (2007) apportait également un éclairage pour identifier les traits culturels et, à travers eux, l'identité de la pelote basque. Selon Hall,

---

<sup>20</sup> C'est durant cette période que la pelote s'est différenciée du jeu de paume en Pays basque.

*Il n'existe pas de culture populaire authentique et autonome échappant au champ de forces des relations de pouvoir et de domination culturels. L'étude de la culture populaire ne cesse d'aller de l'un à l'autre de ces deux pôles tous deux inacceptables : la pure « autonomie » ou le total enfermement (Hall, 2007 : 72).*

En effet, soumise d'abord aux visions romantiques et régionalistes des visiteurs, la paume basque allait-elle, une fois devenue sport, se fondre dans la culture sportive française dominante ? Son histoire, comme nous le verrons, la mêlait tant aux autres cultures américaines, que la question multiculturelle soulevée par Hall, interroge encore la définition, l'identité de la pelote basque, en accord avec la pensée de cet auteur et dans le cadre de notre étude.

D'après Hall (2007 : 63), les formes culturelles contemporaines n'ont pas fait l'objet d'étude sérieuse par le monde académique et, cependant, selon Parlebas, “ les groupes sociaux et les peuples se distinguent autant par leurs jeux que par leurs langues ” (Parlebas, 2004 : 2), ce qui fait envisager à ce dernier une nouvelle discipline, l’“ ethnologie de la motricité ”, qu'il nomme “ « ethnomotricité », c'est à dire le champ et la nature des pratiques motrices considérées sous l'angle de leur rapport à la culture et au milieu social dans lesquels elles se sont développées ” (ibid.). Ceci justifie un certain nombre de nos choix d'étude, notamment la description des liens entre la pelote et les diverses autres formes ou manifestations de la culture et l'exposé des représentations attachées à la pelote. Voyons quels outils étaient pertinents pour l'étude.

Comme l'expose Mehl, l'histoire des jeux n'a pas retenu l'attention des historiens avant la fin du XIXe siècle, cependant, d'une part avec Huizinga (1951) la place du jeu a été établie au sein de la culture et, d'autre part des descriptions minutieuses des activités ludiques des peuples ont vu le jour. Nous pensons également aux enquêtes des folkloristes, tel Arnold Van Gennep (1998). Selon Mehl, elles se rejoignent dans la fonction sociale du jeu. Mehl (1990 : 19) pense que son étude des jeux est donc possible, “ à condition de ne négliger ni l'humble description technique, ni la réflexion abstraite et théorique ”.

Suivant cette méthode, nous avons utilisé d'une part les mêmes matériaux que Mehl, à savoir comptabilité princière, inventaire des biens, archives (juridiques, judiciaires, cadastrales, documentation législative ou réglementations, documents iconographiques etc.), littérature historique, fiction littéraire qui permet “ au-delà des précisions techniques de révéler quelque chose de l'émotion ludique ” (Mehl, 1990 : 21). Mais, d'autre part, comme nous l'avons déjà signalé, nous avons ajouté la presse au corpus, pour l'étude du jeu de pelote au XIXe siècle. Et nous nous sommes appuyés sur quelques éléments des théories des historiens et philosophes du jeu (J. Huizinga, M. Bouet, B. Jeu, G. Vigarello), sur les sociologues et théoriciens du sport (Parlebas, Callède, Mauss), sur les études des

chercheurs tels Mehl, Berthet, Taladoire ou Duverger, que nous retrouverons dans le corps de la thèse avec d'autres, déjà cités.

Nous utiliserons souvent le concept de logique interne du jeu, dû à Marc Barbut cité par Parlebas (1990 : 145), qui s'appuie sur la réalité intrinsèque du jeu. Parlebas (1990), à ce propos, propose d'analyser la règle du jeu avec le réseau institutionnel des scores, l'effectif des joueurs, le terrain, le matériel de jeu, le début et le déroulement du jeu, la règle de gain et les rôles socio-moteurs des joueurs, leurs tâches qui sont de deux ordres : aide au partenaire (communication) et opposition aux adversaires (contre communication). Nous avons en général suivi cette méthode en ajoutant des points spécifiques à notre étude particulière. Les critères de Parlebas lui ont permis, dans son étude du tableau de Bruegel<sup>21</sup>, notamment, (Parlebas, 2004 : 4-5) de décider si deux jeux sont des variantes d'un même jeu ou s'ils sont distincts ce qui, dans notre questionnement sur les héritages, est fondamental.

Comment avons-nous compris notre étude ? Dans sa conception, selon deux axes, l'un horizontal qui va de l'étude du jeu de balle au sport, une évolution dans le temps historique, l'autre vertical allant de la matérialité (tous les éléments visibles sur l'aire de jeu et leurs représentations dans la matière) aux perceptions, aux émotions des témoins et à l'imaginaire, à l'esprit.

Comment l'avons-nous organisée ? En trois parties, la première visant surtout les héritages et les créations, donc les identités du jeu basque, la deuxième portant sur les lieux du jeu où les identités se matérialisent au fil des siècles et dans la géographie des territoires impactés et la dernière se préoccupant principalement des représentations du jeu de balle puis de pelote, depuis l'antiquité jusqu'en 2016.

Nous avons d'abord cherché si des héritages s'imbriquaient dans le jeu de pelote basque. Y avait-il des liens entre les jeux antiques et le jeu de paume ou la pelote basque pratiquée aujourd'hui ? Les liens symboliques ou des caractéristiques concrètes étaient peut-être partagés par ces jeux. La lecture des philosophes, historiens ou sociologues pour les premiers, des auteurs grecs ou latins pour les seconds allait permettre de répondre à la question. La pelote avait-elle une filiation avec le jeu de paume français ou européen ? Au point de vue de la pratique, des lieux de jeu, des réactions du pouvoir en place, spirituel ou temporel, au point de vue du statut socio-culturel du jeu, quels liens éventuels pouvaient-ils être définis ? En quoi, le jeu nommé paume par les uns et pelote par les autres, ressemblait-il à d'autres jeux pratiqués en Picardie, en Ile de France, en Normandie, en Belgique, aux Pays-Bas, en Languedoc, en Provence ou en Italie ? Et aujourd'hui, existait-il des similitudes entre ces jeux dits héritiers de la longue paume ? Enfin, quelle fut l'histoire de la longue paume, appelée *pilota* en Pays basque ? Quelle ou quelles évolutions eurent lieu et quand ? Y avait-il un jeu, d'où seraient

---

<sup>21</sup> Il s'agit du tableau *Les Jeux d'enfants* de Peter Bruegel, conservé à Vienne, datant de 1560, cf. annexe 0, fichier 0.1.

issues toutes les spécialités pratiquées aujourd'hui ou déjà plusieurs ? Comment se sont dessinées les continuités ou les ruptures ? En quoi aurait-on raison de parler de " la pelote basque " ? Nous avons interrogé en particulier les textes officiels, les archives, les leçons des humanistes, les récits des voyageurs, des historiens, les traités et la presse pour répondre à ces interrogations.

Notre étude des lieux de jeu de pelote, qui sont aussi des lieux de mémoire, au sens de Pierre Nora (2004)<sup>22</sup>, interroge différemment l'identité du jeu basque, dans sa matérialité d'abord. Cette étude est synchronique puisqu'on y découvre les aires actuelles de jeu et leur répartition géographique mais elle est aussi diachronique. En effet les aires n'ont pas cessé de changer d'aspect, d'architecture et leur implantation s'entend dans la logique du temps historique, en accord avec les évolutions du jeu lui-même, étude menée pour une part dans les archives de quelques villes du Labourd<sup>23</sup> et dans celles de la FFPB, dont la revue *Pilota*<sup>24</sup>. La question de l'héritage reste présente avec la persistance du lieu fermé, hérité de la courte paume, tout en étant, lui aussi, sujet à transformations. La diversité des lieux et la diversité des jeux posent question. Y a-t-il une pelote basque ou des pelotes basques ? L'adjectif et le déterminant habituellement utilisés reflètent-ils la réalité observée ?

Un lieu de mémoire, au sens de Nora (2004), est plus qu'un aspect géographique. Les aires de jeu correspondent bien à ce patrimoine matériel, fonctionnel et immatériel, où la mémoire des parties construit l'histoire, mais la langue basque nous est aussi apparue comme un lieu de mémoire où s'inscrit la pelote basque, ce qui nous a amenés à chercher, dans les manuscrits de dictionnaires basques du XIXe siècle, des traces du jeu qui s'y trouvent nombreuses, témoignages d'usages, de règles du jeu et d'un aspect socio-culturel. Ce dernier aspect est particulièrement présent dans les fêtes basques initiées par Antoine d'Abbadie. Comment la pelote est-elle liée à la fête ? Quelle tradition opère dans le phénomène pelote basque ? Tous ces thèmes seront abordés pour continuer à établir la carte d'identités de la pelote basque.

A quelles représentations donnent lieu les jeux de balle, le jeu de paume et la pelote basque ? Une iconographie riche et un large éventail de textes littéraires ou non, présentent les diverses facettes de ces jeux et les aspects socio-culturels s'y rattachant. Il s'agissait de découvrir l'imaginaire présent depuis l'antiquité, avec les symboliques réactualisées aujourd'hui par la pelote basque, de prendre connaissance de l'image du jeu de paume du XVe au XVIIIe siècle, qui influence la position des artistes du XIXe siècle et impacte la conscience générale du jeu. Un voyage dans les schémas du

---

<sup>22</sup> " Ils sont lieux [...] dans les trois sens du mot, matériel, symbolique et fonctionnel, mais simultanément [...] Ce qui les constitue est un jeu de la mémoire et de l'histoire, une interaction des deux facteurs qui aboutit à leur surdétermination réciproque. Au départ il faut qu'il y ait volonté de mémoire ". (Nora, 2004 : 37), tome 1.

<sup>23</sup> Une des trois provinces du Pays basque de France. Cf. carte des provinces du Pays basque de Louis Lucien Bonaparte (1863), où provinces et villes sont mentionnées, ainsi que les dialectes basques, en annexe 0, fichier 0.2.

<sup>24</sup> Cf. Couverture du premier numéro de ce magazine en annexe 0, fichier 0.3.

discours dominant au XIXe siècle, à travers les œuvres littéraires et les articles de presse permettra-t-il de dégager les représentations de cette époque ? Ayant à l'esprit la pensée de Stuart Hall,

*Les industries culturelles ont [...] le pouvoir de réélaborer et de refaçonner ce qu'elles représentent et à force de répétition et de sélection, d'imposer, et d'implanter des définitions de nous-mêmes qui correspondent plus facilement aux descriptions de la culture dominante ou hégémonique. C'est ce que signifie la concentration du pouvoir culturel, la capacité d'un petit nombre à fabriquer la culture (Hall, 2007 : 72-73),*

que penser de la complexité des images du XXe siècle ? Entre héritage du XIXe siècle et, d'une part, volontés étatiques du XXe siècle concernant le sport ou, d'autre part, intervention de l'industrie touristique concernant le Pays basque, que représente au fil du temps et aujourd'hui la pelote basque ?

Les trois parties n'ont pas le même aspect, ni la même densité d'information. En effet, il paraissait fondamental de faire une étude très approfondie de la période méconnue de l'histoire du jeu basque, dont nous avons reconstitué des éléments grâce aux textes découverts (en général dans les archives des villes ou la presse), d'une part et, d'autre part, aux textes connus qui n'avaient pas été étudiés. Retracer le plus fidèlement possible une époque pour beaucoup livrée aux légendes ou aux anecdotes bâties sur des souvenirs anciens de personnes très âgées semblait être une priorité. Des précisions dans les dates des évolutions diverses de la pratique ont pu être trouvées. Ces nombreux documents pourront être utilisés par les chercheurs de demain avec d'autres clefs de lecture.

Au cours de nos investigations, nous avons réuni bien d'autres témoignages et d'autres informations. La fonction de Secrétaire générale, commencée avec la rédaction du projet fédéral de l'équipe de Lilou Echeverria pour accéder à la Direction de la FFPB après les élections de décembre 2012, nous a permis d'avoir une vision précise des problèmes actuels, de l'état des structures et du fonctionnement fédéral. Le questionnement d'une équipe, les échanges avec les clubs lors de leurs assemblées générales notamment, les rencontres avec les joueurs des diverses spécialités, le suivi de la sous-commission professionnelle main nue, l'écriture des conventions passées avec des organisateurs privés, notre implication au sein de la commission patrimoine et quelques visites au Comité National Olympique du Sport Français, sans compter le travail de restructuration administrative de la fédération au vu de la Nouvelle Organisation Territoriale de la République (dite loi NOTRE), applicable au 1<sup>er</sup> janvier 2017, nous ont confrontés à la réalité de la pelote du XXIe siècle. Notre compréhension du phénomène pelote, de son identité, de ses identités et des représentations s'est ainsi approfondie et mènera à d'autres travaux. Nous les envisageons déjà sous le thème : " A l'épreuve du temps ". En effet, la pelote basque a subi avec succès ce défi. L'une des raisons, mais non pas la seule, comme nous le découvrirons, en est peut-être le rapport du jeu avec la guerre, le besoin de jouer à la guerre, rapport que souligne Max Rouquette dans son *Livre du Tambourin* :

*“ Dès la Grèce antique, se dessinait la structure définitive des jeux de balle ou de ballon. Image pacifiée de la guerre, l'Episkiros était fondé sur l'occupation du sol adverse, le rectangle du jeu n'en étant que le champ de bataille : envoyer la balle au-delà de la ligne de fond adverse, c'était marquer qu'on avait occupé son sol, donc qu'on l'avait vaincu. ” (Rouquette, 1986 : 12).*

Les nombreuses revues sportives de la fin du XIXe siècle mentionnent des sports comme le lawn tennis, le tennis, le football rugby et le football, la natation, le patinage, la lutte, le yatching et les courses, etc. Mais aucun jeu n'est devenu sport international sans l'entremise de l'Angleterre. Elle a transformé les vieux jeux et le terme “*déport*<sup>25</sup>”, activité délassante, en sport, activité physique régie par des règles et codes écrits, en vue d'une performance<sup>26</sup>. La pelote échappe à cette loi. Jouée en Pays basque, elle s'est peu à peu transformée pour devenir à la fois spectacle et sport international.

Ce passage si particulier du jeu de pelote au sport Pelote est d'abord lié à une vieille thématique, le combat de la médecine (Galien) et de certains humanistes comme Erasme ou Vivès pour le jeu de paume, renforcée au XIXe siècle par une politique hygiéniste et l'influence anglaise. Bien évidemment il s'est opéré grâce à quelques volontés, à partir d'un mouvement et d'une réflexion qui ont abouti à la fondation de la Fédération sportive de pelote basque dont les particularités ou l'originalité, au cours de son histoire seraient à analyser.

## **Précautions et avertissements**

- Le lecteur trouvera un lexique des termes techniques ou spécialisés en fin d'ouvrage. A leur première apparition, les termes sont signalés par un astérisque.
- Nous avons placé en annexe (13, fichier 13.1.) les premières règles sportives publiées par la FFPB ainsi que les règles de la Longue Paume (annexe 5, fichier 5.4.) encore pratiquée en Picardie, à titre de comparaison, et le tableau de composition réglementaire des pelotes FFPB en 1982 (annexe 13, fichier 13.3a.). Les dessins ou maquette des divers lieux de jeu de Paume et de Pelote se trouvent en annexe 3 pour la Paume et en annexe 13 pour la pelote. Par ailleurs, des photos montrent aussi ces lieux et les éléments de jeu dont il est question dans le texte. Soit elles l'illustrent, soit le texte renvoie aux annexes où elles se trouvent.
- Le lecteur trouvera une carte du Pays basque comportant les noms des Provinces et des villes, afin d'illustrer la géographie sur laquelle porte une partie de cette étude, cf. annexe 0, fichier 0.2. Il trouvera également une carte du monde avec indication des lieux où l'on joue à la pelote

---

<sup>25</sup> Selon le T.L.F, *déport* désignait, au moyen-âge, une activité délassante, différente des obligations.

<sup>26</sup> Selon le TLF.

aujourd'hui et/ou au siècle dernier, cf. carte. Quelques photos de jeu se trouvent en annexe 17, pour le lecteur curieux, mais le site de la Fédération en montre un grand nombre.

- Nous nommerons Europe ce que les historiens du jeu de paume nomment Europe au XIXe siècle et non l'Europe issue des volontés politiques du XXe siècle. Le jeu concerne des territoires recouverts aujourd'hui par la France, l'Italie, l'Allemagne, les Pays Bas, la Belgique, l'Espagne, la Suisse, la Suède, l'Autriche, pour lesquels nous avons trouvé des mentions de jeux de paume, même si, à l'époque, les pays cités n'existaient pas ou ne recouvraient pas les mêmes territoires, et ce pour simplifier le propos.
- Nous nommerons invariablement, “ paume ” (métonymie) ou “ jeu de paume ”, ce jeu, lorsqu'il n'y aura pas de confusion possible et “ paume basque ”, ou “ paume/pelote basque ” le jeu de paume pratiqué en Pays basque au XIXe siècle. Paume pourra aussi désigner la balle du jeu, selon les auteurs. Nous nommerons “ pelote ”, la pelote basque, lorsqu'il n'y aura pas de confusion possible avec l'élément de jeu, à savoir la balle. Ce faisant nous reproduisons les usages qui ont existé ou qui existent. En principe nous avons réservé le terme “ pelote basque ” aux jeux pratiqués après la naissance de la Fédération Française de Pelote Basque en 1921, donc pas forcément en Pays basque. Le terme “ pelote ” est utilisé pour désigner le jeu basque par les autochtones depuis fort longtemps. Il figurera donc à ce titre notamment dans l'étude des dictionnaires manuscrits du XIXe siècle, et quand nous étudierons les textes qui le nomment ainsi. Nous nommerons souvent “ mur à gauche ” comme dans le langage courant du monde de la pelote, le fronton mur à gauche, appellation officielle pour la structure de championnat.
- Nous utiliserons souvent l'orthographe des auteurs étudiés. Notre orthographe sera donc variable en ce qui concerne les noms de joueurs, notamment, mais aussi quelques termes particuliers. Dans notre mémoire, nous avons fait état de cette variabilité de l'orthographe, laquelle fut fixée tardivement. Ceci explique les différences dans les divers textes étudiés, vu l'étendue temporelle de l'étude.
- Nous mettrons en italique les mots en langue basque, en castillan et en toute langue autre que le français, mais pas les noms propres.
- Nous mettrons les références des citations, tantôt dans le texte entre parenthèses, en indiquant le nom de l'auteur et l'année, que le lecteur retrouvera dans la bibliographie, tantôt en note. En effet, quand la citation est prise dans un article, par exemple, il faut citer le nom du journal, la date complète. La longueur de la parenthèse morcellerait le texte, surtout dans le cas de citations proches et la fluidité de la lecture s'en ressentirait. Il en est de même lorsque la

citation vient d'une archive communale ou départementale ou d'un catalogue d'exposition au nom très long.

- Nous avons choisi de mentionner parfois par leurs initiales Le Courrier de Bayonne (LCB), Le Mémorial des Pyrénées (LMP), le Journal de Saint-Palais (JSP) que nous devons citer très régulièrement dans notre étude. De même, pour la Fédération Française de Pelote Basque nous emploierons le sigle FFPB et pour la Fédération Internationale de Pelote Basque, son sigle FIPV. Nous nous sommes également appuyés sur le magazine fédéral *Pilota*<sup>27</sup>.
- Les annexes se présentent sous la forme de fichiers numériques, sur clef. Chaque fichier comporte un numéro, sa référence, seule donnée dans le corps de texte, mais aussi quelques mots (souvent abrégés) sur son contenu. La table des annexes comporte le numéro du fichier et son titre exact, avec références bibliographiques le cas échéant. La numérotation des annexes suit généralement l'ordre du corps de texte, mais il y a des exceptions, notamment pour les documents officiels FFPB regroupés en annexe 13 et pour la presse. Ainsi, toutes les photocopies faites dans *Le Courrier de Bayonne* sont dans la même annexe 9, toute la presse parisienne et les documents concernant Paris sont dans la même annexe 11, par exemple.

---

<sup>27</sup> Cette revue fut créée en 1970 après une A.G à Baigorry. D'abord bimensuelle, elle était alors dirigée par Jean Haritschelhar qui avait demandé la participation de Louis Etcheto, lequel écrira une chronique intitulée " les échos " sous le pseudonyme de Chipitey. En janvier 1997, il laissa la direction de *Pilota* à Louis Goyeneix qui l'assura jusqu'en décembre 2008.

# I. La balle et le jeu pour dénominateur commun : quels héritages associés dans le jeu basque ?

Nous commencerons par des remarques générales d'une part sur la balle et, d'autre part, sur le jeu de balle, qui concernent toute cette première partie, avant d'en indiquer le plan.

## Remarques liminaires

La balle utilisée dans le jeu est un objet à la fois commun et suscitant la passion<sup>28</sup>. Nous voulons ici étudier les jeux de balle lancée, en dehors des “ jeux ” de certains animaux. La balle est liée aux mythes<sup>29</sup>, au sacré, voire aux cultes eux-mêmes<sup>30</sup>. Elle concerne tous les âges et tous les milieux socioculturels, de nos jours comme dans les temps antiques<sup>31</sup>. Dans son ouvrage *Sports and Games of Ancient Egypt*, Wolfgang Decker (1992) fait remarquer la présence, en Egypte antique, d'un grand nombre de balles originales dont le diamètre varie entre 3 et 9 cm. Elles sont faites à partir de matériaux de divers types, toutes remplies ou solides (en argile, en bois, avec du papyrus ou des feuilles de palmier) et non remplies d'air, à l'exception d'une seule.

La diversité s'accorde aux différents usages pour les balles les plus ouvragées, d'une part noyaux de paille, de roseau, de poil ou de fil, entourés de lanières de cuir pour les joueurs et, d'autre part, balles creuses en faïence servant d'objets funéraires<sup>32</sup> - et peut-être aux experts du jeu -.

---

<sup>28</sup> Les supporters dévastant les stades au XXe siècle, les rixes faisant suite aux parties de pelote et les foules accourues à pied sur de longues distances pour voir jouer leurs champions au XIXe siècle en sont des exemples connus.

<sup>29</sup> “ Sellier soutient que le mythe ethno-religieux, décrit par des ethnologues et mythologues comme Eliade, Dumézil ou Lévi-Strauss, est un récit caractérisé par des éléments fondamentaux : être fondateur, [...], hors du temps ordinaire, [...] anonyme et collectif [...], tenu pour vrai [...], [remplir] une fonction socioreligieuse, [...].et (avoir) la force et la pureté des oppositions structurales ”. De plus, [La] logique [des personnages] est celle de l'imaginaire (Sellier, 1984).

<sup>30</sup> De nombreux exemples seront donnés au cours de cet ouvrage, concernant l'Egypte ancienne, les Aztèques, les chapitres des cathédrales d'Auxerre, Nevers, Saint Briec ou Orléans. Par ailleurs, des écrits de poètes et autres écrivains qui accordent un sens sacré au spectacle du jeu de balle, seront aussi présentés en III.

<sup>31</sup> Cf. ci après (I.1.1.), la remarque d'Agnès Durand dans le catalogue de l'exposition *Jouer dans l'Antiquité*.

<sup>32</sup> Ce sont certainement des offrandes funéraires votives, précise encore Agnès Durand dans ce même catalogue.



79. *Jongleur.*  
Staatliche Museen, Berlin.



77. *Balle. Egypte.*  
British Museum, Londres, n° 110.

Fig. 1. *Jongleur.* Staatliche Museen et *Balle. Egypte.* British Museum, Londres, n°110 in *Jouer dans l'Antiquité* (1992 : 93).

Les deux à douze lamelles de cuir utilisées pour couvrir les divers matériaux étaient colorées, selon le *Lexikon der Ägyptologie*<sup>33</sup> (Helck et Otto, 1975). Nous retrouverons l'usage de la couleur pour l'enveloppe extérieure des balles chez les Grecs anciens<sup>34</sup>. Le cuir est utilisé, aussi loin que l'on sache, en Pays basque mais c'est seulement depuis quelques années qu'on l'a teinté avec des couleurs sortant

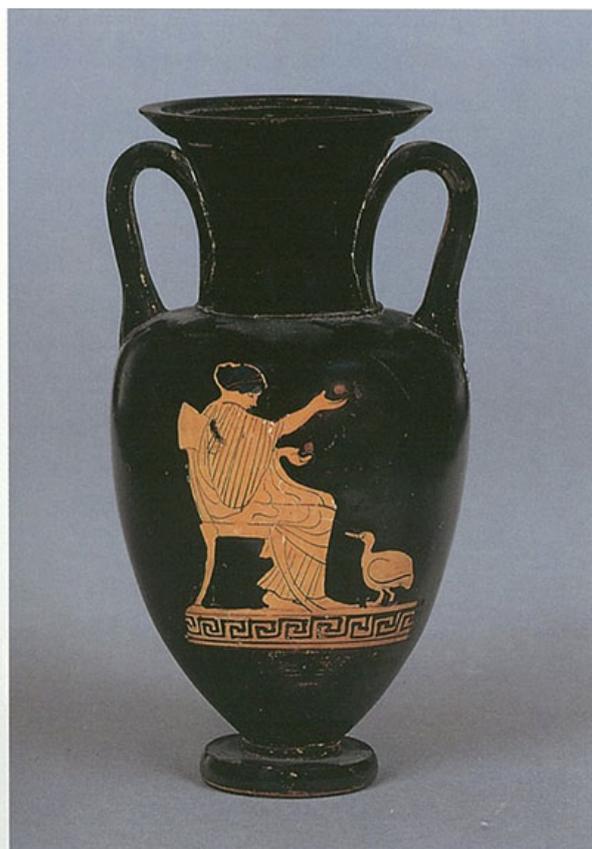
---

<sup>33</sup> Encyclopédie de l'égyptologie.

<sup>34</sup> Cf. chez Homère le ballon de Polybe ou encore les fresques de La Villa Romaine du Casale remontant à la fin du IV<sup>e</sup> siècle à Piazza Armerina et les témoignages du paragraphe I.1.1.

du noir traditionnel, et uniquement pour débiter la pratique à main nue. Au jeu de paume deux couleurs sont connues, le blanc et le noir, suivant le pays fabricant (Espagne ou France).

Le *Lexikon* indique aussi que le mort était censé jouer à la balle dans l'au-delà. Rites funéraires et cultes nous sont restés inconnus mais la balle y joua un rôle. En Pays basque, deux stèles des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>35</sup> comportent des motifs - balle, main (jouant à la balle ?)- dont la signification n'est pas claire. Il en va de même avec des stèles funéraires en Grèce Antique. En effet, sur certains vases funéraires, Eros est représenté lançant une balle. Louis Becq de Fouquières y voit un symbole de résurrection, tandis qu'il voit dans la balle tombant des mains d'Égine, l'annonce de sa mort (Fouquières, 1869). Les civilisations, ici égyptienne, grecque ou basque, semblent ainsi accorder une importance à la balle jusque dans l'au-delà ou comme symbole de vie et de mort. La balle est effectivement représentée sur des vases et bas reliefs de la Grèce Antique<sup>36</sup>.



**Fig. 2. Amphore à figures rouges, jeune fille jonglant. British Museum, Londres et Balle et boules, Egypte. Surintendance des Antiquités égyptiennes, Turin, n°109, 112 in *Jouer dans l'Antiquité* (1992 : 95).**

<sup>35</sup> Il s'agit d'une stèle de Garris, datant de 1629, et d'une stèle de Banca, datant de 1784, qui sont conservées au Musée Basque et d'histoire de la ville de Bayonne. Voir catalogue de l'exposition *Pilota gogoan* (Ribeton, 1998) ou (Colas, 1924 : 204) pour Garris et (Colas, 1924 : 84) pour Banca.

<sup>36</sup> Cf. les reproductions de vases, statues ou bas-reliefs ci-après des VI<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles avant Jésus Christ.

Elle est également présente sur des parchemins du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup> et, sans discontinuer depuis, dans les tableaux de maîtres comme sur les illustrations de calendriers, les gravures ou les cartes postales<sup>39</sup>. Elle est utile aux poètes comme image de jeu, du soleil ou du monde<sup>40</sup>. Elle est présente dans les ouvrages littéraires, d'Homère et du *Roman d'Alexandre* aux légendes médiévales, et jusqu'au célèbre *Ramuntcho* de Pierre Loti. Sur le continent américain, les peuples ont aussi des jeux de balle, les plus célèbres étant les jeux des Aztèques et des Mayas, souvent représentés et qui ont fait l'objet plusieurs thèses<sup>41</sup>. La balle élastique d'Amérique a permis une évolution des jeux européens par l'introduction de caoutchouc dans leurs pelotes et autres ballons.

La balle offre une signification symbolique, comme nous le verrons, en Egypte Ancienne avec le *frappé de balle* ou en Grèce avec les stèles funéraires qui montrent Eros lançant la balle. C'est peut-être parce que celle-ci constitue le volume engendré par un cercle dans sa rotation autour d'un de ses diamètres. Or “ *le cercle, où qu'il apparaisse sera toujours symbole de la totalité temporelle et du recommencement* ” énonce Gilbert Durand dans *Structures anthropologiques de l'imaginaire* p.372. D'autre part, Karl Gustav Jung et Marie-Louise von Franz considèrent que le cercle – structure de la sphère - est un symbole du Soi. Dans l'ouvrage collectif, *L'homme et ses symboles*, écrit sous la direction de K.G. Jung, nous lisons, p.240, à propos du cercle :

*Il exprime la totalité de la psyché dans tous ses aspects, y compris la relation entre l'homme et la nature. Que ce symbole apparaisse dans le culte primitif du soleil ou dans la religion moderne, dans les mythes ou les rêves, qu'il prenne la forme des mandalas dessinés par des moines tibétains, qu'il inspire le plan des villes ou qu'il s'exprime dans les sphères des premiers astronomes, il souligne toujours l'aspect le plus important de la vie : son unité et sa totalité.*

A ces titres, la balle prend part à la fonction de l'imagination. Gilbert Durand envisage aussi la sphère, en elle-même<sup>42</sup> :

*Chez certains amérindiens... non seulement le disque n'est point absent de l'iconographie, mais encore se voit quasi technologiquement remplacé par la sphère dans le jeu de paume rituel des Maya-Quichès. La balle de caoutchouc reliée par le jeu aux joueurs qui symbolisent les “ soleils solsticiaux ” fait que le jeu de paume tout entier est figuration d'un “ dieu monocéphale à plusieurs corps ” les joueurs s'interdisant de se servir de leur tête*

---

<sup>37</sup> *La cantiga de Santa Maria*, d'Alphonse le Sage (Cf.III.1.3.3).

<sup>38</sup> In parchemin de *Lancelot du Lac* ou manuscrit des *Faits et dits* de Valère Maxime (Cf. reproductions au III.1.3.3.).

<sup>39</sup> On en trouvera de nombreux exemples dans les illustrations de notre ouvrage, partie III.

<sup>40</sup> Martial, Omar Khayyâm, Jean Kynamos, Charles d'Orléans, Le Houx, Bajot, Francis Jammes, pour n'en citer que quelques uns.

<sup>41</sup> Citons les plus célèbres. Christian Duverger d'abord, puis Eric Taladoire ont étudié le jeu chez les Indiens de Meso Amérique et les sites historiques sacrés. (Duverger, 1978), (Taladoire, 1981).

<sup>42</sup> “ L'image de la couronne et de l'auréole s'anastomosent à la constellation symbolique du cercle et du mandala dans de très nombreuses traditions. Mais à son origine la couronne, comme l'auréole chrétienne ou bouddhique, semble bien être solaire ”. p.169 in *Structures anthropologiques de l'imaginaire* (Durand, 1979).

*parce que la balle est la tête commune du dieu, le principe unificateur de toutes les phases temporelles de la partie de paume [...] le jeu sacré des Mayas représente donc la totalité temporelle et ses phases astronomiques*<sup>43</sup>.

Nous retenons ces affirmations car elles pourraient expliquer en partie la passion constatée pour le jeu de pelote en Pays basque. Elles correspondent bien aux émotions décrites par les divers auteurs, aux comparaisons utilisées pour décrire les paraboles - trajectoires de la balle des jeux de “rebot”-. Oui c’est de soleil, de course du soleil dont il est question dans ces textes, notamment chez Francis Jammes. Plus simplement, voici la perception d’un amateur du royal jeu de paume : “c’est toujours la balle qui est censée agir, c’est elle qui file, qui porte, qui marque les “chasses”, qui est relevée, ou fait hazard” (Manevieux, 1783 : 46). En accord avec Manevieux, et pour éclairer encore les diverses façons de percevoir la balle ou le jeu de balle, nous citerons un contemporain, Michel Bouet, philosophe et passionné de sport, qui a fait une thèse sur le sport et un livre, *Signification du sport*, d’où nous tirons :

*La balle n’est pas seulement un moyen de spécifier un type de performance<sup>44</sup> [...] elle a en quelque sorte, une vie propre, un principe de mouvement autonome ; elle répond, mais aussi elle échappe. Elle se présente [...] comme, d’une part, ce qui est subi [...], et, d’autre part comme ce qui exprime votre domination lorsque vous êtes en sa possession. [...] elle a cet étrange pouvoir créateur de jeu. Elle mobilise pour ainsi dire magiquement les énergies ; bondissante, elle fait bondir, elle fait courir [...] Douée d’une mobilité en tout sens, elle est un perpétuel défi à la volonté de la diriger, [...] La balle a un autre pouvoir [...] : c’est de susciter l’échange [...] Elle nous met alors au contact des autres et nous médiatise leurs mouvements [...] la balle est, par ailleurs, à la rencontre, d’une part des lois naturelles cosmiques [...], et, d’autre part, des finalités humaines conscientes qui animent les impulsions (des joueurs). (Bouet, 1995 : 106-107).*

Ainsi l’homme en jouant avec la balle défie les lois de la pesanteur, peut voir en elle un symbole de sa propre vie, avec ses rebondissements et la mort finale, peut également regarder la courbe parabolique de la balle comme une image de la course apparente des astres, notamment du soleil, dans le ciel. Merdrignac (2002 : 196) déduit de l’étude de deux sagas scandinaves que “le motif du lancer de la balle a une valeur initiatique qui symbolise les échanges entre ce monde-ci et l’Autre monde (l’Au-delà) impliqués par le changement d’identité des deux héros”<sup>45</sup>, juste après ce lancer. Il poursuit, après avoir cité divers exemples de rites chez les clercs médiévaux et en ayant évoqué une scène de la célèbre fresque de Saint-Savin-sur Gartempe : “[...] ces partis-pris figuratifs de la part des

---

<sup>43</sup> p.373, op.cit.

<sup>44</sup> Geste qu’il faut faire pour la manier.

<sup>45</sup> Il s’agit de la *Razzia des vaches de Cooley* (aussi étudiée par Jean-Charles Berthet (2003) et la *Destruction de Dind Rig*.

peintres du XI<sup>e</sup> siècle et de leurs commanditaires confirment que le symbolisme cosmique de la balle qui permet d'atteindre le ciel était consciemment perçu à l'époque romane ” (Merdrignac, 2002 : 197).

Il n'est donc pas étonnant que la balle figure dans les représentations de toutes les époques, se trouve dans nos mains aux divers âges de la vie et convoque l'esprit de jeu pour créer de multiples règles donnant lieu à des activités de l'ordre du spectacle qui enthousiasment les publics depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, chez de nombreux peuples. Par ailleurs, la balle est de toute évidence puissance de jeu et, selon Huizinga<sup>46</sup>, le jeu est hautement symbolique. Ce point sera développé au chapitre III.

Le jeu de balle est d'abord un jeu, que nous nous proposons d'étudier. Or le jeu n'est l'objet d'études scientifiques que depuis le XX<sup>e</sup> siècle et divers auteurs se sont penchés sur la définition du mot sans tomber d'accord. Johan Huizinga, envisage le jeu comme phénomène culturel et non sous l'angle de la fonction biologique. Il veut démontrer dans son essai *Homo ludens* que le jeu précède la culture, qu'il est un facteur fondamental de tout ce qui se passe au monde, tant au niveau du droit que de la politique, de la religion ou de l'art. Il comprend le jeu comme une action libre, qui n'est pas la vie courante ou proprement dite. Pour lui, le jeu offre un prétexte à s'évader de celle-ci, se déroule à l'intérieur de certaines frontières de temps et d'espace, possède son cours et son sens en soi, peut être répété à l'infini, crée de l'ordre, est ordre, enfin est associé à une tension. Et il définit

*le jeu comme une action libre, sentie comme “ fictive ” et située en dehors de la vie courante, capable néanmoins d'absorber totalement le joueur ; une action dénuée de tout intérêt matériel et de toute utilité ; qui s'accomplit en un temps et dans un espace expressément circonscrits, se déroule avec ordre selon des règles données, et suscite dans la vie des relations de groupes s'entourant volontiers de mystère ou accentuant par le déguisement leur étrangeté vis à vis du monde habituel<sup>47</sup>.*

Roger Caillois, tout en reconnaissant l'intérêt du travail de Huizinga, ne donne pas au jeu un rôle aussi étendu et reproche à la définition de Huizinga ce caractère d' “ action dénuée de tout intérêt matériel ”, qui lui fait écarter les jeux de hasard (Caillois, 1995). Il propose une définition assez proche toutefois, hormis ce point<sup>48</sup>. Puis il ouvre une nouvelle voie en classant les jeux selon quatre domaines

---

<sup>46</sup> Nous nous appuyons souvent sur son célèbre ouvrage *Homo ludens Essai sur la fonction sociale du jeu*, publié en 1938 et traduit du néerlandais en 1951 par Cécile Seresia, dans la Collection *Les Essais*, chez Gallimard.

<sup>47</sup> In *Homo ludens*, (Huizinga, 1951 : 35).

<sup>48</sup> Il définit le jeu p. 41, de son ouvrage *Les jeux et les hommes* (Caillois, 1995) comme une *action*

1° - libre

2° - *séparée* : circonscrite dans des limite d'espace et de temps précises et fixées à l'avance ;

3° - *incertaine* (déroulement non déterminé et résultat non acquis)

4° - *improductive* : (ni biens ni richesse ni élément nouveau créés sauf déplacement de propriété au sein du cercle des joueurs, situation identique à la fin) ;

5° - *réglée* : soumise à des conventions qui suspendent les lois ordinaires et instaurent momentanément une législation nouvelle qui seule compte ;

*Agôn* (jeux de compétition), *Alea* (jeux de hasard), *Mimicry* (jeux de simulacre, de rôles) et *Ilinx* (jeux de vertige). De plus, dans chaque catégorie distinguée par Caillois, le jeu peut aller d'une tendance au tintamarre ou à la fantaisie qu'il nomme *paidia*<sup>49</sup>, à l'ordre le plus affirmé par des règles contraignantes, tendance qu'il nomme *ludus*<sup>50</sup>. Il est clair qu'un jeu, notamment celui de la balle, peut associer les caractéristiques de l'*Agôn* et de l'*Alea*. Il y a une part de hasard, due à la position du camp et donc du joueur par rapport au soleil et au vent, au tirage au sort du camp où se placera l'équipe, au tirage au sort du joueur qui engage le jeu etc. Pour Caillois, *Agôn-Alea* est une conjonction fondamentale. Nous verrons très vite aussi que la *Mimicry* est présente dans les jeux de balle : le jeu est spectacle, le joueur joue, en partie, un rôle et le spectateur s'identifie au joueur.

De plus, dans le paragraphe *Vocation sociale des jeux*, p.97, Caillois explique encore : “ Les jeux ne trouvent généralement leur plénitude qu'au moment où ils suscitent une résonance complice. Les jeux deviennent vite prétextes à concours ou spectacle ”. L'étude de Caillois nous servira beaucoup, notamment dans la partie III.

Le philosophe Jacques Henriot, lui, rejette les définitions de ses prédécesseurs et nous interroge sur la signification du jeu (Henriot, 1983). Il est vrai que tout le monde croit savoir s'il y a jeu ou non, mais peut difficilement expliquer pourquoi et encore moins faire la preuve qu'il y a jeu. Il y a une question d'interprétation par rapport à ce que chacun nomme jeu, notamment quand il s'agit de définir les jeux d'une civilisation disparue ou étrangère à soi. Quant à définir l'essence du jeu, comme il en va de celle du temps, la question peut difficilement être objectivement élucidée. Cependant les théories évoquées nous permettront de comprendre certains aspects du jeu en expliquant quelques représentations<sup>51</sup> et la pérennité de divers phénomènes. Pour J. Henriot le jeu est d'abord idée. “ Le jouer est ce par quoi le jeu prend sens <sup>52</sup> ”. Il considère qu'une chose prise en elle-même n'est peut-être pas un jeu mais qu'elle revêt cette signification dans la mesure où le groupe qui la nomme ainsi la lui reconnaît. “ Un grand nombre d'activités jadis magiques ou utilitaires paraissent être devenues des jeux. Ce qui est jeu ici ne l'est peut-être pas ailleurs ” (Henriot, 1969 : 26).

Henriot rejoint ici Christian Duverger et Wolfgang Decker, lesquels ne sont pas sûrs de pouvoir accorder aux scènes avec balles, en Mésoamérique pour l'un, en Egypte pour l'autre, le statut de jeux. Nommer “ jeu ” une activité, est d'autant plus difficile qu'elle s'exerce dans un groupe possédant une

---

6° - fictive : accompagnée d'une conscience spécifique de réalité seconde ou de franche irréalité par rapport à la vie courante.

<sup>49</sup> Terme grec παιδια, employé pour les jeux de l'enfance, tandis que les Grecs avaient des termes techniques précis pour désigner des activités que nous appelons jeux, selon l'article de J.-M. Mehl, “ le latin des jeux ”, dans le colloque de la Sorbonne des 9, 10 et 11 septembre 1999, *Les historiens et le latin médiéval*.

<sup>50</sup> Cf. le tableau p. 92 de son ouvrage *Les jeux et les hommes* (Caillois, 1995).

<sup>51</sup> Ici ce que représente l'activité, souvent nommée jeu, pour ceux qui sont acteurs ou spectateurs, voire ceux qui en parlent.

<sup>52</sup> In introduction de *Le jeu*, paru en 1969. Nous avons étudié la troisième édition, de 1983.

autre culture que la sienne et, qui plus est, dans des périodes de l'histoire ancienne. Le concept de jeu existait-il alors ? Que revêtait-il comme signification ? Aussi resterons-nous dans la comparaison d'activités usant de balles, qui ont utilisé des règles plus ou moins arrivées jusqu'à nous et qu'on a nommées " jeux " dans les premiers siècles de notre ère, en occident.

Nous établirons quelques comparaisons avec les " jeux " de Mésoamérique à qui on donne ce nom par analogie, par projection sur d'autres sociétés, de concepts et de cultures qui sont nôtres. Pour J. Henriot, " S'il y a jeu c'est dans l'attitude de l'acteur à l'égard de son acte " (Henriot, 1969 : 78). Après avoir étudié " le Jouer ", il étudie donc le " Jouant ", puisqu'il n'y a pas de jeu sans protagoniste pour y entrer. L'attitude mentale du " Jouant " se dessine dans un équilibre entre l'entrée dans l'illusion (*in lusio*), dans le jeu, et la conscience d'être en train de jouer, équilibre et limites sans lesquels l'acteur sombre dans l'aliénation ou sort du jeu. Cette réflexion nous conduira, ainsi que d'autres, tirées du même auteur, à porter un regard différent sur les récits des chroniqueurs et des romanciers, au chapitre III.

Nous citerons encore Michel Bouet. Il distingue cinq catégories : les sports de combat, les sports de balle, les sports athlétiques et gymniques, les sports de nature et les sports mécaniques (Bouet, 1968 : ch. II). La catégorie jeux de combat (*agôn*) comprenait chez Caillois les jeux de balle. On voit qu'ici les sports de balle sont distingués des sports de combat. Cependant, un peu plus loin, M. Bouet reconnaît : " c'est donc aux sports de combat que s'apparentent aussi les jeux de balle " (Bouet, 1968 : 108). Un peu plus loin, il reconnaîtra aussi les aspects athlétiques et gymniques des jeux de balle. Comme Galien (Cf. plus loin) il pense que les jeux de balle donnent " les joies de la tactique et de la stratégie ; toute partie jouée est vécue comme un ensemble de manœuvres guerrières, dans l'opposition des équipes ennemies " (Bouet, 1968 : 109).

Les activités dont nous parlerons en les nommant jeux, seront porteuses de cette complexité de l'attitude des " jouants ", de la *mimicry* des spectateurs qui s'identifient aux joueurs, des développements technologiques et techniques autour des aires et matériels de jeu, de l'évolution des règles pour jouer. Enfin Benveniste (1947) dans " Le jeu comme structure ", éclaire un peu différemment la notion de jeu. Il le considère comme une forme et une " donnée de fait " et non comme un contenu qui serait la réalité même. Il veut " en déceler les éléments qui en agencent la structure " et " tenter une définition de la fonction qu'il remplit " (Benveniste, 1947 : 161). Après avoir cité de nombreuses utilisations du mot jeu et du verbe jouer (jeu de cartes, de paume, d'une bielle, des institutions, d'un artiste ; l'acteur et la porte qui jouent ; les expressions entrer en jeu, mettre en jeu, donner du jeu, se faire jeu de ...), il met l'accent sur notre conception française du jeu. En effet le vocable s'utilise dans le mouvement comme dans la contrainte ou l'artifice, la facilité ou l'exercice. Il

oppose le français à d'autres langues, comme le grec, qui distingue entre jeu de l'enfant et jeu de l'athlète, comme le latin qui fait la différence entre l'entraînement, l'exercice, *ludus*, (qui a donné ludique) et le jeu de mot, la plaisanterie, *jocus*, qui a donné jeu. D'autres langues ont aussi deux mots comme l'Anglais avec *game* et *play*. En français le côté fictif, de représentation, d'imitation non sérieuse semble primer, selon Benveniste.

Nous verrons que pour le jeu de paume la représentation est fortement présente, à plusieurs niveaux, dans le spectacle, dans l'image qu'on donne et dans le rôle joué au cours de la partie. Le côté fictif existe comme dans tous les jeux, qui ont pouvoir d'extraire de la réalité du monde pour entrer dans un monde "extra-réel", comme dit Benveniste (1947 : 164).

Ce linguiste donne sa définition du jeu, "activité qui se déploie dans le monde" mais fait abstraction des conditions du réel, pour avoir sa propre "réalité mystique" (Benveniste, 1947 : 163) sans être une activité sacrée car le jeu est de "l'extra-réel" et non du "sur-réel" (comme le sacré). Pour lui le jeu est même une "opération désacralisante" (Benveniste, 1947 : 165). Il s'en explique par le fait que mythe et rite sont indissociablement liés dans toute cérémonie sacrée, alors que "dans le jeu, seul le rite survit", seule la forme est conservée (165). Il ajoute "De la lutte divine pour la possession du soleil, il reste un jeu de balle où le joueur peut impunément [...] s'emparer à son gré du disque solaire". Le rite est pratiqué pour lui-même, séparé de son mythe, ce qui a un effet libérateur, selon le philosophe qui s'interroge aussi sur "ce qui en nous appelle le jeu et y trouve satisfaction" (165). Ce thème étant important également pour nous, dans notre désir de comprendre le succès du jeu de paume et plus tard, de celui de pelote basque, nous prenons en compte le point de vue de Benveniste afin de voir s'il répond à l'histoire des jeux de paume/pelote basque.

L'auteur s'intéresse à la structure du jeu, c'est le titre de son article. Il pense qu'elle "renvoie sans doute à une structure humaine liée à la vie subconsciente dont il est dès le premier âge une manifestation vitale" (Benveniste, 1947 : 166). Pour lui, elle libère une action spontanée et correspond à un instinct profond, elle est un refuge où se compense l'effort de l'esprit dans l'apprentissage de la réalité. A tout âge c'est un "abandon bienfaisant aux forces que la vie réelle bride et meurtrit" et, dans le jeu de groupe, l'inconscient collectif trouve satisfaction. "Le jeu s'assure à la fois la magie de l'irréel et la consistance de l'humain, la joie de l'expansion libre et l'ordonnance de la sécurité" (Benveniste, 1947 : 166). Les règles du jeu s'imposent comme un ordre joyeux, car librement accepté, et qui peut, de plus, renverser l'ordre réel. Les pères de l'Eglise, suivis par Boust (1684) par exemple, et certains pédagogues de la renaissance, ont reconnu cet aspect régénérateur du jeu en général et du jeu de paume en particulier. Le jeu une nécessaire distraction qui permet de reprendre l'étude avec un esprit bien disposé pour.

Ces remarques liminaires étant posées, nous présentons la première partie de l'ouvrage. C'est l'étude du jeu de balle<sup>53</sup> qui occupera la première sous-partie. Dans un premier temps, donc, il s'agira de découvrir quelques caractéristiques des premiers jeux de balle, dans les civilisations antiques. Après quelques remarques sur d'éventuelles scènes de jeu en Egypte, nous présenterons ce qu'on appelle communément jeux de balles, grâce à quelques textes d'historiens et d'écrivains de la Grèce et de la Rome antiques d'une part, et, d'autre part, à partir des études de Christian Duverger et d'Eric Taladoire en ce qui concerne la Mésoamérique. Nous nous proposons d'établir des parallèles et des distinctions entre ces jeux antiques et les jeux du Pays basque, soit par les faits ou le jeu actuels, soit par la connaissance des jeux anciens tirée de notre recherche. Les jeux maya et aztèque nous permettront d'approcher un phénomène particulier lié au jeu de balle et de distinguer, par comparaison, des caractères propres aux jeux européens évoqués plus haut et d'éventuels traits communs à tous ces jeux.

La nature exceptionnelle du jeu de paume, dont le succès fut européen, sera l'objet d'une seconde sous-partie. En effet c'est sous ce terme qu'est la plupart du temps désigné le jeu basque, notamment chez les écrivains et les rédacteurs du *Courrier de Bayonne* au XIXe siècle. Nous sommes allés à la recherche des traces anciennes du jeu dans les archives, chez les écrivains contemporains du jeu, les érudits et les observateurs du jeu, dans les premiers dictionnaires ou traités. Ces textes nous aideront à définir les caractéristiques de ce phénomène européen pour les confronter aux évolutions apportées depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle. Ce sera l'occasion d'étudier les points communs, comme les différences avec la pratique actuelle de la pelote basque et d'aborder ce que le jeu de pelote doit à la paume, à savoir la notion d'héritage.

Dans un troisième temps, enfin, nous nous intéresserons à ce que le jeu de paume a produit et à ce qu'il a laissé comme traces aujourd'hui. Tout d'abord, ses héritiers dans quelques pays européens, versions modernes de l'ancien jeu, seront convoqués pour mieux cerner les particularités du jeu basque par comparaison avec les adaptations dans d'autres régions où perdurent aujourd'hui des jeux dérivés de la Longue Paume, principalement. L'étude plus complète des transformations des jeux de paume basques durant le XIXe siècle occupera, logiquement, une substantifique place, au vu du thème de notre thèse. Elle sera amplement développée, à partir des témoignages, des archives et, plus particulièrement, des articles de presse. A propos des jeux pratiqués en Pays basque durant la

---

<sup>53</sup> En tant que terme générique. En effet, le jeu de balle se compose de dizaines de jeux différents, parmi lesquels nous choisirons des activités particulières, proches par leur pratique, de la pelote basque. Nous écarterons donc les jeux de contact et les jeux où la balle circule plusieurs fois, voire autant que l'on veut, au sein de la même équipe. Les jeux d'adresse pure sans adversaire retiendront notre attention uniquement dans leur forme antique.

deuxième moitié du XIXe siècle, nous essaierons de mettre à jour, ce qui relève précisément d'un héritage et ce qui relève d'une originalité, voire d'une création. C'est ainsi que se clôturera cette première partie, qui débute à présent par des propos liminaires sur la symbolique de la balle et les définitions du jeu, puisque notre objet d'étude est avant tout un jeu de balle.

## **I.1. " Jeux " de balle antiques : une empreinte vivace ?**

“ Parmi les jeux d'adresse qui séduisent tous les âges, la balle occupe une place à part ”, affirme Agnès Durand (1991) dans le catalogue de l'exposition *Jouer dans l'Antiquité* (1992)<sup>54</sup>. Il reste à découvrir en quoi ce jeu de balle est différent, et quelle est cette place, ce qui va occuper le début de notre étude. Dans ce paragraphe, nous dégagerons quelques caractères généraux des jeux de balle à partir des études faites par les chercheurs sur les jeux antiques. Puis, nous considérerons de plus près quelques écrits grecs et romains pour connaître le rôle ou la fonction, la place du jeu de balle chez les anciens Grecs et Romains, et comparer leur vécu à celui des siècles postérieurs, relativement au jeu de balle. Il s'agira pour nous de découvrir les éléments pérennes dans la culture ou la pratique du jeu jusqu'à nos jours, éléments qui peuvent être considérés comme un héritage, bien que le jeu soit pour certains une structure de l'être humain. Enfin, un éclairage sur ce que peut aussi être le jeu de balle et ce qu'il fut tout spécialement chez les Mayas et les Aztèques, permettra de cerner les caractéristiques des jeux européens face aux jeux de Mésoamérique. Ce paragraphe se terminera avec l'évocation de la *pelota mixteca*<sup>55</sup> qui viendra interroger les effets de contact entre les jeux des peuples amenés à vivre à proximité les uns des autres.

---

<sup>54</sup> Cette exposition a eu lieu à Marseille au Musée d'Archéologie Méditerranéenne du 22 novembre 1991 au 16 février 1992.

<sup>55</sup> Jeu de balle pratiqué au Mexique, dont les règles sont proches du jeu de paume et le vocabulaire espagnol. Il se pratique avec une balle de gomme élastique et des protections pour les mains. Cf. photo au I.1.2.

## I.1.1. Quelques traits généraux

G. Durand (1991) écrit encore : “ Affectionné des adultes de toutes les classes, le jeu de balle le plus courant, le *trigon* a eu pour adeptes Horace et Mécène<sup>56</sup>, les empereurs Auguste et Alexandre Sévère<sup>57</sup> ”. Nous ajouterons au moins Sophocle<sup>58</sup>, qui joua le rôle de Nausicaa dans une pièce, et le juriste Scevola, lequel est représenté dans une miniature du XV<sup>e</sup> siècle (voir III.1.3.3<sup>59</sup>), à cette courte liste de pratiquants, sans affirmer qu’ils jouent au *trigon* car les textes visités parlent de *pila*<sup>60</sup> sans autre précision. Selon une anecdote racontée par Plutarque<sup>61</sup>, Alexandre y jouait souvent aussi. Et, selon Athénée, on éleva même une statue à l’un de ses joueurs, Aristonicos de Carystos, qui fut fait citoyen par les Athéniens en raison de sa compétence<sup>62</sup>. Ainsi la pratique de jeux de balle est à la fois banale, commune, tout en ayant la faveur des élites et de ceux qui règnent sur le peuple, au point qu’il faille le faire savoir dans les écrits. Nous verrons qu’il en est de même pour le jeu de paume qui partage donc cette caractéristique avec ces jeux anciens.

En ce qui concerne l’Égypte, des jeux d’adresse du début du Moyen Empire<sup>63</sup>, 11<sup>e</sup> dynastie, et un jeu rythmé et peut-être en équipe<sup>64</sup>, figurent sur les peintures des tombeaux égyptiens de Bakti et Khéty (site archéologique de Beni Hasan).

---

<sup>56</sup> Chez Horace, livre I, satires 5 et 6, Mécène va jouer à la *pila* à Capoue et Horace au Champ de Mars. Dans le livre II, satires 2 et 6, le jeu de balle est mentionné mais sans spécifier qu’il s’agisse de *trigon*. Il est question de jeu de balles bondissantes préféré aux exercices plus violents. Les textes ont été tirés du site de Philippe Remacle, remacle.org. La traduction est de J.C. Barbier et date de 1874. C’est le mot paume qui traduit *pila* selon une habitude évoquée dans une note ultérieure, note intitulée *pila*.

<sup>57</sup> Attesté par Suétone, voir la vie de ces empereurs in *De vita duodecim Caesarum*.

<sup>58</sup> Sénèque l’affirme dans son épître 80 à Lucilius.

<sup>59</sup> On remarquera le nom Scevola, qui figure sur ladite miniature, extraite de *Faits et dits mémorables de Valère Maxime*, miniature dont nous aurons l’occasion de reparler et qui illustre un texte de Valère Maxime. Ce texte affirme que Scevola aimait la “ paume ” et les échecs, selon la traduction de Constant (1935), sur le site remacle.org.

<sup>60</sup> Selon le dictionnaire Littré, le substantif latin *pila* a donné pelote dans la langue française, *pelota* ou *pilota* en provençal, *pelota* en langue castillane. Selon celui de Larramendi (Larramendi, 1745), mêmes propositions pour le français et le castillan ; on obtient de plus *pilota*, en langue basque.

<sup>61</sup> Plutarque, Vie des hommes illustres, Alexandre XXXIX “ Un jeune homme, nommé Sérapion, lui ramassait les balles au jeu de paume; et comme il ne demandait jamais rien, Alexandre ne pensait pas à lui donner. Un jour que le roi jouait, Sérapion jetait toujours la balle aux autres joueurs: “ Tu ne me la donnes donc pas, lui dit Alexandre. - Seigneur, lui répondit Sérapion, vous ne me la demandez pas. “ Le roi se mit à rire et lui fit depuis beaucoup de présents ”, dans la traduction de Ricard chez Didier, Paris, 1842. Nous n’étudions pas ce texte car dans une autre traduction, celle de A. Pierron, ne figurent pas les mots “ ramassait ” et “ donnait ”. Nous ne pouvons donc les interpréter par rapport à des conditions de jeu.

<sup>62</sup> Athénée, *Les Deipnosophistes*, Liv I, 19a-c, texte établi par A.M. Desrousseaux, Paris 1956, pp.42-43.

<sup>63</sup> Deux jeux sont représentés : un jeu d’adresse où des jongleuses maintiennent trois balles en l’air en les attrapant les bras croisés, signe de grande habileté, et un jeu de balle “ à cheval ” où les cavalières montées sur leurs compagnes de jeu se lancent la balle. Ce dernier jeu rappelle les représentations du jeu grec Ephedrismos, voir plus loin.

<sup>64</sup> Dans ce jeu, deux “ équipes ” de même effectif (3) se font face. Deux jeunes filles tapent dans les mains tandis que celle du milieu envoie la balle à la jeune fille qui lui fait face, la main levée, prête à attraper le projectile. Derrière celle-ci deux jeunes filles tapent dans leurs mains. Il y a, de part et d’autre, deux marqueuses de rythme, selon l’explication de W. Decker, et une joueuse qui lance ou réceptionne la balle. L’attitude et la posture de celle qui attend rappellent celles du

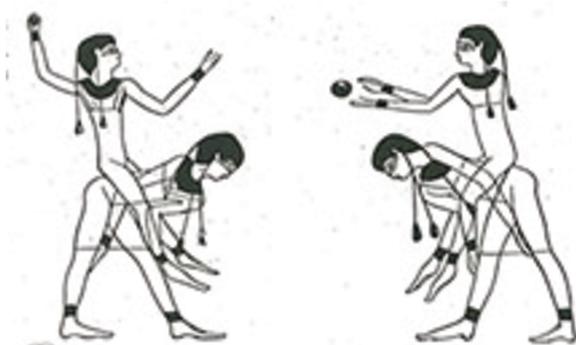


Fig. 3. Dessin de jeu de balle. Tombe de Kheti, Beni Hasan no.17 (XIe dyn.) in Decker (1992 : 114)

Les textes n'éclaircissent pas davantage que ces peintures sur la pratique du jeu de balle. Mais la balle est aussi utilisée dans des rituels, comme "Hitting the ball", 'le frappé de balle' (Decker, 1992 : 114)<sup>65</sup>, où le roi<sup>66</sup>, armé d'un bâton sinusoïdal ou enflé vers l'avant, lance des balles, que des prêtres ramassent sur l'une des représentations. Le roi les utilise pour rendre inoffensifs des ennemis des dieux, dans ce mythe où la balle représente peut-être l'œil de l'ennemi à moins qu'elle n'ait pour mission de frapper cet œil. Il les lance dans les quatre directions célestes dans d'autres représentations. Decker note la rencontre d'un "interesting effect of cult upon sport practice" 'intéressant effet de culte lié à la pratique' d'un exercice avec des balles (Decker, 1992 : 116), qu'il nomme sport (anachronisme). Il note également la ressemblance entre les jeux de l'Égypte Ancienne et certaines peintures grecques. Les joueurs d'*Ephedrismos*<sup>67</sup> rappellent en effet les dessins des tombes de Beni Hasan. Voir illustration ci-après.

En dehors des disciplines des Jeux Olympiques et autres Jeux Panhélieniques, les Grecs pratiquaient divers "jeux"<sup>68</sup> de balle en plein air. La variabilité, la pluralité, voilà un trait que partage la pelote basque avec ces jeux anciens.

---

joueur ayant le même rôle dans les parchemins du *Roman d'Alexandre* (Cf. Annexe1, fichier 1.1.) et de *Lancelot du Lac* (Cf. reproduction in sous-chapitre III.1.3.3).

<sup>65</sup> Qui apparaît dans la XVIII<sup>e</sup> dynastie et dans les temples de la période de Ptolémée, selon Decker (1992 : 114).

<sup>66</sup> Decker écrit "king". On utilisera le mot roi pour désigner la personne qui dirige un pays, un empire, un royaume. Les termes divers : pharaon, empereur, tsar, sultan... propres aux divers lieux et langues seront donc remplacés par le mot roi.

<sup>67</sup> Etymologiquement, 'être assis dessus'. Cf. représentations dans le catalogue de l'exposition *Jouer dans l'Antiquité* (1991-1992 : 117-118).

<sup>68</sup> Decker n'est pas sûr qu'il faille les appeler jeux chez les Grecs. Il ne peut décider si les Grecs ont cette conscience de jouer à l'image de la nôtre. Cependant il titre son ouvrage *Sports and games of Ancient Egypt*. Nous nommerons donc aussi jeux (en français on n'a pas deux mots comme en anglais pour distinguer game de play) ces activités qui ressemblent aux nôtres dans leur pratique telles que représentées sur les céramiques, bas-reliefs et dans les textes.

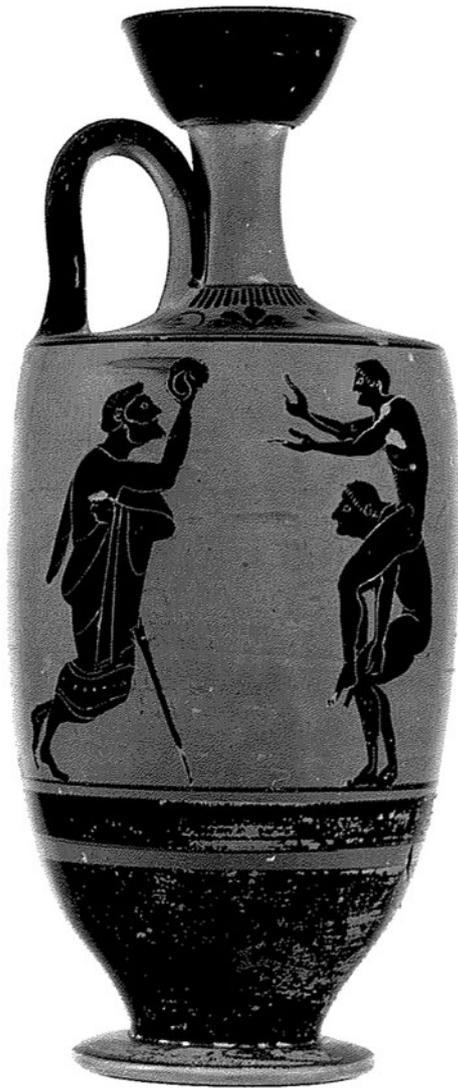


Fig. 4. Lecythe. Jeu de balle. Ashmoleum Museum, Oxford, n° d'inv. 1890. 27 (250). Attique à figures noires du peintre d'Edimbourg. Vers 500 av. J.-C.

Des auteurs, comme Properce, Sénèque, Martial, Plutarque, Pétrone, Pline le Jeune, Pollux, Athénée, pour citer les plus diserts ou le plus ancien, donnent des indications sur les jeux pratiqués dans la Grèce Antique ou dans l'Empire romain jusqu'au IIIe siècle après Jésus Christ. Charles Darembert et Edmond Saglio ont utilisé les textes de nombreux auteurs et les représentations antiques (peintures et sculptures) pour écrire l'article " Pila ", dans leur *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* (Darembert et Saglio, 1900 : 475-478). Cet article ne fait pas nettement la différence entre les jeux grecs et ceux des Romains, ces derniers ayant adopté en partie les jeux grecs, en les modifiant un peu et en les renommant souvent, comme nous le verrons plus loin. Il semble aussi qu'une confusion y soit faite entre les jeux et les façons de jouer. Ainsi le *ludere datatim* ne semble pas être un jeu, alors que les auteurs du dictionnaire le présentent ainsi, mais serait plutôt une manière d'envoyer la balle. Louis Becq de Fouquières (1869), homme de lettres, s'était appliqué, quant à lui, à distinguer,

dans ses *Jeux des Anciens*, les diverses façons de jouer et l'origine de leurs protagonistes. Il ressort néanmoins de l'article de Darembert et Saglio, que les Grecs et les Romains n'utilisaient pas le même mot pour la balle, *sphaera* pour les uns, *pila* pour les autres, et qu'ils avaient plusieurs sortes de jeux assez différents. Peut-être est-ce dû au lieu de pratique. En effet, Jean Charbonneaux, dans le livret de l'exposition *Jeux et sports dans le monde antique*<sup>69</sup>, après avoir situé la place de l'athlète "nécessaire à la vie civique et religieuse du peuple grec, au même titre que le législateur, le poète et le soldat", affirme plus loin en parlant du jeu de balle ou *sphéristique* :

*Mais, alors que chez les Grecs c'est essentiellement un divertissement de plein air, auquel on se livre dans les palestres comme sur tous terrains propices, à Rome, c'est plus spécialement dans les thermes que jeunes gens et hommes mûrs s'échauffent à cet exercice avant d'entrer dans la piscine.*

Selon l'article "Pila", les Anciens pratiquent des *sphaeromachiae*, 'combats de balle', comme l'*episkiros* ou 'jeu des éphèbes'<sup>70</sup> et des jeux plus calmes comme l'*ourania* ou 'balle en l'air. De plus, le jeu de balle est affaire individuelle, ou d'équipes, touche tous les âges et intéresse les deux sexes mais pas dans les mêmes pratiques, plus combatives pour les jeunes garçons, plus mesurées pour les enfants, les jeunes filles ou les vieillards. Voir en Annexe 1 (1.2 à 1.6) différents types de jeu (éphèbes, enfants, jeunes filles, athlète). En lisant ce dictionnaire, on ne peut s'empêcher de penser à la description des jeux de paume en Pays basque dans l'*Hermite en province* (Jouy, 1819). Les mêmes catégories et les mêmes distinctions se retrouvent en effet dans les pages de cet ouvrage<sup>71</sup>. La diversité des jeux grecs est également visible sur les peintures des vases ou les bas-reliefs attiques<sup>72</sup>. Quant aux Romains, ils poursuivirent effectivement la pratique en extérieur, notamment sur le champ de Mars<sup>73</sup>. Dans *Les Bacchis*, Plaute l'exprime clairement avec la diatribe du précepteur Lydus :

---

<sup>69</sup> Cette exposition a été organisée à Limoges par le Service éducatif des Musées de France en 1957.

<sup>70</sup> Il semble par ce nom réservé aux jeunes hommes bien qu'à Sparte, un jeu de cette sorte soit pratiqué par les jeunes filles, si l'on en croit Properce dans son élégie 14 du livre III, tirée des *Elégies* de Properce, édition Les belles lettres, 2005 Dumont et Viarre relecteurs :

"Sparte, nous admirons beaucoup des règles de ta palestre, mais spécialement les si nombreuses qualités de ton gymnase pour jeunes filles, car la jeune femme pratique nue des exercices physiques qui ne sont pas décriés, parmi les hommes qui luttent, quand la balle (pila) échappe au bras en des lancers rapides et que grince la clé recourbée du cerceau qu'on fait tourner [...]."

Il est difficile de savoir si le combat mettait ou non les joueurs en contact physique à l'instar du rugby. Le bas-relief du mur de Themistocle (Annexe 1, fichier 1.2) représente un jeu d'éphèbes sans nous donner de réponse.

<sup>71</sup> Voir annexe 7, fichier 7.1., l'article "Le " rabot " et la longue. Contribution à l'histoire de la pelote au XIXe siècle" de Jean Haritschelhar qui reproduit le passage d'Etienne de Jouy concernant les jeux de balle des Basques, dans le *Bulletin du Musée Basque*, 1er semestre 1994, N°137, pp. 2-3, Bayonne.

<sup>72</sup> Cf. représentations paragraphe I.1.2 ci-après, ou en Annexe 1, fichiers 1.2 à 1.7 ou encore dans le catalogue de l'exposition *Jouer dans l'Antiquité* (1991-1992 : 97-99 ; 117-118).

<sup>73</sup> Voir l'Épître aux Pisons, dans *Ars Poetica* et Satire VI, livre I, d'Horace.

Si tu n'étais pas arrivé à la palestres avant le lever du soleil, tu recevais une fameuse réprimande du chef du gymnase. Le maître et l'élève étaient alors mis au rang des malhonnêtes. Là on s'exerçait à la course, à la lutte, au lancement du javelot, du disque, au pugilat, à la balle, au saut<sup>74</sup> [...]

A côté de la palestres, se trouvaient le gymnase et le *sphaeristerium*. C'est là que les jeux de balle se pratiquaient avec d'autres activités chez les Grecs puis chez les Romains. Mais les Romains se dotèrent également de lieux fermés, soit dans les thermes, lieu de soins et d'hygiène, soit dans les villas des riches patriciens<sup>75</sup>. En effet, si l'on en croit Pline le Jeune<sup>76</sup>, un espace dédié à ces sortes de délassement et d'activité physique avait aussi sa place dans les villas romaines, puisqu'il fait mention de ce *sphaeristerium* dans ses villas de Toscane et du Laurentin. Nous remarquons que l'évolution du lieu en plein air vers le lieu fermé fut aussi une étape dans l'histoire du jeu de paume et dans les jeux régionaux que nous étudierons un peu plus tard.

Notons aussi que les Romains ont choisi le terme *pila* pour désigner la balle sans reprendre le terme grec *sphaera* le plus usité<sup>77</sup>, alors qu'ils ont gardé la racine grecque *sphaera* pour désigner le lieu où ils jouaient. Curiosités des langues, dont on nous donnerons ici un autre exemple. La langue française a retenu " jeu ", du latin *jocus* 'badinage, plaisanterie' qui a supplanté *ludus* en héritant de ses sens : " jeu, amusement, divertissement ; en particulier jeux publics de caractère officiel ou religieux " <sup>78</sup> alors que le substantif latin *ludus* n'est présent (en tant que racine) que dans l'adjectif " ludique " de la langue française.

Ainsi nous retenons de ces études la variabilité du jeu, ses formes multiples et son attrait généralisé dans toutes les strates de la société, tous les âges et les deux sexes, mais avec une aura spéciale car le fait de jouer est remarqué chez les personnages importants. Ils honorent le jeu autant que le jeu les honore. Le lieu du jeu, d'abord situé en plein air près du domaine réservé aux exercices athlétiques, semble se déplacer vers les lieux d'hygiène et de bien être, à l'intérieur. Des rituels peuvent être associés au jeu qui revêt un caractère symbolique. Ces traits se retrouveront tout au long de notre étude. Examinons de plus près les pratiques en Grèce et dans l'Empire romain.

---

<sup>74</sup> *Bacchides* 424-429 : " Ante solem exorientem nisi in palaestram veneras, gymnasi praefecto haud mediocres poenas penderes. Et discipulus et magister perhibebantur improbi. Ibi cursu, luctando, hasta, disco, pugilatu, pila, saliendo sese exercebant ". Dans le texte en latin, on remarque bien le substantif *pila* pour désigner la balle. Nous sommes dans la palestres (" in palaestram ") et il s'agit d'exercice (verbe *exercere*).

<sup>75</sup> Cf. aussi Catalogues des deux expositions citées (Limoges et Marseille).

<sup>76</sup> Cf. Pline le Jeune, *Épîtres*, livre III, 1,8 (épître à Rufus) et livre V, 6,27 (épître à Apollinaire).

<sup>77</sup> Burette, in *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, Tome I, assure que le mot *pila* vient du dialecte éolien  $\pi\iota\lambda\lambda\alpha$ .

<sup>78</sup> Selon le *Trésor de la Langue Française*, (cf. Ern.-Meillet, Bl.-W.).

## I.1.2. La part des jeux grecs et romains

Les auteurs grecs et romains des premiers siècles de notre ère ont laissé quelques témoignages plus ou moins étayés concernant les jeux de balle pratiqués en ce temps. Tout en étudiant les textes anciens les plus riches en enseignement, pour connaître les caractéristiques de ces jeux, nous chercherons s'il y a des liens entre les activités telles qu'elles nous sont présentées par Sénèque, Martial, Pline le Jeune, Pétrone, Athénée ou Pollux, et la pratique ultérieure du jeu de paume ou de la pelote basque.

Sénèque, philosophe du I<sup>er</sup> siècle, né à Cordoue, parle du jeu à plusieurs reprises dans ses lettres à Lucilius. Dans sa lettre LVI du livre VI, il assure que le sage peut vivre heureux en paix malgré les bruits qui offensent ses oreilles. Il cite en exemple les joueurs de balle qui comptent leurs points, comme les personnes les plus bruyantes qui soient. Ils doivent donc plutôt crier que dire leurs comptes et il y a sans doute une certaine effervescence, peut-on penser, qui parvient à l'auteur, vraisemblablement depuis le *sphaeristerium*. En effet Sénèque situe le sage dont il parle au-dessus des bains et on a vu que bains et *sphaeristerium* étaient proches. La phrase de l'auteur, si courte soit-elle, est importante pour la connaissance du jeu romain. Sénèque nous y apprend qu'on compte dans cette activité avec balle(s). Nous pouvons donc supposer, d'autant qu'il y a de l'agitation, la possibilité de gagner pour les participants. Il s'agit d'un jeu de balle, dont l'esprit se rapproche des jeux ultérieurs de paume et de pelote basque en ceci que les points y sont comptés, et que le jeu se termine vraisemblablement avec un ou des gagnants ainsi désignés. Dans les jeux de paume, la notion de pari intervient de façon forte. Sénèque, lui, ne dit rien à ce propos. Nous ne savons donc pas si la pratique du pari est plus récente. Dans la lettre CIV du livre XVII, il signale que Caton joue à la balle sur la place des Comices. Et, dans le texte latin, le verbe *ludere* et le nom *pila* sont employés<sup>79</sup>. Il s'agit bien d'un moment ludique ayant pour objet une pelote - en reprenant des termes proches étymologiquement de ceux de Sénèque - et l'auteur l'utilise pour montrer le détachement et la force du personnage Caton, puisqu'il va se détendre en jouant à la balle au lieu de se cacher, de fuir ou de trembler dans une circonstance où il pourrait craindre une action menée contre lui par de puissants personnages. Notons qu'ici le jeu se pratique en plein air.

Toujours au I<sup>er</sup> siècle, on trouve trace du jeu de balle dans quelques épigrammes de Marcus Valerius Martialis, dit Martial, né à Bilbilis (région de l'actuelle Saragosse en Espagne) dans une famille aisée, puis établi à Rome où il fréquente les aristocrates, au sens premier du mot. Il évoque à plusieurs reprises les jeux en usage en son temps. Le destinataire de sa missive XIX du livre IV semble

---

<sup>79</sup> Dans le texte latin, on lit : “ Vides honorem et notam posse contemni : eodem quo repulsus est die in comitio pila lusit.”

pratiquer trois spécialités bien différentes, dont Martial donne les noms, le *trigon*, l'*harpastum* et le *follis*. Dans ce texte, le poète met sur un même plan la course, la lutte, et ces trois jeux de balle.

De même, dans l'épigramme XXXII du livre VII, et contrairement à bien des auteurs<sup>80</sup>, il met en parallèle d'une part la préparation physique des athlètes (boxe, coups d'épée contre un poteau, massage, utilisation de pommade sur les muscles) et, d'autre part, les jeux de balle : *pila*, *follis*, *pila paganica* ou *harpastum*<sup>81</sup>. Il semble leur préférer la course, contrairement au médecin grec Galien<sup>82</sup>. Et nous comprenons que tous ces jeux sont pratiqués ordinairement par les personnages de cette époque, ceux à qui s'adresse l'auteur ou ceux dont il parle.

Reprenons l'épigramme XIX du livre IV. Martial y évoque donc un ami qui, visiblement, s'exerce à la palestre ou au gymnase (lutte, course) et manie aussi diverses balles : le *trigon* attiédi par le toucher, l'*harpastum* qu'on essaie de saisir dans la poussière soulevée<sup>83</sup>, le *follis* qu'on renvoie de côté et d'autre. Ce dernier est léger et flasque. Nous en déduisons que les *pila*, 'balles' sont de plusieurs sortes, portent des noms distincts et donnent lieu à des jeux différents, qu'une même personne peut tous pratiquer. Déjà, en ce premier siècle, le jeu semble bien développé, avec plusieurs modalités, distinctes par leur nom et par le matériel utilisé, donc vraisemblablement par leurs règles. Les adultes y trouvent de l'intérêt ; les poètes et les sages en parlent. Dans le livre VII, épigramme LXVII, c'est même une femme qui manie l'*harpastum*, sous la plume de Martial, mais il s'agit d'une femme très virile.

Dans l'épigramme LXXII du livre VII, Martial parle à nouveau du *trigon*, en tant que spectacle pour les lutteurs attroupés<sup>84</sup>. Les compétiteurs jouent nus et l'habileté de la main gauche à ce jeu est reconnue puisque celle de Polybius est renommée. Ainsi, comme au temps où le joueur de paume

---

<sup>80</sup> Dont le plus célèbre est Galien, médecin réputé, très opposé aux exercices du gymnase, notamment la course, et le lancer de poids qu'il juge trop violents pour le corps ou sans intérêt. Galien écrit par ailleurs un traité de la petite pelote intitulé *De parvae pilae exercitio*, où il vante cet exercice.

<sup>81</sup> *Pila* : Il faut remarquer le mot *pila*, qui a donné "pelote", selon divers auteurs, dont l'Hermite en province (de Jouy, 1819). Nous le traduirons par pelote ou balle quand nous ne le laisserons pas sous la forme *pila*. Il faut savoir que les auteurs des siècles ultérieurs ont traduit ce mot par "paume" ou "jeu de paume", ce qui ne nous semble pas juste. Les traducteurs contemporains, eux, utilisent plutôt le mot "balle". Il s'agissait, pour les auteurs précédents, de faire référence au jeu le plus connu à leur époque : le jeu de paume. Comme ce jeu est postérieur au mot *pila* et aux jeux antiques, il n'est pas adapté et fait figure d'anachronisme. Notons qu'aujourd'hui, et ce depuis le XX<sup>e</sup> siècle, le jeu de paume n'est plus une référence tant il a perdu de notoriété et de joueurs. Le tennis a sans doute pris sa place dans l'esprit des contemporains. Bien que le jeu soit mort avec la révolution française, selon les historiens, on voit que la connaissance du jeu et ce qu'il représentait ont perduré durant un siècle encore, jusqu'à ce qu'un autre jeu de balle, le détrône vraiment en prenant sa place.

<sup>82</sup> Cf. Galien (1562) prône la pratique de ces exercices avec balle qui permettent une égale contribution de toutes les parties du corps, et favorisent l'harmonie et l'équilibre. Il souligne également l'aspect ludique en lui trouvant des vertus indéniables, dont les effets sur l'humeur, le moral, dirions-nous aujourd'hui. Il ne trouve pas le même intérêt à la course qui n'exerce qu'une partie du corps et fatigue trop les membres inférieurs. Cf. infra, les descriptions des jeux par Galien.

<sup>83</sup> Quant à savoir si la poussière est soulevée par les joueurs ou par la balle, cela reste mystérieux. En effet, Martial utilise le qualificatif "*puluerulenta*" pour la balle et les auteurs traduisent tantôt par "harpastum poudreux", tantôt par "dans la poussière soulevée".

<sup>84</sup> Cf. dessin représentant ce jeu en annexe 1, fichier 1.6 tiré du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*.

amusait la galerie<sup>85</sup>, comme au temps où les Basques faisaient des kilomètres pour aller voir une partie de *laxoa*\* ou de “ rebot ”<sup>86</sup>, le jeu est déjà plaisant à regarder, en plus d’être plaisir du joueur, c’est du moins ce que nous pouvons comprendre en lisant Martial. Le *trigon* est démonstration, comme les jeux olympiques ou pan helléniques, peut-on penser, sans en être pour autant une épreuve répertoriée. De même la pelote basque, devenue un sport au XXe siècle, n’est toujours pas une discipline olympique, bien que d’autres jeux de balle le soient devenus. Cependant Martial parle de délivrer une palme, comme aux Jeux, ce qui permet d’établir cette comparaison. De même, des championnats du monde de pelote basque sont organisés et la pelote a figuré comme sport de démonstration aux jeux Olympiques par deux fois<sup>87</sup>. De plus, il faut de l’adresse de la main gauche, au *trigon*. C’est exactement ce que demandent aujourd’hui les entraîneurs et éducateurs aux jeunes *pilotaris*<sup>88</sup>, s’entraîner à jouer de la main gauche, travailler sa main gauche.

Au livre VII, épigramme XXXII, Martial parle à un jeune homme chéri des philosophes, qui ne fréquente pas la palestine et ne pratique pas la *pila* ‘balle’ ni le *follis* ‘ballon’, ni la *pila paganica* ‘pelote rustique’ pour se préparer aux bains chauds. Il ne saisit pas non plus l’*harpastum* poudreux. Nous découvrons une nouvelle modalité : la pelote rustique. De plus, le lien entre le jeu et le bain (soins et hygiène du corps) est fait ici par l’auteur tout comme dans l’épigramme LXXXIII du livre XII à propos d’un certain Ménogène : “ Dans les thermes, autour des bains, il n’y a pas moyen d’échapper à Ménogène, de quelque adresse que l’on use. Il prendra des deux mains la balle encore chaude, et te la passera ”. L’adjectif “ chaude ” montre que le jeu est vif, au point de chauffer la balle, c’est aussi ce qu’exprime plus haut Martial en parlant du “ trigon attiédi par le toucher ” ; on trouve par ailleurs le même qualificatif pour la main. Aujourd’hui, la même remarque est vraie. La pelote qui a joué ne répond plus de la même manière et les joueurs en changent pour créer un nouveau rythme de jeu. De plus, la présence fréquente des thermes auprès du jeu nous fait penser à la chambre du jeu de paume où le joueur changeait de vêtements devant un feu et se faisait frotter avec des serviettes par les naquets<sup>89</sup>. Aujourd’hui les joueurs vont prendre une douche après la partie. Un certain état d’esprit subsiste, mais

---

<sup>85</sup> Cf. les planches très connues de l’ouvrage de François de Garsault (Garsault, 1767) montrant les galeries du jeu de paume où prennent place des personnages. L’attrait pour venir voir jouer et le côté brillant de certains joueurs comme le Duc de Nemours au célèbre revers, sont à l’origine de l’expression “ amuser la galerie ”.

<sup>86</sup> Il s’agit de deux spécialités de pelote basque, encore pratiquées de nos jours, dont nous parlerons plus loin. Cf. aussi mémoire de recherche en Etudes Basques UPPA-Bordeaux Montaigne (Mourguy, 2011) pour les manifestations populaires attachées à ces jeux au XIX<sup>ème</sup> siècle. Les auteurs parlent en effet des Basques qui feraient des kilomètres pour voir une partie de paume.

<sup>87</sup> En 1924 à Paris et en 1968 à Mexico.

<sup>88</sup> Les “ manistes ” (joueurs à main nue) sont les plus concernés par cette recherche d’ambidextrie.

<sup>89</sup> Le naquets ou marqueurs ou valets paumiers ont aussi la charge de marquer les “ chasses ” du jeu et de compter les points.

avec moins de temps et d'attention portés aux soins du corps. Ceci s'explique par les différences de civilisation, plus que par des pratiques très distinctes de jeu.

Martial est un informateur précieux car il écrit aussi une sorte de dictionnaire dans son livre XIV, XLV, XLVIII. Il évoque la *pila paganica*, la *pila trigonalis*, le *follis* et l'*harpasta*. La première est gonflée de plumes fortement tassées, ce qui en fait un intermédiaire dans la dureté, entre le *follis* (vessie gonflée d'air, qui s'est appelé ballon par la suite) et la petite balle. Le *trigon* demande une adresse particulière de la main gauche pour la renvoyer. Martial utilise le verbe *expulsare* à ce propos. Il utilise le verbe *reddere* pour le joueur qui n'est pas assez habile. Doit-on penser que ce dernier utilise sa seule main droite pour renvoyer la balle ? C'est assez logique et c'est le parti pris par Becq de Fouquières. Martial préconise le *follis* pour faire jouer les vieillards et les enfants. On a remarqué aussi chez Etienne de Jouy cette distinction entre les jeux des jeunes gens, d'une part, et les jeux des enfants et vieillards, d'autre part. Les capacités physiques, pour les uns, et une moindre expérience, pour les autres, en sont vraisemblablement la cause.

Il faut aussi remarquer que le jeu de balle se décline en diverses modalités qui permettent à tout un chacun, enfant, jeune homme, jeune fille, vieillard, de jouer, cela depuis l'antiquité jusqu'à notre époque y compris dans les seules modalités de pelote basque. Cette caractéristique constante marque à la fois la richesse des jeux de balle mais surtout l'intérêt et le plaisir qu'ils procurent au point de trouver des modalités adaptées à tous les âges. Nous voulons y voir un signe de l'importance de ce type de jeu dans les diverses civilisations.

Martial termine sa description par un jeu plus violent. Le joueur est "solide" et se saisit lestement de l'*haspasta*<sup>90</sup>. Le terrain de jeu est poudreux "puluere draucus", dit Martial, qui mentionne ce jeu pour la quatrième fois, trois fois avec le verbe *rapere*, la balle étant le complément d'objet direct du verbe et une avec *ludere*, à propos de la joueuse. Cette dernière fois il utilise l'ablatif du mot désignant le jeu et non la balle : elle joue "à" l'*harpastum*. Nous en déduisons qu'il y a une certaine violence de la prise, lorsque les hommes jouent au moins. Martial termine en parlant aussi du travail du cou du joueur. Nous verrons plus loin que cette partie du corps est également distinguée par d'autres auteurs, comme Athénée, Antiphane ou Galien. Le sol du jeu décrit par l'auteur nous évoque les terrains des jeux basques, sols en terre battue, consciencieusement entretenue par les joueurs, du XVI<sup>e</sup> comme du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>91</sup>. On peut encore aujourd'hui constater que les compétiteurs

---

<sup>90</sup> Nous notons que le mot signifie ici la balle, mais ailleurs le jeu. Plus tard le jeu de paume désignera à la fois le lieu et le jeu, alors que "paume" était lui-même employé pour exprimer qu'on jouait avec la paume de la main, ce qui, ne fut plus le cas ensuite avec l'utilisation des raquettes et battoirs. Ce type de glissement sémantique ou métonymie ne nous étonne donc pas.

<sup>91</sup> Cf. description de l'ambassadeur vénitien Navagero (Navagerio in O'Shea, 1886), qui séjourna au pays Basque entre 1524 et 1528 et voir aussi les impératifs fixés par la FFPB quand elle choisit des frontons place libre pour ses compétitions, ainsi que le soin apporté par les municipalités ou les clubs, pour garder en bon état leurs places libres.

soulèvent la poussière dans leurs efforts pour aller chercher une balle au ras de terre ou pour arrêter une attaque de l'adversaire en plongeant au sol<sup>92</sup>. La balle soulève aussi de la poussière quand elle n'a pas été reprise de volée. Becq de Feuquières, pense que Martial ne voulait pas parler des hommes mais de la balle, qui, n'étant pas élastique, devait être saisie dans le petit nuage de poussière qu'elle soulevait en tombant. Cependant, le joueur a intérêt à prendre une balle non élastique à la volée, et non après son bond au sol. S'il le fait néanmoins, il y a fort à parier qu'il arrive en courant, se baisse, et que tout cela soulève davantage de poussière que la balle elle-même.



Fig. 5. “ Rebot ” : contre attaque à la raie (frontière-*pasa marra*) © E. Mourguy

Voyons maintenant le témoignage de Pline le Jeune. Sénateur et célèbre avocat romain sous Titus et Trajan, ayant aussi exercé des charges de consul ou de gouverneur de province, il fait allusion au jeu de balle à plusieurs reprises dans ses *Épîtres*. Il utilise le substantif *sphaeristerium* pour décrire ses villas de Toscane et du Laurentin<sup>93</sup> et le mot *pila* à propos de Spurrinna qu'il admire, à qui il voudrait ressembler et qui s'active à la balle longuement et avec véhémence malgré un âge avancé<sup>94</sup>. Chez Pline, la salle ou *sphaeristerium* peut être divisée en plusieurs espaces de jeu sans autre précision. Les jeux du cirque n'ont pas, par ailleurs, la faveur de cet auteur, qui leur préfère

<sup>92</sup> Cf. photo de jeu ci après.

<sup>93</sup> Livre II lettre XVII à Gallus et livre V, lettre VI à Apollinaire.

<sup>94</sup> Livre III lettre I à Calvisius Rufus : “ *Deinde movetur pila vehementer et diu* ”.

visiblement le jeu de balle. On retrouvera, au fil des siècles, cette prise de position pour le jeu de balle, contre les jeux passifs ou de hasard, chez les lettrés, notamment au XVI<sup>e</sup> siècle avec les humanistes Vivès, Pétrarque, Erasme et Cordier. Une valeur esthétique et morale fut également dégagée par les chroniqueurs du XIX<sup>e</sup> siècle à propos du “ jeu national basque ”.

Dans le *Satyricon*, que l'on attribue à Pétrone, auteur latin, nous trouvons des éléments fort intéressants sur le jeu. Nous étudierons le texte ci-dessous :

[27] TRIMALCION. XXVII. OU L'ON VOIT TRIMALCION JOUER A LA PAUME ET SOULAGER SA VESSIE  
Quant à nous, ayant terminé notre toilette, nous nous mîmes à flâner au hasard, ou plutôt à folâtrer. Nous tombons sur des groupes de joueurs. Nous nous approchons et, au milieu du cercle, nous remarquons d'abord un vieillard chauve, vêtu d'une tunique rousse, qui jouait à la paume au milieu de ces esclaves à la longue chevelure, qui sont réservés aux plaisirs du maître. Et ce qui nous captivait dans ce spectacle, c'était moins ces jeunes gens, bien qu'ils en valussent la peine, que ce bourgeois lui-même qui, en pantoufles, jouait avec des balles vertes : il ne se réservait pas de celles qui avaient touché terre. Mais un esclave, avec une corbeille pleine, en fournissait de nouvelles aux joueurs. Nous étions frappés également par des détails assez nouveaux : deux eunuques tenaient les deux bouts du jeu ; l'un portait un pot de chambre en argent et l'autre comptait les balles, non point celles qui étaient en mains et que les joueurs se renvoyaient, mais celles qui tombaient à terre. Tandis que nous admirions tant de raffinement, arrive Ménélas : “ Voilà celui, dit-il, chez qui vous souperez ce soir, et ce que vous voyez n'est que le prélude du festin. “ Il n'avait pas fermé la bouche quand Trimalcion fit claquer ses doigts : à cet appel, l'eunuque lui présente le vase, et sans arrêter le jeu, il décharge sa vessie, demande de l'eau pour ses mains, y trempe le bout des doigts et les essuie négligemment aux cheveux d'un esclave.

[27] (XXVII) Nos interim uestiti errare coepimus, immo iocari magis et circulis accedere, cum subito uidemus senem caluum, tunica uestitum russea, inter pueros capillatos ludentem pila. Nec tam pueri nos, quamquam erat operae pretium, ad spectaculum duxerant, quam ipse pater familiae, qui soleatus pila prasina exercebatur. Nec amplius eam repetebat quae terram contigerat, sed follem plenum habebat seruus sufficebatque ludentibus. Notauimus etiam res nouas: nam duo spadones in diuersa parte circuli stabant, quorum alter matellam tenebat argenteam, alter numerabat pilas, non quidem eas quae inter manus lusu expellente uibrabant, sed eas quae in terram decidebant. Cum has ergo miraremur lautitias, accurrit Menelaus: "Hic est, inquit, apud quem cubitum ponitis, et quidem iam principium cenae uidetis. Et iam non loquebatur Menelaus cum Trimalchio digitos concrepuit, ad quod signum matellam spado ludenti subiecit. Exonerata ille uesica aquam poposcit ad manus, digitosque paululum adpersos in capite pueri tersit.

De ces lignes nous retenons que les balles ont une couleur (ici verte), comme nous l'avons déjà indiqué. L'instrument de jeu est ici soigné dans son esthétique, comme chez Homère. Sa fabrication est-elle l'apanage de certains ? Plus tard dans l'histoire, la fabrication des pelotes ou esteufs\* n'a pas toujours été l'objet de grands soins. Il a même fallu que les rois soient interpellés à ce propos pour la

réglementer<sup>95</sup>. Mais les corporations de Maîtres Paumiers\* veilleront très vite et jalousement sur ce domaine. A propos de métier, il est intéressant de noter, et nous y reviendrons, que c'est par un rôle de la taille de 1292 que l'on connaît à la fois l'existence du jeu et du métier. Quant à elle, la pelote basque a eu et possède encore ses artisans qui fabriquent les pelotes et instruments de jeu. Les paumiers, eux, devaient réaliser une raquette pour chef d'œuvre afin de devenir Maître Paumier. Dans les jeux de courte paume du XXI<sup>e</sup> siècle, ce sont bien les paumiers qui ont pour mission de fabriquer les balles, mais plus les raquettes.

Le verbe utilisé par Pétrone dans l'extrait ci-dessus est encore une fois *ludere*. Il s'agit bien de jouer (au sens qu'avait le mot en ce temps-là), non de s'activer ou de s'exercer. Comme de tout temps à la paume et encore aujourd'hui, on ne ramasse pas les balles mais on en prend de nouvelles dans une corbeille, qui en compte beaucoup "follem plenum habebat servus sufficiebatque ludentibus". Dans la gravure du jeu quarré de Strasbourg (Cf. III.1.3.3. où il sera analysé), le panier est bien visible, posé au sol. Chez Pétrone, le panier est tenu par un esclave. Comme nous l'indiquait déjà Sénèque, on compte les points "alter numerabat pilas", et ce rôle est attribué à des personnes qui ne jouent pas, ici un esclave, situé à un endroit du cercle des joueurs. Le rôle du futur valet paumier, ou nacquet ou marqueur est déjà mis en place. A la paume, il usera d'une ardoise pour y noter les points, et le perdant paiera les boissons ou repas, d'où l'expression payer l'ardoise. A la pelote, des marqueurs utilisent un tableau de marque, autrefois en bois, pour indiquer l'avance du score<sup>96</sup>. Cependant, Pétrone est étonné. "Notaumus etiam res nouas", pour lui, un phénomène est nouveau : on ne compte pas les balles qui passent de main en main, qu'on se renvoie, mais celles qui sont tombées à terre. S'agit-il d'une nouvelle règle ? Plus tard, à la paume, comme au *laxoa* ou au "rebot", la place où tombe la balle donnera lieu à une marque spéciale sur le terrain, appelée *xaxa*, en langue basque, mais on est loin de ce raffinement chez Pétrone, qui, pourtant est en admiration devant le luxe du jeu chez Trimalcion. Il est vrai que dans un jeu simple, bien connu, décrit par plusieurs auteurs, comme Pollux (cf. ci-après), on compte le nombre de coups réussis, lorsqu'on envoie la balle en l'air, lorsqu'on la lance contre un mur pour la rattraper ensuite. Dans le jeu décrit par Pétrone, on compterait les balles perdues. Quoi qu'il en soit, pour les trois auteurs Sénèque, Pétrone et Pollux, il est évident qu'on compte en jouant à la balle. Et cette caractéristique a traversé les siècles. Ici s'arrêtent, pour nous, les témoignages du premier siècle après Jésus Christ. Regardons maintenant ce qu'en dit Athénée.

---

<sup>95</sup> C'est par exemple l'objet de l'ordonnance de Louis XI le 24 juin 1480, suite aux plaintes des faiseurs d'esteufs de Rouen.

<sup>96</sup> Aujourd'hui, des panneaux lumineux, électriques ont remplacé, dans certains endroits, les vieux tableaux de bois, lesquels demeurent sur certaines places célèbres comme Saint-Palais ou Hasparren.

Athénée, grammairien et rhéteur grec de Naucrates en Egypte, à la fin du II<sup>e</sup> siècle après Jésus Christ, convoque Homère, Antiphane et Damoxenos et nous signale qu'un nommé Timocratès a écrit un traité complet du jeu de balle. Mais il nous intéresse surtout par les noms des joueurs renommés<sup>97</sup> qu'il cite, par deux anecdotes, dont une tirée de Damoxène et par son propre ressenti. Retenant uniquement deux jeux, celui du ballon puis la *phaeninde*, il prend en effet parti, et son témoignage en devient encore plus riche. Athénée dit que le jeu *sphaira harpaston*<sup>98</sup> est celui qu'on nommait autrefois *phaeninda*<sup>99</sup> et qu'il le préfère entre tous. Il évoque la tension et la fatigue exigées par la lutte au jeu de balle, la force déployée dans les torsions de cou. Il cite alors Antiphane dans son évocation du jeu où l'on choisit la personne à qui on lance la balle, évitant tel autre joueur en écartant un autre " d'une secousse ". Antiphane reproduit même les cris des joueurs durant le jeu : " Il en relevait un autre avec des cris sonores [...] " Dehors ! Loin ! A côté de lui ! Par-dessus lui ! Bas ! Haut ! Courte ! Livre en renversement<sup>100</sup> " Ces indications impératives font penser aux mots que se jettent aujourd'hui les joueurs de " rebot " durant l'action. Becq de Fouquières y voit des injonctions de paumiers et argumente dans ce sens<sup>101</sup>. Tension, résistance et souplesse de l'épine dorsale sont réclamées par le jeu. Les *aficionados* du jeu de pelote basque pourraient sans doute en dire autant de leur jeu préféré. Par ailleurs, Athénée cite Damoxenos, qui fait l'éloge d'un joueur de seize à dix-sept ans, originaire de l'île de Cos,

*Chaque fois qu'il faisait face au public assis, soit recevant la balle, soit la livrant, tous ensemble nous nous exclamions [...] Et quel joli rythme, quel caractère, que d'ordre apparaissait dans tout ce qu'il faisait ou disait. Un comble de beauté, mes gens ! Ni auparavant je n'ai entendu citer ni de mes yeux vu pareille grâce. J'eusse pris grave maladie, si j'étais resté plus longtemps, et maintenant encore je ne suis pas bien guéri je crois [...]"*<sup>102</sup>

Ce texte nous apprend que le public est assis et que le " spectacle " dure. Le joueur a du rythme, de l'ordre, même dans ses paroles, donc il parle, lui aussi. Il est esthétique et les spectateurs sont sensibles à sa grâce, à son élégance, dit aussi la traduction d'Emile Moussat et Marcel Berger (1927)<sup>103</sup>. Nous remarquons une similitude avec les comptes rendus du XIX<sup>e</sup> siècle relatant des parties

<sup>97</sup> Il parle d'" art de la balle " et cite comme joueurs célèbres Démotélès, frère du sophiste de Chios, Chairéphanès, Ctésibios de Chalcis, le philosophe en ajoutant que beaucoup de dignitaires du Roi Antigone Gonatas jouaient avec lui. Livre I, 14, e, f, p.32 pour Chairéphanès (Desrousseaux) et p.34 pour les noms Chalcis etc...

<sup>98</sup> Jeu que pratiquaient les Romains, selon les témoignages précédents.

<sup>99</sup> Ce nom est vraisemblablement celui d'un jeu grec que les Romains ont adopté et sans doute adapté à leur goût.

<sup>100</sup> Dans la traduction de Desrousseaux, livre I, 15b, p.33.

<sup>101</sup> " La Phaeninde paraît être le type le plus anciennement connu de tous les jeux de paume, tels que les pratiquent les modernes ". L'argumentation s'étend pp. 189-191 de son ouvrage *Jeux des Anciens*.

<sup>102</sup> Tiré de *Les Deipnosophistes* (grec ancien-français), 1956, Texte établi et traduit par A.M.Desrousseaux, Paris, les Belles lettres.

<sup>103</sup> " tous nous poussions des cris, tant il déployait d'élégance, de courtoisie, de précision dans tous ses gestes [...] ; c'est là la perfection de la beauté [...] je n'ai jamais contemplé une telle grâce " in *Anthologie des textes sportifs de l'Antiquité*.

de pelote et louant les Basques : ce sont les mêmes adjectifs, ce sont les mêmes qualités (élégance, beauté, justesse) qui sont appréciées par les chroniqueurs au temps de la Grèce antique ou au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>104</sup> dans le *Courrier de Bayonne*. Le jeu de balle se transforme dans ses règles, dans ses pratiques, mais il met en valeur les mêmes talents dignes d'admiration et que les hommes aiment à posséder et à montrer en ces temps anciens, comme aujourd'hui. Nous y voyons un besoin essentiel, une fonction jouée, hier comme aujourd'hui, par le jeu de balle dans ces civilisations. Caillois parle de délégation, comme forme dégradée de la “*mimicry*”, lorsque les spectateurs s'enivrent du triomphe des vainqueurs en s'identifiant plus ou moins aux concurrents. Il décrit une attitude qu'il peut avant tout constater au XX<sup>e</sup> siècle mais il semble que le fait ait existé bien avant.

Citons un autre auteur, Julius Pollux, grammairien de Naucrates en Egypte, mort à Athènes, au II<sup>e</sup> siècle. Pollux explique cinq jeux dont quatre ont un nom. Il est le premier à en donner quelques règles. Il distingue bien l'*Episcyre* (Episkiros) de la *Phaeninde*. Dans le premier, nous explique Pollux, il y a une ligne centrale, frontière entre les deux camps, sur laquelle la balle est posée et deux lignes de fond. Une équipe, désignée pour servir, lance la balle au-dessus des adversaires qui essaient de l'attraper de volée et de la relancer de même au-dessus des premiers lanceurs. Le jeu s'arrête quand une équipe a été repoussée au-delà de sa ligne de fond. Dans la *Phaeninde*, il s'agit de tromper son adversaire, lequel doit intercepter la balle, par des feintes et elle se joue avec une petite balle plus élastique. Le troisième jeu décrit est l'*Aporrhaxis* (jeu du rebond) qui consiste à lancer la balle avec force sur le sol, à la recevoir après qu'elle a rebondi et à la renvoyer de même<sup>105</sup>. Ici on compte le nombre de rebonds et de renvois. Puis Pollux passe à l'*Urania* qui consiste, en se rejetant en arrière, à envoyer la balle en l'air et, ajoute Pollux, le point appartient à celui des joueurs qui, en sautant, s'en empare avant qu'elle ait touché terre. Pour l'auteur, il s'agit du jeu de balle des Phéaciens dans l'ouvrage d'Homère<sup>106</sup>. Au dernier jeu mentionné, Pollux ne donne pas de nom. On utilisait un mur, au lieu du sol, semble-t-il, et l'on comptait le nombre de rebonds<sup>107</sup>. Nous remarquons chez Pollux une indication sur la façon de compter, outre le fait de gagner. Il parle aussi de l'élasticité variable de la balle, selon les divers jeux. Même pour l'*Urania*, il y a plusieurs joueurs, on compte des points et il faut un gagnant. Nous comprenons que la compétition<sup>108</sup> est soit directe dans les premiers jeux, où on repousse son adversaire, où on lui fait manquer la balle, soit indirecte par une démonstration d'adresse

---

<sup>104</sup> Cf l'étude des qualités retenues par ces chroniqueurs dans le mémoire (Mourguy, 2011).

<sup>105</sup> Cf. illustration de ce jeu en annexe 1, fichier 1. 6., tirée du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*.

<sup>106</sup> Nous aurons l'occasion de commenter le texte d'Homère à propos de ce jeu dans le chapitre III de cet ouvrage.

<sup>107</sup> Nous utilisons ici la traduction d'Emile Moussat et Marcel Berger (1927) dans *l'Anthologie des textes sportifs de l'antiquité*. Elle parle de “ balle au mur ”, car les auteurs se réfèrent à un jeu connu de leurs contemporains, comme il était connu de Bajot, du reste, voir son *Eloge de la paume* (Bajot, 1854).

<sup>108</sup> Le mot n'est pas approprié puisqu'il date de 1759, mais nous manquons de vocabulaire ancien pour exprimer cette activité de façon plus juste.

supérieure, calculée en nombre de points. Enfin Pollux énonce une règle où le vaincu est appelé l'âne et doit se plier à la volonté du roi désigné<sup>109</sup>, fait qu'on rencontre dans d'autres jeux des fêtes grecques.

A partir de ces textes nous pouvons proposer un tableau des divers jeux et des correspondances dont certaines ont été formulées par les auteurs. Nous avons marqué une autre filiation avec un point d'interrogation car la filiation nous semble logique au vu des descriptions, sans être toutefois indiquée par les textes. Le *trigon* ne semble pas avoir eu d'antécédent.

Jeux grecs	Phaeninda ou phaeninde	Urania ou Ourania/Uranie	Episkiros ou Episcyre	Aporrhaxis ou balle au mur	?
Jeux romains correspondants	Harpaston ou harpastum	Follis	Pila paganica <sup>110</sup> ?	Aporrhaxis a dû se poursuivre ?	Trigon ou Pila trigonale

Tableau n°1. Liens éventuels entre jeux grecs et romains

Terminons cette visite des auteurs grecs avec le médecin réputé Galien (ou Galeno) qui écrit *De parvae pilae exercitio* à son ami Epigène, joueur renommé, pour faire l'éloge de la petite balle ou pelote. Remarquons le terme “ *exercitio* ” utilisé dans le titre. Galien parle d'exercice et non de jeu. C'est vraisemblablement à cause de sa position, de son point de vue de médecin, qu'il utilise ce substantif. Le jeu nécessite uniquement “ *une balle, et une balle toute petite* ” et il est le plus complet de tous. Il agit sur toutes les parties du corps, tour à tour, toutes travaillant et se reposant alternativement, grâce à la diversité des attitudes, nous explique Galien. En effet Galien décrit bien les effets des divers mouvements et actions qui s'effectuent durant le jeu. Mais ses titres de paragraphes reprennent toutefois aussi le mot *ludus*, ‘jeu’ dans “ *ludus pilae omnes corporis partes exercere* ” ou encore “ *pilae ludum temperatam reddere naturam de varia ludendi ratione...* ”. Voici sa description d'un jeu que nous essaierons d'identifier, car si nous avons pu croire au vu du titre, que Galien se référait à un jeu, nous comprenons avec la traduction de ce début de description, que Galien parle des jeux où s'utilise une petite balle :

*C'est quand les joueurs, partagés en deux camps, s'efforcent d'intercepter la balle, que ce sport<sup>111</sup> atteint son maximum d'intensité : torsions de cou mêlées à de nombreux coups de lutte font travailler la tête et la nuque, tandis que les muscles des flancs, de la poitrine et du ventre entrent en jeu dans les volte-faces, les changements de postures, les efforts de défense ou d'attaque et toute la gamme des prises.*

<sup>109</sup> Cette pratique a sans doute évolué pour donner le système des gages. Moussat et Berger en sont, quant à eux, convaincus.

<sup>110</sup> La pelote commune est associée à l'harpastum dans *El gran libro de la pelota* (Bombin, 1974). Cela nous paraît difficile de faire ce lien puisque Athénée relie *Phaeninde* et *harpastum* et que, de plus, *harpastum* et *pila paganica* coexistent.

<sup>111</sup> Nous notons l'anachronisme.

*Ainsi ce sport fortifie spécialement les reins et les jambes, organes fondamentaux de la marche, les charges et les sauts de côté étant également pour les jarrets un entraînement non négligeable*<sup>112</sup>.

Galien nous montre bien qu'il parle en fait de plusieurs activités utilisant une balle, puisqu'il commence par " C'est quand les joueurs partagés en deux camps " ce qui n'est donc pas toujours vrai avec une petite balle. Il reconnaît ici une activité plus intense pour l'organisme. Les traducteurs sont persuadés que Galien parle ici de la *Phaeninde* (*Harpastum* selon Athénée). Il y a " deux camps ", des " torsions de cou ", de la " lutte ", des " efforts de défense ou d'attaque, des prises ", donc *Urania*, *Aporrhaxis* et *Trigon* sont exclus. Restent donc l'*Episkiros* et la *Phaeninde* pour nommer cet exercice. De plus Galien, emploie l'adjectif *palaesticus*, 'qui concerne la palestre'. Le cadre est fixé : il s'agit d'un jeu en plein air. Les historiens de la paume ont voulu voir dans ces exercices leur jeu favori. Mais force est de constater qu'au jeu de paume, comme à la pelote basque, le combat est symbolique, " La balle médiatise le combat de l'homme contre l'homme ", comme le dit Michel Bouet, (Bouet, 1968 : 108). On essaie dans ces jeux de lancer la balle pour " la mettre là où n'est pas l'adversaire (ce qui est un substitut de prendre, d'attraper celui-ci). Une partie de l'agressivité des protagonistes est reportée sur la balle qu'on frappe ", ajoute-t-il. Donc le jeu vanté par Galien n'est ni jeu de paume, ni jeu de pelote basque. S'il faut lui trouver un correspondant actuel c'est plutôt aux prémices du rugby qu'on pensera. Lorsque Galien, parle plus loin d'un jeu susceptible d'améliorer la vue (puisque'on s'exerce à voir où va tomber la balle), demande des facultés intellectuelles " propres à garder ce qu'on a conquis, à reprendre ce qu'on a perdu, à deviner l'intention des adversaires " et permet " l'exercice des plus grands talents dont les lois... font une règle aux chefs militaires ", nous sommes d'accord pour associer jeux de paume et de pelote à cet éloge et à ces qualités nécessaires. " Quand nous avançons et reculons, ou que nous nous déplaçons obliquement, ce sont des nerfs et des muscles différents qui travaillent ", voilà encore une observation qui vaut pour nos jeux de paume et pelote. Un dernier point, que nous avons déjà relevé, rejoint les auteurs précédemment cités et les observateurs des jeux qui nous occupent : l'adaptation possible aux divers âges et capacités des joueurs. Galien est plus précis sur cette dernière. Enfin, l'alternance repos/travail des parties inférieures et supérieures du corps, est expliquée par la diversité des manières de jouer : jeter " la balle de très loin et très fort, sans se servir des jambes ou tout au moins sans s'en servir beaucoup ", faire " des poussées rapides et fréquentes " en jetant rarement la balle à grande distance, avoir un " jeu d'interceptions, de passes et de

---

<sup>112</sup> Cette traduction est tirée du livre de E.Moussat et M.Berger, déjà mentionné. Nous l'avons confrontée au texte latin de l'édition *Omnium operum quarta classis : quae ad tuendam valetudinem tum in...* de 1562, due à apud Vincentium Valgrisium à Venise, obtenue sur le site de la B.N.F., collections Gallica. Même si les traducteurs sont un peu dans l'anachronisme, les mouvements et la notion de combat sont réels et attestés par l'emploi des verbes *corripio*, *ripui*, *reptu*, *ere*, 'saisir vivement, attaquer' ; *congregior*, *gressum sum*, *gredi*, 'se mesurer avec quelqu'un, être aux prises avec', et le substantif *complexus*, 'étreinte, corps à corps'.

renvoi, sans dépense de vitesse ”. Nous trouvons ici des éléments compatibles avec le jeu de longue paume<sup>113</sup> et le *laxoa* ou le “ rebot ”, excepté la notion de passe, puisque dans ces jeux, on se renvoie la balle d’une équipe à l’autre alternativement mais pas à l’intérieur de la même équipe. Mais que voulait dire le mot traduit ici par “ passe ” dans le contexte du jeu antique ? Galien parle de “ *jouer centre* ” pour moins se fatiguer. Jouer centre (on dit “ à la corde ” en fait) est effectivement moins coûteux en déplacements, au “ rebot ”. Nous retrouvons, sinon les règles, du moins des gestes techniques, des attitudes et des avantages communs aux anciens jeux et aux actuels.

Nous avons choisi des auteurs qui sont plutôt favorables au jeu de balle ou sans jugement. En effet, ils sont plus disert et nous donnent des précisions nécessaires à notre étude. Cependant ce jeu (ou exercice) ne fait pas l’unanimité. Cicéron, par exemple, dans le livre I *De l’Orateur* en parle comme d’un simple amusement, comparé à la gymnastique qui possède règles et principes. Cela semble indiquer un statut inférieur pour les jeux qui nous occupent.

Pour conclure cette partie consacrée aux jeux des Anciens, égyptiens, grecs et romains, nous retenons outre le dénominateur commun d’activité physique, ou motrice, comme dirait Parlebas, avec balle et lancer de balle, des similitudes entre les jeux pratiqués, d’une part en Egypte ancienne ou dès les premiers siècles dans le monde gréco-romain et, d’autre part, la pelote basque. La première similitude réside dans la variété des jeux, qui nécessitent tous de l’adresse. De plus des balles différentes et, vraisemblablement des règles différentes, donnent lieu à des jeux assez particuliers pour que chacun ait son nom. La deuxième similitude est dans l’existence d’adaptations aux divers âges et sexes, qui s’est bien perpétuée jusqu’à nos jours. Autre similitude, une certaine compétition qui exige des qualités athlétiques. Elle est réelle, puisque les balles sont comptées, comme le nacquet notait les jeux sur l’ardoise et comme on ajoute aujourd’hui des points sur le tableau de marque en pelote basque. De plus, et cet aspect peut être relié à cette forme de compétition, le jeu est spectacle. En effet, il a des spectateurs et des joueurs célèbres. Cependant, cette compétition ne s’inscrit pas dans le cadre des Grands Jeux Olympiques, des jeux Néméens ou autres et la pelote basque ne figure pas non plus comme sport olympique. Le jeu de balle ancien passionne, nous en avons cité des témoignages, mais garde les caractéristiques du jeu, voire d’un jeu de ruse avec la *phaeninde* et non de l’épreuve physique de compétition, même si il est reconnu qu’il exige des qualités athlétiques et d’adresse, notamment de la main gauche dans le *trigon*. Jusqu’au XXe siècle au moins, la pelote basque gardera vivant cet “ héritage ” ou “ dénominateur commun ”, bien qu’elle cherche à intégrer les Jeux Olympiques depuis 1924.

---

<sup>113</sup> Mais aussi avec le rugby.

Trois autres traits, en étroite relation avec le jeu, sont communs aux jeux antiques et à la paume/pelote. Le premier est a priori matériel. Il s'agit de l'aire des jeux, partagée entre l'extérieur et l'intérieur, comme aujourd'hui. Aucun choix n'a été réalisé entre les deux pôles. Mais le jeu intérieur est lié à un lieu de soins ou d'hygiène corporelle<sup>114</sup>.

De plus, le jeu est considéré comme esthétique, et il requiert des vertus. Nous verrons avec certains humanistes pour le jeu de paume, puis avec les défenseurs du jeu de pelote, que cet aspect résiste face aux dérives des produits dopants et autres, avec le sport pelote du XXI<sup>e</sup> siècle.

Enfin le jeu est déjà lié à l'artisanat par la confection des balles et à un artisanat d'art, comme plus tard avec les Maîtres Paumiers, ou avec les fabricants de pelotes basques et d'instruments, du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'en 2016. Nous retrouvons tout au long de l'histoire du jeu de paume et de la pelote cet indissociable accord entre le jeu et le métier d'art.<sup>115</sup>

L'association de tous ces points communs compose un noyau dur qui, s'il n'est pas héritage, participe au moins de l'identité de la pelote basque. Quant à la logique interne de ces jeux, elle échappe à notre analyse, faute de témoignages assez précis et ne peut être élément de comparaison.

Il nous reste à rechercher en quoi nos jeux seraient liés, s'ils le sont, aux jeux pratiqués loin de l'Europe. Nous prendrons l'exemple de la Mésoamérique.

### **I.1.3. Des liens avec les jeux de Mésoamérique ?**

Pour évoquer les “ jeux ” pratiqués en Mésoamérique par les Mokayas<sup>116</sup>, les Mayas<sup>117</sup>, puis par les Aztèques<sup>118</sup>, nous nous appuyerons principalement sur le livre de Christian Duverger (1978), publié d'après sa thèse, et sur la thèse (1977) et des articles scientifiques d'Eric Taladoire. Bien que son ouvrage se nomme *L'esprit du jeu chez les Aztèques*, Duverger ne reconnaît pas dans les manifestations qu'il décrit, ce que les Européens appellent communément “ jeux ”. Duverger n'est pas

---

<sup>114</sup> Cf. paragraphe sur le jeu de paume.

<sup>115</sup> Nous verrons que c'est par les registres de la taille de 1292 qu'on repère les premiers paumiers de Paris et les confréries, dont la première trace date de 1457, défendent leurs statuts et la nécessité du chef d'œuvre ainsi que leurs armoiries, jusqu'à la Révolution française. De plus, la paume sera le seul jeu à entrer dans l'encyclopédie des arts et métiers au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>116</sup> Peuple contemporain des Olmèques pratiquant un jeu de balle. Nous devons cette information à E. Taladoire.

<sup>117</sup> Leur civilisation Maya classique s'effondre vers 840, sans que les chercheurs puissent trouver une raison claire pour l'expliquer. Mais certains sites perdurent jusqu'à la conquête et il existe encore des millions de Mayas.

<sup>118</sup> Descendus du Nord au XII<sup>e</sup> siècle vers la “ terre promise ”, ces chasseurs cueilleurs, guidés par leurs prêtres, usent de substances comme la coca, souvent hallucinogènes pour tromper leur faim lors de leur périple. Ils se fixent au bord de la lagune de Texcoco et fondent Mexico Tenochtitlan. Ils construisent l'empire aztèque et la paix aztèque en s'agrégant les peuples agraires et d'artisans. Ils réunissent en une même religion, les panthéons primitifs des diverses composantes de leur société. Leur découverte par Cortès en 1519 signe leur fin.

suivi par ses collègues dans sa théorie sur l'énergie qui assure par divers moyens, la course solaire. Il n'existe d'ailleurs aucun terme en nahuatl, langue des Aztèques, y correspondant<sup>119</sup>. Trois signes sacrés (signes du calendrier aztèque) ont été repérés par Duverger comme coefficients ludiques : le *Xochitl* ou fleur, associé à la récréation, au plaisir et aux beaux-arts ; l'*Ollin* ou balle de caoutchouc, associé au mouvement et au jeu cosmique et enfin le *Tochtli* ou lapin symbolisant l'ivresse et aussi lié à la sexualité. Si nous essayons de trouver des liens avec les catégories de jeux distinguées par Caillois, *Ilinx* rejoint le *Tochtli*, *Mimicry* peut se retrouver dans *Xochitl*, *Ollin* et *Alea* sont du même ordre puisqu'il y est question de destin, de lois qui transcendent l'homme et se réfèrent à une puissance supérieure, avec la différence que les Aztèques interrogent plus les divinités qu'ils n'essaient de se mettre les dieux avec eux. Mais l'*agôn* (compétition) est absent. Ceci paraît logique dans la mesure où Duverger nous explique l'attitude passive des Aztèques, persuadés de naître avec un destin auquel ils ne peuvent changer grand chose, à moins de faire pénitence, sans même que le résultat soit garanti. Dès lors, se distinguer par des qualités qu'on développe devient hors de propos, tout comme le fait de célébrer un champion. De plus, les Aztèques sont anxieux du destin de l'univers et ils ont une perception aiguë de la déperdition d'énergie qui affecte le monde, jusqu'à le faire disparaître. Le jeu, occasion de dépense pure, inutile, qui plus est dangereux par ses possibles débordements, est réprouvé par les autorités religieuses et administratives. Mais E. Taladoire, a répertorié pas moins de 30 terrains pour la période aztèque, dont plusieurs fouillés, ce qui est pour lui la preuve que le jeu était loin d'être réprouvé. Le lexique en garde trace qui possède un mot pour le jeu de hasard, cinq ou six verbes pour le jeu de balle mais plusieurs syntagmes autour de l'idée de calme et de détente, de distraction de caractère passif. C'est ce que nous apprend encore Duverger.

Des divers documents consultés, nous retenons que les Mokayas, les Mayas, puis les Aztèques, visiblement influencés par les seconds<sup>120</sup>, utilisent des balles<sup>121</sup> ou *Olli*<sup>122</sup>, terme désignant à la fois le caoutchouc et l'objet, pour des activités nommées jeux par les Européens, notamment le *Tlachli*<sup>123</sup>. Ce nom est issu du verbe nahuatl signifiant voir ou regarder. Le *Tlachli* est donc un spectacle, qui plus est, sacré. Eduardo Noguera, ancien Directeur Départemental des Monuments Préhispaniques de l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire du Mexique, signale que le *Tlachco* est un édifice

---

<sup>119</sup> Pas plus qu'en grec, comme nous l'avons déjà remarqué où seul le " jeu " de l'enfant - ou comportement ainsi qualifié par les traducteurs - porte un nom : *paidia*.

<sup>120</sup> Ils furent en effet en contact avec un rameau de la famille Maya : les Huastèques.

<sup>121</sup> De la taille des boules pour jouer aux quilles, nous dit Bernardino de Sahagun, missionnaire franciscain qui a traduit le codex de Florence, histoire du peuple en nahuatl.

<sup>122</sup> Terme qui a donné *Ollama*, Ullamalitzli, 'jeu à la hanche' ou *Ulama*, titre d'un film documentaire réalisé en 1984 par Roberto Rochin et présenté au festival du film latino américain de Biarritz en 1986. Ce film a eu pour effet la résurgence du jeu dans l'État de Sinaloa.

<sup>123</sup> Cette activité est aussi appelée *Ulama de cadera* ou encore *Ulamalitzli*.

construit spécialement pour les jeux de balle<sup>124</sup>. Il y a donc eu un glissement sémantique, comme pour les jeux de paume, mais nous ne savons pas, ici, dans quel sens.

Les jeux de Mésoamérique, principalement *Ulama*<sup>125</sup> *de cadera*<sup>126</sup> et *Ulama de brazo*, datent de l'époque préclassique (1200 à 500 ans avant J.C). Ils ont connu une éclipse dans de nombreuses régions à l'époque classique ancienne<sup>127</sup> et une renaissance au Classique récent. Ils se jouent sur un terrain en forme de I, glyphe (voir annexe 2, fichier 2.1.) servant aussi à désigner le jeu. Les tailles des aires sont variables : de 7,2 à 100 m pour l'axe longitudinal et de 1,8 à 45 m pour la largeur selon Duverger (1978 : 45), mais sur les plus de 2500 terrains répertoriés par Taladoire, l'éventail actuel est plus large. Ceci rejoint les pratiques européennes où les aires de jeu, tant qu'elles ne sont pas sportives et codifiées par des instances nationales, voire internationales, présentent de grandes variations, comme nous le verrons dans les chapitres suivants. Les joueurs n'utilisent pas leurs mains<sup>128</sup> pour renvoyer la balle mais d'autres parties du corps, selon les règles propres à chaque jeu (voir photo d'un joueur moderne en annexe 2, fichier 2.2.). La balle a un diamètre de 10 à 15 cm et pèse plus de 3 kg, d'où la nécessité de protéger les parties du corps qui la frappent. Les Mayas utilisaient un accessoire en bois ou en fibre posé sur les hanches pour frapper la balle. On en trouvait un exemplaire au Musée de l'Homme à Paris. Dans d'autres jeux on utilise les épaules, les bras, selon ce qui a été entendu entre les participants avant de jouer. Les protections sont des jougs ou ceintures épaisses, des bandes, des jupes à pans, des culottes de cuir, des gants et genouillères. Ces détails sont visibles sur divers codex<sup>129</sup>. A Mexico, les hanches seront ensuite protégées par des lanières de cuir, tout comme les fesses et les reins, parties du corps qui frappent la balle (Duverger, 1978 : 46). Des gants protègent les mains lors des plongées à terre. De même, nos joueurs de "rebot" se protègent avec des jambières, et pour certains portent des protections pour les coudes. Le nombre de joueurs par équipe est variable (de 1 à 8 d'après les codices et de 1 à 5 d'après les ethnologues), selon la taille de l'aire, suivant la modalité de jeu, comme dans nos jeux européens avant leur codification, aux XIXe ou XXe siècles. Deux joueurs principaux se font face au milieu du terrain. Dans certains lieux, de part et d'autre de la ligne médiane, il semble que les buts initiaux aient été remplacés par deux meules ou sortes d'anneaux en pierre, en vis à vis, scellées dans les murs<sup>130</sup>. Si un joueur fait passer la balle dans le trou central, il gagne, fait

---

<sup>124</sup> Cf. Le sport précolombien en mésoamérique, p.11.

<sup>125</sup> Nous avons rencontré deux orthographes : *ulama* et *ullama*. Eric Taladoire écrit *ulama*.

<sup>126</sup> Jeu joué avec les hanches tandis que le suivant, *Ulama de brazo*, est joué avec les bras.

<sup>127</sup> Mais les recherches récentes montrent, à l'inverse, une grande popularité pour cette même période, note de E. Taladoire.

<sup>128</sup> Une spécialité fait exception, la *pelota mixteca*, dont nous parlerons plus loin.

<sup>129</sup> Cf. Codex Laud, pl.21 ; Codex Fejervary-Mayer, pl.29 ; codex Mendoza, fol. 70 ; codex Magliabecchi, fol. 80, dans les planches 19-22 du livre de Duverger (1978).

<sup>130</sup> Phénomène limité aux cultures post classiques (950 à 1500 de notre ère) de la zone du haut plateau mexicain. Cf. représentation d'un de ces anneaux en annexe 2, fichier 2.3.

rarissime. D'autres joueurs défendent les zones en arrière qui sont plus larges. Pour le jeu rituel, au moins, le terrain est situé au pied des pyramides où se déroulent les fêtes et cérémonies religieuses (cf. Photo d'un terrain en annexe 2, fichier 2.4.). Le " jeu " fait pleinement partie du rite, il " doit servir la société ou ne pas être " (Duverger, 1978 : 155). Duverger signale que le jeu pré sacrificiel est admis, contrairement au jeu privé, ce qui lui permet d'esquiver ses contradictions. En effet, pour le sacrifice, la démesure est la règle, selon Duverger. Turbulence, tohu-bohu, dépenses d'énergie, augmentent l'efficacité du meurtre rituel, lequel permet de libérer des énergies propres à restructurer la communauté qui assiste à la fête, dont le jeu est l'antépénultième étape, l'ultime étant le partage de la victime immolée, lors du repas de fête. Depuis qu'il a écrit, les découvertes sont allées à l'encontre de ses théories car on compte désormais de nombreux exemples de terrains dans de petits villages<sup>131</sup>, ce qui indique que le jeu était aussi une occasion de fête, sans impliquer de sacrifices. Voilà qui nous rapproche au moins des jeux européens faisant l'objet de notre étude. Duverger nous explique aussi que c'est, dans l'empire aztèque, la fête de toutes les catégories sociales, de tous les âges, de tous les corps de métiers et des deux sexes (Duverger, 1978 : 139), comme dans les pays européens. Mais ce qui distingue vraiment le jeu aztèque des jeux occidentaux c'est, d'une part, sa ritualisation extrême ou l'absence d'*agon* et, d'autre part sa spécificité de jeu légal. La fête réunissant les convives et l'effet de consolidation des liens communautaires ont été relevés dans notre mémoire (Mourguy, 2010) à propos du jeu de pelote en Pays basque. Mais les caractéristiques agonales sont présentes et les acteurs sont des hommes libres, alors que chez les Aztèques, l'identification se fait avec des esclaves, souvent des prisonniers de guerre, qui jouent à la place de leurs maîtres, meurent à leur place et encore, pour nourrir et remplir d'énergie les familles desdits maîtres. Pour ces peuples en effet, la mort est conçue comme ce qui donne la vie et non comme un état. Là où tout est vécu symboliquement chez les Européens, il y a vraiment décapitation et consommation du corps humain chez les Aztèques. " Une société se projette dans les jeux qu'elle engendre. Réciproquement, le jeu exprime les ressorts de la civilisation qui le porte " (Duverger, 1978 : 170). La tendance au syncrétisme et la fusion des diverses doctrines ou religions donne un sens particulier au sacrifice, sorte de victoire sur la mort ou d'appropriation des pouvoirs du dieu. Le jeu fait aussi partie du rituel d'intronisation de l'empereur. En effet, Duverger (1978 : 222), citant Sahagún nous donne la réponse au discours d'intronisation : " Voici l'empereur placé au *tlachtli* : on lui a mis les gants et la ceinture de cuir, pour qu'il frappe la balle et la renvoie à celui qui la lance. Car on règne comme on joue au *tlachtli* [...] ". (Cf. éléments du catalogue de l'exposition *Mayas* (2015) au musée du quai Branly en annexe 2, fichiers 2.5. et 2.6.). Ainsi le jeu est connu de la sphère dirigeante, utilisé pour des cérémonies officielles civiles où

---

<sup>131</sup> Toutes les informations concernant les découvertes actuelles proviennent de E. Taladoire.

l'empereur lui-même se donne en spectacle. Par ailleurs il fait partie de mythes historiques, comme la lutte du dieu Tezcatlipoca<sup>132</sup> contre Quetzalcoatl<sup>133</sup> à Tula, en pays otomi (IXe siècle), dont il sort vainqueur au *tlachtli* (Duverger, 1978 : 221). La dimension est ici politique : la culture du peuple conquérant nomade (les Nahuas, envahisseurs précédant les Aztèques) et son panthéon s'imposent au peuple autochtone de cultivateurs. Le jeu, lui, est partout dans la péninsule. Mais notons que le jeu existe en dehors du rituel, chez les Mayas, et même chez les Aztèques bien que les autorités essaient de l'interdire<sup>134</sup>. C'est sur ce point qu'insiste Eduardo Noguera. Il a pu constater la présence de nombreux jeux ou *tlachtlis* de tailles différentes, dans les palais et les quartiers. Il pense que le jeu était, parmi les grands seigneurs et dans le peuple, un jeu pratiqué comme passe-temps, sans lien avec la religion<sup>135</sup>. Et les constructions datent de "l'horizon classique"<sup>136</sup>. Plus de 330 édifices (actualisation 2017, d'E. Taladoire) ont été identifiés avec de nombreux types de jeux sur le Haut Plateau du Guatemala. Ils ont été classés en cinq types, dont un dispose d'un autel à une extrémité, tandis que les autres ont des patios ou non, de hauts murs avec des escaliers ou non. On devine l'utilité des talus et des murs qui encadrent le jeu. Ils permettaient de renvoyer la balle dans l'aire, sans quoi elle aurait pu se perdre. Pour Eric Taladoire, le jeu était toutefois élitiste, pratiqué par les couches supérieures de la société à l'époque aztèque. De plus il note la présence de joueurs professionnels. Le peuple, quant à lui, assiste et parie, même des sommes élevées, voire sa liberté. Mais comme mentionné ci-dessus, on connaît de plus en plus d'exemples de terrains dans des villages, évoquant une pratique plus élargie du jeu. Il est clair, pour E. Taladoire, qu'il y a eu répression du jeu par les conquérants espagnols, peut-être à cause de ces excès (paris) ou peut-être à cause des liens avec la religion, avec les rites sacrés des indigènes, ajoutons-nous. Il est aussi évident que le jeu était compétitif, violent, selon E. Taladoire, ce qui ne s'accorde pas avec la thèse de Duverger. Mais ce dernier parle principalement du jeu sacré et il assure que les Aztèques réprimaient aussi le jeu, non religieux, cette fois. E. Taladoire s'est penché sur la fonction et le symbolisme du Jeu de Balle en Mésoamérique. Il estime que c'est dans le symbolisme qu'on doit chercher la raison de son succès pendant près de vingt siècles en Mésoamérique, au Nord ouest du Mexique et au Sud ouest des Etats Unis d'Amérique, et tout d'abord avec le caractère religieux du jeu. Il relève que le terrain est un temple. Jeûne et offrandes, cérémonies préparatoires,

---

<sup>132</sup> "Miroir qui fume", Dieu de la Grande Ourse et du ciel nocturne, chez les envahisseurs arrivant par le Nord, les Nahuas, de famille linguistique uto-aztèque. Ce peuple belliqueux pratique une religion ouverte au sacrifice humain (culte astral) (Duverger, 1978 : 6-37).

<sup>133</sup> Le "Serpent à plumes vertes", Dieu qui représente le dernier roi-prêtre (du peuple autochtone), qui refuse les sacrifices humains et offre des oiseaux, des papillons et des serpents au soleil (culte agraire).

<sup>134</sup> Et alors il n'est plus légal.

<sup>135</sup> Pour E. Noguera " Il semble que la mentalité des Aztèques vers la fin du XVe et au début du XVIe siècles, en ce qui concerne les sports, était, toutes proportions gardées, très semblable à ce qui se passe aujourd'hui dans la deuxième partie du XXe siècle ". On relève l'anachronisme, au moins dans l'utilisation du mot sport.

<sup>136</sup> Ibidem. Notons que le Classique s'étend de 250 à 950 de l'Ere Chrétienne.

avec le rite de la consécration du terrain, précèdent le jeu. De plus, les codices et documents indigènes révèlent certains mythes ou des divinités (notamment Quetzalcoatl, le Serpent à plume), associés au jeu. Mais la grande concentration de terrains que le chercheur repère sur des voies de communication et dans des zones de contact entre les cultures du Golfe et les régions voisines, donne à réfléchir. E. Taladoire souligne, outre la fonction religieuse, les fonctions sociale et symbolique du jeu. Ce dernier est à la fois une activité de communauté et le reflet de divisions et donne lieu à des “ rencontres ” entre cités ou entre groupes (quartiers, clans). Taladoire ajoute que “ cet aspect semble largement confirmé sur des sites comme Cantona ou Chichen Itza, des cités multi-ethniques, où le jeu servait à résoudre des conflits internes ”<sup>137</sup>. C'est le sens même du conflit dont parle Duverger entre Tezcatlipoca et Quetzalcoatl, qui représentent des ensembles ethniques cohabitant dans une même ville. Étonnamment le jeu a résolu pacifiquement des conflits, en réalisant un substitut à la guerre ou à la conquête. Le perdant doit en effet se soumettre. Les Aztèques ont ainsi annexé des villages. Ici Taladoire voit un jugement proche du jugement médiéval avec un caractère divinatoire du jeu. Enfin le mythe des jumeaux descendus dans le monde inférieur pour y jouer à la balle<sup>138</sup> met en scène la victoire du mouvement et de la vie. Tout d'abord perdants, ils ressuscitent grâce à la victoire, au même jeu, de leurs descendants. Dans cet esprit, l'anneau du jeu pourrait symboliser le sexe féminin et la balle qui y passe, la fertilité et le succès. E. Taladoire voit dans les migrations de populations du Golfe vers le Guatemala et les ambitions territoriales réglées par le jeu, un moyen de conquête et une base réelle de l'expansion de ce jeu.

Nous aurons l'occasion d'analyser des aspects religieux, mythiques ou symboliques de nos jeux de balle, et en cela nous aurons des éléments de comparaison avec les jeux de Mésoamérique dans la partie III. Nous constatons déjà des similarités avec les jeux européens, comme un certain désaccord des autorités par rapport au jeu libre<sup>139</sup> (c'est à dire hors d'une maîtrise par les gouvernants). En Mésoamérique, le jeu non religieux est visé ; en Europe, c'est le jeu pratiqué par les vilains et par les clercs, qui est frappé d'interdiction. Dans les deux continents, le jeu se joue face à face entre deux équipes de joueurs en nombre variable. Des paris, parfois démesurés, sont liés au jeu. Mais les autorités religieuses ont des rôles très différents. D'un côté de l'Atlantique, le jeu fait partie du rite, de l'autre la balle entre dans certains rites mais fait le plus souvent l'objet d'interdictions. Ce qui nous étonne encore, dans la thèse d'E. Taladoire (1977) à propos des jeux de Mésoamérique, c'est la

---

<sup>137</sup> Communication personnelles d'octobre 2017 avec Eric Taladoire.

<sup>138</sup> Décapités après leur défaite au jeu, ils engendrent deux jumeaux, par la salive de l'un qui féconde la fille d'un dieu souterrain. Ces deux jumeaux, issus de la salive du premier jumeau, jouent à leur tour à la balle et gagnent. Leur victoire ressuscite le premier couple de jumeaux.

<sup>139</sup> Répression selon Duverger, démentie par l'existence de nombreux terrains, selon Taladoire. Il se peut que les interventions des gouvernants n'aient pas été suivies d'effet, comme en Europe justement où le jeu a perduré malgré les multiples interdictions.

complexité du comptage des points pour décider de la victoire. Les fautes sont de plusieurs ordres : corporelles ou de sortie du jeu. On compte jusqu'à 7 mais il peut y avoir annulation des points d'une équipe sur une action particulière et gain de la partie sur le seul fait de passer la balle dans l'anneau, ce dans la période post classique du Haut Plateau mexicain. Par ailleurs, certains points spéciaux sont joués à part. Et il y a des changements de camp et de service. Ceci nous rappelle tout à fait le système des "chasses" du jeu de paume qui sont des points suspendus, à jouer lors du changement de camp. A lire E. Taladoire, nous avons l'impression que ces peuples anciens, comme les joueurs européens du moyen âge, avaient une grande faculté à saisir des complexités de comptage, capacité que les modernes semblent avoir perdue. En effet, les spectateurs actuels du jeu de "rebot" trouvent les règles impossibles à comprendre, alors qu'au XIXe siècle encore, des foules immenses suivaient le jeu, apparemment sans que cela pose problème<sup>140</sup>. Y aurait-il une capacité particulière de création, d'utilisation ou au moins de compréhension de règles de jeu complexes avec des calculs particuliers ? Après des siècles de pratique la tendance serait à la simplification, avec des modifications progressives allant à l'encontre des théories sur l'évolution ? N'ayant justement pas l'esprit des anciens, nous avons des processus de pensée, des fonctionnements si différents que, peut-être, la simplicité de leurs règles nous est inaccessible. Les anciennes civilisations ont construit des monuments dont nous cherchons toujours à comprendre le mode de construction. Toutefois, les modes de calculs, les règles des peuples de Mésoamérique nous semblent proches de celles du jeu de paume européen dans leur complexité et peut-être s'agit-il d'un caractère universel, comme pour les symboles véhiculés par la balle et les jeux où les équipes se font face et se renvoient la balle, dans un vaste espace plat limité par des lignes matérialisées au sol ou sur des murs.

Un autre point nous invite à réfléchir. E. Taladoire (2003), notamment dans *Ancient Mesoamerica* pp.319-340, fait état d'un jeu original, très différent de *ulama*, un jeu joué à la main, appelé *pelota mixteca*. Il le citait déjà dans sa thèse, comme étant un jeu moins connu, de la région de Oaxaca. Ce jeu a longtemps été considéré comme introduit après la Conquête, mais E.Taladoire montre, en partie par une étude architecturale des monuments de Dainzu, qu'il existait un jeu pré-hispanique, lequel pourrait être l'ancêtre de la *pelota mixteca*.

Il évoquait, dans le même sens, un jeu avec battes au Michoacan, au Sinaloa. Dans le Mexique actuel on joue encore avec des balles enflammées, sortes de boules de feu, (images du soleil ?) que l'on s'envoie à l'aide de crosses. Le jeu de balle est donc très présent dans ces régions et comporte en fait, plusieurs disciplines très différentes. Quant à la *pelota mixteca*, elle est extrêmement intéressante

---

<sup>140</sup> Les chroniqueurs du *Courrier de Bayonne* ne mentionnent qu'une fois la nécessité de donner des règles dans leur journal, et encore est-ce pour les étrangers.

dans la mesure où E. Taladoire élabore une théorie à partir des fouilles archéologiques et des bas-reliefs de plusieurs sites pour expliquer la présence de ce jeu à l'époque classique, période où les jeux *Ulama* accusent une récession. Puis la *pelota mixteca* passe de mode mais au moment de la conquête espagnole le jeu est présent.

Il va même vraisemblablement être influencé par les jeux européens. En effet, le vocabulaire attaché depuis au jeu, est visiblement emprunté à la langue castillane et proche du vocabulaire du jeu joué en Pays basque<sup>141</sup>. On retrouve ainsi le mot *escase*, proche de *escasa*, présent dans une délibération de la ville de Hasparren à propos de son jeu de paume en 1760<sup>142</sup>, présent aussi dans le vocabulaire de Salaberry d'Ibarrolle en 1856. D'autres termes sont similaires comme *rayas* (qui a donné le terme basque *arraia* pour les chasses du jeu de paume), *botadera* (pierre plate, comme le butoir de même nom, du jeu basque), *boleas* (nous trouvons en basque *bole* pour dire volée), *saque* (terme castillan pour le but, retrouvé dans *saca* terme basque). De même, sont typiques du jeu de paume basque, la façon de compter, décrite par Taladoire dans sa thèse (1981 : 520) avec les "chasses" et la vieille règle du jeu basque du point gagné lorsqu'on dépasse la limite du fond du jeu<sup>143</sup>. Ce jeu est tout à fait différent des *Ulama* puisqu'il se joue à la main, sur des terrains rectangulaires et non en I, les mains des joueurs étant munies d'épais gants de cuir noués au coude, voir figures jointes ci-après.

Enfin, la façon de compter est la même qu'à la paume et le jeu des "chasses" et l'engagement sur une pierre au bout du terrain sont semblables au jeu basque *laxoa*\*. Ces faits nous amènent, toutes proportions gardées, à comparer le jeu de balle au langage, avec ses zones définies dans le cerveau et sa perméabilité, son évolution au contact des langues. Ici deux façons de jouer semblent s'être influencées, l'une ravivant peut-être l'autre, comme nous avons déjà pu le constater dans notre mémoire (Mourguy, 2010) pour le jeu belge dynamisé et remis en activité avec l'arrivée de joueurs du Pays basque, faits prisonniers par Napoléon, et internés à Tournai en 1812 et 1813<sup>144</sup>. Les chercheurs n'ont pas pu déterminer les règles du jeu joué à l'époque classique, avant le regain d'intérêt pour

---

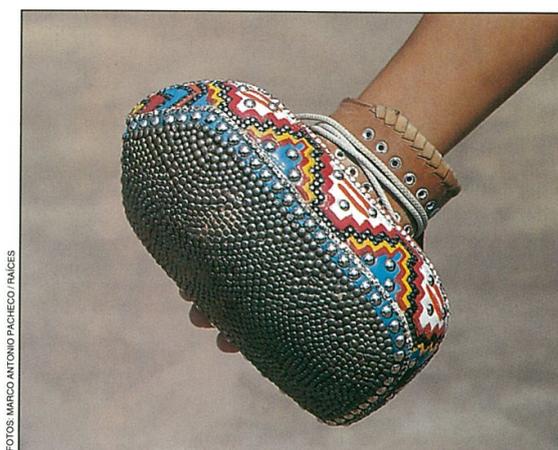
<sup>141</sup> Nous verrons dans la partie II plus précisément que le vocabulaire de la paume basque est souvent celui du jeu de pelote (*juego de pelota*) pratiqué en Pays basque d'Espagne.

<sup>142</sup> Voir l'article "Le rabot et la longue" dans le *Bulletin du Musée Basque*, (Haritschelhar, 1994, 4).

<sup>143</sup> Nous avons trouvé cette règle dans les documents du début du XIXe siècle et vu comment elle s'était perdue grâce aux articles du *Courrier de Bayonne* (voir I.3.2). Aujourd'hui elle n'est pas connue.

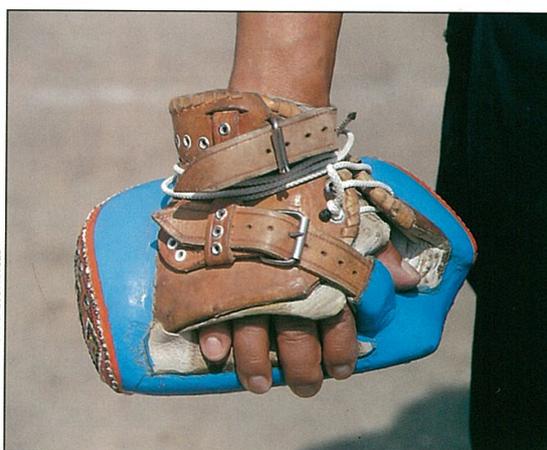
<sup>144</sup> Julien Desées signale qu'ils sont originaires de provinces où se pratiquent des jeux de balle, similaires aux jeux belges. Les règles en sont à peu de choses près identiques mais il s'agit d'un jeu de pelote alors qu'en Belgique on préfère, à cette époque, le jeu de petite balle au tamis<sup>144</sup>. La pelote n'y est plus jouée que par de très jeunes gens ou dans la cour des collèges et alors, il s'agit de la balle au mur, dit-il en substance. Cet auteur affirme par ailleurs : "L'influence des prestations spectaculaires des pelotaris a été prépondérante ; le jeu de pelote un peu délaissé reprend vie et la jeunesse du Tournaisien l'adopte d'enthousiasme" (Desées, 1967, 75) et plus loin, il parle de "l'indéniable attraction qu'a constituée le jeu dynamique des Espagnols à Tournai" (Desées, 1967, 89).

*Ulama*. Nous ne possédons que les règles du jeu visiblement influencé par les Espagnols, ce qui, évidemment, limite les comparaisons.

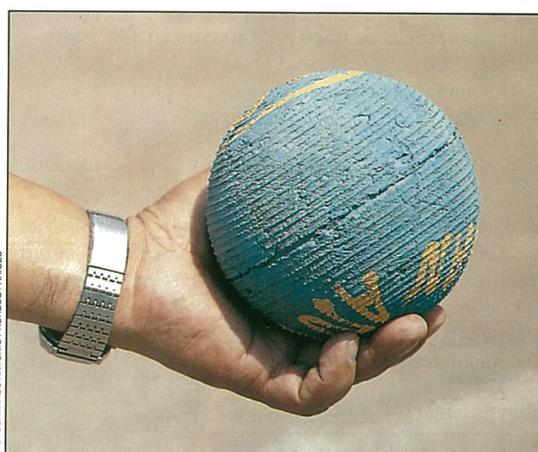


FOTOS: MARCO ANTONIO PACHECO / RAICES

Para impulsar la pelota mixteca se emplea un pesado guante, de entre 3 y 5 kg de peso, forrado con estoperoles y sujeto con cintas de cuero con hebillas. Así se logran espectaculares “vuelos” de la bola que sirven para hacerla llegar a los distintos lugares del pasaje o cancha.



FOTOS: MARCO ANTONIO PACHECO / RAICES



FOTOS: MARCO ANTONIO PACHECO / RAICES

La pelota empleada en la Mixteca es de hule vulcanizado y pesa alrededor de un kilogramo.

EL JUEGO DE PELOTA EN LA ACTUALIDAD /

**Fig. 6. Pelota mixteca, protections et balle, in *arqueologia mexicana* 2000, vol. VIII-Num. 44, p.63.**

Pour résumer cette partie destinée à chercher les points communs aux jeux antiques de balle et aux jeux actuels de pelote, outre les qualités d’adresse particulière pour le lancer et la réception de la balle, ainsi que les qualités athlétiques évidentes, vu l’étendue des aires de jeu, nous remarquons six similitudes entre tous ces jeux, malgré une apparence très différente. Tout d’abord, le jeu de balle est polymorphe. En effet, il se prête à des variétés distinctes, tant par la taille, la nature de la balle que par le mode de jeu, et ce chez un même peuple. De plus, ces variétés sont distinguées par des noms bien particuliers. Deuxièmement, l’activité, que nous nommons jeu par référence à notre pratique, est une forme de combat ou de compétition qui se termine par la victoire d’une équipe, victoire assurée le plus souvent par un comptage de points, même si en Mésoamérique le jeu ne peut être considéré comme proprement agonique, puisque la philosophie de ces peuples est tout autre, selon les chercheurs. Troisième point, le jeu est spectacle, lié au culte ici, aux mythes ailleurs, et tout simplement au plaisir partout, et ce pour les jeux de Mésoamérique, dans une forme de passion ou de communion. Les

documents ne permettent pas de conclure à ce sujet pour les jeux égyptiens, grecs ou romains. Dans son évolution en Mésoamérique, au XVe siècle, le jeu donne lieu à des paris, parfois déraisonnables, menant à la ruine, comme en Europe au XVIe siècle avec le jeu de paume. L'absence de documents concernant les règles et donc la logique interne de chaque variété de jeu ne permet pas de pousser plus loin la comparaison. Dans certains cas, le décompte est complexe, et les règles peuvent obéir à une forme de justice, par la possibilité de changement de camp et le besoin de rebondissement, d'inversion du score. Quatrième point, Le jeu est pratiqué par le peuple comme par les élites, sans qu'on puisse néanmoins savoir s'ils jouent ensemble, alors qu'à la pelote basque tous les milieux sociaux jouent dans la même équipe. Cinquième point, le jeu possède des lieux précis, évoqués par les témoins ou retrouvés par l'archéologie, avec d'éventuelles constructions. Il faut aussi noter que fait de pouvoir pratiquer à l'intérieur ne supprime pas la pratique extérieure, laquelle est un choix. Enfin dernier point, il existe un art ou un artisanat lié au jeu. Même si les auteurs sont muets à ce propos en Mésoamérique, nous voyons que toutes les formes de protection donnent lieu à des versions assez sophistiquées, notamment au niveau de leur décoration. Il faut imaginer un artisanat propre à produire ces pièces. Par ailleurs les balles sont différentes selon les jeux et là aussi nécessitent l'intervention de compétences et de savoir faire, comme en Europe. Il existe bien aussi une part d'esthétique dans ces jeux mais avec des visées morales très différentes d'un continent à l'autre.

Le jeu semble plus adaptable aux divers âges et aux sexes, sur le continent européen. La lutte ludique n'est pas vue sous le même angle en Europe, où elle figure un combat réel, dans une forme symbolique et en Amérique, où elle peut faire partie d'un rite sacrificiel et ne peut favoriser le vedettariat d'un champion, dans une société où chacun est soumis à son destin et ne peut être distingué de son groupe social.

Voyons maintenant d'autres jeux, pratiqués en Europe dès le XIXe siècle, qui ont évolué dans leurs formes et pratiques, jusqu'à devenir les jeux et sports du XXIe siècle. Il s'agira de définir les éléments pérennes de ces jeux, les caractéristiques essentielles et celles qui ont dû céder le pas, en s'effaçant devant la nécessité de s'adapter aux besoins nouveaux des joueurs et des spectateurs. Mais quels principes motivent ces transformations et ces ancrages dans le passé ?

## I.2. Jeux de paume européens : ancêtres d'actualité ?

Entre la fin du Ve siècle (fin de l'Empire romain) et le XIIIe siècle, nous avons conscience de réaliser un grand écart. C'est cependant le fossé que franchissent communément tous les historiens du jeu en affirmant néanmoins la paternité des jeux grecs et romains pour notre jeu de paume européen, et pour la pelote basque. Nous nous contenterons de chercher les caractéristiques du jeu de paume selon les sources annoncées en introduction dans un contexte diachronique, puisque l'histoire du jeu s'étend du XIIIe au XXIe siècle, pour déceler d'éventuels traits communs avec la pelote basque. Les archives consultées par les historiens du jeu<sup>145</sup> montrent que, depuis le XIIIe siècle, les jeux de balle, nommés " jeu de paulme, jeu de paume, jeu de paulme " dans le langage courant et celui des autorités civiles françaises<sup>146</sup>, ont la faveur des princes, comme du peuple. Comme on nomme aujourd'hui " pelote basque " des spécialités bien différentes par les aires de jeu ou le matériel utilisés, on nommait alors " jeu de paume " ces diverses formes ou façon de jouer à la balle. Cependant les auteurs distinguent aussi quelquefois deux types, la longue et la courte paume. Le jeu de plein air, la longue, s'est en effet adapté à un lieu fermé<sup>147</sup>, appelé jeu de paume<sup>148</sup>, où il a pris le nom de courte paume et son caractère spécifique. Ces deux types de jeu se réglementent peu à peu. Au XVIe siècle, le jeu de paume est, sous ses diverses formes<sup>149</sup>, à son apogée en Europe, et commence à donner lieu à l'écriture de traités. Ce type d'écrit se trouvera encore aux XVIIe et XVIIIe siècles. Mais, avec l'évolution de la société européenne vers des loisirs demandant moins d'activité physique, le déclin du jeu de paume s'amorce. De fait, le billard, puis les jeux de table et de hasard d'une part, le théâtre et les entrepôts, d'autre part, finissent par remplacer le jeu de paume en occupant les lieux de sa pratique. Néanmoins, dans quelques régions, les adeptes du jeu persistent dans cette activité ludique et physique et transmettent la tradition jusqu'à nos jours. Par ailleurs, les excellents paumiers du XVIIIe siècle passent la Manche où

---

<sup>145</sup>Nous citerons l'érudit Albert de Luze, auteur de *La magnifique histoire du jeu de paume* et Jean-Michel Mehl, auteur d'une thèse, puis d'un ouvrage sur *Les jeux au royaume de France du XIIIe au début du XVIe siècle* (Mehl, 1990).

<sup>146</sup> Ils sont nommés *juego de pelota* en castillan et *pila* puis *pila palmaria*, par les érudits européens, prêtres, écrivains ou pédagogues.

<sup>147</sup> Ou plutôt a adapté un lieu fermé pour jouer par tout temps sans blesser les passants, briser des objets, ni perdre les balles dans la nature ou les rues des villes.

<sup>148</sup> En France l'appellation du bâtiment et du jeu se confondent, sauf dans la langue commune où on parle de tripot, avec un sens devenu, par la suite, péjoratif. Il se nomme *trinquete* dans la péninsule ibérique, où il se distingue du jeu qui est, lui, désigné par *juego de pelota*.

<sup>149</sup> Au jeu de la longue paume, on peut frapper la balle, à main nue ou à l'aide de battoirs ou encore de raquettes. Il existe un jeu qui possède les mêmes règles, tout en utilisant un ballon frappé au poing. C'est un cousin de la longue paume, dont le ballon au poing picard est un exemple. Un autre cousin se joue avec l'avant bras protégé d'un brassard ou *bracchiale*, c'est le cas du *pallone* italien.

ils sont accueillis avec intérêt. Le jeu de paume, comme d'autres jeux, nous revient codifié, sous la forme d'un sport, depuis le royaume d'Angleterre. Il est aujourd'hui pratiqué dans des clubs aux Etats Unis d'Amérique, en Australie, en Grande Bretagne et, plus modestement, en France. Ainsi le jeu de paume, que ce soit dans ses versions et adaptations régionales de la longue paume, proches de l'ancien jeu, ou dans sa version originale de la courte paume, est bien d'actualité. Il nous appartient de chercher en quoi son histoire rejoint celle de la pelote basque. Quels sont les traits communs ? Quels sont les points particuliers au jeu de paume qui ont disparu au cours du temps ? A quels besoins obéirait cette évolution, le cas échéant ? Pour ce faire, nous utiliserons dans un premier temps les ordonnances des rois de France ou du Châtelet, le rôle de la taille, les statuts des Maîtres Paumiers, les archives des villes notamment, tous documents officiels qui sont parmi les premiers vestiges concernant le jeu. Nous étudierons ensuite des extraits de témoignages historiques ou dus à des écrivains qui apportent une autre vision du jeu qu'ils voient, notamment un côté sociologique. Enfin, nous analyserons la pratique grâce au dictionnaire de Furetière et aux traités parus à partir du XVIe siècle.

## **I.2.1. Rôle des autorités civiles ou religieuses**

C'est souvent par les textes des autorités civiles ou religieuses que nous obtenons des renseignements sur les jeux pratiqués. Nous avons relevé des Ordonnances des Rois de France, des Actes du Châtelet de Paris, de la Police des Taverniers Tripotiers, des interdictions diverses ou bans émanant des villes ou encore des textes d'histoire chrétienne ou fixant les droits des clercs, qui montrent d'une part, comment le jeu est perçu par l'autorité et, d'autre part, comment il est pratiqué par le peuple.

### **I.2.1.1. Importance des textes ecclésiastiques**

L'existence du jeu de balle est d'abord révélée, en 1165, dans un texte de Jean Beleth qui distingue les jeux permis des jeux des païens<sup>150</sup>. Dans *De summa ecclesiasticis officiis*, il écrit en effet qu'il est permis aux ecclésiastiques de jouer au jeu de balle dans les cloîtres, en dehors des festivités et offices religieux, en décembre<sup>151</sup>. Il s'agit d'une vieille coutume de libertés prises à cette époque de

---

<sup>150</sup> On trouve également la définition du mot *pila* dans les *Etymologies* de Saint Isidore, cf. annexe 3, (fichiers 3.1.), datant d'environ 633 mais est-ce une preuve que le jeu soit pratiqué par les adultes ? Evidemment il semble logique que d'une part, des jeux romains se soient répandus dans l'Empire et que, d'autre part, le jeu de balle, si banal dans toutes les civilisations, ait été en vigueur, mais nous nous intéressons aux faits de société réellement rapportés.

<sup>151</sup> Beleth, *De summa ecclesiasticis officiis*, Capitulum 120 De quadam libertate Decembris a) p.223. Edition de 1976 chez Brepols SA à Turnhout, Belgique.

l'année<sup>152</sup>. Le texte parle de *ludus pile*<sup>153</sup>. Si l'on meurt en jouant, on a le droit d'être enterré au cimetière, toutefois sans psaume et sans cérémonie (“ Si vero subito moriatur in ludis consuetis ut in ludo pile, potest sepeliri in cimiterio, et sine psalmis et sine obsequis ”)<sup>154</sup>. Le jeu possède donc une assez bonne image auprès des autorités religieuses, contrairement aux jeux de hasard, aux jeux de dés notamment<sup>155</sup>. Un autre témoignage sur le jeu de balle, est donné par un passage de la vie de Grégoire le Grand, *Vie du pape Grégoire le grand*, pape au XIIIe siècle, publiée par Victor Luzarche à Tours en 1857.

Gregoire, par grant valor,  
Querent a le esbaneier,  
De sor la mer, en un gravier,  
As barres prennent à juier  
E d'une pilote à geter.  
Li fils al pecheor la prist,  
E devant tos un grant cors fist :  
Porter l'en cuida devant touz,  
Car molt esteit isnels e prouz :  
Mais Gregoires, li damisels,  
Esteit encore plus isnels [...]

Ces textes ne permettent pas d'identifier le jeu ni ses règles. Néanmoins ils nous apprennent que les prêtres jouent à la balle, ici nommée “ pilote ”, du latin *pila*. Nous découvrons par ailleurs que cela ne plaît pas à certains évêques. Le Concile de Latran IV interdira, en 1215, toutes les manifestations, dont le jeu de balle, interdiction reprise dans *Siete partidas*<sup>156</sup>, ouvrage réalisé en 1265 pour unifier la législation du royaume d'Alphonse X le Sage<sup>157</sup>. Par ailleurs, le jeu peut être cause de distraction pendant les offices, tant pour les fidèles que pour les religieux, c'est bien une raison pour

---

<sup>152</sup> Les païens avaient à ce même moment des fêtes et des jeux avec des excès particuliers (inversion des rôles sociaux, courses de femmes, voir les Saturnales romaines). Or la religion catholique a respecté certaines dates et formes des cérémonies païennes. Voir les inversions des rôles entre prêtres et enfants de chœur lors des libertés de décembre.

<sup>153</sup> Qui est peut-être la contraction de *pilae*. Cf. textes en annexe 3 (fichiers 3.2 et 3.3).

<sup>154</sup> *De summa ecclesiasticis officiis*, 1976, Capitulum 119, De officio mortuorum q) p.308. Notons que les personnes mourant lors d'un jeu illicite n'ont pas le droit d'être enterrées au cimetière.

<sup>155</sup> Nicolas de la Mare, dans son *Traité de police*, (de la Mare, 1705 : 454-455), nous apprend que, en 303, le Concile d'Elvire interdit les jeux de hasard, que l'Empereur Justinien y fait suite avec une loi permettant de reprendre ce qui a été perdu au jeu volontairement, qu'enfin les jeux de hasard et l'ivrognerie sont interdits par l'Empereur Charlemagne, suite au concile de Mayence de 813, et en accord avec lui.

<sup>156</sup> Cf. Partida 1, titre V, loi LVII.

<sup>157</sup> Castille et Leon.

l'interdire, à l'instar du prier du Couvent des Augustins d'Azpeitia qui fit murer la porte donnant sur le jeu en 1755<sup>158</sup>.

Cependant, des évêques, par la suite, répètent les préceptes de Jean Beleth<sup>159</sup>. En 1526, au Pays Basque, “ jouer à la paume est permis aux prêtres ” (Schuchard in Lacombe, 1912 : 192)<sup>160</sup>. C'est un voyageur allemand, Johannes Lange, qui en témoigne “ Ball zu spielen ist den Priestern unverweiszlich ” (traduit ci-dessus).

En 1559, le frère franciscain Francisco Alcoçer, fera une place au *juego de pelota* dans son traité des jeux *Tratado del juego*. Il y déclare que les jeux permis comme la pelote, non seulement ne sont pas des péchés, mais sont des récréations nécessaires aux religieux et religieuses. Il parle du rôle des juges, aussi importants à ce jeu que dans les tribunaux où la sentence (ici le jugement de la pelote, pour savoir par exemple si la balle est passée au-dessus ou en dessous de la corde) doit être rendue par une personne extérieure, neutre et compétente.

Mais, il s'agit de respecter certains principes. En Espagne comme en France, les évêques s'indigneront quand les prêtres mis sous leur autorité joueront avec les gens du peuple en chemise, et en public<sup>161</sup>. Leurs remontrances écrites peuvent être sévères. Après les divers *Rationales* des siècles précédents, qui fixaient déjà les règles depuis la *Somme* de Beleth, Boust, dans un ouvrage de 1684, *Dissertation sur les divertissements convenables aux ecclésiastiques, petit traité sur les jeux*, par exemple, traite encore de la question. En 1686, Jean-Baptiste Thiers, dans son ouvrage *Traité des jeux et des divertissemens qui peuvent être permis ou qui doivent être défendus aux chrétiens selon les règles de l'Eglise et le sentiment des Pères*, fait un catalogue des divers textes synodaux et *Rationales* parus. Nous y retrouvons les mêmes ambiguïtés ou hésitations quant à permettre la pratique de la paume : les chrétiens ont l'autorisation de jouer en général, mais les magistrats doivent prendre garde à l'exemple qu'ils montrent, les parents aussi, par rapport à leurs enfants. Comme le montre Boutillier (1886), “ c'est [...] l'abus seulement qui était condamné ”. Les paris sont aussi pointés du doigt. Les ecclésiastiques, parfois peuvent jouer, parfois non<sup>162</sup>. Mais ils doivent jouer seulement entre eux et pas

---

<sup>158</sup> Cf. catalogue de l'exposition *Eskualdunen pilota jokoa, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote* (2009), au Musée basque de Bilbao.

<sup>159</sup> Cf. le *Rationale* de Guillaume Durand, évêque de Mende, pp.223-228, paru en 1584 ou le registre de l'évêque de Meaux, ou encore le *Tratado del juego* de Francisco Alcoçer, paru en 1558 à Salamanque.

<sup>160</sup> Georges Lacombe traduit et commente Lange dans son article “ les Basques en 1526 ” dans la *Revue linguistique et de philologie comparée*, sur le texte de Schuchard Vol.45, pp.189-194 de 1912.

<sup>161</sup> En 1485, le Concile de Sens (Mansi XXXII, pp.422-423) interdit de jouer à la paume surtout en public et en chemise. En 1591, les Constitutions Synodales de l'Evêque Bernardo Rojas y Sandoval de Pampelune font interdiction aux membres du clergé de jouer à la pelote en public en “ tenue indécente ” (soit en manches de chemises) ou avec des laïques. Mais ces constitutions ne sont pas respectées. Cf. Catalogue de l'exposition *Eskualdunen pilota jokoa, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote* (2009), au Musée basque de Bilbao.

<sup>162</sup> Le *Traité* commence par rappeler “ que les jeux et divertissemens sont nécessaires à l'homme [...] Qu'ils sont approuvés par les Pères de l'Eglise, autorisés par l'exemple des Saints, des communautés, soit Ecclésiastiques, soit

en public, comme le rappelle, par exemple, l'interdiction publiée dans les actes du synode de 1709 à Saint-Jean-Pied-de-Port<sup>163</sup>.

Les jeux entre prêtres, chanoines, évêque, archevêque sont, eux, permis et réglés par la tradition à Saint Briec, Auxerre ou Nevers<sup>164</sup>. Les lancers de pelote peuvent même, pour certains, se pratiquer dans le cloître, voire dans la cathédrale à certaines époques de l'année<sup>165</sup>. A Nevers, “ au treizième siècle, le soir de Pâques, après dîner, les chanoines de Saint Cyr réunis à l'évêché, [lançaient] les pelotes, et l'évêque [...] avait inscrit, en 1287, [...] parmi ses redevances, l'obligation de faire servir des rafraîchissements à tous ceux du chœur qui y prendraient part ” (Boutillier, 1886 : 6)<sup>166</sup>.

Par ailleurs, de nombreux religieux s'intéressent plus tard aux jeux de balle ou de paume, pour en faire l'étude<sup>167</sup> et le premier traité sur le jeu de paume, *Trattato del Giuoco della Palla di messer*, est écrit par Antonio Scaino da Salo, frère franciscain de Venise (Scaino, 1555). Il le destine au prince Alphonse II, d'Este, avec lequel il joue régulièrement et qui l'indispose, dit-on, par sa mauvaise foi dans son désir de remporter la victoire. De même, suivant cette tradition d'un intérêt tout particulier des prêtres pour les jeux de balle, pelote ou paume, l'abbé Blazy a écrit le premier livre faisant référence sur la pelote basque. Selon ce même héritage, au XIXe siècle, Religion et Pelote en Pays basque sont liés, comme nous le verrons plus précisément dans le paragraphe I.1.3.2. Ce lien est si fort que le thème a encore récemment donné lieu à un livre : *Entre Dios y la pelota* (Arraztoa, 2014).

---

Religieuses les mieux réglées [...] qu'il n'y a que les circonstances dont ils sont revêtus qui les puissent rendre bons ou mauvais ”.

<sup>163</sup> L'ordonnance de Monseigneur l'Evêque de Bayonne pour tout le clergé de son diocèse, trouvée dans les fonds non classés des notaires de Saint-Palais est publiée dans les *Etudes historiques et religieuses du Diocèse de Bayonne*, année 1902, p.203 : “ Nous défendons à tous prêtres et curés de se trouver dans les jeux publics pour jouer ou voir jouer, comme aussi de jouer dans les places publiques à un jeu appelé vulgairement *la pelote* ” (Dubarat, 1902).

<sup>164</sup> Dans sa *Dissertation sur les divertissements convenables aux ecclésiastiques, petit traité sur les jeux*, paru chez Langlois en 1684, Boust considère (article 3) que parmi les trois sortes de jeux (exerçant le corps, l'esprit ou les deux), les jeux de Paulme ne sont pas séants aux ecclésiastiques. Ils doivent s'en abstenir surtout en public à cause des postures peu seyantes et conformes au bon exemple. Il ajoute “ *entre personnes toutefois purement Ecclésiastiques, il semble qu'ils peuvent être exercés sans péché en y observant une gravité et une retenue convenable* ”.

<sup>165</sup><sup>165</sup> Alphonse Martin, dans *Les Anciens jeux de paume du Havre*, paru chez Micaut en 1919, expose une coutume du chapitre de Saint Briec (XVe siècle) : le jour de pâques, après complies, on devait “ bailler cinq esteufs ” au prélat et trois à chacun de ses chanoines avec les raquettes appelées “ *cabaret à frapper* ”.

Selon Gaston Bertrand, dans *La Revue héraldique*, 4<sup>e</sup> série, tome V, premier semestre 1906, dirigée par le Vicomte de Mazières-Mauléon, les chanoines d'Auxerre avaient le droit de jouer à l'esteuf dans la cathédrale, le jour de Pâques, information confirmée par Boutillier (1886). Le dernier chanoine fournissait la balle et la donnait au doyen. En 1538, l'usage disparaît. Et encore, dans la même revue il est signalé que à Beaucaire, comme à Aix, “ l'esteuf a valeur de juridiction sociale ”, notion non définie (obligation dans le cadre d'une étape de socialisation ?), et qu'un esteuf de valeur minimale était offert par l'abbé de la Jeunesse ou par son délégué à tout couple qui se mariait dans l'étendue de sa juridiction pour obtenir une légère rétribution. Cette obligation s'appelait le “ droit de pelote ”.

<sup>166</sup> Boutillier, citant le texte latin des registres consultés, ajoute qu'au “ siècle suivant (XIVe) le chapitre, de son côté, rappelait dans ses statuts que, d'après une antique coutume, les nouveaux chanoines stagiaires doivent fournir des pelotes et aussi des rafraîchissements à tous ceux du chœur, le lendemain de Pâques ; seulement, cet usage était alors renvoyé au lendemain de la Pentecôte et aux jours suivants ”.

<sup>167</sup> On doit par exemple à l'abbé Boutillier une étude documentée sur les *Jeux de Paume à Nevers* (Boutillier, 1886), à l'abbé Cochard, une étude sur *le Jeu de paume à Orléans*, (Cochard, 1888).

Les règles se sont assouplies puisque les prêtres seront admis à jouer en public aux XIXe et XXe siècles, à condition qu'ils jouent en soutane, et en dehors des offices. La participation à une partie de pelote importante est néanmoins soumise à l'autorisation de l'évêque<sup>168</sup>. Un prêtre nous racontait que les jeunes séminaristes, eux aussi, à leur grand dam, devaient mettre la robe pour jouer à la pelote, et ce, au milieu du XXe siècle.

Il est avéré que le jeu de balle a dès le début la faveur des prêtres, que le jeu de paume puis de pelote seront pratiqués en Pays basque par les prêtres, parmi lesquels on trouve des champions, et que les évêques toléreront le jeu sous certaines conditions de décence, tout d'abord en interdisant la pratique en public, puis en l'acceptant aux XIXe et XXe siècles. Mais qu'en est-il du pouvoir royal et des cités ?

### I.2.1.2. Reconnaissance des métiers de la paume

*Après la Somme de Jean Beleth, c'est le rôle de la taille de 1292, à Paris, qui nous renseigne sur l'existence du jeu. Il y a 13 paumiers fabricants de balles et deux valets paumiers<sup>169</sup>, " alors qu'on compte 8 libraires et un marchand d'encre à la même époque ", ajoute Jean Jules Jusserand (1901 : 240) dans Les Sports et jeux d'exercices dans l'ancienne France. La mention est importante puisque le mot paumier, faisant référence au jeu de paume, est ici employé pour la première fois. Des artisans vivent donc du jeu, au moins à Paris. Puis, à la demande des " maîtres faiseurs d'esteufs ", le roi Louis XI, le 24 juin 1467, régleme le métier des faiseurs d'esteufs<sup>170</sup> en cinq articles<sup>171</sup>. Il y accorde donc des l'importance.*

*En 1480, Louis XI répond aussi par des statuts aux faiseurs d'esteufs de la ville de Rouen, qui se plaignent des " contrefaçons ". Comme à Paris, ils soulignent la grande peine et le peu de profit de leur travail. Ils dénoncent ceux qui*

*emplissent iceulx esteufs de chaulx, sablon et autres choses qui ne sont bonnes, et à l'occasion de quoy plusieurs ont eu les bras et mains fessés et blecés, et se sont lesdits abus tellement multipliez que encore pourroit-il advenir plus grands inconveniens.*

De par les statuts donnés par le roi,

---

<sup>168</sup> L'article relatant la fameuse partie d'Irun en 1846 précise que tel prêtre n'a pu se présenter faute d'autorisation de l'évêque de Pampelune [...] peut-être parce que la partie, prévue pour le samedi, a finalement été reportée au dimanche à cause du mauvais temps. Certains ont attribué à l'absence de ce champion, la victoire de Gazkoina.

<sup>169</sup> Le jeu sera ensuite mentionné, à partir de 1300, dans les comptabilités princières (Mehl, 1990 : 34).

<sup>170</sup> " esteuf, prononcez éteu. Balle du jeu de longue paume fort petite, fort dure, et couverte ordinairement de cuir ; Menage, après Lipse dérive ce mot du latin tufa ". D'après le *dictionnaire* de Furetière, édition revue et augmentée par M. Basnage de Bauval en 1702. Il semble que l'enveloppe de cuir ait été remplacée par une enveloppe en drap par la suite. Cf. Statuts pp.527-536, dans Les Métiers de Paris (Lespinasse, 1895).

<sup>171</sup> Maîtres, apprentis et compagnons ont des droits et des devoirs (paiements de 5 à 20 solz) et deux jurés, élus parmi les maîtres, peuvent veiller à la qualité des produits, ouvrir des esteufs pour en vérifier le contenu, confisquer et brûler les mauvais ouvrages. Cf. Ordonnances des Rois de France, vol XVI, p.607.

les maistres seront tenus de faire de bons esteufs bien garnis et estoffez, de bon cuir, de bonne bourre, nectes, sans y mettre sablon, craye, battue, chaux, son, resture de peau nommée resur, sayyeure d'aiz, cendre, mousse, pouldre ou terre ; et s'aucun estoit trouvé faisant ou avoir fait le contraire, et avoir garny aucuns esteufs ou mis les choses susdites... en feroit amende de la somme de XV sols pour chascune foiz qu'il seroit trouvé avoir failly<sup>172</sup>.

En 1508, une sentence du prévôt de Paris homologue cinq articles ajoutés aux statuts des esteuvers pelotiers de la ville. En 1537, les lettres patentes de François I<sup>er</sup> confirment les statuts de 1467 pour les faiseurs d'esteufs en y ajoutant 8 articles<sup>173</sup>. De plus la paume y est considérée comme " noble art " et le roi décide que ce qui aura été gagné au jeu restera acquis comme prix d'un honnête travail. Nous en déduisons que le métier perdure, qu'il est reconnu par les rois qui se succèdent et qu'il est toujours aussi nécessaire de régler la fabrication des balles<sup>174</sup>. En cela, la paume basque n'a rien à envier aux esteuvers de Paris. La confection des pelotes donnera lieu à des ententes préalables et à bien des querelles au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>175</sup>. Il sera notamment question de la composition des pelotes et, depuis la fondation de la FFPB, c'est son règlement qui doit être respecté par les artisans fabricants de pelotes<sup>176</sup>. Ce règlement est sujet à modifications, sur proposition des Liges ou des commissions sportives, par vote du Comité directeur de la Fédération.

Après la reconnaissance du métier d'esteuvier, le jeu de paume a donné naissance à des métiers d'art avec ses Maîtres Paumiers, Raquetiers<sup>177</sup> ou Brossetiers<sup>178</sup>. Ils formeront des confréries dont les statuts feront l'objet de plusieurs ordonnances et lettres patentes<sup>179</sup>. La révolution de 1789 mettra fin aux confréries. Les fédérations sportives auront à gérer, d'une autre manière, l'homologation des instruments et du matériel de jeu. Aujourd'hui la FFPB possède une liste de fabricants artisans qui sont aussi les fournisseurs des clubs et fédérations. Le rôle des Maîtres paumiers était de tenir les jeux, de fabriquer le matériel de jeu et de donner des leçons, ainsi que de veiller au bon déroulement des parties, enfin de fournir les vêtements de jeu, de faire essuyer et frictionner les

---

<sup>172</sup> Ordonnances des Rois de France, tome XVIII, pp.544-545.

<sup>173</sup> René de Lespinasse les édite p. 529, dans *Les Métiers de Paris* (Lespinasse, 1895).

<sup>174</sup> Jusserand (1901) affirme qu'en 1596, 250 jeux de paume très bien installés font vivre jusqu'à 7000 personnes, gardiens, maîtres de jeux, naquets ou marqueurs frottant aussi les joueurs après la partie.

<sup>175</sup> Cf. mémoire (Mourguy, 2011) III. 3.1.a, la balle ou pelote.

<sup>176</sup> Cf. le tableau du règlement fédéral fixant la composition des pelotes, à l'adresse [ffpb.net](http://ffpb.net), onglet FFPB, règlements.

<sup>177</sup> Cf. l'ouvrage de François de Garsault *L'art du Paumier Raquetier*, qui fait partie de l'encyclopédie des arts et métiers (Garsault, 1767).

<sup>178</sup> Les statuts de la corporation des Vergetiers Brossetiers et Raquetiers datent du 21/01/1486. Cf. aussi la gravure d'un Maître, extraite du livre d'Henry René d'Allemagne en annexe 3, fichier 3.4.

<sup>179</sup> En 1560 (Cf. Ordonnances des Rois de France tome IX) et en février 1571, les lettres patentes de Charles IX confirment les statuts des raquetiers en 19 articles. En octobre 1594, les lettres patentes de Henri IV confirment les statuts des paumiers faiseurs d'esteufs en 16 articles. (Lespinasse, 1895 : 530-534). Statuts nouveaux confirmés le 29 janvier 1726, en 14 articles. (Joly de Fleury, BNF, cote F-44782). Statuts incluant les billards confirmés par Louis XV en février 1727 (Lespinasse, 1895) pp. 536-537. En 1610, au Parlement, Acte de création d'une maîtrise de tous les arts et métiers en toute ville, tandis que les Actes du Châtelet de Paris de 1644, 1656, 165, 1662, 1663, montrent divers conflits des Maîtres avec les jurés à propos de marchandises, de transport de marchandise, de balles facturées à tort aux joueurs, de taxe sur les vins consommés etc [...] En 1784, paraissent les actes du Châtelet régissant l'enregistrement, l'emploi, la formation, les sorties, les obligations des Compagnons et garçons de Paulme et de Billard demeurant à Paris (Cf. annexe 3, fichiers 3.5-3.10.).

*joueurs après l'effort, de garder leurs vêtements au chaud<sup>180</sup>, puis de servir à boire. Tous ces services se retrouvent aujourd'hui. Mais l'esprit a changé et divers acteurs se répartissent les fonctions. Les clubs de pelote<sup>181</sup> assurent les leçons, l'entraînement, achètent des maillots à l'effigie du club pour jouer les parties de championnats, les trinquetiers assurent l'entretien des lieux de jeu, où des douches sont installées pour l'hygiène des joueurs<sup>182</sup>. Ils fournissent boissons et repas, tandis que des fabricants vendent, eux, le matériel de jeu. Les mairies assument, dans beaucoup de villes, la construction et l'entretien d'installations pour la pratique de la pelote. Aussi passe-t-on progressivement du domaine privé au domaine public.*

### I.2.1.3. Actes des autorités royales ou civiles

Les archives complètent généreusement la connaissance du jeu à travers les ordonnances, de nombreux arrêts des cours de justice ou des “ Aydes ” ou encore les délibérations des communautés. Nous en avons choisi quelques exemples significatifs.

Tout d'abord, voyons les ordonnances des 23 mai et 3 avril 1369 de Charles V, roi de France, qui entendent interdire le jeu parce qu'il détourne des exercices d'armes

*défendons les jeux de Dez, de Tables, de Palmes, de Quilles, de Palet, de Soule, de Billes et tous autres telz jeux qui ne cheent point à exercer ne habiliter noz diz Subgez à fait et usage d'armes, à la deffense de nostre dit Royaume sur paine de 40 sol Parisis. (Ordonnances des rois de France, vol V p.172).*

Comment pourrait-on se livrer au jeu quand la guerre<sup>183</sup> fait rage, quand les ennemis veulent s'emparer du Royaume ? Telle est l'inquiétude du Roi de France qui demande à ses sujets de s'exercer aux coups d'arc et d'arbalète. Charles IV, dit le Bel, avait déjà prononcé pareille défense en 1319, nous dit Nicolas de la Mare dans son *Traité de Police*<sup>184</sup> (de La Mare, 1722). Cependant, Galien et, à sa suite, des humanistes, vanteront les vertus du jeu de pelote ou de paume, également pour préparer à la guerre, nous le verrons dans la partie III<sup>185</sup>. De plus, Nicolas de la Mare est explicite au chapitre II “ Les jeux qui s'exercent dans les maisons ou lieux particuliers sont divisés en trois espèces. Permis, défendus, tolérés. La Paume appartient aux premiers, qui exercent le corps, le fortifient, & le conservent en santé ”. Aussi, ces ordonnances royales sont-elles les seules du genre et dues aux menaces que faisaient peser la guerre de cent ans. De plus, comme nous l'avons vu, les lettres patentes de François 1<sup>er</sup>, du 9 novembre 1527, confirment que tout ce qui se jouera au jeu de Paume sera acquis

---

<sup>180</sup> In article Essuyer, (Furetière, 1702), *l'Art du Paumier Raquetier*, (Garsault, 1767 : 19) ou le *Traité de la connoissance du royal jeu de paume*, ChII, article X, (Manevieux, 1783 : 13).

<sup>181</sup> Ou parfois des animateurs ayant obtenu un Brevet d'Etat.

<sup>182</sup> Les vestiaires et douches ont donc remplacé la chambre des jeux de paume.

<sup>183</sup> En pleine guerre de cent ans (1337-1453) contre les Plantagenêts de la couronne d'Angleterre.

<sup>184</sup> Cf. livre III, chapitre V pages 485 et suivantes.

<sup>185</sup> Voir aussi dans l'affaire de 1571 à Tolède, ci-après, la même argumentation chez un témoin.

comme prix d'un juste travail. Voilà une reconnaissance de grande importance pour les joueurs. Elle va dans le même sens de protection du jeu que la reconnaissance des métiers et confréries, liés à la pratique de la paume.

Dans ce même ordre d'esprit, les communautés des villes du Pays basque, soit organisent des divertissements comprenant le jeu de pelote, soit entretiennent les terrains servant au jeu. Les exemples en sont nombreux depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à aujourd'hui, puisque les collectivités locales construisent et entretiennent des installations pour jouer à la pelote depuis cette période jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle. Ainsi à Saint-Palais, on peut lire dans la délibération du 7 juillet 1754,

*La place publique de la présente ville se trouve un peu trop courte et basse du côté du bois de Jassiou pour le jeu de Pomme, comme aussi [...] que les troupes de Sa Majesté lors du passage, qu'aussi il conviendrait de relever ledit bord de Place en iveau du Reste pour la rendre parfaite [...]*

Nous voyons que la Place utilisée pour la Paume sera réparée aux frais de la communauté pour les besoins du jeu. Plus tard, la communauté décidera d'acheter une autre pièce de terre - dite place du jeu de paume - aux héritiers Barbaste, se rendant ainsi propriétaire du nouveau lieu utilisé par les joueurs. Elle voudra d'ailleurs l'entourer de bancs, comme dans d'autres villes du Pays basque. De même, une délibération de la communauté paroissiale de Hasparren nous apprend qu'en septembre 1760, elle permet à son abbé de " faire des marques en pierre appelées « *escasac* » pour servir aux jeux de pomme [...] ainsi qu'il y a dans bien des places du pays de Labourt<sup>186</sup> ". Deux autres délibérations du mois de juillet 1762 font état d'une querelle entre les habitants du village - qui jouent " à la paulme " depuis un temps immémorial contre le mur de la maison Magnarena -, et les propriétaires de cette maison, située sur la place publique. L'usage de ce mur est capital, au point que la communauté s'élève contre la percée d'une porte dans la façade qui sert de mur de jeu, au point aussi de projeter la construction d'" un mur propre à recevoir les coups de paulme que la dite maison de Magnarena recevoit avant et de tout le temps " <sup>187</sup>. Nous voyons qu'il n'est pas envisageable de priver les habitants de leur jeu. Un conflit de même type aura lieu plus tard, en 1840, à Bardos lorsque le nouveau propriétaire du château Salha voudra priver les villageois de leur mur<sup>188</sup>. C'est ainsi que dès le XVIII<sup>e</sup> siècle au moins, le jeu est soutenu par les autorités, en Labourd. Lors de la venue du Comte d'Artois<sup>189</sup> à Bayonne, en 1782, une partie de pelote est programmée : " il fut arrette [...] que pour son retour on ferait jouer sur la place de Gramont par des Basques et des bas-navarrais une partie

---

<sup>186</sup> Cf. Registre des Délibérations N°4 1755-1764, conservé à la mairie de Hasparren, à la date du 7 septembre 1760.

<sup>187</sup> Cf. Registre des Délibérations N°4 1755-1764, à la date du 11 juillet 1762 (consultable à la mairie de Hasparren).

<sup>188</sup> Cf. AD 64 E Dépôt Bardos 101 1840-1858.

<sup>189</sup> Artois est le petit fils de Louis XV et le frère de Louis XVI. Il régnera sous le nom de Charles X (1824-1830).

de paume à la main et [...]»<sup>190</sup>. La ville entend honorer ce prince, il est vrai grand amateur de paume<sup>191</sup>, en lui offrant un spectacle digne de l'intéresser : partie de pelote, suivie d'une danse traditionnelle en costume du pays, la pamperruque. De même, en septembre 1845, la ville de Cambo prévoira une partie de pelote et des danses pour recevoir le Duc de Nemours et son épouse<sup>192</sup>. Et, au XXe siècle, la ville de Ciboure honorera le compositeur Maurice Ravel en 1930, d'une part, en nommant quai Ravel la rue qui borde sa maison natale, et, d'autre part, en organisant une partie de pelote à main nue sur le fronton de Ciboure, partie à laquelle le compositeur a bien sûr assisté<sup>193</sup>. Nous constatons que le jeu est un spectacle digne d'intérêt, digne d'être offert à des personnages importants. Il est sans doute aussi choisi, à partir de la fin du XVIIIe siècle, en tant qu'élément identitaire ou propre au Pays basque, si l'on comprend bien l'esprit qui guide les organisateurs des événements cités, puisque les danses régionales sont aussi conviées à faire spectacle.

Cependant, le jeu est cause de troubles et les autorités, au nom de la religion ou saisies par des plaignants, interviennent sans cesse pour le réglementer, voire l'interdire. Nous évoquerons d'abord quelques affaires à propos du jeu dehors<sup>194</sup>. Jean-Michel Mehl, dans son livre *Les jeux au royaume de France : du XIIIe au début du XVIe siècle*, évoque de nombreuses plaintes à cause des blessures par balle, parfois mortelles, pour les joueurs ou les spectateurs (Mehl, 1990)<sup>195</sup>. Par ailleurs, il signale aussi les nombreuses disputes ainsi que les jurons proférés à l'occasion, mots qui déplaisent, tant aux jurats qu'aux évêques. En cela la pelote basque confirme aussi sa parenté avec le jeu de paume : blessures, rixes, morts sont bien présents au XIXe siècle<sup>196</sup>. Plus récemment, l'assureur de la FFPB fait état de plus de trois cents blessures à la tête sur une période de 15 ans, s'arrêtant à 2015. Prenons quelques faits précis à propos des troubles causés par le jeu de paume.

Entre 1551 et 1571, la Chambre criminelle du Conseil de Béarn interdit " le jeu de Paume " les jours de fête et le dimanche pendant les offices, Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret étant roi et reine de Navarre. Ceci montre, d'une part, que les souverains protègent la pratique de la religion et, d'autre part, que la Navarre, comme les autres états d'Europe, a succombé très tôt à la passion du jeu.

---

<sup>190</sup> AD64, E Dépôt Bayonne, BB63, p.473.

<sup>191</sup> Du reste, le comte jouera aussi une partie à la raquette dans le jeu de paume Maubec, selon ce qui est rapporté dans le registre BB63 des archives municipales. Cf. AD 64 E Dépôt Bayonne BB63.

<sup>192</sup> Cf. articles de *La Sentinelle des Pyrénées* des 4 et 11 septembre 1845.

<sup>193</sup> Cf. articles du *Courrier de Bayonne* et de *la Dépêche*, datés respectivement du 25 et du 27 août 1930.

<sup>194</sup> Nous avons déjà lu l'ordonnance de Louis XI qui parle de blessures provoquées par des esteufs.

<sup>195</sup> Ce livre est publié après sa thèse, de titre similaire, parue en 1989 à l'ANRT. On y lit, note 143 du chapitre premier : Michel de Montaigne, dans *Les Essais*, LivI, chXX, éd.P.Villey, Paris 1924, p.85 : " *Un mien frère, le Capitaine S.Martin aagé de vingt et trois ans [...]jouant à la paume, receut un coup d'éteuf qui l'assena un peu au-dessus de l'oreille droite sans aucune apparence de contusion ny de blessure. Il ne s'en asit, ny reposa, mais cinq ou six heures après il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa* ".

<sup>196</sup> Cf. Mémoire (Mourguy, 2011).

A Tolède, en 1571, a lieu un procès à cause de la gêne provoquée par le jeu dans la rue qui conduit au monastère de Santo Domingo. Deux gentilshommes Alejo de Guzman et Diego de Toledo y de Guzman, fils de Don Manuel de Castilla y jouent entre 16h et 17h, à *pala\** ou à *paletta*<sup>197\*</sup> et un *pelotero* de Tolède leur sert les pelotes. Ils jouent en plein air dans la rue qui a été pavée de brique disposée à chant, tandis que les murs ont été blanchis pour le jeu de pelote. Un lieu plus précis pour engager la pelote se trouve à l'extrémité de la rue. Bruit, disputes et jurons semblent accompagner le jeu. Un témoin du procès dit que, dans cet espace, on a vu jouer à la *pelota gruesa* un grand nombre de messieurs et autres personnes aussi bien le matin que l'après midi en public car, depuis de longues années<sup>198</sup>, le jeu de la *pelota gruesa* et le jeu de la *pelota chica* sont exercices propres de gentilshommes dans lesquels on exerce la force et la légèreté pour plus facilement endurer le travail guerrier. Pour cette raison, le jeu est donc permis<sup>199</sup>. Nous retrouvons ici l'un des arguments fréquemment utilisés par les défenseurs de la paume : ce jeu réalise une bonne préparation à la guerre. Mais le monastère de Santo Domingo exige que soit appliquée une décision du Corregidor interdisant de jouer à la pelote dans la rue. Amateurs et détracteurs coexistent.

A Valence, les épisodes de plaintes et d'interdictions, pour de semblables raisons, se succèdent, mais aujourd'hui encore la pelote valencienne est bien vivante, pratiquée comme un sport moderne, par des jeunes gens passionnés<sup>200</sup>.

A Bayonne, l'autorité veut interdire le jeu. Le 21 août 1767, il est fait défense de jouer à la pelote dans les rues de Bayonne (FF534). Le 11 mars 1768, une Ordonnance de police " défend les jeux de quilles, de bartuile et de pelottes dans les rues et places publiques de la ville " à toute personne, tout âge et toute condition, toujours à Bayonne. Ici sont plutôt visées les dégradations commises par les joueurs. Nous notons que l'ordonnance utilise ici et comme souvent aussi dans les provinces de Labourd, de Soule et de Navarre, le mot *pelottes* alors que " paume " est employé ailleurs en France. Ainsi les deux termes " paume " et " pelote " s'utilisent en Pays basque, jusque dans un écrit officiel, alors que la France a abandonné le mot pelotte, lequel ne figure pas dans le dictionnaire, pourtant bien fourni par rapport au jeu de paume, de Furetière<sup>201</sup>.

En Pays basque, les archives des villes les plus importantes, Bilbao, Pampelune, Saint-Sébastien, ont été visitées par les auteurs du catalogue quadrilingue de l'exposition *Le jeu basque de la*

---

<sup>197</sup> S'écrit aussi *paleta*.

<sup>198</sup> Un *pelotero* témoin parle de dix ans et de gentilshommes et d'artisans comme joueurs aussi bien le matin que l'après-midi.

<sup>199</sup> Selon le catalogue de l'exposition (*Eskualdunen pilota jokoa, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote*, 2009 : 78-82), au Musée basque de Bilbao, qui cite pour cette affaire les archives de la real Chancelleria de Valladolid 1571 TOLEDO, au 19 juillet 1571, précisément.

<sup>200</sup> Voir plus loin, au I.2.3.1.

<sup>201</sup> Cf. en annexe 4, fichier 4.1., les termes relevés dans la deuxième édition de ce dictionnaire (Furetière, 1702).

*pelote*<sup>202</sup>. Nous y avons trouvé pour Bilbao, en 1509, un arrêté municipal interdisant le jeu sous le porche de l'église de Santiago, en réponse à une plainte. Les jeunes gens en jouant sous ce porche, notamment avec des esteufs, qu'ils allaient, au besoin, chercher sur le toit, dérangeaient par leur bruit pendant le culte et cassaient les tuiles. Mais, en 1775, le problème n'est pas réglé puisque le Curé s'en plaint encore. A Pampelune, en 1588, un joueur essuie des insultes. On apprend à ce propos que soldats, hommes d'église, chapelain de l'hôpital et sonneur de cloche jouent en manches de chemise ou justaucorps et en misant de l'argent. A Saint-Sébastien, en 1674, le jour de la Toussaint, un joueur se jette sur son adversaire et le tue après une partie de pelote. On apprend alors que le jeu se situe à l'extérieur de la porte principale de la ville. En 1687<sup>203</sup>, une partie est gênée (tentative d'empêcher le jeu ?) par le Maire de la ville d'Urnieta (Guipuzcoa) et les joueurs l'invectivent en langue basque. Les autorités de ces provinces posent des conditions à l'organisation de parties de pelote en raison des paris et tromperies qui s'y produisent. A cause des altercations incessantes et de la dilapidation des fortunes, le Corregidor les interdit, en 1751 et le Guipuzcoa décide en 1792, de couper à la racine l'excès et les désordres qui résultent des " foires, marchés, épreuves de bœufs et parties de pelote ". Nous savons que le jeu y survivra. Au XXe siècle, les inscriptions de défense de jouer à la pelote foisonnent sur les murs.

Notons que les affaires concernent principalement la pratique à l'extérieur. Evidemment il s'agit d'éviter les carreaux ou tuiles cassés et les désordres matériels (circulation gênée, coups et blessures, voire mort) et moraux (égarement des joueurs dans les paris, insultes, irrespect de la religion). Ainsi les autorités hésitent depuis toujours entre le soutien au jeu et sa répression. Leur désir et volonté est de réguler ou de maîtriser ce qu'elles ne peuvent empêcher.

Nous avons ensuite remarqué les Ordonnances réglementant la construction des jeux de paume, interdisant leur construction, vraisemblablement pour éviter la concurrence aux Maîtres Paumiers installés (de la Mare, 1722). Et ceci, commence dès la moitié du XVIe siècle pour se poursuivre jusqu'au XVIIe siècle. En effet, par un arrêt du parlement, du 10 juin 1551, il est fait " défenses de bâtir à l'avenir aucuns nouveaux jeux de Paume à Paris ". Les 30 septembre 1598 & 6 février 1599, les mêmes défenses furent réitérées, " à peine de démolition & d'amende arbitraire & enjoint au Prévôt d'y tenir la main ". Un arrêt du Parlement du 23 may 1579 fait défense à un particulier de faire bâtir un nouveau Jeu de Paume, " quoiqu'il en eût obtenu la permission par Lettres patentes, de l'entérinement desquelles il est débouté ; & au surplus ordonne que l'arrêt du 10 juin 1551 contre les nouveaux bâtiments de ces jeux sera observé ". En septembre 1612, Louis XIII, dans une ordonnance, rassure les

---

<sup>202</sup> Eskualdunen pilota jokoa, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote, 2009, au Musée basque de Bilbao.

<sup>203</sup> Le dimanche 17 août 1687, selon les archives consultées par les auteurs (*Eskualdunen pilota jokoa, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote*, 2009).

Maîtres Paumiers de la ville de Paris qui s'inquiètent car leur nouveau souverain n'a pas confirmé les lettres patentes de 1601 " faisant deffenses de retablir, remplacer ou bastir de nouveau autres jeux de paulme que ceulx qui y sont à present<sup>204</sup> " et les confirme. Cependant on accorda à Christophe Marie (entrepreneur général des Ponts de France) le 19 avril 1614, la permission de bâtir dans l'Ile Notre Dame un jeu de Paume. Le traité fut ensuite cédé à Maître Jean de la Grange qui fut autorisé à bâtir un Jeu de Paume dans l'Ile pourvu qu'il fût éloigné des églises ou chapelles. Nous voyons que, d'une part, les autorités civiles veulent assurer le respect de la religion par les habitants, et, d'autre part, en plein essor de la paume, les Maîtres demandent l'arrêt des constructions de jeux et sont soutenus par le roi<sup>205</sup>. Ces interdictions seront-elles un frein à l'expansion et une menace pour la pérennité du succès du jeu ? De nos jours, un autre problème vient amputer le " parc " de trinquets utilisables. L'existence de normes de sécurité conduit à la fermeture au public de beaux bâtiments que leurs propriétaires n'ont pas les moyens de rénover. Cette problématique menace-t-elle la pratique ? Quel est l'impact des mesures gouvernementales sur les lieux de jeu, aujourd'hui comme hier ?

Puis, nous avons relevé les ordonnances concernant les jeux de paume, leur évolution en cabarets et maisons de jeu de billard, mais aussi de cartes ou de dés<sup>206</sup>, ce qui peut expliquer la mauvaise réputation prise peu à peu par ces établissements, véritables lieux de perdition, dans la mesure où l'on y joue son argent à des jeux de hasard. Nicolas de la Mare (1722) cite une ordonnance du Prévost de Paris qui, déjà le 22 janvier 1397, porte :

*Que plusieurs gens de métier & autres du petit peuple, quittent leur ouvrage & leur famille pendant les jours ouvrables pour aller jouer à la Paume ... que plusieurs d'entre eux, après avoir perdu tout leur bien s'adonnent à voler, à tuer & à mener une très mauvaise vie, ainsi qu'il a été reconnu par la confession de quelques uns de ce caractère qui ont été executez à mort pour leurs crimes. Que pour empêcher le cours de semblables désordres , il fait défense aux personnes de cette condition de jouer pendant les jours ouvrables, à peine de prison & d'amende arbitraire, dont les dénonciateurs auront le quart. Il défend aux cabaretiers & à tous autres dans les maisons desquels il y a des jeux de Paume, de cartes, de billes, de déz de boule & autres jeux, de leur donner à jouer, sur peine d'amende arbitraire envers le roy...*

Nous voyons que le jeu entraîne un manquement aux devoirs chez les gens du peuple. C'est ainsi que le jeu a souvent été considéré comme jeu royal, noble jeu dont le peuple s'est senti exclu, à

---

<sup>204</sup> Lettres et arrêts faisant suite aux demandes desdits Maîtres Paumiers.

<sup>205</sup> Cf. en note, les témoignages de Lippomano en 1577 et Grégory d'Ierni en 1596 au paragraphe I.2.2.3.

<sup>206</sup> En effet, en 1736, la Communauté des Maîtres Paumiers a écrit au Procureur Général de Paris pour demander l'autorisation de tenir des jeux de tables car des gens sans qualité prennent leur place. Mais il y a des abus, voir la Sentence du Châtelet du 14 décembre 1708 faisant suite à des plaintes portant sur les Maîtres des jeux de paulme des environs des collèges, qui attirent les écoliers chez eux pendant le temps de classe et les obligent à vendre leurs livres et leurs hardes, pour payer ce qu'ils ont perdu ou à les laisser en gage pour ce qu'ils doivent et à prendre chez leurs parents de quoi les retirer. Notons qu'il est plus question de jeu de billard et de cartes que de jeu de paume dans la plainte.

juste raison, si l'on considère cette ordonnance, d'où sa mauvaise réputation chez les Révolutionnaires (cf. caricatures parisiennes, du Bon genre en annexe 3, fichier 3.11). Une comparaison avec la pelote basque s'impose. Si les auteurs du début du XIXe siècle ont insisté sur le fait que le bouvier et l'avocat ou le médecin jouaient dans la même équipe, dans un même costume ne permettant pas de les différencier<sup>207</sup>, il faut bien reconnaître que dans les pays sud américains, ou en Espagne, les joueurs étaient souvent, au XXe siècle, issus des milieux les plus favorisés, qui constituent les clubs privés de pelote<sup>208</sup>.

Nicolas de la Mare (1722) nous explique ensuite pourquoi Cabaretiers et Paumiers font l'objet des mêmes ordonnances touchant l'observation du dimanche et des fêtes où les deux professions figurent en titre :

*Le vin faisant partie des aliments et quelquefois même des remèdes, il est aussi du nombre des choses, dont le débit est permis les jours de dimanche. Mais comme l'excès en est dangereux et que les assemblées qui se font dans les lieux où on le débite, ont ordinairement pour objet la débauche, il est toujours scandaleux de les y voir certains jours, & l'on empêche du moins de les y recevoir pendant les heures du Service divin[...]*

*La Paume est un jeu licite, qui donne de l'agilité au corps, & qui contribue à la santé mais il a tant d'attrait pour la jeunesse, qu'elle préféreroit souvent au Service divin les jours du Dimanche & des fêtes. C'étoit encore une occasion aux vagabonds & aux libertins d'y aller passer ces heures que les cabarets ont fermés au lieu de se rendre à l'Eglise pour y satisfaire aux devoirs de la Religion. Ce sont ces motifs qui ont fait joindre en ce cas ces deux professions ensemble, les Cabaretiers & les Paumiers.*

Les ordonnances se ressemblent à Paris, comme à Rouen, Annecy ou Bayonne et se répètent, semblant assez inefficaces. En effet, dans l'arrêt du Parlement de Paris du 10 avril 1543, il est fait défense aux Cabaretiers & Maîtres de Jeu de Paulme, de recevoir chez eux aucune personne pendant le Service divin les jours de Fête. Ce même arrêt porte, qu'en cas de contravention, les

*Cabaretiers seront condamnés en dix marc d'argent d'amende, & punis corporellement. A l'égard des jeux de Paulme, ce Règlement distingue les Paulmiers propriétaires d'avec ceux qui ne sont que locataires. Il porte, que les premiers seront punis par la confiscation de la propriété ; & les seconds par une amende de pareille somme à celle qu'ils en rendent de loyer aux propriétaires chaque année, & de prison. Enjoint aux Commissaires du Châtelet de visiter durant les Fêtes les Cabarets & les jeux de Paume, leurs domestiques & tous ceux qu'ils y trouveront pendant le Service divin<sup>209</sup>.*

---

<sup>207</sup> Cf. Mémoire (Mourguy, 2011).

<sup>208</sup> Durant la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, selon les témoignages des *pelotaris* qui ont participé aux divers championnats du monde de pelote basque.

<sup>209</sup> Suivent trois ordonnances ou arrêt montrant que les défenses assorties de peines ne parviennent pas à empêcher l'ouverture des jeux durant les offices :

L'Ordonnance sur la " Police des Taverniers Tripotiers Joueurs de Cartes, dez " etc. en la ville de Rouen mentionne, en 1556, qu'

*aussi est inhibé et défendu en enjument(?) les ordonnances anciennes à tous les Tripotiers tenans ieux de paulme de recevoir ny permettre aucuns enfans de famille, serviteurs de boutiques, manouvriers, ny autre personnes mechaniques iouer en leurs dictz tripotz et ieux de paulme, ny leur tailler esteufs, Racquettes, ny autres choses pour ce faire directement ou indirectement, sur peine du fouet. Pareillement interdiction aux autres personnes de iouer sur peine de prison et autres à la discrétion de iustice.<sup>210</sup>*

Dans le même registre d'interdictions, on lit encore dans le n°135, année 1995 de la *Revue savoisienne* le journal publié par l'Association florimontane d'Annecy en 1860, p.167

*Le duc Amédée VIII avait établi, dès 1430, une véritable police des jeux pour tout son duché. La distinction essentielle, qu'il introduisit dans ses Statuts, était entre jeux permis et jeux interdits. Se trouvaient permis les jeux " utiles comme remède à l'ennui, comme délassement pour l'esprit, comme exercice pour le corps ". A condition de ne pas être accompagnés de mises en argent. Ils pouvaient seulement entraîner des paris en nourriture ou en boisson, à consommer par les joueurs en un seul repas. Tels sont les échecs et les dames, la paume et le tir.*

L'auteur précise qu'entre le XVIe et le XVIIIe siècle cette réglementation s'assouplit en admettant qu'elle ait été un jour respectée.

Dans le dépôt d'archives de la ville de Bayonne, nous trouvons, au titre FF538 1700-1709, une Ordonnance défendant aux maîtres de jeu de paulme<sup>211</sup> de donner à boire ou à jouer aux particuliers ou officiers durant les offices. Le 19 octobre 1712, une Ordonnance de la ville de Bayonne fait Défense de donner à jouer pendant l'office divin et les vêpres (FF525 (51)). Le 27 janvier 1749, une ordonnance pour les jeux de paume, cabarets etc... demande de fermer ces établissements à 8h ou 9h le soir, selon la saison<sup>212</sup>. Le 4 février 1758, en renouvellement de l'ordonnance du 27 janvier 1749, les Jeux de Paume doivent fermer après 8h en hiver et après 9h en été (FF534). Le 2 janvier 1769, nous

---

Les Ordonnances de Charles IX aux Etats d'Orléans du mois de janvier 1560 font défense à tous Cabaretiers & Maîtres de jeux de Paume de recevoir en leurs maisons aucunes personnes de quelque qualité qu'elles soient les jours du Dimanche & des Fêtes pendant les heures du Service divin, à peine d'amende arbitraire pour la première fois & de prison pour la seconde.

Ordonnance du Prévôt de Paris du 6 Avril 1574 portant défense aux cabaretiers & aux Maîtres de jeux de Paume de recevoir personne chez eux les trois derniers jours de la semaine sainte & les dimanches & Fêtes pendant le Service divin, à peine de prison & de punition corporelle.

Arrêt du Parlement du 15 octobre 1588 portant défense aux cabaretiers et Maîtres de jeux de Paume [...] Fait aussi défense aux Maîtres des jeux de Paume de recevoir chez eux quelque personne que ce soit les jours de dimanche & de Fêtes à ces mêmes heures du Service divin " (de la Mare, 1722).

<sup>210</sup> Extrait des registres de parlement parus, en 1556, chez Martin de Megissier libraire, p11.

<sup>211</sup> C'est bien le mot *paulme* qui est utilisé ici et non " pelote ".

<sup>212</sup> La Diputacion de Bilbao, en 1803, au milieu d'autres interdits et obligation pour les jeux de pelote (*juego de pelota*) écrit en Art. 8\*.

" Los bodegones, tiendas de vinos generosos, tabernas, y juegos de pelota, ó bolos se cerrarán absolutamente á las ocho de la noche en los cinco meses de Noviembre á Marzo arabos inclusive, y á las nueve en los siete meses restantes ". C'est la même obligation à Bayonne et à Bilbao, et, vraisemblablement dans les provinces basques. Mais d'un côté on parle de paulme, de l'autre il s'agit de jeu de pelote. Le vocabulaire est bien distinct.

trouvons une “ ordonnance de police renouvelant notamment celle du trois avril 1767, défenses de tenir boutique ouverte ... soit pour y boire, soit pour y jouer ” après neuf heures du soir l’hiver et dix heures l’été.

Il en appert que toutes ces ordonnances, répétées car inefficaces, n’ont pas pu empêcher le peuple de pratiquer la paume, dedans comme dehors, et les interdits se succéderont en vain. Nous comprenons que les autorités veillent au calme pendant la nuit, au respect des offices, à la liberté de passage dans les rues et à la sécurité des passants. Il s’agit toujours des mêmes impératifs. Et il y a continuité tant au plan géographique que dans le temps. Le jeu est liberté, qui peut outrepasser les limites tolérées et menacer l’ordre public. Il est donc l’objet d’une étroite surveillance par les villes et par le roi. Citons encore une ordonnance de police qui, le neuf janvier 1731, “ défend à tous soldats, de quelque regimens qu’ils soient d’entrer dans les Maisons, Jeux de Paulme et Billards des Maîtres Paumiers sous prétexte de jouer ou de regarder jouer, à peine d’emprisonnement ” . Cette fois, ce sont les Maîtres et leurs valets qui se plaignent de ne pouvoir empêcher les désordres et les violences commises par lesdits soldats, lesquels se travestissaient pour entrer dans leurs jeux. L’ordonnance ne fait que répondre à leur demande. Notons qu’après la Révolution de 1789, avant 1793, à Saint-Jean-de-Luz, ville du Labourd, province basque, la municipalité se heurte visiblement au même problème puisqu’elle publie un ban pour empêcher le jeu de paume les dimanches et jours de fête. Ici ce n’est pas en faveur des cérémonies religieuses mais à leur encontre et pour ne pas déroger aux “ *travaux laborieux des Républicains* ”<sup>213</sup> . Ajoutons encore une ordonnance des archives communales de Cambo-les-Bains, datée du 9 septembre 1834, qui montre la pérennité, à la foi du jeu et du discours.

*En exécution de l'article IX de la loi du 23 novembre 1798, arrêté du 24 avril 1835, relayant la loi des 16 et 24 août 1790, il est enjoint [...] aux maîtres de paume et de billard placés à proximité de l'Eglise de tenir leurs établissements fermés pendant le temps des offices divins.*

Quelles que soient les raisons invoquées, les autorités s’attaquent au jeu jusqu’au XIXe siècle. Puis, nous constatons une rupture entre le passé du jeu de paume et la pratique du jeu au XIXe ou du sport au XXe siècle. Les autorités auraient-elles réussi, avec les associations sportives et avec les fédérations nationales, à encadrer et maîtriser les jeux ?

Si les autorités interviennent c’est aussi à cause des affaires de justice, suite à des plaintes archivées, une aubaine pour obtenir des renseignements sur la pratique du jeu. Voici justement quelques faits survenus en la ville de Bayonne. Le 29 novembre 1694, une dispute éclate entre deux prébendés au sortir du “ jeu de pomme ”, place d’armes, où se jouait la comédie donnée par des

---

<sup>213</sup> Cf. Archives communales de Saint-Jean-de-Luz D1 p.251 ou en annexe 3, fichier 3.12, *Histoire générale du Pays basque tome IV La révolution française* de Manex Goyhenetche, p.263 les citant, document aimablement envoyé par le Président du club luzien de pelote, Michel Sedès. N’ayant pas vu l’ouvrage, nous ne le placerons pas dans la bibliographie.

écoliers (FF89 (8)). Dans le jeu de Nyert, se trouve un “ jeu de billard sur le tapis ” où a lieu une dispute entre deux joueurs en mai 1702 (FF121 (8)). Le 9 juin, 1703, une querelle a lieu entre un maître orfèvre et un mousquetaire au jeu de Nyert. Ils jouaient au jeu des trois dés avec un cornet (FF124 (74)). Le jeu Maubec a aussi ses affaires. Le 6 octobre 1703, Jean de Larretegui, écuyer, conseiller du Roy, commissaire de la marine joue six parties avec un “ sien frère ”, fait une chute sur le carreau lors de la septième partie, doit quitter la “ raquete ” avant de recevoir des coups d’épée à la sortie du jeu de paume (FF126 (1))<sup>214</sup>. Le dimanche 7 may 1713, éclate une dispute entre deux tonneliers venus boire l’après midi dans le cabaret et jardin du jeu de paume de Maubec, tenu par la Veuve Meillan qui a un garçon paumier à son service (FF149 (14)).

Ainsi, les paumiers donnent à jouer dans leurs chambres<sup>215</sup> et les tromperies ou disputes vont bon train. Ces démêlés avec la justice sont des pièces précieuses pour la connaissance des modes de jeu. Nous apprenons ainsi qu’on joue à la raquette et sur un carreau, à Bayonne au jeu Maubec, au XVIIIe siècle. C’est le jeu de paume connu dans toute l’Europe, il n’a encore pas de spécificité basque. Les maîtres et valets existent, comme ailleurs, et l’existence de deux jeux de paume est attestée à Bayonne depuis le XVIe siècle au moins et jusqu’au XVIIIe siècle. Albert de Luze avait affirmé en 1929, dans une conférence donnée au Musée Basque et reprise dans le Bulletin du Musée Basque, que certains trinquets étaient d’anciens jeux de paume<sup>216</sup>.

Il faut également souligner qu’au Pays basque, les autorités se font les défenseurs du jeu. A Saint-Palais, Hasparren et Bardos, c’est chose sûre.

Enfin, nous avons sélectionné des documents qui montrent l’utilisation des jeux de paume par des écoliers<sup>217</sup>, ou par des troupes itinérantes, pour y donner la comédie. Les historiens du jeu en ont fourni de nombreux exemples dans des villes, comme Paris, où Molière et sa troupe ont occupé des jeux de paume, dont celui de la Croix noire<sup>218</sup>. Le jeu des Braques, à Rouen, qui sert jusqu’en 1696 de salle de spectacle<sup>219</sup> ou le jeu de Paume des Deux Maures, local de Rouen sans doute le plus anciennement destiné à jouer la comédie, en Normandie sont deux exemples tirés de la *Revue de la Normandie* de 1865 (Tome V) pp.301-302. Le théâtre d’Aix en Provence (cf. ci-après) est un ancien

---

<sup>214</sup> Cf. document en annexe 12, fichier 12.9.

<sup>215</sup> On se souvient qu’il y a une chambre au moins, dans les jeux de paume, pour permettre aux joueurs de se changer et de se faire frictionner devant un feu de cheminée.

<sup>216</sup> Son article “ Les jeux de Paume et les Trinquets ”, paru dans le N°12, 7° année du *Bulletin du Musée Basque*, fait état de la transformation de plusieurs jeux de paume en trinquets. L’auteur énonce les éléments caractéristiques du jeu de paume qu’il a retrouvés dans ces bâtiments de Bayonne, Espelette, Hasparren, Louhossoa (datant de 1870 ?), Saint-Jean-de-Luz, Urrugne et Urt.

<sup>217</sup> Cf. page précédente au titre FF89 (8).

<sup>218</sup> Le contrat liant les comédiens et le propriétaire est conservé aux Archives Nationales, Fond MC Molière 19/12/1644 Cote ET/XIX/430 Rés.375.

<sup>219</sup> Cf. Alfred Cerné (1933) in Bulletin de la Société de Libre émulation de Seine Maritime. Jeu de Braques, Rouen.

jeu de paume, dont il a conservé le nom.



Fig. 7. Photo de l'entrée du théâtre d'Aix en Provence, 2014 © E. Mourguy

La gravure *Bataille arrivée dans le tripot* de J.-B. Oudry (cf. annexe 3, fichier 3.13), montre encore ce lien entre jeu de paume et théâtre.

Nous avons choisi d'exposer des archives inédites pour illustrer encore ce domaine, celles de la ville de Bayonne. Ces textes sont intéressants pour l'histoire du jeu de paume, lequel périlite dans beaucoup de villes et laisse progressivement la place au théâtre, alors qu'ils s'y partagent les lieux durant deux siècles<sup>220</sup>. Ils montrent en effet l'histoire de la paume à Bayonne, ville d'une province basque, où le jeu a perduré après avoir longtemps partagé la place avec le théâtre. Le jeu Maubec, transformé en trinquet Saint André est encore en activité en 2015. A Bayonne, la ville a choisi de

---

<sup>220</sup> Notons que nous devons sans doute à cette utilisation des jeux de paume au format rectangulaire, l'architecture de bien de nos théâtres. Les théâtres italiens, quant à eux, ont gardé la forme d'hémicycle, héritée des théâtres grecs et romains.

construire un théâtre ailleurs. Il n'y a donc pas de fatalité pour la paume à s'effacer devant le théâtre. Citons ces textes. Il se trouve en date du 20 août 1603, une réclamation de Claude de Villards, apothicaire pour des tables et barriques prêtées gracieusement à des écoliers pour " dresser le théâtre dans le jeu de paume de Monsieur de Niert ", lesquels matériaux n'ont pas été rendus (FF47, pièce 100). Au titre du BB38, le 23 mai 1712, il est accordé par le maire Lalande que le jeu de Maubec accueille des comédiens à la demande de la Veuve Meillan :

*serait venue Enriette, veuve Meillan, laquelle aurait demandé la permission de laisser entrer dans le jeu de Paulme de Maubec qu'elle tient à loger des comédiens italiens pour y représenter leur pièce au public, ce qui lui a été permis ", conseil tenu par le Maire de Lalande.*

Il est exposé, en date du 9 novembre 1719, jeudi, un refus du corps " de recevoir en cette ville la troupe des comédiens italiens sur la première proposition qu'en avoit été faite en diette par le nommé mauc paulmier<sup>221</sup> ". Mais l'affaire se terminera bien et les comédiens joueront finalement leur pièce. Le 14 août 1741, Padouanello est accusé par un bourgeois négociant, Dingirart, de ne pas avoir respecté la convention du jeu de paume de Maubec concernant les prix des places, pour le spectacle de sa troupe de sauteurs et voltigeurs<sup>222</sup>. Une affaire entre ces comédiens et le jeu de paume durera longtemps, les comédiens s'étant rendus à La Rochelle après avoir laissé de nombreuses dettes chez le paumier et bien d'autres commerçants. En conséquence, les troupes qui demanderont par la suite à être accueillies, essuieront des refus.

En conclusion, nous voyons d'abord que le jeu a été sans cesse sujet à réglementations et répression ou permissions. Les constructions ont été interdites, ce qui montre, d'une part, une certaine volonté d'expansion à laquelle s'oppose l'autorité, et, d'autre part, un intérêt du peuple pour le jeu. Evidemment ces interdictions sont aussi, soit une volonté royale de freiner l'importance du jeu, soit une peur des Maîtres Paumiers. Ceux-ci auraient-ils des difficultés à rentabiliser leurs établissements, faute de joueurs ? Mais ce mouvement débute au moment de l'expansion du jeu, donc leurs craintes paraissent exagérées. Par la suite, les ordonnances de défense réitérées par les autorités renforcent aussi l'hypothèse que le jeu se maintient. En effet, depuis le XIIIe siècle, les autorités civiles interviennent régulièrement, souvent sur plainte de la population, car le jeu cause des désordres. S'agissant du jeu dehors, on déplore autant les blessures provoquées par les balles que l'encombrement bloquant la circulation dans les rues ou les disputes et les jurons proférés à cette occasion. Concernant le jeu dedans, c'est le fait de négliger, soit ses devoirs religieux, soit ses devoirs d'ouvrier ou d'artisan,

---

<sup>221</sup> Cf. AD 64 E Dépôt Bayonne BB42, p.344-346, en annexe 3, fichiers 3.14-3.16.

<sup>222</sup> Cf. AD 64 E Dépôt Bayonne FF543 (95).

soit la “ débauche ” et les jeux de hasard qui sont reprochés ou réprimés. Les ordonnances ne s’arrêtent pas avec la mort du roi Louis XIV, ni avec la Révolution française, comme certains historiens l’ont dit<sup>223</sup>. Si le jeu n’était pas largement pratiqué, serait-il visé par ces interdits ? Peut-être les jeux fermés n’ont-ils plus de paume que le nom... En effet, comme on le sait, comme on le voit dans les documents ci-dessus, les jeux étaient aussi des débits de boisson donc concernés par la législation des cabarets. Devenus billards et chambres pour jouer aux jeux de hasard, ils ont cumulé toutes les mauvaises images véhiculées par ces lieux. Le tripot est devenu synonyme de débauche. Cependant les jeux, aussi utilisés comme salles de spectacle, se transforment parfois en théâtre. De plus certains perdurent, au Pays basque au moins<sup>224</sup>, jusqu’au XXe siècle. Il faut aussi préciser que le jeu dehors ou longue paume et ses avatars n’ont pas la même histoire que le jeu intérieur de courte paume. La longue paume continue à se pratiquer en Europe, suivant les versions propres à chaque région, comme nous le verrons au I.1.3., bien plus que la courte paume. En effet, le nombre de jeux diminue, progressivement, en Europe, et cette désaffection est surtout sensible en France<sup>225</sup> où le jeu a été le plus populaire, le plus pratiqué, dans un enthousiasme proche de la furie, comme nous l’indiqueront les témoins dans le prochain paragraphe. Il est temps d’approcher le jeu, de l’appréhender avec des textes plus révélateurs de l’esprit des différentes époques de sa pratique, grâce aux témoignages écrits.

## **I.2.2. Textes de témoins de leurs époques**

Le jeu de paume est mentionné dans les chroniques de Pierre de l’Estoile, ou Brantôme, les lettres de Guy Patin et dans l’histoire des rois de France écrite par Commines. Il intéresse les ambassadeurs de passage à Paris, comme Lippomano ou Gregory d’Ierni, et même un maître d’école anglais, venu en voyage en France, Sir Robert Dallington. Il occupe un paragraphe des *Recherches de la France*, fameux ouvrage d’Etienne Pasquier. Notons que dans ce dernier ouvrage il partage le titre du chapitre XIII avec les bonnets ronds : curieux assemblage<sup>226</sup>. Il est l’objet de dialogues d’Erasmus, de Cordier ou de Vivès dans *lusus pueriles*. Tous ces auteurs du XVIe siècle sont mentionnés par les historiens du jeu mais nous nous proposons ici d’étudier plus précisément quelques uns des textes cités pour en retirer une image du jeu et de ses pratiques à l’époque de chaque écrivain. Nous ferons aussi

---

<sup>223</sup> Cf. A. Jauréguy (1944) qui titre : “ III. Mort du jeu de paume. Louis XIV lui porte le premier coup, la révolution l’achève ”, ce en s’appuyant sur ses lectures des historiens du jeu de paume.

<sup>224</sup> Et ailleurs, comme à Bordeaux (mais le jeu construit à Mérignac au XXe siècle en remplacement du jeu de la rue Rolland datant de 1788 a été détruit récemment et on attend une construction) ou à Fontainebleau, où le jeu fut restauré en 1989, ainsi qu’à Paris, où deux jeux furent créés rue Lauriston en 1908 et l’un transformé en squash depuis.

<sup>225</sup> Exception faite du Pays basque, où les jeux de paume se sont transformés en trinquets modernes, où un grand nombre de trinquets ont été bâtis à partir de 1892.

<sup>226</sup> Pasquier fait le rapprochement entre ces termes parcequ’ils lui semblent aussi inappropriés l’un que l’autre. En effet, le jeu de paume n’utilise pas la paume de la main mais une raquette et les bonnets ronds des magistrats sont de fait carrés.

place aux détracteurs du jeu, qui représentent un autre courant de pensée et une autre conception du phénomène. Nous étudierons tout d'abord deux *dialogues* d'érudits humanistes, l'un d'Érasme et l'autre de Cordier. Puis nous balaierons quelques extraits du *Journal d'un bourgeois de Paris*, Pierre de l'Estoile<sup>227</sup>. Ce regard est porté plutôt sur les Grands, sur les Rois notamment, mais le côté quotidien et le style donnent à voir des aspects différents du jeu. Nous nous pencherons ensuite sur les écrits des étrangers. Ce troisième type d'information complète bien l'étude et nous y aurons également recours pour la connaissance du jeu basque. Enfin nous accorderons quelque place à Barthélémy Aneau et Juan de Zabaleta, pourfendeurs du jeu.

### I.2.2.1. Des humanistes pour expliquer le jeu

Nous étudierons, relativement aux règles et usages du jeu, deux dialogues, l'un d'Érasme et l'autre de Vivès. Parus en 1524, dans *lusus pueriles*, les dialogues furent traduits par la suite. Nous citons ici la traduction de Philippe Dumas (Érasme, 1818 : 64). Le texte latin d'Érasme fait face à sa traduction et le titre est *Pila* traduit par “ La Paume ”. Par la suite, dans le texte latin, il est question de *pila palmaria* où *pila* désigne la pelote ou balle et *palmaria* la paume de la main, d'où viennent les termes “ paulme ”, longtemps utilisé dans les divers écrits jusqu'au XIXe siècle, puis “ paume”. Pour éclairer la compréhension du texte, par la vue du lieu où se déroule le jeu que fait découvrir Érasme dans le dialogue, nous présentons ci-après une photo de maquette de jeu de paume. Le lecteur pourra aussi consulter un schéma et les principales règles en annexe 3, fichier 3.17.



Fig. 8. Maquette de jeu de paume, vue de dessus. A droite toit de la “ galerie de la grille ”, qui se termine contre le “ tambour ” © E. Mourguy.

<sup>227</sup> Ce regard préfigure ce que sera, au XIXe siècle, le regard de la presse et, à ce titre les deux témoignages sont instructifs, l'un pour le XVIe siècle, l'autre pour le XIXe siècle. Ils fonctionnent un peu en miroir.

*La Paume*

*Nicolas : Le jeu le plus propre à exercer toutes les parties du corps, c'est la Paume ; mais cet exercice est plus de saison en hiver qu'en été.*

*Jérôme : Toutes les saisons sont bonnes pour nous, quand il s'agit de jouer.*

*Nicolas : Nous nous fatiguerons moins en jouant avec la raquette.*

*Jérôme : Fi donc, cela est bon pour les pêcheurs ; il y a plus d'adresse à jouer à la main.*

*Nicolas : A la bonne heure, j'y consens : mais combien jouerons-nous ?*

*Jérôme : Une chiquenaude sur le nez, cela épargnera notre bourse.*

*Nicolas : Moi, j'aime mieux ménager mon nez que ma bourse.*

*Jérôme : J'aime mieux aussi mon nez que ma bourse. Il faut jouer quelque chose sans quoi le jeu languit.*

*Nicolas : Vous avez raison.*

*Jérôme : Ceux qui les premiers auront gagné trois jeux, recevront deux sous des autres ; mais à condition que tout le bénéfice sera mis en bourse pour payer un goûter dont tout le monde aura sa part.*

*Nicolas : La condition est de mon goût. Je l'accepte. Il ne s'agit plus que de tirer avec qui nous serons ; car nous sommes tous à peu près d'égale force, et il importe peu qui chacun aura pour camarade.*

*Jérôme : Vous jouez beaucoup mieux que moi.*

*Nicolas : Il est vrai, mais vous avez plus de bonheur.*

*Jérôme : Est-ce que la fortune peut quelque chose sur notre jeu ?*

*Nicolas : Son empire s'étend sur tout.*

*Jérôme : Allons, tirons...Bon...J'ai ceux que je voulois.*

*Nicolas : Et nous, nous ne sommes pas fâchés de ceux que nous avons...*

*Jérôme : Allons, du coeur, la victoire est le prix du courage. Que chacun défende bien son poste. Vous, mettez-vous derrière moi, pour recevoir la balle, si elle me passe ; et vous, tenez-vous là pour la renvoyer, quand ils vous la pousseront.*

*Coclès : Une mouche ne passeroit pas ici impunément.*

*Jérôme : Allons, commencez heureusement. Servez sur le toit. Quand on servira sans avertir, cela ne comptera pas.*

*Nicolas : Allons, à vous.*

*Jérôme : Servez. Si vous servez, soit hors des lignes, soit plus haut ou plus bas que le toit, autant de perdu pour vous ; ou du moins cela ne comptera pas. En vérité vous servez bien mal.*

*Nicolas : Mal pour vous, mais bien pour nous.*

*Jérôme : Comme vous me servirez, je vous servirai. Je vous rendrai la pareille. Mais il vaut mieux jouer comme il faut, et servir bien.*

*Nicolas : Mais il est beau de vaincre au jeu à force d'art.*

*Jérôme: J'en conviens : il en est de même à la guerre ; mais la guerre et le jeu ont leurs lois, et il y a des arts qu'on pourroit appeler illibéraux.*

*Nicolas : Je crois qu'il y en a plus de sept. Marquez la chasse avec une tuile, ou avec une pierre, ou bien avec votre bonnet ; si vous l'aimez mieux.*

*Jérôme: Avec le vôtre plutôt.*

*Nicolas : A vous encore.*

*Jérôme: Servez... Marquez la chasse.*

*Nicolas : Nous avons deux chasses assez loin.*

*Jérôme: Cela est vrai, mais on peut encore les gagner.*

*Nicolas : Oui si personne n'en empêche.*

*Jérôme: Bon, nous avons gagné la première chasse, Quinze pour nous. Allons, mes amis, du courage : nous aurions encore gagné celle-ci si vous aviez été à votre place. Quinzain. Nous sommes égaux.*

*Nicolas : Pas pour longtemps. Trente pour nous... Quarante-cinq.*

*Jérôme : Quoi ? Quarante cinq louis ?*

*Nicolas : Non.*

*Jérôme: Quoi donc ?*

*Nicolas : des points.*

*Jérôme: A quoi bon des points s'il n'y a rien pour compter ?*

*Nicolas : C'est ainsi qu'on compte à notre jeu.*

*Jérôme : Vous chantez victoire un peu trop tôt. J'en ai vu qui n'avoient rien et qui en ont gagné d'aussi avancés que vous. Le jeu est journalier comme les armes. Voilà trente. A deux. Nous sommes encore égaux.*

*Nicolas : C'est tout de bon, maintenant. Allons : bon, nous avons avantage.*

*Jérôme : Vous ne l'aurez pas long-temps. Avois-je raison ? Nous voici encore à deux. Nicolas : La fortune est long-temps en balance, comme si elle ne savoit à qui elle veut donner la victoire. Heureuse déesse, si vous nous faites gagner, nous vous donnerons un mari. Bon, elle m'a exaucé. La partie est à nous. Marquez-la avec de la craie, de peur de l'oublier.*

*Jérôme : Il commence à se faire tard. Nous avons assez joué. Il faut finir. Rien de trop. Comptons le gain.*

*Nicolas : Nous avons gagné trois pièces de 12 sous, et vous, deux. Ainsi il en reste une pour goûter. Mais qui est-ce qui paiera les balles ?*

Jérôme : *On les paiera à frais communs, chacun sa part, car le gain est trop mince pour en rien retrancher.*

Dans la première phrase, prononcée par Nicolas, l'auteur rappelle les paroles du médecin Galien, qui seront le credo des défenseurs du jeu et qu'on retrouve à peu de choses près au XIX<sup>e</sup> siècle, à propos du jeu de pelote basque. Jérôme indique en réponse l'état d'esprit des joueurs de l'époque. Le jeu est tellement plaisant ou passionnant qu'on y joue en toute saison.

Nicolas veut utiliser une raquette, preuve qu'elle existe à l'époque mais Jérôme, lui, préfère utiliser sa main<sup>228</sup>. Ceci montre que l'usage de la raquette n'est pas encore généralisé. Les deux façons de jouer se côtoient. En latin, Erasme emploie le mot *reticulum*, soit filet, pour la raquette, d'où le jeu de mot de Jérôme, qui parle de pêcheur. De nos jours un instrument, la raquette argentine, et un jeu, portent le nom de *xare*, filet en basque : trois siècles après, la figure de style est aussi évocatrice. Nous remarquons au passage le mot " adresse " qui restera attaché au jeu de paume puis de paume basque et enfin de pelote basque, jusqu'à nos jours.

Le jeu est intimement lié au pari comme le montre la suite du dialogue et il faut parier de l'argent. L'humaniste l'admet avec un argument sans appel. Sans pari " le jeu languit " ! Autrement dit, il n'assure plus sa fonction de distraction. Comment gagne-t-on et comment parie-t-on, voilà ce que nous apprenons ensuite. Il semble qu'on joue en trois jeux. Et le pari n'est pas élevé, deux sous, ainsi la morale est sauve, d'autant qu'il s'agit de mettre le gain des gagnants dans un goûter auquel tous auront part, mais ce n'est pas si clair, si on considère la fin du dialogue. En effet, les uns ont gagné trois pièces de 12 sous et les autres deux pièces. Le bénéfice est donc ici de une pièce, soit ce qui a été perdu réellement par une équipe, et dont chacun profite en partageant le goûter. Par ailleurs chacun devra payer les balles. On ne précise pas à qui, mais sans doute au Paumier. Il n'est pas question de location du jeu, pas plus que de changement de vêtement.

Comment se forment les équipes ? Par tirage au sort, apprend on. Et quelles sont les qualités ? Le fait de bien jouer, donc l'adresse, mais aussi la chance, le " bonheur ". Comme nous l'avons déjà signalé, le hasard a sa part dans le jeu. C'est ainsi en toute chose, nous dit l'auteur. Il ne faut donc ni s'en étonner, ni s'en offusquer, voilà le message qu'Erasme fait passer aux détracteurs du jeu. Jérôme indique ensuite le nombre de coéquipiers : trois, puisqu'il définit le rôle de chacun des deux autres. Et la victoire n'est pas fait du hasard mais du courage, à ce qu'il dit.

---

<sup>228</sup> La raquette serait apparue en France entre 1485 et 1490 selon Pasquier et Pierre de l'Estoile. Certains l'imaginent présente entre 1373 et 1380, époque où le poète Geoffrey Chaucer, prisonnier en France fait dire à l'un de ses personnages, Troilus, qu'il peut lancer son amour comme les joueurs " pleyyen raket to and fro ", 'envoient et renvoient la balle'. Le mot *raket* désigne ici la paume de la main, selon Merdrignac (2002 : 201) et " n'implique pas forcément l'adoption de l'instrument ". En effet *rachete* a désigné la paume de la main chez le chirurgien Henri de Mondeville en 1314. Par ailleurs, le terme arabe *rahat* dont on fait souvent dériver raquette signifiait paume de la main, toujours d'après Merdrignac (2002 : 201).

Comment engage-t-on ? En avertissant - ainsi qu'on fait aujourd'hui à la courte paume et à la pelote -, et sur le toit, comme à la courte paume et au *pasaka*. Il y a des lignes à ne pas dépasser en hauteur, c'est encore le cas dans les jeux de paume et les trinquets. Le service n'est pas compté faux la première fois, il est à refaire, au tennis par exemple, en pelote parfois<sup>229</sup>, mais, si l'erreur se répète le service est compté faux de nos jours. Erasme ne donne pas cette précision. Mais il dit " autant de perdu ou du moins cela ne comptera pas " donc il semble faire allusion à une règle de ce type. A propos du service, deux façons de faire ont cours. Servir avec amabilité ou servir pour gagner le point. L'usage évolue, du bien servir, tenant de ce que nous appelons aujourd'hui *fair play*, vers le service gagnant, celui qui est pratiqué au tennis. Et aujourd'hui, au tennis comme à la pelote basque, on cherche à gagner le point avec le service. Nicolas agit de cette manière. Comme pour le passage de la main nue à la raquette, Erasme semble se trouver à la charnière entre deux pratiques. Et ceci montre, comme dans l'évolution des jeux de paume en Pays basque, une transition étalée dans le temps, à partir d'une nouveauté expérimentée par de plus en plus de joueurs et qui prend le pas sur un usage ancien, souvent pour augmenter le plaisir des joueurs<sup>230</sup>. Ici Nicolas préfère aussi la raquette parce qu'il se fatigue moins avec, donc la recherche du plaisir commande le jeu. Nicolas représente donc la modernité dans ce dialogue. Et Jérôme, en réponse au mauvais service, compte agir de même.

Dans la réplique suivante, Nicolas parle de marquer la " chasse " et nous indique plusieurs manières de le faire. Un objet quelconque peut servir, mais il semble que traînent dans ce jeu des tuiles ou pierres qu'on peut utiliser à cette fin. Nous comprenons aussi qu'au bout de deux " chasses " marquées, on joue les " chasses ". La " chasse " est donc à la fois un signe au sol (symbole d'une nouvelle ligne frontière entre les équipes, donc la marque de deux camps inégaux) et un point indécis, suspendu qu'il faudra jouer dans les nouvelles conditions de terrain. La règle est identique de nos jours, au jeu de " rebot " <sup>231</sup>. Il faudrait aussi chercher à marquer une bonne " chasse ", pas trop loin. En effet, Nicolas trouvant que les " chasses " sont assez loin, Jérôme répond : " mais on peut encore les gagner ". Il peut, sans que ce soit tout à fait évident, car le terrain à défendre est d'autant plus grand que la " chasse ", c'est à dire la nouvelle ligne de séparation entre les camps, est loin. Néanmoins, avec de l'adresse, on peut gagner une mauvaise " chasse ", ce qui se passe dans ce dialogue et c'est aussi l'intérêt du jeu. Le fait de marquer " quinze " quand on joue la " chasse " montre que la marque n'a

---

<sup>229</sup> Dans beaucoup de spécialités, on appelle certaines fautes à l'engagement, demi-fautes. Mais si la faute est réitérée, le point est donné à l'adversaire, le service est compté faux.

<sup>230</sup> Cf. III. du Mémoire (Mourguy, 2011).

<sup>231</sup> De fait certains jeux ont abandonné cette règle comme le *pasaka* en pelote basque ou la longue paume et on n'y marque plus les " chasses " mais on continue à changer de côté à certains moments précis de la marque, à savoir, lorsqu'une des équipes a atteint *kuante*, qui correspond au " 45 " d'Erasme.

pas avancé avant, et nous en déduisons que faire une “ chasse ” suspend la marque. Ces règles sont aujourd’hui respectées au jeu de “ rebot ” et dans les jeux qui ont gardé les “ chasses ”.

Le terme “ quinzain ” indique une égalité des deux équipes qui ont, chacune, gagné un échange<sup>232</sup>. La pelote basque a gardé cette façon de nommer et annoncer les égalités par des termes précis<sup>233</sup>. Puis la marque avance. On passe de quinze à trente, puis à quarante cinq. Voilà une manière étonnante de compter, encore en vigueur de nos jours, dans tous les jeux issus de la paume. Aussi bizarre et complexe que cela paraisse, ce décompte a traversé les siècles alors qu’Erasmus lui-même, érudit et connaisseur du jeu, est incapable de l’expliquer. “ C’est ainsi qu’on compte ” dit-il<sup>234</sup>. Ce système est déjà présent en 1415<sup>235</sup>. Il n’est pas si étonnant que l’explication en soit perdue en 1524. Une équipe est à quarante cinq, l’autre marque trente, puis, non pas quarante-cinq, mais “ à deux ”<sup>236</sup>. Aussi l’expression est-elle aussitôt expliquée : les deux équipes sont à deux points de faire le jeu. En effet, l’équipe qui gagne l’échange suivant ne remporte pas le jeu, mais l’“ avantage ”, comme on compte encore aujourd’hui au tennis. Il lui faudra marquer deux points d’affilée pour remporter le jeu, d’où le fait d’être “ à deux ” points de remporter le jeu. Cette autre caractéristique de la marque à la paume est également conservée dans le jeu de “ rebot ” et l’expression “ a dos ”, issue du castillan, reprise en basque, puis devenue “ ados ” ne peut cacher son origine, même si elle a pris aujourd’hui d’autres acceptions et utilisations, par oubli du sens premier et selon l’évolution des langues<sup>237</sup>. Nous comprenons bien qu’avec ce principe la partie de paume, comme le set de tennis ou la partie de “ rebot ”, peuvent durer longtemps<sup>238</sup>.

Erasmus met en scène seulement une fois, l’égalisation à deux points du jeu pour chaque équipe, par souci d’explication pédagogique, puis il entonne un couplet (topos) repris à souhait par tous les chroniqueurs du *Courrier de Bayonne* et les écrivains étudiés dans notre mémoire (Mourguy, 2010). Il s’agit de l’envolée lyrique sur la fortune et ses caprices. Le sort favorise tantôt une équipe et tantôt

---

<sup>232</sup> Nous retrouvons ce terme avec la même signification dans le dictionnaire (Furetière, 1702). Au jeu basque on dit “ *kintze bana* ”.

<sup>233</sup> A ce propos, Jean Haritschelhar a écrit le rituel entendu dans son enfance et perpétué par le chanteur de points de Baigorry. Cf. l’article “ Ados ” dans le *Bulletin du Musée Basque*, N°179 du 1<sup>er</sup> septembre 2012, pp.89-98.

<sup>234</sup> De nombreux auteurs ont voulu trouver une explication, Jan van den Berghe(n) en 1477, Scaino en 1555, Gosselin en 1579, Edmond de Nanteuil et Guy de Saint Clair en 1898 et, plus près de nous, le pelotari Martin Ado, de Hasparren, cité par Lucien Labarère en 1984 dans le P.B.B. Nous aurons l’occasion d’en reparler au I.1.2.3.

<sup>235</sup> La première référence connue du système sexagésimal appliqué à la Paume apparaît dans un des poèmes allégoriques de John Lydgate décrivant le siège de la ville d’Harfleur par Henry V. Le poète compare l’assaut du roi d’Angleterre au jeu qui donne 15, 30, 45, 60. Charles d’Orléans l’utilise aussi en 1435, quand il compare sa vie à une partie de paume dans sa ballade 113. Voir au I.1.2.3.

<sup>236</sup> En pelote basque, on ramène les deux équipes à trente, dans ce cas. Ajoutons que, s’il y avait eu auparavant, égalité des deux équipes à trente, Erasmus eût dit “ trentain ” comme dans le dictionnaire de Furetière “ Terme dont se sert un Marqueur de jeu de paume, pour marquer le second coup que gagne un joueur contre celui qui avait déjà marqué *trente* ”. Les parties sont toutes différentes et Erasmus a fait un choix.

<sup>237</sup> A propos de cette évolution, cf. op.cit (Haritschelhar, 2012).

<sup>238</sup> Voir à ce sujet l’étude de Pierre Parlebas “ Les jeux de paume : systèmes des scores, morphismes et paradoxes ” parue dans *Mathématiques et Sciences humaines*, 23<sup>e</sup> année, n°92, 1985, pp.41-68.

l'autre. Un élément attire notre attention “ nous vous donnerons un mari ”. Comme le soulignent les historiens et anthropologues, particulièrement Huizinga, Mauss (2003)<sup>239</sup> ou B. Jeu (1992) la notion de *potlatch* et de fiancée à mériter ou remporter ne sont pas éloignées du jeu, notamment du jeu athlétique d'adresse et de combat. Peut-on voir ici, comme dans l'expression “ *a la nobia*<sup>240</sup> ” lancée juste avant le dernier engagement d'un *pilotari*, alors qu'un seul point le sépare de la victoire, des réminiscences de ces courses à la mariée, le protagoniste remportant la victoire et la fiancée ? Le mariage a pu être classé parmi les contrats à épreuve, souligne Jean-Paul Callède rappelant l'article de Philippe Besnard dans la *Revue de sociologie* XXVI-2, avril juin 1985, p.245-246. Ce dernier s'appuyait sur le texte de Huizinga, la prestation agonistique pouvant se traduire par des jeux d'exercice physique de type compétitif, avec une jeune fille comme enjeu de la compétition. Le sport réactualiserait ou réactiverait sur un plan symbolique, des structures sociales et culturelles.

Enfin, la partie se termine et l'auteur veut montrer que la raison doit prévaloir pour arrêter à temps, c'est à dire sans se laisser emporter par la passion, en jouant le temps nécessaire pour se délasser, rien de plus, comme le préconise l'église<sup>241</sup>.

Un dernier détail, le jeu gagné se marque à l'aide d'une craie<sup>242</sup>. Aujourd'hui, les tableaux de marque ont la même fonction et l'avantage d'être visibles pour les spectateurs. Erasme réalise avec ce dialogue une magnifique explication de jeu. Sans être aussi précis qu'un traité, il nous montre les principales règles de la paume, mais aussi l'aspect sociologique.

Il faut reconnaître un aspect ludique et clairement pédagogique à ce dialogue issu du *Lusus pueriles*, d'où nous tirons aussi l'extrait suivant, dialogue dû cette fois à Juan Loys Vives, traduit du “ latin en françois ” par Benjamin Janin, en 1573, pp.124-127<sup>243</sup>. Il met en scène Borgia, Scintilla et Cabanilla, trois étudiants de Valence en Espagne qui se retrouvent alors que Scintilla rentre d'un séjour à “ *Lutesse* ” (Paris).

*Borgia, Scintilla, Cabanilla*

*BOR. J'avois bien ouï nômer Paris, & certes souventesfois, mais Lutesse jamais [...] Cela donne la cause pour laquelle l'on ne t'a point veu à Valence long temps a, & principalement au ieu de paulme de noblesse,*

<sup>239</sup> “ Côté agonistique. Le jeu fait partie d'un système d'échange, de services par la notion d'épreuve –qui rejoint la notion de potlatch”. Article mis en ligne en 2004 (notes de cours de Marie-Charlotte Laroche, présentation de Jean Jamin).

<sup>240</sup> Le dernier point est dédié à la fiancée, la *nobia*.

<sup>241</sup> Voir le chapitre de Thiers concernant le temps de jeu (Thiers, 1686).

<sup>242</sup> C'est sur le carreau en terre cuite puis, à partir de 1530, en pierre peinte en rouge avec du sang de bœuf que le naquet marquait les points, comme le disent Garsault en 1767 et Mannevioux, en 1784, voir paragraphe suivant. On dit aussi qu'il utilisait une ardoise d'où viendrait l'expression “ payer l'ardoise ”.

<sup>243</sup> A noter, chaque numéro de page vaut pour deux pages.

SCIN. *J'ay bien veu d'autres ieu de paulme à Paris, d'autres escoles & d'autres ieu, beaucoup plus utiles & meilleurs que ceux que vous me dites [...]*<sup>244</sup>

CAB. *l'ay ouï souventes fois raconter semblables choses, mais laisse maintenant ces choses [...]: vous voyez que nous sommes au ieu de Miracle<sup>245</sup>, auprès duquel est celui des Carossots<sup>246</sup>, faites cela, parlons maintenant du eu de la paulme pour nous exercer.*

SCIN. *Je te prie ne nous asseons pas : mais devisons ensemble en nous pourmenans, de ce que bon vous semblera [...]*

CAB. *Par icy, de là au ieu de paume de Barzie<sup>247</sup>, ou si mieux aimez, des Masconnois<sup>248</sup>.*

BOR. *Avez-vous en France en cette sorte des ieu publics ?*

SCIN. *Je ne sçaurois respondre des autres villes de France, ie sçay bien qu'à Paris, n'y en a aucun, mais en privé plusieurs, côme aux faux-bourgs saint Jacques, Saint Marceau & Saint Germain.*

CAB. *Et dedans la cité un fort renommé, qu'on appelle le Bracche.*

BOR. *Joüe on là à la manière d'icy ?*

SCIN. *Tout de mesme, sinon que le maistre du ieu de paulme leur donne des souliers & des chapeaux propres à iouër.*

BOR. *Comment sont-ils ?*

SCI. *Les souliers sont de gros drap, ou de cuir souple et mol.*

BOR. *Ils ne seroyent pas bons icy.*

CABA. *A sçavoir en chemin pierreux. En France et en Belgique on iouë sur le pavé fait de carreaux plain & esgal.*

SC. *Les bônets sont legers en esté, en hyver gros & profonds, avec une bride sous le (p.127) méton de peur qu'en ce mouvement soudain, ils ne tōbent de la teste, ou ne chéent sur les yeux.*

BO. *Nous n'usons point icy de bride, sinon que le vêt soit trop vehemê : mais quels esteufs ont-ils ?*

SCI. *Ils n'ont quasi point des grosses balles comme icy, mais de petits esteufs moindres que les vostres, & beaucoup plus durs, de cuir blâc : la bourre n'est pas comme dedâs les vostres, de tonsure de drap, mais presque de poil de chiê, & pour cette cause ils iouent bien peu souvent de la main.*

BOR. *Comment dôc frappent ils l'esteuf ? du poing, côme les balles ?*

SCIN. *Non pas ainsi, mais d'une raquette.*

---

<sup>244</sup> Il s'ensuit un dialogue sur les écoles de France et d'Europe, l'importance de l'étude et ses conditions.

<sup>245</sup> “ Del Milagro ” in *El Joc de la pilota*, (Agullo, 2009).

<sup>246</sup> “ Caroffots ” ? A cause de l'écriture gothique, on peut hésiter, mais “ Carossots ” est plausible, d'autant qu'en espagnol moderne, nous lisons *los Carroces* in *El Joc de la pilota* (Agullo, 2009).

<sup>247</sup> Burcia, (Agullo, 2009).

<sup>248</sup> de los Mascones, (Agullo, 2009).

BOR. Faite de fil ?

SCIN. D'assez grosses cordes de boyaux, quasi côme la sixiesme corde ou basse côle d'un luc : ils ont la corde tendue, & les autres choses côme icy aux jeux domestiques : d'envoyer l'esteuf sous la corde c'est une faute, les lignes (ou chasses) sont deux : & il y a quatre côptes, à sçavoir : quinze, trente, quarantecinq, ou l'avantage, à deux de ieu & le ieu qui est double, comme quand on dit, nous avôs gagné le ieu. Or l'esteuf est rêvoyé, ou prins de volée ou du premier bond : car du second le coup est mort, & là on fait une chasse, où l'esteuf a esté touché.

BOR. Y a il point d'autres jeux que de l'esteuf ?

SCIN. En la cité, autant qu'icy ou davâtage : mais entre escolliers nul autre ieu ne est exercité du côle des maistres : mais quelquefois secrettement lon iou aux cartes, & aux eschets, les petits enfans aux osselets, & les plus meschants & debauchez au dez...

Ce texte va nous permettre de comparer les pratiques françaises et castillanes ou aragonaises. Tout d'abord, remarquons le vocabulaire : “ ieu de paulme (le “ l ” venant du latin *palma* ou *palmaria*) de noblesse ” dans la traduction, alors qu'en latin il est question de *sphaeristerio nobilitati*. Les pédagogues, attachés à montrer les origines grecques et latines des jeux, empruntent aussi le vocabulaire adéquat. Ici donc sphéristère. Les protagonistes mentionnent quatre jeux de Valence, en latin Miraculi, Carrossi, Bazij et Masconi. Vives utilise tantôt *ludo*, tantôt *sphaeristerio* pour désigner ces jeux mais jamais *trinkete*. Et le traducteur français donne les mots en usage en France, alors que dans *Il gran libro de la pelota*, les auteurs parlent de *trinkete* à Valence pour la même époque. Chacun utilise donc pour traduire les mots de son propre vocabulaire, qui est aussi celui que vont comprendre les lecteurs visés . Scintilla pense que les jeux de Paris sont meilleurs. Une autre différence, ils ne sont pas publics mais privés. Il nomme quatre lieux où on en trouve et son ami en nomme un autre qui semble célèbre jusqu'à Valence. Mais, en fait, Braques est un nom assez commun pour les jeux de paume en France, comme nous l'avons vu dans le bulletin de la Société de libre émulation de Normandie<sup>249</sup>. Pour ce qui est de la pratique, Borgia l'a trouvée semblable, ce qui est fort intéressant pour nous puisque nous tenons un témoignage sur l'universalité du jeu à cette époque. Quelques détails sont toutefois à préciser. Le maître donne des bonnets<sup>250</sup> et des souliers propres à jouer. Il s'agit d'un confort (chaussures souples) pas d'une différence de pratique. Hier en Pays basque, les joueurs utilisaient des sandales, aujourd'hui les fabricants proposent des chaussures de sport spéciales pour les salles. Mais le sol des jeux publics de Valence aurait vite raison de ces souliers en cuir mou, pensent ici les protagonistes. Cabanilla sait qu'en France et en Belgique, - voici donc un autre pays réputé pour

---

<sup>249</sup> La Salamandre, en l'honneur de François Ier, la Sphère, en souvenir de la sphéristique des Grecs, étaient aussi des enseignes communes pour les jeux de paume.

<sup>250</sup> De nombreuses représentations telle la *Vuë d'un jeu de paume*, voir I.2.3.1, montrent ces bonnets de drap blanc sur la tête des joueurs.

avoir des jeux de paume - le sol est pavé et bien égal, ce qui explique l'usage approprié des souliers des paumiers. La bride pour les bonnets est inutile à Valence sauf en cas de vent, ce qui semble montrer que le jeu est à ciel ouvert<sup>251</sup>. Les esteufs<sup>252</sup> de Paris, eux, sont bien différents, plus petits et plus durs qu'à Valence et de cuir blanc. D'autres archives, pour Tolède, parlaient aussi de grosse pelote en Castille. La bourre dont on a déjà parlé avec les statuts établis par Louis XI, ne correspond pas aux statuts des pelotiers esteuvers de 1594 puisqu'elle devait, pour les balles, être faite de morceaux et rognures de drap avec une bande de toile, ceci formant le peloton à serrer bien fermement avec de la bonne ficelle puis à recouvrir de drap blanc tout neuf, pour un poids de dix neuf estelins. Il est vrai que, selon les mêmes statuts, les esteufs, eux, doivent peser seize estelins, être " faits et doublez de bon cuir de mouton, pleins de bourre de tondeur aux grandes forces " <sup>253</sup>. Il se peut que les fabricants utilisent aussi des poils de chien, par économie. Ainsi la composition des balles en France évolue au cours de ce XVIe siècle. Les balles, les esteufs ou pelotes semblent être un peu différents en France et à Valence. Mais on joue avec la raquette en France dit Borgia. On a vu avec Erasme que l'usage n'en est pas absolu. Borgia évoque le frappé avec le poing, comme en Italie et le mot latin n'est pas balle mais *calceos*. Il s'agit d'un autre jeu. Scintilla fait maintenant une description de la raquette (*reticulum* en latin de Vives, comme chez Erasme) en cordes de boyaux, comme les grosses cordes des instruments de musique de l'époque. Enfin il donne quelques règles : si le joueur fait passer la balle sous la corde, cela donne le point à l'adversaire, et si elle bondit deux fois on marque la " chasse " au deuxième bond. Il faut renvoyer l'esteuf de volée ou après le premier bond. Les règles suivantes ont déjà été données par Erasme.

Avec ces deux textes, auxquels on pourrait ajouter celui de Cordier (dans les mêmes *Dialogues* pédagogiques), nous avons les règles du jeu de paume au XVIe siècle. Nous comprenons qu'il s'agit d'un même type de jeu, avec des règles communes mais dont la pratique diffère entre la France et la Castille principalement par l'organisation du métier de Paumier en France, alors que le jeu est public à Valence. De plus, le métier d'esteuvier a dû aussi faire évoluer la fabrication des balles et les Maîtres ont apporté la raquette, dont l'usage va se généraliser en France, certainement parce qu'il y a des fabricants, alors que la main nue reste la pratique commune à Valence, en ces temps comme aujourd'hui. De même, la tenue vestimentaire est prêtée, ou plutôt louée par les Paumiers. La couverture (toiture) des jeux de paume fait aussi partie des évolutions, sans doute accélérées par le

---

<sup>251</sup> Ceci rejoint l'information des archives, qui parle de pelotes récupérées hors du jeu par les religieuses. Il y avait une sorte de commerce des balles perdues du reste.

<sup>252</sup> Ici aussi le traducteur utilise les mots en usage en France mais le texte de Vives parle de *sphaerulas*, et de *pila*. Il prend le terme mathématique ou le mot qui donnera " pelota " en castillan et pilota en basque.

<sup>253</sup> Selon les statuts des paumiers raquetiers de 1594, p.531 (Lespinasse, 1895), d'après les *Ordonnances des Rois de France*.

statut privé des établissements français. Remarquons bien quel type de divertissement est prôné par ces humanistes : celui qui reste dans les limites de la raison, qui exerce le corps et l'esprit, divertit avec une mise d'argent sans abus. Il reste à découvrir si le jeu de paume pratiqué en ces temps correspond à la vision des maîtres et quels sont les usages observés, selon les témoins de l'époque.

### I.2.2.2. Un style journalistique et son réalisme

Considérons maintenant le *Journal d'un bourgeois de Paris*, écrit par Pierre de l'Estoile. Les mentions du jeu concernent majoritairement le roi Henri IV de France et de Navarre, issu du royaume navarrais. Si les rois ont la part belle dans le journal, nous trouvons aussi deux anecdotes, l'une concernant une jeune femme jouant à la paume et l'autre un accident mortel d'un enfant blessé en cours de jeu.

Nous apprenons dans le journal de l'an 1427, que vint à Paris en ce temps une femme nommée Margot, de “ XXVIII à XXX ans ” qui “ estoit du pais de Hennault jouoit le mieulx à la palme que oncques homme eust veu, et avec ce jouoit devant main derriere main tres puissamment, tres malicieusement, tres abillement, comme pouvoit faire homme ”. Cette information a été répétée par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du jeu, à commencer par Pasquier en 1607<sup>254</sup>, tellement elle paraît étonnante voire extraordinaire pour l'année 1427, puisque peu de femmes joueuses seront citées dans toute l'histoire du jeu et, qu'aujourd'hui encore, les femmes jouant à la pelote sont minoritaires au sein de la Fédération (environ 23% de licenciées en 2014). Elles ont même dû lutter pour être admises à jouer, comme nous le verrons ultérieurement. Il est important, pour nous, d'avoir le pays de provenance, pour continuer à révéler la répartition géographique du jeu, ici vers l'actuelle Belgique. L'âge de la joueuse montre une certaine expérience et le fait de venir jusqu'à Paris, pour se frotter aux meilleurs joueurs, nécessitait des acquis, la capacité de voyager et un tempérament de feu<sup>255</sup>. Son jeu est puissant et elle joue “ devant main ” (coup droit) et d’“ arriere main ”, c'est à dire avec le côté de la raquette où se trouvent les nœuds<sup>256</sup>, donc, vraisemblablement, du revers. Nous obtenons là une nouvelle information sur la pratique du jeu. Aujourd'hui, ce coup du revers est très aimé des joueurs de *Cesta punta*\* ou de grand *chistera* mais les joueurs de *paleta*\* ou de *xare* préfèrent changer leur instrument de main. Les paumiers, eux, voient dans le changement de main une perte de temps et d'efficacité. Ce sont des habitués du revers. Ainsi les avis sont partagés et différents suivant les

---

<sup>254</sup> Ceci montre que, au tout début du XVIe siècle, l'étonnement est le même qu'aujourd'hui. Pasquier qui ne consacre pas plus d'une page à la paume, mentionne en effet Margot. Le fait est donc marquant depuis son origine jusqu'au XXe siècle.

<sup>255</sup> Julien Desées a obtenu des renseignements sur Margot qui est partie dans la suite de Philippe le Bon, lequel s'est fait accompagner de personnages en vue lors de son voyage en France. Elle serait retournée dans son pays avec un joli pactole, encore arrondi ultérieurement par un périple dans les provinces belges. (Desées, 1967 : 21-23).

<sup>256</sup> Selon la définition du dictionnaire de Furetière, op. cit.

instruments et spécialités. La suite du *Journal* nous indique que Margot joue avec ruse et habileté, deux qualités reconnues et appréciées aujourd'hui à la pelote. Elle gagne face à tous les hommes, sauf les meilleurs. L'auteur mentionne aussi le lieu où elle joue, appelé Petit Temple, rue Garnier Saint Ladre, non sans ajouter que c'est l'établissement où l'on joue le mieux. Ainsi, les jeux ont leur réputation et les meilleurs joueurs se retrouvent dans le même. Voilà une femme de caractère, qui fait bien penser à la femme masculine de l'Épigramme 67 du livre VII de Martial déjà cité. La pelote féminine a aussi commencé avec quelques femmes de ce genre mais aujourd'hui elle s'est bien développée et touche un plus large public de jeunes filles et de jeunes femmes sportives tout simplement.

Dans le Journal de Henri III, au mois de mai 1588, Pierre de l'Estoile écrit un poème contant une partie de paume du roi contre des Parisiens. "Voiant qu'il perd, il fait chasse auprès de la corde". Comme on l'a vu avec Erasme, la "chasse" est plus ou moins avantageuse selon l'endroit où elle est placée et elle permet de changer de côté. On suppose ici que c'est une bonne "chasse" pour lui. Avec "ses seconds"<sup>257</sup>, il gagne trois jeux. Ainsi il y a au moins trois coéquipiers. Chez Erasme, il y en avait trois. Aujourd'hui on joue un contre un ou deux contre deux dans un trinquet. C'est à la longue paume ou au "rebot", donc sur un grand terrain, qu'il y a plus de joueurs dans une équipe. Puis, les adversaires égalisent, "viennent à deux" dit l'auteur, selon l'expression déjà expliquée<sup>258</sup>, enfin gagnent l'avantage, terme déjà évoqué aussi chez Erasme. Le roi doute alors "de la partie", "Aiant perdu un jeu si beau". Ceci montre que le jeu a été disputé, qu'il a été gagné à un moment clef, que le Roi accepte mal de perdre et sort du jeu, par dépit. Mais ensuite il "veult sa revanche". Ceci montre une caractéristique du jeu<sup>259</sup>, perdue avec la compétition, mais encore en vigueur au XXe siècle et présente dans les esprits jusqu'à aujourd'hui, tellement elle est liée, vraisemblablement, au caractère humain. Les adversaires du roi posent des conditions : il ne doit garder aucun de ses partenaires. En effet, toute partie a des règles définies juste avant. Elles proviennent d'une entente entre les joueurs. Le poète conclut : "Les Parisiens perdront le jeu, / S'ils lui livrent trop beau service !"

Ici nous comprenons que, en 1588, la question du service est primordiale. Il n'est pas souhaitable de bien servir. On risque d'y perdre le jeu. L'auteur rejoint l'étudiant d'Erasme qui voulait mettre son adversaire en difficulté dès le service, au lieu d'être courtois, comme cela se faisait dans les débuts du jeu.

---

<sup>257</sup> Que l'on nomme aujourd'hui partenaires.

<sup>258</sup> "A deux" signifie à deux points du jeu ou à deux jeux de la partie, comme énoncé plus haut, dans le dialogue d'Erasme.

<sup>259</sup> Caractéristique trouvée également dans notre mémoire (Mourguy, 2011), pour les parties de "rebot" puis de *blaid*, donc de pelote basque, au XIXe siècle.

Dans le Journal de Henri IV, en date du 18 mars 1590, la ville de Mantes se rend et le roi s’y rafraîchit et passe “ son temps à jouer à la paulme <sup>260</sup> “. Il y perd son argent contre les boulangers de la ville. Ils ne veulent pas lui donner sa revanche car ils “ avoient joué à couppecul en trois parties ”. Le lendemain, le souverain “ fait crier le petit pain d’un carolus à deux liards<sup>261</sup> ” et les boulangers supplient alors le souverain de prendre sa revanche au jeu, mais pas sur le pain. Notons bien cette notion de vengeance étroitement liée au jeu, comme nous venons de le signaler un peu plus haut. Le roi veut revenir sur les conditions, les règles établies en début de partie. Ses adversaires ne sont pas d’accord mais devront céder devant la réaction du roi qui a moyen de les faire plier en s’attaquant au prix du pain. Le vendredi 16 septembre 1594, lendemain de son entrée à Paris, le roi joue à la paume “ tout du long de l’après-disnée dans le jeu de paume de la Sphère<sup>262</sup> ”. Sa passion ne fait pas de doute, non plus que les qualités du jeu, régénérant par la distraction et par l’amusement de l’esprit, en alliant la dépense physique, comme en atteste le premier, le médecin Galien. Le samedi 24 septembre, il y joue “tout du long du jour”. “ Il estoit tout en chemise : encore estoit-elle deschirée sur le dos, et avoit des chausses grises, à jambe de chien (qu’on appelle) ”. La tenue du roi est assez négligée dans ce type d’activité de loisir mais adaptée à la pratique sportive. “ Ne pouvant bien aller à l’estoeuf, pource qu’il estoit las, dit qu’il ressembloit aux asnes qui faillent par le pied<sup>263</sup> ”. Puis le roi, bien conseillé, fait enlever son manteau à un nacquet, lequel se trouvait sous la galerie et avait dérobé “ une grosse de balles<sup>264</sup> ”. Ceci lui donne occasion d’arraisonner ledit valet et de se détendre. Le jeudi 27 octobre 1594, le “ Roy, aiant gangné, ce jour, quatre cens escus à la paume, qui estoient sous la corde, les fist ramasser par des nacquets et mettre dans son chapeau <sup>265</sup> “. Sur la fin du mois de mai 1597, Henri IV “ passoit son temps à jouer à la paume, et estoit d’ordinaire à la Sphère, où [...] Mesdames de Sourdis et de Sagone se trouvoient tous les jours, pour le regarder jouer ; se faisoit prester de l’argent par Madame de Mousseaux [...] ”, tout en préparant le siège d’Amiens pour lequel il part le mois suivant, donnant congé au jeu et à l’amour (Estoile, 1590 : 96). Le vendredi 19 juin 1598, “ le Roy s’en alla jouer à la paume, en son tripot du Louvre. Le mareschal de Biron tenoit le jeu, et le Roy le secondoit contre le prince de Joinville. Les estrangiers (des Hespagnols) y estoient qui le regardoient jouer ; aussi faisoient les dames... ” (Estoile, 1590 :120).

---

<sup>260</sup> De l’Estoile (1589-1593, t.V : 19).

<sup>261</sup> Un liard, monnaie de cuivre valant environ 3 deniers, quand le carolus, de billon et d’argent en vaut dix.

<sup>262</sup> De l’Estoile (1593-1594) Tome VI, p.228.

<sup>263</sup> (de l’Estoile, 1593-1594) Tome VI, p.230.

<sup>264</sup> Cf. signification dans le dictionnaire de Furetière, p.187, ou annexe 4, fichier 4.1, entrée “ balle ”.

<sup>265</sup> puis, dit tout haut : “ Je tiens bien ceux-ci, on ne me les dérobera pas : car ils ne passeront point par les mains de mes Trésoriers ! ” (de l’Estoile, 1593 - 1594) Tome VI, p.240. La chute ne concerne pas notre étude...

Ces récits, dont on a retiré une grande partie ne concernant pas expressément le jeu, montrent, à quel point ce souverain aimait et pratiquait le jeu à tout moment, en toute circonstance, soit pour se détendre (après son entrée dans Paris ou dans la ville de Mantes) ou pour se donner à voir<sup>266</sup> (aux dames, aux étrangers en visite), soit pour évacuer un trop plein d'énergie<sup>267</sup>, voire se préparer à la guerre (siège d'Amiens). D'autre part, le roi semble avoir un lieu de jeu préféré : la Sphère<sup>268</sup>. Il joue en chemise, comme les autres joueurs et avec des chausses à jambe de chien. Le costume du joueur a déjà été décrit et représenté<sup>269</sup>. Le château de Fontainebleau comprenait deux jeux où Henri IV jouait, tout comme nous constatons ici qu'il utilise le jeu de son palais du Louvre. Nous voyons aussi que Henri IV se plaît à seconder<sup>270</sup>. Et il joue avec des artisans. Ainsi les pratiquants sont de diverses origines et la noblesse s'y mêle aux roturiers, mais il y a des jeux publics, comme la Sphère, pour ces rencontres et des jeux dans les châteaux, où, dans ce récit, en tout cas, le roi joue avec ses pairs<sup>271</sup>. Nous voyons des *Hespagnols* intéressés par le jeu et des femmes spectatrices. Au XXe siècle, les clubs de paume seront privés et, en général, interdits aux femmes aux Etats Unis d'Amérique et en Angleterre. Une certaine ouverture récente ne peut masquer cette réalité. Nous voyons là une rupture avec l'héritage de la paume du XVIe siècle. Nous remarquons aussi, d'une part, que madame de Mousseaux prête de l'argent au roi pour le jouer<sup>272</sup> et, d'autre part, que le roi gagne de l'argent placé sous la corde. L'argent des paris se plaçait en effet sous la corde, selon d'autres sources. Déjà Erasme expliquait la nécessité de parier quelque chose. Le lien du jeu avec les paris, avec l'argent, ne se démentira pas au long des siècles<sup>273</sup> mais aujourd'hui il s'est réduit en France depuis que la pelote est un sport. Les paris se pratiquent entre certains habitués des trinquets pour les parties à main nue. Les *impresas* espagnoles, quant à elles, ont institutionnalisé les paris dans diverses spécialités et,

<sup>266</sup> François premier avait construit Chambord pour impressionner les hôtes de marque, les Chefs d'Etat emmènent leurs visiteurs entendre Carmen à l'opéra, Henri IV, lui, les conduit au jeu de paume où il fait le spectacle.

<sup>267</sup> Les historiens signalent cette force impétueuse qui doit trouver à se dépenser heureusement à la paume où il joue " *tout du long du jour* ".

<sup>268</sup> Il doit vraisemblablement ce nom au *sphaeristerium* ou à la *sphaera* des Grecs, donc à une ascendance supposée, plus qu'à la sphère, objet géométrique proche de l'aspect de la balle de jeu, appelée plutôt *paume* dans les textes.

<sup>269</sup> Cf. en annexe 3, fichier 3.13. *Bataille arrivée dans le tripot* de Jean-Baptiste Oudry. Cf. aussi *La partie de billard*, tableau de Jean-Baptiste Siméon Chardin (BNF Estampes) où le paumier est bien distingué par sa tenue blanche. Le blanc a d'ailleurs longtemps été la tenue pour les parties de pelote, aux temps anciens, comme au XXe siècle, avec une exception pour les joueurs d'Argentine qui ont importé leur mode de rayures bleues ou rouges durant quelques temps.

<sup>270</sup> Il ne tient pas le jeu mais se trouve près de la corde, plutôt pour attaquer ou parer les attaques, poste qui demande de la vivacité, des réflexes et de l'intelligence de jeu.

<sup>271</sup> Cependant, un Arrêt du Parlement de Navarre interdit le jeu dans la salle du Palais dudit Parlement le 21 mars 1736, ce qui semble montrer la capacité des joueurs à envahir des hauts lieux réservés à d'autres fonctions. Cf. folios 27 à 33 du registre des Arrêts dudit Parlement, AD 64, cote B4829. (J.Staes, 1982, N°3 des Documents pour servir à l'histoire du département des Pyrénées Atlantiques.

<sup>272</sup> Ce n'est pas fait exceptionnel puisque Guy Patin, docteur en médecine, raconte, dans une de ses lettres de 1649, tome I des *Lettres choisies de feu M. Guy Patin 1601-1672* éditées à Cologne, comment les commères de la Halle proposent à leur joueur fétiche, le Duc de Beaufort, de lui donner de l'argent à parier - et deux d'entre elles ont apporté 200 écus - dont il ne manquera jamais assurent-elles. Il faut dire qu'elles se pressent pour le voir jouer dans le tripot du Temple (Marais) au point de créer un peu de confusion : l'auteur en dénombre deux mille ce jour là (Patin, 1691).

<sup>273</sup> Voir les anecdotes dans notre mémoire (Mourguy, 2011) et la partie consacrée à ce thème au III.

actuellement, principalement pour la main nue en mur à gauche. Nous verrons cela dans le dernier chapitre. En France, au XXI<sup>e</sup> siècle, on a expérimenté les paris au *Jai Alai* de Pau, sans succès, et les paris en ligne se pratiquent un peu pour la *Cesta punta*.

Toujours dans le Journal d'Henri IV, Tome VIII, au lundi 18 février 1602, se trouve un grave accident. Un enfant de neuf à dix ans, frappé d'un coup de balle à la tempe, au jeu de paume près les cordeliers, en meurt au bout d'un quart d'heure. On se souvient de la narration de Montaigne. Certes les morts furent nombreux, soit par refroidissement après le jeu<sup>274</sup>, soit par accident ou blessure involontaire<sup>275</sup>, soit par dispute violente après le jeu<sup>276</sup>. Aujourd'hui encore les accidents mortels sont nombreux à la pelote. Il arrive régulièrement qu'un *pelotari*\* s'effondre après une partie, même amicale, dans les vestiaires.

En résumé, les chroniques s'accordent aux règles expliquées par Erasme et Vivès tout en les situant dans la vie réelle alors que les dialogues étaient imaginés par les pédagogues. Les femmes peuvent jouer même si elles le font rarement et elles viennent assister au jeu avec plaisir. Les rois de France aiment à jouer avec leurs pairs ou d'autres joueurs, dans leurs jeux ou dans des jeux publics et ils parient de l'argent. Le jeu peut provoquer des accidents parfois mortels. Il est intéressant de prendre connaissance maintenant de ce que voient les étrangers en visite en France, qui mentionneront peut-être des faits passés inaperçus chez les autochtones.

### I.2.2.3. Des témoignages de voyageurs

Le regard des visiteurs est intéressant puisqu'il permet d'avoir un point de vue différent, extérieur au vécu et de comparer des fonctionnements et des modalités de jeu. Nous retiendrons deux auteurs pour la simple raison qu'ils sont les plus diserts. Dans *Relations des Ambassadeurs Vénitiens sur les affaires de France au XVI<sup>e</sup> siècle*, recueillies et traduites par M.N. Tommaseo (Tome II), à

---

<sup>274</sup>274 En 1217 c'est Henri Ier de Castille qui meurt à l'âge de 13 ans d'avoir bu de l'eau fraîche après une violente partie de Paume. En 1316, c'est la mort de Louis X le Hutin par refroidissement, après s'être échauffé à la Longue Paume dans le bois de Vincennes. Jacques II d'Angleterre, meurt lui aussi d'un refroidissement après la paume. Même cause, même effet. Aussi la chambre des jeux de paume où l'on se change est-elle équipée d'une cheminée pour éviter les refroidissements. De plus les valets frottent les joueurs avec des serviettes, comme le dit notamment Furetière dans son dictionnaire à plusieurs reprises (à frotter, suer,...). Les accidents mortels font plutôt suite à des parties de longue paume, à l'extérieur donc.

<sup>275</sup> Le plus célèbre mort par accident lié de loin à la paume est Charles VIII, qui " se hurta du front contre l'huys " de la " galerie de Hacquelebac ", en son château d'Amboise, en menant " Anne de Bretagne, sa femme, ...veoir jouer à la paulme ceulx qui jouoyent aux fousséz du chasteau " le 7 avril 1498. L'épisode est raconté pp.305-306 du tome III, édition des Belles Lettres des *Mémoires* de Philippe de Commines, historien des rois de France, qui n'a pas assisté à la scène. (Commines, 1965).

<sup>276</sup> Cf. paragraphe précédent sur les interventions des autorités civiles et religieuses et le *Mémorial des Pyrénées* N°13 du dimanche 25 janvier 1846, pour le fait divers à Itxassou, selon les notes aimablement offertes par le Pr. Jean Haritschelhar. Voir le numéro 13 du *Mémorial des Pyrénées* année 1846 p.4, en annexe 4, fichier 4.2.

Paris Imprimerie royale en 1838, nous trouvons plusieurs mentions de la paume, notamment dans le Voyage de Jérôme Lippomano ambassadeur de Venise en France en 1577, écrit par son secrétaire.

Quant à lui, Sir Robert Dallington, instituteur anglais en voyage, évoque le *Tennis* à plusieurs reprises dans *The View of France, un aperçu de la France telle qu'elle était en vers l'an 1598*<sup>277</sup>.

Considérons la relation de Lippomano : p.504, nous remarquons que l'expression " di chi ha la palla in mano " , littéralement, 'de quelqu'un qui a la balle en main', est traduite par " ceux qui ont le pouvoir en main " , p. 505. Ceci nous montre le pouvoir de l'image de la balle, évoqué dans l'introduction du premier chapitre. Le secrétaire poursuit, p.567, en parlant de Henri III : " Tous les jours le roi se laisse voir à l'église, aux manèges des armes et des chevaux, au jeu de paume [...] " . Ainsi le jeu de paume prend place dans les activités régulières, même quotidiennes et démonstratives (" se laisse voir ") du monarque. Nous en déduisons, à la fois l'intérêt de sa personne pour le jeu, et l'importance de ce dernier pour la société de l'époque. Puis, p. 601, dans la description de Paris, il écrit :

*Cette ville est pleine de jeux de raquette<sup>278</sup> dont le nombre s'élève à plus de dix-huit cents et l'on calcule que mille écus<sup>279</sup> par jour sont dépensés, seulement en paumes<sup>280</sup> ; je dirai même davantage, ce qui paraîtra difficile et même impossible à croire ; mais tous ceux qui l'ont vu appuieront mon dire. Les Français se plaisent beaucoup à ce jeu, et ils s'y exercent avec une grâce et une légèreté sans pareilles.*

Les quantités d'écus dépensés sont étonnantes, en pensant que le salaire journalier d'un travailleur était d'environ 5 sous. Il se dépenserait donc environ 12 000 journées de labeur, pour une population d'environ 220 000 habitants. Le nombre paraît exagéré. L'auteur veut signaler à la fois l'importance du nombre de bâtiments<sup>281</sup> et l'importance économique, ce qui indique, par conséquent, le développement et l'impact du jeu dans la population parisienne. Les témoins du XIXe siècle auront tous à cœur de parler de l'importance des paris, des enjeux financiers donc autour de la paume ou pelote basque. Argent et jeu sont liés non seulement avec la question des paris mais aussi, à l'ère moderne, avec les constructions d'installations et les frais d'organisation des événements sportifs,

---

<sup>277</sup> Nous avons utilisé le texte traduit de l'anglais par E. Emerique, d'après un exemplaire de l'édition imprimée à Londres par Symon Stafford en 1604.

<sup>278</sup> Dans le texte italien, " giuochi della racchetta " .

<sup>279</sup> Un écu vaut environ trois livres, soit trois fois vingt sous, donc soixante sous, alors qu'un paysan gagne environ 4 à 5 sous par jour, un travailleur urbain cinq à six sous par jour et une femme deux à trois sous par jour.

<sup>280</sup> En italien dans le texte " si consumi ogni giorno più di mille scudi in palle " , où palle est le pluriel de palla, 'balle'.

<sup>281</sup> Un autre ambassadeur, François Gregory d'Ierny, accompagnant le légat du pape en 1596, attribuera 250 jeux de paume à Paris, " très beaux et très bien installés qui, dit-on, avant les dernières guerres, faisaient vivre jusqu'à 7 000 personnes " . Il recense par ailleurs 68 églises, 31 chapelles, 50 boucheries, 120 pâtisseries, 117 boutiques d'apothicaires, 140 drogueries... Seuls les cordonniers sont plus nombreux que les Paumiers : 523. Selon la traduction du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France*, de novembre-décembre 1885, p.p.4-6. Mais, en 1657, l'ambassadeur de Hollande ne comptera plus que 114 tripots à Paris (Trévoux, 1704 : 45). Ce dictionnaire tire l'information de Patin, où nous l'avons aussi trouvée. Ces deux témoignages sont plus fiables, comme l'indique Thierry Bernard Tambour (2001 :99).

aspects qui seront abordés dans la dernière partie. Remarquons bien que l’auteur ne parle pas ici de jeu de paume mais de jeu de raquette, expression qui n’a pas cours en France, qui est donc bien respectée par le traducteur. Ceci montre que l’utilisation de la raquette à ce jeu est courante, et confirme les dires des humanistes dans leurs dialogues précédemment étudiés. Plus loin, le traducteur traduit “ *palle* ”, ‘balles’ par paumes, mot utilisé en France avec différentes significations, dont celle-ci. L’auteur termine par le goût des Français pour ce jeu et leurs qualités : grâce et légèreté. Ainsi le côté physique, et, nous dirions aujourd’hui sportif, ne frappe pas le témoin. C’est l’aspect d’élégance qu’il retient. Les auteurs que nous étudierons à propos de la pelote basque et les chroniqueurs du *Courrier de Bayonne* ont également été sensibles à cette qualité du jeu de pelote. Il semble que cet élément soit persistant et caractéristique à la fois de la paume et de la pelote. Par ailleurs l’ambassadeur parle à nouveau de Henri III, âgé de 26 ans, p.614. “ Il meut son corps au jeu de la balle comme en Vénétie ”. Nous ne savons pas trop si l’auteur veut dire que le roi, contrairement à d’autres, joue comme à Venise ou si le jeu se pratique de la même manière à Paris et Venise. Mais la première hypothèse semble plus juste, puisqu’auparavant il s’émerveille de la façon incroyable de jouer des Français. Sa dernière allusion figure dans le portrait du roi : “ les exercices du corps ne l’amusent guère. S’il fait du mouvement c’est en dansant ou en jouant à la paume ”. Danse et paume se trouvent associés comme dans les récits des voyageurs en Pays basque au XIXe siècle. Il faut croire que les deux sont liés. C’est bien ce qu’a pensé et mis en scène un groupe d’artistes contemporains de Soule, dans son spectacle *pilotarhitza*, créé en 2005. Un autre artiste a eu l’idée de filmer les membres inférieurs des pelotaris pour montrer à quel point leurs mouvements était proches de ceux des danseurs. C’est aussi dans son ouvrage sur les danses du Guipuzcoa<sup>282</sup> que le célèbre écrivain Iztueta (1824) consacre un chapitre à la pelote basque.

Sir Robert Dallington pense que le “ jeu de Tennis [...] est plus en usage ici que dans toute la chrétienté réunie ; ce dont peut témoigner le nombre de places de Tennis dans tout le pays, en si grande quantité que vous ne pouvez trouver la plus petite bourgade ou ville en France, qui n’en ait une ou plusieurs<sup>283</sup>. ” Remarquons le substantif employé, c’est aujourd’hui le même pour la courte paume en Angleterre. Un autre existe “ Rackets ”. L’instituteur indique 60 jeux à Orléans et il ne sait combien de centaines dans Paris, en ajoutant “ ce dont je suis sûr, c’est que s’il y en avait la même proportion dans les autres villes, nous aurions deux places de Tennis pour une église en toute la France. ” Sur la capacité à bien jouer des Français, il ajoute qu’on pourrait “ penser qu’ils sont nés avec une raquette à la main ”. Il a aussi remarqué que “ les enfants eux-mêmes et quelques unes de leurs femmes jouent très bien ”. Voilà le seul témoignage parlant de jeu de balle pour les femmes, alors que dans les

<sup>282</sup> *Guipuzcoako dantza gogoangarrien kondaira edo historia*, ouvrage paru en 1824, dont nous aurons l’occasion de parler plus loin.

<sup>283</sup> Les citations de cette page sont tirées des pp.181-182 de *View of France...*

manuscrits enluminés, nous trouvons effectivement des femmes, plutôt des religieuses jouant avec des clercs. Et son destinataire a pu constater le fait à Blois, dit-il. Plus loin il s'indigne : les magistrats supportent “ que tous les pauvres citoyens et artisans y jouent, qui dépensent là, en un jour de fête, au tennis, ce qu'ils ont gagné pendant toute la semaine ” . Il compare cela au fait “ également nuisible ” de boire de la bière dans les cabarets anglais et ajoute “ il y a plus de joueurs de tennis en France, que de buveurs d'ale [...] chez nous. ” Soulignons qu'en Angleterre on joue aussi de l'argent depuis longtemps, comme le montrent par exemple les comptes de Henry VII, lequel a même donné quatre livres à un Espagnol pour avoir joué à la paume<sup>284</sup> (Young, 1833). Ce portrait montre assez l'importance du jeu, au point de supplanter le nombre d'églises, en le doublant. C'est significatif, et le témoignage ne se limite pas à la capitale - il parle de “ *la plus petite bourgade ou ville* ”-, contrairement au texte précédent. Ces étrangers, tant Vivès, que Lippomano ou Dallington, connaissent le jeu, qui est pratiqué dans leur pays et nous donnent un élément comparatif intéressant. Ainsi, les Français seraient les plus grands amateurs du jeu en Europe, les plus doués ou agiles ou élégants et tout cela s'articule bien. On fait mieux ce qu'on aime et on aime mieux ce pour quoi on a plus de facilités. Le jeu primerait sur la boisson (cf. ci-dessus), sur la religion, on l'a entrevu avec tous les interdits concernant les heures des offices, sur le travail, les arrêts des cours le montrent également. Et les sociologues et anthropologues pourraient peut-être en chercher les raisons, quand nous devons nous borner à un constat difficile à expliquer. Il y a un cocktail : aspect ludique<sup>285</sup>, aspect athlétique, aspect compétitif, aspect du jeu d'argent aussi, qui semble s'allier parfaitement aux tempéraments français du XVIe siècle et basque des XIXe et XXe siècles. Dallington évoque l'état des joueurs “ pauvres citoyens et artisans ”, ce qui confirme encore la popularité du jeu, dépassant largement le cadre de la noblesse. Il va plus loin en parlant de femmes et d'enfants qui jouent très bien. C'est le seul témoignage en dehors de Margot qui parle de femmes à cette époque. Pour les enfants, nous avons relevé un accident mortel<sup>286</sup> et quelques arrêts ou plaintes, dont ils sont les cibles. Enfin, l'expression qui nous semble convenir pour désigner l'attitude française est “ passion du jeu ” puisqu'on y dépense en un jour le gain d'une semaine. Et cela rappelle fortement les paris du XIXe siècle en Pays basque,

---

<sup>284</sup> In *Excerpta historica or Illustration of English history* de Young (1833) chez Samuel Bentley : Privy purse expences of Henry the Seventh, p.98 “ 1494, June 13, to a Spaynard the tenes pleyer £4 [...] 1495 March 8 To Hugh Denes for the Kinges losse at tenes 14s [...] 29 for the Kinges losse at the paume pley 7s8d [...] 1499 June 6 for the Kinges losse at tenes 8c ”. Il s'agit de don ou pertes successives (13 juin 1494 il donne 4 livres à un Espagnol pour jouer au tennis, 8 mars 1495 et 29 mars 1495, dettes) du Roi au jeu. Notons que le jeu s'appelle “ tenes ”, qui donnera tennis ou “ paume pley ”, soit jeu de paume.

<sup>285</sup> Avec les composantes de Huizinga déjà énoncées dont : “ une action libre, sentie comme “ fictive ” et située en dehors de la vie courante, capable néanmoins d'absorber totalement le joueur ”, et le mélange d'alea, souvent relevé par les divers écrivains, notamment au XIX<sup>ème</sup> siècle pour la pelote, et d'agôn qui sont des moteurs bien repérés de cette activité, en employant la terminologie de Caillois.

<sup>286</sup> Fait rapporté par L'Estoile. Le docteur Guy Patin, dans sa lettre du 7 avril 1645, signale “ un jeune Gentilhomme âgé de sept ans qui tomba dans une grande pleurésie pour s'être trop échauffé à jouer à la paume ayant même reçu dans le jeu un coup de pié au côté droit qui provoque la fluxion plus grande ”. Ce dernier fut guéri par treize saignées ! (Patin, 1691)

où l'on pariait son bétail, sa récolte à venir ou sa maison. Dallington poursuit : “ leurs balles sont en coton : mode qu'ils ont adoptée depuis sept ans : auparavant, elles étaient en cuir, comme chez nous ” . En 1591, la composition des balles change, selon notre informateur, du cuir au coton. Ces dires s'accordent avec ceux des étudiants de Vivès et avec les statuts, déjà cités, de 1594, du moins pour les balles, sachant que les esteufs, eux, utilisent encore le cuir. Nous voyons que les Anglais, comme les Français, et contrairement aux espagnols, choisissaient le cuir, pour leurs balles au XVIe siècle. Dallington fait ailleurs des allusions au tennis. Il ne veut pas être son propre juge par exemple et dit : “ faisons comme les joueurs de tennis qui se font juger par tous les spectateurs ” p.170. Nous trouvons un fonctionnement critiqué par certains, comme Alcoçer<sup>287</sup> (1558) , attesté par Patin dans sa lettre déjà citée et par d'autres auteurs. En Pays basque, d'une part on fait appel à des juges choisis parmi les spectateurs connaisseurs, parmi les *alcalde*<sup>288</sup> dans les provinces basques d'Espagne et, d'autre part, le juge pouvait faire appel à des spectateurs en cas de doute au XIXe siècle, mais aujourd'hui les juges sont seuls maîtres à bord. De même à la courte paume, il y a un juge officiel. Nous voyons une évolution qui prend en compte l'héritage du jeu ancien de la paume et s'affranchit peu à peu de certaines règles, en respectant la nécessité d'un jugement extérieur aux joueurs, logique évidente dès les débuts du jeu. Dallington juge, p.179, que “ le Français est immodéré [...] Car vous pouvez vous rappeler que nous les avons vus jouer ensemble au tennis au cœur de l'été et de la chaleur du jour, lorsque d'autres étaient à peine en état de sortir de chez eux. Ce jeu est immodéré en un temps hors de saison ”. Voici un nouvel argument montrant la passion pour le jeu de paume en France, peut-être expliquée par le tempérament “ immodéré ” du Français... Et plus loin Dallington ajoute :

*C'est celui-là qui vient à la place du Tennis jette sa bourse pleine de monnaie sur le cordeau de manière à lui faire rendre un son, comme s'il y avait dedans non moins de trente à quarante couronnes, quand parfois, par malechance nous nous apercevons que dans cette bourse il n'y a rien que du papier, quelques sous et doubles de cuivre, qui la font paraître si grosse quand elle ne contient en tout qu'à peine 18 pence sterling<sup>289</sup>.*

Cette fois l'auteur nous parle d'une tendance à tromper, que nous retrouverons très vite dans le traité de Manevieux. Et nous constatons encore que l'argent parié se place au niveau de la corde, par terre. En Pays basque, l'argent des paris se jetait aussi sur la terre de jeu, voir encore par exemple le texte de Chaho (1836) déjà cité.

En conséquence, le témoignage des étrangers permet de connaître l'importance matérielle du jeu en termes de nombre de joueurs et de bâtiments, sur l'ensemble du territoire de France et de la

---

<sup>287</sup> Dans son *Tratado del juego*, paru à Salamanque en 1558.

<sup>288</sup> Cf. *Voyage en Navarre* de Augustin Chaho (1836).

<sup>289</sup> 12 pence font 1 shilling et 20 shilling font une livre sterling, c'est le même principe de conversion qu'entre denier, sou et livre en France.

comparer à celle du jeu en Italie qui est moindre. Les femmes et les enfants jouent aussi et l'attrait pour le jeu et sa pratique sont immodérés, les dépenses en paris sont considérables et déraisonnables. L'utilisation de la raquette semble généralisée et, pour le revêtement des balles, la couverture en cuir, encore en usage en Angleterre, a cédé la place à la couverture de drap, comme en Espagne. Les spectateurs sont juges des parties. Les qualités des joueurs sont remarquées, notamment la grâce et la légèreté. Le roi ne fait pas exception à la règle et se montre au jeu.

#### I.2.2.4. Une opposition peu entendue

En France, des voix s'élèvent pour ou contre le jeu. Les emblèmes, gravures avec leurs commentaires en quelques vers illustrent la difficulté des auteurs à se prononcer pour ou contre le jeu. Les emblèmes V et XLI de Guillaume de la Perrière (1536), tirés du *Théâtre des bons engins*, montrent des joueurs, non caricaturés, en action dans un tripot. Dans le XLI, l'auteur énonce que le jeu est fait de réparties ou renvois de la paume qui demandent des efforts pour y répondre. Il compare le joueur au celui qui, par jeu lance un quolibet, doit s'attendre à être raillé en retour. Un texte de Barthélémy Aneau, dans *l'Imagination poétique* expose la vanité du jeu (Aneau, 1552). Le titre de l'emblème p.99 est clair : " *Grand et vain labeur* ". Le texte évoque les mouvements des joueurs, traite l'esteuf de chose petite et vaine qui donne de la peine aux joueurs sans rien produire d'utile. Il cite Cicéron qui était contre le jeu de balle ou le travail qui ne porte pas de fruit. Notons que le pédagogue Aneau fera cependant pratiquer des jeux de balle à ses élèves lorsqu'il dirigera le Collège de la Trinité à Lyon<sup>290</sup> et que l'emblème commence par reprendre les qualités du jeu de paume. Aneau a aussi énoncé, en 1537, les six " lois " de ce que nous appelons aujourd'hui *fair play*, pour les collégiens. Vivès les a reprises en 1539<sup>291</sup>. Nous voyons combien il est difficile pour les enseignants et pour les autorités d'avoir un avis tranché sur la pratique de la paume. Elle ne laisse personne indifférent, sans doute du fait qu'elle est largement répandue. Les médecins et les pédagogues sont convaincus de ses effets positifs mais les faits, tels les blessures, violences, débordements, viennent tempérer ce jugement premier. La pratique par des hommes passionnés, au point de dilapider leur fortune et de jurer, les habiletés, voire malhonnêtetés, de certains paumiers en France et de joueurs fourbes, un peu partout, amènent bien des réticences.

---

<sup>290</sup> Cf. Formulaire et Institution du collège de la Trinité de Lyon, 4 mai 1540, Archives de Lyon, BB58, fol 61, cité par Brigitte Biot (1996 : 459) dans son ouvrage *Barthélémy Aneau, Régent de la Renaissance lyonnaise*.

<sup>291</sup> Cf. ces règles, p.66 du catalogue de l'exposition *Jeu des rois, roi des jeux, le jeu de paume en France* (2001), qui eut lieu au château de Fontainebleau.

Don Juan de Zabaleta consacre un chapitre entier au jeu de pelote dans son *Dia de fiesta por la tarde* paru à Madrid en 1660<sup>292</sup>. Il rapporte d'abord les paroles des défenseurs du jeu, celles de Galien, en fait. Il accepte que le jeu ne soit pas mauvais en soi, mais trouve qu'il n'apporte rien de bien. Zabaleta développe une théorie contre ce jeu, qui salit, qui fait suer, qui demande qu'on se déshabille, et qu'on se trouve en tenue indécente en public, qui peut être affaire de tricheurs, dégénérer en bataille mortelle, qui emploie un vocabulaire réduit, pauvre, qui n'est d'aucun profit. Courir après une pelote lui paraît vain et il cite Cicéron<sup>293</sup> pour soutenir sa position. La vie lui semble trop brève pour ne pas occuper chaque instant à faire le bien. C'est au nom de la raison, des vertus de l'esprit à développer, qu'il prend position contre le jeu et pour la conversation.

En Italie, en 1675 (73 ?), chez Nanteuil, une gravure de Mitelli place le jeu de paume au même rang que les jeux de hasard, censés causer la perte des joueurs. Cet aspect, alimenté par la quantité énorme des paris, va développer une mauvaise image du jeu dans la société. Est-ce la cause du déclin ? On a vu dans le témoignage de Gregory d'Ierny (1596), que les guerres avaient eu pour conséquence de réduire le nombre de jeux de paume. Il ne faut pas négliger la peste qui, de 1619 à 1641, emporte près de deux millions de personnes, seulement en France, selon Thierry Bernard-Tambour (*Jeu des rois, roi des jeux*, 2001 : 72). Le fait de louer les vêtements aux paumiers a pu, en effet, refroidir les ardeurs de certains, par crainte de la contamination. Le déclin n'a sans doute pas une cause unique. Mais nous remarquons la persistance du jeu après l'apparition de la peste en 1327, alors que 30% de la population fut éliminée par la maladie en France, selon le *Dictionnaire du Moyen Âge* paru aux PUF en 2002.

Les arguments, pour les partisans d'un même camp, que ce soit pour ou contre le jeu, sont sensiblement les mêmes. Travail de toutes les parties du corps, exercice des capacités propres à mener la guerre, notamment nécessité d'user d'intelligence et de stratégie, entretien du corps et de l'esprit dans une activité qui distrait, qui égaye et donc fortifie le moral, sont pour les uns, les qualités de la paume. Et, pour les autres, efforts physiques trop violents, qui montrent un côté trop désordonné ou sale du corps, danger de mort, risque de perdre sa dignité, sa raison et sa fortune, de délaissier ses devoirs religieux, professionnels et familiaux, voire une dépravation des mœurs, sont les attributs de ce jeu. Aujourd'hui, même si le sport est décrié pour ses abus, tant au niveau du dopage que des débordements des supporters ou à propos des sommes énormes perçues par les joueurs, voire détournées par des dirigeants, personne ne s'attaque à cette nouvelle religion, largement défendue par les chefs d'Etats et portée au niveau mondial par l'organisation biennale de jeux Olympiques

---

<sup>292</sup> Le chapitre IX, p.159, s'intitule *La pelota*.

<sup>293</sup> Que nous avons cité dans les Anciens hostiles au jeu au I.1.1.

(alternativement d'été ou d'hiver). Cette vaste opération médiatique et financière a fait l'objet d'une thèse que nous aurons l'occasion d'utiliser dans un prochain travail sur la pelote basque des XXe et XXIe siècles<sup>294</sup>.

En forme de conclusion, ces témoignages du XVIe siècle, lequel est considéré comme l'apogée de la paume, nous ont permis de connaître les règles principales du jeu (voir le tableau récapitulatif ci-après), la plupart étant encore en vigueur aujourd'hui, notamment dans une spécialité de pelote basque, le "rebot". Ils montrent que le jeu se pratique largement, en Angleterre, Belgique, Espagne, Italie et France mais très nettement plus dans ce dernier pays, où le métier de Paumier a développé une forme de pratique évolutive quant au costume du joueur, aux instruments de jeu, au confort des joueurs. En effet, le Paumier donne du linge et des chaussures pour jouer ; la confection des balles se modifie et le drap remplace le cuir en France ; la raquette se substitue à la main, alors qu'en Espagne on joue encore à la main, avec des balles de drap, plus grosses, à ciel ouvert, sans chaussures spéciales. Les femmes et les enfants ne sont pas exclus de la pratique et le roi lui-même peut se mêler aux artisans pour jouer, comme les nobles le font avec les roturiers. La revanche est au rendez-vous. Les qualités d'adresse, de courage, de grâce et de légèreté sont présentes. Les paris soutiennent certainement la passion pour le jeu et sont inconsidérés. Cette pratique a donc des conséquences économiques non négligeables : nombre d'artisans et de valets (naquets), de bâtiments de jeu, d'écus ou de francs dépensés en location, en paiement de balles et en paris. Nous avons souligné que les dernières remarques (revanche, paris, passion, qualités des joueurs, une certaine économie du jeu) s'appliquent à la pelote du XIXe siècle. A propos de la pratique, paysans et nobles ou notables jouent ensemble, comme le roi pouvait jouer avec des roturiers. Le métier de Paumier ayant disparu il a été relayé par les trinquetiers, les organisateurs de défis et les artisans. Pour conclure ce paragraphe sur les jeux de paume, nous avons consigné dans un tableau les règles découvertes au fil des lectures. Ainsi se trouvent synthétisées les connaissances du jeu que nous avons pu déduire des divers témoignages.

Tableau n°2. Règles du jeu de paume découvertes avec les témoignages du XVIe siècle.

---

<sup>294</sup> Ce n'est pas la seule, mais nous avons consulté celle de Mickaël Garaboeuf (2005).

Nombre de coéquipiers	Trois
Engagement/service	Sur le toit, courtoisement puis service gagnant 2 <sup>e</sup> chance possible selon la faute au 1 <sup>er</sup>
Limites	Lignes à ne pas dépasser en hauteur La balle doit passer au-dessus de la corde tendue sur la largeur du jeu à mi- longueur
Prise et renvoi de la balle	De volée ou après le premier bond
“ chasse ” ou point suspendu pour la marque	La “ chasse ” se marque avec un objet là où la pelote fait son 2 <sup>e</sup> bond. Elle définit la nouvelle frontière entre les deux camps
Dispute de la “ chasse ”	On change de camp et on joue avec la nouvelle frontière à dépasser marquée au sol Dès que deux “ chasses ” ont été marquées, on joue l’une puis l’autre
Décompte des points marqués Les égalités des équipes ont des noms “ Quinzains ”, les deux ont 15 “ A deux ”, les deux ont trente et ont chacune à gagner deux échanges consécutifs pour emporter le jeu	Le premier échange gagné donne 15 Le deuxième donne 30 Le troisième donne 45 si l’adversaire a moins de 30 Et le quatrième donne le jeu si l’adversaire a moins de trente. Mais si les deux équipes sont à 30, le premier qui gagne marque Avantage, s’il gagne encore il prend le jeu, sinon il perd l’avantage. Il faudra pour emporter le jeu gagner deux échanges d’affilée
Nombre de jeux pour une partie	Trois. Ils sont marqués à la craie mais ...
Gain de partie	... Il faut avoir deux jeux d’écart avec l’adversaire pour gagner la partie

Après avoir lu ces témoignages de l'âge d'or du jeu de paume, et du début du XVII<sup>e</sup> siècle, qui ont permis de découvrir quelques règles, nous allons maintenant chercher la place du jeu dans la langue française et les règles du jeu dans les traités et les ouvrages écrits à partir de 1555.

### **I.2.3. Vocabulaire et pratiques évolutives (XIII<sup>e</sup> siècle- XVIII<sup>e</sup> siècle)**

Dans cette dernière partie sur le jeu de paume et ses liens avec la pelote basque, nous voulons aborder de plus près les aspects techniques du jeu et son impact dans la société par l'introduction de son vocabulaire dans des expressions courantes. Pour cela, nous ferons appel au *Dictionnaire universel* de Antoine Furetière, dans sa deuxième édition, revu et corrigé par M. Basnage de Bauval (1702). C'est suivant la même méthode que nous interrogerons les dictionnaires basques, dans le chapitre II, pour connaître le jeu de pelote en Pays basque. Puis nous mentionnerons les diverses explications sur la façon de compter les points à la paume. Enfin nous nous appuierons sur quelques archives et nous étudierons les pages significatives de traités sur la paume pour établir des liens plus précis entre la pratique de la paume et celle de la pelote basque. L'évolution du jeu de paume entre le XIII<sup>e</sup> siècle et le XVIII<sup>e</sup> siècle prendra naturellement place dans ce dernier sous-chapitre.

#### **I.2.3.1. Un vocabulaire spécifique à la paume**

Il y a un vocabulaire du jeu. Dans les textes grecs et latins, nous avons déjà repéré quelques mots, comme *sphaera*, *sphaeristerium*, *sphaeromachiae*, *pila*, *ludere datatim*, *raptim*, *expulsare*, *reddere*, *rapere*, dont nous avons déjà parlé, ainsi que les noms des jeux de balle connus alors. Il fallait donc distinguer assez précisément les diverses façons de jouer car elles étaient bien perçues par les joueurs et les spectateurs. Par exemple, donner (*ludere datatim*) est bien différent d'arracher (*rapere*) et montre que les jeux considérés sont de nature assez éloignée. Les humanistes Cordier, Vivès et Erasme, à leur tour, s'expriment en latin pour parler du jeu de paume et ils utilisent les mots des anciens Grecs ou Romains, comme *sphaeristerium* ou *pila*, pour faire apparaître la filiation du jeu de paume, nommé *pila palmaria*<sup>295</sup>, avec une civilisation qu'ils admiraient. Cependant, d'une part, les jeux romains étaient mal connus de ces érudits et, d'autre part, le jeu de paume leur était familier. De plus, il fallait que leurs élèves utilisassent un vocabulaire adéquat. Les écrivains ont vraisemblablement créé un vocabulaire latin de la paume. Notons que la " chasse " se traduit par

---

<sup>295</sup> Selon l'abbé Théophile Cochard (1888 : 297), l'expression *lusus pilae cum palma* est utilisée dans un acte de 1356. *Pila palmaria* en dériverait.

“ *terminus* ” ‘borne, limite’<sup>296</sup> dans le texte d’Erasme. Ceci correspond bien au terme espagnol *raya*, ‘raie’ et au terme basque *arraia* qui, dans le jeu de “ rebot ”, désignent la “ chasse ”. En effet, celle-ci est une nouvelle frontière, une nouvelle ligne, borne ou limite à dépasser pour celui qui la tire. Nous relevons aussi les termes *mittere*, ‘envoyer’, “ *revolantem* ” de *revolare*, pour pousser, *remittere*, ‘renvoyer’ (ou “ *repulsurus* ”), “ *transvolet* ” pour recevoir, du verbe *transvolare*, ‘traverser en volant’ et l’impératif *accipe*, du verbe *accipere*, ‘prendre pour faire venir à soi’, ainsi que le substantif *reticulum* pour désigner la raquette (*racchetta* en italien) chez Erasme ou Vivès<sup>297</sup>. Ce vocabulaire latin est utilisé par tous les écoliers, les élèves des premières universités, tandis que d’autres termes, plus communs, ceux de la langue française, parsèment les documents d’archives, que ce soit ceux de la justice ou des communautés de villageois, ou encore les comptes des grands familles du Royaume et, bien sûr, les textes des écrivains utilisant le français. *Accipe* pourrait se traduire par *tenez*, terme qui a fait débat. En effet, durant la bataille d’Altopascio en 1325<sup>298</sup>, dont Donato Velluti se fait le chroniqueur, il est question de jeu de *palla* ‘balle’ et de *tenes*, jeu auquel se convertissent alors les Toscans, en y jouant avec les Français<sup>299</sup>. Certains y ont vu la première mention du *tennis*. En consultant l’*Etymologicon linguae anglicanae* de Stephen Skinner, daté de 1671, on trouve, il est vrai, l’étymologie “ *tenetz* ” pour le terme “ tennis ”. Néanmoins, Pio Rajaa dans *Per la storia del Tennis, Marzocco* du 12 février 1910, juge impossible que “ *tenez* ” avec l’accent sur la dernière syllabe ait pu devenir autre chose que *tenesse* en Toscane. La question reste donc entière.

Nous avons trouvé un autre nom pour la paume. On parle de jeu de la bonde, en 1300 dans une poésie d’un recueil du théâtre français, le *Miracle de Notre Dame*<sup>300</sup> et dans le *Roman du Comte d’Anjou*, daté de 1316<sup>301</sup>. Aux Archives Nationales, Jean-Michel Mehl a trouvé la mention : “ jeu de

---

<sup>296</sup> Traduction du dictionnaire Gaffiot pour *terminus* comme pour tous les autres termes latins.

<sup>297</sup> Les auteurs se sont appuyés sur les écrivains latins, sans savoir toutefois si les termes correspondaient à une même réalité. Ainsi on trouve chez Ovide, dans le livre III, 360 de *De arte amandi* : “ Reticuloque pilae leves fundantur aperto : Nec, nisi quam tolles, ulla levanda (movenda) pila est ”, soit “ Lorsque la balle arrondie va rebondir sur de larges raquettes, ne touchez qu’à celle que vous voulez lancer ” dans la traduction de H. de Guerle, sur le site Itinera Electronica de Bibliotheca Classica Selecta (Université de Louvain).

<sup>298</sup> In Donato Velluti, *Cronica di Firenze dall’ anno 1300 in circa di fino al 1370*, p. 34 (Velluti, 1731).

<sup>299</sup> Dans le texte de Velluti : “ gincava tutto il di alla palla con loro, ed di quello tempo si comincia di quà a giuocare a tenes ”, soit : ‘ il jouait tous les jours à la balle avec eux et c’est de ce temps qu’on a commencé ici à jouer au ten ’.

<sup>300</sup> Thomassin, t. III 1725, p. 81 vers 2325. Dans le conte *La fille du roi de Hongrie*, où la jeune fille naufragée est sauvée par le sénateur et parle avec le roi d’Ecosse “ Et que je fu en mer boutée /Sanz avoir qui me gouvernast ? / Cuidiez-vous que point me grevast ? / Car souvent la mer par mainte onde / Jouoit de moy comme a la bonde ”. In (d’Allemagne, 1880) : “ Cuidez-vous que point me grevast ? / Car souvent la mer par onde / Jouoit de moy comme à la bonde, / Elle me jettoit puis çà, puis là ”.

<sup>301</sup> In Merdrignac (2002 : 300) : “ Tant il avint qu’après la messe / Un jour en esté trois ou quatre / Fuilz de borjois, pour eulz ebatre, / Prez de l’ostel ou elles ierent / Le gieu de bonde commencierent, / L’un fiert l’estuef, l’autre rachace, / Chascun pour faire bonne chace. ”

paume que l'on appelle au païs de Lisieux a la bonde ”, dans un document daté de 1395<sup>302</sup>. (Mehl, 1990 : 40). Mais ce nom devait être utilisé uniquement dans ces territoires et se perd par la suite.

Les termes des joueurs français nous sont restés, de manière certaine, dans un dictionnaire écrit à la fin du XVIIe siècle et complété en 1702. Tout en citant régulièrement celui de Ménage, il est plus conséquent que ce dernier par rapport à notre thème. Nous avons relevé 139 mentions du jeu de paume dans les divers articles de ce *Dictionnaire universel* de Furetière, soit dans les définitions mêmes, soit dans les exemples d'utilisation des mots, soit encore dans les expressions usitées en ce temps, et parfois encore aujourd'hui, provenant du vocabulaire des paumiers ou du jeu lui-même<sup>303</sup>. Dans ce compte, les termes de jeu sont au nombre de 70. Il y a donc, d'une part, un véritable vocabulaire de la paume et, d'autre part, une entrée des usages de la paume dans la langue commune. Ceci montre à quel point ce jeu a été répandu et qu'il est encore bien connu à la fin du XVIIe siècle en France, puisque les expressions venant de la paume sont utilisées en toute connaissance de leur origine.

Le lieu de pratique est particulier<sup>304</sup> et possède des éléments de jeu comme la grille\*, l'ais\*, le tambour\*, le dedans, le toit des galeries, appelé aussi rabat<sup>305</sup>, les filets et nattes pour amortir les coups, les traits peints pour visualiser les “ chasses ”. Ces mêmes mots sont aujourd'hui employés à la courte paume, et, pour certains en pelote basque. Le matériel utilisé est spécifique, ainsi que la tenue des joueurs<sup>306</sup>. Le personnel, depuis le maître jusqu'aux valets, est nommé : Paumier, Tripotier, Tripotière, naquet, marqueur, valet paumier. Les joueurs s'appellent second ou premier dans la partie de quatre. Et les termes pour désigner les lieux, le vocabulaire du jeu lui-même, technique ou utilitaire, donnent une soixantaine d'entrées chez Furetière. Pour illustrer le jeu de paume dont Furetière donne le vocabulaire, cf. ci-après une gravure du XVIIIe siècle.

---

<sup>302</sup> AN JJ148/235 (1395), citées par Mehl (1990).

<sup>303</sup> Cf. Annexe 4, fichier 4.1., pour les définitions et expressions recopiées dans les tomes 1 et 2 numérisés du dictionnaire de Furetière, consultés sur Gallica. Toutes les citations de ce paragraphe, sauf mention contraire en note, sont issues de ce dictionnaire.

<sup>304</sup> Nature et couleur du sol dit pavé ou rabot et des murs, taille, architecture intérieure avec des galeries d'où on peut voir les joueurs, portes d'entrée dans le jeu ; types de jeux : carré ou à dedans et nouveau nom générique : tripot.

<sup>305</sup> Selon Ménage, le terme “ rabat ” viendrait d'ailleurs de la paume car ce toit sert à rabattre les balles dans le jeu.

<sup>306</sup> Cf. Raquette à cordes de boyau, raquetton, battoir, palette, timbale (pour le jeu de volant) à propos des instruments. Quant aux balles différentes pour jouer, elles se nomment pelotes, pelotons, esteufs, corbeille pour les balles dite corbillon, grosse de balles et chaussons à semelle de feutre pour les joueurs in (Furetière, 1702).



XVIII<sup>me</sup> siècle - Le bonnet des joueurs sert à tenir la chevelure. Les couleurs ne sont pas réalistes : le tenue était blanche. Le marqueur, debout dans la porte, se protège à l'aide d'une raquette.

Fig. 9. Vuë d'un jeu de paume (XVIIIe siècle), coll. Musée Carnavalet

Nous notons que le jeu de “Boutte-hors”, représenté par Jean Le Clerc II (cf. ci-après) en 1587 ou par Stella et Bouzonnet en 1657, n'est pas présent dans ce dictionnaire, bien que le terme “boute hors” y soit, ainsi que “bouter” avec la précision “acception basse” ou “vieux mot”, employé “par le bas peuple & les païsans, & en Picardie<sup>307</sup>”. Ainsi, le jeu a-t-il vraisemblablement perdu de son intérêt. Il a dû progressivement être remplacé par le jeu de paume, plus complexe, plus intéressant, ouvert aux écoliers, d'autant que le nombre de jeux n'a cessé d'augmenter jusqu'à la fin du XVIe siècle, selon les divers témoignages. Le mot “bonde”, qui désignait autrefois le jeu de paume, n'a plus non plus cette signification chez Furetière. Les évolutions se font dans le sens d'une suprématie du jeu de paume, puis de son déclin.

Nous remarquons le verbe “butter”, qui a perdu son sens ensuite en France, mais s'employait couramment au XIXe siècle et s'emploie encore aujourd'hui à la pelote basque, comme dans d'autres sports. Il faut ajouter que la signification de ce verbe employé par les joueurs de pelote basque est très particulière. On l'emploie avec le sens d'“engager”. Certes, on vise sans doute un but à l'engagement

<sup>307</sup> In op.cit. Rappelons que la Picardie est un haut lieu du jeu de longue paume, encore à cette époque, et que cette activité est même devenue un sport fédéral. Voir le paragraphe I.3. à propos des jeux picards.

mais on vise un but aussi à d'autres moments du jeu et les Basques ont, de fait, réduit l'utilisation de ce terme au seul engagement. Les autres verbes employés dans le jeu sont "coupper", "doubler" qui correspond au *doble*<sup>308</sup>, "forcer, empaumer, passer, pousser, chasser loin, ramener, rechasser, prendre à la volée, sauver la grille, le filet". Il emploie aussi "faus-bond, faute, marqueur". Les deux premiers s'emploient encore mais le dernier non.



Fig. 10. Jeu de Boutte-hors, Jean Le Clerc II (1587), BNF Estampes

Les expressions ou les pratiques de la paume ont donné des proverbes comme "jouer argent sous corde" pour dire "jouer argent comptant" car les joueurs de paume mettent ordinairement l'argent qu'ils jouent sous la corde. Nous en citons ici quelques unes. "Donner beau : jouer un coup facile à prendre", devient figurément, "le donner beau à quelqu'un", lui procurer une occasion favorable de dire ou de faire ce qu'il désirait. Cette expression rappelle qu'on dit encore aujourd'hui au Pays basque "donner la belle" ou "livrer des pelotes" dans ce sens de "donner beau". Le substantif

<sup>308</sup> La balle bondit deux fois (ou plus) avant d'être prise.

“ Bisque ” apporte deux expressions proverbiales<sup>309</sup>. “ Faire quelque chose du second bond ”, soit de mauvaise grâce vient également de la paume où la balle ne peut se prendre après le second bond et fait “ chasse ”. Mais “ prendre la balle au bond ”, se dit encore aujourd’hui et “ faire faux bond ” aussi, bien que l’acception ait un peu changé depuis l’époque de Furetière où elle désignait à la fois manquer à un devoir d’amitié, à une promesse et faire banqueroute. “ Marquez cette chasse ” pour dire remarquez votre action, je m’en ressentirai en temps et lieu ou encore “ chasse morte ” pour une action sans suite, ne se disent plus. De même, “ tenir bien son coin : parler juste et à propos quand vient son tour ”, s’est perdu. “ Friser la corde ” avait aussi un sens figuré, notamment en justice. “ Renvoyer l’éteuf ”, c’est répondre vertement, “ trouver un hazard ”, c’est acheter quelque chose à fort bon marché. De même, “ quarante-cinq ” et “ ramener<sup>310</sup> ” ont apporté des expressions proverbiales.

En tout, 23 termes donnent lieu chacun à une, deux, voire trois expressions figurées, dont la plupart se sont perdues aujourd’hui. Quelques autres sont restées dans le langage, mais sans être reliées aux règles et expressions du jeu de paume. On parle encore, par exemple, d’“ enfants de la balle ”, mais pour désigner les fils de comédiens ou les comédiens, et ce, parce qu’ils ont pris place dans les jeux de paume, comme nous l’avons déjà signalé. Mais l’explication en est méconnue alors qu’au XVIIe siècle, la mémoire du jeu était assez vivace pour entrer dans le langage courant avec la force de ses images.

Nous avons été surpris de ne trouver ni le mot “ pic ”, ni l’expression “ tomber à pic ” chez Furetière. Ils sont cependant employés à la paume. L’expression est encore en usage du reste dans le langage commun et “ pic ” est un coup répertorié également en pelote basque. C’est le fait, pour la pelote, de tomber exactement à la jointure du mur et du sol, ce qui a pour effet de la faire rouler, assurant ainsi le point au joueur qui l’a lancée.

Nous remarquons une dernière expression, “ le premier coup est pour les Dames ”, c’est à dire qu’il n’est pas compté pour le gain de la partie<sup>311</sup>. Ceci nous rappelle un usage qui a tendance à se perdre à la pelote basque. Le chanteur ou compteur de points en Pays basque, demande aux joueurs “ à

---

<sup>309</sup> “ Bisque, terme de jeu de Paume, est un coup que l’on donne gagné au joueur qui est plus foible, pour égaler la partie par cet avantage, & qu’il prend quand il veut une fois en chaque partie. Quelques uns en ce sens derivent ce mot de bis capis, parce que d’ordinaire on la prend après un avantage qu’on vient de gagner, & ainsi on prend deux coups en même tems (Furetière, 1702 : 236).

On dit proverbialement à un homme sur qui on se vante d’avoir de l’avantage en quelque chose que ce soit, qu’on lui donneroit quinze & bisque. On dit aussi qu’un homme prend la bisque, quand il quitte son travail ordinaire pour se promener, pour se divertir, & sur tout quand il le fait rarement, & sans rien risquer pour les affaires ”.

<sup>310</sup> “ Quarante et cinq, est un grand avantage qu’on a en quelque partie qu’on joüe, en quelque affaire qu’on poursuit ; par une figure empruntée des parties de Paume, où celui qui a gagné trois coups a les trois quarts du jeu. Ce plaideur dit qu’il a des conclusions du Parquet en sa faveur, il croit avoir quarante -(signe bizarre)-cinq sur la partie. P.656. Ramener, est aussi un terme du jeu de la longue paume qui signifie, Rechasser l’éteuf, le prendre à la volée ”.

On dit proverbialement qu’on a bien ramené quelcun ; pour dire, qu’on l’a querellé, contredit, rabroüé sur quelque chose qu’il avoit dite mal à propos ” (Furetière, 1702 : 631).

<sup>311</sup> Notons qu’à la longue paume, cette règle est en usage au XXe siècle.

bon ? ” au moment du premier engagement. Ainsi il ravive un temps où le premier échange ne comptait pas, on ne jouait pas “ pour de bon ”, sans doute en référence à ce “ coup pour les Dames ” dont parle Furetière<sup>312</sup>. Nous faisons également un lien entre cet usage et l’annonce “ *a la nobia* ”, lancée comme la précédente par le chanteur/compteur en Pays basque, annonce qui précède le dernier engagement cette fois, et il n’est pas pour rien puisqu’il est lié à la victoire<sup>313</sup>. Deux moments essentiels du jeu se rattachent aux Dames, tous deux rappelant que les hommes ont pour objet de conquête la femme, la future mariée et que le jeu est simulacre<sup>314</sup> de combat, voire de guerre.

Nous avons encore remarqué le mot “ tripot ” que Furetière explique par l’invasion des jeux par des troupes de comédiens, danseurs de corde et de sauteurs, ce que nous avons pu constater effectivement dans les archives, notamment de la ville de Bayonne pour le jeu Maubec. Tripot viendrait de *tripudiis*. Si l’ancien verbe “ triper : sauter, danser ”, a souvent été évoqué pour expliquer tripot, en parlant des sauts des joueurs, c’est la première fois que nous trouvons une explication assez raisonnable à propos de l’utilisation de ce substantif pour désigner le lieu/jeu de paume, mais elle semble erronée<sup>315</sup>.

Notons encore que “ baller ” signifie danser et “ balloter ” se renvoyer la balle sans jouer partie, soit, peloter. Les termes sont donc très proches du jeu de balle à la danse, ce qui ne manque pas d’évoquer, pour nous, le ballet des joueurs de pelote dont nous avons déjà parlé. Ainsi, au XVIIe siècle, le fait d’appeler tripot un jeu de paume devait-il être assez naturel, d’autant que, dans ce paragraphe dédié au vocabulaire nous ne pouvons omettre de signaler la connotation particulière de bien des mots employés à la paume. Ainsi peloter, tripoter, s’emploient aussi dans le langage courant du XXe siècle à propos des relations intimes et des plaisirs charnels. Du reste, à l’origine, le tripot désigne une intrigue amoureuse<sup>316</sup>. Aussi la paume et les relations intimes ou les expressions paillardes se trouvent-elles étroitement mêlées.

---

<sup>312</sup> C’est encore vraisemblablement un de ces rites perdus, lieu du sacré, que les jeux transmettent, comme le pense le philosophe Jacques Henriot déjà cité : “ Un grand nombre d’activités jadis magiques ou utilitaires paraissent être devenues des jeux ”. En fait, si l’on se réfère à Benveniste, le jeu a pris seulement les rites, sans retenir le sens sacré, en l’occultant même.

<sup>313</sup> Voir à ce sujet, le paragraphe “ Des humanistes pour expliquer le jeu ” au I.2.2.1.

<sup>314</sup> Ici, entre *Agôn* et *Mimicry*, selon la terminologie de Caillois.

<sup>315</sup> Il semble qu’en réalité le jeu de paume se soit appelé tripot avant d’être utilisé par ces danseurs de cordes et comédiens. En effet, nous avons trouvé, comme première mention de comédie dans un jeu, une interdiction faite à un Paumier de Paris d’accueillir des comédiens en 1621, tandis que François Villon utilise le mot tripot, apparemment pour désigner un jeu de paume, dans son *Grand Testament* en 1497 : “ S’il sceust jouer en un Tripot / Il eust du mien le Trou Perrette ” vue 82, in version électronique Gallica. Il parle de pelote dans la vue 13. Ménage ajoute à ce propos p.547 : “ Où Marot a fait cette Note : le Trou Perrette, Un Jeu de Paume de Paris ”.

<sup>316</sup> Cf. le *Trésor de la Langue Française* “ Att. ds Ac. dep. 1694. Étymol. et Hist. 1. a) 1174-78 tripout “ acte amoureux ” (Etienne De Fougères, Livre des manières, éd. R. A. Lodge, 1117); b) fin du XIIe siècle. “ action de tripoter, d’intriguer ” (Béroul, Tristan, éd. E. Muret, 4, 4346); 2. 1461-62 “ lieu entouré de murs, aménagé pour jouer au jeu de paume ” (Villon, Testament, éd. J. Rychner et A. Henry, 1958) ”.

Enfin, le jeu de paume est souvent employé par Furetière dans des exemples pour expliquer des mots, comme amortir, essayer, étriller, rouer. Nous en déduisons que le jeu est présent à son esprit, donc sans doute à celui des contemporains pour qui il écrit, et représente le bon exemple à donner pour illustrer une définition. Toutes ces remarques apportent des arguments en faveur d'une prégnance du jeu à la fin du XVIIe siècle, au moins dans les milieux cultivés. Cependant, Furetière indique : " la plupart des Marqueurs sont de pauvres Paumiers ". Veut-il ainsi parler de Maîtres qui ont perdu leur situation par désaffection de leur jeu par les joueurs ? Ce serait une indication sur le déclin du jeu, fermé du moins.

Pour conclure, nous constatons que le vocabulaire de la paume est riche au XVIIe siècle, qu'il a pénétré la langue commune, notamment par les images fortes qu'il véhiculait, images propices à illustrer des situations de la vie courante. Le jeu est par ailleurs mêlé aux plaisirs charnels, aux relations des sexes opposés. Enfin certaines des expressions perdurent au XXe siècle et une partie du vocabulaire aussi, attaché à des techniques et au jeu, en particulier en pelote basque. On retrouve également des pratiques dont on a perdu le sens originel.

### I.2.3.2. Une façon de compter posant question

La première référence connue du système sexagésimal appliqué à la Paume, donc la première mention de la façon de compter à ce jeu, date de 1415. Selon les historiens du jeu, dans un de ses poèmes allégoriques, John Lydgate décrit le siège de la ville de Harfleur par Henry V et compare en effet l'assaut du roi d'Angleterre au jeu qui donne 15, 30, 45, 60. Cette façon de compter à la Paume apparaît aussi dans un des poèmes de Charles d'Orléans, daté de 1439, cette fois, pour parler des divers moments ou âges de sa vie. Il est donc avéré, qu'au XVe siècle, on compte à la paume selon ce système sexagésimal encore en vigueur aujourd'hui. Mais chacun se demande pourquoi on compte ainsi. Nous avons vu que Erasme, en 1524, ne connaît pas l'explication. C'est donc au XVe siècle qu'il faudrait chercher une justification.

Dans le texte du *Jeu de paulme moralisé*, traduit du français en hollandais par le juriste Jan van den Berghe(n), *Dat Kaetspel Ghemoralizeert*, daté de 1431 à Bruges, date corrigée en 1477 à Louvain, l'auteur ne nous éclaire pas beaucoup en donnant une explication pieuse à savoir, le juste voit sa récompense multipliée par 15<sup>317</sup>. L'auteur français, inconnu, compare " les accessoires et les règles du

---

<sup>317</sup> L'exemplaire que nous avons consulté à la BNF a été publié à Louvain en 1477. La date de composition du *Jeu de paume moralisé* serait 1435, selon son auteur qui se dit " simple lay homme, tondeur de draps en Bruges ", auteur d'une *ballade* sur le même jeu (f°68r°23) selon le manuscrit étudié par Luc Schepens, ms.11120-22, conservé à la Bibliothèque Royale, à Bruxelles et serait né vers 1375 selon les déductions de Luc Schepens. " Le Livre du jeu de la paulme moralisé ", in *Revue belge de philologie et d'histoire*, Tome 40, fasc.3, 1962, pp.804-814. [url:/web/revues/home/prescript/article/rbph/0035-0818\\_1962\\_num\\_40\\_3](http://web/revues/home/prescript/article/rbph/0035-0818_1962_num_40_3) consulté le 12 mars 2015.

jeu de paume aux nécessités et aux règles de la vie spirituelle ” (Schepens, 1962), alors que Jan Van den Berghe signe, lui, une allégorie de la pratique judiciaire et non de la vie spirituelle, comparant les péripéties des cours de justice à celles du jeu de paume. Ces explications ne résolvent pas la question. Force est de constater que ces hommes du XVe siècle, voire de la fin du XIVe siècle pour le tondeur de drap ne détiennent pas non plus la clef de l’énigme. C’est dire si la façon de compter est ancienne, puisque nous remontons à la fin du XIVe siècle sans trouver le sens de cet usage. On compte en utilisant le système sexagésimal, comme faisaient les Sumériens ou les astronomes et les géographes grecs. Il semble, du reste, que la complexité des règles ne soit pas un problème pour (i.e. ne rebute pas) les joueurs et peut-être est-elle même un élément moteur du jeu. On amènerait des difficultés supplémentaires pour corser le jeu. Les initiés s’y retrouvent et les autres moins. Mais le jeu est fait par, et pour les joueurs.

D’autres auteurs ont essayé, depuis, de trouver une raison à l’utilisation de ce système sexagésimal.

Heinrich Gillmeister, a donné une explication à partir des sommes minimales mises sur un coup et de la valeur d’un double royal d’or, soit 60 sous tournois, le gros denier tournoi valant la quinzième partie du sou tournois<sup>318</sup>. Cette explication se comprend mais l’utilisation de nombreuses monnaies de valeurs différentes, d’une part, et, d’autre part, les sommes indiquées ça et là pour les paris, ne s’accordent pas à cette explication, alors que la façon de compter est la même en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Hollande, en France, en Europe.

Scaino, dans son traité sur le jeu *Giuoco della Palla di messer*, paru en 1555, donne son interprétation. Il part du principe que les noms des choses ne sont pas dus au hasard mais liés au but dans lequel elles sont utilisées, à la réalisation duquel elles tendent. Il expose les différentes façons de gagner un jeu, soit la victoire simple, qui donne un grade, la victoire double qui place le vainqueur au grade deux et enfin la triple qui lui confère le plus haut grade, le trois, et marque sa supériorité sur ses adversaires. Il consacre un chapitre à chaque type de victoire et marque bien l’importance, pour le vainqueur, d’avoir remporté le jeu simplement, soit quand l’adversaire a marqué un ou des “quinze”, de l’avoir remporté doublement, alors que l’adversaire n’a rien gagné (on l’appelle “jeu blanc” aujourd’hui à la pelote) ou de l’avoir remporté alors que l’adversaire avait d’abord marqué trois “quinze” et qu’on a marqué à la suite, cinq “quinze”, s’assurant la plus belle victoire, la triple ! Il faut

---

<sup>318</sup> Pour parier sur un coup, on mettrait 15 deniers tournois, ce qui ferait parier un sou tournoi pour le jeu.

noter que gagner un “quinze” pour Scaino, c’est remporter une “chasse” et non recevoir (en quelque sorte) des points de l’adversaire, parce qu’il a fait des fautes<sup>319</sup>.

Aujourd’hui cette notion de point gagné par une belle attaque subsiste dans les comptes rendus des journalistes et la notion de faute aussi. Dans les statistiques publiées après chaque partie au trinquet Garat de Saint-Jean-Pied-de-Port, le nombre de points entrés directement dans le filet, ou après le bond, ou les buts gagnants etc. sont comptabilisés pour chaque équipe.

Scaino considère aussi que le 15 en tant que combinaison du 5 et du 3 par multiplication, contient à la fois les cinq “chasses” consécutives assurant la victoire triple, faisant suite aux trois “chasses” marquées par l’adversaire et conférant le 3<sup>e</sup> degré, qui expriment l’art suprême au jeu de paume. Ainsi le 15 lui paraît tout désigné et le meilleur nombre pour compter les points/“chasses”, gagnés à la paume. Nous sommes assez surpris par ce raisonnement qui allie les mathématiques et des considérations dues à une certaine exaltation. Par ailleurs Scaino s’intéresse au “*quindici*”, ‘quinze’ mais pas au fait de s’arrêter à quatre fois quinze pour marquer le jeu, alors que d’autres auteurs voient surtout le système sexagésimal où  $60 = 4 \times 15 =$  un jeu. Quant à savoir qui détient la bonne question, c’est difficile à décider car nous avons perdu l’état d’esprit et la culture propres à la période où le jeu a été ainsi codifié.

Jean Gosselin, interpellé par cette curieuse façon de compter, en ayant demandé en vain autour de lui l’explication aux joueurs, pense avoir trouvé l’explication rationnelle et l’expose à son tour dans ses *Deux doutes qui se trouvent en comptant le jeu de la paume, lesquelles méritent d’estre entenduës par les hommes de bon esprit*, paru en 1579, puis en 1582. L’auteur, cherche “la raison pourquoi l’on compte (de toute ancienneté) le jeu de la paume par quinze, trente ... Je n’ay peu trouver homme qui m’en ait donné la raison” écrit-il. Il cherche la réponse à cette question dont la “*cognoissance est d’autant rare, comme le jeu de la paume est commun et vulgaire*”.

Cette discordance le pousse à examiner, les mesures de longueur connues “par les hommes qui ont premièrement practiqué le jeu de la paume”. Sa logique est bâtie sur le fait qu’à la paume on considère des **longueurs** puisqu’il faut que la balle passe la frontière appelée “chasse”, en franchissant, par conséquent une longueur, marquée là où la balle a bondi secondement. Il prend donc la liste de toutes les mesures de longueur à la recherche de celle qui conviendrait.

Gosselin envisage le “signe physique” pour définir un “jeu” à la paume. En effet ce sixième de cercle est lui-même divisé en 60 degrés or un jeu c’est 60 points. Mais le signe physique ne satisfait pas l’auteur car, si  $4 \times 15$  égale un signe physique, comme quatre coups gagnés,  $4 \times 15$ , donnent le jeu à

---

<sup>319</sup> Voir à ce sujet, dans l’article de Guy Bonhomme (2015) “La géométrie des “chasses” contre l’arithmétique des points dans le *Trattato del Giuoco della palla* d’Antonio Scaino (1555)”, l’analyse originale et détaillée de cet auteur.

la paume, quatre signes physiques ne donnent pas le cercle entier, tandis que quatre jeux font la partie de paume, en France au moins. Examinant toutes les mesures de longueur, dont il donne la liste<sup>320</sup>, Gosselin trouve enfin son bonheur avec le “ Climat, lequel ha soixante pieds de longueur ”, d’une part et, d’autre part, est tel que quatre climats ont pour longueur une “ *iournee ou iugere*”, soit “une journée de deux beufs, c’est à dire, autant de terre qu’ils peuvent labourer en un iour ”. Pour l’auteur il est clair “que les nombres du ieu de la paume, representent les quatre quarts d’un Climat : en comptant quinze pour chasque quart. Et que iceux nombres du ieu de la paume signifient pieds”. Forbet l’Aisé publie en 1599, *Les règles du Royal et Honorable Jeu de Paume en 24 articles*. Puis l’ouvrage est réédité par Hulpeau en 1632 et Forbet a joint les doutes de Gosselin à sa traduction du grec de Galien<sup>321</sup>. L’ouvrage a du succès alors que celui de Gosselin ne s’était pas vendu. Forbet accordait donc certaine foi aux explications de Gosselin.

Dans le *Gure Herria*, n°8 de 1921 Christian d’Elbée dit tirer de Edouard de Nanteuil (1898) in *La Paume et le lawn Tennis* quelques éléments de Scaino. Il doute, comme Nanteuil, que la question de l’origine de la coutume pour compter soit résolue un jour. Néanmoins il cite une personne qui lui a expliqué : “ autrefois, aux premiers temps de la longue Paume, le buteur, à la première faute de son adversaire, s’avançait de quinze “ pieds de Roi ”<sup>322</sup> pour servir à nouveau ; à la deuxième faute de trente pas, etc ; le compteur annonçait alors quinze pas pour le camp gagnant du point ; puis il abrégéa et ne cria que quinze, trente, etc. ” (Elbée, 1921 : 736).

Lucien Labarère, écrit en mars 1984<sup>323</sup>, à la mémoire de Martin Ado, pelotari du quartier Celhay (Hasparren) un article expliquant pourquoi on compte 15, 30, 40 et jeu, en s’appuyant sur *La magnifique histoire du jeu de paume* (Luze, 1933) et sur Gosselin (1579)<sup>324</sup> Il explique que le camp du service était divisé en quatre bandes de 10 m de large environ et que le serveur commençait par servir depuis la ligne du fond et avançait de 15 pas pour servir à nouveau (il marque 15), jusqu’à se trouver en passe d’être à la corde pour servir, auquel cas il a remporté le jeu et ne sert pas de la corde mais retourne au fond pour servir<sup>325</sup>. Nous voyons tout ce que cette dernière explication doit à Gosselin, à savoir la notion de pieds pour compter, mais aussi comment elle a été déformée, par une invention de règle qui visiblement n’a jamais existé, sans quoi les anciens n’auraient eu aucune peine à percer le mystère des 15, 30, 45 et 60, au lieu d’avouer leur ignorance en la matière. De plus compte tenu de la

---

<sup>320</sup> Cf. en annexe 4, fichier 4.3., le texte de Gosselin.

<sup>321</sup> Il s’agit de l’ouvrage dont nous avons parlé sous son titre latin *de parvae pilae*.

<sup>322</sup> “ Le pied de Roi a un peu plus d’un mètre. Le buteur commençait ses pas à 45 mètres de la corde ”. Note de l’auteur Ch. d’Elbée.

<sup>323</sup> Son article nous a été aimablement transmis par Pierre Péré à qui Labarère l’avait envoyé sans indiquer précisément la date ni l’organe de presse.

<sup>324</sup> A savoir sur la phrase : “ iceux nombres du ieu de la paume signifient pieds ”, de Gosselin.

<sup>325</sup> Cette explication se trouve également

variabilité des dimensions des lieux de jeu signalée par divers auteurs dont Manevieux, l'explication paraît erronée.

Cette dernière solution rejoint la précédente et les deux semblent avoir été conçues en Pays basque. En fait, aucune des explications apportées ne nous paraît satisfaisante. Le lecteur choisira la sienne, si besoin.

Signalons encore une évolution dans la façon de compter. Le quarante cinq est devenu quarante, par abréviation, pour alléger l'annonce. Pour Marie-Madeleine Fontaine (2001), le "*quadraginta et quinque*" des collégiens, ceux-là mêmes qu'Erasmus, Cordier et Vivès font dialoguer, est devenu *quadraginta* par souci de simplification<sup>326</sup>. Nous pouvons ajouter que le "*quarenta*", 'quarante' espagnol a même encore été contracté en "*kuante*" (/kwante/) au Pays basque.

### I.2.3.3. Des archives et traités pour définir la pratique

Il est possible de commencer par chercher des traces des règles dans les archives. C'est ainsi que nous avons procédé et que nous procéderons encore à propos des jeux de paume basques. Puis des traités étant rédigés au fil du temps, des règles précises sont disponibles dans ces ouvrages. Nous pouvons donc tenter de mener une étude diachronique des usages et des pratiques.

Par exemple il s'agit de répondre à la question : combien de jeux par partie ? Cela peut être trois, d'après les archives consultées (Mehl, 1990 : 47).

Les lieux de pratique se découvrent aussi. On utilise une rue, une place, un chemin, un carrefour ou une clairière aux XIVe, XVe, et XVIe siècles, d'après les archives nationales ou les archives départementales du Nord ou de la Côte d'Or. A Ambleville, baillage de Senlis, on libère même l'espace pour le jeu AN JJ 132/325 (1388)<sup>327</sup>. Entre 1524 et 1528, l'ambassadeur Navaggero parle de terrains entretenus avec soin, aux portes des villes dans la province du Labourd (O'Shea, 1886). Mais on préfère des lieux délimités, au moins sur certains côtés, offrant la possibilité de faire bondir l'esteuf sur un mur ou un toit (Mehl, 1990 : 42-47). Ainsi, se dessine le début de la courte paume où les accidents, les obstacles permettant des retours de la balle, des rebondissements dans le jeu, l'intervention de l'adresse avec un but à viser, donneront du piment à l'action et au jeu.

Quant aux protagonistes, leur nombre varie. Les parties opposent le plus souvent deux joueurs mais peuvent fréquemment en réunir 4 ou 6, jusqu'à 8, selon les archives nationales et celles de la Côte d'Or (Mehl, 1990 : 42). Il s'agit, dans ces archives, de longue paume, de jeu en extérieur. Pour la

---

<sup>326</sup> Cf. (Jeu des rois, roi des jeux, 2001 : 65).

<sup>327</sup> In Mehl (1990 : 42-47)

courte paume, nous avons vu qu'il pouvait y avoir, au temps d'Erasme et de Vivès, des équipes de trois joueurs. Julien Desées parle aussi de trois joueurs à partir de la lecture de l'ouvrage de Jan van den Berghen, daté de 1431 (Desées, 1967 : 39). Les journaux des rois parlent de seconder ou tiercer, ce qui correspond bien à une équipe de trois partenaires.

Les textes signalent par ailleurs que l'avis du public est régulièrement demandé pour savoir si la balle a passé la corde ou la " chasse ". Cette règle a perduré longtemps, y compris pour la pelote basque. Le naquet ne fait que marquer la " chasse " à l'aide d'un bâton " en forme de chandelier " (Mehl, 1990 : 44) et l'annoncer, ce qui est exactement repris par les juges de " rebot " : " Arraia, eni<sup>328</sup> ", annoncent-ils en levant la main, avant l'engagement du point où se dispute la " chasse ". Et ils marquent la " chasse " avec une branche ou un drapeau fiché dans un objet rappelant la forme d'un chandelier. Il est étonnant de constater des similitudes si précises en des temps aussi éloignés. Ceci est peut-être dû à un caractère spécifique du jeu, qui, à travers des règles, réactualise des rites nécessaires à des sociétés pour un temps de leur histoire au moins. Les théoriciens du jeu déjà cités ont pu dire que dans les jeux perdurent des rites sacrés dont on a oublié le sens. Ainsi le jeu permettrait de perpétuer des gestes, des paroles, des fonctionnements dont on a perdu jusqu'à la signification. C'est ce que nous constaterons encore par la suite.

Nous avons déjà appris quelques règles avec les dialogues d'Erasme et Vivès, cité des éléments du traité de Scaino, datant de 1555, puis l'ouvrage de Forbet qui s'appuie sur le traité de Galien et porte en annexe les deux doutes de Gosselin. Regardons maintenant de plus près deux ouvrages du XVIIIe siècle qui vont nous permettre d'approfondir la connaissance du jeu et de son évolution au fil des siècles.

*L'Art du paumier raquetier et de la paume* de François Alexandre Pierre de Garsault sort en 1767. L'auteur précise que c'" est le seul jeu qui puisse prendre rang dans le détail des Arts & Métiers, dont la description a été entreprise par l'Académie Royale des Sciences " (Garsault, 1767 : 1). En effet, c'est un art qui s'exécute par le secours d'un autre : la fabrique des Raquettes & des Balles, précise l'auteur<sup>329</sup>. De magnifiques planches, situées à la fin des 34 pages dédiées aux explications, illustrent l'ouvrage, souvent cité comme référence.

Les bâtiments y sont d'abord décrits, le Carré comme le Jeu à Dedans avec leurs dimensions optimales et les éléments internes nécessaires au jeu : la galerie, la grille, la corde ou les carreaux, et le

---

<sup>328</sup> 'La chasse, à mon niveau !'

<sup>329</sup> Les articles concernant la Paume, dans l'Encyclopédie de Diderot publiée à Neuchatel sont identiques à ce que nous lisons ici.

trou et l'ais, pour le premier, le dedans et le tambour pour l'autre<sup>330</sup>. Garsault signale qu'en Espagne les Jeux sont blancs et les balles noires, à l'inverse des jeux français.

Nous comparons ces couleurs, aux murs blancs des vieux trinquets du Pays basque. Le Pays basque avait, dans son ensemble, choisi le blanc, comme les Espagnols de Garsault donc, pour ses jeux de paume et cette couleur est restée jusqu'au XXe siècle, y compris dans les trinquets dits "modernes"<sup>331</sup>. Au XXe siècle, le vert foncé a été utilisé dans les murs à gauche, puis, après 1980, dans certains trinquets. L'évolution fut rendue possible par les progrès technologiques en matière de peinture. C'est au moment où la télévision a voulu filmer des parties de pelote, que la couleur des murs a posé problème. En effet les murs blancs, tachés de noir par les impacts de pelotes ne permettaient pas de suivre facilement la trajectoire de la balle noire sur les images télévisées. Au XXIe siècle, la couleur bleu électrique est apparue dans certains complexes de pelote, comme à Pau, pour indiquer les zones fausses. La FFPB a en effet choisi des couleurs différentes pour l'aire de jeu (vert) et les parties de mur hors jeu (bleu). Ainsi l'évolution est incessante et liée aux technologies nouvelles, comme aux goûts d'une génération. En toute logique, on joue avec des pelotes teintes en noir dans les uns et blanches dans les autres, afin de repérer facilement l'objet qui vole. Le vert est préféré au blanc depuis plusieurs années, et nous pouvons penser à des raisons de commodité d'entretien et à une mode lancée par les besoins de téléviser les rencontres<sup>332</sup>. Il semble que le choix soit néanmoins difficile, peut-être car aucun n'est vraiment satisfaisant mais aussi par l'attachement à la tradition pour les uns et le goût de la modernité pour les autres.

Revenons à Garsault. Le travail des paumiers occupe la deuxième partie de son ouvrage. De belles planches, que l'on trouve souvent comme ornement ou pour illustrer le propos des historiens du jeu, montrent les instruments fabriqués autant que les outils de fabrication. Les Maîtres, nous dit-il, fabriquent les raquettes en bois de frêne mais achètent à des gens de campagne les palettes de bois de saule collés, nervés, recouverts de parchemin, plus ou moins larges, qu'on nomme "instruments", et peu utilisées dans les Jeux. Il y a trois sortes de raquettes : ordinaire (asymétrique), demi-paume (au bois plus léger) et raquette en battoir (toute droite et plus étroite). Il y a quatre "instruments, [...] le Battoir, le demi-battoir" (Garsault, 1767 : 6-7), constitués de trois pièces et "le Triquet, le demi-Triquet" (Garsault, 1767 : 6-7). faits d'une seule pièce<sup>333</sup>. Le terme "demi" vient des dimensions réduites, bien qu'elles ne le soient pas de moitié. Garsault signale que les meilleurs instruments se font

---

<sup>330</sup> Voir les croquis indiquant les noms des divers éléments des deux types de bâtiments, pp.30-31 de l'ouvrage de Garsault.

<sup>331</sup> Cf. plus loin, Partie II, le chapitre sur le jeu de triquet.

<sup>332</sup> Le noir laissé par l'impact des balles sur les murs blancs demande une peinture plus fréquente que le mur vert frappé par le cuir blanc.

<sup>333</sup> Nous avons remarqué l'absence du mot "triquet" dans le dictionnaire de Furetière. L'instrument serait-il passé d'usage ?

à Liancourt près de Clermont en Bassigny<sup>334</sup>. Il détaille le processus de fabrication des raquettes, puis celui des balles dont le noyau (plus ou moins gros selon que le jeu est plus ou moins long) est fait de lanières de chiffons (laine, drap, serge) enroulées dans différents sens, tassé avec un marteau avant d’être ficelé par 16 tours et à nouveau tapé pour aplatir le ficelage. Pour finir, ce sont ordinairement les femmes qui recouvrent la pelote de drap (deux bandes de drap en croix et de petites pièces ovales pour remplir les trous) en cousant les pièces au fil de Bretagne.

En 2014 nous avons vu une femme coudre les balles chez le fabricant le plus important : Punpa. Les artisans paumiers eux, semblent tout assumer seuls.

Enfin Garsault consacre la troisième partie de son ouvrage aux règles du jeu. Il mentionne le costume loué au Maître, la chambre où les Garçons du jeu essuient et frottent les joueurs (Garsault, 1767 : 19), le fait de “ balloter ” ou “ peloter ”, mais c’est la description de la partie qui occupe le plus de place. Il n’y a jamais plus de quatre joueurs. Nous voyons là que les règles ont changé depuis Erasme et Henri IV. Les parties sont de six à huit jeux et non plus de trois. Les autres règles, à propos des “ chasses ” et des façons de prendre la balle ou de compter perdurent. Garsault précise que pour “ tirer le service ” (Garsault, 1767 : 23), on lance la raquette, ce qui est une façon de jouer à pile ou face et se pratique actuellement à la courte paume.<sup>335</sup>

En Pays basque on prend, dans le même but, une pièce, un *douro* qui, de nos jours, est souvent un disque métallique, rouge d’un côté et vert de l’autre<sup>336</sup>. Nous constatons que si la forme change, l’esprit demeure depuis des siècles. La pelote basque a reçu un gros héritage, à savoir au moins tous les traits signalés jusqu’ici, héritage qu’elle assume encore aujourd’hui.

Dans le jeu de paume, dit Garsault, il existe un carré où la balle doit bondir après avoir roulé sur le toit du devers, ce qui fait penser au carré du “ rebot ” où doit bondir la pelote lors de l’engagement. Au service, deux fautes - d’un certain type - à la suite font perdre le point, chez Garsault, comme dans les jeux indirects<sup>337</sup> et le *pasaka*\* au Pays basque. On change de camp, “ on passe ” (Garsault, 1767 : 22) lorsque deux “ chasses ” sont marquées ou à une seule “ chasse ” faite dès

---

<sup>334</sup> Rappelons que la longue paume se pratique au château de Liancourt avec des battoirs au long manche. Cf. gravure d’Israël Sylvestre, illustrant cet ouvrage en I.3.2.1.

<sup>335</sup> L’expression “ tirer le service ” vient de la paume. Lancer la raquette permet de décider quel joueur va engager l’échange et la partie d’ailleurs ; en effet chaque joueur est associé à un côté de la raquette puisque tous les nœuds sont d’un même côté, on choisit le côté des nœuds ou l’autre.

<sup>336</sup> Le *douro*, pièce de monnaie espagnole, n’a plus cours. Même au XXe siècle, le mot désignait de fait une pièce quelconque tirée de la poche du juge, ou ce jeton rouge et vert. Voir photo de la scène du lancement du *douro* en annexe 4, fichier 4.4, pour le championnat organisé par la Cijb à Pampelune en 2011.

<sup>337</sup> Les jeux indirects sont ceux où les joueurs sont côte à côte et se renvoient la balle par l’intermédiaire d’un mur contre lequel chaque équipe lance et renvoie tour à tour la balle.

qu'une équipe marque quarante cinq<sup>338</sup>. La " chasse " ne cause ni perte ni gain avant qu'on " passe " pour la tirer et la gagner (on marque quinze) ou la perdre.

Tout ceci reste vrai dans le jeu basque du "rebot".

Garsault explique comment s'y prendre pour gagner une " chasse ", selon l'endroit où elle est placée. Selon lui, les " chasses " les plus avantageuses, pour celui qui les tire (voir l'anecdote de Henri III, paragraphe I.2.2.2.), sont près de la corde<sup>339</sup>. Pour son adversaire, mieux vaut qu'elles soient loin de la corde car le terrain à défendre est l'espace entre la " chasse " et le fond du jeu<sup>340</sup>. Notons que la ligne à dépasser pour la " chasse " n'est ni fausse ni juste. Le coup est à rejouer.

A la pelote basque, au contraire, toutes les lignes sont fausses.

Le marqueur, dit Garsault, est à la porte du côté du fond du jeu et se protège des coups de balle avec une raquette, comme font aujourd'hui les juges de *cesta punta* au *Jai Alai* avec leur raquette argentine. Le naquet juge, annonce et marque à la craie, sur le carreau, les points et jeux<sup>341</sup>. Garsault fait remarquer combien la durée d'un jeu peut être allongée du fait de devoir gagner d'affilée deux points pour emporter le jeu lorsque les équipes sont " à deux " (Garsault, 1767 : 20). Il explique ce qui donne *quinze* (tir dans certains ouverts, dans le trou de la grille...) et ce qui fait perdre *quinze* (les fautes). Il donne les termes du jeu, le nom d'une petite dizaine de coups.

En pelote basque aujourd'hui le vocabulaire est moins riche mais au XIXe siècle, nous verrons avec le dictionnaire de Hiribarren, que la paume basque n'avait rien à envier à la courte paume de Garsault, lequel termine son ouvrage en indiquant tous les avantages, notamment les bisques<sup>342</sup>, qu'on peut donner à un adversaire lorsque les joueurs ne sont pas de la même force pour que chacun ait des chances de gagner.

---

<sup>338</sup> D'où l'expression " Qui va à la chasse perd sa place ".

<sup>339</sup> Lorsque les joueurs n'ont pas pu reprendre la balle de volée ou après le premier bond, le marqueur note l'endroit où s'est effectué le deuxième bond de la balle. Et personne ne marque *quinze*. Le marqueur annonce " chasse à tel endroit ". Quand les joueurs changent de camp, on joue la chasse et alors la frontière entre les deux camps est placée, juste pour ce point, sur la ligne où s'est effectué le deuxième bond de la balle auparavant dans le jeu. Marquer une chasse près de la corde permet donc de changer de camp tout en ayant à peu près la même frontière à dépasser quand on la jouera. Dans l'autre camp, marquer une chasse près du fond du jeu permet d'avoir un minuscule terrain à défendre lorsqu'on jouera la chasse.

<sup>340</sup> Le " fond du jeu " est le " dedans " ou le mur de l'ais. Ce terme a une signification plus évidente dans les trinquets où le fond du jeu s'oppose au *frontis*, mur auquel les joueurs font face, sur lequel ils doivent faire arriver la pelote sans quoi ils perdent le point.

<sup>341</sup> Garsault indique minutieusement comment il procède, avec des traits longs, coupés verticalement par des traits courts. Pour l'illustration de la description du marqueur, voir en I.2.3.1., la gravure *Vuë d'un jeu de paume*, conservée au cabinet des Estampes, BNF, le dessin figurant aussi sur des assiettes au musée Carnavalet, de la première moitié du XVIIIe siècle.

<sup>342</sup> Avantage minimal d'un point accordé à un joueur plus faible et à prendre quand il veut, la bisque peut être aussi un point donné à chaque jeu etc... Evidemment si on la prend quand on a l'avantage, on marque d'un même coup le jeu. Ceci a pu être à l'origine de l'expression " *bisque bisque rage* ", car l'adversaire enrage de perdre le jeu sur la bisque. Desées signale que certains en déduisent une origine latine du mot comme " *bis capis* " car on prend deux coups en même temps. (Desées, 1967 : 39).

Ceci s'est pratiqué, avec des formes un peu différentes, mais dans le même esprit d'égaliser les chances des équipes, dans divers défis de paume/pelote basque aux XIXe et XXe siècles<sup>343</sup>. Il existe donc de grandes similitudes entre la paume et certaines spécialités de pelote pratiquées aujourd'hui. Voyons maintenant le deuxième ouvrage général écrit sur le jeu de paume au XVIIIe siècle.

En 1783, paraît à Neuchâtel un *Traité sur la Connoissance du Royal Jeu de Paume et des principes qui sont relatifs aux différentes parties qu'on y joue*. L'auteur, M. Manevieux, est un amateur qui dédie son ouvrage au Comte d'Artois, passionné du jeu, et veut donner les meilleurs moyens de devenir habile joueur, ainsi que des conseils sur la prudence pour éviter les pièges tendus à l'inexpérience des Amateurs. Il termine en donnant les noms des plus fameux Paumiers et ceux des Amateurs les plus connus.

En cent quatre-vingts pages, l'auteur dévoile une connaissance pointue du matériel de jeu, des différentes façons de jouer, de compter, de servir, de réaliser des coups, de gagner des "chasses". Il expose les divers types de parties, comme la partie sans toucher les murs ou en ne jouant que sur un côté du jeu, sortes de défis. Il définit la partie de quatre par opposition à la partie un contre un. Il n'omet pas non plus de parler de l'utilisation du battoir. Il renseigne sur les frais de paume, sur les paris. Il donne aussi des conseils pour la santé, principalement liés à l'hygiène, en alertant sur l'entretien sommaire des costumes loués aux joueurs et en dénonçant donc le manque de propreté<sup>344</sup>.

Cet ouvrage est une mine de renseignements sur le jeu de paume au XVIIIe siècle. Il commence par dénoncer : "Il paroît que l'auteur de l'article Jeu de Paume, du Dictionnaire encyclopédique, s'est contenté de consulter quelqu'un, qui, comme lui, n'étoit jamais entré dans aucun jeu de Paume. Cet article est plein de faussetés" (Manevieux, 1783 : (ij)). Nous avons effectivement relevé quelques différences entre les deux ouvrages. Par exemple Garsault écrit que le sol est laissé en teinte naturelle et que les murs du jeu sont peints avec un mélange d'un "demi-muid de sang de bœuf, 14 boisseaux de noir de fumée, 10 amers de bœuf ... un seau d'urine" (Garsault, 1767 : 5). Etant donné que les murs sont noirs et le sol rouge, pour rappeler les anciens carreaux de terre cuite, Manevieux parle de peindre uniquement les pierres grises du sol, au sang de bœuf, puis de noircir les murs deux fois l'an sans préciser la recette.

Manevieux ajoute des précisions sur les lignes du jeu, qui sont numérotées avec du jaune doré. Il indique treize jeux pour la capitale (il les nomme plus loin), un ou deux pour les villes les plus considérables du royaume, ce qui montre un déclin important par rapport à la situation décrite par

---

<sup>343</sup> Ces avantages demandés et accordés paraissent dans les articles de presse, notamment dans les articles du *Courrier de Bayonne* que nous avons étudiés (Mourguy, 2011 : annexe VIII).

<sup>344</sup> Il y consacre un article, (Manevieux, 1783, Art. XXXVII : 133).

Dallington en 1598 (plusieurs centaines de jeux à Paris, 60 à Orléans, un ou deux dans chaque bourgade). Il est très précis sur la description des jeux dont il connaît la réalité alors que Garsault donne des plans de structures idéales, ce qui évoque, pour nous, les plans officiels d'installations réglementaires fournis par les fédérations, au XXe siècle.

Manevieux, lui, a vu des jeux de dedans où le tambour n'existe pas par exemple. Il connaît des jeux très mal bâtis (Chalons sur Saône, Limoges...), avec des planches en guise de murs, dont l'un ressemble "à une écurie" (Manevieux, 1783 : 49-50). Il mentionne le jeu carré de la rue Beaubourg à Paris, pour le trou rond de 8 pouces de diamètre, situé à 5 pieds de haut, pratiqué dans le mur de l'ais, appelé "trou de la lune"<sup>345</sup> qui donne un jeu lorsqu'on y met la balle, p.85.

Ainsi, nous sommes ramenés à la situation en Pays basque, où les bâtiments construits sont très différents les uns des autres, jusqu'à ce que les normes fédérales intéressent les bâtisseurs ou s'imposent à eux. Pourquoi cette diversité ? Peut-être utilise-t-on des bâtiments déjà existant et que l'on transforme, peut-être les Paumiers/trinquetiers sont-ils inventifs, peut-être est-ce une question de coût ou de nature même du jeu.

Ce qui est sûr c'est que le joueur commande... Manevieux nous apprend que le nombre de jeux carrés diminue pour suivre le goût des joueurs qui préfèrent le jeu de dedans, pour l'adresse et la force qu'il nécessite. Il précise que dans le jeu carré le joueur se tient ployé, alors qu'il est plus droit dans le jeu de dedans (Manevieux, 1783, ch. XXXIII : 86)<sup>346</sup>. Et il nous apprend que les jeux carrés se transforment pour répondre à la demande...

De même, en Pays basque de France, nous avons vu ces vingt dernières années, la transformation de plusieurs murs à gauche en trinquets<sup>347</sup>, lieu beaucoup plus apprécié des amateurs dans les provinces de France.

A propos du tambour, Manevieux signale qu'il se termine par un "pan plus ou moins oblique"<sup>348</sup>. Aujourd'hui, cette particularité demeure, non pas en avant du jeu mais contre le frontis\*, avec une certaine logique, puisqu'il n'y a plus de galerie sur ce mur. Nous remarquons l'appellation "pan coupé" pour l'élément du jeu basque qui correspond au "pan oblique" de Manevieux. Le mot tambour, est resté en Pays basque, sans doute à cause de l'importance qu'il avait dans la pratique, mais il ne désigne plus le même objet.

---

<sup>345</sup> (Manevieux, 1783, Ch. VI, Art. XXXIII : 85).

<sup>346</sup> Dans l'un on prend les balles près du carreau et dans l'autre plutôt de volée pour parer les coups.

<sup>347</sup> A Anglet en 2002, à Garindein le 5 août 2006, à Irissary en septembre 2014.

<sup>348</sup> "le tambour ...est un double mur adossé contre le grand mur du côté de la grille, dont il est éloigné seulement de dix pieds, il forme un avance dans le jeu d'un pied & demi de large, sa coupe est de toute la hauteur du grand mur & se termine par un pan plus ou moins oblique" (Manevieux, 1783 ; Chapitre I, Article IV : 4).

Manevieux décrit la confection des balles<sup>349</sup>. Pour lui, les “ pelottes de drap [...sont] ensuite recouvertes d'autres bandes de drap blanc, coupées en triangles, que l'on coud ensemble ” alors que Garsault parlait, quant à lui, de croix et d'ovales. Le blanchissage des balles qui ont pris la couleur noire des murs du jeu est obtenu en les roulant dans un sac, de craie pour Garsault, de son pour Manevieux.

Ce dernier, en tant que joueur, est précis sur les techniques de jeu, par exemple la manière de tenir la raquette, de “ couper la balle, en la poussant du poignet, en tenant sa raquette un peu horizontalement ” (Manevieux, 1783, Ch. II, art. IX : 9) et ses effets : “ en lui communiquant un mouvement plus rapide dans sa portée, (elle) rend les bonds moins étendus, plus amortis ” (Manevieux, 1783, Ch. II, art. IX : 9) et le joueur a du mal à relever la balle. Manevieux précise encore :

*[...] lorsqu'une balle entre dans l'ouvert du dernier, du côté du dedans ou de l'ais, elle n'y forme qu'une chasse tandis qu'un joueur qui, du côté du dedans, fait entrer une balle dans l'ouvert du dernier, du côté du service, gagne un quinze comme s'il eût fait un coup de grille et c'est le seul de tous les ouverts situés le long du grand toit, qui donne cet avantage.*

De même, les ouverts du dedans sont des cibles qui rapportent quinze au joueur qui les atteint. Ces règles rappellent qu'en pays basque on gagnait le point en tirant dans tout ouvert, et pas seulement dans le dernier au fond du jeu. Les trinquets argentins, dotés d'une seule galerie, sur le côté long, et les joueurs d'Amérique du sud ont apporté certaines modifications dans le jeu à leur arrivée. En effet, les règles internationales imposent le trinquet argentin et comptent fausse la pelote tirée directement dans l'ouvert, appelée filet ou *xare*, en pelote basque, pour les jeux avec instruments (cf. règlement FIPV<sup>350</sup>). Ainsi, les questions précises, qui préoccupaient aux XVIIe et XVIIIe siècles, continuent à faire débat à l'ère moderne.

Au temps de Manevieux, une partie de paume à Paris est comprise en huit jeux et se paye une livre cinq sols, tandis qu'en province elle compte six jeux pour une livre, selon l'auteur, qui s'écarte des prix annoncés par Garsault<sup>351</sup>. Une égalité à sept jeux rallonge la partie suivant la même règle qui fait gagner le jeu : un écart de deux points/jeux pour l'emporter. En conséquence, les parties peuvent être très longues.

---

<sup>349</sup> “ Les balles dont on se sert à la Paume, sont faites de petites bandes de drap dont on forme une boule ou pelotte de la grosseur d'une pomme ; ces pelottes de drap sont arrondies avec art, pressées & liées de force, avec de bonnes ficelles ; et ensuite recouvertes d'autres bandes de drap blanc, coupées en triangles que l'on coud ensemble. ” (Manevieux, 1783, Chapitre II, article VII : 7).

<sup>350</sup> Fédération Internationale de Pelote Basque (Vasca en espagnol), disponible à l'adresse [www.fipv.net/](http://www.fipv.net/)

<sup>351</sup> Une livre représente au XVIIIe siècle le salaire journalier d'un ouvrier qualifié, d'un compagnon.

Il en sera de même au XIXe siècle avec les parties de “rebot”, parfois interrompues pour déjeuner et reprises ensuite, du fait des égalités successives et de l’obligation de se détacher de deux jeux pour gagner la partie. Cette règle n’a plus cours dans le régime fédéral. Était-elle due aux gros paris accompagnant les parties, pour éviter les remises en question et autres querelles ?

Chez Manevieux, il y a un naquet pour juger et un autre pour marquer et non un seul comme chez Garsault. Il annonce “quinze à un<sup>352</sup>” si les deux joueurs ont quinze et non “quinzain”, de même “trente à un<sup>353</sup>” au lieu de “trentain” comme chez Erasme ou Furetière. Y aurait-il un glissement orthographique dû à une imprécision de prononciation et à une méconnaissance du terme ancien ? En effet, le sens de “à un” nous paraît difficile à expliquer autrement.

Manevieux (1783, Ch. VI, Art. XXIV : 95) écrit aussi que le paumier forme des chiffres, avec de la craie blanche, sur une large “ardoise”. En première ligne les frais des parties, en deuxième, les frais des rafraîchissements, en troisième, les frais d’habillement, en quatrième, les frais de bois de chauffage ou de lumière, en cinquième, les bons des garçons marqueurs et en sixième, les dépenses extraordinaires. C’est de là que viendrait l’expression “payer l’ardoise”, que nous ne trouvons cependant pas dans le dictionnaire de Furetière ...

Les trinquetiers, de nos jours, ne louent plus de costumes. Ils font payer une location forfaitaire du trinquet, qui comprend la lumière, l’utilisation de la salle pour le jeu, des douches et des vestiaires. Les rafraîchissements s’ajoutent, comme l’achat de balles ou de *paleta*\*. Les fonctionnements changent, il y a des simplifications et une diminution du nombre d’employés, constatées plus généralement dans la société moderne.

Manevieux aborde aussi des sujets que Garsault n’a pas considérés. Il passe en revue les types de “chasses”, les types de services avec leurs noms, comme le fera Hiribarren pour le jeu de paume basque.

Nous notons que le “mauvais service” est devenu un art recherché<sup>354</sup>, comme en pelote basque ou au tennis, comme le présentait l’élève d’Erasme, dans son dialogue. L’évolution se fait lentement mais sûrement, s’accordant au désir et au plaisir de gagner.

Des joueurs qui prennent le plus court chemin pour aller à la balle en faisant peu de mouvements, il est dit que “la balle vient les trouver<sup>355</sup>”. Nous aurons la même observation chez les chroniqueurs du *Courrier de Bayonne* pour le jeu de “rebot”.

---

<sup>352</sup> Op.cit. Chapitre II, Article X : 10.

<sup>353</sup> Ibidem.

<sup>354</sup> Cf. Manevieux (1783), Chapitre IV article XVII: 22

<sup>355</sup> Manevieux, Chapitre V, Article XXVIII : 45.

L'auteur indique aussi les divers coups, techniques et qualités à acquérir pour bien jouer. Il explique même comment prendre sa raquette pour ne pas fatiguer le bras, où se placer pour prévenir les coups, de volée ou de demi-volée. Cette dernière porte aussi un nom à la pelote : “ *errestan* ”.

Manevieux recommande à l'amateur entrant dans un nouveau jeu de tester “ la qualité des murs<sup>356</sup> ” de voir “ quels effets ils font rendre à la balle. Sans cette précaution son jugement se trouveroit en défaut<sup>357</sup> ”. Habitué à une autre qualité de réaction du mur “ il se trouveroit ou trop près ou trop éloigné de la balle<sup>358</sup> ” Dans l'ensemble, ces conseils restent vrais aujourd'hui et sont prodigués par les entraîneurs. Par exemple pour la courte paume, il existe un ouvrage qui est aussi technique, voire plus. Il s'agit de *Pierre's book*, écrit par Pierre Etchebaster (1971), champion de pelote basque, puis de courte paume.

Manevieux poursuit avec l'attitude et les qualités que doit avoir un joueur. Il semble que les amateurs soient souvent désireux de se montrer à la galerie, de briller, qu'ils aient tendance à se surestimer, qu'ils fassent preuve d'amour-propre et soient par conséquent assez susceptibles<sup>359</sup>. De ces défauts viendrait aussi la facilité pour les Paumiers ou les forts joueurs mal intentionnés, de vider les poches de ces présomptueux, que l'on flatte d'abord en les laissant gagner.

Il semblerait que ces défauts soient répandus et rendent difficile la partie à quatre. Lorsqu'on joue deux contre deux, il y a en effet un premier et un second dans chaque équipe et leurs placements et rôles sont différents et détaillés par l'auteur. La discorde pourrait alors s'installer, d'une part, du fait que les premiers auraient tendance à se sentir supérieurs à leurs seconds et, d'autre part, “ de l'aigreur dont ils assaisonnent les avis qu'ils se croient en droit de leur donner<sup>360</sup> ”. De plus ils leur attribuent la responsabilité des points perdus. Les critiques fusent au lieu des encouragements et c'est la défaite qui pointe son nez. Aussi le “ fort amateur aime faire la chouette, c'est à dire jouer seul contre deux<sup>361</sup> ” car il profite du dépit, de la mésestime de ses adversaires et gagne. “ Pour briller<sup>362</sup> ”, les joueurs chercheraient “ à se dérober mutuellement la balle<sup>363</sup> ” alors que “ l'expérience & la pratique ont établi des principes qui constatent la conduite que chacun de ces joueurs doit tenir, suivant sa position, pour

---

<sup>356</sup> Op.cit. Chapitre V, Article XXIX : 47-48.

<sup>357</sup> Op.cit. Chapitre V, Article XXIX : 48.

<sup>358</sup> Op.cit. Ibidem.

<sup>359</sup> Op.cit. Chapitre VI, Article XXXVI : 107-133.

<sup>360</sup> Op.cit. Chapitre VI, Article XXXIII : 69-70.

<sup>361</sup> Op.cit. Art.XXXIII : 87-88.

<sup>362</sup> Op.cit. Ibidem.

<sup>363</sup> Op.cit. Ibidem.

mieux attaquer et se défendre<sup>364</sup> ”. Les amateurs ne suivent pas ces règles établies par les habiles joueurs et la partie de quatre se passe mal<sup>365</sup>.

Aujourd’hui, beaucoup de parties se jouent à quatre en trinquet ou en mur à gauche. Malgré cette pratique répétée, nous avons pu constater fréquemment les défauts relevés par Manevieux. On dit actuellement que l’ego des uns leur fait prendre les pelotes du partenaire et pester contre lui. C’est le même comportement et nous entendons les entraîneurs conseiller aux joueurs de se parler, donc de s’avertir et de se conseiller, l’un étant toujours mieux placé que l’autre pour juger la trajectoire de la balle et l’endroit, donc aussi le moment, où elle doit être prise pour la jouer au mieux. Nous retrouvons, à la lecture de Manevieux, l’atmosphère du jeu actuel. Lorsqu’il parle de joueur jetant sa raquette par dépit, nous faisons la comparaison avec les gestes rageurs des jeunes qui lancent leur *pala*, leur *xare*, ou la pelote par terre ou contre les murs. Ces attitudes sont fortement reprochées par les entraîneurs et sont huées par le public surtout lorsqu’il s’agit de professionnels à main nue.

“ Mais dès qu’il est sorti du jeu, c’est quelquefois [...] l’homme le plus doux et le plus aimable<sup>366</sup> ”. Cette remarque de Manevieux se vérifie encore aujourd’hui. Peut-être le jeu a-t-il le don de laisser s’exprimer des parts enfouies de la personnalité.

Manevieux dit que “ les habitans du Midi, tels que les Espagnols, les Languedociens, les Provençaux, se servent le plus souvent [...] du battoir<sup>367</sup> ”. Il est vrai qu’aujourd’hui la *paleta*, sorte de battoir, est l’instrument le plus utilisé par les joueurs, surtout par les amateurs qui ne sont pas licenciés à la FFPB<sup>368</sup>. Mais le jeu à main nue, à en croire Iztueta (1824), était prépondérant, du moins en Guipuzcoa, jusqu’en 1800. Par ailleurs, Manevieux témoigne aussi qu’à cette époque, un Espagnol jouant avec un battoir, monte sur les murs (gestuelle renommée et prisée des joueurs de *cesta punta* dans les années 1970), avertit “ à grands cris [...] son associé & souvent pour communiquer à la balle des effets singuliers, la renvoyoit du coupant de son battoir<sup>369</sup> ”. Couper la balle pour lui donner des effets, se pratique à la paume comme à la pelote basque. C’est le fait des bons joueurs.

---

<sup>364</sup> Manevieux, Art XXXIII : 74.

<sup>365</sup> Op.Cit. Ibidem.

<sup>366</sup> Op.cit. Art.XXXIII : 73.

<sup>367</sup> Op.cit. Chap.VI, Article XXXV : 102. Manevieux décrit les battoirs comme creux en dedans, collés et nervés de tous côtés ce qui leur donne plus d’élasticité. Il indique aussi qu’une partie peut se jouer pour les uns avec raquette et, pour les autres, avec battoir. Suivant la même tolérance, l’une des premières parties de fêtes basques sous l’égide d’Antoine d’Abbadie d’Arrast, permet que chacun joue à son habitude. Du reste les instruments étaient fort différents d’une province à l’autre et les balles/pelotes aussi, voir (Mourguy, 2011 : III).

<sup>368</sup> Fédération Française de Pelote Basque.

<sup>369</sup> Manevieux, Ch. VI, Art.XXXV : 105.

Plus loin, Manevieux avise qu’

*un Espagnol avec la main armée d'un gand cordé renvoie la balle sans la retenir comme avec la raquette. Quand il se trouve pressé par la rapidité de la balle, il la relève, ... soit entre les jambes, le dos tourné au joueur, soit de côté ou une jambe en l'air, se roulant dans des moments*<sup>370</sup> ...

Nous retrouvons ici des gestes et des attitudes que nous pouvons observer de nos jours en trinquet, notamment au jeu de *pasaka*<sup>371</sup>. Voilà qui rappelle aussi la pratique du gant, honnie par Iztueta, car elle prend peu à peu le pas sur la main nue, pour le jeu direct du moins, car le jeu à main nue continue de se pratiquer sous la forme du *blaid*\* au XIXe siècle<sup>372</sup>.

Manevieux parle d’un “ Anglois ”, nommé Pilet, qui joue avec son “ sabre de bois. C’est une espèce de massue de trois pieds de longueur qui n’a dans sa plus grande surface que quatre pouces de largeur ”<sup>373</sup>.

Ceci rappelle la grosse *pala*\* ou la *pala corta*\*, maniée par les joueurs solides et moins pratiquée de nos jours (22 équipes engagées en championnat de France à *pala corta* en 2015 et 26 à *Pala* pour 415 équipes engagées à *paleta* pelote de gomme creuse ou pleine, en fronton mur à gauche, trinquet ou place libre).

Manevieux donne les noms de plus de 50 amateurs. Dans sa liste de forts joueurs, on trouve 48 noms à particule et 57 sans. Cet amateur verrait bien la participation des femmes au jeu, soit entre elles, soit en équipes mixtes. Il cite une paumière de 60 ans et une paumière de 28 ans. Il décrit même le costume qu’il verrait bien pour les femmes dans le jeu. Cette attitude est révolutionnaire et si les filles ont suivi leurs congénères du sexe fort à la pelote, avec un premier tournoi fédéral en 1975, leur entrée dans le *mundillo*<sup>374</sup> fut difficile. En 2015, on comptait 2537 licenciées sur 16991 licences, soit environ 15% de féminines.

Citons quelques expressions trouvées dans l’ouvrage à propos de malhonnêtetés des joueurs, comme des Paumiers. “ Tirer à la bécassine<sup>375</sup> ” est l’art de masquer son habileté sous une feinte ignorance du jeu<sup>376</sup>. Les Paumiers ont “ l’art d’attirer les pigeonneaux<sup>377</sup> ”. Il y a ainsi des joueurs

---

<sup>370</sup> Op.cit. Ch. VI, Art. XXXV :106.

<sup>371</sup> Cf. Lexique et Partie II, chapitre II.1.2.

<sup>372</sup> Cf. Lexique. Le jeu appelé *blaid* en Pays basque se pratique avec deux équipes qui lancent tour à tour la pelote contre un mur. Dans chaque équipe, le joueur le mieux placé pour ce faire doit la réceptionner et la renvoyer pour l’adversaire, en essayant de le mettre en difficulté. Cf. notre Mémoire (Mourguy, 2011).

<sup>373</sup> Manevieux, 1783, Ch.VI, Art. XXXV : 107.

<sup>374</sup> Monde de la pelote.

<sup>375</sup> Op.cit. Ch. VI, Art. XXXVI : 122.

<sup>376</sup> Note : Nous n’avons pas trouvé cette expression dans le dictionnaire de Furetière.

<sup>377</sup> Manevieux, 1783, Ch.VI, Art.XXXIV : 100.

“ que l’on veut enfile<sup>378</sup> ”. Manevieux explique l’art de perdre les deux ou trois premières parties, en flattant l’amateur ignorant. On lui “ dore la pilule<sup>379</sup> ”, pour miser et le faire miser encore plus sur les parties suivantes et “ plumer<sup>380</sup> ” ce novice qui se présente au jeu. Les joueurs parient entre eux ou avec les spectateurs et certains escrocs ont des complices dans les galeries pour inciter à parier pour tel ou tel. Mais, en entente avec un fort joueur qui feint d’abord d’être mauvais, ils gagnent une fortune. Certains Paumiers peuvent être intéressés dans les paris et influencer les marqueurs, lesquels ne jugent plus la balle comme ils la voient mais selon leur intérêt. “ La partie sans toucher les murs ”<sup>381</sup> fait partie des pièges tendus aux amateurs par les Paumiers ou les joueurs malhonnêtes. L’atmosphère est délétère. Toutefois, Manevieux ajoute que ces pratiques sont marginales. De même, si certaines affaires ont pu marquer l’histoire de la pelote, elles constituent cependant des exceptions.

Un esprit du jeu se dessine, avec cette évaluation des individus qui précède la partie. Pour fixer des avantages, comme les bisques ou le fait de jouer d’un côté du jeu, ou à main nue quand l’adversaire dispose d’une raquette<sup>382</sup>, il faut estimer la valeur des équipes en présence et vouloir niveler les inégalités initiales afin donner à chacun sa chance de gagner. Pour exposer les lois du bien jouer (ce que nous appellerions aujourd’hui *fair play*) comme Barthélémy Aneau (1538)<sup>383</sup> et, à sa suite, Vives (1528)<sup>384</sup> le firent, il faut que le jeu réponde à un état d’esprit : entre amusement et délassement entre personnes honnêtes et convenables, dépense raisonnable d’énergie, motivation et compétition par l’enjeu, recherche de compétences physiques et techniques.

Signalons aussi la règle donnée par Desées (1967), à partir de l’ouvrage de Jan van den Berghen (1431) : si aucune équipe ne marque de point, on attend quatre “ chasses ” pour passer<sup>385</sup>. Ainsi, à partir du changement de terrain, l’équipe qui a marqué de belles “ chasses ” peut gagner un jeu en les jouant. C’est le même principe qui fait passer avec une “ chasse ” dès qu’une des deux équipes a 45. En jouant la “ chasse ”, elle peut gagner le jeu. C’est, à notre connaissance, le seul document exposant ce fait. Cette ancienne règle se serait perdue. Elle correspond à une logique interne du jeu, où le joueur cherche d’abord à marquer une bonne chasse, à gagner un avantage sur le terrain, avant de

---

<sup>378</sup> Op.Cit. Ch.VI, Art.XXXVI : 126.

<sup>379</sup> Op.cit. Ch.VI, Art.XXXVI : 109. Notons que, selon le dictionnaire de Furetière, *dorer la pilule*, c’est faire paraître une chose plus belle qu’elle n’est. Cette expression n’est donc pas issue de la paume, pas plus que les précédentes (Furetière, 1702 : 705).

<sup>380</sup> Op. Cit. Ch.VI, Art.XXXVI : 110.

<sup>381</sup> Manevieux, Ch. VI, Art.XXX : 51.

<sup>382</sup> Ce fut le cas dans une partie légendaire entre le marquis de Dorset et Philippe le Beau, roi de Castille et des Pays Bas, accueilli par Henri VII au château de Windsor (Desées, 1967 : 29-31) ou (Clerici, 1976).

<sup>383</sup> Aneau les exposa pour les élèves du collège de la Trinité à Lyon, dont il était recteur.

<sup>384</sup> Erasme (1528) les énonce à sa façon en les plaçant dans les répliques des protagonistes du dialogue cité plus haut.

<sup>385</sup> Cette règle a été oubliée. Cf. règlement sportif FFPB sur le site fédéral à l’adresse [www.ffpb.net](http://www.ffpb.net). Peut-être était-il rare qu’on ait à l’appliquer. Il eût fallu passer avec trois “ chasses ” si une équipe marquait *quinze* etc...C’était trop de complexité semble-t-il pour durer.

marquer le point<sup>386</sup>. Ceci s'accorde également aux divers degrés de victoire distingués par Scaino dans son traité. Le joueur qui fait le jeu par gain de chasses est le meilleur pour Scaino.

Nous terminons ce sous-chapitre dédié à l'évolution du jeu par quelques réflexions sur le déclin du jeu de paume. Malgré les efforts des humanistes Erasme et Vivès ou Cordier, pour défendre et promouvoir le jeu au XVI<sup>e</sup> siècle, malgré les passionnés qui écrivent des traités ou des livres à la gloire du jeu de paume, comme Forbet (1599), Gosselin (1579) ou Scaino (1555), la courte paume amorcée, au XVII<sup>e</sup> siècle, un déclin qui se poursuit encore au XVIII<sup>e</sup> siècle, où le seul jeu de paume construit à Paris en 1786 rue de Vendôme, est dû à la passion du Comte d'Artois<sup>387</sup>.

Manevieux ajoute " l'on n'en voit qu'un à Bordeaux, qui vient même d'être construit, & qui, la plus grande partie du temps est désert<sup>388</sup> »<sup>389</sup>. Il ne reste que 13 jeux à Paris<sup>390</sup>. A Lyon<sup>391</sup>, trois dont un seul est le plus fréquenté " sont saufs, sur les sept du XVI<sup>e</sup> siècle. Une ville du Mâconnais a vu ses trois jeux se transformer en " angars ou entrepôts pour les vins <sup>392</sup> ", des salles de spectacle sont construites sur le pavé des jeux, à moins que " le Maître paumier trouve plus son intérêt à louer pour un temps son jeu, à des démonstrateurs de marionnettes, ou à une Troupe d'Acteurs ambulants ou à des marchands de bled pour leur magasin<sup>393</sup> ", nous dit Manevieux et il ajoute que, dans les villes de garnison, les militaires accaparent le jeu<sup>394</sup> au détriment des particuliers<sup>395</sup> (Manevieux, 1783 : 131-133).

Nous avons lu plusieurs fois dans les ouvrages consacrés au jeu de paume ou de pelote que son déclin avait été provoqué par le fait que Louis XIV, monarque âgé, n'était plus en mesure de s'exercer ni de prendre du plaisir à la paume<sup>396</sup>. C'est aussi à cette époque, à la demande des Paumiers, que le jeu est devenu spectacle. Le Roi payait les joueurs et il assista en personne au spectacle. Le faste de la cour, le besoin de retenir près de soi les courtisans, pourrait-il expliquer le passage du jeu de paume, au billard, aux jeux de tables et autres tric-trac ?

---

<sup>386</sup> Nous verrons que le jeu basque de " rebot " a complètement modifié cette logique interne en modifiant les règles de la longue paume, créant de fait une rupture avec son ancêtre.

<sup>387</sup> Inauguré en 1786, ce jeu est tenu par un Paumier célèbre : M. Jacques Charrier, paumier du roi.

<sup>388</sup> Ajoutons que ce jeu-ci a aussi été bâti (par Perez Duvivier, grand Coneiller du Roi), pour distraire le Comte d'Artois.

<sup>389</sup> Manevieux, 1783, Ch.VI, Art. XXXVI : 132.

<sup>390</sup> Op. Cit. Avant-Propos utile à lire (vij).

<sup>391</sup> Op. Cit. Ch.VI, Art. XXXVI : 131.

<sup>392</sup> Manevieux, Ch.VI, Art. XXXVI : 132.

<sup>393</sup> Op. cit. Ibidem. Notons que ce fut un peu le cas au début du XX<sup>e</sup> siècle, pour le vieux jeu de paume de Saint-Jean-de-Luz, sis rue Gambetta, nous a raconté un témoin oculaire, neveu de celui qui le louait pour y engranger son foin.

<sup>394</sup> Un acte du Châtelet, 1731-01-09, confirme que les militaires sont des habitués des jeux.

<sup>395</sup> Nous avons vu précédemment que les autorités avaient interdit les jeux aux soldats sur plainte des paumiers. Et c'était à cause des mêmes prétentions. Nous avons également trouvé une dispute achevée par des morts où des militaires voulaient chasser des particuliers d'un jeu dans les *Mémoires* de Brantôme, tome1, ch. XXXI, (Brantôme, 1666 : 378).

<sup>396</sup> Cf. discours de Albert de Luze dans " les jeux de Paume et les Trinquets " in *Bulletin du Musée Basque* (1930) N°12, 7<sup>ème</sup> année, p.13. Le discours a été repris par les contemporains et il est devenu l'explication acceptée communément.

Il semblerait que non, même si la préférence royale pour le billard et les jeux de table a pu amplifier le phénomène. En effet, depuis la société féodale, où les Seigneurs étaient appelés à faire la guerre, puis s'exerçaient lors de tournois de chevalerie, une évolution des occupations s'est faite avec le jeu, de paume en particulier, occasion de dépenser son énergie, d'exercer son corps, d'affirmer sa supériorité, en temps de relative paix. De fait, au XVI<sup>e</sup> siècle, les jeux d'exercice occupent une place importante, notamment la paume, défendue par les humanistes Estienne, Cordier, Erasme et Vivès. Le jeu était alors répandu dans toutes les villes, parmi les bourgeois et les marchands ou artisans. Puis, il s'est peu à peu perdu partout, dans sa forme de courte paume du moins. Par ailleurs il faut noter que durant des siècles, les diverses autorités ont essayé d'endiguer le développement des bâtiments, appelés "yeux" ou jeux de paume, et de calmer la passion du jeu par de nombreux édits, règlements, ordonnances royales, restés sans véritable effet. Nous avons vu la répétition des interdictions dans les archives. Aussi les autorités royales et ecclésiastiques ont-elles échoué dans leur entreprise. Le jeu de paume semblait intouchable.

Les attitudes des Maîtres Paumiers, trop souvent roublards, comme l'expose Manevieux, les paris faussés, la mauvaise réputation que prend peu à peu le jeu et le lieu où il se joue, nommé tripot avec un sens très péjoratif, pourraient expliquer, pour une autre part, cette désaffection. Les détracteurs du jeu soulignent ces défauts, lesquels sont, pour la plupart, communs aux jeux de hasard. Toutefois, ce n'est pas non plus dans le succès des arguments moralistes qu'il faut chercher la cause du déclin de la paume, d'autant que les jeux de paume sont envahis par les jeux de table totalement interdits pour cause d'immoralité, depuis toujours, mais en plein essor<sup>397</sup>. Manevieux dénonçait "des passions d'un autre genre et sans doute plus ruineuses".

Thierry Bernard-Tambour avance l'hypothèse des épidémies de peste et des craintes de contagion avec les vêtements loués par les Paumiers et il s'appuie sur une explication de la Veuve Becquet du jeu de la "Raquette d'or" à propos de ses difficultés financières (Bernard-Tambour, 2001 : 72). Manevieux soulignant le manque de sérieux dans l'entretien du linge, l'argument se tiendrait.

On a vu que G. d'Ierni évoquait les guerres décimant la population. Cochard (1889), dans son étude sur *Le jeu de paume à Orléans* explique, quant à lui, la fermeture de nombreux jeux au XVI<sup>e</sup> siècle par les guerres de religion qui ont dispersé les "écoliers, clientèle la plus assidue et la plus nombreuse" des jeux. Mais le jeu reprend à Orléans après les événements, preuve que l'intérêt pour le jeu demeure en ce temps, au-delà des phénomènes extérieurs.

---

<sup>397</sup> On trouve dans les archives, notamment celles de la ville de Bayonne, des témoignages sur la pratique des jeux de hasard dans les jeux de paume.

Le fait que la société se sédentarise et change de goût à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et plus encore au XVIII<sup>e</sup> siècle semble une raison à considérer relativement à la désaffection du jeu.

Les auteurs, tels Albert de Luze (1930) ou Thierry Bernard-Tambour (2001) pensent que la Révolution française a porté un coup fatal à la paume. Le premier acte de volonté des députés du peuple trouve pour cadre le jeu de paume du château de Versailles et le célèbre tableau de Jacques Louis David<sup>398</sup> l'a immortalisé. La pratique du jeu en salle est plus répandue chez les nobles que chez les roturiers puisque ces derniers ne disposent ni de la même quantité de temps libre pour le jeu, ni des mêmes sommes pour payer la location du jeu. Il faut surtout souligner que les rois et seigneurs ont longtemps voulu interdire le jeu, en général, à leurs vassaux et serviteurs. Pour ces raisons, le jeu a pu être considéré, par les révolutionnaires, comme un jeu royal ou un jeu de privilégiés et, par conséquent, devenir une activité à bannir. La confrérie des Maîtres Paumiers raquetiers a été supprimée, comme toutes les confréries touchées par l'abolition des privilèges. Il est également vrai qu'on s'est moqué du jeu, voir en annexe 3, fichier 3.11., la caricature parisienne du bon genre représentant *les incroyables au tripot*. Il s'agissait peut-être bien d'un symbole pour les sans-culottes. Mais le jeu de courte paume était déjà moribond en 1789 bien que plusieurs jeux privés aient été construits au XVIII<sup>e</sup> siècle dans des châteaux, à Fontainebleau en 1732, à Compiègne en 1736, à Villers Cotterets vers 1750, à Chantilly en 1757.

Par ailleurs, les études, sans toujours le préciser, semblent s'intéresser plutôt au jeu de courte paume, alors que le jeu de longue paume, plus répandu et socialement mieux réparti, garde une certaine vigueur. D'une part, les thèses avancées ne suffisent donc pas à expliquer le recul progressif réel du jeu de courte paume et, d'autre part, la longue paume connaît, au XX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses variantes comme le jeu de paume basque, le jeu du tambourin, la longue paume, le jeu de tamis, pratiqués par toutes les catégories sociales. Plusieurs facteurs sont donc intervenus dans ce déclin.

Ce que nous pouvons remarquer, c'est l'évolution des jeux d'exercice (avec balle) en général, du XIX<sup>e</sup> jusqu'aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. A part la Pelote basque, ces jeux sont plus ou moins maintenus par une poignée de volontaristes, attachés à des traditions. Ils concernent souvent un petit périmètre<sup>399</sup>. Par ailleurs, les vieux jeux nous sont revenus codifiés, "relookés", sous la dénomination de sports, par le Royaume Uni. Leur succès est tel qu'ils déplacent les foules, font exploser l'audimat, réquisitionnent de nombreuses pages de journaux et permettent aux joueurs, clubs et fédérations sportives de disposer de belles sommes d'argent. Il semblerait donc qu'après un passage sédentaire, sans activité physique sous forme de jeu, la société soit à nouveau intimement persuadée de l'intérêt de

---

<sup>398</sup> Cf. en annexe 4, fichier 4.5, la gravure *serment du jeu de paume*, sur un dessin de Jacques Louis David.

<sup>399</sup> Cf. chapitre suivant I.3.1.

pratiquer un exercice physique, devenu sport, après être passé par la phase “ jeu d’exercice ”. Dans une étude ultérieure sur les évolutions et l’histoire de la pelote basque aux XXe et XXIe siècles, nous nous proposons d’expliquer comment l’Etat, en France, a défendu et accompagné cette évolution vers le sport.

Nous ne pouvons omettre de rappeler que le jeu de courte paume se maintient dans le monde, plutôt dans les Pays anglo-saxons (Grande Bretagne, Etats Unis d’Amérique, Australie<sup>400</sup>) mais aussi en France où les pratiquants sont peu nombreux (moins de 200), plutôt issus des milieux sociaux aisés.

En conséquence, il ne semble pas juste de dire que la paume décline à cause du roi Louis XIV, ou à cause de la Révolution, comme on peut le lire fréquemment<sup>401</sup>. D’une part, sa pratique diminue partout en Europe et, d’autre part, sa notoriété demeure, au point de faire l’objet de dizaines de mentions et d’entrer dans de nombreuses expressions proverbiales, comme nous l’avons vu, dans le dictionnaire de Furetière, augmenté en 1702. De plus, elle se maintient sous diverses formes attachées chacune à un territoire, à une culture, avec les mêmes caractéristiques générales, et garde le même intérêt dans les populations rurales moins touchées par l’évolution des distractions vers d’autres spectacles ou d’autres jeux de hasard. Enfin la courte paume se codifie outre manche au XIXe siècle et acquiert un nouveau statut, de sport.

La courbe du goût pour le jeu suit donc une trajectoire semblable à la balle lancée en l’air par le joueur. Une ascension depuis le XIIIe siècle jusqu’au point culminant du XVIe siècle puis une chute, mais en plusieurs rebonds et il semble que le phénomène ne soit toujours pas mort. Mais la forme la plus aboutie du jeu, à la fois par la complexité de ses règles et les possibilités de créativité dans les échanges entre les joueurs, a perdu l’adéquation qu’elle eut avec la société du XVIe siècle. Contrairement à la balle assise, jeu analysé par Parlebas (1990 : 140-144)<sup>402</sup>, la paume ne dispose pas de tout le réseau des communications possibles puisque les équipes sont faites et bien séparées par la corde, puisque chaque joueur ne peut interagir, lorsqu’il prend la balle, qu’avec l’un des deux ou trois membres de l’équipe adverse. C’est aussi ce qui permet la compréhension et l’intérêt du jeu pour le spectateur. La grande liberté de la balle assise rend le jeu passionnant pour les joueurs<sup>403</sup> mais n’accroche pas le regard, ni l’intérêt du spectateur. Et il représente, comme l’écrit Parlebas

---

<sup>400</sup> Cf. liste des clubs de *rackets* en annexe 4, fichier 4.6. Il y avait, en 2004, 5 clubs en Australie, 3 clubs en France (Bordeaux-Mérignac, Fontainebleau et Paris rue Lauriston), un club au Canada, 10 clubs aux Etats Unis d’Amérique et 22 clubs dont 3 universités et 2 écoles au Royaume Uni.

<sup>401</sup> Cf. de Luze, Jauréguy, Bernard-Tambour, Loubère par exemple.

<sup>402</sup> Dans le jeu de la balle assise, les joueurs libres sont debout, ceux qui ont été touchés par une balle s’asseyent. Le joueur qui a la balle en main peut choisir de faire une passe à un autre et s’il fait une passe à un joueur assis il le délivre. Il peut choisir de tirer sur un joueur qui, s’il est atteint devra s’asseoir. A tout moment le joueur peut être en communication ou en contre communication avec n’importe quel autre, ce qui rend le schéma- réseau des communications le plus complet possible.

<sup>403</sup> Parlebas (1990 : 144) parle de plaisir à l’état pur, plaisir de l’agir, plaisir du jeu.

(1990 :144), “ le degré zéro du système des gains et des scores ”. Il n’y a pas de résultat, de victoire. Les jeux à spectacle sont, quant à eux, compétitifs, permettant par la catharsis, l’investissement des spectateurs et, plus particulièrement des parieurs. Le jeu qui nous semble savant, mais faisait fureur dans toute la société du XVI<sup>e</sup> siècle, a donc perdu son lien avec la société. Vraisemblablement les normes et les valeurs cardinales qui l’avaient secrété ont changé (Parlebas, 1990 :145). Cependant certaines règles de ce jeu ont perduré, notamment dans la pelote basque.

Pour conclure cette sous-partie I.2, portant sur le jeu de paume, nous ne répéterons pas les conclusions de ses trois chapitres, mais nous en ferons une synthèse. Au cours des analyses de textes, par des comparaisons avec l’époque actuelle et la pratique de la pelote basque, nous avons pu mettre en évidence de fortes similitudes, sur des points précis, entre le jeu de pelote et le jeu de paume. Rappelons que l’histoire du jeu en Pays basque, se confond pour la période antérieure au XVIII<sup>e</sup> siècle avec celle du jeu de paume sous ses deux formes longue et courte. L’utilisation des lieux de jeu pour des spectacles en fait partie. Les qualités reconnues par les observateurs sont encore d’actualité : adresse, agilité, grâce et légèreté. Les paris et l’enthousiasme de la population se vérifieront durant les siècles suivants pour la pelote basque, la notion de revanche étant également présente. L’usage d’un costume approprié pour jouer sera retenu par les joueurs de pelote. La composition des balles et des instruments de jeu est une préoccupation importante, autrefois liée à un corps de métier, et aujourd’hui à des artisans pour la pelote. Nous avons étudié le vocabulaire du jeu et son impact dans les expressions utilisées dans la vie courante, jusqu’à nos jours, où la plupart des personnes les utilisent sans connaître leur sens premier. Dans la deuxième partie de cet ouvrage, nous verrons comment le jeu basque a aussi pris place dans la langue basque, forgeant ses propres termes, sans toutefois avoir l’impact de la paume sur le quotidien. Si le jeu de paume a tardé à écrire ses règles, il eut ensuite droit à plusieurs traités retraçant la complexité du jeu et les conflits entre joueurs. De même, la pelote suscita des passions propres à finalement exiger des règles écrites, selon les lieux de jeu<sup>404</sup>, puis des règles explicatives plus générales, comme nous le verrons à la fin de cette première partie. Devons-nous voir dans ces similitudes un héritage assumé ou intégré par la pelote ? Pour une part, c’est vraisemblable, mais il est aussi clair que la pratique du jeu de balle répond à des besoins intrinsèques. Néanmoins la façon de compter et certaines règles, dont les “ chasses ” ainsi que l’appellation “ jeu de paume ” pour le jeu basque jusqu’à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, trahissent une filiation logique, qui fera encore l’objet de développements.

---

<sup>404</sup> Cf. e., les règles du “ rebot ” à Sare et cf. I.3.2 pour d’autres exemples de villes et la parution de diverses notices sur le jeu, avant la parution des règles FFPB (annexe).

L'étude sommaire de quelques héritiers de la paume, principalement de la longue paume, pourrait montrer comment un héritage peut être transmis et comment la pratique évolutive peut transformer ce capital. C'est à cette observation que nous nous attachons maintenant.

## **I.3. Jeux de paume : une large descendance**

La courte paume, délaissée par la cour du roi Louis XIV et rejetée par les révolutionnaires comme distraction de la noblesse, perdue dans les Pays anglo-saxons et se joue encore en France, dans quelques clubs<sup>405</sup>. On trouve également un héritier de la courte paume en Pays basque ou dans la province de Valence. Pour ce qui est de la longue paume, bien des régions, comme le Pays basque, ont conservé une pratique issue de ce jeu populaire. Le terme lui-même est resté en Picardie, où le jeu se pratique avec des règles légèrement modifiées, tandis que le jeu de balle au tamis, l'un des avatars de la longue paume, pratiqué au nord de Paris, notamment à Aubergenville, dans le Mantois, la Haute Normandie et la région d'Amiens, ou encore en Belgique, est tombé en désuétude à la fin du XXe siècle<sup>406</sup>. Les adaptations de la longue paume varient selon les lieux. Mais l'héritier le plus pratiqué du jeu de paume, hybride de la courte et de la longue paumes, mondialement connu, passé par la phase transitoire du *lawn tennis*<sup>407</sup>, est le tennis.

Nous étudierons quelques héritiers européens très typés, afin de mieux cerner les caractéristiques du jeu basque, à la lumière des adaptations d'autres régions. Pour chaque jeu cité en exemple, nous préciserons ce qui le rapproche du jeu de paume et les modifications apportées. Ces dernières peuvent avoir un sens, qu'on cherchera à déterminer, ou une raison qui explique les transformations au cours du temps. L'un des domaines de la comparaison sera donc le jeu lui-même, son nom, ses règles, le matériel associé, dont les éventuels instruments ou protections, quelques termes du vocabulaire, ainsi que les qualités attribuées au jeu et aux joueurs. Un autre domaine observé, sera le niveau d'organisation et d'éventuelle institutionnalisation, soit la constitution de sociétés et

---

<sup>405</sup> Club de Paris, au jeu de paume de la rue Lauriston ; club de Fontainebleau, au jeu du château ; club de Bordeaux, au jeu de Mérignac détruit en 2013, en attente de reconstruction ; club de Pau, au jeu du parc Beaumont. Une association a vu le jour à La Bastide Clairence quand il fut découvert que le trinquet Happette était un très ancien jeu de paume. De plus, quelques amateurs jouent ici ou là dans des trinquets, comme à Bayonne et une association existe maintenant à Biarritz.

<sup>406</sup> Cf. Les Cahiers de l'histoire d'Aubergenville N°10, année 1997 et Picards faites vos jeux (Loubère, 2000).

<sup>407</sup> Entre 1874 et 1875, le major Wingfield inventa ce jeu direct au format exportable sur tout terrain gazonné et de dimensions plus modestes que le jeu de longue paume. Des amateurs y ont joué à Pau comme à Biarritz au XIXe siècle. La presse locale en témoigne par quelques articles que nous avons lus, dans *Le Courrier de Bayonne* notamment, et le jeu de paume de Pau possédait ses courts de *lawn tennis*.

fédérations, ainsi que d'éventuels rapports entre les organisations ou organisateurs des différents jeux/sports. Un troisième élément observé sera l'évolution souvent accompagnée d'un passage du jeu au sport, donc le rapport au temps historique. Enfin un dernier domaine étudié sera le rayonnement géographique, touchant aux notions de patrimoine culturel et/ou d'appropriation du jeu par un territoire dans une affirmation identitaire. Ce faisant, les préconisations de Parlebas et Mauss, concernant l'étude des jeux seront en partie suivies et nous serons proches de l'esprit des *Cultural Studies*.

### **I.3.1. Quelques héritiers de la paume hors Pays basque**

La courte paume eut son siècle de gloire et son lent déclin jusqu'à une pratique limitée de nos jours en France, mais la longue paume semble avoir gardé grande vivacité dans ses différentes variétés jusqu'au XIXe siècle, période prospère. Elle perdure de nos jours avec plus ou moins de bonheur selon les régions. A propos de l'histoire des jeux de paume, Julien Desées exprime, dans son étude sur les jeux de balle en Belgique, un phénomène de portée générale :

*Ces jeux ont fait vibrer des centaines de milliers de spectateurs, tous fins connaisseurs parce que tous pratiquants [...] Les jeux de pelote-paume occupèrent pendant des siècles le premier rang parmi les divertissements populaires. Nous songeons aussi à ce miracle qui a permis à ces jeux régionaux de traverser les siècles [...] L'attachement de nos pères [...] se manifeste encore dans la fidélité qu'ils ont marquée à la pratique et aux règles des jeux de pelote-paume, héritage de nos aïeux, tout en accordant [...] un esprit d'adaptation aux exigences du temps [...] On oublie souvent que si les jeux de paume sont respectables de par leur ancienneté ils le sont aussi par leur incontestable valeur éducative et sportive (Desées, 1967 :11).*

La manière de compter (15, 30, 40, jeu), le face à face des deux équipes qui se renvoient la balle ou le ballon sur un long terrain en plein air, divisé en deux camps dont l'un seulement permet d'engager le point, un certain esprit de clocher et les paris, caractérisent, avec les "chasses", et la règle du "à deux", les jeux issus de la longue paume, puisqu'ils en ont gardé ses règles spécifiques. Plusieurs jeux ont longtemps gardé la règle des "chasses", qui en fait des jeux de gagne terrain et des jeux où les points/le score, sont suspendus jusqu'à la dispute, souvent différée, des dites "chasses". Certains jeux (devenus sports) ont cependant fini par l'abandonner au XXe siècle par souci de simplification. Ce changement s'est fait malgré l'opposition des puristes, qui ont parfois claqué la porte en conséquence. Comme les "chasses", la règle du "à deux" a été parfois abandonnée au cours du XXe siècle.

Nous évoquerons d'abord les héritiers du jeu de ballon. Puis nous étudierons des jeux où la pelote est frappée avec la main nue plus ou moins protégée, enfin nous prendrons le cas des jeux de balle qui utilisent un instrument de frappe. Mais d'abord, en quoi le ballon peut-il nous intéresser ?

### I.3.1.1. Les jeux de ballon frappé

Placer, dans cette étude, des jeux de ballon serait étonnant si le premier Traité sur le jeu de balle, écrit par Scaino, ne consacrait une part importante (huit chapitres au moins) à l'explication des règles et à la description du jeu de *Pallone*, sans compter tous les chapitres généraux qui englobent tous les jeux. Notamment, la troisième partie traite des bienfaits de l'exercice en soi. Ces jeux de ballon ayant des règles semblables au jeu de longue paume avec des "chasses" et une même façon de compter, seuls diffèrent le vecteur de frappe (le poing et non la paume) et l'objet qu'on frappe, ici une vessie gonflée d'air et non une balle de chiffon et de cuir. Selon les variantes, l'avant bras et le poing sont protégés différemment et le ballon a pu changer progressivement de texture, passant de la vessie de porc ou de bœuf à une vessie recouverte d'une peau de mouton, voire aujourd'hui à une vessie de caoutchouc recouverte de cuir de vache. Un espace minimal revient, dans cette étude, au jeu de ballon qui se jouait encore au XIXe siècle à Paris aux Tuileries. (cf. ci-après) qui partage un certain nombre de caractéristiques avec la longue paume.

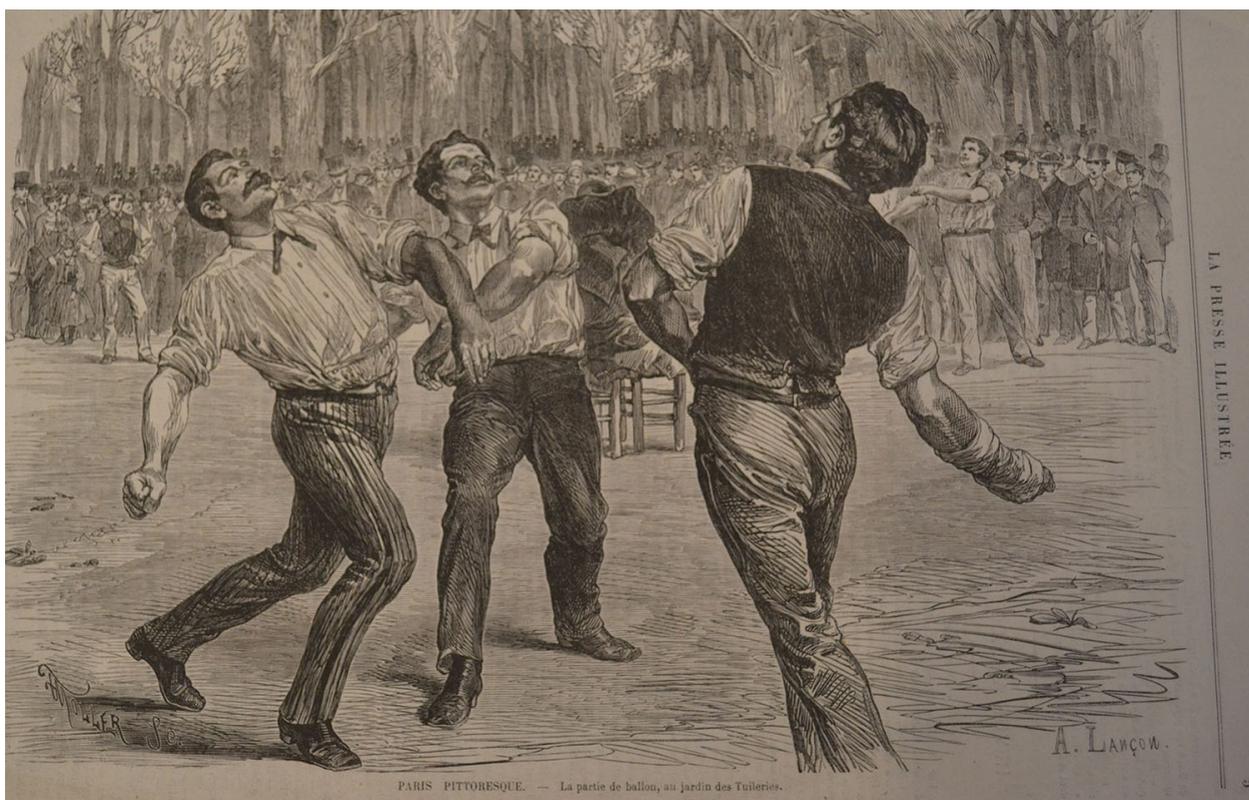


Fig. 11. Jeu de ballon aux Tuileries, *La presse illustrée*, BNF Richelieu Estampes

## Le pallone

Pratiqué en Italie, ce jeu est un descendant du jeu décrit par Scaino dans son traité en 1555 et porte le même nom. Il s'apparente à la longue paume par l'étendue du terrain, les règles générales du jeu, dont les "chasses" et la façon de compter. La différence vient du matériel de jeu. Au lieu d'une balle, les joueurs lancent une vessie gonflée au temps de Scaino, une vessie qui sera ultérieurement recouverte d'une enveloppe de cuir. Comme ils frappent ce ballon lourd avec une partie de l'avant bras, ils le protègent à l'aide d'un manchon en bois hérissé de pointes. Cet instrument sera utilisé en Europe aux siècles suivant (voir gravure du XVIIe siècle ci-après).



Fig. 12. Le Balon, Gravure de Stella et Bouzonnet, 1657, BNF Richelieu, Estampes

Dans *Italian scenery*, by James Godby (1808), London, le jeu de ballon est un spectacle au début du XIXe siècle. Il est pratiqué par les jeunes hommes durant leurs loisirs à Piacenza, en Toscane. Le voyageur le remarque et il en réalise un croquis.

En 1888, la presse de Buenos Ayres fait état d'une partie de *pelota al Pallone* entre deux joueurs basques Ramon Beloqui et Zurdo de Villabona et les italiens E. Cerrato et E. Arri. Ces émigrés du Piémont auraient-ils convaincu leurs homologues basques de jouer à leur jeu ? Les paris furent énormes, le public immense. La partie eut lieu en présence du Président et du Vice Président de la république sur la place *del Sferisterio*. Cependant les Espagnols auraient gagné 70 à 43, alors que le Pallone se compte en jeux, comme le "rebot". L'article du 6 juin 1888, paru dans *Las provincias*, Suplemento, 1, est cité par Agullo (2009). Le fait de se procurer un ballon et des brassards était-il simple ? le jeu basque, lui, était fort répandu. On jouait au *blaid*, bien que là aussi nous ayons vu des auteurs affirmer qu'on jouait au "rebot" en Argentine. Pourquoi pas ? Mais toutes les parties commentées à la fin du XIXe siècle sont au *blaid* et les résultats sont en points... L'idée du défi au *Pallone* est plaisante mais à vérifier. Aujourd'hui, avec la Confédération Internationale du Jeu de balle<sup>408</sup>, qui œuvre pour le maintien des spécialités régionales, les jeux comme le "rebot" et le *Pallone* n'ont pas été choisis. Les porter au niveau international semble délicat.

Au XXe siècle, le *Pallone* fait la "Une" de *La Vie au grand air*, le 16 février 1902 (voir annexe 5, fichier 5.1.). Les joueurs dessinés sont en tenue blanche, au moins trois par équipe, armés de leur manchon de bois. Les équipes sont séparées par un filet, comme à la courte paume ou au *lawn tennis*. Le jeu semble nécessiter de la force, du déplacement, un engagement physique important, et faire l'objet d'un spectacle suivi par de nombreux spectateurs à Turin. La légende indique :

*Le Pallone, le véritable jeu national italien, et qui n'est guère joué qu'au delà des Alpes, est comme une sorte de tennis plus violent et plus athlétique. Il se joue avec six joueurs dans chaque camp. Le ballon, qui ressemble au ballon d'association, est lancé à l'aide d'une sorte de manchon hérissé de pointes en caoutchouc, dans lequel les joueurs enfoncent la main droite. Le terrain est très vaste et le jeu exige beaucoup de force, en même temps que d'agilité et d'adresse.*

Nous remarquons l'expression "jeu national" que nous retrouverons bientôt pour la pelote en Pays basque. De même, les qualités des joueurs sont significatives et communes au *Pallone* et à la pelote basque. La force, en premier lieu, est recherchée. Le jeu est en effet l'occasion d'une démonstration de puissance, comme autrefois la guerre, mais cette fois, sans mort d'homme. L'agilité et l'adresse complètent les attributs du jeu qui plaît aux foules. Car le jeu est à la fois spectacle, comme dans l'Odyssée et dans les jeux grecs, moment de communion, et marqueur de nationalité, donc d'identité. Ces caractéristiques se retrouveront tout au long de notre étude sur la pelote basque.

Signalons que la FFPB s'est rendue au Nord de l'Italie dans les années 2000 pour assister à une partie de *Pallone*. Nous reviendrons, pour chaque jeu particulier, sur les contacts entre les diverses

---

<sup>408</sup> Voir plus loin quelques mots à propos de cette organisation.

organisations des héritiers de la paume qui semblent montrer une volonté de se connaître, en cette fin de XXe et en ce début de XXIe siècle. Au XIXe siècle, les érudits se sont penchés sur l'histoire de chaque jeu, pointant du doigt le même ancêtre. Les siècles suivants organisent plutôt des rencontres, mettent en relation des organisations ou fédérations et provoquent des démonstrations de leur sport pour les fédérations intéressées. Ce désir de lien a même pris forme avec la création de la Confédération internationale du jeu de balle<sup>409</sup> (cijb).

*Le Pallone* est pratiqué aussi en Toscane, au début du XXe siècle, avec une fureur qui oblige les autorités à intervenir en fermant l'aire de jeu si l'on en croit G. de Pawlowski, Directeur et rédacteur en chef du *Journal de l'Automobile* dans sa description sans concession<sup>410</sup> :

*... en Italie pour renoncer au sommeil il faut vraiment que la chose en vaille la peine [...] Au tournant d'une allée des Cascine, un long mur blanc de fond, comme pour la pelote basque, un petit mur parallèle en face de lui, tous deux rejoints sur les côtés par deux autres petits murs, ainsi que cela se fait pour former toute enceinte qui se respecte ; c'est là que dort pour le moment, le terrible Giuoco del Pallone, le jeu de Ballon. /Aujourd'hui sévèrement fermé par la police, demain sans doute rouvert comme il l'était hier et comme il ne le sera peut-être plus après demain, le Jeu de ballon à Florence paraît avoir l'existence la plus agitée et la plus turbulente qui se puisse rêver. / Sur toutes les cartes postales, aux devantures de tous les libraires de la rue Calzaioli, sont exposées les robustes anatomies des joueurs de ballon. La main enfouie dans un énorme hérisson de bois formé de bracelets dentelets comme de grossiers pignons de bicyclette juxtaposés et que les enlumineurs se plaisent à représenter de la couleur du bronze [...].*

Ainsi le jeu de ballon, qualifié ici de “ terrible ” conduit les autorités civiles à l'interdire en fermant l'aire de jeu. Il suscite donc une passion qui trouble l'ordre public. Il semble utiliser un mur de fond, dans la largeur et un autre, plus petit, qui lui fait face, comme aujourd'hui au jeu basque du “ rebot ”. Le caractère athlétique des joueurs ne fait pas de doute (“ robustes anatomies ”). Comme chez Scaino, l'avant bras est protégé par un brassard semblable aux représentations des siècles précédents (voir la gravure ci-dessus et l'image de *La Vie au grand air* en annexe 5, fichier 5.1.).

Notons que dans l'actualité, c'est plutôt un mur latéral qui est utilisé. Cette pratique est certainement liée aux origines du jeu de longue, lequel avait souvent lieu à l'extérieur de la ville, le long des remparts, situation optimum pour le respect de l'ordre public, situation bien identifiée dans les contes que nous évoquerons au III et qui a aussi trait à une symbolique, comme nous le verrons. Encore fallait-il qu'il y eût des fortifications. Selon Rouquette (1986), le *Pallone* a abandonné le principe des “ chasses ” dans les années 1800 et l'a remplacé par la règle du “ cordino ” car le public

---

<sup>409</sup> Cf. plus loin, pour les informations sur cette organisation.

<sup>410</sup> Cf. *Journal de l'automobile, du cyclisme et de tous les sports (Le Vélo)*, N°189 de la 2<sup>e</sup> année ou 4509 de la 14<sup>e</sup> année, en date du jeudi 6 avril 1905.

n'appréciait pas les interruptions continues du jeu avec changement de camp des équipes pour disputer les " chasses ".

De nos jours, le *Pallone al bracciale* se pratique en Toscane dans le canton d'Arezzo, à Monte San Savino, Kiusi, Sienne, à l'occasion de journées dédiées aux sports traditionnels (voir affiche en annexe 5, fichier 5.2.)<sup>411</sup>. Un mécène s'y dédie et écrit sur le sujet. En Toscane, des joueurs perpétuent le *pallone grosso* (avec des brassard de bois) à Monte San Savino. A l'origine, le brassard servait à propulser des ballons qui étaient d'énormes vessies remplies de bourre, de foin ou de son (Macewko, 2011).

Ainsi le jeu a évolué pour s'adapter aux attentes du public, il s'est professionnalisé à l'époque où les paris marchaient bien. Les ballons sont devenus plus légers et plus rebondissant. A la force brutale a succédé une puissance qui donne de la vitesse et du dynamisme au jeu. Nous ne cernons pas les conditions qui ont amené une baisse de fréquentation, un plus faible succès.

Mais une autre forme de ce jeu s'est développée, le *Pallone elastico*, ou *Pallapugno* qui utilise des balles de caoutchouc creuses, de gros diamètre, et qui essaie d'initier des jeunes à des pratiques venues d'un lointain passé, transformées par les techniques modernes, au niveau du matériel de jeu. D'autres formes de jeux de balle du même ordre existent en Italie. Le lecteur pourra consulter le site [www.museodelbalon.it](http://www.museodelbalon.it) pour s'en faire une idée. De nombreuses photographies explicites autant qu'esthétiques montrent tout le matériel et des éléments bibliographiques. La nouvelle évolution montre un désir d'accrocher la jeunesse et donc un désir de pérenniser le jeu. Il faut s'adapter aux matériaux et aux modèles sportifs de l'époque : rapidité du jeu, légèreté des instruments comme des vêtements. Voici une pratique culturelle pratiquée dans une zone géographique réduite et que certains veulent sauver de l'oubli. Elle n'est pas structurée, pas institutionnalisée et survit par l'organisation de sortes de journées patrimoniales des sports traditionnels. La Picardie possède elle aussi une forme de jeu analogue au *pallapugno*, peut-être issue de la pratique du ballon avec brassards, que nous présenterons bientôt.

### **Le *pallapugno* italien et le " ballon au poing " picard**

Ces jeux utilisent une vessie gonflée mais les joueurs ne frappent pas avec l'avant-bras et ne portent pas de brassard. Les joueurs lancent le ballon avec le seul poing (théoriquement) qu'ils

---

<sup>411</sup> Cette information et l'affiche nous ont été aimablement confiées par Pierre-Marie Macewko, joueur de ballon au poing, qui a rencontré les pratiquants du *pallone* et du *palla pugno* en Italie.

protègent avec des liens de tissu ou de cuir. Ces protections rappellent plutôt les mains des lutteurs grecs ou romains dessinées dans *De Arte Gymnastica* de Mercuriale (1573)<sup>412</sup>.

Le *Pallapugno* ou *Pallone elastico*, pratiqué au XIXe siècle dans le Piémont, persiste dans cette région, précisément aux environs d'Alba, au Nord de L'Italie<sup>413</sup>. Le jeu a gardé le principe des “ chasses ” et se joue par équipes de trois à quatre joueurs. Il est en cela proche de la longue paume jouée en Europe, notamment en Pays basque<sup>414</sup>. C'est à la fin du XIXe siècle que des tournois s'organisent. Puis le premier championnat a lieu en 1912. Turin possède un grand *sferisterio* doté d'un mur latéral, Napione et Acqui Terme aussi. La presse et la presse illustrée italiennes relaient le succès des parties suivies par un nombreux public et il existe des champions, des vedettes célébrées dans la presse comme Manzo et Balestra ou Bertolo-Berruti. Un disque vinyl, intitulé *Festival della Canzone del Pallone Elastico* confirme l'impact du jeu. Les protections et les balles évoluent. Des couleurs vives, des inscriptions et logos frappent les maillots comme le matériel de jeu.

Il existe une version actuelle et adaptée de ce jeu, pour les jeunes joueurs, le *Pallapugno leggera*. Ce dernier n'a pas besoin du même espace, ni d'un mur et les jeunes ne protègent pas forcément leur main, la balle élastique étant plus légère. Des protections légères en matière plastique souple et confortable ont été expérimentées. Le jeu de ballon italien a donc évolué pour permettre sa pratique au XXe siècle, tout en gardant le jeu de “ chasses ” et en y préparant les jeunes par une modalité simplifiée, sur un espace moins important.

Nous remarquons le choix de la transformation du jeu dans le but de le pérenniser. Le matériel de jeu profite des nouvelles technologies et des nouveaux matériaux, tandis que les règles de la longue paume sont conservées. Il semble important de maintenir le patrimoine vivant. La méthode retenue est l'évolution vers la pratique sportive. L'institutionnalisation se fait a minima, le développement est lent, le rayonnement limité géographiquement à deux zones d'Italie.

Le “ ballon au poing ”, quant à lui, fait partie des traditions et du patrimoine picards. A ce titre, il est soutenu de nos jours par le Conseil de Picardie. Depuis le 15 août 1813 au moins, la ville d'Amiens organise des parties de ballon au poing<sup>415</sup>. La première compétition officielle organisée par le Groupement de la Somme eut lieu en 1908. La Fédération des “ ballonistes ”, créée en 1913, devient fédération française des “ ballonistes ” jusqu'à la création de la fédération française du Ballon au Poing

---

<sup>412</sup> Gant de pugilée, CAESTUS, cote V 11189, sur microfilm R122 173, pl. p. 114, consulté à la BNF Richelieu Estampes.

<sup>413</sup> Source : Pierre-Marie Macewko.

<sup>414</sup> Cf. mémoire (Mourguy, 2011).

<sup>415</sup> Nous tirons ces informations du livre de Jean-Richard Loubère, *Picards, faites vos jeux*, publié en 2000 par, et sous la responsabilité de, la Ligue de Picardie de Longue Paume et de la commission “ Sports et jeux de Picardie ” à l'initiative et avec l'aide de la Direction Régionale et Départementale de la Jeunesse et des Sports d'Amiens. Jean Richard Loubère est journaliste sportif, à la Rédaction du Courrier Picard et collaborateur de *l'Equipe*.

en 1972. Des championnats se déroulent depuis, chaque année, encore en 2016 et la date des finales reste liée au 15 août. Le nombre de licenciés est faible<sup>416</sup> car l'aire géographique de pratique est peu étendue : nord-est de la Somme et un club en Pas de Calais. Il est néanmoins considéré comme “ véritable religion de toute une région ” (Loubère, 2000 : 31). Ici l'institutionnalisation se fait naturellement et progressivement, depuis les organisations communales, vers des sociétés, un groupement puis une fédération. La dynamique enclenchée correspond à un glissement du jeu vers le sport.

Pour propulser un ballon pesant environ 500 grammes, de la taille d'un ballon de handball, en le frappant avec la base du pouce, les joueurs commencent par des entraînements de quinze minutes, une demi-heure, et un quart d'heure de plus à chaque entraînement afin d'habituer les muscles à cet effort et d'aborder la compétition. Ils se protègent toute la région du pouce et le coude au moyen d'une lanière de tissu enroulée autour de l'avant bras et du poignet. Une bande de cuir peut s'ajouter ou se substituer à cette bande de tissu, la protection se nommant “ manike ” (Cf. photo en annexe 5, fichier 5.3.).

Des règles sont particulières au ballon au poing, notamment le nombre de joueurs par équipe, qui varie de 4 à 6, chaque équipe étant constituée comme elle l'entend (ou le peut). Aussi peut-on voir s'opposer des équipes inégales en nombre. Ceci était possible à la paume et aussi à la pelote basque avant la création de la FFPB. Une partie de ballon au poing se joue en six ou sept jeux, mais sans obligation de marquer deux points d'affilée pour gagner un jeu quand les deux équipes sont à égalité à 40, règle du “ à deux ” sauf pour le dernier jeu, si les équipes étaient à égalité de jeux jusque là. C'est donc une modification notable de l'esprit du jeu de paume où la règle du “ à deux ” tend à engendrer de multiples retournements de situation. La pelote basque a gardé l'esprit de la paume à ce propos et les parties de “ rebot ” peuvent traîner en longueur, le maximum de 5 heures a été atteint une fois en finale du championnat de France. L'aire rectangulaire possède 12 m de large et (8+18) m de long pour le camp du livreur, 39 m de long pour le camp en face. Le joueur qui livre (engage) le point, prend de l'élan sans dépasser la ligne située à 8m du fond, et doit faire franchir au moins 18m au ballon, pour dépasser la corde et entrer dans le camp adverse<sup>417</sup>. Le livreur est d'abord le foncier puis chacun des autres joueurs doit servir à son tour et toujours dans le même ordre choisi au départ par l'équipe. C'est encore une différence avec la pelote basque, où c'est en général toujours le même qui engage, mais où l'engagement est libre<sup>418</sup>. Le ballon doit être frappé et non amorti<sup>419</sup>. Dépasser la limite de fond, à

---

<sup>416</sup> Ils étaient 1818 en 1999.

<sup>417</sup> Pour les catégories jeunes, le poids du ballon et certaines dimensions du terrain sont adaptées.

<sup>418</sup> Tout joueur de l'équipe qui vient de gagner le point peut engager.

<sup>419</sup> Cette règle vaut en pelote basque dans les parties à main nue et à *joko garbi* où l'amorti se nomme *atxiki*\*.

l'engagement, est une prouesse qui vaut "quinze" dépasser les lignes latérales est manque de maîtrise et fait perdre "quinze". Les parties sont jouées en présence d'un arbitre muni d'un sifflet, qui prend toute décision concernant le jeu. Là aussi il y a rupture avec la paume où le public juge. Nous verrons que la pelote basque a une manière très particulière de fonctionner dans ce domaine. Ajoutons qu'il y a quelques temps, la composition du ballon avait été modifiée en mêlant une matière plastique au cuir initial. Pour des athlètes, passer la ligne de fond était devenu trop facile et la règle du dépassement gagnant n'avait plus cours, car sur des terrains courts, sans zone de recul pour celui qui renvoie, l'engagement était trop souvent gagnant et il n'y avait plus de jeu. Nous verrons que la pelote basque a longtemps hésité, puis fini par supprimer cette règle du dépassement gagnant. Depuis 2009, un nouveau ballon en cuir est en vigueur. La règle du dépassement gagnant (les joueurs disent qu'ils "bourrent au livrage") est à nouveau respectée. Le problème des joueurs, c'est la pluie. Contrairement à la pelote basque, elle n'empêche pas le jeu mais le ballon se charge d'eau, passant de 520 grammes à 750 grammes, voire 1 100 grammes en cas de forte pluie. Le poignet souffre évidemment de cet excédent de poids.

Depuis 1981, une épreuve individuelle, le "Poing d'or" permet de récompenser le joueur qui envoie son ballon le plus loin dans les limites latérales de l'aire de jeu. En 2000, le record (atteint en 1991), était de 67,70 mètres.

Depuis 1993, une saison hivernale se déroule en salle (gymnase), pour préparer la compétition estivale et rendre le jeu accessible au plus grand nombre. Les jeunes s'initient au jeu avec des règles simplifiées et, depuis 1994, des championnats ont lieu pour les jeunes, depuis la catégorie Minimes.

Cette évolution, pour un jeu dont la pratique débute au XIXe siècle, ressemble à celle de la pelote basque, par la transformation de la confection du ballon et des protections, et quelques changements de règles, ainsi que par la progressive installation d'une organisation devenue fédération, laquelle instaure peu à peu des compétitions dans les catégories jeunes. Elle diffère par l'unicité du jeu, alors que la pelote basque offre beaucoup de modalités différentes, par une implantation géographique réduite et l'absence de volonté de développement national ou international. Ce dernier trait provient peut-être de ce que J-P. Callède<sup>420</sup> nomme un "fond d'affirmation identitaire et de défense des langues régionales, s'appuyant sur des jeux d'exercice ancien", alors que "la pelote basque échappe à l'intégrisme culturel qui est un autre nom de l'isolement socioculturel et [que] le modèle fédéral, [...] renouvelle le répertoire de l'expressivité culturelle et de l'échange social" (Callède, 2002 : 48-49).

---

<sup>420</sup> Cf. Callède, Jean-Paul. "La pelote basque comme trait culturel d'une «Europe du Sud» ?" In: *Sud-Ouest européen*, tome 13, 2002. Territoires et pratiques sportives (Coordonné par Jean-Pierre Augustin) pp. 41-49, disponible sur [http://www.persee.fr/doc/rgpso\\_1276-4930\\_2002\\_num\\_13\\_1\\_2784](http://www.persee.fr/doc/rgpso_1276-4930_2002_num_13_1_2784)

Cependant le jeu n'est pas fermé sur lui-même puisque des contacts ont été pris avec la FFPB. Une partie de rebot s'est jouée en Picardie en 2007. Depuis, l'initiateur Pierre-Marie Macewko, a pris attache au Pays basque.

D'autres jeux sont plus proches de la pratique développée en Pays basque de France ou d'Espagne. Il s'agit de jeux où l'on frappe la pelote avec la main nue un peu protégée, en utilisant un mur frontal et d'autres éventuellement.

### I.3.1.2. Les jeux de pelote frappée à la main

Comme nous l'avons vu au paragraphe sur les jeux de paume, la longue paume se pratiquait dans les premiers temps à main nue avec une balle ou pelote dont la constitution fut longtemps chaotique (voir paragraphe I.2.1.2., sur l'histoire du jeu de paume). Quelques régions ont gardé cette manière de jouer mais chacune la trempant de son caractère propre et la faisant évoluer jusqu'à notre ère, en la dotant d'une organisation reconnue par l'Etat correspondant. Ainsi en Espagne, en Hollande et en Belgique subsistent des adeptes du jeu de longue paume à main nue. Nous donnerons quelques explications d'abord sur les jeux en constante évolution dans la région de Valence, puis sur les jeux qui perdurent en Belgique et enfin sur un jeu qui s'est perdu en Provence, après deux siècles de pratique.

#### **La " pelote valencienne "**

Le jeu de pelote qui se pratique à Valence au XVI<sup>e</sup> siècle nous est connu par le dialogue de Vives (voir I.2.2.1). Des archives municipales montrent que les accidents causés par le jeu (pratiqué dans les rues) donnent lieu aux mêmes amendes et interdictions qu'ailleurs, sans réussir à éliminer ce jeu<sup>421</sup>.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Christian August Fischer dans sa *Description de Valence ou tableau de cette Provence, de ses productions, de ses habitans, de leurs mœurs, de leurs usages*, nous offre une description de la ville de Valence en 1797. Parlant des exercices pratiqués par le peuple, il fait état du jeu de ballon sur la place publique ou dans des lieux destinés à ce jeu, qui occupe le premier rang. (Fischer in Cramer, 1823 : 179). Le ballon est frappé à l'aide d'un brassard en bois avec des entailles, dit l'auteur en signalant aussi qu'on y fait souvent des paris très considérables. Le jeu de Valence vu par l'auteur serait donc analogue au *Pallone*. Il ne parle pas de la pelote valencienne, légère, qui s'apparente à la balle de longue paume, mais se lance avec la main protégée par des pièces de cuir. Or c'est ce dernier jeu qui perdure jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle. Cependant, la traduction en castillan ne parle pas

---

<sup>421</sup> Cf. *El gran libro de la pelota* de Bombin et Fernandez (1974) à ce propos.

de brassards en bois et ne s'accorde donc pas à cette interprétation. Ce serait de grosse balle qu'il s'agirait, selon les chercheurs valenciens.

Deux chercheurs, l'un docteur en philologie et l'autre professeur de sociologie à l'université de Valence, ont écrit *El joc de pilota a través de la premsa valenciana 1790-1909*. Devant l'absence de documents historiques, Recaredo et Victor Agulló ont utilisé la presse pour découvrir l'histoire de leur jeu<sup>422</sup>. C'est à partir de leur ouvrage que nous évoquerons l'histoire de la pelote valencienne.

Le jeu était pratiqué par tous dès le XIIIe siècle. Mais, au XVIIIe siècle, ce jeu n'était plus que celui des populations rurales des environs de Valence, Alicante et Castellon. Il se jouait dans les rues des villes mais ne concernait plus les nobles ni la bourgeoisie qui avaient autrefois construit des trinquets dans leurs palais ou habitations. Les seuls trinquets ouverts étaient l'œuvre d'institutions, d'hôpitaux, de couvents et de particuliers<sup>423</sup>. Le jeu était donc dans les mains des congrégations religieuses, des hôpitaux de bienfaisance et des ordres religieux<sup>424</sup>. Le valencien est la langue de ce jeu, mais Philippe V a imposé le castillan au début du XVIIIe siècle.

Durant la deuxième moitié du XIXe siècle, alors qu'un temps de paix facilite l'agriculture et le commerce, la construction de trinquets fait partie des affaires qu'on peut rentabiliser grâce à la passion du peuple pour le jeu. L'inauguration du trinquet de la calle de Santa Teresa en 1843 permet d'apprendre que ce lieu est semblable, dans son organisation, aux jeux de paume de France où un lieu est prévu pour se changer, un autre pour jouer aux dés et pour se désaltérer. Mais ici les salles de jeu des trinquets restent souvent à ciel ouvert, jusqu'au XXe siècle, plus longtemps qu'en France. Vers le milieu du XIXe siècle, le jeu est peu à peu codifié. Il est, selon les auteurs, le premier jeu transformé en sport à Valence ainsi que le premier sport de masse. Voilà encore une caractéristique en commun avec la pelote basque, comme nous le verrons.

L'inauguration du trinquet Pelayo, en 1868, signe le début d'une renaissance du jeu, qui connaîtra une période faste de 1870 à 1920 environ. Durant cette période, 50 trinquets seront ouverts dans la province, par des impresarios. Puisqu'il y a négoce, la presse relaye l'information, à savoir l'annonce des parties avec les tarifs et les noms des joueurs. Nous verrons que la presse, en Pays basque, annoncera plus régulièrement les parties organisées par des sociétés ou des organisateurs privés. Il y a là une similitude de fait. Les paris sont très importants, à Valence comme en Pays basque. Les joueurs sont payés par ces trinquetiers et la pelote valencienne est donc le premier sport comptant

---

<sup>422</sup> Nous avons rencontré Victor Agulló lors d'une conférence sur la pelote basque, que nous donnions à la médiathèque de Bayonne. A cette occasion, nous avons découvert la similitude de nos recherches : utiliser la presse pour découvrir l'histoire du jeu.

<sup>423</sup> On se souvient que les trinquets de Valence ne sont pas semblables à ceux de France. Les trinquets de Ferrare non plus, comme nous le verrons plus tard. Il faut avoir ces distinctions bien présentes à l'esprit car la dénomination générique peut tromper.

<sup>424</sup> Cf. *El gran libro de la pelota* de Bombin et Fernandez (1974) à ce propos.

des professionnels sur ce territoire. Le public juge, selon la tradition de la paume, ce qui se fait très peu à la pelote basque et seulement par l'entremise des juges.

Mais la presse valencienne rend aussi compte de quelques parties dans la rue. Ainsi cette lutte à Ondara qui, au bout de 3 heures, voit l'égalité des équipes à 24 jeux, puis la victoire arrachée grâce à de très bons buts en 28 jeux après 3 heures et demi de jeu, partie du 26 novembre 1880 relayée par *Las Provincias* du 1/12/1880 : 3 (Agulló, 2009 : 103). Il est précisé que la direction de l'hôpital avait fait dresser des gradins le long de la rue où se jouait la partie. Les auteurs expliquent plus loin que des parties peuvent être prolongées, sur plusieurs jours. Nous verrons qu'il y a là de grandes similitudes avec la paume basque, excepté le lieu qui n'est pas la rue, mais la place, en Pays basque. Ici aussi les foules se déplacent d'un village ou d'une ville à l'autre pour aller voir jouer les meilleurs, pour voir les grandes parties. Comme en Pays basque, les parties sont donc l'occasion de gagner de l'argent pour une ville et les auteurs Agulló parlent de tourisme sportif pour évoquer ce fait encore commun aux jeux basque et valencien.

Du reste, Basques et Valenciens se connaissent, puisque des parties mythiques ont eu lieu à Carthagène ou Murcia dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. A Pedralba, en 1865, on a joué quelques parties avec des gants navarrais<sup>425</sup>, dont la taille, la forme et la résistance donnent à la pelote une plus grande force que les gants ordinaires, selon le *Diario Mercantil Valenciano* du 1/08/1865 (Agulló, 2009 : 256). Il s'agit certainement des longs gants espagnols qui précéderont l'arrivée du *chistera*, comme nous le verrons un peu plus loin.

Un *Jai Alai\** sera d'ailleurs construit à Valence en 1893. Il fut inauguré avec les meilleurs joueurs d'Espagne et de République argentine (Saturnino (Muchacho) et Pedro Etchevarria avec Tandilero contre Juan José Gorostegui, Irun et Cosme Echevarria) qui jouaient avec des pelotes fines de Modesto Sainz de Pampelune<sup>426</sup> (Agulló, 2009 : 253). L'établissement eut quelques mois de succès, car la bourgeoisie valencienne, impliquée dans la politique et le développement du sport, montrait de l'intérêt pour les sports venus d'ailleurs et le *ble a cesta* représentait la modernité de la pelote devenue sport, face au vieux jeu valencien. C'est ainsi que lors de l'exposition de 1909 à Valence, aucune partie de pelote valencienne ne fut programmée, tandis que du football et des courses cyclistes, hippiques, d'automobiles... étaient organisés. Les auteurs font remarquer l'attitude de la presse qui ne considère pas la pelote valencienne comme un sport mais en parle toujours comme d'un jeu. En bref, la pelote valencienne intéresse les classes moyennes et aucune personnalité ne vient l'honorer de sa présence à une partie, tout au plus le gouverneur militaire. La haute bourgeoisie des grandes villes (Valence et

---

<sup>425</sup> Ces gants de cuir qui sont utilisés de nos jours au *laxoa\** ou au *Pasaka\**.

<sup>426</sup> Nous retrouverons tous ces noms, dont celui du fabricant, dans l'histoire de la pelote basque.

Alicante) préfère les sports à la mode en Europe (chasse, tir, escrime, tennis) et le jeu populaire semble voué à mourir car cette activité majoritaire autrefois, a perdu le charme qu'elle exerçait sur une société rurale qui émigre vers les villes. Le sport moderne éliminera-t-il la pelote valencienne au XXe siècle ?

Notons que des Basques jouent à main nue contre des Valenciens au fronton de Utiel, en 1893 (Agulló, 2009 : 256) et les Valenciens jouent au *Jai Alai a largas*<sup>427</sup> ou *a rayas*<sup>428</sup> (on parle de pelote dans le style du pays), puis à nouveau en 60 points, avec une pelote de cuir de 30 grammes, au gant valencien et en butant à partir d'un banc, durant l'été 1894. En 1895, les parties se poursuivent (voir Affiche du *Jai Alai* de Valence pour des parties le 11 juillet 1895 en annexe 5, fichier 5.5. En 1896, le fameux joueur du Pays basque espagnol, el Zamorano, défie (enjeu de 5 000 pesetas) trois joueurs du royaume de Valence, au *ble*, en 50 points, avec des pelotes de 105 grammes venues de Pampelune (Azulló, 2009 : 257).

Un *Jai Alai* est construit à Alicante en 1894. Ce Fronton Condal, bâti par un Donostiar<sup>429</sup> a une toiture de verre qui permet de jouer sous la pluie, grande innovation. Et, en 1897, les femmes jouent à *chistera*, sorte de révolution. Elles ont des surnoms qui rappellent ceux des pilotaris basques, voir en annexe 5, fichier 5.6., la photo des *Niñas pelotaris* (Agulló, 2009 : 305). Mais le jeu basque ne s'implante pas dans ce royaume de Valence et la pelote originelle reprendra ses droits, après la difficile période historique de la première moitié du XXe siècle.

Néanmoins, les joueurs continuent à se rencontrer. Par exemple, en 1902, Basques et Valenciens s'opposent, les premiers jouant avec des *palas* et les seconds à main nue. Il s'agit d'une partie *a largas*, en 40 points, par dessus la corde. Le pari s'élève à 100 pesetas (Agulló, 2009 : 258).

Aujourd'hui, les contacts demeurent avec la pelote basque. En témoigne un tournoi international de "Handi pelote" organisé pour la première fois en mai 2014, puis en avril 2016, par le club de pelote basque de Tarbes. Trois équipes de Valence s'étaient déplacées et les Tarbais allaient participer au tournoi de Valence en octobre 2014. Les Valenciens ont fait des démonstrations de *raspall*<sup>430</sup> à Tarbes. Par ailleurs, Victor Agulló s'est rendu plusieurs fois au Pays basque où il a pris attache auprès d'un fabricant de *xare*\* et passionné de pelote, Jakes Saldubéhère. Nous avons aussi été en contact pour échanger des informations sur la pelote basque et la pelote valencienne. Ces remarques

---

<sup>427</sup> C'est le jeu qui correspond à la longue paume française, ou au *Bota luze*, bote luzea basque.

<sup>428</sup> C'est à dire avec des "chasses", comme au jeu de paume. Cf. Règles du jeu de paume en annexe 5, fichier 5.4. En castillan, le terme *raya* 'raie' a été préféré dans la pratique au terme *chaza* 'chasse' qui existait aussi.

<sup>429</sup> Habitant de Donosti, nom basque de Saint-Sébastien, capitale du Guipuzcoa, province du Pays basque d'Espagne.

<sup>430</sup> Du catalan, *rascar*, gratter, érafler. Spécialité où le joueur peut jouer une balle qui roule, la relancer en l'air depuis la terre. Les joueurs protègent leurs doigts avec des sortes de dés. Dans les autres jeux une balle qui a fait deux bonds n'est plus jouable.

viennent renforcer l'idée qu'il existe bien un désir de créer des liens entre les divers héritiers de la paume. Reprenons maintenant le cours de l'histoire valencienne.

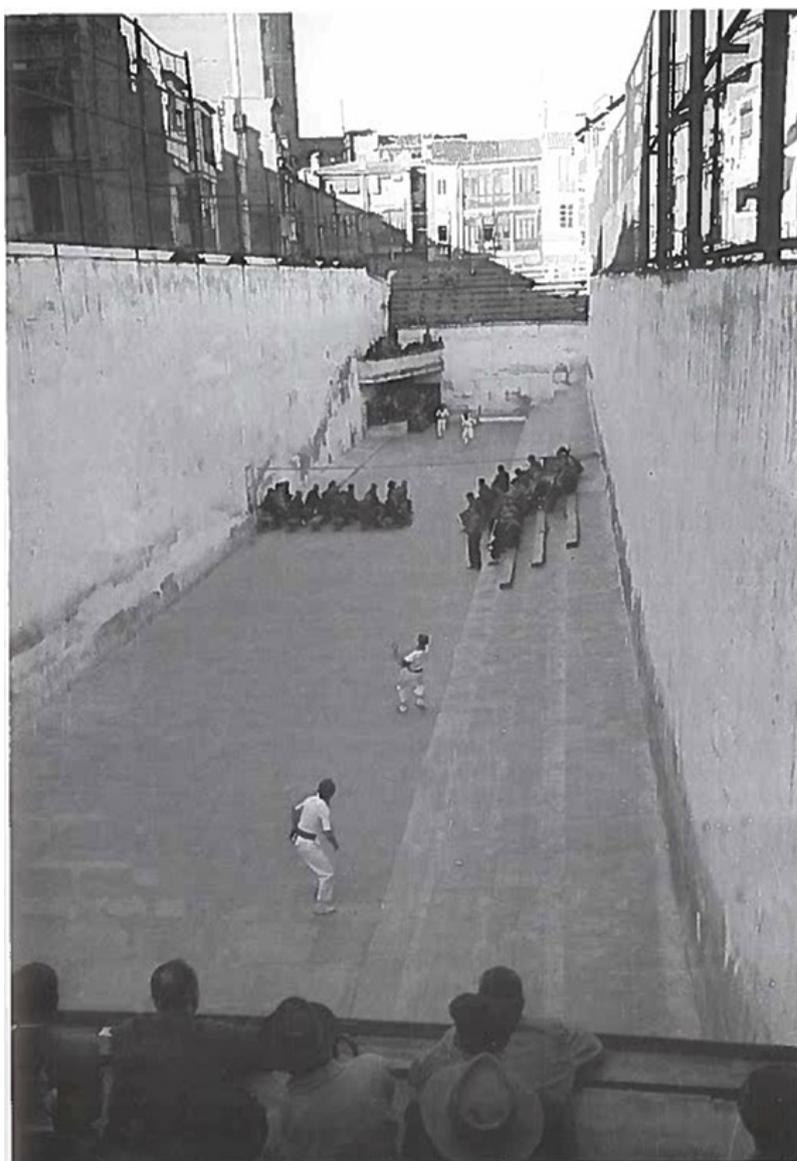
Le miracle se produisit pour la pelote valencienne avec l'arrivée de Paco Cabanes dans les années 1980. Ce joueur exceptionnel a fait retrouver son prestige au jeu, qui depuis, s'est encore développé avec Alvaro Waldo et Genovés II. Avec la transition démocratique et la figure de Cabanes, beaucoup d'étudiants pratiquent la pelote valencienne qui en finit donc avec son image de jeu de basse condition, délaissé par les catégories socio professionnelles aisées et par certains intellectuels, à l'époque de la dictature (1939-1975). Les catégories défavorisées, ont pu lui préférer le vélo et le football au XXe siècle. Avec la concurrence des sports modernes, le jeu reste donc en danger, mais beaucoup d'initiatives, des adaptations architecturales, des trinquets confortables, en accord avec l'esprit du temps, sont venues relever la situation du jeu valencien. Le désir de retrouver des signes d'identité n'est pas étranger à ce renouveau. De nombreuses corporations locales ont œuvré dans ce sens notamment, une fédération du jeu valencien, Federació de Pilota Valenciana, créée en 1984. L'institutionnalisation est donc faite avec de nombreux championnats organisés depuis. La publication de l'ouvrage de Recaredo et Victor Agulló par la Diputacio de Valencia et la Federacio de Pilota Valenciana s'inscrit dans cette logique et montre l'enjeu politique et social de la pelote valencienne. Le Président de la Députation et le député provincial des sports de Valence, s'y expriment en valencien dans leurs préfaces. Nous avons pu consulter deux autres ouvrages<sup>431</sup>, produits par les partenaires institutionnel ou bancaire, essentiellement dédiés aux joueurs Waldo et Genovés. Le musée de la pelote de Genovés a organisé, en 2005, une exposition sur Paco Cabanes « el Genovés ». Après des années d'indifférence, la politique s'inscrit donc dans la défense du jeu populaire de la pelote et donne les moyens au jeu de son expansion ou, au moins, de sa survie. Aujourd'hui la plupart des ouvrages sur le jeu de pelote sont écrits en valencien pour renforcer la langue qui est utilisée dans les partis et documents officiels. La plupart des joueurs (93%) utilisent le valencien dans leur vie quotidienne. C'est à partir de 1960 que le jeu donne lieu à des études, des mémoires et des publications. Le phénomène s'amplifie avec une apogée entre 1990 et 1999. Nous verrons en III que les publications ont commencé plus tôt pour la pelote basque, mais en intéressant un peu moins les étudiants et surtout les chercheurs.

Remarquons, dans les annonces citées, que divers jeux sont pratiqués, avec divers instruments ou règles, dans les comptes rendus. Main nue, gant, pelote plus ou moins grosse, jeu dans la rue, jeu en

---

<sup>431</sup> L'un s'intitule *Pelote Valencienne 1986-2010, 25 anys del campionat individual d'escala i corda*, Trofeu Bancaixa. Cet ouvrage est une galerie de photos de joueurs en action ou non sur les années et championnats indiqués dans le titre. Le second est un livre en hommage au joueur Genovés, livre principalement axé sur la photographie de moments de jeu. Tous deux sont des catalogues d'exposition.

trinquet ou en *Jai Alai*. Aujourd'hui ont lieu différents championnats, individuel *a escala (escalera) i corda (cuerda)* à escaliers et corde (voir photo ci-après), *raspall, llarges (largas)*, ou *galotxa*, pelote valencienne (dans la rue), pelote valencienne en trinquet sans escaliers, ... La diversité, l'évolution dans la modernisation des installations et la tenue des joueurs, ou encore les termes de jeu utilisés (*pilotari, errebot, paret, rayas*), s'apparentent à ceux de la pelote basque. Mais le lieu, voir ci-dessous, est assez différent.



Tarde de pelota en la Catedral. Archivo Luis Vidal.

Pelayo, la catedral de la pelota

Fig. 13. Photo de jeu *a escala i corda* (trinquet) extraite de l'ouvrage de Recaredo et Victor Agulló (2009), archivo Luis Vidal

D'une part, l'histoire est très différente puisque la pelote basque, nous le reverrons, intéresse les édiles, les rois, la haute société, alors que la pelote valencienne est méprisée jusqu'au XIXe siècle, étant considérée comme un jeu du pauvre. Une première embellie pour le jeu se produit de 1868 à

1936, quand des bourgeois ouvrent des trinquets, considérant le bénéfice qu'ils peuvent en tirer. Mais il reste une sous-culture, jusqu'en 1980. D'autre part, le jeu est toujours direct, à main nue avec une pelote plus petite et plus légère en général. L'existence de joueurs exceptionnels, d'une part, l'acceptation du jeu par les catégories privilégiées de la population, d'autre part, accompagnées de la conscience de la caractéristique identitaire du jeu pour le territoire de Valence ont permis une évolution très positive de la pelote valencienne et sa transformation en un sport reconnu et médiatisé.

Le jeu est répandu dans toute la région de Valence, Bénidorm, les îles Canaries. Mais il est ignoré dans le reste de l'Espagne. Son périmètre de reconnaissance ne s'est pas fortement étendu, même si les joueurs sont des passionnés, attachés à leur discipline. Ce fonctionnement rejoint le constat précédent à propos des jeux de ballon. Le périmètre de diffusion recoupe le territoire valencien, dans une forme d'affirmation identitaire et rejoint la réflexion de Callède citée dans le paragraphe sur les jeux de ballon.

Nous verrons comment le jeu peut être défendu dans sa particularité tout en cherchant une visibilité internationale destinée à lui assurer un avenir dans une nouvelle forme d'échange social et au niveau institutionnel. En effet le jeu valencien est en contact avec d'autres formes de longue paume jouées dans d'autres pays. C'est justement vers l'une d'elle, située aux antipodes du *joc de pilota* que nous nous dirigeons.

## **La “ balle pelote ” belge**

Julien Desées a publié plusieurs études sur les jeux de balle pelote belges. Evoquant la présence de soldats espagnols prisonniers des armées de Napoléon, internés à Tournai en 1812 et 1813, il signale qu'ils sont “ originaires de provinces ibériques où se pratiquent des jeux de balle, similaires aux jeux belges ” mais ils pratiquent un “ jeu de *pelote* alors que le jeu le plus répandu en Belgique à cette époque, est le jeu de petite balle au tamis ”<sup>432</sup> (Desées, 1967 : 74-75). La pelote n'y est plus jouée que dans les campagnes reculées, par de très jeunes gens ou dans la cour des collègues et alors, il s'agit de la balle au mur, selon Desée (1967, id.). Les prisonniers jouent entre eux sur la terrasse de la caserne Saint-Jean et avec les autochtones qui admirent leurs techniques de jeu et leur efficacité. Les Espagnols sortent toujours vainqueurs des parties internationales organisées, poursuit l'auteur. Il affirme par ailleurs : “ L'influence des prestations spectaculaires des pelotaris a été prépondérante ; le jeu de pelote un peu délaissé reprend vie et la jeunesse du Tournaisis l'adopte d'enthousiasme ” et il précise : “ c'est à partir de cette époque que le jeu de pelote a pris une place de plus en plus large pour

---

<sup>432</sup> Ce jeu est aussi joué dans le Nord de la France et en Ile de France, cf. *Cahiers de l'histoire d'Aubergenville* en annexe 5, fichier 5.7. ou gravure *jeu du Nord*, annexe 5, fichier 5.32.

devenir, par la suite, le premier dans l'éventail des divers jeux de balle à la main adoptés en Belgique ” (Desées, 1967, 75). Pour l'auteur, la diffusion (ou renaissance) fut possible d'une part, à cause d'une persistance de la pratique dans les campagnes, plus traditionalistes et, d'autre part, à cause de “ l'indéniable attraction qu'a constituée le jeu dynamique des Espagnols à Tournai ” (Desées, 1967 : 89). Nous comprenons qu'il s'agit bien d'une vivacité de jeu et d'une forme athlétique propres à plaire, voire à enthousiasmer, et qui sont particulières au jeu pratiqué dans les provinces basques.

Par la suite, le jeu de balle au tamis et le jeu de grosse pelote se sont tous deux pratiqués sans que Desée puisse toujours établir quel était, pour un article de presse donné, le jeu dont il parlait. Aussi les histoires se confondent-elles. Des tournois sont organisés par les villes, par de gros propriétaires, des aubergistes, des équipes se forment par quartier, par village. Si on ne se mélange pas, dans les débuts, peu à peu, les équipes intègrent des joueurs d'autres villes et les équipes d'autres villes sont invitées à disputer les prix (cf. invitations officielles des mairies de Valenciennes et Charleroy en annexe 5, fichiers 5.8 et 5.9.). Les jeux sont tracés avec précision au sol et ils diffèrent suivant les villes. Le jeu s'organise, plutôt préféré dans la région flamande, Mons étant un foyer très actif, mais il se répartit sur l'ensemble du territoire.

Aujourd'hui, le jeu de pelote à main nue (ou presque), est devenu un sport et utilise un gant muni de protections en matière synthétique (appelées plaques) pour la frappe à la main et une balle synthétique, dont les caractéristiques sont fixées par le Comité Exécutif de la Fédération et varient selon les catégories d'âge. Les deux équipes de cinq joueurs se font face dans un “ ballodrome ” aux formes très particulières<sup>433</sup>, où l'on reconnaît l'empreinte du jeu de tamis<sup>434</sup>. Le trapèze isocèle (30 mètres de longueur pour les côtés égaux) de l'équipe qui livre (engage) a une grande base de 19 mètres et une petite base commune au trapèze isocèle du camp adverse. L'autre équipe défend un camp plus long (42 mètres pour les côtés égaux) et plus étroit, avec 8 mètres pour la grande base.

Cette inégalité des camps est exceptionnelle et se retrouvera, bien que différemment, dans le jeu de “ rebot ”.

Chaque jeu doit être terminé selon la règle des avantages (c'est à dire que si les équipes ont trois “ quinze ” chacune, il faudra pour l'une ou l'autre, marquer deux “ quinze ” consécutifs pour gagner le jeu). Dépasser les limites de fond est une prouesse qui vaut “ quinze ”, mais il faut respecter les limites latérales, faute de perdre “ quinze ”. Nous faisons remarquer que c'était une règle dans beaucoup de places du Pays basque jusqu'à la fin du XIXe siècle, nous expliquerons plus loin ce qui a conduit au changement.

---

<sup>433</sup> Cf. photo de la gazette belge montrant les joueurs sur cette aire de jeu en annexe 5, fichier 5.10.

<sup>434</sup> Cf. dessin pris dans l'ouvrage de Desées (1971) en annexe 5, fichier 5.11.

Deux organisations se partagent le territoire, l'une pour la Wallonie (147 cercles), où le Hainaut est un territoire particulièrement porteur, en accord avec l'histoire de la pelote belge, l'autre pour la partie flamande où le jeu se nomme *Kaats*. Une fédération nationale organise les championnats de Belgique, la Nationale Kaatsfederatie-Fédération Nationale des Jeux de Paume.

Le club de Kersken règne en maître, suivi de près par celui de Baasrode, tous deux flamands. A la période faste des années 1960-1970, ont succédé des temps plus difficiles où, selon le joueur actuellement reconnu, Geoffrey Frébutte<sup>435</sup>, l'absence d'intérêt de la TV a joué un rôle ainsi que les parkings installés sur les places de village rendant la pratique compliquée. L'ajout des *play-offs* en fin de saison, permettant aux meilleures équipes de s'affronter, est un moyen de redynamiser la pelote. Des polémiques à propos des balles et des gants freinent l'expansion. Nous verrons que de semblables disputes existent pour le jeu de balle au Tambourin.

En fin de XXe siècle, le jeu n'obtenant pas l'audience que voudraient les responsables, une Commission Nationale Jeune a donc été constituée pour développer la "balle pelote" par la création d'activités d'initiation pour les jeunes. L'hiver, une pratique en salle permet de préparer aux compétitions qui existent dans toutes les catégories. Le jeu évolue, non seulement dans son matériel (protections par de nouvelle technologie, balles toujours remises en question) mais aussi dans son aire de jeu et le temps de pratique.

Nous voyons donc comment plusieurs fédérations aboutissent aux mêmes solutions pour parer aux inconvénients de la saison creuse, devenue un gros inconvénient à cause de la concurrence des sports pratiqués toute l'année en gymnase ou avec du matériel de jeu résistant à l'eau.

Un musée a vu le jour à Ath, pour protéger et authentifier l'aspect patrimonial du jeu. Alors que l'ouverture était prévue en septembre 2000<sup>436</sup>, voici en effet ce que ses fondateurs écrivent<sup>437</sup> :

*Composante majeure de la vie associative wallonne, la balle pelote devrait être reconnue comme telle. Au moment où le goût du public pour le patrimoine est fort important, la balle pelote semble susciter un certain intérêt. [...] Paradoxalement, ce sport traditionnel paraît de plus en plus appartenir au passé. Il est d'ailleurs frappant de constater que le patrimoine n'intéresse jamais autant qu'au moment où il est menacé.*

Voici un aspect que nous retrouvons dans de nombreuses régions. L'aspect patrimonial et historique du jeu sont mis en avant à travers ces expositions, musées ou écomusée. Ceci montre une des particularité des jeux régionaux, leur aspect identitaire. Ceci n'empêche pas le désir d'être

---

<sup>435</sup> Frébutte est un Hennuyer, jouant pour le club de Baasrode qui l'a recruté pour son niveau.

<sup>436</sup> Effective en 2001, elle permet chaque été aux visiteurs de faire connaissance avec le jeu de balle, le dimanche ou sur rendez-vous. L'exposition est installée à l'intérieur de l'hôtel de ville d'Ath.

<sup>437</sup> Site <http://socrate.rsh.ucl.ac.be/groupe2/demain.htm>, voir photocopie de la page 1 en annexe 5, fichier 5.12.

moderne et de soigner son image dans ce sens (cf. page de garde du périodique de balle pelote en annexe 5, fichier 5.13.).

En 1999, des amateurs et dirigeants belges, sous la houlette de Georges Caillau, Vice-Président de la Ligue des Jeunes du Hainaut (et cinq autres titres) sont venus en groupe visiter le Pays basque en prenant contact avec le club de pelote de Saint-Jean-de-Luz, car ils voulaient découvrir la pelote basque. Ils ont fait une démonstration de leur jeu sur le fronton de Saint-Jean-de-Luz, qui pour cette fois est devenu “ ballodrome ”. C’est la preuve d’une part, d’une curiosité pour les jeux ayant même origine que le sien (ou des règles similaires) et, d’autre part, du désir de communication entre les pratiquants des divers jeux issus de la paume.

Alors que ni la pelote valencienne, ni la balle pelote belge n’ont franchi les limites de leur territoire, faute de volonté d’extension, des inquiétudes quant au devenir de ces jeux transparait. En réponse à ces doutes sur la transmission d’un jeu en partie au moins identitaire et patrimonial, une Confédération Internationale du Jeu de Balle (cijb) fut fondée à Bruxelles en 1928. Son siège émigra à Rome et se trouve, depuis 2009, à Valence (Espagne).

La cijb organise, en alternance, au moins depuis 1993, des championnats du Monde et des championnats d’Europe. Dans ces derniers se rencontrent des équipes italiennes, belges, hollandaises, françaises (du Nord) et espagnoles (région de Valence et de la vallée du Baztan en Navarre). Nous avons pu assister aux deux journées des phases finales européennes organisées à Pampelune en 2011<sup>438</sup>.

Le jeu de longue paume à la main pratiqué à cette occasion avec des gants garnis de protections dures au niveau des points d’impact ou avec des “ pansements ” protégeant la main, est proche de celui des Belges, des Hollandais et des Espagnols de la région de Valence. Les échanges ne durent guère et les joueurs ont du mal à bien diriger la balle. La modalité pratiquée garde les règles communes aux jeux directs issus de la longue paume, elle aussi jouée d’abord sans instrument. Ce n’est pas le jeu pratiqué dans l’un des pays participants, mais celui qui permet une rencontre et une visibilité au niveau international pour les différentes fédérations<sup>439</sup>. Ainsi, elles assurent une forme de défense de leur spécialité et se confortent par des liens réguliers.

On voit donc la difficulté de perdurer qui est la leur et l’attachement à un patrimoine, à des valeurs, sentiment qui est très répandu à l’heure actuelle<sup>440</sup>, comme l’étaient les nationalismes au XIXe siècle. Le spectacle n’a pas l’esthétique du jeu basque de “ rebot ” où la longueur des échanges et les

---

<sup>438</sup> Cf. photos en annexe 5, fichiers 5.14-5.16.

<sup>439</sup> Les règles consensuelles en ont été créées par cette confédération. Cf. site de la Cijb à l’adresse, <http://www.cijb.info/index.php?lang=fr>.

<sup>440</sup> Un retour à l’authentique, ou aux racines et au patrimoine culturel sont une caractéristique de notre époque.

trajectoires paraboliques bien maîtrisées font l'admiration des rédacteurs de presse, comme des écrivains. Néanmoins la gestuelle est belle et la passion des joueurs authentique, avec des scènes mémorables de contestation des décisions de l'arbitre, ce qui ne se produit pas en pelote basque.

Le jeu belge, hollandais ou du Nord de la France et le jeu valencien, issus de la longue paume, ont gardé la frappe à la main, contrairement au jeu basque, dont seule la modalité de *blaid* a gardé cette frappe initiale. C'est certainement, d'une part le goût pour les parties qui durent, pour une technicité dans le jeu et, d'autre part, les exigences des spectateurs, qui expliquent ces différences. Ils sont fondamentaux dans l'expansion de la pelote. En effet, d'une part on n'observe pas d'expansion des jeux plus rustiques et, d'autre part, les spectateurs n'y trouvent pas leur compte, s'ils cherchent du spectacle. Or, le goût actuel est particulièrement friand des exploits techniques. En effet les Jeux Olympiques, scène mondiale du sport de haut niveau, font place à des disciplines toujours plus sophistiquées. Par ailleurs, les recherches technologiques, tant sur l'optimisation des coques de catamarans et autres voiliers, des cycles ou des voitures que sur l'équipement ou les vêtements des sportifs, sans parler des recherches sur les produits dopants, montrent que le désir de performance extrême est la marque de notre temps<sup>441</sup>. Ceci explique peut-être la perte de certains jeux, qui ne se sont pas transformés, comme la pelote provençale dont nous allons maintenant évoquer l'histoire.

### **Une exception : la “ pelote provençale ”**

Tandis que le jeu, pratiqué en France plus qu'ailleurs, entre en décadence au XVIIIe siècle et se meurt, dit-on, avec la Révolution française, c'est à un député fameux, Honoré Gabriel Riquetti de Mirabeau, qu'on doit la naissance de la pelote provençale. Il est vrai que ce jeu, dans sa pratique au XIXe siècle du moins, fut plus proche de la balle au mur des écoliers que de la courte paume. Cette pelote provençale est, de fait, très semblable au jeu de *blaid* basque. L'aire de jeu est plus large, le mur de frappe également (Cf. ci-après, une photo du fronton de Plan de Grasse construit en 1878).

En vogue à la fin du XVIIIe siècle et au XIXe, le jeu s'est éteint dans les années 1980. Notons que des jeux de paume existaient par ailleurs. Six villes prossédaient un jeu peint en blanc, comme les jeux espagnols. Les jeux de Marseille et d'Aix en Provence ont fermé à la fin du XVIIIe siècle. Celui d'Aix est devenu le théâtre du jeu de paume, (cf. photo plus loin). Le jeu de Draguignan, lui, a fermé en 1870 et a été transformé en bouchonnerie.

---

<sup>441</sup> Cf. au sujet de l'évolution du sport olympique et de l'organisation des JO et des instances du Comité Olympique, la thèse de Mickaël Garaboeuf, défendue en 2005 à l'Université de Bordeaux III, actuellement Bordeaux Montaigne : *Les dynamiques de diffusion mondiale du sport : l'enjeu olympique (1945-2000)*, que nous utiliserons dans nos prochains travaux sur certains aspects de la pelote du XXe siècle à nos jours.



Fig. 14. Photo du fronton de Plan de Grasse, 2013 © E. Mourguy

Nous avons pu rencontrer un ancien joueur, M. Righetti, qui s'est converti, comme d'autres, à la pelote basque au sein de la Ligue de pelote Provence, Alpes, Côte d'Azur, Corse. Il nous a expliqué que dans les derniers temps, les joueurs de pelote provençale faisaient appel à des fabricants basques pour se fournir en pelotes. Auparavant, les joueurs fabriquaient eux-mêmes leurs pelotes en récupérant de l'élastique dans les balles de golf, avec un noyau de papier ou de laine et les recouvraient de cuir cousu. Après nous avoir fait découvrir le fronton de Plan-de-Grasse, M.Righetti nous a montré sa boîte contenant les dernières pelotes provençales en sa possession. Plusieurs couleurs de cuir sont présentes, du cuir naturel au cuir teinté et une pelote prête à être recouverte de cuir se trouve à côté des pelotes déjà recouvertes (cf. photo ci-après).

Si Mirabeau a introduit la longue paume, au XVIIIe siècle, lors de sa villégiature aux environs de Mouans-Sartoux, pour la plus grande satisfaction des villageois, qui jouent alors à main nue, l'arrivée du caoutchouc permet des variations dans le jeu et, notamment, l'utilisation d'un mur pour renvoyer efficacement la pelote<sup>442</sup>. Cette formule plaît et deviendra la norme au siècle suivant. En conséquence, il faut bâtir des murs appropriés. C'est à Mougins qu'est bâti le premier *frontis*, il y a environ deux cents ans. Il est aujourd'hui à l'abandon (cf. photo en annexe 5, fichier 5.17).

---

<sup>442</sup> Cf. pour l'historique de la pelote provençale, l'article de Jean Prève dans *Pays des Alpes maritimes* N°370, du 28 janvier au 3 février 2010, gracieusement offert par l'auteur, que nous remercions encore..



Fig. 15. Photo de la boîte à pelotes de M. Righetti, 2013 © E. Mourguy

De nombreux frontons voient le jour dans le pays de Grasse et la vallée du Loup et même à Biot, Vence et Nice. Le sport, comme en Pays basque, est associé aux fêtes de villages au cours desquelles s’organisent des tournois. Ce jeu à main nue est l’apanage des maçons et des paysans, “ des hommes qui avaient une main ”, selon l’expression de Jean-Paul Joubert, ancien joueur au club de Plan de Grasse<sup>443</sup>. Les équipes sont composées de trois joueurs alors qu’ils sont deux au *blaid* à main nue en Pays basque. Ceci peut s’expliquer par la plus grande taille, surtout en largeur, du terrain et la vivacité de la balle, qui, en Provence est plus petite et plus vive, souvent frappée au-dessus de l’épaule, selon Bernard Righetti. Sur les photos ci-après, nous observons la manière de frapper des joueurs provençaux, attitude plus proche de la gestuelle du champion de pelote basque à main nue d’origine cubaine, Waltary Agusti.

Avant la première guerre mondiale, le célèbre champion basque Chiquito de Cambo avait joué, à la pelote provençale, une partie de gala contre une équipe du cru. C’était à Monaco, sur un fronton érigé pour la circonstance. Puis, il en joua une autre à Châteauneuf sur un terrain privé. Il perdit les deux. Il est vrai que Chiquito, même s’il avait joué à main nue dans sa jeunesse, était un habitué du *chistera*<sup>\*444</sup> et non un grand maniste<sup>\*445</sup>.

<sup>443</sup> Op.cit.

<sup>444</sup> Instrument de jeu en osier pour renvoyer la pelote, inventé au Pays basque durant la deuxième moitié du XIXe siècle, Cf. lexique et voir photos dans I.3.2.3.

<sup>445</sup> Joueur dans la spécialité de “ main nue ”. Cf. lexique à la fin de l’ouvrage.



Fig. 16. Photo du geste des joueurs de pelote provençale © J. Prève

Après la première guerre mondiale, c'est Antoine Gambini qui assure un renouveau de cette pelote. Et après le deuxième conflit mondial, c'est Michel Ughetto qui relance l'activité. Le premier vrai championnat fut lancé en juin 1956, une forme d'institutionnalisation qui n'a pas duré. En effet, les compétitions se succèdent avec un engouement certain jusqu'à l'arrivée de la *pala* sur les frontons. A partir de ce moment, les joueurs préservent leurs mains et peuvent jouer toute l'année grâce à l'instrument venu du Pays basque. Peu à peu la main nue provençale cède le pas, jusqu'à disparaître dans les années 1980. Cependant certains frontons de pelote provençale restent sur pied et la pelote basque s'y adapte, après un marquage différent au sol. Les mairies construisent aussi de nouveaux frontons pour la pelote (Cf. Photo de Villeneuve Loubet en annexe 5, fichier 5.18.).

Voici donc un jeu de pelote qui débute au moment où la paume se perd, qui connaît l'introduction de la gomme dans ses pelotes et l'usage d'un mur de frappe, donc la pratique indirecte, appelée *blaid* en Pays basque. Aux deux extrémités ouest et est du sud de la France, une pratique similaire se développe. Des murs ou frontons sont construits en Provence à la fin du XIXe siècle, tandis qu'en Pays basque il s'agit de rehausser les murs dits de "rebot". Mais, à l'Est, le jeu se perdra finalement au cours du XXe siècle, au profit de la pelote basque, peut-être parce qu'elle est plus structurée, plus répandue, riche de ses fabricants et de ses championnats. La pelote provençale ne s'est

pas modernisée, n'a pas développé des écoles de pratique. La transmission a péché par défaut de structuration et de volonté de développement. Le caractère identitaire n'est pas flagrant et en tout cas il n'est pas déterminant pour la pelote provençale dont le périmètre de diffusion est de plus très réduit.

Le caractère vivace de la pratique basque semble, quant à lui, dépasser la norme. Toutefois, en Belgique, comme à Valence, où la pelote basque est connue, elle ne saura prendre le pas sur la spécialité régionale, qui finira même par éclipser le concurrent basque. Néanmoins, la pelote basque aura semble-t-il eu pour effet, dans ces deux cas, de revigorer la spécialité de la région. Le contact des jeux, comme ailleurs le contact des langues pourrait être étudié afin de déterminer précisément ses influences et ses incidences sur les pratiques régionales.

La longue paume s'est très vite jouée à l'aide d'instruments, de vecteurs de frappe plus ou moins efficaces. Voyons quelles adaptations les diverses régions ont trouvées pour s'approprier ce jeu si plaisant, si aimé au XVI<sup>e</sup> siècle.

### I.3.1.3. Les jeux utilisant un instrument de frappe

Très tôt, les joueurs eurent l'idée d'utiliser, qu'un bout de bois battoir ou *pala*, qu'un gant doublé, pour protéger la main des impacts de la balle. La miniature de Valère Maxime (XV<sup>e</sup> siècle) montre une main gantée, Erasme parle de raquette en 1524. Nous nous proposons d'examiner les formes de ces jeux qui perdurent au XXI<sup>e</sup> siècle.

Deux jeux issus de la longue paume ont rencontré un gros succès au XIX<sup>e</sup> siècle, chacun dans sa région. L'un d'eux est encore pratiqué au XXI<sup>e</sup> siècle et s'est même étendu à plusieurs pays d'Europe, l'autre a disparu du territoire français au XX<sup>e</sup> siècle mais survit en Belgique. Le premier, nommé tambourin ou *Tamburello* en Italie utilise bien un tambourin (cercle de bois sur lequel on tendait une peau d'animal, mais qui peut être entièrement en plastique aujourd'hui) pour propulser la balle. Le jeu de tamis, quant à lui, utilise un tamis pour l'engagement et des gants à plaques ou des gants casseroles pour jouer (cf. annexe 5, fichiers 5.7, 5.14, 5.19, 5.21).

La longue et la courte paume demeurent aussi sous ces noms propres, la première en Picardie et très ponctuellement à Paris au jardin du Luxembourg, la seconde dans quelques villes de France mais aussi dans de nombreux clubs anglais, des Etats-Unis d'Amérique ou d'Australie. Nous observerons quelques points d'histoire et quelques caractéristiques de chacune de ces variétés sportives pour les comparer à l'histoire et à l'actualité de la paume/pelote basque.

Voyons tout d'abord l'héritier de la longue paume.

#### **Le " tambourin " franco-italien**

Trois brochures ont été publiées en France à propos de ce jeu. La première, en 1948, est le fait de l'Institut d'Etudes Occitanes<sup>446</sup> et concerne le jeu avec "chasses". Mais cette règle des "chasses" a été abandonnée en 1954 et le livre devenait dès lors obsolète. Max Rouquette, d'abord joueur puis dirigeant, a mûri son *Livre du Tambourin* durant 70 ans, dit-il, avant d'être édité en 1986 par le CDDP<sup>447</sup>. Enfin, en 2014, Michel Sabatéry a voulu actualiser l'information avec sa brochure *Jeu de Balle au Tambourin, sport traditionnel de Languedoc*.

Le travail très complet de Rouquette contient un historique affilant le tambourin à la paume et la paume au jeu grec *Episkiros*. Le ton est parfois moralisateur ou emphatique. La passion pour le jeu traditionnel et son identité languedocienne, exprimée avec un certain lyrisme encore d'époque, expliquent la genèse du livre. L'ambition affichée par l'auteur est de fournir tous les éléments en vue de la connaissance et de la pratique d'un sport, selon lui en expansion internationale et qui a un potentiel de sport de haut niveau. Il espère que les animateurs y trouveront de quoi former et entraîner les jeunes. En effet, plus de la moitié de l'ouvrage est consacrée à la technique et à l'apprentissage du jeu et des tactiques.

A ce propos, il faut remarquer comment s'effectue l'apprentissage du joueur. Rouquette préconise l'utilisation d'un mur. Effectivement nous avons vu des murs dans la région de Montpellier. Ces murs d'entraînement ressemblent plus aux murs de la pelote provençale qu'aux frontons basques. Ils sont larges et moins élevés. Le lecteur pourra voir sur le site [www.Frontons.net](http://www.Frontons.net) les photographies de six murs d'entraînement, dont le mur de Vendargues orange sur lequel sont peints des joueurs de tambourin en action et celui de Grabels, vert, avec une aire de jeu dont les limites au sol sont de couleur fushia, sur une large bande. Le fronton de Vendémian, absent site, est très utilisé. Il est à noter qu'ici la présence de murs n'a pas induit une autre pratique pour les défis (ou championnats) mais que ces murs sont appelés frontons (comme en Pays basque d'Espagne) par les joueurs. Le jeu est resté direct. Du reste, les murs sont bien en dehors de l'aire de jeu, afin que les joueurs aient du recul pour prendre les balles avant qu'elles frappent le mur.

La pelote basque a failli s'implanter à Pézenas où se trouve un fronton construit en 1930<sup>448</sup> et à Alignan-du-Vent. Ces frontons sont abandonnés et l'ancienne aire de jeu sert de parking. La pelote rencontre des adeptes à Carcassonne, mais le département de l'Hérault semble finalement lui fermer ses portes.

---

<sup>446</sup> Nous remarquons ici le lien avec la langue régionale et un aspect vraisemblablement identitaire. Notons à ce propos que Rouquette intègre un glossaire occitan-français du jeu de tambourin, jeu pratiqué en langue régionale, avec des termes intraduisibles et seulement définissables.

<sup>447</sup> Centre de Documentation Départemental Pédagogique lié au Ministère de l'Education Nationale.

<sup>448</sup> L'adjointe du Maire nous a expliqué qu'autrefois on jouait là, non pas à la pelote basque, mais à main nue. Des parties de pelote basque ont eu lieu dans les années 70 ou 80, à main nue et *chistera* selon ses souvenirs.

Pour Rouquette, le jeu de tambourin, comme la longue paume, dont il dérive, a pour but l'occupation du sol adverse, ici par l'intermédiaire de la balle et c'est donc une image pacifiée de la guerre (cf. citation de Rouquette en introduction). Ce n'est pas le premier jeu de paume pratiqué dans le Languedoc car jusque dans les années 1850 à 1870<sup>449</sup>, on y jouait au ballon avec des brassards de bois<sup>450</sup>. Ceci explique nombre de rues ou de places " du jeu de ballon ".

Ce ballon très dur (enveloppe de cuir rempli à l'aide d'une seringue par un mélange de blanc d'œuf et de vinaigre) était frappé à l'aide d'un brassard muni de reliefs pyramidaux à l'extérieur, pour éviter qu'il glisse dessus. Le " batteur " (joueur qui engage) avait un brassard plus petit et moins lourd que l'"acquéteur" (joueur du camp en face). Rouquette évoque une partie légendaire de ballon " qui opposa sur le terrain de Gignac, une équipe de cinq joueurs de brassards à une équipe de cinq pelotaris armés de chisteras " (Rouquette, 1986 : 35). La précision des instruments basques et leur effet sur le ballon " qui tournoyait au ras du sol sans jamais rebondir " (idem), leur acquit la victoire. Notons, à ce propos, que l'arrivée du Tambourin succède de peu à l'arrivée du *chistera* en Pays basque<sup>451</sup>. Ces jeux de paume évoluent donc par leurs vecteurs de frappe, dans les mêmes temps. Et l'élastique achèvera cette évolution, commencée en Pays basque d'Espagne et adoptée après en Pays basque de France comme nous le verrons par la suite.

Quant au Languedoc, il opte pour les balles en caoutchouc et laisse le ballon, vers 1881 (Sabatéry, 2014). Les tambourins eux-mêmes, ont subi des modifications de texture et de fabrication<sup>452</sup>. Le matériel de jeu ne cesse d'évoluer, comme en Pays basque et c'est, semble-t-il, une des conditions de pérennité du jeu.

L'introduction du tambourin révolutionna le jeu et sa popularité. En effet, " l'ampleur la vigueur et la sonorité s'harmonisent si bien avec le tempérament et le climat languedocien " (Rouquette, 1986 : 35). L'auteur n'a pas trouvé d'archives et s'appuie sur la tradition orale qui a retenu deux noms de redoutables " batteurs " : Toutou de Florensac et le grand Villeneuve de Montagnac. Remarquons la façon de nommer les joueurs, par un surnom et le nom de leur village, comme en Pays basque<sup>453</sup>. Lorsqu'elle existait, une longue muraille, la " freta ", fermant un des grands côtés de l'aire de jeu rectangulaire pouvait être utilisée et le ballon glissant le long du mur, faisait un rebond inattendu, devenant insaisissable (Rouquette, 1986). Remarquons la similitude avec les jeux de paume

---

<sup>449</sup> Le premier tambourin pour le jeu de paume a été fabriqué par un tonnelier de Mèze en 1861 (Sabatéry, 2014).

<sup>450</sup> Toutes les informations sur le jeu pratiqué en Languedoc sont tirées de l'ouvrage de Rouquette sauf mention contraire.

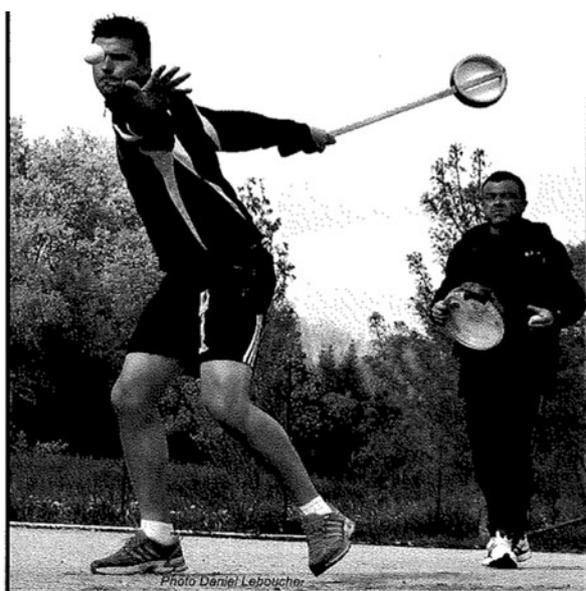
<sup>451</sup> Rappel : Le premier article nommant l'instrument date de 1869.

<sup>452</sup> Cf. histoire de ces transformations et photos en annexe 5, fichier 5.19.

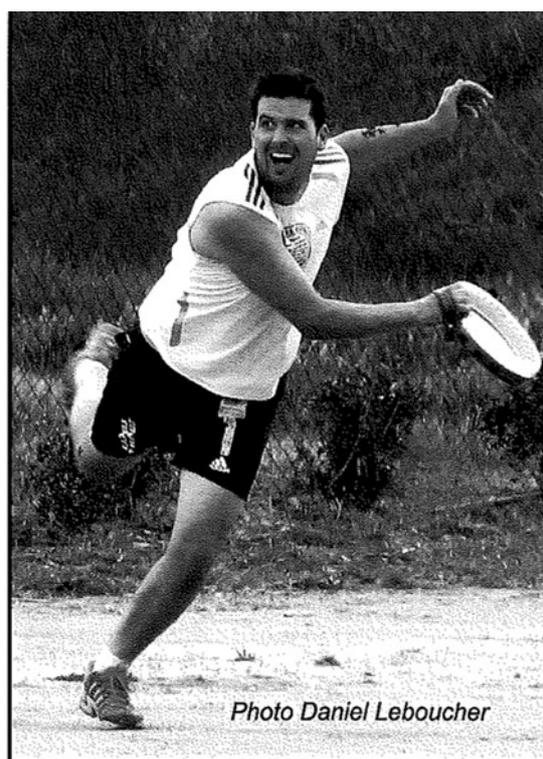
<sup>453</sup> Cf. Mémoire (Mourguy, 2011).

dans les fossés des fortifications et le jeu de paume basque dans le tableau de Colin illustrant une partie de *laxoa* au pied des remparts de Fontarrabie (voir III.3.1.1).

Selon Rouquette, des paris étaient engagés et le souvenir reste d'une rencontre avec 1000 francs d'or d'enjeu, avant 1914. Mèze avait défié les cinq meilleurs du département et, après de multiples contestations, se retira vainqueur. L'entre deux guerres fut une période de prospérité pour le jeu, la foule arrivant par camionnettes ou camions et s'installant sur les gradins de bois. Nous relevons des similitudes avec le jeu basque : défis, paris, foule sur des gradins improvisés. Des différences se constatent : d'une part on a gardé ici le jeu direct<sup>454</sup>, alors qu'il se maintient avec peine en Pays basque et, d'autre part, la forme ancienne (jeu de ballon au brassard) a entièrement cédé la place à la nouvelle, alors qu'en Pays basque, coexistent plusieurs modalités à travers l'histoire.



*Engagement au battoir.  
Jérémy Hernandez (Cazouls d'Hérault).*



*Reprise au tambourin.*

**Fig. 17. Le tambourin et le battoir en pleine utilisation de jeu in Sabatéry (2014 : 3) © D. Leboucher**

Le terrain de jeu est de 100 m de long, comme en Pays basque pour le “rebot\*”, mais il s'est aujourd'hui réduit à 80 m<sup>455</sup>. Cinq coéquipiers défendent le terrain. Il existe deux sortes de tambourins, l'un est fixé par une lanière à la main, l'autre est dit “battoir”. Ce dernier, fixé au bout d'un manche de 80 à 100 cm, sert à l'engagement, donc au “bateur”. Cf. ci-avant, les instruments du jeu.

<sup>454</sup> Dans le jeu direct, les adversaires sont face à face, se renvoient directement la pelote.

<sup>455</sup> Cf. terrains de jeu et placement des joueurs en annexe 5, fichier 5.20.

L'engagement, ici comme en Pays basque, est donc un moment particulier. Il est particularisé ici par l'instrument utilisé, en Pays basque par le butoir et l'absence d'instrument, face à la puissance de l'instrument plein de technicité qu'est le *chistera*. Au tambourin, six arbitres surveillent les lignes dont l'arbitre général, muni d'un sifflet, qui veille aussi sur le marqueur chargé du tableau de marque. Comme il n'y a plus de "chasses", les équipes changent de camp tous les trois jeux pour limiter l'impact du soleil ou du vent sur le score. Nous reconnaissons là le souci d'égaliser les chances des équipes, souci partagé par toutes les formes de jeu étudiées, sans quoi les paris ne pourraient avoir d'intérêt<sup>456</sup>.

Notons un fait qui n'est pas unique dans l'histoire des jeux de balle. Le Tambourin a eu droit à sa chanson : *La Cansou dau Tambournet per Adrian Fédière*, comme le *Pallone elastico* avait eu son Festival de chansons. Nous verrons en III, que la Pelote basque a eu ses chantres.

L'organisation du jeu a d'abord dépendu de défis entre joueurs, avant d'être organisée par des villes sous forme de concours à partir de 1906<sup>457</sup>. Puis, " en 1922, le journal « l'Eclair », journal de droite, clérical et antirépublicain, a organisé un championnat du Languedoc [...] Le même journal a encouragé des bourgeois de Montpellier à créer une Fédération. Celle-ci a été fondée début 1923 ", sans l'accord des organisateurs de Concours locaux (Sabatéry, 2014). En conséquence, des polémiques se sont développées, qui ont abouti à la dissolution de cette fédération en 1929 et à la décadence du jeu.

En 1938, Max Rouquette a fédéré les bonnes volontés pour organiser un match de ce sport traditionnel, visiblement encore affectionné par des milliers de spectateurs présents. Après la fondation de la Fédération Française de jeu de Balle au Tambourin (FFJBT) en janvier 1939, la guerre interrompt l'activité sportive qui reprend en 1940. Rouquette se rapproche de la *Federazione Italiana Palla Tamburello* (Fédération Italienne de Balle au Tambourin), en 1954 et invite les Italiens à Pézenas.

C'est dans la région de Mantoue que se trouvent l'origine et le cœur de l'activité italienne. Leur jeu sans "chasses"<sup>458</sup> séduit les Languedociens et les équipes françaises rencontrent les équipes italiennes l'année suivante. Chaque pays a gardé sa forme de battoir pour l'engagement. Le battoir italien, nommé *Racchetta*, est un gant rigide creux en forme d'ovale avec une extrémité plus large où se fait la prise de main<sup>459</sup>. Les Italiens, structurés depuis plus longtemps, avec des joueurs semi-

---

<sup>456</sup> Cf. pour les règles et une photo de joueur en action, le dépliant pour les touristes édité en 2015 en annexe 5, fichiers 5.33a.-5.33b.

<sup>457</sup> A Bessan, puis Concours de Pézenas à partir de 1906 et de Montpellier à partir de 1921 (Sabatéry, 2014 : NP).

<sup>458</sup> Les Italiens ont supprimé les "chasses" du *Pallone* vers 1800 car le jeu en devenait ennuyeux par les nombreuses interruptions pour changer de terrain.

<sup>459</sup> Un peu comme le gant casserole ou les premiers gants basques, voir photo.

professionnels, sortent victorieux des épreuves. Des équipes italiennes féminines jouent depuis les années 1950 et, en 1985, aura lieu la première rencontre franco-italienne des féminines<sup>460</sup>.

Ces informations montrent l'impact de la politique et de la religion mais aussi les dissensions, au niveau des joueurs et organisateurs, qui ont affecté le développement du jeu. La structure fédérale doit beaucoup à la volonté d'un homme à la fois passionné et consensuel, qui a su s'appuyer sur l'organisation italienne pour renforcer et développer le sport traditionnel, en le modernisant dans un sens qui satisfaisait les joueurs, en favorisant la recherche d'un meilleur niveau technique par la perspective des compétitions internationales. Ces deux "lois"<sup>461</sup> du développement ont été découvertes dans notre précédente étude (Mourguy, 2011) et se retrouveront dans l'étude qui suit. En Pays basque, la naissance et le développement d'une fédération sont le fait d'un homme de droite, Jean Ybarnegaray, dont l'ambition politique et la passion pour la pelote se sont complétés, bénéficiant d'un consensus de la base, acquise à la religion, à sa tendance politique et à sa propre personnalité<sup>462</sup>. D'où les débuts chaotiques en Languedoc et le mouvement initial ascensionnel en Pays basque.

"Le jeu de Tambourin a reculé devant le raz de marée des sports de provenance anglo-saxonne, plus dynamiques, plus vivants, plus spectaculaires que le jeu de chasses" (Rouquette, 1986 : 106). Les Italiens ont abandonné les chasses en 1924 et les Français en 1954. Un renouveau s'en est suivi. Cf. en annexe 5, fichier 5.20., photo de deux rencontres devant un public très nombreux en 1956 et moins en 2008.

*La Fédération Italienne en s'appuyant sur les colonies d'Italiens émigrés en Autriche, en République fédérale allemande, en Suisse, en Yougoslavie, et dans bien d'autres pays d'Europe, crée et développe des Foyers de Tamburello qui attirent à eux beaucoup de jeunes de ces pays. (Rouquette, 1986 : 106)*

Le Tambourin a donc dû évoluer pour s'exporter en s'appuyant sur les immigrants italiens. De même la pelote basque doit beaucoup de son expansion à l'évolution du jeu, des instruments et à l'émigration basque en Amérique, comme nous le verrons par la suite. Au-delà de cette expansion, les fédérations française et italiennes ont participé à la création de la Confédération internationale des jeux de paume (CIJP) le 30 novembre 1980 à Paris (Rouquette, 1986 : 107). Il s'agissait, entre autre, de diffuser ces sports, de favoriser leur développement, d'accroître les échanges internationaux. L'appui pour une intégration olympique de ces sports est aussi mentionné. Comme nous l'avons vu avec le jeu belge, les sports régionaux se regroupent pour assurer leur avenir. Cette Confédération ne semble plus

---

<sup>460</sup> Tout ce paragraphe est tiré de la brochure de Sabatéry (2014).

<sup>461</sup> Satisfaction par rapport aux règles et aux améliorations techniques qui donnent le plaisir du jeu et échéances internationales.

<sup>462</sup> Voir l'article de Jean-Claude Larronde sur [www.amisvieillenavarre.fr](http://www.amisvieillenavarre.fr) et le livre d'Isabelle Bilbao *Jean Ybarnegaray, entre petite patrie et grande patrie*, 2013, Bayonne, Elkar.

exister aujourd'hui. Mais la Fédération Internationale de Balle au Tambourin poursuit sa route et organise des championnats (voir ci-après).

Une dernière évolution s'est faite avec l'arrivée du jeu en salle. Comme en Belgique, les joueurs trouvent la saison trop courte<sup>463</sup>. En 1978, le premier tournoi en salle est organisé à Sète, deux contre deux avec un filet de séparation. Grâce à un professeur de sport passionné qui a imaginé un jeu de Tambourin en salle sur un terrain de hand-ball, on joue à trois contre trois sans filet et le jeu se développe dans les années 1990. A la multiplication des gymnases, répond la multiplication des tournois en salle puis, en 1993, un championnat de France et une coupe d'Europe des clubs organisée par la Fédération Internationale de balle au Tambourin.

L'actuel Président de la FFJBT nous a expliqué le succès de ce jeu qui utilise une balle de tennis basse pression et non la balle de caoutchouc (90 gr) creuse dure et blessante du tambourin joué à l'extérieur. En effet ce jeu, après avoir conquis des territoires de France (Bouches du Rhône, une ville en Corrèze, une autre en Charente Maritime et quelques unes dans le Nord et l'Oise), a réussi sa mutation en sport international, progressivement à partir des années 1980. Parmi les pays participants, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, l'Espagne, la Catalogne, l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, Cuba, le Japon, la Russie, le Sénégal, le Brésil<sup>464</sup>. Les jeunes jouent depuis la catégorie Benjamin. Notons que le jeu en salle est un dérivé du jeu de tambourin initial. Deux spécialités coexistent, chacune ayant son championnat. Dans le jeu à l'air libre, l'Italie domine nettement la France, seconde nation qui domine à son tour largement les autres<sup>465</sup> et accroche même, voire défait, les Italiens dans le jeu en salle, selon les années.

A contrario, la pelote basque, elle, n'a pas vraiment franchi les Alpes, ni la Manche et ne fait pas partie d'une confédération de jeux de balle, mais le premier championnat du monde eut lieu en 1952 et le dernier en date, en 2014, tandis que pour le jeu du tambourin, une première coupe du Monde a eu lieu en 2012, expérience non renouvelée. Les scores sévères de 13 jeux à 1, 2, 3 ou 4 ont peut-être montré que les niveaux de jeu devaient être relevés avant de poursuivre dans ce sens. Il faut noter que cette coupe intégrait comme participants l'Ecosse ou la Catalogne qui ne sont pas des Etats, alors qu'en Pelote Basque, le règlement exclut d'inscrire le Pays basque comme compétiteur. Des mouvements de protestation ont émergé à ce propos, revendiquant l'accès d'une Sélection basque aux Championnats du Monde.

---

<sup>463</sup> Les informations de ce paragraphe sont tirées de la brochure de Michel Sabatéry (2014).

<sup>464</sup> Voir site officiel de la Fédération de Tambourin (FFJBT).

<sup>465</sup> Le Président explique cette domination par la professionnalisation des Italiens qui s'entraînent en conséquence. Les organisateurs de nombreux tournois privés sont de très gros propriétaires. Paris, entrées payantes, primes pour les joueurs sont possibles car le jeu a gardé de l'attrait pour les spectateurs. Les joueurs gagnent 40 000 € par an nous apprend le Président de la FFJBT. Par ailleurs la Fédération italienne était subventionnée à hauteur de 350 000 € mais vient de subir une baisse de financement de 150 000 €.

La FFJBT possède un siège matériel à Gignac et un secrétaire qui s'occupe du domaine administratif et répond au téléphone. Un site permet de se renseigner, d'accéder notamment aux résultats.

Dernier élément de comparaison, les qualités réclamées par le jeu de Tambourin. Selon Rouquette, il développe toutes les qualités physiques (endurance, résistance), les qualités physiologiques organiques, les qualités d'exécution (vitesse, force, souplesse, coordination, coup d'œil), il ménage des paliers de récupération, il exclut toute agression physique entre les joueurs. C'est un jeu d'intelligence autant que de force, un jeu élégant par la beauté des gestes. Il parle des véritables figures de danse...que le ralenti du cinéma souligne (Rouquette, 1986 : 12). Chacun jouant seul contre l'équipe adverse, tour à tour, Rouquette (13) parle d'un " chœur de solistes ". Tous ces éléments se retrouvent dans le jeu de pelote basque, comme nous le verrons.

Nous avons pu assister à une partie de Tambourin à Balaruc les Bains. Un animateur, à la fois compteur de points, savait placer quelques boutades au milieu des explications et des annonces. C'était une représentation organisée dans le cadre du tourisme, comme en Pays basque. Il faut avouer que le fait d'avoir le service favorise beaucoup une équipe et qu'elle a vite fait de marquer trois jeux. Puis la chance tourne et l'équipe suivante, placée à son tour à la " batterie ", égalise. Il semble assez difficile de marquer un jeu lorsqu'on ne sert pas. Cependant une équipe a réussi. Le jeu n'est pas aussi spectaculaire que le jeu à *chistera*. La puissance de l'instrument et la matière de la balle font la différence.

Une petite remarque à propos des équipes. Ici elles étaient connues sous le nom du capitaine, alors qu'ailleurs, l'équipe défend la ville dont elle porte le nom.

Quoi qu'il en soit, le Tambourin se développe, compte 5000 licenciés en France<sup>466</sup>, dont certains hors du terroir originel (l'Hérault). Le Tambourin n'est pas considérée comme sport de haut niveau et n'est pas un sport reconnu par l'Education Nationale, mais il est membre du CNOSF et il a participé aux Jeux Méditerranéens de 1993 comme sport de démonstration. Il doit son essor international à l'action de la Fédération italienne et à l'aménagement du jeu pour le gymnase. Initialement jeu de ballon au brassard, devenu jeu de balle au tambourin, mais aussi jeu de salle, le jeu culturel traditionnel du Languedoc s'est progressivement transformé en un sport d'audience internationale aux résultats encore fragiles cependant. Un autre héritier de la longue paume n'a pas franchi le cap du XXIe siècle. Voyons son histoire.

---

<sup>466</sup> Ce nombre englobe les licenciés des clubs et les cartes délivrées aux jeunes qui suivent des cycles d'initiation.

## Le jeu de petite balle au Tamis franco-belge

Dans les Yvelines, l'Oise, la Seine Maritime, la Somme, en Flandre belge et Wallonie, s'est pratiqué, jusqu'au XXe siècle, un jeu assimilable par ses règles, à la longue paume. Dans certains villages s'utilisait un tamis à trois pieds pour engager et une petite balle dure contenant souvent de la terre, d'où le nom du jeu. Diverses sortes de gants pouvaient permettre un lancer plus puissant, mais certains jouaient aussi à main nue. La balle était variable d'une région à l'autre mais de petite taille (3 à 4 cm de diamètre), d'où le nom générique de petite balle au tamis.

Julien Desée (1967) dans son ouvrage *Les jeux sportifs de pelote-paume en Belgique, du XIVe au XIXe siècle* s'appuie sur des documents d'archives dont il donne de nombreuses reproductions. Son étude détaille l'histoire de beaucoup de villes importantes pour le jeu. Selon Desée, si le jeu de paume est connu dans toute l'actuelle Belgique, au temps des ducs de Bourgogne, si l'occupation espagnole voit arriver d'autres joueurs de balle qui font essuyer de belles défaites aux autochtones, c'est au XIXe siècle que le jeu de balle au Tamis se développe et particulièrement dans le Hainaut. La Flandre, en déclin économique, n'est pas dans une phase d'expansion du jeu et préfère la grosse balle et la longue paume à la main. Nous avons vu auparavant que des joueurs y excellent encore aujourd'hui. Mais déjà en 1807, les Flamands sont invités à jouer par la mairie de Lille pour l'anniversaire de Napoléon le 16 août, nous dit Desée.

Même si les archives ne précisent pas toujours si les parties sont au Tamis ou à la grosse pelote<sup>467</sup>, Desée dégage quelques éléments d'histoire. Ainsi, les gants utilisés sont des gants casseroles (gants creux, cf. photo en annexe 5, fichier 5.21.). Dans un premier temps les organisateurs pouvaient être des propriétaires terriens, comme dans le Tournaisi, des gros commerçants, industriels ou membres de professions libérales en Carolorégie ou encore des cabaretiers (Desée, 1967).

Aujourd'hui certains cafés organisent des concerts pour leur clientèle, au XIXe siècle, ils organisaient donc, selon Desée, des concours de jeu au Tamis avec règlement écrit et prix pour les vainqueurs. C'est du reste une tradition du jeu de paume, d'organiser des prix comme l'explique Forbet (1599 : 18-20). Desée nous apprend que des concours sont aussi organisés par les villes, notamment Ath qui est un haut lieu de fabrication des balles ou Bruxelles à partir de 1830, qui devient la capitale des grandes organisations paumières. Tournai organise un concours pour chaque festivité ou manifestation publique.

---

<sup>467</sup> Cf. invitations officielles tirées de Fournier (1862) ou Desées (1967), en annexe 5, fichiers respectivement 5.9 et 5.8.

Desée cite deux grands joueurs, Achille, honoré et décoré par le roi Albert I<sup>er</sup>, qui montre ainsi son intérêt pour le jeu, et Gaillard livreur à la puissance peu commune, qui porta la passion du jeu à son paroxysme. L'histoire a besoin de quelques noms d'artistes, mais le jeu a aussi besoin de ses étoiles pour briller car ce phénomène se rencontre dans tous les jeux de balle que nous avons étudiés. Le public a besoin de virtuosité pour s'enflammer. Desée signale à ce propos la présence des parieurs.

L'organisation belge est remarquable par la présence de règlements écrits pour les concours, ce qui permet de connaître les conditions de participation et de voir que certaines règles sont générales et d'autres, particulières à tel lieu. Il y a des souplesses, comme le fait de pouvoir engager à main nue ou avec le gant. Les aires de jeu, au vu des plans montrés par Desée, sont très variables et non rectangulaires (cf. exemples en annexe 5, fichiers 5.9., 5.10. et 5.20.).

Au début du XIXe siècle, les équipes sont de la même ville, les joueurs se groupent par rue par quartier ou par l'estaminet qu'ils fréquentent. Aucun étranger n'est admis à concourir. A Wasmes, à partir de 1884, on invite les communes voisines à concourir. A Tournai, le 25 septembre 1873, les équipes défilent sous la bannière de leur village, et c'est avec fierté qu'ils en assurent la représentation. On admettra peu à peu qu'un étranger forme une équipe avec quatre locaux. Desée signale aussi les influences étrangères, notamment celle des Espagnols, dans la région de Tournai<sup>468</sup>, et française dans la région de Mons, la longue paume et le jeu de tamis picards étant proches. A Mons les joueurs pratiquent plusieurs disciplines et cette pépinière de joueurs voit, selon Desée, les premières spécialisations techniques paumières. Les Belges participent à des concours à Lille en 1887, à Arras ou Valenciennes en 1900. Dès 1900 une Fédération belge de jeu de petite balle au Tamis était créée. Nous comprenons que c'est dès lors, avec un passage par l'institutionnalisation, la perte de l'identité ludique, la fin du jeu traditionnel. Certains pensent que l'institutionnalisation est un moyen de sauver un jeu traditionnel. Elle y a souvent contribué mais ce n'est pas la panacée<sup>469</sup>.

En effet, au XXIe siècle, la balle pelote a acquis à son tour la prépondérance. Le jeu de balle au Tamis semble mort. L'apogée de ce jeu, comme de bien d'autres, se situe au XIXe siècle, où il représente l'activité ludique du dimanche et même du lundi, quand il n'est pas le point fort de la fête locale. Il est lié à l'appartenance à un groupe, à un quartier, à un village, lié aux parois. La logique interne du jeu (Parlebas, 1986) premièrement donne structure à l'espace, avec des aires de jeu préparées, très particulières à chaque lieu, deuxièmement à un rapport particulier à l'objet puisqu'il nécessite un matériel approprié (tamis, gants, casseroles, balles). La forme d'organisation où toutes les

---

<sup>468</sup> Nous aurons l'occasion de l'évoquer à propos de paume/pelote basque au I.3.2.

<sup>469</sup> Cf. article de Mickaël Vigne et Christian Dorvillé (2009) sur les jeux traditionnels du Nord. Ils étudient en particulier le jeu de fléchettes, en faisant référence à la théorie de Parlebas que nous emploierons aussi assez souvent dans notre étude. Pour étudier la balle au tamis, nous avons opéré en partie selon leur schéma.

équipes jouent le jour du Concours est propre à ce jeu et ne correspond pas à la forme du championnat échelonné sur plusieurs dates, ni aux défis du Pays basque qui traînent en longueur et se terminent le lendemain, quelques jours ou semaines après (Mourguy, 2011). Le rapport au temps semble assez maîtrisé. Enfin, quatrièmement, les joueurs sont dans un rapport à la fois psychomoteur et sociomoteur, au sens de Parlebas<sup>470</sup> comme dans tous les jeux de balle que nous étudions. En effet, outre la tactique d'équipe à conduire, et les actions à mener contre les adversaires, la pression exercée par le public, la trajectoire plus ou moins violente d'une balle dure qui peut blesser, viennent compléter le rapport premier à la balle et la technique corporelle à maîtriser.

Malgré ces caractéristiques fortes du jeu, établies ici par la catégorisation de Parlebas, malgré l'attention portée au jeu par les autorités qui en sont organisatrices, malgré l'institutionnalisation précoce, l'intérêt pour le jeu décroît. C'est le succès croissant d'un autre jeu, venant supplanter le premier, qui semble en partie la cause de cet abandon. Il faut signaler que l'aspect identitaire pourrait être ici relayé par le jeu de balle à la main (ou balle pelote) et que l'absence de mouvements associatifs pour défendre le maintien du jeu au tamis, au nom du patrimoine culturel, s'explique peut-être par ce fait.

En France, le jeu de balle au Tamis était pratiqué au moins dans quatre départements où nous en avons trouvé trace<sup>471</sup>. Il semble être resté à l'état de tradition ludique, "jeu sportif traditionnel", non institutionnel, selon la catégorisation de Parlebas (1990). Les divers témoignages, en partie tirés des Archives départementales de la Seine Maritime, en partie d'interview d'anciens joueurs âgés de 90 ans en 1997 ou des souvenirs de quelques érudits témoins du jeu au XXe siècle, montrent une diversité des pratiques selon les villages et les zones géographiques, en accord avec la notion de tradition ludique<sup>472</sup>.

A ce propos, le tamis, par exemple, n'est pas nécessaire. Il peut être circulaire ou rectangulaire. La technique pour modifier son inclinaison est propre au village, une cale de bois ou une crémaillère en bois de cinq crans à Aubergenville. Le cadre peut être tendu de boyaux de chat, en treillis. L'engagement se fait en faisant bondir la balle plusieurs fois sur le tamis avant d'annoncer qu'on engage. La balle semble avoir été de différentes factures selon les lieux et avoir évolué au fil des années. Terre cuite, argile, sable, ou pas au centre, chiffons autour dans les débuts, la balle blanche

---

<sup>470</sup> Les joueurs n'entrent pas en contact, seulement par l'intermédiaire de la balle.

<sup>471</sup> Voir ci-dessus, introduction du paragraphe sur ce jeu.

<sup>472</sup> Toutes les informations de ce paragraphe, auxquelles nous ajoutons nos remarques, proviennent de Christian Pagès "Après le travail la détente. Le Jeu de Tamis", la *Revue des cahiers de l'histoire d'Aubergenville* 1997 n°10 et de Tercinet, "Le Jeu de Tamis dans le Mantois. Le Mantois" 4 — 1953 (nouvelle série) : *Bulletin de la Société « Les Amis du Mantois »*. Mantes-la-Jolie, Imprimerie Mantaise, p. 16-17.

était trempée dans un seau d'eau avant utilisation pour la rendre plus dure<sup>473</sup>. Puis, après la Grande Guerre, les chiffons furent enveloppés de cuir, et les balles étaient achetées à Montmagny. A Epône les balles ont été achetées en Belgique. Elles étaient faites de glaise, de chiffons et recouvertes de cuir (Pagès, 1997 : 30).

D'abord joué à main nue, le jeu de tamis nécessita des protections à cause des trajectoires rasant les murs (Pagès, 1997 : 25). Deux sortes d'instruments voient le jour. Le tambour (cf. ci-après), cavité en bois plus ou moins ovale tendue d'une peau de veau ou de porc sur sa concavité, sonne comme un tambour à l'impact de la balle et possède une bande de cuir sur sa partie convexe, sous laquelle on peut glisser la main. Cet instrument fait penser au *scanno* du traité de Scaino. Un cordon permet alors de fixer le tambour à la main.



Fig. 18. Tambour pour jouer au tamis, photo tirée de la brochure *Picards faites vos jeux*

L'autre vecteur de frappe est un gant épais, de cuir dur mais creux, appelé gant casserole (voir annexe 5, fichier 5.21.) de manière imagée. Comme à la courte paume, les différentes habitudes de jeu n'empêchent pas les équipes de se rencontrer, sans même qu'elles sachent comment joue chacune avant la rencontre. Ainsi une équipe d'Aubergenville se déplaçant à Ostende en 1920 fut étonnée de ne pas y trouver de tamis et de voir jouer les Belges avec la main juste gantée, frappant la balle de la paume (Pagès, 1997 : 29). Les règlements peuvent être écrits pour les rencontres de ce type, comme à Baromesnil le 23 mai 1898 : “ Les sociétés livrant (engageant) à main nue, au tamis ou au tambour y seront admises indistinctement” au Concours du 19 juin 1898<sup>474</sup>.

Le nombre de joueurs varie dans les documents de 5 à 9. Selon les endroits il semble y avoir un livreur par équipe ou chaque joueur doit livrer à son tour, ce tour étant pris quand l'équipe change de camp.

Il y a plusieurs terrains de jeu (souvent des rues en Ile de France) par village. En Haute Normandie, on joue plutôt sur la place de l'église. Si le terrain est une prairie, elle a été tondue à ras et

<sup>473</sup> Cf. annexe 5, fichier 5.22.

<sup>474</sup> Cf. Document d'Archive Départementale de la Seine Maritime cote 3E91/8, Archives communales de Baromesnil, produit par Jean-Luc Dron, voir [jeanluc.dron.free.fr/Baro/tamis.htm](http://jeanluc.dron.free.fr/Baro/tamis.htm) sur son blog.

des ficelles sont tendues pour délimiter l'aire<sup>475</sup>. Dans la rue, on trace la corde (séparation entre les camps) à l'aide d'une craie. On peut aussi se servir d'un caniveau s'il est bien placé. La rue est barrée à la circulation, sauf pour les étrangers, sans doute rares, pour qui on arrête de jouer le temps de leur passage. Le tamis se place près de la fontaine où l'on remplit le seau pour tremper les balles. Tout le matériel de jeu est rangé après usage, dans le café où on se réunit ou chez le président de la société lorsqu'il y en a une. Le bourrelier répare les gants, et les fabrique avec un soin particulier, qui fait l'admiration de certains témoins. Le tamis a aussi son réparateur attitré. De même les balles sont élément essentiel du jeu, dont la dureté est recherchée. Des marques en bois ou en fil de fer tressé et munis l'un de couleur bleue, l'autre de couleur rouge servent à indiquer les chasses. Ainsi le rapport à l'espace préparé et à l'objet (matériel de jeu) sont-ils établis avec précision et transmis.

Les jeunes garçons, ayant vu jouer les adultes acquièrent, sans doute grâce à leurs neurones miroirs, " les techniques du corps " (Mauss, 1934) qui leur permettent de commencer à jouer. Ils sont " mordus de ce jeu " (Pagès, 1997 : 25), ailleurs un témoin parle d'engrenage. Il s'agit de transmission sans école, sans institution.

Le jeu commence au café autour d'un verre pour faire les équipes et se termine autour d'un verre en commentant la partie. Bien que le temps ne soit pas contraint officiellement, le jeu se déroule sur une plage horaire, l'après-midi et dure souvent deux heures mais peut en prendre quatre si les joueurs font une belle partie. Les fêtes locales sont l'occasion d'organiser des jeux ou des concours (voir affiche en annexe 5, fichier 5.23.). Dans un tableau montrant une fête et conservé au Musée d'Art et d'Histoire de Poissy, figure un détail : un jeu de Tamis. Et la pratique est dominicale et estivale, de Pâques, selon certain, et, pour d'autres, de mai (fête de Saint Béat à Epône) à l'ouverture de la chasse, fin septembre. Ensuite les hommes disent passer à des jeux d'intérieur. Il s'agit bien d'une activité de détente, réglée dans le temps et l'espace par transmission/tradition.

Un témoin précise que dès la balle lancée, les cordiers\* peuvent courir sur leurs adversaires pour gêner la réception de la balle par leurs homologues (Pagès 1997 : 29). Bien que le jeu soit censé être psychomoteur, nous voyons que la réalité n'est pas aussi simple. Bien qu'il n'y ait pas de contact, il y a un rapport de force qui s'installe par des comportements et sans doute par la voix. Il est question parfois de disputes et de jurons. Par ailleurs, les spectateurs sont nombreux, nous dit-on, et leur présence doit encore augmenter la pression sur les joueurs.

Parlons des règles. Le nombre de jeux à faire est variable (5 à 7) mais la façon de compter en " quinze " et en jeux, la nécessité d'avoir au moins deux " quinze " d'écart avec son adversaire pour marquer un jeu et la règle des chasses, l'une étant matérialisée par une marque bleue et l'autre par une

---

<sup>475</sup> Cf. pour la Haute Normandie, Francis Heux, 2001, *Les villages-Clairières de la Forêt d'Eu*.

marque rouge, demeurent. Ce sont précisément les fondements du jeu de longue paume, respectés par tous les jeux de balle joués par deux équipes face à face dans des camps délimités, que nous nommons, pour cette raison, héritiers de la paume. Le terrain est rectangulaire en France<sup>476</sup>, alors qu'en Belgique, les terrains sont plus ou moins fortement déformés en trapèzes (cf. annexe 5, fichiers 5.10., 5.11.). Le terrain est toutefois bien plus long que large, 94 mètres en général, pour le Tamis. Trois arbitres et deux marqueurs veillent au respect des règles. Les joueurs ont des surnoms mais il ne ressort pas de nom connu dans tout le domaine de pratique.

Le jeu s'est développé à partir du XVI<sup>e</sup> siècle à Cambrai où les archives gardent trace d'une interdiction de jouer au " Temys " ; on le retrouve à Laon en 1668, en Normandie au XVII<sup>e</sup> siècle et en 1833 dans les statistiques de Cassan pour le Mantois (Tercinet, 1953). Nous supposons que Temys et Tamis désignent une même chose. Selon les archives de la ville, dix-sept villages participaient au concours de Baromesnil en 1898 (voir ci-dessus). Le Tamis a connu une période faste avant 1914, en témoigne aussi un article de *La Vie au grand air* intitulé " La Balle au Tamis ", affirmant :

*Le jeu de balle constitue le sport traditionnel et national des populations du nord de la France. Il n'est pas la moindre commune qui ne possède son « Ballodrome » et, dès leur jeunesse, les enfants dans les ruelles ou les avenues s'exercent à ce jeu. [...] Durant la belle saison, toute la population industrielle vient se distraire au spectacle des luttes que se livrent courtoisement les équipes belges et françaises [...] / On ne peut citer que la « pelota » des Basques qui ait déterminé un tel engouement et il est curieux de constater que le jeu de balle, si fort en honneur chez nous au moyen âge, ait vu sa faveur décroître au point de n'être plus pratiqué qu'aux deux extrémités de notre territoire<sup>477</sup>.*

Nous retrouvons les principes déjà évoqués, la tradition, le goût des jeunes pour le jeu, l'engouement du public, la détente constituée par le jeu, jeu de loisir répandu sur un grand nombre de villages. Mais le mot ballodrome appartient au vocabulaire belge et les photographies montrent un jeu dont les aires sont des trapèzes. Il semble bien que la rencontre ait lieu en Belgique. Par ailleurs, les rencontres internationales n'ont pas l'air d'être si fréquentes au vu des témoignages précédents. Il faut donc rectifier un peu le contenu de l'article dont le ton est typique du XIX<sup>e</sup> siècle avec des accents nationalistes ou régionalistes, dans une forme romantique.

Le jeu de Tamis a repris entre les deux guerres mais peu de sociétés ont été reconstituées après 1940. Le jeu n'a pas repris dans les villages, faute de personnes connaissant les règles, nous dit-on. La transmission semble avoir été rompue par la seconde guerre avec le départ des joueurs pour le front. Le constat est un peu le même dans toutes les villes. Nous avons recueilli 23 noms de villes ou villages en

---

<sup>476</sup> Cf. annexe 5, fichier 5.24.

<sup>477</sup> Cf. en annexe 5, fichier 5.25., *La Vie au grand air* N°205, du 16 août 1902.

Ile de France, autant en Normandie et il semble qu'il y ait eu des pratiquants dans 50 villages du Vimeu (Somme) dans l'entre deux guerres, mais, même si deux sociétés ont disputé une rencontre pour la journée des Sports régionaux de Picardie, le 30 mai 1976 à Amiens<sup>478</sup> et malgré la reconstitution de la Fédération picarde de jeu de balle au Tamis en 1979<sup>479</sup>, ou les démonstrations organisées dans les années 1980 par Méneslie et Ysengremer, il n'y a plus aucune équipe en 1999.

Aucun jeu n'a remplacé la pratique du jeu de balle au Tamis. En effet, le jeu de Longue Paume qui perdure, voir ci-après, ne concerne pas la même aire géographique. Le soutien des autorités organisant des concours avec des prix (qui permettaient d'entretenir le matériel ou d'acheter des gants à ceux qui n'en avaient pas les moyens) et l'institutionnalisation (fédération picarde), l'évolution dans la confection des balles et dans les protections de la main, n'ont pas réussi à sauver le jeu de l'oubli.

Les témoignages font toujours référence aux guerres, la deuxième ayant fortement réduit le nombre de joueurs. La forme des loisirs est évoquée une fois. L'embellie économique, les congés payés, la démocratisation des moyens de transport, la possibilité d'acheter des véhicules permettant d'aller à des manifestations ou tout simplement de se promener en famille a pu transformer la façon de se détendre le dimanche, à la belle saison.

Par ailleurs, " La Picardie ne revendique pas son histoire, ne possède pas de fierté à l'égard de son identité ", affirme Loubère (2000 : 7). Nous remarquons le manque d'affirmation identitaire par le jeu dans la région de pratique du tamis, sans nous prononcer sur les autres aspects. Remarquons toutefois qu'on ne semble pas retrouver les mêmes problématiques au niveau linguistique, qu'en Pays basque ou dans Province de Valence.

Enfin la richesse économique de ces départements au XXe siècle est plutôt l'industrie, même au niveau de l'agriculture. Le besoin de retrouver un patrimoine, de découvrir des spécificités locales, des cultures anciennes authentiques, tendance de la fin du XXe siècle, joue davantage dans les régions touristiques pour développer des produits adaptés. Il n'a pas eu dans ces quatre départements, qui plus est à cheval sur plusieurs régions, ce rôle de valorisation du jeu traditionnel. Lorsque le patrimoine est concentré sur une région (comme Valence), il est plus facile de mobiliser le soutien de cette collectivité territoriale pour une cause qui paraît bien relever de l'identité de la Région. Justement, la Picardie semble attachée à la pratique de la longue paume et il semble que les collectivités territoriales aient un rôle dans la persistance du jeu dans cette région des Hauts de France.

---

<sup>478</sup> Cf. photo du jeu de Tamis La Hotoie à Amiens in *Picards faites vos jeux* (2000) en annexe 5, fichier 5.26.

<sup>479</sup> Elle avait été créée d'abord en 1904.

## La Longue paume

La longue paume est pratiquée dans sa forme la plus proche des origines, nommée par le nom originel Longue Paume, dans les départements de la Somme, de l'Oise et à Paris au jardin du Luxembourg. La Picardie s'est engagée dans le soutien à ce sport, le Conseil Départemental de la Somme est impliqué et la nouvelle Région, qui a pris l'Oise sous son aile, ne peut que poursuivre l'aide au développement du jeu dans ce dernier département. Après avoir fait partie de l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques (USFSA), à l'instar de la Pelote Basque, la Longue Paume crée sa Fédération Française de Longue Paume (FFLP) en 1921, en même temps que la pelote basque. Puis, en 1971, vient la reconnaissance par le Comité National Olympique et Sportif Français (CNOSF) comme membre à part entière. La pelote basque, elle, était sport de démonstration aux Jeux Olympiques de Paris en 1924.

Si la main nue, puis des battoirs, ont pu d'abord être utilisés, la raquette a finalement été adoptée. Les auteurs des dépliants actuels présentant le jeu le croient dérivé de la *phaeninde*. Nous voyons combien les origines sont propres à interprétations, puisque Rouquette voyait dans l'*episkiros* l'ancêtre du Tambourin. Ce jeu de Longue Paume était assez reconnu au XIXe siècle pour figurer dans *Le Mémorial des Pyrénées*. Nous lisons au 27 juin 1854 que le couronnement de la rosière de Salency a eu lieu à la chapelle où elle a reçu à genoux le chapeau de roses. Le rédacteur affirme " l'origine vénérable et le but essentiellement religieux de cette fête<sup>480</sup> ". La rosière donne par un coup de sifflet le signal de tous les divertissements et on lui remet des balles pour ouvrir le jeu de paume. Ainsi le jeu de longue paume s'intégrait au XIXe siècle dans des traditions comportant des éléments religieux, voire magiques, dans des fêtes dont le cérémonial remontait vraisemblablement à des temps plus anciens<sup>481</sup>.

Fournier (1862 : 61) cite un article de presse de juillet 1856 relatant la venue de quatre amateurs de la Picardie pour disputer quatre parties contre quatre Parisiens au Luxembourg. Ils en ont perdu trois et se sont promis de prendre leur revanche dans leur département. En effet " les Parisiens vont aussi à leur tour provoquer les provinciaux ", dans l'article. Il précise que ces parties se renouvellent presque tous les ans et offrent toujours le plus grand intérêt et termine : " il serait à désirer qu'un comité [...] fût organisé pour provoquer ces parties. Ce comité s'occuperait en même temps des moyens de propager et de favoriser cet exercice ". Le texte date d'avant la guerre de 1870, la loi de Jules Ferry (1880) sur le sport n'est pas advenue, mais il se trouve des hommes pour défendre le jeu,

---

<sup>480</sup> Cf. *LMP* N°76, 42<sup>e</sup> année, du mardi 27 juin 1854, article lui-même tiré de l'*Echo de l'Oise*.

<sup>481</sup> Il suffit de se rappeler toutes les coutumes liées à des lancers de pelote, dans les évêchés, ou pour des fiançailles ou encore à propos des rites périodiques entre les hommes mariés et les hommes célibataires. Voir Van Gennepe (1998 : 918-919) et Mehl (1990).

comme autrefois Galien, Forbet, Erasme ou Vivès. Aujourd'hui les Collectivités Territoriales, d'une certaine manière, ont pris le relais. La sagesse veut que pour inscrire ce jeu dans la durée, on l'organise. Avant la création des institutions, l'idée tombait donc sous le sens. Cependant le jeu se nourrit de la passion des joueurs, et ici il semble que l'antagonisme parisien/provincial fonctionne comme l'antagonisme entre deux pays (cas du tambourin depuis 1954, cas de la pelote basque dès le XVIIIe siècle, au moins). Par ailleurs, nous avons lu dans la presse du XIXe siècle d'autres relations de parties mettant en scène des provinciaux contre des Parisiens.

La longue paume a survécu, très longtemps dans sa forme saisonnière estivale. Nous trouvons dans la *Vie au Grand Air* (26 juillet 1902 : 503-504), un article de deux pages écrit par un passionné du jeu, Maurice Michel, qui a pour but d'“ amener quelques nouveaux adeptes au roi des jeux ”<sup>482</sup>. L'auteur fait remarquer le mouvement, débuté quelques années auparavant, en faveur des sports qui a fait “ sortir de l'ombre des manifestations athlétiques oubliées ou cantonnées en des régions ”.

Il cite la Pelote Basque qui a obtenu un brillant succès à Paris. Il présente la longue paume comme son frère jumeau, très répandu dans le nord de la France. Il expose les règles du jeu, les chasses, la façon de compter... le nombre de jeux (7 en partie terrée et 5 en partie enlevée), le nombre de joueurs (respectivement 6 et 4), la nature de la balle (liège recouvert de flanelle pour un poids de 17 à 20 grammes) et affirme qu'après un moment d'affaissement le jeu reprend de la vigueur.

De nouvelles sociétés se forment, dont une au Stade Français, avec l'inauguration d'un jeu à Saint-Cloud en juin. L'USFSA a créé un championnat interclubs de “ partie terrée ” en 1891 et un de “ partie enlevée ” en 1897. Depuis, des championnats pour les équipes de deuxième et troisième catégorie se sont ajoutés. Maurice Michel appuie l'argumentation en évoquant l'honneur réservé au jeu dans toute la région du Nord, où pas une fête n'a lieu sans une partie de ce jeu qu'il nomme “ beau jeu national ”. De plus, Péronne a mis son jeu à disposition des collégiens, avenir du jeu.

L'auteur renvoie le lecteur à la démonstration du Docteur Lagrange qui voit dans la “ Longue Paume l'exercice hygiénique par excellence tendant à développer harmonieusement les muscles dans leur ensemble parce qu'il donne à chacun sa quote part de travail ”. Nous retrouvons chez Lagrange les arguments du médecin grec Galien.

Michel ajoute le point de vue esthétique soulignant la force, la finesse, l'adresse, l'agilité, tandis qu'un joueur cité ajoute l'endurance. Nous verrons que ces qualités présentes dès les premiers témoignages, à propos du jeu de balle et de paume, resteront primordiales pour les jeux basques.

Enfin l'auteur explique, à qui voudrait établir un jeu, comment il faut préparer le terrain. Et toutes ces couches “ de gravier tamisé, de terre végétale et de sable fin combinés dans des proportions

---

<sup>482</sup> Cf. reproduction de l'article avec photos en annexe 5, fichiers 5.34a-5.34b.

convenables ”, ces terrains que l’on doit retourner à une profondeur de 15 cm environ, passer à la claie et niveler au moyen d’un gabarit, rappellent les soins donnés aux place libres de terre battue pour la pratique de la pelote. Il suffit de les arroser à fond et de les tasser jusqu’à ce que le tassement soit complet et la surface profondément unie, ajoute Michel et nous retrouvons les gestes des dirigeants d’aujourd’hui, dans ces techniques transmises, ou parfois perdues, et permettant la préparation du fronton basque.

Dans son article, les photos de joueurs de Longue paume, montrant les attitudes et gestes techniques ou posant en équipe, portent une tenue qui ressemble à un vêtement de nuit, veste blanche longue à manches longues sur pantalon long souvent blanc. Le manche de la raquette est plus long que la partie cordée (une fois et demi environ) mais ressemble beaucoup à la raquette de courte paume. Michel espère que certains joueurs de tennis viendront à la paume.

L’année suivante, *La Revue Sportive*<sup>483</sup> accordera quelques lignes au championnat de France de Longue Paume qui se déroulait à Bécon, pour donner le résultat et une petite photo des trois premiers (Amiens, Le Stade Français et Péronne) toujours en costume blanc. La Corrida de Roubaix, présentée dans la même page, prend deux fois plus de place. Ainsi la Longue Paume ressuscite mais elle a de forts concurrents, outre son premier rival, le tennis.

La Longue Paume a conservé ses règles, y compris les chasses, jusqu’au XXI<sup>e</sup> siècle. En 1929, un tournoi fédéral de la jeunesse paumiste a été créé, qui s’est peu à peu ouvert à toutes les catégories de Poussins à Juniors<sup>484</sup>. L’intégration des jeunes dans les compétitions est le fait de tous les sports qui ont perduré. (Nous verrons que ce souci a été, dès la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, celui des organisateurs de parties de paume/pelote basque). Le tournoi de la jeunesse paumiste s’est déroulé en 2017 à Rosières en Santerre. Nous avons pu assister à l’une de ses éditions et notamment au défilé qui amène les autorités et les joueurs jusqu’à l’aire de jeu. Cf. photo ci-après.

Nous avons remarqué son caractère officiel, réglé comme une cérémonie bien rôdée. Après le repas de midi, les équipes défilent sous la bannière (pancarte) de leur village, une petite fille costumée en cantinière ouvrant la marche pour chaque village<sup>485</sup>. Les officiels, de la mairie, des diverses collectivités territoriales, les dirigeants de la FFLP et du lieu, défilent. La fanfare accompagne la marche. La présentation de l’équipe, le salut avec la raquette tenue haute au bout du bras tendu en l’air et le rangement des jeunes, se font dans l’ordre établi, selon le rituel.

---

<sup>483</sup> Cf. *La Revue Sportive* N°18, du 17 juillet 1903.

<sup>484</sup> Cf. page de garde du livret édité pour la circonstance en annexe 5, fichier 5.27.

<sup>485</sup> Cf. photos des équipes conduites par les cantinières en annexe 5, fichier 5.28 et 5.29.



Fig. 19. Défilé de la jeunesse paumiste à Nesle, 20 juin 2004 © E. Mourguy.

La tradition est respectée dans le détail. Les finales commencent ensuite, tandis que les premières parties ont eu lieu le matin même sur les terrains alentour, avant le repas pris ensemble sur le lieu du rassemblement final.



Fig. 20. Partie de jeunes à Nesle, 20 juin 2004 © E. Mourguy

Les filles jouent depuis 1963. L'année 1928 était une référence pour le nombre de licenciés qui s'élevait alors à 3000. Après une chute à moins de mille licenciés en 1971, la longue paume a redressé la situation, avec une constante progression et le nombre de licenciés est aujourd'hui de 3500, alors qu'en 1999 il était encore de 2000. La longue paume a choisi de promouvoir un jeu d'intérieur et les jeunes jouent donc l'hiver en gymnase. Comme la fédération de Tambourin, la fédération de longue paume a axé ses efforts sur le sport à l'école, sur la formation des cadres et des licenciés. Une bande dessinée est sortie en 1997 pour promouvoir le jeu et l'intégration des filles<sup>486</sup>. Elle fut produite par le Conseil Départemental de la Somme, la FFLP et imprimée par un lycée professionnel de la région.

La longue paume semble avoir trouvé le bon compromis entre jeu culturel traditionnel et sport moderne, qui permet au patrimoine de subsister, à la tradition de vivre, puisque son but est de transmettre et non de figer ou de scléroser.

Les vertus éducatives ont été comprises par les enseignants, la défense du Patrimoine s'est ajoutée à la notion d'éducation pour les Collectivités Territoriales qui soutiennent les jeux picards.

Soulignons qu'ici aussi le lexique a son importance, puisque la brochure éditée par la Ligue de Picardie de Longue Paume et la commission "sports et jeux de Picardie" contient une page dédiée au vocabulaire paumiste<sup>487</sup>. Tous les ingrédients étaient réunis pour promouvoir la paume et obtenir le succès constaté. L'institutionnalisation très précoce n'a pas abouti à l'obtention d'un siège indépendant du Président, matérialisé dans un bâtiment, ni à un emploi rémunéré de secrétaire de fédération, de sorte que le contact avec l'extérieur n'est pas facilité. Le site est visiblement en cours d'achèvement. L'expansion n'a pas atteint cette dimension.

La longue paume a cependant évolué, voilà un autre aspect qui explique en partie sa réussite. Les parties sont de deux sortes : enlevées ou terrées. Le matériel de jeu (balles, raquettes) et le costume des joueurs ont opéré des transformations propres à l'entrée dans la modernité sportive. Le jeu en a-t-il perdu son aspect traditionnel, convivial, culturel ? Un peu sans doute, mais le mélange des textures donne satisfaction aux protagonistes. Entre la mort (comme celle du jeu de Tamis) et la progression (celle de la longue paume), les responsables n'hésitent pas et font entrer le jeu dans la modernité sportive.

Les aspects communautaires n'ont cependant pas disparu. Les bannières et les costumes sont présents, la représentation du village est une réalité marquée par des gestes concrets. Un grand repas rassemble tous les jeunes lors du Tournoi fédéral annuel qui leur est dédié. Un chant dédié à la paume, en dialecte autochtone, se trouve dans le fascicule de la Longue Paume de Picardie (1992). Il s'intitule

---

<sup>486</sup> Cf. page de garde de cette bande dessinée en annexe 5, fichier 5.30.

<sup>487</sup> Cf. lexique des jeux de paume en annexe 5, fichier 5.31.

*Nou ju d'pome*. Ici, comme en Languedoc et en Pays basque, le chant vient louer le jeu, en langue régionale. Son identité et son lien avec un territoire sont tellement vrais que le jeu ne s'exporte pas en dehors. Il réalise l'exploit de vivre sans l'attrait des rencontres internationales. Seul le tournoi du jardin du Luxembourg peut encore figurer un antagonisme propre au dépassement de soi et à la performance, un défi plus relevé donc.

Pour se faire une idée des multiples formes de jeux de balle pratiqués aujourd'hui, le lecteur pourra consulter le site [www.museodelbalon.it](http://www.museodelbalon.it). De nombreuses photographies explicites autant qu'esthétiques montrent tout le matériel et des éléments bibliographiques. A part le jeu valencien qui est dans la continuité du jeu de trinquet valencien, tous ces jeux sont issus de la longue paume, pratiquée dehors, mais une autre forme de jeu se pratiquait dedans, dans un Jeu de Paume appelé aussi tripot. Cette forme n'a qu'un héritier, en Pays basque, mais elle se pratique toujours aussi sous son propre nom. Où en est la courte paume aujourd'hui ?

## **La Courte Paume**

Nous avons longuement évoqué l'histoire de la courte paume au cours des siècles précédents et vu l'amorce de son déclin en France. Presque disparue au temps où les jeux d'exercice n'étaient plus à la mode chez les Bourgeois et les nobles, elle faisait toutefois encore le bonheur de nombre de ces personnes qui construisirent ou rénoverent quelques jeux jusqu'au début du XIXe siècle, à Compiègne, à Fontainebleau ou à Paris par exemple. Mais c'est l'Angleterre qui accueillera les Maîtres Paumiers français et développera la courte paume à partir du XVIIIe siècle et surtout au XIXe siècle. Les règles unifiées y paraîtront en 1877. La première édition des règles françaises officielles date, elle, de 1898. Ce jeu pratiqué en principalement Angleterre, en Ecosse, sur la côte est des Etats-Unis d'Amérique, en Australie et en France n'a rien d'un jeu régional. Il véhicule néanmoins des contenus culturels et patrimoniaux, des traditions attachées à un territoire originel : l'Europe.

Au cours du XIXe siècle, à Paris, le jeu du Comte d'Artois, construit en 1786 est détruit (1861), le jeu des Tuileries (terrasse des Feuillants) est construit en 1862 et une deuxième salle ouvre en 1879, pour être toutes deux ensuite transformées en salles d'exposition en 1907 mais en 1908 deux jeux ouvrent au dernier étage d'un immeuble cossu de la rue Lauriston. L'un d'eux est transformé en salles de squash en 1927. Paume et pelote peuvent se marier avec succès. En effet, le champion de pelote basque Pierre Etchebaster, apprit à jouer à la paume et si bien, qu'il remporta le championnat du monde à huit reprises consécutives, de 1928 à 1954. Il fut le paumier de la rue Lauriston de 1922 à 1925, avant de s'installer aux Etats-Unis et d'écrire son livre sur la paume et ses techniques.

Le jeu du château de Fontainebleau, rénové sous Napoléon Ier, n'est plus utilisable au XXe siècle et doit encore être restauré. Après quatre ans de travaux, il ouvre à nouveau en 1989.

A Bordeaux, le jeu de la rue Rolland, bâti en 1788, est désaffecté, transformé en atelier de tapis en 1827, puis réhabilité à la fin du XIXe siècle, pour céder finalement la place au cinéma Gaumont en 1978. La même année, Mérignac construit un jeu de paume qui accueillera de nombreuses coupes jusqu'à sa récente démolition en 2013. Un nouveau projet de complexe moderne devrait voir le jour en 2017.

En 2000, il y avait trois cercles actifs en France : Paris, Fontainebleau et Bordeaux. Nous venons de voir que dans ces lieux, l'histoire est faite de rebondissements, de fermetures, de constructions et de rénovations. Le jeu semble donc à la fois vivace et en équilibre instable et il est actuellement en pleine expansion, bien que le nombre de licenciés appelle à la modestie (moins de 500).

En effet, en 2005, un cercle était créé à Pau, en grande pompe et la ville réservait un créneau horaire pour la courte paume dans le jeu du parc Beaumont. Initialement construit en décembre 1887<sup>488</sup> pour la paume avec accès pour les *pilotaris*, ce jeu n'était plus utilisé que pour la pelote basque depuis la seconde guerre mondiale. La rénovation extérieure était achevée en 2015 et la rénovation intérieure en attente. En 2011, un nouveau cercle naissait à La Bastide Clairence, après d'importants travaux dans le jeu de paume longtemps utilisé pour la pelote basque. Daté de 1512 par les experts, ce jeu fait la gloire de la ville et l'occasion d'organiser des rencontres amicales avec des paumiers anglais et béarnais. Au trinquet Saint Martin de Biarritz, des paumiers ont fondé un cercle. De plus, des démonstrations de courte paume ont régulièrement lieu dans divers trinquets du Pays basque. Une grande première avait animé le trinquet Saint André de Bayonne en 1929 avec la présence d'Albert de Luze comme conférencier et de Pierre Etchebaster comme joueur. Enfin un projet de restauration d'un jeu de paume au centre ville de Chinon est en cours.

La courte paume est donc loin d'avoir dit son dernier mot et le Pays basque semble lui réserver des promesses d'avenir.

Ce jeu, vieux de plusieurs siècles, a effectué son virage sportif dès le XVIIIe siècle en Angleterre, mais n'a pas pour autant une audience énorme et l'institutionnalisation en France se fait sous la forme d'un Comité de Courte Paume affilié à la Fédération Française de Tennis. L'organisation de tournois et de championnats ne semble pas faire place aux catégories jeunes. Les photos de joueurs montrent peu de jeunes et peu de femmes. Certains cercles américains sont restés fermés aux femmes.

---

<sup>488</sup> Nous aurons l'occasion de le préciser lors de l'étude des jeux et des lieux de jeux basques par les articles de presse.

Le site du Comité français de courte paume est très sobre d'une élégance raffinée, avec un fond gris, certains textes bilingues français/anglais. La photographie du carreau du jeu, nous met au ras du sol pour axer la vue sur les lignes des " chasses ". Une graphie très soignée propose pour le " J " de jeu et le " P " de Paume, deux raquettes stylisées dont les têtes sont en opposition, une balle de paume est en l'air près de la raquette formant le " P " et un trait rouge (le filet ?) sépare les deux mots disposés comme deux équipes de part et d'autre de ce fil. Un sport d'aristocrates ? Il faut reconnaître que la volonté est plutôt à l'ouverture, mais encore timidement.

Pour la courte paume, il n'y a pas de terroir réduit, de tradition de région, l'implantation géographique montre des points isolés. Les règles du jeu sont très proches de celles du XVI<sup>e</sup> siècle. Les avantages donnés au joueur plus faible demeurent aussi dans certains tournois. Le respect de la tradition et celui du fair play jouent un grand rôle dans ce sport qui a gardé par certains côtés les caractéristiques du jeu. La courte paume évoluera-t-elle en s'adressant à un public plus populaire ?

En conclusion de ce paragraphe dédié aux héritiers de la paume hors Pays basque, nous faisons de premières observations sur la forme de ces jeux. Un jeu fait exception, la courte paume restée fidèle à sa forme ancienne sur tout le territoire mais réduite à quelques lieux de pratique. Tous les autres, visiblement issus de la longue paume pratiquée en plein air, mais appropriés par une région et personnalisés en conséquence qui se sont maintenus, ont aussi pris le nom de sport et ils ont créé une formule de jeu en salle (gymnase), répétant ainsi l'histoire du jeu de paume avec la construction des tripôts. Mais il n'y a jamais de totale répétition. Le jeu moderne en salle n'utilise aucun mur et pas davantage de toit. Ils se sont modernisés avec l'adoption de tenues et de matériel de jeu utilisant les technologies du siècle et avec la création de sites internet pour communiquer sur le jeu et les rencontres.

Tous se sont aussi institutionnalisés, mais avec peu de moyens et restent pour la plupart limités à une zone géographique historique du jeu. Le jeu de Tambourin fait exception à la règle. Aucun n'a le statut de sport de haut niveau. Les Fédérations n'ont pas forcément de secrétaire administratif, ni de siège social implanté dans un bâtiment mais tentent la carte du développement par des initiations à l'école. L'avenir de ces sports reste soumis à (conditionné par) l'engagement de bénévoles passionnés et, pour les sports liés à une identité régionale, comme la pelote valencienne ou la longue paume, à des politiques de soutien des collectivités territoriales.

En bref, deux jeux se sont perdus, quelques uns sont en survie. La balle pelote belge se joue surtout dans quelques villes de son implantation historique et cherche à séduire les jeunes par une politique affichée. La longue paume se maintient fermement sans chercher à se développer hors de ses

terres de tradition du XIXe siècle, Oise et Picardie. Le Tambourin a ses adeptes en Occitanie et se développe grâce à l'expansion internationale initiée par les Italiens. La pelote valencienne trouve le soutien politique et financier lié à son identité culturelle. Il modernise ses lieux de pratique en trinquets de luxe. Chaque jeu extérieur a trouvé son adaptation en gymnase, réécrivant l'histoire de la longue paume qui donna naissance à la courte paume jouée à l'intérieur, mais pas pour les mêmes raisons. Les uns faisaient face aux accidents et incidents de rue, suivis d'interdits et trouvaient refuge entre les murs des Paumiers, les autres luttent contre la concurrence des jeux praticables l'hiver et doivent fidéliser leurs jeunes licenciés.

Tandis que chaque région cultive sa spécialité de longue paume, après en avoir souvent simplifié, ou au moins adapté les règles, le Pays basque fait un savant mélange de tradition et de modernité avec deux spécialités, *laxoa* et "rebot", qui intègrent des façons de compter et de jouer issues du jeu de paume<sup>489</sup>. Mais le *laxoa* se joue avec un gant de cuir original et utilise à volonté un mur de pierre qui renvoie la pelote. Le "rebot", quant à lui, emploie nécessairement, dès l'engagement, un mur frontal, appelé aujourd'hui fronton ou frontis, et se joue avec deux sortes de gants. On est sorti du jeu de longue paume qui n'utilise aucun mur frontal. La pelote basque serait-elle une création ?

### **I.3.2. Un jeu de plein air en constante mutation au Pays basque**

La paume/pelote, lieu d'innovation et de tradition, sait conjuguer ces forces contraires, ou qui semblent l'être. Nous avons cherché des traces de son histoire, de ses traditions et de ses innovations. Nous avons d'abord trouvé quelques mentions à propos du jeu de balle pratiqué en Pays basque au XVIe siècle. Il s'agit du témoignage de Navagero (1528), ambassadeur de Venise de passage en Labourd<sup>490</sup>, de certaines plaintes suite aux tuiles cassées sur le toit d'une église en allant y chercher des esteufs à Bilbao et de disputes à Pampelune, où les clercs jouent en chemise avec les laïcs, enfreignant les règles ecclésiastiques<sup>491</sup>. Quelques archives du XVIIe ou du XVIIIe siècle permettent d'affirmer qu'on joue à la paume en Pays basque, comme ailleurs en Europe, et donnent une idée à la fois de la mixité

---

<sup>489</sup> les joueurs de paume se renvoient la balle face à face et comptent par quinze : 15, 30, 40 puis jeu. Il faut gagner deux points d'affilée, lorsque les équipes ont chacune 30, pour remporter le jeu. Par ailleurs la frontière entre les deux camps est appelée à changer de place suivant les "chasses" (Une chasse "chasse" se marque au deuxième bond ou au point d'arrêt de la balle ou au point de sa sortie de l'aire) marquées par les équipes. Deux chasses "chasses" marquées (ou une chasse si une des équipes a 40) entraînent une permutation de camp pour les équipes. Or ces règles sont respectées par le *laxoa* et le "rebot" rebot.

<sup>490</sup> Les villageois entretiennent avec soin des places, à l'entrée des villes, selon ce voyageur et témoin.

<sup>491</sup> Cf. le catalogue de l'exposition (*Eskualdunen pilota jokoa, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote*, 2009), Musée Basque de Bilbao.

sociale dans le jeu, et d'une certaine originalité de la pratique. Mais il faut attendre le XIXe siècle pour disposer de données assez importantes pour étudier les formes de jeu en Pays basque. Des voyageurs ou des érudits étudiant le Pays basque et ses habitants ont en effet glissé dans leurs récits et ouvrages quelques lignes ou quelques pages sur le jeu de paume. Les archives communales révèlent des incidents et des décisions liés à la pratique. La presse fait une place de plus en plus grande au jeu, au fur et à mesure qu'elle se développe. Nous analyserons ces divers documents pour faire un historique des jeux de paume en Pays basque.

Dans un premier temps nous étudierons la forme des jeux anciens pour en dresser une carte d'identité la plus précise possible entre paume et pelote, en la comparant, le cas échéant, à la pratique moderne. Puis nous nous appuyerons sur les articles de presse du XIXe siècle pour établir l'histoire et la physionomie du jeu de "rebot", premier jeu asque marqué par la paume, mais rompant avec certaines de ses règles fondamentales. Dans cette étude nous ferons, autant que possible, le parallèle avec notre époque. Enfin, grâce à de plus nombreux articles relevés dans la presse locale ou nationale, nous déterminerons les conditions de l'entrée en célébrité du jeu de pelote basque sous sa forme de *blaid* et la constitution de son identité, en fin de XIXe siècle, portant en regard, son état actuel.

Quels éléments précis appartiennent-ils au jeu de paume et quelle est la part d'adaptation basque ? Comment le jeu se définit-il et se différencie-t-il au fil des ans ? Que représente-t-il dans la société ? Quelles raisons expliquent le déclin de certaines formes et le succès d'autres, jusque-là négligés ? C'est aussi avec ce questionnement que les données seront analysées.

### I.3.2.1. " Laxoan ", pelote et paume

Des témoignages oraux, des repérages d'aires de jeux dans les estives, ont permis d'affirmer que les bergers pratiquaient divers jeux dont un jeu de balle direct sur des espaces ouverts, plats, où une pierre servait pour engager le point (Casaubon et Sabalo, 2002).

En 1901, le docteur Jean Etchepare cite deux autres jeux anciens le *bota luze*, littéralement 'but long' et le *mahi jokoa*, 'jeu de table' ou avec table, que Blazy reprendra dans son ouvrage. L'expression 'but long'<sup>492</sup> sera utilisée par les rédacteurs du *Courrier de Bayonne* mais pour un jeu pratiqué avec gants de cuir alors que le *bota luze* se joue à main nue. Les règles en sont sans doute les mêmes. Pour le *mahi jokoa*, nous avons trouvé un article de presse à propos d'une partie qui se jouait en utilisant une table pour engager, dans la région de Cize. Il paraît logique d'avoir un lot de règles

---

<sup>492</sup> Nanteuil (1898) et les auteurs de dictionnaires parleront de " long bert ".

communes à tous et des règles particulières à chacun. Comme avec le jeu de tamis dans le nord de Paris, le jeu prend de la couleur au contact des identités locales. Est-ce de la longue paume ?

Clairement, les écrits français<sup>493</sup> du XIXe siècle nous parlent alors de jeu de paume jusqu'en 1900 au moins et les rues et places du jeu de paume figurent encore de nos jours dans la plupart des villages des provinces de France, tandis qu'en Espagne, c'est le mot "pelota" qui a toujours été employé ou l'expression "juego de pelota". En Espagne, on met en avant l'objet avec lequel on joue, tandis qu'en France c'est l'instrument premier, la paume de la main, qui finit par désigner, par glissements sémantiques et métonymie, le jeu, l'objet (balle) et même le lieu de jeu. Ajoutons à notre réflexion une remarque de Boutillier (1886) :

*Dans le nord de la France, où tant de coutumes anciennes sont demeurées en vigueur jusqu'à ce jour, on voit encore chaque dimanche, après vêpres, à la sortie de l'église, les jeunes gens lancer d'un bras vigoureux la balle qu'ils appellent indifféremment la paume ou la pelote.*

Le Pays basque n'est donc pas le seul à utiliser le mot "pelote" et à perpétuer les traditions de longue paume en France à la fin du XIXe siècle.

Les écrits les plus anciens (Archives de Bayonne, 1691 ; Larramendi, 1745), parlent de jeu de pelote (*pilota*), en basque et de jeu de paume en français. Plus tard, à notre connaissance avec le dictionnaire de Harriet (daté de 1860), soit dans la deuxième moitié du XIXe siècle, apparaissent les noms *lachoan\** et *lucea\**, traduits par "balle longue", alors que pour d'autres termes comme *arraia*, *chacha*, *errebota*, le même auteur indique clairement "terme de jeu de paume"<sup>494</sup>. Doit-on en déduire que la "balle longue" n'est pas du jeu de paume ? Il semble plutôt qu'au Pays basque le mot *luzea*<sup>495</sup>, 'longue' soit associé au mot 'balle' ou se suffise à lui-même, pour désigner le jeu, alors qu'ailleurs en France on parle de "longue paume". En effet, dans la vallée du Baztan, le terme de *laxoa* désigne aujourd'hui un jeu tout à fait analogue, dans ses règles, au jeu de longue paume. Il s'en distinguerait par l'utilisation d'un "butoir" muni d'une pierre pour engager le point, et de gants de cuir solide pour renvoyer la pelote, alors que les paumiers du nord de la France utilisent un toit pour engager et des raquettes pour jouer. Mais nous savons qu'auparavant, voir par exemple la gravure du château de Liancourt de 1656 ci-après, on utilisait aussi des battoirs pour jouer, donc les instruments ont pu varier pour le jeu de longue paume.

---

<sup>493</sup> Cf. annexes VII et VIII du mémoire (Mourguy, 2011). Les articles de presse emploient le mot paume associé à des termes locaux ou le mot pelote. Mais le mot paume est encore présent en 1900.

<sup>494</sup> Cf. II.2.2.3, paragraphe dédié à l'étude des termes de jeu de paume ou pelote du dictionnaire de Harriet.

<sup>495</sup> Ici nous utilisons l'orthographe contemporaine, alors que nous trouvons *lucea*, *lucean*, dans les dictionnaires du XIXe siècle.

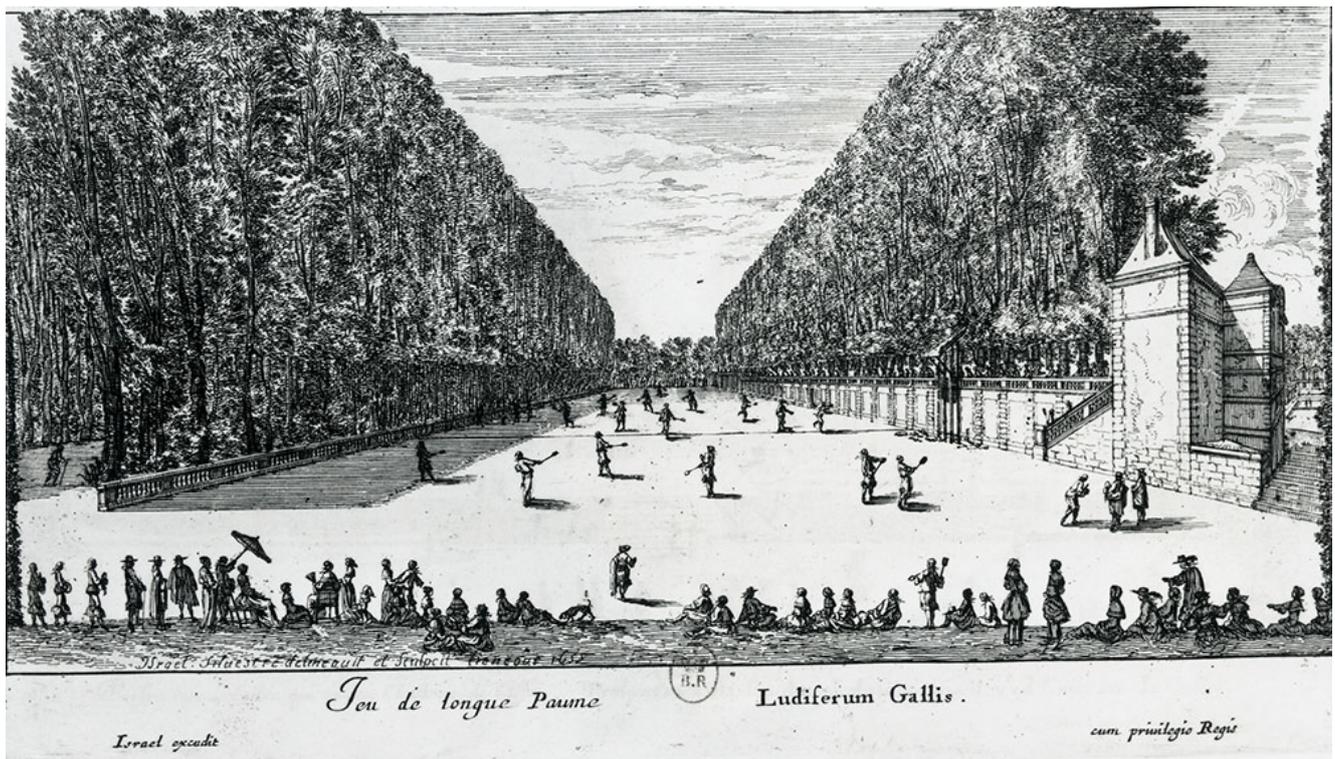


Fig. 21. *Jeu de longue Paume* au château de Liancourt, gravure d'Israël Sylvestre (1656), BNF Estampes.

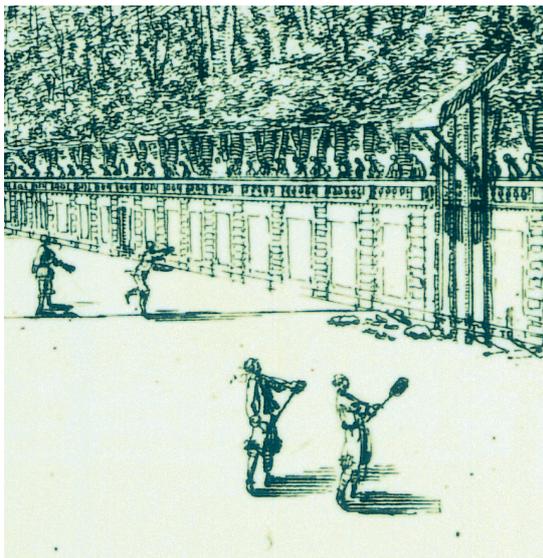


Fig. 22. Détail de la gravure d'Israël Sylvestre

Ci-contre, le toit pour engager. Il ne semble pas être au fond du camp mais près de la ligne de séparation des camps. On n'aurait donc pas toujours engagé depuis le fond.

Quant à l'engagement, il pouvait se faire à l'aide d'un toit (cf. agrandissement d'un détail de la gravure de Liancourt ci-dessus), mais encore en utilisant une planche inclinée posée sur un tonneau pour les parties de paume dans les campagnes, où l'on ne bénéficiait pas des aménagements prévus dans les châteaux pour les jeux des nobles (cf. ci-après gravure de Gabriel Pérelle, même époque).

Ainsi la longue paume française est un jeu dont les règles sont en partie définies, mais aussi sujettes à variations. A propos de l'engagement, nous supposons que l'état du sol ou les qualités de la balle ne permettent pas un engagement après rebond au sol et que le toit ou la planche inclinée, ou, plus tard, le tamis, sont nécessaires pour envoyer la balle assez loin. Aujourd'hui, dans la quasi totalité des spécialités de pelote basque, le rebond se fait au sol, ce qui se conçoit au vu de l'élasticité des pelotes et du traitement des sols<sup>496</sup>.



Fig. 23. Le jeu de paume, gravure de Gabriel Perelle (XVIIe siècle), collection BNF Estampes.

Par exemple, dans l'Oise, au XIXe siècle, le jeu de longue paume utilisait un tamis pour engager comme à Paris (Cf. gravure *La longue Paume des Champs Elises* en annexe 6, fichier 6.1.) et des gants, dits casseroles pour envoyer la balle<sup>497</sup>. De plus, une délibération de la communauté de Hasparren, datant de septembre 1760, nous permet de penser que les deux jeux de la “ balle longue ” et du “ rebot ” étaient cependant considérés comme des jeux de paume au Pays basque. En effet on y lit

<sup>496</sup> Le ciment puis les revêtements spéciaux des installations couvertes permettent un rebond régulier et une réaction vive de la pelote.

<sup>497</sup> Cf. *Les cahiers de l'histoire d'Aubergenville* N°10, année 1997. Une photographie de gant casserole se trouve en annexe 5, fichier 5.21.

“ pour servir aux jeux de pomme ”, c’est à dire au “ large ” et au “ rabot ”. Le large désigne aussi bien ce qu’on appelle “ *laxoa* ”<sup>498</sup> en basque ou ‘longue balle’ en français et *largo* ‘long’, en castillan. Le “ rabot ”, lui, a pris le nom de “ rebot ” de nos jours car le terme basque est aussi bien *arrabota* (donnant “ rabot ”) que *errebota* (qui donne “ rebot ” au XIXe siècle), sans doute suivant les provinces. On ne peut toutefois affirmer qu’il s’agisse du même jeu. Une évolution combinant “ rabot ” et longue paume aurait-elle eu lieu ? En effet, dans son témoignage, l’Hermite en province, pour expliquer le “ rabot ”, indique qu’“ il ne diffère que par certaines conventions du jeu de balle que l’on joue en France dans la plupart des collèges ” (De Jouy, 1819<sup>499</sup>). Une particularité viendrait du fait que les jeunes touchant l’adolescence et les vieillards y jouent ensemble. Le “ *rabot* ” dont parle de Jouy semble être l’ancêtre du “ blaid ”, plus que du “ rebot ”. Du reste, dans le dictionnaire d’Auguste Wahlen, Eugène Garay de Monglave écrit, à propos des “ Escualdunacs, joueurs de paume, ” : “ Tantôt c’est le rabot, le blé, que les adolescents et les vieillards jouent, à l’écart contre un mur ” (Wahlen, 1843 : 485). Il semble donc bien que pour Monglave, “ rabot ” et “ blé ” ne fassent qu’un.

Quoi qu’il en soit, durant tout le XIXe siècle, les rédacteurs de la presse locale utiliseront les termes “ jeu de paume ”, “ partie de paume au rebot ” ou “ partie de paume au *blaid* ”. Ajoutons qu’à la fin du XIXe siècle le *lawn tennis* se pratique à Biarritz ou à Pau, et que, de plus, un cercle de jeu de paume et un paumier s’implanteront à Pau en 1887, après avoir fait construire le jeu du parc Baumont. C’est donc bien en connaissance de cause que les auteurs du *Courrier de Bayonne* parlent du jeu de paume. Du reste, le jeu du parc Baumont est prévu pour être utilisé par les joueurs basques, au jeu à main nue contre le mur, soit au “ blaid ”, dont il sera question plus loin<sup>500</sup>. Il faut bien admettre que le jeu européen et le jeu basque sont cousins, ce qui n’empêche pas les articles de s’étendre sur l’identité nationale basque du jeu de pelote. Nous voyons qu’à cette époque une certaine licence ou une imprécision ou encore une largesse de point de vue avaient cours. Laissons pour l’instant la terminologie, et poursuivons l’étude des jeux.

---

<sup>498</sup> La signification de ce mot a été gardée dans le terme actuel de “ place libre ”. *Laxo*, en liberté, à l’air libre dirions nous, ou en plein air, qui correspond à l’idée d’avoir de l’espace, largement, d’être au large.

<sup>499</sup> Les pages relatives aux mœurs basques sont datées de 1817. Elles se trouvent en annexe. Ce texte sera étudié plus loin. Il faut ici remarquer que l’auteur ne signale pas de jeux de balle dans ses récits de voyage concernant l’est de la France, ou le Nord.

<sup>500</sup> Cf. *Le Mémorial des Pyrénées*, N° 99, du mercredi 27 avril 1887, pour les joueurs de “ *bled* ” et N°306, du mercredi 28 décembre 1887 pour l’inauguration du Jeu.

## Etude des vestiges des XVIIe et XVIIIe siècles

Deux stèles, l'une de Garris datée de 1629<sup>501</sup>, l'autre de Banca, 1784<sup>502</sup>, semblent montrer, par les dessins gravés, que les défunts étaient des joueurs de balle. Sans doute était-ce leur passion. Peut-être même étaient-ils célèbres. Mais cela n'avance pas notre connaissance précise du jeu, sauf au niveau de la frappe : main nue en 1629, sorte de *pala* ou battoir en 1784.

Un document est plus instructif. Il parle de la partie convenue à 16 jeux, disputée sur la place d'un village d'Ituren (Navarre) le jeudi 25 septembre 1681, entre quatre joueurs de Garzain, (vallée du Baztan) et quatre d'Aranaz entre 11h et demie du matin et le coucher du soleil<sup>503</sup>. La partie semble être à main nue car tous finissent les mains endolories, souffrant du mal de main. Le nombre de jeux est le double des conventions actuelles pour le "laxoa", mais le nombre de coéquipiers est le même. Dans cette relation nous voyons qu'on joue en semaine, avec des paris, de la passion, et que la nuit arrête le jeu, sans donner la victoire à un parti puisqu'il faut recouvrer l'argent parié. Ce même phénomène est attesté plus tard dans *Le Courrier de Bayonne*. Joueurs et spectateurs ont dû aller se restaurer entre temps, comme on le fera au XIXe siècle.

Un autre témoignage cite une partie de pelote à main nue, avec pelotes de 5 ou 6 onces (155-190 grammes) entre trois Navarrais et trois Guipuzcoans, qui devait se jouer à Hernani le 10 décembre 1749<sup>504</sup>. Elle se joua le 17 malgré l'interdiction car sinon, selon les "maires de la vallée d'Oiartzun", elle se serait jouée à Saint-Jean-de-Luz et tous les gens auraient suivi et le bénéfice serait resté en France<sup>505</sup>.

Nous en déduisons que, en Pays basque, on continue, au XVIIIe siècle, à jouer à main nue avec des pelotes plus lourdes qu'aujourd'hui, que les parties peuvent se jouer à trois coéquipiers, ce qui se vérifie encore au début du XIXe siècle et que les joueurs sont accueillis des deux côtés des Pyrénées, quelle que soit leur provenance. Ici il est visiblement question d'une partie entre deux Provinces, comme on en rencontre jusqu'au XXe siècle. On parle de bénéfice. Il ne s'agit sans doute pas du prix

---

<sup>501</sup> Cf. (Colas, 1924 : 204) Atlas d'illustrations dessins et photographies, Grde impr moderne Biarritz. Recueil d'inscriptions funéraires et domestiques du Pays Basque Français. Avant propos Vinson, Préface C.Jullian, introduction Abbé P.Lhande publication faite à l'occasion du Cinquantenaire de la Fondation de la Société des Sc Let Arts et études régionales de Bayonne ? Foltzer éditeur Honoré Champion éditeur 1923.

<sup>502</sup> Cf. (Colas, 1924 : 84).

<sup>503</sup> La partie est acharnée parce qu'une accusation est formulée pour infraction à la condition établie avant la partie que les pelotes ne pouvaient être mouillées qu'au moment du service. Il est fait allusion aux problèmes causés aux mains des joueurs par les pelotes mouillées qui devenaient exagérément dures. Les pelotes sont examinées avant partie par leur fabricant originaire de Narharte. Il y avait deux juges et les mises furent confiées aux curés des paroisses de Narharte et Zubieta. A la fin, il y eut agression des dépositaires pour recouvrer l'argent parié. (catalogue de l'exposition, *Eskualdunen pilota joko*, *El juego vasco de la pelote*, *Le jeu basque de la pelote*, 2009) au Musée Basque de Bilbao.

<sup>504</sup> Cf. le catalogue de l'exposition (*Eskualdunen pilota joko*, *El juego vasco de la pelote*, *Le jeu basque de la pelote*, 2009), au Musée Basque de Bilbao.

<sup>505</sup> Ibidem.

des places. Les spectateurs et parieurs doivent être, d'une autre manière, source de gains. Nous remarquons aussi que la pelote se suffit, qu'elle n'est pas pratiquée à l'occasion d'une fête mais crée à elle seule l'événement.

Selon les archives du Guipuzcoa, une partie s'est jouée à Urnieta le dimanche 17 août 1687 entre quatre joueurs de Hernani et quatre d'Andoain. Des gants élastiques nouvellement inventés, qui font aller la pelote plus loin, sont utilisés<sup>506</sup>. S'agit-il déjà des gants vilipendés par Iztueta ? Les historiens du jeu datent plutôt l'apparition des gants de cuir de 1800. Ce document d'archive fait envisager le jeu au gant bien avant.

Une lettre de Lesseps, secrétaire de Mairie à Bayonne, au Député du commerce de Bayonne à Paris, Dulivier, nous apprend qu'on joue à main nue en 1755 sur la place Gramont à Bayonne. Il s'agit de " pelote ", terme qui doit être, comme l'indique l'ordonnance de l'Evêque de Bayonne de 1709 (Cf. note 163 au paragraphe I.2.1.1.), la terminologie autochtone commune en ce pays<sup>507</sup>.

Le jeu concerne toutes les composantes de la société, tant au niveau des spectateurs que des acteurs. Ces derniers jouent en chemise et la tête couverte, comme à la paume. Le costume ne permet pas de différencier l'origine sociale des joueurs. La partie a lieu en semaine, apparemment hors de toute circonstance festive, là encore, et draine cependant de nombreux spectateurs venus de loin. On a essayé, semble-t-il, d'équilibrer les chances des équipes en jouant quatre contre trois. La notion de revanche est bien présente. Jusqu'ici pas de nette différence entre paume et pelote, sauf peut-être dans la persistance d'un attrait pour le jeu, qui ailleurs diminue. La pelote pourrait être le jeu de longue paume pratiqué en Pays basque. Ici, comme ailleurs, les accidents survenus aux passants et les bris de vitres causés par le jeu en plein air donnent lieu à des interdictions. Justement à Bayonne, le 11 mars 1768, le jeu est défendu par une ordonnance de police (Cf. I.2.1.3.)<sup>508</sup>. Par ailleurs, le jeu est intégré comme un bien commun. En effet, les délibérations de la communauté de Hasparren du 7 septembre 1760 nous apprennent :

*4<sup>e</sup>) que la dite assemblée donne encore pouvoir audit sieur diraçabal son abbé de faire faire des marques en pierre ainsy qu'il y a dans bien des places du païs de Labourt dans la place publique de cette paroisse pour servir de marques ou vulgairement appelées escasac pour servir aux jeux de pomme et le tout pour le large quy tire de*

---

<sup>506</sup> Cf. catalogue de l'exposition (*Eskualdunen pilota jokoak, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote*, 2009), au Musée Basque de Bilbao.

<sup>507</sup> " hier grande partie de pelote sur la place de Gramont entre sept Basques parmi lesquels estoit, en berret de paisan et en chemise comme les autres, M.Hiriart, médecin de Macaye, frère de notre ancien maire ; elle a attiré nombre d'autres Basques et frontaliers espagnols. J'étais à une croisée de Mademoiselle votre cousine. M.Laborde Noguès, M. l'ancien curé, Mademoiselle Mougine, M.Labat étoient aussy spectateurs. Le docteur et son party ont eu le malheur de perdre, mais ils content sur une revanche renvoyée à jedy ", extrait de la lettre datée du 26 juillet 1755. (Ducéré, 1978 : 275).

<sup>508</sup> La même interdiction figure à plusieurs mois et années d'intervalle. C'est la preuve de son inefficacité et de l'engouement constant pour le jeu.

*la porte de La maison de Labiaguerre vers celle de Magnarena et pour le rabot de la porte de celle du Sieur St bois et contre celle de Magnarena de cette place*<sup>509</sup>...Hiriart, greffier de la com<sup>6</sup>

Cet écrit nous apprend, outre le nom des jeux “ rabot ” et “ large ”, la nécessité de tracer des lignes appelées *escasac*<sup>510</sup> pour y jouer, et encore, nous explique-t-on que pour le large on tire, on engage, “ vers ” une certaine maison de la place, tandis que pour le “ rabot ” on tire “ contre ” cette maison. Ceci indique une façon différente de tirer, c’est à dire d’engager le point. De fait, le mur reçoit ou non le but. De plus, on ne tire pas non plus du même point. Or nous savons que le but se fait du fond du jeu pour la longue paume ou “ laxoa ”, et on parle alors de “ but long<sup>511</sup> ”, tandis qu’il se fait de beaucoup plus près pour le “ rebot ”, au moins à partir de 1851<sup>512</sup>.

Ceci nous amène à penser qu’il existe dès cette époque deux jeux de longue paume, avec un engagement du fond (“ large, laxoa ”) ou de plus près (“ rabot, rebot ”). De plus, en 1762, un problème épineux apparaît dans les délibérations de la même communauté. Les propriétaires de la maison Magnarena ayant projeté d’ouvrir une porte dans la façade contre laquelle les joueurs envoyaient la pelote, la communauté les accuse de vouloir empêcher “ le public de continuer à jouer à la paulme tout comme il a joué depuis un temps immémorial<sup>513</sup> ”... La délibération évoque le “ prejudice notable qui en resulteroit au public [...] par la privation [...] de l’amusement du Jeu de paulme<sup>514</sup> ” et, comme il semble difficile de défendre aux propriétaires d’user de leur bien comme ils l’entendent, la Communauté résout, afin “ de conserver le droit qu’elle a toujours et de tout temps eu pour jouer à la paulme contre la maison de Magnarena<sup>515</sup> ” d’aviser les propriétaires, s’ils mettent leur projet à exécution,

*d'une maniere que le publiq ne çauroit continuer a avoir le plaisir et l'amusement du jeu de paulme. Que la communauté fera à l'extrémité de son terrain de la dite place publique vers la dite maison de Magnarena [...] un mur propre à recevoir les coups de paulme que la dite maison de Magnarena recevoit avant et de tout le temps.*<sup>516</sup> Loucougain, greffier de la Com<sup>6</sup>

Cet épisode montre l’importance, pour la Communauté, du jeu et du jeu de rabot ”, puisque c’est lui qui utilise le mur évoqué dans la délibération. Du reste, dans la délibération suivante, la

---

<sup>509</sup> Cf. Registre N°4 des Délibérations 1755-1764 (au N° 167, en date du 7 septembre 1760), conservé à la mairie de Hasparren ou Jean Haritschelhar (1994 : 4).

<sup>510</sup> Nous retrouverons ce mot, avec sa signification de ligne frontière, dans le vocabulaire de Salaberry au II.2.2.1.

<sup>511</sup> Cf. article du *Mémorial des Pyrénées* N° 1223, du mardi 14 octobre 1862 “ On nous écrit de Mauléon le 12 octobre : dimanche prochain, 19 du courant, une grande partie de paume au but long va avoir lieu à Mauléon entre les plus forts joueurs de l’arrondissement de Bayonne et de l’arrondissement de Mauléon... ”.

<sup>512</sup> Cf. article de l’*Ariel* du dimanche 31 août 1851 annonçant la partie d’inauguration de la place d’Urrugne.

<sup>513</sup> Cf. Registre N°4 des Délibérations 1755-1764, conservé à la mairie de Hasparren, à la date du 11 juillet 1762.

<sup>514</sup> Ibid.

<sup>515</sup> Ibid.

<sup>516</sup> Cf. Registre N°4 des Délibérations 1755-1764, conservé à la mairie de Hasparren, à la date du 11 juillet 1762.

communauté décide “ d’une voix unanime qu’aux frais et depens de la meme communaute les sieurs maire abbé et Jurats feront faire un mur propre pour rabot contre la dite maison de magnarena<sup>517</sup> ”.

On a peine à imaginer qu’il s’agisse du jeu d’adolescents, dont parlait de Jouy. Ici le jeu concerne toute la communauté et elle y a plaisir et amusement à tel point qu’un “ grand nombre d’habitans ” se sont rassemblés autour des maire, abbé et jurats pour protester, le 11 juillet et pour décider d’engager des frais, le 18. Le “ rabot ” n’a donc pas livré son mystère. Amusement, plaisir apparemment défendus avec force, voilà deux caractéristiques du jeu de “ paulme ”, cette fois orthographié comme par les savants aux premiers temps, puisqu’il vient du latin palma.

L’ancienneté du jeu est également mise en avant. Légitimité, naissance qui semble dater de la naissance du peuple lui-même, les arguments sont là pour faire de ce jeu un “ jeu national ”, expression que les écrivains et la presse ne tarderont pas à utiliser très régulièrement<sup>518</sup>.

Du reste, en 1782, les autorités bayonnaises organisent elles-mêmes un spectacle de pelote pour le Comte d’Artois, futur Charles X, de passage à Bayonne au retour de Gibraltar. Ce dernier est un grand amateur de jeu de paume qui fit construire le jeu du boulevard du Temple à Paris en 1786, un des derniers jeux construits au XVIIIe siècle<sup>519</sup>. Rappelons aussi que le *Traité sur la connoissance du royal jeu de paume* lui est dédié. (Manevieux, 1783). Ceci peut expliquer le choix de montrer à cet hôte une partie de pelote, alors qu’on avait accueilli, en 1701, le duc d’Anjou, roi d’Espagne, avec des “ courses ” et mises à mort de taureaux sur la même place Gramont.

Le récit du séjour du Comte d’Artois commence par les préparatifs et les décisions prises : “il fut arrete [...] que pour son retour on ferait jouer sur la place de Gramont par des Basques et des basnavarrais une partie de paume à la main<sup>520</sup> ”. Il s’agit, pour les autorités bayonnaises, de présenter le jeu pratiqué dans cette région. Celui-ci diffère de la courte paume connue par l’Altesse Royale. Le terme paume et non pelote est utilisé pour la même place de Gramont que plus haut, ce qui vient renforcer l’hypothèse d’une filiation ou d’une coïncidence entre paume et pelote. La partie est jouée “ à la main ”, précision due sans doute à la raquette utilisée dans le jeu Maubec par le Comte, mais peut-être aussi au fait que ce n’est pas la seule façon de jouer à l’époque, même sur une place, en plein air<sup>521</sup>. Il faut voir la gravure de Bayonne de Louis Garneray, datant de 1823, plus tardive il est vrai, où figurent deux personnages se renvoyant la balle à l’aide d’une raquette sur les quais<sup>522</sup>. Mais on sait

---

<sup>517</sup> Cf. Registre N°4 des Délibérations 1755-1764, conservé à la mairie de Hasparren, à la date du 18 juillet 1762.

<sup>518</sup> Nous avons vu précédemment que l’expression est connue, voire courante, au XIXe siècle puisqu’elle se trouve dans la presse à propos du *Pallone* ou de la Longue Paume.

<sup>519</sup> Ce jeu deviendra plus tard le théâtre Bézazet, suivant une évolution fréquente des jeux de paume.

<sup>520</sup> AD 64 E Dépôt Bayonne, BB63, p.473.

<sup>521</sup> Cf. compte rendu des réjouissances concernant la paume en annexe 6, fichier 6.2.

<sup>522</sup> Cf. reproduction en annexe 6, fichier 6.3.

aussi que la raquette est utilisée à Bayonne en 1703 (Cf. sous-chapitre II.1.2.1.). Par ailleurs, il est sûr que des battoirs sont utilisés en France avant le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>523</sup> et Manevieux signalait, on l'a vu, un fameux joueur espagnol qui, armé d'un tel instrument, fit fortune en France. La tombe de Banca montre une sorte de " pala " ou battoir et Von Humboldt, lui, voit des battoirs à Durango en 1801.

De plus, il est maintenant certain que le Labourd, cité par Navagero et par Lesseps, n'est pas le seul à pratiquer la pelote, puisque les Bas-Navarrais participent à la partie organisée en l'honneur du Comte. Nous avons vu plus haut que les Navarrais et Gipuzcoans s'y livrent également. Du reste, dans ses notes, écrites lors de son séjour en Pays basque en 1767, Malesherbes (Tucoo-Chala, 2000 : 106) parle de " jouer à la paulme " et, dans la relation de son Voyage en Espagne aux années 1797-1798, Christian August Fischer, après avoir vu " une partie de paume ", affirme que cet " exercice [...] est un des plaisirs favoris des Bayonnais et en général des Basques " (Cramer, 1801 : 65). Ils confirment donc le fait, ainsi que la corrélation entre paume et pelote. Le témoignage un peu plus tardif, daté de 1803, d'un négociant d'Orthez de passage à Tolosa, confirme la popularité du " jeu de pomme " dans la région<sup>524</sup>.

Comme plus haut avec le témoignage du registre de délibération de la communauté de Hasparren, il semble se confirmer que les autochtones parlent de pelote et que les étrangers, dans leurs écrits, et, en général les textes officiels, emploient le mot paume, donc le terme français. D'autant plus que Madame Chemin (1809) indique bien à propos des Basques " le jeu de la balle qu'ils nomment *pelote*, est celui qu'ils préfèrent " (Chemin, 1809 : 103). Elle ajoute qu'ils jouent en plein air, sans raquette et " renvoient la pelote avec leurs mains, leurs pieds et même leurs genoux " (Chemin, 1809 : 103). Elle fait sans doute ici allusion aux interventions des cordiers<sup>525</sup>.

Mais ce témoignage montre aussi qu'on joue encore au *bota luze*<sup>526</sup> en 1809, bien que les gants de cuir soient déjà utilisés à la même époque. Cette lenteur de l'évolution sera toujours confirmée dans tous les domaines, comme nous le verrons. L'auteur évoque ensuite une partie très chère, de mille écus, sur la place de Bayonne où des Basques ont été défiés par des Espagnols.

Dans leurs récits ou leurs études Madame Chemin, l'abbé Lahetjuzan (1808-1815) et Etienne Boucher de Crève Coeur (1819) évoquent tous la passion des Basques pour le jeu de paume, la comparent à celle des Anglais pour les chevaux et soulignent l'importance des parties défis entre " habitants des deux frontières " (Crève Coeur, 1819 : 49) et les sommes considérables des paris. Crève

---

<sup>523</sup> Cf. plus haut, gravure du château de Liancourt par Israël Sylvestre en 1656, ou celle de Gabriel Perelle montrant le jeu champêtre, toujours au XVII<sup>e</sup> siècle (BNF, Estampes).

<sup>524</sup> " A l'entrée de la ville et à côté de la grande route, est un jeu de pomme où la plus grande partie des habitants des deux sexes étoient réunis. [...] Peu de temps après que je fus à cet amusement passionné des Espagnols... " 10J49 AD 33.

<sup>525</sup> Voir lexique.

<sup>526</sup> But long, littéralement. C'est ainsi qu'on nomme la longue paume au Pays basque.

Coeur a vu une partie à Espelette et affirme que chaque village a son jeu de paume “ aussi obligé que son église ” (Crève Coeur, 1819 : 49).

Lahetjuzan, quant à lui, est impressionné par le statut et le comportement des juges. Il note que “ des hommes de toute condition passeront une partie de la journée à regarder un jeu de pomme ” (Lahetjuzan, 1808-1815). De nombreux auteurs ont été frappés par ce phénomène de participation totale des diverses composantes de la société.

Les trois auteurs remarquent la robustesse, l'élégance et l'adresse dont les Basques font preuve. Plus tard Charles Hennebutte, dans son Guide du voyageur de Bayonne à Saint-Sébastien, cède la plume à L.M.H. Fabre (1852 : 219-220) pour une notice sur les Basques, où des observations similaires sont exprimées.

Jusqu'ici nous savons peu de choses des pratiques : on joue plutôt à la main, en tenue adaptée, aussi bien en semaine, sur des places où il est nécessaire de tracer des lignes ou limites, et le nombre de jeux est défini avant la partie. Aucune catégorie de la population n'est exclue du jeu<sup>527</sup>, qui a lieu devant un public nombreux, venu de loin, dont des parieurs, indépendamment de toute fête. Le Labourd y semble très attaché mais les Basques en général l'apprécient et le pratiquent. Il peut y avoir trois, quatre partenaires dans une équipe et pas forcément le même nombre de joueurs dans les équipes en présence. On utilise des balles de 150 à 180 grammes. Deux types de jeux existent : le “ rabot ”, qui utilise un mur contre lequel on lance la pelote, et le “ large ”. Le “ rabot ” semble assez important pour que la communauté de Hasparren s'indigne qu'un habitant ouvre une porte dans ce mur de jeu, empêchant ainsi l'amusement et le plaisir du public. La paume, nommée aussi pelote par les autochtones, semble être digne d'offrir un spectacle pour un grand personnage du Royaume de France. Mais la paume basque a peut-être déjà pris quelque distance avec la longue paume du fait de l'utilisation d'un mur de frappe.

Que fait le XIXe siècle de ces pratiques ancestrales ? Les premières mentions du jeu dans des ouvrages sur le Pays basque ou relatant des voyages au Pays basque permettent d'en connaître quelques caractéristiques, à défaut d'en déterminer les règles précises.

## **Etude des narrateurs 1817-1850**

Quelques traces dans divers récits de voyage et autres ouvrages sur le Pays basque peuvent nous renseigner. Le rapport de Joseph Dominique Garat, le tableau de mœurs rapporté dans l'*Hermite*

---

<sup>527</sup> Néanmoins les jeunes filles et les femmes ne semblent pas jouer, au moins les grandes parties. On n'en citera jamais dans les articles du *Courrier de Bayonne*. Une seule joueuse du XVIIIe siècle est connue par des témoignages postérieurs, voire la légende, Tita, sœur du célèbre Azanza de Cambo.

*en province* d'Etienne de Jouy, sa vraisemblable adaptation par Pierre Diharce de Bidassouet dans son *Histoire des Cantabres*, et le récit de Jean Joseph Ader, dans *Résumé de l'histoire des Basques et du Béarn* décrivent plus la partie de pelote et les réactions populaires dans sa réalité événementielle, qu'ils ne définissent le jeu, mais les indices décelés ont permis d'avancer quelques hypothèses, pour certaines inédites, dans notre mémoire (Mourguy, 2011). Augustin Chaho apportera encore d'autres données, sur le trinquet.

Le témoignage de Humboldt est clair : en 1801, il voit jouer une partie à Durango et les joueurs se servent de gants de cuir ou de battoirs. Ce n'est plus le jeu à main nue des Basques, pratiqué en 1755 et 1782 sur la place de Bayonne. Iztueta, dans recueil sur les danses basques édité en 1824, consacra quelques pages aux " pilotariak ", ces joueurs de pelote indignes, qui usent du gant de cuir au lieu de pratiquer à main nue comme leurs ancêtres. Il date également l'apparition de ces gants : Vingt ans auparavant, ce qui concorde avec le témoignage de Humboldt. Ainsi le jeu évolue, au grand dam des conservateurs qui, de génération en génération, en appelleront à la tradition, à l'esprit des ancêtres et annonceront la mort de la pelote. Iztueta n'est que le premier d'une longue lignée pas encore éteinte. En 1806, le curé de Mondragon écrit que la passion pour la pelote a considérablement augmenté tandis que le Corregidor de la Province estimait en 1800 qu'elle avait considérablement décliné<sup>528</sup>. Nous voyons qu'il faut prendre les opinions avec beaucoup de précautions et plutôt se référer aux descriptions et aux faits.

- *Rapport de J.-D. Garat, en 1811*

Un premier témoignage (4), se trouve dans le rapport que Joseph Dominique Garat adressa, à Napoléon I<sup>er</sup>, sur sa demande. Il assure que le Basque travaille mais sait aussi faire une part au jeu, forme d'art. Il oppose le jeu de paume joué ailleurs dans des enceintes assez étroites, avec des raquettes et une petite balle, devant un petit nombre de témoins, aux jeux de paume des Basques. C'est déjà le pluriel qui est employé par l'auteur. Il y a bien, dès ce temps-là, plusieurs formes de jeux ou modalités.

Nous savons qu'il y a aussi, à cette époque, des jeux couverts, de courte paume, au Pays basque, mais Garat n'en tient pas compte. Peut-être les Basques n'ont-ils pas encore réellement investi ces lieux, peut-être ne sont-ils pas le lieu populaire, le lieu majeur. Nous en parlerons un peu plus loin.

La dénomination de paume, employée par l'auteur, montre encore une analogie avec les jeux de paume pratiqués ailleurs. Cependant, une certaine originalité se dégage aussi. La balle est ici " presque

---

<sup>528</sup> Cf. catalogue de l'exposition Eskualdunen pilota jokoa, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote ( 2009).

toujours grosse, pesante et dure, lancée repoussées, disputée à la main nue ou recouverte d'un gant ” (Casenave, 2006 : 84). La balle décrite est inhabituelle au jeu de longue paume, par sa grosseur, son poids et sa dureté. En 1594, les *statuts des Paumiers Raquetiers* précisent le poids de l'éteuf, 17 estelins, soit 30 grammes, et celui de la balle, 19 estelins, soit 33 grammes (Lespinasse, 1897 : 531-532).

Ainsi les Basques ont déjà leur propre version du jeu. On joue encore à main nue, ce qui est étonnant pour l'époque, ou bien avec un gant non décrit par l'auteur. En France, c'est plutôt la raquette ou le battoir qu'on a utilisés pour ce jeu dès le XVI<sup>e</sup> siècle, mais en Espagne, la pratique de la main nue s'est prolongée, du moins dans la région de Valence (Vives, 1573). Par ailleurs, rappelons que des gants casseroles seront utilisés en Picardie, tandis que dans la région de Montpellier, le tambourin, sera l'instrument adopté. Chaque région s'est donc approprié le jeu en forgeant son mode de frappe. C'est d'ailleurs le principe même du jeu, contrairement au sport dont le code est identique pour tous et défini par une instance supérieure, aujourd'hui une Fédération ou un Comité Olympique.

Garat signale aussi la vigueur, la souplesse des hommes qui se couvrent de poussière<sup>529</sup> et de sueur en jouant “ dans un espace immense, en plein air ”, sur des défis lancés et

*connus quelquefois plusieurs mois d'avance, entretenus par tous les cantons, qui deviennent parfois un objet important pour l'orgueil des deux nations et la fortune de beaucoup de particuliers. Toutes les tribus envoient de nombreux spectateurs à ces joutes. Les coups douteux sont jugés en Espagne par les alcaldes, en France par les maire et échevins ou par des personnages considérés qui forment à l'instant même sur la place une espèce de jury. Des rameaux à la main ils délibèrent en secret et prononcent le jugement. (Casenave, 2006 : 84).*

Garat ajoute que presque personne n'est désintéressé. Il n'est pas difficile de comprendre que le jeu est une forme de longue paume, à cause de l'espace et de la présence des rameaux<sup>530</sup> dans les mains des juges<sup>531</sup>.

Déjà chez Garat, le jeu est associé à la notion de défi et à l'opposition entre des cantons ou des pays (Espagne/France), donc à un certain honneur, à “ l'amour du clocher ” que rabâcheront les rédacteurs du *Courrier de Bayonne* au XIX<sup>e</sup> siècle, mais également à la notion de paris, indissociables de la paume (Erasme, 1524). De même, rappelons qu'Eric Taladoire souligne, dans sa thèse sur les jeux de balle en Mesoamérique (Taladoire, 1981, III.2), le rôle du jeu dans l'opposition entre les

---

<sup>529</sup> Ils ne jouent donc pas sur l'herbe comme les bergers dans les *pilota soro* (Casaubon-Sabalo, 2002).

<sup>530</sup> Chaho, dans *Voyage en Navarre*, précise p.169 à quoi servent ces rameaux : à marquer les “ chasses ”.

<sup>531</sup> A Baigorri, on utilise encore aujourd'hui des branches de chêne pour marquer la “ chasse ”, appelée au Pays basque “ *arraia* ”, qui signifie raie. Cf. photo en annexe 6, fichier 6.4. Ceci se comprend puisque à l'endroit où s'arrête la balle, on marque la nouvelle ligne ou raie qui séparera les deux camps lorsqu'on jouera cette chasse.

villages, le règlement pacifique des conflits par le jeu et la présence de paris tels, que certains s’y sont ruinés et d’autres enrichis. Certaines caractéristiques semblent bien partagées d’un continent à l’autre.

Ici, les parties de pelote sont parfois décidées de longue date<sup>532</sup>. Le suspense est entretenu, qui renforce l’attrait et augmente le nombre des spectateurs, venus de partout, intéressés sans doute aussi par l’argent misé. Il est alors compréhensible que le jeu nécessite la présence de juges. Ici, ils décident souverainement car “ Nul ne réclame ou ne murmure contre les arrêts ”. D’autres pratiques existent à la paume : parfois les juges sont employés par le Maître Paumier, en général l’avis du public est requis. En Belgique, les juges sont rémunérés. Ils “ délibèrent en secret ” fait penser aux juges rassemblés sur l’aire de jeu pour s’entendre sur un coup douteux, à la demande des joueurs. Cette scène, souvent décrite par les divers auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, se voit encore aujourd’hui, dans le jeu de “ rebot ”<sup>533</sup>.

Le rapport de Garat permet de comprendre qu’il y a plusieurs jeux de balle au Pays basque et que ces jeux sont dérivés de la longue paume. Ils en diffèrent par la nature de la balle et par les vecteurs de frappe utilisés. La présence de juges souverains, de défis opposant des territoires et de paris atteste de caractéristiques du jeu basque, dont certaines sont communes à la paume, et qui résisteront au temps. Mais comment évolue le jeu quelques années plus tard ?

- *Deux témoignages semblables : de Jouy et de Bidassouet (1819 ; 1824)*

La lecture de ces auteurs montre que Diharce de Bidassouet s’est fortement inspiré de son prédécesseur Etienne de Jouy ou qu’ils ont tous deux utilisé un même texte antérieur<sup>534</sup>. Le premier auteur publie son œuvre à Paris en 1819 mais le chapitre XI, portant sur les exercices et les amusements des Basques, est daté du 17 mai 1817<sup>535</sup>. Il ressort de ce texte que, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, deux jeux sont assez importants pour être cités et décrits : “ le rabot et la longue ”.

Les parties de “ rabot ” sont disputées par les vieillards et les jeunes. Aussi le “ le rabot ” n’est-il pas à l’honneur. Il est semblable au jeu pratiqué dans la plupart des collèges de France<sup>536</sup>, précise l’Hermite, mais on y utilise une balle dure et des conventions qui sont propres à ce pays. Ceci confirme que les Basques se sont déjà appropriés le jeu de paume par des transformations originales, pour en faire leur jeu. Comme Garat, de Jouy qualifie la balle par sa dureté, ce qui rappelle la balle dure du jeu

---

<sup>532</sup> Ceci semble indiquer que ces grands rendez-vous ne sont pas nombreux.

<sup>533</sup> Cf. annexe 6, fichier 6.5. une photo des juges rassemblés à la demande des joueurs pour s’entendre sur un coup douteux.

<sup>534</sup> Cf. annexe 7, fichiers 7.1 et 7.2, respectivement pour les deux textes étudiés ci-après, relativement au jeu et non au sens des études littéraires.

<sup>535</sup> Le Pr. Jean Haritschelhar l’a commenté dans son article “ le rabot et la longue ” (Haritschelhar, 1994).

<sup>536</sup> C’est aussi le jeu de balle au mur décrit par Bajot dans son *Eloge de la Paume* pp.165-166.

des Romains *pila trigonalis*<sup>537</sup>, vantée par le médecin Galien dans son ouvrage *De parvae pilae exercitio*<sup>538</sup>. De Jouy, plus précis que Lesseps, sur l'engouement des spectateurs, quantifie la foule "des milliers de spectateurs", en donne l'origine "de tous les coins du département". Il termine par l'observation : "de tout sexe et de tout âge".

Il donne des conditions de pratique, et d'abord un phénomène nécessaire à l'existence du jeu, dans la mesure où il conditionne l'intérêt des spectateurs : les paris engagés, ici énormes ou démesurés. Puis il indique comment on choisit les juges, sans doute nécessaires au bon déroulement du jeu. Tous les témoignages, celui de Garat comme les écrits ultérieurs, s'accordent sur ces deux points. De Jouy précise la couleur du costume : le blanc est de rigueur pour le pantalon, comme pour la chemise. Une ceinture en soie permet de distinguer les joueurs. On se demande comment puisqu'elle est de couleur rouge uniquement... Comme Lesseps, de Jouy assure que rien ne vient indiquer leur rang, leur profession, ni leur condition sociale, disons-nous, leur état, disait-on dans l'ancien régime.

L'Hermite présente les qualités des acteurs et du jeu. La force, la souplesse, la vélocité sont soulignées, comme elles l'étaient déjà pour les jeux de paume vantés par les médecins, certains humanistes et autres défenseurs de ce jeu<sup>539</sup>. De Jouy parle de l'égale difficulté à suivre le vol de la balle en l'air ou les traces des pas des joueurs. Voilà une indication sur la rapidité des joueurs et de la balle, sur la vivacité du jeu.

Enfin de Jouy s'intéresse à ce que peut représenter le jeu pour les protagonistes, comme pour le public. Il compare le jeu à une bataille parmi les plus renommées. L'écrivain veut par là démontrer l'importance du jeu, combien il exacerbe les sentiments, les passions, comme si l'avenir, les frontières ou l'existence d'un pays - patrie en dépendaient. L'exemple choisi est la partie jouée par Perkain aux Aldudes, contée avec des noms tous plus ou moins déformés. Cette histoire deviendra une légende développée par la tradition et le roman de Pierre Harispe<sup>540</sup> (Harispe, 1893 et 1903). Plus loin, parlant de l'avocat Léon Garat, l'Hermite dit:

*un jour au milieu d'un jeu de paume où il était acteur, un de ses clients vient le prendre par le bras : "il faut absolument que vous me fassiez ma requête lui dit-il ; si je ne la donne pas ce soir, je suis perdu". Léon se fait apporter un écritoire, écrit la requête sur la pierre qui servait de buttoir, et gagne la partie et le procès.*

---

<sup>537</sup> Aussi appelé " *pila trigone* " par Rabelais qui en fait un élément de l'éducation de Gargantua, comme il est rappelé dans *Le sport au Moyen Âge* (Merdrignac, 2002 : 194).

<sup>538</sup> Cet ouvrage est fondamental pour la défense du jeu de balle ou pelote. Il est sans cesse repris par les auteurs. Le premier, Forbet, écrit en 1599 un traité d'après ce livre de Galien, sur lequel les humanistes s'appuient aussi pour recommander le jeu.

<sup>539</sup> Erasme et Cordier (1528)<sup>539</sup>, Forbet l'Aisé (1599), Bellot, en 1745 dans sa thèse de médecine *La cardinale*, Garsault (1767) dans *l'Art du paumier-raquetier* ou Bajot (1824) pour citer les plus célèbres.

<sup>540</sup> Le fait, déjà assez étonnant en soi, prendra des tours épiques et participe à créer un mythe autour de la pelote.

Ainsi, dans le jeu de paume basque, on utilise déjà un “ buttoir ”, en pierre ici<sup>541</sup>, tandis qu’à la longue paume on utilise ailleurs un toit, une planche sur un tonneau ou, plus tard, un tamis<sup>542</sup>. Il y a là encore une spécificité basque. La photo ci-après représente le buteur au moment de l’engagement. Elle est contemporaine, mais donne une idée du jeu.

Notons que les deux plus anciens buttoirs conservés au Musée Basque, datent, pour celui de Sare, de 1833 et, pour celui de Garris, de 1872. Ce jeu n’est décidément pas réservé aux gens du peuple, paysans ou bergers puisqu’après le docteur chez Lesseps, un avocat nous y est maintenant présenté.



Fig. 24. Le buteur de *laxoa*, et le buttoir, Arraioz (2004, Navarre) © E. Mourguy

---

<sup>541</sup> Les plus anciens buttoirs se trouvent au musée basque, à savoir celui de Sare daté de 1833, qui a un trépied en bois et celui de Garris, daté de 1872, qui est en pierre.

<sup>542</sup> Voir les gravures De Sylvestre et Perelle déjà citées ou la gravure du jeu du Nord (BNF).

L'abbé Diharce de Bidassouet écrit et publie en 1825 chez Didot, une *Histoire des Cantabres ou premiers colons de toute l'Europe avec celle des Basques, leurs descendants directs*. Il y consacre, deux pages au jeu, dont la composition rappelle celle de l'Hermite. Quand de Jouy annonce : " le jeu de paume est ici une véritable fureur ; on en connaît de deux sortes : le rabot et la longue, " Bidassouet écrit : " Le jeu de paume est une véritable fureur pour les basques. Il y a deux sortes de jeux de paume : le premier s'appelle arrabotian, au rabot, ... La seconde manière de jouer s'appelle luzian, c'est à dire longue paume. "

Bidassouet enrichit son texte par les noms des jeux en basque<sup>543</sup>. De même, parlant de la balle dure lancée contre une muraille, Bidassouet ajoute son nom : " *pilota* ". L'abbé donne le nom d'un coup bien connu au jeu de paume, le " pic ", en l'expliquant<sup>544</sup>. Or, dans le jeu de balle au mur des écoliers, ce coup n'a aucun intérêt<sup>545</sup>. C'est bien au jeu de " rebot " qu'il en a un et majeur, puisqu'il fait " chasse ". Ceci peut donner à penser que le " rabot " est déjà une forme de " rebot " et non une forme de *blaid*, comme nous l'avons déjà supposé plus haut<sup>546</sup>.

Nous pouvons penser que de Jouy a eu quelque peine à distinguer les divers jeux. Il aurait pu associer les deux jeux de " longue " (avec engagement au gant d'une part, avec engagement à main nue d'autre part) ne définissant qu'un jeu pour les meilleurs joueurs, la longue. Vraisemblablement, il aurait pensé que le mur servait uniquement pour le *blaid* qu'il appelle " rabot " du nom du mur utilisé dans le jeu<sup>547</sup>. Il aurait alors uniquement fait une erreur de dénomination. De Jouy a-t-il lui-même vu jouer une partie ? Il a pu faire des confusions dans les indications de son informateur. Peut-être a-t-il vu jouer une partie de *blaid* entre des jeunes et des vieillards. Il aurait cru voir le deuxième jeu alors qu'il s'agissait d'un troisième.

Quoi qu'il en soit, les deux auteurs en disent peu sur le " rabot "<sup>548</sup>, et parlent longuement du jeu le plus prisé. Ce qui est sûr c'est que les auteurs suivants reprennent les propos de de Jouy (intertextualité vraisemblable). " Des milliers de spectateurs, accourus de tous les points du département ", devient " rassemblés de tous les coins du département ". Dans ce qui suit :

---

<sup>543</sup> Mais "arrabota" ne désigne que le rabot du menuisier, dans le *Vocabulaire bas-navarrais* (Salaberry d'Ibarrolle, 1856) où il n'est pas, contrairement à d'autres, noté comme "terme du jeu de paume". "Luzian" ou "luzaran" chez Salaberry, signifie 'à la longue', et sera longtemps utilisée, jusqu'à donner son nom au club de pelote de Saint-Jean-de-Luz.

<sup>544</sup> C'est ce coup qui a donné l'expression "tomber à pic".

<sup>545</sup> A la pelote basque, dans les jeux appelés *blaid*, qui sont des jeux indirects, parce que les adversaires se renvoient indirectement la balle par l'intermédiaire d'un mur, le pic n'a pas non plus de raison d'être.

<sup>546</sup> Cette hypothèse n'a jamais été formulée et demande bien sûr à être démontrée.

<sup>547</sup> Le fait que le substantif "rabot" désigne, par métonymie, à la fois le mur et le jeu, ne dût pas simplifier la compréhension du voyageur.

<sup>548</sup> Joué sur de petites places, dit l'Hermite. Ceci se vérifiera pour le jeu de *blaid* après 1860, mais à Hasparren, les deux jeux cohabitent, selon une délibération de la communauté en septembre 1760.

*et quelquefois même de l'Espagne, se réunissent dans un vaste espace préparé à cet effet.” “Les parties ne se forment qu’entre des joueurs plus ou moins célèbres et sur le talent desquels s’établissent des gageures tellement considérables, qu’on voit quelquefois parier jusqu’à 50 000 francs.*

Bidassouet a remplacé “ paris ” par “ gageures ” et “ artistes connus ” par “ joueurs plus ou moins célèbres ”. Il a supprimé le développement qui aboutissait aux 50. 000 francs et l’entrée en matière : “ dans ces jours solennels ”. Mais il reprend “ l’uniformité de costume est d’usage parmi (et non “ entre ”) les joueurs ”. Il écourte la suite avec “ quel que soit d’ailleurs leur état ” mais garde le sens de la phrase de l’Hermite. Enfin, il apporte du nouveau puisque le mot “ réseau ” est complété par “ ou un mouchoir sur la tête ” et voilà qu’apparaissent des instruments de jeu, absents dans la description de l’Hermite “ des gants élastiques d’une nouvelle invention dans leurs mains ”.

Puis l’abbé reprend le cours du récit de l’Hermite avec quelque ajout ici ou là, montrant qu’il a observé le jeu, d’une part et, d’autre part, quelques coupures. Comme de Jouy, il décrit les spectateurs, leur placement aux croisées, sur les toits des maisons “ les plus hautes ”, précise-t-il, sur les murs des jardins, les arbres et reprend l’indistinction d’âge et de sexe. La suite est plus personnelle tout en utilisant quelques traits de l’Hermite : “ crainte et espérance ” et, plus loin, “ ne songent plus qu’à des revanches, et les vainqueurs qu’à de nouveaux combats ”. Bidassouet termine avec du vocabulaire autochtone “ botia edo arrafela, le but ou le rebut ”<sup>549</sup> et parle d’exercice “ assurément très pénible ”. Enfin, comme de Jouy, il évoque la gloire avec “ de nouveaux lauriers ” et veut préciser que les “ Basques jouent plus pour l’honneur et pour la gloire que pour l’intérêt ”.

Si ce texte est, clairement, proche du précédent ou tiré d’une même source inconnue, il apporte des éléments nouveaux, des indications précieuses sur le jeu de l’époque. Les gants élastiques d’une nouvelle invention sont donc venus remplacer d’autres gants. Après le béret (Lesseps), puis le réseau (de Jouy), c’est un mouchoir que portent les joueurs, chez Bidassouet, en 1825<sup>550</sup>. Les juges sont souverains, comme aujourd’hui du reste. Comme de nos jours et comme au jeu de paume, le sort désigne l’équipe qui engage la partie. Enfin le jeu est une “ lutte ” longue et dure et les joueurs sont considérés comme des “ héros ”. Aussi la “ gloire ” et “ l’honneur ” passent avant leur intérêt. Ce texte permet en outre de découvrir un lexique du jeu de paume basque. Des termes basques, “ luzian, arrabotian, botia, arrafela ” existent pour désigner les jeux ou les camps et ils sont proches de ceux qu’on utilisera par la suite.

---

<sup>549</sup> Ils sont devenus “botak” et “erreferak” de nos jours et sont au pluriel. Les termes français sont ici la traduction des basques. A la longue paume on parle de rechasseeur, de rachat, de foncier ...

<sup>550</sup> Ce mouchoir se retrouve dans un témoignage du XIXe siècle, cf. plus loin.

Grâce à ces deux auteurs, les jeux de paume basques se précisent, dans leur dénomination française “ le rabot ” et “ la longue ”, comme dans leurs noms basques “ luzian ” et “ arrabotian ”. Le costume des joueurs est défini, indépendant du statut social. Le matériel de jeu est mieux connu. Il semble en effet que, pour une meilleure pratique, on ait amélioré les gants, dans une recherche d'élasticité. L'engagement, décidé par le sort, se fait à l'aide d'un “ buttoir ” de pierre, spécificité du jeu basque. Ce dernier est source de passion, visible dans la démesure des paris, mais il ne laisse indifférente aucune catégorie de la population et attire des milliers de spectateurs. Pratiqué par des joueurs de toute condition sociale, il symbolise, quand il est joué par les meilleurs, un combat dont l'importance est comparable aux plus prestigieuses batailles nationales.

- *Jean-Joseph Ader et les nouvelles connaissances sur le jeu (1826)*

En 1826, dans le *Résumé de l'histoire du Béarn et des Basques*, Jean-Joseph Ader, auteur dramatique et journaliste, consacre plus de quatre pages au jeu de paume<sup>551</sup>. Sa description est plus complète. Pour la première fois, la période de l'année est précisée : “ à la belle saison ” et le moment de la journée : “ à trois heures de l'après-midi ”. Les circonstances ne sont pas quelconques : il s'agit d'une “ fête locale ”. Nous retrouvons, à peu de chose près, dans la description qui suit, l'aire de jeu de *laxoa* de la photo ci-après.

*vaste place rectangulaire, bornée d'un côté par un mur en pierres de taille extrêmement polies. De l'autre côté se voit un siège de bois ; à quarante-cinq pas du mur est tracée une ligne légèrement saillante qui tombe perpendiculairement sur deux autres lignes parallèles, dont les côtés de l'arène sont bordés dans une longueur d'environ cent ou cent dix pas. (Ader, 1826 : 7)*

Si un simple mur de maison suffisait pour le rabot à Hasparren au siècle précédent, c'est ici un élément de jeu incontournable, construit avec soin, en polissant les pierres de taille, sans doute pour assurer un meilleur rebond de la pelote<sup>552</sup>. Le buttoir est un siège de bois placé de l'autre côté. Est-il donc à l'autre bout du terrain ou seulement de l'autre côté du camp ? En bref, est-on en train de nous décrire le jeu de longue paume basque<sup>553</sup> qui semble utiliser le mur de “ rabot ”, comme le “ *laxoa* ” de nos jours, ou une première forme de “ rabot ” ?

La ligne aux quarante-cinq pas tracée sur la largeur matérialise la frontière entre les camps. Le terrain mesure cent ou cent dix pas de long, donc l'un des camps est plus petit que l'autre : 45 pas d'un côté, 55 à 65 pas de l'autre, alors que les camps sont égaux à la longue paume.

---

<sup>551</sup> Cf. texte étudié en annexe 7, fichiers 7.3.-7.4.

<sup>552</sup> La courte paume a, elle aussi, reproduit les conditions extérieures (toits des boutiques ou des cloîtres), lorsque, le jeu n'étant pas facile dans les rues, on a pensé à en faire un jeu fermé. Cf. enluminures de Juvénal des Ursins annexe 14, fichiers 14.4., ou de Valère Maxime en illustration au III.1.3.3.

<sup>553</sup> Au jeu de rebot, le buttoir est situé sur la ligne de séparation des camps et non au fond.



Fig. 25. Jeu de *laxoa*, au moment de l'engagement à Arraioz (2004, Navarre) © E. Mourguy

Il existe des limites latérales au jeu par le simple fait de ces lignes tracées au sol.

Ader use des maîtres mots “ agilité, adresse, force, grâce ”, sans cesse utilisés par la suite, pour nommer les qualités des joueurs. Il semble bien que le jeu soit du “ rabot ”, première forme du futur “ rebot ”. Comme de Jouy, Ader voit un réseau sur la tête des joueurs. La grâce à manier la ceinture remarquée par de Jouy, devient une “ coquetterie ” avec laquelle “ ils font mouvoir les bouts ” de ladite ceinture.

L'auteur indique le nombre de joueurs dans chaque camp<sup>554</sup> : trois, au lieu de cinq aujourd'hui pour le “ rebot ” ou quatre pour le *laxoa*. Cette fois la rapidité et le coup d'œil s'expriment par le biais d'une métaphore : “ Ils semblent avoir des ailes et sont partout où la balle va tomber ”. Ce dernier point montre, chez les joueurs, une capacité à analyser ou percevoir les trajectoires de la pelote et sans doute une anticipation dans le jeu, qui permet d'arriver à temps pour reprendre la balle, dont Ader pense même à donner le poids : “ quatre onces, ” soit 120 grammes<sup>555</sup>.

Il précise encore l'instrument utilisé, “ un gant de cuir<sup>556</sup> ” et la façon de recevoir puis de renvoyer la pelote : “ glissant sur cette surface polie<sup>557</sup>, elle vole renvoyée souvent à cent trente pas ”.

<sup>554</sup> C'est la règle pour la longue paume au XV<sup>e</sup> siècle, puis ce nombre a augmenté jusqu'à six, aujourd'hui.

<sup>555</sup> La balle de 4 onces restera la balle des Fêtes basques tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>556</sup> Rappelons qu'à cette époque on se sert de battoirs ou de raquettes pour le jeu de longue paume à Paris ou dans le nord de la France et en Belgique (cf. gravures BNF Estampes en illustration ou en annexe 5, fichier 5.32.).

<sup>557</sup> Le glissement dans le gant est le “ *xirrist* ” bien connu des joueurs de *pasaka*.

Cette dernière observation sur la longueur du jet montre que la pelote dépasse alors les limites de la place, soit cent, cent dix pas. La phrase suivante, “ Alors des applaudissements se font entendre dans une partie de l’assemblée tandis que l’autre garde un morne silence, ” montre qu’il s’agit d’un point gagné par un joueur puissant, provoquant, en conséquence, les applaudissements de son parti. Cette règle n’est plus appliquée car, de nos jours, une pelote qui franchit les limites de longueur de la place est comptée fautive pour celui qui l’a lancée<sup>558</sup>. Elle n’avait pas encore été identifiée par les historiens du jeu, mais elle explique le dernier point gagnant du joueur Perkain dans la légendaire partie des Aldudes. En tuant d’un coup de balle le chef des soldats venu l’arrêter, Perkain jouait manifestement hors des limites, ce qui lui aurait fait perdre le point de notre temps. Mais alors, c’était un point gagnant<sup>559</sup>, qui lui donnait la victoire.

Ader utilise le mot paume et non pelote pour désigner le jeu, qu’il qualifie de “ jeu national ”, expression qui sera reprise à propos de la paume jouée en Pays basque, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous ne savons pas quelle est ici l’acception du mot national. Fait-il référence à la nation dont parle Ernest Renan, nation fondée sur un partage de valeurs auxquelles le peuple adhère volontairement, par le “ vouloir vivre ensemble ” ? S’agit-il du peuple français ? du peuple basque ? Le terme ne sera pas souvent expliqué par les auteurs. Dans un article récent, “ Comment concilier ses sentiments d’appartenance ? Jean-Pierre Duvoisin (1801-1891), douanier et homme de Lettres du Pays Basque ” Benjamin Duinat, éclaire la notion. Loin de désigner la “ petite patrie ” de l’échelon communal, tout en intégrant le clivage frontalier, Duvoisin use “ des termes « nation », « national » et « nationalité », pour évoquer son attachement au Pays Basque ” (Duinat, 2017 : 34 (8)). Plus loin, Duinat précise, parlant toujours de Duvoisin, “ dans sa correspondance, il applique le terme « nation » et ses dérivés à la fois à la France et au Pays Basque ” et “ Les Etats français et espagnols sont légitimes et ne doivent pas être mis en cause ” (Duinat, 2017 : 35). Tout au long de notre étude nous avons rencontré ces différentes applications des termes en question et il n’est pas toujours facile de décider de quelle nation parlent les auteurs.

Le mot “ *passion* ” remplace la “ *fureur* ” des textes précédents et “ *l’honneur* ” revient, associé à l’habileté du joueur. Ader compare la gloire des joueurs, à celle des écrivains et des savants lettrés de grand renom, alors que de Jouy et Bidassouet étaient sur le registre des batailles et de la guerre. L’effet recherché est le même : montrer l’importance du jeu. “ Le nom de Perkain a autant d’éclat dans les Pyrénées occidentales que le nom de Voltaire au milieu des nations éclairées ”, conclut Ader avec

---

<sup>558</sup> Cette règle fut accordée en 1878 par le puissant Larronde, imbattable sinon, à son adversaire J.B. Halty.

<sup>559</sup> Ceci ne vient d’ailleurs pas prouver que le texte décrive une réalité. Mais il n’y a pas non plus de contradiction qui viendrait prouver un défaut de réalisme chez Harispe, comme certains l’ont cru.

force. La légende est en marche, la glorification des joueurs et de leurs exploits aussi. Le fonctionnement de ces joutes se précise. Chaque canton a son meilleur joueur, chargé de défendre son honneur<sup>560</sup>. Cette question entraîne d'ordinaire des " querelles sanglantes " entre les villages voisins, alors qu'elle peut ici se régler par le biais du jeu<sup>561</sup>. Toujours dans le registre littéraire, Ader parle de " théâtre ", puis de " l'arène ", de " littéraire " et de " Voltaire ", et enfin de " la représentation d'un véritable drame ". Ce drame s'explique par l'opposition franche entre les trois joueurs du canton et trois joueurs venus d'ailleurs pour " éclipser la gloire " dudit canton. Le jeu est donc force de cohésion pour le village. La notion de pari retient l'attention de Ader, avec, pour même maximum, les cinquante mille francs de Bidassouet. L'ardeur s'explique par les sommes mises en jeu, pense l'auteur.

Ader n'échappe pas au thème des sentiments agitant la foule. Il choisit les termes " espoir " et " crainte " pour les exprimer. Puis il compare lui aussi le spectacle à un combat, mais à un combat mythique, vu à travers sa description littéraire par un auteur antique : Tite-Live. Ceci lui permet d'aborder un autre sens du jeu ; la " haute mission " dont les joueurs se sentent eux-mêmes investis. Jusque là l'importance du jeu était le fait des foules spectatrices. Ader ne nous épargne pas la réalité de " l'après partie ", à savoir les querelles et les coups de bâtons qui s'ensuivent. Le jeu était présenté comme un moyen d'expurger les jalousies, les frustrations et les passions. Mais ici, selon Ader, la parole des juges est mise en cause et les vaincus les accusent d'avoir induit leur défaite. Les parieurs ne sont pas plus aimables et l'affaire se conclut à coups de " makilas " <sup>562</sup>.

Ader, enfin, parle de revanche, comme on l'a vu dans les textes précédents<sup>563</sup>. Il précise que ce sera ailleurs et que " les Basques feraient vingt lieues pour voir une procession ou une partie de paume ". La religion est donc placée sur le même plan que la partie de paume. Ce lien entre jeu et sacré se retrouvera souvent, sous des formes diverses. L'auteur parle de marche " la nuit ", à l'aller comme au retour, longue distance à franchir oblige. L'effort s'efface dans " l'agitation du plaisir ". De plus, une anecdote est contée, qui fera florès : il s'agit de soldats qui désertent, " même des bords du Danube ", pour se rendre à une partie de paume.<sup>564</sup>

---

<sup>560</sup> Ader anticipe sur la composition plurivillages des équipes ou parle des parties internationales.

<sup>561</sup> C'est la fonction, ici symbolique, du jeu qui, en Mesoamérique, fut réalité de conquête.

<sup>562</sup> Ader parle de bâtons et de puissants néfliers, Chaho parlera de bâtons ferrés, cannes typiques du Pays basque, souvent en néflier, que les autochtones nomment *makhila* (Chaho, 1835 : 170).

<sup>563</sup> Revanche peut-être vitale dans l'espérance, entretenue, d'une future victoire qui permet de contenir les pulsions de vengeance.

<sup>564</sup> Germond de Lavigne, journaliste, publiciste et traducteur de littérature espagnole un peu exubérant, la reprend en 1855 et deux articles du *Courrier* la citent les 27 juin et 8 août 1877. Les légendes autour du jeu se multiplient, preuve de son côté mythique.

Ce texte est intéressant à deux titres. D'une part, il confirme les caractéristiques découvertes plus haut, comme résistantes au temps. D'autre part, il apporte de nouveaux éléments. Parmi eux, de premières données concernant la temporalité : l'époque du jeu, soit la belle saison, l'heure, soit trois heures de l'après-midi et enfin la circonstance de la fête locale, qui sera amplement utilisée à partir des premières fêtes basques patronnées par Antoine d'Abbadie d'Arrast en 1851.

A propos de l'impact du jeu sur la population, Ader innove et sera suivi. L'expression " jeu national " le sentiment de haute mission chez les joueurs et la désertion de certains soldats pour assister au jeu de paume, seront maintes fois repris au cours du siècle. Enfin, Ader nous apporte une connaissance de quelques règles du jeu, ignorées jusque là. Voici établies les dimensions du terrain et l'inégalité des camps, ainsi que la présence d'un mur de pierres de taille, propres au jeu basque. De plus, il n'y a pas de limitation pour le lancer dans la longueur du jeu mais seulement dans la largeur. Aussi, le joueur le plus puissant, est-il valorisé. Enfin Ader donne le nombre d'équipiers et le poids de la balle. Les instruments du jeu ont évolué. Dans ces gants de cuir poli, la balle glisse<sup>565</sup>. Ader précise encore que le choix des juges se fait par les deux partis en présence.

- *Précisions d'Augustin Chaho, en 1836*

Dix ans plus tard, Augustin Chaho, dans *Voyage en Navarre*, consacre plusieurs pages au jeu de paume, dont nous aurons l'occasion de reparler au II.1.2.1. Son témoignage vient confirmer celui des prédécesseurs<sup>566</sup>. Il apporte quelques éléments nouveaux, comme une anecdote, avec la partie disputée à " Elissonde " en présence de Sa majesté Charles V devant plus de dix mille spectateurs. Il signale que les fêtes patronales sont une occasion privilégiée d'organiser des parties. Cependant elles n'en ont donc pas l'exclusivité<sup>567</sup>. Et, comme on l'a vu, la partie se suffit comme événement. Il précise les trajectoires des pelotes : cercle dans les airs ou rasant le sol. Il utilise une expression nouvelle qui sera reprise par la suite, " juges du camp ", pour expliquer aussi qu'ils sont choisis de part et d'autre et veillent au respect des règles. Ceci montre, par ailleurs, qu'il y a des règles assez complexes et à respecter impérativement.

Pour la première fois, un auteur parle des " chasses ", qui sont un point fondamental à la paume. La qualité des balles est mentionnée. Il trouve à la fois de l'élasticité et de la dureté dans ces

---

<sup>565</sup> La balle de 4 onces (120, 125 grammes), restera la balle des Fêtes basques au long du XIXe siècle.

<sup>566</sup> Cf. en annexe 7, fichiers 7.5.-7.6., le texte de Chaho.

<sup>567</sup> La partie de pelote constitue elle-même une fête, comme en témoignera encore un rédacteur du *Mémorial des Pyrénées* dans le N°178 du vendredi 23 décembre 1842 : " On sait quelle est la passion des Basques pour le jeu de paume. C'est pour eux un amusement traditionnel, une sorte de divertissement national. Aussi, qu'il y ait quelque forte joute d'engagée entre des lutteurs renommés dans le pays, tous accourent des villages les plus éloignés : on se fait un point d'honneur de ne pas manquer à un tel défi ; c'est une fête locale pour les populations ".

pelotes dont le poids maximal est indiqué, soit 16 onces, près de 500 grammes, ceci n'étant pas la norme mais plutôt l'exception. Ce complément d'information, à la fois, rapproche la pelote pratiquée en Pays basque de la paume, par la présence des "chasses" et la distingue par le poids des balles et le choix des juges.

## **Eléments d'archives**

Nous avons découvert plusieurs documents concernant des murs de jeu de paume. Il convient d'y prêter attention car nous n'avons toujours pas pu conclure sur leur statut dans le jeu ou sur la forme de jeu qu'est le "rebot". L'identité du jeu pratiqué en Pays basque reste donc en partie mystérieuse.

Une plainte des habitants de Bardos, en 1840, rappelle le conflit des Haspandars avec les propriétaires de la maison Magnarena. Cette fois, le château de Salha ayant été acheté par Monsieur Ader, ce dernier prétend interdire aux Bardoztars de jouer à la paume contre le mur du château. Mais les villageois ne l'entendent pas de cette oreille et considèrent que ce droit, acquis de temps immémorial, ne saurait leur être retiré. Puisqu'il s'agit de temps immémorial, nous pouvons considérer que l'utilisation du mur date d'au moins 50 ans, soit du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous savons par d'autres archives, que la mairie fera construire plus tard un mur de jeu, ce qui montre l'échec de la démarche in fine. Pour la connaissance du jeu, l'hypothèse de l'utilisation du mur, et ce dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, nouvelle donnée, s'en trouve encore renforcée.

De plus, le plan cadastral de la commune de Cambo, datant de 1840, montre un mur au bout du terrain de jeu de paume. Cette fois il ne s'agit pas d'un mur de maison, mais d'un mur de jeu, exclusivement. En effet, il n'y a pas d'habitations autour du jeu de paume.

Cette notion de mur de jeu est confirmée par une vente aux enchères de mars 1843. Dans le N°11 du dimanche 21 janvier 1844 du *Mémorial des Pyrénées*, il est question de la "Vente par expropriation forcée" suite à la faillite de feu sieur Pierre-Alexandre-Joseph dit Pepe-Barbaste, négociant, demeurant à Bayonne, et de la saisie réelle des immeubles dont la désignation suit dans l'article. On y trouve, au paragraphe 10° : "Une pièce de terre servant de place de jeu de paume avec rebut, de contenance d'environ un hectare douze ares,..." Les dimensions concordent avec la taille des terrains actuels de "rebot" en Labourd.

Ceci vient confirmer qu'on utilise un mur pour le jeu de paume basque, mur que l'on construit, s'il n'y a pas de maison, c'est à dire si on n'est pas au centre ville. Contrairement à ce qu'on pourrait penser en observant aujourd'hui la façade de l'hôtel du midi et son mur de pierres de taille, le mur de la maison n'a pas été utilisé pour le jeu, mais c'est la maison qui a été construite autour et en rehaussant le mur de "rebot". Du reste, l'acte de vente et le permis de construire concernant cette

maison précisent qu'elle pourra utiliser le mur de jeu à condition de n'y faire aucune ouverture et de ne jamais entraver la pratique de la paume sur ladite place du jeu de paume, appelée de nos jours place du foirail<sup>568</sup>. Le Maire avait-il connaissance des problèmes survenus à Hasparren et Bardos ?

Un autre détail est à observer. Les places de jeu, à Saint-Palais, comme à Saint-Jean-de-Luz et à Cambo, ne sont pas sur la place du village, ni aux abords de l'église, selon le cliché largement répandu. Elles se situent un peu à l'écart et, pour les premières, suivant des constructions datant du début du XVIIIe siècle<sup>569</sup>. Il y a là au moins une sagesse car beaucoup d'accidents sont ainsi évités. Dans les provinces d'Espagne, la même précaution prévaudra lors de l'agrandissement ou de la réfections des aires de jeu, comme à Renteria en 1884<sup>570</sup>. Les bris de vitres, la gêne pour la circulation faisaient l'objets d'interdictions et de plaintes, on s'en souvient, partout où le jeu de paume se pratiquait autrefois.

Or, le "*Laxoa*" ou "*lucea*" est le jeu direct qui n'a, a priori, pas besoin d'un mur. C'est l'adaptation basque de la longue paume. Cependant, on constate l'utilisation d'un mur dans plusieurs témoignages et dans le jeu actuel de "*Laxoa*". Notamment, chez Malesherbes, qui séjourne en Pays basque en 1767, nous lisons dans l'évocation des jeux de "paulme" à Saint-Sébastien, "C'est à ce jeu qu'on perd beaucoup d'argent, au point que pour celui qui baste ou celui qui rebote. Ce jeu est aussy en vogue à Saint-Jean-de-Luz (f°213)" (Tucoc-Chala, 2000 : 106-107). Effectivement, la place de jeu de paume de Saint-Jean-de-Luz possède un mur de "rebot" à cette époque<sup>571</sup>. Malesherbes ne parle pas de jeu d'enfant, comme faisait de Jouy. Du reste, nous imaginons mal que la commune construise un mur au coût élevé uniquement pour un jeu d'enfant.

La communauté de Hasparren ne parlait pas non plus d'enfant à propos du mur de la maison Magnarena et prenait très au sérieux l'impossibilité d'utiliser ce mur de jeu. Le terme "rebote" chez Malesherbes indique bien la fonction du mur dans le jeu de paume basque, tant en Guipuzcoa, qu'en Labourd.

Chez Ader il semblerait que le jeu de paume décrit utilise un mur de "rebot", tant la description de ce mur prend de la place dans la mise en scène de l'auteur. L'existence d'un mur construit pour le jeu est certifiée par les archives citées plus haut<sup>572</sup>.

---

<sup>568</sup> Cf. AD64 E Dépôt Saint-Palais 102, réitérant les conditions de la vente, en mars 1875, de la mitoyenneté du mur de rebot et la possibilité de construire maison sur le mur de "rebot", sous conditions, à M.Galand.

<sup>569</sup> Cf. section "Les jeux directs" de la partie "Les Lieux du jeu" et du chapitre "La Place libre", sous-chapitre "Les places de jeux directs".

<sup>570</sup> In S.Sebastian. arch. Munic Renteria D-3-4-2., du 27 mars 1884, Communiqué de Secundo Echeverria, sous directeur des travaux de la nouvelle place de pelote au maire de la ville de Renteria et du 28 juin 1884, lettre de Jose Antonio Loinaz à la mairie sur les conditions pour la location de la place de pelote, cité dans le catalogue de l'exposition *Eskualdunen pilota joko*, *El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote* (2009), Bilbao, Musée Basque.

<sup>571</sup> Nous en parlerons plus loin dans le paragraphe sur les aires de jeu, au titre de la place libre.

<sup>572</sup> Citées au sous-chapitre I.3.2.1. Eléments d'archives.

La certitude nous vient surtout du témoignage de Jacques Bonhomme, dans *La mosaïque du Midi* en 1842<sup>573</sup>. Ce dernier explique la façon dont “ la balle, lancée par le bras vigoureux d’un joueur dont la main est entourée d’un gros gant [...] après avoir frappé contre un mur placé à l’extrémité du terrain, doit être relevée par l’adversaire et arrêtée ensuite par le premier joueur ”. L’auteur fait vraiment ici la description de l’engagement lors d’une partie de “ rebot ” à l’exception de l’utilisation du gant. Le mur ou “ rebot ” contre lequel on lance la balle, a trouvé sa fonction, au sein même du jeu pratiqué par les meilleurs. Il faut envisager une première possible utilisation du mur lors de l’engagement au “ laxoa ”, puis un glissement dans la pratique avec un engagement depuis la frontière entre les camps, un engagement à main nue cette fois.

Ce serait la naissance du “ rabot ” ou “ rebot ”. Enfin, peu à peu, il deviendrait obligatoire de prendre la balle après qu’elle a bondi sur le mur, et la séparation entre les deux formes de “ longue ” serait consommée. Mais, pour autant nous ne savons pas s’il s’agit de “ rebot ” ou de “ laxoa ” avec mur, dans le témoignage de J.Bonhomme.

L’article annonçant la venue du duc de Nemours à Cambo en 1845, dans *Le Mémorial des Pyrénées*, donne aussi un indice : “ Huit joueurs de paume choisis parmi les plus forts de notre arrondissement, joueront ensuite devant les Princes une partie de pelote (à la longue) qui promet d’être fort brillante ”<sup>574</sup>. Si l’auteur précise “ à la longue ” c’est peut-être qu’il existe déjà à cette époque une autre façon de jouer à quatre contre quatre. Ce ne pourrait être que du “ rebot ”, car il est alors indigne de jouer au “ blaid ”<sup>575</sup>, donc ce n’est pas le spectacle qu’on pourrait même seulement envisager pour un prince. Au milieu du XIXe siècle, deux jeux seraient en honneur : la longue et le “ rebot ”, ce dernier n’ayant pas encore sa forme définitive, quant à l’engagement, mais présentant, depuis 1826 au moins, une inégalité des camps et l’utilisation d’un mur. En effet déjà en 1847 la “ paume au rebot ” est à son tour pratiquée par les meilleurs<sup>576</sup>, surtout dans le Labourd, car en Soule et Basse Navarre, le vieux jeu résiste<sup>577</sup>.

---

<sup>573</sup> Cf. texte de J. Bonhomme en annexe 7, fichier 7.7.

<sup>574</sup> Cf. *Le Mémorial des Pyrénées* N°125 du lundi 8 septembre 1845.

<sup>575</sup> Cf. les paragraphes sur le “ rebot ” et sur le “ blaid ” ci-après.

<sup>576</sup> Cf. *La Sentinelle des Pyrénées* du mardi 21 septembre 1847 N°2519, 17<sup>e</sup> année : “ On nous écrit de Sare / Nous venons d’assister à une partie de paume dont le souvenir durera longtemps parmi les Français et les Espagnols. Les joueurs les plus renommés ont lutté pendant deux jours avec acharnement. Jamais on n’avait vu un spectacle plus brillant. Le fameux Gascoïna, de Hasparren, a trouvé des adversaires dignes de lui. On s’est séparé sans terminer la partie d’honneur, et l’on s’est donné rendez-vous pour le 12 du mois prochain ”. Ainsi la partie est jouée par les meilleurs mais on se donne rendez-vous le mois suivant, donc en octobre, pour la terminer. S’agit-il d’une partie de paume au rebot ? Oui, Cf. *Le Mémorial des Pyrénées* N°122 du mercredi 21 juin 1848 qui annonce une partie de pelote au rebot à Sare pour le 28 de ce mois. Il précise qu’il s’agit d’une revanche qui aurait dû avoir lieu le 28 octobre de l’année précédente. Et voir également la note suivante.

<sup>577</sup> Cf. par exemple *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 4 août 1863 : “ On sait que les joueurs de la Basse Navarre et de la Soule excellent à la longue paume et voilà pourquoi, en lançant un défi aux acteurs les plus renommés du Labourd et de l’Espagne, ils ont donné la préférence à cette manière de jouer sur ce que nous appelons le rebot ”.

Quant au nom de “ rabot ”, nous ne savons pas s’il fut utilisé à tort par de Jouy pour le “ *blaid* ” ou si avant de désigner le jeu de “ rebot ”, il désignait aussi le “ *blaid* ”. Mais la délibération de Hasparren dit qu’on tire contre le mur, depuis un endroit donné, pour le jeu de “ rabot ”, ce qui se rapproche des règles de “ rebot ”, et non des règles de “ *blaid* ” et ce, en 1760. Comme nous l’avions déjà formulé, et en accord avec les nouvelles données de ce dernier paragraphe, nous pensons plutôt que le “ rabot ” du XVIII<sup>e</sup> siècle est un jeu la première forme du “ rebot, ” le *blaid* existant par ailleurs, comme le montre le témoignage de l’Hermite et comme l’indique le dictionnaire de Larramendy (voir II.2). Par métonymie, “ rebot ” désigne à la fois le mur et un jeu qui utilise ce mur, ce qui peut expliquer certaines confusions chez les voyageurs qui découvrent à la fois les jeux et le vocabulaire dans leur diversité et leur complexité.

En conclusion, les divers documents étudiés, dans les écrits de Lesseps, Iztueta, Garat, de Jouy, Bidassouet, Ader, Humboldt, Malesherbes, Bonhomme, dans les archives de Ituren, Hernani, Bayonne, Hasparren, Bardos, Saint-Jean-de-Luz, Cambo et des articles du *Mémorial des Pyrénées* nous ont permis de découvrir diverses formes de jeu de balle en Pays basque, dont l’une, “ la longue ” nommée longue paume en France, fut pratiquée au moins depuis 1681 et l’autre, le “ rabot ”, depuis au moins 1760.

C’est à “ la longue ”, (nommée aussi “ luzian ” ou “ largo ”), appelée aujourd’hui “ laxoa, ” que se produisent les meilleurs acteurs, en des luttes dignes des plus grandes batailles nationales, frappant la balle à main nue, puis, à partir de 1800, la main armée d’un gant de cuir poli aux qualités élastiques, pour lancer une pelote dure, de poids variable (150 à 180 grammes). Tous en costume blanc ne permettant pas de distinguer leur état, par équipes de trois ou quatre, ils définissent les règles avant de jouer, notamment le nombre de jeux de la partie, comme à la paume, et désignent des juges qui seront tout puissants, spécificité basque. Pour l’engagement, le buteur fait bondir la pelote sur un butoir en pierre, puis la pelote a des trajectoires courbes ou droites et il existe des “ chasses ” dans le jeu, comme pour la paume. La belle saison semble privilégiée et la fête locale peut être choisie mais elle n’est pas nécessaire pour organiser une partie. “ La longue ” a plutôt lieu en semaine l’après-midi, devant un public nombreux et passionné - comptant hommes, femmes et enfants, de tout Etat - venu de loin. Elle donne lieu à des paris importants et des oppositions entre villages, provinces ou pays. Elle prend le titre de “ jeu national. ”

Mais un autre jeu se définit aussi, qui prendra plus tard le nom et la place de la longue. En effet, à partir de 1825 au moins, les camps peuvent être inégaux, contrairement à la paume, et, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, un mur en pierres de taille, bâti en bout de place, peut être utilisé au moins pour le jeu de “ rabot ”. C’est un élément tout aussi incongru par rapport à la paume. Néanmoins, de nos jours, le

“ laxoa ” utilise éventuellement un mur lorsqu’il se trouve là, sans obligation de l’atteindre au but, un mur d’église, le cas échéant. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, une nouvelle façon de jouer s’est déjà développée, qui utilise obligatoirement un mur, construit pour la circonstance, avec des matériaux ad hoc. Les règles de ce nouveau jeu ne sont pas toujours les mêmes, comme souvent dans l’histoire des jeux. Elles sont définies, en entente entre les adversaires, juste avant de jouer la partie. Cependant, peu à peu, certaines règles, concernant notamment l’utilisation du mur, se préciseront, se généraliseront<sup>578</sup>, en feront un jeu à part entière, original, déjà digne des meilleurs en 1847 et qui bientôt supplantera “ la longue ” ?

La longue paume avec gants de cuir, qui devait ressembler au “ laxoa ” pratiqué aujourd’hui dans la vallée du Baztan, était le jeu le plus en faveur en 1817. En 1847, et peut-être avant, il subit la rivalité de la “ paume au rebot ”. Peut-on cerner la nature et l’histoire de ce nouveau jeu ?

### I.3.2.2. “ Rabot ” et “ rebot ”

Le mot rabot est la traduction littérale du mot basque *arrabota*, que nous retrouverons plus loin, dans la partie II.2. Néanmoins *arrabot* ou *errebot* viennent aussi du verbe *bota*, *botatu*, qui signifie jeter, lancer la balle au jeu de paume. Dans ce contexte, *arrabota* (ou *errebota* selon les lieux) désigne le retour de la balle qui a rebondi sur le sol, puis sur le mur, après avoir été lancée par un joueur. Aussi le mot “ rebot ”, qui utilise le préfixe “ re ” comme dans “ rebond ”, est-il plus cohérent comme traduction en langue française que le “ rabot ”. On le colle au mot basque *bot(a)* qui rappelle aussi le mot “ but ” français, lequel mot est repris aujourd’hui pour traduire *bota* par “ buter ”. “ Rebut ” serait donc le mot le plus juste et a aussi existé du reste<sup>579</sup>, mais n’a pas eu la faveur des locuteurs. On pourrait aussi dire que “ rebot ” est le raccourci du mot basque *errebot*, lequel est une variante de *arrabota*... Laissons, pour l’instant, les hypothèses sur l’origine des dénominations<sup>580</sup>. Quoi qu’il en soit, la traduction de *arrabota* en “ rabot ”, si l’on pense à celui du menuisier, s’éloigne largement du sens du mot basque, du moins lorsqu’on l’utilise dans le contexte du jeu de balle<sup>581</sup>.

---

<sup>578</sup> Elles seront même écrites Cf. plus loin dans le prochain paragraphe. Des règles succinctes du jeu, particulières à la place de Sare, sont écrites en basque en 1868 et conservées depuis par la mairie de Sare, de même à Saint-Jean-de-Luz. Des règles succinctes plus générales, mais également incomplètes paraissent en français en 1880 dans le *Courrier de Bayonne*, les règles sont éditées chez Lamaignère en 1886 (Règles du jeu de rebot). Gratien Adema les publie en 1894 (*Notice sur le Jeu de paume au rebot*) et enfin elles sont écrites de manière très détaillée par le Docteur Vergely en 1948, avant d’entrer dans le règlement sportif de la F.F.P.B., paragraphe 430.0, modifiable et modifié suivant les besoins, par la commission fédérale ad hoc, puis approuvé par le Comité Directeur fédéral.

<sup>579</sup> Cf. par exemple l’article de l’*Ariel* en date du 20 juin 1848 “Le 28 de ce mois, aura lieu à Sare la fameuse partie de paume au rebut, projetée entre les joueurs de Sare et d’Hasparren et renvoyée pour cause d’indisposition d’un des acteurs. Cette solennité basque ne peut manquer d’attirer un grand concours de population”.

<sup>580</sup> Nous étudierons le vocabulaire de la pelote basque au cours du prochain chapitre au paragraphe II.2.

<sup>581</sup> C’est néanmoins le terme choisi par l’Hermite en province pour désigner un jeu qu’il assimile à la balle au mur des écoliers, lequel est plutôt l’ancêtre du jeu de *blaid* basque. Dans ce dernier, on utilise laussi le mur qu’on appelle “ rebot ” donc *arrabota*, d’où la possible confusion de l’Hermite. (Jouy, 1819).

## La nature du jeu

Le jeu de “rebot”, quant à lui, marque les débuts d’une innovation en Pays basque. Expliquons-nous. Si les murs ont pu jusque-là servir au cours du jeu, c’est surtout le bond sur un toit qui marquait, par une règle, l’engagement du point, à la courte comme à la longue paume. (Cf. enluminure in *Faits et dits de Valère Maxime* (Fig. 54) ou gravure du château de Liancourt (Fig. 21). Si le toit s’est vu substituer diverses sortes de trépieds<sup>582</sup> ou planches maintenues à l’oblique par un tonneau (Cf. gravure de Perelle, Fig. 23) pour l’engagement, la mise en jeu n’a pas fondamentalement changé en Europe. Il s’agit toujours de faire bondir la balle sur une planche de bois pour l’envoyer dans le camp de l’adversaire, après lui avoir fait franchir la longueur de son camp puis la ligne de séparation entre les camps, en tirant donc depuis son propre camp<sup>583</sup>.

Dans le “rebot” basque, l’engagement rompt avec les traditions de la paume. Le buteur se trouve à la limite du camp de l’adversaire, sur la frontière, et envoie la pelote contre un mur<sup>584</sup>. C’est ce qu’on imagine, et qui sera confirmé par les écrits étudiés, car sinon, le but n’aurait pas de sens, puisqu’il n’y aurait pas de ligne à dépasser. Ici il faut franchir toute la longueur du camp adverse limitée par le mur et non la longueur de son propre camp. Bientôt, il sera interdit au *refileur*<sup>585</sup> de renvoyer la pelote avant qu’elle ait touché le mur de “rebot” ou rabot, alors qu’il pouvait initialement la renvoyer de volée, donc avant le bond sur le mur,<sup>586</sup> comme au *laxoa*. Ceci rend difficile le renvoi (refil) du but et demande de la souplesse et des capacités plus ou moins acrobatiques, voir photo ci-après et annexe 6, fichier 6.6.

De plus, les camps sont inégaux, contrairement à la longue paume. Celui qui comporte le mur de “rebot” est plus facile à défendre. Mais les “chasses” ne peuvent se produire que dans ce camp et l’engagement appartient aux joueurs du grand camp. Ainsi le “buteur” a-t-il un rôle particulier puisqu’il a le pouvoir en faisant des “pics” ou des “mauvais buts” (mauvais car ils mettent l’adversaire en difficulté), de marquer des “chasses” ou de forcer le refileur à donner de belles pelotes d’attaque à ses partenaires. Ces règles font tout l’attrait du jeu de “rebot”, comme nous l’avons déjà exposé. Le nouveau jeu s’impose tout en instaurant peu à peu ses règles propres.

---

<sup>582</sup> Cf. gravure du jeu du Nord, annexe 5, fichier 5.32. ou longue Paume des Champs Elises, annexe 6, fichier 6.1.

<sup>583</sup> Dans le jeu du Nord de la France pratiqué à main nue, la ligne d’où l’on tire est un peu avancée. La balle doit donc franchir une distance moindre, mais c’est le même principe qui vaut : tirer de son camp et faire franchir la frontière à la balle, en la poussant le plus loin possible.

<sup>584</sup> Elle doit toucher ce mur après avoir bondi dans une zone rectangulaire de taille réduite, située au pied du mur ou avant d’y bondir dans les règles de rebot actuelles datant de 1880 au plus tard.

<sup>585</sup> Le *refileur* est le joueur qui renvoie la pelote servie par le buteur.

<sup>586</sup> Cf. conditions de la partie d’Urrugne en 1851 dans l’Ariel du dimanche 31 août 1851 : “*Le joueur qui sera au rebot se servira du gant, mais ne pourra pas prendre la première balle à la volée*”.



Fig. 26. Renvoi du but au “ rebot ”, Saint-Palais (1996), © E. Mourguy

Ce mur de “ rebot ”, de plus en plus utilisé, au cours de la “ partie de paume au “ rebot ” ou au “ rebut ”<sup>587</sup>, sert par ailleurs de mur d’entraînement depuis longtemps. C’est du moins ce qu’on suppose. Le témoignage de J. D. Garat dans son ouvrage de 1869 va dans ce sens. Dans *Origines des Basques de France et d’Espagne*, il écrit : “ L’enfant suit les joueurs avec admiration et convoitise ; il est impatient d’être devenu homme pour être, en public, admis à l’honneur de la *pelotte*. Lorsque le *rebot* est inoccupé, il y court, il s’y exerce avec ses camarades ” (Garat, 1869). Le joueur peut effectivement utiliser le mur pour lui renvoyer la pelote afin de s’entraîner lorsqu’il est seul. Il existe actuellement dans l’Hérault<sup>588</sup> des frontons qui ont cette fonction pour les joueurs de balle au tambourin, or ce jeu n’utilise pas de mur frontal. Voilà qui va dans le sens de notre hypothèse.

Revenons sur l’engagement. Il existe des pierres dans certains lieux, dans les estives où les bergers jouaient à se renvoyer la balle et devaient engager en faisant bondir cette balle sur la pierre. Nous ne savons rien ou presque du jeu pratiqué alors<sup>589</sup>. Mais, dans les villages, la pierre est devenue

<sup>587</sup> Nous reprenons ici les expressions des rédacteurs du *Courrier de Bayonne*, étudiées dans notre mémoire (Mourguy, 2011).

<sup>588</sup> Cf. site frontons.com dont nous avons parlé en I.3.1. paragraphe sur le jeu de tambourin.

<sup>589</sup> Cf. à ce propos l’ouvrage sur la mémoire des jeux de bergers de J.Casabon et P.Sabalo (Casabon, 2002-2003).

un butoir en pierre ou un meuble en bois contenant une pierre. Le plus ancien butoir conservé, celui de Sare, est un trépied en bois et celui de Garris est en pierre<sup>590</sup>. Celui de Jean-Baptiste Halty, célébrité du XIXe siècle originaire de Cambo, est en bois. Aujourd'hui, chaque club pratiquant le "rebot" sur sa place possède un butoir particulier, parfois de hauteur modulable grâce à une vis sous le plateau. Et chacun est différent par sa fabrication, ses couleurs, qui sont souvent celles du club, et porte parfois même le nom du club (Cf. photos en annexe 6, fichiers 6.7-6.9). Ceci montre sa place centrale, non seulement matériellement, mais aussi dans l'imaginaire du jeu. De plus, comme nous le verrons, le rôle du buteur est primordial car il peut faire basculer la partie en ramenant son équipe dans le petit camp.

Il semble néanmoins que ce rôle ait évolué au fil du temps, car les rédacteurs soulignent vraiment l'intérêt du butteur à partir de 1865<sup>591</sup>. Ce rôle est déterminant, comme le souligne un rédacteur en 1888 : "on peut d'ores et déjà prévoir que le butteur aura un rôle prépondérant dans la partie"<sup>592</sup>. Par la suite, les annonces mentionneront souvent le nom du butteur, tandis que les autres joueurs seront nommés sans précision de leur poste généralement. Parfois il suffit d'annoncer "le fameux butteur espagnol d'Oyarzun"<sup>593</sup> ou "le jeune butteur d'Oñate"<sup>594</sup>, ou encore le "remarquable butteur d'Itxassou"<sup>595</sup>, exemples parmi tant d'autres. Cf. annexe 6, fichiers 6.9a.-6.9b., pour voir le geste du buteur actuel de "rebot" à l'engagement : il fait bondir la pelote sur la pierre du butoir pour l'envoyer contre le mur de "rebot".

Les règles du jeu de "rebot" n'ont pas changé depuis qu'elles ont été rédigées à la fin du XIXe siècle puis intégrées au règlement sportif de la FFPB. Mais elles ont mis quelques dizaines d'années à se construire. Grâce à l'étude d'articles de presse, nous avons pu dater les différentes étapes qui ont mené au jeu actuel et retracer l'histoire du "rebot", de son ascension dans les plaisirs et manifestations populaires puis de son apogée jusqu'à l'amorce de son déclin à la fin du XIXe siècle. Nous reprendrons ici les analyses de notre mémoire de Master2 recherche (Mourguy, 2011), et nous les compléterons par l'étude d'autres faits, principalement issus de la presse locale et du fonds Antoine

---

<sup>590</sup> Il sont, comme nous l'avons dit, conservés au Musée Basque. Celui de Sare est daté de 1833 et celui de Garris, de 1872. Celui de Jean-Baptiste Halty, de Cambo, qui servit dans des parties internationales de rebot, jouées en présence de Sa Majesté Edouard VII d'Angleterre y est aussi.

<sup>591</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, du mardi 6 septembre 1865 où l'on apprend qu'un joueur célèbre, Betti Borotra, ne pourra pas butter car c'est la condition posée par les adversaires pour accepter le défi. Nous comprenons qu'un bon butteur peut être redouté pour son efficacité, encore plus au *laxoa* comme c'était le cas pour cette partie. En effet le très bon buteur fait souvent le point à l'engagement. Et la suite le confirme avec un article in op.cit. du mercredi 19 juin 1867 racontant une partie longtemps indécise et allongée de dix jeux. Nous lisons à la fin : "mais Betty Borotra, qui remplissait le rôle de buteur et qui est d'une force supérieurs dans ce genre d'exercice, a décidé enfin de la victoire".

<sup>592</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6064, du lundi 2 septembre 1889. Ici il s'agit de "rebot" et le phénomène reste vrai.

<sup>593</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°3801, du mercredi 19 septembre 1877.

<sup>594</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 3911, du mercredi 5 juin 1878.

<sup>595</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°3939, du vendredi 9 août 1878.

d'Abbadie de la Bibliothèque Nationale de France<sup>596</sup>. Nous avons également complété l'étude précédente par la lecture et l'analyse du *Courrier de Bayonne* sur les années 80, jusqu'à 1897 au moins.

## L'intérêt de la presse d'époque

Comme le disait en 1925 le premier président de la FFPB, Jean Ybarregaray, au journaliste Gaston Bénac, “ *du jeu de la pelote il n'est resté rien d'écrit. La tradition s'est transmise oralement ... avec ses erreurs* ”<sup>597</sup>. Nous sommes donc partis à la recherche de documents écrits, ici en français, par des contemporains sur le jeu qu'ils pouvaient observer, pour échapper, autant que faire se peut, à ces erreurs. La presse semblait tout indiquée pour donner ce type de témoignages. Encore fallait-il qu'elle leur accorde une place. Or la presse s'intéresse peu à cette activité jusqu'en 1846<sup>598</sup>.

En 1845, le *Mémorial des Pyrénées* annonce une partie organisée en l'honneur du duc de Nemours de passage à Cambo-les-Bains. Ensuite, il commente, comme d'autres journaux, la fameuse partie d'Irun où Gascoïna s'illustra<sup>599</sup>. A partir de ce moment, la presse accorde un peu d'attention aux rencontres les plus importantes alors qu'elle faisait plutôt état de faits divers jusque là. Il s'agissait en général de disputes après une partie, avec des “coups de gantelet<sup>600</sup>” ou d'accidents survenus lors d'une partie. Puis, la partie d'Irun où Gazkoina s'illustra en remportant une victoire inespérée, attira encore l'œil des journalistes.

Avec les premières fêtes basques initiées en 1851 par Antoine d'Abbadie d'Arrast, grand défenseur et promoteur de la langue et de la culture basques, une nouvelle étape sera franchie. L'*Ariel*, créé par Augustin Chaho, annonce avec détails la partie de “rebot” qui aura lieu à Urrugne. Une place avec fronton a été construite pour la circonstance. Fait nouveau pour le jeu, il y a des primes, d'une part pour les gagnants et, d'autre part, pour le meilleur joueur, qu'il soit perdant ou gagnant. Auparavant, les défis s'organisaient en effet autour de paris et cette forme d'organisation continuera parallèlement aux parties primées par les mairies ou les mécènes.

*Le Courrier de Bayonne, Journal Commercial, Agricole, Industriel et d'annonces*<sup>601</sup> qui paraît à partir de 1852, fait une place assez large à l'annonce ou aux comptes rendus concernant le jeu appelé

---

<sup>596</sup> NAF 21746 et 21747, Manuscrits, BNF site Richelieu.

<sup>597</sup> Cf. *Le miroir des sports* du 9 septembre 1925, p.212.

<sup>598</sup> Curieusement, les auteurs de *El joc de la pilota*, voulant étudier le jeu de pelote valencienne par le même biais de la presse locale, ont été confrontés à un problème identique, puisqu'ils n'ont pas de mention du jeu avant 1843, voire plus grave, puisqu'ils obtiennent très peu d'articles, avant le XX<sup>ème</sup> siècle (Agullo, 2009 : 36-37).

<sup>599</sup> De ces articles de presse, nous ne pouvons déduire de renseignements sur les règles du jeu.

<sup>600</sup> Cf. *Le Mémorial des Pyrénées* N°115 du jeudi 18 août 1842 ; N°178, du vendredi 23 décembre 1842 ; N°97, du dimanche 13 juillet 1845 et N°13 du dimanche 25 janvier 1846.

<sup>601</sup> Il s'intitulera différemment par la suite, voir le bandeau ci-après.

“ longue paume ” ou “ paume au rebot ”. C’est pourquoi nous l’avons consulté, espérant préciser l’histoire de la pelote mal connue sur cette époque. Peut-être la fameuse partie remportée par Gascoina et ses partenaires à Irun, en août 1846, partie relatée par le *Phare des Pyrénées* du jeudi 13 août 1846, le *Mémorial des Pyrénées* N°118 du 23 août 1846 et le *Journal du Havre*, a-t-elle inauguré le style. De plus, la presse conservatrice ne pouvait faire défaut aux organisations annuelles du mécène d’Abbadie et de son frère, notamment lorsque le prince Louis Lucien Bonaparte les honorait de sa présence.



Fig. 27. Bandeau du *Courrier de Bayonne*

*Le Courrier de Bayonne*, a été choisi pour notre mémoire et pour cet ouvrage parce qu’il représente, sur cette période, la collection la plus importante de la médiathèque de Bayonne. Les autres titres sont conservés sur quelques années seulement, ne permettant pas une étude suivie du phénomène. *Le Journal de Saint-Palais* fait aussi une grande place à la pelote mais il se projette sur un rayon moins large, avec des parties qui ne font pas toujours appel aux joueurs les plus célèbres. Or nous savons que le jeu est partout répandu mais nous voulions étudier le phénomène des parties drainant la foule et les meilleurs acteurs sur le cadre géographique le plus étendu possible. De plus, ce journal est seulement un hebdomadaire et il arrive bien après *Le Courrier de Bayonne* sur le marché de l’édition. *Le Mémorial des Pyrénées* est aussi conservé sur la période concernée<sup>602</sup> à la Bibliothèque Municipale de Pau, mais il présente beaucoup moins d’articles sur la pelote.

*Le Courrier de Bayonne* est marqué politiquement. Il est conservateur, assez antirépublicain mais, en ce qui concerne la connaissance des pratiques du jeu, cette position n’est pas propre à déformer la réalité. Entre 1852 et 1882, 273 articles de ce périodique ont pu être relevés dans le fonds de la médiathèque de Bayonne, malgré les années ou numéros manquants<sup>603</sup>. Ce sont parfois de simples entrefilets, parfois de longs commentaires. Leur analyse a permis de fixer quelques points sur la connaissance des jeux de pelote en Pays Basque à cette époque. Nous avons par ailleurs constaté les limites de cette étude. En effet, s’il n’y a pas de correspondant dans une ville, si la municipalité

<sup>602</sup> Plus exactement de 1838 à 1897 et nous avons consulté la collection, numérisée depuis peu, sur 21 années. Cf. Notes prises à partir des articles de Trente quatre années, entre 1838 et 1896, en annexe 8. Quand *Le Courrier* présente 30 ou 40 articles, *Le Mémorial* en fournit 4, 7. Et parfois il s’agit de reprises du *Courrier*. Parfois aussi c’est *Le Courrier* qui reprend *Le Mémorial*.

<sup>603</sup> Les années 1859 et 1864 ne sont pas conservées. Chaque année, certains numéros sont très endommagés voire absents du fonds.

n'envoie pas de nouvelles, *Le Courrier* manque d'informations. Du reste la rédaction sait le déplorer, par exemple en juin 1886<sup>604</sup> par rapport à la ville de Saint-Jean-de-Luz qui n'envoie plus rien. Mais les lecteurs écrivent régulièrement, ce qui donne des sources nombreuses, d'opinions différentes, autochtones ou non. Des mots anglais, italiens, espagnols, gascons ou basques y trouvent place naturellement, une aubaine en ce qui concerne le vocabulaire basque de la paume. Il y a aussi des rectificatifs, sans compter les “ tribunes libres ” que nous appelons aujourd'hui “ droit de réponse ”. Cette richesse est de nature à constituer un corpus fiable aux témoignages proches des phénomènes réels. Certaines pages sont déchirées, illisibles, manquantes. Deux années et certains numéros des autres sont manquants. Malgré tout, le fait de garder le même périodique sur une longue période, de 1852 à 1882 pour l'étude qui suit, puis de 1883 à 1898 pour le jeu de *blaid*, nous permet des comparaisons et une étude des grands phénomènes.

Observons maintenant les évolutions signalées par les rédacteurs du *Courrier de Bayonne* sur le matériel, les conditions de pratique et les règles du jeu le plus réputé dans cette période. Ce paragraphe est un résumé de l'analyse complète effectuée dans notre mémoire (Mourguy, 2011), augmenté de quelques précisions trouvées dans les articles ultérieurs mais concernant toujours le jeu de “ rebot ”. En effet nous avons encore découvert des comptes rendus de parties de “ rebot ” après 1882. Le lecteur ne doit pas être étonné de voir en note la mention du *Courrier de Bayonne* avec la seule date du jour cité. *Le Courrier* n'étant pas paginé mais comportant quatre pages par numéro, les articles concernant le jeu de paume/pelote se retrouvent aisément avec l'indication de la date, d'autant qu'ils se figurent généralement dans la rubrique intitulée “ Chronique locale ”. De plus, la collection conservée à la médiathèque de Bayonne est en phase de numérisation et sera d'ici quelques temps disponible sur son portail. En annexe 9, fichier 9.1., le lecteur trouvera les 273 articles, en partie dactylographiés, que nous avons utilisés pour notre mémoire. Par ailleurs, tous les articles dont nous avons fait des photocopies sur la période 1852 – 1897 sont joints en annexe 9, chacun dans un fichier nommé par sa date au format année-mois-jour. Cet éventail donnera déjà une bonne idée de l'organe de presse considéré et du jeu basque de cette période.

## **Le matériel du jeu de “ rebot ”**

Nous avons déjà parlé du butoir pour lequel les articles de presse ne nous ont pas apporté d'autre information. L'aire de jeu, plus ou moins décrite chez les auteurs déjà étudiés plus haut, n'est pas souvent connue par ses mesures, mais pour l'inauguration du jeu Solet, Allées marines à Bayonne, nous apprenons que le terrain a 101 m 50 cm de long, 17 m 50 cm de large et que le “ buttoir est placé

---

<sup>604</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5173, du dimanche 27 juin 1886.

à 30 mètres”<sup>605</sup>. De plus, “ la place sans être aussi belle que celle de Biarritz, a de très bonnes proportions”, ce qui donne une idée sur les places de “ rebot”. Plus tard, un rédacteur parlera des dimensions réduites de la place de Villabona. Effectivement à la fin du XXe siècle, cette place restait un peu courte pour le “ rebot”, comme celle de Zubieta. Le vecteur de frappe, lui, est assez souvent mentionné. Le gant de cuir qui protégeait la main depuis les années 1800 et permettait une puissante propulsion de la pelote sera remplacé par le *chistera*, instrument de même forme mais en osier tressé sur une armature en bois de châtaignier. Nous évoquerons aussi les accessoires autour du jeu.

- *Le gant de cuir*

Auparavant, le gant de cuir avait lui-même subi des transformations. Nous avons notamment parlé d’un allongement à propos des gants des Espagnols lors d’une partie sur la place d’Urrugne en 1852<sup>606</sup>. Dans le courrier d’Antoine d’Abbadie d’Arrast, nous retrouvons une commande. Le mécène veut un gant fabriqué à Montjetlos (ou Maujelos) en Basse Navarre<sup>607</sup>. La réception se fera par Borda, commissionnaire à Saint-Jean-Pied-de-Port. Il est dit dans le même courrier qu’on préfère de beaucoup les gants espagnols de Beasain et de Manuel Lecuona d’Oyarzun, lequel est un fameux joueur. Michel Dihursubehère<sup>608</sup>, signataire, écrit qu’il peut en faire avoir vite. Les Labourdins eux-mêmes n’ont cessé d’agrandir leurs gants alors que les Souletins, pour palier la petite longueur de leurs places, modifiaient quant à eux le poids et la taille de la pelote<sup>609</sup>. Cependant, le meunier souletin Saint Jean est réputé pour avoir utilisé un gant allongé que lui enviaient ses adversaires<sup>610</sup>.

- *Le chistera*

Le *chistera*, tellement plus maniable et plus précis est d’abord adopté par les Labourdins. On le signale pour la première fois en 1869, pour une partie de *blaid* entre amateurs à Guéthary. L’année suivante, le 11 juillet 1870, les stars de l’époque, Mathieu Borotra et Beti Borotra, d’Ahetze,

---

<sup>605</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5153, du mercredi 12 mai 1886.

<sup>606</sup> Cf. plus haut photos actuelles de *laxoa* ou de “ rebot” où le buteur a un gant long, tandis que d’autres joueurs ont un gant court, cf. annexe 6, fichier 6.8. Le buteur utilise exceptionnellement un gant court pour cette partie amicale, par mesure de sécurité, vu la taille de la place.

<sup>607</sup> In Fonds Antoine d’Abbadie BNF Manuscrits, NAF 21747 folio 80 en date du 21 août 18 ?? (date illisible pour nous).

<sup>608</sup> Joueur réputé et médecin à Sare, Dihursubehère avait gagné, avec Gascoïna, la première partie de “ rebot” des Fêtes Basques à Urrugne en 1851.

<sup>609</sup> Cf. Fonds Antoine d’Abbadie BNF Manuscrits, NAF 21746 folio 168 en date de 1852 : “En Soule, et en Basse Navarre pour suppléer à la petite dimension des places moins longues souvent que 40 mètres on a imaginé la grosse balle il y a au moins 20 années, la grosse balle de 9(?) onces. Nos athlètes du Labourd méprisèrent cette innovation et dans les 40 dernières années ils ne s’appliquaient guère qu’à modifier et augmenter le gant de cuir dur qui parti de la simple grandeur de la main est devenu peu à peu d’une dimension plus que double. Ce gant est à la main nue ce qu’est la carabine au mousquet : il fait pirouetter la balle et lui imprime une vitesse considérable. Cependant on n’entendait plus parler de la grosse balle jusqu’à cette année où quelques jolies parties jouées en Soule et en Navarre appelèrent l’attention des amateurs sur un meunier de Chéraute et sur M.Étchepar avocat de Saint-Palais. Dernièrement à Sare ils reçurent le baptême des applaudissements labourdains”.

<sup>610</sup> Cf. collection de gants en cuir exposés au Musée Basque et d’histoire de la ville de Bayonne ou le catalogue de l’exposition *Pilota goyoan* (Ribeton, 1998), réalisée par le même musée.

l'Organiste et Larre, d'Espelette d'un côté, Jean-Baptiste Halty, de Cambo, Larraldia, de Hasparren, Cayo Orgambide, de Louhossoa, et Michel Irigaray, de Cambo, de l'autre, enfilent à leur tour le nouvel instrument d'osier pour les fêtes de San Fermin à Pampelune, tandis que leurs collègues de Navarre ont joué la veille entre eux au gant de cuir. Le souci de l'amélioration constante des instruments de jeu semble indiquer, au niveau du joueur, le désir de montrer sa force et, chez le spectateur, le besoin d'admirer cette puissance tout en s'identifiant au joueur, selon le principe de la *mimicry* évoqué par Caillois. Cette recherche du meilleur matériel pour convoquer le beau spectacle s'est poursuivie jusqu'à nos jours comme nous le verrons. Nous la soupçonnons d'être étroitement liée à la persistance du jeu et de faire partie de son identité.

- *La pelote*

La pelote, quant à elle, est bien définie et sujette à controverses, ce qui est logique vu son rôle central dans le jeu. En effet, quelques jours avant la partie, on choisissait les pelotes qui pouvaient être confiées alors à une personne fiable, l'organisateur ou un maire par exemple, lors de parties importantes. Les articles nous l'apprennent. Aujourd'hui, pour les finales du championnat des professionnels à main nue, la presse est convoquée le jour où les équipes choisissent chacune deux pelotes conservées par le responsable de la commission professionnelle. C'est la même logique qui persiste. Des conditions sur les pelotes pouvaient aussi être définies et même écrites<sup>611</sup>. Par exemple, en 1851, il n'est pas question d'utiliser de la gomme sur la place d'Urrugne où la balle sera fine, de 125 grammes<sup>612</sup>. Mais, en 1852, les Espagnols demandent à jouer avec des balles élastiques et des gants plus grands<sup>613</sup>, qu'ils ont adoptés depuis quelques temps. Ils décident finalement de suivre les conditions du jury de la place d'Urrugne et ils gagnent. Le poids de la pelote est variable jusqu'en 1863 au moins<sup>614</sup>. De plus, une autre sorte de pelote a été employée, au moins jusqu'en 1852, en Soule et en Basse Navarre, plus grosse et plus lourde, puisqu'elle pesait 9 onces soit environ 280 grammes<sup>615</sup>. Comme nous pouvons lire le 21 juin 1872, pour les fêtes de Saint-Jean-de-Luz, "*La pelote*

---

<sup>611</sup> Cf. les affiches des fêtes basques primées par Antoine d'Abaddie d'Arrast conservées à la BNF cote ZBASQUE-30.

<sup>612</sup> Cf. article de l'*Ariel* du 31 août 1851, déjà cité pour l'inauguration de la place d'Urrugne.

<sup>613</sup> Ce long gant en cuir est encore utilisé aujourd'hui par les deux joueurs "refileurs" au *laxoa* tandis que les deux cordiers, (joueurs placés à la corde donc à la frontière entre les deux camps) utilisent un petit gant de cuir court et large, que ce soit au "rebot" ou au *laxoa*.

<sup>614</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, article du 7 septembre 1857 où la pelote pèse 155g pour une partie de rebot à Biarritz, article du 14 septembre 1862 où la pelote pèse 187 g et article du 6 septembre 1863 où elle pèse 175 g toujours pour des parties de rebot et encore article du 19 novembre 1862 : "La pelote, il paraît, sera de dimension voulue pour les plus jolis coups : la pelote de 8 onces, au dire des amateurs, celle de 32 est trop grosse, et celle de 4 trop petite." On y vante la pelote de huit onces (environ 250 grammes) alors que c'est celle de quatre onces qui sera définitivement choisie. Elle est du reste encore en vigueur aujourd'hui.

<sup>615</sup> Cf. NAF 21746 folio 168 en date de 1852, cité précédemment : "En Soule, et en Basse Navarre pour suppléer à la petite dimension des places moins longues souvent que 40 mètres on a imaginé la grosse balle il y a au moins 20 années, la grosse balle de 9 (?) onces. Nos athlètes du Labourd méprisèrent cette innovation et dans les 40 dernières années ils ne s'appliquaient guère qu'à modifier et augmenter le gant de cuir"...

*admise pèsera 4 onces, suivant les règles du jeu*”, nous en déduisons que, entre 1863 et 1872, une réglementation s’est imposée pour le poids total, si ce n’est pour la quantité de gomme. Et il semble bien que le poids se soit finalement fixé selon les conditions de la première fête d’Antoine d’Abbadie.

Mais la composition, elle, n’est pas mentionnée. Or à nouveau, en juin 1868, elle pose question. C’est à l’occasion d’un conflit entre les joueurs de Hasparren et ceux de Cambo. Les premiers refusent de jouer car ils suspectent les Camboars d’avoir des pelotes de “mauvais aloi” et ces soupçons proviennent de la vivacité des pelotes<sup>616</sup>. De plus, leurs adversaires refusent d’en ouvrir une pour vérification de fabrication, puis admettent qu’elles viennent de Hernani, ville d’Espagne, où nous savons qu’il existe des pelotes élastiques depuis au moins 1852 (cf. ci-dessus)<sup>617</sup>. Cependant le latex, appelé aussi gomme ou élastique dans le milieu pelote, sera bientôt utilisée en France, plus tard qu’en Espagne et peut-être en quantité moindre ou d’une autre qualité.

Un lecteur de Metz, écrivant à propos de la même affaire en 1868, pense d’ailleurs que la pelote vive de 125 gr est constituée de gomme et de fil de Chanvre depuis au moins 1848<sup>618</sup>... Ceci montre le danger de se fier à des affirmations concernant un passé vieux de vingt ans. Nous savons en effet qu’en France la pelote était sans gomme selon les conditions de jeu sur la place d’Urrugne en 1851. Hélas, les articles relevés n’ont pas permis de définir quand la pelote française a intégré le noyau de gomme, ni la quantité de gomme intégrée.

Aujourd’hui toutes les pelotes en contiennent et le poids de gomme, différent suivant les spécialités, est soumis aux conditions exposées par le règlement fédéral, tout comme le poids total de la pelote. Cependant, l’utilisation de gomme synthétique et la mécanisation de la fabrication des pelotes montrent les limites du règlement fédéral. En effet, deux pelotes de même composition rebondissent de manière très inégale suivant leur provenance. Aussi la Fédération se trouve-t-elle confrontée à un nouveau problème de réglementation, un problème qui suscite autant de passion qu’en 1868. Ainsi voyons-nous la persistance de la question de la vivacité de la pelote, vivacité souhaitée par les uns, refusée par les autres.

---

<sup>616</sup> Cf. l’article du *Courrier de Bayonne* du mercredi 10 juin 1868, “ Vous dites que nos pelotes étaient trop vives, et peut-être fausses ou fraudées. En êtes-vous bien sûr ? Nous répondrons à cette malicieuse accusation que si nous fabriquons du chocolat à Cambo, nous n’avons pas la prétention de faire des pelotes ; elles proviennent d’Hernani (Espagne). ”

<sup>617</sup> Cf. l’article du *Courrier de Bayonne* du dimanche 14 juin 1868 “ N’est-il pas vrai que, rendus sur le terrain du jeu, rendus soupçonneux par les indices que nous avions cru saisir à la partie du 26 mai, nous avons exhibé six balles et, les soumettant à votre examen, nous vous avons invité à ouvrir l’une quelconque des vôtres ?[...] Que vos balles aient été fabriquées à Hernani ou à Cambo, votre obstination à ne pas tolérer l’ouverture de l’une d’elles, même après qu’il avait été décidé que la partie n’aurait pas lieu, prouve surabondamment que vous saviez fort bien ce qu’elles contenaient. ”

<sup>618</sup> Cf. article du *Courrier de Bayonne* du dimanche 19 juillet 1868 : “ Quant à la pelote [...] elle est et doit être confectionnée exclusivement avec de la gomme et du fil de chanvre. Son volume est donc tel que, quelle que soit la vitesse qui lui sera imprimée, les joueurs peuvent toujours la voir arriver. La pelote, rendue plus ou moins vive au moyen de la gomme est d’ailleurs en usage depuis plus de vingt ans ! ”

- *Quelques accessoires autour du jeu*

Deux équipes sont en présence. Pour les différencier aux yeux des spectateurs au moins, il faut un élément matériel. La ceinture de couleur mentionnée par les écrivains du début du XIXe siècle a dû y contribuer. Du reste elle a été utilisée ainsi au XXe siècle. Les rédacteurs du *Courrier de Bayonne* parlent de camp bleu et de camp rouge à plusieurs reprises. “ Le béret et la vareuse rouge ” pour les uns, “ le béret et la vareuse bleu de ciel ” pour les autres<sup>619</sup>, ou un brassard<sup>620</sup> de couleur ont été utilisés pour différencier les joueurs des deux équipes. Grâce aux photographies, nous savons que les pelotaris argentins portaient des maillots avec des rayures bleues pour les uns, rouges pour les autres.

Nous trouvons un autre élément autour du jeu : des poteaux pour indiquer la marche des jeux. Ils font leur apparition à Biarritz, au jeu Morin en 1885, lorsqu’une société d’exploitation du jeu de paume est fondée pour cinq ans<sup>621</sup>. *Le Courrier de Bayonne* proposera, en 1887, que les poteaux soient marqués sur trois côtés pour que tous les spectateurs suivent facilement les phases de jeu<sup>622</sup>. En 1889, le rédacteur parle de marqueurs et de cadrans rouges et bleus pour indiquer les points de chaque équipe, toujours à Biarritz, lors de la partie de “ rebot ” pour la reine Victoria<sup>623</sup>. Le tableau de marque de Saint-Palais correspond assez à cette description. Un autre tableau de marque, celui d’Oyarzun est placé en annexe 6, fichier 6.10. et d’autres sont visibles sur différentes photos d’annexe ou illustrant cet ouvrage.

Le thème des accidents est récurrent, depuis l’antiquité comme nous l’avons vu, avec le jeu de paume, plus encore. La pelote continue à provoquer des accidents, pas très graves en général au niveau des joueurs puisqu’ils reprennent la compétition peu après<sup>624</sup>, mais parfois mortels et souvent mettant en danger la vie des spectateurs<sup>625</sup>. C’est pour éviter ces phénomènes que les places réservées ont été

---

<sup>619</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5955 du mercredi 24 avril 1889, à propos de parties à Montevideo.

<sup>620</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6927 du jeudi 30 juin 1892, à propos cette fois d’une partie de blaid.

<sup>621</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5086, du dimanche 6 décembre 1885.

<sup>622</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5484, du mercredi 4 octobre 1887.

<sup>623</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5922 du mercredi 13 mars 1889.

<sup>624</sup> Cf. par exemple, la *Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, année 1884, t.I, p.485, pour l’accident survenu à Larronde à la partie du lundi pour le 14 juillet où il reçut un coup de balle en pleine figure.

Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5731 du mardi 21 août 1888, mentionnant le violent coup de balle que Maritch a reçu dans les reins, de son partenaire Chalagui, et le fait qu’il ait, malgré tout, tenu dignement sa place ou le N°6252 du mercredi 16 avril 1890 où un faux coup au début de la partie paralyse le bras de Yatzu, qui, en conséquence, n’a pu se faire apprécier ce jour-là, ou encore le N° 6383 du samedi 20 septembre 1890, où, dans un coup disputé, Chilhar, avec son bras vigoureux prit la balle qui quitta son gant avec une vitesse et une force irrésistible et atteignit le butteur François à la joue. Ce dernier fut remplacé par un joueur de bonne volonté, preuve que parfois il n’est pas possible de continuer la partie après blessure accidentelle.

<sup>625</sup> Cf. par exemple, *Le Courrier de Bayonne* N°5712, du mercredi 4 juillet 1888, où une jeune fille atteinte par la pelote d’un joueur français, a perdu l’œil et se trouve dans un état grave avec une fracture du crâne. L’accident eut lieu lors d’une partie internationale de paume au “ rebot ” pour les fêtes locales d’Irun.

garanties par un filet à Biarritz en 1886<sup>626</sup> et que la tribune officielle était protégée par des personnes au bras armé de *chistera*, lors de la partie de “rebot” donnée en l’honneur de sa majesté la reine d’Angleterre en 1889<sup>627</sup>.



Fig. 28. Tableau marquant le score à Saint-Palais (2014), © E. Mourguy

C’est aussi par la description d’un accident que nous apprenons une manière de marquer les “chasses”, différente de celle que nous ont décrite les auteurs du début du XIXe siècle. Le lundi de Pentecôte 1886, à Biarritz, “la partie a tourné au tragique ; Berterrèche, Larronde, Yatz, Chilhar, Ganichon, luttaient avec acharnement quand l’aîné des Larronde, en voulant refouler une balle qui tombait à la limite de la place, s’est jeté sur la pointe en fer qui marque les “chasses” et a été gravement atteint à l’aîne<sup>628</sup>”. Aujourd’hui, nous voyons encore ces “pointes en fer”, portant souvent

---

<sup>626</sup> Aujourd’hui encore, des filets sont prévus sur les places de Guipuzcoa et on les tire tout le long du terrain pour les parties. Cf. photo des filets de la place d’Oiarzun en annexe 6, fichier 6.11.

<sup>627</sup> Cf. respectivement *Le Courrier de Bayonne* N°5182, du dimanche 18 juillet 1886 et N°5922 du mercredi 13 mars 1889.

<sup>628</sup> Cf. *La Revue des Basses Pyrénées et des Landes* de juin 1886, t.III, p.213, aimablement fournie par X.Videgain.

un petit drapeau dans les parties de “rebot”<sup>629</sup>. Elles sont placées par les juges de chaque côté du terrain, quand une pelote fait “arraia”, pour indiquer la nouvelle frontière entre les camps. Cette ligne sera valide au moment de jouer la “chasse” ou “arraia” donc seulement le temps d’un point ou “quinze”.

## Les règles et les stratégies

Les règles évoluent, comme le matériel du jeu, pour satisfaire joueurs et spectateurs, c’est notre conviction après la lecture de nombreux témoignages, dans *Le Courrier de Bayonne*, notamment. Nous avons que des juges<sup>630</sup> sont choisis pour veiller à leur respect. Pendant le XXe siècle, le juge était sollicité par les joueurs. Au “zer da” du joueur, il répondait “ona” ou “segi” et “falta” dans le cas contraire, mais le joueur se devait de continuer le jeu en attendant que le juge se prononce. Nous ne savons pas si cette règle s’appliquait au XIXe siècle mais c’est vraisemblable. En effet à propos du jeune Espagnol Chalagui, le rédacteur tient à préciser qu’il n’a qu’un défaut “il crie falta à chaque but, pour les meilleures balles du butteur” et d’ajouter que cela “indispose les spectateurs qui aiment le franc jeu<sup>631</sup>”. Nous avons pu voir de nos jours des attitudes semblables à celle de Chalagui. Le joueur essaie d’influencer le juge, pour qu’il compte le but faux, ou de troubler le butteur. S’il avait à faire à un arbitre, il ne parlerait pas. Au XXIe siècle, hormis pour les jeux de “rebot” et de “pasaka”, il n’y a plus que des arbitres, qui se prononcent même si les joueurs ne demandent rien, tandis que le juge, même s’il voit une faute, ne dit rien tant que les joueurs ne posent pas de question.

- *L’engagement*

Il se fait du fond du jeu avec le gant pour “la longue”, mais de plus près, de la frontière entre les deux camps, et à main nue pour le “rebot”, en faisant au préalable bondir la pelote sur le butoir, comme nous l’avons dit pour chacun des deux jeux. Il est précisé que le but à main nue sera vif. Il faut donc frapper la pelote. La façon de recevoir et de renvoyer la pelote fait aussi l’objet de règles. La réception de la pelote par les joueurs situés au pied du mur pose question. A “la longue” ou *lucean*, le joueur peut la renvoyer de volée avant qu’elle touche le mur. Au “rebot” elle doit impérativement toucher le mur pour les Français mais les joueurs espagnols continuent avec l’ancienne règle et parviennent à l’imposer de temps à autre. On en trouve encore trace pour une partie à Villabona en

---

<sup>629</sup> Cf. photo de ces éléments de jeu en annexe 6, fichier 6.12a. Les deux drapeaux rouge et bleu pour marquer les “chasses” sont ici posés sous le tableau de marque du championnat de *laxoa*, avant la partie de balle du championnat de la Confédération du jeu de balle à Pampelune en septembre 2011. La photo en annexe 6, fichier 6.12b. montre les marques sur le mur destinées à faciliter le placement des drapeaux et la marque de la nouvelle frontière pour les joueurs.

<sup>630</sup> Le juge ne se prononce que sur la demande des joueurs. Un arbitre, lui, se prononce dès qu’il voit une erreur et arrête la rencontre.

<sup>631</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5751, du mardi 21 août 1888.

1886. “ La balle pouvant être reprise avant d’avoir touché le mur ”, “ la place étant courte ”, les Français perdent la partie en marquant 6 jeux tandis que les Espagnols en font 13<sup>632</sup>.

Notons qu’au jeu de “ rebot ” français, le butteur efficace est aussi celui qui sait faire des pics, comme “ Berterrèche, l’excellent butteur ”, “ l’incomparable butteur ” d’Itxassou qui “ a multiplié les pics ”, nous dit-on, lors d’une partie à Biarritz en septembre 1888<sup>633</sup>. Le pic c’est le coup de maître, où la balle d’engagement frappe l’angle du sol et du mur de “ rebot ” puis roule au lieu de bondir. Le “ refileur ” ne peut la reprendre et ce coup assure une “ chasse ” à 5 mètres du mur de “ rebot ”. Ainsi l’équipe du “ butteur ” revient dans le petit camp, au plus tard quand une équipe est à 40, et elle a de très grandes chances, avec un camp de 5 mètres de long à défendre, d’obtenir le “ quinze ”. Nous comprenons mieux pourquoi le butteur est très souvent mentionné dans les articles du *Courrier*. Agustin Velloqui, de Villabona, Berterrèche et, moindrement reconnu François de Sare resteront les butteurs fameux des années 1883 à 1897, tandis qu’on écrira pour une partie perdue par l’équipe de Saint-Palais : “ échec des Saint-Palaisiens attribué à ce que pas un d’eux ne peut butter<sup>634</sup> ”.

- *Une faute répertoriée dans le vocabulaire basque*

Quand on joue, la pelote ne peut rester dans le gant, mais doit être aussitôt renvoyée sous peine d’être comptée fausse. Cette faute porte un nom : *atchiqui\**. Un chroniqueur l’emploie en 1869<sup>635</sup>. La règle reste valable aujourd’hui, avec le même nom pour la faute.

- *Le nombre de jeux pour gagner et la durée du jeu*

On s’entend avant la partie sur le nombre de jeux à faire, c’est bien là un des principes fondamentaux du jeu, qui se perd avec la transformation du jeu en sport. Ce nombre varie de 7 à 13, suivant les articles étudiés. Mais il peut être modifié en cours de partie sur entente des joueurs et des juges, garants de la répartition des paris, en cas d’arrêt ou de report<sup>636</sup>. Il s’ensuit des parties interminables, qu’on suspend pour se restaurer et que l’on reprend après. Parfois la nuit interrompt le jeu et la partie est reprise une semaine ou quelques semaines, voire des mois après, comme nous l’avons signalé plus haut. En effet, s’il faut deux jeux d’écart entre les adversaires pour désigner un gagnant, selon les règles du jeu de paume et comme aujourd’hui au tennis, lui aussi héritier de la paume, on imagine bien que des égalisations répétées constamment empêchent de définir un gagnant. Et le nombre de jeux joués croît sans cesse si les équipes sont de même valeur. La règle de la paume

---

<sup>632</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5219, du mercredi 13 octobre 1886.

<sup>633</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5763, du mardi 4 septembre 1888.

<sup>634</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6956, du jeudi 4 août 1892.

<sup>635</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 21 juillet 1869.

<sup>636</sup> Cf. par exemple *Le Courrier de Bayonne* des 19 mai et 24 juin 1878.

semble avoir perduré en Pays basque, au moins jusqu'en 1871<sup>637</sup>. Par la suite nous n'avons plus trouvé trace de telles parties mémorables mais un peu plus tard encore, comme nous le verrons dans le paragraphe suivant, les parties ont pu être allongées, y compris au *blaid*, peut-être par habitude prise à la paume, en ayant perdu le sens premier de ces "allongements"<sup>638</sup>.

Des joueurs nous ont raconté de telles anecdotes dont ils furent témoins dans la première moitié du XXe siècle, La fédération étant déjà fondée. En effet, en dehors des championnats, une certaine liberté persiste. Il semble bien que la règle actuelle, donnant la victoire à la première équipe arrivée à 13 jeux, quel que soit le nombre de jeux de l'adversaire, ait été souvent appliquée à partir de 1872. Notons aussi qu'aujourd'hui le *laxoa* (appelé *lucea* en Labourd) se joue en 9 jeux et non en 13<sup>639</sup>. Notons encore que, pour les mêmes raisons, la partie de "rebot" a une durée extrêmement variable.

Nous trouvons une partie de 13 jeux qui s'est déroulée de 4h-1/4 à 6h1/4, soit en deux heures et demie, ce qui traduit, pour le rédacteur une partie peu animée<sup>640</sup>. Nous voyons aussi une partie intéressante de "rebot" qui dure plus de trois heures<sup>641</sup>, sans mention du nombre de jeux, mais une autre partie, allongée après une égalisation à 5 jeux, se termine sur le score de 17 pour les Français à 12 pour les Espagnols, soit 29 jeux marqués au total, ce qui a dû prendre un temps important<sup>642</sup>. Une autre partie égalisée à dix, est allongée en cinq jeux, gagnée 15 à 12, le 3 octobre 1887<sup>643</sup>.

- *La découverte d'une stratégie*

Parfois, au fil des lectures souvent monotones et succinctes, une stratégie peut se révéler. C'est le cas lors d'un défi organisé pour sauver l'honneur des Français après leur défaite sur la place d'Urrugne, lors des fêtes basques de 1852. Par chance pour nous, la partie est décrite dans le courrier d'Antoine d'Abbadie et signale une façon bien particulière de jouer. Le 20 septembre, les Souletins montrent qu'ils ont aussi du talent en faisant les 5/6 de la partie nous dit-on dans NAF 21746 (1) folios 167 et 168, en ajoutant à propos du meilleur joueur d'Oyarzun :

---

<sup>637</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°2875, du vendredi 13 octobre 1871, à propos d'une partie entre des jeunes de deux quartiers de Cambo : "L'adresse, l'agilité et il faut le dire l'acharnement des brillants antagonistes ont été tels de part et d'autre que la chute du jour a mis fin à la lutte sans décider la victoire".

<sup>638</sup> Nous connaissons de nombreux exemples, ne serait-ce que celui des expressions de la langue française, dont le sens premier a disparu. Il en va de même pour des rites dont on a perdu la signification, comme la bûche de Noël. Et les jeux ont de plus cette particularité de maintenir des rites privés de leur signification, de leur sens sacré. Cf. Henriot (1969 : 26) et Benveniste (1947 : 165).

<sup>639</sup> On a pris l'habitude aujourd'hui d'appeler *laxoa* le jeu ancien, croyant que c'était l'appellation d'autrefois, alors qu'il y avait au moins deux appellations en basque pour le vieux jeu proche de la longue paume. Puisque les Labourdins ont perdu leur jeu contrairement aux Navarrais, ils l'identifient à celui des Navarrais.

<sup>640</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5751 du mardi 21 août 1888.

<sup>641</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5790 du samedi 6 octobre 1888.

<sup>642</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5455 du mercredi 31 août 1887.

<sup>643</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5484 du mercredi 4 octobre 1887.

*Et Melchior préféra plus d'une fois arrêter la balle que de s'exposer à faire une mauvaise chasse qui l'aurait amené à changer de côté. Cette manière de perdre volontairement un quinze était inconnue à nos aïeux et nous hésitons à dire s'il est bon de l'encourager.*

Nous ajoutons que la stratégie de Melchior est aujourd'hui enseignée aux jeunes joueurs. Le futur a tranché. Nous y reconnaissons une tactique impensable à " la longue " mais très efficace pour gagner au " rebot ". En effet, l'équipe qui sait garder le petit camp est généralement victorieuse.

- **Le nombre de joueurs des équipes**

Dans les articles, le nombre des joueurs est également indiqué. "La longue" se joue souvent à trois ou à quatre. Le " rebot " se joue plutôt à quatre et quelquefois à cinq<sup>644</sup>, mais, le 7 juin 1867, un correspondant signale une partie internationale à Espelette, jouée avec des équipes de cinq et précise : " *Ce qu'on n'avait point encore vu dans nos contrées, deux excellents joueurs de part et d'autre repoussaient la balle du rebot*". Voici donc une nouvelle tactique de jeu, qui a fait long feu puisqu'elle reste en vigueur au XXe siècle<sup>645</sup>.

Dans cette organisation de l'équipe, deux joueurs se répartissent les pelotes qui bondissent sur le mur. Le joueur dit *paret* prend celles qui frappent d'abord le mur, l'autre prend les pelotes *errebot*, celles qui bondissent au sol avant de frapper le mur. " A la longue/*luzean*" le buteur d'une équipe, est aussi celui qui, le plus souvent, reçoit puis repousse la balle d'engagement lancée par le buteur adverse<sup>646</sup> quand son équipe change de camp et n'a donc plus à engager.

S'il y a quatre joueurs dans l'équipe, deux de ses équipiers appelés " rechasseeurs " sont placés vers la corde et un troisième défend le terrain restant.

Au " rebot ", le poste de buteur et celui de refileur (repousseur) sont distincts. Au premier, se trouve aujourd'hui un *maniste* et, au deuxième, un joueur de *chistera*.

Notons que le rôle de butteur de " rebot " a lui aussi évolué. En 1886, le rédacteur parlant " du butteur français Berterrèche un grand et solide gars " souligne que ses " balles buttées d'une main sûre et ferme paraissaient imprenables ". Il conclut " Donc dans ce rôle effacé, Berterrèche a secondé merveilleusement ses partners et il a une très large part dans le succès " <sup>647</sup>. Au fil des articles, le butteur, en particulier celui dont parle l'auteur cité, aura un rôle important et non pas effacé. Il sera question du redoutable butteur Berterrèche. Cet adjectif sera encore utilisé pour le buteur Velloqui de

---

<sup>644</sup> Entre 1852 et 1868, on compte au plus une partie par an jouée avec des équipes de cinq.

<sup>645</sup> Elle a d'abord persisté puisque nous lisons " Ganichon secondait Yatza au carré " dans *Le Courrier de Bayonne* N°5213 du 29 septembre 1886. Le carré désigne la bande de sol cimenté sur 5 mètres devant le mur de " rebot ".

<sup>646</sup> Il joue le rôle de repousseur ou refileur, *restador* en espagnol, quand l'autre équipe engage le point.

<sup>647</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5213, du mercredi 29 septembre 1886.

Villabona<sup>648</sup>. Nous voyons qu'en 1867, un nouveau poste apparaît, en venant modifier le nombre de coéquipiers. Cependant cette formule ne s'impose pas aussitôt.

A partir de 1873, quelques revanches se jouent à Sare ou Urrugne en accordant un joueur supplémentaire aux perdants<sup>649</sup>. Jouer à quatre contre cinq permet de donner une chance de gagner à l'équipe *a priori* plus faible. En 1878, face à un joueur invincible, Larronde de Sare, son adversaire, Halty de Cambo demande à jouer à cinq contre Larronde et ses trois partenaires. A partir de cette date, il y aura autant de parties jouées à cinq que de parties jouées à quatre.

Après 1883, très peu de parties sont jouées à quatre contre quatre, mais Urrugne pour sa fête locale en organise en 1887, 1888 et 1889, 1890 et 1896, soit chaque fois que nous avons des annonces de partie de "rebot" pour la fête locale de cette ville. Une fois à Biarritz, une fois à Cambo et une fois à Saint-Jean-de-Luz, en 1888, nous trouvons des parties à quatre coéquipiers. La partie de Saint-Jean-de-Luz en 1889 est aussi à quatre contre quatre. Nous constatons que les évolutions se font lentement, souvent initiées par une circonstance exceptionnelle qui fait surgir une idée, une solution.

Au XIXe siècle, donc, les équipes peuvent être de cinq, de quatre ou inégales en nombre. Le but est certainement, comme avec les handicaps ou les bisques à la paume, d'égaliser les chances des deux équipes, et ce fut effectivement le cas avec Larronde et Halty, ce qui permet les paris et le suspense. En effet, les articles montrent qu'il n'y a pas d'intérêt pour les parties dont on connaît l'issue<sup>650</sup>. Seules les parties indécises méritent de longs commentaires et des éloges. Que l'issue en soit incertaine est donc bien l'attrait d'une partie, tant pour les joueurs que pour les parieurs et les spectateurs. Aujourd'hui on voit assez régulièrement, au contraire, les meilleurs joueurs se constituer en équipe de club, grâce à des mutations ou des extensions, vraisemblablement dans le but d'obtenir le titre, par plaisir de jouer ensemble aussi, mais sans intérêt pour les parieurs, le seul intérêt étant de voir des joueurs de talent exercer leur habileté, réaliser de beaux coups.

- ***La règle du jeu à place fermée***

Une règle actuelle est aussi venue de cette nécessité d'équilibrer les chances. Il s'agit du jeu dit "à place fermée" où les pelotes dépassant la longueur de la place sont comptées fausses pour le lanceur. Nous avons vu qu'au début du XIXe siècle, le lanceur le plus puissant était récompensé par un "quinze". Mais, à partir de 1878, à cause du fameux Larronde ou Larrondo de Sare, d'une part, et de l'utilisation du *chistera*, d'autre part, un tournant est pris, qui sera sans retour. Larronde est tellement

---

<sup>648</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5699, du mardi 19 juin 1888.

<sup>649</sup> Cf. par exemple dans un article du *Courrier de Bayonne* N°3170, du vendredi 5 septembre 1873 : "Dans la seconde partie, qui sera la revanche de la première, les perdants s'adjoindront un partenaire de plus".

<sup>650</sup> Cf. par exemple *Le Courrier de Bayonne* N° 3776 du 22 juillet 1877 : "Les paris ont été sérieux mais ils auraient été bien plus considérables si la victoire était restée quelque peu indécise."

vigoureux que sa pelote franchit souvent les limites de la place en lui donnant de nombreux “quinze”<sup>651</sup>. Du coup il est invincible, les parties n’ont plus d’attrait et son adversaire principal, Jean-Baptiste Halty de Cambo, propose de jouer contre l’équipe de Larronde “à place fermée”<sup>652</sup>. Il gagne enfin ! Il a fini par trouver le moyen de battre un adversaire jusque-là invincible. La règle de la place fermée, qui s’était déjà appliquée parfois, dans certaines places, comme Urrugne, s’applique peu à peu partout et jusqu’à nos jours.

- *L’écriture des règles*

En 1847, un règlement est écrit pour le nouveau jeu de pelote de la Misericordia à Pampelune. C’est ce que nous lisons dans *Rebot passion* (Péré, 2003). Il s’agit de règles particulières à Pampelune et partielles. Dans les archives de Saint-Jean-de-Luz, se trouve un règlement du jeu pour la Place neuve de Saint-Jean-de-Luz, signé le 26 juin 1853, par le Maire de la ville. La pelote est décrite, sans gomme élastique, quelques cas de “chasse” et conditions sur la façon de perdre ou de gagner un point figurent aussi, de même que la façon de butter. Mais le règlement n’est toujours pas complet et ne concerne que la ville. Francisque-Michel (1857) dans *Le pays basque, sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature, sa musique*, expose clairement les règles principales du jeu de “rebot”. Quelques règles manuscrites en basque, datant de 1868 et propres au jeu de “rebot” sur la place de Sare, sont conservées à la mairie de ce village<sup>653</sup>. Il ne s’agit pas des règles générales du jeu mais des usages de la place de Sare, comme il y avait des usages connus sur la place d’Urrugne. *Le Courrier de Bayonne* y a souvent fait allusion. De même les règles spécifiques à la place de Hernani sont écrites en 1876<sup>654</sup>.

Dans *Le Courrier de Bayonne*, paraissent le 11 janvier 1880 les règles succinctes sur le tirage au sort du premier engagement, la façon de buter, à main nue contre le mur de “rebot” à l’intérieur d’un carré<sup>655</sup>. La longueur de la place est fixée à 120 mètres. Aujourd’hui c’est un maximum. La façon de compter, de marquer et de jouer les “chasses” et donc l’échange de terrain, sont expliquées. Le lecteur trouvera en annexe trois photos de jeu pour l’éclairer davantage sur la situation concrète. Sur la première (annexe 6, fichier 6.16.), un joueur qui voulait renvoyer la pelote, vient de la rater. Comme il

---

<sup>651</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 3914 du mercredi 12 juin 1878 : “La lutte n’a pas été aussi vive qu’on pouvait l’espérer. Les joueurs de Sare ont facilement gagné la partie. Larronde a fait des merveilles d’agilité et à diverses reprises son bras vigoureux a lancé la balle bien au-delà des limites de la place”.

<sup>652</sup> Cf. par exemple *Le Courrier de Bayonne* N° 3923, du mercredi 3 juillet 1878 : “La partie de paume au rebot qui a eu lieu hier lundi à Saint-Jean-de-Luz a donné la victoire à Halty et à ses partenaires espagnols et français. La revanche prise a été complète. Ce qui a assuré l’avantage à Halty sur son terrible concurrent Larronde, c’est que celui-ci avait accepté de jouer cette partie à jeu fermé”.

<sup>653</sup> Cf. Annexe 6, fichier 6.13.

<sup>654</sup> Cf. catalogue de l’exposition Eskualdunen pilota jokoa, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote (2009), au Musée basque de Bilbao.

<sup>655</sup> Cf. Annexe 9, fichiers 1880-01-11a et b.

est à la limite des 5 mètres cimentés au pied du mur, si la pelote tombe sur le ciment, les adversaires marqueront “ quinze ”, si elle tombe sur la terre, elle donnera lieu à une “ chasse ”, i.e. un changement de frontière entre les camps (la nouvelle frontière sera à l’endroit où la pelote se sera arrêtée ou bien à l’endroit où elle sera sortie du terrain, le cas échéant) soit lorsqu’un des camps sera à 40, soit lorsque deux “ chasses ” seront à disputer. La deuxième photo (annexe 6, fichier 6.17.) montre la dispute d’une “ chasse ” au niveau de la ligne des 5 mètres, voir les joueurs en bleu, prêts à arrêter la pelote pour qu’elle ne franchisse pas cette ligne. La troisième photo (annexe 6, fichier 6.18.) montre un arrêt d’une attaque lancée vers le butoir (remarquer le butoir de Sare, avec une esthétique différente des autres butoirs montrés plus haut). L’équipe du “ refill ” a été contrée et la pelote en tombant fera “ chasse ” et donnera droit à un changement de terrain à l’équipe qui bute actuellement.

Le nombre de juges, leur choix, leur éventuelle réunion s’il y a un doute, l’acceptation de leur jugement et la façon de consulter le public dans certains cas litigieux sont aussi exposées<sup>656</sup>. Ce dernier point, qui rappelle les vieux jeux de paume, a complètement disparu des règles modernes, tandis que les autres ont perduré. En 1882, Julien Vinson reprend la structure de l’exposé de Francisque et apporte son coup de pinceau dans *Les Basques et le Pays basque*. Les règles du “ rebot ” paraissent ensuite chez Lamaignère, sous la forme d’un petit fascicule, en 1886. Puis Gratien Adema publie, en 1894, une *Notice sur le Jeu de paume au rebot et autres jeux de pelote basque*. Les archives de Saint-Jean-de-Luz comportent un autre document manuscrit, exposant en basque les règles du rebot en usage pour la place. Il est signé, sinon entièrement écrit par le maire, le premier juin 1897. Enfin le Docteur A. Vergely publie dans *Le Rebot et autres jeux de pelote basque*, les règles complètes, conformes à la réglementation fédérale, en 1948.

### **Les circonstances du jeu<sup>657</sup>**

Le jeu dont nous parlons n’est pas improvisé, comme il peut aussi l’être d’ailleurs, dans sa forme culturelle de base ou son informalité. Puisque les parties sont annoncées dans la presse, une certaine organisation existe et les horaires, les jours, la période de l’année n’en sont pas innocents, tout comme les lieux dont nous avons parlé et où l’identité des participants dont nous parlerons bientôt. Examinons donc ces circonstances.

- *L’organisation des parties*

---

<sup>656</sup> On crie “ plaza ” pour demander l’opinion des spectateurs de la Place. Plusieurs auteurs le précisent dont Francisque-Michel in op.cit. (F-Michel, 1857 : 106).

<sup>657</sup> Ce paragraphe est un résumé de l’étude détaillée dans III.2.2. de notre mémoire (Mourguy, 2011).

Les parties peuvent être des défis entre des célébrités, de part et d'autre des Pyrénées, défis lancés par des joueurs ou par des organisateurs, comme les propriétaires du jeu de Biarritz, voire des parieurs. Si parfois les joueurs d'un village défient un autre village<sup>658</sup>, le plus souvent les meilleurs s'allient pour former équipe<sup>659</sup> et deux joueurs d'un même village peuvent même jouer l'un contre l'autre<sup>660</sup>.

Le cas des parties dites "internationales" est à considérer. En effet, si les meilleurs joueurs français se mesurent souvent aux meilleurs Espagnols<sup>661</sup>, chacun défendant l'honneur de son pays, ils peuvent aussi être associés comme à Cambo, en juin 1878, où les joueurs venaient de Souraïde, Oñate et Oyarzun<sup>662</sup>. De même pour la fête de Hasparren en 1878, où "secondé par le butteur d'Oñate, le boticario d'Oyarzun et Chilhar, Halty fera tous ses efforts pour battre les redoutables joueurs de Sare<sup>663</sup>". Ce fut l'une des stratégies de Halty pour vaincre l'invincible Larronde, phénomène dont nous avons donné des détails plus haut<sup>664</sup>. Une équipe peut donc accueillir des joueurs de différentes nationalités.

Les joueurs d'une province défient parfois ceux d'une autre, comme en juillet 1869 où la Navarre rencontre le Guipuzcoa<sup>665</sup>. Il semble que l'intérêt de la partie soit lié aux paris, aux enjeux et que les équipes se forment en vue de donner ce que tous attendent, à la fois le spectacle des meilleurs et une partie indécise. S'y ajoutent l'esprit de clocher, misé sur l'équipe du village, voire sur un seul joueur de l'équipe qui représente l'honneur de sa localité. L'aspect identitaire lié à la province, voire au pays, peuvent également intervenir. Les organisateurs semblent jouer sur tous ces tableaux pour créer l'événement qui plaît aux foules.

---

<sup>658</sup> Cf *Le Courrier de Bayonne* N°3317, du mercredi 24 août 1874 : "Mardi 18, à 10h du matin, partie de rebot entre les joueurs de Cambo et ceux de Sare. [...] Mercredi 19, événement intéressant pour les amateurs : Hasparren et Cambo descendront dans la lice".

<sup>659</sup> Cf. quelques exemples, dans *Le Courrier de Bayonne* N°2855, du mardi 29 août 1871 : "le lundi à dix heures, les deux frères Borotra, d'Ahetze, et deux joueurs de Sare lutteront contre le meilleur joueur de chacune des quatre communes suivantes : Hasparren, Louhossoa, Itsassou et Espelette" ou celui du vendredi 4 septembre 1874, N° 3326 : "Urrugne célèbre sa fête dimanche prochain. Il y aura à cette occasion deux parties de paume au rebot qui seront jouées, la première le lundi 7 à 10h du matin. Les 4 meilleurs joueurs de Hasparren lutteront contre 2 joueurs de Cambo, un d'Espelette et l'autre d'Itsassou" ou encore dans celui du mercredi 4 septembre 1872, "il sera joué une partie de paume, dans laquelle figureront, d'une part, quatre joueurs de Sare et Bethy Borotra, d'Ahetze, et de l'autre, trois joueurs d'Espelette, un d'Itxassou et un de Cambo".

<sup>660</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°4228, du dimanche 20 juin 1880 : "Saint-Jean-de-Luza organisé une grande partie de paume au rebot qui sera jouée le lundi 28 juin à 10 heures du matin entre les deux frères Larronde et deux autres joueurs de Sare, d'une part, et Chilhar, Fagoa, Mocoçain et deux autres joueurs d'Hasparren, d'autre part."

<sup>661</sup> Nous utilisons la terminologie des rédacteurs qui écrivent Français et Espagnols dans ces circonstances, même si d'ailleurs les équipes comportent des joueurs de plusieurs provinces des deux côtés des Pyrénées.

<sup>662</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°3911, du mercredi 5 juin 1878.

<sup>663</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 26 juin 1878.

<sup>664</sup> Cf. paragraphe sur le jeu à place fermé dans *Les règles et stratégies*.

<sup>665</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 21 juillet 1869.

- *Les circonstances spacio temporelles*

On joue plutôt à la belle saison, c'est à dire sur les quatre mois, de juin à septembre, qui concentrent 82% des annonces du *Courrier de Bayonne* sur 33% du temps, pour la période concernée, le mois de prédilection étant septembre (40% des annonces). Mais le mois de juin est aussi apprécié (14% des annonces). A la paume, J.-M. Mehl (1990 : 231) avait relevé une forte pratique en juillet (19,2%), septembre et juin (14,5%) venant juste après, suivi d'août ((14,1). Il y a donc une logique de conditions atmosphériques favorables mais une différence sur le choix des mois.

On préfère jouer le matin, vers 10h, en semaine, car le dimanche est réservé à la religion, alors qu'à la paume le dimanche arrive en tête avec 37%, suivi du lundi (12,9%), le mardi et le samedi suivant d'assez près (Mehl, 1990 : 237). Faut-il y voir une prise de liberté plus grande en Pays basque par rapport au travail et un plus grand respect de l'office religieux ? On peut jouer l'après-midi à 15 h ou 16 h, y compris le dimanche. Les jours les plus fréquents pour les parties sont le lundi et le mardi, notamment quand la circonstance est la fête patronale.

A partir de 1875, le lundi de Pentecôte est une occasion de jeu. Les parties sont d'abord des défis en dehors de circonstances particulières, mais, à partir de 1869, beaucoup de villes organisent des parties au moment de leur fête locale. C'est aussi l'opinion de Julien Vinson en 1882.<sup>666</sup> Les villes les plus citées sont, dans l'ordre décroissant du nombre d'années où elles figurent pour des parties, Urrugne et Cambo (21 années sur les 29 étudiées), Saint-Jean-de-Luz (16 années), Sare (14 années) et Hasparren (13 années). Ensuite les mentions tombent à 6 ou 7 années. Notons qu'Irun, Saint-Sébastien et Pampelune sont dans ce cas, ce qui montre une assez grande proportion de parties internationales car, d'une part *Le Courrier de Bayonne* mentionne très peu de parties concernant uniquement des joueurs d'outre Pyrénées et, d'autre part, les parties d'Urrugne, Biarritz et celles des fêtes basques, font souvent appel à des joueurs de Navarre ou du Guipuzcoa. Chaque année les fêtes basques, initiées par Antoine d'Abbadie à Urrugne, concernent Urrugne, Baigorri, puis Sare, enfin d'autres villes comme Saint-Palais et Mauléon, qui en feront la demande au mécène, conformément à son vœu le plus cher et, jusqu'à sa mort, il dotera toutes ces fêtes, organisées alternativement en Pays basque de France et d'Espagne à partir de 1879<sup>667</sup>. Nous en parlerons dans la prochaine partie (cf.II.3.2).

---

<sup>666</sup> “ Ils s'abstiennent difficilement d'assister aux fêtes locales. Les fêtes sont habituellement l'occasion d'une grande partie de paume souvent organisée longtemps à l'avance entre les plus forts joueurs des divers villages ”, mais il ajoute plus loin : “ ce n'est pas seulement à l'occasion d'une fête locale que les Basques désertent le travail ; quand des parties de paume que rendent importantes le talent des joueurs et le chiffre des paris engagés sont organisées pour un jour de marché ou pour un jour ordinaire, l'empressement est toujours aussi grand. ” (Vinson, 1882 : 98-99).

<sup>667</sup> Pour la première fois, les fêtes basques ont lieu hors de France en 1879, à Elissondo. Ces fêtes primées par Antoine d'Abbadie prendront fin à sa mort, en 1897. Cependant, d'autres organisations prendront le relai à sa mort, comme Saint Pée en juillet 1898. Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8867 du vendredi 28 octobre 1898.

## Les joueurs<sup>668</sup>

Avant 1866, ce sont des acteurs confirmés, même si l'on parle du “jeune Mathieu Borotra, d'Ahetze, surnommé par les Espagnols eux-mêmes, l'*Incomparable*”<sup>669</sup>. Mais là aussi la tradition évolue : deux jeunes joueurs font leurs débuts à 17 ans en 1867 : Grégorio, d'Espelette et Jean-Pierre Diharce, dit Patin. Charles<sup>670</sup> Larronde débute de même à 17 ans en 1871, et Chilhar aussi en 1877. Chaque année, à partir de 1874, une partie entre huit jeunes de moins de 20 ans aura lieu pour les fêtes de Sare. Le besoin de préparer les jeunes se fait également sentir à Hasparren où un comité d'amateurs souhaite vitaliser le “rebot” en 1882<sup>671</sup> : on parle de construire une place pour que les jeunes s'y exercent. La place sera effectivement édiflée en 1884, en partie grâce à une souscription. Néanmoins, les joueurs nommés, quand ils le sont, correspondent aux acteurs des grandes parties et notre étude portera sur la façon dont ils sont présentés, sur leurs noms et surnoms, leur origine, les qualités qu'on leur prête et qu'on remarque dans *Le Courrier de Bayonne* de 1852 à 1897.

- *Présentation des acteurs dans les articles*

Dans les années 1850, le nom des joueurs n'est pas toujours donné par les rédacteurs du *Courrier de Bayonne*. Ils se contentent de citer la ville ou le village représentés par les acteurs. Mais les noms des plus prestigieux pelotaris sont cités, nécessairement avec leur ville d'origine, celle dont ils défendent les couleurs. On connaît au moins le capitaine de l'équipe en quelque sorte, le joueur le plus fort. Il s'adjoint des coéquipiers, parfois de son village, parfois venus d'autres villages. La raison en est peut-être l'enjeu de la partie. Dans les années 1860, quelques joueurs sont parfois distingués, outre le leader, mais les articles se contentent souvent, comme auparavant, d'indiquer la ville d'où ressortent les joueurs<sup>672</sup>. Dans les années 1870, qui voient aussi l'arrivée du *chistera* et de nouvelles règles, il est fréquent de nommer tous les joueurs des équipes. Nous remarquons que l'évolution se fait dans le sens de l'individualisation et de la “vedettarisation”<sup>673</sup>. Cependant, après 1882, le rédacteur ne précise pas à chaque fois les noms des joueurs. Il écrit par exemple, “Chilhar et quatre de Sare” et, pour l'équipe adverse “Yatsa, un jeune de Hasparren et trois d'Itxassou dont Berterrèche l'excellent

---

<sup>668</sup> Ce paragraphe est déduit de l'étude détaillée au III.3.3. de notre mémoire (Mourguy, 2011), pour la période 1852-1882, à quoi s'ajoute l'étude postérieure de la période 1882-1897.

<sup>669</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 17 octobre 1860 mais le qualificatif est subjectif puisque on signalait la jeunesse d'un buteur de 24 ans dans *Le Courrier de Bayonne* du jeudi 28 septembre 1854.

<sup>670</sup> Il est prénommé Charles sur un seul article, parlant de son jeune âge du reste. Ensuite les rédacteurs parleront de Clément Larronde. Il y eut certainement une erreur dans cet article.

<sup>671</sup> Le terme “vitaliser” employé par le rédacteur montre qu'en plein succès objectif du “rebot”, on craint déjà pour lui. Cet attachement, pétri d'angoisse, est peut-être l'une des causes de sa survie jusqu'en 2015.

<sup>672</sup> Comme dans *Le Courrier de Bayonne* du 7 octobre 1860 : “Deux joueurs d'Espelette et deux de Cambo lutteront contre les quatre premiers joueurs de Hasparren”.

<sup>673</sup> Terme employé de nos jours à la place de vedettariat et qui a un sens un peu différent.

butteur ”. Autant dire que nous sommes loin de connaître la composition de toutes les équipes. C’est donc avec cette restriction sévère qu’il faut lire toute l’étude.

Les façons de nommer les joueurs varient d’un article à l’autre mais avec la constante mention, pour chaque joueur, de son village ou, le cas échéant, de sa province voire de son pays d’origine<sup>674</sup>. Noms, surnoms, indication du poste de jeu, sont des indices intéressants qui s’ajoutent au fil des années. Les rédacteurs désignent presque toujours le joueur par son prénom, éventuellement son nom, auquel on ajoute le nom de son village. Par exemple, “ *Jean-Baptiste, de Sare, Mathieu, d’Ahetze* ”<sup>675</sup>. Quelquefois, seul le surnom est donné, suivi du nom du village<sup>676</sup>. A partir de 1861, les rédacteurs signalent, entre le nom du joueur et le nom du village, l’activité professionnelle du joueur, laquelle peut devenir pour certains, un surnom comme “ *boticario* ”, ‘pharmacien’, “ *organisto* ”, ‘organiste’ ou “ *coutelier* ”. Un adjectif sera de plus en plus souvent accolé au nom, “ le fameux Yatz ”, ou au poste du joueur signalé après son nom, “ Berterrèche, l’incomparable butteur ”, ou encore à l’origine du joueur, “ Chilhar, l’invincible joueur de Souraïde ”.

- ***La galerie des joueurs et les stars***

Nous avons rencontré 125 noms différents<sup>677</sup> dans les articles du *Courrier de Bayonne* entre 1852 et 1882, mais il se peut fort que certains joueurs paraissent deux fois, parce que le rédacteur les a nommés différemment sans que nous puissions l’assurer<sup>678</sup>. Le traitement des données réalisé a permis d’identifier les joueurs les plus célèbres, selon les années, de savoir quand ils paraissent sur la scène des grandes parties, puis quand ils sont éclipsés par de nouvelles étoiles. Gascoïna, de Hasparren, le plus célèbre, termine sa carrière, d’au moins 12 ans, en 1858. Manuel Lecuona, de Oyarzun, la termine en 1862, soit au moins 11 ans de présence dans les grandes parties. Elissambourou, douanier à Saint-Jean-de-Luz, s’arrête en 1857 et meurt en 1861, et il est encore moins possible de définir ses débuts. De même pour Dihursubéhère, de Sare, qui arrête en 1861, après au moins 6 ans de renommée. *Otare*, d’Ascain, couvert de louange à ses débuts, dure neuf ans, de 1853 à 1861. Le grand Melchior, de Oyarzun, est omniprésent de 1854 à 1862, tandis que Jose Maria Fagoaga dit *Arrasco*<sup>679</sup>, de Vera, fait

---

<sup>674</sup> Cet usage commence à peine à se perdre en 1893, puisque nous avons constaté quelques écarts à la règle pour les joueurs les plus connus tels Chilhar et Ciki. Mais, en 1898, les rédacteurs continuent à mentionner le village d’origine pour la plupart des joueurs, voire ne signalent que ce lieu et donc pas le nom du joueur.

<sup>675</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 11 avril 1860.

<sup>676</sup> Pour une étude plus détaillée sur les types de surnoms employés, Cf. III.3.3.3.a. (Mourguy, 2011).

<sup>677</sup> Cf. la liste dans le paragraphe III.3.3.a (Mourguy, 2011).

<sup>678</sup> C’est le cas de Chilhar, surnom de J-B. Duhalde, nommé Duhalde pour une partie en 1877, puis sans doute désigné comme un joueur de Souraïde en 1878 et enfin nommé Chilhar sans autre précision sur la suite de sa carrière. C’est plus tard que nous avons appris le patronyme de Chilar avec un article dans *Le Courrier de Bayonne*, N°5446, du samedi 20 août 1887.

<sup>679</sup> Cf. in *Le Courrier de Bayonne* “Arrosco, de Vera,” le 12/09/1858, “Arrochco, de Vera,” le 21/09/1860, “Arrosco de Vera,” le 30/08/1861, “Harrochco, de Vera,” le 5/09/1862, “Arraisco,” le 14/09/1862, “Arrochco de Vera,” le 4/09/1863, “Harrochco,” le 9/09/1863, “Arrosco de Vera,” le 21/07/1869, “J-M. Fagoaga, dit Arrosco, de Vera,” le 3/07/1870.

l'une des carrières les plus longues, d'au moins 14 ans, depuis qu'on note " sa brillante renommée fraîchement acquise en Navarre " en 1856<sup>680</sup>, jusqu'en 1870. La deuxième génération arrive en 1860. Mathieu, " *l'Incomparable* ", Mathieu Borotra, de Ahetze, garde sa réputation 12 ans durant, de 1860 à 1872. Dominiché de Sare tient 13 ans, de 1861 à 1874 tandis que *Beti*, frère de Mathieu et redouté pour son but puissant, reste à son poste pendant 10 ans, de 1862 à 1872. Et nous arrivons à la troisième génération de joueurs avec Jean-Baptiste Halty, de Cambo, et son record de longévité sur cette période avec 15 ans de parties dans tout le Pays basque, à " rebot ", comme à *blaid* entre 1865 et 1880. Il paraîtra plus tard pour une partie d'anciens. Les grands noms d'Espelette, Grégorio, l'organiste, *Bagoa* et Louis, le coutelier, entrent en scène en 1867, comme Larrea, de Sare. Ils sont suivis de près par Cadet Ganich Orgambide, de Louhossoa et ils font des carrières plus courtes mais jouent beaucoup et sont très réputés. En 1869, Larraldia de Hasparren débute. Il faut encore citer le nom de Leixelard, de Itxassou, arrivé en 1872 et très remarqué sur une petite carrière de huit ans. Quatre grands noms termineront la série et débiteront la génération suivante. Le premier, avec au moins 17 ans de carrière, est Clément Larronde, de Sare, dont la puissance redoutée sera à l'origine du changement de règle sur les limites de la place. Il paraît pour la première fois en 1871, à 17 ans, nous dit-on. Mais en 1873, il a à peine 17 ans, mentionne le rédacteur... Que croire ? Puis, en 1877 arrivent J-B.Duhalde, de Souraïde, bientôt surnommé Chilhar, qui sera encore actif en 1894 et Berterrèche, le redoutable butteur d'Itxassou qui joue au moins jusqu'à 1891. En 1879, c'est Jatxa ou Yatsa, le cordonnier de Hasparren, qui entre à son tour. Nous le retrouverons jusqu'en 1892, soit 14 ans au moins de parties d'élite, comme Berterrèche. La tribu des Larronde est difficile à analyser ou dissocier. Larronde cadet, prénommé Jean, arrive en 1875. Il joue généralement avec son frère Clément. Quelques années plus tard, il est question de Ganichon Larronde qui joue avec son frère Clément. Mais nous rencontrons aussi les trois Larronde dans une même équipe. De fait, Clément est moins cité en 1887 et joue une seule grande partie en 1888. Ganichon commence peut-être en 1885, puisque trois Larronde sont cités. Il joue encore en 1896. Le " célèbre " Manchot de Villabona, *el Manco* débute sa carrière internationale en 1882. C'est l'un des premiers joueurs à embarquer pour l'Amérique en 1885 et il joue encore en 1896. D'autres joueurs ont bénéficié d'une grande renommée comme " le terrible Cattalin ", de Saint-Jean-de-Luz, ou encore des joueurs du Guipuzcoa, mais ceux-ci n'étant cités que pour des parties internationales et encore, pas toujours, on a du mal à cerner leur carrière. Ces joueurs ne jouent pas forcément au " rebot ". Le rédacteur est parfois peu précis. Une partie de paume n'est pas forcément une partie de " rebot ". Certains joueurs, comme Cattalin ou Pierre Jobieta, dit Redonnet, de Saint-Jean-de-Luz, sont certainement uniquement des joueurs de *blaid* à main nue. Dans la période

---

<sup>680</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 19 septembre 1856.

1852-1882, où le “rebot” est prépondérant, nous avons choisi de faire une étude de tous les joueurs, toutes spécialités confondues, car les joueurs spécialisés sont très rares. Poursuivant l'étude du *Courrier de Bayonne* de 1883 à 1897, nous avons trouvé de nouveaux joueurs et cette fois nous avons ciblé les joueurs de “rebot”, lequel concerne peu d'annonces sur le total<sup>681</sup>. Si Yatza, de Hasparren, Chilhar, de Souraïde, Berterretche, “le redoutable butteur” d'Itxassou, les frères Clément puis Ganichon Larronde, de Sare sont de presque toutes les parties, d'autres joueurs s'ajoutent, au compte gouttes il est vrai. Pour les parties internationales, Chiquibar et Ramon Fernandez, de Saint-Sébastien, connus avant 1882, sont encore présents deux ans. François, de Sare, “excellent à la raie”<sup>682</sup> s'est montré pour la première fois en 1884 à Hasparren et deviendra, par la suite, un bon “butteur” jusqu'en 1890 au moins. Juan Maria, de Vera et Augustin Velloqui ou Belloqui, de Villabona, surnommé le brun<sup>683</sup> ou le *Moreno*<sup>684</sup>, font leur apparition en 1884, lors d'une partie internationale à Saint-Sébastien<sup>685</sup>. Ottaré, surnom de Jean Borda, joueur d'Ascain cité dans les années cinquante, est donné sans doute à un descendant du premier qui joue sa première grande partie en septembre 1884 pour l'inauguration de la nouvelle place de Hasparren<sup>686</sup>. Est-ce lui qu'on désigne par un jeune douanier Borda, à la fête d'Ascain, en 1887<sup>687</sup>, puis Ganich douanier d'Ascain, à celle de Saint Pée sur Nivelle, en 1888<sup>688</sup> ? Otharré sera très souvent cité jusqu'en 1897. En 1886, les frères Amespil, de Hasparren et Maritch, de Vera sont cités pour la première fois lors d'une partie internationale jouée à Biarritz<sup>689</sup>. Ondicola, de Saint-Jean-de-Luz, Iñacio, de Vera et Vicente, sans doute d'Urrugne, paraissent pour l'inauguration du jeu des Allées Marines de Bayonne en 1886<sup>690</sup>. Chiqui, surnom de Larre, d'Olhette, hameau d'Urrugne, connu pour le *blaid* à main nue, joue au “rebot” à Cambo en juillet de la même année<sup>691</sup>, puis c'est au tour du frère d'Agustin Velloqui, d'entrer en scène à Biarritz<sup>692</sup>. L'année 1887 voit arriver six nouveaux noms, Batista ou Battitta, sans doute de Hasparren, aux fêtes de Mauléon<sup>693</sup>, Bellecave, de Hasparren, Solet, Chaho, à la fête de Saint-Palais<sup>694</sup>,

---

<sup>681</sup> Nous ferons une étude des joueurs de *blaid* de cette période 1883-1897, dans le prochain paragraphe, dédié au *blaid*.

<sup>682</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5344, du mardi 19 avril 1887.

<sup>683</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 5455, du mercredi 31 août 1887.

<sup>684</sup> Le Maure, Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5344, du mardi 19 avril 1887.

<sup>685</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°4918, du dimanche 9 novembre 1884.

<sup>686</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°4863, du 4 juillet 1884.

<sup>687</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5446, du samedi 20 août 1887.

<sup>688</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5706, du mercredi 27 juin 1888.

<sup>689</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5125, du dimanche 7 mars 1886.

<sup>690</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5153, du mercredi 12 mai 1886.

<sup>691</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5191, du dimanche 8 août 1886.

<sup>692</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5211, du mercredi 22 septembre 1886.

<sup>693</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5344, du mardi 19 avril 1887.

<sup>694</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5418, des dimanche 17 et lundi 18 juillet 1887.

Victoriano, à Biarritz en août<sup>695</sup> et Larralde en novembre pour la Saint Martin à Biarritz<sup>696</sup>. Deux nouveaux venus aussi en 1887, jouent à Biarritz en octobre, Otharré cadet d'Ascain et le jeune frère de Clément et Ganichon Larronde, dont la fratrie semble interminable<sup>697</sup>. En 1888, nous découvrons Othondo ou Oxondo d'Itxassou aux fêtes de Hasparren<sup>698</sup> et Larregain de Saint Pée, pour la fête de Saint Pée sur Nivelle, puis Irun et Chalagui, d'Irun, à Biarritz lors d'une lutte entre Sare et Irun<sup>699</sup>. En 1889, Teillery, d'Itxassou participe à un duel Espelette/Itxassou, aux fêtes de Cambo<sup>700</sup>, puis Garmendia et Hospital, d'Irun-Montevideo apparaissent en septembre à Biarritz<sup>701</sup>. L'année 1890 n'apporte que trois joueurs, les frères Rosario d'Irun, pour la fête d'Urrugne<sup>702</sup> et Diaz<sup>703</sup>, en septembre à Biarritz<sup>704</sup>. Il faut attendre 1892 pour découvrir un nouveau nom avec Castets de Saint-Palais, uniquement pour la fête de sa ville<sup>705</sup>. Puis, en 1894, nous voyons un nom connu dans la période précédente Sotero, de Villabona, qui désigne sans doute un autre joueur, et Gorriti, de Villabona aussi, pour une partie à Saint-Sébastien, jouée le “ dimanche 9 août, immédiatement après l'office divin ”. C'est la municipalité de Saint-Sébastien qui l'organise pour venir en aide aux familles des pêcheurs de Bermeo morts dans une tempête. Pour les fêtes basques de 1894 à Saint-Jean-Pied-de-Port, trois nouveaux noms sont donnés, Passola, Bordarhampé, de Hasparren et Béhéran, le fameux gaucher de Louhossoa. Ces deux derniers excellent déjà au *blaid*. En 1895, voici Francisco, Felipe, Barriola et Arrossario à Saint-Jean-Pied-de-Port, le 8 juillet, “ à 2h à l'issue des vêpres ”. Imbil, d'Orio<sup>706</sup>, apparaît en 1896. Ce nom, connu précédemment, désigne sans doute un nouveau joueur, et nous trouvons aussi Jose, Antonio et Juanito, de Hernani, ces trois joueurs disputant d'abord une partie à Saint-Jean-de-Luz en juin pour la fête patronale<sup>707</sup>. Ayestaran et Patchicou paraissent à Mauléon, lors des Fêtes Basques d'Antoine d'Abbadie, la même année<sup>708</sup>. En 1897, Cesario et Marnac, connus par

---

<sup>695</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5453, des dimanche 28 et lundi 29 août 1887.

<sup>696</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5514, du jeudi 10 novembre 1887.

<sup>697</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5484, du mercredi 4 octobre 1887.

<sup>698</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5700, du mercredi 20 juin 1888.

<sup>699</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5751, du mardi 21 août 1888.

<sup>700</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6047, des dimanche 11 et lundi 12 août 1889.

<sup>701</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6064, du lundi 2 septembre 1889. Notons qu'un jour ces joueurs ont pour origine Montevideo, tandis qu'un autre jour, ils ont pour origine Irun ? Vraisemblablement, il s'agit de joueurs d'Irun qui passent l'hiver européen à Montevideo. Un joueur au moins a été ainsi surnommé. Il n'est pas possible de dire qu'il y en eut seulement un.

<sup>702</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6366, des dimanche 31 août et lundi 1<sup>er</sup> septembre 1890.

<sup>703</sup> Le rédacteur, pour une fois, ne précise pas l'origine.

<sup>704</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6378, du lundi 15 septembre 1890.

<sup>705</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6926, du mercredi 29 juin 1892.

<sup>706</sup> En 1897, le rédacteur dit qu'il est de Villabona...

<sup>707</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 12 juin 1896.

<sup>708</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mardi 25 août 1896.

ailleurs comme joueurs de *blaid*, et Lizarraga disputent leur première partie de “rebot”, selon les annonces des articles bien sûr.

Nous remarquons que les provinces d’Espagne fournissent davantage de nouveaux joueurs, tout en en fournissant fort peu, sur les dernières années de 1890 à 1895. Si les frères Borotra ne se montraient pas au *blaid*, comme le soulignent les auteurs d’un article dans l’*Eskualduna* en 1894<sup>709</sup>, Halty, lui, s’y montre régulièrement, preuve d’un tournant déjà pris et que rien n’arrêtera. De fait avec quatre nouveaux joueurs en 1884, huit en 1886, sept en 1887, le “rebot” se portait bien. Mais peu après, on compte un peu moins de nouveaux, cinq en 1888, puis trois en 1889 et 1890 et plus rien jusqu’en 1892. Ceci permet d’expliquer les craintes des édiles, des amateurs du jeu et des personnes attachées aux traditions, quant à la “survie” du “jeu national”. Mais avec cinq noms nouveaux en 1894, quatre en 1895 et six en 1896 puis quatre joueurs de *blaid*, qui se mettent au “rebot” en 1897, nous assistons à un réveil, à un intérêt des joueurs de renom pour cette vieille spécialité de pelote. Alors que les “rebotistes” dédaignaient le *blaid* autrefois, maintenant que ce dernier est en position d’hégémonie, voilà que les joueurs de *blaid* s’intéressent au “rebot”, mystères de l’histoire ou sursaut en relation avec les thèmes de l’époque, la naissance du patrimoine, ce regard aimant sur le passé inventé par Mérimée et Viollet-le-Duc.

Nous remarquons la pérennité des noms, donc une sorte d’émulation familiale, au sein des fratries ou dans la descendance, et aussi une vraisemblable hérédité, un don pour le jeu au sein d’une famille, associé à une émulation familiale, une culture familiale ou une passion. Nous avons vu les Borotra, compléter leur équipe de frères au fil des ans, et la même entraide chez les Larronde. Otharré-Borda, Imbil, Sotero, sont des noms qui reviennent au fil des ans. Il devient difficile ensuite de savoir qui joue précisément, car les rédacteurs considèrent que c’est une évidence, mais l’évidence s’est perdue pour nous qui ne vivons pas dans leur temps. Par ailleurs, sur les dernières années, l’origine des joueurs n’est plus forcément mentionnée, ce qui est un grand changement dans la représentation et l’identité du jeu pour les contemporains.

Nous retrouverons ci-après un tableau des 23 joueurs aux plus longues carrières. Les années de leur première et de leur dernière parution dans une annonce sont indiquées avant et après leur nom. La barre de couleur est fixée sur l’échelle de 1852 à 1896, figurée en bas, où seul le chiffre d’unité de l’année est indiqué par manque de place. Notons que les carrières des derniers ne sont peut-être pas achevées en 1897. Maritch, de Vera, a marqué la période, mais sur un temps plus court. Cf. ci-après :

---

<sup>709</sup> Cf. dans *Eskualduna* huitième année, N°382, du Vendredi 14 septembre 1894, l’article “ Pilotaz ”.

Les célébrités du jeu de "rebot" entre 1852 et 1894

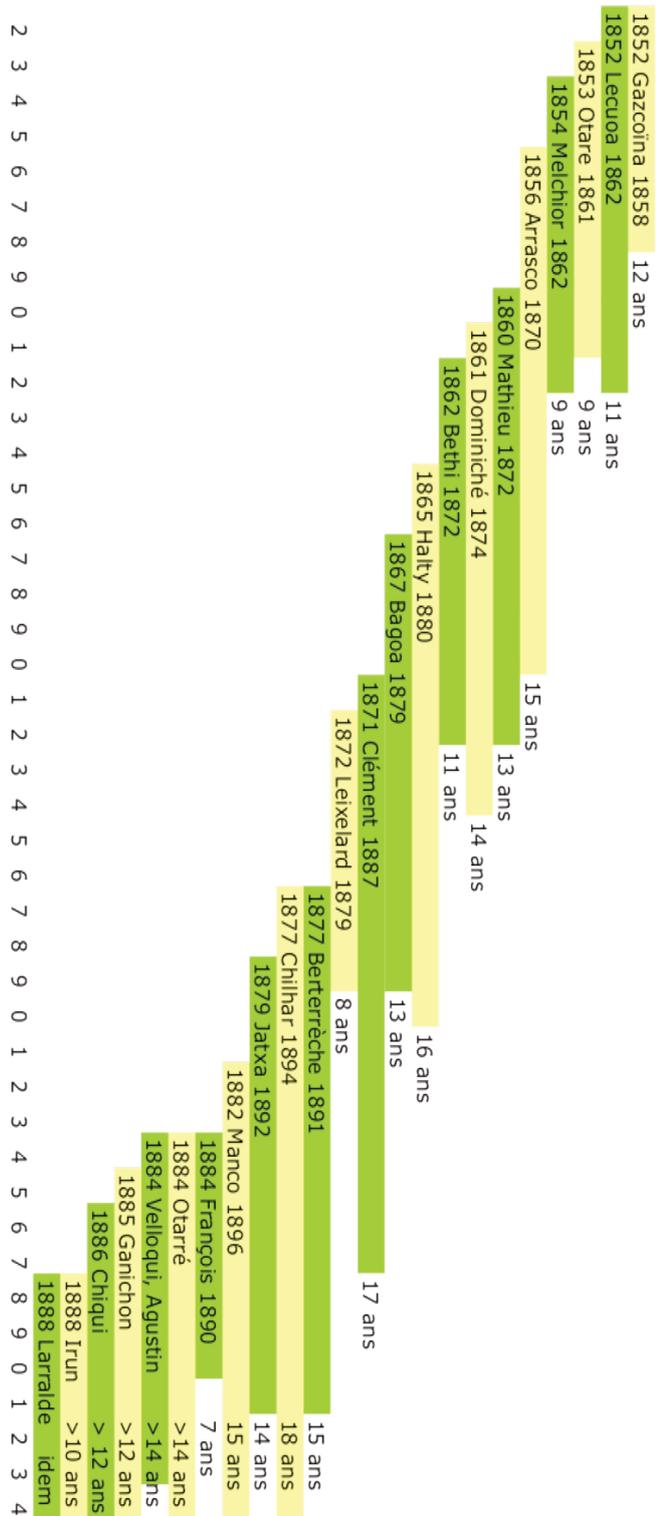


Tableau n°3. Joueurs de " rebot " les plus célèbres entre 1852 et 1894

Nous retiendrons que de très nombreux joueurs prennent part à des parties méritant des annonces et déplaçant un certain public. Pour la plupart, ce sont des étoiles filantes. Mais huit joueurs sont cités pendant plus de quatorze ans sur la période 1852-1896, neuf sont dans les annonces pendant 11 à 14 ans et quatre ont une carrière de sept à neuf ans.

Puisque l'origine des joueurs est à peu près toujours accolée à leur nom, nous pouvons nous demander s'il y a des villages plus riches en bons joueurs. C'est le cas sur toute la période 52-82, pour Hasparren et Sare. Certains villages comme Ahetze et Espelette se distinguent, le premier en début de période, le deuxième à partir de la fin des années 60. Cambo est toujours présent mais avec peu de joueurs célèbres. Pour la Soule, quatre joueurs se distinguent. La Basse Navarre, avec des acteurs isolés mais remarquables, participe à des équipes mais aucun village ne présente une équipe solide complète. Nous connaissons les joueurs de Navarre et du Guipuzcoa principalement par leur participation aux parties internationales. Ils proviennent généralement de plusieurs villages. Oyarzun fournit de grands joueurs dans la période, Vera aussi, avec une augmentation en fin de période. Les villages du Baztan ne sont pas en reste avec Elizondo et Santesteban notamment. Entre 1883 et 1897, Hasparren, Sare, Vera, Villabona, Irun fournissent la plupart des " *rebotistes* ". Souraïde, Itxassou, Ascain et Urrugne ont un grand joueur.

Il nous faut préciser que l'orthographe des noms est extrêmement variable, au point qu'on peut parfois hésiter sur l'identité du joueur. De plus, un même joueur est dit provenir d'un certain village dans un article et d'un autre village dans un autre article. Même le célèbre Melchior est dit originaire d'Oyarzun la plupart du temps mais aussi de Renteria. Or les deux villes sont proches. Il y a donc de l'imprécision dans les données.

Remarquons encore que les places accueillant souvent des parties, ne coïncident pas exactement avec les lieux d'où proviennent les joueurs célèbres. Aussi Hasparren ressort-il, à cet égard, comme un haut lieu de la pelote, à la fois lieu de jeu et pépinière de grands joueurs, sans discontinuer. Sare le suit de près et Cambo se place bien. Ailleurs, soit il n'y a pas ou pas souvent de grande partie (Ahetze, Espelette), soit il n'y a pas de persistance de grands joueurs (Saint-Jean-de-Luz, Urrugne, Irun, Saint-Sébastien, Biarritz). Nous pouvons un peu corriger ce dernier point en considérant que la lignée des Borotra est issue d'un village proche de Saint-Jean-de-Luz et que Oyarzun est proche de Irun, par exemple. Cette analyse permet aussi de comprendre que l'esprit de clocher ne peut être aussi prégnant, aussi strict qu'il a été dit. Les grandes parties, qui font mémoire et légende, ont lieu avec des équipes diversifiées la plupart du temps, faute de pouvoir réunir suffisamment d'excellents joueurs d'un même village pour que le spectacle soit extraordinaire, plein d'indécision et de revers de

situations, pour les équipes en présence. De plus, à la fin de l'étude, nous avons noté que les rédacteurs ne précisaient plus forcément la provenance des joueurs.

- *Les qualités des joueurs*

Que dire des qualités des joueurs ? L'adresse, l'agilité, le coup d'œil, la vigueur ou la puissance sont très souvent signalées<sup>710</sup>. Les beaux coups, particuliers à tel joueur peuvent être mentionnés, comme sa tactique, dont nous avons parlé précédemment. Dans les annonces des années 1883 à 1890, les noms des joueurs sont souvent accompagnés d'un adjectif ou d'une périphrase liés aux qualités de son jeu et vraisemblablement aussi destinés à faire venir le public<sup>711</sup>. Cette façon de faire sera amplifiée avec les parties de *blaid*. Nous trouvons “ le fameux manchot espagnol, *El Manco* ”<sup>712</sup>, “ le redoutable butteur Berterreche ”<sup>713</sup>, “ Otharré d'Ascain, dont le coup de bras est fait pour riposter à Yatza ”<sup>714</sup>, “ le vieux et célèbre *Bagoa* butteur ”<sup>715</sup>, “ l'incomparable butteur Oxondo [...] Chilar, l'invincible ”<sup>716</sup>, “ Berterreche, le terrible butteur ”<sup>717</sup>. Dans les comptes rendus, les éloges et les remises en question pleuvent. En voici quelques exemples tirés de parties de “ rebot ” des années 1886 et 1887. “ Yatza s'est distingué ; Otharré n'a pas été aussi heureux. Très remarqué et très applaudi Ondicola dans les “ chasses ”, Ganichon a eu quelques coups qui ont réparé ses fautes. Dans le camp adverse, les honneurs sont restés à Iñacio de Vera et au gaucher boiteux de Villabona ”<sup>718</sup>. Entre le boiteux et le Manchot de Villabona, nous pouvons nous demander si l'ironie préside aux surnoms des joueurs. Très souvent le rédacteur parle du butteur et de sa technicité mais il est rare que le commentaire soit technique pour les autres joueurs. Le jugement intervient souvent et il est général. Nous verrons comment les commentaires évolueront pour décrire les parties à partir de 1890.

*leur butteur, Velloqui, est excellent ; ses balles tombaient presque en rasant la terre si elles n'arrivaient à pic. Que de souplesse il fallait à Yatza, pour les relever et avec quelle vigueur de bras il les envoyait à l'autre extrémité de la place [...] Ganichon Larronde [...] s'est montré le digne lieutenant de Yatza ; il a joué supérieurement. C'est une étoile nouvelle. Attentif, élégant, docile et correct, il a donné la mesure de ses solides qualités [...] Chilar s'est tenu longtemps en dehors du carré, où il a été remplacé par Ganichon et se réservait*

---

<sup>710</sup> Elles sont toutes rassemblées dans l'article du *Courrier de Bayonne* N°5213, du mercredi 29 septembre 1886.

<sup>711</sup> En effet, même lorsque l'article est court, on parle des dix plus forts joueurs, des champions, des meilleurs de tout le pays basque, des quatre plus forts joueurs espagnols... et on ajoute que la partie sera donc belle, intéressante et qu'il y aura un grand nombre d'amateurs. Nous avons même “ quatre joueurs français *di primo cartelo* ” dans le N°5756 des dimanche 26 et lundi 27 août 1888 du *Courrier de Bayonne*.

<sup>712</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5053 du dimanche 20 septembre 1885.

<sup>713</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5125 du dimanche 7 mars 1886.

<sup>714</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5201, du mercredi 1<sup>er</sup> septembre 1886.

<sup>715</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5167 du dimanche 13 juin 1886.

<sup>716</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6047 du dimanche 11 et lundi 12 août 1889.

<sup>717</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6378 du lundi 15 septembre 1890.

<sup>718</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5153, du mercredi 12 mai 1886.

pour la riposte ; moins nerveux que d'habitude, il reprenait avec une aisance singulière les terribles balles du Manchot et elles repartaient rapides comme un trait d'arbalète, traversant la ligne défendue par Chiquibar, le Manchot et Maritch qui avaient fort à faire pour les arrêter. [...] A la raie, François, de Sare, était de faction et a fait sévèrement observer sa consigne<sup>719</sup>.

Nous remarquons, dans la citation ci-dessus, les différences de qualités suivant les postes occupés. Le butteur doit faire raser la terre à ses balles ou les amener à l'angle entre le *frontis* et le sol. Le refilleur doit être souple et vigoureux pour relever le but et l'envoyer à 90 mètres. Le second doit être attentif aux demandes de celui qui gère les pelotes du carré, lequel est considéré comme le joueur principal, ici Yatza.

Le cordier doit arrêter les pelotes au niveau de la raie qui est la frontière entre les camps ou au moins dissuader les adversaires de tirer des pelotes qui donnent lieu à des “ chasses ” et donc à des changements de terrain. Les rédacteurs ont ce souci de coller à la tactique de jeu quand ils commentent. Nous trouvons plus tard “ François toujours excellent à la raie ”<sup>720</sup> ou encore “ Clément Larronde est bon au carré. François, incomparable à la raie, joue très froidement et avec coup d'œil. Le but de Berterrèche mollit un peu ”<sup>721</sup>.

Ainsi pour chacun, son niveau de jeu sur la partie est apprécié, selon le poste occupé. Et il n'y a pas de pitié. Dans un compte rendu nous lisons encore “ le Manchot, face au mur, renvoie deux fois la balle au-dessus de sa tête avec une souplesse de reins remarquable ”<sup>722</sup>. Nous reconnaissons des scènes d'aujourd'hui, où le joueur appelé *paret* effectue des contorsions et montre des positions d'équilibre complètement stupéfiantes, bien visibles surtout sur les clichés pris sur le vif<sup>723</sup>. Ces remarques nous montrent l'importance du jeu, les attentes des spectateurs vis à vis des joueurs et les variations dans l'efficacité des protagonistes, aussitôt sanctionnées ou louées par la presse.

## Le phénomène “ rebot ” et son évolution

Il est clair que, dans cette période, la “ paume au rebot ” connaît son apogée avec 70% des annonces de parties de paume dans *Le Courrier de Bayonne*. Mais, de même que le “ rebot ” a supplanté la longue paume ou *luzea* jusqu'à prendre son nom, il sera bientôt détrôné par le *blaid*<sup>724</sup>. Le jeu le plus populaire est aussi celui qui peut avoir le plus gros public. Il se joue donc à l'air libre sur de

---

<sup>719</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5213, du mercredi 29 septembre 1886.

<sup>720</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5344, du mardi 19 avril 1887.

<sup>721</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5356, du mardi 3 mai 1887.

<sup>722</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5455, du mercredi 31 août 1887.

<sup>723</sup> Cf. plus haut (sous-chapitre I.3.2.2., section “ la nature du jeu ”), en illustration, la photo d'un joueur de Saint-Palais ramenant un but ou celle d'un autre retour de but en annexe 6, fichier 6.6.

<sup>724</sup> Cf. paragraphe suivant I.3.2.3. “ Le *blaid* ou la balle au mur ? ”

vastes places. Les fenêtres des maisons avoisinantes, les arbres, les murets et les toits sont pris d'assaut par ceux qui viennent voir leurs idoles<sup>725</sup>. Les autorités pensent alors à monter des gradins pour la circonstance, autre preuve de la notoriété du jeu. Ces tribunes ajoutées s'effondrent parfois sous le poids des spectateurs sans doute trop nombreux. Ainsi à Durango en 1854<sup>726</sup> ou à Urrugne en 1859<sup>727</sup>. C'est par ce biais qu'on apprend l'existence de tribunes, rendues nécessaires par l'affluence, ou bien parce que les rédacteurs les remarquent<sup>728</sup> ou encore parce que la population et les rédacteurs s'indignent qu'on fasse payer pour voir jouer sur la place publique<sup>729</sup>. On y joue de l'argent et cela donne encore du piment au jeu, si l'honneur du village en balance n'y suffisait pas ! A ce propos les sommes jouées ou les primes sont constantes dans le temps selon l'importance des parties. Les grandes parties sont annoncées avec 1000 francs et parfois 2000 francs d'enjeu. Pour les autres parties, l'enjeu est souvent de 500 francs. Les rédacteurs n'indiquent généralement pas les montants pariés dans la foule, lesquels peuvent être considérables voire astronomiques. Quelles sont les grandes parties ? Celles qui sont bien équilibrées, ou handicapées pour que le résultat en soit incertain. Celles qui présentent les meilleurs joueurs mais aussi et surtout, au vu des commentaires de la presse, celles qui sont internationales. L'attrait est alors puissant, depuis la fameuse partie d'Irun en 1846, mais aussi tout au long de notre étude. Nous citons à ce propos un rédacteur. Il trouve que la partie de "rebot" du 3 octobre 1887 à Biarritz "a été intéressante mais n'a pas eu l'animation et l'entrain des belles joutes internationales"<sup>730</sup>. D'autres vont dans le même sens.

Le graphique suivant permet de suivre l'évolution du "rebot" de 1852 à 1882, en indiquant pour chaque année, le nombre de parties annoncées par *Le Courrier de Bayonne*. Il ne s'agit pas du nombre réel de parties jouées, néanmoins c'est une indication à prendre au sérieux, à propos des parties les plus importantes.

---

<sup>725</sup> Tous les rédacteurs que ce soit dans la presse ou les romans et les ouvrages sur le Pays basque relèvent ce point, déjà signalé plus haut dans les textes de Bidassouet, Ader etc.

<sup>726</sup> Cf. *Le Mémorial des Pyrénées* du 12 juin 1854.

<sup>727</sup> Cf. *Le Mémorial des Pyrénées* du 5 septembre 1859.

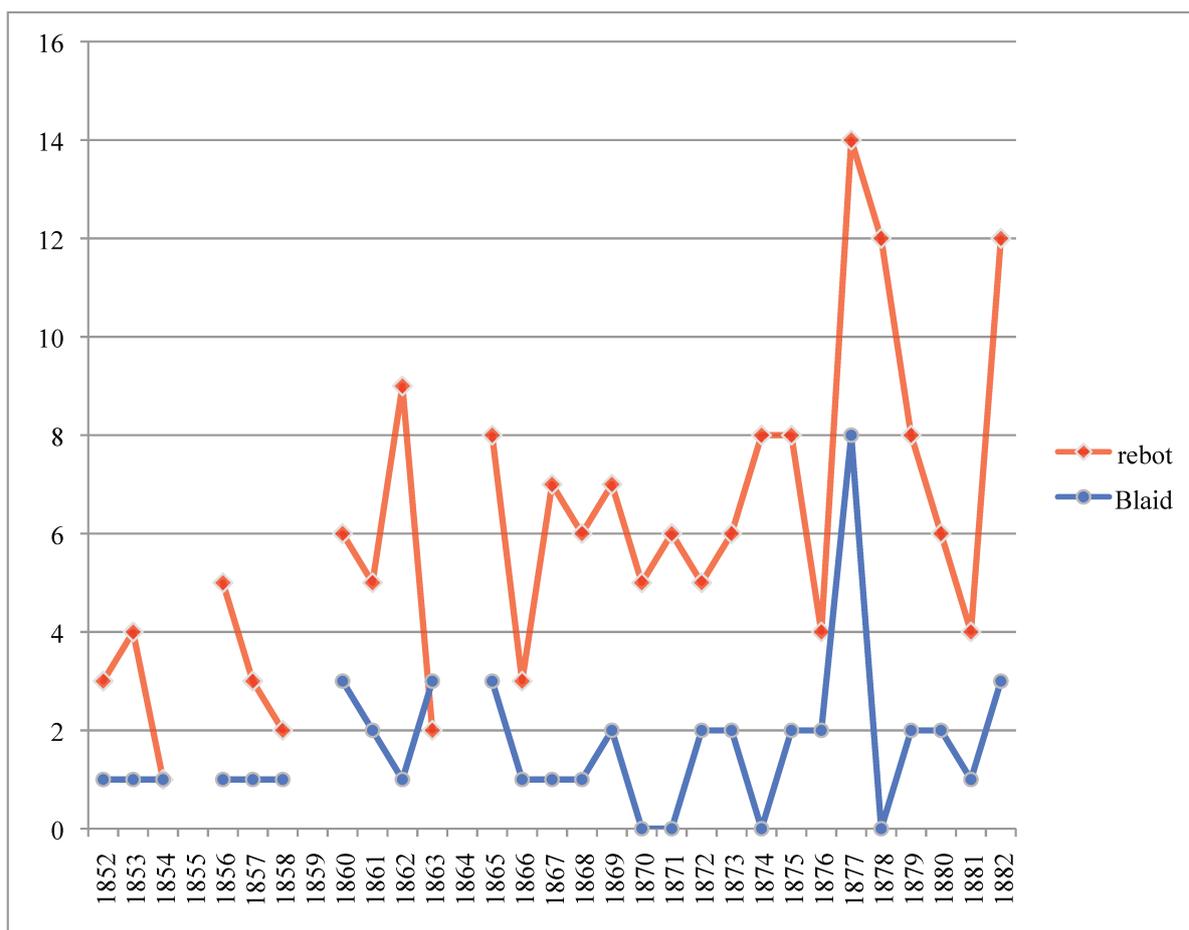
<sup>728</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 6 juillet 1870 : "On nous écrit de Saint-Jean-de-Luz, le 2 juillet 1870 : La belle place consacrée à cet amusement national était, sur trois côtés, entourée d'un amphithéâtre solide, qui contenait plus de 2 000 spectateurs".

<sup>729</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 21 juillet 1871 :

"On nous écrit de Saint-Jean-de-Luz le 18 juillet « Avant hier a eu lieu à Saint-Jean-de-Luz, la revanche de la partie de pelote du 26 juin. Le prix des places était fixé à 50c et 1fr. Une foule de malheureux qui, faute de moyens pour payer l'entrée, allaient être privés d'assister à cette lutte si populaire, et en même temps si attrayante pour eux, ont protesté contre cet impôt local improvisé pour la circonstance, prétendant qu'on n'avait pas le droit de les exclure de la place publique tant qu'ils n'interrompraient pas l'amusement. Ils ont forcé la consigne et sont entrés sans payer. La gendarmerie a été impuissante à arrêter l'avalanche. L'ordre s'est rétabli aussitôt que les démonstrations répressives ont cessé »".

et *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 7 juillet 1872 : "On nous écrit de Saint-Jean-de-Luz le 3 juillet 1872 : Les planches, les sièges de l'amphithéâtre auraient pu être mieux ajustés et nivelés. Celui qui a introduit le péage pour assister à notre jeu national favori, pourra braquer sa lunette de l'observatoire le plus élevé du globe : jamais l'étoile de la popularité ne se rencontrera sous son œil de verre."

<sup>730</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5484, du mercredi 4 octobre 1887.



Graphique n°1. Parties de " rebot " et de *blaid* annoncées entre 1852 et 1882.

Nous ne voyons pas de croissance. Néanmoins le calcul des moyennes indique 2,6 parties par an dans les années 50, puis 5,8 parties entre 1860 et 1870 et enfin 7,8 parties par an, toujours en moyenne entre 1871 et 1882. La moyenne entre 1883 et 1890 sera de 9,3<sup>731</sup>, un nombre gonflé par l'organisation éphémère de Biarritz. Nous constatons bien une croissance des moyennes. Avec le pic de 14 parties signalées en 1877 le " rebot " semble avoir atteint son apogée. Cependant en 1886, 17 parties de " rebot " seront présentes dans *Le Courrier de Bayonne*. Mais le succès du jeu ne réside pas seulement dans le nombre de parties citées. D'une part, les circonstances extérieures comme le choléra, la guerre, les intempéries viennent contrarier l'organisation des rencontres sans que l'attrait ou la passion pour ce jeu soient en cause. Tandis que, d'autre part, la recrudescence de parties de " rebot " en 1886 ne signifie pas grand chose puisque, dès l'année suivante, le *blaid* est aussi important que le " rebot " et devient le jeu le plus fréquent, 4 ans plus tard. Il est nécessaire, dans les années 1885 et

<sup>731</sup> Pour les données sur cette période, Cf. figure suivante, dans le paragraphe I.3.2.3 *Blaid ou balle au mur ?*

suivantes de comparer les évolutions conjointes du “rebot” et du *blaid*, ce qui fera l’objet du paragraphe I.3.2.3.

Essayons d’expliquer les raisons des fluctuations du nombre de parties de “rebot”. Tout d’abord, nous remarquons une augmentation du nombre de rencontres, due à la Société qui gère le jeu de Paume de Biarritz, inauguré en 1853, où se déroulent des parties jusqu’en 1858. L’organisation refait surface en 1863 et 1864 pour quelques rencontres<sup>732</sup>. Elle s’apparente à celles qui se sont développées autour des capitales des provinces espagnoles<sup>733</sup>. Il s’agit de convoquer les meilleurs joueurs pour des parties spectacles à voir depuis les gradins construits à cet effet, les places étant vendues au public amateur de ces joutes. Il faut ici rappeler que l’entrée fut autrefois gratuite et que l’exemple du jeu de Biarritz a fait bien des émules<sup>734</sup>. Pour l’organisateur, les gains générés par le jeu ne proviennent plus des paris, qui sont un jeu sur le jeu, *alea sur agôn*<sup>735</sup>, mais du prix des places. Voilà un changement dans la nature du jeu.

Nous voyons que le “*jeu national*” populaire entre dans une autre phase de son développement. Déjà, avec les primes données par Antoine d’Abbadie lors des premières fêtes basques à Urrugne en 1851, un premier tournant était pris : On ne comptera plus le nombre de parties primées par les édiles, notamment pour les fêtes locales. La spontanéité du jeu s’efface devant des volontés, privées ou publiques, d’organiser le spectacle ou la fête. C’est bien une transformation, qui a peut-être influé sur les règles et les modalités du jeu lui-même.

Nous remarquons ensuite que le succès du jeu est aussi amplifié par les parties internationales, dans les organisations des fêtes Basques ou de la Société du jeu de paume de Biarritz, justement. Le sentiment national, exacerbé à cette époque, y est sans doute pour beaucoup. Puis les défauts des Français tarissent ces parties qu’ils perdent trop facilement<sup>736</sup>. Francisque-Michel, quant à lui, affirme

---

<sup>732</sup> Plus tard, en 1885, le jeu Morin sera bâti à Biarritz et géré par une société très active sur cinq ans jusqu’en 1890.

<sup>733</sup> Ces villes sont dotées de vastes installations sportives appelées *Jai Alai*, dès 1865 pour Madrid. Cf *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 30 juin 1865 et plus tard pour Saint-Sébastien Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5433 du jeudi 4 août 1887, Bilbao ou les environs avec Portugaleta, mentionnée par *Le Courrier de Bayonne*, N°5765 du jeudi 6 septembre 1888, où des sociétés organisent le spectacle. Nous aurons l’occasion d’en parler plus loin.

<sup>734</sup> Cf. plus haut, *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 21 juillet 1871 Par exemple. Cf., dans un autre sens, *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 21 juillet 1871, déjà cité dans ce paragraphe un peu plus haut ou *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 25 juin 1865 à propos de la nouvelle place à construire à Hasparren :

“ C’est M.Elio, un noble Espagnol, devenu propriétaire du beau domaine de M.Darripe, qui a fait don du terrain à la commune pour la construction de la place ; mais par une pensée qui l’honore, il n’a donné cet emplacement qu’à la condition expresse que l’entrée sera gratuite pour tout le monde ”.

Autre témoignage, indiquant l’évolution, de la gratuité vers l’entrée payante, évolution refusée par certains, le témoignage dans *Le Courrier de Bayonne* N°6973, du jeudi 25 août 1892 : “ L’entrée sera gratuite, à l’encontre de ce qui a lieu dans la plupart des communes ”. Une autre habitude, qui perdure de nos jours, est la coutume de faire la quête pendant la partie. Cf. *Le Courrier de Bayonne* du lundi 7 septembre 1896 pour une partie à Villefranque : “ Il n’y a pas eu de quête sur la place, vieil usage qui tend de plus en plus à disparaître ”. Aujourd’hui le quêteur présente un *chistera* aux spectateurs pour y verser leur obole. Nous voyons que le chroniqueur s’est trompé sur la pérennité de la coutume.

<sup>735</sup> Selon la classification de Caillois, op.cit. (Caillois, 1995).

<sup>736</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* des 11 et 12 septembre 1857, du 21 septembre 1860, des 17 et 21 octobre 1860.

en 1857 que les Espagnols sont plus forts car, selon lui ils s'exerceraient tous les jours, comme des professionnels tandis que les Français seraient des amateurs (Michel, 1857 : 102). Il est vrai que la professionnalisation se fera tôt en Espagne et qu'elle existe toujours alors qu'en France les dits professionnels, arrivés plus tard dans l'histoire, ne peuvent vivre de leurs gains de pelotaris. Néanmoins, en 1857,

*“ Une grande partie de paume à la longue sera jouée le dimanche 13 septembre sur la place de Biarritz à 11h entre trois joueurs français et trois joueurs espagnols de la Navarre. [...] Depuis longtemps nos joueurs de paume n'osaient plus se mesurer avec les joueurs espagnols. Plusieurs défaites, essuyées en peu de temps par les Français, avaient fait croire que de longs jours on ne verrait plus ces parties qui réunissaient les habitants des deux frontières, pour assister aux luttes des meilleurs joueurs espagnols et français. ”<sup>737</sup>.*

Ces parties internationales de “ paume au rebot ” s'arrêtent à nouveau car cette fois les Français sont trop forts. En effet, nous lisons en 1877 :

*“Urrugne s'est toujours fait remarquer par les belles parties de paume qu'elle donne à l'occasion de sa fête patronale. C'est une coquetterie de sa part, mais elle tient toujours à offrir à ses visiteurs une lutte où les meilleurs joueurs du pays se trouvent en présence. Depuis une douzaine d'années, Urrugne avait cessé d'être le champ clos international des célébrités du jeu de paume. Cela tenait à la supériorité des joueurs basques français et aussi à l'adoption de la chistera comme gant. Après de nombreux pourparlers, on a réussi à organiser une partie dans laquelle les joueurs des deux versants des Pyrénées vont se mesurer ; elle aura lieu lundi prochain 3 septembre à 10 heures et demie sur la place d'Urrugne. Les quatre meilleurs joueurs de Guipuzcoa ont accepté le défi qui leur a été porté. Halty, de Cambo est leur adversaire et aura à s'adjoindre 3 autres joueurs français à son choix ; il n'est fait d'exception que pour Larronde de Sare, et Albert Leixelard, d'Itxassou, qui ne pourront entrer en lice. ”<sup>738</sup>*

Nous comprenons que les Espagnols acceptent un défi à condition de ne pas jouer contre les plus terribles joueurs de l'époque, à savoir Larronde, joueur d'une puissance exceptionnelle, comme nous l'avons vu, et Leixelard, renommé depuis au moins 1872 et qui est sans doute souvent présent auparavant derrière l'expression “ un d'Itxassou ”. Pour surmonter ces difficultés de niveaux différents entre les joueurs des deux pays, on constituera des équipes comptant des joueurs des deux nationalités, afin d'assurer l'équilibre des chances et l'intérêt des spectateurs comme celui des joueurs. Elles seront néanmoins nommées “ parties internationales ”<sup>739</sup>. Enfin, en poursuivant l'analyse avec les années 1877 et 1878 qui voient une recrudescence des parties de “ rebot ”, nous remarquons l'attrait dû à la

---

<sup>737</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 11 septembre 1857.

<sup>738</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°3793, du vendredi 31 août 1877.

<sup>739</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8503 des dimanche 29 et lundi 30 août 1897 ou N° 8731, du vendredi 20 mai 1898, par exemple.

lutte sévère entre Halty et Larronde, que nous avons eu l'occasion d'exposer plus haut. Les défis se multiplient, Halty essayant toujours de créer les conditions de sa victoire sur Larronde. Larronde vaincu, les équipes sont modifiées pour continuer à créer le suspense ou parce que chacun y joue son honneur et ses gains. Nous pouvons supposer qu'une certaine frénésie s'est emparée des joueurs, mais aussi des spectateurs.

Au rythme lent du siècle précédent et du début du XIXe siècle, succède ce nouveau rythme, dû en partie à l'existence d'organiseurs privés et publics qui multiplient les parties pour les fêtes locales, dans une surenchère où chacun veut faire aussi bien que la commune voisine, application différente du même esprit de clocher. Une autre cause serait la nature même du "rebot" et l'utilisation du nouvel instrument, le *chistera*<sup>740</sup>. En effet, à la longue, "luzean", les équipes sont de trois ou quatre joueurs dont un seul tient la vedette. C'est le plus fort qui engage du fond avec le gant et le même qui relève les buts lorsque son équipe change de camp. C'est lui qui a l'art des belles courbes, donne en puissance, et prend le plus souvent la pelote. Pour avoir assisté à de nombreuses parties de *laxoa* nous avons pu constater qu'un joueur captait notre attention et nous restait en mémoire : le buteur. Les rédacteurs le confirment, comme ici. Vicente d'Urrugne " qui faisait le principal jeu a été admirable par la sûreté et la beauté de son jeu<sup>741</sup> ". Par ailleurs, au XVIIIe siècle comme avant 1850, un seul joueur est nommé : Perkain contre Azanza par exemple, puis Gascoïna contre Gamio.

Mais au "rebot", comme nous l'avons vu, deux joueurs au moins, puis trois se font remarquer : le "butteur" qui engage à main nue, le joueur de fond, repousseur ou *restador*, qui réceptionne et renvoie les buts quand il est dans le petit camp, puis son aide dont nous avons signalé l'apparition en 1867<sup>742</sup>. L'équipe se nourrit du talent de trois joueurs au moins et le public apprend à admirer le jeu d'équipe, un jeu plus construit. L'instrument rend peut-être la pratique plus aisée.

La puissance étant dorénavant largement secondée par l'efficacité du *chistera*, de plus nombreux joueurs peuvent accéder à l'élite en corrigeant, par l'apprentissage technique, des capacités physiques moins extraordinaires. Nous en voulons pour exemple le joueur de "rebot" le plus talentueux de nos jours qui est un poids plume, d'une taille moyenne<sup>743</sup>. Ainsi, la règle du jeu à place fermée et l'utilisation du *chistera* ont permis à de nombreux joueurs de devenir des champions remarquables. Avec un nombre plus conséquent de champions, les parties peuvent être plus

---

<sup>740</sup> L'auteur date ici de 1865 environ, l'apparition du *chistera*, ce qui correspond à 4 ans près à la date trouvée dans les articles d'époque (1869).

<sup>741</sup> Cf. *Le Mémorial des Pyrénées* N°78 du samedi 30 juin 1855 citant *Le Courrier de Bayonne* N°351, du mardi 26 juin 1855.

<sup>742</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 7 juin 1867 cité au paragraphe " Nombre de joueurs d'une équipe " du I.3.2.2. " Rabet " ou " rebot " ? : " Ce qu'on n'avait point encore vu dans nos contrées, deux excellents joueurs de part et d'autre repoussaient la balle du rebot ".

<sup>743</sup> Frédéric Carricaburu, plusieurs fois champion du Pays basque ou de France dans la spécialité du " rebot ".

nombreuses tout en restant attrayantes car les joueurs composent leurs équipes avec variété, suscitant de la sorte un intérêt renouvelé du spectateur comme du parieur. Tout ceci s'accorde fort bien avec le développement du tourisme sur la côte basque ou à Cambo. Les spectateurs potentiels font aussi vivre le spectacle.

En forme de conclusion, le “rebot” joué face à face utilise des règles complexes, issues de la longue paume, sans gêne aucune pour un public très populaire et rural, passionné par le spectacle et les paris. Les touristes, étrangers aisés des stations balnéaires, sont peut-être déconcertés par cette complexité. En effet, c'est pour le public des non initiés que *Le Courrier de Bayonne* fera paraître quelques explications sur le “rebot” en 1880. Ce jeu, proche de la paume à l'origine, trouve une application d'une totale originalité par l'usage d'un mur, l'inégalité des deux camps et la façon d'engager le point en frappant la pelote à main nue, depuis la frontière entre les camps, pour l'envoyer contre ce mur. Il est le jeu le plus réputé et le plus couru par les parieurs dans la période étudiée, 1850-1882. Il se pratique surtout à la belle saison, en semaine, plutôt le matin. Peu à peu il va agrémenter les fêtes locales, alors qu'il constitue aussi une attraction en soi et déplace alors un public conséquent quand les meilleurs joueurs sont face à face. Ses règles évoluent ainsi que la pelote et les vecteurs de frappe. La gomme élastique prend place peu à peu dans le noyau de la pelote qui est devenue plus légère, environ 125 grammes. Le gant de cuir est d'abord allongé pour augmenter la puissance du jet, puis remplacé vers 1869 par un gant en osier plus léger et plus souple, donc plus maniable et permettant d'être plus performant en maîtrisant la trajectoire de la balle. Mais, parallèlement, un autre type de jeu a cours, dont les règles sont plus simples. Plusieurs joueurs y utilisent le mur en restant face à lui, comme dans le jeu de balle des écoliers et se renvoient la pelote par l'intermédiaire de ce *frontis*<sup>744</sup>. Dans les années 1870, les nouvelles pelotes, plus élastiques grâce à l'ajout de caoutchouc dans leur noyau, ainsi que le nouveau gant d'osier tressé sur une armature de châtaignier, appelé *chistera*, inviteront à aller plus loin dans l'utilisation de ce mur. Jouer face à face demande un grand espace, d'énormes qualités athlétiques pour renvoyer la pelote à 100 mètres, et force l'admiration, tout en renvoyant à la symbolique de la balle/boule soleil. Mais se renvoyer la pelote par l'intermédiaire du mur en restant côte à côte, devient tout aussi digne d'intérêt quand le mur est plus haut, que l'échange est rapide, donnant à voir force et adresse. Le terrain nécessaire diminue de moitié. La vivacité des pelotes et les qualités technologiques du *chistera*, alliées à la technicité des joueurs, transforment le jeu de préau en un spectacle propre à attirer les adeptes du jeu de balle et des paris. Le *blaid* se prépare à supplanter le “rebot”, qui avait lui-même remplacé le vieux jeu de “la longue”.

---

<sup>744</sup> Frontis ou fronton ou mur de frappe qui fait face aux joueurs.

### I.3.2.3. *Blaid* ou balle au mur ?

Que d'évolutions en un quart de siècle, entre 1875 et 1900 ! Le jeu des écoliers ou balle au mur, sorte de jeu de paume<sup>745</sup>, d'autant qu'il se joue à la main<sup>746</sup>, a pris une forme compétitive et le nom de *blaid*, au Pays basque. C'est ainsi que des rédacteurs de la presse sportive parisienne l'entendent. C'est du reste ainsi que de Jouy parlait du "rabot", d'où notre interrogation première sur la nature du "rabot" et l'idée que de Jouy désignait peut-être par ce mot, le jeu de *blaid*.

*La pelote basque dans son principe n'est pas autre que " la balle au mur " ; dans la pratique, elle en diffère quelque peu. Le " fronton " ou mur, a près de 20 mètres de haut, et autant de large, la cour de relance n'a pas moins de 65 mètres de longueur [...] la balle, très lourde, [...] Et puis il y a le gant ou chistera...*

écrit André Foucault dans *La Vie au grand air* le 21 juin 1902, tandis qu'un autre collègue lance, dans la rubrique " La Vie Sportive " de *La Vie Illustrée*, le 8 mai 1903 : " Ce jeu de pelote [...] C'est [...] la *balle au mur* lancée par les bambins groupés par deux quatre ou six [...] et qui a été baptisée : *Blaid* au pays Basque, où elle se joue soit à mains nues, soit avec la *chistera* ". Les deux rédacteurs parisiens tiennent le même discours.

Le *blaid* s'est peu à peu imposé à l'extérieur, sur les places, comme à l'intérieur, dans les trinquets où il a fait disparaître l'un des toits de l'ancien jeu de paume<sup>747</sup>. D'abord joué à main nue, il utilise bientôt le *chistera* ou la *pala*. On lui construit de nouvelles aires, découvertes d'abord, à l'abri des intempéries ensuite, des aires à deux ou trois murs, puis des bâtiments de belle taille, qu'on nomme " murs à gauche " en France, *Jai Alai* en Guipuzcoa<sup>748</sup>, où l'on utilise trois murs pour jouer. Les spectateurs occupent, sur la longueur laissée disponible par le jeu, des sièges distribués en escalier selon le mode des amphithéâtres. Voici augmentée la capacité d'accueil des nécessaires payeurs du spectacle dont les organisateurs ont bien vite vu l'intérêt qu'ils pouvaient tirer de la frénésie populaire le concernant et de l'engouement pour le jeu. Enfin citons les " palais " nommés " *Jai Alai* " ou " *Jai Alai* ", vastes murs à gauches, adoptés sur le vieux continent comme dans le nouveau monde et, plus

---

<sup>745</sup> Les anciens appelaient finalement jeu de paume les jeux de balle ou de ballon, qu'ils se jouent dehors ou dans un tripot.

<sup>746</sup> Rappelons que paume vient du latin *palma* et que le jeu s'est d'abord appelé *pila palmaria*, pelote à la main.

<sup>747</sup> En Argentine, un autre toit, celui du fond sera aussi supprimé, ainsi donc que la galerie placée dessous, appelée dedans au jeu de paume. ce trinquet argentin est aujourd'hui le trinquet officiel pour les compétitions internationales.

<sup>748</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5317 du jeudi 17 mars 1887, annonçant la construction d'une place de jeu de paume, entre Saint-Sébastien et Passages, place pouvant contenir 7 000 personnes et cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5433, du jeudi 4 août 1887, signalant que " le propriétaire créateur du jeu de paume *Jai Alai* de Saint-Sébastien a loué pour un an pour 22 000 pesetas " cette installation afin d'y organiser des parties.

tard, en Chine, aux Philippines<sup>749</sup>... Au XIXe siècle, le *blaid* a en effet franchi l’océan pour enthousiasmer l’Argentine, l’Uruguay, puis d’autres pays des Amériques. Nous allons suivre de près les toutes premières évolutions, en analysant les raisons du succès tardif d’un vieux jeu, les transformations opérées au cours du XIXe siècle et en les comparant, le cas échéant, aux problématiques contemporaines. Nous étudierons les évolutions ultérieures dans le prochain chapitre au paragraphe II.1 dédié aux aires de jeu, car elles sont liées aux constructions d’installations de jeu de nouveaux types, que nous venons de citer.

## Une évolution sur fond de rivalité

La rivalité entre le jeu de “ rebot ” et le jeu de *blaid* s’exprime en 1839 par une inscription sur le fronton de la ville guipuzcoane de Pasajes San Juan : “ *El juego de blé cederá al de rebote 1839* ”<sup>750</sup> selon l’article “ Du jeu de Paume au Trinquet ” in *Monuments historiques*, pp.53-56 (Haritschelhar, 1986)<sup>751</sup>. Par ailleurs, Fondguilhem affirme, en 1892, dans *En Navarre*, p.34<sup>752</sup>, que “ *chaque commune possède son rebot* ”, c’est à dire un mur qui sert pour le *blaid* autant qu’au “ rebot ”<sup>753</sup>. Il parle de jeu “ à la longue ” mais il ne s’agit pas pour autant de l’ancien jeu puisque le “ rebot ” a pris, à cette époque<sup>754</sup>, à la fois la place et le nom du jeu appelé “ longue ” ou *luzea*, dans les provinces basques de France et *laxoa* en Pays basque d’Espagne, comme nous l’avons vu. Ce qui pourra étonner, c’est l’engagement des Souletins dans la formule du *blaid*. En effet, ces ardents joueurs de longue paume ou de “ paume au but long ”<sup>755</sup>, qui ont résisté à l’avènement du “ rebot ”, font tranquillement place au “ *blé* ” si l’on en croit l’article de 1861, où les deux parties programmées pour la fête locale, autrefois dédiée d’abord à “ *la longue* ” le sont au jeu indirect, comme l’indique l’article du *Courrier de Bayonne* du dimanche 4 août 1861 :

“ On lit dans le *Mémorial des Pyrénées* : “ *Avant-hier, à l’occasion de la fête locale de Saint-Palais, l’élite des joueurs de la Soule et de la Navarre s’est rendue sur la place de cette ville pour y disputer des enjeux provoqués* ”

---

<sup>749</sup> Cf. *Bulletin de la SSLA de Bayonne* n°21 janvier-mars 1937, pour l’article de René Croste sur la pelote basque en Chine, p.52 et le II.1.2. du présent ouvrage.

<sup>750</sup> Cf. annexe 6, fichiers 6.14. et 6.15. la photo de l’inscription sur ce mur et la photo du fronton, faites en 2016.

<sup>751</sup> Nous trouvons aussi dans *Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 24 mai 1885 une comparaison entre les deux jeux La partie aura lieu au rebot, comme cela se fait toujours d’ailleurs entre joueurs d’importance. Une concession sera faite le soir à la faiblesse humaine : on jouera une partie de pelote au blaid.... ” p.2.

<sup>752</sup> Cf. texte de Fondguilhem an annexe 7, fichier 7.8.

<sup>753</sup> Nous verrons dans le chapitre II, avec l’étude du vocabulaire, que le mot “ rebot ” désigne le mur de frappe ou frontis autant que le jeu. Il désignera même le mur du fond dans le *Jai Alai*.

<sup>754</sup> Sur la période allant de 1883 à 1898, on rencontre, dans les articles du *Courrier de Bayonne*, une seule partie du vieux jeu *laxoa* ou *luzea* et c’est en 1886 durant les Fêtes basques primées par A.d’Abbadie d’Arrast à Urnieta.

<sup>755</sup> Les Souletins jouaient au *bota luze*, puis furent réputés pour la longue basque ou *luzea*. Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 14 août 1863 : “ On sait que les joueurs de la Basse Navarre et de la Soule excellent à la longue paume et voilà pourquoi, en lançant un défi aux acteurs les plus renommés du Labourd et de l’Espagne, ils ont donné la préférence à cette manière de jouer sur ce que nous appelons le rebot ”.

par deux parties de paume, au blé qui étaient arrêtées. Une foule nombreuse s'est rendue spectatrice de l'adresse dont les joueurs ont fait preuve à cette occasion dans la lutte qui a été soutenue, de part et d'autre, avec une émulation remarquable entre les Navarrais et les Souletins, pendant cinq heures consécutives, par une température très élevée, de 10 heures jusqu'à 3 heures 1/2 de l'après-midi".

Notons que les Navarrais, ardents joueurs de longue, sont présents pour cette partie. Il sera dit aussi que la pelote a relevé la fête locale. Tout le Pays basque, à vrai dire, s'enthousiasmera pour le jeu indirect, mais l'évolution s'étalera sur quelques dizaines d'années, avec un décalage de plusieurs années entre les provinces basques d'Espagne et celles de France, comme nous allons le voir.

- **Une évolution chiffrée**

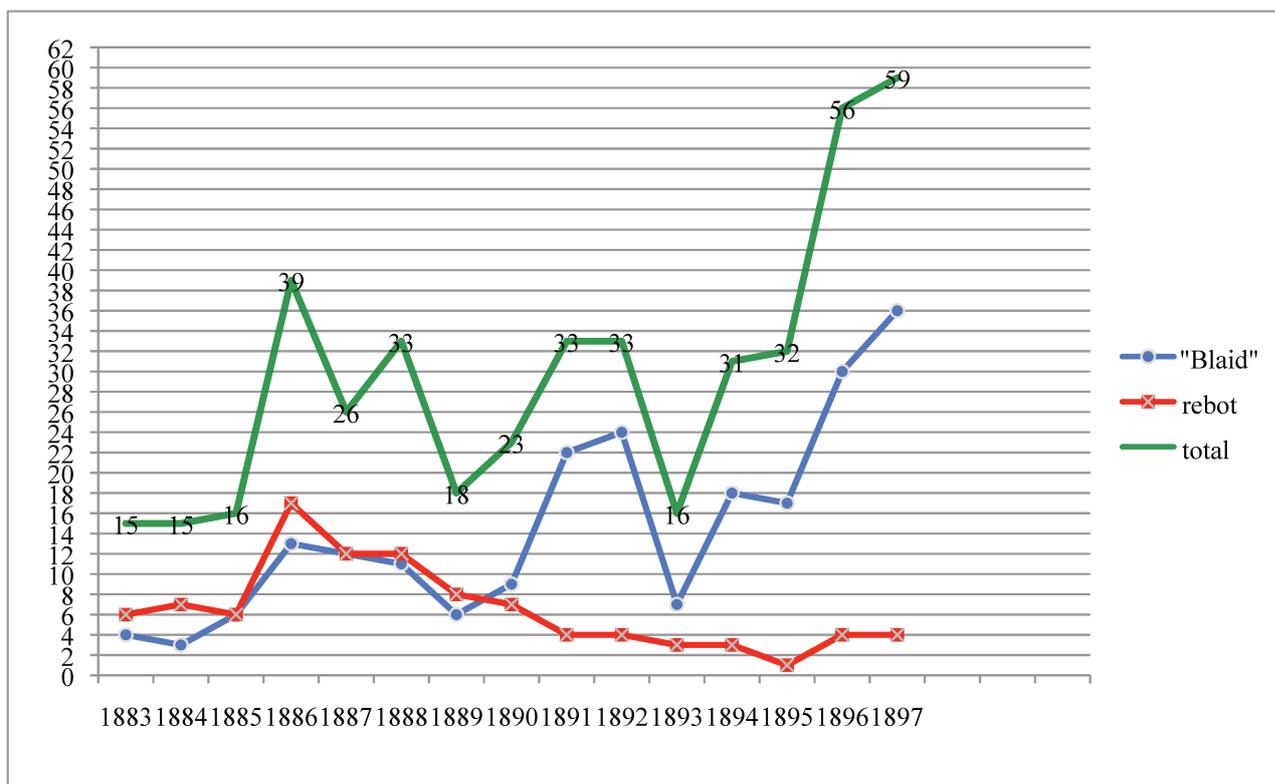
Si le *blaid* entre en compétition avec le "rebot" dès 1839 - voire avant, en Guipuzcoa -, nous avons vu dans le paragraphe précédent que le "rebot" tient la vedette en Labourd, au moins jusqu'en 1882, date de la fin de l'étude de notre mémoire de master. De fait, la lecture suivie du *Courrier de Bayonne* sur les années 1883 à 1898 montre que le "rebot" prime jusqu'en 1886. Nous pouvons le voir sur le graphique ci-après où nous avons porté le nombre de parties de "rebot" annoncées, suivant les années, pour construire la courbe rouge. La courbe bleue est obtenue avec le nombre de parties de *blaid* annoncées. Le total des parties annoncées comprend également les parties en trinquet et les parties de pelote ou paume sans autre précision. Il est représenté par la courbe verte. Ainsi nous obtenons une comparaison entre les différentes pratiques<sup>756</sup>. Précisons bien que notre analyse est réduite au corpus étudié : les numéros du *Courrier de Bayonne* conservés à la médiathèque de la ville.

Revenons quelques instants sur la prépondérance du "rebot". Sur le graphique ci-dessous nous observons une recrudescence de parties de "rebot" de 1886 à 1889. C'est un phénomène à relativiser car il est dû à deux organisations privées. Le jeu Morin est construit à Biarritz en 1885<sup>757</sup>, le jeu Solet est la réponse bayonnaise à cette réalisation biarrote, avec une inauguration en 1886. Les sociétés gérant ces "*Jeux de Paume*" vont organiser de grandes parties de paume payantes, souvent internationales, des parties - spectacles très fréquentées par les touristes et la haute société en vacances à Biarritz ou quelques souverains y séjournant à l'occasion.

---

<sup>756</sup> Afin de ne pas fausser l'étude, nous n'avons pas tenu compte, dans la courbe de *blaid*, des parties annoncées ou relatées lorsqu'elles avaient lieu en Argentine ou lorsqu'elles concernaient uniquement des joueurs des provinces d'Espagne, notamment dans les organisations de *Jai Alai*. En effet il y avait beaucoup plus de parties dans ces lieux et les chiffres alors relevés ne permettraient pas de rendre compte de la réalité. Nous avons tenu compte des parties en France, périmètre retenu pour l'étude du phénomène, faute d'avoir assez de données pour l'étudier en Espagne, avec l'organe de presse étudié. Il resterait à définir un quotidien conservé sur un assez grand nombre d'années à Saint-Sébastien et à Bilbao, pour étudier ces corpus et compléter ainsi notre étude.

<sup>757</sup> Il sera détruit en 1907, comme quelques frontons de Biarritz, cédant à la pression immobilière, celui des Halles en fit aussi les frais auparavant.



Graphique n°2. Evolutions comparées du *blaid* et du " rebot " entre 1883 et 1897.

Mais ces organisations ne durent pas, pour cause de désastre financier en ce qui concerne Solet<sup>758</sup>. En 1889, seules deux parties de " rebot ", l'une en mars, en l'honneur de la reine d'Angleterre qui va y assister, et l'autre en mai pour fêter le centenaire de 1789, ont lieu à Biarritz. En 1890, une seule partie est annoncée à Biarritz. Quant au jeu bayonnais des Allées Marines, remis en état en juin 1888<sup>759</sup>, il n'est plus utilisé après cette année-là, le lieu étant finalement dévolu aux courses de taureaux, après un partage de trois ans entre taureaux et " rebot ". Ce succès éphémère des organisations des Jeux de Biarritz et de Bayonne gonfle donc un peu artificiellement nos statistiques. Nous rappelons que durant la période précédemment étudiée<sup>760</sup>, une société d'amateurs avait aussi organisé des parties de " rebot ", payantes et souvent internationales, après avoir construit un jeu de paume à Biarritz, mais là encore ce fut pour quelques années, entre 1853 et 1857, d'abord, puis en

<sup>758</sup> Cf. *Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, partie non historique, tIII, Décembre 1886 : " Les arènes Solet sont en plein marasme financier " (paume, taureaux, mongolfière, tout vire mal, explique l'auteur).

<sup>759</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5694, du mercredi 13 juin 1888 annonçant " une belle partie de pelote ", à jouer le dimanche 17 juin à trois heures " aux Allées Marines complètement restaurées ".

<sup>760</sup> Période 1852-1882, pour notre mémoire (Mourguy, 2011).

1862 et 1863<sup>761</sup>. Ceci nous invite à considérer maintenant, le nombre de parties de “rebot”, dans les villes traditionnellement organisatrices, pour avoir une idée de l'évolution du phénomène. Ce nombre passe d'une moyenne de 6-7 entre 1882 et 1890 à une moyenne de 3-4 de 1891 à 1898.

L'événement n'est donc pas tant la perte du “rebot”, lequel s'affaiblit certes (diminution de moitié du nombre de parties) mais se maintient peu ou prou<sup>762</sup>, que l'importance prise par le *blaid*, progressivement jusqu'en 1890, puis de manière explosive en 1891.

Plus tard néanmoins, C. Béguin considérera, en 1899, que “le plus ancien jeu est maintenant à peu près complètement délaissé” et que “parmi les jeunes joueurs dans le pays Basque français, on ne trouverait plus les éléments nécessaires pour organiser une partie. / Le rebot ne se joue plus guère que dans quelques villages du Guipuzcoa<sup>763</sup>...”. Il semble donc que le vieux jeu se soit perdu après 1897<sup>764</sup> sauf en Guipuzcoa où cependant il s'était d'abord éteint pour quelques années, voir plus loin. Mais l'auteur exagère sans doute un peu, bien que la fête patronale de 1899 à Saint-Jean-de-Luz comporte deux parties à *chistera* et aucune au “rebot” car il subsiste encore des parties de “rebot”. Nous trouvons aussi un peu plus loin dans cet article, une explication pour le moins curieuse à l'abandon du “rebot”. Béguin pense que “Le *chistera*, qui [...] a une étonnante portée de parfois 200 mètres a contribué à la décadence du jeu de “rebot” en le rendant impossible sur les petites places”. Effectivement, il y devient plus dangereux, mais les grandes parties de “rebot” ne se jouaient que sur de grandes places et nous verrons plus loin que les parties à grand *chistera* utilisent 100 mètres de longueur.

Il faut sans doute chercher l'évolution vers le *blaid* dans le plaisir des joueurs, des parieurs et des spectateurs<sup>765</sup>, ou encore dans les recettes encaissées par les organisateurs, plus que dans des raisons de sécurité ou d'impossibilité de jouer. Quoi qu'il en soit, il y aura bien plus de parties de *blaid* par an, qu'il n'y a jamais eu de parties de “rebot”. D'abord limitées à moins de six parties par an jusqu'en 1885, les annonces de parties de *blaid* dépassent la dizaine en 1886, pour la première fois, et se maintiennent à une moyenne de 10,4 par an jusqu'en 1890, tandis que la moyenne monte à 22,6 entre 1891 et 1897, avec une augmentation de 117% entre ces deux dernières périodes.

A partir de 1891, où quatre parties de “rebot” sont annoncées pour 22 parties de *blaid*, dont 3 à main nue, 6 à *chistera* et 13 sans autre précision, le *blaid* s'impose comme la distraction la plus

---

<sup>761</sup> Il semble que ce type d'organisation ne perdure pas en Pays basque de France, alors qu'en Pays basque d'Espagne, elles prospèrent. Nous verrons comment la situation évolue au XX<sup>ème</sup> siècle, tout en restant bien différente au nord et au sud dans les paragraphes IV.2. et IV.3.

<sup>762</sup> A la différence de la longue paume ou *laxoa* ou *luzea*, qui s'est à peu près perdue puisque entre 1883 et 1898, une seule partie de ce type est annoncée.

<sup>763</sup> Cf. article “Le jeu de pelote basque” dans *l'Illustration* N°2961, du 25 novembre 1899, pp.346-347.

<sup>764</sup> Nous avons en effet trouvé des annonces de parties de “rebot” en 1897.

<sup>765</sup> Voir à ce sujet, le paragraphe sur les motivations et la conclusion de notre mémoire (Mourguy, 2011).

courante pour les fêtes patronales. Cette année-là, la commune d'Urrugne n'organise pas de partie de "rebot" pour sa fête locale mais une partie de *blaid*. Le fait mérite d'être souligné car Urrugne a, jusque là, maintenu sans faille la tradition de la partie de "rebot" le lundi des fêtes patronales, depuis la première organisation festive d'Antoine d'Abbadie, en 1851. L'année suivante, Sare, autre place forte du jeu et haut lieu des fêtes basques, abandonne à son tour le "rebot". Poursuivons avec l'année 1892 où 24 parties de *blaid* dont 12 à *chistera*, cinq à main nue et sept sans autre précision, sont annoncées, contre quatre parties de "rebot". L'année 1893 semble être une petite année pour la pelote. En effet, une partie de "rebot" y est organisée à Irun et sa revanche est prévue à Sare, fin août. Larressore et Ustaritz voient s'opposer leurs "rebotistes". Trois parties de "rebot" sont mentionnées face à sept parties de *blaid*, dont la montée en puissance, en comparaison avec la fréquence du "rebot" se confirme et va s'accroître, comme l'indique la courbe bleue du graphique, qui se passe d'autre commentaire.

Il nous faut donner une précision à propos de l'analyse chiffrée. A partir de 1890, les articles se multiplient et les parties de *blaid* se font plus nombreuses, réparties sur un bien plus grand nombre de communes. D'une dizaine d'articles concernant la pelote par an, en moyenne, sur les années 1852 à 1882, *Le Courrier de Bayonne* passe à l'annonce de près de 20 parties en moyenne dans les années 80, puis il en couvre près de 35 dans les années 90. Ce phénomène est, pour une part, dû à une augmentation du nombre de numéros parus. En effet, *Le Courrier de Bayonne* paraît d'abord le dimanche, puis aussi le jeudi en 1852, quatre fois par semaine à partir de 1856 et six fois par semaine à partir de 1887.

Mais ce n'est pas la seule raison, puisque l'année 1886 mentionne déjà 39 parties de pelote, tandis que 1893 en indique seulement 16. Nous comptons 56 parties en 1896 et 59 en 1897. Il faut bien conclure que, à partir de 1890, la pelote basque prend un essor extraordinaire avec le *blaid*, formule plébiscitée par les joueurs et les spectateurs, comme par les villes organisatrices, qui se font toujours plus nombreuses. D'une moyenne de 5,5 villes citées par an, entre 1852 et 1882, on passe à une moyenne de 12 villes citées entre 1883 et 1898, sachant qu'après 1893, 13 villes au moins et un maximum de 18, sont nommées chaque année, tandis que de 1883 à 1893 on ne dénombre que 6 à 16 villes comme théâtre de parties de pelote.

- *Deux pays, deux vitesses*

Nous avons remarqué que les provinces du Pays basque péninsulaire ont été les premières à délaisser le "rebot" au profit du *blaid* comme le disent les rédacteurs ou plus précisément à développer le *blaid*, en partie au détriment du "rebot", selon notre observation. Dès 1886, un

rédacteur du *Courrier de Bayonne* le remarque dans un article du 29 septembre<sup>766</sup>. Il se félicite que le “ rebot ” soit bien vivace en France et il en fait un éloge appuyé. Mais, d’après Béguin (1899b), cette vivacité ne durera pas beaucoup plus de dix ans et c’est en Guipuzcoa qu’on trouvera de nouveau des joueurs en 1899<sup>767</sup>.

En 1884, deux joueurs des provinces d’Espagne, *el Chiquito de Eibar* et *el Vera*<sup>768</sup>, partent pour Buenos Ayres enrôlés pour 16 parties contre 3 000 francs<sup>769</sup>. Un membre de la colonie basque, laquelle “ a conservé le culte du jeu de paume ” les a remarqués<sup>770</sup>. Il est venu ces derniers temps dans les provinces basques espagnoles chercher des joueurs, nous apprend un rédacteur<sup>771</sup>. Or, à Buenos Ayres, on va jouer au *blaid*. Et le choix s’est donc porté sur des joueurs experts en ce domaine. Ils ne sont pas de France, ce qui est un signe.

Bientôt, il faudra que les joueurs français endossent des défaites dans les parties internationales. En 1887, dans un compte rendu d’une partie de *blaid* qui s’est déroulée à Biarritz l’après-midi du 14 juillet, le rédacteur est obligé de constater la supériorité des trois joueurs “ espagnols ” *Le Manchot*, *Velloqui* et *le Borgne* de Villabona, sur les joueurs français, *Chilhar* de Souraïde, *Vicente* et *Harispe*, de Guéthary, battus par 60 à 29 devant 1200 spectateurs. Et il conclut “ *Avant de se mesurer à nouveau, les joueurs français devront s’essayer davantage aux parties de blaid qu’ils ont négligées, depuis trop longtemps déjà*<sup>772</sup> ”. En effet, les joueurs espagnols sont passés à la vitesse supérieure et persévèrent avec l’appui du public et dans une organisation qui les rémunère et en fait des professionnels. Nous apprenons qu’en 1888, outre Pyrénées, “ *les parties de blaid jouissent en ce moment [...] d’une faveur qui ne fait que croître. On ne se borne plus à jouer le dimanche[...] et il y a toujours des amateurs...* ”<sup>773</sup>.

Le rédacteur du 24 avril 1889 observe une amélioration dans le jeu des Français partis faire leurs preuves à Montevideo en Uruguay, où leurs performances sont relatées. Il admet “ *qu’ils n’ont*

---

<sup>766</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N°5213, 36<sup>e</sup> année du mercredi 29 septembre 1886. “ La partie de blaid n’est pas en grande vogue parmi nous, tandis qu’elle est en faveur marquée chez nos voisins. A chaque instant, on apprend quelques nouveaux défis et les partisans de ce jeu se transportent d’une place à l’autre pour suivre les maîtres et applaudir leurs prouesses ; les frères Brau, *el Chiquito de Eibar*, *Mardura*, *Elicegui*, *Baltazar*, *Melchor*, *Portal*... L’enthousiasme est tellement grand qu’un journal spécial, *el pelotari*, a été créé pour rendre compte de ces parties et discuter le mérite des joueurs. Le blaid ne jouit pas de ce côté ci de la Bidassoa du même prestige. C’est le rebot qui est ici en honneur... le rebot est le jeu des grandes réunions populaires... ”

<sup>767</sup> Cf. *Illustration* du 25 novembre 1899, p.346.

<sup>768</sup> Peut-être *Vega*, car l’encre est un peu effacée dans l’article.

<sup>769</sup> Dans *Le Courrier de Bayonne*, N° 4918 du dimanche 9 novembre 1884 on lit aussi “ *Chiquito de Eibar et Vera à qui leur Barnum offre 6000 et 3000 pesetas pour 12 parties* ”. L’information est modifiée ou se précise... Un autre article vient confirmer ces dernières données dans *Le Courrier de Bayonne*, N°6398 du mercredi 8 octobre 1890.

<sup>770</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N°4913 du mercredi 29 octobre 1884.

<sup>771</sup> *Ibid.*

<sup>772</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N°5418, du dimanche 17 et lundi 18 juillet 1887.

<sup>773</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N°5765, du Jeudi 6 septembre 1888.

pas la connaissance du jeu de *blaid* comme l'ont les Espagnols, mais ne tarderont pas à l'acquérir<sup>774</sup>. Cependant, lors d'une partie de *blaid* à Biarritz, le narrateur constate que le renommé Chilhar n'a pas progressé en Amérique autant qu'on le disait. " Il n'a pas appris ou néglige les roueries du jeu, ne dérouté pas ses adversaires en apportant la variété dans ses pratiques "<sup>775</sup>. Nous comprenons que l'honneur sera bientôt en jeu et que les Labourdins ne vont pas supporter d'être les grands vaincus de toutes les parties internationales. Les rédacteurs du très conservateur *Courrier de Bayonne*, eux-mêmes, montrent le désir de voir les joueurs français répondre au jeu des Espagnols et les gagner sur leur terrain, le terrain du *blaid*. Ce vœu sera exaucé et les joueurs basques des provinces de France vaincront leurs voisins d'outre Bidassoa.

Plus tard, les provinces d'Espagne voudront revitaliser le "rebot", comme en témoigne un rédacteur du *Courrier de Bayonne*<sup>776</sup>, et comme en témoignent, premièrement, diverses parties de "rebot" organisées à Irun en 1893<sup>777</sup>, à Saint-Sébastien en 1894<sup>778</sup>, à Vera en 1897<sup>779</sup>, deuxièmement la participation des joueurs basques espagnols aux parties de "rebot" qui sont toutes internationales en 1896 et 1897, ou encore, troisièmement, le défi lancé par quatre joueurs renommés d'Espagne aux quatre plus forts joueurs français, à jouer sur la place d'Urrugne en 1898<sup>780</sup>. La rivalité n'est donc qu'une expression de la réalité plus complexe de la pelote.

De fait, comme nous le verrons, bien des joueurs aiment à la fois le "rebot" et le *blaid*. Au XXe siècle, un brillant journaliste, Enrike Abril, remettra le "rebot" à l'honneur chez nos voisins guipuzcoans. Le tournoi international de "rebot" Enrike Abril est organisé chaque année, depuis 1963 en Guipuzcoa entre des équipes du Pays basque de France et d'Espagne. Après avoir concerné les villes de Zubietta et Billabona, il s'est étendu à Oyarzun en 2007. Finalement, c'est au nord de la Bidassoa que le jeu s'est le mieux maintenu, tandis que le jeu le plus ancien, le *lacho* a repris lui, dans la vallée du Baztan. A chaque Pays, là encore, son jeu de prédilection.

En Pays basque de France, même si le *blaid* finit par s'imposer, le souci du "rebot" est récurrent. Nous l'avons déjà signalé. Des voix ne manquent donc pas de se faire entendre dès 1897 à

---

<sup>774</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N°5955, du mercredi 24 avril 1889, déjà cité.

<sup>775</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N°6064, du mardi 27 août 1889.

<sup>776</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, du jeudi 30 août 1894 à propos des fêtes basques de St-Jean-de-Luz : " nous regrettons de ne plus voir figurer dans le programme ces belles parties de paume au rebot qui en faisaient autrefois l'éclat, surtout aujourd'hui où un mouvement en leur faveur se prononce en Espagne "

<sup>777</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N°7266, du mercredi 9 août 1893.

<sup>778</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N°7574, du vendredi 10 août 1894.

<sup>779</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, du mercredi 28 juillet 1897.

<sup>780</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N°8815, du lundi 29 août 1898.

ce propos, sept ans à peine après l'envol du *blaid*. Des articles s'en font l'écho<sup>781</sup>. C'est même une affaire qui préoccupe les édiles, puisque dans *Le Courrier de Bayonne* du 19 août 1897 on peut lire :

“ On prête à Monsieur le maire de Saint-Jean-de-Luz, l'intention de réunir dans sa ville un congrès de maires basques pour arriver au relèvement du vieux jeu de paume français : le rebot. Le fait est que cette restauration s'impose. Le jeu de blaid n'a pas la grâce du rebot [...] Nous souhaitons que M. Goyenette réussisse dans la campagne qu'il entreprend pour rendre au rebot son ancienne et légitime supériorité. ”

Il est donc clair que le “ rebot ” subsiste, à côté du développement fantastique du *blaid*, avec peu de parties organisées mais cela correspond assez à la nature de ce vieux jeu qui mobilisait les foules sur quelques parties par an. En témoigne un rédacteur du *Courrier de Bayonne*, le 29 juillet 1897<sup>782</sup>. Aussi l'affirmation de la disparition du jeu, sous la plume de Béguin, dans l'*Illustration* du 25 novembre 1899, nous paraît-elle exagérée. Le jeu est néanmoins en déclin et fort peu pratiqué.

- *Hypothèses pour expliquer le retard français*

Les joueurs français, cependant, se montraient au *blaid* depuis des années. En effet, en 1851, avec la première fête basque initiée par Antoine d'Abbadie d'Arrast, le premier jour, dimanche, est réservé à la religion. Puis, la partie principale, de “ rebot ”, a lieu le lundi, mais le lendemain, une partie de *blaid* à main nue est aussi programmée. Il est vrai que les grands joueurs de la première moitié du siècle ne se montrent pas au *blaid*<sup>783</sup>, jeu mésestimé. Ainsi en est-il du fameux Gascoïna, chanté depuis sa célèbre victoire à Irun en 1846 jusqu'à ses derniers lauriers en 1854. Mais la génération de Jean-Baptiste Halty, cité de 1865 à 1880, ne dédaigne pas le *blaid*. Dès 1860, une partie de *blaid* peut tenir le spectacle à Cambo<sup>784</sup>. Cependant, Ganichon Larronde, joueur des années 80-90, s'est mis tardivement au *blaid*<sup>785</sup>. La réalité est donc, là aussi, complexe. Comment s'explique alors cette si lente ascension du *blaid*, puis cette explosion en 1891 ?

Le *blaid* est de plus en plus présent. Dans les articles du *Courrier de Bayonne*, on rencontre, en 1873, deux parties de *blaid* jugées intéressantes, l'une à Sare et l'autre à Cambo<sup>786</sup>. De plus, si à Sare en 1873, “ la grande partie [a lieu] à 10h du matin et la partie de *bleid* à 3h ”<sup>787</sup>, en 1875, c'est le

---

<sup>781</sup> Cf. plus loin le paragraphe Observations et ressentis des témoins.

<sup>782</sup> Cf. texte complet en annexe 7, fichier à cette date 1897/08/19.

<sup>783</sup> Les rédacteurs de l'*Eskualduna* insistent sur ce point dans l'article du 14 septembre 1894, déjà cité.

<sup>784</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 3 juin 1860 : “ C'est par une brillante partie de blé que va être inauguré le jeu de paume pour la belle saison de 1860. Le défi a été jeté par Jean-Baptiste Hardoy de Cambo et Intachoco de Souraïde, à deux des meilleurs joueurs du Labourd. Mardi prochain, 5 juin, cette partie sera jouée sur la magnifique place de Cambo ”.

<sup>785</sup> En effet il est écrit dans *Le Courrier de Bayonne*, N°6710, du jeudi 15 octobre 1891 : “ [...] Ganichon Larronde de Sare, qui, pour avoir commencé tard à jouer au *blaid*, a une volée et une précision dans ses coups que tout le monde admire ”.

<sup>786</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N° 3179, vendredi 26 septembre 1873.

<sup>787</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, du vendredi 19 septembre 1873.

contraire car la partie de blaid a lieu le matin et la partie de “ rebot ” l’après-midi, toujours à Sare<sup>788</sup>. Même s’il ne s’agit pas de la partie principale de “ rebot ”, cette inversion reste significative. A Saint-Jean-de-Luz, on parle d’organiser une partie de blaid l’après-midi du “ rebot ” en 1874<sup>789</sup> puis, en 1876, la partie de blaid est d’office inscrite au programme des fêtes<sup>790</sup>. En 1875, Cambo fête la Pentecôte, non plus avec une partie de “ rebot ”, mais avec une partie de blaid<sup>791</sup>. Ainsi, le blaid plaît mais ne parvient pas à s’imposer, contrairement à l’évolution outre Pyrénées.

Le choix des pelotes, d’une part, et l’adoption du *chistera* pour jouer au blaid, d’autre part, pourraient expliquer cette brillante et soudaine réussite, après de longues difficultés à s’imposer.

En effet, en Espagne, les pelotes sont plus vives grâce à l’élastique, comme nous l’avons déjà signalé, ce qui donne au jeu de blaid une autre allure et un autre intérêt, si nous en croyons les témoignages des rédacteurs. La vivacité, l’adresse ont toujours été très appréciées des spectateurs, ainsi que la puissance. Considérons une remarque datée de 1891 : “ La partie, commencée avec une pelote trop molle, est devenue très intéressante ensuite avec des pelotes plus vives, et a permis d’admirer les grands coups de Béhéran, de Louhossoa, et l’adresse de Bordarampe, de Hasparren<sup>792</sup>... ”. Le changement de pelote, pour des pelotes vives, est bien la raison de l’intérêt de la partie. Les qualités des joueurs s’en trouvent renforcées, mises en valeur.

L’adoption des pelotes vives, plus tardive en France qu’en Espagne, semble donc bien pouvoir expliquer la percée de ce jeu, d’abord en Espagne, puis avec un certain retard, en France. Précisons encore. Nous savons que Zumarraga prolonge sur la gauche, le retour (petit mur), du fronton du “ blé ” en 1853, le jeu de *blaid y* est donc assez fréquent pour justifier ces frais de construction. Le choix du côté gauche s’explique vraisemblablement par la difficulté qu’il ajoute avec la nécessité de jouer de la main gauche pour la majorité des joueurs qu’on imagine droitiers. On jouera sur cette place en 24 points à main nue, à *gante*, à *chistera* ou à *pala*, en 1881 alors que le *blaid* perce en Pays basque de France en 1891, dix ans plus tard. Nous développerons ces évolutions des constructions pour le jeu un peu plus loin.

Un autre élément interviendra, en Espagne, après l’adoption des pelotes vives et, en France, plus tardivement donc, c’est l’instrument fantastique de propulsion qu’est le *chistera*. Il ne pouvait qu’amplifier les progrès du *blaid*. Citons à ce propos un rédacteur admiratif et sensible à la beauté de cette modernité du blaid à *chistera* en 1889 : “ les échanges de balles entre Chilhar et Louhossoa ont

---

<sup>788</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N° 3486 du lundi 13 septembre 1875.

<sup>789</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 3295, du mercredi 24 juin 1874.

<sup>790</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 3604, du mercredi 14 juin 1876.

<sup>791</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 3435, du dimanche 16 mai 1875.

<sup>792</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 6704, du jeudi 8 octobre 1891.

dépassé des plus beaux coups que nous ayons vu à la longue<sup>793</sup> ». Nous voyons que le *blaid* a acquis, avec cet instrument, la possibilité de concurrencer le “rebot”. Pour les mêmes raisons de beauté du spectacle et de puissance propre à susciter l’admiration, l’emploi du *chistera*, mentionné quatre fois en 1890 mais 17 fois en 1897, semble expliquer, en sus de la vivacité des pelotes, la soudaine progression dans les provinces de France du jeu ancien des écoliers, devenu jeu original par ses règles, la qualité des pelotes et l’emploi d’un instrument né au Pays basque.

D’autres causes viennent s’ajouter à ce succès, d’abord la construction de nouvelles places aux murs toujours plus élevés<sup>794</sup>, bien qu’ici les deux phénomènes – succès du *blaid* et construction – interagissent, puis, bien sûr, la nécessité de pouvoir défier et vaincre les joueurs des provinces d’outre Bidassoa, comme nous l’avons vu dans les commentaires, cités ci-dessus, des rédacteurs du *Courrier de Bayonne*.

Enfin l’opportunité de partir pour l’Argentine ou l’Uruguay avec un bon contrat n’est pas à négliger non plus<sup>795</sup>. Là-bas, les impresarios organisent des parties de *blaid*. C’est donc d’abord aux joueurs espagnols, experts en *blaid* que des propositions alléchantes seront faites, en 1884. Les Français attendront 1888 pour qu’on les sollicite. Et ils se rendront, non à Buenos Ayres, mais à Montevideo<sup>796</sup>, moins renommée. L’ascension du *blaid* correspond aussi aux échanges entre l’Argentine et l’Uruguay d’une part et, d’autre part, les provinces basques. Nous étudierons plus précisément ces évolutions dans un paragraphe ultérieur qui traite de l’expansion géographique. A Neuilly, le premier fronton construit en 1899 ou peu avant comporte un mur de gauche avec des traits verticaux et des traits au sol, comme dans les frontons espagnols<sup>797</sup>. La mode “espagnole” y perdurera avec des champions régulièrement invités dans les parties de spectacle alors que peu de Français y joueront, en comparaison.

Faut-il conclure avec Julien Vinson que le jeu basque est un “jeu purement espagnol” qui diffère par de simples détails du grand jeu de Paume français si connu aux deux derniers siècles ? (Vinson, 1882 : 103). Nous ne pouvons être d’accord avec cette vision qui, par ailleurs, se comprend venant d’un linguiste. En effet, le vocabulaire des jeux de paume/pelote est, en grande partie, issu du castillan, tant pour le vieux jeu de “rebot” que pour le *blaid*, comme nous le verrons plus

---

<sup>793</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5955, du mercredi 24 avril 1889, déjà cité.

<sup>794</sup> Cf. II.1. Comme en Guipuzcoa et en Biscaye, le développement passe par la construction de frontons ici, avec murs à gauche, outre Pyrénées.

<sup>795</sup> Dans *Le Courrier de Bayonne*, N°5981, du 24 mai 1889, nous lisons : “ Les joueurs de pelote qui ont un certain relief obtiennent à Buenos Ayres des engagements plus élevés que les appointements d’un préfet. Luis Salsamendi 25 000 pesetas, Antonio Egües 20 000 pesetas [...] Francisco Altamira 15 000 ... ”.

<sup>796</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5803, des dimanche 21 et lundi 22 octobre 1888 : “L’Espagne seule semblait apte à pourvoir les places de la Plata. Des Basques français de Montevideo ont voulu ont voulu mettre en relief leurs compatriotes...Le paquebot emporte aujourd’hui Chilar, Larralde...”.

<sup>797</sup> Cf. photo du fronton en annexe 11, fichier 1900-Vie gd air, dans un article de *La Vie au grand air*.

particulièrement dans le paragraphe II.2 dédié au lexique. Mais l'étude des jeux montre, au contraire, une grande différence entre le nord et le sud des Pyrénées, depuis les temps anciens jusqu'à ce jour. Ceci est vrai, que ce soit au niveau du développement des spécialités, des pelotes, des instruments, des règles de jeu ou de la configuration des aires de jeu de prédilection, comme le montrera la suite de ce paragraphe sur le jeu de *blaid* ainsi que la première partie du chapitre suivant II.1.

- *Observations et ressentis des témoins*

De loin en loin, des articles se relaient pour évoquer les évolutions du jeu, des instruments et des pratiques, en particulier la différence entre les provinces de France et celles d'Espagne<sup>798</sup>.

Durant l'année 1897, une dizaine d'articles suivis, mais non signés, ont pour objet LE JEU DE PAUME, titre en capitales d'imprimerie<sup>799</sup>. L'auteur y déplore le désintérêt de ses contemporains pour le "rebot", désaffection qu'il date d'il y a dix ans. Nous voyons que l'estimation de ce rédacteur n'est pas tout à fait juste, si l'on se réfère à l'auteur de l'article du 29 septembre 1886, parlant de l'attrait des Français pour ce jeu, mais exagérée de quatre ans, selon notre étude.

L'auteur de 1897 montre Sare et Hasparren du doigt, car ces villes, longtemps restées des bastions du "rebot" ont aussi fini par céder au *blaid*. Il semble ignorer Urrugne et les villes d'outre Bidassoa attachées au jeu de "rebot". Le rédacteur a bien remarqué certaines qualités propres au *blaid*<sup>800</sup>, fait état de quelques raisons occasionnant l'intérêt pour le *blaid* et l'abandon du "rebot", mais il reste un fervent défenseur du "rebot" qui, pour lui, présente beaucoup plus de diversité et donc d'intérêt dans les coups, le jeu, la dynamique de la marque ou les rebondissements. A contrario il trouve, dans une partie de *blaid*, "toujours la même monotonie des mêmes coups très peu variés que l'on a comparés au tic-tac d'un moulin<sup>801</sup>".

Il fait allusion à la complexité des règles de "rebot" qui, pour les étrangers instruits par une personne avertie, n'est pas, loin s'en faut, un obstacle à l'attrait du jeu, selon lui. Il va jusqu'à proposer des solutions pour faire revivre le "rebot", y compris dans l'aménagement des aires de jeu<sup>802</sup>. Notons que ces propositions d'aménagement de l'aire seront en partie écoutées, en témoignent les places de "rebot" actuelles.

---

<sup>798</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5212, du dimanche 25 et lundi 26 septembre 1886 : " depuis quelques temps en Espagne et notamment à Azpeitia, des joueurs émérites pratiquent le blaid ici fort délaissé..." , ou N° 5213 du mercredi 29 septembre 1886 déjà cité.

<sup>799</sup> Cf. en annexe 9 la photocopie de ces articles à leurs dates : 1897-07-18 à 1897-08-04.

<sup>800</sup> Dans *Le Courrier de Bayonne* du 21 juillet 1897, nous lisons : " Ce coup de revers du *chistera* est quelque chose de formidable qui donne au jeu de blaid même à un seul mur un éclat tout particulier. [...] Le coup de revers au *chistera* relancé souvent de la volée aussi aisément que du bond, à un éloignement de 50 à 60 mètres, par un joueur exercé, est quelque chose de formidable et d'une raideur de précision stupéfiante "

<sup>801</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 23 juillet 1897, en annexe 9, fichier à la date.

<sup>802</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 27 juillet 1897, en annexe 9, fichier à la date.

Si les propos de ces articles rejoignent nos constats dans l'ensemble <sup>803</sup>, l'auteur semble moins bien renseigné en ce qui concerne le vieux jeu de *lacho*. C'est assez logique puisque le jeu s'est perdu en Labourd dans les années 50. Notre auteur ne l'a sans doute pas connu et il rapporte ce qu'on lui en a dit. Aussi semble-t-il ignorer qu'on a toujours engagé du fond du jeu avec le gant. Il a l'air de penser qu'on a toujours engagé à main nue, de plus ou moins loin. Il ignore également que le nombre de joueurs d'une équipe n'a pas toujours été de cinq au "rebot" <sup>804</sup>. Ceci est particulièrement intéressant pour notre choix de méthode. En effet, l'auteur est fiable sur une durée d'un peu moins de dix ans. Ceci nous montre qu'il est plus prudent de ne pas faire confiance sur une période plus longue, aux témoignages lus.

Les rédacteurs du *Courrier de Bayonne* s'exprimaient déjà avant avec des accents nostalgiques mais sans désespoir comme en 1896 : " l'antique jeu de longue paume paraît pour le moment passé de mode <sup>805</sup> ". Ils continueront à exprimer leur certitude quant à l'identité du jeu, comme en 1897, lors des fêtes basques de Saint-Jean-de-Luz où, voyant programmée une partie de "rebot", ils sont "heureux de voir revivre ce jeu qui a malheureusement tendance à disparaître bien qu'il soit dans le vrai sens du mot le jeu national des Basques" <sup>806</sup>. Le lendemain, ils argumentent : " Le jeu de *blaid* n'a pas la grâce du rebot. C'est à deux mains et avec tout l'effort de la colonne vertébrale que la balle doit être renvoyée. La ligne est raide et le coup est dur ; au rebot la balle vole, agile, et ne frappe pas brutalement le mur. " <sup>807</sup> Notons qu'il s'agit donc du jeu de revers, pratiqué plutôt au grand *chistera*.

Dans le registre à la fois de la nostalgie et de l'attachement aux traditions qui constituent une identité, il faut aussi citer les auteurs de l'*Eskualduna* du 16 septembre 1892 <sup>808</sup>. En 1894, avec deux articles intitulés PILOTAZ les 14 et 21 septembre 1894, le rédacteur de l'*Eskualduna* se lamente sur la mort prévisible du jeu de "rebot" et le compare au *blaid* <sup>809</sup>. Nous avons vu que, peut-être grâce à de tels mouvements d'attachement au jeu de "rebot", comme jeu identitaire, le "jeu national" a perduré jusqu'à nos jours <sup>810</sup>.

---

<sup>803</sup> A savoir, premièrement à peu près sept ans de perte de vitesse pour le "rebot" en 1897, deuxièmement, propulsion avec le *xixtera* et vivacité des pelotes, transformant le *blaid* en un jeu potentiellement intéressant pour le public et les parieurs, troisièmement, facilité pour les villages de se doter d'une place de *blaid* et d'organiser des parties quand le "rebot" exige d'autres dimensions et capacités.

<sup>804</sup> Du reste, après 1882, et jusqu'en 1889 au moins, voir la partie des fêtes d'Urrugne, nous trouvons des parties de "rebot" avec quatre coéquipiers et non cinq.

<sup>805</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du samedi 25 juillet 1896.

<sup>806</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 8499 du mercredi 18 août 1897.

<sup>807</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 8500 du jeudi 19 août 1897.

<sup>808</sup> Citons en particulier une phrase de l'article intitulé LARRESSORE : " Qui nous rendra donc dans tous les villages de notre Pays Basque, petits et grands, ces mœurs et ces jeux, et cette joie du bon vieux temps ? ".

<sup>809</sup> Cf. annexe 10, fichiers 1894-09-14 et 1894-09-21(a et b), pour la reproduction de ces articles pris dans les numéros conservés à la médiathèque de Bayonne.

<sup>810</sup> Les entreprises de sauvetage ne manquent pas. Dès 1892, à Saint-Jean-de-Luz, on nous disait que le maire voulait convoquer ses pairs pour sauver le jeu.

Nous en voulons pour exemple la création du club luzien “Luzean” dont les fondateurs, en 1929, avaient pour but unique la sauvegarde du “rebot”<sup>811</sup>. De plus, durant les Assises de la pelote basque, organisées en 2013 sous l’égide de Lilou Echeverria, Président de la Fédération Française de Pelote Basque, le groupe chargé de réfléchir à une nouvelle organisation des compétitions n’a pu se résigner à abandonner le “rebot”. La question était de savoir si la FFPB devait se concentrer sur les spécialités internationales et laisser les traditionnelles<sup>812</sup>, comme le “rebot”, sous la responsabilité de la Ligue de Pelote du Pays Basque. Nous voyons que le “rebot” est encore une spécialité d’honneur dans le calendrier des championnats fédéraux en 2015. Nous aurons l’occasion d’en parler quand nous étudierons la Grande Semaine de Pelote Basque<sup>813</sup>. Nous constatons finalement un enracinement puissant du “rebot”, générant des réactions telles, qu’elles sont au-delà de toute rationalité.

Nous pouvons éclairer cette réflexion par l’observation des écrivains. Les premiers auteurs de romans, Jean-Baptiste Dasconaguerre avec *Les Echos du pas de Roland*, en 1867 Le Vicomte de Belzunce avec *Gachucha* roman de mœurs basques, en 1887, mettent en scène une partie de pelote et il s’agit de “rebot” ou de “luzea”.

Mais Pierre Loti, dans son célèbre roman *Ramuntcho*, paru en 1897, insère une partie de *blaid*. Francis Jammes, dans *Cloches pour deux mariages*, paru en 1923 nous fait entrer dans un trinquet, pour une partie de *blaid*. Les auteurs sont en phase avec les jeux qui ont du succès, où ils vont rencontrer l’émotion et des sentiments qu’ils feront partager à leurs lecteurs. Ils défendent l’élan de vie, même s’ils sont par ailleurs des défenseurs des valeurs passées et des traditions. Ils ne restent pas uniquement nostalgiques d’un patrimoine relié à une identité comme Iztueta ou les rédacteurs de *l’Eskualduna*.

Nous remarquons que 1887 est encore sous le signe du “rebot” pour les auteurs de romans comme dans notre étude, mais que 1897 est en plein essor du *blaid* à *chistera*. Néanmoins le “rebot” n’a pas fini de faire couler de l’encre puisque Pierre Péré (2003) intitule un de ses ouvrages, *Rebot passion*, au début du XXIe siècle, donc.

- *L’aspect lexical*

Puisque nous avons choisi de porter une attention particulière au registre lexical durant tout notre travail, notons que les termes “partie de paume au “rebot”, relevés jusqu’ici, vont logiquement

---

<sup>811</sup> Cf. statuts du club *Luzean* en annexe 6, fichier 6.19.

<sup>812</sup> Celles qui ne sont pratiquées, à quelques exceptions, près qu’en Pays basque. De plus, aucune n’est restée internationale après les championnats du monde de Biarritz en 1958, puisque à Pampelune, en 1962, il n’y eut aucune épreuve de place libre, faute de concurrents et de même par la suite.

<sup>813</sup> Grande Semaine de Pelote Basque appelée ainsi car, durant une semaine, actuellement la semaine comportant le 15 août, se déroulent toutes les finales en fronton place libre et les finales de paleta pelote de cuir ainsi que, pour la première fois en 2016, les finales des féminines, en fronton mur à gauche.

disparaître avec la désaffection du “rebot”<sup>814</sup>. Simultanément, les termes “partie de paume au *blaid*” disparaîtront aussi. Ces modifications se produisent au cours de la même année 1890. On parlera presque exclusivement de pelote après cette date.

Le lien entre le jeu de paume français et le jeu de pelote basque est, à n’en pas douter le “rebot”, dont la soudaine éclipse par le *blaid*, conditionne aussi le changement lexical. Pour exemples, nous citons les expressions les plus usuelles de la période : “partie de pelote au blaid”, “partie de blaid à main(s) nue(s)”, “partie de blaid à chistera”, “partie de tête à tête à chistera”<sup>815</sup>, “partie de balle” (même en titre et en capitales d’imprimerie), “partie de “rebot”, “partie de trinquet”, “partie de pelote à *chistera*”, “partie de pelote à main nue”, “partie de pelote au trinquet”, “partie au blaid à main nue”, “partie au blaid et à *chistera*”. Les adjectifs “grande” et “internationale” sont souvent accolés au substantif “partie”. Nous avons aussi fréquemment rencontré le qualificatif “intéressante”. Au titre de l’évolution, nous relevons en 1898, “partie de défi à main nue”<sup>816</sup>; “belle partie de blaid à mains nues”<sup>817</sup>; “grande partie de pelote au chistera”<sup>818</sup>; “partie à main nue”<sup>819</sup>; “intéressante partie de blaid à mains nues” et “partie de palette, au trinquet”<sup>820</sup>; “partie de pelote au blaid et à main nue”<sup>821</sup>; “partie de blaid”<sup>822</sup>; “matches de jeu de paume”<sup>823</sup>; “partie internationale de blaid à *chistera*”<sup>824</sup>; “partie de pelote”<sup>825</sup>; “Partie de rebot”<sup>826</sup>; “grande partie de pelote au blaid”<sup>827</sup>. Nous n’avons pas relevé toutes les expressions mais nous avons voulu donner un échantillon de la variété des dénominations. Cette richesse d’expressions indique aussi que rien n’est fixé, qu’il n’y a pas de norme, qu’on joue avec les possibles et que la précision n’est pas nécessaire.

Comment les “*aficionados*” pouvaient-ils savoir si la partie de pelote serait à main nue ou à *chistera* ? Au jeu direct ou jeu de *blaid*, pour le trinquet ? Voilà qui nous étonne et surtout qui limite notre analyse. La Fédération Française de Pelote Basque viendra plus tard fixer les usages, mettant un

---

<sup>814</sup> Le terme se conçoit car la présence du “rebot” est moindre par rapport au *blaid* : il est largement minoritaire dans les annonces.

<sup>815</sup> *Le Courrier de Bayonne* N° 8438, du samedi 5 juin 1897.

<sup>816</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8637, du vendredi 28 janvier 1898.

<sup>817</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8685, du vendredi 25 mars 1898.

<sup>818</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8695, du mercredi 6 avril 1898.

<sup>819</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8698, du Samedi 9 et dimanche 10 avril 1898.

<sup>820</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8700, du mercredi 13 avril 1898.

<sup>821</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8703, du samedi 16 et dimanche 17 avril 1898.

<sup>822</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8709, du samedi 23 et dimanche 24 avril 1898.

<sup>823</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8724, du mercredi 11 mai 1898.

<sup>824</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8731, du vendredi 20 mai 1898.

<sup>825</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8761, du samedi 25 et dimanche 26 juin 1898.

<sup>826</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8764, du mercredi 29 juin 1898.

<sup>827</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8878, du vendredi 11 novembre 1898.

terme à la diversité linguistique. Précisons maintenant la progressive disparition des termes “ parties de paume ” après 1895. Notons déjà qu’en 1895, pour annoncer une partie internationale de “ rebot ”, le rédacteur débute par : “ que les amateurs du noble et antique jeu de la pelote se réjouissent <sup>828</sup>”. Ainsi ce n’est plus l’antique jeu de paume qu’on souligne, comme dans les années 1880. Voilà un changement important.

En 1896, nous retrouvons six annonces comportant l’expression “ partie de paume ”, sur les 62 parties annoncées<sup>829</sup>. En 1898, il n’est plus question de parties de paume, mais de “ partie de balle au rebot ”<sup>830</sup> à Urrugne, de “ grande partie au rebot <sup>831</sup>” à Saint-Jean-Pied-de-Port, de “ grande partie de rebot ”<sup>832</sup> à Hasparren, ou encore de “ partie régionale de défi ”<sup>833</sup> à Saint-Palais. L’un des buts de nos investigations était de trouver l’année à partir de laquelle l’expression “ partie de paume ” n’avait plus cours, ayant cédé le pas à la “ partie de pelote ”. Nous aurions pu arrêter nos recherches à l’année 1897 ou 1898, car le but semblait atteint. Mais, en 1899, nous retrouvons l’expression “ partie de paume ” plusieurs fois. En 1900, elle est aussi employée quelques fois. On n’abandonne pas facilement cet héritage, semble-t-il. Et l’analyse du phénomène “ paume/pelote basque ” nous a depuis appris que son histoire est complexe, pleine de retours, que les modifications/évolutions sont lentes et ne sont acquises, quand elles le sont, que des années après leur apparition.

Après 1890, le terme “ paume ” accompagnera encore souvent le lieu où l’on joue : la “ place du jeu de paume ” ou plus simplement “ le jeu de paume ”. Nous trouvons pour la première fois l’expression “ place de pelote ” pour désigner le lieu de la partie en 1888<sup>834</sup>. Le lieu sera nommé aussi “ place libre ”<sup>835</sup>, comme aujourd’hui, voire simplement “ place ”, mais moins souvent. Le mot “ paume ” n’est donc pas perdu pour autant et résistera jusqu’à la fin du siècle. Cette persistance est-elle un caractère basque ? Cependant, au XXe siècle l’expression “ paume ” tombe en désuétude, au point que la filiation avec la paume est contestée par les joueurs eux-mêmes, tandis que le mot *blaid* reste courant. Ce dernier sera oublié à son tour puisque les jeunes *pelotaris* du XXIe siècle ne le

---

<sup>828</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7850, du vendredi 5 juillet 1895, à propos d’une partie à Saint Jean-Pied-de-Port.

<sup>829</sup> Dans *Le Courrier de Bayonne*, année 1896, nous lisons le mercredi 19 février, “ grande partie de paume en 70 points ” au trinquet de Hasparren ; le dimanche 29 et lundi 30 mars, “ match (sic !) de paume ” toujours au trinquet de Hasparren ; le mardi 14 avril “ grande partie de paume ”, cette fois au trinquet de Saint-Palais ; le jeudi 23 juillet, “ grande partie de paume internationale à mains nues au *blaid* ” à nouveau au trinquet de Saint-Palais ; le samedi 25 juillet “ grande partie de paume ” deux fois, à Bayonne et enfin le mardi 25 août “ grande partie internationale de paume au rebot ” à Mauléon pour les Fêtes Basques primées par Antoine d’Abbadie.

<sup>830</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8815, du lundi 29 août 1898.

<sup>831</sup> *Le Courrier de Bayonne* du samedi 13 et dimanche 14 août 1898.

<sup>832</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8777, du vendredi 15 juillet 1898.

<sup>833</sup> *Le Courrier de Bayonne* N°8782, du jeudi 21 juillet 1898.

<sup>834</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5669, du samedi 12 mai 1888, à propos du jeu des Allées Marines, pour une partie de “ rebot ”.

<sup>835</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6805, du vendredi 5 février 1892.

connaissent plus. Ainsi des deux particularités basques, une seule survit dans son nom original : le “ rebot ”. Nous sommes admiratifs devant cette force vitale.

Mais faut-il parler du *blaid* ou des *blaid*s ?

### **L’expansion du *blaid***

Ce mot est souvent suivi de précisions comme “ au blaid et au chistera ”, “ blaid à main nue ”, ou encore “ blaid à palette ”. Dès l’apparition du *chistera*, le *blaid*, qui se jouait à main nue, devient aussi le jeu des manieurs de gants, puisque le terme “ chistella ” est employé pour la première fois en 1869 pour une partie de *blaid* à Guéthary<sup>836</sup>. En Espagne, on utilise également le battoir ou sa forme dérivée, la *paleta*<sup>837</sup>. Les joueurs désireux de se mesurer entre eux, s’essayaient à tous les jeux et la pelote s’enrichit de nouvelles spécialités.

Ce mouvement originel n’a pas cessé depuis. Il rend ce jeu, devenu sport, difficile à percevoir et à organiser mais il est la marque de sa vitalité et peut-être de son identité. Et si l’article singulier est à remarquer : “ le *blaid* ”, comme autrefois “ la paume ” quand la réalité montre plusieurs spécialités ou jeux différents, nous rappelons qu’un terme générique permet de classer beaucoup de variétés, voir “ la musique ”, terme souvent accompagné d’adjectifs ou de compléments pour en préciser le sens, “ musique sacrée, musique atonale, musique traditionnelle ”... Le *blaid* doit être considéré comme tel.

Les rédacteurs préciseront, mais pas toujours (ce qui permettrait une précision de l’étude), *blaid* à main nue, *blaid* à *chistera* etc... comme nous le faisons remarquer plus haut. Ainsi le *blaid* se diversifie, comme la paume, comme la pelote, mouvement d’expansion naturelle semble-t-il, qui s’appuie peut-être sur la nécessité du jeu de sans cesse bouger s’inventer, créer des conditions imprévues, originales et qui font le plaisir des joueurs. A cette expansion, s’ajoute le succès, qui est l’occasion d’une extension géographique et temporelle. Chaque ville veut avoir sa place de jeu, veut offrir une partie, voire des parties avec les meilleurs pour sa fête locale. Autant de lieux, autant de possibilités de jouer. La pelote connaît une période de développement qui sera interrompue par les guerres mais reprendra par temps de paix jusque dans les dernières années du XXe siècle<sup>838</sup>.

- ***La diversification naturelle***

Il se construit, nous l’avons dit, beaucoup de places de jeu avec des murs assez élevés pour la pratique du *blaid*. S’il fut d’abord pratiqué à main nue, c’est au *blaid* que se fait l’arrivée du *chistera*

---

<sup>836</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 8 août 1869.

<sup>837</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 30 juin 1865, qui fait état de l’inauguration d’un bâtiment construit pour le jeu à Madrid.

<sup>838</sup> Voir dernier chapitre de cet ouvrage.

dans les articles du *Courrier de Bayonne*<sup>839</sup>. Associé à l'avènement des pelotes vives, il a nécessité un nouvel agrandissement des murs<sup>840</sup> et, par la suite, il a donné au *blaid* ses lettres de noblesse. Notons que les “ *manistes* ” mettront aussi à profit cette hauteur du *frontis*, d'autant plus que leurs pelotes seront plus vives<sup>841</sup>. Cet effort de construction réalisé par les villes montre l'attrait et l'importance du nouveau jeu, le *blaid*, notamment le *blaid à chistera*.

De nouvelles communes sont citées dans la presse, à côté des lieux déjà bien connus des amateurs. Ainsi Arcangues organise régulièrement des parties à *chistera* sur sa place, tout comme Louhossoa ou Cambo, puis Ustaritz et Villefranque, sans oublier le trinquet de Saint-Palais, inauguré en 1892, le trinquet Gelos à partir de 1896 à Saint-Jean-de-Luz, les trinquets de Hasparren, le trinquet de Bayonne ou celui d'Urrugne, puis celui d'Urt et, pour finir, celui de Cambo en 1898, d'Anglet en 1899. Nous parlerons plus précisément des trinquets dans le paragraphe suivant car ils méritent une étude approfondie comme aires de jeu particulières. En effet, les parties y sont jouées au *blaid* ou non, à main nue, au *chistera* ou au gant de cuir, d'une part et, d'autre part, notre paragraphe actuel concerne les jeux de plein air.

Mais nous constatons, dès maintenant, que le jeu de pelote prend plusieurs déclinaisons importantes et ce phénomène de diversification n'a pas cessé depuis<sup>842</sup>. En effet, la FFPB compte à ce jour 24 spécialités et cinq aires de jeu pour la pratique de la pelote, dont l'adjectif singulier peut, à ce titre, étonner, mais reste en conformité avec le terme de paume qui désignait, comme nous l'avons vu, une large variété de jeux de balle au XIXe siècle, pelote en Pays basque comprise. Joué en place libre ou en trinquet, dans les provinces de France au XIXe siècle, le *blaid* se pratique en place libre munie d'un mur à gauche et en *Jai Alai* dans les provinces du Pays basque péninsulaire.

Expliquons-nous. Très tôt dans la deuxième moitié du XIXe siècle, le mur de la place libre qui comporte souvent deux renforts à angle droit du mur de frappe, à gauche et à droite, voit son renfort du côté gauche prolongé par un mur de quelques dizaines de mètres de long<sup>843</sup>. De ce fait, l'installation prend le nom de “ mur à gauche ”. Le *Jai Alai*, lui, est un grand mur à gauche couvert. Nous voyons quels programmes de constructions demande le développement de la pelote des deux côtés des

---

<sup>839</sup> Cf. II.1 pour la transformation des places et murs de jeu.

<sup>840</sup> Cf. chapitre II.1, pour l'histoire des constructions.

<sup>841</sup> Cf. II.1. et l'article du *Courrier de Bayonne* du 21 juillet 1897 : “ le blaid à main nue est aussi devenu l'objet d'un engouement extraordinaire par la grande élévation de ses murs, et par l'éloignement de la raie du but, on lui a enlevé les moyens d'adroites chicanes et de petits et raides coups d'autrefois. Dans les conditions actuelles, avec des balles aussi volantes et vives que celles auxquelles on s'est habitué, ce jeu a acquis une ampleur qu'on ne lui connaissait pas autrefois. ”

<sup>842</sup> Déjà de Jouy parlait de deux, dont une seule était réputée, puis les auteurs, suivant Chaho, ajoutaient le trinquet, en forme mineure, mais en 1891, il y a bien trois aires de jeu et, outre le rebot, plusieurs formes de *blaid*.

<sup>843</sup> Les renforts sont présents dans bien des frontons actuels du Pays basque. Ils ont à la fois un intérêt pour le maintien du mur et pour les balles qui reviennent vers les joueurs au lieu de se perdre au loin.

Pyrénées. Ces constructions, à la fois répondent à un besoin, et créent les conditions de l'expansion. Toute cette évolution, liée à la diversification, sera étudiée dans le premier chapitre de la partie II.

Le goût pour le *blaid*, comme le nombre de parties jouées, ne cesse donc de croître mais nous allons préciser pour quoi et dans quel mode. Il se pratique à main nue d'abord, sans grande aura, on l'a vu, à toutes les fêtes basques en tout cas, depuis 1851. Selon Béguin, (1899, b : 347) c'« est le jeu que les Basques pratiquent le plus communément car, pour s'y exercer, il suffit d'une installation rudimentaire ». Mais, nous imaginons sans peine et nous lisons, dans la presse locale comme dans la presse parisienne, qu'avec l'arrivée de l'élastique dans les pelotes et du *chistera*, il prend une autre dimension de spectacle.

Or le *chistera* paraît dans les grandes parties de « rebot » dès 1870. Cependant, deux ouvrages sur les jeux de balle et de paume, l'un de Guy de Saint Clair, paru en 1889, l'autre de Daryl, paru en 1894 (mais écrit avant bien sûr), ne considèrent, à propos des jeux basques, que le *blaid* à main nue. C'est dire que le *blaid* à *chistera* met du temps à percer. En 1892, un article de Louis de Meurville, intitulé « les Basques de Paris » et paru dans la Gazette de France<sup>844</sup>, parle de deux spécialités, le « rebot » et le *blaid*, évoque la main nue, le *chistera* et les fêtes d'Antoine d'Abbadie lors de l'édition de 1892 à Saint-Jean-de-Luz. Il ne précise pas si on joue au *blaid* à main nue ou avec *chistera*. Il se pourrait que le *chistera* ne soit utilisé qu'au « rebot ».

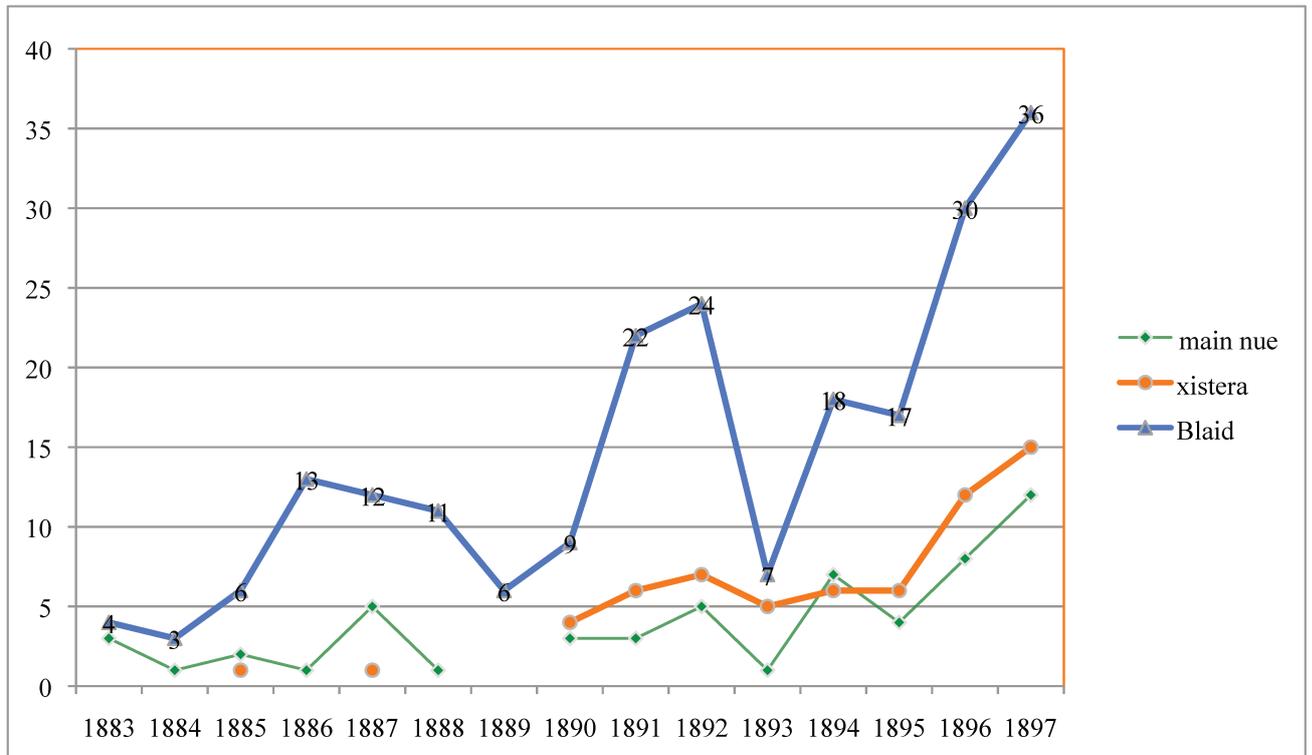
Toutefois, en 1895, le *blaid* à *chistera* arrive à Paris, au champ de Mars<sup>845</sup> et c'est principalement ce jeu qui se développera sur les frontons de Neuilly, même si certains demandent à voir les « manistes » et obtiennent gain de cause en certaines occasions<sup>846</sup>. Voyons ce que l'étude des articles permet d'affirmer à propos des modalités de jeu. Le graphique suivant montre comment se répartissent les parties de *blaid*, entre main nue et *chistera*, du moins quand les auteurs le précisent. Les courbes donnent, pour chacune des spécialités indiquées en légende, le nombre de parties jouées dans l'année considérée, portée sur l'axe horizontal.

---

<sup>844</sup> Cf. *La Gazette de France* du vendredi 28 août 1892.

<sup>845</sup> Un jeu fut construit à l'intérieur du Palais des Arts libéraux.

<sup>846</sup> Cf. Article signé « rebot » dans *La Revue Sportive* N°81, du 10 mai 1903 : « Il est regrettable que la place nous manque pour développer ce sujet, nous tenons cependant à servir d'interprète à de nombreux lecteurs en demandant à la direction du fronton du boulevard Bineau, de présenter au public parisien quelques parties de pelote à mains nues : ayant les joueurs actuellement parmi nous, il n'est pas douteux que les dirigeants de Neuilly voudront bien nous faire assister à cet autre jeu si en faveur au pays basque ».



Graphique n°3. Evolutions du nombre de parties de *blaid* à main nue et à *chistera* et du nombre total de parties de *blaid* en plein air entre 1883 et 1897.

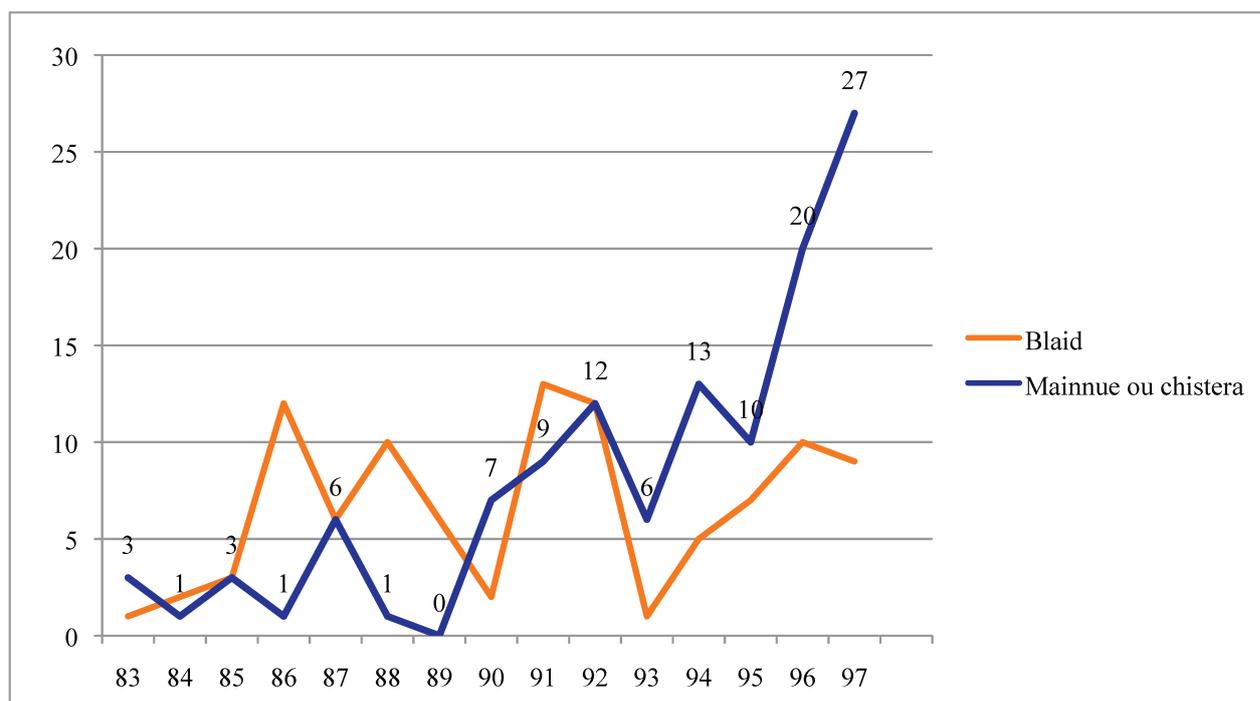
Remarquons la quasi absence de parties de *blaid* à *chistera* signalées (courbe rouge à gros points) jusqu'en 1890<sup>847</sup>. Remarquons aussi la différence entre la courbe verte (courbe avec des indications chiffrées), indiquant le nombre de parties de *blaid*, et la courbe bleue (courbe fine à losanges), indiquant le nombre de parties de *blaid* à main nue. Il faut comprendre que les rédacteurs ne précisent pas de quel *blaid* il s'agit, ce qui est regrettable car le nombre de parties sans précision (courbe orange ci dessous) est important comparé au nombre de parties connues (courbe bleue avec chiffres), du moins dans les premières années, comme on le voit sur le graphique ci-après.

Nous pourrions être tentés d'en déduire qu'il s'agit de parties à main nue, que les rédacteurs n'ont pas besoin de le préciser car il n'y a, au début, que des parties à main nue. Ce serait une erreur car une partie d'amateurs à Guéthary en 1869, porte la mention "à chistella", comme nous l'avons déjà signalé<sup>848</sup>. De plus, *la Revue des Basses Pyrénées et des Landes* nous apprend que la partie de

<sup>847</sup> La première n'est pas signalée comme telle par *Le Courrier de Bayonne*. C'est la *Revue des Basses Pyrénées et des Landes* qui nous permet de l'affirmer. Quant à la deuxième, c'est la raie à dépasser au but, fixée à 26m selon le jeu espagnol, et les pelotes vives utilisées qui nous font comprendre qu'elle n'est pas jouée à main nue.

<sup>848</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 8 août 1869 déjà cité.

*blaid* du mardi 27 janvier 1885 à Hendaye s’est jouée à “ *sistera* ”<sup>849</sup>. Les acteurs ne sont certes pas de grandes vedettes mais la partie est annoncée au *blaid* sans autre mention par *Le Courrier de Bayonne*, et sans grande précision d’ailleurs.



Graphique n°4. Evolution du nombre de parties de *blaid* sans autre précision et du nombre de parties à main nue ou *chistera* de 1883 à 1897

Nous ne pouvons donc pas exclure le fait que, parmi les parties de *blaid* annoncées par *Le Courrier*, certaines soient jouées à *chistera* à partir de 1869. Néanmoins, il y a quatre parties annoncées comme *blaid* à *chistera* en 1890 tandis qu’on en compte dix-sept en 1897. De plus, c’est à partir de 1892 que la courbe bleue du *blaid* précisé (MN ou *Chistera*) rejoint la courbe du *blaid* sans précision pour passer au-dessus irrévérablement ensuite. C’est donc à partir du moment où le *blaid* prend son essor, que les parties sont plus souvent distinguées entre main nue et *chistera*. De plus, sur le graphique 3, la courbe du *blaid* à *chistera* est, à peu de choses près, en croissance continue, tandis que le *blaid* à main nue subit des variations plus capricieuses.

A partir de 1890, la courbe du *blaid* à *chistera* du graphique 3 est toujours au-dessus de celle du *blaid* à main nue, sauf en 1894, où la différence est d’une unité. Il y a donc plus de parties à *chistera* que de parties à main nue. Il y a en moyenne 5,5 parties à main nue par an pour un peu plus de neuf parties à *chistera*. Ainsi le succès du *blaid* en plein air est-il vraisemblablement en grande partie

<sup>849</sup> Cf. *La Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, troisième année, au 15 février 1885 à propos des fêtes de Bichincho à Hendaye : “ Le mardi, partie entre Hendayais, avec “ *sistera* ”. Paul Imatz et Joseph Duhart ont battu Joaquin Bireben et Miguel Haramboure ”.

dû au *chistera*<sup>850</sup>, d'autant que c'est à partir du moment où *Le Courrier* annonce des parties à *chistera*, que le nombre de parties de *blaid* augmente furieusement.

Notre hypothèse est aussi en accord avec un article de *l'Illustration* : “ Dans le Pays Basque, en Espagne et dans les Républiques sud-américaines, le jeu de *blaid* à *chistera* a pris une place prépondérante ”. (Béguin, 1899b : 347) Il faut ajouter que le *blaid* à main nue est lui aussi en progression et nous l'attribuons à l'utilisation de pelotes vives et de frontons plus élevés, rendant le jeu plus attractif, ce que confirment les dires des rédacteurs<sup>851</sup>. Les données sont arrêtées à l'année 1897 car cette année-là voit arriver un nouveau type de jeu : le *blaid* avec *palette*. Il aurait fallu débiter une nouvelle courbe, rendant la lecture peu aisée. Par ailleurs, le nombre d'articles et le nombre de spécialités montraient que la pelote se rapprochait beaucoup de ce qu'elle fut au XXe siècle.

De plus, dès 1894, des auteurs comme Adéma commençaient à apporter un témoignage très proche du terrain, sur la pelote qui leur était contemporaine, et les érudits et romanciers allaient suivre en nombre<sup>852</sup>, Loti étant le plus célèbre avec son *Ramuntcho* paru en 1897. L'étude systématique de la presse devenait moins impérative et peu réalisable, vu le nombre des écrits existants, mais c'est une idée à ne pas négliger pour d'autres études centrées exclusivement sur la presse.

En résumé, il semble que les précisions des rédacteurs coïncident avec le “ *blaid boom* ” qui débute en 1891. Il semblerait aussi que l'extraordinaire expansion se fasse au moment où le *blaid* à *chistera* avec pelotes vives entre en lice. Jusque là le *blaid* se pratiquait vraisemblablement plutôt à main nue, voire avec *chistera* mais avec des pelotes peu vives. Le *blaid* à *chistera* allié aux pelotes vives, voilà qui transforme le regard porté sur ce jeu ancien, complètement métamorphosé par l'arrivée d'un matériel propice à un développement technique et tactique, et que les meilleurs joueurs et les parieurs jugent alors digne d'intérêt. C'est ce qu'expriment plusieurs auteurs dans les revues sportives, ultérieurement, dans les années 1900<sup>853</sup>. L'autre intérêt, dont nous avons déjà parlé et qui ne se dément pas depuis le début du XIXe siècle, c'est la rencontre de deux nations, ce que confirme un rédacteur parisien, Berastegui, en 1902, à propos des parties de Neuilly. Comme il l'avoue, le chauvinisme y a sa

---

<sup>850</sup> Cf. notamment, *Le Courrier de Bayonne* du 18 juillet 1897, avec le premier article intitulé “ Jeu de Paume ”, reproduit en annexe 9, fichier à la date. “ Le coup de revers au *chistera* relancé souvent de la volée aussi aisément que du bond, à un éloignement de 50 à 60 mètres par un joueur exercé, est quelque chose de formidable et d'une raideur de précision stupéfiante ... Pour quelqu'un qui voit pour la première fois une partie de *blaid* au *chistera*, entre lutteurs de renom, rien de comparable ne sautait être imaginé ;”

<sup>851</sup> Cf. notamment, article du *Courrier de Bayonne* du 21 juillet 1897 et N°3435, du jeudi 8 octobre 1875, déjà cités.

<sup>852</sup> Cf. Adema Gratien, 1894, (Zalduby), *Notice sur le jeu de paume au rebot*, P3241 (M.Basque) ; *Jeux de balle et de ballons*, 1894, par un juge du camp, P8639 (M.Basque) ; Nanteuil, E.de, G.de Saint-Clair, Delahaye, 1898, *La Paume et le lawn tennis*, Hachette, P8009 (M.Basque) ; Tissié Philippe, 1900, *Les Basques et leurs jeux en plein air*, thème également choisi pour sa conférence à Bordeaux, rapportée par *Le Courrier de Bayonne* N°7085, du 5 janvier 1893 ; Vuillier, Gaston - Charles, 1900, *Plaisirs et jeux depuis les origines*, 4-V-4889 ; Etchepare, Jean, docteur, 1901, *Quelques remarques sur le joueur de pelote* ; Harispe (1903) et (1893).

<sup>853</sup> Cf. *L'illustration* N°3093 du 7 juin 1902, p.410 : “ le *chistera* imprime à la balle une force et une vitesse considérables ; il n'est pas rare que celle-ci lancée contre le mur soit renvoyée à 70 ou 80 mètres.” Cet article se trouve en annexe 11, fichier à la date.

part. Notons aussi le vocabulaire sportif utilisé en lieu et place du vocabulaire usité en Pays basque de France. Il parle de “ match ” et non de “ partie ”. Nous retrouvons, de plus, la suprématie des “ Espagnols ” à ce jeu de *blaid*.

*L'intérêt des matches organisés par la société du jeu de pelote réside dans leur caractère international. Les meilleurs joueurs espagnols et français y prennent part en effet. Jusqu'ici la victoire est restée aux Espagnols. Mais l'arrivée récente du champion basque français Chiquito de Cambo permet d'espérer ... un retour de fortune agréable à notre chauvinisme<sup>854</sup> (Berastegui, 1902).*

Dès 1897, le *blaid* s'est largement diversifié, à la fois en ce qui concerne les aires pour jouer et les types ou modalités de jeu liées aux différents vecteurs de frappe. Un jeu supplante les autres à cette époque : le *blaid* à *chistera*, mais nous verrons que ce jeu lui même s'est différencié, pour donner deux spécialités, car il n'a déjà plus les mêmes règles, ni tout à fait les mêmes instruments, dans un premier temps du moins, en dehors du Pays basque de France, qu'au dedans.

- *L'expansion géographique*

Alors que, dans *Le Courrier de Bayonne*, les parties de “ rebot ” concernent à peu près toujours les mêmes villes d'Urrugne, Cambo, Saint-Jean-de-Luz, Sare, Hasparren, Irun et quelques autres occasionnellement ; alors que, en moyenne, 5,5 villes par an sont citées entre 1852 et 1882, le *blaid*, lui, concernera de très nombreux villages. Nous avons relevé 50 noms de localités entre 1883 et 1898. Qui plus est, aux villes des provinces basques, s'ajoutent celles du Béarn, des Landes, Neuilly en France, une ville de la Rioja près de Logroño en Espagne, sans compter Madrid qui avait déjà été mentionné dans la période précédente. Et les nouvelles franchissent même l'Atlantique puisque les parties de Buenos Ayres et Montevideo font l'objet de commentaires ou de comptes rendus dans *Le Courrier de Bayonne*. Le premier élan international a lieu dès 1884. Peu à peu, au long du XXe siècle, d'autres pays d'Amérique seront touchés, le Brésil, le Mexique, Cuba, les Etats Unis d'Amérique, les îles du Pacifique, la Chine, le Canada, Saint-Pierre-et-Miquelon et l'Afrique du Nord aussi. Aujourd'hui le mouvement se poursuit vers l'Afrique subsaharienne avec le Togo et la Guinée, notamment.

Le graphique suivant indique par un carré orange les villes du Pays basque de France citées selon les années, entre 1883 et 1898. Les communes sont réparties par zones : après les villes du Pays basque de France, celles de France (carré vert), puis celles d'Amérique (carré violet) et enfin les villes du Pays basque d'Espagne (carré bleu). Dans chaque catégorie, elles sont rangées dans l'ordre chronologique de leur apparition, pour montrer l'expansion géographique. Les colonnes marginales

---

<sup>854</sup> Cf. *L'illustration* du 7 juin 1902 ibidem.

portent les totaux, en ligne, nombre d'années où la ville a été citée pour une partie au moins, en colonne, nombre de villes citées pour l'année figurant en tête de colonne.

Le numéro qui figure après la ville indique son numéro de ligne dans le tableau, de 2 à 32, et le tableau suivant où les villes les plus nombreuses, celles du Pays basque de France, sont classées par ordre alphabétique permet de trouver plus vite où figure la ville pour laquelle on veut s'informer.

Anglet32  
Arbonne 19  
Arcangues 21  
Ascaïn 17  
Bassussarry31  
Bayonne 3  
Béhobie 16  
Biarritz 11  
Bidache 24  
Cambo 5  
Espelette 4  
Guéthary 13  
Halsou30  
Hasparren 6  
Hendaye 2  
Itxassou 7  
La Bastide-  
Clairence29  
Larressore 26  
Louhossoa 23  
Mauléon 14  
Pau34  
Sare 12  
Saint-Jean-  
de-Luz 10  
Saint-Jean-le-  
Vieux22  
Saint-Jean-  
Pied-de-Port  
27  
Saint-Palais  
15  
Saint-Pée 18  
Saint-Pierre-  
d'Irube28  
Urrugne8  
Urt20  
Villefranque25

Villes/Années	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	T
Hendaye 2																	7
Bayonne 3																	11
Espelette 4																	8
Cambo 5																	14
Hasparren 6																	14
Itxassou 7																	1
Urrugne 8																	15
Ustaritz 9																	8
StJean-de-Luz																	11
Biarritz 11																	8
Sare 12										x							5
Guéthary 13																	6
Mauléon 14																	4
St Palais 15																	10
Béhobie 16																	2
Ascain 17																	1
St Pée 18																	2
Arbonne 19																	1
Urt 20																	4
Arcangues 21																	3
St Jean le Vieux																	3
Louhossoa 23																	3
Bidache 24																	6
Villefranque25																	6
Larressore 26																	1
St J-P-de-Port																	4
St P.d'Irube28																	1
La Bast Clair29																	1
Halsou30																	1
Bassussarry31																	1
Anglet32																	1
Pau																	2
St Martin Seignanx																	1
Neuilly																	
Paris																	
St V.-de-Tyrosse																	1
B.Avres																	6
Montevideo																	1
St Sébastien																	3
Durango																	1
Villabona																	1
Urnieta																	1
Irun																	4
Portugalete																	1
Pampelune																	1
Bilbao/Deusto																	2
Madrid																	1
Fontarrabie																	1
Vera																	2
Azpeitia																	1
Nb villes	8	7	6	12	11	13	9	13	16	12	13	13	13	18	14	13	
Villes/Années	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	T

Tableau n°4. Villes où se jouent des parties, selon les années, de 1883 à 1898.

La bordure horizontale du tableau donne, suivant les années, le nombre de villes citées, tandis que la bordure verticale indique, pour chaque ville, le nombre d'années où elle figure dans *Le Courrier de Bayonne*. Ainsi avons-nous une idée de l'importance du jeu dans chaque ville et de son expansion géographique, par zone définie.

Précisons que certaines villes, comme Arcangues, organisent plus d'une partie par an, tandis que d'autres, comme Urrugne, se retrouvent une seule fois par an dans la presse, pour la fête locale. A Buenos Ayres ou Montevideo, il faut compter trois parties par semaine<sup>855</sup>. Le rythme dépend donc aussi de la professionnalisation des joueurs. La ville de Dax envisage la construction d'un jeu en 1895<sup>856</sup>, Saint Vincent de Tyrosse est citée pour une partie en 1895 et Guiche en 1897. Les Landes, jusque-là attachées aux jeux de bigue, mât de cocagne et courses de taureaux, font place à la pelote, dans sa version de *blaid*. Le Béarn est présent avec Pau, mais ce n'est pas nouveau, voir plus haut l'histoire du jeu de paume en Pays basque. Notons toutefois que le "rebot" lui-même, a sa place au jeu de la Haute Plante à Pau<sup>857</sup>.

De plus, grâce au *Mémorial des Pyrénées*, nous savons qu'un "jeu de paume" a été inauguré, par une partie de *blaid*, jouée par des Basques, dans le village d'Eaux Bonnes en 1895<sup>858</sup>. A la fois le jeu se répand largement dans les villages du Pays basque de France, gagne les territoires alentour et s'enracine dans des terres lointaines d'émigration basque, mais s'installe aussi à Neuilly en 1899, par la volonté d'un Parisien venu pour des vacances en Pays basque où il a essayé et adopté le jeu de pelote. Ce jeune homme a essayé en vain de trouver un appui dans la colonie basque de Paris<sup>859</sup>. Il fera construire un jeu, au 66<sup>860</sup>, avenue Borghèse, le premier fronton d'une série de trois construits à Neuilly, qui ont assuré les premiers pas de la pelote en Ile de France où l'on compte dix-huit clubs en 2016 et quelques installations couvertes ou non, privées ou publiques. Car l'expansion ne se fait pas sans élévation de murs pour jouer.

Ainsi, nous avons relevé, en pays basque et ailleurs six constructions de places en quinze ans, de 1883 à 1899<sup>861</sup>, ceci sans évoquer les constructions de trinquets, de "murs à gauche" et *Jai Alai*, dont nous parlerons plus loin et qui font plus que doubler ce nombre. Il faut aussi dire que les municipalités rénovent, améliorent leurs places libres, comme à Cambo en 1874, à Saint-Jean-de-Luz

---

<sup>855</sup> Cf. *La Vie au grand air*, N°52 du 10 septembre 1899, pp.616-618.

<sup>856</sup> Nous trouvons dans le quotidien *Journal de l'automobile, du cyclisme & de tous les sports* N°185, l'inauguration d'un fronton à Dax, le lundi 29 mai 1905.

<sup>857</sup> Cf. *Le Mémorial des Pyrénées*, 77<sup>e</sup> année N°77, des dimanche 31 mars et lundi premier avril 1889 pour l'annonce d'une "Grande partie de pelote au "rebot" à la Haute Plante".

<sup>858</sup> Cf. *Le Mémorial des Pyrénées*, 83<sup>e</sup> année N° 194, du mardi 20 août 1895.

<sup>859</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8958, du lundi 13 février 1899.

<sup>860</sup> Le numéro n'est pas certain. Dans un document de la mairie autorisant les parties nous lisons celui-ci mais dans un article de presse, il est question du 25, avenue Borghèse.

<sup>861</sup> Alors qu'il y eut seulement cinq inaugurations entre 1851 et 1882, en 32 ans.

en 1892 et en 1895, à Guéthary où l'on signale une Place Neuve en 1896<sup>862</sup>, ou encore à La Bastide Clairence où la place Loustau a été restaurée en 1896<sup>863</sup>. Le jeu prend de l'espace dans les territoires et déborde le Pays basque s'étendant même en Amérique mais il prend aussi de plus en plus de place dans le temps. Autrefois plutôt cantonné à la belle saison, il s'imposera peu à peu comme loisir des quatre saisons. C'est encore ainsi qu'il vit de nos jours. Et le calendrier a du mal à contenir toutes les parties de championnat qui doivent s'y jouer.

- *L'expansion temporelle*

La pratique du *blaid* en trinquet ou en mur à gauche couvert et *Jai Alai* va permettre l'organisation de parties durant la mauvaise saison, quand la pluie rendait le sol et les pelotes impropres au jeu de *blaid* ou de "rebot". La lumière électrique sera l'indispensable complément à une gestion sans interrogations, permettant de terminer une partie à la tombée de la nuit, comme ce fut le cas en août 2016 à Cambo pour la finale de main nue seniors Nationale A en place libre<sup>864</sup>. Nous rencontrerons donc des annonces toute l'année, ce qui explique bien sûr le nombre croissant d'articles et de parties. Mais ajoutons qu'il y a souvent eu des annonces de parties en plein air concernant la fête de la *Bichincho* à Hendaye à la fin du mois de janvier<sup>865</sup>. Bien que *Le Courrier* n'en parle jamais, la *Bichincho* a aussi été fêtée à Ciboure par des parties de pelote, si nous en croyons l'*Etoile* de Biarritz<sup>866</sup>. Ustaritz organise également des parties en période hivernale<sup>867</sup>. A Biarritz, le jeu Morin n'attend pas non plus la belle saison pour recevoir des parties de pelotes. Ainsi c'est en mars 1889 qu'eut lieu la partie en l'honneur de Sa Majesté la Reine Victoria, d'Angleterre<sup>868</sup>. Il semblerait qu'existe un dessin de ce fronton apprêté de la loge impériale. Voir ci-après l'illustration découverte dans un carton de la BNF, département des Estampes et de la photographie, au hasard de nos recherches.

---

<sup>862</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 17 juillet 1896.

<sup>863</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 21 août 1896

<sup>864</sup> Nous reparlerons de ces aménagements qui permettent aussi d'offrir des soirées estivales "pelote" aux touristes, en augmentant les recettes des clubs. Ils peuvent ainsi acheter pour leurs jeunes licenciés le matériel souvent coûteux, nécessaire à la pratique de certaines spécialités.

<sup>865</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* 34<sup>e</sup> année, du mercredi 4 février 1885 faisant le récit des parties de "paume au blaid à main nue" entre Hendayais ou voisins de Biriadou et trois champions d'Irun.

<sup>866</sup> Cf. *L'Etoile de Biarritz*, du 5 février 1885, p.2. Il s'agit d'une partie de *blaid* opposant, d'une part, trois joueurs réputés à Ciboure et, d'autre part les célèbres Ottaré et Chiqui, lesquels, on le voit ne se produisent pas que dans de grandes parties, sur de grandes places.

<sup>867</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* 35<sup>e</sup> année, du mercredi 3 février 1886, annonçant la "revanche de la grande partie de blaid jouée à Ustaritz" le lundi 25 janvier de cette année-là.

<sup>868</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 5918, 38<sup>e</sup> année, du 8 mars 1889, et celui du mercredi 13 mars de la même année.

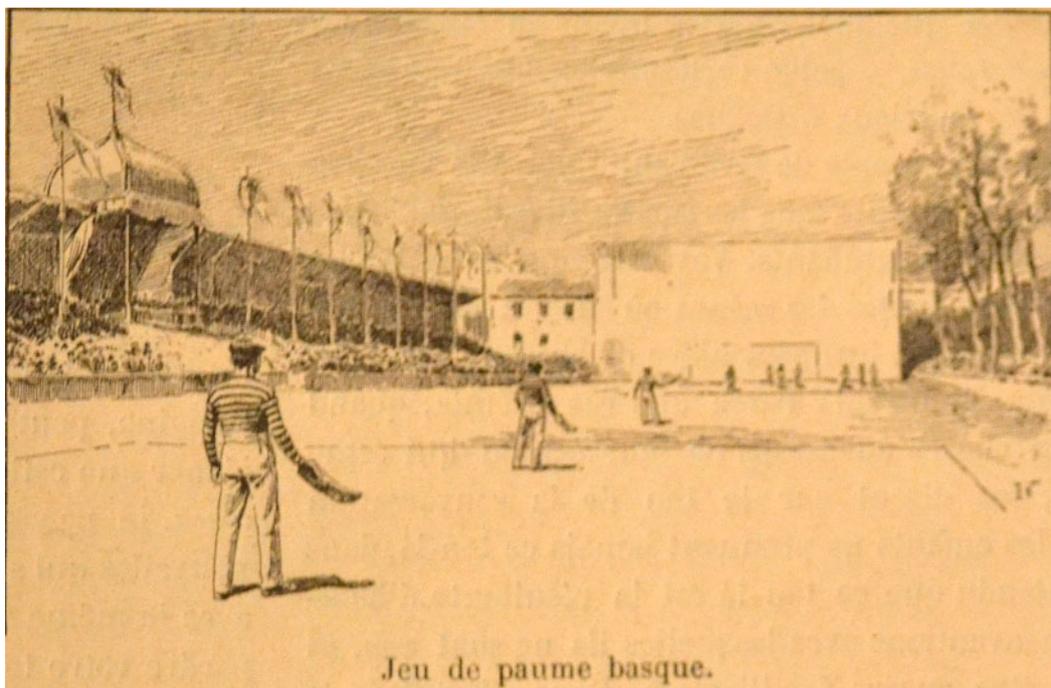


Fig. 29. Dessin du fronton Morin ? et de la loge impériale, non daté, BNF Estampe (KgMAT-3PET FOL)

D'après ce que nous venons de développer plus haut, les installations couvertes répondent d'une part à un désir constant de jouer et de voir jouer et, d'autre part, à la nécessité d'organiser des parties pour rentabiliser l'installation, en ce qui concerne les exploitants de jeux de paume. L'expansion dans le temps n'aura donc pas attendu les constructions d'aires de jeu couvertes, étant entendu que ces dernières ont généralisé et amplifié le phénomène.

Une étude précise de la répartition des parties de *blaid* en plein air sur les douze mois, permet de remarquer une différence très nette avec la période précédemment étudiée, où nous comptons toutes les parties annoncées, dont la majorité se jouaient au "rebot". En effet, entre 1883 et 1897, pas un mois sans partie, même si les mois de mars et de novembre ne sont présents que deux fois chacun sur 15 ans. Le mois d'avril est présent sur quatre années. Janvier, février, mai, octobre et novembre sont présents sur six à sept années. Le mois d'août passe premier, devant septembre qui présentait le plus d'occurrences dans la période précédente, et le mois de juin passe derrière juillet, alors qu'il était le deuxième mois de prédilection auparavant. Nous constatons à la fois une expansion dans le temps, la pelote touchant tous les mois de l'année, et une fréquentation accrue durant les mois de juillet et d'août. Beaucoup de villages ont leurs fêtes locales en juillet et en août<sup>869</sup> et la pelote vient enrichir nombre de ces réjouissances. Il est donc logique de voir un glissement des pratiques pour ces mois, d'autant que les villes touristiques de la côte font encore augmenter le nombre de parties en juillet ou en août en y organisant des rencontres pour les touristes. Il faut cependant noter que les mois

<sup>869</sup> Citons Bidache, Ustaritz, Halsou, Bassussarry, Villefranque.

où se jouent le plus grand nombre des parties annoncées sont juin, juillet, août et septembre, comme sur la période précédente. Par ailleurs, si nous étudions l'évolution dans le temps, année après année, le mois le plus souvent cité reste septembre jusqu'en 1887, année où le mois d'août est autant cité que lui, comme en 1894. En 1889, juillet les rejoint. En 1891, septembre a de nouveau la palme, ainsi qu'en 1895. C'est en 1896 que la grande majorité des parties annoncées, exactement 73%, ont lieu en juillet et août. En résumé, même si la période estivale reste la plus concernée, à la fois les densités sur les mois de la belle saison et l'élargissement sur l'ensemble de l'année, ont changé, pour la fin de ce siècle, de 1883 à 1897.

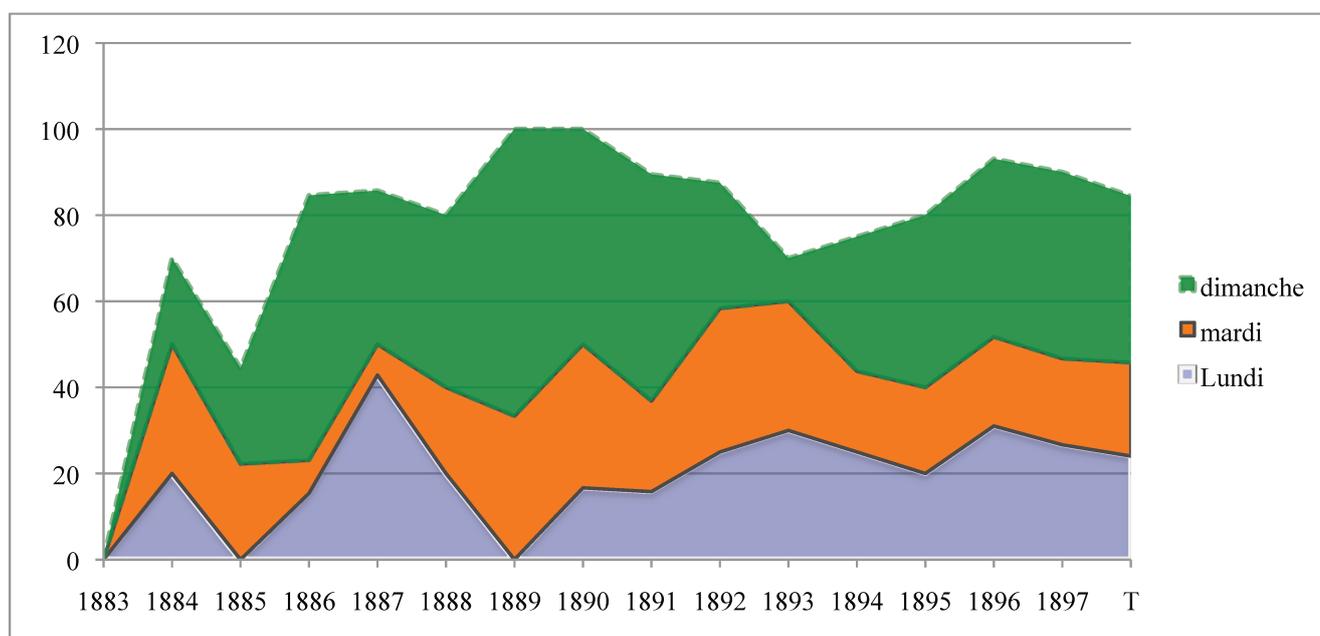
Considérons maintenant les jours de la semaine où se jouent ces parties. Nous avons dressé ci-après, un tableau indiquant le nombre de parties organisées pour chaque jour de la semaine et pour chaque année.

JOURS	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI	SAMEDI	DIMANCHE	TOTAL
1883								
1884	2	3	0	2	0	1	2	10
1885	2	2	0	2	0	1	2	9
1886	2	1	0	2	0	0	8	13
1887	6	1	1	1	0	0	5	14
1888	2	2	1	0	0	1	4	10
1889	0	2	0	0	0	0	4	6
1890	1	2	0	0	0	0	3	6
1891	3	4	0	2	0	0	10	19
1892	6	8	2	0	1	0	7	24
1893	3	3	1	2	0	0	1	10
1894	4	3	2	0	1	1	5	16
1895	3	3	0	0	2	1	6	15
1896	9	6	1	0	0	1	12	29
1897	8	6	2	1	0	0	13	30
<b>Total</b>	<b>51</b>	<b>46</b>	<b>10</b>	<b>12</b>	<b>4</b>	<b>6</b>	<b>82</b>	<b>212</b>

Tableau n°5. Répartition des parties de *blaid* sur les jours de la semaine entre 1883 et 1897.

Nous notons une différence avec la période précédente, quant aux jours de prédilection. Si le dimanche était auparavant réservé à la religion et s'il l'est encore dans le cadre des fêtes locales d'Urrugne ou Saint-Jean-de-Luz, de plus en plus de parties ont lieu le dimanche. Presque toutes les parties du jeu Morin de Biarritz se déroulent le dimanche. En principe, les parties du dimanche ont lieu en dehors des offices. Les rédacteurs ont souvent à cœur de le préciser. "Après vêpres", "à l'issue

des vêpres<sup>870</sup>”, “ après l’office ”, avant ou “ après la messe ”, écrivent-ils à côté de l’horaire de la partie. Mais il reste encore un grand nombre de parties en semaine. Nous avons constaté, cf. tableau ci-dessus, que les trois jours les plus prisés sont, dans l’ordre, le dimanche, le lundi et le mardi, avec respectivement, 39%, 24% et 22% des parties de *blaid* mentionnées par *Le Courrier de Bayonne* avec cette précision du jour où elles se jouaient, et ce en moyenne, sur la période de 1883 à 1897. Les autres jours sont peu utilisés par la pelote, ce qui explique pourquoi le graphique 5 ci-après porte sur ces trois jours afin de montrer leurs importances relatives. L’ordre des courbes et surfaces est le même que l’ordre de la légende, de bas en haut sur ce graphique. Le jeudi concerne 6% des parties, le mercredi 5%, le vendredi et le samedi 2 ou 3% environ. Bien entendu, ces pourcentages s’expliquent par la forte proportion de parties jouées pour les fêtes locales, donc les lundis et mardis, sachant que les parties de “ rebot ” ont généralement lieu le lundi et le *blaid* le mardi, du moins quand le “ rebot ” figure.



Graphique n°5. Répartition des parties de *blaid* selon les jours les plus fréquents entre 1883 et 1897.

Sur deux années seulement, le dimanche dépasse 50% des parties de *blaid* : en 1889 et en 1891. En 1889 il y a encore peu de *blaid* et, sur les six parties de *blaid* mentionnées en Pays basque de France, quatre ont lieu le dimanche et deux le mardi. Ce n’est pas très significatif. En 1891, nous avons vu que le *blaid* prend son envol, notamment avec des parties organisées à Arcangues et Guéthary où le

<sup>870</sup> Comme il est écrit le vendredi 5 juillet 1895, dans *Le Courrier de Bayonne*, pour une partie à Saint-Jean-Pied-de-Port, ou le vendredi 17 juillet 1895 pour une partie de *blaid* sur la place Neuve de Guéthary ou encore pour une partie de *blaid* à Villefranque annoncée le lundi 7 septembre 1896.

dimanche sera de règle. Ces nouveaux lieux de jeu préfigurent les nouvelles habitudes qui prévaudront au XXe siècle, notamment dans les organisations fédérales.

Il faut aussi savoir que certains lundis, mardis ou jeudis, deux parties de *blaid* ont eu lieu, mais nous avons compté un seul lundi, mardi ou jeudi à cette occasion, en fonction d'une logique de calendrier. Si nous avons compté, pour chaque partie, le fait qu'elle se joue tel jour de la semaine, le dimanche n'aurait pas dépassé 50% des annonces de parties en 1891. Voilà relativisés ces deux pics au-dessus de 50%. Cambo organisait déjà, durant la période précédente, quelques parties le dimanche, notamment pour le premier dimanche d'octobre, qu'on appellera fête des étrangers.

En Pays basque péninsulaire, à partir de la fin des années 70, les parties de "rebot" sont souvent organisées le dimanche. En 1891, Cambo organise des parties de *blaid* le dimanche. Malgré tout, les usages ont bien changé par rapport à la période précédente, où, toutes spécialités confondues, il y avait en moyenne un peu moins de deux dimanches de pelote par an, alors qu'il y en a 6 en moyenne entre 1883 et 1897.

Un virage a été pris en 1882 avec dix parties programmées le dimanche, mais comme pour d'autres phénomènes, il y a eu récession et il a fallu de nombreuses années avant d'arriver à une pratique dominicale majoritaire<sup>871</sup>. Néanmoins, au XXe siècle, des joueurs interrogés étaient persuadés que la partie de pelote s'était toujours jouée le dimanche, et particulièrement la partie de "rebot" qui "doit se jouer le dimanche à 10 h 30, pour respecter la tradition de toujours". Ainsi, un usage qui s'étend aussi loin que la mémoire des hommes semble avoir facilité à devenir vérité et tradition immuable, en l'absence de documents contradictoires au moins.

Nous remarquons aussi que les fêtes locales n'ont plus, de nos jours, la même résonance et ne donnent plus automatiquement droit à des congés. Il devient donc difficile d'organiser des parties de "rebot" le lundi des fêtes. Les modes de vie modernes, avec un sport de compétition fixé le week-end touchent également la pelote. La FFPB convoque les joueurs sur ce créneau pour les parties de championnat.

Mais il est amusant de constater que le travail du dimanche prenant toujours plus d'importance, certaines parties de championnat sont avancées et jouées en semaine. Par ailleurs, le week-end a pris une dimension plus large et débute souvent le vendredi. Les organisateurs de tournois saisissent l'occasion pour placer des parties le vendredi soir.

La pratique de la pelote suit donc les évolutions de la société. Il faut aussi souligner une institution : la partie de pelote du lundi après-midi au trinquet Garat de Saint-Jean-Pied-de-Port. Elle reprend une habitude du XIXe siècle, celle de la partie de pelote accompagnant le marché de la ville et

---

<sup>871</sup> En 1897, on compte 13 parties le dimanche sur 30. La pelote est loin d'être une pratique exclusivement dominicale.

a lieu, en outre, le jour de prédilection de la période 1852-1882, qui était le premier jour de réjouissance civile lors des fêtes locales, le dimanche étant réservé à la religion. C'est un beau vestige, vivant en 2016, qu'utilise aussi la FFPB pour y placer certaines parties du championnat professionnel de main nue. A côté de la pratique fédérale, nombre de tournois privés concernent des amateurs non licenciés et qui jouent simplement en dehors de leurs heures de travail. Les mairies louent des créneaux horaires, à l'année, dans des trinquets pour leurs employés. L'avènement des 35 heures a encore étendu cette pratique hebdomadaire.

Au XXI<sup>e</sup> siècle, ce ne sont pas seulement des champions qui jouent en plein air mais des joueurs de *blaid* qui jouent, dehors par beau temps, et dedans sinon. Nous retrouvons là une pratique traditionnelle en Pays basque, bien que de nombreux Basques crient à l'abandon de la pelote et craignent sa mort prochaine, si souvent annoncée.

Reprenons le corpus étudié. L'heure des parties varie dans la presse, mais 10 h ou 10 h 30 ou 11 h, pour le matin, et 15 h, 15 h 30 et 16 h, pour l'après-midi, sont les heures les plus fréquemment rencontrées dans les articles. La prolongation des parties pour cause d'égalisations répétées, voire de report de parties, soit quand les acteurs commencent à être trop fatigués soit à cause de la tombée de la nuit, se pratique toujours, mais occasionnellement. On ne parle plus de festoyer entre les deux temps de la partie. Jusqu'en 1890, le *blaid* se joue très peu le matin. En 1891, année de son développement foudroyant, nous le trouvons autant et même un peu plus le matin que l'après-midi, ce qui vient conforter l'hypothèse qu'il supplante son rival le "rebot" et prend même sa place dans l'horaire, comme dans le choix du jour, comme nous l'avons dit.

Jusqu'en 1894, il y a plus de parties le matin que l'après-midi, mais ensuite, le *blaid* retrouve son horaire d'après-midi, environ deux fois plus de parties l'après-midi que le matin sur ces trois années. Ce phénomène est logique puisque le *blaid* se joue beaucoup plus souvent le dimanche, environ 41% des parties, sur ces trois années. L'office du matin est en général respecté par les joueurs et les organisateurs, d'autant qu'ils n'ont pas intérêt à se priver du public de la messe dominicale, ni à s'attirer la fureur d'un clergé très puissant à cette époque et amateur, voire pratiquant, de pelote<sup>872</sup>.

En conclusion, l'expansion, sur les douze mois de l'année a commencé pour les parties de pelote annoncées. Les mois de juillet et d'août se taillent la part belle avec les trois quarts de ces parties. Le dimanche devient le jour le plus fréquent, avec 39% des parties durant cette fin de siècle,

---

<sup>872</sup> Cf. le nombre d'ouvrages écrits par des prêtres sur la pelote ou d'ouvrages dans lesquels ils parlent de la pelote ou d'articles sur la pelote et ses vedettes (Blazy, Adéma, en tête, et les auteurs de chansons sur le jeu (Etchegaray) et d'articles comme Bordachar). Par ailleurs, voir les photos des prêtres en action en soutane sur les frontons, durant la première partie du XX<sup>ème</sup> siècle au moins, sans oublier les célèbres prêtres du temps de Gascoïna, comme Gamio et certaines célébrités de Pampelune.

entre 1883 et 1897, s'agissant de la spécialité en vogue sur cette période, le *blaid*, considéré ici uniquement dans sa pratique en plein air.

## Le JEU

Utilisons maintenant les articles de presse pour déterminer les conditions du jeu, et tout d'abord le matériel utilisé par les joueurs ou à l'intention des spectateurs, la façon d'annoncer la marque pour tous. Puis, nous découvrirons les règles respectées pour jouer et les styles de jeu, les stratégies. Enfin nous nous intéresserons au vocabulaire du jeu introduit dans la presse ainsi qu'aux termes développés autour du jeu.

- *Le matériel de jeu*

Le matériel central c'est la pelote qu'on lance et qui a des propriétés variables selon les fabricants, selon qu'on y introduit plus ou moins de gomme. Son choix est déterminant pour les joueurs. Le vecteur de frappe lui aussi se personnalise. Le *chistera* sera plus ou moins long, plus ou moins courbe, donnant plus ou moins de puissance, permettant de garder la pelote dedans ou non. Le jeu évoluera donc dans son allure avec la modification de l'instrument, allant jusqu'à donner naissance à de nouvelles spécialités. Un instrument jusque là mineur et inemployé dans les grandes parties fait son apparition comme vedette en 1897. C'est la palette dont l'ancêtre est le battoir.

### Les pelotes et le chistera

A propos de la provenance des pelotes, *Le Courrier* parle de Hernani et de Pampelune. Le poids est parfois mentionné. En 1897, s'agissant d'une partie à main nue en trinquet, il est écrit que les pelotes seront blanches, de Hernani, et pèseront 90 grammes<sup>873</sup>. Un rédacteur parisien affirme quant à lui que " Le jeu à main nue exige avant tout un épiderme endurci et à toute [...] Il ne faut pas oublier en effet, que la pelote dont le noyau est en caoutchouc brut est très dure et pèse une centaine de grammes " (Béguin, 1899, b : 347). Dans les règles de la FFPB publiées en 1922, le poids est de 85 à 90 grammes pour la partie à main nue. Nous voyons que le jeu de *blaid* a déjà fixé des règles qui donnent satisfaction en 1897, contrairement à la pelote du jeu direct dont le poids fut longtemps variable<sup>874</sup>.

A Durango, pour une partie jouée en juillet 1886 à *chistera*, on utilise des pelotes de Pampelune, pesant 120 grammes. Chacun en porte 12 et son adversaire en choisit 6<sup>875</sup>. Il y a donc douze pelotes en jeu, alors qu'aujourd'hui, chaque équipe en porte deux pour les parties de

---

<sup>873</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8377, du mercredi 24 mars 1897.

<sup>874</sup> Cf. les paragraphes I.3.1. et I.3.2.2. ou notre master recherche (Mourguy, 2011).

<sup>875</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5179, du 11 juillet 1886.

championnats. La FFPB en fournit quatre pour les finales et dans ses premiers règlements elle demandait à chaque équipe d'en prévoir deux pour la main nue et trois pour le *blaid à chistera*. Pour un défi à *chistera* à Cambo en 1897, les pelotes, blanches également, viendront de Sanz fabricant de Pampelune<sup>876</sup>. Nous pouvons noter qu'il ne s'agit pas là d'une partie internationale et que l'usage des pelotes venant des provinces basques d'Espagne semble répandu en Pays basque de France. Nous ne savons pas, au vu des articles, s'il y avait aussi des artisans français réputés.

Pour le fameux défi à Saint-Jean-de-Luz en 1896, le nombre de pelotes choisies est encore douze<sup>877</sup>. C'est peut-être une règle... C. Béguin, qui présente la pelote basque aux Parisiens dans son article du 10 septembre 1899, nous dit que " la pelote est une balle de 120 grammes de poids, légèrement plus grosse qu'une balle de lawn-tennis ". Nous n'avons pas trouvé d'autre précision dans les articles. Nous ne savons donc pas si le poids des pelotes est variable dans cette période. Nous lisons que la pelote espagnole est vive et, en conséquence, la raie à dépasser au but, plus éloignée du mur de *frontis*. En 1887, le rédacteur parle de " pelote vive selon les règles de *blaid* espagnol<sup>878</sup> ". En 1891, pour la fête traditionnelle du premier dimanche d'octobre à Cambo<sup>879</sup>, le rédacteur trouve " la pelote trop molle au début " et la partie " très intéressante après avec des pelotes plus vives ". Y avait-il d'abord des pelotes françaises puis des espagnoles ? C'est la question qu'on peut se poser.

Pour le poids, il semble stable puisqu' à Neuilly, en 1900 et les années suivantes, il est de 120 grammes (Berastegui, 1900). Le règlement fédéral de 1922 est clair " Le poids d'une pelote destinée au jeu à *chistera* est de 118 à 125 grammes dont 55 grammes de gomme ". Pour le jeu au gant plat (petit *chistera*), seule la quantité de gomme change : 50 grammes. La confection de la pelote intéresse aussi les néophytes.

*la pelote c'est une balle [...] formée de lanières de caoutchouc brut enroulées, puis comprimées et revêtues d'une enveloppe en peau de chevreau ou de veau. La pelote est dure come du bois et, pour son élasticité il me suffira de dire qu'en la laissant tomber d'une hauteur de deux mètres, elle rebondit à une hauteur de plus du double ". (Béguin, 1999) " La balle, très lourde, est composée d'un noyau de gomme entouré d'un réseau de laine très serré recouvert lui-même d'une double épaisseur de cuir (Foucault, 1902 : 403).*

Le *chistera* évolue lui aussi, bien que la presse locale n'évoque pas la question. Il est plus ou moins grand, plus ou moins courbe, plus ou moins profond<sup>880</sup>. Confions sa description à trois rédacteurs qui s'adressent à des Parisiens a priori sans connaissance sur la pelote basque :

---

<sup>876</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du jeudi 1<sup>er</sup> juillet 1897, portant l'annonce du défi de deux jeunes amateurs de Cambo, défi relevé par la suite par le fameux Lemoine et Goyetche de Sare.

<sup>877</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 19 août et du dimanche 23 août 1896.

<sup>878</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5382, du samedi 24 juin 1887.

<sup>879</sup> Cette fête fut appelée plus tard dimanche des étrangers dans la presse, comme nous l'avons signalé déjà.

<sup>880</sup> Cf. collection Arramendy au Musée basque et de l'histoire de la ville de Bayonne.

*Chistera, sorte de grand panier recourbé en osier, assujetti à la main droite par des lanières et dont la puissance de projection est réellement formidable (Béguin, 1999).*

*Cet instrument, que l'on a appelé très justement le canon rayé des joueurs de paume, [...] on ne saurait mieux le comparer qu'à une sorte de grand ongle recourbé, en osier. Sur la partie bombée se trouve fixé un gant où le joueur introduit sa main, et l'instrument est assujetti à l'aide d'une lanière que l'on fixe autour du poignet. Le chistera imprime à la balle une force et une vitesse considérable ; il n'est pas rare que celle-ci lancée contre le mur soit renvoyée à 70 ou 80 mètres (Berastegui, 1902)<sup>881</sup>.*

*c'est l'appareil [...] dont la forme se rapproche sensiblement de la membrane qui pend au-dessous du bec des pélicans. A sa partie supérieure est monté un soufflet en cuir, dans lequel le pelotari enfonce sa main droite et qu'il serre ensuite vigoureusement autour de son poignet avec une lanière – de façon qu'il fasse corps avec son bras ” (Foucault, 1902).*

Nous comprenons que l'instrument produit un effet très fort sur les auteurs. La capacité technique du *chistera*, alliée à sa maîtrise par les *pelotaris*, est source d'étonnement et d'enthousiasme. L'image de l'ongle est bien connue, celle du pélican, plus originale, celle du panier, logique au vu de la texture et de l'histoire racontée par un Sempertar, Ganich Halsouet, qui attribue à Ganchiki la création du premier *chistera*<sup>882</sup>. Notons que l'instrument est considéré comme un prolongement du bras ou de la main ; il fait presque partie du corps du joueur. En cela il est différent du tambourin ou de la raquette. La comparaison avec un canon rappelle l'anecdote trouvée dans la lettre d'un soldat de la première guerre mondiale. Il évoque les grenades lancées par Chiquito à l'aide de son *chistera*. Ainsi il n'avait pas laissé son instrument de jeu pour le service militaire ni pour la guerre, contrairement à l'annonce de la légende de la photo<sup>883</sup> “ Chiquito del Cambo. Malgré son nom espagnol, le roi de la pelote est français et bien français. A telle enseigne qu'il vient de déposer depuis le mois dernier la *chistera* pour le flingot ”. Evidemment c'était une figure de style. Un autre article indique que Chiquito fait son service à La Rochelle.

Selon les historiens du jeu, le *chistera* va devenir bien plus profond pour répondre à la blessure d'un joueur, Melchor Curuchague, en 1888 en Argentine (Blazy, 1929 : 77). Mais ces renseignements sont fournis par un joueur qui en parle dans les années précédant la parution du livre de Blazy, soit 36 ans après. Peut-on être sûr de la date ? C'est Samperio qui, avant lui, aurait perfectionné et adopté le jeu de revers, à cause d'une douleur au bras (Blazy, 1929) La profondeur nouvelle de son instrument viendrait palier le manque de force de son épaule. Après lui, d'autres joueurs l'adoptent car il décuple

---

<sup>881</sup> Cf. *L'Illustration* N°3093, du 7 juin 1902, p.410. Notons aussi que Béguin, en 1899, citait la même expression “ canon rayé ”.

<sup>882</sup> Ce garde-forestier écrit cette histoire à la revue *Gure Herria*, en 1926. Blazy (1929) la cite pp.46-53.

<sup>883</sup> Cf. *La Vie au grand air* N°223, du 20 décembre 1902.

leur puissance et leur permet de garder la pelote dans l'instrument, le temps de se replacer en posture d'attaque, alors qu'ils étaient en défense au moment de réceptionner la pelote. C'est ce qu'explique André Foucault dans *La Vie au grand air* pour distinguer la pelote basque à *chistera* des jeux de paume où la balle est frappée :

*Dans la pelote basque, tout change, la balle n'est pas relancée aussitôt reçue ; elle marque un temps d'arrêt dans la concavité du gant et c'est surtout, semble-t-il, pendant cette seconde d'immobilité de la balle que le joueur prépare le coup à jouer. Il arrive parfois que les pelotaris prennent un élan de deux ou trois pas, avant de relancer la balle qui gît dans leur gant*<sup>884</sup>.

Le jeu s'est donc transformé. Au vu des photos et des articles, seul le Grand Chistera se joue à Paris, tandis qu'en Pays basque les deux formes subsistent, jusqu'à nos jours du reste. Les annonces du *Courrier de Bayonne*, sur la période étudiée, ne précisent pas de quel jeu il s'agit. Comme le revers largement utilisé au grand *chistera* est aussi utilisé, dans une moindre mesure, par les joueurs de "petit" *chistera*, il est difficile de décider quelles sont les parties à "petit" *chistera* parmi toutes les parties à *chistera* annoncées. La date d'arrivée du grand instrument est donc à rechercher. Le premier témoignage de Béguin explique l'avantage du nouveau gant mais n'est pas très précis non plus sur sa date d'apparition, néanmoins il semble que "dans ces dernières années" soit une période inférieure à dix ans, sans quoi l'auteur l'eût signalé comme tel :

*Dans ces dernières années, les joueurs sont parvenus à ménager davantage leurs forces en substituant au gant court et presque plat de leurs devanciers, un gant très long et très recourbé, dont la puissance est infiniment supérieure, et en adoptant le jeu de revers qui leur permet d'utiliser à la fois les deux bras et tout l'élan du corps. Mais le jeu y a perdu de sa variété et de sa rapidité. (Béguin, 1899)*<sup>885</sup>.

En citant les champions de l'ancien jeu, Portal, Irun et Manco, l'auteur ne nous aide pas davantage car Portal joue en 1886, Manco joue de 1882 à 1896 et Irun de 1888 à 1898 au moins... Sa dernière phrase émet une réserve sur l'intérêt du jeu. De fait, ces reproches vont s'accroître. Un clivage se crée entre les partisans de l'ancien jeu appelé pur, *limpio* ou *garbi* selon les langues, d'une part et, d'autre part, les partisans de la nouveauté. Les spécialités de grand *chistera* et de *cesta punta* sont nées, leurs détracteurs aussi. Ils perdurent. Nous en parlerons plus loin. Dans un deuxième témoignage, paru cette fois dans *l'Illustration* les 25 novembre et 2 décembre 1899, Béguin parle de "pelotaris", notamment de Chiquito de Eibar qui, selon lui, a eu un impact sur la transformation du jeu "en Espagne et dans les Républiques sud américaines", mais il ne cite ni Samperio, ni Guruchague. Il fait cependant un intéressant historique du jeu et dresse un tableau de la situation de la

---

<sup>884</sup> Cf. *La Vie au grand air*, du 21 juin 1902, p.403.

<sup>885</sup> Cf. *La Vie au grand air*, N°52 du 10 septembre 1899.

pelote en 1899. A son tour, en 1903, Letellier d'Aufresnes, dans *La Vie Illustrée*, s'intéresse à l'instrument basque, gant de cuir puis *chistera* et il précise " La forme de la chistera s'est même modifiée depuis une douzaine d'années la courbure et le creux s'accroissent [...] ce n'est plus un choc maintenant qui renvoie la balle. Elle est saisie, enveloppée. Sa vitesse s'amortit dans la cage où elle est prise<sup>886</sup> ". Ceci fait remonter l'apparition du nouvel instrument à 1891, date de l'essor du *blaid* en Pays basque de France et huit ans avant l'écriture de Béguin. Tout cela semble cohérent, mais contestable, si l'on observe les règles du jeu, voir le paragraphe suivant.

#### Usages et matériel autour du jeu

Aux poteaux marqueurs pour l'avance des équipes, apparus à Biarritz en 1885 pour une partie de " rebot ", succède un " écriteau imprimé, excellente innovation ", marquant " successivement les points de chaque camp " à Hendaye en novembre 1891 pour une " superbe joute à main nue " entre Hendaye et Ascain<sup>887</sup>. Aujourd'hui, chaque club se fait fort d'avoir un tableau de marque, très vieux, aux couleurs du club, pour certains, moderne et sans effort d'esthétique pour d'autres, électriques et plus ou moins sophistiqués, pour les novateurs. Le rédacteur avait raison, le tableau de marque fut une belle innovation, plébiscitée par les générations suivantes. Le tableau de marque et le marqueur de Neuilly sont en photo dans *La Vie au grand air*, en 1900<sup>888</sup>.

Au béret rouge ou bleu et à la vareuse de même couleur, succèdent les brassards rouges et bleus pour distinguer les équipes, en juin 1892, à Saint-Jean-de-Luz<sup>889</sup>. Ont-ils succédé à des ceintures de couleur propres à distinguer les équipes ? Il est vrai que les ceintures, rouges pour les uns et bleues pour les autres, ont longtemps marqué la différence entre les équipes au XXe siècle et que certains joueurs les utilisent encore aujourd'hui. Les auteurs du début du XIXe siècle laissent libre cours à notre interprétation ne parlant que de ceintures de couleur et de l'élégance qu'elles permettent aux joueurs. A contrario, le camp rouge et le camp bleu sont souvent nommés comme tels dans la presse après 1885. Un article de *La Vie Illustrée*, portant sur la pelote basque, précise que les joueurs sont distingués par un béret et une ceinture, bleus pour les uns, rouges pour les autres<sup>890</sup>.

Un autre usage se découvre au fil des lectures : celui de compter les points d'une voix chantante ou monocorde. Au XXe siècle, le chanteur de points a son importance. Nommé *xaxari*, sans doute parce qu'autrefois celui qui marquait les " chasses ", c'est à dire le *chachari*, était aussi le

---

<sup>886</sup> Cf. l'article "La vie sportive", dans *La Vie Illustrée*, du 8 mai 1903, pp.112-113, en annexe 11, fichier à la date.

<sup>887</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6749, du lundi 30 novembre 1891.

<sup>888</sup> Cf. article " Le concours de Jeu de Pelote " dans *La Vie au grand air* du 1<sup>er</sup> juillet 1900, annexe 11, fichier 1900-07-01-Vie gd air.

<sup>889</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6927, du jeudi 30 juin 1892.

<sup>890</sup> Cf. *La Vie Illustrée*, du 8 mai 1903 dans la rubrique La vie sportive, p.112, reproduite en annexe 11, fichier 1903-05-08-Vie illustrée.

marqueur, ce chanteur accompagne et agrmente surtout la partie de “ rebot ”, difficile à suivre pour le néophyte. Evidemment ce métier s’apprend en assistant aux parties. Il se pratique de père en fils, mais surtout il se perd au XXIe siècle. De nos jours quelques anciens savent chanter, moins d’une dizaine, et un jeune s’est mis à la pratique<sup>891</sup>.

Nous avons relevé trois témoignages, l’un de 1886, dans *La Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, citant un texte de O’Shea sur la maison basque, le deuxième dans *l’Illustration* en 1899 et le dernier datant de 1908 dans *La Revue des deux mondes*. Henry O’Shea évoque “ une voix lente et monotone comptant les points<sup>892</sup> ”. Béguin fait remarquer que “ Chaque point est annoncé au public par un crieur “ en cette incompréhensible langue dont l’âge est incalculable et l’origine inconnue ” ; et sa voix traînante qui scande tous les mots domine le bruit de la foule.<sup>893</sup> ” C’est clair maintenant, les points sont plus ou moins chantés d’une voix monocorde en basque et pas seulement au Pays basque, d’après l’auteur mais de manière générale, pour toute partie de pelote. A propos du *Ramuntcho*<sup>894</sup> donné à l’Odéon en 1908, René Doumic avait déjà fait un éloge de la musique de Gabriel Pierné<sup>895</sup> et Camille Bellaigue, dans sa revue musicale, n’est pas moins admiratif. Il y écrit, pour ce qui nous concerne : “ Pendant la partie de pelote, debout contre le fronton de pierre, le marqueur ne se contente pas d’appeler et d’inscrire les coups, il les chante et les module longuement, d’une traînante voix<sup>896</sup> ”. Voici encore une spécificité basque pour le jeu de paume, devenu pelote, puis pelote basque, en français. Aux parties de Neuilly, le crieur de points, M. Lagache, est bien présent au cercle Saint James, “ tandis que d’une voix chantante, le crieur compte les points ”, au fronton du boulevard Bineau (Foucault, 1902). Ainsi, la façon de compter les points fait partie intégrante du jeu puisqu’elle s’exporte avec le jeu.

Nous parlerons d’une autre tradition, en lien avec la religion, à savoir l’arrêt du jeu pour respecter l’Angélus, dans le chapitre III, car nous ne sommes plus dans le déroulement du jeu proprement dit mais dans une culture et dans ce que représente ce jeu, pour la société du Pays basque et pour les auteurs.

- **Les règles et les stratégies**

Entre 1852 et 1882, les articles concernaient l’annonce des parties mais aussi régulièrement les comptes rendus. Après 1882, les comptes rendus deviennent rares et, encore plus rarement, détaillés.

---

<sup>891</sup> Il s’agit de Pantxix Bidart, Haspandar, dont le père fut Président du club de pelote Noizbait de Hasparren.

<sup>892</sup> Cf. *La Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, partie non historique, t.III, 1886 (avril), p.169.

<sup>893</sup> Cf. *L’Illustration* N°2962, du 2 décembre 1899, p.358, reproduite en annexe 11, fichier 1899-12-02a-illust...

<sup>894</sup> Tiré de l’œuvre de Loti, musique de Pierné.

<sup>895</sup> Cf. *Revue des deux mondes* 1908, 03-04 LXXVIIIe année, livraison du 15 mars, p.453.

<sup>896</sup> Cf. *Revue des deux mondes* 1908, 03-04 LXXVIIIe année, livraison du 15 mars, p.705.

Ils concernent beaucoup le “rebot” puis le *blaid* en fin de période mais quelquefois se contentent de donner le résultat de la partie. Les annonces, elles, peuvent comporter quelques détails sur les conditions du jeu ou de défi. Nous trouvons au plus un compte rendu par an jusqu’en 1885, puis six en 1886 dix en 1887, huit en 1888 et en 1889, puis trois en 1890<sup>897</sup>, sept en 1891, trois en 1892, quatre en 1893 et 1894 et trois en 1895, six en 1896, et dix en 1897, ce qui est très peu face aux nombreux articles d’annonce, soit une quinzaine au début et une cinquantaine à la fin. C’en est au point que la Rédaction du *Courrier* s’en plaint et réclame l’envoi de résultats et de comptes rendus, qui plus est, signés<sup>898</sup>.

Il semble qu’on assiste à un nouveau mode d’utilisation de la presse. Elle paraît être sollicitée en priorité pour faire venir les spectateurs. Les organisateurs sont peut-être à l’origine de l’envoi des données ce qui expliquerait aussi le grand nombre d’articles annonçant les parties du jeu Morin et du jeu Solet des Allées Marines, lieux de spectacles qu’il faut rentabiliser, et non de défis spontanés de joueurs. Il en résulte un défaut d’informations, notamment à propos des règles de jeu, des stratégies et des qualités du jeu et des joueurs. D’où une étude moins précise et une connaissance moindre pour nous.

Par chance, les règles du *blaid* sont simples et nous découvrons ce qui est important dès cette époque, tout en n’étant pas encore défini par des règles écrites, puisque nous restons dans le domaine du jeu, pour la plupart des parties jouées. Notamment voici indiquée la position de la raie à dépasser à l’engagement, ou “au but”, comme disent les joueurs et les rédacteurs. Le nombre de points est fixé avant la partie, par une entente entre les deux équipes. Le choix des pelotes et de leur provenance peut aussi se faire au moment où la partie s’organise, mais il est souvent décidé au moins une semaine avant. L’allongement de la partie est possible avec l’accord des joueurs et des juges. L’enjeu est établi bien avant la rencontre, vraisemblablement au moment où elle s’organise. De plus, l’arrivée du jeu à Paris produit des articles qui expliquent ses règles aux Parisiens, béotiens en la matière, et donnent le ressenti des journalistes face à ce nouveau “sport”. C’est une aubaine pour notre étude.

#### L’engagement

A propos de la raie à dépasser au but, des articles la situent à 6, voire à 8 ou 10 mètres<sup>899</sup> du mur de frappe, pour la main nue. Ces distances ne sont pas en accord avec un rédacteur parisien : “le buteur qui engage le point se place à un mètre environ du mur, fait rebondir la pelote sur le sol et la

---

<sup>897</sup> Dans ces années, les comptes rendus concernent plutôt le “rebot” et, par ailleurs, font place aux parties jouées en Argentine.

<sup>898</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 31 août 1898.

<sup>899</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8446, du mercredi 16 juin 1897, où la revanche d’une partie jouée à Cambo avec la raie au but à 6 mètres est annoncée à Saint-Jean-de-Luz avec raie à dépasser au but à 10 mètres du mur. Les règles fédérales de 1922 sont en accord avec la deuxième partie à main nue.

projette contre le mur de façon à ce qu'elle effectue son premier bond au-delà d'une distance déterminée, généralement 15 ou 20 mètres". Il parle ici du jeu à main nue qu'il a lui-même vu pratiquer, vraisemblablement en Pays basque. En effet, il ajoute une remarque personnelle, en exagérant sans doute, car nous imaginons mal une telle partie, au vu des comptes rendus lus pour cette période. Béguin affirme " Certains buteurs sont doués d'une adresse remarquable et j'en ai vu qui butaient vingt fois de suite, sans que l'adversaire parvint à relancer la pelote ". (Béguin, 1899, b : 347). Cet auteur ne dit pas où se situe la partie. Il se peut qu'elle ait lieu en fronton " espagnol " où les pelotes sont peut-être plus vives, mais nous restons perplexes sur l'exactitude du témoignage. Il est vrai qu'un joueur du XXI<sup>e</sup> siècle, Waltari Agusti, a remporté six titres consécutifs à main nue<sup>900</sup>, en particulier grâce à son but redoutable et qu'il était capable de réaliser vingt buts gagnants au cours d'une partie, mais pas à la suite. Notre rédacteur a pu mal s'exprimer... être plus dans l'emphase que dans la description réaliste, voir chapitre III.

D'autres rédacteurs, du *Courrier* cette fois, situent cette raie à dépasser à 12 mètres, 15 mètres<sup>901</sup> ou 25 mètres<sup>902</sup>, voire 26 mètres<sup>903</sup>, pour le jeu avec *chistera*. Nous comprenons qu'il s'agit pour les unes de petit *chistera* et pour les autres non. Les dates sont alors intéressantes. Le grand *chistera* est peut-être déjà présent en 1887, à moins que la raie du but à 25 mètres ait précédé l'arrivée de ce nouvel instrument, mais les deux jeux coexistent en 1893.

Le but a son importance au *blaid*, puisque la presse parle de points faits au but, notamment par Chilhar qui écrase la balle au sol dans certaines parties<sup>904</sup> mais ne peut plus réaliser de tels exploits, c'est à dire " faire glisser les pelotes à ras de terre ", lorsque la raie à dépasser est davantage éloignée du mur, nous dit un rédacteur<sup>905</sup>. Louhossoa, " infatigable gaucher ", très tôt engagé en Amérique, se signale également par " une série de buts remarquables " qui lui permettent de relever et d'égaliser " une partie à Cambo en 1891<sup>906</sup>.

Une différence est faite suivant les joueurs et les défis, vraisemblablement, puisque pour les fêtes de Hasparren, en juin 1892, une partie de *blaid* à *chistera* opposant Chilhar, Béhéran et Larralde à

---

<sup>900</sup> Ce n'est pas au jeu en place libre mais en trinquet, dont nous parlerons dans le deuxième chapitre.

<sup>901</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7115, du jeudi 9 février 1893 et N°7122, du vendredi 17 février 1893, l'un annonçant et l'autre contant le mardi gras à Saint-Jean-de-Luz. Il doit s'agir de petit *chistera*.

<sup>902</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 19 août 1896, pour un défi à Saint-Jean-de-Luz ou du jeudi 22 juillet 1897 pour un défi à Cambo.

<sup>903</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5372, des dimanche 22 et lundi 23 mai 1887, où la raie à dépasser au but est fixée à 26 mètres pour une partie jouée à Biarritz ou N°5382 du samedi 24 juin 1887 où, suivant les règles de *blaid* espagnol, la raie sera à 26 mètres. Il semble donc que le grand *chistera* soit utilisé, avant sa date présumée (1888) d'apparition en République argentine.

<sup>904</sup> Cf. par exemple *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 25 septembre 1895 où le rédacteur évoque le " but terrible " de Chilhar " écrasant la balle à terre ".

<sup>905</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 22 juillet 1896, où " Chilhar ne peut servir ras de terre car la raie à dépasser au but est trop éloignée ", dans une partie jouée à Guéthary.

<sup>906</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6705, du vendredi 9 octobre 1891.

trois Haspandars se fera en éloignant de 5 m de plus, “ par rapport aux parties précédentes ”, “ la raie du but ”. Il s’agit peut-être de la quatrième partie les opposant, ou du moins d’une partie jouée après que les Haspandars ont fait leurs preuves à Celhay, Louhossoa et Souraïde, auquel cas, il faudrait comprendre que, plus les joueurs sont jeunes et inexpérimentés, plus la raie est proche du mur. C’est ainsi que les règles actuelles fonctionnent<sup>907</sup>.

Au vu des différentes distances répertoriées dans les articles, il est clair que la raie fait partie des négociations du défi et qu’elle varie suivant les qualités des joueurs en présence. Dans les articles de la presse parisienne et les règles éditées pour les parties à Neuilly à partir de 1902, la raie à dépasser au but est à 25 mètres et il s’agit de parties à *chistera*, et même à grand *chistera*. Dans les règles des jeux, publiées en 1922 par la FFPB, la raie à dépasser est à 25 mètres pour le Grand *Chistera*, mais à 20 mètres pour le “ gant plat ”. Pour la main nue, elle varie entre 12 et 15 mètres. Aujourd’hui, en dehors des différences instituées selon les catégories d’âge, la raie à dépasser au but ne varie plus. C’est bien la différence que nous avons déjà relevée entre le jeu et le sport. Notons que la fédération est très souple dans ses règlements au début. Par exemple, écrire 12 à 15 mètres c’est laisser le choix aux joueurs, qui s’entendent alors. Les responsables étant eux-mêmes joueurs et issus du jeu, ont laissé des possibilités de prolonger une partie par exemple. Cela a disparu et les règlements sont devenus plus précis avec l’augmentation du nombre de parties de championnat jouées, notamment et l’évolution générale du sport.

A propos de l’engagement, Béguin (1899, c : 358) précise qu’“ un bon buteur doit savoir varier ses coups ; tantôt il renvoie la pelote à droite, tantôt à gauche, tantôt rasant le sol et tantôt s’élevant très haut dans l’air ; parfois juste au-delà de la ligne qu’il est tenu de dépasser et d’autres fois à 90 ou 100 mètres, à la limite extrême de la place ”. Nous retrouvons les coups gagnants de Chilhar et à peu près toutes les variétés de buts, pratiquées en ce temps comme aujourd’hui. Peu de choses ont changé dans la tactique. Notons que le rédacteur parisien met un seul “ t ” au substantif “ buteur ” alors qu’au Pays basque on en met deux à l’époque.

Nous remarquons dans cet extrait que la place de *blaid* est à peu près aussi longue que celle de “ rebot ”. L’argument donnant pour cause à l’abandon du “ rebot ” l’impossibilité de le pratiquer sur de petites places s’avère bien inadapté, comme nous l’avions suggéré. Le grand *chistera* réclame de grandes places, aujourd’hui comme hier et des frontons élevés, expliquant pourquoi les finales de cette spécialité se jouent encore sur un petit nombre de frontons.

L’auteur ajoute : “ A ses adversaires d’ouvrir l’œil, de deviner par la position de son corps la direction que prendra la pelote et au geste de son bras, la distance à laquelle elle ira tomber, puis de la

---

<sup>907</sup> Cf. Règlement sportif fédéral, sur le site ffpb.net ou au secrétariat de la FFPB.

saisir au vol et de la relancer. ” Il entre donc dans le jeu cette nécessaire observation et cette capacité à deviner pour anticiper, pour se trouver au bon endroit afin de saisir la balle au vol. C’est à ces qualités que les spectateurs sont sensibles, et que les rédacteurs donnent les noms d’adresse, de précision de coup d’œil, de vivacité. L’un des charmes de la pelote est clairement défini par ces stratégies.

#### Les règles de déroulement

Elles sont assez simples mais il est nécessaire de les expliciter pour les spectateurs de Neuilly. Avec le programme de la partie et les noms et photos des joueurs, ils trouvent les règles en vigueur<sup>908</sup>. Tous les premiers articles de la presse parisienne<sup>909</sup> sont aussi clairs à ce sujet. Ils mentionnent la raie métallique ou tracée à 1 mètre du sol sur le mur de frappe, au-dessus de laquelle la pelote doit frapper le mur dans le jeu sous peine d’être comptée fautive, les dimensions de l’aire de jeu, la place et l’existence des murs, de face de côté et de fond, ce dernier appelé aussi “ rebot ”<sup>910</sup>. Ils indiquent que chaque équipe, bleue ou rouge, renvoie la pelote tour à tour de volée ou après un bond au sol. Après que le buteur a lancé la pelote contre le mur, “ à l’adversaire , alors, de la renvoyer et ainsi de suite. Chaque fois qu’un point est perdu, le camp gagnant a le service ” (Béguin, 1899, b : 347). Nous plaçons en note la description la plus courte<sup>911</sup>.

Le premier fronton de Neuilly, avenue Borghèse, comportait un mur de côté. On y jouait à la mode espagnole, avec des “ cuadros ”, comme en *Jai Alai*, mais à l’air libre. Le second, boulevard Bineau, comportait seulement un mur de fond, bien que les invités soient pour beaucoup des joueurs espagnols. Notons qu’en dehors des parties de spectacle, des amateurs jouent à Paris, des équipes scolaires s’y rencontrent<sup>912</sup> et nous connaissons même par la presse le nom du professeur exerçant au troisième fronton de Neuilly, rue de Longchamp : Odriozola. Le cercle Saint James a repris la tradition des jeux de paume qui étaient tenus par un professeur de paume, un Maître Paumier, comme c’est encore le cas à la courte paume. Mais à la pelote, ce n’est pas un usage.

---

<sup>908</sup> Cf. le programme de Neuilly avec les règles et les photos et biographies des joueurs conservé à la médiathèque de Bayonne. Rés 240 FR.MAG1.

<sup>909</sup> De C. Béguin en 1899, de Berastegui en 1900, de Foucault en 1902, de Letellier d’Aufresnes en 1903, expliquent les règles, plus ou moins longuement.

<sup>910</sup> Ce n’est donc plus le mur de face qui porte ce nom. Rappelons que ce nom était venu d’abord du mouvement de la pelote, qu’on lance (*bota* en basque) et qui rebondit sur le mur (*errebot*). Le mur avait ensuite donné son nom au jeu de “rebote” qui a été détrôné par le *blaid*. Le terme désigne maintenant un autre mur, élément nouveau d’un autre jeu : le *blaid* espagnol.

<sup>911</sup> “ Après le tirage au sort obligatoire du premier service, un des joueurs d’avant du camp favorisé engage le point en lançant la pelote contre le mur de façon à ce qu’elle soit renvoyée au delà d’une distance minima de 25 mètres. A ses adversaires de la recevoir alors dans le chistera et de la relancer contre le mur. Un bleu l’a-t-il lancée, un rouge la saisit et la relance et, ainsi de suite, jusqu’à ce qu’une faute ait été commise, ce qui a lieu si la balle n’est pas saisie, soit au vol, soit après le premier bond ; si elle sort des limites de la piste ou si elle frappe le mur au-dessous de la bande métallique qui le traverse dans sa largeur, à un mètre au-dessus du sol. ” (Berastegui, 1902).

<sup>912</sup> Cf. article de *La Revue Sportive* N°33, du 28 octobre 1903 qui signale le “ très joli match disputé par les équipes scolaires de Janson de Sailly et Guerson ”.

Le nombre de joueurs dans chaque équipe

Comme les rédacteurs donnent souvent le nom des joueurs, il est facile d'observer leur nombre. On joue au *blaid* le plus souvent deux contre deux ou trois contre trois. Mais peu à peu on joue de plus en plus souvent en équipes de trois et, en 1897, nous n'avons pas trouvé de parties deux contre deux. Dans les années 80, un certain nombre de parties à main nue, sont jouées à deux. Les parties à *chistera* peuvent être jouées à deux contre deux mais plus souvent par équipes de trois. Nous trouvons régulièrement des parties où l'on équilibre les chances avec un joueur de plus : trois contre deux, que ce soit à main nue ou à *chistera* et ce, jusqu'en 1896. Notons qu'aujourd'hui les équipes sont de deux pour la main nue et de trois pour le *chistera*, en place libre. Les usages ont donc évolué jusqu'à donner ces règles fédérales. Les rédacteurs parisiens des années 1900 précisent que si les joueurs sont trois, il y a un arrière et deux avants, comme aujourd'hui.

Le nombre de points et la durée du jeu

Le nombre de points est assez souvent indiqué. Dans les comptes rendus, il y a même parfois des indications sur la marche des scores, sur la fin de la période 82-97. Ainsi avons-nous le résultat d'une "partie à cesta en 50 points à Pampelune", terminée sur le score de 50 à 42 en 1890<sup>913</sup>. Puis il faut attendre 1892, pour connaître le déroulement d'une partie de *blaid* en 90 points, avec quatre étapes : Béhéran mène de 20 points, Chilhar égalise à 51, ils sont à nouveau à égalité à 71, puis Chilhar l'emporte<sup>914</sup>. En 1893, *Le Courrier* donne le résultat de trois parties. La partie de février à Saint-Jean-de-Luz entre Arroué et Chilar est indécise jusqu'à 44 et remportée par Chilhar en 70 points<sup>915</sup>. Une partie à Deusto se termine sur le score de 50 à 32<sup>916</sup>, une partie est jouée à Ustaritz en 80 points<sup>917</sup>. En 1894 les 8 et 13 juin, nous avons les résultats des parties. En 1895, à Saint-Jean-de-Luz, toujours au *blaid* à *chistera* la partie équilibrée est allongée en 40 et Chilhar gagne de 20 points, face à Arrué<sup>918</sup>. En juillet 1896, à Guéthary, les Espagnols et les Français se suivent alternativement et sont à 35 après 11 égalisations, puis, à 59-58, au moment d'égaliser, les Français font une faute. Les Espagnols mènent donc 60 à 58 et l'emportent finalement par 70 à 61<sup>919</sup>. Une semaine après, sur la même place, Otharré entame la marque 2-0, les équipes sont à égalité à 57 et la partie se termine sur le score de 70 à 61<sup>920</sup>. Le 23 août 1896, à Saint-Jean-de-Luz, lors du fameux défi à 5000 francs, les équipes se suivent

---

<sup>913</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6324, du vendredi 11 juillet 1890.

<sup>914</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°, du mardi 19 juillet 1892.

<sup>915</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7122, du vendredi 7 février 1893.

<sup>916</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7237, du mercredi 5 juillet 1893.

<sup>917</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7286, du vendredi 1<sup>er</sup> septembre 1893.

<sup>918</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, du mercredi 25 septembre 1895.

<sup>919</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, du mercredi 22 juillet 1896.

<sup>920</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, du 4 août 1896.

pas à pas. Elles sont à égalité à 55, et la partie est allongée en 20 points. Au onzième point, comme elles sont encore à égalité, on prolonge en 30 points. Il semble que l'on arrive à 55 + 11 + 30, soit 96 points. Les Français sont finalement victorieux, en ayant marqué 94 points, dit le chroniqueur<sup>921</sup>...

Il est aussi question d'une "partie de pelote à la palette", en mars 1897, prolongée de 70 à 130 points<sup>922</sup>.

Le rédacteur signale une partie gagnée par Larrañaga sur *El Chiquito* de Najera, par 35 à 11, visiblement en province basque d'Espagne et peut-être à main nue<sup>923</sup>. Enfin, début octobre 1897, sur la place de Saint-Jean-de-Luz, "le vieux *pelotari* Chilhar a baissé pavillon devant le jeune Dardisquy, Luzien de 17 ans, en 70 points. Le jeune l'a emporté avec 11 points d'avance<sup>924</sup>.

A Cambo-les-Bains, Arrué bat Chiquito 70 à 50 en octobre 1897<sup>925</sup>. Ainsi, nous pouvons voir que le nombre de points est variable de 35 à 130 points, valeur exceptionnelle. le compte de 94 points pour obtenir la victoire l'est aussi. Il semble que l'on commence avec un objectif de 50 à 70 points, à *chistera*, plutôt 50 en Pays basque d'Espagne et 70 en France.

Les parties à main nue en Pays basque péninsulaire, seraient en 35, ce qui s'explique par la dureté de ce jeu. Au vu des égalisations, la partie peut être prolongée, de 10, 20, 30 points... en plusieurs fois, le cas échéant.

La possibilité de prolonger une partie est encore inscrite dans le règlement de la FFPB en 1922. En 1899, Béguin affirme "Les parties de pelote se jouent généralement en 70 ou en 80 points." Le règlement a pu évoluer mais il est vraisemblable que le compte soit différent pour les parties à main nue, à petit *chistera* et à grand *chistera*. C'est à ce sujet que les règles fédérales ont le plus évolué puisque le nombre de points n'a cessé de diminuer pour être aujourd'hui de 40, après avoir été de 45<sup>926</sup>. La raison évoquée est celle de l'ennui du public. Il est vrai qu'il voit deux ou trois parties à la suite, parfois quatre parties s'il y a les plus jeunes, lors des finales fédérales. Avec des joueurs expérimentés et de même force, les points peuvent durer longtemps et l'après-midi de pelote dure de 14 h à 19 h pour les finales d'une même spécialité.

Les comptes rendus de la fin du XIXe siècle sont très différents de ceux que nous lisons entre 1852 et 1882. Les rédacteurs sont plus attachés à la technique, à la marche de la marque. Autrefois, ils étaient plus sensibles aux qualités déployées par les joueurs, y compris par l'équipe. Des couplets sur

---

<sup>921</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, du 26 août 1896.

<sup>922</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8366, du jeudi 11 mars 1897.

<sup>923</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8432, du samedi 29 mai 1897.

<sup>924</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8544, du vendredi 8 octobre 1897.

<sup>925</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8553, du mardi 19 octobre 1897.

<sup>926</sup> La dernière modification date du Comité Directeur du 26 février 2010, cf. *Pilota* N°178, la modification précédente faisant passer le nombre de 50 à 45 pour le jeu à *chistera* est parue en juillet 1999, dans la revue fédérale *Pilota* n°135, p.10.

le caractère national du jeu, sur les valeurs qu'il véhiculait, des comparaisons avec les jeux grecs, les athlètes grecs, la notion d'identité basque revenaient régulièrement dans la presse. Nous ne rencontrons plus de tels commentaires. Loti et O'Shea signent des articles plus proches de cet esprit mais pas les rédacteurs habituels qui sont souvent des correspondants des villes concernées.

La durée est quelquefois signifiée ainsi que le report pour cause de fatigue ou de nuit qui tombe ou encore de mauvais temps. Partie de *blaid* acharnée de deux heures entre des jeunes âgés de 12 à 15 ans en 1890, à Sare. Deux heures de vive lutte, arrêtée par la nuit, à Cambo en octobre 1891<sup>927</sup>. Devant des gradins combles, à Saint-Jean-de-Luz, la partie dure de 1h à 2h moins le quart, donc presque trois heures. Elle a été prolongée deux fois pour la grande joie des spectateurs<sup>928</sup>. Deux heures de partie en 1897, pour assurer la victoire de Arrué sur Chiquito à Cambo<sup>929</sup>.

Certains défis viennent encore modifier ou fixer les règles de jeu. Un exemple frappant nous est donné. Il s'agit du défi " entre Arroué J.-B, de Bidart, Borda dit Otharré, d'Ascain et Béhéran, de Louhossoa ; contre : Cesario Martin, Marnac Agustin et Olhaitz, tous trois demeurant à Irun " partie qui eut lieu à Saint-Jean-de-Luz le 23 août 1896. Les conditions du défi paraissent dans la presse le mercredi 19 août 1896<sup>930</sup>. Pas moins de huit articles sont nécessaires pour définir, premièrement la modalité *blaid à chistera*, le nombre de points, 70, le lieu, le jour et l'heure et les joueurs ; deuxièmement les conditions de la place, ici elles respectent les usages du lieu avec une raie du but à vingt-cinq mètres du mur ; troisièmement le nombre de juges, trois choisis par chaque équipe, et un édile pour trancher, le cas échéant ; quatrièmement les pelotes, au nombre de douze, choisies par les joueurs, confiées dans un sac scellé à une personne de confiance ; cinquièmement, la façon de faire bondir la pelote pour buter, à la main ou avec le *chistera* ; sixièmement la date du/des report(s) en cas de mauvais temps ; septièmement l'enjeu de la partie, soit cinq mille francs pour chaque équipe, déposés chez la personne de confiance qui garde aussi les pelotes ; huitièmement et finalement, la gestion de la partie en cas de blessure d'un joueur par le remplacement d'un joueur ou la poursuite de la partie à deux contre trois, après avis des juges. Ces dispositions écrites, puis signées par un joueur de chaque camp et la personne de confiance, le furent à Irun, huit jours avant la rencontre. Evidemment, la taille de l'enjeu nécessite que les règles soient incontestables.

Les contestations dont *Le Courrier de Bayonne* s'était fait l'écho en 1868 à propos de la composition des pelotes ont dû marquer l'histoire et n'ont pas dû être les seules dans le genre. Aussi prend on des précautions pour que les parties se jouent, que les parieurs et autres spectateurs s'en

---

<sup>927</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6704, du jeudi 8 octobre 1891.

<sup>928</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6704, du mercredi 26 août 1896.

<sup>929</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8553, du mardi 19 octobre 1897.

<sup>930</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8193, du mercredi 19 août 1896.

retournent satisfaits. Nous avons souvent lu cette clause sur les pelotes choisies puis confiées à un tiers jusqu'au jour du défi. Nous retrouvons sur cet exemple les règles fondamentales déjà évoquées dans cette étude.

De nos jours, pour cette spécialité, trois juges sont requis, tous neutres, ou un pour chaque équipe épaulés d'un juge neutre. On fait bondir la pelote à la main avant de la projeter contre le mur à l'aide du *chistera*. La raie à dépasser est fixée pour chaque catégorie ainsi que le nombre de points. La dernière modification de règlement, intervenue dans les années 1990, le fixe à 40. Ces modifications sont dues à la durée des points, allongée par une plus grande technicité ou des revêtements de sol bien étudiés, d'une part, et, d'autre part, à l'adaptation au goût de l'époque. Les spectateurs affectionnent les spectacles courts, alors qu'autrefois la partie de pelote était la grande attraction " great attraction"<sup>931</sup> et devait remplir une bonne part de la fête, avec l'attrait du pari et des rebondissements dans le score, lesquels activent l'espérance de gagner et jouent sur les plaisirs procurés par l'" *alea* ".

Deux styles de jeu : rôle du revers

La manière de jouer est différente de part et d'autre des Pyrénées. Les rédacteurs parlent du jeu français et du jeu espagnol. Le 30 juin 1892, *Le Courrier de Bayonne* annonce pour les fêtes basques à Saint-Jean-de-Luz, des " parties de pelote, au rebot, au *blaid* français, et suivant le mode du Jai Alai ". La " mode espagnole " est évoquée dans le N°7826 du 7 juin 1895. Le vendredi 17 février 1893, dans le N° 7122, il s'agit d' " Ecole espagnole " qui a formé Arrué. A contrario, le lundi 7 septembre 1896, l'auteur, à propos de Chilar, signale " son jeu toujours sûr, élégant et véritablement français ". En février 1893, à Saint-Jean-de-Luz, le jeune Arrué arrivant de Bilbao, mais installé à Bidart, joue contre Chilar. Les jeux français et espagnols s'affrontent. Chilar, après 44 points,

*redouble de finesse. Son jeu devient plus serré, plus brillant. Celui d'Arrué au contraire mollit. [...] Ce jeune homme, au point de vue français, a peu de qualités : du bras et du revers, voilà tout. Aucune feinte, aucun calcul. Une fois de plus les amateurs ont pu dire que le jeu espagnol est au jeu français, ce que le vin de Navarre est au vin de Bordeaux : de la couleur et de l'alcool ; de bouquet et de moelleux, nenni.*<sup>932</sup>.

Nous constatons un certain chauvinisme chez l'auteur. A propos des parties qui vont se jouer à Paris en juin 1895, l'auteur annonce que ce seront des " parties de blaid à la mode espagnole " et il ajoute " pas de chicane, beaucoup de revers, de beaux coups"<sup>933</sup> ". En 1897, le rédacteur de nombreux articles sur *Le jeu de paume* nous explique les modifications ou constructions de places dans les villes

---

<sup>931</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6705, du vendredi 9 octobre 1891.

<sup>932</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7122, du vendredi 17 février 1893 contant le mardi gras à Saint-Jean-de-Luz.

<sup>933</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7826, du vendredi 7 juin 1895.

d'Espagne, et leurs conséquences, dont ce jeu de revers et, bien sûr, la différence entre le jeu français et le jeu espagnol :

*On a construit [...] de nouvelles places à rebot latéral s'élevant à angle droit, à la gauche du mur ordinaire [...] Ce second mur, à ricochets du côté gauche, a occasionné : 1° pour les parties à main nues, la nécessité d'être ambidextre, 2° pour les parties au chistera, celle de faire rage avec le revers.*

*Ce coup de revers du chistera est quelque chose de formidable qui donne au jeu de blaid même à un seul mur un éclat tout particulier. Il fait vraiment beau voir les joueurs experts en cet art, relancer leur projectile soit de volée, soit du bond, souvent de fort loin et avec une précision fort remarquable<sup>934</sup>.*

L'auteur ne parle pas de l'instrument utilisé. Il impute au seul " rebot latéral " la nécessité du revers, alors qu'il semble associé au grand *chistera* selon d'autres rédacteurs. Ainsi Béguin (1899, c : 358), parlant de l'arrière, nous dit que :

*Depuis quelques années, celui-ci a renoncé au chistera court et plat qui renvoie la pelote instantanément en suivant l'horizontale pour adopter le gant recourbé et le jeu de revers des pelotaris d'Espagne. Le joueur arrive ainsi à imprimer à la pelote avec un effort moindre une vitesse bien plus considérable. Et, en effet, dans le revers la force des deux bras se combine avec l'élan de tout le corps pour produire une détente violente dont toute l'action se transmet à la pelote logée dans le gant. Le revers du joueur d'arrière produit une très grande impression sur le public, car le mouvement est gracieux et puissant en même temps.*

Nous comprenons à la lecture de ces articles et d'autres, similaires, combien le jeu de *blaid* à *chistera* a impressionné favorablement ses spectateurs et nous y trouvons une raison au succès rencontré par ce jeu et au fait qu'il ait remplacé le " rebot". La puissance, l'adresse, la précision donc, ont toujours été les qualités remarquées et affectionnées par le public. Voyons des commentaires plus anciens qui en témoignent. En 1889, à Montevideo, Chilhar en béret bleu " joue seul contre trois " joueurs en béret rouge, c'est à dire qu'il prend la partie à son compte et que ses partenaires n'ont pas trop l'occasion de jouer. Avec un " aspect de géant ", il prend les pelotes à la volée, " renvoie du 7<sup>e</sup> au 11<sup>e</sup> carré ", comme si c'était " un jeu d'enfant ", use d'un " formidable revers ", " ne manque que 4 balles de la partie ".<sup>935</sup> Comme nous le voyons, la puissance du joueur (avec " aspect de géant ") et la technique du revers sont aussi évoquées. Remarquons que Chilar joue de volée ou du revers, a le coup d'œil et se place correctement pour renvoyer la pelote puisqu'il n'en rate quasiment pas. Il allie donc toutes les qualités à cette époque où un seul jeu existe, où le clivage entre grand et petit instrument n'a pas eu lieu. De fait, la technique du revers est signalée à de nombreuses reprises. Elle est le point

---

<sup>934</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* des dimanche 18 et lundi 19 juillet 1897.

<sup>935</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5955, du mercredi 24 avril 1889, cité plusieurs fois. Signalons qu'il perd la partie malgré de nombreuses égalisations car ses adversaires ont réussi à l'éviter et à jouer sur ses partenaires plus faibles.

caractéristique et remarquable par son esthétique et sa puissance, du jeu à *chistera*. *Manech* nous décrit ainsi les “ coups très brillants de revers ” du “ jeune espagnol demeurant actuellement à Bidart ” (Arroué) en février 1893 à Saint-Jean-de-Luz. Peu à peu le jeu évolue puisque le mercredi 4 août 1897, le rédacteur marque sa “ réelle satisfaction d’applaudir des joueurs à l’ancien jeu, le seul, le vrai, le seul classique c’est à dire des joueurs de volée ”. Comme dans l’histoire de la pelote, une résistance empêche l’ancien jeu, au petit *chistera*, de disparaître. Faut-il comprendre que dans le jeu dit espagnol, les joueurs laissent plus volontiers bondir la pelote au sol, ce qui, par rapport à la prise de volée, ralentit le rythme de jeu et le rend sans doute moins savoureux aux spectateurs ? De plus, ceci trahirait-il des qualités techniques moindres de la part des joueurs ? On veut du moins le leur reprocher. Pour la deuxième fois, nous repérons le clivage entre les admirateurs du jeu ancien, vif, avec des volées remarquables et les adeptes du nouveau jeu plus puissant, moins rapide, notamment du fait que les joueurs marquent un temps d’arrêt comme nous l’avons appris avec la presse parisienne, dont un rédacteur, à propos du jeu à grand gant, affirme : “ c’est en vain que l’on demanderait aujourd’hui aux joueurs d’avant ces volées admirables qui firent naguère la réputation d’Irun, de Portal et du Manco de Villabona. ” (Béguin, 1899, a). Le but peut être un autre point fort du joueur. A Cambo, alors que la victoire semblait acquise aux jeunes Haspandars, “ l’infatigable gaucher de Louhossoa, par une série de buts remarquables a relevé et égalisé <sup>936</sup> “. Il en est donc ainsi de Béhéran de Louhossoa “ toujours redoutable avec ses magnifiques coups de revers et ses mauvais buts qui vont de gauche à droite avec la vitesse de l’éclair <sup>937</sup> “. Sur cette partie il est secondé par “ Ganichon Larronde, de Sare, qui, pour avoir commencé tard à jouer au *blaid* a une volée et une précision dans ses coups que tout le monde a admirées <sup>938</sup> ”. Nous retrouvons ces qualités, jeu du revers ou de volée, que nous avons déjà soulignées.

#### Allure et tactiques de jeu

Donnons maintenant la parole aux rédacteurs de la presse parisienne. Ils décrivent les tactiques, l’allure générale du jeu, quand les auteurs du Pays basque n’en ressentent pas le besoin, tant le déroulement classique du jeu et ses stratégies sont évidents pour leurs lecteurs. Ils feront aussi des comptes rendus précis quant aux qualités particulières de chaque joueur durant les rencontres et quant à l’évolution de la marque, aux phases d’égalisations et de prolongements. En cela cette presse sportive se rapproche de la presse actuelle. Les rédacteurs du *Courrier* eux aussi avaient modifié leur style et le contenu de leurs comptes rendus dans les années 1890. Le sport a ses codes qui ne sont

---

<sup>936</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6705, du vendredi 9 octobre 1891.

<sup>937</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6710, du 15 octobre 1891. Les “ mauvais buts ”, sont ceux qui mettent l’adversaire en difficulté, contrairement au fair play et aux instructions des humanistes, comme nous l’avons vu chez Erasme.

<sup>938</sup> Ibidem.

visiblement pas ceux du jeu. Voyons tout d'abord les commentaires concernant le jeu le plus spectaculaire, à *chistera*. Nous donnerons ensuite quelques remarques sur le jeu de *blaid* à main nue.

Les rédacteurs sont frappés par le contraste entre la simplicité des règles et la multiplicité des situations de jeu :

*Il est assez difficile de systématiser les règles pratiques d'un jeu dont toute l'originalité consiste précisément dans la variété, dans l'imprévu des combinaisons ; cependant deux procédés apparaissent comme particulièrement en faveur auprès des pelotaris pour marquer un point : l'un consiste à ne faire jamais rebondir la balle qu'au fond du jeu, de façon à fatiguer l'arrière du camp adverse qui se trouve obligé de fournir successivement une série d'efforts ; l'autre, à faire toucher sa balle au mur le plus près possible de la ligne dont j'ai parlé. Son trajet se trouve considérablement raccourci, et l'adversaire a moins de temps pour la reprendre. Il y a aussi la " carotte " qui consiste à frapper la balle très mollement et à la faire tomber presque morte à côté du mur sans qu'un avant du camp opposé ait le temps de venir la reprendre. (André Foucault, 1902).*

Ici l'auteur exprime le caractère inédit du sport, comme d'autres le feront (voir III), en soulignant la beauté du spectacle et sa force propres à susciter l'émotion. Mais il également a su repérer des tactiques de jeu. La première consiste à jouer à trois contre un, en l'occurrence l'arrière. Poussée à l'extrême elle épuise un joueur et rend la partie inintéressante. Pour y remédier, la Fédération a finalement modifié le règlement du Grand *Chistera*. Depuis 2007<sup>939</sup>, une équipe ne peut envoyer plus de cinq fois à la suite sa pelote sur l'arrière adverse. Le jeu est ainsi dynamisé pour le spectateur et plus agréable que lorsqu'il assistait à la démolition des forces d'un joueur. Deux coups d'attaquant ont été remarqués. Le premier consiste à changer la longueur mais aussi la trajectoire de la pelote, qui vient frapper le mur juste au-dessus de la ligne à dépasser, à 1 mètre du sol, et ressort horizontalement, avec vivacité de sorte que l'adversaire n'a pas le temps d'arriver au bon endroit pour la prendre ou ne sait pas l'intercepter. Le deuxième sera de nouveau décrit plus loin par un autre auteur. L'intérêt de cette citation c'est le nom donné au coup. Il a aujourd'hui complètement disparu mais il est assez imagé.

Les rôles des différents joueurs sont signifiés, ainsi que leur position sur l'aire de jeu. Mais les auteurs ne sont pas tout à fait d'accord. L'un parle d'une disposition en ligne

*Chaque joueur a un rôle déterminé ; l'un fait l'avant, l'autre le milieu et le troisième fait l'arrière. Le joueur d'avant qui est en même temps buteur a dans ses attributions le service de la pelote, c'est à dire qu'il engage le point en se plaçant devant le mur et en lançant contre celui-ci la pelote d'un coup sec de son chistera, de façon qu'elle soit renvoyée au-delà d'une distance minima de 25 mètres<sup>940</sup> [...] Une fois le point engagé, le joueur d'avant qui a*

---

<sup>939</sup> Cf. P.V du Comité Directeur fédéral du 23 février 2007 ou revue *Pilota* N°166, d'avril 2007.

<sup>940</sup> Nous avons déjà précisé les tactiques du bon buteur précédemment. Nous n'y revenons donc pas ici.

*regagné son poste immédiatement après avoir buté, à 10 mètres environ du mur, se consacre à son rôle qui est, comme son nom l'indique, le jeu d'avant. (Béguin, 1899, c : 358).*

Letellier parle plutôt d'une disposition en triangle avec deux avants l'un à gauche, l'autre à droite et un arrière. De fait, on observe vraisemblablement en ce temps comme aujourd'hui, les deux dispositions, l'une pour l'attaque, en ligne, l'autre plutôt pour la défense, en triangle. Ainsi les figures géométriques définies par les deux couleurs des équipes sont-elles visibles et significatives, dès cette époque et jusqu'à la notre. Ce qui nous étonne c'est que Béguin attribue deux rôles au buteur. Parlant du troisième joueur, il en fait un auxiliaire de l'avant ou de l'arrière suivant les cas. Peut-être s'agit-il d'une réelle différence avec le jeu d'aujourd'hui où les deux avants se partagent le rôle d'avant défini par cet auteur, ou bien est-ce une erreur de sa part, car Letellier décrit plutôt la tactique actuelle, où l'avant gauche attaque, dirige le jeu, tandis que l'avant droit bute, défend et vient en aide à ses coéquipiers en se plaçant entre eux sur la ligne d'attaque :

*L'avant de gauche est celui qui dirige la partie et le jeu de son camp. C'est à lui de lancer la pelote au fin fond de la piste ou de dérouter ses adversaires en la faisant retomber inerte le long du mur après avoir touché. L'avant de droite fait le service des pelotes et reçoit les plus difficiles. Il lui faut du calme et du coup d'œil. Il est là pour parer les mauvais coups. (P. Letellier d'Aufresnes, 1903 : 113).*

Mais Letellier décrit le jeu qu'il voit à Paris en 1903, tandis que Béguin parle du jeu en général, pratiqué plutôt en Pays basque et il a dû bénéficier des explications données par des habitants du Pays basque en plus de ses propres observations. Nous nous rappelons en effet l'article du *Courrier de Bayonne* du 12 décembre 1898, annonçant qu'un journaliste parisien préparait un article sur la pelote basque, pour lequel on lui avait fourni des renseignements.

Béguin poursuit son explication en décrivant le jeu d'avant, qui reste tel de nos jours, mais assumé par l'avant gauche. C'est bien à l'avant que revient l'honneur et la tâche difficile de finir le point, l'arrière ayant le rôle ingrat de tenir le point. " Ce rôle est très important, car les coups d'avant sont le plus souvent ceux qui clôturent un point. Le chistera dont se sert ce joueur est court et presque plat ; la pelote n'y séjourne point, elle est renvoyée instantanément. " (Béguin, *ibidem*).

Cette dernière remarque nous surprend. Aujourd'hui les trois joueurs utilisent tous le même instrument, soit le court, soit le long, selon la spécialité jouée. Sur les gravures de 1899, il est difficile de voir si les instruments sont identiques. Ils sont, par ailleurs, beaucoup moins profonds que de nos jours. Doit-on imaginer que dans une période transitoire, seuls les arrières aient utilisé un *chistera* plus long et plus courbe ? Ce n'est pas incohérent compte tenu des rôles très différents de ces joueurs. Ce serait progressivement que tous les joueurs professionnels en seraient venus à n'utiliser que le grand

instrument tandis que les puristes auraient continué avec le *chistera* plat et court. Poursuivons la lecture de Béguin :

*Le jeu d'avant exige une tactique savante ; si le joueur s'aperçoit que son adversaire qui fait l'arrière s'est avancé imprudemment au milieu de la place, d'un coup vigoureux sur la partie élevée du mur, il doit renvoyer la pelote le plus loin possible, de façon à ce que ce dernier n'ait pas le temps de courir en arrière pour se trouver au point de chute ; si les circonstances ne lui permettent pas cette manœuvre, il tentera un de ces coups qui brisent la balle de travers sur le bas du mur et la renvoient obliquement ; constate-t-il que son adversaire d'avant s'est trop éloigné, il esquissera alors un geste violent qui ne sera qu'une feinte et laissera la pelote retomber inerte au pied du mur. Autant de situations, autant de manœuvres distinctes et l'exécution doit accompagner la décision, car la pelote va et vient avec une vitesse de boulet. (Béguin, 1899, c : 358).*

Nous observons aujourd'hui les mêmes manœuvres, les mêmes attaques. Les coups portent des noms. On parle d'amorti ou de lâcher lorsque la balle meurt devant. On parle de couper en français, " moztu " en basque ou, en utilisant le vocabulaire espagnol, de *cortada*, pour les " coups qui brisent la balle de travers... ". Voyons maintenant la description du rôle de l'arrière :

*En général l'arrière doit être solide et jouer en force et en vitesse. (André Foucault, 1902).*

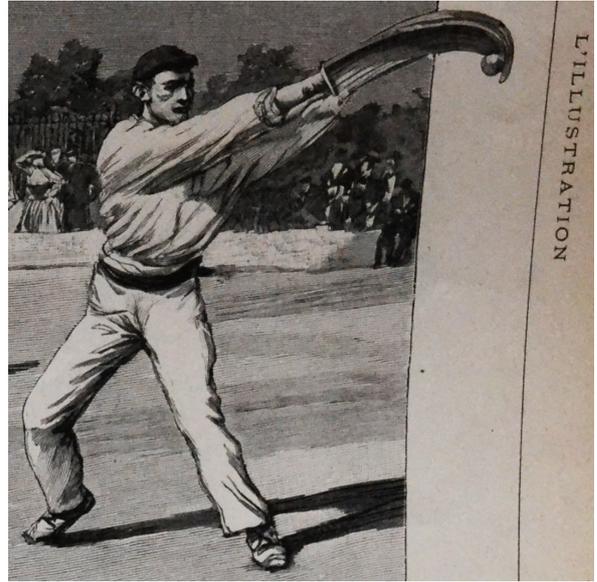
*La tactique du joueur d'arrière est des plus simples, puisqu'elle consiste à reprendre la pelote au bout de la place et à la relancer ; mais, si la tactique est simple, le jeu n'en est pas moins difficile et surtout très pénible. Un œil excellent pour voir de suite le point de chute de la pelote, une rapidité de jambes extrême pour se déplacer sur les 30 ou 40 mètres de piste dont la surveillance lui est dévolue et une force de bras peu commune pour relancer la pelote, telles sont les qualités que doit réunir le joueur d'arrière. (Béguin, 1899, c : 358)*

Cette force de bras nécessaire va rencontrer le progrès technologique du grand *chistera* qui épargnera les efforts de joueur dans un premier temps et fera, dans un deuxième temps, évoluer le jeu pour faire naître une nouvelle spécialité, avec des règles différentes donc, comme la possibilité de garder la pelote dans le *chistera*, de faire deux ou trois pas avec, en se plaçant à nouveau en posture d'attaque, ou comme une raie à dépasser au but plus éloignée du fronton. Le grand *chistera*, on l'a vu, est aussi associé au jeu de revers. Nous pouvons dire que la technologie (pelotes vives, grand *chistera*) et la technique (jeu de revers pour bénéficier de l'appui des deux bras) se sont mises au service de la puissance spectaculaire, pour atteindre un sommet qui n'a pas été dépassé depuis et produit encore sur les spectateurs l'effet profond et durable dont parlaient les auteurs des années 1891 à 1903.

Nous remarquons la pérennité des tactiques, en les comparant à ce que nous pouvons observer aujourd'hui. En dehors des prolongements en cas d'égalisation et de la moindre importance des paris, le jeu semble fidèle à lui-même. Il n'a pas vieilli dans le sens où il reste attractif et répandu. Les joueurs, eux, sont bien de leur temps et ressemblent à des athlètes véritables du XXI<sup>e</sup> siècle. Mais ils



Fig. 30. Joueur à Sare en 2015 et



Gravure de l'Illustration 2/12/1899

perpétuent des gestes vraisemblablement nécessaires à un jeu qui passionne autant aujourd'hui qu'il y a plus d'un siècle. Ce qui est frappant c'est donc le décalage entre les allures des joueurs, logiquement bien différent cf. photos ci-après de *La Vie au grand air*, du 21 juin 1902, en comparaison avec la gestuelle qui est similaire.

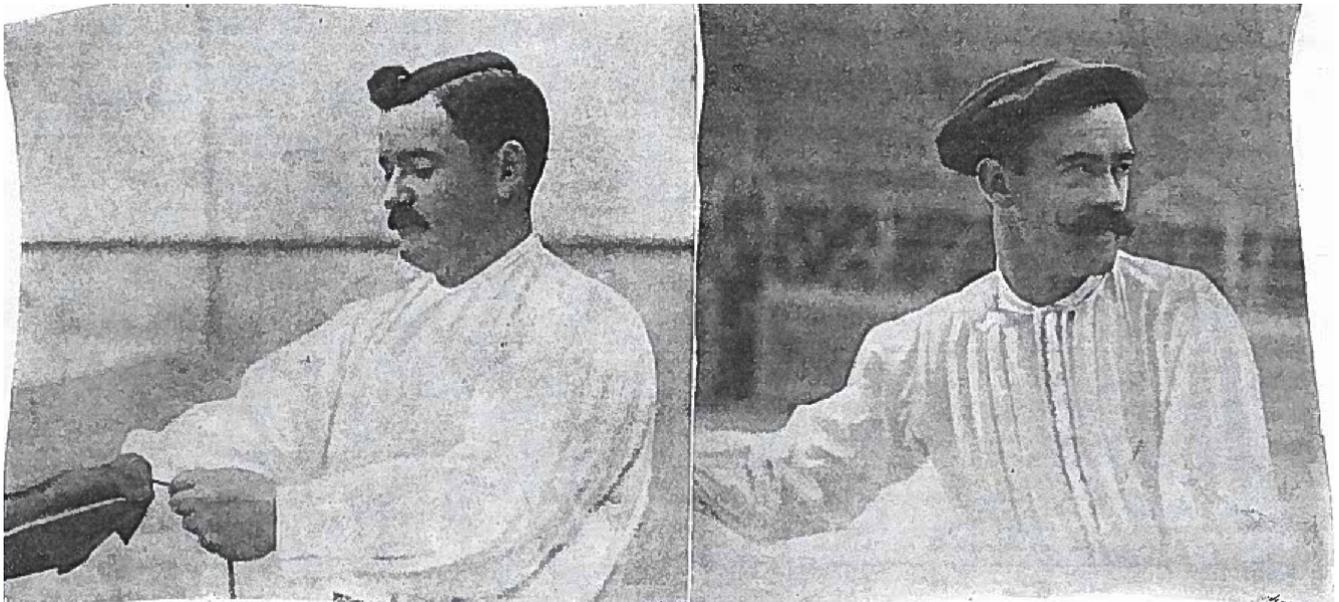


Fig. 31. Arrué, joueur français et Ayestaran, joueur espagnol, dans *La vie au grand air*, du 21 juin 1902

- *L'aspect lexical*

Nous avons relevé des termes de jeu dans les articles. Le terme espagnol pour désigner la spécialité pratiquée en *Jai Alai*, devenu terme officiel depuis et employé de nos jours, est utilisé en 1890 puisque nous lisons “*Pelote à cesta*” à Pampelune<sup>941</sup>. Voulant désigner les joueurs, les rédacteurs emploient le mot basque “*pilotari*”<sup>942</sup> utilisé fréquemment de nos jours et que nous citons ailleurs. Notons une remarque d’un rédacteur parisien à ce propos : “ Seul le joueur au *chistera* porte la dénomination enviée de *pelotari* qui désigne le professionnel, et celui-ci est un personnage considéré et souvent cossu.”(Béguin, 1899, c : 358).

Mais il semble que le terme ait été employé ici, comme à Valence, pour désigner les joueurs et non les professionnels. Le terme est encore employé à propos du “ jeune trinquetier Joseph Gelos, *pilotari* de grand avenir ” ou de “ Portano, le plus fameux joueur du monde à mains nues, originaire de la République argentine. Ce *pilotari* a traversé les mers uniquement pour se mesurer aux champions de France et d’Espagne<sup>943</sup> ”.

Nous avons aussi rencontré, pour qualifier Chilhar, le terme “ *blecari* de premier ordre<sup>944</sup> ” et, plus loin il s’agissait d’une “ magnifique occasion pour voir de véritables *plecari* ”<sup>945</sup>. De ces deux termes, dérivés du basque “ *ble, blean* ” ou “ *ple* ”, signifiant *blaid*, au *blaid*, seul le deuxième a connu le succès au XXe siècle, mais les jeunes actuels ne l’emploient pas et ne le connaissent pas.

Parlant cette fois du déroulement du jeu dans un trinquet, un rédacteur indique : “ du toit de devant au chilo\* de derrière [...] *harpognatic edo chirichtan* ”<sup>946</sup>. Un rédacteur, signant Betirigno, parle d’un jeune joueur espagnol qui “ frappe la pelote *apougnatic*<sup>947</sup> ”, et ailleurs nous trouvons *bolea*, qui veut dire ‘volée’. Les coups ont évidemment un nom basque, dont nous parlerons plus tard dans le II.2. Nous voyons que les rédacteurs n’hésitent pas à employer les mots techniques qu’ils connaissent. Il faut dire que les termes techniques n’ont pas forcément d’équivalent en français. En effet, le vocabulaire de la paume ne s’emploie pas en Pays basque, à de rares expressions près, comme le

---

<sup>941</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6324, du vendredi 11 juillet 1890.

<sup>942</sup> ou bien “ *pelotari* ”, qui est la version francisée de ce mot, également utilisée de nos jours.

<sup>943</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8457, du mardi 29 juin 1897.

<sup>944</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6742, du samedi 21 novembre 1888, lors d’une partie à Hendaye, *blecari*, terme basque signifiant joueur de *blaid*.

<sup>945</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7263, du vendredi 11 août 1893, pour une partie à *chistera* à Louhossoa, *plecari* étant la forme passée à la postérité du XX<sup>ème</sup> siècle, du terme désignant le joueur de *blaid*.

<sup>946</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 27 mars 1896. *Harpognatic* désigne la prise de volée haute et *chirichtan* le glissé dans le gant ou le fait de prendre la pelote qui vient juste de bondir au sol pas très haut.

<sup>947</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* des samedi 9 et dimanche 10 juillet 1898. *Apougnatic* veut dire que le jeune homme prend la balle au-dessus de l’épaule. Nous retrouverons dans le II.2. le vocabulaire basque à partir des dictionnaires. Ce geste est aujourd’hui revenu à la mode avec le joueur cubain, naturalisé français, Waltary Agusti, grand champion à main nue.

“ pic ” ou les cordiers. Ici pas de rachat, de tireur, de livreur, de foncier, comme au jeu de paume français. Nous verrons les termes en usage dans la partie suivante, au II.2.

De plus, l’usage du mur a fait naître des noms de coups associés à la frappe sur le mur comme *paret* ou *errebot* (voir l’explication dans II.2). Les rédacteurs, comme nous l’avons signalé pour la période 1852-1882, aiment utiliser des termes espagnols venant des courses de taureaux, comme *aficionados*<sup>948</sup>. Ils aiment aussi user du vocabulaire anglais, sans doute à cause de la colonie anglaise en vacances à Biarritz. Nous avons déjà cité l’expression “ great attraction ”. Nous avons encore lu “ match de chistera ”<sup>949</sup>, qui préfigure ce que sera l’utilisation du vocabulaire sportif.

Ce qui est nouveau, c’est de rencontrer des articles signés en basque. Dans la première période, Jean Moncla pouvait parfois signer toute la rubrique locale, les joueurs avaient signé leurs lettres dans l’affaire des pelotes à Hasparren, “ la Commission Déléguée avait signé l’organisation des Fêtes à Elizondo ”<sup>950</sup>, un rédacteur signait “ X. ”<sup>951</sup>, d’autres indiquant “ un abonné ”<sup>952</sup> ou “ un de vos abonnés ”<sup>953</sup>. Nous avons encore trouvé comme signature “ Un Camboar ”<sup>954</sup> ou “ J.-B.M. ”<sup>955</sup> et enfin “ Saint Martin ”<sup>956</sup> mais il n’y avait là aucune originalité. Un Mauléonnais signait *Balgarrando* dans *Le Mémorial des Pyrénées*. Les signatures rencontrées après 1883 sont d’abord des initiales, voire une initiale au début des années 1890, par exemple “ H.T ” ou “ L. ” ou encore “ X. ” et un nom : “ Clerc ”. Puis, à la fin des années 90, nous trouvons des pseudonymes en langue basque, comme *zinpi-zanpa*<sup>957</sup>, *chouchouna*<sup>958</sup>, *Nornailni Egnaout*<sup>959</sup>, *Aydetik ! yo*<sup>960</sup>, *Alza Bollando*<sup>961</sup>, *Atchiquia libro*<sup>962</sup>, voire un pseudonyme en français, “ Jean de la Nive ”<sup>963</sup>, “ Un groupe de Similis Pilotaris ”<sup>964</sup>. Loti signe un

---

<sup>948</sup> Ce goût persiste aujourd’hui chez les journalistes. Le vocabulaire des courses de taureaux sert pour la pelote.

<sup>949</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6817, du vendredi 19 février 1892.

<sup>950</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°4065, du 30 mai 1879.

<sup>951</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 12 août et du 28 novembre 1866. Il continuera à signer ainsi en 1884 (cf. en date du 8 août N°4878) et en 1888 (le 6 octobre N°5790).

<sup>952</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 19 juillet 1868.

<sup>953</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 18 septembre 1867.

<sup>954</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°4068, du 6 juin 1879.

<sup>955</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°3801, du 19 septembre 1877.

<sup>956</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 7 juin 1867.

<sup>957</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6817, du vendredi 19 février 1892.

<sup>958</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8550, du vendredi 15 octobre 1897.

<sup>959</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8553, du mardi 19 octobre 1897.

<sup>960</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mardi 5 juillet 1898. Nous supposons qu’il y a une erreur de frappe et que la signature était *airetik* (de volée, depuis l’air) et non *aydetik*.

<sup>961</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8800, du jeudi 11 août 1898.

<sup>962</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8802, du samedi 13 août 1898.

<sup>963</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8812, du jeudi 25 août 1898.

<sup>964</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 16 juillet 1896.

article en 1897, le maire de Saint-Jean-de-Luz aussi en 1892, à propos des fêtes de la ville<sup>965</sup>. Les signatures humoristiques concernent souvent la ville de Cambo, tout comme la signature “ X. ”, ou puis “ I. ”<sup>966</sup>. Nous rencontrons une variété de rédacteurs que nous avons déjà supposée pour notre étude de Master Recherche. En effet, nous lisons souvent “ On nous écrit de ”, suivi d’un nom de ville. Les correspondants ou de simples lecteurs informent l’organe de presse, ce qui donne une idée de ce que représente réellement la pelote pour des contemporains du XIXe siècle, la plupart résidant en Pays basque. Ce constat nous conforte dans le choix du corpus pour étudier les identités et représentations de la pelote basque.

Nous avons remarqué l’orthographe variable des noms propres des joueurs, comme dans la période précédemment étudiée. Chilar, est écrit Chilhar ; et Yatsa, s’écrit aussi bien Yatxa, Yatza. Larrondo désigne aussi Larronde. De même Ezquerria, est Ezquerria ou Eskerra ou encore Ezkerra. Parfois il n’est pas évident de savoir si on parle d’un même joueur. Chobatioa et Chebatia, de Louhossoa sont sans doute le même homme. Mais Ouchcourra et Ezkurra non. Chiqui, Ciki, Chiquy, Chiki désignent le fameux joueur d’Urrugne. Quand le surnom s’en mêle, si le rédacteur a la bonne idée un jour de donner nom et surnom à la fois, nous sommes éclairés, comme pour Arnaud Béhéran, le gaucher de Louhossoa, ou Borda d’Ascain, dit Otharré, mais ce n’est pas toujours le cas. Porthu de Biriato est-il aussi le fameux gaucher de Biriato ? Comment justement les joueurs apparaissent-ils dans la presse ? Sont-ils nombreux, longtemps présents sur la scène, spécialisés dans tel ou tel jeu ? D’où viennent-ils ? Ont-ils des qualités particulières ? C’est l’objet du paragraphe suivant de répondre à ces questions.

## **Les joueurs**

- *Les noms des acteurs*

Nous avons déjà relevé 125 noms de joueurs sur la période 1852-1882. Nous y avons ajouté les noms des “ rebotistes ” sur les années 1883 à 1896. C’est maintenant aux joueurs de *blaid* sur cette dernière période que nous nous intéresserons.

Nous avons établi la liste des joueurs cités dans *Le Courrier de Bayonne* entre 1883 et 1897. Elle figure en annexe 6, fichier 6.21. Nous avons d’abord écrit en bleu dans une colonne les noms des joueurs apparus entre 1883 et 1886 et le nombre de parties jouées par chacun, dans la colonne suivante. Puis, nous avons recopié cette liste et lui avons ajouté en noir les joueurs cités entre 1887 et

---

<sup>965</sup> Cf. respectivement *Le Courrier de Bayonne* N°8534, des dimanche 26 et lundi 27 septembre 1897, et N°6959, des dimanche 7 et lundi 8 août 1892.

<sup>966</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6634, du 17 juillet 1891.

1890, de même avec les noms des joueurs nommés entre 1891 et 1894 écrits en carmin, enfin en vert avec les joueurs arrivés entre 1895 et 1897. Pour chaque période, le nombre de parties jouées a été établi puis placé dans la colonne après celle des joueurs, tout ceci afin de réaliser notre étude et d'avoir une idée de la durée de la carrière de chaque joueur. Nous avons créé quatre tableaux ou un de huit colonnes. C'est ainsi que nous avons obtenu dans le dernier tableau, la liste de tous les joueurs cités entre 1887 et 1897.

Une première remarque s'impose. Sur la période 1883-1897, tous les joueurs de "rebot" joueront au *blaid*, la réciproque étant loin d'être vraie. Sur cette période nous avons relevé 185 noms, dont certains déjà connus comme Ganichon Larronde, Berterrèche, Chilhar, Yatza, *el Manco*, Velloqui, Maritch, Battitta, Amespil. Nous remarquons aussi un intérêt plus grand pour les joueurs des provinces basques d'Espagne. Outre les parties internationales, les rédacteurs mentionnent des parties entre acteurs d'outre Pyrénées. De plus, les capitales d'Argentine et d'Uruguay prennent place dans les divers comptes rendus concernant les joueurs de pelote. La raison en est la multiplication des parties de *blaid* et leur importance dans ces provinces, avant l'avènement du *blaid*, côté français, phénomène qui s'ajoute à l'interrogation sur l'issue des parties internationales où nos joueurs sont mis en défaut dans un premier temps, mais veulent relever les défis de leurs adversaires espagnols puis argentins.

Enfin nous notons aussi que 60 noms de plus sont cités sur cette période, soit une augmentation de 48% alors que nous sommes sur une période deux fois moins longue. Les raisons probables en sont l'explosion du nombre de parties de *blaid*, l'augmentation du nombre de numéros de presse et l'augmentation du nombre d'articles. Pour autant, nous ne connaissons pas beaucoup mieux les joueurs. En effet, le surnom "le gaucher", en basque "ezquerria" ou "eskerra", sans mention de nom de village, n'est pas du tout claire pour nous. Mais entre Ezkerra d'Ustaritz et Ezkerra de Biriadou, comme entre le Borgne de Villabona et celui de Cambo, nous pouvons faire une différence, lorsque le rédacteur a la bonne idée de préciser.

Pour essayer de mieux étudier les joueurs, nous avons établi des listes relatives à quatre périodes. Sur la période 83-86, apogée du "rebot", nous avons relevé 38 noms de joueurs de *blaid*, tandis que certains joueurs de "rebot" ne sont jamais indiqués pour des parties de *blaid*. Ils disputent au maximum sept parties.

Pour la période 87-90, déclin du "rebot" qui est bien concurrencé par le *blaid*, nous trouvons 53 joueurs de *blaid*, dont 14 anciens et 39 nouveaux, autant qu'il y avait de joueurs de *blaid* dans la période précédente. Certains de ces nouveaux sont en fait de grands joueurs de "rebot" qui semblent se mettre au *blaid* tardivement. Nous remarquons que la carrière des joueurs de *blaid* est bien plus éphémère. Moins de la moitié se maintiennent en effet. Des jeunes apparaissent, comme Garisoain,

“ débutant qui donne de l’espoir ” tandis que “ Housset est devenu un redoutable champion <sup>967</sup> “. Néanmoins, nous ne verrons plus jamais le nom de Housset et Garisoain sera cité seulement une fois le mardi 29 septembre 1891.

Dans la période 91-94 du plein essor du *blaid*, nous notons 46 *plekaris*, dont six de la première période et cinq de la deuxième. S’y ajoutent 35 nouveaux noms, dont le fameux joueur de “ rebot ” Larrondo, qui est cité seize fois. Cela confirme la précarité de la gloire des joueurs de *blaid* en général, face à la longévité des “ rebotistes ”.

Enfin la dernière période qui comporte deux ans alors que les autres en comportaient quatre, compte 94 *plekaris*, dont 6 de la première période, 2 de la deuxième et 13 de la précédente, soit 73 nouveaux noms, le double de nouveaux, par rapport à la période précédente. Ainsi le succès du *blaid* correspond-il à l’accroissement du nombre de joueurs reconnus, que la presse est capable de nommer.

Mais leur gloire est courte, pas plus de quatre ans pour la plupart, et peu établie, avec une à quatre parutions dans la presse, alors que Chilhar, “ l’invincible ” est cité sur toutes ces périodes où il joue aussi au “ rebot ” et dispute 7 des parties annoncées entre 1883 et 1886, puis 12 entre 1887 et 1890, 29 entre 1891 et 1894 et 9 entre 1895 et 1897.

Les joueurs les plus cités entre 1883 et 1886 sont Chilar, 7 fois, Battitta ou Baptista de Hasparren, 5 fois, Otharré et Yatsa 4 fois. Entre 1887 et 1890, le nombre de parties par joueur célèbre est en hausse : 12 pour Chilhar, 6 pour Battitta, 5 pour Harispe et Larralde dit Louhossoa, 7 pour Larre dit *Chiqui* et 9 pour Yatsa. La période suivante est celle du succès du *blaid*, ce que confirme le nombre de parties où les célébrités sont citées : 14 pour Béhéran le gaucher, 29 pour Chilhar, 17 pour Larralde Louhossoa, 16 pour Ganichon Larronde et 23 pour Otharré, qui a inspiré son héros à Loti.

Les joueurs les plus en vogue sur la dernière période étudiée sont Arrué avec 13 mentions, Chabatené, 12 occurrences, Larre fils dit *Tacouia* ou *Takoïna*, 24 citations, Larronde 11, Lemoine 23, Otarré 21 et Théophile, 11. Ainsi les stars du *blaid* sont-ils moins nombreux que ceux du “ rebot ” et encore, plusieurs sont-ils aussi “ rebotistes ” confirmés.

Nous pouvons retenir 14 noms de joueurs français sur cette période, Chilhar, Otharré, Chiki, sont présents sur toute la période, Baptista, et Yatza de Hasparren, sur les trois premières, Larralde Louhossoa sur les trois dernières, Béhéran, Ganichon Larronde, Chabatené Santiago et Théophile sur les deux dernières et Arrué, Lemoine, et Larre fils ou Takoina sont célèbres sur la dernière période. Nous ne citons ici que les joueurs des provinces françaises car, pour les autres, nos chiffres ne sont pas

---

<sup>967</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5764, du mercredi 5 septembre 1888 pour les deux citations sur ces nouveaux noms : Garisoain et Housset.

significatifs. En effet, *Le Courrier de Bayonne* ne rend pas compte de toutes les parties outre Pyrénées, ni en Amérique.

Nous pouvons nous demander si certains se sont spécialisés dans le *blaid* à main nue et d'autres dans le *blaid* à *chistera*. La réponse serait précise si nous connaissions le statut de toutes les parties mais c'est loin d'être le cas. Pour ce que nous pouvons constater, certains joueurs comme Larre dit Chiqui, Soudre dit Goñi, Daritchon et Gorostiague, Chabaténé, Santiago et Théophile, sont de grands joueurs de main nue. D'autres, comme Larralde dit Louhossoa, Béhéran le gaucher, Bordarhampé, Ganichon Larronde, Apesteguy, Arrué et Lemoine semblent avoir fait le choix du *chistera*. Des joueurs très forts à main nue, comme Santiago, Chabaténé et Théophile de Saint Pée ou Bienabe d'Hendaye, nous surprennent par leur participation à quelques parties à *chistera*.

Les célébrités que sont Otharré ou Chilhar, jouent à tout. On les voit même disputer une partie à main nue le matin et une autre à *chistera* l'après-midi, ayant de plus joué la veille une partie de "rebot" lors des fêtes de Sare en septembre 1891<sup>968</sup>. Ce n'est pas fait unique car, deux mois plus tard à Hendaye, Chilhar joue à main nue le matin et à *chistera* l'après-midi<sup>969</sup>.

Nous pensons, avec un sourire amusé, aux règlements fédéraux de 2015, qui excluent la possibilité de jouer une partie la veille d'une finale. Nous comparons aussi ces passionnés aux joueurs multi spécialités actuels, qui gagnent des titres dans diverses spécialités. De nos jours cependant, les "manistes", du moins les meilleurs, excluent en général de jouer à autre chose qu'à main nue, ou au "rebot", comme buteurs bien sûr.

De fait un seul joueur est très présent à la fois dans les grandes parties à main nue et les grandes parties à *chistera*, c'est Borda dit Otharré. Il joue 9 fois à main nue et 23 fois à *chistera*. Chilhar joue 22 fois à *chistera* et trois fois seulement à main nue. Il ne faut pas s'étonner que ces nombres soient très inférieurs aux nombres de fois où les joueurs sont cités, puisque souvent les rédacteurs ne précisent pas s'il s'agit de *blaid* à main nue ou à *chistera*. Et *Le Courrier* ne donne vraisemblablement pas toutes les parties jouées par ces champions. Pour finir, citons Béguin (1899c : 358), auteur visiblement assez bien renseigné. :

*Cillar, aubergiste à Ezpelette, [...] voilà le meilleur joueur d'avant du pays Basque français. / Après lui Otharré, trente ans, aubergiste à Ascain. [...] Parmi les jeunes, Lemoine, de Saint-Jean-de-Luz et Apestegui de Cambo. [...] Arrué de Bidart est actuellement le plus remarquable des joueurs d'arrière français. Après lui, el Chiquito de Cambo un adolescent de dix-sept ans est déjà populaire sur toutes les places du Pays Basque.*

---

<sup>968</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6675, du vendredi 4 septembre 1891 pour les fêtes de Sare.

<sup>969</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6742, du samedi 21 novembre 1891, pour les parties à Hendaye.

- *L'origine et les qualités*

L'origine des joueurs est souvent mentionnée, mais ce n'est plus systématique, contrairement à la période précédente. Il arrive cependant que les rédacteurs aient des informations peu précises et alors, ils annoncent des parties entre “ trois épiciers de Bayonne et trois joueurs célèbres de blaid de Cambo<sup>970</sup> ”, ou entre “ deux jeunes joueurs de Villefranque et un Bayonnais contre trois joueurs de Hasparren de Celhay<sup>971</sup> ”, ou entre “ Chiquy, Bienabe d'Hendaye et un Luzien ” contre “ deux jeunes de Saint Pée et le gaucher de Biriadou<sup>972</sup> “. Les grands joueurs viennent en nombre de Hasparren, Cambo, Sare, Louhossoa, Hendaye, Saint Pée, Urrugne-Biriadou, Biarritz, Larressore, pour les provinces basques de France, de Villabona, Irun-Oyarzun, Vera, Bilbao, Azpeitia-Azcoitia, pour les provinces d'Espagne. Sur Villefranque, Ustaritz, Halsou, de jeunes joueurs animent les fêtes locales. Certains villages donnent un grand joueur comme Espelette avec Chilhar ou Ascain avec Otharré.

En 1895, Soudre dit Goñi ou Vasquito est présent en Pays basque. Originaire de Saint Pée, il est considéré comme un Américain. Il entrera dans la légende, photographié dans sa tenue, pantalon blanc et maillot rayé, comme c'était la règle sur les frontons d'Argentine. Nous le retrouverons dans le prochain chapitre car il joue plutôt en trinquet à main nue qu'en plein air. Louhossoa, quant à lui, est aussi surnommé l'Américain, à cause de ses campagnes en Amérique. En effet, il a été dans les premiers à partir et il a récolté là-bas de beaux succès. Les joueurs argentins ou uruguayens sont peu mentionnés. Nous avons nommé Garmendia et Hospital, de Montevideo, pour une partie à Biarritz. L'Argentin Porteño semble cependant faire une entrée remarquée. Il sera effectivement célèbre par la suite.

L'intérêt pour les joueurs “ espagnols ” ou argentins se manifeste par des comptes rendus de parties outre Bidassoa. Ils sont aussi présents pour les parties internationales, qu'elles se déroulent d'un côté ou de l'autre de la frontière. Les frères Brau, le Manchot et les Velloqui de Villabona, *Chiquito* de Eibar, Mardura, Elicegui, *Irun*, Cesario, Marnac et Gamborena se distinguent à *chistera*. Les frères Larrañaga, Urcelay, Barbero, *El Chiquito* et Antonio de Vera, sont présents dans les grandes parties de main nue. Les rédacteurs s'amuse par l'annonce de petites anecdotes. C'est de l'ordre de la presse qu'on appellera bien plus tard “ people ” notamment avec le joueur Elicegui. Il paraît pour la première fois en 1886 à Durango où un pari de 10 000 pesetas le lie à Mardura et Balthazar contre *Chiquito* de Eibar, Brau cadet et le Manchot de Villabona, puis joue encore contre le *Chiquito* de

---

<sup>970</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 6817, du vendredi 19 février 1892.

<sup>971</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 6923, du samedi 25 juin 1892.

<sup>972</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 6918, des dimanche 19 et lundi 20 juin 1892.

Eibar.<sup>973</sup> Il le bat facilement 50 à 35<sup>974</sup>. L'année suivante nous le retrouvons avec ses compatriotes Mardura, Baltazar, le Vergares, Samperio, Antonio, Uranga, Portal, Velloqui, le Zurdo de Villabona, Guruciaga, Melchor et Otegui, en partance pour l'Argentine. Un délégué de Buenos Ayres est venu " engager les meilleurs *pilotari* espagnols ", qui partiront le 20 octobre. Pour 40 000 pesetas, il jouera à Buenos Ayres et Montevideo<sup>975</sup>. Le voici l'année suivante, âgé de 22 ans, aux côtés de Mardura, Brau, Portal, Ozoro Belloqui jouant des parties aux énormes paris. Il a gagné à Portugaleta et il a eu 100 000 pesetas en un an et, " chaque fois qu'il joue à Saint-Sébastien, envoie un pigeon voyageur à sa fiancée pour dire ses espérances et un second pour apporter le résultat<sup>976</sup> ". Il a gagné 100 000 pesetas en un an<sup>977</sup>. Ce joueur était-il si particulier, cultivait-il une image auprès de la presse ? Une autre annonce concerne la vie privée.

*Un des meilleurs joueurs de paume espagnols, Irun, s'apprête à contracter mariage le 12 de ce mois... Ce n'est que lorsqu'il a touché les 45 000 pesetas, fruit de sa dernière campagne à Buenos Ayres, et qu'il les a placés en actions du port de Passages et de la banque de Bilbao, qu'il s'est décidé à convoler. Son garçon d'honneur est un *pilotari* fameux aussi, Portal<sup>978</sup>.*

Les rédacteurs s'en tiennent en général aux comportements lors des parties, aux qualités et défauts montrés le jour J. Lors de la défaite de Chilhar, défié par un jeune Luzien, à Saint-Jean-de-Luz, nous lisons " personne n'avait réussi à battre Chilhar en tête à tête, ni Arrué, ni Otharré, Lemoine ou d'autres ". La sobriété prime. Et, bien souvent, ils annoncent plus qu'ils ne commentent. Mais il se trouve quelques remarques sur l'efficacité du jeu, le déroulement de l'action, dont nous avons déjà donné des exemples. Observons un tel article :

*L'invincible Larralde tout nouvellement revenu de Buenos Ayres où il s'est fait une grande renommée joue avec son frère aîné qui maintient encore sa renommée de bon joueur et avec le jeune Béhéran le gaucher qui ne connaît pas encore lui-même la force de son jeu [...] Amespil a montré une sûreté de coup d'œil et un bras qu'on ne lui eût jamais supposés<sup>979</sup>.*

Nous retrouvons les qualités liées à la force, ici du bras, et à la vision à la fois pour prévoir une trajectoire imprimée à la pelote par l'adversaire et concevoir le trajet de son propre lancer. Dans ce dernier cas, c'est la vision du jeu qui importe, donc un point de stratégie. Comme dans la première partie de cette citation, et très souvent lors de l'annonce, le rédacteur ajoute un adjectif, voire une

---

<sup>973</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 5179, du dimanche 11 juillet 1886.

<sup>974</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 5211 du vendredi 24 septembre 1886.

<sup>975</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 55489, du lundi 10 octobre 1887.

<sup>976</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 5765, du jeudi 6 septembre 1888.

<sup>977</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 5765, 37<sup>e</sup> année, du jeudi 6 septembre 1888.

<sup>978</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 6677, des dimanche 6 et lundi 7 septembre 1891.

<sup>979</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6634, du vendredi 17 juillet 1891.

périphrase pour définir le joueur. Il s'appuie sur l'âge, la réputation, les qualités supposées du joueur pour faire l'article. Il en va de même dans l'extrait suivant : “ Chilar l'invincible, Béhéran le fameux gaucher, et Larralde dont le jeu est si sûr, contre trois Haspandars qui, à Celhay, Louhossoa et Souraïde ont été à hauteur de leur réputation<sup>980</sup> ”. Il s'agit, vraisemblablement de faire venir le spectateur, puisque la partie est d'avance qualifiée de “ très intéressante<sup>981</sup> ” ou de “ la plus belle partie de blaid à chistera qui se puisse voir<sup>982</sup> ” mais l'admiration pointe toujours et le culte de l'idole n'est pas loin, dans les expressions “ Portal a été admirable ”, “ ovation pour Chiquito quand il a lancé la balle jusqu'aux gradins : bérets et duros pleuvent sur la place suite à ce coup magnifique ”. Les adversaires, eux, sont qualifiés de “ redoutables ”<sup>983</sup>. La presse parisienne est plus loquace concernant les qualités des joueurs et du jeu qu'elle découvre et dont elle explique les règles, pour ajouter par exemple :

*Tout cela, on le voit, est fort simple ; et cependant je connais peu de sports qui soient aussi vraiment, aussi complètement athlétiques que celui-là. Il nécessite de la part de ses adeptes le jeu presque simultané de tous les muscles ; il exige la vitesse des jambes, la force des bras, la souplesse de tout le corps, un parfait esprit tactique. / L'arrêt de la balle arrivant en vitesse, la relance en revers, autant de “ gestes ” d'une puissance inconnue dans la pratique des sports plus classiques. (André Foucault, 1902).*

Nous voyons que l'impression produite par le jeu est très forte. C'est bien dans la catégorie des sports athlétiques que se trouve ici rangée la pelote basque, bien que “ l'alea ” ait joué un grand rôle dans l'histoire de ce jeu devenu sport vite après l'émergence de ce dernier terme. Les qualités sont toujours les mêmes, depuis les premiers rédacteurs du *Courrier de Bayonne* : vitesse, force, voire puissance, avec l'effet du revers du grand *chistera* ici, enfin souplesse. Le coup d'œil est remplacé par l'esprit tactique, bien connu et toujours aussi nécessaire de nos jours. Ainsi, le jeu change mais à condition de servir les mêmes qualités propres à enthousiasmer le public, qu'il soit du Pays basque, de Paris, de Madrid ou d'Amérique. Voilà de quoi expliquer, en partie, le succès pérenne, jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle, et le développement du jeu basque en sport international.

- ***Les risques du métier***

Le jeu de *blaid* n'est pas moins dangereux que l'antique paume ou le “ rebot ”<sup>984</sup>. Quelques accidents sont relatés dans *Le Courrier de Bayonne*, tant au niveau des joueurs que des spectateurs. En 1894, à Pampelune, au Juego Nuevo, “ le Chico a lancé une balle à faux ”. Un spectateur, boulanger

---

<sup>980</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 6923, du samedi 25 juin 1892.

<sup>981</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 7115, du jeudi 9 février 1893, par exemple, car cette expression est extrêmement fréquente.

<sup>982</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 7159, du samedi 1<sup>er</sup> avril 1893.

<sup>983</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 7252, des dimanche 23 et lundi 24 juillet 1893, pour une partie jouée à Bilbao.

<sup>984</sup> La pelote valencienne donne lieu aux mêmes accidents (Agulló, 2009).

dont l'identité est déclinée, atteint à la nuque, en est mort le lendemain à l'hôpital<sup>985</sup>. Sur la place du jeu de paume de Fontarrabie, lors d'une partie de pelote à *chistera*, " l'un des joueurs prit mal une balle et l'envoya à faux. Celle-ci atteignit au front un vieillard nommé Joaquin Aguirre, et lui fit une forte contusion à la tête ". L'état du blessé est grave, ajoute le rédacteur<sup>986</sup>. C. Béguin, quant à lui, a assisté à un accident mortel, un joueur tué net d'une pelote reçue en plein front. Il a remarqué comme les avants se jettent " à plat ventre sur le sol en vue de se garantir ", quand les arrières lancent la pelote. Il nous apprend que " Irun, un des plus célèbres joueurs, subit trois amputations successives au bras gauche, à la suite de blessures reçues sur les jeux de paume ".

Notons aussi que les joueurs se blessent, comme les sportifs aujourd'hui, tout simplement par un excès de pratique, lors d'une partie plus vive, qui demande des efforts soutenus ou violents. C'est par exemple le cas pour le joueur basco argentin Soudre dit Goñi, dont les mains souffrent après une partie à Hendaye au point de retarder un défi qu'il devait disputer au trinquet Licou de Bayonne le 7 février 1897. La partie aura lieu le 28 mars. Il semble que la blessure ait été sérieuse. En juin 1897, le même joue contre un Argentin et " tous deux ont joué de la gauche car Goñi a la dextre malade "<sup>987</sup>. Il semble que la blessure se répète. Présentant les joueurs de main nue, Béguin (1899b : 347) en fait un tableau assez dur :

*Chez la plupart des Basques, [...] la paume est légèrement cornée par suite de la pratique du jeu à main nue ; chez les joueurs professionnels, elle est tannée comme du cuir et privée de toute sensibilité. Au milieu d'une partie il n'est pas rare de voir un joueur dont les mains sont tuméfiées par l'afflux du sang, les poser successivement à plat et prier une personne de l'assistance de les piétiner pour les ramener à leurs proportions normales.*

Racontant une partie à Mendionde, Jean Etchepare (1910) dans son recueil *Buruxkak*, immortalisera une telle scène. Ces problèmes sont encore un thème bien connu des " manistes " tout au long du XXe siècle. De nos jours, les sportifs de haut niveau ou les jeunes champions se font suivre par des kinésithérapeutes. Outre le fameux " clou "<sup>988</sup> des " manistes ", diverses lésions, des déchirures musculaires à la rupture des ligaments du genou, nécessitent une prise en charge médicale, parfois des interventions chirurgicales et une rééducation au CERS de Capbreton. Guy Laporte, médecin fédéral et rhumatologue, a réalisé de nombreuses études, notamment sur les affections des mains et il a

---

<sup>985</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7532, du vendredi 22 juin 1894.

<sup>986</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7566, du mercredi premier août 1894.

<sup>987</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8457, du mardi 29 juin 1897.

<sup>988</sup> Le " clou " est la douleur que ressentent les " manistes " au centre de la main, comme si on leur enfonçait un clou chaque fois que la main tape la pelote. Les impacts causent des lésions, notamment du système circulatoire, pouvant provoquer l'insensibilité des doigts. Cf. annexe 6, fichier 6.17, le dessin tiré de la thèse de médecine de Etchepare.

largement contribué à la modernisation de la pelote au niveau de l'équipement du sportif, de sa santé et de la prévention des risques durant la deuxième moitié du XXe siècle.

Pour conclure cette étude du *blaid*, nous retiendrons que ce jeu de balle contre un mur, fut d'abord un entraînement pour les champions, un jeu pour les enfants et les anciens, et le restait encore au début du XIXe siècle en Pays basque. Il a pris peu à peu une forme compétitive avec les meilleurs. En 1851, il bénéficie déjà d'une certaine aura. Au début des années 1860, il figure comme seule partie d'une fête. Certains amateurs y jouent avec *chistera* dès 1869, mais c'est avec l'emploi de pelotes vives et l'aménagement des murs de "rebot", qu'il prend son essor.

Dans les places du Pays basque péninsulaire, munies de deux murs consécutifs, l'un frontal, l'autre perpendiculaire au premier, à gauche des joueurs, le jeu fait fureur au début des années 1880. Les joueurs français s'y mettent lentement, lui préférant le "rebot", mais dès 1890 la tendance s'inverse.

En 1891, le *blaid* s'impose avec un nombre de parties bien plus important que celui du "rebot" autrefois, puis un succès croissant jusqu'en 1897. De fait, c'est surtout le *blaid* à *chistera* qui est plébiscité. Le *blaid* à main nue a ses champions, qui ont plus d'admirateurs en trinquet qu'en plein air. Le *blaid* à *palette* fait son apparition, comme défi digne d'une annonce dans la presse, en 1897. Le *blaid* s'est déjà diversifié, entre jeu français et jeu espagnol, mais aussi par l'utilisation de différents vecteurs de frappe, qui transforment l'allure du jeu, en exigeant aussi des techniques différentes, des qualités physiques spécifiques. Il utilise trois aires bien distinctes : la place libre, le fronton avec mur à gauche et le trinquet. La pelote basque se précise, avec sa complexité, qui s'intensifiera au fil de l'histoire. Le *blaid* s'étend aussi géographiquement. Il génère la construction de murs dans les villages, à l'intérieur du Pays basque, mais également dans les Landes et le Béarn voisins, où la pelote s'invite dans les fêtes locales à côté des jeux de bigue, du mât de cocagne ou des courses de taureaux. Paris n'échappe pas à cet élan. Quant aux provinces d'Argentine et d'Uruguay, elles sont les promoteurs d'un jeu qui s'y professionnalise.

La pratique, bien que majoritairement estivale, s'étale aussi sur tous les mois de l'année, dans une expansion temporelle indéniable. Elle devient de plus en plus dominicale, a priori en dehors des offices. Lors des fêtes locales, les animations des lundis et mardis comportent aussi des parties de pelote, ce qui en fait des jours assez privilégiés pour la pratique. Si les défis sont fréquents, des organisations privées ou publiques prennent souvent l'initiative des parties, qui sont alors souvent payantes pour les spectateurs. Les règles sont entendues pour la partie, selon les usages de la place où l'on joue. De fait, en plus du socle commun, les règles tiennent compte de la particularité physique de

la place (environnement de maisons, d'arbres...), mais elles sont assez semblables. La raie à dépasser à l'engagement et le nombre de points à gagner, variable et modifiable en cours de partie en entente avec les juges, font partie de la négociation, ainsi que l'enjeu. Les pelotes nécessitent aussi un accord.

Les joueurs sont beaucoup plus nombreux que les stars du "rebot" d'autrefois, mais on n'entend parler que sur une période courte, ou pour peu de parties. Certains sont plutôt spécialisés, soit à main nue, soit à *chistera*. Mais les deux grandes figures que sont Otharré, d'Ascain et Chilhar, de Souraïde jouent à la fois dans les grandes parties de "rebot", de main nue et de *chistera* et parfois dans la même journée. Les Argentins et Uruguayens, qui sont souvent d'origine basque, viennent rencontrer les Basques durant l'été européen, avant de s'engager pour les campagnes de l'été austral. Les plus célèbres joueurs des provinces basques d'Espagne, d'abord, puis quelques uns de France, passent l'hiver basque en Amérique et reviennent au Pays basque disputer les parties estivales. Ces compétitions internationales rencontrent l'engouement d'un public avide de sensations, de haut niveau technique et physique, comme d'imprévu au long de la rencontre, et dans le résultat.

Au terme de cette première partie qui se proposait de répondre à la question de l'héritage et de l'originalité et donc d'une part de l'identité du jeu de pelote basque, nous pouvons conclure sur les liens qui existent entre la pelote basque et les jeux de balle du point de vue symbolique a minima, avant le développement de la partie III, mais aussi sur des caractéristiques concrètes qu'il partage avec les jeux de l'antiquité. L'adresse particulière, technique, nécessaire et les qualités athlétiques requises, du fait de l'étendue des aires de jeu sont un premier élément. Le caractère agonistique avec décompte de points et notion de spectacle, d'une part, la participation des diverses composantes de la société, d'autre part forment une deuxième convergence. Enfin la constitution d'aires dédiées au jeu à l'extérieur comme à l'intérieur et une forme d'artisanat attaché au jeu confirment l'existence de similitudes entre les jeux antiques et la pelote tout en indiquant les limites de la comparaison et l'impossibilité de conclure à une filiation directe, contrairement aux affirmations de d'Elbée, par exemple, qui s'appuie sur les historiens du XIXe siècle. Comme le rappelle Merdrignac (2002 : 193-194) :

*[...] on a généralement dû revenir aujourd'hui des séduisantes théories qui supposent une continuité entre les cérémonies du paganisme antique, les jeux sportifs du Moyen Âge et les sports modernes qui en dériveraient en droite ligne. [...] La quête des origines [...] est malheureusement une fausse piste qui débouche le plus souvent sur une impasse.*

D'après les archives consultées, l'histoire du jeu de paume se confond avec celle de la pelote en Pays basque entre réglementations, interdictions, permissions et usages, d'une part, pratique des clercs

et influence du clergé par ailleurs, utilisation des jeux de paume comme salles de spectacles divers, sans oublier le débit de boisson et les académies de jeux de hasard, la présence de paumiers et de valets paumiers et l'usage de raquettes, à Bayonne au moins. Mais, alors que les jeux ferment un peu partout tout au long du XIXe siècle, en Pays basque ils sont pris d'assaut par de nouvelles formes de jeu : courte paume simplifiée jouée à main nue ou au gant de cuir, d'une part et, d'autre part, jeu de *blaid* au *chistera* ou à main nue. Le jeu, appelé aussi trinquet en Pays basque, est ouvert à toutes les composantes de la société. Il va se transformer par suppression de la galerie de la grille avant la construction, à usage du nouveau jeu basque, des trinquets modernes, sans cette galerie et dont le tambour a été remplacé par un pan coupé.

Il est certain que la longue paume fait partie de l'héritage reçu par la pelote basque et partagé avec de nombreux jeux traditionnels. Il en est de même pour le tambourin en Languedoc, le tamis en Ile de France etc., les diverses modalités de jeu étant très souples, adaptables et en consonance avec les cultures de chaque territoire où elles se jouaient. Depuis qu'on en parle, au XIXe siècle, le jeu enthousiasme les foules, les déplace et donne lieu à des paris parfois déraisonnables ou fous et des revanches attendues avec passion. Il a ses héros, souvent immortalisés par des surnoms et des qualités reconnues d'adresse, d'agilité, de grâce, de légèreté mais aussi de force. Il nécessite un artisanat, entre la confection des balles et celle des instruments. Si certaines formes dérivées de la longue paume se sont maintenues, elles le doivent à l'émergence, au bon moment<sup>989</sup>, de certains joueurs dotés de capacités pour structurer leur jeu en sport<sup>990</sup>. Leur passion pour le jeu fut souvent doublée de l'attachement à un patrimoine culturel, parfois lié à une langue régionale. Le soutien politique n'est et ne fut pas négligeable dans ces cas. Il s'ensuit une aire géographique de pratique limitée à un territoire historique. C'est aussi un minimum d'institutionnalisation et de modernisation au niveau des équipements et des aires de jeu, ainsi que la pénétration du milieu scolaire et l'adaptation du jeu à une salle de gymnase (création d'une formule de jeu en salle) qui expliquent la persistance de ces jeux traditionnels en ce XXIe siècle.

Mais la logique interne (Parlebas) du jeu basque devient bien différente, à partir du milieu du XIXe siècle, exprimant une innovation, une spécificité qui font l'originalité et une part importante de la carte d'identité du jeu ou plutôt des jeux de pelote. Pour les personnes qui découvrent la pelote basque sous sa forme de *cesta punta* l'été sur la Côte basque, le lien avec le jeu de paume n'a rien d'une évidence. Les équipes de *pilotaris* renvoyant la pelote par l'intermédiaire d'un bond sur le mur

---

<sup>989</sup> Au début du XXe siècle, lorsque le sport se développe par la création de fédérations sportives, faisant suite aux sociétés de sports athlétiques, de gymnastique et aux bataillons scolaires de Paul Bert.

<sup>990</sup> Nous avons cité Max Rouquette pour le tambourin, Maurice Michel pour la longue paume et Jean Ybarnegaray pour la pelote basque.

de face au moins, à l'aide de *chisteras* qui propulsent la pelote dure, recouverte de cuir et claquante, à des vitesses vertigineuses, n'ont rien de commun avec les paumiers qui se font face pour échanger des balles recouvertes de tissu synthétique au moyen de leurs raquettes aux cordes un peu élastiques. Les paumiers ne semblent pas en danger, mais dans l'expression d'un art raffiné, tout en calculs mathématiques et en subtilité, avec des changements réguliers de terrain et un décompte insolite (15-30-40-jeu), rendu familier par le tennis. La pelote basque, quant à elle, impressionne par le bruit et la vitesse de la pelote qui suggèrent sa dangerosité. Les côtés technique et athlétique du jeu sont évidents, même en trinquet.

Passant des formes de longue paume au "rebot" avec utilisation d'un mur et de gants de cuir, passant de deux camps égaux où se marquent des "chasses" à deux camps inégaux, où seul le plus petit donne lieu à des "chasses", passant d'un engagement réalisé au moyen d'un instrument depuis l'extrémité du terrain à un engagement à main nue, depuis la frontière entre les camps et contre le mur, le jeu basque rompt avec la logique interne du jeu de longue paume et crée un jeu original. La pelote basque naît peu à peu par l'adoption progressive de ces nouvelles règles, à la moitié du XIXe siècle.

La mise au point et le perfectionnement sur environ dix ans, d'un nouvel instrument moins cher, plus maniable, plus souple et donc plus efficace, le *chistera*, transforme encore l'allure du jeu. L'utilisation du *chistera* sur les aires de jeu de Guipuzcoa et de Biscaye fait exploser l'autre jeu basque, jusque là assez timidement pratiqué : le *blaid*. Ce dernier, joué contre le mur, forme de jeu des écoliers mis en forme pour la compétition par équipes, dans une adaptation qui le rend parfaitement original par sa logique interne (règle pour engager, dont la raie à dépasser, géométrie de l'aire de jeu au sol et sur le mur, prise de la pelote alternativement par les deux équipes adverses, façon de compter), le *blaid* à *chistera* prend le pas sur le "rebot" en 1890. Le *blaid* à main nue donne aussi lieu à des parties au fort enjeu, mais c'est le jeu à *chistera* qui s'exporte aux Amériques, à Paris et dans de grandes villes françaises ou espagnoles et fait la renommée de la pelote basque à partir de 1880 jusqu'au début du XXe siècle au moins. Nous venons d'évoquer les lieux où se pratique la pelote, à la fois les aires de jeu et les lieux géographiques et son deuxième lieu d'expression, outre la dimension corporelle, à savoir la langue basque. C'est maintenant l'étude de ces lieux propres à la pelote qui va nous intéresser, comme part essentielle de l'identité du jeu.

## II. Les lieux du jeu basque : l'installation de la tradition

La pelote se joue dans des aires de jeu bien définies, à l'extérieur, à l'air libre ou à l'intérieur de bâtiments construits à cet effet. C'est le lieu physique de la rencontre, mais aussi un lieu de mémoire et un patrimoine architectural. Du reste, un premier livre fut consacré à des photos de frontons, puis un site leur fut dédié<sup>991</sup>. En 2016, une exposition et un livre de photographies venait consolider cet aspect culturel et patrimonial<sup>992</sup>. Tandis qu'en Navarre, une route de la pelote *ruta de la pelota*<sup>993</sup> avait déjà révélé l'importance des lieux de jeu pour les autorités administrant la province, la Commission Patrimoine de la FFPB avait, elle, dès 2013, un projet de “ route de la pelote basque<sup>994</sup> ” à mettre en place sur tout le territoire français.

Dans un premier temps, les révolutions de la pelote basque en matière d'aires de jeu, d'instruments associés, de règles et de développements complexes depuis les premières que nous avons trouvées dans la première moitié du XVIIIe siècle, jusqu'au début du XXIe siècle occuperont donc la place nécessaire à une connaissance des enjeux modernes d'expansion de la pelote basque.

Comme la paume, la pelote s'inscrit dans la langue du pays où elle se pratique. La langue basque est, en conséquence, un des lieux de son existence. Le vocabulaire basque du jeu, témoin de l'existence, de la vitalité, de la spécificité et des évolutions du jeu au XIXe siècle, méritait une étude approfondie à partir des dictionnaires, dont deux manuscrits, lesquels permettent d'appréhender les modifications des règles, l'unité géographique et les spécificités de la pelote basque au XIXe siècle. Il constituera la deuxième étape de cette partie II.

La pelote a eu ses hauts lieux, où la gloire des pelotaris a atteint des sommets, où la répétition des grandes parties, comme un rituel nécessaire, a créé la tradition durant la deuxième moitié du XIXe siècle, notamment avec les fêtes basques d'Antoine d'Abbadie d'Arrast et, puis avec la grande semaine

---

<sup>991</sup> Respectivement, Debroise, Robert, 1985, *Frontons du Pays Basque* et [www.fronton.net](http://www.fronton.net).

<sup>992</sup> « A travers son objectif, Frédéric Lefever a capté le symbole emblématique d'un territoire et d'une culture : le fronton basque. A la fois terrain de jeu et lieu de vie, espace de compétition autant que de socialisation, le fronton incarne une culture et un état d'esprit. Frédéric Lefever se place ici au centre du terrain, et observe la singularité des frontons dans leur forme, leur couleur ou leurs matériaux ». C'est la présentation qui fut faite par les services de la ville de Bayonne, lors d'une réunion, en février 2016.

<sup>993</sup> Elle consiste en panneaux fixés près des installations ou plaques apposées sur les frontons, indiquant en quatre langues un résumé de l'histoire du lieu et de la pratique de la pelote à cet endroit. Chaque panneau montre sur une carte l'ensemble des lieux concernés.

<sup>994</sup> Cf. la revue fédérale *Pilota* N° 193 de décembre 2013, p.30 et N°195 de juin 2014, p.28. La revue est consultable au siège de la Fédération, 60 avenue Dubrocq, Bayonne.

des sports basques au XXe siècle. Nous avons enquêté dans les archives de quelques villes pour déterminer les débuts de l'organisation autour de la pelote. De plus, l'implantation géographique du jeu a évolué au cours de l'histoire et nous évoquerons cette diversification. Les fêtes basques ont joué un rôle très particulier dans l'histoire de la pelote et de ses rituels. Nous Avec l'avènement du sport et de ses règlements fédéraux ou la rigueur des normes de sécurité, avec la multiplication des événements internationaux, certains lieux sont tombés en désuétude. Au gré de quelques initiatives, des besoins des clubs ou des pratiquants "loisir", quelques uns reprennent vie. Nous ferons de tous ces aspects géographiques, dont certains inscrits dans une histoire familiale, l'ultime étape de ce deuxième chapitre consacré aux lieux du jeu.

## **II.1. Les aires du jeu basque : évolution et matériel associé**

Le lieu où l'on joue, seul ou à plusieurs, pour s'entraîner ou pour relever un défi devant des spectateurs plus ou moins concernés par des paris ou par l'honneur, va évoluer au fil du temps. Il s'adaptera aux changements de pratique et aux nouvelles spécialités qui conduiront à construire des murs de plus en plus esthétiques, des gradins de plus en plus confortables. Les espaces affirmeront leur spécificité selon les évolutions particulières des pays où la pelote s'implante. L'architecture suivra aussi des modes et sera évidemment tributaire des moyens financiers accordés. Trois types d'aires vont se développer.

Nous étudierons d'abord le fronton place libre, venu de l'évolution de la longue paume et du jeu des écoliers, puis le trinquet, descendant de la courte paume française et enfin le fronton mur à gauche, sorte de synthèse du trinquet espagnol et de la longue paume ou du *blaid* joué en Pays basque d'Espagne. Nous suivrons successivement les évolutions de ces trois aires qui constituent entre autre le patrimoine architectural de la pelote basque.

Nous accorderons une place particulière aux jeux du trinquet. En effet, nous avons jusque là étudié les jeux de plein air, comme descendants de la longue paume, sans aborder particulièrement l'histoire de la courte paume en Pays basque, faute de documents car l'histoire du jeu du trinquet a laissé peu de traces avant l'arrivée des Argentins en Pays basque de France, dans la fin des années 80. Aussi son étude trouve-t-elle sa place naturellement dans cette deuxième partie et nous y incluerons les divers domaines étudiés jusque là, pour les jeux de plein air, notamment l'implantation géographique,

les circonstances du jeu, l'aspect lexical, les règles, le matériel de jeu et les joueurs. Mais commençons par évoquer le lieu des origines, la place libre.

## II.1.1. La place libre

La place libre, *plaza* ou *pilota plaza*, pour les Basques, est l'aire de jeu par excellence. Ouverte à tous, joueurs ou spectateurs, espace de liberté, où la pelote peut se perdre de vue dans le ciel sous les poussées vigoureuses des joueurs de "rebot", elle demeure le lieu privilégié de la pratique jusqu'à plus de la moitié du XXe siècle, en témoignent tous les hommes de 60 ans et plus, qui racontent aujourd'hui leurs premiers pas de pelotaris. Ils parlent de leur course effrénée vers le "fronton"<sup>995</sup> au sortir de l'école, tous les gamins voulant arriver premier pour "prendre le fronton". Le film d'Orson Welles sur le Pays basque nous montre une telle scène<sup>996</sup>. Notons qu'il s'agit, pour nos témoins, de jouer au *blaid*, à main nue, avec une vieille pelote ou une balle de tennis.

Nous étudierons d'abord l'histoire des lieux où l'on pratiquait le jeu direct. Les aires de montagne et les vastes prairies ou les clairières encadrées d'arbres tutélaires étaient utilisées pour jouer face à face. Elles avaient leur pendant au sein des villes et des villages, avec des places parfois communautaires, parfois privées ou qui utilisaient le mur d'un château, d'une demeure, pour recevoir les coups de pelote. Bientôt les communautés ou municipalités eurent à cœur de doter leurs villes d'une belle place libre, pour le jeu du "rebot". Cet élan se poursuit encore aujourd'hui.

Mais le mur de "rebot" fut aussi utilisé pour le jeu indirect ou jeu de *blaid*. Et ce dernier finit par s'imposer. C'est avec cette évolution de la mode d'une part et, d'autre part, les évolutions du jeu indirect lui-même, que se transforment les places de jeu, en agrandissant le mur de "rebot". Les inaugurations n'ont eu de cesse depuis le XIXe siècle.

### II.1.1.1. Les places de jeux directs

Des jeux de balle où les joueurs, face à face, se renvoient la balle avec ou sans instrument existent au Pays basque, comme ailleurs, depuis des temps anciens. Dans ce paragraphe nous étudierons les divers lieux où cette pratique a pris racine, pour évoluer, avant d'investir d'autres lieux (trinquets, frontons murs à gauche) et d'autres modalités (*xare*, *paleta*, *frontenis\** etc.). Dans un premier temps, nous évoquerons les aires des pratiques les plus anciennes, lieux ouverts, prairies et

---

<sup>995</sup> Le mot "fronton" pour désigner le mur de frappe, appelé d'abord "rebot", se généralise au XX<sup>ème</sup> siècle et il désignera par extension, la place elle-même.

<sup>996</sup> Cf. *Around the world*, documentaire d'Orson Welles sur le Pays basque.

plateaux et les places de villes investies par les joueurs. Puis nous étudierons les places munies de “ rebot ” construites peu à peu dans les villes. Enfin, nous suivrons les dernières évolutions. En effet, tandis que des places plus courtes aux murs plus élevés voyaient le jour dans de nombreux villages, les vieux murs des places de “ rebot ” étaient, quant à eux, rehaussés, puis doublés d’un mur de fond, à 100 mètres du premier et lui faisant face. Nous verrons comment les communautés ont pris en charge l’aménagement de places de paume ou de pelote. Nous aborderons également les évolutions des XXe et XXIe siècles. Entre volonté des municipalités, des clubs, de la FFPB et, récemment, des diverses collectivités territoriales ou, moins souvent, de particuliers et d’entreprises, un nouveau visage architectural se dessine. Ici nous n’évoquerons pas les très nombreux frontons privés à usage privé, construits à proximité des maisons dans la campagne basque.

## Prairies et places anciennes

Grâce à l’étude des toponymes, des cartes et du terrain arpenté par Jakes Casaubon et Pierre Sabalo, nous connaissons l’existence de lieux où les bergers jouaient avec des pelotes, durant l’estive, vraisemblablement à main nue (Casaubon, Sabalo, 2002). Elles se nomment *soropil* ou *pilotasoro*. De telles prairies, voire des places anciennes sont encore utilisées dans la deuxième moitié du XIXe siècle, dans la région des Aldudes, à Lamiarrita ou à Ihi Celaya, au-dessus d’Ascain, ou encore à Itxassou, place Delissaldia<sup>997</sup> pour jouer à la longue paume, nommée *lucea* en Labourd, *lachiia* en Soule et *lachoa* (*laxoa*) de l’autre côté des Pyrénées. En témoignent la presse de l’époque, Blazy<sup>998</sup> (1929 : 37) ou encore Dasconaguerre (1867 : 66). On y utilise des pelotes lourdes et des gants de cuir, à partir de leur apparition, ou la main nue.

Les prairies, comme à Itxassou et près des Aldudes, sont utilisées par les bergers mais donnent aussi cours à de grandes parties. C’est bien tout ce qu’indique, par exemple, un article du 28 novembre 1866.

*On nous écrit du Pays Basque :*

*Jeudi 15 de ce mois, dans les montagnes de la frontière, une foule considérable, venue, non seulement du val des Aldudes, mais encore des vallées espagnoles d’Eron et du Baztan, s’était portée sur une place spacieuse, et qui est affectée d’ordinaire aux divertissements des pâtres<sup>999</sup>.*

---

<sup>997</sup> Cf. *LMP* du 18 janvier 1846.

<sup>998</sup> Blazy se fonde sur des témoignages de personnes âgées d’Ascain qui se souviennent d’une partie jouée à Ihi Celaya devant Napoléon III et l’Impératrice Eugénie en 1859. Mais Blazy a dû rencontrer ces témoins entre 1924 et 1928, si l’on se réfère à des dates qu’il cite par ailleurs, c’est à dire 65 ans plus tard. Nous n’avons pas trouvé trace de ce fait dans la presse, bien qu’elle ait relaté, à propos des Altesses impériales, par exemple une promenade à la Rhune à dos d’âne et une incursion dans les grottes de Sare une année, ainsi qu’une visite au Pas de Roland et un déjeuner sur l’herbe à cette occasion, une autre fois. Cependant le plateau semble connu pour l’exercice du jeu.

<sup>999</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 28 novembre 1866.

Ce lieu pourrait être le plateau de Garzela, en pays Quint, lieu de passage pour les troupeaux de Navarre, allant de la Vallée du Baztan à Valcarlos et lieu de pâture pour les moutons de la vallée des Aldudes. Situé dans le prolongement d'Esnaçu, au-dessus des Aldudes c'était un lieu de rencontre pour les bergers ou joueurs des deux côtés des Pyrénées, selon Haritschelhar (1966 : 289). Mais il pourrait s'agir, selon un article tiré du web<sup>1000</sup>, de Lamiarrieta, situé à 5 km des Aldudes. Là se jouent des parties Elizondo/Santesteban, Elizondo/Irurita et contre les Aldudars. En témoigne notamment une " chanson sur la partie de paume jouée entre les Français et les Espagnols à Lamarieta (Baztan)<sup>1001</sup> ", chanson écrite le lendemain aux Aldudes par Johannes Ikustale. La place de Lamiarrieta du Palacio de Lamiarrieta, lequel appartient aux Jésuites, a été très abîmée par l'inondation de juin 1913 et réduite à 70 mètres ; à l'origine elle était plus longue ; elle fait partie de la commune d'Arizcun, selon l'article de Louis Dassance (*Gure Herria* 1969 : 371). Un autre témoignage fait penser à Lamiarrieta pour identifier ce lieu, c'est un article lu dans *Le Courrier de Bayonne* :

*On nous écrit des Aldudes le 3 décembre 1880 : " Une partie de paume à la longue, des plus intéressantes va s'engager samedi 11 du courant, sur un magnifique plateau, situé à la frontière espagnole à environ 5 km du village des Aldudes <sup>1002</sup> .*

Ces aires de jeu perdurent jusqu'au XXe siècle malgré la prédominance du *blaid* dès 1890, d'après le témoignage de Blazy. Il affirme qu'on y joue encore à son époque, dans les années 1920. De plus, une dernière partie a eu lieu aux Aldudes en 1952 à l'initiative de M. Chabagno, maire, pour les participants à l'Eskualzaleen Biltzarra et une dernière partie à Garzela en 1956 à l'initiative, cette fois, de bergers d'Urepel et des Aldudes rentrés d'Amérique (Haritschelhar, 1966 : 301). A cette époque, le *lachua* connaît un renouveau dans la vallée du Baztan, qui l'a fait perdurer jusqu'à nos jours par un championnat annuel organisé et largement soutenu par Tiburcio Arraztoa, par ailleurs auteur de divers ouvrages sur ce jeu. Outre ces aires situées dans les montagnes, voyons quelle est l'organisation pour le jeu dans les villages.

Dans les villages, des jeux de paume existent au XIXe siècle, voire avant, par exemple dans les terres d'un château. C'est ce que nous tirons d'un article du *Mémorial des Pyrénées* à propos du château de Méharin. Il annonce que le 15 février 1849, au tribunal première instance à Bayonne, aura lieu la " vente par expropriation forcée du château de Belzunce dans la commune de Méharin, canton de Hasparren " dont un " jeu de paume entouré d'une plantation de 93ares 40ca<sup>1003</sup> ". Ce jeu, au vu de

---

<sup>1000</sup> Cf. blogs.noticiasdenavarra.com

<sup>1001</sup> Selon l'article de *Gure Herria* (Dassance, 1969 : 367-369) qui reproduit la totalité de la chanson avec le nom de l'auteur.

<sup>1002</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 4304, du mercredi 8 décembre 1880.

<sup>1003</sup> Cf. *Le Mémorial des Pyrénées*, 35<sup>e</sup> année, N°34, du jeudi 8 février 1849.

sa description dans l'article, est au milieu des champs cultivés. Un jeu existe, avant 1846, à Hélette, dans la même situation de plein champ. Nous l'apprenons grâce à une autre vente par expropriation forcée, qui donne lieu à la description des biens dont :

*1. ° Une place ou jeu de paume, fermée de tout côté, située à la commune de Helette, confrontant du levant à terre labourable de Rumaive, du midi à terre de Laborde, du couchant à chemin vicinal, et du nord à jardin dudit Rumaive* <sup>1004</sup>

Nous remarquons la précision “ fermée de tout côté ”. Elle nous rappelle la description du voyageur vénitien Navagero, au XVIe siècle<sup>1005</sup> (O'Shea, 1886). Nous savons qu'il évoquait la nécessité de protéger le terrain du piétinement des animaux. En 1862, la ville de Saint-Palais, avec le même souci d'entretien, fera installer une barrière en bois autour du jeu pour éviter la dégradation du sol par le passage des voitures et charrettes<sup>1006</sup>. De même à Saint-Jean-de-Luz, il est prévu de fermer la place pour empêcher le “ passage aux transports à travers le jeu de Paume”, selon une lettre de l'Ingénieur des Ponts et Chaussées, datée du 26 février 1828<sup>1007</sup>. Plus tard, en 1853, la commission chargée d'évaluer les travaux à effectuer “ serait d'avis de prolonger les deux murs latéraux à peu près jusqu'au fond de la place pour qu'à l'avenir le sol ne soit pas détérioré par les passages des charrettes<sup>1008</sup> ”. Nous retrouvons le problème du passage des charrettes sur l'aire de jeu. Les terrassiers sont à l'œuvre en 1852, 1870, 1871 au moins, au moment de la fête locale<sup>1009</sup>. L'entretien du sol est primordial pour le jeu. Il est aujourd'hui encore un objet de négociation entre la FFPB et les villes qui souhaitent accueillir des finales de championnats de France. Il est aussi au menu des discussions entre les élus municipaux et les clubs lors de leurs Assemblées Générales, car le coût du travail pour le sol n'est pas négligeable et la Municipalité est priée d'en assurer la charge, en partie au moins. Il faut cependant reconnaître que les installations et subventions municipales pour le rugby ou le foot sont nettement supérieures au budget accordé à la pelote au XXIe siècle. Nous verrons que l'image de la

---

<sup>1004</sup> Cf. LMP N°29 année 1846, du jeudi 26 février 1846 :

“ Tribunal civil de Saint-Palais/ Etude de M°. Carsuzaa, avoué/ (N°2) Vente par expropriation forcée par exploit d'Ithurriague, huissier à la résidence de Saint-Palais, en date du 29 décembre 1845, visé le même jour par le sieur Inçaurgarat, maire de la commune de Helette, enregistré le 2 janvier 1846, au bureau des actes judiciaires de Saint-Palais, et transcrit au bureau des hypothèques de ladite ville de Saint-Palais, le 10 janvier 1846, le sieur Pierre Larre, médecin et propriétaire, demeurant et domicilié à Helette, a fait procéder au préjudice du sieur Pierre Rumaive, huissier, demeurant et domicilié à Helette, à la saisie réelle des immeubles dont la désignation suit, telle qu'elle a été insérée dans le susdit procès-verbal de saisie immobilière. [...] les quatre pièces de terre comprises dans les articles ci-dessus ont une contenance d'environ un hectare 26 ares 20 centiares, le tout contigu. (ndr : un jardin, une terre labourable, une prairie, daté du 20 février 1846, date de publication. Les ventes se feront devant le tribunal de Saint-Palais. Ce sont les biens de Rumaive portés au cadastre de Hélette. Pour un revenu annuel de 43 frcs 28cts.).

<sup>1005</sup> Cf. plus haut, dans I.2.3.3.

<sup>1006</sup> Cf. Délibération du 5 mars 1862, dans AD64 E Dépôt Saint-Palais 1D1, pp.283-284.

<sup>1007</sup> Cf. AD64 E Dépôt Saint-Jean-de-Luz 3R2 (en cours de changement de cotation)

<sup>1008</sup> Ibidem.

<sup>1009</sup> Ibidem.

pelote dans les esprits a changé et peut expliquer ces différences. Revenons aux aires de jeu du XIXe siècle, dans les petites villes pour lesquelles nous avons trouvé des informations.

Des articles de presse nous permettent de connaître des lieux, ici à Baïgorry, où l'on joue déjà alors que la place sera construite et inaugurée plus tard, en 1853.

*Saint-Jean-Pied-de-Port, le 8 août 1851/ Monsieur, / Parmi les Basques des deux côtés des Pyrénées, le jeu de paume est national ; c'est un de leurs principaux amusements. / Le 5 de ce mois, il y a eu à Baïgorry une très belle partie, jouée par des Aldudiens d'une part, contre des Baïgorriens et M. Harriague de Hasparren, de l'autre. Elle attira un grand nombre de spectateurs, même des Espagnols* <sup>1010</sup>.

Ceci montre bien qu'on n'a pas attendu d'avoir une Place du Jeu de Paume pour jouer une partie importante, devant des spectateurs des deux versants des Pyrénées. Il semble que la construction d'un mur dit " (de) rebot ", soit notamment associée à la dénomination de " place de jeu de paume ". Le village des Aldudes, patrie du fameux joueur Perkain, possédait aussi un jeu, outre le plateau dont nous avons parlé, et même avec un " rebot " <sup>1011</sup> ! En effet, les archives du Conseil Général dévoilent que les travaux à la caserne des Aldudes n'ont pu être exécutés, en avril 1891, faute d'avoir tranché " une question de servitude avec la commune ; celle de la suppression d'un rebot de jeu de paume qui se trouve enclavé au milieu de la façade <sup>1012</sup> ". Notons que cette situation est aussi celle de la maison de M. Galand à Saint-Palais : un mur de jeu enclavé dans la maison et non, comme à Hasparren ou Bardos, un mur de maison servant de mur de frappe <sup>1013</sup>. Ajoutons que l'année suivante les autorités font le même constat à propos de la caserne des Aldudes <sup>1014</sup>. Il ne doit pas être simple de priver les habitants de leur mur de jeu. C'est ainsi que Messieurs les ingénieurs avaient demandé, en 1876, au Conseil Général une augmentation pour effectuer la rectification des côtes d'Espelette. L'explication suit : " cette augmentation se justifie par la nécessité où se sont trouvés MM. les ingénieurs de démolir le mur de la place du jeu de paume d'Espelette et de le reconstruire <sup>1015</sup> ". Il semble bien que le nom de

---

<sup>1010</sup> Cf. LMP N°190 des dimanche 10 et lundi 11 août 1851, article signé Salaberry d'Ibarrolle.

<sup>1011</sup> Cf. aussi *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 25 août 1861 pour l'existence d'un " rebot " puisque la partie racontée se joua au " rebot " :

" On nous écrit des Aldudes, le 21 août : /La journée d'hier restera profondément gravée dans l'esprit et le cœur des Aldudiens. La partie de balle qui s'est jouée entre les Français et les Espagnols a attiré sur notre place une foule immense de spectateurs, attendant impatiemment l'issue de la bataille, d'ordinaire favorable à nos ennemis. On a joué au rebot, et, hâtons-nous de le dire, la victoire est restée aux Français dans la matinée " .

<sup>1012</sup> Cf. Rapports et délibérations du Conseil Général des Pyrénées Atlantiques 1891/04, p.19.

<sup>1013</sup> Voir les délibérations de ces communautés évoquées dans le premier chapitre au I.3.2.1. et AD 64 E Dépôt Bardos 101 1840-1858.

<sup>1014</sup> Cf. *Rapports et délibérations du Conseil Général des Pyrénées Atlantiques* 1892/04, troisième partie p.18, in Gallica : " Caserne de gendarmerie des Aldudes [...] nous sommes arrêtés par le litige de la servitude d'un rebot de jeu de paume qui se trouve enclavé dans la façade sur la place publique, litige qui n'est pas encore tranché avec la commune des Aldudes. "

<sup>1015</sup> Cf. Rapports et délibérations du Conseil Général des Pyrénées Atlantiques, 1876/08, p.247, N°20.

“ place de jeu de paume ” soit associé à l’existence d’un mur et qu’un tel mur soit de la plus haute importance, voire sacré, en Pays basque du moins.

Au début du XIXe siècle, coexistent donc, comme aires de jeu, des prairies ou clairières appelées *soropil*, de petites places de *laxoa* de 70 mètres de long comme aux Aldudes, à Ahetze, Ciboure, Zubieta, Villabona, mais aussi, comme nous allons le voir, dans le paragraphe suivant, de grandes places de “rebot” dans certaines villes. N’oublions pas les jeux particuliers à la Soule, et à une vallée de Saint-Jean-Pied-de-Port qui n’ont pas vraiment besoin d’espace dédié. Le *bota luze* ou *bote luzea*, littéralement “but long<sup>1016</sup>”, souletin, sorte de longue paume jouée à la main, est mentionné par Francisque-Michel (1857 : 107) pour qui il “rentre à peu près dans le jeu de rebot”. Il a perduré car Blazy (1929) témoigne que ce jeu est pratiqué, mais sur un petit territoire quand il écrit, au début du XXe siècle. Le *mahain jokoa*, littéralement ‘jeu de table’ utilise une table (*mahain* en basque) pour engager. C’est une forme rustique de butoir. Ce jeu se pratique dans la rue du village, comme à Valence, mais ici en réquisitionnant une table de bistrot. Il nous rappelle aussi l’atmosphère du jeu de tamis pratiqué dans l’Oise jusqu’au début du XXe siècle<sup>1017</sup>. Blazy affirme qu’il se joue encore près de Saint Jean-Pied-de-Port, dans les années 1920 où il écrit.

Dans les villes, aux XVIIIe et XIXe siècles et sans doute avant, c’est la place qui est souvent investie par les joueurs de pelote, comme à Saint-Palais, où elle sert également, pour leur revue, aux militaires de passage, ainsi que le montre la délibération de la communauté du 17 juin 1754<sup>1018</sup>. De même à Bayonne, à Bardos, à Hasparren et à Ciboure, dont nous avons eu l’occasion de parler. Mais, par la suite, dans les villes plus importantes, c’est un terrain plus ou moins à l’écart qui sera choisi pour y installer la place du jeu de paume de la ville. Ainsi à Saint-Palais, la Communauté achètera en 1844<sup>1019</sup>, la pièce de terre intitulée jeu de paume, du défunt Barbaste. Sur le plan cadastral napoléonien, cette terre est loin de toute construction, ce que confirme sa description dans un article du *Mémorial des Pyrénées*, sous le titre “Tribunal civil de Saint-Palais/Vente par expropriation forcée”, indiquant qu’il a été procédé, suite à la faillite de :

*feu sieur Pierre-Alexandre-Joseph dit Pepe-Barbaste, quand vivait négociant, demeurant à Bayonne, à la saisie réelle des immeubles dont la désignation suit, telle qu’elle a été insérée dans le procès-verbal de saisie : [...] 10°. Une pièce de terre servant de place de jeu de paume avec rebut, de contenance d’environ un hectare douze ares, et confrontant, du levant, à chemin et à terre saisie au n°6 ; du midi, à la prairie saisie ci-*

<sup>1016</sup> Nous rappelons que ce nom a été encore utilisé par les auteurs, y compris par les rédacteurs du *Courrier de Bayonne* à propos du jeu de paume basque (*laxoa* ou “rebot”) ce qui montre bien la parenté ou similitude entre ces diverses spécialités.

<sup>1017</sup> Cf. Les cahiers de l’histoire d’Aubergenville, 1997, N°10.

<sup>1018</sup> AD 64, E Dépôt Saint-Palais BB6, p.11.

<sup>1019</sup> Ce, sur proposition du maire en délibération du 9 mai 1843, après avoir étudié les futurs aménagements en séance du 6 juillet 1843.

*après ; du couchant, à prairie ci-après et à jardin de Casenave ; et du nord, aux jardins, basse-cour de recalde, Castet, Baihaut, Sabuco, Iratchet, aux jardins saisis aux nos 7, 8 et 9, et à terre saisie ci-après* <sup>1020</sup>.

Comme nous le constatons dans cette description, le terrain de jeu de paume possède déjà en 1843, lors de la saisie des biens, et sûrement avant, un mur de “rebot”. Il s’agit bien ici d’un mur construit pour le jeu, ce qui ne va pas de soi pour les historiens de la pelote, puisque dans son article “le lachua aux Aldudes”, Jean Haritschelhar (1966 : 288) considère qu’il n’y avait pas de mur pour le jeu avant 1850.

A Saint-Jean-de-Luz, les archives révèlent également qu’un mur de “rebot” a été construit à la Place Neuve du jeu de paume avant 1747, date où il fallut régler la facture du maître maçon Garat<sup>1021</sup>. Nous avons la preuve, inconnue jusqu’ici, qu’un mur pouvait être construit spécifiquement pour le jeu, dans la première moitié du XVIIIe siècle. Les deux termes “rebot”, et rabot figurent même dans le texte, et rabot figurait aussi dans la délibération de la communauté de Hasparren en 1762, ce qui explique le mot “rabot” utilisé par de Jouy en 1818, vraisemblablement comme traduction du terme basque *errebot* ou *arrabot*.

La première délibération de la communauté n’est pas conservée mais un document indique un premier marché le 24 novembre 1743, à quoi font suite des travaux, par un certain Dospital<sup>1022</sup>. Des murs sont alors mentionnés mais pas le mot “rebot”. Une première facture de novembre 1747, se monte à 200 £. Déjà à cette époque le jeu revêt une importance telle que la communauté engage des fonds pour aménager la Place Neuve. Cet adjectif “neuve” accolé à la Place signifie peut-être qu’on jouait avant dans un autre endroit, comme à Saint-Palais ou à Hasparren au XVIIIe siècle, suivant les archives déjà signalées dans le premier chapitre. C’est la communauté qui a commandé les nouveaux travaux et règle en partie le deuxième compte, du dix décembre 1747. Notons que les “amateurs du jeu de pomme<sup>1023</sup>” ont donné 120 £ et que la communauté paie le reste, soit 115 £. En effet, rien n’a été négligé pour que le lieu soit inscrit dans le temps et dans l’art, “scavoir 72 pieds de pierre de taille, un/ Couronnement en pierre de taille cinq boules/ Placées avec leurs pieds d’estal, deux petits murs/ En Pierre de taille, et pour le nivellement de/ L’enceinte du Rabot<sup>1024</sup>”. Les amateurs, certains d’entre eux du moins, sont prêts à payer pour le jeu public. Ces boules resteront en décoration lors des divers rehaussements, comme on peut le constater sur les diverses photos (quelques pages plus loin ou en annexe 12, fichier 12.1.)

---

<sup>1020</sup> Cf. *LMP*, année 1844 N°11, du dimanche 21 janvier 1844.

<sup>1021</sup> AD64. E Dépôt Saint-Jean-de-Luz, D1/12/3.

<sup>1022</sup> AD64. E Dépôt Saint-Jean-de-Luz, D1/12/1.

<sup>1023</sup> AD64. E Dépôt Saint-Jean-de-Luz, D1/12/3.

<sup>1024</sup> *Ibidem*.

Plus tard à Hasparren, un peu dans le même esprit, la place sera construite en partie grâce à une souscription et par un emprunt fait par la ville. Les Haspandars auront occupé la place de l'église, puis des places privées, généreusement offertes à la passion des habitants, avant d'inaugurer leur place en juillet 1884<sup>1025</sup>, étonnamment tardivement par rapport à d'autres villes, si l'on songe au nombre important de grands joueurs haspandars et aux importantes parties jouées à Hasparren, véritable fief du "rebot". Il semble que la raison en soit financière, la ville ayant eu, malgré deux souscriptions successives, grande difficulté à rembourser un emprunt, dont pendant des années elle ne put payer que les intérêts. La passion de Hasparren pour le jeu ne fait, elle, pas de doute. Du reste Hasparren est actuellement le siège de la Ligue de Pelote du Pays basque, depuis le 9 décembre 1981. Et Adrien Camino, qui a battu des records de longévité avec 24 ans passés à la Présidence de la Ligue, jusqu'en 2012, est un Haspandar.

A Saint-Pierre-d'Irube, un mur de "rebot" existait en 1814<sup>1026</sup>, puisque le propriétaire de la métairie "Murailottes" Henry Monclar adressait une requête au sous-préfet de l'arrondissement, pour se plaindre de l'invasion de sa propriété par les joueurs cherchant les pelotes passées par-dessus le mur ou sur les côtés. Il parle de jeu de pomme établi place du Chay et les dommages remontent à plusieurs années et l'auteur parle aussi de vieille usurpation<sup>1027</sup>. Il se manifeste car après la destruction du mur par les combats, il est question de le reconstruire. Sa plainte n'aura pas l'effet souhaité. Le mur sera reconstruit entre 1814 et 1815. Ce mur fut démoli et remplacé en 1909 par un fronton de 10 mètres de haut construit par le maire de l'époque sur un de ses terrains.

A Bardos, la Communauté, dans ses délibérations du 16 et du 22 octobre 1853, a souhaité s'approprier le Jeu de Paume,<sup>1028</sup> mais le Préfet a manifesté son désaccord eu égard à la somme allouée (800 francs) pour ce faire<sup>1029</sup>. Il semble que la commune ait ensuite décidé de construire une nouvelle place, puisque plusieurs personnes "ont appelé l'intérêt du Sous-Préfet sur la nouvelle place du Jeu de paume qui reste inachevée." Ce dernier demande à "connaître les travaux qui restent à faire et leur montant", le 10 janvier 1856<sup>1030</sup>. A Bardos, comme à Saint-Palais ou Saint-Jean-de-Luz, il s'agit bien de mur à construire, puisque l'artisan se plaint au Maire, dans sa lettre datée de 1858, de n'avoir pas

---

<sup>1025</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°4863, du 4 juillet 1884.

<sup>1026</sup> En 1669, une maison dénommée Murailottes existe déjà, car Gilbert Desport (2009) en a trouvé trace dans les archives. Il en déduit au vu du nom, qu'un mur de jeu existait aussi.

<sup>1027</sup> Cf. Archives municipales de Saint-Pierre-d'Irube, lettre en date du 16 septembre 1814, citée par Gilbert Desport (2009 : 312), dans son ouvrage *Saint-Pierre-d'Irube, Hiriburu à travers les siècles*.

<sup>1028</sup> On se rappelle que les habitants utilisaient le mur du château de Salha comme mur de frappe et que le nouveau propriétaire prétendait les en empêcher.

<sup>1029</sup> Cf. AD 64, E Dépôt Bardos, 101 (2° pièce, datée du 31 mars 1854, réponse du Préfet à la Commune).

<sup>1030</sup> Cf. *ibidem*, 3° pièce, datée du 10 janvier 1856.

été payé entièrement alors qu’“ il y a des années écoulées ” qu’il a eu “ l’honneur de faire une fourniture de pierres de taille pour l’établissement d’un jeu de pelote à la place de Bardos<sup>1031</sup> ”.

A Mauléon, il semble que la Place existe depuis longtemps, avant 1850 en tout cas, sans quoi *Le Courrier de Bayonne* ou *Le Mémorial* n’auraient pas manqué de faire état de son inauguration. Nous savons qu’elle existe en 1853<sup>1032</sup>. Et elle comporte bien un mur assez haut, si nous nous référons à l’article ci-après, de 1859, puisqu’on y joue au “ blé ”.

*On nous écrit de Mauléon le 11 octobre [...] Jamais Mauléon n’avait reçu à la fois dans son sein autant d’étrangers venus de tous les points du département ; la raison en est toute simple car le jeu de paume est un divertissement national et il s’agissait ce jour-là d’une lutte au but long, entre les meilleurs joueurs de paume de la Soule, de la Basse Navarre et du Labourd [...] Autour de la place du jeu de paume qui est sans contredit, la plus belle du département, des gradins en amphithéâtre avaient été élevés. Plus de trois mille spectateurs s’y pressaient [...] tout le monde n’avait pas trouvé à s’y caser et beaucoup de jeunes gens avaient grimpé jusqu’aux branches les plus hautes de nos arbres des Allées [...] Hier encore deux parties de blé ont été jouées<sup>1033</sup>.*

Ainsi plusieurs villes possèdent-elles une place avec un mur de “ rebot ” dès le XVIIIe siècle. D’autres en élèvent un au cours du XIXe siècle. Mais le mouvement de construction ne s’arrêtera pas là et gagnera, comme nous l’avons vu dans l’étude des jeux, d’autres villes, provinces ou pays, pour pratiquer d’autres jeux, cependant, que le jeu ancestral de “ rebot ”.

## **Inaugurations et travaux entre 1851 et 1903**

Durant la deuxième moitié du XIXe siècle, beaucoup de places sont inaugurées. C’est ce que constate le rédacteur du *Courrier de Bayonne* en 1857 : “ Depuis peu d’années, des places nouvelles se sont construites pour la balle en plusieurs localités de nos contrées. C’est là une bonne chose. Mais une des plus belles parmi ces places vient d’être achevée à Baïgorry<sup>1034</sup> ”. Nous ne connaissons que deux dates, Urrugne en 1851, Biarritz en 1853. Mais ce mouvement se poursuit avec Hasparren et Madrid en 1865, Saint-Sébastien en 1877, Hasparren en 1865 (place privée) et 1884 (place publique), Biarritz en 1885 (jeu Morin, privé), Bayonne en 1886 (jeu Solet privé aux Allées Marines), Neuilly en 1895 (ou 1896), Saint-Jean-Pied-de-Port en 1897, Anglet en 1898, Neuilly en 1899 tandis que d’autres, plus anciennes, sont toujours utilisées comme à Saint-Palais, Hasparren, Ciboure, Cambo, Ixassou, Hélette, Irun, Saint-Jean-de-Luz, Mauléon, Espelette etc... Nous tenons ces informations de la presse d’époque, soit du *Mémorial des Pyrénées*, soit du *Courrier de Bayonne* ou encore du *Journal de Saint-*

---

<sup>1031</sup> Cf. *ibidem*, 4<sup>e</sup> pièce, datée du 27 février 1858.

<sup>1032</sup> Cf. *LMP* N°119, du mercredi 4 octobre 1853.

<sup>1033</sup> Cf. *LMP* N° 124, du samedi 15 octobre 1859.

<sup>1034</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 7 août 1857.

*Palais*. Nous n'avons pas d'inauguration pour le jeu de paume de Pau, bien qu'il en existe un, à la Haute Plante, où l'on joue une " Grande partie de pelote au rebot ", en 1889<sup>1035</sup> au moins, dans le cadre d'une fête populaire. *Le Mémorial* en annonce une autre en 1890 :

*Partie de Paume internationale [...] pour demain dimanche à la Haute Plante promet d'être fort belle./ Les meilleurs joueurs du Pays basque et du Guipuzcoa ont été engagés par les organisateurs. De plus l'enceinte a reçu de notables améliorations ; des gradins ont été construits, qui permettront à tous les spectateurs de suivre [...] Le clou sera certainement la partie pour le prix de 1500fr. [...] à 2 heures de l'après-midi [...] Camp rouge/ Agustin Belloqui de Villabona Maritch de Vera, François Patchola de Sare, Ganichon Larrondo de Sare, Chilhar de Souraïde. Camp bleu/ Yatsa d'Hasparren, Berterrière de Hélette ; Otharré d'Ascain ; Bellecave d'Hasparren, Chaho d'Hasparren./ Prix des places : Premières 5fr ; secondes 2fr ; Troisièmes 1fr<sup>1036</sup>.*

Cette annonce nous permet de comprendre que, en dehors du Pays basque, à Pau, on veille aussi à améliorer la place. On veut que les spectateurs jouissent au mieux du spectacle. Même si les joueurs ne sont pas du crû, comme il est clair dans l'annonce, le jeu vaut la peine qu'on dépense pour lui. Il y a des amateurs de pelote, vraisemblablement pas seulement des Basques, vivant à Pau. Et " les meilleurs joueurs du Pays basque", de France, sous-entendent les auteurs, tout comme ceux " du Guipuzcoa", se déplacent pour disputer le prix. Plus tard ils iront à Paris. Ils sont déjà allés en Amérique.

D'une part, la mobilité n'est pas empêchée par le fait de perpétuer une tradition de jeu. D'autre part, les villes sont prêtes à investir dans des installations pour jouer à la pelote et les joueurs du Pays basque sont prêts à animer ces lieux de jeu plus ou moins éloignés de leur pays. Nous avons lu que le célèbre Otharré, ayant fait son service militaire à Pau, était à l'origine de la construction d'un jeu de paume attenant à la caserne. Il semble que le lieu ait été utilisé par la suite par les civils et pas seulement par les militaires. Chiquito de Cambo a fait son service militaire à La Rochelle où il a semé une graine. Un club de pelote y existe encore. Notons aussi qu'à Bayonne les militaires eurent leur fronton, à la caserne du Châteauneuf. (Cf. photo en annexe 12, fichier 12.2.).

Comme Pau, bien des villes, s'occuperont d'améliorer leur place. Ce fut le cas de Cambo en 1874, car d'après un correspondant de l'époque : " Dimanche 16 août Cambo célébrera sa fête locale. A cette occasion, la magnifique place du jeu de Paume, reconstruite et agrandie tout récemment, sera inaugurée ce jour-là par les joueurs de la commune même<sup>1037</sup> ". Les archives de la ville expliquent la genèse de cette place. Il a d'abord fallu décider d'acquérir des terrains<sup>1038</sup>, organiser une souscription

---

<sup>1035</sup> Cf. *LMP*, 77<sup>e</sup> année N°77, des dimanche 31 mars et lundi 1<sup>er</sup> avril 1889.

<sup>1036</sup> Cf. *LMP* N°86, du samedi 12 avril 1890, p. 3.

<sup>1037</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 3317, du vendredi 24 août 1874.

<sup>1038</sup> Cf. Archives de la ville de Cambo, registre des délibérations communales, en date du 11 mai 1873.

qui a recueilli 2300 francs, obtenir l'aval du Préfet. La commune engagera une dépense de 1000 francs pour la construction du jeu de paume en 1873. “ Les travaux exigent des régalandes de terrains, déplacements de bancs, démolition du rebot actuel<sup>1039</sup> ”. Un budget supplémentaire sera voté le 4 juillet 1874. Ainsi le vieux mur sera reconstruit, sans doute plus haut que le précédent.

Toujours en Pays basque, c'est bien d'élévation qu'il est question à Saint-Palais, dans les archives, à plusieurs reprises. Une délibération de la communauté, en date du 9 novembre 1864, nous apprend que M. Galand, propriétaire du terrain jouxtant la place publique du Jeu de Paume, au niveau du mur de “ rebot ”, a déjà rehaussé ce mur de jeu par le passé :

*M. Galand [...] par sa lettre du 27 septembre dernier, demande à être autorisé à bâtir sur le Jeu de Paume appelé Rebot./ Considérant que le dit Rebot & une partie du mur qui l'entoure ont été construits jusqu'à une certaine hauteur sur le terrain de la commune par les soins de la municipalité ; que c'est par tolérance que l'autorité locale a laissé à une époque exhausser ledit mur ; / Considérant néanmoins que si M. Galand a entrepris ces travaux dans un but d'intérêt privé il est vrai de reconnaître qu'il a en même temps rendu le rebot plus commode aux Joueurs de Paume sans préjudicier aux intérêts de la commune ; que par la même raison un nouvel exhaussement ne peut qu'être avantageux à tous, à considérer que seront considérés comme mitoyen les murs construits & ceux à construire & qui en dernier seront élevés aux frais & depens de M. Galand. Par ce motif, le conseil à l'unanimité est d'avis que M. Galand [...] soit autorisé à bâtir sur le mur du Jeu de Paume appelé Rebot<sup>1040</sup>...*

Par cet acte, la communauté autorise M. Galand à exhausser encore ledit mur. Et ceci avant l'arrivée du *chistera*, avant l'essor du *blaid*. Nous en déduisons que le mur joue un rôle de plus en plus important. M. Galand est peut-être ennuyé par l'arrivée des pelotes dans son terrain, puisqu'il “ a entrepris ces travaux dans un but d'intérêt privé” mais les joueurs voient aussi un intérêt au rehaussement. Est-ce pour la beauté ou le plaisir du jeu ? Est-ce pour la commodité de retour des balles ? Le texte parle de commodité et d'absence de nuisance pour la population.

Quoi qu'il en soit, avant l'arrivée des instruments puissants, avant l'arrivée des pelotes espagnoles très élastiques, le besoin d'avoir un mur et de le rehausser sont des faits réels. Ajoutons qu'à cette époque il ne s'agit pas pas encore, ou pas seulement, de *blaid* mais essentiellement de “ rebot ”, le jeu le plus important. Les historiens du jeu, notamment Blazy (1929 : 118-119) et tous après, lui emboîtent le pas, associent l'élévation des murs à l'apparition du *blaid* et à l'arrivée de l'élastique dans les pelotes. Le raisonnement, parfaitement logique, de l'auteur du premier livre

---

<sup>1039</sup> Idem, en date du 11 août 1873. Des compléments de 585 francs le 11 août 1874, puis de 550 francs l'année suivante, le 18 août 1875, seront nécessaires. Le premier accord concerne notamment la briqueterie pour les raies, les fameux *escasacs* cités dans le document de la communauté de Hasparren en 1760, le butoir et le plaçage des bancs.

<sup>1040</sup> Cf. AD 64, E Dépôt Saint-Palais, 1D1, p.358.

entièrement consacré à la pelote basque a convaincu la postérité, mais ne correspond pas à l'exacte réalité.

Autre exemple de travaux successifs, dans la ville de Saint-Jean-de-Luz. Comme M. Galand à Saint-Palais, la municipalité luzienne a plusieurs fois fait des travaux (deux comptes en 1847) et rehaussé le mur de "rebot". Nous avons trouvé, en date du 30 juillet 1852, un compte de maçon, du nom d'Etcheverry, ayant travaillé au jeu de paume<sup>1041</sup>. En 1853, un projet de concession à une société qui exploiterait le jeu de paume nécessite une convention qui stipule des travaux à effectuer sur le mur du jeu ou "rebot"<sup>1042</sup>. De plus, il est facile de voir les transformations effectuées sur les photos ci-après.

La première photo est prise dans *La Tradition au Pays Basque*, livre paru après les fêtes de Saint-Jean-de-Luz en 1897, la deuxième est une photo de l'affiche des fêtes basques de 1892 à Saint-Jean-de-Luz. La troisième représentation est une carte postale, postérieure puis qu'on joue au *blaid*, avec *chistera* et que le mur est beaucoup plus haut. Les deux premières montrent le jeu de "rebot", reconnaissable au buttoir placé au centre du terrain. Le dessinateur de l'affiche a mis des gants de cuir aux mains des *pilotaris*, nous semble-t-il. Mais la photo montre des *chisteras*.



Fig. 33. Détail de l'affiche des Fêtes de la tradition basque à Saint-Jean-de-Luz, en 1892

<sup>1041</sup> Cf. AD 64 E Dépôt Saint-Jean-de-Luz 3R2 (la cote sera revue car elle présente une anomalie).

<sup>1042</sup> Ibidem.



Fig. 34. Carte postale, photo de l'ancien Jeu de paume de Saint-Jean-de-Luz, avant 1897 lors d'une partie de "rebot".

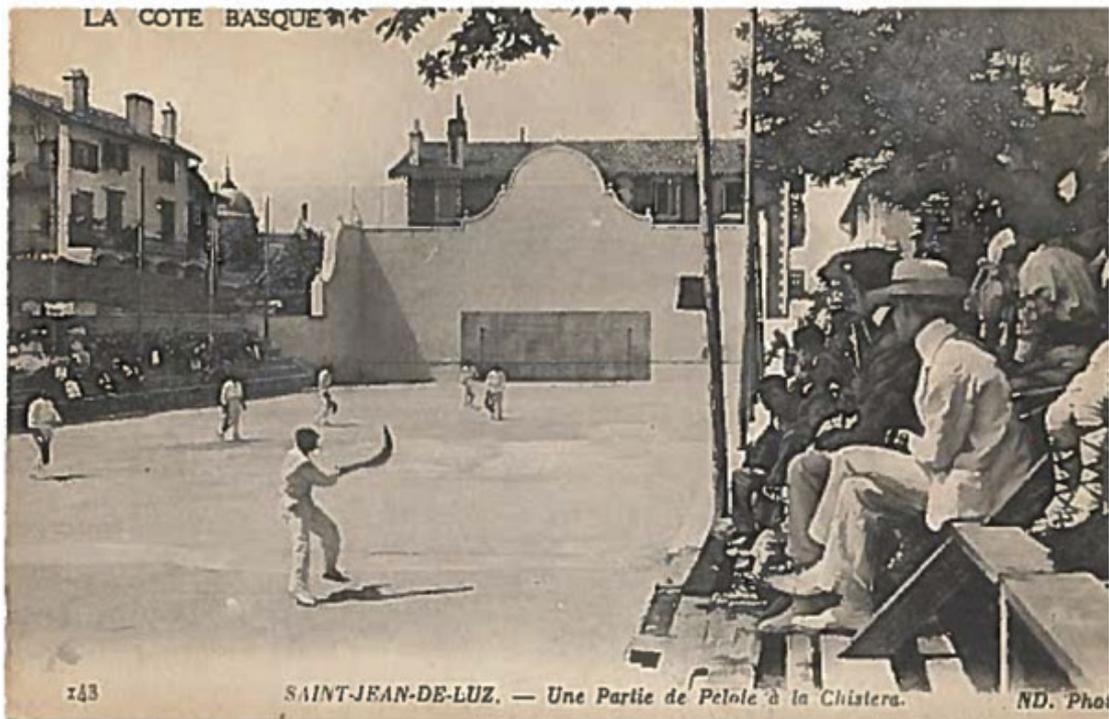


Fig. 35. Carte postale du vieux jeu de paume de Saint-Jean-de-Luz, après 1895, lors d'une partie à grand chistera.

Dans les deux cas, le premier “rebot” est visible, mur rectangulaire de pierres de taille, rehaussé d’un mur peint, mur en dôme dans sa partie centrale. Le sol est en terre battue sauf sur un rectangle au pied du mur de “rebot” dans un premier temps. Dans la dernière photo, le sol semble cimenté sur une grande partie. Ceci est en accord avec un article du *Courrier*, datant de septembre 1895.

*Saint-Jean-de-Luz. - On nous écrit : / La place du Jeu de Paume a été sensiblement améliorée par la municipalité au point de vue du sol, qui est revêtu d'un ciment sur 30 mètres de longueur. Ce travail, qui se continue jusqu'à 60 mètres, en fera la plus belle et la meilleure place de tout le pays basque ; elle sera, désormais, le rendez- vous de tous les grands joueurs*<sup>1043</sup>.

Cette remarque ferait bondir plus d’un président actuel de club de pelote. En effet, au XXI<sup>e</sup> siècle, les dirigeants considèrent qu’il faut un sol en terre battue sur une grande longueur, pour jouer au “rebot”, ou même à main nue, au *blaid* en place libre. Les municipalités voudraient mettre un enrobé, revêtement qui ne nécessite pas beaucoup d’entretien, mais les clubs s’insurgent contre cette idée et les élus se plient à leurs exigences, au nom de la tradition...

Les villes en effet, depuis des temps anciens, prennent soin du sol. Nous avons vu le souci de la Communauté de Saint-Palais qui met des barrières pour empêcher le passage des charrettes en 1862<sup>1044</sup>. A Bayonne, Allées Marines, le sol du jeu Solet laissait à désirer, selon le *Courrier de Bayonne*<sup>1045</sup>. Deux ans après, le jeu a été restauré<sup>1046</sup>. Ciboure améliore le sol de la place en 1828<sup>1047</sup> avec l’accord du Préfet, daté du 2 juillet 1827, pour un état estimatif, envoyé en 1827, de 300 francs. A Ainhoa en 1902 puis en 1905, la municipalité entreprend des travaux pour améliorer le jeu de paume, toujours avec l’accord du Préfet<sup>1048</sup>. Ces quelques exemples sont vraisemblablement les témoignages d’une pratique courante. Rien, dans les archives ne montre qu’il s’agisse d’une demande extraordinaire, d’une part et, d’autre part, la presse signale régulièrement d’autres réfections ou des inaugurations.

Les municipalités ne sont pas les seules à dépenser pour le jeu. Nous avons vu les amateurs luziens déboursier la moitié des travaux en 1747 et les habitants de Hasparren lancer une souscription

---

<sup>1043</sup> Cf. *LMP*, N° 226 du jeudi 26 septembre 1895.

<sup>1044</sup> Cf. AD 64, E Dépôt Saint-Palais 1D1, pp.283-284.

<sup>1045</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5153, du mercredi 12 mai 1886 : “ Le sol n’était pas suffisamment tassé sur certains points ”.

<sup>1046</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5694, du mercredi 13 juin 1888 : “ aux arènes des Allées Marines complètement restaurées ”.

<sup>1047</sup> AD 64 E Dépôt Ciboure, 1M4.

<sup>1048</sup> AD 64 E Dépôt Ainhoa 1O8.

couronnée de succès en 1884<sup>1049</sup>. Mais nous savons que la construction d'aires de jeu était et sera d'ordre public, en général, et parfois d'ordre privé, comme à Neuilly. Elle concernera encore le jeu de "rebot" jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle. Les installations nécessitent des pierres de taille pour bâtir le "rebot" qui est déjà présent dans plusieurs villes avant 1843, puis des travaux de rehaussement avant même l'arrivée des *chisteras* dans les grandes parties et avant l'arrivée des pelotes élastiques. Par la suite, les murs seront encore rehaussés ou construits plus hauts, avec la généralisation du jeu de *blaid*.

Terminons avec un dernier exemple, d'une commune de plus petite taille. A Ainhoa, en 1902, le devis des travaux à effectuer porte sur la "Surélévation et Restauration /de la Place / Du Jeu de Paume<sup>1050</sup>". Les surélévations se succèdent, selon les divers documents d'époque, d'abord pour le jeu de "rebot", puis également pour le *blaid* comme nous le verrons un peu plus loin.

## Places en dehors du centre ville

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, les aménagements des villes amèneront les municipalités à déplacer l'aire de jeu pour la construire à l'extérieur du centre ville, comme à Hasparren, Saint-Palais ou Saint-Jean-de-Luz. Sur ces places de pelote s'élève, souvent quelques années après, un deuxième mur, face au premier au bout d'une aire de jeu longue de cent mètres ou plus, peut-être selon la préconisation du rédacteur du *Courrier de Bayonne*, auteur en 1897, de nombreux articles intitulés "Jeu de paume", dont nous avons déjà parlé. Il voulait ainsi sauver le "rebot" et on joue effectivement au "rebot" sur ces aires, mais pas exclusivement, car l'évolution vers le *blaid* fut irréversible. Mais le deuxième fronton, plus bas en général, sert aussi pour le *blaid* à main nue et double les capacités de la place pour les entraînements.

A Saint-Palais, le jeu de paume, devenu fronton dans les textes officiels et sur la signalétique urbaine, sera installé le long de la route qui va à Beyrie sur Joyeuse. Il se sera donc à chaque fois éloigné davantage du centre ville et des habitations. C'est en 1923 que cette troisième aire de jeu de pelote, appelée de nos jours fronton ou *pilota plaza*, est inaugurée avec une "partie internationale au rebot" le lundi 23 juillet (5 joueurs de Sare étant opposés à 5 joueurs d'Orio) et une partie de "blaid à chistera (petit atchiki)" avec Embil jeune, le mardi 24<sup>1051</sup>.

A Saint-Jean-de-Luz, une société projette de bâtir un casino en bordure de la baie et veut utiliser le terrain du jeu de paume. La Municipalité signe une convention selon laquelle le fronton du bord de mer pourra être détruit, à condition qu'un nouveau soit construit auparavant dans un lieu un

---

<sup>1049</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°4863, du vendredi 4 juillet 1884. "L'inauguration de la nouvelle place du Jeu de Paume de Hasparren, construite grâce aux sommes recueillies par une souscription locale, est fixée au mercredi 9 juillet courant".

<sup>1050</sup> Cf. AD 64 E Dépôt Ainhoa, 108.

<sup>1051</sup> Cf. AD 64 E Dépôt Saint-Palais 1 12.

peu excentré : les Allées. C'est ainsi qu'un nouveau fronton verra le jour en 1914, tandis que l'ancien sera détruit en 1934. Comme à Saint-Palais, deux frontons se font face aux Allées luziennes, pour le jeu de "rebot" ou *Luzean*, dont le club luzien, on le sait, prendra le nom. Evidemment on jouera aussi beaucoup au *blaid* sur ce fronton, dont le mur principal a fait l'objet de rénovation en 1983 et d'une réfection en 1986 et 2016, avant de gros travaux sur le sol, le deuxième fronton et les gradins en 2017.

A Bayonne, un grand projet de parc municipal des sports se dessine en 1928<sup>1052</sup>. Ce vaste ensemble est situé en dehors de l'enceinte de la ville, donc un peu à l'écart du centre, comme à Saint-Palais et Saint-Jean-de-Luz. Il comporte une aire de jeu pour le "rebot", avec deux frontons, le grand et le petit, qui se font face. L'adjudication des travaux est fixée au 30 août 1933. Une deuxième tranche de travaux est prévue en 1938. Des tribunes pour la pelote sont sur le plan et verront le jour tandis que le projet de fronton couvert n'aboutira pas. Une aire pour jouer à main nue est prévue. Un mur à gauche court, pour l'entraînement est bâti. Il sert actuellement beaucoup aux joueurs de *pala*. La section pelote du club de l'Aviron Bayonnais pensait demander, en 2016, à la Mairie de Bayonne de faire couvrir ce fronton mur à gauche. Elle rejoignait ainsi le projet initial sans en avoir conscience. Elle y voyait une compensation aux travaux d'installation des tribunes pour le stade de rugby dans les années 2000, qui ont diminué la capacité de l'aire de jeu de pelote et de l'accueil des spectateurs. Mais un autre projet a été jugé plus pertinent. Et malgré tout, le fronton bayonnais a enfin pu recevoir à nouveau une finale de championnat de France de "rebot" Cadets en août 2015.

Saint-Jean-Pied-de-Port, depuis 1897, Tardets *a minima*<sup>1053</sup>, Ustaritz, depuis 1932 ont un fronton hors du centre (et un deuxième en face depuis 1978 pour Ustaritz). Paris depuis 1924 avec les Jeux Olympiques de Paris et Sare depuis possèdent aussi aujourd'hui de telles aires de jeu avec double fronton. A Cambo, la municipalité a voté un gros budget pour construire un mur du fond et un agrandissement de l'aire de jeu, afin de recevoir la finale prestigieuse de "rebot" Nationale A en ouverture de la Grande Semaine de Pelote Basque<sup>1054</sup> 2015. Nous venons d'évoquer uniquement les provinces basques de France. Car au-delà des Pyrénées, les constructions sont différentes et font l'objet, d'un prochain paragraphe, le II.1.3. Néanmoins deux villes y possèdent des joueurs et des aires de "rebot": Villabona et Zubieta en Guipuzcoa. Oyarzun, depuis 2009, a aussi ses joueurs, renouant ainsi avec la prestigieuse époque de Manuel Lecuona (dit Urchalle) et de Melchior, célèbres "rebotistes" du XIXe siècle, issus d'Oyarzun.

---

<sup>1052</sup> Cf. AD64 E Dépôt Bayonne, 5M2/(1 et 2).

<sup>1053</sup> C'est un mur bas, d'enceinte de maison, qui sert de deuxième mur au fond.

<sup>1054</sup> Cf. lexique et troisième partie de ce chapitre. La Grande Semaine de Pelote Basque, d'abord appelée Grande semaine des Sports Basques réunit les finales des championnats de France de la saison estivale, à savoir les spécialités traditionnelles et la paleta pelote de cuir en fronton mur à gauche.

D'abord mur de pierres de taille aux dimensions modestes, comme le décrit Ader, le “rebot” est devenu de plus en plus haut et large au XIXe siècle pour s'adapter aux nouvelles façons de jouer et au grand spectacle créé par des joueurs techniciens, de plus en plus habiles à maîtriser la trajectoire de la pelote, une trajectoire longue, haute, suscitant l'émerveillement, devant un public d'autochtones mais aussi de touristes. Il s'est doté d'un mur de fond au XXe siècle, pour relancer le jeu de “rebot” en facilitant le renvoi des pelotes depuis le camp le plus long.

Pour conclure ce paragraphe sur les aires des jeux anciens, nous insistons d'abord sur l'existence et la persistance jusqu'au XXe siècle des premiers lieux, herbages des plateaux en montagne, d'une part et, d'autre part, places des villages. Nous soulignons la variété des pratiques (“rebot”, *laxoa*, *bota luze*, *mahain jokoia*...) et des lieux selon les provinces, voire les vallées. Enfin nous insistons sur les perpétuels travaux engagés par les municipalités, parfois aidées par des souscriptions afin de construire et d'entretenir les places dédiées au jeu, nommées places du jeu de paume jusqu'à la fin du XIXe siècle. Cet aspect montre l'importance sociale du jeu. Ces dépenses sont nécessitées par les murs et le sol de jeu, depuis leur construction, qui date au moins du XVIIIe siècle, comme en attestent quelques archives. Par ailleurs les murs ont été rehaussés pour la commodité du jeu avant l'arrivée du *chistera* et des pelotes élastiques, avant le développement du *blaid*, contrairement à la croyance admise. Dans les villes, le lieu de jeu a fait l'objet d'aménagements toujours plus spacieux et plus loin du centre. Les constructions de places ont dépassé l'aire géographique natale en s'étendant jusqu'au Béarn et à Paris, où elles n'ont en fait pas beaucoup servi au “rebot” mais à un autre jeu, le *blaid*. Ce dernier nécessite un frontis dont l'usage est radicalement différent. Il est à l'origine de l'expansion extraordinaire de la pelote qui, de jeu devient sport dès le début du XXe siècle grâce au *blaid*, que nous allons maintenant étudier à travers son aire de jeu.

### II.1.1.2. Les places des jeux de *blaid*

L'année 1890 sonne le glas de l'époque dorée du “rebot”. Il ne sera plus désormais le seul jeu chéri des amateurs et des champions. Le *blaid* s'est développé en concurrençant le “rebot” depuis 1886, sous diverses formes, et il impose des transformations sur les places, car une place de “rebot” sert aussi au *blaid*. Il faut élever des murs car le vieux “rebot” n'a pas la hauteur suffisante pour jouer au *blaid*, à *chistera* notamment. Le succès du jeu ne se contente pas des aménagements d'anciennes places. Des villages de plus en plus nombreux engagent des travaux de constructions de places et le phénomène se poursuit jusqu'au XXIe siècle. Le développement du jeu est vraiment passé par la construction de places avec mur dit de “rebot” appelées aujourd'hui “frontons places libres”. Le terme espagnol *frontones*, là encore, s'est finalement imposé au XXe siècle. Aussi, le Secrétaire

Général de la Ligue du Pays basque peut-il écrire en 2016, qu'il y a un fronton, voire plusieurs, dans toutes les communes du Pays basque<sup>1055</sup>. C'est déjà ce que disait André Dufau, responsable des équipements à la FFPB, en 1996<sup>1056</sup>. La taille varie, selon qu'on joue à main nue, à *chistera* ou à *grand chistera*. Et tel village est attaché à la main nue, tel autre au *joko garbi* etc...

## Expansion des constructions

Nous apprenons qu'un jeu de paume vient d'être installé dans des conditions très favorables de bon marché à l'Ecole Normale d'instituteurs des Basses Pyrénées, en 1889<sup>1057</sup>. En 1908, p.237, on y posera un treillage. Ceci montre l'utilisation fréquente, d'un jeu qui perdure donc, avec la gêne des pelotes qui s'échappent du fronton, problème persistant avec les jeux de balle depuis les débuts, au XIIIe siècle. Si les militaires et les instituteurs bénéficient de la construction d'un fronton c'est que les autorités considèrent très favorablement ce jeu, y voyant une distraction saine, voire éducative, rejoignant en cela tous les défenseurs du jeu de paume depuis Galien jusqu'à nos jours. Nous en parlerons encore.

En 1891, il existe une place à Luxe, petite commune proche de Saint-Palais. A Saint-Jean-Pied-de-Port, une partie est annoncée entre quatre Saint-Jeannais et trois de St-Jean-le-Vieux le dimanche 20 décembre 1891 dans le Journal de Saint-Palais du 27 décembre 1891. Dans le même numéro, une partie est proposée sur la place de Saint-Jean-le-Vieux aux joueurs de Saint-Palais et nous trouvons un compte rendu d'une partie au jeu *Lorea bide* d'Irun où a eu lieu une partie internationale. Aussi les places de ces villes sont-elles utilisées fréquemment pour des parties de plus ou moins grande envergure. De même, *Le Courrier de Bayonne*, comme nous l'avons développé plus haut<sup>1058</sup>, annoncera de plus en plus de parties dans de petits villages, ce qui montre un développement certain à la fois des constructions et des parties assez intéressantes pour motiver les spectateurs et retenir l'attention de la presse. Prenons-en quelques exemples.

Des parties ont lieu à Bayonne, au petit Versailles, chez M. Cuyaba, sur les glacis en 1870. Une place du Chai existe à Saint-Pierre-d'Irube, puisqu'une partie y est annoncée en 1896<sup>1059</sup>. Une autre partie est prévue cette année-là, au jeu de paume du rendez-vous des chasseurs à Castel Biarritz à

---

<sup>1055</sup> Cf. plaquette de l'Assemblée Générale de janvier 2016, de la Ligue de Pelote du Pays Basque.

<sup>1056</sup> Cf. Revue fédérale *Pilota* N°124, p.33.

<sup>1057</sup> Cf. AD Conseil général du 64, in Gallica : 1889/08, p.184. et Rapports et renseignements divers. Inspection primaire, p.179. " A l'Ecole normale de Lescar on vient d'achever [...] l'installation d'un jeu de paume dont les frais ont été couverts par une subvention spéciale de l'Etat. "

<sup>1058</sup> Cf. I.3.2.3, section " Expansion géographique ".

<sup>1059</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 22 janvier 1896.

Bidart<sup>1060</sup>. Les annonces ne manquent pas de saveur. Peut-être les chasseurs sont-ils aussi joueurs de paume ?

En 1898, il existe un jeu de *blaid* à deux pas des allées Paulmy, entouré de platanes, exploité ou utilisé par la Société bayonnaise<sup>1061</sup>. Doit-on y voir les prémices des clubs de pelote en Pays basque ?

Comme nous l'avons vu avec les articles de presse, le jeu gagne la périphérie du Pays basque, (le Béarn et les Landes), voire la capitale française, et toujours par des constructions. Mais prenons pour exemple les aires de la Région parisienne construites entre 1895 et 1910 et bénéficiant d'articles dans la presse régionale ou parisienne, voire dans la presse sportive. Nous lisons dans *Le Mémorial* :

*Après le polo et tous les exercices physiques mis à la mode ces dernières années, voici qu'il est question de prochainement inaugurer un sport susceptible, en peu de jours, de faire courir tout Paris: Nous voulons parler du Jeu de pelote basque qui est un jeu national dans toute l'acception du terme, puisqu'il est renouvelé de ce fameux jeu de paume en honneur au siècle dernier. Le jeu de paume sera établi au Champ-de-Mars, galerie Desaix, sur un stand des plus propices<sup>1062</sup>.*

Ce fut effectivement la première aire du jeu basque dans la capitale, installée au champ de mars, petit clin d'œil aux jeux de balle de l'antiquité occupant la palestres, mais ce ne fut pas la seule. En 1899, un article de Béguin (1899, a : 618) présentait le jeu basque en indiquant l'existence depuis deux ans d'un fronton à Neuilly, fréquenté par “ des amateurs de première force ”. Un article intitulé “ Le concours de jeu de pelote ” parut en 1900, toujours dans *La vie au grand air*<sup>1063</sup>. Il apportait aux Parisiens des informations sur le jeu et les joueurs, tout en relatant les parties jouées sur le fronton de Neuilly, avenue Borghèse. Déjà des titres de champions du monde amateur et professionnels avaient été décernés à l'occasion de l'exposition universelle de 1900 et les joueurs avaient reçu des prix, en espèces sonnantes et trébuchantes pour les professionnels. A Neuilly, trois frontons verront le jour successivement, puis le jeu se réfugiera à Montrouge, si l'on en croit Georges Lacombe<sup>1064</sup>. C'est grâce à M. Vogt, de la Société athlétique de Montrouge, qu'un jeu perdurera à Châtillon dans le fossé de la fortification. Des photos et des articles attestent de l'importance de cette installation<sup>1065</sup>.

En Béarn, nous avons déjà rencontré le jeu de la Haute Plante à Pau, où *blaid* et “ rebot ” cohabitent. Hormis Pau, déjà connu pour sa place libre, il existe un jeu à Mongelos en 1897, d'après

---

<sup>1060</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du samedi premier février 1896.

<sup>1061</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8800 du jeudi 11 août 1898.

<sup>1062</sup> Cf. *Le Mémorial des Pyrénées*, N°107, du mardi 7 mai 1895.

<sup>1063</sup> Cf. *La Vie au grand air*, N°94 du 1<sup>er</sup> juillet 1900 pp.544-545.

<sup>1064</sup> Cf. *Le Journal de Saint-Palais*, 25<sup>e</sup> année, N°23, du dimanche 5 juin 1910, p.1. “ et voici la « pelote basque à Paris », après avoir passé du Champ-de-Mars à Borghèse, puis à Bineau, puis à Saint James, reléguée contre un mur des fortifs ! Ce n'est pas sans quelque mélancolie que les aficionados fidèles ont constaté cette pâle renaissance ”.

<sup>1065</sup> Cf. Gallica, Titre(s) : 9/3/24, Porte de Châtillon, pelote basque [Image fixe] : [photographie de presse] / [Agence Rol] / Date(s) : 9 mars 1924 / Description matérielle : 1 fotogr. nég. sur verre ; 13 x 18 cm (sup.) / Référence(s) : Rol, 90452. De nombreux autres clichés pris sur ce même fronton sont disponibles sur Gallica.

les *Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne* (Haristoy, 1897 : 261). *Le Mémorial des Pyrénées*, fait encore état d'une belle inauguration couplée avec une épreuve d'un autre sport, la course Eaux-Bonnes - Pau et retour en 1895 :

*Après les courses de vélocipèdes aura lieu l'inauguration du Jeu de Paume. / Un public très nombreux assistait à cette cérémonie. La partie de pelote a été fortement disputée par les joueurs mauléonais. / Vainqueurs et vaincus ont été applaudis à outrance par les spectateurs enthousiasmés. Aranéder et Bidégan ont été battus de trois points seulement par leurs heureux adversaires Hourcade et Hyhéribide<sup>1066</sup>.*

Deux événements sportifs se succèdent. Les amateurs de chacun s'y mêlent sans doute et l'enthousiasme est fort pour la pelote. Si le Jeu de Paume est construit, c'est bien qu'il y a des joueurs dans la ville. Cependant l'inauguration est confiée aux Basques, plus capables de produire du spectacle, peut-on penser. Néanmoins, on a pris les meilleurs parmi les plus proches voisins et non les meilleurs du Pays basque. Et cela suffit apparemment à satisfaire le public.

Nous avons vu que les Landais, amateurs de courses de taureaux avant tout, ont été gagnés par la fièvre de la pelote. Ils construisent donc des frontons dès le XIXe siècle, puisque des parties sont annoncées dans *Le Courrier de Bayonne*. Un fronton de Mont de Marsan fut bâti en 1899. Ils continuent au XXe siècle par exemple à Dax en 1905, comme le montre l'article ci-après, tiré de *l'Automobile*<sup>1067</sup>. Remarquons la nouvelle implantation de la pelote, auprès des autres installations sportives et non plus sur la place du village, comme le jeu d'autrefois. Notons l'origine des joueurs, basques, plutôt des provinces d'Espagne. La présence du chanteur est aussi remarquable, d'autant qu'il n'a pas un nom basque. Ainsi, un rituel est respecté, en dehors du Pays basque.

Au XXIe siècle, les villes landaises ne sont pas toutes équipées. Mais le mouvement se poursuit. Cagnotte, dernière en date, a inauguré son fronton en 2014. Dax fera plus encore, voir au paragraphe suivant.

---

<sup>1066</sup> Cf. *LMP*, N° 194, du mardi 20 août 1895.

<sup>1067</sup> Il s'agit du quotidien *Journal de l'automobile, du cyclisme & de tous les sports* N°185, du lundi 29 mai 1905.



Nous constatons que le jeu à Dax, comme à Paris, à Eaux-Bonnes ou à Pau, est démonstration des Basques. Il s'agit d'un sport spectacle qui fait voyager les joueurs basques. Un jeu de professionnels, comme au temps de Louis XIV pour le jeu de courte paume, va se développer parallèlement au jeu d'amateurs et c'est encore aujourd'hui le fonctionnement qui a cours, avec une différence selon les pays et les spécialités considérées. Au XIXe siècle, seuls les joueurs de *chistera* puis de *grand chistera* et de *palette* pourront vivre de leurs prestations, et ce sera surtout vrai des joueurs du Pays basque péninsulaire et d'Amérique du sud. Nous aurons l'occasion de parler des professionnels et des spécialités concernées par la professionnalisation plus loin.

Nous pouvons penser qu'en dehors de ces parties pour "amuser la galerie", les citadins utiliseront le fronton pour jouer. Un article confirme cette hypothèse pour le fronton de Neuilly<sup>1068</sup>. En effet, l'administration communale doit justifier ses projets auprès du Préfet et montrer que la dépense est faite dans l'intérêt des habitants. Il est donc raisonnable de penser que le jeu se répand dans les villes avec pour ambassadeurs et promoteurs, les champions basques. Nous savons qu'un jeune homme, Ch. Béguin fut à l'origine des premiers frontons de Neuilly (1896 et 1900)<sup>1069</sup>. Les Basques ne sont donc pas toujours à l'origine des constructions en dehors du Pays basque.

<sup>1068</sup> Cf. article de *La Revue Sportive* N°33, du 28 octobre 1903 qui signale le "très joli match disputé par les équipes scolaires de Janson de Sailly et Guerson".

<sup>1069</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* (1899-02-13) déjà cité qui se trouve aussi en annexe 7, fichier à sa date.

Royan en est un autre exemple. En effet c'est un jeune homme originaire du Saintonge, Camille Ménard, qui y importe le grand *chistera* lorsqu'il s'installe à Marennnes, après avoir fait fortune en Amérique (Argentine, Brésil, Mexique). Il rapporte quelques balles et sa passion du jeu qu'il réussit à communiquer. Avec son partenaire Zumalacaregui il fait aménager un mur sur la Grand'Place. Ils jouent pratiquement tous les soirs à Marennnes.

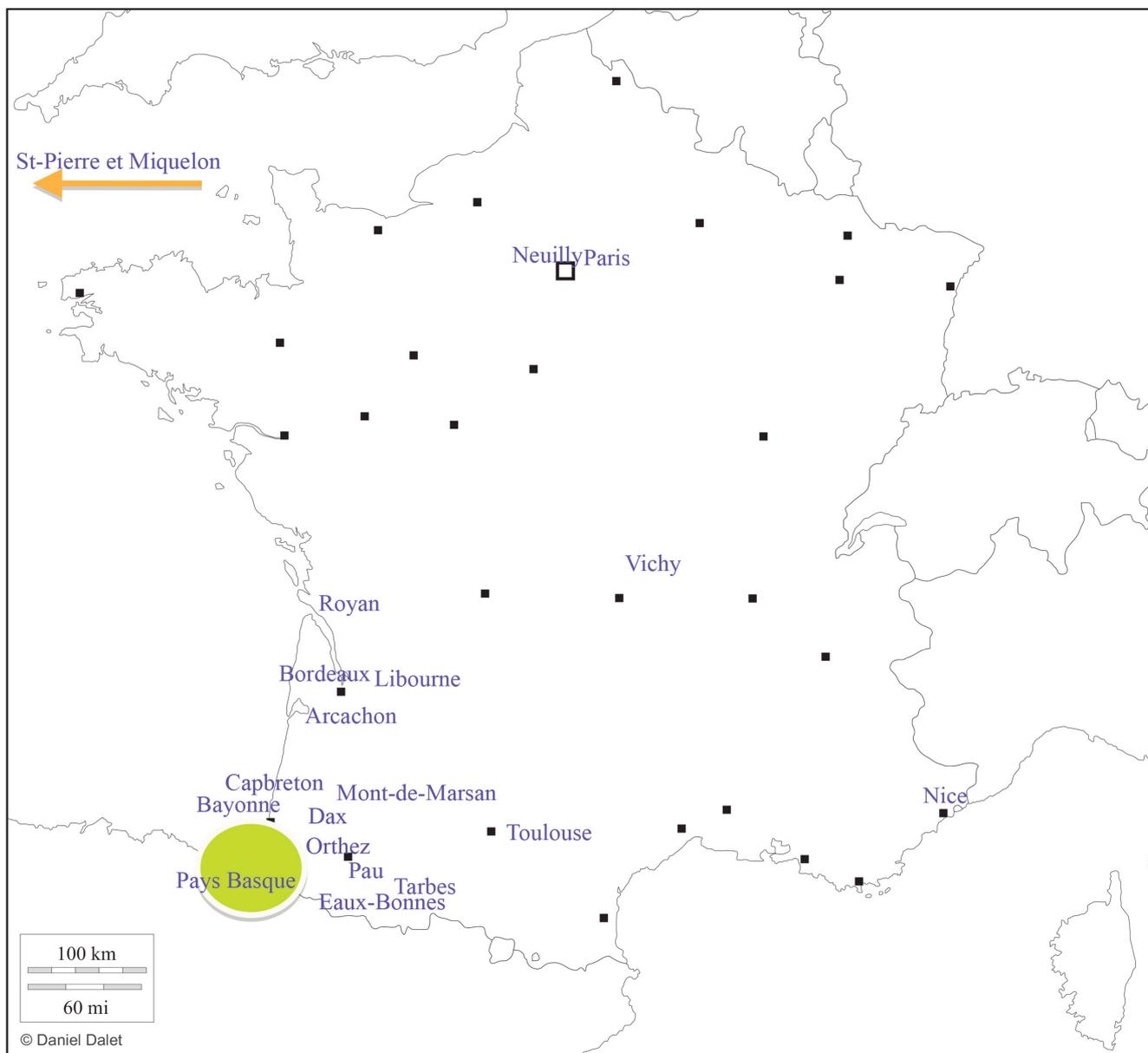
Camille Ménard quitte Marennnes pour Saujon en 1903. Il transforme en *kanxa*\*<sup>1070</sup> la cour de l'école maternelle, en haut de l'avenue de la gare. Des voyages ont lieu pour jouer à Paris, au fronton Bineau, à Bordeaux, sur le fronton du Parc Lescure, à Libourne, ou encore à Dax. Ils favorisent l'élargissement de la pratique. Puis il se fixe à Royan.

A Royan, dès la fin de la guerre une société sportive s'est constituée, l'Union athlétique royannaise dont le socle est constitué par la section de pelote basque. Le premier mur royannais voit le jour en 1920, suivi de trois autres en 1924, en 1927 et 1932. Ce dernier est inauguré en présence du Maréchal Pétain, avec le concours de *pilotaris* basques. Les chanteurs et danseurs souletins sont aussi venus à cette occasion. Nous tenons ces éléments du livre de Jean Barbat (2006 : 8-21), petit fils de Camille Ménard et joueur de *chistera* au fronton du grand parc de Royan. Chiquito de Cambo y jouera. La pelote à Royan a connu un deuxième âge d'or des années 50 aux années 70 comprises. Aujourd'hui, la pelote y est encore présente, preuve que ce sport peut s'exporter et se cultiver en dehors du Pays basque et des Basques. Encore une fois, les joueurs obtiennent des installations successives pour jouer après avoir débuté simplement sur le mur d'un bâtiment.

Citons quelques dates de construction de murs hors du Pays basque, montrant le développement de la pelote au tout début du XXe siècle, avant la première guerre mondiale, avant la constitution de la fédération de pelote. En 1904, Nice et Saint-Pierre-et-Miquelon, en 1905 Arcachon et Dax, en 1906 Capbreton, Orthez, Bordeaux et le *Zazpi* de Saint-Pierre-et-Miquelon, en 1907 Toulouse, en 1908 Vichy et en 1913, Tarbes. L'implantation de la pelote avant la constitution de la FFPB est illustrée par la carte ci-après. Nous ne pouvons indiquer toutes les villes du Pays basque concerné. Nous y indiquons la présence de frontons nombreux par un disque de couleur verte. Saint-Pierre-et-Miquelon est indiqué hors carte.

---

<sup>1070</sup> Lire [ ka.nt[a]. C'est le nom basque de l'aire de jeu ou place libre.



Carte n°1 des villes hors Pays basque, où se trouvent des frontons en 1921.

Au XXI<sup>e</sup> siècle, la pelote basque s'est développée au point que des jeunes d'Ile de France, de PACA, de Béarn, des Landes, de Midi Pyrénées, obtiennent des titres de champions de France, au grand dam des Basques parfois. Il suffit de voir les controverses qui ont envahi les journaux à propos du joueur cubain Waltary Agusti alors qu'il remportait titre sur titre à main nue en trinquet. Ce sont sans doute des Basques, la plupart du temps, qui président à la naissance d'un club mais les

autochtones s'intéressent au jeu et finissent, comme à Villeurbanne en 2016, par obtenir un équipement<sup>1071</sup>.

Les municipalités ne se contentent pas de construire. Elles entretiennent les installations, rehaussent le mur de frappe, autrefois nommé "rebot" et aujourd'hui frontis ou fronton. Rappelons à ce propos la surélévation du fronton de Saint-Jean-de-Luz et le traitement radical du sol que l'on cimente<sup>1072</sup> ou les travaux à Ainhoa en 1902 et 1905. Nous avons pu mettre en évidence le rôle des communes. Il faut ici dire quelques mots des institutions religieuses. Les prêtres, nous l'avons signalé, ne sont pas les derniers à pratiquer la pelote. Ils ont l'autorisation de leurs supérieurs, comme nous l'avons vu, depuis fort longtemps<sup>1073</sup> à condition toutefois de respecter quelques règles, dont le port de la soutane pour jouer. Ils partagent leur passion avec leurs élèves dans les écoles et collèges, avec les enfants qui viennent au patronage. Aussi nombre d'écoles catholiques sont-elles pourvues de diverses installations pour la pelote. Des frontons sont aussi construits sur des terrains paroissiaux, comme près de l'église Sainte Thérèse, à Biarritz.

Les institutions religieuses jouent donc un rôle dans l'apprentissage et le développement de la pelote, en Pays basque de France et ailleurs. Des prêtres originaires des Landes ont été mutés près de Metz et dans leur établissement dédié à l'enseignement ils ont monté des murs pour jouer à la pelote dans le parc, preuve que pour eux, cette activité, comme pour les humanistes étudiés dans la première partie, avait valeur éducative. De même c'est par l'action de communautés de l'abbaye de Belloc (Bénédictins) et de Bétharram que la pelote en trinquet, notamment le *xare*, a vu le jour en Argentine et en Uruguay<sup>1074</sup>. Ajoutons que des préceptes s'appliquent aussi aux laïcs, notamment l'interdiction de jouer pendant les offices. Ces préceptes étaient repris par les autorités royales, de droit divin, comme nous l'avons maintes fois souligné... et sont d'actualité si l'on en croit la plaque apposée au mur du fronton Saint Thérèse à Biarritz, que nous avons photographiée. Cependant, comme nous le voyons, les autorités religieuses font aujourd'hui référence au devoir civique et non plus au devoir religieux.

---

<sup>1071</sup> Cf. en annexe 12, fichiers 12.3a. et 12.3b., article envoyé à la presse et photos du fronton de Villeurbanne inauguré le 21 mai 2016 en présence du Président de la FFPB, qui a fortement appuyé la demande de fronton place libre du club local.

<sup>1072</sup> Cf. *LMP* N° 226, du jeudi 26 septembre 1895, déjà cité.

<sup>1073</sup> Cf. chapitre I, et Lange traduit par Vinson (1884).

<sup>1074</sup> Selon la conférence de Pablo Ubierna au Musée basque et de l'histoire de Bayonne, le 27 octobre 2016. Pablo Ubierna, universitaire d'Argentine et ancien joueur, a écrit un livre *El Xare*.



Fig. 36. Photographie de la plaque du fronton Sainte Thérèse à Biarritz

Des sociétés exploitent certains jeux de paume, parfois après les avoir construits, parfois non. Nous en avons nommé précédemment à Biarritz, dans les années 1850 puis dans les années 1880, avec le jeu Morin, enfin à Bayonne avec le jeu Solet. A Saint-Jean-de-Luz, un projet de convention n'avait d'abord pas reçu l'approbation du Préfet en 1853. En 1898, l'exploitation du jeu de paume de Saint-Jean-de-Luz est attribuée à M. Lacarra <sup>1075</sup> qui en prend la concession et ce pour organiser des parties de pelote en direction des touristes notamment. La pelote est un spectacle, un loisir pour les vacanciers. A Saint-Sébastien, nous savons que le jeu a été mis en gérance en 1887 <sup>1076</sup>. En Pays basque d'Espagne, un système de professionnels sera mis en place très tôt <sup>1077</sup> et dure encore en 2016, même s'il a changé de spécialités au cours de l'histoire et concerne presque exclusivement aujourd'hui les "manistes" en fronton mur à gauche couvert.

Mais tous les frontons sont-ils semblables ? La forme en est-elle convenue ? Le sol est-il en terre battue, en ciment ou en matière nouvelle issue du pétrole ?

## Architecture des frontons

Nous avons étudié les travaux de rehaussement dans le paragraphe sur les jeux directs, voyons maintenant le type des constructions nouvelles. A Neuilly, on construit un fronton avec mur à gauche, avenue Borghèse en 1899, il est donc à la mode espagnole. Puis un autre s'élève boulevard Bineau avec une hauteur de mur 8 à 9 mètres, voire 10 mètres selon *La Vie Illustrée* (1903) et un mur au fond,

<sup>1075</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mardi 9 août 1898.

<sup>1076</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, N°5433, du jeudi 4 août 1887, déjà cité.

<sup>1077</sup> Nous avons cité des articles de presse à propos des parties de professionnels à *chistera* à la fin du XIXe siècle. Les *palistes* deviendront aussi des professionnels en mur à gauche et les joueurs de *remonte* de même, au XXe siècle, avant la grande mode de la main nue en mur à gauche qui perdure de nos jours, après quelques années un peu difficiles, du fait de la crise économique en Espagne.

lui faisant face. C'est là le deuxième élément de la mode espagnole, le premier étant le mur à gauche. Ce choix est assez curieux mais il sera suivi en Pays basque de France et notamment pour jouer au jeu direct, au "rebot". Un dernier fronton, au cercle Saint James, sera inauguré en 1903 aussi avec un mur au fond, qu'on appelle "rebot". Précisons bien qu'à Neuilly on joue au grand *chistera* et non au "rebot." Nous verrons au paragraphe suivant les modalités espagnoles.

En Pays basque de France nous retrouvons presque toujours sur les aires de jeu de "rebot" le sol des anciens jeux, en pierre ou ciment sur cinq mètres à partir du fronton, puis en terre battue. Ailleurs, pour les jeux de *blaid* donc, la terre battue a souvent été remplacée par un enrobé qui limite le phénomène des faux rebonds. De même, les briquettes ou *escasacs* dont parlait la communauté de Hasparren en 1760, ont été remplacées par des lignes peintes sur le sol, dans bien des places.

Le mur lui-même n'a pas toujours eu cette forme de vague ou de chapeau de gendarme, si souvent reproduite aujourd'hui pour l'esthétique. Quand il s'agissait simplement de jouer, il arrivait que le mur soit un rectangle de pierre, comme à Neuilly, rue Borghèse, ou à Marennes (Barbat, 2006), voire à Saint Jean de Luz aux Allées. Le rectangle de pierres de taille, qui semble logé encore aujourd'hui à la base du fronton, était donc rehaussé mais on n'agrémentait pas forcément la construction d'une vague, quand on a agrandi ce mur initial au XIXe siècle. Dans les nouveaux frontons, c'est aussi suivant les moyens financiers que la taille et l'architecture diffèrent. Aujourd'hui, la couleur, souvent dans des tons de rose (saumon à violette) en Pays basque de France, semble se définir comme couleur du frontis. Parfois le mur est blanc cassé un peu beige, ou encore vert, comme dans les provinces du Pays basque d'Espagne. Le vert semble aussi la couleur préférée en Côte d'Azur. Et les nuances vont du clair au foncé. Ainsi le patrimoine architectural s'enrichit en couleurs et en formes.

Deux livres de photographies de frontons sont parus (cf. chapitre III.3.1.). La disposition, en pleine nature, au milieu du village, en bordure de route, contre un établissement de débit de boissons ou de restauration, au pied d'une église prête à ce jeu de photographe<sup>1078</sup>. Les couleurs et les décorations (drapeaux, animaux, écussons, lignes, disques imitant la pelote...), ainsi que les inscriptions (date de construction, nom, devise...) n'ont pas manqué d'interpeller les artistes, tout comme la verticalité de l'édifice, cette simplicité du symbole ascensionnel, ou du schème de l'effort verticalisant (Durand, 1969 :178). Ainsi le fronton peut être rattaché au régime diurne de l'image (Durand), rejoignant la symbolique du père, de ce qui sépare, de ce qui tranche. Mais pour les Basques il se double d'un autre imaginaire, celui du jeu. On joue à la fois avec et contre le mur. Il devient

---

<sup>1078</sup> Dans notre ouvrage, le lecteur a rencontré quelques murs ou frontons, d'autres viendront encore et nous avons placé des photos en annexe 12, fichiers 12.1.-12.6.

presque antithétiquement, l'objet du plaisir, un lieu de convivialité, de rencontre et de fête. Il demande des soins constants que la communauté consent depuis des siècles. Aussi, peut-on comprendre que le mur soit une part importante de l'identité du jeu de pelote basque.

Remarquons une survivance des règles de “rebot” dans la peinture du frontis. Les lignes verticales entre lesquelles doit bondir la pelote pour l'engagement à ce jeu restent peintes de nos jours, alors qu'elles n'ont plus cette utilité pour le jeu de *blaid*. Voici un de ces vestiges dont on finit par oublier l'origine. En effet, remarquons la différence d'écart entre les lignes du fronton du Châteauneuf de Bayonne et celles du fronton de Saint-Jean-de-Luz dans les représentations du paragraphe “Inaugurations et travaux entre 1851 et 1903” et en annexe 12, fichier 12.2. A Bayonne, on a reproduit des lignes comme un ornement nécessaire<sup>1079</sup> ; à Saint-Jean-de-Luz, les lignes servent au jeu de “rebot”. Elles ont encore un sens et leur écart est donc défini par les règles du jeu.

Comme dans les rites, certains usages, ou dans les jeux, la signification première a disparu au Châteauneuf et dans bien d'autres endroits. Les auteurs cités en première partie insistent sur le lien entre rite et jeu, affirmant que dans le jeu le rite survit (Benveniste), que nombre d'activités jadis magiques paraissent être devenues des jeux (Henriot), que dans le jeu survivent d'anciennes cérémonies sacrées (Benveniste). Mauss (2003) insiste sur l'impossibilité de séparer l'étude des mythes, des rites et des jeux<sup>1080</sup>. Nous voyons ici une application partielle de leurs théories. Sur les frontons, les hommes reproduisent ce qui n'a plus de sens pour eux, peut-être par mémoire inconsciente de ce qui était important autrefois. C'est ainsi qu'on a perdu la raison de la façon de compter à la paume 15, 30, 40 (ou 45) et jeu et cependant bien des jeux l'ont gardée, malgré son étrangeté, sa complexité, son manque évident de commodité. Le sport mondial qu'est le tennis l'a même imposée à la société moderne informatisée. Les tableaux de marque numériques se sont donc adaptés à cette curiosité qui complique l'affichage. C'est sans doute la force du jeu, de “sa propre réalité mystique” (Benveniste, 1947 : 163).

Nous pouvons aussi remarquer les différentes tailles et hauteurs des murs ainsi que celles de l'aire de jeu au sol. Ces éléments dépendent à la fois des moyens du constructeur – souvent la ville – et du jeu pour lequel on bâtit. Au grand *chistera* un haut et large mur et 90 mètres de longueur sont nécessaires, au *chistera* des dimensions inférieures suffisent, à la main nue, un fronton un peu moins haut et une aire un peu moins large et moins longue (50 mètres de long) conviennent. Aux petits villages la main nue, aux villes côtières Saint-Jean-de-Luz, Guéthary, Bidart, Biarritz, Hossegor,

---

<sup>1079</sup> Les lignes peintes sur le mur peuvent rejoindre les lignes tracées au sol en forme de goulot de bouteille, qui constituent les limites de l'aire de jeu pour le *blaid*. Elles trouvent un semblant d'intérêt.

<sup>1080</sup> Cf. Article de la revue de socio-anthropologie mis en ligne en 2004, présentant des notes de cours au Collège de France, inédites, prises par Marie-Charlotte Laroche vraisemblablement au début de l'année 1937 et présentées par Jean Jamin.

Royan, le grand *chistera*, bien qu'il soit également présent à Mauléon et à Saint-Jean-Pied-de-Port. Dans ces deux villes de l'intérieur, le grand *chistera* a connu le succès mais se trouve actuellement en difficulté. Quelques autres clubs français pratiquent le grand *chistera*, à moindre proportion, comme Pamiers, Villenave d'Ornon ou Cannes. Le fronton Chiquito de Paris a reçu des parties de grand *chistera* mais il n'y a plus de pratiquant en Ile de France (Nous parlons ici uniquement des championnats de France). En Biscaye le grand *chistera*, si prégnant au XIXe siècle, avec ses célèbres champions, a subi à son tour de la concurrence, notamment avec la main nue professionnelle. Il perdure en particulier à Guernika, à Durango, Mutriko, Lekeitio et donne lieu à des échanges entre Bizcaye et Labourd. Signalons que sur les sites de "rebot", le *joko garbi* (jeu au petit *chistera*) est aussi en faveur. Ce sont souvent les mêmes joueurs qui pratiquent ces deux spécialités.

Nous concluons cette étude du lieu nommé "place libre" en soulignant l'existence de deux types de places libres, celles qui sont dédiées au jeu de *blaid*, jeu de l'identité actuelle de la pelote basque et celles où l'on pratique le jeu de "rebot", dont l'heure de gloire se situe au milieu du XIXe siècle et jusqu'en 1886<sup>1081</sup>. Les premières aires naturelles (prairies encloses ou non, herbages des plateaux, rues, petites places avec mur aveugle de maison) ont peu à peu disparu au XXe siècle.

Des aires aménagées, dotées d'un mur de "rebot" en pierres de taille existent depuis le XVIIIe siècle au moins. Le mur a subi tout au long du XIXe siècle des rehaussements successifs, tout d'abord pour la commodité d'un jeu, le "rebot", qui utilisait ce mur, puis pour le *blaid* qui, dans sa forme avec *chistera*, puis *grand chistera* (après 1890), nécessitait une hauteur de mur bien supérieure, d'autant que les pelotes utilisées comportaient de l'élastique.

Les places furent construites la plupart du temps par les municipalités et restèrent dans ce cas le bien commun des villageois, la place publique dédiée aux jeux gratuits, avant d'être à leur tour confiées à des sociétés d'exploitation, du moins pour certaines. Quoi qu'il en soit, le phénomène de droit de place se répandit largement à travers le pays. Les soins et les réfections, le montage de gradins pour les grandes parties peuvent expliquer cette contribution demandée aux spectateurs.

Le jeu de *blaid* s'est répandu par la construction de murs appelés bientôt "frontons", à la mode espagnole et non plus "rebot", comme au XIXe siècle. Le succès du *blaid* étant arrivé par les provinces du Pays basque d'Espagne, le "rebot" étant surtout développé en Pays basque de France, ce glissement dans la dénomination est logique, d'autant que les joueurs espagnols y assurent souvent le spectacle. Entre 1885 et 1910, le Béarn, les Landes, Paris, Bordeaux, Arcachon, Toulouse, Nice, Vichy, Saint-Pierre-et-Miquelon, puis Royan en 1920, sont conquis par cet élan. Les hauts murs pour

---

<sup>1081</sup> Depuis la naissance de la FFPB, le "rebot" a connu, dans la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, une autre phase de succès, néanmoins plus modeste car le *blaid* à main nue, le trinquet et d'autres spécialités partageaient la vedette avec lui.

jouer à *chistera* prennent des couleurs locales, sont personnalisés et de tailles ou d'esthétiques variables, tout en respectant le tracé des lignes, qui sont liées à la pratique du “rebot”, pourtant inconnu dans ces lieux de France. En Pays basque, les villages s'équipent tous peu à peu. Le fronton place libre sous toutes ces formes devient un emblème de la pelote basque. Cependant, en Pays basque de France, un autre lieu est tout aussi emblématique de la pelote. Il vient tout droit du jeu de paume mais s'en distingue aussi : le trinquet. Il est temps d'aborder son histoire.

## **II.1.2. Le jeu de trinquet**

Appelé jeu de paume en France et *trinquete*, ‘trinquet’, en Espagne, le lieu fermé où l'on joue à la paume jusqu'au XVIIIe siècle est à peine moins variable dans sa construction que les jeux appelés “de paume”. Néanmoins, les voyageurs européens s'y retrouvent avec plaisir pour disputer ensemble des parties en s'adaptant aux configurations et aux règles de chaque lieu où ils entrent pour jouer. En Pays basque de France, le trinquet<sup>1082</sup> est d'abord un jeu de paume français. En Pays basque péninsulaire il est moins répandu, nous verrons pourquoi au chapitre suivant, et il porte la marque des trinquets d'Espagne, que l'on trouve à Valence par exemple.

Dans ce chapitre, nous étudierons d'abord les anciens jeux de paume du Pays basque de France. Nous évoquerons ensuite l'évolution de ces lieux en trinquets basques, par une adaptation logique au jeu de *blaid* décrit dans le premier chapitre. En effet, la préférence graduelle pour le jeu de *blaid* a pénétré le trinquet comme la place libre, à partir des années 1880, pour devenir hégémonique à partir de 1891, en place libre. Notre étude du trinquet est donc liée au jeu pratiqué dans ce lieu fermé puisque c'est lui qui conduit à des modifications de bâtiment et à des constructions nouvelles. Enfin, dans un dernier temps, nous ferons place à l'époque moderne, d'une part avec l'officialisation du trinquet argentin pour les compétitions internationales, d'autre part avec les nouveaux matériaux utilisés pour la construction.

### **II.1.2.1. De la courte paume au jeu de trinquet**

Les documents nous manquent pour faire l'histoire des trinquets du Pays Basque. Seuls les jeux de Bayonne apparaissent dans les archives pour quelques affaires et donnent à connaître les usages ou les noms des paumiers. Des articles de presse mentionnent le trinquet de telle ou telle ville sans que l'on puisse en définir la date de construction. Une entreprise de datation a été menée en 2010 sur un

---

<sup>1082</sup> Notons bien que la dénomination espagnole est employée aussi en Pays basque de France. Le substantif basque, *trinketa*, est vraisemblablement tiré de l'espagnol, comme beaucoup de termes du jeu comme nous le verrons dans le deuxième chapitre de cette partie.

bâtiment de La Bastide Clairence, permettant d'affirmer son extrême ancienneté<sup>1083</sup> comme jeu de paume puisqu'il a été construit en 1512<sup>1084</sup>. Grâce au témoignage d'Iztueta (1824), nous savons aussi que des trinquets ont été construits dans les provinces basques d'Espagne entre la jeunesse d'Iztueta et 1824.

## Les jeux de paume de Bayonne

Comme nous l'avons déjà dit au chapitre I, les archives de Bayonne, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, mentionnent un jeu de paume, situé dans la petite rue Maubec, aujourd'hui rue du trinquet, puis un jeu de paume près du château vieux, propriété de M. de Nyert. En effet, deux pièces, l'une de 1603 pour le jeu de Nyert<sup>1085</sup>, l'autre de 1594 pour le jeu Maubec<sup>1086</sup>, montrent que ces lieux existent. Mais, le 21 mars 1758, un enfant est trouvé à la porte **du** jeu de paume, sans précision de nom<sup>1087</sup>. Le jeu de Nyert aurait-il disparu ? Enfin il est certain qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, on garde la mémoire de ce jeu qui n'existe plus<sup>1088</sup>.

Nous avons trouvé neuf mentions du jeu de paume de Nyert dans les archives de Bayonne. En date du 20 août 1603, nous lisons une réclamation de Claude de Villards, apothicaire, pour des matériaux prêtés à des écoliers pour “ dresser leur théâtre dans le jeu de paulme de M. de Nyert<sup>1089</sup> ”. Par ailleurs, nous apprenons par un contrat de location que, entre 1689 et 1690, le collège sera placé dans la maison du chanoine de Nyert, laquelle sera donc louée à cet effet<sup>1090</sup>. Par la suite, un autre contrat mentionne le jeu de paume et la maison deniert mais le propriétaire est cette fois un capitaine et non plus un chanoine. Aux détails suivants, il semble s'agir cependant de la même maison, où se trouve le collège, maison située près du château vieux car le contrat, daté du 6 janvier 1691 mentionne

*Le sixième du mois de janvier 1691, acte constitué devant notaire et témoins entre mathieu de deniert capitaine au Régiment de Piedmond, lequel a déclaré avoir tout présentement reçu comptant réellement de sieur anthoine Melien(s/o ?)<sup>1091</sup>, bourgeois de la dite ville a ce présent et acceptant la somme de 250 livres pour le louage d'une*

---

<sup>1083</sup> Il est décrit comme le plus ancien jeu de paume du monde, ce qui ne veut pas dire qu'il fut le premier construit. En effet Poitiers, Dijon, Bordeaux et Blois possédaient des jeux plus anciens.

<sup>1084</sup> In article de Pierre Force, “ Quelques éléments sur l'histoire du trinquet de La Bastide Clairence (anciennement maison Garchot ou Berrio) ”, © Pierre Force (Columbia University). Mise à jour : février 2011, qu'il nous a aimablement envoyé.

<sup>1085</sup> AD 64 E Dépôt Bayonne FF47, pièce 100.

<sup>1086</sup> AD 64 E Dépôt Bayonne DD109, pièce 3.

<sup>1087</sup> AD 64 E Dépôt Bayonne FF550 (47).

<sup>1088</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 8 juillet 1856 : “ En face de la Porte d'Espagne, derrière les allées Paulmy, entre les bains Cassubon et l'ancien Jeu de Paume...”

<sup>1089</sup> Cf. AD 64 E Dépôt Bayonne FF47 (100).

<sup>1090</sup> Cf. AD 64, E Dépôt Bayonne, CC507.

<sup>1091</sup> Serait-ce Meillan, dont la Veuve tiendra plus tard le jeu de paume de Maubec ? Deux orthographes et prononciations différentes ont été trouvées dans un document ultérieur.

*année de la maison appelée deniert et Jeu de paume dépendant le tout sciz proche le château vieux de la mesme ville*<sup>1092</sup>...

La suite précise que “ Demoiselle Jeanne deniert ”, également présente, consent aussi à louer pour pareille somme le collège qui se tient dans un appartement de la grande maison, louage qui échoit au may prochain ... La proximité du collège et du jeu explique quelques affaires ultérieures ainsi que la première mention de 1603. L’abbé Cochard (1888), dans son étude des jeux d’Orléans, signalait que les écoliers étaient les premiers clients des jeux. C’est peut-être aussi le cas à Bayonne. Mais, dans cette ville, ils feront surtout parler d’eux à propos de la comédie qu’ils donnent dans le jeu. En effet, le 6 janvier 1691, le jeu Deniert sert encore de théâtre et le 29 novembre 1694 une dispute éclate entre “ deux prébendés au sortir du jeu de pomme, place d’armes, où se jouait la comédie donnée par des écoliers”<sup>1093</sup> . Nous obtenons donc en même temps des informations sur les personnes qui fréquentent le lieu.

Une autre caractéristique des jeux de paume, c’est leur utilisation comme académies de jeux. Tous les jeux de hasards y seront bientôt pratiqués et mettront à mal la réputation de ces lieux appelés tripots en France, avec une connotation péjorative. Bayonne ne fait pas exception car “ le 11 may 1702 ”, a lieu une querelle entre Daniel Monfort et Pierre Labat au jeu de billard sur le tapis dans une chambre du jeu de paume de Nyert<sup>1094</sup> ”. Le 9 juin, 1703, une querelle a lieu entre un maître orfèvre et un mousquetaire au jeu de Nyert. Ils jouaient au jeu des trois dés avec un cornet<sup>1095</sup>. Dans cette pièce d’archives, le jeu est situé près du couvent des Pères Carmes.

Enfin, les écoliers ne sont pas les seuls à donner la comédie au jeu de Niert, des troupes de passage y donnent spectacle. Le 9 novembre 1719, jeudi, nous lisons un premier “ refus du corps de ville de recevoir des comédiens sur proposition de Mauco paulmier ”. Mais sous réserve que certaines consignes de moralité soient respectées, les comédiens y joueront finalement, d’après la suite du document<sup>1096</sup>. Les archives ne permettent pas d’éclairer sur l’utilisation de ce lieu comme jeu de paume mais seulement comme théâtre ou académie de jeux de hasard. Cependant il est à chaque fois question du jeu de paume, ce qui ne permet aucun doute quant à l’utilisation principale de cet endroit.

Une autre anecdote permet de fixer le paulmier Mauco dans ce jeu, jusqu’à sa mort. En effet, le 2 novembre 1740, Pierre Rochet, apothicaire, va “ prendre le caffè chez la Veuve Monco, au jeu de

---

<sup>1092</sup> Cf. AD 64, E Dépôt Bayonne, CC318 (23).

<sup>1093</sup> Cf. AD 64, E Dépôt Bayonne, FF89 (8).

<sup>1094</sup> Cf. AD 64, E Dépôt Bayonne, FF121 (8).

<sup>1095</sup> Cf. AD 64, E Dépôt Bayonne, FF124 (74).

<sup>1096</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne, BB42 pp.344-346. Photos en annexe 3, fichiers 3.14-3.16.

pome de la place d'armes<sup>1097</sup> ». Le jeu est bien tenu par un Paumier, comme ailleurs. Nous connaissons aussi de mieux en mieux le public du jeu. Mousquetaires et maîtres s'y retrouvent. Une servante au jeu de paume de Nyert fait parler d'elle dans une plainte<sup>1098</sup>. Les jeux employaient des servantes, notamment pour la lessive des vêtements loués, selon Manevieux (1782).

Dix mentions du jeu Maubec, trouvées dans les archives de Bayonne permettent de préciser depuis quand au moins, il existe mais aussi le type de jeu pratiqué dans cet endroit.

Le 29 août 1594, il est question, dans un acte concernant des bâtiments, du jeu de paume bâti par le Sieur de Maubec<sup>1099</sup>. Ainsi la construction est antérieure à cette date et le jeu existait déjà au XVIe siècle. Nous apprenons ailleurs<sup>1100</sup> que le 6 octobre 1703, Jean de Larretegui, écuyer, conseiller du Roy, commissaire de la marine joue six parties avec un « sien frère », fait une chute sur le carreau, doit quitter la « raquette » avant de recevoir des coups d'épée à la sortie du jeu de paume. Le jeu est donc fréquenté par des personnages de l'administration du royaume. De plus, Ce document inédit permet d'affirmer qu'ils utilisent la raquette pour jouer et que le sol est constitué de carreaux, comme l'indique Garsault dans son ouvrage sur la paume. Le jeu Maubec de Bayonne ne diffère donc pas des autres jeux de paume de France, dont on voit l'intérieur, selon un peintre du XVIIIe siècle dans cet ouvrage en I.2.3.1., Fig. 9.

Le 20 mai 1707, le jeu est encore mentionné dans un acte de vente<sup>1101</sup>. Un peu plus tard, le jeu est toujours mentionné avec cette même dénomination Maubec<sup>1102</sup>. Le 23 mai 1712, il est accordé par le maire Lalande que le jeu de Maubec accueille des comédiens à la demande de la Veuve Meillan.

*« serait venue Enriette, veuve Meillan, laquelle aurait demandé la permission de laisser entrer dans le jeu de Paulme de Maubec qu'elle tient à loger des comédiens italiens pour y représenter leur pièce au public, ce qui lui a été permis », conseil tenu par le Maire de Lalande<sup>1103</sup>*

Ainsi le jeu de Maubecq est lui aussi utilisé comme salle de spectacle. Le dimanche 7 mai 1713, une dispute éclate entre deux maîtres tonneliers venus boire l'après midi dans le cabaret et jardin du jeu de paume de Maubec (Cf. en annexe 12, fichier 12.10., l'aquarelle de la cour), tenu par la

---

<sup>1097</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne, FF200 (76).

<sup>1098</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne, FF539 (237) où Jeanneton de Bonnecarre, servante au jeu de paume fait une déclaration de grossesse contre Dorval cantinier au Château Vieux.

<sup>1099</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne DD109 (Pièce 3).

<sup>1100</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne, FF126 (1), en annexe 12, fichier 12.9.

<sup>1101</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne, DD113.

<sup>1102</sup> En effet, Jean Courrège, marchand de cette ville a acquis par contrat passé devant Liqueuary notaire royal le 20 mai 1707 de sieur Joseph Labourdin bourgeois et marchand de la ville, une place située au quartier appelé des lisses près le Château Neuf, confrontant par le derrière au Jeu de Paume Maubecq. Il s'agit de fermer un bâtiment après qu'il aura été fait alignement à la rue qu'on appelle Lorraine ..... autour de la grande place ... Lalande, Maire, signe.

<sup>1103</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne, BB38.

Veuve Meillan<sup>1104</sup>. La clientèle des jeux est bien celle des Maîtres, mousquetaires et autres personnages de la haute administration royale. Le jeu est aussi un cabaret, comme souvent. Dans les ordonnances nous lisons des interdictions faites aux “ cabarets et jeux de paume ”. Les deux sont liés dans la réalité comme dans les textes de lois. En 1724, un loyer est payé pour le jeu de paume.<sup>1105</sup> La veuve Meillan est-elle encore propriétaire ? Des veuves tenaient les cabarets et jeux de paume de leurs défunts maris, à Paris par exemple, selon les documents que nous avons consultés et les historiens du jeu. Encore une fois Bayonne ne se distingue pas des autres jeux connus en France. Meillan et Melien(s ou o) sont-ils deux écritures du même nom d’un bourgeois qui aurait été paumier successivement du jeu de Niert et du jeu Maubecq ? Peut-être. Ce qui est sûr, c’est que des Paumiers tiennent deux jeux à Bayonne aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles et que des garçons ou valets paumiers et une servante y sont employés.

Le 14 août 1741, Padouanello est accusé par un bourgeois négociant, Dingirart, de ne pas avoir respecté la convention du jeu de paume de Maubec concernant les prix des places, pour le spectacle de sa troupe de sauteurs et voltigeurs<sup>1106</sup>. Voilà une autre sorte de spectacle, non plus comédie mais voltige. Nous apprenons aussi que le prix des places est fixé par une convention, ce qui montre une habitude d’utilisation du jeu dans cette optique de représentation. Les archives mentionnent encore le jeu Maubec le 10 février 1764, car les religieuses du monastère de la visitation demandent à bâtir une muraille ... “ *dans la rue appelée maubec allant au jeu de pomme*<sup>1107</sup> ”.

Ainsi, même si le lieu est polyvalent, c’est sa dénomination de jeu de paume qui prévaut, ici comme ailleurs, du moins tant qu’il garde cette activité. Nous avons déjà signalé dans la première partie de cet ouvrage qu’en 1782, lors de son passage à Bayonne, le Comte d’Artois joue une partie à la raquette dans le jeu de Maubec et assiste à une partie jouée à main nue sur la place Gramont<sup>1108</sup>. Ceci ne suffisait pas à affirmer qu’on jouait à la raquette à Bayonne, mais l’affaire de Jean de Larretegui, elle, le permet.

Nous avons maintenant quelques notions sur la pratique à l’intérieur des jeux de paume à Bayonne au moins depuis le XVIe siècle. Le théâtre, les jeux de hasard, les spectacles d’artistes divers et le cabaret y font bon ménage avec les jeux de balle sur le carreau d’une salle semblable aux tripots de France et la raquette y est utilisée pour jouer, par des maîtres artisans ou des fonctionnaires de l’administration et membres de corps de gardes, tandis que des Paumiers tiennent ces jeux.

---

<sup>1104</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne, FF149 (14).

<sup>1105</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne, CC582.

<sup>1106</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne, FF543 (95).

<sup>1107</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne, DD144 (1).

<sup>1108</sup> Cf. AD64, E Dépôt Bayonne BB63.

## Traces d'autres jeux de paume en Pays basque

Au gré de nos lectures, nous avons trouvé quelques mentions de trinquets ou salles de jeux de paume, ailleurs qu'à Bayonne. Dans *Le Mémorial des Pyrénées* un article parle du jeu de paume chez les Basques et précise. “[...] ces fêtes n’ont lieu ordinairement que dans la belle saison ; et quand vient l’hiver c’est dans un jeu de paume couvert que les Basques se livrent à leur plaisir favori.<sup>1109</sup>” Ainsi il est avéré que des jeux couverts existent communément dans ce pays. S’agit-il de trinquets ?

L’auteur expose dans le même article un accident qui a eu lieu en décembre 1842 dans “ la salle du jeu de paume de Saint-Palais ”, dont la galerie s’est effondrée. Or, nous savons, grâce à un plan de Saint-Palais, daté du 27 août 1862, mentionnant les chemins classés, qu’il existe une rue du trinquet<sup>1110</sup> et qu’elle se termine à la maison Urchoua du trinquet, N°227 du cadastre, section A dite de l’ouest<sup>1111</sup>. Salle de jeu de paume et trinquet sont vraisemblablement deux noms pour un même lieu, d’autant que le jeu de paume de Bayonne sera bientôt nommé trinquet de Bayonne<sup>1112</sup>, jeu de paume du Trinquet<sup>1113</sup>, salle du trinquet<sup>1114</sup> avant de devenir le trinquet Licou<sup>1115</sup>, puis l’actuel trinquet Saint André.

Pour autant, les anciennes dénominations n’ont pas disparu puisque “ une grande partie de pelote ” est annoncée “ au Jeu de Paume de la salle des Tilleuls à Biarritz<sup>1116</sup> ” en 1899. Comme auparavant nous constatons l’emploi d’une grande variété de termes, anciens ou modernes et mêlés naturellement dans un même article, nous rendant claire la filiation avec le jeu de paume, tout en sachant que ce jeu n’était pas codifié comme aujourd’hui et qu’il avait une acception beaucoup plus large que de nos jours où chaque héritier a pris son nom propre et a fixé ses règles, souvent dans un cadre fédéral.

Par ailleurs, le trinquet de Saint-Palais existe encore en 1885, puisque nous lisons dans un article du *Journal de Saint-Palais* à propos des fêtes que l’on pourrait organiser à Saint-Palais le dimanche : “ A trois heures de l’après-midi, partie de paume, à la place ou au Trinquet selon le temps<sup>1117</sup>. ” Des parties dans ce trinquet seront annoncées la même année, pour la fête du 14 juillet par

---

<sup>1109</sup> Cf. *LMP* 28<sup>e</sup> année, N°178, du vendredi 23 décembre 1842.

<sup>1110</sup> AD 64 E Dépôt St-Palais 1O12.

<sup>1111</sup> AD 64 E Dépôt St-Palais 1G7, folio 23.

<sup>1112</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°3792, du mercredi 29 août 1877.

<sup>1113</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 8 mai 1870 et N°4444 du dimanche 30 octobre 1881.

<sup>1114</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°4582, du dimanche 17 septembre 1882.

<sup>1115</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8333, du dimanche 31 janvier et lundi 1<sup>er</sup> février 1897.

<sup>1116</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8945, des samedi 28 et dimanche 29 janvier 1899.

<sup>1117</sup> Cf. *Le Journal de Saint-Palais* N° 27, du dimanche 28 juin 1885.

exemple<sup>1118</sup>. Toujours dans la première moitié du XIXe siècle, c'est à Bidache que nous découvrons un jeu de paume, lequel a perduré plus longtemps que celui de Saint-Palais<sup>1119</sup>, et fut utilisé par des joueurs de *pala*, en témoigne le concierge du château de Bidache qui les a vu jouer autrefois<sup>1120</sup>. Dans *Le Phare des Pyrénées*, nous lisons : “ on nous écrit de Bidache, le 30 septembre : Hier a eu lieu dans la salle du jeu de paume, la distribution des prix de l'école communale<sup>1121</sup> ”. Il n'est pas question de jeu de balle mais l'information reste précieuse. Nous savons que les trinquets, comme les jeux de paume sont utilisés pour le théâtre<sup>1122</sup>, bientôt pour des réunions politiques également<sup>1123</sup>, ou pour danser<sup>1124</sup> et ici pour une distribution de prix. Les grandes salles doivent être rares et donc utilisées pour diverses réunions et manifestations, ce qui nous permet d'apprendre qu'un trinquet existe dans les villes dont parle la presse à cette occasion. En effet, il faut attendre la fin du XIXe siècle pour que la presse s'intéresse de plus près aux parties de pelote dans les trinquets.

Ce n'est donc pas le vieux jeu de courte paume, aujourd'hui devenu le *pasaka*, jeu évoqué par Chaho (1836), mais le *blaid* à main nue qui a fait la gloire du trinquet, comme nous le verrons plus précisément dans le paragraphe dédié au trinquet ou les annonces du début du XXe siècle, lesquelles concernent prioritairement les parties de main nue des joueurs dits professionnels. Lisons encore *Le Mémorial* qui parle de la Soule en 1846 :

*Feuilleton : Deux jours dans La Soule / Le Basque est adroit à tous les exercices du corps ; mais il en est un qu'il préfère à tous les autres : c'est le jeu de paume. Le trinquet que M. Darthez a fait construire sur l'emplacement de l'Ancien couvent des Capucins ne désemplit jamais : c'est une grande salle garnie de couloirs treillisés pour recevoir les spectateurs ce qui le fait ressembler à une vaste cage à poule [...] Etcheverry, le fameux Etcheverry, jouait les mains liées contre deux des plus forts joueurs du Pays Basque [...] il les gagna<sup>1125</sup>*

L'auteur ajoute qu'un “ dandy ” s'étant imprudemment placé sur l'aire de jeu, s'était retiré avec “ un œil à moitié poché, ... mésaventure d'autant plus désagréable qu'il se trouvait pour le moment en charmante compagnie ”. Voilà donc un trinquet construit à Mauléon par un particulier, un peu fortuné,

---

<sup>1118</sup> Op.cit, N°30 du dimanche 19 juillet 1885.

<sup>1119</sup> La construction d'un nouveau trinquet Saint-Palais en 1892 explique peut-être la désaffection de l'ancien, à moins que la disparition de l'ancien ait contribué à cette nouvelle construction.

<sup>1120</sup> Nous avons rencontré ce concierge et il nous a fait visiter les anciennes écuries et les vestiges du jeu de paume attenant en 2012.

<sup>1121</sup> Cf. *Le Phare des Pyrénées*, du lundi 5 octobre 1846.

<sup>1122</sup> Cf. plus haut dans la partie I.

<sup>1123</sup> Nous avons trouvé des articles à ce propos dans *Le Courrier de Bayonne* pour le trinquet de Bayonne. Pour celui de Saint-Jean-de-Luz, il est signalé en août 1881 “ Saint-Jean-de-Luz a eu hier soir sa réunion électorale républicaine au trinquet ” et en décembre 1881 “ [...] dans la réunion du Trinquet, sur 3 modes de vote qui ont été proposés, c'est le vote par acclamation qui a eu la majorité et a servi à choisir les candidats ”.

<sup>1124</sup> Voir plus loin, avec la salle du jeu de paume de Sare.

<sup>1125</sup> Cf. *LMP* N°165, du mardi 24 novembre 1846, p. 2.

au milieu du XIXe siècle, quand la mode en est largement passée en Europe<sup>1126</sup>. De plus, ce trinquet est très fréquenté, preuve de l'intérêt pour le jeu en Pays basque, quand il est abandonné ailleurs en France. Les couloirs treillisés sont bien les galeries du jeu de paume décrites par Garsault dans son ouvrage. Les filets protecteurs, renvoyant les pelotes dans le jeu, sans quoi elles atteindraient les spectateurs placés derrière les ouvertures<sup>1127</sup>, sont ici comparés à un treillis, image plutôt fidèle à la réalité. La période de l'année est peut-être significative. On joue dehors en été et ici, en trinquet, le jeu a lieu fin novembre. Le spectateur qui fait l'anecdote du rédacteur, était sur l'aire de jeu. Voilà qui étonnerait aujourd'hui car ce domaine est réservé aux joueurs tandis que les spectateurs sont en général à l'abri des coups de pelote. La partie de paume semble se jouer à deux contre un. C'est un défi où le meilleur a l'arrogance de défier ses adversaires avec les mains liées. Le plus fort est qu'il gagne.

Nous avons retrouvé ce type de défi, où les équipes sont inégales, où un joueur se désavantage en n'utilisant qu'une seule main par exemple, dans les articles de presse ultérieurs. Les témoins du XXe siècle assurent que de tels défis eurent cours après la fondation de la FFPB, en dehors des championnats. Cette tradition existait à la paume où, comme le raconte Manevieux, les maîtres Paumiers et les escrocs n'hésitaient pas à donner des avantages<sup>1128</sup> plus ou moins extravagants, pour mieux " plumer " <sup>1129</sup> ensuite les novices. Ainsi l'héritage se conserve en partie, au fil des siècles.

Saint-Jean-Pied-de-Port possède aussi son jeu de paume en 1853. En effet, *Le Mémorial* publie un écrit envoyé de cette ville, le 25 décembre pour parler de la loterie pour les pauvres, et signalant " Le tirage a eu lieu au Jeu de paume de M. Elissonde, le 22 de ce mois<sup>1130</sup>. Notons que le même *Mémorial* situe le tirage de la loterie pour les indigents de Pau, au Palais de justice<sup>1131</sup>. Ceci confirme que les grandes salles sont utilisées selon tous les besoins et n'ont pas une unique destination.

Un autre article, du *Courrier* cette fois, parle d'un repas festif ou d'un banquet dans le jeu de Saint-Jean-Pied-de-Port. Ce jeu perdure puisqu'il est encore utilisé en 1892<sup>1132</sup> et qu'on y fête le carnaval en février 1898, toujours selon *Le Courrier*. A Sare, un trinquet existe au moins en 1871, puisque nous lisons dans *Le Courrier* : " La salle du jeu de paume s'est convertie durant les deux soirs en salle de danse<sup>1133</sup>". L'action se situe au moment des Fêtes Basques.

---

<sup>1126</sup> Durant le XVIIIème siècle trois jeux seront construits à Paris, celui du Comte d'Artois en 1839, transformé en opéra en 1861 et ceux des Tuileries en 1862 et 1879, le deuxième n'ayant pas non plus tenu longtemps.

<sup>1127</sup> Rappelons que ces ouvertures sont justement nommées les ouverts du jeu de paume.

<sup>1128</sup> Le plus connu est la bisque. Il figure dans les règles du jeu.

<sup>1129</sup> Cf. Manevieux, 1783, Ch.VI, Art. XXXV : 110.

<sup>1130</sup> Cf. *LMP* N°156, du jeudi 29 décembre 1853.

<sup>1131</sup> Cf. *LMP* N°13, du dimanche 25 janvier 1846.

<sup>1132</sup> Cf. *Le Journal de Saint-Palais*, du dimanche 28 février 1892.

<sup>1133</sup> *Op.cit*, N° 2863, du vendredi 15 septembre 1871.

Pour Saint-Jean-de-Luz, c'est la mise en vente aux enchères du trinquet qui montre son existence en 1875<sup>1134</sup>, puis des parties y seront annoncées en 1876 et 1877, pour les plus anciennes, à l'occasion des fêtes de la ville<sup>1135</sup>. Ici aussi on utilise aussi bien ces salles de jeu de paume pour danser après les parties. A Hasparren, le trinquet Gascoïna sert de salle de conférence le 13 octobre 1891<sup>1136</sup>.

Nous soulignons l'usage fréquent et varié des salles de jeu, pour des manifestations en dehors du jeu de paume, alors que le XXI<sup>e</sup> siècle aura tendance à cloisonner les utilisations des lieux. Les normes de sécurité ajoutant leurs exigences, il sera de plus en plus difficile d'organiser, même un repas, dans un trinquet. Néanmoins, lors de la Grande Semaine de Pelote Basque de l'été 2014, le trinquet communal de Hasparren fut utilisé ainsi et le trinquet de Salies-de-Béarn également.

Le témoignage d'Albert de Luze (1930) permet d'affirmer que certains trinquets par lui visités avaient été des jeux de paume, il signale ceux d'Urrugne, de Saint-Jean-de-Luz, d'Espelette, et de Louhossoa. Le plan cadastral napoléonien de Bidarray montre un bâtiment là où plus tard est attesté un trinquet. Aujourd'hui la commune a réalisé une réfection complète du lieu et un magnifique trinquet est en activité. Il semblerait que ce bâtiment ait été autrefois un jeu de paume.

Parfois la presse annonce enfin des parties en trinquet. Nous connaissons ainsi l'existence du trinquet d'Espelette en 1869 par l'annonce d'une partie pour la fête locale, l'après-midi d'une partie de "rebot"<sup>1137</sup>. Deux jeunes gens d'Espelette y sont confrontés à deux des meilleurs de Saint-Jean-de-Luz. Ceci donne à penser qu'un trinquet existe à la même époque à Saint-Jean-de-Luz, pour permettre la pratique du jeu et l'éclosion de bons joueurs.

Dès 1851, la presse mentionne une partie au trinquet d'Urrugne lors des fêtes et à peu près chaque année l'annonce des réjouissances patronales sera accompagnée de la précision, sauf, sans doute, oubli du rédacteur. En revanche, il faut attendre 1876 pour l'annonce d'une partie au trinquet de Saint-Jean-de-Luz lors des fêtes<sup>1138</sup> et la première partie mentionnée à Hasparren a lieu le mardi des fêtes 26 juin 1877<sup>1139</sup>, au moment où les archives communales révèlent que Martin Frachou a fait d'important travaux dans son trinquet (trinquet fermé en 1958), au moment également où Isidore Laharague fait construire le sien (qui sera appelé Gascoïna ou Behachka dans les articles du *Courrier de Bayonne*).

---

<sup>1134</sup> Il sera vendu chez Maître J-B. Dasconaguerre, notaire à Bayonne, par un acte du 15 avril 1875 et se situait rue Gambetta pour la façade et rue du midi pour l'arrière. La propriété avait été rachetée en 1915 par monseigneur Bellevue, qui en avait fait un imposant bâtiment paroissial *Denen Etxea*, dans lequel un cinéma, *Le Rex*, perdura jusqu'à la vente du bien à un promoteur dans les années 2010. C'est actuellement un supermarché ouvrant sur la rue Gambetta et un ensemble de logements.

<sup>1135</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 23 juin 1876 et N°3762, du dimanche 17 juin 1877.

<sup>1136</sup> Cf. Ibid. N°6710, du jeudi 15 octobre 1891.

<sup>1137</sup> Cf. Ibid du dimanche 8 août 1869.

<sup>1138</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°3608, du vendredi 23 juin 1876.

<sup>1139</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°3765, du dimanche 24 juin 1877.

Nous avons par ailleurs remarqué que ces jeux appartiennent à des particuliers, alors que les places faisaient partie, pour la plupart, du domaine public. C'était l'usage à la paume déjà. Les jeux étaient aux Maîtres, les rues et les fossés au peuple. Ce qui peut être étonnant pour des lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle c'est l'usage public de ces lieux privés, si l'on peut dire. Ils ont l'air de servir un peu de salle communale. Est ce gratuitement ? Qui réglerait la facture sinon ? La presse ne nous éclaire pas là-dessus.

Les trinquets appartiennent la plupart du temps à des particuliers encore en 1950, mais il existe depuis bien des bâtiments construits par les villes, comme à Hasparren, achetés par des villes comme à Mauléon ou des frontons murs à gauche municipaux transformés en trinquets par des villes, comme à Garindein ou Irissarry.

En comparant les villes citées au moins trois fois dans *Le Courrier* jusqu'en 1882 pour des parties de paume/pelote en plein air, aux villes où nous avons trouvé trace d'un jeu de paume, nous observons une certaine concordance. Urrugne, Hasparren, Saint-Jean-de-Luz, Espelette, Bayonne, Mauléon, Saint-Jean-Pied-de-Port, Sare sont dans les deux listes. Seules Cambo, Baïgorry et les Aldudes n'ont peut-être pas de trinquet. Saint-Palais n'est citée que deux fois mais possède un trinquet. Bidache n'est pas citée mais possède un trinquet. La Bastide Clairence est dans le même cas que Bidache, selon les analyses effectuées et le mémoire de Pierre Force (2011). Il semble que les jeux couverts soient répandus, au moins autant que les places les plus renommées pour le jeu, jusqu'en 1882, comme si certaines villes étaient des hauts lieux, quels que soient le mode ou le type d'aire de jeu concernés.

Les détails sur l'organisation des parties, sur l'utilisation des bâtiments pour le jeu, nous manquent jusqu'ici. C'est avec les fêtes basques d'Antoine d'Abbadie que nous aurons régulièrement témoignage, dans la presse, de parties jouées pour les Fêtes Basques, dans le trinquet d'Urrugne notamment, dès 1851<sup>1140</sup>. Il existerait même deux trinquets à Urrugne, si l'on en croit le *Mémorial* du 13 septembre 1885 qui annonce : “ Après-midi, parties de blaid aux deux trinquets ” dans un article signé R. de J, à propos de la fête locale devenue un événement fort en parties de pelotes, même une fois les Fêtes Basques parties sur d'autres lieux.

A partir de 1869, quelques autres parties en trinquet sont annoncées dans le *Courrier* comme nous l'avons exposé. Nous voyons que le jeu change un peu d'aspect, qu'il devient spectacle, notifié par la presse, mais nous ne connaissons pas le nom de la spécialité jouée, avant 1883, encore moins ses

---

<sup>1140</sup> Le trinquet d'Urrugne est le théâtre d'une partie de pelote lors des premières Fêtes basques initiées par Antoine d'Abbadie en 1851. Cf. *Ariel* du dimanche 31 août 1851. Cf. aussi *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 12 septembre 1858 et N°2855, du 29 août 1871 pour les plus anciens témoignages dans ce lieu.

règles, à une exception près, avec deux parties de *blaid* à *chistera* jouées en 1870 au jeu de paume de Bayonne<sup>1141</sup>.

## Premières mentions du jeu de trinquet dans la presse

Nous devons attendre 1883 pour que débutent des mentions assez régulières du jeu pratiqué dans un trinquet. Jusque-là les rédacteurs du *Courrier de Bayonne* mentionnaient parfois le nombre et l'origine des joueurs, plus rarement leurs noms et une fois, en 1870, ils avaient mentionné une “ partie de paume au gant *chistera* au jeu de paume du Trinquet à Bayonne<sup>1142</sup> ”. Le compte rendu de la partie à *chistera* précisait qu'elle se jouait en points, puisque Jean-Baptiste Noguès avait battu Jean Elissambourou par 70 à 34. Il s'agissait donc déjà de *blaid*, joué malgré la galerie de la grille\*. Nous imaginons que la pelote devait frapper le frontis au-dessus de cette galerie, ce qui devait être beaucoup moins commode que de frapper au-dessus de la ligne aujourd'hui dessinée ou marquée par une bande métallique à un mètre environ au-dessus du sol.

En 1883, une partie aura lieu à Hasparren, au *blaid* et à main nue<sup>1143</sup>. Nous constatons que les deux premières précisions données par la presse de Bayonne concernent le jeu de *blaid* en trinquet, et non pas l'ancien jeu direct issu de la courte paume. Nous pouvons penser que la précision n'était pas nécessaire autrefois parce que les parties se jouaient à l'ancienne. Mais, entre 1870 et 1883 il a bien dû y avoir d'autres parties au jeu indirect puisqu'il était connu en 1870 au moins. Donc cet argument ne paraît pas correct.

En 1884, deux articles précisent, le premier : une “ partie de pelote au *blaid* à mains nues ” et l'autre, une “ partie de paume au trinquet avec une balle de 3 livres ”. Chaque fois, les équipes sont de deux joueurs et visiblement la deuxième annonce concerne une partie au vieux jeu direct. Remarquons le poids énorme de la balle pour cette partie. Chaho parlait d'une pelote de 500 grammes et la FFPB, dans son règlement publié en 1924 (joint en annexe 13, fichiers 13.2a-13.2g.), fixe à 217 grammes le poids de la pelote de *Pasaka*\*.

De nouveau en 1886, il y a des précisions mais pas sur toutes les annonces. La salle des Tilleuls, à côté du Jeu Morin, est en effet inaugurée en 1886 par une partie entre deux joueurs américains et les deux plus forts Luziens (Haira et Ondicola), sans autre précision sur le jeu<sup>1144</sup>. Deux parties sont jouées au jeu direct et une au *blaid*. Si, pour le *blaid*, le terme est expressément employé, pour le vieux jeu, il faut interpréter, tantôt grâce à l'instrument, le gant de cuir nommé par l'auteur,

---

<sup>1141</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 8 mai 1870 et N°6733, du mercredi 11 novembre 1870.

<sup>1142</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 8 mai 1870.

<sup>1143</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°4767, du vendredi 23 novembre 1883.

<sup>1144</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5201, du mercredi 1<sup>er</sup> septembre 1886.

tantôt grâce à la façon de qualifier les joueurs, ici comme “ deux filetiers ”. En effet, la corde séparant les deux camps est en fait un filet (voir le tableau de Saint Germier un peu plus loin) et un joueur au moins de chaque camp se poste près de cette frontière et tente d’intercepter la pelote pour accélérer le jeu en rabattant la pelote dans le camp adverse, ce qui rend difficile sa récupération avant le sol. On appelle aujourd’hui ce joueur un cordier, comme au temps de la paume.

En 1888, 1889 et 1890, les parties ne sont pas toujours identifiées et parfois, c’est grâce à l’utilisation de gants de cuir ou encore grâce à la façon de compter, en 13 jeux ou par l’utilisation du terme “ cordier ” que nous classons la partie. Nous ferons l’étude statistique et thématique du jeu de trinquet à partir des articles relevés, dans le prochain paragraphe.

Nous pouvons encore nous appuyer sur les représentations de deux trinquets du Pays basque pour identifier un jeu pratiqué à l’intérieur d’un jeu de paume basque. Celui de Saint-Jean-de-Luz par Saint Germier, vers 1885, et celui de Gustave Colin, vers 1860, s’intitulent “ *Partie de pasaka dans le vieux trinquet Sarazola de Saint-Jean-de-Luz* ”, pour le premier et “ partie de pasaka dans un jeu de paume du Pays basque<sup>1145</sup> ”, pour le second.

Nous trouvons dans ces titres le terme utilisé aujourd’hui pour le jeu direct pratiqué avec des gants de cuir dans un trinquet. Nous pouvons nous demander si c’est bien l’auteur qui a titré ainsi ou si le titre a été donné plus tard. Mais le jeu est identifié ce qui ne laisse pas de doute quant à l’hérédité. Le *pasaka* était autrefois appelé jeu de paume non sans raison. Son nom basque actuel ne paraît pas dans les vieux dictionnaires (cf. II.2).

Dans le tableau suivant, remarquer la galerie du fond, appelée galerie du dedans dans les jeux de paume, au-dessus de laquelle on peut remarquer des spectateurs, installés dans deux autres galeries, inutiles au jeu mais commodes pour regarder jouer. C’est une spécificité basque. Voir aussi les portes d’entrée dans le jeu de paume, de part et d’autre du filet, comme au jeu de courte paume. L’une d’elle ne peut plus être utilisée car elle a été murée dans sa partie basse, augurant de la nouvelle structure interne propre au Pays basque. Les marques sur les murs confirment encore la paternité du jeu de paume européen. La pelote semble bien petite et elle est blanche, ce qui est peu vraisemblable.

Clairement, le jeu est direct, pratiqué avec de gros gants de cuir, semblables à ceux qu’on utilisait et qu’on utilise encore au “ rebot ” comme au *pasaka*. Le nom du lieu, tantôt jeu de paume, tantôt trinquet vient confirmer ce que nous disions sur la dénomination des lieux de jeu.

---

<sup>1145</sup> Ce tableau se trouve au Musée pyrénéen de Lourdes.



Fig. 37. *Partie de pasaka dans le vieux trinquet Sarazola de Saint-Jean-de-Luz* Saint Germier, vers 1885, Musée Basque et de l'histoire de la ville de Bayonne

Le jeu de Colin (qui n'est pas reproduit ici) a les caractéristiques d'un jeu de paume français : mur doublé et terminé par un pan coupé, appelé tambour (cf. photo de maquette au I.2.2.1.), sur le côté sans galerie ; galerie avec grille (trou) sur le côté gauche quand on entre dans le jeu et indication des "chasses" par des marques peintes sur le mur de la grande galerie ; enfin portes pratiquées dans cette galerie de part et d'autre de la corde.

Vraisemblablement donc, les trinquets du Pays basque ne diffèrent pas des trinquets de France, dont la description se trouve dans l'Encyclopédie (Garsault, 1767). Et le jeu figuré à Saint-Jean-de-Luz (St Germier, 1885) est un jeu direct qui ressemble à l'actuel jeu de *Pasaka*, soit une forme simplifiée de courte paume, où le gant de cuir est utilisé en lieu et place de la raquette de paume. On y compte par jeux, comme au jeu de paume ou au "rebot", mais le changement de camp se fait dès qu'une équipe marque 40 car les "chasses" n'ont plus cours<sup>1146</sup>.

Avant de clore cette section sur les premières mentions des jeux pratiqués, nous devons faire état d'un cas très particulier. Il s'agit du projet de construction d'un jeu de paume à Pau qui, selon A.

<sup>1146</sup> Cf. Règlement du *pasaka* publié en 1924 par la FFPB, en annexe 13, fichier 13.2a à 13.2g.

Labille, auteur d'un article dans le *Mémorial*, possédera des tribunes comme dans les trinquets du pays Basque. Seuls les Sociétaires y auront accès. Il y aura un paumier<sup>1147</sup>. Grâce à cet article, nous apprenons qu'il y a des tribunes dans les trinquets du Pays basque, tribunes visibles dans le tableau de Saint Germier ci-dessus, qu'il y a un certain nombre de trinquets à l'époque de l'auteur, et qu'ailleurs ils n'ont pas forcément des tribunes.

Dans les croquis de jeu de paume, il peut y avoir des spectateurs en haut, mais c'est rare. Les trinquets auraient la même configuration que les églises basques de l'époque, avec des tribunes sur la longueur et au fond. Il est étonnant a priori que les paumiers de Pau suivent cette coutume du jeu basque, mais pas tant que cela. En effet, à cette époque, on ne construit plus de jeux de paume en France, le jeu étant tombé en désuétude. Alors, le cercle de Pau, qui sera plus tard présidé par Vaufreland, cercle où Albert de Luze sera souvent invité, a l'intelligence de prévoir un usage mixte du jeu, entre paume et pelote.

En effet, nous lisons " le bled, c'est à dire le jeu de pelote à main nue contre un mur sera parfaitement praticable<sup>1148</sup> ". Un détail peut faire sourire. Pour les joueurs de paume l'heure de location sera à 5fr, tandis que pour joueurs de trinquet le prix sera de 3 fr. Cela veut-il dire qu'ils sont potentiellement plus nombreux ou moins fortunés ? L'inauguration publique du Jeu de Paume au parc Baumont eut lieu le jeudi 29 décembre 1887 à 2h<sup>1149</sup>. Il reste actif en 1895 car le *Mémorial* informe que " le match joué hier au Jeu de Paume entre Ferdinand Garcin 1<sup>er</sup> paumier des jeux de Paris et Emile Broquedis, maître paumier à Pau a été des plus intéressants [...] Jeudi prochain à 3 heures, seconde partie avec un enjeu quadruple des deux premières parties. Ferdinand Garcin est le champion de France et a brillamment défendu contre les champions Anglais à Londres et à Paris le renom de la vieille paume française<sup>1150</sup> ".

Le jeu sera néanmoins abandonné plus tard, au moment de la seconde guerre mondiale, transformé en trinquet en 1950<sup>1151</sup>, puis redeviendra un lieu de pratique avec la fondation d'un cercle de jeu de paume en 2005, comme nous l'avons déjà signalé. Notons qu'à Pau, comme à La Bastide, les paumiers jouent sans galerie de la grille. Ainsi chacun s'adapte aux aires de jeu, d'abord les Basques qui jouent au *blaid* dans un jeu de paume, maintenant les joueurs de paume qui utilisent un trinquet. D'autres tentatives de réintroduire la paume, à partir de parties de démonstration ou par le partage des aires de jeu ont été faites. La première démonstration, sans doute, eut lieu au trinquet Saint André (ex

---

<sup>1147</sup> Cf. *LMP* N° 99, du mercredi 27 avril 1887.

<sup>1148</sup> *Ibidem*.

<sup>1149</sup> Cf. *LMP* N°306, du mercredi 28 décembre 1887.

<sup>1150</sup> *Ibid.* N°61, du mercredi 13 mars 1895.

<sup>1151</sup> Cf. Danielle Descamps, 1897-1997 : histoire d'un club centenaire, citée par un dirigeant du Béarn.

jeu Maubec) en septembre 1929 en présence d'Albert de Luze, grand défenseur de la courte paume. On joue actuellement à la paume dans quelques trinquets mais il n'y a pas nécessairement de paumier, pas d'école. Des amateurs s'y amusent. Un Basque, Pierre Etchebaster, a pourtant été un champion de première force, champion du monde de courte paume de 1928 à 1954 et Paumier du jeu de Paris, de 1922 à 1925<sup>1152</sup>. On se rappelle que Pierre Etchebaster a même écrit un livre de tactiques sur le jeu, *Pierre's book* et qu'il jouait pour la démonstration au trinquet St André en 1929.

En résumé, il existe des jeux de paume appelés aussi trinquets ou salles de jeux de paume, voire salle du trinquet ou jeu de paume du trinquet en Pays basque de France, comme ailleurs en Europe, depuis le XVIe siècle au moins, jusqu'au XIXe siècle, avant 1891. Il en existe à Bayonne, Saint-Jean-de-Luz, Urrugne, Sare, Espelette, Hasparren, Louhossoa, Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Palais, Mauléon, Bidache et La Bastide Clairence au moins. De nombreuses communes ont encore un jeu de paume en 1850 alors que la courte paume n'est plus pratiquée ailleurs et que les jeux de paume sont détruits ou affectés à d'autres usages. Dans les villes où l'on joue au "rebot" se trouve aussi, la plupart du temps, un trinquet. Ces lieux de jeu fermés ont un élément architectural particulier au Pays basque de France : des galeries en hauteur pour les spectateurs attestant de la qualité de spectacle du jeu. Ils ont des utilisations diverses, à la fois salles de réunion, de banquet, de théâtre, de spectacle de voltigeurs, de bal... A Mauléon en 1846 et à Pau en 1887, on en construit, alors qu'ailleurs en France le jeu est tombé en désuétude. C'est la preuve d'une autre particularité en Pays basque de France et dans le proche Béarn. Alors qu'on a joué aussi à la paume avec une raquette, au siècle précédent au moins, dans ces trinquets, les divers témoignages montrent qu'on joue au jeu direct avec des gants de cuir et de lourdes pelotes au XIXe siècle. Mais le *blaid* y est également pratiqué, au moins depuis 1870, au *chistera* ou à main nue. Paumiers français et joueurs basques peuvent cohabiter en s'adaptant aux lieux. Il s'agit maintenant d'étudier les évolutions des jeux, depuis 1851 où nous en trouvons une première mention dans la presse et la construction des nouveaux trinquets.

### II.1.2.2. Vers le *blaid* et le trinquet moderne

Nous savons peu de choses du jeu pratiqué en trinquet avant 1883. Vraisemblablement on y joue face à face avec des gants de cuir depuis longtemps, depuis l'apparition des gants, qu'Iztueta (1824) date de 1800<sup>1153</sup>. Il déplore en effet à la fois l'usage des gants et l'usage du trinquet<sup>1154</sup>. Mais,

---

<sup>1152</sup> Ce jeu fut construit en 1908, rue Lauriston.

<sup>1153</sup> Mais qui furent utilisés bien avant, lors d'une partie à Hernani en 1749, comme nous l'avons signalé au chapitre I, selon un document d'archives du Guipuzcoa, cité dans le catalogue de l'exposition (Musée Basque de Bilbao, 2007).

dans ce dernier, un autre jeu se développe avec les *chisteras*, dès 1870<sup>1155</sup>. Plus de vingt ans plus tard, le jeu de *blaid* à main nue y prend ses quartiers avec de fervents adeptes et parieurs car “ Le jeu à main nue devient surtout intéressant lorsqu’il est joué dans l’intérieur d’un trinquet. ” (Béguin, 1899, b : 347). Le *blaid* lui-même utilise un nouvel instrument dès 1897 : la *palette*. La rage des défis et des paris se porte sur cette nouvelle modalité, sans délaisser les autres. Nous allons observer d’aussi près que permis par les éléments recueillis, l’évolution du jeu en trinquet, laquelle s’est doublée de l’évolution du bâtiment lui-même et a donné lieu à des constructions alors qu’ailleurs en France, les jeux de paume étaient détruits ou réaffectés à d’autres usages, excepté à Paris où Napoléon III fit construire deux jeux de paume aux Tuileries en 1862 et 1879<sup>1156</sup>. Cependant, le dernier jeu de paume de Paris précédemment construit, en 1839, au Passage Sandrié, fut transformé en opéra en 1861.

## Transformations et conservation

La galerie de la grille, présente dans le trinquet de Bayonne en 1883, selon une photo publiée dans le *Bulletin du Musée Basque*<sup>1157</sup> (Luze, 1929) n’empêche pas de jouer au *blaid* à *chistera*, en 1870 et régulièrement après, selon les articles étudiés. Cependant en 1888, le jeu de paume ou trinquet de Bayonne, est transformé par la suppression d’une galerie<sup>1158</sup>. Des réparations viennent d’être effectuées au trinquet de Bayonne en 1898<sup>1159</sup>.

Frédéric Saint Jayme, quant à lui, fera construire, en 1891, le premier trinquet dit moderne (Cf. photo ci-après), c’est à dire un jeu de paume à deux galeries et non trois, pour pouvoir utiliser l’un des murs comme mur de frappe directe, comme sur les places libres, au jeu de *blaid*. C’est la galerie de la grille qui a été omise pour pouvoir jouer au *blaid* dans ce nouveau type de jeu fermé<sup>1160</sup>. Remarquer sur la photo la galerie basse à gauche, dont le toit sert dans le jeu, les galeries hautes à droite et à gauche, spécificité basque, pour les spectateurs. Au fond, se trouve le frontis en pierres de taille, sans la galerie de la grille des jeux de paume, dont le tambour a été ici transformé en pan coupé, pan de mur

---

<sup>1154</sup> Iztueta (1824 : 332) parle ainsi du jeu de trinquet : “ Luzeco pillota jocura eresia dacarrenic ... eta onezaz ez eskerric besteri .... trinkete zuloetaco jocalari caiscarraï ”.

<sup>1155</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 8 mai 1870.

<sup>1156</sup> Ils sont devenus des musées - de l’Orangerie et du Jeu de paume -, mais auparavant les paumiers y jouaient. Les Basques, de France et d’Espagne, venus jouer au “ rebot ” rue de Courcelles, voir affiche au II.3.1.1., furent “ admis à jouer entre eux dans la salle des Feuillants ”. Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 18 mai 1862, article tiré du *Sport*.

<sup>1157</sup> Cf. en annexe 12, fichier 12.11., la photo qu’il y publie.

<sup>1158</sup> Le Conservateur du Musée Basque, O.Ribeton, suppose que c’est en 1888, parce que c’est après le départ d’Emile Broquedis pour le jeu de Bordeaux où il sera paumier, que le trinquet est transformé. Or il part à ce moment là. 1888 figure comme date de transformation de St André dans le catalogue *Pilota Gogoan* (1998).

<sup>1159</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du jeudi 4 août 1898.

<sup>1160</sup> Personne ne songeait à l’époque, à construire une galerie de la grille amovible, d’autant que les joueurs de paume avaient disparu. Aujourd’hui la galerie du fond (ou dedans des jeux de paume) amovible permet la pratique des jeux traditionnels et des spécialités internationales (voir paragraphe suivant).

reliant le frontis et le mur de droite. Remarquer la raie noire au-dessus de laquelle la pelote doit bondir.<sup>1161</sup>



**Fig. 38. Photo du trinquet Saint Jayme de Saint-Palais avec son architecture de Gustave Eiffel, © E. Mourguy**

Réciproquement, le vieux jeu direct a continué à s’y jouer, en s’adaptant à la nouvelle configuration du lieu, donc du trinquet moderne. Nous le verrons dans l’étude des articles un peu plus

---

<sup>1161</sup> Le lecteur trouvera en annexe 13, fichier 13.3b., un dessin de l’intérieur d’un trinquet avec des trajectoires possibles pour la balle, des “ coups ” à savoir réaliser.

loin. Le trou de la grille, cible gagnante a été remplacé par le *xilo*, ‘trou’ très spécial dans le bas du frontis. Au-dessus de la raie, à repérer sur la photo ci-dessus.

Il semble qu’un autre trinquet ait été construit pour le jeu de blaid en trinquet avant celui de Saint-Palais. En effet le trinquet de Cambo fut bâti en 1890, selon les papiers notariés en possession des propriétaires. Ce trinquet serait, quant à lui, le premier trinquet argentin, dans les proportions des jeux américains, avec une planche (toit de la galerie latérale) étroite comme en Argentine<sup>1162</sup>. D’autres constructions sans galerie de la grille, d’autres trinquets dits modernes, s’ensuivront quelques années après : le trinquet Gélos à Saint-Jean-de-Luz en 1896<sup>1163</sup>, le trinquet *Pleka* de Sare en 1898, le trinquet Larroudé d’Anglet<sup>1164</sup> en 1899, le trinquet *Glaria* de Mauléon en 1910, le trinquet Moderne de Bayonne en 1913. Depuis, les trinquets modernes se sont multipliés tout au long du XXe siècle et il en existe dans toutes les Ligues sauf dans le Nord, mais sur l’Ile de La Réunion, il n’est pas utilisable.

Le nouveau jeu n’est plus limité par les conditions météo et il attire des spectateurs toute l’année. Seul problème : les capacités des trinquets sont loin d’égaliser celles des places libres (on annonce 700 places au trinquet Saint Jayme, le plus grand de la région). Le problème sera résolu au XXe siècle avec les trinquets à paroi de verre. En effet, le mur de droite étant devenu transparent, il permet l’installation de nombreux spectateurs sur des gradins disposés en escaliers comme dans les amphithéâtres. Cf. photo ci-après, extraite de la revue fédérale *Pilota* n°194, de mars 2014.



A gauche, remarquer la galerie avec ses poteaux rouges entre les ouvertures, nommées “ouverts” par les paumiers. Son toit peint en vert se confond hélas avec le mur de gauche. Selon les dernières normes, les parties bleues sont fausses.

A droite les gradins, face à la paroi de verre sur laquelle la pelote ricoche ou fait bricole comme disent les paumiers.

**Fig. 39. Photographie du trinquet du Complexe Colette Besson, inauguré le 25 janvier 2014. © USDax**

<sup>1162</sup> Voir paragraphe suivant à propos de ces trinquets.

<sup>1163</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 23 et lundi 24 août 1896 annonçant une partie dans le nouveau trinquet de Monsieur Gélos à Saint-Jean-de-Luz. Il s’agit d’une construction nouvelle, après vérification sur la matrice cadastrale de Saint-Jean-de-Luz.

<sup>1164</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 8979, du vendredi 10 mars 1899, annonçant l’inauguration de la nouvelle salle du jeu de paume Larroudé aux Cinq Cantons, à côté de la gare du B.A.B. et *Le Courrier de Bayonne* N°8982, du lundi 13 mars 1899, comptant la partie d’inauguration au jeu de paume Larroudé (sic !).

## Villes du jeu de trinquet

Revenons à l'historique du jeu et des lieux. En poursuivant l'étude des articles du *Courrier de Bayonne*, nous avons relevé ceux qui mentionnent un trinquet, annoncent une partie ou en font un compte rendu. Nous avons consigné dans un tableau les villes citées pour des parties et le nombre de parties annoncées, selon les années, de 1851 à 1898.

Ans	Urrugne	Espelette	Bayonne	St-J-Luz	Hasparren	Biarritz	Mauléon	Urt	St-Palais	StJPPort	Bidache	Cambo	Total
1851	1												
1858	1												1
1869		1											1
1870			1										1
1871	1												
1872													0
1873													0
1874													0
1875													0
1876				1									1
1877			1										3
1878													0
1879													0
1880													0
1881			1										1
1882			1										1
1883	1	1	1		1								4
1884	1				1								2
1885			1										1
1886	1		3			1							5
1887													0
1888	1		2	1	1								5
1889	1			1			1	1					4
1890	1		1		2		2						6
1891	1				1			1					6
1892	2	1	1										4
1893	2												5
1894	2	1	4		1								8
1895	2	1			2			1	4	2			12
1896	2		7	1	4			2	6				22
1897			3	11	3				4		1		22
1898		1							5			3	14
	20	6	31	17	19	2	3		22	2	1	3	
	<i>Urrugne</i>	<i>Espelette</i>	<i>Bayonne</i>	<i>St-J-Luz</i>	<i>Hasparren</i>	<i>Biarritz</i>	<i>Mauléon</i>	<i>Urt</i>	<i>St-Palais</i>	<i>StJPPort</i>	<i>Bidache</i>	<i>Cambo</i>	<i>Total</i>

Tableau n°6. Villes citées par *LCB* pour des parties en trinquet de 1851 à 1898.

Pour 1851, l'annonce vient de l'*Ariel*, exceptionnellement. Pour chaque ville, nous trouvons en bas de sa colonne, le nombre total de parties annoncées sur cette période.

Nous observons que peu de villes sont citées, douze au total, par rapport au paragraphe du jeu en plein air où l'on en comptait 48 entre 1883 et 1898. Les trinquets les plus utilisés sur la période de 1851 à 1898 sont ceux de Bayonne, d'Urrugne et de Hasparren. Mais si nous considérons la période de 1893 à 1898, après la construction des trinquets modernes de Saint-Palais et de Saint-Jean-de-Luz, Saint-Palais prend la tête avec 22 rencontres, suivie par Bayonne, Saint-Jean-de-Luz et Hasparren, respectivement 15, 13 et 12 parties.

Il semble que l'attitude du trinquetier soit primordiale. Soit il dispose d'un établissement qui reçoit des joueurs habitués, sans doute aussi clients du bar, soit il décide de faire de son trinquet un lieu de parties spectacles, avec les grands joueurs du moment. Il faut faire venir du monde et faire savoir, par la presse par exemple, qu'un défi aura lieu. Le trinquetier est le moteur. Ce fut aussi le cas plus tard, au XXe siècle, avec divers trinquets.

Pour l'instant, nous constatons que les trinquets d'Urrugne, d'Espelette, de Hasparren font plutôt partie de la première catégorie. Une dynamique particulière au trinquet de Bayonne, fait place à une baisse d'activité puis des travaux et un changement de propriétaire donnent lieu à un regain d'activité. Au trinquet de Saint-Palais, inauguré le lundi de Pentecôte de 1892<sup>1165</sup>, une réelle volonté de spectacle avec invitation des joueurs argentins ou espagnols et défis entre les meilleurs du moment, augmente l'activité et suscite l'attraction de tous les amateurs. La presse se fait l'écho de ce nouvel intérêt pour un jeu jusque là marginal dans les annonces, comme le montre le tableau précédent.

Par la suite, la mode évoluera aussi, si l'on peut dire. Chaque période verra l'affluence de parties et de spectateurs dans quelques trinquets majeurs, de grande notoriété, puis la pelote changera de lieux préférés, souvent avec le dynamisme des trinquetiers qui furent parfois de grands joueurs, comme Harambillet au trinquet Saint Martin de Biarritz. Cet établissement eut, avec les trinquets Saint André et Moderne de Bayonne, son heure de gloire, comme l'explique Ximun Haran dans l'interview qu'il nous a accordée.

Le Maitena de Saint-Jean-de-Luz, le Mendionde d'Amotz, le Berria de Hasparren furent également célèbres, ou accueillirent des célébrités dans la deuxième moitié du XXe siècle. Le trinquet Garat, de Saint-Jean-Pied-de-Port n'a pas fini de briller avec ses parties du lundi, jour de marché de la ville. Les meilleurs y sont conviés de la première à la dernière semaine de l'année. Il est parfois surnommé " la Mecque de la main nue ".

---

<sup>1165</sup> Cf. *Le Journal de Saint-Palais* N°16 du dimanche 17 avril 1892 et N°17, du dimanche 24 avril 1892.

## Jeux pratiqués en trinquet

La main nue n'a pas expulsé le descendant de la courte paume<sup>1166</sup>, peut-être dénommé "partie de trinquet", dans la période précédente. En effet, l'auteur des articles intitulés "Jeu de paume" en 1897 fait une description qui correspond bien au *Pasaka* en le nommant justement "Jeu de trinquet" : "A part les chasses, ce sont les mêmes règles que le jeu de longue qui régissent celui du trinquet, avec complication, dans le pays basque-français, du toit et du filet traditionnel<sup>1167</sup>".

Il semble donc bien que les lieux nommés trinquets en Pays basque d'Espagne soient différents, peut-être plus proches de ce que l'on appelle trinquet à Valence, sans galerie sur la longueur du fronton. Il en existe au moins un à Azpeitia avant 1885, puisque la construction du mur à gauche entraîne sa démolition en 1885<sup>1168</sup>. Il en existe un autre à Irun en 1888, puisque des joueurs de cette localité demandent d'y jouer une revanche dans le cas où ils seraient battus par les Haspandars dans leur trinquet<sup>1169</sup>. Le trinquet d'Irun doit être assez différent du trinquet de Yatsa, puisque le rédacteur indique dans son compte rendu de la partie de Hasparren : "Dès que les joueurs espagnols ont pu se familiariser avec leur nouveau terrain de combat, ils ont pris l'avantage<sup>1170</sup>". En effet, chaque lieu est différent et les joueurs ont l'habitude de cette diversité depuis que la courte paume existe, on l'a vu dans cet ouvrage, mais pas au point que le rédacteur doive signaler un temps d'adaptation.

A Saint-Palais, dans le trinquet moderne Saint Jayme, les joueurs alternent *blaid* à main nue et jeu avec gant. Les deux jeux semblent importants puisque le 27 novembre 1892 le *Journal de Saint-Palais* signale que les jeunes gens de moins de 15 ans s'exerceront chaque mois, alternativement, à main nue ou au gant de cuir et qu'un championnat sera organisé pour eux afin de les encourager et de les stimuler dans leur entraînement. Le but avoué c'est bien sûr d'obtenir de grands champions, capables de battre les plus forts joueurs mais nous remarquons que, au XIXe siècle, les mêmes joueurs figurent dans les deux types de jeux.

Il n'y a pas de spécialisation, contrairement à ce qui sera demandé plus tard aux joueurs par la FFPB pour se préparer aux compétitions internationales. La tradition est rompue par les dirigeants, alors que le but est toujours le même, obtenir les meilleurs résultats. Face à l'exigence ou à la volonté d'obtenir des médailles pour la France, la réflexion des élus puis du premier Directeur Technique

---

<sup>1166</sup> Ce jeu devait ressembler au *pasaka* actuel, comme nous l'avons déjà dit.

<sup>1167</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8487, du mercredi 4 août 1897.

<sup>1168</sup> Cf. détails plus loin dans le paragraphe sur les frontons murs à gauche.

<sup>1169</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 5813, du samedi 3 novembre 1888 : « Yatsa et Bellecave, vainqueurs, ont poussé leur témérité à lancer un nouveau défi soit de jouer 2000 fr. contre les deux meilleurs joueurs espagnols. Les deux invincibles joueurs d'Irun viennent d'accepter le défi avec condition que ; vaincus, la revanche aurait lieu à Irun. La première partie aura lieu mardi prochain, 6 du courant, à 2h du soir, à Hasparren, dans le trinquet de Yatsa ».

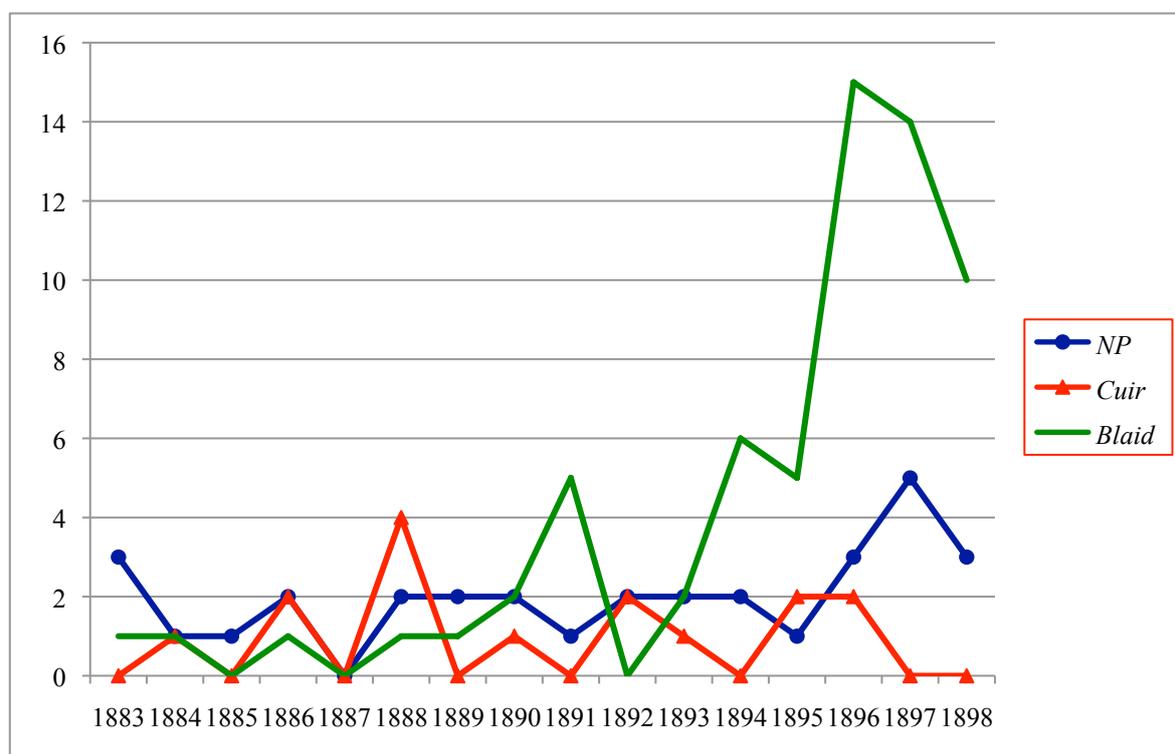
<sup>1170</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5816, du jeudi 8 novembre 1888.

National, B. Erviti se démarque de l'attitude des anciens. Lilou Echeverria, actuel président de la FFPB, demande au contraire à ce que les joueurs s'expriment dans plusieurs disciplines s'ils sont les meilleurs dans chacune.

Le jeu direct, appelé aujourd'hui *pasaka*, est la forme du jeu de trinquet qui a évolué jusqu'à 1922, puis fut réglementée comme telle par la FFPB. En 2016, la FFPB décerne encore un titre de champion de cette spécialité ancienne, très peu pratiquée il est vrai.

Les deux jeux, direct et indirect, cohabitent donc au XIXe siècle. Un rédacteur annonçant une partie à gant de cuir au trinquet de Bayonne, où nous avons vu beaucoup d'annonces pour des parties de *blaid*, commente : “ le jeu de pelote à gant de cuir, le véritable jeu de trinquet aura toujours des partisans, quoi qu'on en dise<sup>1171</sup> ”.

Néanmoins, force est de reconnaître que c'est avec le *blaid* à main nue que le jeu en trinquet prend son essor, qu'il obtient des annonces dans la presse. C'est ce que l'on observe sur le graphique ci-après où nous avons représenté l'évolution, entre 1883 et 1898, du nombre de parties jouées au gant de cuir (*cuir*), de parties de *blaid* et de parties sans autre précision (NP), jouées dans un trinquet.



Graphique n°6. Nombre de parties jouées en trinquet entre 1883 et 1898, selon les deux modalités, au *blaid* ou au gant de cuir et les parties non précisées

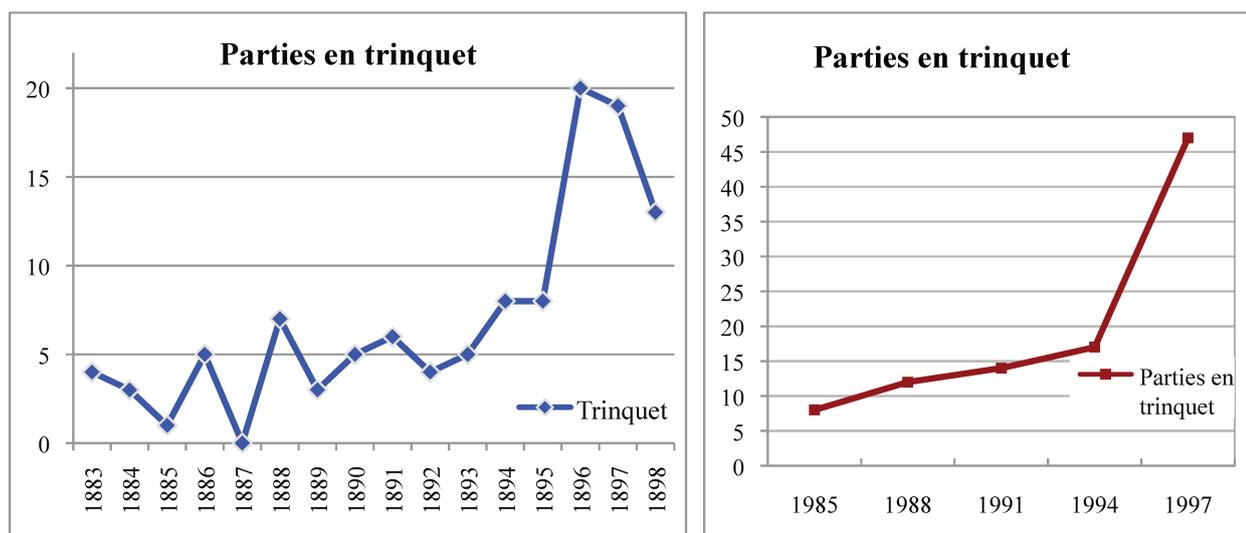
<sup>1171</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6842, du samedi 19 mars 1892. En cette année 1892, nous avons vu que le *blaid* en place libre prend son envol et qu'il se développe aussi en trinquet. Le rédacteur est donc optimiste et l'avenir lui a donné raison.

Nous commençons en 1883 car c'est à cette date que la presse commence à donner régulièrement des précisions sur la modalité de jeu. C'est à dire que nous pouvons savoir, de temps en temps au moins, s'il s'agit de jeu direct au gant de cuir avec des cordiers et compté en jeux ou bien s'il s'agit de *blaid*, jeu indirect, compté en points. Les rédacteurs précisent aussi assez souvent s'il s'agit de *blaid* à main nue ou à *chistera*. Jusque là une seule mention de partie à *chistera* à Bayonne, en 1870, comptée en 70 points, donc au *blaid*, avait pu être relevée.

Nous notons que, jusque en 1898, une à trois parties par an sont mentionnées pour le jeu direct avec gants de cuir. Pour le *blaid*, si nous comptons aussi une à deux parties de 1883 à 1890 il y a quatre à quinze parties à partir de 1891, sans compter les parties sans précision, qui sont vraisemblablement des parties de *blaid* à partir de 1892, création du premier trinquet moderne, et ce, au vu des noms des joueurs. Il s'est passé la même évolution entre le "rebot" et le *blaid* en plein air. Le vieux jeu reste à son niveau et le nouveau prend une ampleur inimaginable auparavant. Ajoutons que le *blaid* à *chistera* est marginal dans les annonces. Il est pratiqué principalement à Bayonne, au maximum deux fois par an, de 1870 à 1898 au moins.

Si nous observons l'évolution du nombre total de parties jouées en trinquet, grâce au graphique n°7 ci-après, nous voyons une croissance générale, avec quelques dents de scie pour les jeux en trinquet.

Par un lissage d'ordre trois des données, la courbe est significative, voir graphique n°8.



Graphique n°7. Nombre de parties en trinquet, Graphique n°8. idem avec lissage

A partir de 1892 la progression est énorme jusqu'à 1896 puisqu'on passe de 4 à 20 parties, alors que le nombre total de parties de *blaid* en plein air passe de 24 à 30. Le phénomène est donc significatif au regard de l'histoire du jeu. Le Trinquet commence à prendre une importance qui ne se

démentira plus. Aujourd'hui, c'est en trinquet que les professionnels de main nue se produisent, c'est en trinquet que les paris continuent à se lier, avec une galerie réservée aux parieurs, au fond du jeu. Et c'est dans cette aire de jeu que la France a longtemps récolté le plus de médailles aux championnats du monde. Nous pouvons entendre régulièrement en Pays basque de France que le trinquet c'est notre tradition, c'est notre jeu. Il a même supplanté le fronton place libre, de nos jours.

Il faut aussi préciser que le *blaid* s'est d'abord joué dans les vieux trinquets. Par exemple au vieux trinquet de Mauléon, en 1889 où les parties se sont multipliées<sup>1172</sup>. Dans le même établissement encore en activité en 1890, nous apprenons qu'une " Grande Partie de blaid " sera jouée entre " Chiqui et un joueur de l'école américaine contre deux joueurs de Hasparren au choix " au cours des Fêtes Basques<sup>1173</sup>. L'importance du jeu se voit au montant des paris, ici jusqu'à concurrence de 10 000 fr., alors que 1000 francs forment déjà un enjeu conséquent.

Nous lisons encore qu'une " partie de pelote au blaid à mains nues aura lieu dimanche 24 du courant à 11h du matin au trinquet de Hasparren<sup>1174</sup> ". En 1896, on joue encore au *blaid*, en 70 points au trinquet de Hasparren<sup>1175</sup>. Cette modalité peut se jouer également au jeu de paume nouvellement construit à Pau dont nous avons parlé, puisque dans la lettre à propos du projet de construction dudit jeu, il est indiqué : " le bled, c'est à dire le jeu de pelote à main nue contre un mur sera parfaitement praticable " <sup>1176</sup>.

Voir l'allocution d'Edouard Harriague, pour la remise de la médaille d'or de la FFPB à Léon Dongaitz. Il y est question de Frédéric Saint Jayme, passionné de ce jeu nouveau à l'époque, la main nue en trinquet (*Bulletin du Musée Basque*, 1966, 3<sup>o</sup> trimestre : 117-128). Harriague exagère un peu puisque les premiers grands joueurs, jouaient avant la construction du trinquet Saint Jayme, comme nous l'avons lu dans la presse. Mais le *blaid* a pris son essor quelques années après comme l'indiquent les graphiques un peu plus haut.

## Circonstances du jeu

Nous nous sommes intéressés aux circonstances temporelles. Tout d'abord les saisons n'ont pas de réelle incidence sur ces parties de trinquet. Il y a là une certaine logique. On aurait pu cependant penser que les parties en trinquet étaient réservées à la mauvaise saison, mais ce n'est pas le cas.

---

<sup>1172</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 6107, du mardi 22 octobre 1889 : " Les nombreuses parties de pelote qui ont eu lieu à Mauléon viennent de se terminer par l'éclatante victoire remportée par Chiqui, champion du Labourd, contre Elissalde champion de la Soule, dans une splendide partie de blaid, qui a eu lieu jeudi dernier au Trinquet de Mauléon. L'enjeu était de 500 fr. et les paris ont été nombreux ".

<sup>1173</sup> Cf. *LMP* N° 219, du jeudi 18 septembre 1890.

<sup>1174</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 4806, du vendredi 22 février 1884.

<sup>1175</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 19 février 1896.

<sup>1176</sup> Cf. *Le Mémorial des Pyrénées*, N° 99, du mercredi 27 avril 1887.

Aucun mois n'est laissé de côté. Le trinquet est utilisé à toute période de l'année.

Si nous observons maintenant les jours de la semaine où l'on joue en trinquet, nous notons jusqu'en 1883, cinq parties le dimanche pour trois le lundi et deux le mardi. De 1883 à 1890, 35% des parties en trinquet ont lieu le dimanche, 31% ont lieu le lundi et 17% le mardi, 10% le jeudi et 3,5% les samedi et mercredi. De 1891 à 1898, 51% des parties ont lieu le dimanche, 25% le lundi, 11% le mardi, 5% le jeudi, 7% le mercredi et 1% le samedi.

Nous voyons la progression du dimanche qui, à lui seul, voit plus de la moitié des parties en trinquet dans les années 90. Le lundi, à cause des journées traditionnelles des fêtes à Urrugne, comme à Saint-Jean-de-Luz ou à Hasparren, reste un jour assez privilégié. Les parties du dimanche au Trinquet Saint André de Bayonne deviennent une institution et le Trinquet de Saint-Palais, comme celui de Hasparren suivent cet exemple. Le mardi des fêtes à Urrugne et parfois à Saint-Jean-de-Luz, il y a une partie au trinquet. Le mercredi ou le jeudi, des foires sont parfois l'occasion d'organiser quelque partie.

L'heure choisie pour les jours de semaine est souvent 14h, 15h, parfois 16h à Urrugne. Le dimanche, on compte autant de parties le matin à 10h, 10h30 ou 11h que l'après-midi à 14h, 14h30 ou 15h.

Comme nous l'avons dit les trinquetiers ont une influence certaine sur l'organisation des défis. Ils jouent parfois eux-mêmes ces parties, si l'on en croit la presse. Yatza défie ses adversaires dans son trinquet, le jeune trinquetier Gélos également. Il en sera de même avec Pouchant et Harambillet au trinquet Saint Martin de Biarritz dans les années 1930 puis 1960 et pour les frères Dongaitz au trinquet d'Urrugne, pour ne citer que quelques exemples.

Nous nous souvenons que les Maîtres Paumiers jouaient eux aussi et certains sont restés célèbres, comme Masson, Charrier ou Barcelon dont il nous reste les portraits peints par les artistes contemporains.

Aujourd'hui, nous verrons que la tendance est à la prise en charge des trinquets par les communes. Il y a donc un grand changement à ce niveau.

Au XIXe siècle, dans les parties de "rebot" et de *blaid* en Pays basque, les paris sont nombreux, parfois énormes, comme nous avons eu l'occasion de le souligner. Les parties de trinquet ne diffèrent pas, à ce propos, des parties en plein air. Les places peuvent être numérotées, réservées d'avance ou par abonnement, au trinquet Saint Jayme, nous apprend le *Journal de Saint-Palais*.

Au XIXe siècle toujours, les places sont souvent en nombre insuffisant, quel que soit le trinquet, et il est conseillé par la presse d'acheter ses billets avant le jour de la partie si l'on veut pouvoir y assister. Nous comprenons donc le succès progressif du jeu en trinquet, bien que les

annonces concernent moins souvent ce lieu, en comparaison avec les parties en plein air, dans la période étudiée.

## Aspect lexical

Cet aspect est toujours à questionner. Pour ce qui est du vieux jeu décrit autrefois par Chaho, les rédacteurs parlent de “ partie de trinquet<sup>1177</sup> ”, signalant plus loin la présence de “ deux cordiers<sup>1178</sup> ”. Ils indiquent le nombre de jeux : 13, après avoir précisé l’instrument : le “ petit gant de cuir ”<sup>1179</sup>. Ils noteront la même année dans un compte rendu que les gants étaient plus longs pour les Espagnols qui ont gagné 13 jeux à 6<sup>1180</sup>. La présence de gants est attestée au moins tous les deux ans jusqu’en 1896. Il est par exemple question d’une “ belle en gants de cuir ” suivant deux parties au trinquet de Saint-Palais<sup>1181</sup>. A Urrugne, en 1896, eut lieu une “ grande partie de trinquet avec gants de cuir<sup>1182</sup> ”. La précision de l’instrument semble importante, mais, nous remarquons que l’instrument n’a pas de nom spécial, alors que le gant d’osier a pris un nom basque qui s’est introduit dans la langue française. De même, la spécialité issue de la courte paume a gardé son nom basque *pasaka* au sein de la FFPB. Mais les rédacteurs du *Courrier* ne l’emploient pas, alors que les titres des deux tableaux dont nous avons parlé, l’utilisent.

*Le Courrier de Bayonne* annonce une “ partie à main nue au rebot<sup>1183</sup> ” dans un trinquet. Faut-il y voir une méconnaissance de l’auteur ou une manière de parler du *pasaka*, d’autant qu’il annonce une deuxième partie, au *blaid* celle-là ? C’est peut-être tout simplement une habitude de nommer indifféremment “ rebot ”, “ longue ” ou *pasaka* ce que nous appelons aujourd’hui jeu direct. En effet, nous trouvons aussi une “ partie de trinquet à la longue<sup>1184</sup> ”, et là il paraît vraisemblable qu’il s’agisse de *pasaka*, le terme de longue faisant ici référence au jeu direct, par opposition au jeu indirect de *blaid*. Il n’est pas toujours aisé de voir de quoi parle le rédacteur. Ses lecteurs étaient sans doute dans un contexte qui leur permettait de comprendre.

Parfois les rédacteurs font des effets de style, ainsi le mot “ filetier ” remplace le substantif “ cordier ” dans un article où “ le fameux Ondicola et deux filetiers d’Urrugne<sup>1185</sup> ” entrent en scène.

---

<sup>1177</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5700, du mercredi 20 juin 1888.

<sup>1178</sup> Ibidem.

<sup>1179</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5125, du dimanche 7 mars 1886.

<sup>1180</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5816, du jeudi 8 novembre 1888.

<sup>1181</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7160, du mardi 4 avril 1893.

<sup>1182</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* Mercredi 26 août 1896.

<sup>1183</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7840, du dimanche 23 et lundi 24 juin 1895.

<sup>1184</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6958, du samedi 6 août 1892.

<sup>1185</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5201, du mercredi 1<sup>er</sup> septembre 1886.

La langue vernaculaire trouve sa place, quand le français n'a pas de terme pour exprimer une innovation du jeu basque. Ainsi s'annonce à Urrugne, une partie avec gants de cuir au *chirrista*<sup>1186</sup>, terme qui désigne le glissement de la balle dans le gant au jeu de *pasaka*. Mais le vocabulaire sportif est présent avec un " Grand match de paume<sup>1187</sup> " liant le très ancien terme et la nouveauté sportive. Deux expressions basques indiquant la façon de prendre la balle, *harpognatic edo chirichtan*<sup>1188</sup>, 'en volée haute'<sup>1189</sup> ou par glissement dans le gant', concernent le vieux jeu. Un joueur, qui semble aussi doué pour les deux prises, est surnommé *chimista*, 'éclair', certainement en référence à sa rapidité de réponse et d'exécution.

A propos des surnoms, les gauchers sont souvent surnommés *Ezkerra*, 'gaucher'. Quand suit le nom du village d'origine, c'est compréhensible, sinon, le sens qui devait être clair pour les lecteurs de l'époque, au vu du contexte, s'est perdu pour nous. En effet il y a le gaucher d'Urrugne, Rivera dit *Eskerra*<sup>1190</sup> et celui de Biriadou, à moins qu'ils ne fassent qu'un, selon les rédacteurs, puisque Urrugne et Béhobie sont proches, mais il y a aussi le gaucher d'Ustaritz, celui d'Urt. L'Espagnol *Ouskoura* est-il aussi gaucher ? Et Utchkoura de Bayonne ? Certainement car on le trouve aussi comme Eskurra de Bayonne. *Pottolo*, 'bien en chair' semble un surnom. *Chiqui* 'petit' ou *Ciki* est le surnom d'un fameux joueur, Jean-Pierre Larre, tantôt d'Urrugne, tantôt d'Olhette, hameau d'Urrugne. Un Patchi Ciki joue au trinquet Gélos en 1896 et il est qualifié d'Espagnol. *Chiki* et *Chiquito* sont des surnoms souvent attribués à des joueurs. En 1897, on distingue El Chiquito de Najera. Un joueur passé par l'Argentine change de nom au gré des articles Soudre, dit Goñi ou Gogny. Il est dit Basco Argentin, ou de Saint-Pée. Goñi joue aussi avec comme surnom *Vasquito*. Darritchon est dit *Behachca*. Plusieurs joueurs sont surnommés " l'Américain ", sans qu'on donne forcément leurs noms. Pedro Elizalde est dit " l'Argentin ". Tantôt l'origine, tantôt une qualité de jeu ou encore une particularité physique, souvent assortie du lieu de naissance, forment le surnom d'un joueur.

Enfin nous voyons apparaître une spécialité qui fera long feu, le " *blaid* en tête à tête à main nue<sup>1191</sup> ". Le *blaid* en tête à tête à *chistera* se joue en ce temps-là<sup>1192</sup> mais ce jeu a été perdu de nos jours, sans doute à cause de la trop grande vivacité des pelotes, qui exige un espace de dimensions plus importantes. Jusque là les parties se faisaient généralement par équipes de deux ou en nombre inégal si

---

<sup>1186</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 28 août 1895.

<sup>1187</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* des dimanche 29 et lundi 30 mars 1896.

<sup>1188</sup> Dans le règlement du *Pasaka* édité en 1924 (joint en annexe 13, fichier 13.2g.) par la toute jeune FFPB, deux coups sont distingués, *chirrist* et *kazolatu* ou *kaskatua*, ce dernier étant le frappé de la pelote ou coup de casserole.

<sup>1189</sup> Par référence à Hiribarren, où le coup *arpoinetik* désigne le frapper de la balle par dessus le bras.

<sup>1190</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, du mercredi 26 août 1896.

<sup>1191</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du samedi 11 avril 1896.

<sup>1192</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8897, des samedi 3 et dimanche 4 décembre 1898.

un joueur était trop fort et, pour voir son défi accepté, s'avance à jouer seul contre deux, par exemple. Le tête à tête deviendra spécialité fédérale et aujourd'hui les professionnels de main nue jouent encore un tel championnat chaque année en janvier et début février. L'association *Garaziko pilota* organise également un trophée de tête à tête en fin d'année au trinquet Garat de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Les articles concernant le trinquet sont quasiment tous des annonces. Quand il y en a, les comptes rendus sont maigres, se limitant souvent à donner le nom du vainqueur, parfois le score final. Les victoires d'un joueur sont parfois annoncées en prélude à une prochaine partie ou à un défi qu'il lance. Et nous ne savons pas trop à quelle partie il est fait allusion. Parfois l'auteur lâche une expression énigmatique comme " Soudre et Salaberry, invaincus à ce jour<sup>1193</sup> ". Nous ne savons pas depuis quand...

## Règles, matériel, usages

Avant 1883, nous avons trouvé deux petits comptes rendus, pour la première partie annoncée à *chistera* au trinquet de Bayonne et pour une autre partie dans ce même trinquet. En 1888, trois comptes rendus frustes s'offrent à nous, un pour une partie de *blaid* et deux pour des parties en gants de cuir. Puis en 1889, 1895, et en 1896, nous avons, pour chaque année, le résultat de deux parties, pour la plupart au *blaid*. En 1897 et 1898, les noms des vainqueurs sont connus pour six parties, sans score. Il est aisé de comprendre que ces données sont très insuffisantes pour expliquer le jeu et ses règles, la durée du jeu et le nombre de points, les qualités des joueurs, les éventuelles stratégies, l'atmosphère des parties.

S'agissant de la première partie à *chistera*, en tête à tête, il est écrit :

*La partie de paume à blaid que nous avons annoncée dans notre dernier numéro a été jouée au Trinquet de Bayonne dimanche dernier devant un nombreux public ; elle a été gagnée par M. Jean-Baptiste Noguès. Sur 70 points, M. Jean Elissambourou n'en a fait que 34. Les paris, en sus de l'enjeu, s'élevaient de 2 000 à 3 000 fr<sup>1194</sup>.*

Les informations portent sur le public, juste qualifié de nombreux, les paris, quantifiés et importants si l'on compare aux parties en plein air et à bien d'autres parties où 500 francs, voire 200 francs sont en jeu. Le nombre de points, ici 70, est intéressant et les noms des joueurs sont donnés alors que bien souvent nous ne trouvons que leur origine. La deuxième annonce est bien plus brève : Castagnet " s'est fait battre à plate couture au trinquet de Bayonne<sup>1195</sup> ", se contente d'affirmer le rédacteur. La partie a dû être expédiée mais nous ne connaissons ni le score, ni les noms des autres

---

<sup>1193</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne*, du vendredi 23 août 1895.

<sup>1194</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 11 mai 1870.

<sup>1195</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 3792, du mercredi 29 août 1877.

joueurs. A propos de *blaid à chistera* en trinquet, le jeu va perdurer puisque on le trouve, illustré par une aquarelle<sup>1196</sup>, dans les carnets de Vaufreland, où le Vicomte dit avoir assisté à une telle partie au trinquet de Saint-Palais après la guerre de 1914.

En 1888, *Le Courrier* est généreux mais plus sur la forme et le nombre de mots, que sur le fond. Nous lisons à propos d'une partie au trinquet de Bayonne “ Dans la matinée [...] une belle partie à main nue en 70 points [...] a été gagnée par Chobaïtia de Louhossoa et Salvat Hirigoyen de Hasparren contre Matias et Bastura de Bayonne. La partie a été rude, très disputée tant que [Bayonne] a eu l'avantage<sup>1197</sup> ”. Le héros du jour est “ Hirigoyen dont le bras et l'entrain ne se sont pas démentis un instant<sup>1198</sup> ”. De plus, 13 points séparent les équipes. Les renseignements sur le jeu lui-même sont minimes. Il s'agit du nombre de points de la partie, du nom et de l'origine des joueurs, de la qualité de la partie et de son issue, score et vainqueurs compris, à quoi s'ajoutent deux qualités du meilleur joueur. Il faut “ du bras ” et de l'entrain ainsi que de la persévérance pour gagner. C'est encore vrai de nos jours.

Ce qui étonne, c'est le nombre de points à gagner. Aujourd'hui<sup>1199</sup>, il en faut 40. Et les joueurs se plaignent parfois d'avoir le bras et la main endoloris. Les joueurs devaient être plus robustes, plus résistants et ils avaient peut-être un jeu plus lent, ou des pelotes moins vives, qui demandaient d'autres qualités athlétiques. Nous en sommes réduits aux suppositions. Précisons que le nombre de points, fixé à 55 pour la main nue par le premier règlement fédéral en 1922<sup>1200</sup>, a peu à peu diminué puisque les parties pouvaient compter 50 points au milieu du XXe siècle et n'en comptaient plus que 45 à la fin, avec le changement du règlement fédéral en 1999.

Les comptes rendus suivants concernent le jeu au gant de cuir dans le trinquet de Yatsa à Hasparren. Avec Bellecave, il y a défié les deux meilleurs Français. Ondicola de Saint-Jean-de-Luz et Jacobe, d'Urrugne ont relevé ce défi et ont été battus facilement en 13 jeux. La revanche, où Yatsa et Yacobe devaient jouer tous deux de la main gauche, seulement<sup>1201</sup>, encore été au bénéfice de Hasparren, de sorte que la ville a fêté ses “ compatriotes ”<sup>1202</sup>, lesquels ont lancé un nouveau défi, aux deux meilleurs Espagnols cette fois. “ Les deux invincibles joueurs d'Irun<sup>1203</sup> ” l'ont accepté. Le public

---

<sup>1196</sup> Cf. l'aquarelle du joueur de *chistera* en trinquet en annexe 12, fichier 12.10.

<sup>1197</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5763, du mardi 4 septembre 1888.

<sup>1198</sup> Ibidem.

<sup>1199</sup> Depuis la parution du *Pilota* N°178, d'avril 2010, suite à la décision du Comité Directeur du 26/02/2010.

<sup>1200</sup> Dans le règlement paru chez Foltzer en 1922 et joint en annexe 13, fichier 13.1a.-13.1g., les parties de *palette* et *chistera* en trinquet se jouent en 50 points, ou 45 en cas de tête à tête.

<sup>1201</sup> La mise en place d'un handicap est fréquente à la pelote, comme au jeu de paume, pour équilibrer les chances.

<sup>1202</sup> D'après *Le Courrier de Bayonne* N°5811, du mercredi 31 octobre 1888.

<sup>1203</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5813, du samedi 3 novembre 1888.

était nombreux, comme pour le premier défi, et les “ paris sérieux<sup>1204</sup> ”. Cette fois, les Espagnols, après un temps d’adaptation, ont pris un avantage marqué et ils ont gagné la partie face aux Haspandars, par 13 jeux à 6. Ces “ concurrents très exercés jouaient avec des gants plus longs et le cordier avait l’avantage de la taille et a très bien rempli sa mission<sup>1205</sup> ”. De ces relations nous tirons quelques renseignements.

Il semble que la partie au gant de cuir comprenne 13 jeux habituellement<sup>1206</sup>, qu’elle se joue deux contre deux, que les Haspandars ait une bonne équipe, et Irun aussi. Le thème de la revanche, récurrent, est ici intéressant car les règles sont changées, sans doute à la demande des perdants, pour qu’ils aient une chance de l’emporter. On peut imaginer que Yacobe a une bonne main gauche, ou que Yatsa n’a pas une très bonne main gauche, sans quoi, il n’y aurait pas d’intérêt à cette nouvelle condition faite. La partie étant jouée au gant de cuir, on peut se demander comment les joueurs ont pu s’adapter au changer de main car le doigtier du gant de cuir n’est pas situé en son milieu.

Dans la sous-partie sur le lexique (II.2.) nous donnons des précisions pour le jeu. Ainsi une partie se serait jouée à main nue, face à face. Ce phénomène est surprenant mais pas impossible car le règlement fédéral de 1924 l’envisage. Les deux façons d’utiliser le gant ou de jouer avec glissement ou en frappant en volée haute sont, par ailleurs, des précisions intéressantes pour la technique. Si les rédacteurs et le public donnent des surnoms aux gauchers ou plutôt ne considèrent plus que cette particularité pour les identifier, c’est que cette qualité est importante. Aujourd’hui aussi, le fait d’être gaucher est primordial et mis en avant dans les commentaires des connaisseurs. Il est facile de comprendre que le gaucher surprend, que sa pelote n’a pas l’effet attendu et que techniquement cela peut être un avantage pour le joueur gaucher, un désavantage pour son adversaire.

Les comptes rendus ultérieurs apportent peu de nouveau. En 1889, la partie jouée au trinquet d’Urt a été “ chaudement disputée<sup>1207</sup> ” et remportée par les joueurs bayonnais face aux Haspandars, tandis qu’à Mauléon, le “ champion du Labourd<sup>1208</sup> ”, Chiqui a obtenu une “ éclatante victoire [sur le] champion de la Soule<sup>1209</sup> ”, Elissalde. Le score n’est pas donné alors qu’il l’est pour les parties de plein air. Le nom des joueurs n’est pas forcément dans l’annonce. Le trinquet est peut-être encore assez peu considéré. Il se peut également que la Rédaction se contente des informations reçues.

---

<sup>1204</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5816, du jeudi 8 novembre 1888.

<sup>1205</sup> Ibidem.

<sup>1206</sup> C’est le cas aujourd’hui pour les parties de *pasaka* qui se jouent en 13 jeux.

<sup>1207</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5997, du vendredi 14 juin 1889.

<sup>1208</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6107, du mardi 22 octobre 1889.

<sup>1209</sup> Ibidem.

En 1895, à Saint-Jean-Pied-de-Port, Etchechoury, seul, a battu par 40 à 34 deux joueurs, le champion Saint Jeannais Léon Barbier et Mendiboure<sup>1210</sup>. A Saint-Palais, “ deux jeunes Argentins d’origine française<sup>1211</sup> ”, Soudre et Salaberry, ont battu Larrañaga, Aizarrua et Aldocharreri par 70 à 38. En 1896, à Hasparren, Larrañaga et Arambarri, Basques d’Espagne, sont battus 62 à 70 par les Haspandars Darritchon et Gorostiague et la victoire est due “ aux buts excellents de Darritchon<sup>1212</sup> ”, tandis qu’à Saint-Palais, “ les deux fameux joueurs argentins Soudre et Larrañaga ” sont vainqueurs en 70 points à 57 du trio haspandar, Darritchon, Gorostiague et Amespil. “ Le public qui assistait à ce brillant tournoi était énorme<sup>1213</sup>. ” Il se confirme, dans les annonces comme dans les comptes rendus, que les parties de *blaid* en trinquet se jouent habituellement en 70 points. Aujourd’hui, c’est 40, tandis que les parties de *pasaka* sont restées à 13 jeux. La diminution du nombre de points obéit peut-être aux logiques modernes d’une accélération du temps. Elle se vérifie en place libre, comme au trinquet, alors que les jeux les plus anciens gardent leur nombre de jeux, leur lenteur traditionnelle. Cependant, nous avons pu remarquer, au “ rebot ” comme au *pasaka*, une accélération du jeu lui-même, devenu plus vif, avec beaucoup d’attaques, des trajectoires tendues et un rythme soutenu.

Les années suivantes ne donnent que les noms des vainqueurs, donc aucune indication sur le jeu.

Dans les annonces, nous obtenons quelques autres précisions, notamment sur le fait d’utiliser des pelotes blanches de Hernani au trinquet Licou (Bayonne) en 1897<sup>1214</sup>.

Nous voyons l’arrivée de la *palette* en trinquet, en 1897, au trinquet Gélos, où jouent des Espagnols et l’invincible Argentin Pedro Elizalde, ainsi que le trinquetier Joseph Gélos, qualifié de champion à la *palette* et au gant de cuir<sup>1215</sup>. Ceci confirme que les bons joueurs se mesurent dans plusieurs jeux, sans exclure une ancienne spécialité.

Les deux jeux, le plus ancien et le tout nouveau, sont donc compatibles. Nous remarquons que les joueurs de main nue Zamorano et El Chiquito de Najera s’essaient aussi à cet instrument tout nouveau, peut-être arrivé avec l’Argentin Elizalde<sup>1216</sup>. Les joueurs ne sont pas enfermés dans une spécialité. Ils essaient les instruments nouvellement arrivés, acceptent les défis des nouveaux joueurs débarqués. C’est certainement une passion du jeu qui les anime, sans doute aussi une possibilité de

---

<sup>1210</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7854, du mercredi 10 juillet 1895.

<sup>1211</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du samedi 3 août 1895.

<sup>1212</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 19 février 1896.

<sup>1213</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mardi 14 avril 1896.

<sup>1214</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8333, des dimanche 31 janvier et lundi 1<sup>er</sup> février 1897.

<sup>1215</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8700, du mercredi 13 avril 1898.

<sup>1216</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8413, du jeudi 6 mai 1897.

gagner de l'argent et personne n'a encore eu idée que la spécialisation était nécessaire pour atteindre l'excellence dans une spécialité.

Outre les parties jouées deux contre un, nous trouvons quelques parties jouées à deux contre trois, même au gant de cuir. La règle qui prévaut, comme nous l'avons déjà vu pour le jeu de plein air, est d'équilibrer les chances des deux équipes, donc de rendre la rencontre attrayante, tant pour le spectateur que pour le parieur. Nous sommes loin des règles fédérales, des règles sportives en général, qui fixent un nombre identique de joueurs dans les équipes.

## Joueurs

Nous connaissons peu de noms (11) dans les premières années. Jean-Baptiste Noguès et Jean Elissambourou inaugurent le *blaid* à *chistera* au trinquet de Bayonne en 1870. En 1876, Belsa et Elissalt de Saint Jean-de-Luz se mesurent à Coutelier et Cadet d'Espelette, joueurs de "rebot" bien connus. En 1883, le fameux Chilhar s'associe au non moins célèbre Çiki d'Olhette (Urrugne) pour défier "Uskura et le douanier espagnol" (Ouskoura est aussi espagnol). A partir de 1884, les noms sont plus régulièrement donnés. Nous avons établi la liste des 73 joueurs cités de 1884 à 1898. Elle est placée en annexe 6, fichier 6.21.

Certains joueurs préfèrent visiblement le trinquet où ils se distinguent alors qu'ils paraissent peu en place libre. C'est le cas de Gorostiague et Darritchon, les vedettes de Hasparren de 1895 à 1898 ou de Ondicola, l'excellent joueur luzien de 1884 à 1889. Jusqu'en 1890, le trinquet n'a pas une grande importance, le *blaid* en plein air non plus et nous trouvons trois joueurs qui pratiquent les deux. A partir de 1891, nous comptons 25 joueurs sur les 57 cités qui paraissent à la fois en place libre et au trinquet. Bien sûr c'est un minimum car nous n'avons pas connaissance de toutes les parties. Aujourd'hui nous constatons que souvent les joueurs solides et puissants aiment à jouer en place libre. Les joueurs moins puissants compensent en trinquet par la ruse et la technique et peuvent exceller alors qu'ils ne brillaient pas en place libre. Les meilleurs en place libre peuvent échouer en trinquet par manque de maîtrise de leur force, par manque de technique aussi, cette aire de jeu étant très exigeante à ce niveau, enfin par manque d'intelligence de jeu car la variété des coups et les effets sont plus nombreux qu'en plein air<sup>1217</sup>. Tout ceci pourrait également expliquer les préférences de certains au XIXe siècle.

Un joueur se distingue car il est cité en 1884 puis chaque année de 1889 à 1898, c'est Jean-Pierre Larre dit Chiki, Chiqui, Ciki ou Çiki d'Olhette (Urrugne). Sa réputation est grande, il joue contre les meilleurs. Nous nous rappelons qu'il joue aussi au "rebot". Ondicola et Gorostiague

---

<sup>1217</sup> Voir à ce propos le livre d'Adolphe Jauréguy (1924).

assurent au moins cinq ans de présence dans de fameuses parties. Otharré débute en 1891, ainsi que Chilhar, tandis que Soudre, Larrañaga d'Azcoïtia et Darritchon de Hasparren apparaissent en 1895. Ces six *pilotaris* sont présents sur quatre années. Haira d'Urrugne, Yatsa de Hasparren, Haraneder d'Urrugne, Amespil de Hasparren et Barcelona d'Espelette sont présents sur trois ans. Tous les autres sont cités une ou deux fois. Cela ne veut pas dire que leur carrière soit à ce point limitée, mais le manque de précision dans tous les articles où seule la localité est citée, - deux joueurs d'Urrugne jouent contre deux joueurs de Hasparren, par exemple, - engendre des difficultés pour suivre la carrière des joueurs.

Comment ces joueurs sont-ils présentés ? Nous avons peu de renseignements là aussi. Quelques surnoms avec Jean-Pierre Larre dit Ciki, Rivera dit Eskerra d'Urrugne, Soudre dit Gogny puis *Vasquito*, de Saint Pée sur Nivelle, Darritchon dit Behachca, égrènent les articles, mais le plus souvent le rédacteur ajoute juste l'Argentin ou l'Américain au nom du *pilotari*. Quelques qualificatifs assez peu nombreux sont attribués à ces joueurs de trinquets : “ Le fameux Ondicola<sup>1218</sup> ” “ le célèbre Tiburcio<sup>1219</sup> ”, “ le fameux Américain d'Urrugne<sup>1220</sup> ”, “ le fameux Américain de Saint-Jean-le-Vieux<sup>1221</sup> ”.

En bref, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, coexistent en trinquet, le jeu ancien direct (dérivé de la courte paume) joué la plupart du temps au gant de cuir en 13 jeux et le jeu de *blaid*, joué en 70 points à *chistera* ou à main nue. Ce dernier prend un essor notable à partir de 1894. Cependant le nombre de parties en trinquet est faible comparé au nombre de parties sur les places (33% de moins dans la période la plus productive), bien qu'il se joue à toute époque de l'année, particulièrement le dimanche après-midi et fréquemment aussi le lundi. L'importance du jeu d'intérieur peut également se mesurer au montant de l'enjeu et des paris. Sur ce point, le trinquet montre le grand intérêt qu'il suscite. Quelques joueurs s'y distinguent, Larre (Chiqui), Soudre (Gogny-Vasquito), Larrañaga, Darritchon (Behachca) et Gorostiague. Ils jouent souvent aussi en place libre. Leur carrière n'est pas très longue, comparée à celle des “ *rebotistes* ” du milieu du siècle.

D'abord joué dans les vieux jeux de paume, le jeu basque s'émancipe des règles de la courte paume et construit sa propre aire de jeu, le trinquet moderne, en supprimant une galerie pour jouer, comme en plein air, face au mur de frappe. Les villes où l'on joue en trinquet sont aussi des villes où l'on joue, en place libre, les parties les plus importantes, excepté Urt et Bidache qui sont plus connues

---

<sup>1218</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5201, du mercredi 1<sup>er</sup> septembre 1886.

<sup>1219</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5840, du jeudi 6 décembre 1888.

<sup>1220</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5840, du jeudi 6 décembre 1888.

<sup>1221</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°7854, du mercredi 10 juillet 1895.

par leurs parties en trinquet. A partir de 1890, plusieurs constructions de trinquets modernes par des particuliers, montrent l'engouement pour le jeu, un jeu payant, dynamisé par le trinquetier.

Pratiqué à main nue, et parfois à *chistera* dans un premier temps, le *blaid* va se jouer avec une *palette*, instrument arrivé avec un Argentin, Pedro Elizalde, en 1897. Cette nouveauté fait sensation auprès du public et des joueurs. Main nue et *palette* coexistent avec bonheur à partir de ce moment et, en conséquence de l'arrivée du jeu argentin, le trinquet va encore évoluer dans son architecture par la suppression d'une nouvelle galerie, mais le trinquet argentin ne sera pas adopté avant des dizaines d'années.

### II.1.2.3. Vers le Trinquet argentin, évolutions lentes

Apparemment, la pelote s'accorde mal de la simplicité. Elle garde ce perpétuel besoin de création inhérent au jeu (Cf. Huizinga) et se moque de l'homogénéisation ou des cadres bien établis. Depuis que la FFPB, organe de régulation, existe, les règles sont même sans cesse modifiées et de nouvelles spécialités se sont mises en place, sans compter celles qui n'ont pas été homologuées par la FFPB ou celles qui ressuscitent du passé, comme le *laxoa*.

Alors nous ne nous étonnons pas de savoir que les trinquets construits en Argentine ne soient pas identiques à ceux de France, les trinquets d'Espagne étant eux-mêmes fort différents. De fait, la tradition de jeu de paume n'existe pas dans ce pays d'Amérique. Aussi, la notion d'ouvert\* qui peut être une cible en France ne fait donc pas partie de la culture du jeu argentin. Sans état d'âme, les trinquetiers n'y ont pas construit de galerie du fond, celle qui fait l'un des intérêts du jeu des "manistes" dans les trinquets du Pays basque de France. En effet, on se souvient qu'une pelote rentrant dans cet ouvert donne, au joueur qui l'y a lancée, 15 à la courte paume et un point au jeu de *blaid* en Pays basque de France.

En Argentine, une pelote qui entre directement (de volée) dans un ouvert est comptée hors limites donc fautive. Si elle bondit d'abord sur le sol, elle a bondi en zone de jeu et elle est bonne. A la pelote basque, on ne parle plus d'ouvert comme faisaient les paumiers mais de *xare* 'filet' par référence au filet placé devant l'ouvert qui protège les spectateurs des coups de balle. Donc en trinquet argentin *xare direct*<sup>1222</sup> est compté faux. Mais entrer dans le *xare* après le bond, coup qui se dit *punpa xare*, fait marquer un point au lanceur.

---

<sup>1222</sup> *Xare direct* désigne le coup qui fait entrer la pelote directement, c'est à dire de volée, dans l'ouverture de la galerie, donc en touchant le filet qui l'amortit, de sorte qu'elle n'est en général plus jouable.

## Conséquences de l'officialisation du trinquet argentin

La Fédération Internationale de Pelote Basque (FIPV), a déclaré trinquet international, le trinquet argentin. C'est donc dans ce type de bâtiment que se déroulent les parties internationales officielles, coupes du monde depuis 1997 et championnats du monde depuis 1952.

Cependant, comme il n'y avait guère de trinquet de ce type en Pays basque de France avant 1975 (excepté à Cambo), les parties internationales se sont jouées dans des trinquets traditionnels<sup>1223</sup> dont l'ouvert du dedans, appelé *xare* du fond, était obturé par une planche. Ainsi le toit de la galerie demeurait, rendant le jeu plus confortable pour les Français, du moins plus proche de leurs habitudes. Les joueurs des autres pays devaient s'adapter à cette particularité. Pour les huitièmes championnats du monde à Biarritz en 1978, le premier trinquet de France sans planche au fond, très proche dans sa conception des trinquets argentins, le Trinquet Sainte Croix de Bayonne rive droite, a pu être utilisé. Il avait été construit en 1975 à la ZUP<sup>1224</sup> en vue de ces championnats. Mais les joueurs ont continué à s'entraîner pour les compétitions internationales dans des trinquets traditionnels du Pays basque de France, en masquant l'ouvert du fond au moyen d'une planche, notamment à Armendaritz, où le trinquet Elhina fut construit en 1976.

Ainsi, malgré les échéances internationales, les trinquets construits ne sont pas de type argentin, pas plus à Baigorri où se construit le trinquet Herriarena, en 1977, qu'à Armendaritz, ni à Mendionde en 1980, Souraïde ou Villefranque, en 1982 .

Mais à Guéthary en 1981, le trinquet communal sera argentin, modulable en trinquet traditionnel. Le trinquet Anderenia de Saint-Jean-de-Luz, construit en 1984 par un ingénieur amoureux de la pelote, devenu trinquetier sur le tard, est lui aussi transformable, grâce à son tambour<sup>1225\*</sup> du fond amovible. Construit en 1986, le trinquet communal d'Arcangues est un autre trinquet bivalent : argentin-traditionnel. Le trinquet municipal de Orègue construit la même année, est également transformable. On n'en attendait pas moins d'une ville proche de Saint-Palais, où s'est développé un projet scolaire autour de la pelote et du *xare* (d'abord écrit *share* ou *sare*) spécialité argentine, jouée dans un trinquet de type argentin<sup>1226</sup>. Le trinquet éducatif bivalent de Hasparren, ville très tôt acquise au jeu argentin du *xare*, naît aussi en 1986.

---

<sup>1223</sup> Nous appellerons traditionnels les trinquets dits modernes à l'époque, les trinquets construits pour le jeu de *blaid*.

<sup>1224</sup> Zone Urbaine Prioritaire, quartier situé à Bayonne, au-dessus du quartier de la gare SNCF, quartier Saint Esprit, ancienne ville rattachée à Bayonne au XIX<sup>ème</sup> siècle.

<sup>1225</sup> Le tambour du trinquet basque est le toit de la galerie qui résonne comme un tambour et par extension la galerie entière.

<sup>1226</sup> Cf *Pilota* N°31, 6<sup>e</sup> année, mars avril 1975, p.6 : " en suivant le « sare » ". L'orthographe a longtemps hésité avant d'adopter la graphie officielle : *xare*.

Le trinquet de Paris, à la pointe du progrès, construit en 1988, sera bien entendu modulable et, de plus, à parois de verre. Saint Pée et Pessac Akitania suivront ce modèle à paroi de verre et bivalent la même année, et le trinquet de Grasse, bâti en 1989 aussi. Le Moderne de Bayonne, rénové en 1997 pour être la référence, est bien sûr bivalent, et à trois parois de verre.

Les trinquets édifiés à partir de 1988 seront en grande majorité transformables en trinquet argentin, comme celui de Biarritz Aguiléra en 1991, de Bussunaritz en 1994, suivant en cela la demande du Président de la FFPB, Maurice Abeberry d'abord, puis Dominique Boutineau, mais celui de Bardos, élevé en 1989 sera traditionnel, comme quelques autres. Nous voyons encore une fois la difficulté pour adopter une nouveauté et la grande diversité qui règne au niveau de l'installation sportive, comme dans les règles et le matériel de jeu.

Parlons du jeu lui-même. La technique et la tactique sont forcément différentes selon qu'on joue dans un trinquet traditionnel ou dans un trinquet argentin, principalement sur deux domaines. Premièrement, là où on cherchait à faire entrer une pelote dans un trou, pour gagner un point, on trouve un mur qui renvoie la pelote et le point n'est pas fini. La pelote qui tombe de la planche latérale peut bondir sur le mur du fond et peut être saisie par le joueur adverse. Il faut voir, à l'inverse, le regard étonné puis dépité des joueurs qui ont l'habitude d'avoir un mur au fond lorsque la pelote sort de la planche pour aller se nicher dans l'ouvert ou *xare* du fond et donner le point à leur adversaire. Cf. photo ci-après, prise depuis la galerie dans laquelle la pelote vient d'entrer, alors que le joueur s'attendait à la frapper à sa sortie du toit visible sur la gauche.

La logique interne du jeu n'est plus la même, d'autant que, deuxièmement, là où viser l'ouvert donnait un point en Pays basque de France, il faudra maintenant que la pelote bondisse d'abord au sol. On passe d'un point gagnant en France à un point perdu en règle internationale. Il faut comprendre que les joueurs du Pays basque de France sont désavantagés par les règles internationales. De plus, les spécialités internationales ont peu à peu évolué et, si le "rebot" était présent lors de la première édition des championnats du monde à Saint-Sébastien en 1952, comme d'autres spécialités de place libre, il en a disparu, ainsi que toutes les spécialités de plein air, après les III<sup>e</sup> championnats de 1958. Il faut mesurer la perte de sens par rapport au jeu traditionnel du Pays basque de France et voir les conséquences sur l'identité de la pelote basque.



Fig. 40. Joueur Elite Pro à Saint-Jean-Pied-de-Port © E. Mourguy

Nous pouvons d'ores et déjà poser la question de l'identité de la pelote dite basque, dans la mesure où elle s'éloigne de la pelote née et pratiquée en Pays basque. Comme nous l'avons vu, le jeu de plein air a eu longtemps la préférence du côté nord des Pyrénées, "rebot," puis *blaid*. Déjà à partir de 1888, les joueurs de France avaient fini par adopter un jeu plus proche du jeu espagnol, du fait des rencontres internationales, mais sans changer leur aire de jeu préférée, sans ajouter le fameux mur à gauche du *frontis*.

Puis le trinquet est devenu aussi important que la place libre, sachant que le bâtiment garde des caractéristiques de la courte paume, sachant que les jeux pratiqués considèrent les ouverts comme des cibles, dans un esprit proche de la courte paume. C'est le jeu de trinquet à main nue avec les meilleurs, bientôt appelés Professionnels ou Indépendants puis Elite Pro, qui a mobilisé les spectateurs et surtout les parieurs. Au début du XXe siècle, il est devenu, après le "rebot" et le *blaid* en place libre du XIXe siècle, le jeu à la mode en Pays basque de France et depuis, il tient ce statut, avec des périodes plus ou moins fastes, selon la valeur des joueurs.

Mais c'est le jeu espagnol et le trinquet argentin qui se conjuguent à l'international. Et ce choix conduit en France à multiplier les spécialités. En effet, il faut participer aux championnats du monde et si possible y briller, mais il ne faut pas abandonner les traditions qui sont aussi des préférences, des us, une part d'identité, d'après ce que nous avons pu voir de l'impact du jeu dans la société rurale du XIXe siècle et ce que nous étudierons dans la troisième partie.

Ici comme en place libre, les joueurs basques de France veulent bien se mesurer aux autres nations mais entendent garder leur aire et leur manière de jouer. Du reste, certains tournois privés de *paleta* pelote de gomme argentine se jouent en Pays basque de France avec les ouverts pour cible. Ayant adopté la pelote et l'instrument argentins, on joue dans une aire française avec les règles françaises, comme au XIXe siècle. Et c'est pourquoi M. Abeberry demandait en 1975 " que les tournois de paleta cuir\* ou de pala " avec la pelote dite baline " se déroulent selon les règles internationales, essentiellement filet direct faux, ce qui crée les automatismes indispensables<sup>1227</sup> ".

Nous voyons apparaître là l'une des difficultés rencontrées par la FFPB. Les normes internationales impliquent des constructions et des évolutions de jeu, l'arrivée de disciplines nouvelles qu'il faut assumer. La Fédération est en effet occupée ou encombrée par l'organisation de tous ces types de championnats et, si la question de l'abandon des spécialités traditionnelles à la seule Ligue du Pays basque a pu être posée, elle a été " résolue " aux Assises de la Pelote en 2013. La FFPB conserve l'organisation des championnats de toutes les spécialités, traditionnelles comme internationales. Mais quelles sont ces spécialités internationales ou nationales jouées en trinquet ?

## **Spécialités de trinquet depuis 1897**

Les anciennes spécialités demeurent, jouées dans les trinquets traditionnels. Le *pasaka* perdure mais à la marge, dans les trinquets traditionnels et dans quelques trinquets transformables, comme ceux de Hasparren, de Saint-Pée, d'Ascain ou d'Anderenia à Saint-Jean-de-Luz, après avoir longtemps été pratiqué au Maitena de Saint-Jean-de-Luz par de grands joueurs du XXe siècle. C'est le seul jeu direct pratiqué en trinquet. Tous les autres sont des jeux de *blaid*, mais le terme a disparu et chaque spécialité est désormais uniquement désignée par son nom propre.

Le *blaid* domine, d'abord avec la main nue, dans les trinquets traditionnels (avec galerie basse au fond). C'est la spécialité découverte puis chérie depuis les dernières années du XIXe siècle jusqu'à nos jours. Les parieurs s'y retrouvent pour voir jouer les meilleurs. Au XXe siècle, les Dongaitz, Arcé, Léonis, Arrayet, Harambillet, Aguer, Haran, s'y distinguent d'abord, dans des parties de défi, suivis d'une foule d'autres indépendants, médaillés auparavant dans les championnats de France et du

---

<sup>1227</sup> Cf. *Pilota* N°35-36, 6<sup>e</sup> année, novembre décembre 1975, p. 2.

monde. En parallèle des parties organisées par les trinquetiers, existe un championnat de France des professionnels appelés aussi indépendants.

A la fin du XXe siècle et au XXIe siècle, des associations, des clubs, des comités de fête prennent le relais pour organiser des parties ou des mini tournois avec les meilleurs. La popularité de cette spécialité a subi des variations, souvent dues à une baisse de niveau chez les joueurs<sup>1228</sup> ou à une certaine lassitude du public de voir toujours les mêmes têtes d'affiche dont les performances trop connues ne poussaient pas aux paris<sup>1229</sup>. Avec l'arrivée du Président Lilou Echeverria de très jeunes joueurs brillants ont intégré la catégorie professionnelle, comme Baptiste Ducassou, Peio Larralde, Bixintxo Bilbao et Peio Guichandut, redonnant de l'intérêt aux parties et aux enjeux<sup>1230</sup>. Par ailleurs ce sont les villes qui ont acheté les parties du championnat de France, tandis que la finale était gérée par la FFPB avec un repas sous chapiteaux à l'issue de la partie placée le dimanche matin, de manière insolite. Il s'en est suivi un regain d'intérêt et un retour du public dans les trinquets. Il est à remarquer que tous les championnats se déroulent en trinquet traditionnel et que les joueurs bénéficient d'une courte préparation en trinquet argentin pour les championnats du monde.

Mais les spécialités du trinquet argentin se développent aussi. La *palette*<sup>1231</sup>, venue d'Argentine, à partir de 1897, a son public et ses adeptes. Rappelons que la *palette* nommée aujourd'hui *paleta* pelote de cuir, a pu se jouer au début dans des trinquets traditionnels, faute d'installation adéquate. C'est peu à peu que des normes se sont imposées, au fur et à mesure de la "sportification, sportivisation" ou normalisation de la pelote basque, comme sport international.

Plus tard le *xare* ou raquette argentine<sup>1232</sup> s'introduit grâce à la présentation faite par les responsables de la ligue du Pays basque auprès des clubs et avec l'appui de quelques stages et déplacements en Argentine. Depuis, cet instrument est fabriqué par plusieurs artisans français. Les joueurs français actuels sont très forts et ils ont obtenu la médaille d'or plusieurs fois, à partir de 1982, alors que les Argentins tenaient la première place au XXe siècle jusqu'en 1978, d'abord devant l'Uruguay, puis devant la France avec Adrien Camino et son partenaire en 1978. Ce jeu a bénéficié d'une certaine aura, à la faveur des succès français et nous nous rappelons avoir vu des trinquets bondés, dans les années 1990, notamment celui de Saint Pée sur Nivelle, à l'occasion des finales du

---

<sup>1228</sup> Nous omettons ici une affaire de politique intérieure, un conflit qui a opposé les joueurs de main nue dits indépendants à la FFPB dans les années 2000, à propos de la classification de ces joueurs notamment. Des joueurs ont quitté la FFPB. Cette rupture a nui dans une certaine mesure à la spécialité. Après des négociations menées avec l'institution de tutelle, les joueurs sont revenus pour un championnat Elite Pro en 2007.

<sup>1229</sup> Par exemple, le joueur cubain Waltary Agusti a déplacé un gros public à ses débuts, puis ses performances, ses titres de champion accumulés, son écrasante supériorité ont ému l'intérêt ou la curiosité.

<sup>1230</sup> Nous

<sup>1231</sup> Cette spécialité porte aujourd'hui le nom de paleta pelote de cuir.

<sup>1232</sup> Nous évoquerons les instruments de jeu et leur fabrication dans le dernier chapitre de cet ouvrage.

championnat de France qui ont très souvent opposé le club Luzean de Saint-Jean-de-Luz, à la Noizbait de Hasparren. Mais le public s'est raréfié depuis.

Le *xare* semble disparaître des compétitions internationales depuis la coupe du monde en trinquet d'octobre 2015 à Guadalajara au Mexique, faute d'un nombre suffisant de pays participants. La pelote utilisée pour ces deux spécialités est recouverte de cuir, elle ressemble donc à la pelote basque du XIXe siècle. C'est ce qu'on nomme la pelote dure, dans le milieu des *pilotaris*.

Bientôt les pelotes de pure gomme s'imposent, gomme pleine comme en Espagne, gomme creuse ou *balin*\* comme en Argentine. La gomme pleine ne se joue plus en compétition internationale mais c'est une spécialité largement pratiquée en trinquet traditionnel dans tout le Pays basque ou les autres ligues, bien que la pelote argentine, plus technique, gagne peu à peu du terrain. Les joueurs utilisent une *pala* pour envoyer la balle de gomme pleine. Cet instrument est fabriqué en France comme en Espagne. Les *balin*, quant à elles, étant fabriquées en Argentine, les clubs et les trinquetiers se fournissent là-bas, souvent avec l'aide de champions qui vont y jouer des tournois ou des compétitions internationales. Les joueurs de la Délégation argentine livrent aussi des pelotes à leurs homologues français lors des compétitions internationales. C'est un commerce avantageux et bienvenu pour eux. L'instrument utilisé pour ce jeu ou *paletton*\* fut aussi d'abord fabriqué en Argentine. Mais des artisans français se sont emparés de la question et ont réussi à obtenir des instruments convenables. Néanmoins certains joueurs ne jurent que par le *Vasquito* (marque du paletton argentin). Il va de soi que les Argentins sont les grands maîtres du jeu de *balin* et y accumulent les médailles d'or, en trinquet international donc argentin.

Y a-t-il une époque de l'année pour les jeux de trinquet ? Les saisons sont toutes concernées par la pratique loisir en trinquet. Des championnats de gomme pleine et du *xare* l'hiver à ceux de gomme creuse au printemps, il est aussi utilisé officiellement à ces périodes. Quant à la main nue elle se pratique toute l'année, soit en championnat, soit en tournois de professionnels, sans parler des traditionnels lundis du trinquet Garat à Saint-Jean-Pied-de-Port ou des entraînements organisés par les clubs au moins pendant l'année scolaire.

Les Ligues et la Fédération répartissent sur l'année leurs dates de championnat, entre championnat appelé d'hiver, joué dans les lieux couverts, trinquets ou frontons murs à gauche et championnat d'été, joué en fronton place libre. La planification tient compte des joueurs qui pratiquent plusieurs spécialités d'hiver utilisant des instruments et les chevauchements de calendrier entre spécialités sont évités autant que possible. Ceci amène à une utilisation du trinquet depuis octobre ou fin septembre jusqu'à fin juin, tantôt dans la configuration traditionnelle et tantôt dans la configuration

argentine. En conséquence, il y a aujourd'hui des habitudes. Les mêmes spécialités se retrouvent sur les mêmes mois d'une année à l'autre, par commodité d'organisation.

En bref, le trinquet jouit d'une grande popularité. Espace couvert, à l'abri des intempéries, éclairé, il est un espace temps très apprécié des joueurs autant que des spectateurs. De très nombreuses spécialités peuvent s'y jouer, en loisir comme en compétition officielle et dans les tournois privés. Les spécialités internationales n'ont pas toutes le même succès, mais la pelote argentine et son *paletón* ont séduit les Français, bien que la *pala* et la pelote de gomme espagnole restent très utilisés tandis que la main nue se pratique aujourd'hui presque exclusivement en Pays basque. Le trinquet version argentine a donc gagné sa place au fil des ans, sans que le trinquet traditionnel perde la sienne, tout cela auprès des joueurs et des spectateurs.

### **Aspect architectural : évolution depuis 1890**

Observons les bâtiments eux-mêmes. Dans un premier temps, les vieux jeux de paume (Licou de Bayonne, Gaskoïna et Frachou de Hasparren, trinquet Dongaitz du bourg à Urrugne) ont été aménagés par suppression de la galerie basse de la grille. En Pays basque de France, leurs murs étaient blancs comme en Espagne et non noirs comme ailleurs en France.

Puis les trinquets modernes ont vu le jour à partir de 1890. Rappelons qu'ils comptaient deux galeries basses, dont les toits sont des éléments du jeu, et non trois comme dans les jeux de paume. Leurs murs étaient encore blancs. Deux étages de galeries hautes pour les spectateurs permettaient d'accueillir un public assez nombreux, par rapport aux jeux de paume français. Ces galeries hautes couraient sur les deux murs latéraux et au fond, où une galerie était réservée aux parieurs. Le trinquet de Saint-Palais (de 1892), le Gélou de Saint-Jean-de-Luz (de 1896), le Pleka de Sare en 1898 et le Larroudé d'Anglet en 1899, ouvrirent la voie.

Au début du XXe siècle, une vague de constructions montre l'essor du jeu de trinquet. Le Moderne de Bayonne (de 1913), le Saint Martin de Biarritz (de 1928), le Berria de Hasparren (de 1928), le Maitena de Saint-Jean-de-Luz (de 1934), le Garat de Saint-Jean-Pied-de-Port (de 1937), le Mendionde d'Amotz (de 1945), le trinquet d'Ascain (de 1959), plus tardif, et les plus récents trinquets Balaki d'Ixassou (de 1961) et Emak hor, d'Arcangues (de 1986), sont bâtis sur ce même modèle. Des balustrades aux pieds en bois ouvragé, de belles bâtisses, des constructions cossues (Moderne, S<sup>t</sup> Martin, Berria) continuaient souvent d'afficher le caractère noble, national ou fondamental du jeu de pelote, tandis que les vieux jeux désaffectés disparaissaient à Mauléon, Hasparren, Saint-Jean-de-Luz (Sarazola), Saint-Palais (Urchoua ou Arroquy), Sare, Urt, Biarritz (Tilleuls), Saint-Jean-Pied-de-Port

(Gilbertenia). Les propriétaires des nouveaux jeux organisaient des défis pour assurer la réussite financière de leur affaire. Tels lieux devenaient à la mode, accueillait les meilleurs joueurs. Par exemple, le championnat des Indépendants professionnels dans les années 1970 se déroulait dans les trinquets Moderne de Bayonne, Saint Martin de Biarritz, Maitena de Saint-Jean-de-Luz, Ramuntcho d'Ascain, Ignacio de Béhobie, Berria de Hasparren et Balaki<sup>1233</sup> de Itxassou. Comme nous le verrons à la fin de ce chapitre, le Mendionde accueillit aussi les meilleurs joueurs jusqu'en 1980.

Aujourd'hui, certains de ces lieux ont disparu du monde de la compétition. Il faudrait les rénover, les mettre aux normes de sécurité notamment. Comme autrefois les vieux jeux de paume avaient disparu, face aux nouvelles constructions, dans les mêmes villes, de nouvelles installations modernes ont pris la place de ces grandes bâtisses d'un autre temps.

D'autres trinquets, moins vastes, étaient aussi bâtis jusque dans les années 1960, le Tiki de Ciboure en 1931, le trinet du Golf en 1932 à Biarritz, le Bordatcho à Saint-Jean-de-Luz en 1933, le trinet de La Négresse à Biarritz en 1934, celui de l'Aviron Bayonnais en 1935, des Aldudes en 1945 et bien d'autres encore y compris en Béarn (Oloron Puyaubran, puis Béarn Aragon en 1930, Pau en 1934 et Moncayolle en 1958) dans les Landes (les Charmilles de Dax en 1935) et en Gironde (Maitena de Bordeaux en 1936). La plupart de ces lieux de jeu vivent encore, comme ils ont toujours vécu, des heures louées aux joueurs de loisir, de leurs bars voire de leurs restaurants, mais la plupart ont été rénovés. Beaucoup sont privés et n'ont pas connu la gloire des parties officielles ou les défis des professionnels.

Bientôt les mairies allaient être sollicitées pour bâtir ou rénover des trinquets, voire racheter des bâtiments pour les rénover. Après des discussions houleuses et un vote sans unanimité (7 pour, 4 contre), la commune d'Armendaritz engageait des travaux et un trinet municipal voyait le jour en octobre 1976. Un seul côté, le droit, est équipé de galeries hautes pour les spectateurs. Baigorry en 1977, Villefranque, Souraïde en 1982, suivront l'exemple. Le XXe siècle fut l'ère des bâtisseurs pour la pelote avec plus de soixante constructions en Pays basque, au moins treize en Béarn, neuf dans les Landes, quatre en Midi Pyrénées, deux à Paris, une à Plan de Grasse, une à Saint Pierre (Terre Neuve). L'élan ne s'est bien sûr pas arrêté, on construit encore au XXIe siècle, souvent des complexes de pelote, des installations inscrites dans la modernité. Mais ce ne fut pas simple en raison des règles internationales.

A Montevideo en 1974, les discussions portent en effet sur la nécessité d'avoir des trinquets argentins pour les compétitions internationales mais les Français, représentés par le Président Abeberry, ne veulent pas abandonner leur jeu traditionnel. La solution est trouvée par un architecte, M.

---

<sup>1233</sup> Construit en 1961.

Desprunaux, qui conçoit le premier tambour du fond amovible. M. Farbos, M. Minondo et M. Desprunaux se mettent à l'œuvre. Ainsi naît donc le trinquet La Pouillique à Mazerolles, près de Mont de Marsan<sup>1234</sup>, en 1975. Il a suscité d'autres études et d'autres procédés ont été utilisés par la suite. Les premiers trinquets de type argentin, n'arboraient qu'une seule galerie haute, à gauche, à Sainte Croix en 1875 ou à Orègue en 1986.

Depuis 1980, les trinquets construits sont généralement transformables en trinquet argentin. Le trinquet éducatif de Hasparren est construit en 1986, sans galerie, mais avec une vitre au fond, où les spectateurs qui se trouvent dans la salle du siège du club local, la Noizbait, peuvent suivre la partie. C'est en effet au club que la Mairie a confié la gestion de l'établissement. A Plan-de-Grasse, le seul trinquet de la Ligue Provence-Alpes Côte d'Azur a été bâti en 1989, avec paroi de verre à droite et au fond (cf. photo ci-après). La galerie du fond y est amovible.

La quasi totalité des trinquets construits depuis 1990 comporte une galerie basse du fond escamotable à partir de divers procédés, de roulements ou de pièces détachables déplacées à l'aide d'un engin mécanique. La galerie coulisse sur le côté ou vers l'arrière selon les cas. Ainsi le trinquet est utilisable pour tous les jeux. Un tel trinquet privé voit le jour à Saint-Jean-de-Luz en 1984. Les autres sont financés par les communes qui demandent des aides aux collectivités territoriales et à l'Etat, comme Saint Martin d'Arrosa (2006), Urrugne (2007), Kiroleta Ustaritz (2009), et Hendaye (2012). Par ailleurs certains vieux trinquets sont rénovés par les communes qui les ont rachetés. C'est le cas à Saint-Palais et à Mauléon en 2007 et à Ascain en 2010. A Saint-Palais et Ascain le vieux trinquet est maintenant bivalent mais pas à Mauléon, où il est resté traditionnel. Un cas très particulier est à signaler à Peyrehorade où des copains se sont associés pour acheter et remettre en état un vieux trinquet qui n'était plus utilisé. Le trinquet Recalde a donc été rouvert en 2012.

D'autres villes réforment leur fronton mur à gauche en trinquet transformable, comme nous l'avons déjà signalé (Anglet Haitz Pean en 2001, Garindein en 2006 et Irissarry en 2014). Des villes importantes se dotent de complexes comprenant un trinquet transformable, comme nous l'avons déjà exposé.

---

<sup>1234</sup> Véritable réplique du trinquet de Montevideo, ce trinquet a été rénové en 2008.



Fig. 41. Photo du trinquet de Plan-de-Grasse. © E. Mourguy.

André Dufau, responsable des équipements sportifs à la FFPB depuis 1980, explique en 1996 qu'il a travaillé avec des architectes à la normalisation des installations<sup>1235</sup>. Les plans et leurs notices techniques ont été publiés dans le *Moniteur des Travaux Publics*. Sont concernées les dimensions des bâtiments mais aussi les techniques du bâtiment. Le passage du mur de pierres de taille (Cf. photo du trinquet de Saint-Palais, Fig. 38) au béton banché en fait partie, mais les peintures ont aussi fait l'objet d'études pour éviter l'humidité et les problèmes de condensation. Ces derniers obligent régulièrement à reporter des parties l'hiver ou à changer le lieu de la rencontre au dernier moment, encore de nos jours. Le vert soutenu a été choisi pour permettre une bonne prise de vue des caméras de télévision, la

<sup>1235</sup> Cf. *Pilota* N°124, 3<sup>e</sup> trimestre 1996, p.35.

pelote blanche se distinguant bien sur le fond vert foncé. L'éclairage est également à définir pour ne pas éblouir les joueurs tout en éclairant toute l'aire de jeu.

Parmi les trinquets bivalents, construits après la parution des fiches techniques et des normes, depuis 1981, la couleur verte ne s'impose pas. Cependant, Arcangues a repeint en vert son trinquet en 2016. Les trinquets construits à partir de 1990 sont de couleur verte, comme les frontons mur à gauche. Les trinquets qui sont repeints, comme Arcangues récemment, ne gardent pas forcément leur couleur blanche d'origine.

Nous voulons signaler que les constructions de trinquets ont parfois pris des allures plurielles comme à Pessac, où " La Cancha"<sup>1236</sup> ne comporte pas moins de cinq trinquets, dont quatre traditionnels, ailleurs on se contente de deux trinquets, comme à Oloron. En effet, au grand trinquet de compétition, on adjoint des trinquets éducatifs qui permettent les entraînements de club, même aux heures où les abonnés louent le trinquet principal. A Haitz Pean, depuis que le fronton mur à gauche a été transformé en trinquet, il y a aussi deux trinquets, l'un étant traditionnel.

Une autre innovation que nous avons juste signalée plus haut, va faire peu à peu des émules. Au trinquet Anderenia de Saint-Jean-de-Luz, construit en 1984, une grande partie du mur de droite a été remplacée par une paroi vitrée. Les spectateurs, assis sur des gradins en escalier, peuvent suivre les évolutions des pelotaris, bien au chaud derrière cette vitre, première étape pour augmenter le confort des spectateurs et la capacité d'accueil du trinquet, nécessaire à l'exploitation financière, à la rentabilité du jeu couvert. En 1986, la construction du trinquet d'Arcangues ménage une petite ouverture vitrée au fond pour les clients du restaurant mais garde les galeries hautes traditionnelles à droite et à gauche, comme dans les beaux trinquets des années 1920 à 1960.

Mais Paris inaugurerait en 1988, le premier trinquet français<sup>1237</sup> à paroi de verre pour remplacer entièrement le mur de droite. Derrière ce mur de verre, les spectateurs s'installent sur de nombreux gradins comme dans un amphithéâtre. Il adoptera aussi la couleur vert foncé pour la commodité des prises de vue. Cet exemple fut suivi par Saint-Pée-sur-Nivelle en 1988<sup>1238</sup>, avec une construction pour accueillir les championnats du monde et par Pessac, en Gironde, la même année. A Plan de Grasse, en 1989, la paroi de verre est adoptée sans amphithéâtre pour les spectateurs toutefois. Selon les moyens des communes ou des constructeurs, on trouve donc des gradins derrière la paroi de verre à droite (Saint-Pée), ou au fond (Pessac), ou seulement de la place pour un rang de spectateurs Plan de Grasse).

---

<sup>1236</sup> Nom de l'établissement qui comporte des trinquets et un restaurant.

<sup>1237</sup> Le premier trinquet à paroi de verre fut bâti au Mexique pour les championnats du Monde de 1982. Cf. *Pilota* N°124, p. 35.

<sup>1238</sup> Le trinquet de Plan-de-Grasse, inauguré en 1889 a bien une paroi de verre et non un mur à droite, mais il n'y a pas de gradins pour les spectateurs. Cf. Photo de ce trinquet, qui illustre le paragraphe précédent.

Le trinquet Moderne de Bayonne, quant à lui, fut entièrement rénové en 1997<sup>1239</sup> pour être équipé de trois murs de verre et la presse le qualifia de “ bocal ”, ce qui correspond à l’impression qu’il produit, dès l’entrée dans ce lieu de verre. La capacité d’accueil des spectateurs est ici maximale mais il faut admettre que les spectateurs des gradins de gauche ne peuvent voir le jeu au pied de la galerie basse de gauche, or les “ manistes ” font une grande partie de leur jeu contre cette galerie où se trouvent la plupart des filets ou *xare*, leur cible préférée. La ville de Pau construisit pour les championnats du monde de 2010, un magnifique complexe qui comprend un trinquet à paroi de verre. Mont a suivi en 2012, puis Dax en 2014 (en photo plus haut).

Aujourd’hui, de nombreux trinquets possèdent une partie au moins de mur, en verre. C’est le cas, outre ceux que nous avons cités, de Biarritz Aguiléra au fond (1993), de Billère, d’Urt, de Saint Martin d’Arrosa, d’Ustaritz Kiroleta, d’Urrugne, de Hendaye, du Guynemer d’ Oloron en Béarn à droite et au fond (2007), et de bien d’autres, ainsi que des frontons murs à gauche transformés en trinquets comme Haitz Pean à Anglet (2001), Garindein (près de Mauléon) (2006) et Irissarry (2014) et enfin de tous les trinquets inclus dans un complexe, comme à Ondres Larrendart.

Selon les apports financiers, les nouveaux trinquets à paroi de verre, ont des capacités plus ou moins importantes pour les spectateurs. Cela va d’un rang de spectateurs comme à Plan de Grasse, à plus de 10 rangs au trinquet Moderne de Bayonne, en passant par toutes les possibilités. Certains trinquets récents, pour des raisons financières toujours, n’ont pas de paroi de verre à droite, mais une ou deux galeries hautes traditionnelles (Urt) voire aucune galerie haute latérale, dans le cas d’un trinquet éducatif (Biarritz Aguiléra, Hasparren), mais très souvent l’arrière comporte une paroi de verre où les spectateurs peuvent s’installer dans une pièce/bar (Urt, Hasparren) ou encore assis sur plusieurs rangs comme dans un amphithéâtre (Biarritz Aguiléra, Pessac).

Dans les trinquets construits depuis 1988, les revêtements des murs et des sols deviennent plus lisses, répondent mieux et le jeu s’en trouve modifié. Les joueurs sont en demande de tels revêtements et de pelotes vives. Le jeu s’accélère mais parfois les échanges ne durent guère car la pelote échappe à la main, à l’instrument, car il est difficile d’anticiper soit faute de bien percevoir le mouvement de la pelote soit faute de rapidité de déplacement du joueur. Quand la pelote fuse, quand la pelote s’écrase au sol, elle est à eu près irrattrapable. Le spectateur n’est pas content de payer cher pour une partie de trois quarts d’heure ou moins.

Concilier les attentes des uns et des autres est l’un des enjeux pour l’avenir de la pelote. Un grand mouvement se fait sentir au niveau des dirigeants FFPB et de certains organisateurs. La réflexion porte sur une nouvelle définition des pelotes, un nouveau règlement qui impose des pelotes

---

<sup>1239</sup> Ce fut à l’occasion de la Coupe du Monde en trinquet de 1997. Il fut inauguré le 11 août 1997.

moins vives. Mais il faut savoir comment définir la vivacité des pelotes. Faudra-t-il inventer une machine qui mesure le rebond de la pelote sur un sol particulier après l'avoir fait tomber d'une hauteur très élevée pour obtenir un résultat significatif ? Comment alors résoudre la question du revêtement du sol et des murs et, au-delà, de leur répondant ?

En bref, les trinquets ont su évoluer, en utilisant les styles architecturaux de leurs temps, les matériaux de leurs temps, tout en cherchant à toujours agrandir leur capacité d'accueil, pour les parties payantes et, talonnés par les instances fédérales, les clubs et les municipalités ont fini par construire des trinquets qui permettent de respecter les normes internationales, tout en conservant la possibilité du jeu traditionnel avec galerie au fond. Est venu enfin le temps des grands ensembles, comprenant plusieurs trinquets ou un trinquet et d'autres aires de jeu (mur à gauche, place libre), en total respect des règles précitées et des couleurs préconisées par la FFPB. Mais les nouveaux revêtements du sol et des murs posent à nouveau le problème de la vivacité des pelotes, autrefois dû en grande partie à la quantité d'élastique utilisé pour leurs noyaux.

## **Exploitation des trinquets**

L'évolution est donc très nette, tant dans les lieux que dans leur destination ou dans leur exploitation. Le passage du privé au public induit une gestion différente. La nécessité, autant que la volonté d'animation des lieux, n'est plus la même. L'aide publique se traduit pas un désengagement : la dynamique mollit. Est-ce la pelote qui n'intéresse plus ? Les joueurs sont-ils de moindre valeur ? La société a-t-elle changé de goût ? Faut-il incriminer les sports télévisés ?

Les municipalités confient de plus en plus la gestion du trinquet à un club de pelote ou à un gérant. Elles ont même compris qu'il est préférable de prévoir un bar, voire un restaurant pour inciter des personnes à prendre la gérance de l'établissement.

Ainsi la Mairie de Villefranque a-t-elle fait des travaux en 2013 pour aménager une salle de restaurant attenante au trinquet. A Oloron Sainte Marie, la mairie a également confié la gestion du trinquet restaurant à un gérant. Les édiles en reviennent au temps des paumiers ; jeu ou sport mais aussi cabaret, restaurant, auberge. Il y a des couples qui fonctionnent bien. Celui-là a fait ses preuves et les trinquetiers qui gèrent leurs établissements pour en vivre l'ont bien compris. Nous pouvons citer Anderenia et le Bordatcho à Saint-Jean-de-Luz, le trinquet Emak Hor d'Arcangues. Parfois, c'est juste un bar qui accompagne le trinquet municipal comme à Guéthary ou à Saint Pée sur Nivelle. Les trinquets municipaux sans bar ni restaurant, utilisés par les clubs et des particuliers qui louent l'aire de jeu pour s'amuser, sont moins conviviaux et moins rentables. C'est le trinquetier qui donne âme au trinquet. A ce titre, le trinquet de La Cavalerie à Paris est un exemple. Trinquet argentin situé au

dernier étage d'un immeuble du XV<sup>e</sup> arrondissement, il accueille avec une convivialité sans égale, tous les joueurs "loisir", qui sont assurés de trouver là des partenaires pour une partie à tout moment. L'atmosphère en fait un lieu très apprécié et très fréquenté.

Si les parties de défi n'ont plus trop cours, au XXI<sup>e</sup> siècle, elles ont été remplacées par des tournois d'amateurs de *pala*, de tournois-spectacles où l'on fait jouer les "manistes" professionnels et les meilleurs amateurs. Les villes organisent aussi parfois un tournoi pour leurs employés.

Le succès du trinquet c'est le succès du restaurant, la bonne atmosphère du bar, l'accueil pour jouer mais aussi les belles parties qu'on peut y admirer. La qualité des joueurs ainsi que l'équilibre entre les équipes sont la clef du succès. Nous pouvons constater que la pelote fait aujourd'hui vibrer les cœurs comme autrefois, pour peu que le trinquetier soit compétent.

Il peut y avoir quelques années un peu creuses parce que le public est lassé de voir les mêmes *pilotaris*. Puis des jeunes viennent à nouveau grossir les rangs des meilleurs et ravivent l'intérêt. Un noyau d'amateurs fidèles, dont c'est la grande sortie et la plus belle distraction de la semaine, se retrouvent tous les lundis à Saint-Jean-Pied-de-Port, dans une sorte de cérémonial, de culte ou de rite. Certains parient, d'autres pas mais se retrouvent pour une après-midi entre copains. Le jeu de *mus* et un bon repas peuvent compléter la sortie. Il semble s'agir d'un phénomène culturel qui perdure depuis plus d'un demi-siècle<sup>1240</sup>.

A propos de l'atmosphère des trinquets, de leur exploitation, il n'y a pas de rupture avec l'histoire des jeux de paume, si ce n'est dans l'honnêteté des trinquetiers. Se rafraîchir, se restaurer, jouer aux cartes, faire sa partie tant qu'on en est capable, voir jouer les meilleurs, éventuellement en pariant pour garder une forme de participation au spectacle et, pour beaucoup, retrouver l'atmosphère qu'on a aimée depuis la jeunesse, cela fonctionne fondamentalement à l'identique, depuis des centaines d'années.

## Etat des lieux

S'il est difficile d'inventorier les places libres en France, tant elles sont nombreuses, privées ou publiques, il est envisageable de compter les trinquets en 2015. Il y en a officiellement 58 en Pays basque<sup>1241</sup> (mais nous en comptons plus de 80), 24 en Béarn, soit plus que de places libres, 14 dans les Landes, 13 en Côte d'Argent (en comptant chacun des cinq trinquets construits en fait dans un même

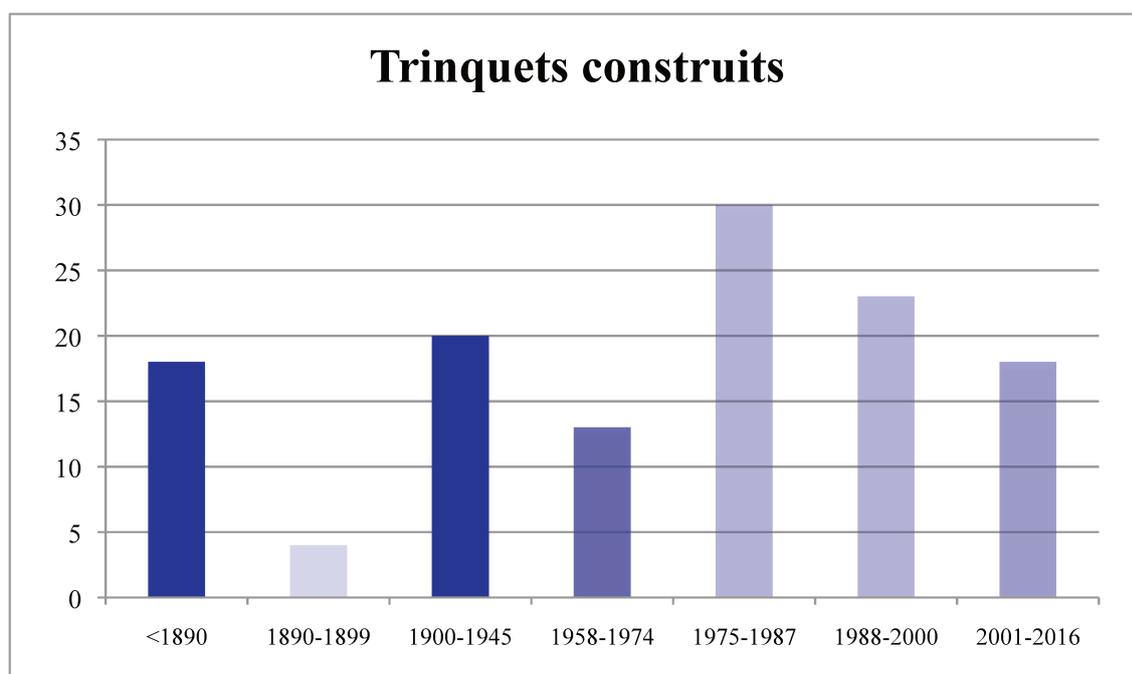
---

<sup>1240</sup> Le trinquet fut construit en 1937.

<sup>1241</sup> Cf. Document officiel de l'AG FFPB 2016. Seuls sont répertoriés les trinquets homologués, c'est à dire ceux qui peuvent accueillir des parties officielles de championnats. Cf. annexe 12, fichier 12.19., la liste des trinquets homologués FFPB, dont la date de mise à jour n'est pas certifiée.

bâtiment à Pessac)<sup>1242</sup>, 4 en Ile de France, 4 en Midi Pyrénées, un à St Pierre et Miquelon, un à La Réunion, interdit pour cause de désaccord entre le constructeur et la Sécurité, un en PACA, soit un total d'environ 140 trinquets pour la France. En Argentine, il existerait actuellement 250 trinquets à Buenos Ayres, selon le Président FIPV dans son discours à l'AG 2016 de la FFPB. C'est dire si la greffe a bien pris. Notons que le trinquet de l'Euskal Etxe de Buenos Ayres, a 28,5 m de large, et que les autres trinquets argentins suivent ce modèle.

L'histoire des trinquets passe aussi par l'évolution du nombre de constructions suivant les années. Nous avons établi un graphique indiquant, selon certaines tranches d'années, le nombre de trinquets construits en France.



Graphique n°9. Nombre de trinquets construits selon les périodes portées en abscisse.

Les tranches ne sont pas de taille identiques car elles correspondent à des étapes différentes dans la construction, selon ce que nous avons déjà évoqué dans ce paragraphe. Ainsi en 9 ans de 1890 à 1899, il y eut 4 constructions de trinquets modernes. Puis, à partir de 1910, en fait et jusqu'en 1945, nous comptons 20 constructions en 36 ans, pour la plupart, de très belle facture. A ce moment, le nombre de trinquets existant depuis le XVIe siècle et jusqu'en 1890 a doublé, dans un demi-siècle marqué pourtant par deux guerres majeures.

<sup>1242</sup> Signalons aussi que deux trinquets ont disparu dans les années 2010.

Sur le graphique, plus la colonne est foncée, plus grand est le nombre d'années auquel correspond la colonne. De 1958 à 1974, naissent 13 trinquets de taille plus modeste. Entre 1975 et 1987, sur 13 ans seulement, les constructions se multiplient et, parmi ces 30 nouveaux venus, se trouvent quelques trinquets argentins ou bivalents. Dans les 13 années suivantes, 1988-2000, l'élan se calme un peu avec 23 constructions dont beaucoup de trinquets à paroi(s) de verre et bivalents. Enfin sur les 16 dernières années, 18 trinquets voient le jour, dont plusieurs dans des complexes de pelote.

Nous distinguons finalement deux temps forts. Tout d'abord, la première moitié du XXe siècle correspond à la constitution de la Fédération et à un enthousiasme certain, qui accompagne la structuration de cet organe, fédérateur de diverses volontés. Mais il y a des années creuses et la plupart des constructions ont lieu entre 1928 et 1936, la guerre n'étant pas propice à la construction d'aires de jeu.

Puis, entre 1975 et 1988, les volontés conjointes du Président Abeberry, des municipalités et du Conseil Général, avec en point de mire l'organisation des championnats du Monde à Biarritz ont concrétisé le plus grand mouvement de développement à partir du bâti. On a construit en moyenne deux fois plus de trinquets depuis 1975, en moitié moins d'années que de 1890, jusqu'en 1974. C'est donc un rythme quatre fois plus rapide. Même si l'élan s'est ralenti depuis 1988, il reste nettement supérieur à ce qu'il fut dans les débuts du *blaid*. Les passésistes devraient y trouver des graines d'optimisme.

En bref, l'officialisation du trinquet argentin pour les compétitions internationales dans la deuxième moitié du XXe siècle, n'a pas causé l'abandon du trinquet spécifique du Pays basque de France car la plupart des bâtiments construits restent traditionnels même dans les années 1970. Le nombre de compétitions a augmenté en France car les compétitions dans les spécialités internationales n'ont pas remplacé les compétitions dans les spécialités traditionnelles mais s'y sont ajoutées.

Les ingénieurs ont dû trouver comment rendre bivalentes les nouvelles constructions afin d'y jouer toutes les spécialités, internationales comme traditionnelles. Afin d'optimiser le nombre de spectateurs, des parois de verre et des gradins à étages, comme dans les amphithéâtres, s'imposent dans les nouveaux bâtiments. A partir des années 1960, les municipalités deviennent les premiers constructeurs alors que les anciens trinquets étaient tous privés<sup>1243</sup>. Cet élan se poursuit jusqu'à 2015. Voilà une rupture avec la tradition des paumiers ou la tradition basque elle-même.

---

<sup>1243</sup> Nous nous appuyons sur notre relevé des trinquets actuels ou anciens qui comprend aussi leur date de création. Nous avons exploité les données officielles des diverses ligues, les dates des inaugurations parues dans la revue fédérale *Pilota* et nos connaissances des lieux. Il a fallu téléphoner dans de nombreux trinquets ou mairies et rendre visite à d'autres trinquets pour obtenir ces informations précises. Néanmoins ces données ne sont pas encore tout à fait complètes. Nous estimons l'erreur à 1%.

En forme de conclusion pour ce paragraphe général sur les trinquets, les documents consultés permettent d'affirmer qu'une douzaine de villes du Pays basque de France au moins ont possédé un jeu de paume, au XVI<sup>e</sup> siècle ou avant pour certaines, et que la raquette y était utilisée. Si les jeux de paume, nommés trinquets comme en Espagne, existent en Pays basque de France dans les villes connues pour le jeu de pelote, ce n'est pas la courte paume qui assura leur pérennité dans ce pays, alors même que le jeu direct issu de la courte paume (le *pasaka*) continue d'être pratiqué en 2016 avec des gants de cuir et de grosses et lourdes pelotes.

La raquette fut abandonnée, avant que les vieux jeux eux-mêmes ne soient désaffectés ou transformés à partir de 1888<sup>1244</sup>. C'est le jeu indirect qui a fait ici et dans les années 1890, la fortune du trinquet en modifiant le jeu de paume par la suppression de la galerie de la grille, pour jouer face à son mur. Comme en plein air, le jeu basque a pris ses distances par rapport au jeu de paume, créant sa propre expression culturelle et le lieu qui s'y accorde.

La passion pour la pelote à *blaid* a gagné le trinquet et n'a cessé de susciter la construction de bâtiments. D'abord, les sept premiers trinquets dits modernes (les premiers jeux sans galerie de la grille) furent érigés dans les années 1890. Une trentaine de trinquets modernes, que nous nommons traditionnels<sup>1245</sup>, furent construits dans les cinquante premières années d'existence de la Fédération.

Puis le trinquet argentin étant le trinquet officiel des compétitions internationales, le jeu argentin prit modestement place en France. Pour concilier jeu international et jeu traditionnel du Pays basque de France, des trinquets à tambour du fond<sup>1246</sup> amovible firent leur apparition, à partir de 1981, mais les constructions traditionnelles ne cessèrent pas pour autant. Enfin des complexes de pelote (trinquet transformable, mur à gauche et place libre) virent le jour au début du XXI<sup>e</sup> siècle.

D'abord construits par des privés, assortis d'un bar restaurant, animés par des trinquetiers organisant des défis entre les meilleurs, les trinquets, à partir de 1970, sont peu à peu construits par les villes. Un club ou un gérant en assurent aujourd'hui la gestion, l'affaire étant plus rentable s'il y a un bar et un restaurant.

C'est avec le jeu de *blaid* à main nue que le trinquet a trouvé de l'audience en France, plus particulièrement aussi avec l'arrivée de champions légendaires. Le XX<sup>e</sup> siècle a consacré ce jeu. L'engouement pour cette spécialité s'est accompagné de la passion des parieurs et a subi des variations. L'intérêt des spectateurs est stimulé par les nouvelles stars, les jeunes brillants dont on ne connaît pas encore les possibilités de performances les uns par rapport aux autres. Ainsi, à partir de

---

<sup>1244</sup> Il s'agit des trinquets de La Bastide Clairence, de Louhossoa, de Bidarray, du trinquet St André de Bayonne, du Dongaitz d'Urrugne.

<sup>1245</sup> Nous pourrions les appeler "modernes" mais le terme n'est pas adapté de nos jours, au vu des nouveaux bâtiments bivalents et des complexes, qui définissent l'actuelle modernité.

<sup>1246</sup> En Pays basque la galerie du fond, galerie du dedans pour les Paumiers, se nomme ordinairement tambour du fond.

l'arrivée de Baptiste Ducassou en 2014, suivi de près par Peio Larralde et Bixintxo Bilbao, puis Peio Guichandut en 2016, les trinquets se sont à nouveau remplis, conjointement à l'action de la nouvelle équipe fédérale arrivée en décembre 2012<sup>1247</sup>.

Les compétitions nationales en trinquet prennent en compte les spécialités internationales qui ont un certain succès auprès des jeunes. Quelques médailles en championnat du monde en témoignent. Mais le jeu plébiscité par le public en Pays basque de France reste la main nue.

### **II.1.3. Les frontons murs à gauche**

Le jeu de paume a des caractéristiques un peu différentes des deux côtés des Pyrénées. Nous avons vu que le latex est entré plus tôt dans la composition des pelotes au sud, que les gants en cuir s'y sont allongés, que le mur pour le "rebot" n'y jouait pas le même rôle, que le jeu de *lacho* ou *lacha* y a persisté, avant de se restreindre à la vallée du Baztan, où il revit depuis la fin du XXe siècle, à travers un championnat qui se déroule chaque année depuis 1980, après une période sans pratique.

Mais c'est surtout dans les constructions et l'aménagement des aires de jeu, d'une part et dans l'organisation du jeu et sa réelle professionnalisation, d'autre part, qu'il se distingue nettement de la pelote basque pratiquée en Pays basque de France. Dans ce chapitre, nous convoquerons les archives des villes et des articles de presse pour exposer rapidement l'évolution du jeu, de ses règles et de ses instruments ainsi que des aires de jeu en Pays basque d'Espagne. Nous évoquerons aussi l'influence de ce pays sur les pratiques en Amérique et quelques points de l'histoire de la pelote dans le monde à propos des *Jai Alai* 'fête joyeuse', nom donné aux frontons comportant trois murs de jeu, face, côté gauche et arrière. Nous prendrons en compte l'aspect international de la pelote, et son aspect institutionnel, à travers les compétitions de la Fédération Internationale de Pelote Basque (FIPV). Enfin nous aborderons l'évolution des constructions en Pays basque de France, pour faire face aux échéances internationales et obtenir des subventions propres à développer les aires de jeu et la pratique, selon les objectifs fondateurs de la FFPB.

#### **II.1.3.1. Ajout d'un mur, à gauche du frontis**

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, les frontons du Pays basque d'Espagne vont se transformer au milieu du XIXe siècle. L'histoire est très proche de celle que nous avons

---

<sup>1247</sup> Nous omettons ici une affaire de politique intérieure, un conflit qui a opposé les joueurs de main nue dits indépendants à la FFPB dans les années 2000, à propos de la classification de ces joueurs notamment. Des joueurs ont quitté la FFPB. Cette rupture a nui dans une certaine mesure à la spécialité. Après des négociations menées avec l'institution de tutelle, les joueurs sont revenus pour un championnat Elite Pro en 2007.

étudiée pour les places du Pays basque de France, excepté dans la nature finale du fronton adopté dans les provinces du Guipuzcoa et de Biscaye.

Il semble qu'en Pays basque d'Espagne, il ait existé, comme en France, des murs pour jouer, avant 1850. En effet, selon les archives des villes du Guipuzcoa<sup>1248</sup>, plusieurs exemples en attestent. La ville de Zumarraga prolonge le mur à gauche du fronton du "blé" en 1853. C'est donc qu'un fronton existait auparavant. Le plan indique les jeux de "Plé y rebote" (*blaid* et "rebot")<sup>1249</sup>. Il y aura une autre transformation en 1899. Les murs possédaient à mi-siècle, des retours à gauche et à droite, sans doute par rapport aux sorties des pelotes et pour soutenir le mur de frappe. Puis le mur de gauche a été allongé, tandis que le retour de droite était supprimé. C'est ce qu'expliquent les auteurs du catalogue de l'exposition du Musée basque de Bilbao en 2009, après avoir fait des recherches dans les archives des villes de Guipuzcoa, Biscaye et Navarre.

A Renteria, où le jeu pouvait occuper la grand rue fermée à cet effet en 1746 (comme à Valence et en Basse Navarre), on construit en 1844 une nouvelle place *nueva plaza o juego de pelota*, qui est réparée en 1866. Il faut y noter la présence, dès 1844, de carrés pavés, appelés ici *botillo*, où se place le butoir, d'où le buteur engage le point, un carré pour le *largo* (ou *laxoa*), un autre pour le "rebot". Ceci confirme l'existence du jeu de "rebot" avant 1844. Nous avons vu qu'en Pays basque de France certaines villes éloignent le jeu du centre et le relèguent à la périphérie à la fin du XIXe et au début du XXe siècles. Il en est de même à Renteria qui déplace son jeu dans les faubourgs en 1883 et construit un mur latéral de 45m de long sur 11m de haut et un autre mur pour le "rebot" de 8m de haut. Ceci atteste que le "rebot" est encore vivant en 1883, malgré l'éclosion certaine du *blaid* quelques années auparavant. Ce mur nécessitera encore des réparations en 1888 et 1904, preuves de son utilisation et de son importance auprès de l'administration de la ville.

Azpeitia, où l'on pratiquait le jeu long, le *blaid* et le "rebot" en 1857<sup>1250</sup>, élève aussi un mur à gauche pour le *blaid* en 1885. La construction est critiquée car pour l'édifier, on doit détruire le trinquet attenant, mais la priorité est donnée au nouveau jeu<sup>1251</sup>.

Tolosa transforme également son aire de jeu sur la place de Beotibar, jouxtant le couvent de San Francisco, à au moins 2 reprises. En 1860, les travaux concernent les *escas* du dallage du "rebot",

---

<sup>1248</sup> Cf. catalogue de l'exposition *Eskualdunen pilota jokoak, El juego vasco de la pelota, Le jeu basque de la pelota 2009...* au Musée basque de Bilbao pour tous les documents d'archives et les informations de ce paragraphe, excepté celles que nous précisons autrement.

<sup>1249</sup> Cf. Arch. Municip de Zumarraga, D13, 2, 17. Tolosa 31 mars 1853 et D13, 25 citées dans le catalogue de l'exposition *Eskualdunen pilota jokoak, El juego vasco de la pelota, Le jeu basque de la pelota 2009...* au Musée basque de Bilbao.

<sup>1250</sup> Cf. 1 sept 1857, Arch. Munic Azpeitia 676-16, citées dans le catalogue de l'exposition 2009-2010 au Musée basque de Bilbao.

<sup>1251</sup> Cf. Arch. Munic Azpeitia 903-21. 1885 pour les conditions pour les travaux du nouveau revêtement du dallage de la place du jeu de pelote sur le site du "rebot" et du *blaid*, citées dans le même catalogue d'exposition 2009-2010.

le revêtement dallé du “rebot”, les dallages du *botillo* du jeu long et de celui du “rebot”. On devra aussi poser des pierres de taille neuves sur le mur de rebot. Nous supposons qu’il s’agit là d’un rehaussement. Les plans sont produits. En 1889, il s’agit cette fois de construire un nouveau fronton sur l’aire de San Francisco de Tolosa. Après l’abattement du fronton existant et le démontage du dallage, on procède à l’élévation d’un nouveau fronton et d’un mur à gauche avec la pose de carreaux qui doivent former le nouveau dallage<sup>1252</sup>. Les *escas* désignent ici les lignes limites dans lesquelles la pelote doit bondir lors de l’engagement au “rebot”, les lignes de faute du côté droit et la ligne de *pasa*. Un seul mur à la fin, avec dallage contigu au mur à gauche, est utilisé par les spécialités de *blaid*. En 1889, les deux jeux coexistent, bien que la préséance du *blaid* ait été constatée dans les articles pour les provinces d’Espagne.

Donnons un autre exemple de cet état de fait alors que même en France le “rebot” a cédé devant le *blaid*. Le plan de l’aire de jeu d’Atocha de 1894 montre les différences entre les espaces dédiés au “rebot” et au *blaid* ainsi que les endroits où doivent se placer les joueurs. Puis un jeu est inauguré en 1905 à Atocha, cette fois c’est un fronton municipal nommé *Jai Alai*, donc dédié au *blaid*. Nous ne savons pas s’il est couvert.

Dans les documents, sont précisés les matériaux à utiliser, de la pierre bleue dure pour les murs, par exemple. Il est aussi question de la qualité de la peinture dont on doit enduire les murs pour obtenir des surfaces absolument lisses. La recherche de qualité des matériaux pour servir le jeu des joueurs, ici pour éviter des rebonds ou retours fantaisistes de la pelote après le choc contre le mur montre l’importance socio-culturelle du jeu.

Dans toutes les provinces basques, nous retrouvons la même application et le même soin méticuleux à entretenir, rénover, améliorer régulièrement les places pour le jeu de pelote. Le dallage pour le “rebot” reste présent dans les nouvelles constructions des provinces d’Espagne, alors même que le jeu de *blaid* y est très tôt dominant. Il semble qu’on veuille garder ce patrimoine matériel qu’est le fronton avec son *botillo*, pour continuer à pratiquer le jeu ancestral, même a minima. Nous avons vu dans le paragraphe concernant le “rebot” que, en Guipuzcoa, la peur de perdre le jeu ancien s’est très vite manifestée, occasionnant des actions dans le but de le sauver.

Les frontons avec mur à gauche sont à l’air libre d’abord, comme le furent les premiers jeux de paume. Mais, les mêmes causes (accidents, pelotes perdues, intempéries perturbant la tenue du jeu et surtout enjeux financiers) ayant les mêmes effets, on couvrira aussi, tant que possible, les nouvelles constructions. Beaucoup cependant resteront à l’air libre ou couverts mais partiellement fermés.

---

<sup>1252</sup> Cf. Arch municipales de Tolosa D5812 (1859-1864) pour 1860 et D5815 (1889-1899), citées dans le même catalogue (2009-2010).

Chaque village de Guipzcoa et de Biscaye aura bientôt son fronton mur à gauche, à l'instar des villages du Pays basque de France qui ont leur place libre. Souvent ce fronton est proche de la mairie, au centre du village.

Dans tout le Pays basque, on est passé du face à face au côté à côté, des échanges directs de balle au passage obligé de la balle sur le mur, devenu nouveau médiateur du jeu et de la communication socio-motrice (Parlebas)<sup>1253</sup>. La logique interne du jeu est modifiée aussi par la transformation de l'espace à parcourir, deux fois moins long, du moins au début de l'essor du *blaid*, avant l'arrivée des grands *chisteras*. Les joueurs se partagent le même espace. Ils n'ont plus des camps attirés, séparés par une frontière. La nécessité de dépasser une ligne à l'engagement persiste, mais ce n'est plus une frontière. L'engagement reste toujours une épreuve de force et de technique pour le buteur mais représente aussi la possibilité de gagner le point<sup>1254</sup>, comme il l'est devenu progressivement au jeu de paume et comme au "rebot". Enfin, on ne compte plus en jeux mais en points, chaque échange gagnant faisant marquer un nouveau point pour une partie où le gagnant doit atteindre 70 points.

Mais le jeu espagnol se différencie encore par l'usage du mur ajouté à gauche. Celui-ci permet des carambolages, comme à la courte paume et rend difficile la prise et le renvoi d'une pelote qui frôle le mur de gauche, notamment pour un droitier. C'est peut-être ce qui explique aussi un engouement plus rapide pour le *blaid* de ce côté des Pyrénées, alors que le jeu français reste plus monotone<sup>1255</sup>.

Les évolutions du jeu "espagnol" sont bien perçues par l'auteur des articles intitulés "Jeu de paume" durant l'été 1897<sup>1256</sup>. Le *blaid* espagnol avec ses murs à gauche et un jeu classique tout en force, avec des coups sans surprise<sup>1257</sup>, beaucoup de jeu du revers<sup>1258</sup> et des pelotes espagnoles, se distingue du jeu français, selon lui. Cependant les joueurs des deux côtés de la frontière ont toujours la même volonté de se rencontrer lors de parties de défi d'un côté ou de l'autre, comme nous l'avons déjà vu. Ainsi chacun doit-il s'adapter à l'architecture de la place où se joue la partie. Aucun article ne soulève de difficulté à ce propos. Cela semble aller de soi. C'est d'ailleurs dans la logique du jeu et du jeu de paume en particulier. Néanmoins, les habitudes ne changent pas, contrairement aux termes du jeu qui prennent une couleur espagnole. Les places de France ne se transforment pas en frontons

---

<sup>1253</sup> Dans ce petit paragraphe nous nous appuyons clairement sur la définition de la logique interne du jeu, par les règles, le rapport des joueurs entre eux, leur rapport à l'espace et au matériel de jeu.

<sup>1254</sup> Plusieurs articles cités dans la première partie insistaient sur les points gagnés au but, certains joueurs étant célèbres pour cet atout.

<sup>1255</sup> Il faut se rappeler à ce propos les critiques de certains rédacteurs du *Courrier de Bayonne*.

<sup>1256</sup> Cf. notamment, dans *Le Courrier de Bayonne*, l'article des dimanche 18 et lundi 19 juillet 1897, où les dimensions du rebot latéral, sa hauteur de 12 mètres sont bien précisées.

<sup>1257</sup> L'auteur ne semble pas tout à fait objectif ou veut essentiellement parler du jeu pratiqué par les joueurs d'Espagne dans les places françaises.

<sup>1258</sup> Technique rendue nécessaire pour prendre les pelotes rasant le mur de gauche.

espagnols, même si elles se nomment frontons au cours du XXe siècle. La Navarre, quant à elle, possède des frontons murs à gauche et des frontons très basiques, simples rectangles de couleur verte ou blanche, parfois surmontés d'un petit rectangle ou d'un chapeau arrondi. De manière générale, chacun tient bon dans son identité.

C'est le *blaid*, d'abord au *chistera*, voire au grand *chistera* qui fit le succès de la pelote en Espagne et dans les républiques d'Amérique latine. Le *blaid* à main nue a ses adeptes aussi qui viennent rencontrer les joueurs des provinces françaises. Mais les articles célèbrent plutôt les ténors du *chistera* au XIXe et au début du XXe siècle. Les paris vont bon train, la presse commence à s'intéresser à la vie privée des joueurs, comme nous l'avons vu avec Elicegui. Peu à peu la vedettarisation s'accroît, avec les "manistes" de la deuxième moitié du XXe siècle, jusqu'à donner lieu à des ouvrages et à une thèse<sup>1259</sup>. Nous avons eu l'occasion de présenter "le jeu espagnol" lorsque nous avons fait l'étude des jeux de plein air et nous n'y reviendrons pas ici. Signalons simplement que la couleur foncée (ici le vert) de la peinture est justifiée par le besoin de bien voir la pelote blanche. Comme nous avons par ailleurs évoqué les pelotes blanches de Hernani, cela ne nous étonne pas. Néanmoins cette nécessité de couleur n'est pas apparue en France, alors même qu'on peut y jouer avec ces pelotes blanches.

Il est amusant de voir d'autres utilisations de ces frontons avec mur à gauche. Le jeu direct appelé *Pasaka* se pratique également aujourd'hui en fronton mur à gauche en Navarre, dans la vallée du Baztan et donne lieu à un championnat l'hiver. Le jeu ancestral résiste d'un côté comme de l'autre de la frontière, ici joué en trinquet et là-bas en mur à gauche. Par ailleurs, à Saint Esteben (Doneztebe), dans la vallée du Baztan, on pratique le jeu long, le *laxoa*, dans un fronton mur à gauche peint en vert. Bien entendu, les joueurs ne peuvent se servir de ce mur de gauche qui est, pour ce jeu, hors limites. On joue donc avec des lignes frontières à gauche comme à droite.

L'identité de la pelote est encore questionnée. Le jeu diffère par ses adaptations à l'aire de jeu. A ce sujet, il est possible que le petit retour de mur, ou un mur existant par exemple sous les arceaux des mairies<sup>1260</sup> ait donné des idées aux joueurs et que l'aire, au moment des constructions de frontons, se soit à son tour adaptée au jeu. Quoi qu'il en soit, en Pays basque de France, nous trouvons place libre et trinquet, en Pays basque d'Espagne, fronton mur à gauche à l'air libre ou couvert. D'un côté, c'est la complexité architecturale et des effets contre les divers éléments du trinquet, les parois de verre n'ayant rien simplifié du reste, pour les joueurs du Pays basque de France ou bien l'espace barré par un

---

<sup>1259</sup> Parue sous le titre *Pelota Vasca : un ritual, una estética*. (Gonzalez Abrisketa, 2005).

<sup>1260</sup> Certains lieux sont nommés *Arkupe*, du basque *arku pean*, 'sous les arceaux'. Voir la photo du "hall" de la mairie d'Oyarzun en annexe 12, fichier 12.13a. D'autres murs à gauche sont situés tout à côté de la mairie, comme à Irurita, sous la place libre de *laxoa*, cf. annexe 12, fichier 12.13b. Le fronton est couvert mais ouvert sur un côté. C'est le cas dans de nombreux villages du Pays basque d'Espagne.

seul mur de la place libre, où le joueur doit maîtriser son geste pour rester dans les limites dessinées au sol. De l'autre côté, c'est le cadre strict du fronton mur à gauche, où les deux (puis trois) murs sont des rectangles lisses, parois verticales, limitant la pelote à gauche, les seules sorties possibles étant au fond (dans un premier temps) et à droite<sup>1261</sup>. Aux mille ruses, aux effets des toits, des batteries, du *xilo\**, du pan coupé, des quatre murs, répond le jeu plus uniforme du mur à gauche. L'espace de jeu n'est pas le même. Les contraintes du lieu étant différentes, des gestes techniques différents se développent outre les gestes de base. La manière de finir le point, c'est à dire de le gagner, qui constitue une part importante de la logique interne, peut également être différente.

En se promenant en 2016 des deux côtés de la frontière avec le Guipuzcoa, la réalité éclate aux yeux. Chaque village du côté sud de la frontière a son fronton mur à gauche plutôt de couleur verte, mais parfois aux tons de crème, avec des raies jaunes, blanches ou rouges, marquant les fameux *cuadros*. Une ligne est surmontée du mot *Falta* 'faute', une autre du mot *pasa* 'dépassé', la pelote est allée trop loin<sup>1262</sup>. Souvent au cœur du village, dans la rue principale, parfois proche de l'édifice communal, le fronton mur à gauche ne se cherche pas longtemps. Il a une place centrale, parfois près de l'église<sup>1263</sup>. La pelote s'affirme dans le paysage architectural. Du côté nord, chaque village a sa place libre, avec un haut mur souvent rose saumon ou violette terminé en chapeau de gendarme, avec cette belle crête surmontée d'un grillage et pour certains des boules au sommet des piliers de soutènement. Dans certaines villes, deux frontons se font face. Parfois le terrain est une terre bien entretenue, parfois un enrobé. Les lignes peuvent être marquées par des briquettes ou bien peintes. Souvent la place est au centre du village, mais pas au cœur de la ville, où souvent chaque quartier a son propre fronton.

En bref, les murs de "rebot" du Pays basque péninsulaire, construits avant 1850, se sont peu à peu transformés, à partir de 1853 au moins, par le prolongement du retour du mur de "rebot" à gauche et la suppression du retour du mur à droite. Mais les dallages pour le jeu de *laxo* ou *largo* et le jeu de "rebot" ont continué à être présents au moins jusqu'en 1894 dans les constructions en plein air. C'est un jeu de *blaid* ayant sa propre logique interne qui s'y est développé avec un plein succès attesté par les articles de presse, les foules de spectateurs, les paris engagés et les propositions faites aux joueurs d'Espagne d'aller se produire sur les places d'Argentine en gagnant confortablement leur vie. En conséquence, le jeu de *blaid* s'est aussi pratiqué en Pays basque de France, mais dans une autre aire de jeu, qui en fait un jeu à part entière. Les murs du Pays basque péninsulaire ont une couleur vert foncé

---

<sup>1261</sup> Aujourd'hui il y a souvent aussi un mur au fond.

<sup>1262</sup> Le buteur doit recommencer à engager en veillant à ce que la pelote, après avoir frappé le frontis, bondisse entre ces deux lignes.

<sup>1263</sup> Cf. photos de frontons murs à gauche en annexe 12, fichiers 12.13.-12.14. Cf. annexe 13, fichier 13.3b, le dessin de l'intérieur d'un mur à gauche.

et leurs murs étaient initialement en pierre bleue. Leur construction et leur entretien régulier témoignent de l'importance socio-culturelle du jeu. L'architecture est une caractéristique du jeu, un patrimoine matériel qui symbolise et représente le jeu, tout en marquant ses différentes identités.

Au XXe siècle quelques villes, telles Villefranque, Biarritz (Larrepunte), Bayonne, auront bien leur fronton mur à gauche découvert, construit sur un terrain public. Mais c'est surtout au niveau des installations couvertes que les constructions prendront modèle sur ceux d'Espagne. Tout cela viendra d'une part de l'existence des compétitions internationales et, d'autre part, d'une volonté affichée du Président de la FFPB, Maurice Abeberry, comme nous le verrons un peu plus loin.

### II.1.3.2. *Jai Alai* : le luxe et les paris à *cesta punta*

En 1884, *el Chiquito de Eibar* et *el Vera*, partent pour Buenos Ayres enrôlés pour 16 parties (voir partie I.3.2.3) dans des organisations privées. Nous apprenons par des articles de presse de 1885 et 1887, que le célèbre chanteur d'opéra Gayarre a doté Roncal, son lieu de naissance, d'un jeu de paume qui lui a coûté 200 000 pesetas et il est précisé que le mur a 108 mètres de long et 18 mètres de large<sup>1264</sup>. Nous comprenons qu'il s'agit donc d'un mur à gauche. Le symbole est fort. Il donne idée de l'importance du jeu pour la population et pour un artiste qui, a priori, semblerait peu concerné par ce jeu traditionnel.

En 1877, un *Jai Alai*, 'fête joyeuse', est inauguré à Saint-Sébastien<sup>1265</sup>. En 1887, un *Jai Alai*, est construit à Madrid. Notons que le *Jai Alai* ne sera pas d'abord une installation couverte et ceci rappelle que les premiers jeux de courte paume ne le furent pas non plus. Du reste des trinquets de la province de Valence restent découverts (cf. Fig. 13). En 1894, un "Jai Aundi", 'grand jeu' est construit à Fontarrabie avec "22 cuadros" de long<sup>1266</sup>. Le mur du *blaid* mesure 12 mètres de haut et le "rebot" 9 mètres<sup>1267</sup>. Il est inauguré par une partie de jeunes. Nous remarquons que le jeu évolue puisqu'il faut des jeux plus longs. En effet on passe de 45 m de long à 90 voire 108 mètres. Un *Jai Alai* existait aussi à Durango en 1881. Nous ne savons pas si ces *Jai Alai* sont tous à l'image des frontons du XXe siècle, mais certains n'ont rien à leur envier pour l'époque, comme nous le voyons sur les photos de *La Vie au grand air* avec l'article de Ch. Béguin (1899a). Ces constructions sont donc de

---

<sup>1264</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5489, du lundi 10 octobre 1887 et *Journal de Saint-Palais* du 13 septembre 1885, où nous lisons qu'il s'agit d'un "jeu de paume pour jouer à bled et à la longue", lequel a coûté 60 000 francs (12 000 duros).

<sup>1265</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°3749, du vendredi 18 mai 1877.

<sup>1266</sup> Un *cuadro*, littéralement cadre, est une division du sol et du mur de gauche. Ces lignes sont tracées tous les 4 mètres, selon C.Béguin (1899), donc ici il y aurait 88 mètres voire 92 mètres selon qu'on s'arrête au dernier trait ou non.

<sup>1267</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 13 avril 1894. Ce mur dit "rebot" est ici le mur du fond, tandis que le mur du *blaid* est le mur de face, appelé aujourd'hui frontis. Voir l'explication plus loin.

vastes lieux, fermés, pas forcément couverts au début, parfois luxueux, surtout pour l'époque. D'où vient ce phénomène ?

Peut-être de la différence, bien perçue par les journalistes, entre nord et sud du Pays basque à savoir la professionnalisation des joueurs. En effet, côté sud, des agences (impresas) ont pris l'exploitation des vastes murs à gauche construits pour le spectacle, avec, le cas échéant, une couverture contre les intempéries, la lumière électrique pour jouer le soir et des sièges et loges confortables pour les spectateurs. Laissons la parole à Charles Béguin, grâce à qui une subvention a été donnée au sport pelote basque pour qu'il figure dans l'exposition universelle de 1900. Il rédige en effet un article dans *La Vie au grand air* en 1899, article peut-être préparé avec le concours des autochtones, comme on peut l'imaginer selon l'article du 12 décembre 1898 paru dans *Le Courrier de Bayonne*. Mais lisons les explications de Béguin qui s'adresse au public parisien :

*De l'autre côté de la frontière au contraire, on trouve, outre la place classique de village, le véritable jeu de paume, propriété d'une entreprise qui l'exploite d'une façon permanente et où des parties se jouent régulièrement deux ou trois fois par semaine. Dans le fronton espagnol, l'emplacement réservé aux joueurs affecte la forme d'un rectangle de 10 mètres de large sur une longueur qui varie entre 60 et 80 mètres. / Ce rectangle est limité sur trois de ses côtés par des murs en pierre de taille : un mur de face (frontis) de 12 mètres environ de hauteur, un mur latéral à gauche, et un mur de fond dit de rebot, moins élevé de quelques mètres que le mur de face. La piste est recouverte de larges dalles en pierre. A droite, à quelques mètres de la piste, se trouvent disposées des tribunes destinées aux spectateurs. En l'espèce, le mot de tribunes est peut-être impropre, car il s'agit de véritables constructions comportant des fauteuils, des loges, des galeries qui ne le cèdent en rien, au point de vue du confortable, aux places analogues des théâtres ou des cirques les mieux aménagés. / Il va de soi que des jeux de paume de cette envergure exigent un capital assez élevé. Les frontons de Madrid, de Bilbao et de Barcelone, qui sont les plus vastes et les plus beaux avec celui de Buenos-Ayres<sup>1268</sup>, ont coûté des sommes qui varient entre 500 et 800 000 francs. A Bilbao on a construit, il y a quelques années, en vue du jeu de paume, un édifice qui est une merveille de luxe, le fronton Euskalduna. Il occupe une superficie totale de 250 mètres et est entièrement couvert en vitres, l'installation de la lumière électrique permet d'y organiser des parties le soir<sup>1269</sup>.*

Nous connaissons maintenant les mesures de ces bâtiments (construits pour le jeu), “ dont les dimensions et le luxe, ne sont pas pour l'étranger un des moindres sujets d'étonnement ”, comme le souligne C. Béguin (1899, a : 616). Remarquons un glissement sémantique. Le mur sur lequel la pelote “ rebote ” c'est à dire rebondit après avoir touché le sol – les Basques disent qu'elle est *errebot* – a

---

<sup>1268</sup> Selon Jean Arramendy (1991), le *Jai Alai* de Durango date de 1881, celui de Buenos Ayres de 1882, celui de Barcelone de 1896 et un autre, le *Beti Jai*, a été construit à Madrid en 1894.

<sup>1269</sup> Cf. *La Vie au grand air*, N°52, du 10 septembre 1899, pp.616-618. On y trouve par ailleurs les photos du fronton Abando de Bilbao, intérieur et extérieur, de la place libre de Saint-Jean-de-Luz, d'un joueur espagnol en blanc et du joueur Basco argentin Goñi dit Portefño avec pantalon blanc et maillot rayé, à la mode argentine, du trinquet Saint Jayme de Saint-Palais et du premier fronton de Neuilly, 25 avenue Borghèse selon l'article.

d'abord été le mur de face (ici nommé frontis), lorsqu'il n'y avait que lui. On le nommait "rebot" puis son nom a désigné le jeu "noble" qui l'utilisait. Avec le développement du *blaid* en Pays basque d'Espagne, et la construction d'un mur au fond, sur lequel la pelote "rebote", c'est maintenant – nous le voyons dans ce texte - le mur du fond qui prend le nom de "rebot"<sup>1270</sup>. Le luxe et la capacité des établissements nous montrent le succès du jeu et son importance socio-économique. L'engouement est bien réel, générant des transactions financières conséquentes et des bénéfices pour les organisateurs. C'est ce que nous déduisons de cette lecture. Changeant de pôle d'intérêt, c'est à dire de modalité de jeu, le succès aura duré plus d'un siècle. Un essoufflement a été ressenti au moment de la crise économique en Espagne. Mais la passion pour le jeu ne semble pas mise en cause.

Côté nord des Pyrénées, au XIXe siècle, des personnes gèrent le jeu en place libre comme nous l'avons signalé et les trinquets permettent le jeu en toute saison, par tout temps, mais pour un nombre restreint de spectateurs. A partir de 1900, il y a des professionnels ou jugés comme tels par les organisateurs parisiens qui les invitent à jouer en fronton traditionnel en plein air, mais ils ne jouent pas dans la même cour que leurs collègues d'Espagne ou d'Amérique. Ils sont rares ceux qui vivent de la pelote en Pays basque de France. En 2016, c'est le même constat. Seules l'Espagne et l'Amérique peuvent offrir aux meilleurs un avenir de professionnel, même si des joueurs français sont nommés "professionnels" ou "indépendants professionnels" du fait qu'ils ont des gains par la pelote, sans toutefois pouvoir en vivre. Et le *Jai Alai* est la première structure de la professionnalisation.

Parlons maintenant de l'instrument de jeu. Le *chistera* sera encore amélioré, du point de vue du confort des joueurs. Blazy (1929) et d'autres historiens expliquent l'arrivée d'un nouvel instrument, dont la courbure permet de garder la pelote un moment dans le gant avant de la renvoyer. Pour eux, c'est la blessure à l'épaule d'un joueur argentin, Melchor Curuchaga, qui a donné, à partir de 1893, l'idée de ce *chistera*, bientôt appelé grand *chistera*. Il permet en effet d'utiliser les deux bras en jouant du revers, geste qui existe aussi avec le petit *chistera* et ménage le bras directeur et il a surtout l'avantage de décupler la puissance du jet. Nous avons vu dans l'étude du *blaid* au chapitre I la description du jeu à grand *chistera* avec les temps d'arrêt permis et les pas, autant de conditions favorables pour le jeu d'attaque, contrairement au *joko garbi*, 'jeu pur', pratiqué avec le petit *chistera*. Dans ce dernier, si le joueur est en défense lorsqu'il réceptionne la pelote, il n'est pas en principe, en mesure d'attaquer.

C'est le grand *chistera* qui est utilisé dans le *Jai Alai*, ce vaste établissement (fronton mur à gauche) luxueux où jouent les professionnels, en Espagne ou en Amérique du sud, selon les articles

---

<sup>1270</sup> Ce n'est pas le seul texte qui désigne ainsi le mur du fond, mais nous l'avons trouvé régulièrement dans nos lectures d'articles de presse.

déjà relevés. Néanmoins, à Neuilly, puis à Dax et Marseille, les joueurs espagnols ou français, tel Chiquito de Cambo, se produisent en place libre, parfois avec un “rebot” au fond, rarement avec un mur à gauche<sup>1271</sup>. Au fil des années, la courbure du gant s’est accentuée. Au XXIe siècle c’est carrément une poche. Cf. photos ci-après où des joueurs de la fin du XIXe siècle sont équipés de leurs grands chisteras d’alors. Ci-après, nous avons placé un jeune joueur qui joue en place libre avec le sien, en 2014. La différence de courbure est bien nette sur les photos<sup>1272</sup>.

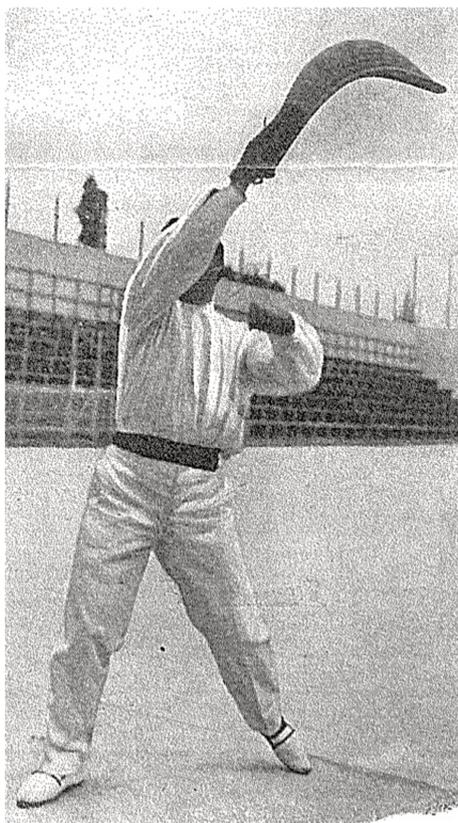
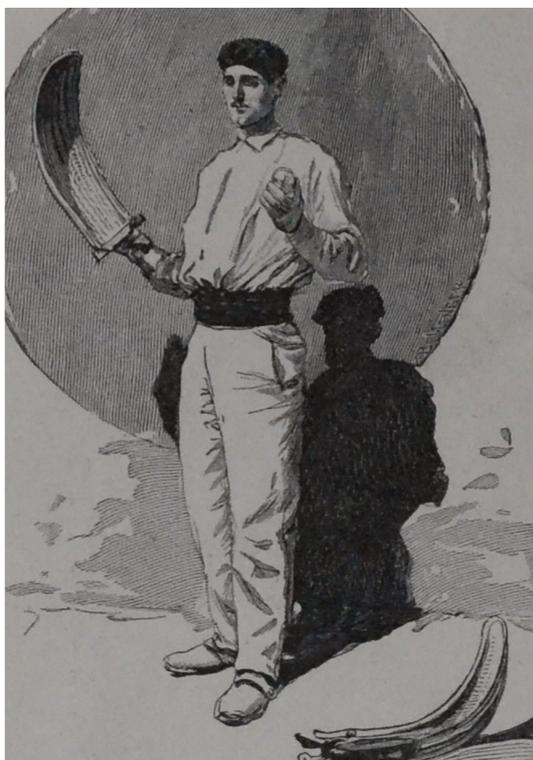


Fig. 42. Chiquito de Eibar, dans *l’Illustration* du 2/12/1899, Photo de Arrué, prise dans *La Vie au grand air* du 2 /06/1902

Le grand *chistera* s’accorde à la magnificence du *Jai Alai* et au professionnalisme. Le jeu associé est sans doute le jeu le plus spectaculaire de la pelote basque et encore une nouvelle spécialité, dont les règles ne sont pas si différentes, mais dont les gestes techniques et la vitesse d’exécution, ainsi que l’espace à couvrir sont eux bien particuliers.

<sup>1271</sup> Nous tirons ces affirmations des divers articles de presse, notamment parisienne, des programmes de parties consultés dans les mairies ou à la médiathèque de Bayonne.

<sup>1272</sup> Nous n’avons pas de photos anciennes en intérieur, donc nous avons présenté l’instrument en place libre, bien que le paragraphe traite du *Jai Alai*. Etant donné qu’il s’agit de comparer les instruments utilisés à la fois en *Jai Alai* et en place libre, le choix de photos ne nuit pas à la compréhension.



Fig. 43. Photo prise lors d'une finale de grand chistera à Sare le 24 août 2014. © E.Mourguy.

Qu'en est-il du développement des constructions ? Après le *Jai Alai* de Madrid en 1887, celui de Fontarrabie en 1894, Il est foisonnant, se fait dans toutes les directions, avec des résultats en dents de scie. Nous donnons ici quelques éléments de l'histoire de la *cesta punta* à travers les constructions de *Jai Alai* et de leurs fermetures.

Fontarrabie, Saint-Sébastien, Bilbao, Madrid et Barcelone, avons-nous vu, possèdent un *Jai Alai*, voire plusieurs. En Amérique du sud, on joue aussi en fronton mur à gauche, comme le précise encore, si besoin était, Béguin, dans l'article cité ci-dessus<sup>1273</sup>. Au XXe siècle à Madrid, il y avait six *Jai Alai*, la corrida était délaissée, les arènes vides selon une caricature d'époque et c'était déjà le cas à la fin du XIXe siècle, selon Olegario Cifre qui l'écrit dans *El Mercantil Valenciano* du 12 juillet 1892<sup>1274</sup> (Agullo, 2009 : 112).

La pelote va encore s'exporter, se mondialiser dirait-on aujourd'hui, et ce mouvement est indissociable de la construction de *Jai Alai*. Cuba se dote d'un premier *Jai Alai* en 1901. Les "*puntistes*"\* y sont appelé *artísticos* et Navarrete est nommé *Pitagoras de los frontones* (Mendez, 1990 : 21). Chiquito de Eibar y joue ainsi que Claudio, deux éminents joueurs du Pays basque

<sup>1273</sup> Par ailleurs, selon Jean Arramendy (1991), l'*Eder Jai* de Mexico date de 1895.

<sup>1274</sup> "La afición a los toros disminuye notablemente con motivo de los partidos de pelota, Madrid, 8 de julio de 1892". Cité dans (Agullo, 2009 : 112)

d'Espagne. Une société anonyme, Fronton *Jai Alai*, a le monopole de la gestion des frontons de Cuba. Deux revues sont consacrées au jeu, *La Cancha Habanera* et *Beti Jai*. Des Cubains jouent aussi et arrivent à rivaliser avec les meilleurs. En 1921 un nouveau fronton est érigé mais non pas le dernier. Diverses spécialités seront aussi pratiquées à Cuba, comme la *paleta* et le *frontenis*, ainsi que la main nue qui donnera un champion célèbre dont nous avons déjà parlé, Waltary Agusti. Cuba accueillera des compétitions internationales, dont les Championnats du monde de pelote basque en 1990, mais c'est avec le *Jai Alai* que la pelote a été introduite, même s'il a fermé en 1962.

Bayonne manqua d'acquérir son *Jai Alai* en 1927. Un projet de fronton couvert pour y donner des parties spectacles figure dans les archives de la ville. Il devait se trouver sur les terrains de la courtine. Le projet fut abandonné au profit de courts de tennis.<sup>1275</sup>

Les joueurs français se sont professionnalisés, la plupart en se rendant aux Etats Unis d'Amérique, comme leurs homologues d'Espagne bien avant eux. Ces derniers ont continué à fournir le gros des équipes jouant dans les villes du monde ayant bâti leur *Jai Alai*.

Les *Jai Alai* ont été introduits à partir de 1904 en Floride. En 1920 naissait le *Jai Alai* de Miami, le plus célèbre, suivi trente ans plus tard d'autres constructions, *Jai Alai* de Dania (Tampa) en 1953, d'Orlando en 1962, d'Ocala en 1973, de Fort Pierce en 1974. Les années 70 sont très brillantes en Floride. Les joueurs sont formés au Pays basque, notamment à l'école de Guernika. Mais les Cubains, puis les Mexicains et les Américains jouent aussi. En 1978, il y a 16 frontons et un engouement extraordinaire, même auprès de jeunes qui arrivent à leur tour pour jouer en *Jai Alai*. Une foule de milliers, voire dix mille spectateurs, envahit les lieux de jeu. Les joueurs sont des célébrités. Des personnes en vue, acteurs de cinéma et autres, viennent leur remettre leurs récompenses et veulent être photographiés avec eux. C'est la gloire. Un million de dollars sont parés par soir. Etait-ce de l'argent qu'on venait blanchir ? En effet, en pariant toutes les combinaisons, on pouvait être sûr de récupérer sa mise. En 1987 Tampa fait le plein, plus que Miami. Mais le *Jai Alai* est vendu, pour des raisons inconnues, à des gens d'affaires, alors qu'il était tenu par des dirigeants aimant le sport, selon les témoignages du film *Jai Alai blues*. Roger Wheeler, l'un des nouveaux dirigeants, sera tué en 1980 en Floride. Puis un autre, Callahan, sera assassiné à son tour. Les nouveaux dirigeants n'ont pas fait long feu.

En 1988, les lotos sont introduits ainsi que les machines à sous. Leur concurrence sera néfaste. Face aux nouvelles conditions des contrats, une grève des athlètes éclate en 1988. Les meilleurs ayant déserté les frontons, le public perd l'habitude de venir au spectacle. Le *Jai Alai* de Hart Ford rouvre en

---

<sup>1275</sup> Cf. AD64 E Dépôt Bayonne 1D50, folio 422, du 22 avril 1927, (Concession des terrains de la courtine pour la construction d'un fronton couvert, type *Jai Alai*), et 1D53, Folio 236, du 29 octobre 1933 (explication de l'abandon du projet et de la transformation en courts de tennis).

1991 mais ce n'est plus le seul jeu en ville. Du reste, certains veulent peu à peu transformer leur *Jai Alai* en casino. Après une période creuse, la construction du *Jai Alai* de Hamilton Downs en 2005 pouvait faire croire à un renouveau, d'autant qu'un premier *Jai Alai* voyait le jour dans un autre état, celui du Texas, avec le Texas *Jai Alai* implanté en 2009 près de Dallas. Les hommes d'affaire rêvaient d'implanter un *Jai Alai* à New-York, à Los Angeles. Ils ont pénétré le Connecticut. Il y eut un *Jai Alai* à Boston.

Mais la *cesta punta* ne fait plus recette comme dans les années 1970 ou 1980. Alors, la saison était courte, 6 mois, et on jouait 6 à 7 fois par semaine. On a voulu la rallonger. Selon les anciens joueurs interrogés, ce fut une erreur des nouveaux propriétaires qui ont dilué la clientèle. Il a aussi été dit qu'ils avaient peut-être eu des liens avec le monde de la drogue. Un ensemble de raisons peut expliquer la baisse de fréquentation, mais ne s'agit-il pas avant tout d'une évolution de la société qui n'est plus en adéquation avec le jeu ? Rappelons les liens étroits entre jeu et culture (Huizinga, Parlebas).

De nos jours les joueurs jouent devant 50 personnes. Les paris en ligne ont-ils fait désertier les frontons ? En conséquence, la motivation n'est plus la même pour les athlètes. Les anciens comme les joueurs actuels, les "*puntistes*" comme les "*manistes*", parlent de la stimulation, de la montée du désir de se dépasser, face à un fronton plein, face aux paroles mordantes ou encourageantes des parieurs. Le spectacle a sans doute baissé en qualité, ce qui n'incite pas non plus le public à revenir. Aujourd'hui cinq frontons sont en activité, sur la base des paris qui n'attirent pas comme autrefois.

Il faut dire que la concurrence des jeux de hasard et autres machines à sous est énorme<sup>1276</sup>. La société du virtuel s'accorde-t-elle mal avec le spectacle vivant ? En 2016, il devient difficile pour un jeune d'espérer faire carrière aux Etats Unis d'Amérique. Bien des joueurs sont revenus en France où ils essaient de se reconvertir. Cependant l'été 2016 a vu un projet de réouverture de *Jai Alai* à Mexico et des organisateurs sont venus proposer des contrats aux meilleurs joueurs de la Côte basque. Toutes ces tentatives montrent la volonté de faire perdurer le jeu et si l'intérêt financier prime, la foi dans le jeu demeure aussi. Comme autrefois avec le sauvetage du "rebot", des forces mystérieuses, liées au côté mythique du jeu de pelote, expliquent, pour une part, cette fièvre de construction et d'initiatives.

Quant aux *Jai Alai* construits à Mexico en 1929, en Egypte, en Chine, aux Philippines (à Manille), ils furent le fait d'hommes d'affaires, certains d'origine basque comme Cecilio Urizar (pour ceux d'Alexandrie en 1923 et du Caire en 1925) ou comme Teodoro Jauregui. Ce dernier, investi dans une entreprise égyptienne fut à l'origine du *Jai Alai* de Shanghai (dans la concession française)

---

<sup>1276</sup> Les éléments d'histoire des constructions pour la *cesta punta* aux Etats Unis d'Amérique proviennent du site officiel de paris en ligne jai-alai.info et du film paru en 2015 en Espagne et en septembre 2016 en France, *Jai Alai blues*.

inauguré en 1930, et participa à la construction du *Skyroom* de Manille inauguré en 1941. Ce dernier bâtiment ferma avec la guerre et rouvra en 1986. Il faut ajouter un autre *Jai Alai* en Chine, celui de Tien Tsin, construit en 1934 dans la concession italienne, un à Macao en 1974, un à Tijuana et un à Tanger en 1935 à cet élan qui rencontra un succès tenant plus du feu de paille que d'un intérêt profond et durable pour le jeu<sup>1277</sup>. Phénoménal, spectaculaire, propre à susciter les paris, le jeu de *cesta punta* a pu plaire un temps, mais, d'une part les guerres ont transformé les mentalités et la vie des comptoirs français et, d'autre part, dans certains pays d'Amérique (Argentine notamment) les paris sur le jeu de pelote ont été interdits par les nouveaux gouvernants.

En Belgique à Bruxelles pour l'exposition de 1897, à Monaco, en Italie (à Rome et Milan) des *Jai Alai* ont pu être projetés ou construits. A Bruxelles, exactement à Ixelles, 19-23 chaussée de Wavre, un particulier habitué de Guéthary pour ses vacances, joueur amateur et fan de *cesta punta*, avait construit en 1936 un *Jai Alai* dénommé Le Fronton<sup>1278</sup>. L'expérience n'a pas duré. A Valence, pays de pelote, le succès fut certain, mais ce succès fut de courte durée. Nous comptons une quarantaine d'établissements cités ici, hors Pays basque. Dans tous ces pays amateurs de jeux de balle, les autochtones sont retournés à leurs propres jeux. La greffe n'a pas pris, illustrant les théories des philosophes et historiens du jeu, puisque les jeux seraient, selon eux, sécrétés par une culture et révélateurs du système de valeurs de la société qui les a engendrés (Parlebas, 1990).

L'actuel Président de la FIPV, Xavier Cazaubon, essaie de faire réhabiliter et rouvrir un *Jai Alai*, au Mexique ou en Espagne à Madrid et Barcelone, mais se penche surtout sur une autre modalité plus exportable, comme il nous l'a confié dans une interview.

Quelques villes françaises ont leur *Jai Alai* : Hossegor en 1958, Saint-Jean-de-Luz où le bâtiment est construit par la paroisse en 1960, Saint-Jean-Pied-de-Port en 1975, Biarritz en 1976(7), par la volonté du BAC (Biarritz Athlétic Club) et de son président Fernand Pujol, Mauléon en 1976, Villenave d'Ornon en 1979. En fait le *Jai Alai* de Villenave, d'abord à ciel ouvert, fut prolongé de 40 à 56 mètres puis couvert en 1984. Un *Jai Alai* à ciel ouvert a vu le jour à Biarritz et un autre à Hendaye. Ce dernier, proche de la corniche est encore sur pied et fut construit par le Docteur Labèque<sup>1279</sup>. Enfin Pau éleva le sien en 2006, où l'on espérait introduire les paris en construisant un complexe dans

---

<sup>1277</sup> Les informations sur ces constructions dans le monde m'ont été données aimablement par Francis Pommiès, qui fut Président de la Ligue de l'Île de la Réunion, Vice Président de la FFPB chargé des Départements d'outre mer, collectivité d'outre mer et collectivité sui generis. Il a participé aux organisations des Jeux des Îles où il a introduit la pelote comme sport de démonstration. Voyageant dans le monde il eut à connaître les diverses initiatives et leurs instigateurs. Il a visité les installations dont il peut parler.

<sup>1278</sup> L'information nous a été transmise par D.Peyrat, ancien Président de la Ligue du Nord de Pelote Basque et responsable de la première Commission Patrimoine de la FFPB, de 2012 à 2016. Elle est disponible sur le site [http://www.irisonmonument.be/fr.Ixelles.Chaussee\\_de\\_Wavre.html](http://www.irisonmonument.be/fr.Ixelles.Chaussee_de_Wavre.html)

<sup>1279</sup> Cette information nous vient de Jean-Michel Garayar, Président actuel du Comité Territorial de pelote du Pays Basque (anciennement Ligue du Pays basque).

l'enceinte de l'hippodrome, pour respecter la loi française sur les paris. L'affaire a très vite périclité. Les paris en ligne ont été autorisés, en 2010.

En 2015, il y avait encore quatre de ces installations, en Pays basque de France. Le *Jai Alai* de Saint-Jean-Pied-de-Port allait être perdu au profit d'autres sports. Il est en sursis. La FFPB, par l'action de sa Direction Technique Nationale, a pour mission de l'animer, de créer une école de pelote. Il fut beaucoup utilisé au temps où une association américaine, la *World Jai Alai*<sup>1280</sup> employait des animateurs pour former les futurs joueurs des établissements américains de Dania et de Miami. Et de grands champions en sortirent, comme de l'école de Guernika bien avant, et encore aujourd'hui. Depuis que cette manne a tari, la spécialité se meurt au pays de Cize.

Un seul *Jai Alai* a été construit en France depuis 1980, celui du complexe de Pau. Mais, en 2016, un *Jai Alai* a été inauguré à Zumaia (Guipuzcoa) et plusieurs clubs pratiquent la spécialité des deux côtés des Pyrénées. Le but était, surtout au sud, de devenir professionnel car le *puntiste* menait belle vie en Amérique. Le rêve a pris fin mais l'espoir n'est pas mort. On pratique à Durango, Marquina, Fontarrabie, Lekeitio, Gazteiz, Abadiño.

Toutes sortes d'esthétique président à la réalisation de ces vastes lieux de jeu et de spectacle. Le dernier, à Zumaia, est noir. Le *Jai Alai* de Biarritz, rénové cette année 2016, s'est aussi mis au noir. Autrefois, seul le frontis était de cette couleur. Bien d'autres sont vert foncé comme les murs à gauche. La capacité n'est pas la même partout, ni même la taille de l'aire de jeu. Les gradins sont plus ou moins confortables mais déjà moins durs que la pierre des frontons de place libre. Des loges peuvent exister. Le beau monde se pressait, et se presse encore en France, dans ces temples de la pelote. Au *Jai Alai* de Biarritz, un écran géant rediffuse le point qui vient de se jouer pendant les arrêts et diffuse les images du jeu pendant que les joueurs sont en action. La *cesta punta* reste la spécialité la plus spectaculaire, que les touristes sont amenés à voir quand ils visitent le Pays basque, comme nous le constaterons au chapitre III. Et elle séduit les jeunes, plus que les autres spécialités, du moins sur la Côte où elle est surtout pratiquée, comme nous l'avons fait remarquer.

Pour résumer cette section à propos de ces lieux de jeu particuliers à la *cesta punta*, nous évoquons leurs premières constructions en Pays basque d'Espagne à partir de 1885 et en Espagne, à partir de 1887 (selon nos documents). Un terrain plus long et un nouvel instrument, le grand *chistera*, s'imposent rapidement. Le confort, voire le luxe sont visés pour une mise en scène du jeu de pelote basque le plus spectaculaire, où puissance, vitesse et technicité peuvent impressionner un public riche, prêt à miser de grosses sommes. Des organisateurs, des hommes d'affaires s'emparent du jeu basque

---

<sup>1280</sup> En 1974 était créée cette association dont le premier président fut John B. Callahan. Hartford fronton.

qu'ils exportent avec la bénédiction des joueurs qui croient à un nouvel Eldorado. La FFPB y voit peut-être la possibilité pour la pelote de devenir un jour sport olympique.

Mais l'expansion mondiale de la pelote au cours du XXe siècle n'aura été qu'une illusion. Si le spectacle était propre à enthousiasmer les foules par la beauté des gestes, par la puissance des coups, par l'adresse et le talent des joueurs capables de saisir ces balles fusant à des vitesses vertigineuses et de réaliser des attaques avec des trajectoires si précises, l'argent lui, a posé problème. Hommes d'affaires peu scrupuleux, désireux de gagner toujours plus, mauvais contrats pour les joueurs qui les refusent et se mettent en grève sans jamais vouloir céder, mauvais conseils et mauvais calculs avec la mise en place des paris en ligne qui volent la vedette aux joueurs et font du *Jai Alai* un jeu d'argent parmi tant d'autres ... Ruine des colonies et des comptoirs français, guerres, crises économiques, choix politiques, voici autant de facteurs, qui peuvent expliquer, parmi d'autres, l'échec de la *cesta punta* après un extraordinaire essor. Le fait que la grande majorité des joueurs soient issus du Pays basque, seul vivier pour les tous les Jeux bâtis dans le monde, et que les pelotes et les instruments soient de fabrication artisanale, avec peu d'artisans dans le métier, semble constituer un frein à une réelle mondialisation.

En Pays basque le jeu est toujours d'actualité par passion des jeunes et des dirigeants mais la construction d'un *Jai Alai* demande un budget bien trop élevé pour espérer un développement de la spécialité. Elle s'accommode des bâtiments existant pour organiser des spectacles bien fréquentés par les touristes ce qui permet aux clubs l'achat de *chisteras* couteux, pour la pratique dans leurs écoles de pelote et le maintien de ce jeu, avec la présence de joueurs professionnels.

Comment penser la promotion de la *cesta punta* sans poser la question de la fabrication des instruments et des pelotes, restée artisanale et de ce fait, onéreuse ? Sans professionnalisation et industrialisation de cette production comment mondialiser le jeu ? Sans multiplication des écoles de pelote, et d'une formation pour le haut niveau, comment envisager l'avenir ?

Les instances sportives ont souvent opté pour des installations moins vastes, où d'autres spécialités se jouent, même à main nue. Voyons l'histoire de ces aires de jeu.

### II.1.3.3. Frontons avec mur à gauche couverts

Si la construction d'un *Jai Alai* nécessite un trop gros investissement pour une commune, bâtir un fronton avec mur à gauche et "rebot" couvert peut être à la portée d'une ville, notamment pendant "les trente glorieuses". En France, des subventions ont été allouées aux communes, comme l'a fait remarquer l'un des élus interviewés dans le cadre de cet ouvrage, bien plus souvent pour bâtir un

fronton mur à gauche que pour un trinquet. En effet de taille plus modeste, encombré de galeries, ce dernier n'est pas polyvalent, tandis que les murs à gauche<sup>1281</sup> servent aussi bien au basket, au badminton, handball et autres sport. Ces frontons murs à gauche communaux sont bien évidemment couverts et fermés, alors qu'en Pays basque d'Espagne ils sont souvent à l'air libre<sup>1282</sup> ou couverts mais ouverts sur un côté<sup>1283</sup>. En France, quelques frontons “ espagnols ”, selon la dénomination de l'époque (avec mur à gauche et non couverts), ont vu le jour, à St Lon les Mines par exemple, en 1936. En Pays basque d'Espagne, certains ont été couverts dans un deuxième temps, mais ouverts sur la longueur droite, voire au fond. Il n'y a alors pas de mur dit de “ rebot ”, comme à Etchalar ou Arizcun (Navarre). Cependant il existe aussi de nombreux murs à gauche fermés dans ces provinces basques d'Espagne et même des deux côtés des Pyrénées quelques frontons avec mur à droite.

### **Introduction du mur à gauche : les raisons**

Maurice Abeberry a été le grand promoteur du fronton mur à gauche en Pays basque de France. En effet, il commence par déclarer à l'issue des jeux olympiques de Mexico en 1968, “ la nécessité de poursuivre une certaine unification ” (BMB 1969 2<sup>o</sup> trimestre : 93). Pour lui, l'audience internationale et sportive de la pelote paraît être à ce prix. Il ne veut pas bannir certains jeux traditionnels, ni les modalités de trinquet. “ Mais l'expérience d'une pratique limitée au fronton mur à gauche a vite fait apparaître beaucoup d'avantages. Si intérieurement nous restons attachés au trinquet notamment, extérieurement notre effort doit se porter sur le mur à gauche dans sa trinité majeure, Paleta cuir - main nue – cesta punta ” (Op. Cit.)

L'entrée des Etats-Unis et des Philippines par la *cesta punta*, les résultats de certains sportifs français lui font espérer que beaucoup de pays se mettront à pratiquer la pelote qui a donc de l'avenir, voire un avenir olympique. Le futur lui a donné tort, puisque aujourd'hui les établissements des Etats Unis d'Amérique ferment les uns après les autres, que la Chine a vite abandonné les siens et que bien d'autres pays ont agi de même.

Mais revenons à 1968. Le futur Président de la FFPB<sup>1284</sup> encourage la construction, sinon de *Jai Alai*, très onéreux, au moins de frontons murs à gauche pour la pratique de la *paleta* cuir et de la main nue. Les communes obtiennent des subventions pour bâtir des aires de jeu propres à accueillir

---

<sup>1281</sup> Nous dirons souvent “ murs à gauche ” pour les frontons avec murs à gauche, selon l'expression communément utilisé dans le milieu de la pelote.

<sup>1282</sup> Cf. en annexe 12, fichiers 12.14a.-12.14b. les photos des murs à gauche de Ea et Hernani.

<sup>1283</sup> Cf. en annexe 12, fichier 1213b, la photo du mur à gauche de Irurita.

<sup>1284</sup> Il est élu Président de la FFPB fin 1972 et le restera jusqu'à sa mort, accidentelle en 1988. Dominique Boutineau lui succédera jusqu'en 2004, puis Roland Dufourg jusqu'en 2008, Jean-François Pascassio Comte jusqu'en 2012 et, depuis, Lilou Echeverria.

non seulement la pelote mais aussi d'autres sports de salle. Qui plus est, avec sa capacité le fronton mur à gauche peut servir de salle de fête, voire de spectacle. La pelote porte aussi ses lettres de noblesse, un état esprit vanté par tous les écrivains, les voyageurs, les médecins ou les pédagogues.

Le tour est joué. De nombreux frontons mur à gauche sortent de terre, en Pays basque, en Béarn, dans les Landes, en Midi Pyrénées et en Ile de France. Voir *Pilota 75*, l'argumentaire de Abeberry répondant à une attaque publiée contre la FFPB, promoteur du mur à gauche. Et voir édito de J.Haritschelhar sur la politique d'équipements (et subventions du C.Général 64) du *Pilota 41*.

Mais quelles sont les spécialités pratiquées dans ces nouvelles aires de jeu ?

## **Jeux et compétitions en fronton mur à gauche**

Les Basques de France continuent à privilégier la pratique de la main nue en trinquet et utilisent moins le fronton mur à gauche mais il sert néanmoins aussi pour la main nue. Dans les autres Ligues, le fronton mur à gauche est utilisé pour la main nue, la paleta pelote de gomme, voire de cuir dans un premier temps.

Après les initiatives locales à *Joko Garbi* en mur à gauche, à Orthez, Ustaritz et Hendaye, un championnat de l'Union basque s'organise à Itxassou dans les années 60. Un premier championnat de ligue a lieu en 1980 et le premier championnat de France est lancé en 1982. Une nouvelle compétition est née. On espère sans doute ainsi obtenir une compétition internationale pour le petit *chistera*, jeu tant aimé de ce côté des Pyrénées. Il faut dire qu'il n'a pas eu le succès escompté.

Voilà un jeu plus coûteux pour les écoles de pelote avec sa pelote de cuir fabriquée artisanalement et son *chistera* onéreux, que le jeu de pelote de gomme avec *paleta*, par exemple. Même les autres jeux avec instrument de bois et pelote de cuir sont plus abordables. Par ailleurs, la technique au petit *chistera* est très difficile à acquérir, plus qu'au grand, aux dires des dirigeants et responsables de la spécialité, si l'on compare les performances des jeunes *pilotaris* actuels dans ces deux spécialités.

Nos proches voisins du sud ont déjà des professionnels à *pala* gérés par des *impresas*, organisateurs de spectacles de pelote et de paris (sans compter le *remonte* et la *cesta punta* en *Jai Alai*). La main nue professionnelle deviendra, sous la houlette d'organiseurs privés, la discipline phare de la fin du XXe siècle, tandis que les autres périliteront.

Ainsi les frontons murs à gauche de 36 mètres de long (contre plus de 50 mètres pour un *Jai Alai*) sont utilisés pour pratiquer *pala corta* ou *pala larga*, *paleta cuir* et *Joko garbi*, main nue, *paleta gomme pleine*. Une nouvelle spécialité internationale, le *frontenis*, venu du Mexique, voit ensuite le

jour et se pratique dans un fronton mur à gauche plus court, de 30 mètres. La pelote n'est pas à une aire de jeu près.

Espérant trouver le jeu simple qui pourra s'exporter dans suffisamment de pays pour en faire une discipline olympique, le Président de la FIPV de 2006 à 2014, Dominique Boutineau, imagine des compétitions internationales en fronton mur à gauche de 30 mètres concernant hommes et femmes également : deux disciplines à *frontenis* et deux à *paleta* avec gomme creuse (la pelote argentine devenue la seule pelote de gomme internationale), en individuel pour les hommes et par équipes de deux pour les Dames. Le projet "Fronton 2020" est né. La pelote basque compte donc deux nouvelles disciplines mais la gomme creuse par équipes disparaît chez les hommes. Au final, il faut seulement ajouter une discipline au total de celles qu'on pratiquait au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Réfléchir sur ces aspects disciplinaires est une piste de prochaine étude à propos de la pelote moderne. Pour l'instant, seul le point de vue des constructions motive ces informations.

### **Les types de murs à gauche : historique des constructions**

Il y aura bien trois types de frontons avec mur à gauche. Le *Jai Alai*, dont nous avons déjà parlé, a été construit dans des capitales ou de grandes métropoles et aux Etats Unis d'Amérique par des promoteurs fortunés, espérant retirer des bénéfices importants grâce aux paris. Ce ne sont pas des promoteurs du sport.

Le fronton mur à gauche de 36 mètres de long ou plus, a vu le jour d'abord en Pays basque d'Espagne, par goût des joueurs, comme nous l'avons vu, mais aussi, rappelons-le, pour des questions d'affaires. La pelote avec instruments (pala-paleta) y fut en effet professionnelle au XX<sup>e</sup> siècle, avant d'accuser un déclin. C'est la pelote à main nue qui est en grande vogue, encore aujourd'hui avec des parties télévisées par Euskal Telebista<sup>1285</sup>, suivies par des téléspectateurs de tout le Pays basque. Depuis les années 1970, avec les politiques communales ou territoriales et en vue des échéances internationales, les constructions se multiplient en France.

Enfin s'est posée la question du fronton de 30 mètres, celui où se jouent la *paleta* avec *balin* et le *frontenis*. Certains frontons courts ont été construits. C'est le cas à Mourenx en 1973, à Biarritz-Fal, à Mouguerre et Idron en 1993. D'autres villes ont équipé leur fronton 36 mètres d'une paroi amovible à 30 mètres, en général formée de panneaux verticaux qui glissent sur un rail au plafond puis se rangent les uns derrière les autres, en prenant la place d'un panneau en largeur et en cumulant l'épaisseur de tous. Si l'équipement intervient au moment de la construction le coût est beaucoup moins important, mais la technologie est arrivée après les premières constructions.

---

<sup>1285</sup> Télévision basque en Communauté Autonome du Pays basque.

Le fronton mur à gauche du Centre National d'Entraînement du lycée René Cassin à Bayonne et celui de Tarbes furent les premiers équipés et restaient les seuls en 1996. Très peu de villes ont réalisé cette paroi sur un ancien fronton, pour des questions financières. Le Haillan, en Gironde, l'a fait pour accueillir la première Coupe du monde en 30 mètres en 2013. On compte cinq frontons murs à gauche de 30 mètres en Pays basque, deux dans les Landes, quatorze en Béarn dont cinq dans des 36 mètres transformables, et un en Gironde.

La construction des frontons murs à gauche 36 mètres, comme nous l'avons dit, fut un bel élan des communes épaulées par le Conseil Général (aujourd'hui Départemental). Peu de frontons furent construits avant 1970. Plusieurs étaient de petits frontons "à l'espagnole", non couverts, qui furent parfois couverts par la suite, comme à St Lon Les Mines ou transformés en trinquet comme à Dax (Charmilles). Le Fronton mur à gauche d'Ustaritz Kiroleta est inauguré en 1970, celui de Bardos également. Orthez, Barcus, Garindein, Hendaye, Mauléon suivent en 1972, St Pierre d'Irube en 1973. Au complexe de la ZUP, quartier Sainte Croix à Bayonne, construit en 1975, le mur à gauche est couvert en 1977, tandis que Hasparren construit le sien. Les projets se succèdent dans les autres Ligues également (Mourenx (Béarn) en 1973, Mont de Marsan (Landes) en 1974, Saubrigues (Landes) en 1977, Port de Lannes (Landes) en 1979, Brive (Midi Pyrénées) en 1991, par exemple). En 1991, le fronton du Centre National du lycée Cassin de Bayonne voit le jour.

Les complexes bâtis au XXI<sup>e</sup> siècle<sup>1286</sup> comportent un fronton mur à gauche de 36 mètres de long transformable en 30 mètres. Celui du complexe Laubadère à Tarbes bâti en 1993 est un précurseur. On continue à construire aussi des murs à gauches au XXI<sup>e</sup> siècle par exemple à Saint-Jean-de-Luz, Barcus et Artix en 2002, Capbreton en 2003, et jusqu'en 2013 avec le fronton de Morlaas.

On compte 33 frontons murs à gauche en Béarn pour 24 trinquets, 11 frontons murs à gauche pour 5 trinquets en Midi Pyrénées, 35 frontons murs à gauche pour 58 trinquets en Pays basque<sup>1287</sup>, 5 frontons murs à gauche en Côte d'Argent pour 14 trinquets. La palme revient donc au Béarn, seule ligue avec le Midi Pyrénées ayant préféré le fronton mur à gauche au trinquet tout en ayant construit presque autant de ces frontons qu'en Pays basque. Le fronton mur à gauche s'exporte donc mieux, avec ses disciplines associées, hors du pays d'origine de la pelote en trinquet. La Côte d'Argent est une exception, peut-être à cause de l'implantation des Basques à Bordeaux, de la population estudiantine issue du Pays basque et de la culture du jeu de paume, bien présente dans la ville.

---

<sup>1286</sup> Nous avons évoqué ces complexes dans le paragraphe sur les trinquets, notamment ceux de Pau, Mont et Dax.

<sup>1287</sup> Cf. Document officiel pour l'AG de la FFPB du 2 avril 2016.

## Les normes fédérales

La FFPB fixe, en fonction des normes internationales, les dimensions des installations et les couleurs et matériaux à utiliser, pour les murs à gauche comme pour les trinquets<sup>1288</sup>. Ainsi, nous tirons du dossier technique officiel FFPB pour la construction d'un mur à gauche qu'il existe un frontis, un mur de gauche et un mur de "rebot" ou mur du fond. Le "rebot", officiellement, n'est donc plus le mur de face mais le mur du fond. Les teintes préconisées sont le vert foncé (RAL6005) pour les murs de jeu, le bleu moyen RAL5015, pour les parties fausses et le jaune RAL1018 pour les lignes de jeu. Les matériaux à utiliser sont précisés. Les murs et le sol sont en béton armé pour le sol, banché ou en "panneaux" pour le frontis, en béton banché ou en "panneaux" de béton préfabriqués pour les autres murs. Le mur de pierre, la muraille en pierres de taille dont parlaient les auteurs du XIXe siècle, sont donc abandonnés, excepté en *Jai Alai* où le frontis est souvent en pierres de taille.

## Bilan

Etant donné le nombre de spécialités internationales pratiquées dans ces frontons murs à gauche, étant donné le prestige de la main nue en mur à gauche en Guipuzcoa, Biscaye, Alaba et jusqu'à Logroño, il eut été logique de trouver une nette expansion des jeux pour lesquels les murs à gauche ont été construits. Cependant, peu de joueurs de qualité sont sortis des écoles de pelote en France et la masse n'a pas adhéré à ces jeux nouveaux. Dans les ligues hors Pays basque, l'obtention du statut de sport de haut niveau pour la pelote a permis la création de Pôles et de Pôles espoirs. Les cadres techniques étaient chargés de former des athlètes capables de rapporter des médailles lors des compétitions internationales, mais le bilan est mitigé. Une étude de l'histoire de la pelote serait à mener à ce sujet.

Les écoles de main nue traditionnelle en France n'ont pas non plus suivi le mouvement de l'Espagne. Malgré le succès des parties de professionnels à main nue télévisées par la chaîne basque, bien qu'elles puissent faire rêver les jeunes de devenir champions, cette spécialité est peu pratiquée en France, au point qu'il n'y a même pas de championnat en dehors des catégories jeunes. La coqueluche de la fin du XXe siècle, la main nue en mur à gauche sous la coupe des *impresas*, n'a pas fait bouger le Pays basque de France, seule ligue quasiment à pratiquer la main nue, avec les Landes en cette fin de XXe siècle.

Deux champions d'Espagne sont issus de France, Pampi Laduche le premier Français à s'être fait un nom outre Pyrénées et Yves Sallaberry dit Xala. Gonzalès a fait quelques années sans vraiment

---

<sup>1288</sup> Les dossiers techniques sont parus dans *Pilota* à partir du N°149 pour le trinquet. Voir en annexe 13, fichier 13.5., le dossier du fronton mur à gauche.

percer. D'autres ont essayé avec peu de fortune. Ainsi, malgré l'engagement des communes et du Président de l'époque, Maurice Abeberry, le jeu espagnol n'a pas percé. Ni lui, ni plus tard le jeu mexicain de " frontenis ", n'ont été intégrés par la masse des joueurs des provinces basques de France, comme si le jeu restait lié à des racines, sur lesquelles les greffons ne prennent pas. Il en résulte peu à peu un déficit de médailles d'or et même d'argent, voire de bronze pour la France, dans les championnats du monde.

Rappelons les éléments principaux de ce chapitre dédié aux frontons avec mur à gauche. Ces constructions, qui existent dès 1853 au moins, en Espagne, puis s'adjoignent un mur de " rebot " au fond, se différencient de plus en plus des places du Pays basque de France. Cela n'empêche pas les confrontations internationales qui sont visiblement les parties les plus attendues par les joueurs et les parieurs, mais le jeu est très différent selon les aires, à cause des effets sur les murs et de la nécessité de pratiquer le revers, peu utilisé en France<sup>1289</sup> et les adaptations seront de plus en plus difficiles pour les Français. La création des fédérations de pelote, d'une part, et le développement des *impresas*, d'autre part, changent encore l'identité du jeu, notamment dans sa pratique en *Jai Alai*.

La multiplication des frontons dits " *Jai Alai* " dans le monde augmente le besoin de joueurs professionnels. Leur réussite stimule les jeunes de l'école de Guernika qui émigrent ensuite. Puis c'est au tour des jeunes de Navarre et de la côte basque française de se projeter dans la réussite et de partir. Mais le grand rêve fondé exclusivement sur le succès financier d'entreprises de jeux à paris, va s'effondrer. Le *Jai Alai* cède place à d'autres jeux de hasard, les machines à sous, comme autrefois la paume céda devant les billards, tric tracs et autres jeux de cartes et de dés. Les jeux de grand *chistera* et de *cesta punta* restent malgré tout vivants en terre basque, peut-être par attachement à une culture vécue comme un patrimoine, par affectivité et par adéquation de la société aux valeurs du jeu.

Quant aux autres spécialités pratiquées dans des frontons murs à gauche plus courts, elles peinent à convaincre en Pays basque de France. Est-ce que la pelote serait atavique ? Dans les autres ligues, les pratiquants sont moins nombreux et une élite a du mal à se former, malgré les Pôles France et espoir et les Centres d'Entraînement implantés à Bayonne, Toulouse, La Réunion, Pau et Bordeaux.

Cependant les communes françaises ont joué le jeu en construisant nombre d'aires de pelote conformes aux disciplines internationales. L'élan se poursuit en début de XXIe siècle, où la pelote garde son caractère noble, traditionnel et patrimonial tout en ayant obtenu la reconnaissance ministérielle de sport de haut niveau en 1993.

---

<sup>1289</sup> Cf. études du I. relativement au *blaid*, pour l'emploi du revers mentionné dans les articles du *Courrier de Bayonne*.

Pour conclure cette sous-partie de l'étude des lieux matériels de la rencontre, aires aménagées ou construites pour le jeu, nous ferons quelques réflexions à propos de ce qui a été découvert dans les archives et sur le terrain ou à propos de ce que nous avons résumé dans les paragraphes portant successivement sur les places libres, les trinquets et enfin les " murs à gauche ".

Avant même 1750, la longue paume jouée dans des espaces de montagne, des prairies encloses ou sur des places de ville, a donné lieu à des constructions de murs pour le jeu, preuve d'un premier tournant dans l'histoire du jeu basque et de sa prise de distance par rapport à l'ancêtre européen. En 1850, le jeu original basque, le " rebot " utilise un mur éponyme et les joueurs sont munis de gants de cuir. Dans les années suivantes, le succès croissant pour ce jeu se concrétisera, en Pays basque, par la construction de nombreuses places de jeu de paume dotées de murs.

Les jeux " espagnols et français ", selon la dénomination des rédacteurs, commencent déjà à diverger, en 1852, notamment par l'emploi de l'élastique et de plus longs gants chez les premiers mais aussi par l'allongement du retour de mur à gauche sur certains frontons du Pays basque d'Espagne, dès 1853<sup>1290</sup>. L'arrivée du *chistera* dans les parties importantes, en 1870, accélère la différenciation. Le jeu de *blaid* vole la vedette au " rebot " plus rapidement dans les provinces péninsulaires et dès 1884, l'émigration des meilleurs pour l'Argentine en atteste. En France, la concurrence serrée entre 1885 et 1890 s'achève par la victoire du *Blaid*. Mais les deux jeux de *blaid* sont bien différents par leur cadre, mur unique d'un côté de la frontière, deux murs à angle droit de l'autre. Les aires de jeu se développent, la plupart du temps construites par des municipalités mais aussi par des investisseurs privés dans le but d'organiser des spectacles payants avec paris.

Ce dernier aspect s'accroît dans les provinces d'Espagne où les joueurs deviennent des professionnels, où les lieux fermés parfois couverts et même luxueux sont bâtis par des sociétés qui organisent des paris. Les dits lieux prennent le nom de *Jai Alai* et s'exportent sous leur forme la plus vaste et la plus aboutie en terme de confort et de modernité, dans les Amériques, à Cuba, en Europe, en Chine, en Afrique, par le biais de sociétés qui ont un but lucratif et emploient des joueurs basques sauf exception. Par ce biais, la pelote a l'air de se mondialiser et il est vrai que son existence au moins arrive à la connaissance de nombreux pays durant tout le XXe siècle. La plupart des bâtiments (au moins une quarantaine) ont aujourd'hui disparu et cet élan de construction n'a pas amené une pratique autochtone durable. La pelote ne s'est pas implantée dans tous les pays concernés.

Dans le même temps qui voyait l'établissement des professionnels espagnols, entre 1885 et 1910, le *blaid* avec *chistera* en place libre franchissait les frontières du Pays basque, en France, par la construction de frontons élevés dans des villes importantes du Sud Ouest (Pau-Dax-Bordeaux-

---

<sup>1290</sup> Selon nos sources, mais peut-être avant.

Toulouse) mais aussi à Paris-Neuilly et dans des villes de cure et de villégiature (Vichy-Arcachon-Nice). A Neuilly, les professionnels espagnols étaient majoritaires mais quelques Français, dont l'adulé Chiquito de Cambo, étaient invités. Une pratique s'est maintenue dans certains lieux.

En Pays basque péninsulaire, au XXe siècle, des frontons mur à gauche plus courts, moins onéreux, donnaient aussi lieu à des parties de professionnels à *pala* puis à main nue. Au XXIe siècle, la main nue en mur à gauche a conquis cet espace et reste très prisée.

En Pays basque de France, la courte paume étant bien implanté, dès le XVIe siècle au moins, le jeu de paume ou trinquet est resté en faveur auprès de la population. Tout au long du XIXe siècle, des trinquets ont été construits par des particuliers, d'abord dans les villes connues pour le jeu de paume au "rebot". Le *blaid* s'y est naturellement implanté dans les années 1870, donnant lieu à des modifications de bâtiment et finalement à la construction de trinquets dits modernes, à savoir construits pour le jeu de *blaid*. Après le "rebot", le *blaid* en mur à gauche, le *blaid* en place libre et le *pasaka* en trinquet, un cinquième jeu, le *blaid* en trinquet et un quatrième lieu, le trinquet moderne, complètent dès lors l'identité basque de la pelote, C'est dans les années 1890, avec l'éclosion du *blaid* en place libre que se développent les constructions de ces trinquets privés pour la plupart. Le mouvement n'a pas cessé jusqu'en 1990.

La fondation des Fédérations française et internationale de pelote basque respectivement en 1921 et 1930, a structuré la pratique et conditionné l'implantation du jeu et des bâtiments en France. Le trinquet officiel argentin s'est combiné au trinquet traditionnel de France, par l'intervention des ingénieurs, à partir de 1975. Certaines municipalités se sont engagées dans l'implantation de trinquets modulables, à partir de 1981, puis de complexes de pelote au XXIe siècle. Le confort des spectateurs, l'éclairage et la qualité des revêtements pour le sol et les murs, en font des lieux modernes et appropriés pour un développement du sport pelote basque, tant au niveau de la capacité d'accueil du public qu'au niveau des possibilités de performances sportives. La convivialité, un moment oubliée par les pouvoirs publics, est recherchée par les municipalités et rejoint une tradition culturelle née avec la paume et maintenue en Pays basque de France.

Par ailleurs, les compétitions internationales se déroulant pour beaucoup dans un mur à gauche, les mairies françaises ont été sollicitées par la FFPB pour équiper leurs villes de telles installations, les seules qui soient polyvalentes. A partir de 1970, grâce aux subventions publiques, de nombreux murs à gauche (une centaine) ont été construits dans les régions d'implantation de la pelote, en complément de la première construction demandée par tout club de pelote, à savoir un fronton place libre.

L'aire de jeu n'est pas le seul lieu d'expression, de reconnaissance, de pratique et d'histoire de la pelote. La langue est le lieu où s'ancre la pelote car l'être humain parle ce qu'il vit, l'évoque et

construit un vocabulaire spécifique à ses activités, lequel vocabulaire dévoile sa représentation du monde, et ici du jeu.

## II.2. Le lexique où s’ancre le jeu

Il a semblé important de chercher, dans les vocabulaires et dictionnaires les plus anciens, les traces du jeu pratiqué en Pays basque. En effet, les écrits en langue française parlent toujours de “ jeu de paume ”, jusqu’à la fin du XIXe siècle au moins, ce qui n’est pas juste comme dénomination<sup>1291</sup>. Par ailleurs, parallèlement, quelques termes du vocabulaire basque font aussi leur apparition dans la presse de l’époque<sup>1292</sup>.

Aujourd’hui, dans toute communication, on ne parle plus de “ paume ”, mais exclusivement de “ pelote ” ou de “ pelote basque ” et, lors d’une partie de pelote au Pays basque, on entend souvent les coéquipiers se parler en basque. Du reste, une page de lexique basque est actuellement insérée dans le règlement sportif de la Fédération Française de Pelote Basque. Mais de quelle façon les Basques parlaient-ils de leur jeu au XIXe siècle, temps où les autochtones parlaient tous, naturellement, en basque ? Ce questionnement permet également de voir l’évolution du vocabulaire attaché au jeu et du jeu lui-même. Ce travail n’avait pas été entrepris par les auteurs ou chercheurs et pourrait révéler quelques représentations et constructions du XIXe siècle quant à la pelote basque.

Dans un premier chapitre, nous étudierons des dictionnaires écrits avant 1850, puis dans le suivant, nous étudierons l’évolution du vocabulaire au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle. Les dictionnaires les plus prestigieux sont celui de l’abbé Resurreccion-Maria de Azkue (Azkue, 1905) et celui de Pierre Lhande (Lhande, 1926), écrits après 1900. Ils sont plus proches des dictionnaires modernes, dans leur présentation et leur élaboration. Mais, quant au jeu qui nous occupe, peu de mots nouveaux y figurent<sup>1293</sup>. Ils constituent en effet, pour une grande part, une compilation des manuscrits que nous avons choisi d’étudier. Aussi ne peuvent-ils rendre compte de l’évolution du vocabulaire avant 1870. Or cette histoire est très mal connue d’une part, et tout à fait primordiale pour la naissance du jeu basque, d’autre part, cf. notre mémoire (Mourguy, 2011).

---

<sup>1291</sup> Cf. mémoire Mourguy, 2011) et ce qui a été dit dans le début de cet ouvrage à propos de l’originalité du jeu basque.

<sup>1292</sup> Cf. mémoire (Mourguy, 2011).

<sup>1293</sup> Les mots nouveaux concernent l’instrument *xistera*, ‘*chistera*’, le *sare*, en tant que filet où l’on envoie la balle. Ces entrées montrent l’évolution de la pelote constatée en I., évolution qui a lieu après l’écriture des manuscrits que nous allons étudier.

## II.2.1. Dictionnaires basques antérieurs à 1850

### II.2.1.1. Le dictionnaire de Larramendi

Le *Diccionario Trilingue Castellano, Bascuence y Latin* du père jésuite Manuel de Larramendi est daté de 1745. Il paraît à Saint-Sébastien et nous donne à voir un vocabulaire utilisé en Pays basque d'Espagne au moins. Il comporte plusieurs entrées largement dédiées à la *pelota* 'pelote'. Les entrées sont en castillan, ce qui diminue, a priori, le nombre de termes présents. Il peut manquer en effet d'éventuels termes autochtones, sans pendant en langue castillane, comme *escas*, 'ligne de séparation entre les camps' ou 'endroit d'où l'on tire' selon les sources, comme *laxoan* ou encore *lucean* qui désignent une forme de longue paume pratiquée au Pays basque.

Nous avons cherché les termes connus en pelote basque, termes actuels ou termes trouvés dans des articles de journaux. Ce fut parfois en vain, parfois pour trouver ces termes avec des significations en dehors du champ de la pelote. Nous les avons repris comme tels puisqu'ils seront employés avec un sens nouveau sans être des créations du domaine du jeu de pelote.

#### Extraits des tomes 1 et 2

*Botar la pelota, bote eguin. Lat. Resilire*<sup>1294</sup>

*Bote de pelota ó cosa semejante, es voz bascongada botea, que viene de bota, botatu. Lat. Pilae saltus*<sup>1295</sup>.

*Bote, piedra del saque en la pelota, botarria. Lat. Pilae resiliendae jaciendaeque lapis destinatus.*

*(p.221) Chaza, arraya. Lat. Pilaris institutionis*<sup>1296</sup> *nota.*

*Ganar la chaza, arraya irabazi. Lat Institutionem vincere.*

*Chazador, chaisaria, arrayaguilea. Lat Institutionem notator.*

*Chazar, arrayac eguin. Lat. institutiones notare.*

*Juego, jocoa, yocoa, de donde puede venir el romance ; porque este ejercicio, que lo es del cuerpo, comunmente trae el tocar, pegar, sacudir alguna cosa, v.g. en la barra, pelota, trucos, etc... y*

---

<sup>1294</sup> Rebondir dans le dictionnaire de Gaffiot, mais ce mot n'a pas été trouvé chez les auteurs anciens latins ou humanistes.

<sup>1295</sup> Ce mot n'a pas non plus été trouvé chez les auteurs latins ni chez les humanistes qui mettaient en scène des joueurs de paume.

<sup>1296</sup> Arrêt repos selon le *Gaffiot*. Larramendi n'utilise donc pas le vocabulaire latin des humanistes qui donnaient "terminus" pour la chasse, beaucoup plus logique selon la dynamique du jeu et en accord avec le mot "raya" du castillan, lequel a donné "arraya" en basque.

por eso llama el bascuence *jocoa*, *yocoa*, que significa cosa o acción en que se pega o sacude, de **jo**, **yo**, **pegar**, y la terminación *coa*, que es determinativa de lugar y acción. Lat. *Ludus*.<sup>1297</sup>.

Juego de manos, **escujoca**. Lat. *Jocularis percusio*<sup>1298</sup>.

Pelota, ez voz bascongada, que por ciro modo decimos **pilota**, de donde viene, y es syncope de **pilla lotua**, globo atado. Lat. *Pila*, ae.

Pelota, el juego, pelota, **pilota**, **jocoa**. Lat. *Pilae ludus*.

Estan jugando a la pelota, **pelotan ari dira**, **dabiltza**. Lat. *Pila ludunt*<sup>1299</sup>.

Pelota, lo mismo que ramera : vease.

jugador de pelota, **pillotaria**, *pelotaria*. Lat. *Doctus arte pilae*.

Pelota de viento, **aizapelota**, *aizapillota*. Lat. *Pilae vento tensa*. [...]

Juego de pelota, el lugar, **pelota jocoa**, *yocoa*. Lat. *Locus ludendo ad pilam commodus*.

Pelotaza, **pillotada**, *pilotazoa*. Lat. *Pilae ictus*<sup>1300</sup>. [...]

Pelotear, sin hacer partido, **pelotan nolanai ari**. Lat. *Pila ludere libere*

Pelotear a bonicas, que llaman, **blean ari**, **jocatu**. Lat. *Jactuspilae bandiori ludere*<sup>1301</sup>.

Pelotearse, lo mismo que reñir<sup>1302</sup> : vease.

Peloteria, **pelotadia**, *pillotadia*. Lat. *Pilarum cumulus*.

Pelotero, el que las hace, **pelotaguillea**, *pillotaquiña*. Lat. *Pilarum factor*.

Pelotilla, **pilotacho**, *pillotachoa*. Lat. *Pillula*.

(p.322) Rebotadura, **errebotatera**, **berbotatera**. Lat. *Repercussio*<sup>1303</sup> *pilae*.

Rebotar, tiene origen bascongado, **errebotatu**, **berbotatu**. Lat. *Repercutere*.

Rebotado, **errebotatua**. Lat. *Repercussus*.

Rebotarse el vino, *galtzera asi*. Lat. *languescere*.

Rebote, **errebotata**, *errebotata*, *berbotata*. Lat. *Repercussio pilae*.

(p.377) Saque, en el juego de pelota, tiene origen bascongado en la voz **saca**, **saquea**. Lat. *pilae missio*.

Saque, de donde se saca, **botarria**, *sacarria*.

Lat. *Meta, unde pila mittitur*

<sup>1297</sup> Autre sens “ burla jocus ”.

<sup>1298</sup> On ne peut savoir si le jeu utilise une balle ou non. Mais, si oui, il correspondrait au *pila palmaria*.

<sup>1299</sup> Larramendi reprend ici les termes latins utilisés par les auteurs latins ou les humanistes.

<sup>1300</sup> Coup, choc, atteinte, selon *Gaffiot*.

<sup>1301</sup> Les mots “ *jactus pilae* ” et “ *bandiori* ” ne font pas partie du vocabulaire des humanistes étudiés.

<sup>1302</sup> Gronder, disputer, brouiller.

<sup>1303</sup> Encore un mot propre à Larramendi qu’il n’a pas tiré des auteurs anciens parlant des jeux de balle. Rappelons les termes rencontrés dans les textes latins : *reddere*, *expulsare*, *rapere*. Les humanistes y ont ajouté *pila palmaria*, *reticulum*, *terminus*, *mittere*. Ce dernier est également utilisé par Larramendi. Il faut encore ajouter *remittere* et, bien sûr, les nombres pour compter au jeu de paume.

*Saque, sacador, sacalaria. Pilae mittenda ex méta destinatus. [...]*

*Saquear, alguna Ciudad, arpillatu, saqueatu. Lat. Diripere.*

*Saqueo, arpilloa, saqueoa. Lat. Direptio.*

*Trinquete, de pelota, trinquetea. Lat. Sphaeristerium [...]*

Nous terminerons avec quelques remarques.

A propos des coups ou gestes techniques, nous avons cherché en vain *bole* ‘de volée’, présent chez Hiribarren. Nous avons noté p.233, *Pared*. Ce mot, plus exactement *paret*, désigne de nos jours un coup de pelote qui frappe le mur de rebot puis le sol.

*Dar por las paredes, murru joca ari, itsuca ibilli. Lat. Andabatarum more agere.*

A propos des instruments de jeu, aucun n’apparaît comme tel dans le dictionnaire. Pala, paletton existent mais sans avoir de signification par rapport à la pelote.

(p.224) *Paletton, de la llave, marrusco. Lat. Clavis pars plana.*

(P.222) *Pala, pala, chabola. Lat. Pala.*

*Pala, artificio y destreza para empeñar a uno ; en este sentido puede venir de palacca, palacua, que en bascuence es adulacion y lisonja. Lat. Solertia.*

(p.223) *Paleta, palachoa. Lat. Parva pala*

Autres sens de paleta : de cuisine, de peintre ...

Nous constatons que les instruments *pala, paleta*, qu’on trouve sur un tableau de Goya et qui existent partout en Europe sous le nom de battoirs, ne figurent pas à ce titre dans le dictionnaire trilingue. Nous n’avons pas non plus trouvé *eskularru* ‘gant’, autre ancien instrument de jeu, mais qui semble dater des années 1800. Le mot actuel *chistera* (instrument pour jouer) se trouve t1, p.223 : *Chistera, un cestillo, es voz bascongada, Lat. Cistella piscatoria. Voir aussi chistar, chiste*. Il ne figure évidemment pas encore dans le vocabulaire du jeu mais on s’en servira pour désigner l’instrument qui sera inventé au XIXe siècle.

D’autres termes, comme le mot qui désigne aujourd’hui le lieu où l’on joue dehors, *plaza*, sont présents, mais pas dans le sens qui nous intéresse ici, place pour le jeu de pelote.

De même le mot *escas* ‘ligne de séparation entre les camps’ n’est pas lié à la pelote chez Larramendi :

*Escaso, es del bascuence escasa, urria, y en las medidas no muy llenas, murria. Lat. Modicus, baud’ ?) plenus.*

Il est cependant utilisé dans un registre des délibérations de la communauté de Hasparren en 1760, où il est présenté comme un élément commun du jeu de pelote. Cela confirme que certains termes manquent dans ce dictionnaire.

A propos des divers jeux pratiqués, nous n’obtenons pas davantage de précision, puisque *Laso* vient de *lasai*, écrit Larramendi. Il n’y a donc pas de lien fait pas l’auteur avec la spécialité très ancienne du *laxoa* ou *laxua*. *Lucea*, ‘la longue’, désignant aussi ce type de jeu n’apparaît pas, *Lucia* si, mais sans lien avec la pelote. Les formes *ple*, *pleca* ou *pleka* n’existent pas chez Larramendi, elles viendront ultérieurement désigner un type de jeu, cependant le mot *blean* figure et c’est sans doute celui qui donna *pleka* par la suite. Il est en lien avec le mot *ble* utilisé en Espagne et avec le mot *bled*, *blay*, *blaid*, utilisé par la suite en France.

Pour ce qui est de la façon de nommer la compétition et de compter les points, on trouve *Partida* p.236, mais sans lien aucun avec le jeu de paume, alors que *partido* est utilisé par Larramendi avec le sens de partie, qu’il a encore aujourd’hui, pour expliquer un autre mot. Ainsi le dictionnaire ne semble pas donner tous les termes utilisés et connus par cet auteur. Il faut sans doute y voir l’effet d’un travail n’ayant pas encore bénéficié de la méthode des encyclopédistes.

*Partida de hombres, caballos, etc., guizadia, zaldi dia, pilla, guiza cembatea. (lois de Castille) lèges partitarum.*

Nous avons cherché en vain le mot *ados*, ‘à deux’, aujourd’hui ‘égalité’. Le fameux *quinze*, ‘quinze’, point au jeu de “rebot”, n’est pas non plus lié à la pelote dans ce dictionnaire.

p.310 *quinze, amabost, amabortz. Lat. Quindecim.*

p.311 *Quinolas, juego de naipes, quinoletaco joco. Lat. Ludus ex varietate chartarum sic dictus. Estar de quinola, nayar egotea.* Ce jeu de dés utilise un mot “*quinola*” qui rappelle un mot usité de nos jours pour un type de jeu où l’équipe perdant une courte partie est remplacée par une autre équipe pour une nouvelle partie à élimination. Les équipes se succèdent durant un temps donné et le vainqueur est celui qui a gagné le plus de ces courtes parties ou *quinielas\**.

Nous remarquons dans le vocabulaire propre au jeu de paume chez Larramendi beaucoup de termes à consonances castillanes, basquisés, et quelques termes basques comme *jocoa*, *botarria*. Certains de ces termes sont restés dans le vocabulaire basque de la pelote. Nous voyons que les termes sont particuliers au jeu pratiqué en Pays basque. En effet, par exemple, nous n’avons pas rencontré, chez les auteurs des siècles précédents, un terme pour désigner celui qui sert, mais ici, en Pays basque, il a un nom *sacador* ou *sacaria* ; de même, le lieu où l’on joue a un nom, *juego de pelota*, *pilota joco* et il faut une périphrase pour l’expliquer puisqu’il n’a pas d’équivalent dans les autres langues. *Botarria*, quant à lui, est un terme basque sans équivalent, car il est propre au jeu pratiqué dans ce pays. Enfin *arraya*, qui vient du castillan *raya*, ‘raie’, est resté jusqu’à nous pour désigner ce que les paumiers nomment la “chasse”. *Errebotatu*, *berbotatu* sont des verbes relevés par Larramendi et qu’il

signale comme étant à l'origine des termes castillans. Le premier reste en usage et il a même donné nom à un jeu particulier au Pays basque : le “ rebot ”, spécialité reine jusqu'aux années 1880.

## Le jeu découvert à partir des termes de Larramendi

Ce dictionnaire montre que des formes diverses de jeu de pelote sont pratiquées au Pays basque d'Espagne dès le XVIIIe siècle. Nous y apprenons qu'avant 1745 on joue à la pelote en Pays basque, qu'on engage (v. *bota, botatu*) au moyen d'une pierre (*botarria*); qu'on marque (nota) des “ chasses ” (*arraya*) au sens du jeu de paume (*chaza* en castillan et non *caza* qui serait la traduction de “ chasse ”) et que les personnes chargées de le faire portent même un nom (*chaisaria, arrayaguilea*). Remarquons la différence avec le vocabulaire de la paume où ce sont des marqueurs qui indiquent la “ chasse ”. Ici c'est la racine du mot “ chasse ” “ chacha ” qu'on utilise pour créer un mot désignant le marqueur de “ chasse ”. Le jeu du vocabulaire de Larramendi donne lieu à divers types de pratiques, comme le jeu de paume du reste. Il s'organise soit en parties (*pelotan ari dira*), soit de manière ludique (*pelotan nolanai ari*), les paumiers diraient “ peloter ”. On y joue dans un lieu identifié comme *pelota jocoa* ‘jeu de pelote’. Les joueurs eux aussi sont distingués par un nom *pillotaria, pelotaria*, comme aujourd'hui on dit *pelotari* ou *pilotari*. Nous avons vu dans le premier chapitre qu'il n'y avait pas de mot pour désigner le joueur de paume. Le fabricant de pelote, *pelotaguillea*, a sa place dans le dictionnaire de Larramendi. Ils'agit peut-être d'un métier, en tout cas d'une technique reconnue, comme l'esteuvier depuis l'ordonnance de Louis XI en France. Le verbe *errebotatera, berbotaera*, qui donnera plus tard naissance à une spécialité de pelote du XIXe existe déjà. Ceci semble montrer qu'on utilise, dans certains jeux au moins, un mur depuis le début du XVIIIe siècle pour jouer à la pelote en pays basque. Notons que le terme *berbotaera* a disparu. Peut-être lui devons-nous l'expression *au long bert*, utilisée par Hirribaren<sup>1304</sup> et par Edouard de Nanteuil (1898). Le mot *Saque* est déjà présent, à côté de *bota* qui semble avoir le même sens.

Remarquons aussi que le lieu “ jeu de paume ” a pour nom basque *trinquetea*. C'est donc qu'il existe, même en Pays basque d'Espagne, où il a, depuis la fin du XIXe siècle, été supplanté par le fronton mur à gauche (voir chapitre I). L'origine de ce mot pose question. La consultation du FEW ne nous a pas donné de réponse satisfaisante.

Notons que c'est grâce à la traduction latine que nous avons souvent pu affecter, de manière certaine, au domaine de la pelote tel mot ou tel autre, car le père Larramendi ne mentionnait ni en castillan ni en basque un lien qui était peut-être évident pour lui et ses contemporains.

---

<sup>1304</sup> Cf. sous-chapitre dédié à cet auteur ci-après.

## II.2.1.2. Le vocabulaire de Fleury de Lécluse

Paru à Bayonne en 1826, le *Manuel de la Langue Basque*, comporte, en fin d'ouvrage, un vocabulaire basque-français, où nous n'avons trouvé aucun mot concernant le jeu de paume. Le mot *Yokhoa*, 'jeu' n'a pas de sens particulier dévolu à la paume. Aucune allusion à ce jeu de paume ou pelote dans le vocabulaire qui, signalons-le, ne donne pas d'exemple d'utilisation ni de citations.

Il n'a pas semblé opportun à l'auteur d'introduire des éléments culturels autres que des termes choisis, peut-être pour leur caractère utilitaire supposé, et leur signification en français.

## II.2.2. Dictionnaires basques postérieurs à 1850

### II.2.2.1. Le jeu dans le vocabulaire de Salaberry

**Salaberry d'Ibarrolle**, notaire à Saint-Jean-Pied-de-Port, fait éditer, en **1856**, un *Vocabulaire De Mots Basques Bas-Navarraïss Traduits En Langue Française* (Salaberry, 1851), dédié à Son Altesse Monseigneur le Prince Louis-Lucien Bonaparte. En effet ce dernier a encouragé l'auteur dans sa démarche en lui portant intérêt. Le vocabulaire de Salaberry nous permet de découvrir un jeu pratiqué à cette époque, en Basse Navarre et nommé jeu de paume, par l'auteur. Le vocabulaire est clairement rattaché au jeu, la plupart du temps, par l'expression " terme du jeu de paume " , sinon en utilisant au moins le mot " paume " et souvent " jeu de paume " .

Le lecteur trouvera ci-après les 23 termes relevés dans le vocabulaire de Salaberry. Y figurent d'une part, des termes identifiés par l'auteur comme vocabulaire du jeu et, d'autre part, des termes qui, aujourd'hui, sont devenus des termes du jeu. Ainsi en est-il de *sare 'filet'*, qui a donné<sup>1305</sup> *xare* pour désigner à la fois un instrument et une spécialité de pelote basque. De même *pasa*, 'passer' s'emploie lors des parties de " rebot " actuellement jouées, dans l'expression *arraia pasa*, lancée par le chanteur ou le compteur de points. Ils signifient par là que les joueurs changent de camp pour jouer l'*arraia*, 'la chasse', comme au jeu de courte paume. D'autres termes du vocabulaire laissent penser qu'ils pouvaient servir pour ce jeu, mais n'ont pas été signalés comme tels par l'auteur. Ainsi en est-il de " *Yoko* ", qui devait déjà désigner le jeu, comme dans les dictionnaires de Larramendi et de Hiribarren et comme aujourd'hui. Quant à *ichtapeka*, 'en faisant passer l'instrument du jeu entre les 2 cuisses' sa définition rappelle un coup observé de nos jours sur la place libre ou en trinquet, assez rare il est vrai, mais remarqué aussi par des journalistes du XIXe siècle, comme nous le verrons. Le même coup figure

---

<sup>1305</sup> Ceci dans le domaine du jeu uniquement, car *sare*, 'filet', existe par ailleurs.

également dans le *Traité sur la connoissance du royal jeu de paume* publié par Mannevioux (1783). Mais nous ne pouvons affirmer qu'il fait allusion à un coup de joueur de pelote. Dans l'étude qui suivra, pour définir le jeu, nous ferons uniquement cas des termes associés explicitement, par l'auteur, au jeu de paume. Ils sont en caractères gras dans la liste ci-après. Les autres termes permettent des comparaisons avec les dictionnaires étudiés ultérieurement, avec le jeu contemporain, et montrent aussi l'évolution sémantique.

## **Extraits du vocabulaire de Salaberry**

Voici les termes relevés et la signification qu'en donne Salaberry.

**arraia** : *signe au point où la balle s'est ou a été arrêtée au jeu de paume, établissant la ligne qui doit être dépassée pour gagner le point suivant.*

**bota, bota-tu** : *butter terme des joueurs de paume, lancer une balle d'un bout de la place vers les contre-tenants.*

**botaharri** : *butoir*

**botari** : *celui qui lance la balle.*

**chacha**, *terme du jeu de paume, objet qui marque un point sur la place, au-delà duquel les joueurs doivent faire arrêter la balle pour pouvoir gagner*

**chacha-tu**, *marquer le point où la balle s'est arrêtée ou bien où on l'a arrêtée*

**eskaz**, *terme de jeu de paume, ligne séparative entre les deux principales parties de la place, celle du côté du buttoir et celle d'où l'on repousse la balle.*

**eskularru**, *gant.*

**ichtapeka**, *adv, terme de jeu, en faisant passer l'instrument du jeu entre les 2 cuisses.*

**kintze**, *un point au jeu de paume.*

**kuarenta**, *nombre de 3 points terme de jeu de paume.*

**luzaran**, *à la longue.*

**pasa, pasa-tu**, *v, passer.*

**paso** : *terme du jeu de paume, coup de balle qui a passé la limite établie pour le jeu.*

**phala**, *pelle ...*

**phumpa, phumpa-tu**, *bondir, terme de jeu de paume.*

**phumpe**, *le saut d'une balle qui bondit sur une place de jeu de paume.*

**pilota**, *balle de jeu de paume.*

**pilotari**, *joueur de jeu de paume.*

*saka, saka-tu*, terme du jeu de paume, lancer la balle d'une extrémité de la place pour que les adversaires la frappent de l'autre côté.

*sare*, filet.

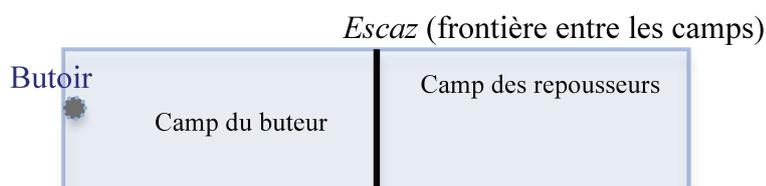
*yokari* : joueur.

*yoko* : jeu.

Il nous faut maintenant chercher ce que nous apprenons par ces quinze mots à propos du jeu de paume pratiqué en Basse Navarre dans la première moitié du XIXe siècle.

## Le jeu défini à partir des termes de Salaberry

En utilisant la liste précédente<sup>1306</sup>, nous pouvons dire que le jeu de paume connu par Salaberry utilise un *botaharri*, 'butoir' qui, d'après son étymologie, serait en pierre (*harri*), dont se sert le *botari* 'buteur' pour envoyer une *pilota* 'balle'<sup>1307</sup>. Pour engager le point, ce buteur lance (verbe *bota-tu*) la "balle d'un bout de la place, vers les contre-tenants". Les *pilotari* 'joueurs' lancent (v. *saka-tu*) "la balle d'une extrémité de la place à l'autre, pour que les adversaires la frappent de l'autre côté". L'aire de jeu est divisée en deux camps séparés par une ligne appelée *escaz*, 'ligne séparative entre les deux principales parties de la place, celle du côté du buttoir et celle d'où l'on repousse la balle'. Dans l'un des camps, on trouve donc le buttoir, le buteur et son équipe. Dans l'autre, joue l'équipe qui repousse la balle servie par le buteur, c'est, du moins, ce que nous comprenons à partir des définitions de Salaberry. Nous en tirons le schéma ci-après qui correspond au jeu actuel de *laxoa*, cf. Fig. 24, la photo du buteur de *laxoa* et annexe 12, fichier 12.18., le terrain et les joueurs à Irurita (Navarre).



### Schéma n°1. Terrain de *laxoa*

La disposition précise du buttoir permet de comprendre que le jeu en question est un jeu de longue paume, ou "au long bert", comme il est écrit dans *La Paume et le lawn tennis*, en 1898 (E.Nanteuil, G de Saint Clair et Delahaye, 1898) ou dans les dictionnaires de Azcue et Lhande. On

<sup>1306</sup> Toutes les citations de ce paragraphe sont tirées du vocabulaire de Salaberry.

<sup>1307</sup> Salaberry dit bien balle et non pelote, car les Français utilisent ce mot, "pelote" s'étant perdu alors qu'au XVIIIe siècle, il est encore employé pour désigner une sorte de balle.

disait, au Pays basque, et en langue basque ou castillane, *luzean*, *laxoan*, ou *a largo*<sup>1308</sup>. Précisons que, dans le jeu pratiqué de nos jours, appelé “ rebot ”, le butoir est situé sur la ligne séparant les camps (*escaz*) tandis que, à la longue paume, le butoir se trouve au fond de l’aire de jeu. Le buteur de *laxoa* doit donc faire franchir à la balle toute la longueur de son camp et passer l’*eskaz*, la frontière entre les camps, lors du service. Or, Salaberry écrit : *bota, bota-tu* ‘*butter terme des joueurs de paume, lancer une balle d’un bout de la place vers les contre-tenants*’. Il parle donc bien de jeu au “ long bert ”. Il n’évoque pas le “ rabot ” dont parlait de Jouy dans *l’Hermite en province* (Jouy, 1817). Peut-être ce jeu est-il inconnu ou très peu pratiqué en Basse Navarre.

Selon Salaberry, on établit une limite de jeu qui, pensons-nous, est souvent dépassée puisque ce coup a un nom : *paso*. Nous ne pouvons décider s’il s’agit d’une faute pour le jeu de l’époque. Il pourrait aussi bien s’agir d’une demi-faute, associée aujourd’hui au terme *paso*. En effet, de nos jours, dans les jeux indirects, si, à l’engagement, la pelote dépasse la limite établie pour le jeu, le buteur a droit à un nouvel et dernier essai. S’il dépasse encore la limite, le but est compté faux selon la règle mathématique : un demi ajouté à un demi, donne l’unité : une faute ici. Enfin, il pourrait aussi s’agir d’un coup gagnant, comme chez Hiribarren (Cf. paragraphe “ le manuscrit de Hiribarren ”). En effet, à la longue paume, si le service dépasse la frontière dans le sens de la longueur, il est gagnant. A lire certains témoignages<sup>1309</sup>, nous pouvons penser qu’il s’agit plutôt de la frontière, appelée plus tard *paso marra* ou aujourd’hui *pasa marra*, ‘*la ligne à dépasser*’, dans les jeux directs. Alors, le *paso* est la ligne à faire franchir à la pelote pour espérer gagner le point, si les adversaires ne sont pas capables de la renvoyer. Mais, Si nous nous référons à un courrier (non daté)<sup>1310</sup> du fonds Antoine d’Abbadie (NAF 21 746, f° 256) “ on butera à la main de la même distance que l’année dernière. La ligne de passo sera la même ”, il semble bien que la frontière, aujourd’hui *pasamarra*, d’où l’on engage, ne soit pas le *paso* de Salaberry. Salaberry ne précise pas non plus si le dépassement nommé “ *paso* ” se fait à l’engagement ou dans le déroulement du jeu. Aujourd’hui ce terme n’est utilisé que pour l’engagement des jeux indirects. Il est difficile de conclure sur le sens du mot dans le jeu.

La balle peut bondir (v. *phumpa-tu*) sur la place du jeu de paume et ce rebond, qu’il qualifie de saut, se nomme *phumpe*, nous apprend Salaberry.

Il dit aussi que, pour gagner, il faut faire passer une ligne à la balle (la ligne du *paso*, la frontière entre les camps, d’après des témoignages ultérieurs) et l’arrêter ensuite. Cette ligne est variable. Il faut en effet marquer (v. *chacha-tu*), sur la place, “ le point où la balle s’est arrêtée ou bien

---

<sup>1308</sup> Cf. par exemple, le catalogue de l’exposition *Eskualdunen pilota jokoa, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote*, 2009..., au musée basque de Bilbao.

<sup>1309</sup> Cf. (Francisque Michel, 1857 : 105) et (Julien Vinson, 1882 : 102).

<sup>1310</sup> Il s’agit vraisemblablement d’une des premières années de fêtes à Urrugne, car il est précisé aussi que les joueurs pourront empoigner la balle ou non, chacun jouera à la mode de son pays.

où on l’a arrêtée ”, au moyen d’un objet, appelé *chacha*. Le “ signe au point où la balle s’est ou a été arrêtée, établissant la ligne qui doit être dépassée pour gagner le point suivant ” porte lui aussi un nom : *arraia*. Aujourd’hui ce terme *arraia* figure sur certains tableaux de marque utilisés pour le “ rebot ”. On le traduit en français par “ chasse ”, terme du jeu de paume, toujours en vigueur à ce jeu, par ailleurs. Le mot *arraia* est visiblement un emprunt au français ‘raie’ ou à l’espagnol *raya*<sup>1311</sup>, tandis que le mot *chacha* rappelle, lui, le mot français ‘chasse’ ou le castillan *chaza*, mot qui, selon Larramendi, désigne, en castillan, la “ chasse ” dans le jeu de pelote. Notons que le mot basque pour désigner la chasse (aux papillons, à courre) est *ehiza*, donc les joueurs ont soit basquisé le mot utilisé en français (*chacha*), soit trouvé un mot qui leur convenait mieux, qui correspondait à leur représentation du jeu, *arraia*, qu’on pourrait traduire par ligne frontière. On pourrait penser qu’il y a un lien avec le fait de chasser les joueurs de leur camp, “ qui va à la chasse perd sa place » dit-on à la paume, mais rien ne permet de confirmer cette hypothèse.

C’est dans une forme dérivée du castillan que l’on compte les points marqués. En effet, d’après Salaberry, *kinze*<sup>1312</sup> est un ” point au jeu de paume ” et *kuarenta*<sup>1313</sup> ‘le nombre de trois points’. Notons sa difficulté à exprimer ce que désigne ce *kuarenta*. “ Quarante ” se dit aussi au jeu de paume, lorsque, au cours d’un jeu, une équipe ou un joueur ont gagné trois points, pas forcément d’affilée. Au Pays basque, c’est un peu plus compliqué car on peut avoir gagné, en théorie, un nombre infini de points (quinze), en disputant un même jeu, et être toujours à *kuante*, comme on dit aujourd’hui, au lieu de *kuarenta*, comme en 1850<sup>1314</sup>.

Le nom du jeu se devinerait à partir de l’expression *luzaran* traduite “ à la longue ”, mais ce n’est pas sûr, puisque Salaberry ne mentionne pas à côté “ terme du jeu de paume ”. Cependant, au XIXe siècle, *luzean*, que l’on traduit aussi “ à la longue ”, désignait le jeu de la longue qui persiste aujourd’hui dans la vallée du Baztan sous le nom de *laxoa*, nom qu’il portait déjà au XIXe siècle, dans cette province. Nous rappelons que *luzean* a, par la suite, désigné le “ rebot ”, du moins dans les provinces de France, lorsque la longue paume y a disparu.

Le *Vocabulaire* de Salaberry ci-dessus,<sup>1315</sup> ne comporte pas moins de quinze mots entièrement dédiés au jeu. On peut penser, selon notre Professeur X.Videgain, qu’il existe un vocabulaire socialisé du jeu de paume pratiqué en Pays basque, dans la première moitié du XIXe siècle. Et ces mots

---

<sup>1311</sup> en castillan et qui signifie raie.

<sup>1312</sup> De *quinze*, en castillan, signifiant quinze.

<sup>1313</sup> De *cuarenta*, en castillan, signifiant quarante.

<sup>1314</sup> Voir, à ce propos, la signification de *ados* chez Hiribarren et le paragraphe “ le jeu selon le dictionnaire de Hiribarren ”.

<sup>1315</sup> 182 pages de définitions dans l’édition de 2003 chez C.Lacour.

spécifiques nous donnent des éléments importants, même si les règles précisées sont peu nombreuses, laissant bien des interrogations sur la façon dont le jeu se déroulait. En effet, ils permettent d'identifier le jeu vraisemblablement le plus joué ou le plus renommé, à l'époque, à savoir la longue paume. Une question demeure : ce jeu était-il pratiqué à main nue ou avec des gants de cuir, en Basse Navarre, au temps de Salaberry ?

## II.2.2.2. Le jeu selon le manuscrit de Hiribarren

Jean Martin de **Hiribarren**, né à Ascain en 1810, décédé le 28 novembre 1866, prêtre, écrivit un *dictionnaire Basque-Français* avant le 5 avril 1862, date à laquelle un courrier atteste qu'il l'a terminé<sup>1316</sup>. Le manuscrit n'a jamais été édité, malgré le désir de Hiribarren, et il a été offert au Musée Basque par une petite fille de Saint Martin de Hiribarren, frère de l'auteur. Il se compose de soixante dix cahiers d'écolier, chaque page étant divisée en deux colonnes de définitions<sup>1317</sup>. Suite à notre demande, ce manuscrit sera enfin numérisé dans le cadre de la sauvegarde des fonds basques, où la ville de Bayonne et la Bibliothèque Nationale de France fonctionnent en partenariat. Les chercheurs auront donc toute facilité pour l'étudier alors qu'il nous a fallu de nombreuses tentatives auprès de l'évêché ou autres institutions avant de retrouver sa trace.

Ce travail de Hiribarren fut critiqué par Lhande en introduction de son dictionnaire (Lhande, 1926). Néanmoins, Azcue, comme Lhande, reprend, *in extenso*, des définitions de Hiribarren. Lhande reprend Hiribarren et Azcue (et Harriet). L'entrée *Pilota* chez Lhande comporte trois significations données par Hiribarren, l'entrée *Bota* s'appuie de même sur les significations et sur les mots composés lus dans le dictionnaire de Hiribarren. Il est vrai que nous trouvons aussi des termes nouveaux comme *Airez et aire !* prends la balle en vol, puis *airetik* prendre la balle au vol, alors que l'entrée *bole*, *bolean*<sup>1318</sup>, de Hiribarren, a disparu. Le mot *xistera*<sup>1319</sup>, inconnu quand Hiribarren écrit, figure bien chez Lhande en sixième position : “ 6° gant fait d'osier qui a remplacé récemment le gant de cuir dont usaient les joueurs à la paume ” et “ 7° jeu au gant d'osier ” et “ – (a) ri, -lari joueur de « chistera » ” (Lhande, 2001 : 1045). Le mot *pasaka* est aussi une entrée chez Lhande. Il est défini comme jeu de paume au gant de cuir. Ceci montre encore l'intérêt de l'étude des dictionnaires pour l'évolution du

---

<sup>1316</sup> Cf. par exemple l'introduction du dictionnaire de Lhande (1926 : XIX).

<sup>1317</sup> Cf. photographies de trois pages de ce dictionnaire en annexe 12, fichiers 12.15a-12.15c.

<sup>1318</sup> De même signification que *airetik*.

<sup>1319</sup> Ecriture académique de *chistera* utilisé par les auteurs que nous étudions et par nous-mêmes dans ce paragraphe sur le vocabulaire basque.

jeu. Nous voyons que la mode du *pasaka* n'est pas encore survenue lorsque Hiribarren écrit, sauf oubli éventuel de l'auteur.

De fait, Hiribarren fait figurer beaucoup de mots qu'il construit selon des procédés habituels à la langue basque, alors que ces mots ne faisaient pas réellement partie du langage de ses contemporains. Par exemple, selon X.Videgain, *jokodia*, 'quantité de jeux'. Il s'agit donc d'être vigilant dans la lecture de l'ouvrage pour essayer d'éliminer les mots que l'auteur a inventés. Dans le contexte de recherche sur les caractéristiques du jeu pratiqué à l'époque, on voit que ces ajouts ne seront pas une grande gêne.

Hiribarren, comme Salaberry, dans son *Vocabulaire*, identifie les jeux de balle comme des jeux de paume et le manuscrit mentionne au moins le terme " *paume* ", plus souvent " *jeu de paume* " ou encore " *terme du jeu de paume* ". Des termes affectés au jeu, soit par l'auteur, soit par déduction logique, au vu de leur radical ou de leur signification, ont été relevés et se trouvent en caractères gras dans la liste suivante. Environ 115 mots de la liste présentée appartiennent au vocabulaire de la paume. La lecture partielle de l'ouvrage ne permet pas d'assurer que tous les termes du jeu y figurant, aient été trouvés. De fait, nous avons d'abord cherché les termes présents chez Salaberry, puis des termes proches de ceux qu'on emploie aujourd'hui. Aussi des mots figurent-ils dans cette liste en raison de leur utilisation par les joueurs actuels ou en raison de leur proximité morphologique ou sémantique avec des termes de jeu. L'auteur les a notés sans leur attribuer de lien avec le jeu de paume. Ceci permet de montrer une évolution dans les termes de jeu, voire dans le jeu lui-même. Aux termes en caractères gras, ont donc été ajoutés en caractères simples, des mots comme *pilota-tu*, 'peloter' car ils pourraient se rattacher au jeu. Il est difficile de décider s'ils sont ou non des termes de jeu mais, comme pour la courte paume, l'importance sociale du jeu pourrait expliquer que des mots formés à partir de termes du jeu, entrent dans le vocabulaire courant avec des sens dérivés, à moins qu'ils ne dérivent d'un autre sens de *pillota*, 'pelote'. D'autres mots de la liste sont actuellement des termes de jeu mais ne l'étaient visiblement pas à l'époque. C'est le cas de *zilho* (même sens que *xilo*) qui, de nos jours, désigne le " trou " du jeu de courte paume ou du trinquet. De même, *phala*, qui désigne aujourd'hui un instrument de jeu, ne semble pas utilisé comme tel au temps de Hiribarren. Ceci nous donne, par défaut, une indication sur le jeu pratiqué dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Pays basque, de France au moins, et sur l'évolution du jeu et du langage.

Nous n'avons pas repris systématiquement les étymologies de Hiribarren, qui sont parfois sujettes à caution. Mais nous en avons donné quelques exemples. Dans le manuscrit, les diverses acceptions d'un même mot sont séparées par un point virgule. Nous avons gardé la présentation/punctuation de l'auteur. En général, seules les définitions ayant trait au jeu, ont été

relevées pour chaque entrée. D'autres définitions sont reprises, lorsqu'elles se limitent à un mot ou deux et n'alourdissent pas l'ensemble. Elles pourront permettre aux linguistes une étude d'un autre genre sur les liens entre les différentes acceptions. La comparaison avec d'autres langues, sur les acceptions regroupées sur un même mot, peut aussi être envisagée dans le cadre d'une étude des peuples sur la représentation du monde.

Notons encore que les mots de Salaberry se retrouvent tous chez Hiribarren, avec une orthographe parfois différente, mais surtout avec un sens quelquefois différent. Les mots que l'on retrouve dans le langage d'aujourd'hui seront signalés soit en note, soit dans le paragraphe suivant : " Le jeu défini à partir des termes de Hiribarren " .

## Extraits du dictionnaire de Hiribarren

*Ados*, égaux, amis. Au jeu de paume, quand les concurrents des côtés opposés font chacun deux points, ils sont ados, deux points chacun. Quand un côté fait trois points et que l'autre l'atteint avant d'avoir fait le quatrième point, ils redeviennent ados, deux points chacun. Etymologie. espagnole, à deux.

*Ados*, tu, te, faire la paix. Au jeu de paume, avoir chaque côté deux points.

*Adosa*, tu, tze, jouer aux trente points. Etym. Josta, s'amuser.

*Adoska*, tu, tze, redevenir égaux, se rencontrer de nouveau aux deux points.

*Aire*<sup>1320</sup>, air, celui des quatre éléments qui environne la terre. Airean, en l'air, en volant.

*Arabota*<sup>1321</sup>, rebot, place du jeu de paume. Etym, are-bota, buter de nouveau, où l'on répète les coups de balles.

*Arabota*, pierre arrondie et lisse (le marteau ne l'a point touchée pour donner la forme).

*Arafera*, rebut, place de celui qui repousse la balle du côté du mur du jeu de paume.

*Arafera*, tu, tze, repousser du mur ou du côté du mur la balle qui vient du butoir. Etym, are-behera, renvoyer de nouveau en bas.

*Araia*<sup>1322</sup>, chasse, raie ; terme du jeu de paume, carreau où tombe la balle, marque qu'on pose pour la chasse.

*Araia egin*, *araia irabaz*, faire la chasse, gagner la chasse.

*Araia*, tu, tze, marquer la chasse, désigner le point où la balle s'est arrêtée entre le rebot et le butoir.

*Araiacho*, petite raie.

*Araiagile*, chasseur, qui marque la chasse.

*Arpoin*, anneau de fer ou autre métal pour attacher quelque chose, [...] **Jo pilota arpoinetik**, frapper la balle par-dessus le bras : l'étymologie serait ici ar-pe-oinetik, mesurer le bras depuis le pied, frapper la balle de toute la hauteur de cette mesure.

*Atchiki*, retenu, empoigné. **Pilota atchiki du**, il a empoigné la balle, c'est à dire il l'a prise, retenue et l'a jetée ensuite, au lieu de la frapper.

*Barne*<sup>1323</sup>, intérieur ; point gagné au jeu de paume, en faisant rester la balle dans l'enceinte du rebot.

<sup>1320</sup> Mot qu'on entend souvent de nos jours à l'adresse d'un joueur, pour qu'il prenne la pelote à la volée, donc avant le bond au sol. On voit qu'il n'apparaît pas, chez Hiribarren, comme un mot du jeu.

<sup>1321</sup> Ce terme s'est perdu comme la plupart des autres termes figurant chez Hiribarren.

<sup>1322</sup> Le terme existe encore dans sa première acception.

*Bego*<sup>1324</sup>, *ke, tze, qu'il reste, il pourra rester, qu'ils restent.*

*Berdin*<sup>1325</sup>, *tu, tze, égalier, unir ; [...]*

*Besainka*<sup>1326</sup>, *par-dessus le bras, à tour de bras.*

**Ble**, *jeu de bled, espèce de jeu de paume qui se fait contre un mur, sans que les joueurs aient à s'éparpiller le long de la place comme dans le grand jeu dit de rebot ; cri que fait le buteur de bled avant de lancer la balle contre le mur.*

**Blei**, *jeu de bled, v. ble.*

**Bleika**, *tu, tze, jouer au bled.*

**Bleikari**, *joueur de bled.*

**Bleika**, *au blaid, jouer au bled.*

**Bole**, *renvoi de la paume qu'on prend à la demi-volée ; volée, le mouvement de la balle qui fend l'air et le coup par lequel on la renvoie avant qu'elle ait touché à terre ; coup donné contre la balle qui vient en l'air.*

**Bolea**, *tu, tze, pousser en l'air, faire voler ; jouer de volée, prendre de volée, à la volée ; renvoyer la balle avant qu'elle ait touché à terre.*

**Bolean**, *à la volée : bolean jo, jouer de volée, frapper à la volée, de la volée. En l'air.*

**Boliche**, *espèce de jeu de billard.*

**Bota**, *outré, peau de bouc [...]; But au jeu de paume. Pilotan gakhoha bota bapoa, le but est la clef des parties de paume ; Botte, chaussure.*

**Bota**<sup>1327</sup>, *tu, tze, buter, lancer la balle ; mettre les bottes, remplir l'outré. ; expulser, rejeter, renverser, détruire.*

**Botabizi** : *but vif, celui qui fait aller la balle du butoir au rebot par le plus court chemin possible.*

**Botachar**, *triste but, but qui dénotte la faiblesse du buteur.*

**Botacharaldi**, *triste train de buter, pauvre série de buts.*

**Botachka**, *but faible, point vigoureux, petit but.*

**Botadi**, *multitude de buts.*

**Botaekchach**, *but caduc, faible, qui laisse à désirer : botaekchacha egin du, il n'a pas buté à son ordinaire*

**Botaera**, *but ; jet, action de lancer.*

**Botaerebes**, *but embrouillé, excentrique.*

**Botagai**, *étouffé à botter ; étoffe à but ; facile à lancer, en état de buter.*

**Botagain**, *but par-dessus le bras.*

**Botaeskas**, *premier but, premier jeu. ure bat lehen botaeskatarat, je parie un louis au premier jeu.*

**Botagora**, *but dans lequel la balle arrive au rebot en faisant un cercle dans l'air ou qui touche haut dans le mur.*

**Botahari**, *butoir ; pierre à buter.*

**Botaka**, *tu, tze, s'amuser à buter la balle.*

**Botakada**, *v. espadañada*

**Botakari**, *qui s'amuse à buter la balle ; expulsif.*

---

<sup>1323</sup> Terme encore employé aujourd'hui.

<sup>1324</sup> Indication que crie, de nos jours, un joueur à son partenaire pendant le point afin qu'il sache s'il doit prendre la pelote.

<sup>1325</sup> Aucune mention du jeu de paume chez Hiribarren. Aujourd'hui le chanteur de points utilise souvent ce mot pour indiquer l'égalisation de la marque.

<sup>1326</sup> Terme utilisé au XXe siècle lorsque l'on butait par dessus le bras. Ici Hiribarren ne précise pas si c'est un terme du jeu de paume.

<sup>1327</sup> Terme encore utilisé actuellement.

**Botalat**, u, ze, arriver, passer au but.

**Botaldi**, but, tour de buter.

**Botaloi**<sup>1328</sup>, pièce de bois qui est sur l'éperon d'un navire où est attachée une poulie qui sert à amener le trinquet.

**Botalore**, but qui consiste à faire arriver la balle au rebot en lui faisant faire un grand cercle dans l'air.

**Botamakhur**, but de travers.

**Botanausi**, but principal.

**Botapareteko**, but qui arrive au mur de rebot avant de toucher le pavé.

**Botapal**, but qui rase la terre.

**Botapik**, but qui fait que la balle touche au pied du mur du rebot et qu'elle ne bondit point.

**Botaras**, but qui arrive au rebot en rasant la terre.

**Botarat**, u, ze, passer, arriver au bu<sup>1329</sup>t.

**Botarebot**, but qui touche le rebot ou le pavé du rebot avant d'arriver au mur.

**Botari**<sup>1330</sup>, butoir, pierre sur laquelle on fait bondir la balle qu'on veut lancer au rebot.

**Botari**, buteur du jeu de paume.

**Botazilla**, v. *Botazela* figure pour monter à cheval ...

**Botazorotz**, but vif et vigoureux, terme du jeu de paume.

**Botazpi**, but par-dessous bras<sup>1331</sup>.

**Bote**, jet ; bond de la balle ; bateau esquif ; action de lancer un vaisseau dans l'eau ; pousse des arbres, bouture.

**Botegin**, ite, bondir, rebondir, en parlant de la paume ; [...]

**Boterat**, u, ze, aller, arriver au but, terme du jeu de paume.

**Botescas**, but en déficit, faute. Terme du jeu de paume.

**Chacha**, chasse, terme du jeu de paume, marque que l'on fait à l'endroit où la balle s'est arrêtée d'elle-même ou par la vertu d'un joueur. Il faut que cet endroit (soit) entre le butoir et le rebot.

**Chacha**, tu, tze, marquer la chasse.

**Chachari**, qui fait des chasses, terme du jeu de paume

**Chaka**<sup>1332</sup>, but d'un enfant ou d'un petit joueur. Terme du jeu de balle.

**Erabota**, renvoi, ricochet.

**Erabota**, tu, tze, repousser, renvoyer ...

**Erebesada**<sup>1333</sup>, coup de revers.

**Erebot**<sup>1334</sup>, balle qui touche terre avant le mur au jeu de paume ; jeu de balle ; place bornée du jeu de paume ; rabot.

**Erebot**, tu, tze, raboter, unir avec le rabot ; rechasser, repousser la balle du rebot.

---

<sup>1328</sup> Ce terme figure ici, d'une part à cause de sa proximité phonétique avec ceux qui l'entourent, et, d'autre part, à cause de son lien avec le trinquet, terme à la fois du jeu de paume et de la marine.

<sup>1329</sup> On dit aussi *botalat*.

<sup>1330</sup> Se dit encore de nos jours.

<sup>1331</sup> Aujourd'hui, on dit au joueur de jouer " *azpitik* " dans le cours de la partie. Il s'agit de frapper la pelote dans un plan vertical (et perpendiculaire au frontis) du bas vers le haut.

<sup>1332</sup> Le terme s'est perdu mais retrouve son emploi au sein de la communauté basque.

<sup>1333</sup> *Erebesadas* ? Nous avons eu des difficultés de lecture sur ce mot.

<sup>1334</sup> Ce terme est employé aujourd'hui uniquement dans la première acception donnée par Hiribarren.

**Erebotaera**, action de repousser la balle du rebot.

**Erebotari**, repousseur, qui repousse la balle du rebot, terme du jeu de paume

**Erebote**, v. *erebot*.

**Erebotlari**, v. *erebotari*.

**Erebuelta**, v. *erebottta*.

**Erebut**, *rebut*.

**Erefera**<sup>1335</sup>, côté du rebot au jeu de paume, le rebot, terme du jeu de paume

**Erefera**, tu, tze, repousser la balle du rebot.,

**Ereferari**, qui repousse du rebot.

**Eskas**, raie du jeu de paume, manque, déficit [...].

**Eskaz**, jeu, v. *Eskas*

**Eskularu**<sup>1336</sup>, gant, partie de l'habillement faite pour la main et qui sert à la couvrir tout entière ; gant du jeu de paume fait de cuir vouûté.

*Eskularuegile*, fabricant de gant.

*Eskularukin*, fabricant de gants.

*Ezkin*<sup>1337</sup>, angle, bord, coin, saillie.

*Izkin*, semeur de faux rapports, v. *Ezkin*.

**Jo**<sup>1338</sup>, cri d'invitation du buteur au jeu de paume ; frappé, atteint.

**Jobeta**, l'endroit du jeu de paume sur lequel la balle tombe de volée.

**Jobota**, tu, tze, répercuter, repousser.

**Jochiki**, petit coup, action de laisser proche la balle au jeu de paume.

**Joeder**, beau, grand coup, au jeu de paume.

**Johandi**, grand coup, au jeu de paume.

**Joka**, tu, tze, jouer, déjouer ; ...

**Jokada**, action de jouer, coup décisif.

**Jokaera**, v. *Jokada*.

**Jokakide**, compagnon de jeu.

**Jokalde**<sup>1339</sup>, brise, avantage qu'on fait au jeu à celui qui joue moins bien que les autres.

**Jokari**, joueur, [...].

**Joko**<sup>1340</sup>, jeu, amusement, récréation ; enjeu ; jeu formé de quatre points au jeu de paume. Etym. *Jo-ko-ka*, à frapper, s'amuser à frapper avec sa main, parce que la première manière de folâtrer consiste à se donner des tapes d'amitié ; ou *ioko*, *ioka*, à crier, à pousser des cris de joie. De toute façon l'origine basque de ce mot est incontestable. Tous les composés de *jocus* latin en dérivent ;

---

<sup>1335</sup> Est employé aujourd'hui au pluriel par le chanteur de points pour désigner l'équipe qui renvoie le but.

<sup>1336</sup> Désigne toujours le gant de cuir du joueur de rebot ou de pasaka, spécialités de jeu direct.

<sup>1337</sup> Aujourd'hui *izkin motza* désigne le pan coupé, vestige du tambour du jeu de courte paume.

<sup>1338</sup> Terme des jeux de pelote d'aujourd'hui.

<sup>1339</sup> Cet avantage est appelé bisque à la courte paume et le dictionnaire étymologique de la langue française (Ménage, 1694) donne biscaye comme étymologie, et non " *bis capis* " comme le mentionnait Desées. (Desées, 1967), p.39. Il y aurait un lien avec la supposée ruse ou habileté des Biscayens. Hiribarren a pu confondre avec brisque, jeu de carte ou galon de combattant.

<sup>1340</sup> Terme qui est resté avec les mêmes acceptions.

*Jokodi, jeu d'une fois ; enjeu*

*Jokodia, quantité de jeux.*

*Jokodun, qui a un jeu.*

*Jokoetche, breland, académie de jeu, maison de jeu.*

*Jokoko, qui est du jeu, pour le jeu, jokokoetche, maison de jeux<sup>1341</sup>.*

*Jokolari, joueur*

*Jokota, jeu de carte*

**Jomakhur**, coup de travers, coup brisé, terme du jeu de paume.

**Kintze**<sup>1342</sup>, point, terme du jeu de paume ; l'un des quatre points qui composent le jeu.

**Kintzeka**, par point.

**Kintzenes**, point à point, un point chacun, terme du jeu de paume

**Kintzekoi**, kor, partisan des points, terme du jeu de paume

**Kuante**<sup>1343</sup>, trois points au jeu de paume.

*Lacho, liberté, indépendance ; libre ; lâche, qui n'est pas tendu ; lent, paresseux.*

*Lachoan*<sup>1344</sup> *da, il n'est pas lié.*

*Matsaradia*<sup>1345</sup>, bien planté de treillis

*Pala, pelle.*

*Palacho, petite pelle.*

*Paleta, palette, v.palota.*

*Palma, palme, palmier.*

*Paret a, mur, muraille.*

*Pario*<sup>1346</sup>, pari, enjeu.

**Partida**, partie ; *pilota partida*, partie de paume ; rival ; nombre de joueurs qui s'associent. *Partidak*, les parties, le recueil des lois de Castille.<sup>1347</sup>

*Pasa*<sup>1348</sup>, passe, passeport ; fait à la bonne heure ; dernière façon donnée à certaines coutures, à certains travaux ; menu *F.t* prélevé en payant un billet de banque ; mise que chacun doit faire de quelques jetons ; cet ... de son [...]oir ; passage.

*Pasabole, rechasse, v. airez pala.*

*Pasada, passade, action de passer d'un en-\$\$*

**Paso**, soufflet ; [...]. Terme du jeu de paume ; gain du point ou désir de gagner le point. Le buteur propose par jo, je bute ou frappe & le repousseur répond paso, 15 ou point gagné ; le point consiste à passer avec la balle la raie du butoir.

---

<sup>1341</sup> Ce mot est relevé dans la mesure où les jeux de paume couverts servaient pour les jeux de cartes et de dés.

<sup>1342</sup> Terme conservé comme tel.

<sup>1343</sup> *Idem.*

<sup>1344</sup> Laxoan, prononcé laxoan, a désigné au XXe siècle, le jeu de longue paume pratiqué dans la vallée du Baztan avec des gants de cuir.

<sup>1345</sup> Mot sans mention de jeu de paume, alors qu'il est, dit Blazy, (Blazy, 1929) l'ancêtre du *xare*.

<sup>1346</sup> La paume n'est pas mentionnée alors que Ader, Chaho et la presse, se font l'écho des nombreux paris au jeu de paume.

<sup>1347</sup> Partie de pelote chez Lhande (Lhande, 1926) ou J.Etxepare dans Burruxkak (Etxepare, 1910) par exemple.

<sup>1348</sup> Ce mot n'a pas ici de signification explicitement rattachée à la paume alors qu'il en a une de nos jours.

**Pelota**, pelote, paume, balle.

**Pelotadia**, tas de pelotes.

**Pelotari**, v. pilotari.

**Pelotatzar**, grosse balle.

**Phala**, pelle ; écluse.

**Pikondo**, point d'intersection du pavé et du mur de Rebot, pic, presque pic, terme du jeu de paume. V.Fikondo.

**Pikondoko**, qui regarde la proximité du pik ; terme du jeu de paume.

**Pillota**, pelote ; balle, paume.

**Pillotada**, coup de balle.

**Pillotadia**, quantité de balles, de pelotes, de paumes.

**Pillotajoko**, jeu de paume.

**Pillotakin**, fabricant de pelotes, de paumes.

**Pillotakolpe**, coup de balle, de paume.

**Pillotari**, joueur de paume.

**Pillotaza**, coup de balle.

**Pillotatzar**, grande paume.

**Pillotagile**, fabricant de balles.

**Pilota**, pelote, balle du jeu de paume.

**Pilota**, tu, tze, peloter.

**Pilotachka**, acho, petite balle.

**Pilotako**, qui regarde la paume ; **Pilotako plaza**, place du jeu de paume.

**Plaza**, place ; lieu de marché ; jeu de paume ; le monde réuni à la place : *plazza horda*, que la place juge ; terme du jeu de paume.

**Plazagizon**, homme qui fréquente la place publique ; joueur de profession.

**Plazari**, batteur de pavé ; juge dans les parties de paume.

**Plei**, invitation à riposter au but de bled ; terme du jeu de paume.

**Pleika**, au bled, terme du jeu de paume ; Etym. *Plaum-joka*, à frapper à l'uni, par ellipse, du mur.

**Pleikari**, joueur de bled

**Pleikahari**, tu, tze, jouer au bled.

**Punpa**, bond de la balle ; [...]

**Punpa**, tu, tze, faire bondir la balle ; donner une tape sur le dos [...]

**Punpaka**, tu, tze, faire bondir la balle ; assommer [...]

**Soropil**<sup>1349</sup>, gazon, herbe tendre

**Trinket**, trinquet, jeu de paume couvert, tripot.

**Trinketlari**, joueur de trinquet.

**Trinketaldi**, partie d'une fois au trinquet.

**Trinkete**, v. trinket.

**Trinketeko**, qui concerne le trinquet.

---

<sup>1349</sup> Ce terme désignait autrefois les aires de jeu des bergers (Casaubon et Sabalo, 2002-2003)

## Le jeu défini à partir des termes de Hiribarren

Les différences constatées, entre le vocabulaire de Salaberry et le manuscrit de Hiribarren, nous permettent de voir que la pratique a bien évolué en quelques années. Nous parlerons d'abord du jeu qui occupe la plus grande place dans le dictionnaire.

Le jeu de longue paume est passé de mode. En effet, c'est de *arabota* ou *erebot* 'jeu de rebot', qu'il est surtout question chez Hiribarren. Et il se joue, d'après ce manuscrit, avec des *eskularru* 'gants de cuir voûté', à l'aide d'un mur appelé " *rebot* ", sur lequel la *pelota* ou *pilota* 'balle', bondit à l'engagement, avant d'être reprise et relancée ou repoussée (v. *erebotaera* ou *erabota-tu*) par les *erebotari* ou *erebotlari* 'repousseur's, soit les adversaires du buteur. Salaberry, lui, donnait le terme *eskularru* sans en préciser d'utilisation pour le jeu de paume. On ne pouvait savoir, avec son vocabulaire, si les joueurs usaient de gants, bien que d'autres sources en parlent, comme Iztueta (1824).

Voyons les caractéristiques du jeu que l'on peut distinguer, grâce aux entrées du dictionnaire.

Tout d'abord, parlons de l'engagement. En effet, *Bota* 'le but', nous semble être important car pas moins de trente deux entrées le concernent. Il est parfois décisif, il est vrai, à cause de la règle, énoncée par Hiribarren, et dont il donne la première trace écrite, à notre connaissance.

Chez Hiribarren, il peut être *botabizi*, 'vif' quand la balle emprunte le plus court chemin pour aller du *botari* ou *botaharri*, 'butoir' au " *rebot* ", *botachar*, 'triste' lorsque le buteur est faible ; *botaerebes*, 'embrouillé, excentrique', on dirait, de nos jours, maladroit. Le but peut encore manquer de vigueur et c'est le *botachka*<sup>1350</sup> ou être *botazorrotz*, 'vigoureux' ; *botaekach*, 'laisser à désirer', *botagain*, se faire 'par dessus le bras'<sup>1351</sup>, ou *botazpi*, 'par dessous le bras', ou encore être *botamakhur*, 'de travers'. La balle de but peut arriver au mur en faisant un cercle dans l'air (*botagora*) et cela correspond peut-être au but *en chandelle* de notre époque. Mais Hiribarren distingue également le *botalore* qui fait 'arriver la balle au " *rebot* " en lui faisant faire un grand cercle dans l'air.' Il s'agirait peut-être d'un but qui lobe l'adversaire, difficile à juger et à ramener. Le but dit *botapal*, rase le sol et *botaras* arrive au mur en rasant le sol<sup>1352</sup>. Il faut remarquer ici l'esprit d'observation et le désir de rendre compte, dans la langue, de situations, qui nous semblent similaires, mais sont, néanmoins, assez différentes selon Hiribarren, pour mériter des mots et entrées distincts dans le dictionnaire. La pelote

---

<sup>1350</sup> On dirait *bota ahula* 'but faible' ou *bota erresa*, 'but facile', de nos jours au lieu de *botachka* ou *botaekach*.

<sup>1351</sup> On dit aujourd'hui *besogaini*.

<sup>1352</sup> Aujourd'hui une seule expression est utilisée, sans donner lieu à une entrée de dictionnaire : *bote tinkatua*.

peut arriver au mur avant de toucher le pavé (*botapareteko*) ou toucher le pavé du “ rebot ”<sup>1353</sup> avant d’arriver au mur (*botarebot*) dit encore Hiribarren. Aujourd’hui on simplifie en disant *erebot*, *paret*, en omettant donc “ bota ”. La pelote peut toucher le pied du mur et ne point rebondir (*botapik*). Là encore, on dit seulement *pik* aujourd’hui. Le but peut être *botescas* ‘faux’ pour Hiribarren. Nous remarquons que le mot *escas*, au sens de faute, a, de nos jours, disparu du jeu, au profit du castillan *falta*. Le premier but, appelé aussi *botaeskas* par Hiribarren, donne parfois lieu à des paris, comme le premier jeu, qui porte le même nom, nous apprend l’auteur. Voilà un rapprochement avec la faute (*escas*) qui nous étonne. *Escas* avait peut-être un autre sens. Quand il arrive au but (verbes *botalatu*, *boteratu*) et que c’est donc à son tour de buter (*botaldi*), le buteur, nommé *botari* par l’auteur, tout comme le butoir, peut faire une “ pauvre série de buts ” (*botacharaldi*). Ce paragraphe, on l’aura compris, s’appuie sur les définitions de Hiribarren en les comparant, le cas échéant, au vocabulaire des joueurs du XXI<sup>e</sup> siècle.

On peut<sup>1354</sup> s’amuser à buter, à lancer la balle (v.*botaka-tu* ou *botahari*), faire une ‘multitude de buts’ *botadi*, dit encore Hiribarren. Il s’agit peut-être là de ce que les joueurs français nommaient “ peloter ” au XVI<sup>e</sup> siècle.

Le bond de la balle, *phumpe* chez Salaberry, se nomme ici *bote*. Le butoir, *botaharri*, terme de Salaberry, demeure chez Hiribarren, mais s’écrit aussi *botari*, forme sans doute simplifiée par l’usage et retranscrite finalement, selon la prononciation usuelle de l’époque. Notons que pour Hiribarren le butoir est une ‘ pierre sur laquelle on fait bondir la balle qu’on veut lancer au rebot’. L’étymologie dont nous parlions dans le paragraphe dédié à Salaberry est confirmée. Le Musée Basque ayant conservé un butoir totalement en pierre, le butoir des Aldudes ou celui d’Ainhoa étant des pierres ancrées dans le sol de la place, la définition de Hiribarren ne nous surprend pas. Aujourd’hui, les butoirs utilisés pour le “ rebot ” sont des sortes de tabourets en bois à trois pieds dont l’“ assise ” inclinée contient une pierre insérée dans le bois.

Le lecteur a pu juger de l’importante quantité des termes fabriqués à partir de la racine *bota* ou *bote*. Continuons notre lecture avec les termes qui parlent de la technique, et de ce que le public peut observer lorsqu’il vient au “ spectacle ”.

Quelques coups ont leurs noms, chez Hiribarren, comme *erebot*, lorsque la balle touche terre avant le mur, ou *erebesada(s)* pour le revers. Ce coup était déjà remarqué chez certains joueurs de paume comme le Duc de Nemours<sup>1355</sup> ou la célèbre Margot, originaire du Hainault, vantée par Etienne

---

<sup>1353</sup> Ici “ rebot ” désigne le sol au pied du mur du même nom.

<sup>1354</sup> En dehors des parties sans doute.

<sup>1355</sup> En 1678, Madame de la Fayette écrit *La Princesse de Clèves* où elle cite le Duc de Nemours et son revers (cf. Jeu des rois, roi des jeux, 2001, p 113).

Pasquier (L'Estoile, 1427). Hiribarren donne aussi l'expression *pilota arpoinetik*, soit frapper la balle par-dessus le bras. C'est un geste très utilisé par un célèbre joueur de main nue de notre temps, Agusti Waltari, geste qui, disent certains, dénature le jeu, quand on l'utilise pour buter, mais on voit qu'autrefois, au temps de Hiribarren, ce but était assez pratiqué pour recevoir un nom : *Botagain*. Cependant, il ne s'agit vraisemblablement pas de la même spécialité. D'autres coups se nomment, *jobeta, jochiki, joeder, johandi*, à partir du radical *jo*, 'cri d'invitation du buteur au jeu de paume'. Ces mots ont disparu du langage. Là encore il est étonnant de rencontrer dans un dictionnaire des termes spécifiques pour désigner, respectivement, 'l'endroit du jeu de paume sur lequel la balle tombe de volée', un 'petit coup, action de laisser proche la balle au jeu de paume', un 'beau, grand coup, au jeu de paume', un 'grand coup, au jeu de paume'. Ils peuvent montrer l'impact du jeu dans la vie sociale et culturelle, ou un gonflement artificiel du vocabulaire par l'auteur.

Deux termes de Hiribarren concernent a priori le but tout en étant des coups observables dans le jeu : *pikondo*, 'point d'intersection du pavé et du mur de rebot' et *pikondoko*, 'qui regarde la proximité du pik'. Aujourd'hui un but est dit *pik* lorsqu'il atteint cet angle du mur et du pavé du "rebot". Par ailleurs, "pic" a toujours désigné à la courte paume un coup de balle irrattrapable : elle roule au lieu de bondir car elle frappe l'intersection entre le mur et le sol. C'est un point gagné sous les applaudissements des spectateurs, qui saluent ainsi l'adresse du buteur. *Pikondo* se dit aujourd'hui d'un but qui a manqué de peu l'angle entre le mur et le sol. On voit que certains termes restent en usage avec des glissements sémantiques.

Dans le paragraphe réservé au vocabulaire de l'engagement, nous avons vu que le but pouvait être faux et qu'un terme spécial désignait cette faute. Une autre faute, qui n'est pas réservée au but, est mentionnée par Hiribarren, l'*atchiki*. Le terme est encore employé aujourd'hui avec le même sens. C'est donc dès le début du jeu au gant de cuir que le joueur doit renvoyer la pelote dès réception et ne peut la retenir dans son gant avant de la renvoyer. Hiribarren ne parle pas de faute vraiment mais il dit "au lieu de la frapper" ce qui semble indiquer que frapper est la norme et retenir, une erreur. On voit que la technique est, elle aussi, sujette à règle.

Enfin nous avons cherché en vain dans ce dictionnaire le terme *airez* ou *aire*, 'de volée', que l'on entend fréquemment de nos jours lors des parties de pelote. Mais, par hasard, nous avons découvert le mot "bolean", qui a le même sens 'à la volée : *bolean jo*, jouer de volée, frapper à la volée, de la volée'. Voici encore une transformation notable dans le langage, pour désigner une même action.

Nous quittons la technique pour découvrir, peu à peu, le cadre du jeu et ses règles.

Le spectacle lui-même porte un nom, *pilota partida*. On dit aujourd’hui en français une partie de pelote, et non un match, par exemple. Ainsi l’expression a traversé les siècles. Mais, comme pour d’autres entrées chez Hiribarren, le mot désigne aussi d’autres choses, différentes, toujours dans le domaine de la pelote, ici ‘ rival ; nombre de joueurs qui s’associent.’ La richesse sémantique semble se perdre avec les années. En effet Lhande donne un seul sens pour *pilota partida* dans son dictionnaire (Lhande, 1926).

L’aire de jeu porte divers noms chez Hiribarren : *pilotako plaza* ou *plaza*, *arabota* ou *erebot*. Elle est définie comme ‘ place bornée du jeu de paume ‘. Salaberry, lui, n’en faisait pas une entrée dans son vocabulaire.

Grâce aux termes donnés dans le manuscrit, on peut distinguer deux camps, le camp du buteur et le camp du *arabota*, ‘rebot,’ c’est à dire le camp où se trouve le mur sur lequel la balle re-bondit<sup>1356</sup>. On apprend aussi que l’*erebotari*, ‘repousseur, qui repousse la balle du rebot’ renvoie donc (v. *araferatu*) la balle qui vient du butoir après que le buteur a lancé son invitation, en criant “ *jo* ”. Hiribarren suggère qu’un poste est défini pour ce faire, dans la définition de *arafera*, ‘rebut, place de celui qui repousse la balle du côté du mur du jeu de paume’. Il semble que deux termes, l’un formé sur *arabota* et l’autre sur *arafera* ou *erefera*, coexistent toujours pour le “ rebot ” et les joueurs placés dans ce camp. En français aussi on parlera jusqu’au XXe siècle de refile, refileur, refileur ou de rebut, “ rebot ” sans aller jusqu’à “ *rebuteur* ”, lequel sera remplacé par repousseur. De plus, il existe, semble-t-il, des joueurs professionnels puisque Hiribarren les nomme *plazagizon*.<sup>1357</sup> Notons que ce terme est utilisé au XXI<sup>e</sup> siècle, avec un sens différent. A l’inverse, *pilotatu*, ‘peloter’, veut-il dire, comme dans la France de la Renaissance, jouer sans parier, donc s’amuser ou s’entraîner sans enjeu financier ? Hiribarren ne le précise pas. Mais on se souvient que Larramendi distinguait bien deux types de jeu : la partie et le ludique, on dirait pour rire, pour rien, on peut penser sans enjeu.

D’autres personnages que les *pelotari* ou *pilotari*, ‘joueurs’ entrent en scène : l’*araigile*, ‘chasseur,’ celui qui marque l’*araia*, ‘chasse’ et les *plazari* ‘juges dans les parties de paume’ Dans le jeu on marque donc des ” chasses ” (v. *chacha-tu*) et celui qui fait des ” chasses ”<sup>1358</sup> et distingué par un terme : *chachari*. Salaberry, lui, n’avait pas de nom pour cet acteur. Hiribarren, donne de plus deux expressions relatives à la “ chasse ” : *araia egin*, faire la “ chasse ” et *araia irabazi*, gagner la “ chasse ”. L’*eskas*, ‘raie’ présente chez Salaberry, n’a pas disparu, mais change d’orthographe.

---

<sup>1356</sup> Par analogie, on a construit “ *re-bote* ” puisque le basque *bote* désigne le bond.

<sup>1357</sup> Ce sont peut-être seulement des joueurs qui sont brillants, remarquables, qui ont de la renommée, (Lhande, 1926).

<sup>1358</sup> Ou celui qui les marque, comme le précise Azcue (Azcue, 1906 ou 1905).

Avec le verbe *Araia, tu, tze*, ‘marquer la chasse, désigner le point où la balle s’est arrêtée entre le rebot et le butoir’, nous apprenons aussi que, contrairement au jeu de longue paume, les “chasses” ne se marquent plus dans les deux camps mais seulement entre le “rebot” et le butoir. Et ici “rebot” désigne le pavé devant le mur, espace bien défini désigné comme ‘l’enceinte du rebot’. En effet, Hiribarren précise plus loin que *barne* est un ‘point gagné au jeu de paume, en faisant rester la balle dans l’enceinte du rebot’. C’est encore aujourd’hui un point gagné par l’équipe du buteur, lorsque les adversaires n’arrivent pas à renvoyer la balle et qu’elle tombe dans cet espace rectangulaire de cinq mètres de large, au pied du mur de “rebot”. Notons que c’est la première fois, à notre connaissance, que cette règle, caractéristique du “rebot”, est précisée. En effet, la première mention de règles se fait dans le *Courrier de Bayonne* N°4162, du 11 janvier 1880. Encore faut-il deviner, car ce n’est pas écrit, dans l’article de presse, que les “chasses” se font, contrairement à la longue paume, d’un seul côté du terrain, dans celui des *erebotari*, ‘refileurs, refouleurs.’

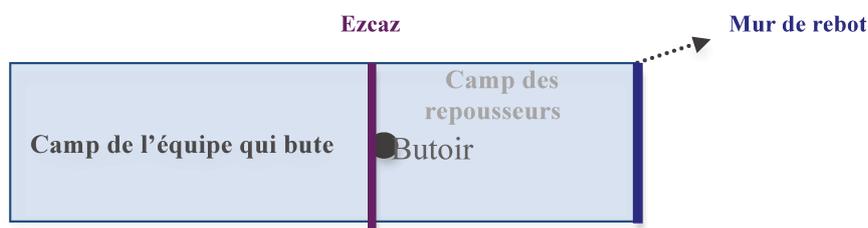


Schéma n°2. Terrain de “rebot”.

**Ainsi Hiribarren est notre premier témoin du changement radical de règles entre le *laxoa* et le “rebot”.** La première innovation de la pelote basque réside là. Il suffit d’assister à des parties de *laxoa* et de “rebot” pour s’en convaincre. S’il y a des différences de technique et d’instrument (gant de cuir au *laxoa*, gant d’osier au “rebot”, pour les deux joueurs, appelés aussi premiers gants, qui repoussent le but au pied du mur ; s’il y a une différence dans la place du butoir sur l’aire de jeu, il y a surtout une différence de stratégie.

En effet, si la nécessité de buter à main nue pour une équipe, et, pour l’autre équipe, de ne pouvoir reprendre la pelote servie par le butteur qu’après un bond sur le sol et contre le mur change déjà la manière de marquer le point dès le but, donc de réaliser un but gagnant, l’inégalité du terrain à défendre donne, elle, un gros avantage à l’équipe qui ne butte pas. Dès lors, cette équipe a volonté de garder ce petit terrain, on dit “garder le mur” chez les joueurs.

L’autre équipe, elle, ne pense qu’à gagner ce petit camp, par le moyen d’une “chasse”, que l’autre équipe cherche à éviter à tout prix. Au *laxoa*, au contraire, chaque équipe a intérêt à différer la dispute du point, en marquant une “chasse” à son avantage. Voilà le changement fondamental dans la manière de jouer.

Au *laxoa*, les points ne durent pas et on cherche à marquer une belle “ chasse ”. Au “ rebot ”, on fait durer le point à plaisir et on préfère perdre un point plutôt que de laisser l’adversaire marquer une “ chasse ”. Le dicton, issu du jeu de paume, “ qui va à la chasse, perd sa place ” trouve ici une application lourde de conséquence. Notons aussi que les joueurs et anciens joueurs de “ rebot ” disent ne rien comprendre au jeu de *laxoa*. C’est un argument supplémentaire pour affirmer l’originalité et l’identité basque de cette spécialité, véritable innovation, comme le montre aussi la réaction des Parisiens dans l’article du journal *Sport* en 1862<sup>1359</sup>.

Venons-en enfin à la façon de compter les points à ce jeu de “ rebot ”. *Kintze*, avec une orthographe un peu différente du “ *kinze* ” de Salaberry, désigne toujours un point mais Hiribarren précise que c’est ‘l’un des quatre points qui composent le jeu’. On a donc conservé, au Pays basque, la manière de compter de la courte paume, soit en jeux de quatre points chacun, nommés respectivement 15, 30, 40 et jeu. Le *kuarenta* de Salaberry devient *kuante*, ‘trois points au jeu de paume’, comme de nos jours. Déjà, le quarante cinq initial (Erasmus, 1528), dans la logique du trois fois quinze, puisque un point vaut quinze, avait été simplifié en quarante, soit *kuarenta* en castillan. Ce qui est curieux, c’est que le deuxième point (trente ou *trenta*) ne fasse pas l’objet d’une mention chez ces auteurs de dictionnaires. Le jeu (*joko*), qui existe dans le vocabulaire de Salaberry sans mention spéciale pour le jeu de paume, est ici indiqué, en cinquième entrée, comme ‘jeu formé de quatre points au jeu de paume’.

Hiribarren précise aussi une autre manière de gagner un point : *paso*. Peut-on ici supposer, en ajoutant la définition du *paso* dans Salaberry, que si l’on dépasse la limite fixée pour le jeu, on gagne un point ? D’après les articles du *Courrier de Bayonne* étudiés dans notre mémoire (Mourguy, 2011), c’était bien le cas jusqu’à ce que le joueur Halty, de Cambo, demande à son adversaire de Sare, Larronde, de changer la règle, pour jouer à “ *place fermée* ” en 1878. Hiribarren précise bien que le *paso*, en réponse au but, c’est un renvoi de la pelote au-delà de la raie du butoir ce qui implique un retour de la pelote encore plus fort que l’aller de l’engagement. On peut supposer qu’alors le buteur n’est pas capable, lui, de renvoyer, parce qu’il est “ lobé ” par la pelote. De là à dire que la pelote franchit aussi la limite du jeu, comme au temps de Larronde, il y a un pas de trop dans la déduction.

Le dernier terme du jeu de “ rebot ” que nous citerons est *ados*. Il demande des explications. Hiribarren donne une étymologie, pour une fois incontestable, avec l’espagnol *ados*, signifiant “ à deux ”. Il indique : “ *quand les concurrents des côtés opposés font chacun deux points, ils sont ados, deux points chacun. Quand un côté fait trois points et que l’autre l’atteint avant d’avoir fait le quatrième point, ils redeviennent ados, deux points chacun* ”. Sur la forme c’est bien cela. Au lieu de

---

<sup>1359</sup> Cf. Mémoire (Mourguy, 2011).

marquer un avantage, comme à la courte paume ou au tennis, lorsque une équipe égalise(ra)it l'autre à trois points, soit 40 pour chacune à marquer en théorie, on redescend la marque à trente pour celle qui a perdu le point. Ainsi, c'est comme si chacune n'avait que deux points. Le tableau indique 30 pour chacune. C'est une méthode qui permet une simplification du tableau de marque et on reconnaît là l'esprit ingénieux et de simplification des joueurs.

Le résultat, pour les athlètes, est le même qu'au tennis. Pour marquer un jeu, il faut marquer deux points d'affilée à partir du moment où les deux équipes sont à trente (*trenta*). C'est le sens du "ados" du "rebot", soit du "à deux" dans le dialogue d'Erasmus (Erasmus, 1528). Les deux équipes sont à deux points de faire le jeu. Et non, comme le dit Hiribarren, les deux équipes ont deux points. Ce sens s'est perdu, effectivement, et Hiribarren en atteste. De nos jours, ados, indiqué aussi comme "égaux, amis" par Hiribarren, est devenu une marque d'accord entre deux personnes<sup>1360</sup>. Au "rebot" et, de manière générale, à la pelote, on emploie aujourd'hui *ados* pour toute égalisation, alors que Hiribarren note, *kintzenes*, un point chacun, terme du jeu de paume. Jean Haritschelhar se souvient qu'à Baigorri, on disait *kintzean bedera*, (15 partout), qui se dit encore aujourd'hui, mais *trente ados* (trente à deux – sous-entendu – "points du jeu", lorsqu'une des deux équipes revenait de quarante à trente, sur un point gagné par son adversaire. Notons qu'au moment où écrit Hiribarren, le terme proche du castillan (*arraia-rama*) et cleterme proche du français (*chacha-chasse*) coexistent. Bientôt le castillan l'emportera, comme dans bien des termes de jeu, par exemple le décompte des points.

Hiribarren fait place à deux autres types de jeu : le jeu indirect et le jeu de trinquet, pourtant connus lorsque Salaberry écrit son vocabulaire<sup>1361</sup>, mais sans doute trop peu importants pour qu'il les cite.

Nous trouvons les mots *ble*, *blei*, pour le jeu de *bled*, défini comme une "espèce de jeu de paume qui se fait contre un mur, sans que les joueurs aient à s'éparpiller le long de la place comme dans le grand jeu dit de rebot".

*Ble* est aussi, pour Hiribarren, le "cri que fait le buteur de bled avant de lancer la balle contre le mur". Cette dernière précision fait pencher pour une origine anglaise du mot *ble*. Ce serait le mot *play*, orthographié à la mode castillane. Le témoignage de Lady Chatterton dans *the Pyrenees*, en 1840, traduit et commenté par Philippe Veyrin dans *Eusko Jakintza*, (Veyrin, 1947), irait aussi dans ce sens :

---

<sup>1360</sup> Pour des précisions, cf. l'article "Ados" de J. Haritschelhar (2012 : 89-98), à qui nous avons apporté le dialogue d'Erasmus, et un extrait de Manevieux, lors de l'une de nos rencontres à propos d'histoire du jeu de pelote.

<sup>1361</sup> Cf. de Jouy in *l'Hermitte en province*, 1817, pour le jeu indirect et A.Chaho in *Voyage en Navarre*, 1836, pour le trinquet.

*Je fus surprise d'entendre le joueur qui servait la balle, agir précisément comme en Angleterre en disant d'abord : "Play". Je trouvais par la suite que ce n'est pas là un mot basque et qu'il est seulement employé pour attirer l'attention au jeu. Cela doit être resté de l'ancien temps où les Anglais possédaient cette partie de la contrée.*

P.Veyrin ne commentant pas, on peut en déduire qu'il accepte l'explication, contrairement à beaucoup d'autres qu'il juge cocasses ou absurdes. Néanmoins, aucune preuve ne vient étayer cette hypothèse.

Suivent, dans le dictionnaire de Hiribarren, le verbe *bleika-tu*, 'jouer au bled', et le nom *bleikari*, 'joueur de bled'. Le dernier mot concernant ce jeu, ici expliqué pour la première fois, est *bleika*, 'au blaid, jouer au bled'. On remarque les différentes orthographes. Pour la première fois apparaît le mot *blaid* qui prendra le pas sur toutes les autres formes, dans la langue française, au XXe siècle. Remarquons aussi que le "d" final, prononcé en basque, change donc notablement le mot initial *ble*, où le "e" final est prononcé "é". Encore une variante de prononciation avec *plei*, 'invitation à riposter au but de bled ; terme du jeu de paume', avec *pleika*, 'au blaid', *pleikari*, 'joueur de bled' et le verbe *pleikahari-tu*, 'jouer au bled'. C'est cette dernière forme de prononciation qui prévaudra, dans la langue basque, au XXe siècle avec une orthographe différente : *pleka*, *plekan*, *plekari*. De nos jours ces termes ont disparu et sont remplacés par "pelote basque", en français avec, si besoin, des noms de spécialités, et en basque, *pilota*, *pilotan*, *pilotari* et les noms de spécialité, comme *chistera*, *joko garbi*, *xare*.

On trouve aussi, chez Hiribarren, l'expression " *kintzenes*, *point à point* ", qui est peut-être utilisée pour ce jeu de *bled*.

Hiribarren n'en dit pas long sur le jeu de trinquet. *Trinket* ou *trinkete* (forme plus usitée en Pays basque péninsulaire) est un " *trinquet*, *jeu de paume couvert*, *tripot* ". *Trinketlari* serait le joueur de trinquet, mais Hiribarren construit là un mot qui n'est peut-être pas employé par ses contemporains. Il n'est, en tout cas, pas resté en usage. *Trinketaldi* est une partie d'une fois au trinquet pour Hiribarren. Ce mot paraît également virtuel. A-t-il vraiment été en usage ?

De nos jours les trinquets sont toujours des lieux pour le jeu de pelote. Le mot basque ou castillan s'est imposé dans sa forme française de terme de marine. Il a complètement remplacé la dénomination " jeu de paume ", encore usitée au XIXe siècle, dans la presse et les écrits au moins.

Le tambour du jeu de paume, dont le pan coupé est la survivance, a pour nom *izkin motza* de nos jours. Hiribarren ne le signale pas, bien que le mot *ezkin*, 'angle, coin, bord, saillie' se trouve dans son dictionnaire.

Le manuscrit de Hiribarren est une source encore inexploitée bien que d'une très grande richesse. A côté des étymologies souvent discutables, se trouvent des expressions vraisemblablement

populaires, qui témoignent de la manière de parler à cette époque ou dans des temps plus reculés. Il ne s'agissait pas, alors, de citer des auteurs littéraires, le fonds étant fort réduit. Néanmoins ces témoignages sont importants pour les futures études des socio linguistes ou des linguistes. Nous citerons “ *pilotan gakhua bota bapoa, 'le but est la clef du partenaire de paumier'* ” ou “ *ure bat lehen botaeskaerat, 'je parie un louis au premier jeu'* ”, qui indiquent combien le jeu est présent dans le quotidien des habitants, puisqu'il entre dans des expressions dignes de figurer dans un dictionnaire.

De plus les définitions ont aussi le mérite d'exposer certaines règles du jeu, portant un témoignage inédit sur la manière de jouer avant 1862.

Enfin, Hiribarren apporte un éclairage sur le mot *ble, blé, bled, blay* ou *blaid*, qui a fini par s'écrire *blaid* en français et *pleka, plekan* en basque, au XXe siècle. Ce mot a vraisemblablement pour origine le cri du buteur lorsqu'il va lancer la pelote. Il est étonnant que le cri du buteur à l'engagement soit différent dans le jeu de “rebot” et dans le jeu de *blaid*, d'autant plus étonnant qu'aujourd'hui le terme “*jo*” s'est imposé pour toutes les spécialités de pelote basque. Quant à l'origine du cri, nous laissons le lecteur décider d'accepter ou non l'explication de Lady Chatterton. Cette dame ayant donné par ailleurs dans la fantaisie, nous ne pouvons affirmer qu'elle ait raison sur ce point, bien qu'une certaine logique préside à son explication.

Nous notons les variations dans l'utilisation du mot “*saka*” qui désignait le but chez Salaberry, qui désigne avec l'orthographe “*chaka*” un but d'enfant ou petit but chez Hiribarren et qui reprend aujourd'hui son sens premier de but sous la forme “*sakea*” et donne *sakeak* pour désigner l'équipe du butteur lorsque certains bascophones annoncent la marque. “*Kintze sakeak, trente erreferak*” chez ces derniers s'exprime “*kintze botak, trente erreferak*” chez d'autres. Nous notons également l'orthographe particulière de Hiribarren, qui ne double jamais le ‘r’, ce qui, au début, a généré quelque difficulté dans la recherche des mots du jeu puisque le double ‘r’ est présent dans *errebot, errefera*, et bien d'autres mots encore.

Avant de conclure, revenons un instant sur le terme *jokalde*, ‘*brise, avantage qu'on fait au jeu à celui qui joue moins bien que les autres*’. Il n'y a aucune précision du jeu en question mais, au jeu de paume, cette façon de faire est, et était, très courante. Il pourrait donc s'agir de la fameuse bisque, “au jeu de paume, avantage de quinze points qu'un joueur accorde à un autre en lui laissant la faculté de placer cet avantage à son choix dans la partie”, selon le TLF. (cf. FEW t1, p379, en annexe 12, fichier 12.16.). L'usage s'est perdu, s'il a existé un jour, mais il faut remarquer l'étymologie étrange qui en est donnée dans le FEW, où bisque pourrait dériver de biscaye, lequel est un autre nom de ce fameux avantage. Et il serait dû à la réputation de canaille de ce peuple. Il est écrit “race de canailles” dans le FEW. Cependant, aucune indication historique ne vient appuyer cette hypothèse et le TLF, lui,

mentionne l'italien *bisca*, lieu où l'on joue au hasard, tripot ou encore *biscazza*, puis *biscatia*, attesté en latin médiéval d'Italie, tout comme *biscator*, 'joueur'. Cette dernière hypothèse est plus logique. De fait, le mot *jokalde* qui désigne la bisque en langue basque, chez Hiribarren, est loin, morphologiquement, du terme bisque, mais lui aussi, comme l'italien, se construit à partir du mot *joko*, 'jeu'.

En conclusion, grâce au dictionnaire de Hiribarren, nous constatons que le vocabulaire s'est enrichi de trois nouveaux jeux. L'usage évolue, les modes changent et le vocabulaire susceptible de figurer dans un dictionnaire, selon les auteurs, en est aussi modifié. L'évolution du vocabulaire correspond tout à fait à l'évolution historique des jeux de paume en Pays basque, étudiée dans le mémoire (Mourguy, 2010). Le vocabulaire écrit suit l'évolution avec un peu de retard, ce qui semble logique. Le "rebot" existe lorsque Salaberry écrit, mais rien, dans son vocabulaire ne le laisse croire. Ce jeu n'a sans doute pas encore une renommée suffisante pour figurer dans le dictionnaire. Il est en pleine apogée lorsque Hiribarren fait son travail et son dictionnaire en prend acte. Le *blaid* a déjà commencé sa lente ascension et mérite quelques lignes. Le changement de règles et d'aménagement de la place ne se fait pas sans vocabulaire approprié. Cependant des termes comme *xilo* ou *phala*, très certainement usités car ils correspondent à des éléments existants<sup>1362</sup>, ne paraissent pas encore dans le dictionnaire. Ils ne sont donc pas encore identifiés comme vocabulaire spécifique de la paume. De fait, il semble que les dictionnaires mentionnent principalement les éléments qui se rapportent au jeu le plus réputé. Ce dernier est le jeu où l'on parie, le jeu spectacle populaire, le jeu qui anime les foules et façonne les héros, dont le peuple a peut-être besoin.

### II.2.2.3. Le jeu dans le manuscrit de Harriet

L'abbé Maurice Harriet, né à Halsou le 14 septembre 1814, a exercé dans divers établissements scolaires avant d'être nommé Recteur à Saint Louis des Français à Madrid. Rentré de Madrid vers 1874, il s'installe à Halsou, où il s'emploie à établir un Dictionnaire de la Langue Basque. Son ouvrage comporte 3536 pages de 37 lignes chacune et réalise le pendant du dictionnaire de l'abbé Resurreccion-Maria de Azcue. C'est un ouvrage de toute première valeur selon l'article paru dans la *Revue Internationale des Etudes basques XIV pp.457-462*.

---

<sup>1362</sup> Le trou de la grille existe dans les jeux de paume au XVI<sup>e</sup> siècle ; il deviendra logiquement le *xilo* en basque, la *phalla* est signalée dès le par le catalogue de l'exposition *Eskualdunen pilota jokoa, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote*, 2009... au musée basque de Bilbao.

Il existe une copie numérique de son manuscrit. C'est à partir de ce document que la recherche a été menée. La lecture partielle ne permet pas d'affirmer que tous les termes concernant le jeu de paume aient été trouvés. Elle a consisté à rechercher, d'une part, des termes proches de ceux de Salaberry et de Hiribarren, et, d'autre part, des termes proches des termes en vigueur aujourd'hui ou au XXe siècle. Une des difficultés vient des divers brouillons, des recommencements, des croix rayant certains passages, qui semblent montrer que le dictionnaire n'était pas terminé, du moins pas recopié, dans sa version définitive. Le manuscrit de Hiribarren, lui, était en état d'être imprimé. La date de 1860, donnée pour ce manuscrit, nous paraît trop ancienne. Et la RIEB (cf. paragraphe ci-dessus) confirme que Harriet a écrit son dictionnaire après 1874. Par ailleurs nous savons<sup>1363</sup> que le chistera dont parle Harriet n'était pas utilisé avant 1860. Il faut noter que les numéros de pages, indiqués à côté des entrées du dictionnaire, sont ceux de la version électronique.

Une quarantaine de mots sont directement liés à la paume par l'auteur : Il indique " terme de jeu de paume " ou " au jeu de paume " ; mais ils peuvent se regrouper en vingt cinq familles. Certains mots font leur apparition, comme chistera, aire, erreberitcea, lucea. Beaucoup de mots ont disparu, comme *bolean*, ou tous les termes qualifiant l'engagement.

Les expressions utilisant une action liée au jeu de paume ou de pelote et utilisées pour illustrer d'autres définitions sont ici reproduits, dans la mesure où ils sont apparus à notre lecture.

Selon le critère établi dès la première étude, les mots trouvés avec mention du jeu de paume sont en caractères gras et les autres non. La lecture est partielle, comme pour le manuscrit de Hiribarren. Il n'est pas possible d'assurer que tous les termes indiqués par l'auteur comme vocabulaire du jeu aient été relevés.

## **Extraits du dictionnaire de Harriet, daté de 1860**

### ***Ados*, p.176**

*Terme de jeu de paume : à deux de points. Dos à dos esp deux à deux // être d'accord, ados iraita. // adostea s'accorder, se réconcilier de Jouer.*

### ***Airea*, p.197**

*Très usité dans les différentes formes de l'air*

*I air élément, airetic pilota hartua : prendre la balle sans la laisser rebondir. Aire ! prends la balle à la volée !*

*Airez aire pilota egortcea : renvoyer (loin) la balle sans qu'elle touche terre id gainez-gain.*

*Il figuré, air agréable*

### ***Arrabota*, p.264**

*S, id errabotea g (rebote a,v)*

*//1° mur contre lequel celui qui sert, lance la balle, au jeu de rebot. // coup où la paume touche le sol avant de frapper le mur. //2° rebot*

---

<sup>1363</sup> Cf. mémoire (Mourguy, 2011).

**Arraia**, p.266

[...]/5° Arraia, subs, terme de jeu de paume : (esp raya, raie) Arraia iragaitea, passer la raie- Arraia egitea, faire une chasse : Sy, chacha.

**Arrefera**, p.272

Id arrefela, errefela : terme du jeu de paume : la fonction du joueur qui repousse la balle qu'on lui sert (de refouler fr id errestua g (de restar esp)

Arreferatcea, repousser la balle id arrestatua (restar) arrefelaria : le joueur qui repousse id arrestaria.

Atchiquitcea, itchiquitcea, itchaquitcea, l.BN.S.g- ; etchequitcea, p 293. atchiqui paraît la vraie forme du mot<sup>1364</sup>.

**Barnea**, p.345

L .BN S id barrena b,g ; barhena BN. Le dedans, l'intérieur. [...]/7°// Barne L, barren g b : inclus : Bayona ingurua Hiriburu barne, l'alentour de Bayonne, Hiriburu inclus. Id pilota barne da : la balle est dans l'enceinte du rebot : terme de jeu de balle. Barne S BN pour barna.

Besaincoa S.coude : v.ukhondoa. (de beso-gain) id. bechangua. BN.S1365

**Chacha**, p.485

id chicha : terme de jeu de paume : chasse (esp chaza). C'est l'arrêt d'une paume, que l'on marque en son point indécis. Sy. arraia (raya esp raie)

**Chacharia**, p.485

Id chachalaria : celui qui marque les chasses au jeu de paume.

**Chachatcea**, p.485

**Chacha**, chachatu, chachatceri (a ?), marquer une chasse.

Cilhoa, Id Zuloa , Chiloa, Chulloa, trou

**Chistera** ou chichtera, citera(cista, cestilla, esp cista, cistella lat), p.

1° en général panier ordinairement d'osier : syn otharrea, otharre [...] 3° chistera : gant fait d'osier qui a remplacé récemment le gant de cuir dont usaient les joueurs à la paume<sup>1366</sup>.

Chichterza, v.chistera, p.

Chisterra : quartier de pêche

Chichtoa BN, panier d'osier sans anse au dessus, ni souvent sur les côtés, de forme oblongue et d'assez grande capacité. Ety cistella lat panier cistelle

Eresia p.850

[...]/3° Eresia, passion pour une chose, désir véhément : **Guipuzcoan eresi andia dute pilotaco** : on a une grande passion en Guipuzcoa pour le jeu de balle : Iz(r ?)t.G.C.

**Errabota**, p.871

id arrabota (esp. Rebote ?) terme de jeu de paume// mur contre lequel on lance la paume et où elle rebondit (rebota).

Erre (7 sens donc aucun n'est affecté au jeu de paume).

**Erreberritcea**, p.877

**Erraberri**, erreberritu erreberritcen , [...] 2°// coup d'arrière main, revers. Pilota herrebes, herrebesetic iotcea, battre la balle du revers.

---

<sup>1364</sup> Aucun sens donné ici pour la pelote

<sup>1365</sup> On ne retrouve pas le besogain ou besainka\* de Hiribarren ou du XXe siècle.

<sup>1366</sup> Cette mention montre que la datation de 1860 pour ce dictionnaire n'est pas correcte puisque le *chistera* remplace le gant de cuir sur les places à partir de 1869 (Mourguy, 2011)

**Errebesa**, p.877

*g.b, id herrebesa : ll.BNS [...]//2° Coup d'arrière main, revers : Pilota herrebes, herrebesetic iotcea : butter la balle de revers [...] paragraphe rayé d'une croix de St André.*

**Errebota**, p.878

*id errebotea, errabota (rebote esp) //1°// grand bond en retour que fait la balle ayant frappé le rebot d'un premier bond. Errebotetic pilota hartcea, prendre la balle au bond de retour (rebote, re-bond). //2° le mur contre lequel on sert la première balle. 3°// rabot de menuisier sy curruquia.*

**Errefera**, p.880

*Terme de jeu de paume, opposé à bota : errefera gire dugu : c'est nous qui repoussons (la balle ; les adversaires la servent, bota dute) id erreferangare, botan dire. Syn g errestua : opposé à saquea.*

**Erreferatcea**, p.880

*1°/ Se référer, referirse. //2° repousser la balle vers l'adversaire. Opposé à botatcea. Syg ; errestatcea opposé à sacatcea.*

*Errefera, erreferatu, erreferatum.*

**Escasa** p. 902 Subst [...]//3° Escasac, au pluriel : béquilles : Sy berapeinac, ber(s ?)piecamakhilac, matcholac //4° terme du Jeu de paume : limite, raie, ligne, en dedans de laquelle seulement un coup est valable : escasac eguitcea, tracer les lignes : escasa ichitcea, dépasser la ligne : sy marra

**Escularrua**, p.911

*(escu-larru) 1°gant. //2° gant à jouer à la paume.*

**Io**, p.1790

*//1° terme onomatopéque, rendant le braiement de l'âne. Sy (a)ino g.b. //2° cri que fait un bouvier à l'effet d'arrêter un attelage de bœufs, de vaches. Sy. ioa, ioach ... S'applique au même sens à des chevaux, mulets, ânes. //3° IO id I'yo , joan igo, participe passé de iyoatcea v. //4° io participe du verbe iotcea v et dérivé. //5° Terme de jeu de paume : le joueur fait entendre par ce mot qu'il sert la balle ou qu'il est prêt à la repousser.*

**Iocaria**, p.1797

*1°// Joueur ; qui prend part comme joueur dans une partie de jeu ; Pillota iocoa hastera doho, iocariac bilduac dira : la partie de paume va commencer, les joueurs sont réunis.*

*Syn : iocazalea. Etym iocatcea : jouer de l'argent et ria, laria, zalea : qui aime.*

**Iocatcea**, p.1795, ioca, iocatu, iocatcen : iocatcen, //2° commencer le jeu //6° absolument : Jouer de l'argent : [...] JBAg.Suf-Hanitz iocatcen da pillota ioco hortan : Il se joue beaucoup d'argent en ---- cette partie de balle [...]

*Iocachiloa [...] fossette.*

*Iocalaria, id iokhalaria : Joueur qui a l'habitude de hasarder de l'argent en des jeux : Chit iocalaria da : il est très joueur. [...]*

*Iocaldea //2° avantage que fait un joueur dans le jeu, à un joueur plus faible : Iocaldea ematen darozquitut hamar tanto : Je vous donne des points, dix Jetons d'avantage (à l'avantage de votre Jeu).*

*Etym.iocoa, jeu et aldea, Signifiant avantage, faveur.*

**Iocaria**, p.1797

*1°// Joueur ; qui prend part comme joueur dans une partie de jeu : Pillota iocoa hastera doho, iocariac bilduac dira : la partie de paume va commencer, les joueurs sont réunis. //2° id et plus proprement dans les dialectes in-pyrénéens, iokharia : [...]*

<sup>1367</sup>

Propos sur l'étymologie fausse de Larrd qui prétend que le latin jocus dérive du basque ioca. Il cite aussi Etchepare pp. 1797-1798.

*Syn : iocazalea. Etym iocatcea : jouer de l'argent et ria, laria, zalea : qui aime.*

*Iocatcea, p.1795*

---

<sup>1367</sup> Propos sur l'étymologie fausse de Larramendi qui prétend que le latin jocus dérive du basque ioca. Il cite aussi Etchepare pp. 1797-1798.

**Iocoa, jocoa, yocua, p.1799**

1°// Jeu, divertissement, exercice récréatif où l'on observe des règles : pilota jocoa : jeu de paume. Artzain iocoa. Jeu de marelle (?) (de pasteurs). Badire jocoan artean batzuec debecatuac ez daudenac : oetarric dira pillota jocoa eta cembait carta joco ere : Parmi les Jeux il en est qui ne sont pas défendus : de ceux-ci sont le jeu de balle et aussi quelques jeux de cartes : J.R(B ?).Ag, Conf. //2° Jeu où l'on parie de l'argent

Iocoa et ses dérivés viennent du même primitif que les mots romans joc, jeux, jog etc et que le latin jocus, thèse défendue p.1797. //3° enjeu : Cembat da iocoa ? Combien est l'enjeu ? [...]//4° au Jeu de paume, où la partie se joue en plusieurs Jeux, chacun consistant en quatre points : Hamabi goaz : Jouons (allons) en douze Jeux. //5° au jeu de cartes appelé musa, particulier au Pays basque : On a le jeu, quand les quatre cartes que l'on a en main rendent plus de trente points[...] //6° au Jeu de cartes, avoir beau ou mauvais jeu en main [...] //7° au fig. jeu, tour, pièce que l'on joue à quelqu'un ...

Remarque. En composition, le radical ioca est tantôt ioco, tantôt ioca, iokha : la première forme donne le sens général de jouer, la seconde celui de jeu avec gageure, pari : ainsi jocularia dit joueur, qui aime le Jeu, et iocalaria, iokhalaria dit Joueur qui aime à jouer de l'argent : cette nuance de signification est principalement observée dans le dialecte du Labourd.

**Khintcea, p.2054**

Terme de jeu de paume, un quinze. Khintce dugu zua trenta, nous avons quinze, vous trente. Khintcenez guira : nous sommes quinze à quinze. Etym. Néologisme, quinze esp, comme trente, trenta, trante, cuarenta, quarante, de treinta, cuarenta esp.

**II. Lachoa, p.2090**

Pris substantivement //1° état de ce qui n'est pas lié, retenu, attaché. //2° terme de Jeu de paume, lachoa haritcea : jouer à la balle longue. Lacholari ederra, beau joueur à la balle longue. Ety lucea, bota lucea.

**Lacholaria, p.2090**

Joueur à la balle longue. Ety //2° et sufflaria, sign qui se livre à une occupation, à un art.

**II. Lucea : employé substantivement : Jeu de balle en long : lucean iocatcea : Jouer à la balle en long.**

**Pareta, p.3010**

Id paretea g, mur, muraille. Paret à l'indéfini, mot du jeu de paume, par lequel on avertit que la balle va donner contre le rebot avant de toucher le sol.

**Parioa, p.3011**

L, BN, S : pari, gageure. Ce qu'on parie. Sy ichpichoina, v. Ety. Mot néologique ; fort usité ainsi que ses dérivés pari fr.

**Parra,**

Cf Pouvreau, Marra edo marra iragaitea. Marra signifie raie, raya esp, marque, but, limite<sup>1368</sup>.

**Parretea, p.3012**

L, espèce de jeu où il s'agit de lancer un objet au plus près d'un but. [...] Ce jeu, dont parle Antonio Miguel, doit être le jeu de la marelle ou celui du palet. L'espagnol appelle le 1er raya, raie, qui, en basque, se traduit par marra.

**Partida, p.3014**

1°/ la partie qui plaide contre un autre compétiteur-adversaire. 2°// partie en terme de jeux : pilota, carta partida : partie de paume, de cartes. Ety : partida, partido esp. Terme usité principalement aux sens des n°1 et n°2 [...]

**Pasa, p.3016**

Participe indéfini de pasatcea, pasa, pasatu. //2° au jeu de paume : passe, changement réciproque des joueurs, ceux qui servent prennent la place des adversaires : cuarenta pasa, quarante ou quarante cinq, passe. 3°// au jeu de cartes : [...]

**Pasoa, p.3016**

---

<sup>1368</sup> L'auteur n'en est pas sûr.

1°// les coups qu'on porte à main plate ou coup de poing ; [...] //2° terme de jeu de paume, *paso marra*, ligne que doit dépasser celui qui repousse et y maintenir la paume, s'il veut gagner le point. *Pilotari onac lehen bota paso* : un bon joueur fait *paso* de la première paume qu'on lui sert.

**I. Pelota**, p.3034

*Id pilota, pillota*. //1° paume, pelote, balle : *pilota mothela* : paume, balle qui bondit, rebondit peu (littéralement bègue). *Pelota iau(n ?)zlarria, bicia*, balle qui bondit beaucoup, vive. *Pilota masoa, malhoa* : balle douce à la main<sup>1369</sup> [...] *Pilotan aritcea*, Jouer (faire) à la paume. //2° Jeu de paume. *Lakhetzaut pilota*. Le jeu de paume me plaît ; j'aime à jouer ou voir jouer à la paume. *Lucean edo lachoan haritcea* : Jouer à la longue paume. *Ety. Pelote fr, pelota esp, pila latet suff* diminutif *ote*.

II *PELOTA id pilota, pillota, pelote mal*[...]arrondie de quelque substance.

**Pelotaria**, p.3034

*Id pilotaria, pillotaria, joueur de balle* : *Pilotari onac lehen pilota pica erreferac, bigarrena paso* : un bon joueur de balle (sert) la première balle pic (raz-mur) et (bon joueur) qui renvoie fait la seconde pelote *paso* (la pousse au-delà de la ligne) *Hirib*. *Ety. Pelote, pilotaria* et suffixe *ria* signifie office de, habitude de.

*Phala*, p. 3044

*Pelle* [...] *Ety pala lat ital esp ???*

**Phalanga**, p.3045

[...]//2° barre de fer dont on use pour exercer sa force, on la lance à la main le plus loin possible. *Phalangan haritcea eraunstea*, jouer à pousser la barre. *Jocoric egoquienac mutillentzat dira pillota, balenga, saltoa*. Les Jeux les plus proposés aux jeunes garçons sont la paume, la barre, les quilles, le saut.

**Phalotea**, p.3045

1) sorte de rame distincte de l'aviron qui a le bout inférieur en guise de pelle étroite et terminé par un fer à deux dents. *Ety phala* et forme diminutive lot comme dans *boulotte*, petite bouille. 2°// truelle de maçon. 3°// battoir de lingère. 4°// Battoir sorte de raquette à jouer à la paume. *Ety phala fr*, la forme diminutive est *paleta esp*. 5° *omoplate*.

**III. Pica**, p.3054

Terme de jeu de paume : coup servi par un joueur et dans lequel la balle est envoyée vers le mur, de manière à ce qu'elle rebondisse peu ou point : *Pilotari onac lehen bota pica*, un bon joueur sert la première balle pic : *Hirib.ex*.

**Pillota**, p.3086

*Pelote, balle, paume id pilota* et ses dérivés

*Pizcorra*, p.3099

Fort et habile en exercice corporel, *pilotari pizcorra* : fort joueur à la paume.

*Pizcortzea*, p.3099

[...]3°//*Pillota jugar apostatatcen badu jocolariac beldur da ez dezan galdu. Ordea beldurraz ez du nagutcen ta bai vizcortcen eguitero aleguirra irabatceco* ; Au jeu de balle, si le joueur parie, il craint de perdre mais la crainte ne le rend pas moins actif mais bien l'anime à faire tout son possible pour gagner.

**Plaza**, p.3103

1°// lieu public et découvert où l'on se réunit pour divers marchés. Dans les exemples : *Laugarren urtera dijoa Donostiaco plazan jocalu zatela zortci pilotari Guipuzcoari aurqui citezquiean onenac*, il s'en va à la 4° année que jouèrent sur la place de Saint-Sébastien huit joueurs de balle, les meilleurs qu'il se pût trouver en *Guipuzcua*.

**Plea**, id *blea*, p.3104

1° Sorte de jeu de paume. *Pleca, bleca jocalteza*, jouer à blé 2° chaque point qui se fait à ce jeu. *Ple ble bat ederra* : un beau blé, un point bien joué, bien disputé. *Ety* : ce mot paraît une onomatopée pélé réduit en ple reproduit le double le coup du joueur qui frappe la balle et du mur qui est immédiatement frappé.

.II. **Sakha**, id *saca*, *saquea* : action de Servir, de lancer la paume contre le mur, le rebot : *Sy. Bota. Ety. V.sakhatcea sackhia*.

---

<sup>1369</sup> On dit aujourd'hui *goxoa*.

*Saquea*, p.3212

*g//1° au jeu de paume, l'action de servir la balle. // bota. //2°celui qui sert la balle. Sy, botaria. //Ety saque esp de sacar. //se dit encore du lieu duquel on sert la balle. Sy, botarria.*

*Sorho-Soro-pila-pilla : terrain gazonné qu'on ne fauche pas en général de peu d'étendue : itzalean erdara, haicea fercean bortzilo equinic nago sorropil (sorhopil) panttocan : couché sur le dos, à l'ombre, tandis que le vent me caressait, j'ai fait maint (cinq) sommeil, sur le gazon. Ety. Sorhoa et pila, pilla, signifie abandance.*

*Trinqueta*, p.3426

*Jeu de pelote fermé et couvert. Ety. trinquet esp.*

## **Le jeu défini à partir des termes de Harriet**

Les différences constatées, entre le vocabulaire de Salaberry, le manuscrit de Hiribarren, et celui de Harriet, nous permettent d'établir d'autres éléments de l'histoire du jeu. Y transparaissent, en effet, certaines transformations du jeu de paume durant le XIXe siècle, époque déjà signalée comme décisive pour le maintien du jeu de paume en Pays basque et sa progressive mutation en ce que l'on appelle, depuis, pelote basque (Mourguy, 2011).

La longue paume perdure et chez Harriet elle porte un nom, et même deux, alors que ses prédécesseurs ne lui donnaient pas de nom en langue basque. Il parle de *lchoa*, comme au XXe siècle et de nos jours, alors que Salaberry et Hiribarren ne mentionnaient ce terme qu'avec d'autres acceptions. Il nomme même *lacholaria*, terme nouveau, le joueur à la balle longue. Puis il mentionne le terme *lucea*, qui est proche du terme *luzean*, employé au XXe siècle. Pour les fondateurs du club *Luzean*, en 1929, et pour leurs contemporains, l'expression signifie " au rebot " , jeu qui remplaça la longue paume de ce côté-ci des Pyrénées à la fin du XIXe siècle. Le glissement sémantique de longue paume à " rebot " se comprend par le fait qu'un jeu a supplanté l'autre et se joue sur les mêmes terrains, avec la même façon de compter et le même nombre de joueurs.

Le jeu de " rebot " est aussi présent, chez Harriet, avec un vocabulaire important, cf. *arrabota*, 'rebot'. C'est la quasi totalité des mots relevés. Cependant, le jeu de *blaid* a sa place, ainsi que le trinquet. Le *blaid* est mentionné avec différentes formes d'écritures et prononciations : *plea*, *blea*, *ple*, *ble*, et l'expression *pleca*, *bleca jocatcea*, 'jouer à blé'. Notons que seul le terme *pleka* a traversé le temps jusqu'au XXe siècle, mais il n'est plus en usage aujourd'hui. Notons aussi que Hiribarren écrivait *bleika* et non *bleca*, comme le fait Harriet. Nous pouvons remarquer que l'orthographe choisie finalement en français : *blaid* où le " i " est conservé, est plus proche de la forme donnée par Hiribarren. Les Basques prononçaient vraisemblablement " é " . Si l'origine est le mot anglais " play " , le " i " pourrait venir de cette écriture.

Nous trouvons de fait dix mots inédits, dont trois déjà cités, par rapport aux auteurs précédents. Le vocabulaire s'enrichit vraisemblablement à l'occasion des transformations des pratiques. Ainsi

apprenons-nous que l'instrument, le gant de cuir, a été “ remplacé récemment ” par le *chistera*, ‘gant fait d’osier’, que nous imaginons plus léger et plus maniable. Il est, de fait, un facteur de changement de technique puisqu’il permet une plus grande précision et une facilité de renvoi de la balle.

De même un autre instrument est digne de figurer maintenant dans le dictionnaire : *phalotea*, ‘battoir sorte de raquette à jouer à la paume. Ety phala fr, la forme diminutive est paleta esp’. Notons que, de nos jours, la *pala* et la *paleta* sont deux instruments distincts, mais pas toujours distingués<sup>1370</sup>, et très répandus chez les joueurs de pelote à travers le monde.

Une dernière évolution est à mentionner. Le terme *escasa*, ‘limite, raie, ligne, en dedans de laquelle seulement un coup est valable’, présent chez Salaberry et Hiribarren, demeure chez Harriet, mais ce dernier signale comme synonyme *marra*, qui est le terme actuel pour désigner la ligne de séparation entre les camps, alors que le terme *escasa* a totalement disparu du jeu, comme de la mémoire des joueurs, y compris des plus âgés.

Notons aussi un autre glissement : *marra* ne s’emploie que pour désigner la frontière entre les camps alors que *escasac* avait un emploi plus large, en désignant toutes les lignes qui définissent l’aire de jeu. Les expressions *airez* ou *airetik* ‘à la volée’, paraissent pour la première fois dans une association avec la paume. C’est, ici, une évolution non pas du jeu, mais du vocabulaire. En effet là où Hiribarren indiquait *bolean*, Harriet donne *airetik* ou *airez*, termes que l’on entend de nos jours sur les *kanxa*. *Airetik* est même le nom d’un club de pelote (Macaye-Mendionde).

*Iocaria*, ‘joueur’, qui existait, trouve une acception nouvelle, puisque Harriet donne comme exemple une phrase parlant de partie et de joueurs de paume. Jusque là on pouvait penser que le terme était employé pour ce jeu mais on n’en avait pas de preuve. Il s’agissait de jeu en général, plutôt de jeu de cartes ou de dés.

*Pareta* fait aussi son apparition comme terme de jeu. Il désignait un mur dans les dictionnaires précédents. Harriet en donne une désinence particulière “ *paret* à l’indéfini, mot du jeu de paume par lequel on avertit que la balle va donner contre le “ rebot ” avant de toucher le sol ” . Aujourd’hui ce mot s’emploie dans le même cas, à savoir pour la pelote qui touche le mur avant de toucher le sol. Autrefois le seul mur concerné était celui qu’on appelait “ rebot ”, érigé sur la place libre, alors que de nos jours on joue avec un frontis, un mur à gauche et un mur au fond, autant qu’en place libre. Il est donc logique pour Harriet de traduire le mot *paret*, qui désigne un mur aujourd’hui comme chez les auteurs précédents, par “ rebot ”, lorsqu’il parle de jeu de paume.

---

<sup>1370</sup> Les joueurs nomment pala, leur paleta, peut-être à cause du plus petit nombre de syllabes, ignorant qu’il s’agit d’un autre instrument, plus étroit et plus lourd.

Le nom *pasa*, admet, pour la première fois une signification concernant la paume. Et le sens donné ‘passe, changement réciproque des joueurs,’ a cours encore aujourd’hui. Il est intéressant de noter l’expression qui suit : *cuarenta pasa*, ‘quarante ou quarante cinq, passe.’ En effet, Harriet a conservé la mémoire du compte réel : 45, qui se disait au XVI<sup>e</sup> siècle (Erasmus, 1528) alors que, par commodité de prononciation, on dit depuis : 40. Et le *quarenta*, lui-même, a été contracté en *Kuante*. A ceci près, l’expression de Harriet est utilisée en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Mais notons que, curieusement, *cuarenta* ne fait pas partie des entrées de son dictionnaire.

Enfin, au verbe *sakha* ou *saka*, déjà donné par Salaberry, (proche du terme castillan mais non du terme français “ buter ”, Harriet ajoute *saquea* avec deux acceptions ‘l’action de servir la balle’ et ‘celui qui sert la balle’. Aujourd’hui les chanteurs de points du Guipuzcoa utilisent le mot dans ces deux cas. Certains pelotaris du Pays basque de France défenseurs de la langue basque, en font le même usage, alors qu’on dit plus généralement *bota* pour désigner le but. Harriet se contente de citer *bota* comme synonyme de *sakha*, sans en faire non plus une entrée dans son dictionnaire.

Comparons maintenant les vocabulaires de Salaberry et d’Harriet. Parmi les quinze mots du jeu de paume notifiés par Salaberry, six ont disparu chez Harriet. Ils désignaient le but, le butoir, le rebond de la balle, les verbes associés et le compte des trois points : *kuarenta*. Toutefois, ce dernier apparaît ailleurs, dans une expression qui illustre le mot *pasa* (cf.ci-dessus). Cette absence n’est pas significative pour l’évolution du jeu ou de la langue. Harriet parle bien, en français, de servir la balle. Il parle aussi de balle qui bondit. Mais ces termes ne semblent pas devoir figurer comme termes du jeu, selon lui. Ils n’ont cependant pas disparu du vocabulaire utilisé puisqu’on les retrouve chez Lhande avec mention de balle, de paume ou de jeu de paume, d’une part, et qu’on les emploie encore de nos jours, d’autre part.

Le dernier élément de comparaison concerne la signification du mot *paso* ‘*coup de balle qui a passé la limite établie pour le jeu*’ chez Salaberry et *paso marra*, ‘*ligne que doit dépasser celui qui repousse et y maintenir la paume, s’il veut gagner le point. Pilotari onac lehen bota paso : un bon joueur fait paso de la première paume qu’on lui sert*’ chez Harriet. Il se peut que Salaberry veuille dire la même chose et soit moins précis, comme il se peut que la règle ait changé (cf. paragraphe le jeu défini à partir des termes de Salaberry).

La comparaison des manuscrits de Hiribarren et Harriet se fait d’abord à propos du nombre de termes alloués au jeu 115 chez Hiribarren pour 40 chez Harriet. La différence s’établit surtout par le nombre de dérivés d’un mot, présents chez Hiribarren et absents, ou en petit nombre, chez Harriet. Si l’on prend le premier mot *ados*, Hiribarren en donne trois dérivés avec des sens différents (*ados, tu, tze ; adosa, tu, tze ; adoska, tu, tze*) et Harriet aucun. La différence est frappante avec les mots *pilota* et

jo. Avec *plaza* Hiribarren forme *plazari* et *plazagizon*, repris par Lhande. *Plazagizon* est, de plus, employé aujourd'hui. Il semble que Harriet ait commis une erreur en les omettant. A ces remarques près, les dictionnaires concordent sauf sur deux mots : *bota* et ses très nombreux dérivés, d'une part *bole*, de l'autre. Ils ne figurent plus chez Harriet. Or, si *bole* a disparu, remplacé par *aire*, *bota*, lui est toujours employé. Encore une fois, ces différences ne sont pas significatives pour l'évolution du jeu, de ses règles, de la technique employée. Nous avons aussi remarqué, chez Harriet, à la fois une perte de richesse sémantique ou de précision sur certains termes du jeu (*pilota partida*, *barne*) et l'entrée d'une acception pour le jeu de paume pour des termes qui avaient une dimension plus générale chez Hiribarren (*iocaria*, *paret*).

Tout au long de ces recherches nous aurons cherché les termes *pilota sorho* ou *zorhopila* utilisés dans le livre *Mémoire de la pelote basque et des jeux de bergers* (Casaubon, 2003). Harriet précise que le terrain gazonné ainsi nommé est en général de peu d'étendue. De plus, il cite un exemple sans lien avec la paume et il donne comme étymologie 'Sorhoa et pila, pilla, signifie abondance.' C'est pour le moins étonnant. On aurait pu penser à *pila* mot latin signifiant 'pelote' et dont plusieurs auteurs, dont de Jouy, disent qu'il était à l'origine du mot *pelote* ou *pilota*.

Remarquons encore, non pour les termes de jeu, mais pour la langue, la façon d'écrire les verbes. Il y a très peu de verbes chez Salaberry et ils se présentent sous deux formes : *Saka*, *saka-tu*. Chez Hiribarren, l'écriture adoptée reprend les formes de Salaberry en y ajoutant une troisième. *Arafera*, *tu*, *tze* ; *erefera*, *tu*, *tze* ou encore *chacha*, *tu*, *tze*. Harriet, lui, se contente souvent d'une forme, cf. *arreferatcea*, *erreferatcea*, mais peut aussi en donner plusieurs comme dans *iocatcea*, *ioca*, *iocatu*, *iocatcen*. La grammaire n'étant pas plus établie que les dictionnaires, l'Académie de la Langue Basque n'étant fondée que depuis 1919, ces différences n'étonnent pas et montrent aussi, avec toutes les variantes orthographiques ou phonétiques, la richesse de la langue vernaculaire non unifiée. Nous notons encore que les noms sont présentés avec l'article " a ", qui, en langue basque se colle à la fin du mot. Ni Salaberry, ni Hiribarren, ni Lhande, plus tard, n'adoptent cette forme.

En conclusion, les termes apparus dans le manuscrit de Harriet exposent les nouveautés apparues dans les jeux, tant au niveau des instruments (*chistera*, *phalotea*) que de l'importance donnée à chacun des divers jeux. La longue paume est bien distinguée du " rebot ", alors que, auparavant, les deux étaient indistinctement appelés, en français, " longue paume " et, on ne sait comment, en langue basque. Les termes perdus (*bole*, *bota*) sont remplacés par d'autres (*aire*, *sakha*<sup>1371</sup>) qui ont pris leur sens. Les règles des jeux semblent inchangées. L'orthographe et la présentation des noms et des verbes, sont différentes, d'un manuscrit à l'autre, mais seuls les linguistes sauront déterminer s'il s'agit

---

<sup>1371</sup> Ce terme est d'ailleurs signalé comme synonyme de *bota*, bien que ce dernier ne soit pas une entrée du dictionnaire !

d'un phénomène général, d'époque, ou d'une particularité des auteurs eux-mêmes. Si le vocabulaire de Harriet concernant la paume est plus réduit que celui de Hiribarren (40 au lieu de 115), il garde cependant les grandes familles de mots et en ajoute. C'est plutôt au niveau du nombre de dérivés d'un même mot qu'il y aurait des coupes sévères.

Dans le dictionnaire de Gèze, paru en 1873, quatre mots concernent la paume à propos du but et de la balle. Les vocabulaires de Fabre (Fabre, 1870) et Van Eys (Van Eys, 1873) présentent, pour le premier, quelques mots concernant la paume et, pour le second, aucun. C'est dire la différence d'intérêt pour le jeu entre les prêtres auteurs de dictionnaires et les visiteurs intéressés par la langue mais sans doute moins par la culture. Ceci rappelle la différence exprimée par Hoggart (1970) entre le regard des scientifiques parlant des classes ouvrières qu'ils étudient depuis leur point de vue et son propre regard. De fait, leur connaissance des éléments culturels est, en tout cas, limitée. Il est intéressant de noter que chez Fabre, restent les lieux : trinquet et place ; la pelote et le fait de butter, frapper au but, lancer une balle vers le " rebot " avec un choix de deux termes : *botatzea* et *sakatzea*. Il est aisé de voir que seuls les dictionnaires étudiés pouvaient apporter des indications utiles et nouvelles sur le jeu.

Quelques articles de presse méritent aussi qu'on s'y arrête. En effet, les rédacteurs utilisent parfois un mot de la langue basque. *Zorrotz* tranchant

Concluons cette sous-partie consacrée à l'étude des termes de la langue vernaculaire pour parler du jeu de paume en Pays basque. Tout d'abord nous avons pu remarquer qu'il existe un important vocabulaire attaché au jeu, dès le début du XIX<sup>ème</sup> siècle au moins, que ce vocabulaire évolue significativement en vingt ans, tout en restant en partie d'actualité 150 ans plus tard. L'évolution du vocabulaire prend en compte la popularité fluctuante des divers jeux. Les nouveaux vecteurs de frappe trouvent un nom. Des termes qui, jusque là, désignaient d'autres éléments, prennent un sens nouveau, rattaché explicitement au jeu de paume, par les auteurs. C'est plus souvent par extension sémantique qu'il est procédé plutôt que par création d'un mot nouveau.

Le vocabulaire permet d'identifier les jeux pratiqués et le dictionnaire d'Hiribarren permet même d'accéder à la première trace écrite de la règle innovante du jeu de " rebot ". Cette règle transforme le jeu européen en un jeu propre, original, distinct de la longue paume, qu'on pourrait appeler jeu de pelote basque, en effet.

Il est curieux de constater que les deux jeux indistinctement nommés jeu de paume par les journalistes, trouvent enfin des appellations différentes avec le dictionnaire de Harriet. Ce dernier donne deux termes, *lucea* et *lchoa* pour désigner la longue paume, encore quelquefois pratiquée à

cette époque. Le “rebot”, quant à lui, a son nom depuis le début du XIX<sup>ème</sup>, comme en atteste de Jouy en 1817.

Le jeu de *blaid*, déjà mentionné par Larramendi, en 1745, n’est pas relevé par Salaberry mais trouve une place non négligeable chez Hiribarren et Harriet avec une petite dizaine de termes, importance due en partie aux différences orthographiques. On peut penser que ce jeu n’avait pas la faveur des Navarrais, qui lui préféraient la longue paume. Les termes basques pour évoquer le jeu sont originaux, sans lien morphologique avec la paume française, excepté le mot *chacha*, ‘chasse’, qui a disparu à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Leur lien avec le castillan est avéré pour certains, comme *arraia*, ‘raie’ ou *kintze*, ‘quinze’. Comme le jeu s’est développé et répandu, le français s’est approprié certains termes basques, quitte à les franciser par exemple “pelote”<sup>1372</sup>, là où il employait “paume”. Il en a adopté d’autres comme “rebot”, *chistera* et *trinquet*. La langue, comme l’aire de jeu, est l’un des lieux de mémoire de la pelote, mais les lieux géographiques portent aussi la mémoire, l’histoire du jeu dans une configuration à découvrir.

## II.3. La géographie où le jeu installe la tradition

Les Basques jouent sans doute plus que d’autres, plus que les Béarnais, et sont les seuls à jouer au “rebot”, si l’on en croit un rédacteur du *Courrier de Bayonne* qui lance : “Le *blaid* [...], les Gascons et les Béarnais s’y exerçaient aussi même parfois avec quelque succès ; mais ils ne produisirent jamais un seul joueur de rebot”, dans un article des dimanche 18 et lundi 19 juillet 1897<sup>1373</sup>. L’avenir donnera tort à ce rédacteur puisque les Palois obtiendront des titres de champion de “rebot” au XX<sup>e</sup> siècle. Un document pris dans les *Etudes du Diocèse de Bayonne* (1900 : 44) précise aussi “Les Basques allaient jouer à la pelote à la Basse Plante” jeu situé à Pau, que les Béarnais ne semblent pas utiliser, d’après le document. Le jeu s’y éteint en 1792, d’après cette même source<sup>1374</sup>.

Les joueurs utilisent les espaces les mieux adaptés, ici le jeu qui date de Henri III de Navarre. Quand il n’y a pas d’espace convenable, ils en construisent. C’est ainsi qu’on trouve des frontons en dehors du Pays basque, en France mais aussi un peu partout dans le monde. En recherchant qui est à

---

<sup>1372</sup> Le terme existe en français mais n’était pas employé dans cette région de France.

<sup>1373</sup> Voir en annexe 9, fichiers 1897-07-18 à 1897-08-04, les articles intitulés JEU DE PAUME parus en juillet et août 1897 dans *Le Courrier de Bayonne*.

<sup>1374</sup> Les informations de l’auteur sont tirées, dit-il, de l’étude sur la Faculté de Droit de l’Université de Pau (1726-1793) par J. Maisonnier, Bordeaux Cadoret, 1902.

l'origine de la construction, on retrouve souvent la trace d'un Basque, venu là pour son travail par exemple. Il faut faire exception de certains établissements des Etats Unis d'Amérique construits par des sociétés, et des hommes d'affaires, autour de l'argent des paris.

D'une part, dans la mesure où le jeu demande la construction de murs, l'édification de bâtiments et s'implante visiblement dans la cité et, d'autre part, par le fait qu'il incarne lors de grandes parties l'honneur d'un village, d'une ville ou d'un pays, il semble pertinent d'étudier, dans un premier temps, son implantation géographique. Après un bref historique général de l'implantation des aires de jeu de pelote, nous développerons l'histoire plus précise de quelques villes emblématiques du jeu. L'évolution moderne viendra clore cette première sous partie. Elle mérite d'être évoquée, comme image actuelle de la pelote, dans ses grandes lignes du moins, car une étude exhaustive est à mener, dans le cadre de l'histoire de la pelote moderne.

Dans un deuxième temps, nous aborderons un phénomène de grande ampleur : les fêtes religieuses, dites plus tard fêtes basques, initiées en 1851 et perpétuées jusqu'à sa mort, en 1897, par Antoine d'Abbadie d'Arrast, défenseur et promoteur de la culture basque. La pelote étant au cœur de ces célébrations lesquelles ont aussi influencé son développement et sa tradition, il convenait de leur réserver cette place dans notre étude. Les lieux des fêtes sont des lieux de pelote et les fêtes basques sont un lieu privilégié de la pelote, première institution, avant la création de la Fédération et de la Grande Semaine des sports basques<sup>1375</sup>.

Dans un troisième temps, à partir de deux témoignages, nous interrogerons à la fois l'aspect plus intime de la pelote dans son vécu familial, par l'entourage des joueurs, et la modernité, comme facteur d'une part de développement et, d'autre part, de mort ou d'oubli et nous verrons si des résiliences existent et quel rôle elles pourraient jouer dans l'histoire.

Les lieux ont-ils une histoire, une naissance une mort ou des résurrections ? Font-ils l'histoire de la pelote et son identité ? Sont-ils l'une des représentations de la pelote ?

### **II.3.1. Un regard sur les villes où l'on joue**

Nous savons maintenant<sup>1376</sup> qu'au XIXe siècle le jeu de pelote est répandu dans tout le Pays basque, dans les montagnes où les bergers s'y adonnent sur les hauts plateaux comme sur les places des villages. Mais certains lieux accueillent les grandes parties, celles que la presse annonce. Au milieu du XIXe siècle, une dizaine de villes sont les lieux privilégiés des grandes rencontres, selon notre

---

<sup>1375</sup> Cette semaine se nomme aujourd'hui Grande semaine de pelote basque. Les finales de tous les championnats d'été, dans toutes les catégories existantes, s'y déroulent chaque année la deuxième semaine d'août en général.

<sup>1376</sup> Cf. I.

étude de la presse (Cf. I). Puis, avec le succès croissant du *blaid*, de nombreuses communes organisent des rencontres dignes d'intérêt, notamment pour leur fête locale, pour le comice agricole, une foire, mais également pour le jeu lui-même, autour duquel la fête s'organise. C'est le *Courrier de Bayonne* qui expose cette nouvelle façon d'agrémenter les fêtes locales. Il y est par ailleurs signalé que le " clou de la fête ", c'est la partie de pelote. Le jeu gagne aussi sur les territoires d'Argentine, d'Uruguay, d'Espagne et de France, hors Pays basque, dès cette époque. Aussi la pelote n'a pas attendu la réflexion du Président Abeberry " la pelote sport d'un peuple pour tous les peuples " pour s'exporter.

Les lieux évoluent avec le jeu, de nouveaux lieux se créent et nous étudierons plus précisément où et comment s'implante la pelote, dans un premier temps. Puis, nous évoquerons plus particulièrement l'histoire de la pelote dans quatre lieux particuliers. Ils peuvent refléter les aspects de la pelote basque dans les provinces basques de France, et les aspects touristique, urbain, rural et traditionnel. Il s'agit de villes où nous avons trouvé des témoignages anciens, où les parties furent nombreuses durant tout le XIXe siècle, où le jeu de " rebot " a toujours eu grande importance. D'autres, telles Urrugne ou Sare auraient pu également figurer dans cette étude à ce titre. Ces dernières figureront dans le paragraphe des Fêtes basques. Enfin nous ferons un sommaire état des lieux de pelote en 2016 tout en interrogeant leur lien avec la tradition.

### II.3.1.1. Une géographie liée à l'évolution du jeu

Dans ce sous-chapitre nous limiterons l'étude détaillée à la France, en raison des difficultés rencontrées pour obtenir les informations nécessaires d'une part et, d'autre part, du besoin de limiter notre ouvrage, sauf pour les premières années jusqu'en 1885, où nous avons des données assez conséquentes pour le Pays basque d'Espagne. L'étude sera géographique et diachronique.

Les inaugurations de places permettraient de suivre l'évolution géographique du jeu à partir de 1852, grâce à la presse. Mais l'inauguration n'est pas toujours signalée. Au détour d'un article, nous apprenons qu'un lieu de jeu existe. Nous obtenons ainsi l'implantation, minimale du moins, à une période donnée.

Pour la période moderne (après 1970<sup>1377</sup>), nous nous fions aux sites officiels des diverses ligues de pelote de la FFPB<sup>1378</sup>, aux fiches remplies par certains trinquetiers à la demande de la FFPB, aux données des Assemblées Générales de la FFPB, à la revue fédérale *Pilota*, qui se fait l'écho d'un certain nombre d'inaugurations d'installations, aux services d'urbanisme des villes qui ont pu nous répondre, enfin aux trinquetiers eux mêmes, que nous avons joints par téléphone, sans compter tous les

---

<sup>1377</sup> Première année de parution de la revue fédérale *Pilota*.

<sup>1378</sup> En 2015, avant la restructuration fédérale de 2016, due à la Nouvelle Organisation Territoriale de la République.

trinquets que nous avons visités pour obtenir leurs dates de constructions. Il faut bien garder à l'esprit que les dates de construction et d'existence sont, pour les premiers jeux, antérieurs à nos preuves. Si les dates d'inaugurations sont exactes<sup>1379</sup>, il ne faut pas perdre de vue que d'autres lieux ont pu exister dans les communes auparavant. Par ailleurs, il peut y avoir un décalage d'un an entre les dates obtenues par deux sources différentes. Nous pouvons supposer que l'une serait la date de la pose de la première pierre ou du permis de construire et l'autre la date d'inauguration, à moins qu'il s'agisse d'une erreur. En cas de doute, nous avons gardé la date la plus récente. Ainsi nous avons le nombre minimal de constructions pour chaque année.

Nous distinguerons quatre périodes, la première s'étendra jusqu'en 1884, date de l'inauguration du jeu communal de Hasparren et du départ de Chiquito de Eibar pour Buenos Ayres. C'est la période des jeux anciens. La deuxième concernera les villes où l'on connaît des jeux, entre 1885 et 1921, 1921 étant la date de constitution de la FFPB. C'est le temps du *blaid*, de la diversification dont nous avons parlé, de la divergence entre Pays basques de France et d'Espagne et du premier développement de la pelote basque hors de ses frontières d'origine. La troisième fera état des lieux de pelote basque construits jusqu'en 1972, avant l'élan de construction des murs à gauche et l'arrivée de Maurice Abeberry à la tête de la FFPB en janvier 1973. La dernière concernera les lieux de jeu en 1989, date où la FFPB écrit un bilan des équipements couverts.

Nous pouvons établir un tableau avec la liste des villes qui possèdent un jeu de paume utilisé pour des parties annoncées par la presse avant 1885 (*Courrier de Bayonne*, *Mémorial des Pyrénées*, *Journal de Saint-Palais*, presse parisienne déjà citée) ou connues par des archives mentionnées précédemment.. Nous y ajoutons celles qui nous sont connues par les archives comme Urnieta, Andoain et Hernani et celles qui possèdent un jeu de paume au sens de Garsault, comme Louhossoa, La Bastide Clairence et Urt. Nous ne pouvons être sûrs que des murs existent dans tous ces lieux (par exemple à Hélette ou Méharin), mais dans la plupart c'est le cas. Pour chaque ville concernée, nous signalons par (T) la présence d'au moins un trinquet et nous les classons par province pour avoir une idée de la répartition géographique des lieux de jeu. Nous nous rappelons que la stimulation est grande à cette époque entre les équipes du Labourd et de Guipuzcoa. Le "rebot" est à l'honneur et les parties internationales sont les plus courues. Ceci explique peut-être que le plus grand nombre de places identifiées soient dans ces deux provinces.

---

<sup>1379</sup> A un an près souvent, voire deux, car pour certains la date de début des travaux est indiquée, pour d'autres c'est la date d'inauguration qui est mentionnée mais sans que ce soit toujours spécifié. Par exemple à Saint-Palais, le frontis du trinquet Saint Jayme porte la date 1891, mais nous avons des articles du Journal de Saint-Palais montrant que c'est la date de la pose de la première pierre, tandis que l'inauguration eut lieu à Pâques 1892. Nous n'avons évidemment pas toutes ces précisions pour la plupart des autres installations. Mais nous savons que c'est bien la date d'inauguration qui figure sur le frontis, dans d'autres lieux.

Provinces	Labourd	Basse Navarre	Soule	Navarre	Guipuzcoa
	Arcangues	Aldudes	Mauléon (T)	Elisondo	Andoain
	Bardos	Armendaritz		Pampelune	Azcoitia
	Bassussary	Baigorry		Vera	Azpeitia
	Bayonne (T)	Bidarray (T)			Fontarrabie
	Béhobie	Hélette			Hernani
	Biarritz	La Bastide Clairence (T)			Irun
	Bidache (T)	Méharin			Oñate
	Bidart	St J. Pied de Port (T)			Oyarzun
	Brisous	Saint-Palais (T)			Renteria
	Cambo				Saint-Sébastien
	Ciboure				Tolosa
	Espelette (T)				Urnieta
	Guéthary				Villabona
	Hasparren (T)				
	Hendaye				
	Itxassou				
	Louhossoa (T)				
	Sare (T)				
	St J. de Luz (T)				
	Urrugne (T)				
	Urt (T)				
	Ustaritz				
	Villefranque				

Tableau n°7. Villes connues pour le jeu de paume/pelote basque avant 1885

En dehors du Pays basque, Madrid reçoit aussi des joueurs de paume basque dans un jeu de paume pendant cette période. Nous comptons donc 23 villes et villages en Labourd, 9 en Basse Navarre, 1 en Soule, 3 en Navarre et 13 en Guipuzcoa qui possèdent un ou plusieurs lieux de jeu aménagés. Mais il faut noter que le jeu de paume s'est exporté à Paris durant cette période, certainement sans mur de jeu, ce qui montre les capacités d'adaptation des joueurs et leur sens du jeu. Une partie internationale eut lieu en effet rue de Courcelles le jeudi 15 mai 1862, entre les joueurs espagnols, dont le fameux Arrochko et les frères Borotra, vedettes du temps. Le *sport* relate l'événement, article repris par *Le Courrier de Bayonne*.<sup>1380</sup> Une affiche (cf. ci-après) concrétise l'événement, en donnant les noms des joueurs et un dessin de l'aire de jeu où des joueurs gantés et un butoir sont représentés. Il s'agit bien de "rebot".

A propos des constructions de trinquet, très onéreuses, elles furent, comme nous l'avons dit, engagées par des particuliers, comme au temps de la paume. Nous avons pu compter 17 trinquets, construits avant 1885 dans 4 communes de Basse Navarre, une en Soule (Mauléon) et 12 communes du Labourd. Certaines villes (Saint-Palais, Mauléon, Hasparren, Bayonne, Saint-Jean-de-Luz, Urrugne et Sare) ont eu plusieurs trinquets. Douze de ces établissements sont aujourd'hui désaffectés et cinq ont subi de gros travaux de rénovation, après avoir souvent été rachetés par les villes, à Bayonne, La Bastide Clairence, Bidarray. Le trinquet de Louhossoa a aussi été restauré par son propriétaire de sorte qu'il n'y a plus de trace de l'ancien jeu de paume. Il en est de même à Urrugne.

Ainsi certaines villes sont très concernées par le jeu au point de comporter plusieurs constructions pour le jeu d'extérieur ou le jeu d'intérieur. Les plus remarquables sont Bayonne, Sare, Saint-Jean-de-Luz et Urrugne en Labourd, ainsi que les capitales des provinces de Basse-Navarre et de Soule<sup>1381</sup>.

Qu'en est-il des constructions dans la deuxième période ? Entre 1885 et la naissance de la FFPB en 1921, en 37 ans<sup>1382</sup>, de nombreuses places libres avec mur pour jouer au *blaid* s'élèvent, comme nous l'avons signalé par ailleurs. L'implantation géographique est bien liée à l'évolution du jeu, comme nous allons le constater. Nous faisons une photographie de l'état de ces lieux en 1921 en France, hors Pays basque. En effet, dans ce dernier, beaucoup de villages sont munis de places mais sans que nous puissions les compter<sup>1383</sup>. Notons que la Soule et la Basse-Navarre construisent beaucoup dans cette période.

---

<sup>1380</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 18 mai 1862.

<sup>1381</sup> Saint-Palais fut la capitale de la Basse Navarre avant que Saint-Jean-Pied-de-Port n'obtienne cette attribution.

<sup>1382</sup> Bornes comprises, pour des questions de commodité par rapport à certaines constructions.

<sup>1383</sup> Beaucoup de places ont été rénovées ou reconstruites et les dates des premiers lieux n'ont pas toujours été conservées. La presse montre que l'on joue dans des villes ultérieurement à la date figurant sur le mur de fronton. Il faut donc être très prudent. La FFPB ne fait du reste pas l'état de ces places libres.

PAR PERMISSION DE M. LE PRÉFET DE POLICE.

# GRAND JEU DE PAUME

RUE DE COURCELLES, 24, Près les Plaines de Monceaux,  
JEUDI 15 MAI 1862 (SI LE TEMPS LE PERMET)

Grande PARTIE de JEU DE PAUME, dit REBOT, aux Gants, par les quatre plus FORTS JOUEURS FRANÇAIS,  
contre les QUATRE PLUS FORTS JOUEURS ESPAGNOLS.

**AMUSEMENT AGRÉABLE ET CURIEUX POUR LE PUBLIC.**

Cette grande partie de Paume, projetée depuis fort longtemps, doit avoir lieu Jeudi 15 Mai, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, dans la RUE DE COURCELLES, située entre L'ARC DE TRIOMPHE, les BOULEVARDS BATIGNOLLES et les PLAINES DE MONCEAUX.

Jamais pareille partie n'a eu lieu en France ni à l'Étranger, et c'est PARIS qui, aujourd'hui, doit avoir ce grand honneur.

Le Directeur, tenant compte de la faveur avec laquelle a été accueilli par le public, ce spectacle devenu si populaire dans les PROVINCES BASQUES DE FRANCE et d'ESPAGNE, désire procurer aux classes les plus modestes de la Société, un amusement qui, par la modicité du prix, soit à la portée de leur fortune, et cédant d'ailleurs, aux demandes qui lui ont été adressées par plusieurs amateurs, s'est décidé à offrir au public une Grande Représentation qui ne manquera pas d'intérêt.

Le Spectacle sera très attrayant et offrira à la population parisienne un amusement très-agréable, où on remarquera l'adresse, l'agilité et la souplesse des plus fameux Joueurs, qui ont paru jusqu'à ce jour.

NOMS

DES

## JOUEURS

Français

PIERRE BOROTRA,  
JEAN PIERRE BOROTRA,  
WATHIEU BOROTRA,  
PÉTRÉ BOROTRA,



NOMS

DES

## JOUEURS

Espagnols

DON JOSÉ ARACHCO,  
RAPHAEL SISTIAGA,  
BAPTISTE LICOU,  
JEAN URRUTRY,

Parmi les joueurs français, l'on remarquera quelque chose de surnaturel; c'est quatre frères, tous très-forts joueurs, surtout l'un, qui mérite l'attention du Public; c'est le nommé **MATHIEU BOROTRA D'AHETZE**, qui vous envoie une pelote à 200 mètres, ce qui fait un kilomètre en cinq coups de bras; aussi le nomme-t-on, *le Roi des Joueurs*.

Il est à remarquer que parmi les Joueurs qui ont paru jusqu'à ce jour, tels que: les **ASCANÇA**, les **PERQUIN**, les **GASCOINA**, les **CADET D'ONDOROKOA**, les **BETIRI DE SOURAIDE**, les **BETIRI D'ITSASSOU**, les **GUICHONA**, les **SAINTE-JEAN**, et une infinité d'autres, n'ont jamais eu un bras comme celui du dit **MATHIEU BOROTRA D'AHETZE**.

Aussi, engageons-nous le public à aller voir ce fameux joueur de Paume de notre Siècle, avant que tous ne quittent la capitale pour se diriger vers Londres, où ils sont attendus avec impatience.

Parmi les Joueurs Étrangers, l'on remarquera: les plus Forts d'Espagne, surtout **DON JOSÉ ARACHCO** et **RAPHAEL SISTIAGA**, joueurs élégants et ayant un coup de bras terrible, qui surpasse tous les plus forts joueurs d'Espagne qui ont régné jusqu'à ce jour, tels que les **VICENTE**, les **MELCHIOR**, les **GAMIO**, les **MANUEL**, les **ANSA**, etc.

Jamais, l'on ne verra de pareils Joueurs. C'est ce qu'on appelle: *la Fleur des deux Pays*; d'ailleurs, nous nous en rapporterons au dire des connaisseurs du Jeu de Paume, qui assisteront à cette Séance extraordinaire.

PRIX DES PLACES:

Places réservées avec tente, 5 fr. — Premières, 3 fr. — Deuxièmes, 1 fr.

Le Spectacle commencera à 2 heures 1/2 de l'après-midi. — Les Portes seront ouvertes pour la Distribution des Billets, à 1 heure.

ON TROUVERA DES BILLETS A TOUTE HEURE, RUE BELLEFOND, N° 6.

On distribuera dans l'enceinte du Jeu de Paume, des Prospectus bien détaillés, pour expliquer le Jeu au Public.

Paris. — Typ. MORRIS, et Comp., rue Amiot, 61.

Paris - B.N.F.

Fig. 44. Affiche Grand jeu de paume (1862), BNF Estampes

A partir de nos documents, nous comptons entre 1885 et 1921 trois constructions à Neuilly et une à Montrouge, trois à Saint-Pierre-et-Miquelon<sup>1384</sup>, une à Vichy, une à Marennes, une à Saujon, une à Royan, une à Libourne, une à Bordeaux, une à Arcachon, une à Mont de Marsan, une à Dax, une à Capbreton, une à Seignosse, une à Saint Vincent de Tyrosse, une à Orthez, quatre à Pau, une à Jurançon, une à Eaux-Bonnes, une à Toulouse, une à Tarbes et une à Nice. Pas moins de 29 frontons de place libre, un peu moins d'un par an (0,8), dont très peu subsistent, furent construits dans cette période<sup>1385</sup>, en dehors de la terre natale du jeu, plutôt dans une zone sud-ouest plutôt trapézoïdale allant de La Rochelle à Hendaye et de l'océan Atlantique à Tarbes. Quelques exceptions avec les villes balnéaire (Nice) ou thermale (Vichy) et bien sûr la capitale Paris.

En ce qui concerne les trinquets, nous comptons 9 constructions, dont une à Pau,<sup>1386</sup> une en Soule (Glaria de Mauléon), une en Basse Navarre (St Jayme de Saint-Palais) et six en Labourd, proches de la côte. Trois de ces trinquets ont aujourd'hui disparu (Gélos de Saint-Jean-de-Luz, Tilleuls de Biarritz et Larrodé de Anglet). La moyenne annuelle de construction de trinquets dans cette période est de 0,24.

Nous constatons que l'expansion correspond au développement du *blaid* en Place libre et que la mode du *blaid* en trinquet réussit à motiver des constructions onéreuses et peu nombreuses en terre basque, dans des villes déjà attachées au jeu de paume basque depuis le début du XIXe siècle au moins. Nous faisons l'état des lieux en France, donc nous ne comptons pas les constructions à Cuba, en Argentine etc, mais nous savons que la pelote s'exporte pour des raisons d'affaires, avant la naissance de la FFPB, selon ce qui a été rapporté dans le paragraphe décrivant le succès du *Jai Alai*.

Voyons l'évolution dans la période suivante. Après la fondation de la FFPB, jusqu'en 1972, soit en 51 ans, nous comptons 76 constructions de places libres en France, soit une moyenne annuelle de 1,5. La guerre n'a pas été une période favorable pour la construction mais Lecumberry, Ordiarp, Larribar, Saint Just Ibarre, Irouleguy et Pardies (Béarn), par exemple, élevèrent leurs frontons à ce moment. Pour 30 constructions en Pays basque, soit 40% de notre total, nous comptons 2 frontons à Paris (dont un provisoire), 2 à Metz, 1 à Pézenas, 1 à Cannes et 1 à Marseille, 5 en Côte d'Argent (dont 3 à Royan, un à Arcachon, un à Bordeaux), 11 en Midi-Pyrénées (région très étendue), 11 en Béarn et 12 dans les Landes. Nous voyons que les proches voisins (Landes et Béarn) à eux deux ne réalisent pas

---

<sup>1384</sup> Il s'agit d'abord de deux frontons en bois. Le premier a été brûlé puis reconstruit, ce qui explique les deux constructions (1885 et 1902), dont aucune ne subsiste aujourd'hui. Puis en 1906, un fronton en pierre et ciment a été érigé, le Zazpi, qui fut ensuite rehaussé en 1984 et élargi en 2001. Comme nous le voyons, l'histoire des frontons suit partout le même chemin, abandon ou régulières améliorations. Nous devons ces renseignements à David et aux responsables de la Ligue de pelote basque de St Pierre et Miquelon.

<sup>1385</sup> Période de 32 ans, à laquelle il convient d'enlever les cinq ans de guerre.

<sup>1386</sup> Jeu de paume-pelote du parc Baumont que nous avons eu l'occasion de mentionner.

autant de constructions que le Pays basque. Il semble que le mouvement d'expansion soit assez fort dans les contours géographiques puis que l'élan se perde au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre de diffusion de la pelote. En effet, ajoutons que les 11 constructions en Midi Pyrénées concernent six départements, 5 pour les Hautes Pyrénées, 2 pour la Haute Garonne puis une pour chaque autre (Aude, Lot et Garonne, Gers et Corrèze). C'est une avancée de la pelote par touches au-delà des Landes et du Béarn, avec un impact un peu plus grand dans les Hautes Pyrénées.

Dans cette période, les trinquets poussent aussi à Paris, en Béarn à Oloron et Pau, dans les Landes à Dax, en Gironde à Bordeaux et à Villenave d'Ornon, dans les Pyrénées à Lourdes, soit 7 trinquets. Mais c'est encore en Pays basque que l'effort est le plus net avec 20 constructions, soit 122% de plus que dans la période précédente, dont douze en Labourd et parmi elles six sur la Côte, entre Bayonne, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz, une à Ixassou, une à Ascain et une à Amotz. Les fiefs de la main nue professionnelle sont déjà sur pied dont Saint-Jean-Pied-de-Port (Basse Navarre) construit dans cette période. Il ne manque que Armendaritz et Arcangues construits respectivement en 1976 et 1986 aujourd'hui assez dynamiques pour compléter le circuit main nue, avec Béhobie (1974) qui a été important à la fin du XXe siècle mais reste aujourd'hui moins fréquenté depuis la mort de son propriétaire. En ce qui concerne les trinquets, comme les places libres, l'âme de la pelote basque serait labourdine ? Il semble plutôt que les conditions économiques soient plus favorables en Labourd, et davantage sur la côte ou dans les villes plus importantes des autres provinces. Ceci conditionnerait les constructions, notamment les trinquets, bien plus coûteux. Outre la logique d'expansion du jeu, il faut donc considérer l'impact économique. Les trinquets sont privés, donc implantés dans des lieux rentables, parcequ'il y a des joueurs pour les louer pour leur pratique et des spectateurs et des artistes permettant d'organiser des spectacles payants. La moyenne annuelle de constructions de trinquets sur cette période est de 0,5, elle a donc doublé par rapport à la période précédente. Il semble que la FFPB ait eu une influence sur le développement des installations pour pratiquer la pelote.

A partir de 1973, voyons quels changements interviennent dans la répartition géographique du bâti jusqu'en 1988 et voyons si la FFPB agit sur lui. Ce sont les années des mandats de Maurice Abeberry à la présidence de la FFPB. Notons que les communes s'engagent dans la construction ou la réfection à partir des années 1970, ainsi que le fait remarquer Jean Haritschelhar dans son éditorial de la revue fédérale *Pilota* en octobre 1976. Intitulé "Une politique d'équipement", l'article affirme : "on a construit beaucoup plus au cours des cinq dernières années que pendant la ou même les décades précédentes"<sup>1387</sup>. Il se réfère à une carte du Pays basque, établie à la FFPB, où figurent les établissements couverts destinés à la pratique de la pelote. Nous n'avons pas hélas retrouvé cette carte.

---

<sup>1387</sup> Cf. *Pilota* N°41, 7<sup>e</sup> année, septembre, octobre 1976, pp.2-3. Tous comptes faits, l'affirmation est juste.

Comme le rappelle l'auteur, les trinquets étaient le fait d'initiatives privées, mais "l'heureuse conjonction d'une politique de subventions mises en œuvre par le Conseil Général des Pyrénées Atlantiques et d'un désir des municipalités de doter leur commune de trinquets ou de frontons murs à gauche mis à disposition de la jeunesse locale" a changé la donne. Il ajoute que le Conseil Général subventionnait les constructions à 50%, à quoi s'ajoutait l'effort des villes. La grande majorité des trinquets construits depuis 1973 (plus de 80%) est due aux municipalités.

La grande nouveauté, impulsée par la FIPV et le président Abeberry, c'est bien la construction des murs à gauche. En effet, il n'y en avait que quelques rares, en général non couverts, en Pays basque, et il s'en construit près de 40 en 15 ans (moyenne de 2,7). Si on compare avec la construction des 27 trinquets dans la période précédente, c'est un véritable bond dans l'investissement. Mais dans cette même période 42 trinquets sont aussi construits. La moyenne annuelle de constructions couvertes pour la pelote en Pays basque est donc passée de 0,5 à 5. Cette énorme progression s'explique par la volonté fédérale et, vraisemblablement par la personnalité et l'aura de son président, appuyées par les municipalités et les subventions, du Conseil Général du Département des Pyrénées Atlantiques notamment, donc par une certaine capacité de l'Etat, donc des conditions économiques favorables.

Qu'en est-il hors Pays basque ? En Béarn, 22 murs à gauche (moyenne annuelle de 1,5) et 10 trinquets construits, ce qui fait monter à 12 le nombre de trinquets. En 16 ans, 32 constructions en Béarn, alors que 2 trinquets avaient été bâtis dans les 51 précédentes années. Dans les Landes, 6 trinquets et 15 murs à gauche (moyenne 1) dont deux "*Jai Alai*", soit 20 installations voient le jour, autant qu'en Pays basque dans la période précédente, alors qu'un seul trinquet existait. En Côte d'argent, 10 trinquets et un *Jai Alai* sortent de terre contre deux trinquets dans la période précédente. A Paris un nouveau trinquet s'ajoute au précédent de la Cavalerie et Paris attend toujours son premier mur à gauche. En midi Pyrénées un mur à gauche est élevé, pas de trinquet. Enfin en Provence, un trinquet est en train de sortir de terre en 1988 tandis que l'Ile de La Réunion se dote d'un mur à gauche. Il est bien clair que l'élan massif près du noyau culturel se propage toujours sur les voisins proches, puis à la Côte d'Argent, mais qu'il perd très vite sa densité quand le rayon d'action dépasse 150 ou 200 km. Les collectivités territoriales, comme nous l'avons vu dans la première partie, investissent dans les domaines culturel et sportif au regard de certains critères identitaires. Il est donc bien plus difficile d'obtenir une subvention pour une installation de pelote en dehors de son aire d'origine culturelle.

La dernière période, de 1989 à 2016 voit la construction de 48 murs à gauche, soit une moyenne annuelle de 1,7 et de 54 trinquets, soit une moyenne annuelle de 1,9. On compte 11 murs à gauche en Pays basque (moyenne de 0,4) et 20 trinquets (moyenne de 0,7). Le tableau ci-après donne

le nombre de constructions par ligue suivie de la moyenne annuelle entre parenthèses, selon les deux dernières périodes étudiées. Nous voyons que presque toutes les moyennes sont en baisse par rapport à la période précédente. Après un élan massif et bien que les villes soient loin d'être toutes équipées, le mouvement s'est ralenti dans les zones géographiques proches des origines de la pelote basque, peut-être à cause de la conjoncture économique mais peut-être aussi à cause d'un essoufflement, d'un intérêt moindre pour la pelote soumise à la concurrence des autres sports. En Midi Pyrénées et au-delà, il y a au contraire une augmentation des constructions, mais avec une moyenne qui reste très faible, d'un équipement tous les trois ou quatre ans, sur un territoire très vaste.

	Murs à Gauche		Trinquets		Total des Constructions	
	1972-1988	1989-2016	1972-1988	1989-2016	1972-1988	1989-2016
<b>Pays basque</b>	<b>40 (2,67)</b>	<b>11 (0,4)</b>	<b>42 (2,8)</b>	<b>20 (0,7)</b>	<b>82 (5,5)</b>	<b>31 (1,1)</b>
Béarn	22 (1,47)	13 (0,5)	10 (0,7)	16 (0,6)	32 (2,1)	29 (1)
Landes	15 (1)	8 (0,3)	6 (0,4)	6 (0,2)	20 (1,3)	14 (0,5)
Côte d'Argent	1 (0,07)	2 (0,1)	• 10 (0,7)	• 5 (0,2)	11 (0,7)	7 (0,25)
Midi Pyrénées	1 (0,07)	7 (0,3)	1 (0,06)	4 (0,1)	2 (0,1)	11 (0,4)
Au-delà	1 (0,07)	4 (0,1)	2 (0,1)	3 (0,1)	3 (0,2)	7 (0,25)
<b>Total</b>	<b>80 (5,35)</b>	<b>45 (1,7)</b>	<b>71 (4,7)</b>	<b>54 (1,9)</b>	<b>151 (10)</b>	<b>99 (3,5)</b>

Tableau n°8. Constructions d'installations entre 1972 et 2016.

Des bâtiments corporatifs, d'autres paroissiaux, parfois à l'intérieur de collèges ou lycées ont été élevés, pour certains avec l'aide de bénévoles. Sauf exception d'utilisation élargie, nous n'avons pas comptabilisé ces bâtiments qui sont dédiés aux scolaires, pour les uns et aux personnel des entreprises pour les autres. A cette occasion il faut signaler que de nombreux clubs sont des clubs d'entreprise, qu'ils ont largement contribué à l'expansion géographique en Ile de France (12% des clubs), Côte d'Argent (25% des clubs) dont l'ASPTT de Tours, Midi Pyrénées (25% des clubs) et que des championnats dits corpo existent encore en 2016.

En bref, la pelote s'est surtout développée et structurée par la construction d'installations pour la pratique, dans son territoire de première implantation institutionnelle lors de la création de la FFPB (dix départements touchés) et s'est étendue en pointillés dans sept autres départements. Les installations se sont développées dans un ordre qui suit l'évolution du jeu, en premier lieu les frontons place libre, à la française, pour le "rebot" dans quelques villes du Pays basque, puis pour le *blaid* dans

de nombreux villages du Pays basque et quelques villes du grand Sud Ouest, exceptionnellement ailleurs. Ensuite les trinquets se sont multipliés, en Pays basque de France, en accord avec le succès du *blaid* en trinquet à la fin du XIXe siècle et au XXe siècle, surtout à partir de 1921. Ils ont alors conquis sept proches villes du Béarn, des Landes, de Gironde et des Hautes Pyrénées ainsi que Paris. Une vague de construction nettement plus forte eut lieu durant la présidence de Maurice Abeberry. Dans les territoires déjà touchés par la pratique et la construction de frontons, des installations couvertes devaient permettre le développement du sport pelote basque. Les spécialités internationales jouées en mur à gauche, nouvelle évolution du jeu ont là aussi conduit à des implantations de frontons murs à gauche et de trinquets argentins ou modulables. Un trinquet en Provence et un mur à gauche à La Réunion montrent un début d'extension.

Durant les dix dernières années du XXe siècle et au XXIe siècle, d'autres villes s'équipent ou continuent de s'équiper, tant en Pays basque qu'à l'extérieur. Des complexes de pelote sont même construits. Mais force est de constater que l'élan s'essouffle, que la moyenne annuelle de construction a baissé de 10 à 3,5. Une nouvelle évolution dans le jeu pourrait-elle amener une recrudescence des constructions et de nouvelles implantations ?

Voyons si nous pouvons trouver des explications aux phénomènes de constructions en étudiant l'histoire de l'implantation du jeu dans quelques cités.

### II.3.1.2. Des exemples de places dans leur histoire

Il n'est pas question ici de faire l'histoire de la pelote dans chacune des villes concernées, car chacune mérite un ouvrage entier, mais de brosser à grands traits les divers éléments d'histoire concernant les aires de jeu, l'attitude de la communauté puis de la mairie, l'animation du lieu par les parties de pelote. Nous donnerons les noms de quelques grands joueurs ayant illustré leur territoire natal. Ce sont les visages différents de l'implantation dans chaque communauté, l'évolution des aires de jeu, du bâti et des mœurs qui retiennent notre attention.

#### **Saint-Palais : un pont vers la modernité**

Saint-Palais, ville située entre deux rivières, la Joyeuse et la Bidouze, augmentées de nombreux ruisseaux, a une histoire marquée par la construction et la réfection de ses ponts. Néanmoins, la communauté qui se plaint souvent à l'autorité royale de son indigence, met des moyens pour assurer la vie du jeu de paume. Après avoir entretenu la place qui servait autant au jeu de paume, qu'au marché et à la revue des troupes de passage assez fréquemment dans la ville, celle-ci a fait l'acquisition d'une place de jeu de paume privée, celle de Monsieur Barbaste dit Pépé, négociant de Bayonne qui a fait

faillite. La place est déjà équipée d'un mur de "rebot" lors de son achat par la ville, d'après la description parue dans *Le Mémorial des Pyrénées* pour la liquidation des biens, texte que nous avons déjà cité.

La délibération de la communauté en date du 17 juillet 1754 nous apprend que la place de la ville est utilisée pour le jeu de paume. En effet nous lisons

*Jean Paris procureur syndic qui a dit que la place publique de la presente ville se trouve un peu trop courte et basse du côté du bois de Gassiou pour le jeu de paume, comme aussi S.. que les troupes de Sa majesté puissent être mises en haye lors des passages, qu'ainsi il conviendrait de relever le dit bout de Place en iveau du Reste pour la rendre parfaite moyennant quoy le produit du tribut du vin augmentera* <sup>1388</sup>[...].

Le syndic pense que de nombreuses parties de paume seront organisées, occasions de consommer du vin et que, par ailleurs, les réparations pourront se faire à peu de frais par réquisition des habitants par les jurats. C'est ce qu'il explique et qui se produira, chacun devant apporter sa part de remblai, comme nous pouvons le lire dans les délibérations suivantes.

C'est le 9 mai 1843 que le Maire propose " d'acheter la place dite du jeu de paulme<sup>1389</sup> " qui appartenait à feu Pierre Alexandre Joseph Barbaste, qui a été saisie et qui sera bientôt mise en vente. La Ville achètera et aménagera la place qui servira aussi au marché du bétail à cornes<sup>1390</sup>. Par la suite, il faudra abattre des arbres, cause d'humidité d'une part et, d'autre part, empêchant l'entretien du sol. Puis la ville fera clore le jeu de Paume pour le protéger, par une barrière en bois. Cette balustrade en bois doit séparer le jeu de paume de la circulation des voitures et des charrettes qui endommagent le sol en ne respectant pas la voie de circulation. Ces dépenses significatives pour la Ville sont justifiées :

*La destination principale de la place neuve est le Jeu de paume [... ] attire un grand concours de population [... ] Depuis longtemps l'autorité municipale veille à l'entretien et à la conservation du Jeu de Paume*<sup>1391</sup>.

La place fondamentale du jeu est ainsi établie. D'aucuns auraient pu penser que le marché était plus important que la paume, d'un point de vue économique au moins. Mais il n'en est rien. Peut-être les parties de paume apportent-elles encore davantage de population, une population prête à consommer, au point d'augmenter les recettes du tribut du vin et de financer la mise à niveau d'une place publique. Saint-Palais accorde, quoi qu'il en soit, une importance capitale au jeu de paume. La lecture suivie des délibérations de la communauté (que nous avons pratiquée) permet de voir les travaux successifs sur le mur de "rebot". Jean-Pierre Galand achète un pré à côté du jeu de paume. Par la suite, afin d'assurer une même largeur pour la voie d'accès des charrettes et des voitures, pour

---

<sup>1388</sup> AD 64 E Dépôt Saint-Palais 1D1 (1836-1869) p.11 Délibérations du Conseil Municipal.

<sup>1389</sup> Op.Cit p.66.

<sup>1390</sup> Op.Cit. Délibération du 6 juillet 1843 et 3 février 1844.

<sup>1391</sup> Op.Cit. Délibération du 5 mars 1862 pp. 283-284.

éviter qu'elles empiètent sur le jeu de paume, la Ville achète un bout de la propriété de M. Galand<sup>1392</sup>. Ce dernier, premier voisin du jeu de paume, demande à exhausser le mur de “rebot” sans doute pour se protéger des pelotes arrivant chez lui. L'autorisation lui en est donnée par délibération du 9 novembre 1864<sup>1393</sup>. En septembre 1874, M. Galand fait une nouvelle demande dans le même sens. Voici la délibération par laquelle M. Galand, Juge est autorisé à exhausser le mur du “rebot” :

*M. Galand [...] par sa lettre du 27 septembre dernier, demande à être autorisé à bâtir sur le Jeu de Paume appelé Rebot. Considérant que le dit Rebot & une partie du mur qui l'entoure ont été construits jusqu'à une certaine hauteur sur le terrain de la commune par les soins de la municipalité ; que c'est par tolérance que l'autorité locale a laissé à une époque exhausser ledit mur ; Considérant néanmoins que si M. Galand a entrepris ces travaux dans un but d'intérêt privé il est vrai de reconnaître qu'il a en même temps rendu le rebot plus commode aux Joueurs de Paume sans préjudicier aux intérêts de la commune ; que par la même raison un nouvel exhaussement ne peut qu'être avantageux à tous, à considérer que seront considérés comme mitoyen les murs construits & ceux à construire & qui en dernier seront élevés aux frais & depens de M. Galand. Par ce motif, le conseil à l'unanimité est d'avis que M. Galand [...] soit autorisé à bâtir sur le mur du Jeu de Paume appelé Rebot...*<sup>1394</sup>

Il faut comprendre que M. Galand va acheter la mitoyenneté du mur de “rebot” en 1875 et construire sa maison à partir dudit mur, lequel sera donc mur de jeu et de maison. Ceci a pu donner à penser aux générations futures (et c'est ce qu'on raconte généralement à propos de cette maison) que les joueurs avaient utilisé un mur de maison parce qu'il se trouvait là, occasion de jeu, donc alors que c'est l'inverse. Le mur a d'abord été construit pour le jeu. Le juge Galand présentera un plan correspondant aux autorisations données. Il est précisé dans l'acte, repris lors de la vente de la maison et du terrain à M. Charles d'Etcheverry en 1922<sup>1395</sup>, que

*1<sup>e</sup> quatre ouvertures seront pratiquées dans le mur au-dessus du rebut, 2<sup>e</sup> quatre ouvertures seront superposées au-dessus des quatre premières. 3<sup>e</sup> trois croisées seront pratiquées au-dessus des murs mitoyens à 80 cm au moins au-dessus du sol de chaque côté du rebut, la première à 45 cm de distance du rebut, la seconde à 20 cm et la 3<sup>e</sup> dans la partie sud-ouest, c'est à dire entre l'une des dites ouvertures et l'angle du mur vers les granges de B. [...] Il est également convenu que sous aucun prétexte il ne sera permis audit M. Galand de faire d'autres ouvertures d'aucune espèce que celles ci-dessus mentionnées ou de les agrandir ni de convertir en portes les trois ouvertures croisées situées à 80cm au moins au-dessus du sol. Les contrevents qui fermeront ces croisées du rez de chaussée seront enchassées dans leurs cadres et les jonctions des deux battants seront sans couvre*

---

<sup>1392</sup> AD 64 E Dépôt Saint-Palais 1D1 (1836-1869). Délibération du 11 novembre 1863.

<sup>1393</sup> Op.Cit. Délibération du 9 novembre 1864, p.358.

<sup>1394</sup> AD 64 E Dépôt Saint-Palais 1D2 (1869-1883), Délibération du 28 septembre 1874.

<sup>1395</sup> Cf. AD 64 E Dépôt Saint-Palais 1O2 au 12 janvier 1922, suite à la Délibération du Conseil municipal du 1<sup>er</sup> mai 1910, approuvée par M.le Préfet le 16 juillet 1910.

*jointes de façon à éviter les saillies qui seraient quelquefois cause de la déviation de la paume. Il est également convenu que ledit Sieur Galand s'engage à tenir toutes ces fenêtres fermées à la simple invitation de l'autorité municipale, lorsqu'une partie de quelque importance se jouera à la place.*

Nous avons voulu faire figurer ce texte car il montre bien les préoccupations des élus, leur crainte de dérives ultérieures. Ils veulent éviter tout conflit pour l'avenir et assurer la possibilité d'organiser des parties de paume dans les meilleures conditions, c'est à dire avec un mur lisse. Les murs mitoyens dépassent en largeur le mur initial de jeu. Il semble, au vu des précisions, que les pelotes puissent y rebondir durant le jeu sans être comptées fausses, sans quoi le fait qu'elles soient déviées n'aurait pas d'importance. Ainsi M. Galand, par deux rehaussements et une construction, change les règles du jeu à Saint-Palais pour le rendre plus commode aux joueurs. Ce texte montre encore, au-delà de l'esprit avisé et de prudence des autorités, l'importance du jeu dans cette ville. Le propriétaire suivant, d'Etcheverry, accepte les mêmes conditions vis à vis du jeu de paume, en 1922. Mais avec l'arrivée de la Fédération et le renouveau du Joko garbi\*, il faudra repenser la place de jeu. Et la servitude ne durera pas longtemps.

Gardons la chronologie des faits pour dire quelques mots des trinquets de cette ville. Nous avons signalé l'existence au moins en 1842, d'un vieux jeu de paume appelé aussi trinquet, éponyme de la rue qui l'abrite, en août 1862, selon le plan des chemins classés<sup>1396</sup>. Cette rue a 42,65 mètres de long, 4,20 mètres de large, de la rue des cagots jusqu'à la maison Urchoua du trinquet (N°227 de la matrice cadastrale)<sup>1397</sup>. Il s'agit aussi d'un cabaret, lequel appartient un moment à Mathieu Bernadon, ce qui, on le sait, était fréquent pour les jeux de paume. Il en fut de même pour les trinquets. Contrairement au jeu de plein air, situé en haut de la ville, dans un endroit peu bâti, le trinquet est situé en pleine ville, plus bas, près de la Bidouze.

Un peu plus tard, un passionné de chevaux et de pelote, le riche Frédéric Saint Jayme va doter sa commune d'un lieu extraordinaire, qui porte son nom et fera longtemps la fierté des Saint-Palaisiens. Une ossature de son temps, baptisée Gustave Eiffel, de la pierre de taille pour le frontis, une capacité énorme pour l'époque, un standing pour les loges de joueurs avec des casiers en bois pour leurs vêtements, le nouveau trinquet de Saint-Palais s'inscrit dans le luxe. Il est digne, dans son règlement intérieur, des cercles de paume de l'époque. Il aura ses sociétaires, ses abonnés, ses habitués et ses étrangers<sup>1398</sup>.

---

<sup>1396</sup> Cf. AD 64 E Dépôt Saint-Palais 1O12

<sup>1397</sup> Cf. AD 64 E Dépôt Saint-Palais 1G7 folio 23 de la section A dite de l'ouest.

<sup>1398</sup> Cf. Le règlement du trinquet paru dans *Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 27 mars 1892.

Commencé le 15 juin 1891<sup>1399</sup>, il sera inauguré le lundi de Pâques 18 avril 1892, par une partie internationale France Espagne, avec des vedettes, Pachi Chiqui, reconnu en Guipuzcoa et en Biscaye et un jeune talentueux d'un côté, Elissabide et “ l'énergique et redoutable ” Chiqui d'Urrugne de l'autre<sup>1400</sup>. Dès le mois suivant, un championnat à main nue est organisé, qui se déroulera ensuite chaque année de Pâques à la fête de Saint-Palais (en juillet, fêtes de la Madeleine). Le jeu au gant de cuir (actuel *pasaka\**) n'est pas oublié. Le lundi de Pentecôte 1892, une partie oppose deux joueurs d'Urrugne à Yatxa et Gascoïna. Ce même jour une représentation théâtrale a lieu au trinquet. Ce n'est pas la première ni la dernière<sup>1401</sup> et en cela la tradition du jeu de paume est respectée aussi. Frédéric Jayme organisera de nombreuses parties internationales à main nue, conviant souvent des joueurs d'Amérique. Lui-même préférait, dit-on, le jeu indirect des Argentins où l'ouvert n'est pas une cible (pour le joueur habile), mais une faute.

La particularité de ce trinquet c'est qu'il a été construit depuis l'avènement du jeu de *blaid* en trinquet. En conséquence, il ne comporte pas de galerie de la grille et le tambour du jeu de paume est réduit à son pan coupé. C'est le trinquet du Pays basque de France, qu'on appellera moderne par comparaison avec les vieux jeux de paume transformés pour la pratique du jeu basque indirect par la suppression de la galerie de la grille. Voilà cette modernité qui fait le titre de notre paragraphe sur Saint-Palais. Ce trinquet a subi une réfection complète qui l'a mis aux normes de sécurité et pour les personnes en situation de handicap au XXIe siècle. Désormais la salle de cinéma est juste à côté et seule la pelote anime ce trinquet devenu municipal.

La ville avait également fait le choix de construire une nouvelle aire de jeu de “ rebot ” en 1923. Le fronton fut inauguré par une partie internationale de “ rebot ” le lundi 23 juillet entre Orio et Sare. L'après-midi se passait malgré tout au trinquet avec une partie de main nue opposant les champions Harambillet et Darraïdou à Léonis et Usabiaga Salinas, mais le mardi 24 le fronton était à la fête avec une partie de “ blaid à chistera (petit atchiki) ”. Des figures de l'époque jouaient : Embil jeune et Ado. Pourquoi éloigner l'aire de jeu ? Malgré les précautions prises, au vu de l'urbanisation qui multiplie les constructions autour de la place du jeu de paume, le jeu s'avère plus dangereux. Avec l'évolution des pelotes et des instruments qui rendent le jeu plus vif, plus violent, et qui demandent aussi une plus grande hauteur de frontis (anciennement appelé “ rebot ”), la construction d'un terrain de jeu à l'extérieur de la ville, avec plus d'espace, et des murs plus élevés s'impose dans une commune

---

<sup>1399</sup> Cf. *Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 14 juin 1891, en première page.

<sup>1400</sup> Cf. *Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 24 avril 1892.

<sup>1401</sup> Le trinquet servira aussi pour des concerts.

qui tient à ses événements de pelote. L'accueil d'un nombreux public nécessite aussi ce déplacement de l'aire de jeu. Et là encore, Saint-Palais fait figure de pionnier, avec Saint-Jean-de-Luz.

La ville a été deux fois le cadre des Fêtes Basques d'Antoine d'Abbadie. Elle donnera naissance à un champion exceptionnel, Jean Urruty, joueur de *Joko garbi*\*, tellement célèbre qu'il fut le héros d'une bande dessinée à la gloire d'un apéritif de l'époque. La ville continuera et continue d'être fidèle à la pelote, avec un tournoi de *joko garbi* en place libre, des parties de professionnels au trinquet et l'accueil de nombreuses finales du championnat de France, y compris au grand *chistera*. L'ouverture de la Grande Semaine de Pelote Basque à Saint-Palais en 2014 a été un succès populaire inégalé depuis. Chaque année la ville demande d'accueillir des demi-finales de Nationale A (les meilleurs seniors) pour ses fêtes patronales. En 2017 elle a obtenu une demi-finale de "rebot" Nationale A. Son club présente des joueurs dans toutes les spécialités traditionnelles, la paleta pelote de gomme mais aussi le *xare*.

En bref, voici une ville qui, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, investit dans son jeu de paume et qui n'a pas cessé depuis, même au milieu des difficultés financières rencontrées régulièrement. Le lieu de jeu s'est progressivement éloigné du centre ville au fur et à mesure de l'augmentation du bâti, tout en partageant son utilisation avec le marché et son mur avec un propriétaire qui en acquit la mitoyenneté pour construire sa maison en 1875. La troisième place libre, de 1923, est dédiée au jeu de pelote, vaste aire pouvant accueillir toutes les disciplines sans danger. Le deuxième trinquet, luxueux, construit par Saint Jayme pour la modernité en 1891 est, depuis dix ans, entièrement rénové, grâce à la municipalité. Une figure du jeu de pelote, Jean Urruty, a vu le jour à Saint-Palais, immortalisée par l'affiche Byrrh illustrant sa vie.

## **Cambo, une place éternelle ?**

La place de la ville figure sur le cadastre napoléonien de 1840, parcelle 352, à son endroit actuel (d'où le titre), comme un trapèze doté d'un mur. A cette époque, pas de constructions autour. Le mur est bien un "rebot" construit spécifiquement pour le jeu. L'église est loin, s'inscrivant encore une fois contre le cliché habituel église, jeu de paume, mairie. Du reste la mairie sera construite plus tard, en 1876<sup>1402</sup>.

La lecture suivie des délibérations de la communauté montre l'importance des sources thermales et de l'Etablissement des bains à Cambo. La communauté entretiendra néanmoins sa place, comme nous l'avons déjà mentionné, d'abord en 1818, en plaçant "divers bancs au Jeu de pelote<sup>1403</sup>",

---

<sup>1402</sup> Cf. Registre des Délibérations au 29 septembre 1876, p.341

<sup>1403</sup> Cf. Registre des Délibérations conservé à la mairie de Cambo, au 30 juin 1818.

encore avec l'implantation de bancs en 1864<sup>1404</sup> puis avec la réfection et l'agrandissement de la place par acquisition de terrains<sup>1405</sup> et la reconstruction du mur de jeu en 1873<sup>1406</sup>. Pour ce faire, non seulement l'enquête publique ne rencontre aucune opposition mais certains habitants lancent une souscription qui recueille 2 300 francs. Là encore la mobilisation est signe de l'importance du jeu de paume. Des travaux supplémentaires seront effectués en 1874 pour 585 francs<sup>1407</sup> avant l'inauguration officielle le dimanche 16 août et le narrateur parle de " la plus vaste des places de jeu de paume<sup>1408</sup> ". Mais le 18 août 1875 la communauté vote des dépenses complémentaires de 550 francs<sup>1409</sup>. Les dates parlent d'elles-mêmes. Il s'agit de préparer le jeu avant les grandes parties des fêtes locales. En 1876, l'inauguration de l'établissement de bains après travaux s'accompagnera d'une grande partie de paume, relatée dans les délibérations<sup>1410</sup>(sic). Pelote et tourisme thermal seront liés jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle où le nouveau directeur engagera un partenariat financier avec la FFPB et accueillera la conférence de presse pour le lancement du championnat professionnel de main nue en 2015.

De nos jours, pour recevoir l'ouverture de la Grande Semaine de Pelote Basque en 2015, la mairie engagea d'importants travaux au niveau du sol après avoir élevé un mur au fond. Au XIX<sup>e</sup> siècle, elle organisait des parties pour les fêtes locales ainsi que pour la fête des étrangers en octobre. La saison à Cambo débute en effet en fin d'été en ce temps-là. Aujourd'hui la fête d'octobre est devenue la fête du gâteau basque. Il y a une continuité remarquable dans la reprise des fondements. Devenue touristique sur une plus grande période, la station offre des parties de pelote et culture durant l'été grâce au dynamisme du club de pelote, la Kanboarrak<sup>1411</sup>. Et les curistes sont un potentiel non négligeable de la réussite de ces soirées.

Comme le montre notre étude du jeu de paume au XIX<sup>e</sup> siècle, la ville accueille, non pas une mais plusieurs parties importantes presque chaque année. Elle est une des villes les plus citées même si elle ne semble pas plus importante que Urrugne. En effet Urrugne est citée tous les ans mais une seule fois pour sa fête patronale, tandis que Cambo, bénéficiant notamment du dynamisme de Jean-Baptiste Halty et de ses partenaires, est dotée plus qu'à son tour de parties d'exception. Au temps de l'apogée du " rebot ", sans cesse en concurrence avec les voisins de Hasparren ou les Saratars, les Camboars jouent dans la cour des grands et reçoivent aussi les meilleurs d'outre Pyrénées. Rappelons qu'ils ont

---

<sup>1404</sup> Cf. Registre des Délibérations de la communauté de Cambo, au 16 février 1864 (conservé à la mairie du lieu).

<sup>1405</sup> Cf. Ibid. au 11 mai 1873

<sup>1406</sup> Cf. Ibid. au 11 août 1873.

<sup>1407</sup> Cf. Ibid. au 11 août 1874.

<sup>1408</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 3317, du vendredi 24 août 1874.

<sup>1409</sup> Cf. Registre des Délibérations (à Cambo), au 18 août 1875.

<sup>1410</sup> Cf. Ibid. au 30 août 1876, pp.340-341.

<sup>1411</sup> La Kanboarrak n'est pas le premier club de Cambo, mais c'est le seul depuis longtemps.

même utilisé l'élastique avant les Haspandars en achetant leurs pelotes à Hernani, ce qui causa une dispute mémorable à coup de lettres diffusées dans la presse en 1868. En 1888, le Cardinal Lavignerie honora de sa présence une partie de pelote organisée pour les Fêtes Basques sous le patronage de Antoine d'Abbadie à Cambo<sup>1412</sup>. Le *blaid* fut aussi très tôt pratiqué et mis à l'honneur à Cambo, en particulier avec Halty.

A la fin de ce siècle d'or, l'arrivée des frères, ApesteGuy Pierre puis Chiquito, dora encore le blason de la ville. En 2015 un médaillon à l'effigie de Chiquito, inscrit dans le nouveau mur de la place libre fut dévoilé, tandis que sa tombe est signalée par un panneau routier. Rappelons aussi qu'au début de l'histoire de la pelote il y avait trois noms, Azanza (Pierre de Sorhainde), de Cambo, Perkain, des Aldudes, et Curutchet, adversaires mythiques dont les exploits ont été romancés par la plume de Pierre Harispe et par les *coplaris*, dont nous parlerons bientôt (voir III.2). Depuis, quelques noms illustres dont Jean-Baptiste Aguer, grand champion à main nue, Felix Boudon, Peio Ithurrioz, Michou Etcheverry, rappellent l'éclat de la cité.

Un seul trinquet à Cambo, mais très original, c'est le premier trinquet argentin du pays basque de France, construit en 1890. Il est privé. Un tournoi y est organisé chaque année, mais il n'a pas des dimensions aux normes et ne peut accueillir de partie officielle. Une dispute avait éclaté en Assemblée Générale de la Ligue du Pays basque il y a quinze ans, quand certains avaient voulu l'imposer au moins pour les parties des Poussins et Benjamins. La règle n'a pas toléré ici les assouplissements.

En 1982, la ville a construit un fronton mur à gauche loin du centre ville, à l'entrée ouest, dans une zone dévolue au sport. Il est précieux pour les entraînements des jeunes l'hiver et il accueille régulièrement des finales de championnat de France à main nue ou au *Joko garbi*. Le club n'ayant pas assez de joueurs de haut niveau a souvent dû les laisser partir vers d'autres clubs pour faire équipe avec des joueurs aussi performants. Il a fourni de bons joueurs à *pala* et récemment, en 2014, une équipe championne de France à *Paleta* pelote de gomme creuse avec Stéphanie Leiza et Séverine Graciet.

Depuis 1818 au moins, Cambo prend soin de son jeu de paume, situé à l'écart de l'église et du centre. Le rachat de terrains autour, en 1874, a permis d'agrandir et de conserver le jeu dans son implantation d'origine, après avoir reconstruit le mur de "rebot". Le dynamisme prend des formes variées au cours de l'histoire à Cambo mais l'engagement de la ville est constant, relayé hier par les habitants prêts à engager des souscriptions, par le constructeur du premier trinquet argentin ou aujourd'hui par le club de pelote prompt à s'équiper pour les réceptions et à organiser des fêtes basques pour assurer sa trésorerie. En témoignent la construction d'un mur à gauche en 1982 et celle

---

<sup>1412</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5790, du samedi 6 octobre 1888.

d'un fronton de fond pour le "rebot" en 2015. La passion pour le jeu ne se dément pas, depuis le champion légendaire Azanza (XVIIIe siècle), le moderniste et audacieux Halty (XIXe siècle), adversaire du redoutable Larronde, jusqu'au joueur le plus réputé de pelote basque Chiquito (XXe siècle). Faire découvrir la pelote pour en faire vivre le club semble être un objectif majeur des bénévoles actuels du club, qui veillent à motiver une municipalité qui se laisse convaincre.

## **Hasparren : de lieux en lieux**

L'histoire de la pelote à Hasparren est plus complexe. Les premières archives, déjà citées dans cet ouvrage, montrent une communauté attachée à son jeu. Hélas, il est pratiqué contre le mur d'une maison de la place devant l'église et ce n'est pas du goût des propriétaires. Les villageois, d'abord très déterminés à ne pas capituler, obtiennent gain de cause. Mais ils devront un jour trouver un autre lieu, peut-être comme dans d'autres villes, du fait de la gêne occasionnée pour la circulation et pour des raisons de sécurité. C'est un terrain privé qui sera offert à leurs performances en 1865, celui de M. Elio dit *Le Courrier de Bayonne*.

Pierre Ipuay, de la Commission histoire, *Ondarea*<sup>1413</sup> a écrit l'histoire des jeux de pelote à Hasparren. Il révèle que déjà en 1855, les joueurs disposaient du terrain de Broussain et que la veuve Darripe avait vendu son terrain à la famille de Heriz (et non Elio) en 1865. Jusqu'en 1885, date de la construction du fronton municipal, les Haspandars ont joué dans cette propriété. En contrepartie, la ville a pris en charge la pose de banquettes de bois en 1866 et les réparations après des dommages causés au jeu en 1873. En 1884 le maire, J-P. Larramendy a proposé d'acheter des terrains pour y construire un jeu de paume communal comprenant deux murs de 5 mètres de haut se faisant face. La communauté s'est enfin engagée, pourrait-on penser. Mais la difficulté à rembourser l'emprunt contracté (sur 16 ans), comme nous l'avons raconté, et les deux souscriptions auprès des habitants semblent plutôt indiquer l'impossibilité de la ville à offrir un lieu de jeu à ses habitants. Comme à Saint-Palais ou à Cambo, l'engagement financier des habitants par rapport au jeu de paume a été nécessaire et montre leur attachement au jeu.

En 1903, la communauté constate que " les bancs du jeu de paume sont dans un délabrement complet, il faut donc les remplacer " (Ils céderont la place à des bancs en ciment en 1922) et " que le fronton est trop bas pour permettre aux joueurs de se servir du nouveau gant en usage maintenant ". Il est rehaussé d'environ 3 mètres. En 1925, le mur du fond, à son tour, est rehaussé à l'image du frontis\* principal. Quant au sol, il est cimenté sur une longueur de 18 mètres en 1921. Sa réfection est

---

<sup>1413</sup> La commission travaille sur les archives de la ville.

nécessaire après la guerre à cause de son occupation<sup>1414</sup>. En 2015, les abords du fronton ont été modernisés par une importante réfection. Comme nous l'avons constaté ailleurs, des travaux sont régulièrement entrepris pour maintenir le jeu en état.

Beaucoup de lieux privés se trouvent sur cette commune très étendue dans divers quartiers. Notamment un des frontons de Celhay (où des Missionnaires avaient construit un fronton, où le cabaret *Elhoria* a permis la construction d'un jeu sur sa prairie) a été utilisé pour des parties annoncées par *Le Courrier*, lors des fêtes patronales. Ceci est une particularité de Hasparren où des lieux privés sont utilisés par les joueurs et leurs spectateurs. Ceci montre une passion générale pour le jeu et une pratique très présente. Mais il devient difficile d'être exhaustif. Nous avons visité de vieilles maisons où peut-être se trouvait un jeu de paume mais nous n'avons pas la compétence pour l'affirmer. Nous avons lu les délibérations de la communauté dont nous avons tiré les passages cités plus haut, dans le premier chapitre et constaté que le jeu s'impose à la vie de la communauté.

En ce qui concerne les trinquets, plus ou moins grands, il y a eu aussi beaucoup d'activité à Hasparren<sup>1415</sup>. Trois bâtiments sont connus au XIXe siècle. La maison Komentu Zaharra possédait un jeu dont l'accès était réservé à certains, sans doute aux ecclésiastiques, pense P.Ipuy. Le trinquet Frachou existe avant 1877, où il est question d'y faire des travaux. Il a été connu sous le nom de trinquet Courtelarre, mais nous n'en avons pas trouvé trace dans la presse. Le trinquet bâti par Isidore Laharrague en 1877, prit le nom de Gascoïna ou Behachka, du nom des joueurs célèbres qui s'y sont successivement illustrés. Nous avons retrouvé de nombreuses parties annoncées dans ce lieu (effectivement dénommé Gascoïna puis Behachka) durant la fin du XIXe siècle. Dans les articles, nous voyons apparaître le trinquet de Yatx. S'agit-il du même ou d'un autre ?

Arrive enfin, en 1928, la même année que le trinquet Saint Martin à Biarritz, le trinquet Berria, ensemble hôtelier bâti par un Haspandar, Jean-Pierre Choribit, qui fut industriel en Amérique du Sud. Cet établissement eut son heure de gloire, en particulier avec les parties des professionnels à main nue dans les années 1930-1940), mais il est aujourd'hui fermé au public, car il ne respecte pas les normes de sécurité. Le trinquet éducatif Darmendrail a vu le jour en 1986. Il est le lieu d'entraînement des écoles de pelote, et sert pour toutes les parties de championnat car son tambour du fond est amovible. Il est aussi le siège du club de Hasparren, la Noizbait. Ceci n'a pas arrêté l'élan constructeur puisqu'un trinquet privé existe à Paskoenia depuis 1991.

---

<sup>1414</sup> Source P.Ipuy, document fourni aimablement par l'association d'histoire de Hasparren, en particulier Armand Bidart, président du club de pelote de Hasparren dans les années 1990. Le document se trouve aussi en ligne sur le site [www.hasparren-histoire.fr](http://www.hasparren-histoire.fr)

<sup>1415</sup> Nous utilisons le même document de la Commission histoire, pour les informations.

Quant aux frontons murs à gauche, un premier établissement a vu le jour en 1937, annexe d'un cafetier, comme souvent les jeux de paume, mais il a été transformé en cinéma en 1946, ce qui ressemble encore à l'histoire des jeux de paume transformés en salles de spectacle. La mairie a édifié un fronton mur à gauche à côté du fronton municipal en 1977 et d'autres, quelques années avant, à ciel ouvert près du complexe sportif Xapitalia<sup>1416</sup>. La multiplicité de ces lieux, publics ou non, signe une grande richesse et la passion des Haspandars pour le jeu depuis le XVIIIe siècle au moins.

Nous avons, outre Gascoïna, de grands joueurs à Hasparren pour le "rebot" (Daguerre, Harriague, Yatxa), comme pour le *blaid* (Amespil, Bordarampé, Diharce) et pour le trinquet (Darritchon dit Behachka, Gorostiague). Depuis le XXe siècle, les titres de champions ne manquent pas non plus, champions de France ou champions du monde, dans les anciennes spécialités ("rebot" et *Joko garbi*) comme dans les internationales (main nue, *xare*).

De plus Hasparren est, depuis 1981, le siège de la ligue du Pays basque, créée en 1976 à Bayonne, mais qui a décidé de prendre une certaine autonomie par rapport à la FFPB. Après l'élection de Jean-Michel Garayar à la présidence en 2012, le Comité Directeur a décidé, à la demande de certains clubs, de changer chaque année la ville qui accueillera l'ouverture des finales d'été de la Ligue. La mairie a très mal accueilli la nouvelle, elle qui chaque année ouvrait la semaine des finales, et elle a décidé de demander un loyer à la Ligue qu'elle accueillait gracieusement jusque là. Les relations entre les deux instances en ont pâti, mais Hasparren reste finalement le siège de la Ligue du Pays basque devenue Comité territorial Pays Basque de Pelote Basque. Ainsi la FFPB est sur la Côte citadine ouverte aux influences de la modernité/mondialisation et le Comité dans les terres basques.

Au passé, comme au présent, Hasparren est un haut lieu de la pelote. Avec son célèbre Gascoïna, avec de constants défis disputés à Hasparren, Urrugne, Cambo, Biarritz, Sare, Bayonne etc, par ses équipes de "rebot", souvent gagnantes, puis le tournant pris par les joueurs de main nue en trinquet, Hasparren monte un attachement constant à la pelote. Les installations pour jouer sont nombreuses et utilisées. La pratique est très répandue chez les Hazpandars. Les établissements scolaires privés, ici comme ailleurs, comportent leurs propres murs de jeu. Aujourd'hui la ville est dirigée par un ancien joueur professionnel de main nue très titré. Le meilleur avant<sup>1417</sup> professionnel actuel à main nue, avec Waltary Agusti, est un tout jeune et brillant Haspandar, Peio Larralde. Le club local, en synergie avec la municipalité, est actif, reçoit souvent des finales de championnats et c'est lui qui a accueilli la journée d'ouverture de la première Grande Semaine du premier mandat de l'actuel

---

<sup>1416</sup> Toutes les dates et les informations citées dans les trois paragraphes au-dessus se trouvent dans le dossier de la Commission histoire Ondarea.

<sup>1417</sup> Un avant est celui qui occupe le poste le plus proche du frontis dans le jeu en équipe de deux. C'est lui qui engage les points.

Président de la FFPB, Lilou Echeverria. Ce fut un franc succès, où l'on a renoué avec un public qui avait déserté les *kanxa*\*. Une part de la mémoire, sinon de l'identité de la pelote, est inscrite à Hasparren.

## **Saint-Jean-de-Luz entre tradition et tourisme**

Cette ville possède, à notre connaissance, le plus ancien document concernant un mur bâti pour le jeu en plein air. Nous avons eu l'occasion de citer les archives consultées dans le paragraphe concernant les aires de jeu II.1.1.1. Là, comme à Saint-Palais, la Place neuve n'est pas située au centre ville, mais près du front de mer, dans un endroit peu bâti et on y a élevé un mur de "rebot" pour jouer et ce, avant 1747. Le mur sera rehaussé plusieurs fois, peut-être en 1852, où le maçon Etcheverry travaille au jeu de paume en juin après qu'un crédit extraordinaire a été voté en délibération du mois de février. En 1853, la Ville envisage une convention avec une société d'exploitation en stipulant que le jeu de paume nécessitera des travaux.

Déjà de belle taille en 1892 sur l'affiche des fêtes basques puisqu'en sa partie centrale il atteint presque les fenêtres du deuxième étage de la villa Bel Air, il sera encore rehaussé pour atteindre ce même niveau dans ses parties gauche et droite tandis que le chapeau dépassera le bas du toit de la villa quelques années après. En 1895, le sol est cimenté sur une importante longueur pour l'époque : 30 mètres. On agrandit même le retour du mur à gauche, faisant dire au chroniqueur que le fronton est à la mode espagnole. Il est vrai que, par sa position, Saint-Jean-de-Luz accueille beaucoup d'Espagnols, notamment en temps de troubles politiques. Un défi extraordinaire par le montant de l'enjeu fut joué à main nue par le célèbre Cattalin et Redonnet de Saint-Jean-de-Luz contre deux Espagnols. La place étant adaptée au jeu de *blaid* à petit ou grand *chistera*, l'excellent joueur Arrué, venu de Bilbao, fera des débuts prometteurs sur cette place luzienne, en février 1893, avant d'aller aussi jouer à Guéthary et de revenir à Saint-Jean-de-Luz. La municipalité veillera à organiser de belles parties qui amèneront un gros public. Les hôtes de marque, souverains en villégiature notamment, les marqueront de leur présence. Une loge accueillera ces personnalités. L'histoire là aussi va déplacer l'aire de jeu. La municipalité signera une convention avec La Société de la baie et Messieurs Leblanc et Deval qui construiront un grand Casino avec Pergola et devront empiéter, pour leur projet, sur le jeu de paume. En conséquence ils devront, avant de le détruire, en construire un, un peu plus haut, en dehors du centre ville, aux Allées<sup>1418</sup>. Ce sera chose faite en 1914, tandis que le vieux fronton sera détruit en 1934. D'abord laissé aux soins de cette société, l'entretien ne donnera pas satisfaction et la commune, en tant que propriétaire, maintes fois sollicitée par les dirigeants de Luzean, finira par assumer les

---

<sup>1418</sup> C'est le fronton municipal de l'actuel square Elizaga.

travaux de drainage nécessaires et les réfections successives jusqu'à la dernière en 2016. Par ailleurs, comme de nombreuses villes, Saint-Jean-de-Luz possède des frontons de quartier assez bien entretenus au Lac, à Erromardie, à Ichaca, à Acotz (vieux quartier), à urdazuri, à Urtaburu et un tout petit mur à gauche éducatif au square du port, près de la place Louis XIV.

Déjà le 23 mai 1805, pour les Fêtes et cérémonies à l'occasion du couronnement de l'empereur, le lendemain du jour de l'Ascension et du couronnement, à 5 heures de relevée, une belle partie de paume à la place même fêta l'événement. Le jeu de paume entre bien dans les festivités, au premier rang<sup>1419</sup>. Il en sera de même pour les fêtes de la Saint Jean. Même si *Le Courrier de Bayonne* a fait parfois défaut dans l'annonce, faute de correspondant selon son rédacteur, nous pouvons penser que chaque année, la fête patronale est l'occasion d'une à deux parties de paume de haut vol. Les meilleurs acteurs ne sont pas loin, Ahetze, Sare, Ascain, Urrugne et leurs adversaires historiques de Cambo et Hasparren ou Souraïde et Espelette ne se font pas prier pour jouer si l'on en juge par les équipes annoncées. La mairie doit sans cesse intervenir pour préparer le terrain, en témoignent les archives. Avant chaque fête de la fin juin, il faut payer des ouvriers pour mettre en état le jeu de paume. Nous lisons dans les archives que des travaux sont effectués à la place en juin 1871, pour l'entretien du sol. En juillet 1870, ce sont des réparations par un terrassier et en juin 1869 des frais des joueurs chez des aubergistes payés par la municipalité, des frais pour les marqueurs et des primes aux joueurs 400 au rebot et 100 au blaid. Ainsi la Ville paie régulièrement pour le jeu. Ni les joueurs ni les marqueurs ne sont bénévoles.

Nous savons que les Luziens sont prêts à payer eux aussi pour leur jeu de paume. Mais lorsque l'on prétendra faire payer l'entrée au jeu, la foule ne sera pas d'accord et aura raison des forces de l'ordre<sup>1420</sup>. L'année suivante, des gradins et des toiles abritant du soleil ayant été placés pour le confort des spectateurs, la gratuité de l'entrée posait problème. Le public acquitta l'entrée, mais le rédacteur du *Courrier de Bayonne*, montre son désaccord<sup>1421</sup>. Cependant le futur a tranché pour l'entrée payante, même si de temps à autre, comme au XIXe siècle, un membre de l'organisation tend encore un *chistera* aux spectateurs pour y glisser leur obole quand l'entrée est libre. Ville de tourisme, ville où l'on cherche à en vivre, Saint-Jean-de-Luz n'a pas tardé à imiter les sociétés des jeux privés en faisant payer l'entrée au jeu de paume.

---

<sup>1419</sup> Cf. Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne (Haristoy, 1895 : 237).

<sup>1420</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 21 juillet 1871 en annexe 9, fichier à la date, un article dont la narration est un beau témoignage. Le public a raison des forces de l'ordre dans sa " protestation contre cet impôt local improvisé ".

<sup>1421</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 7 juillet 1872 : " Celui qui a introduit le péage pour assister à notre jeu national favori pourra braquer sa lunette de l'observatoire le plus élevé du globe : jamais l'étoile de la popularité ne se rencontrera sous son œil de verre. "

C'est aussi à Saint-Jean-de-Luz que seront organisés les fêtes internationales du Pays basque en 1892 et un Congrès de la Tradition basque en 1897. Du 21 au 24 août 1892, les fêtes placées sous le haut patronage d'Antoine d'Abadie, commencées à l'église avec la bénédiction des bannières du Pays basque, se poursuivent au jeu de paume, avec des concours d'improvisation, d'*irrintzina*<sup>1422</sup>, l'*aurreescu* dansé par des jeunes de Andoain, des parties de paume au "rebot" et au *blaid*, des danses héroïques et traditionnelles, sans oublier la musique et les danses populaires, ni la pastorale, le concours de danse nationale et de sauts, ni les jeux d'adresse ou la mascarade souletine. La reine Nathalie de Serbie honora l'événement de sa présence.<sup>1423</sup> La presse parisienne<sup>1424</sup>, on s'en souvient, s'émut de cette initiative. Un banquet eut lieu pour fêter le 40<sup>e</sup> anniversaire de ces fêtes d'Antoine d'Abadie. Du 15 au 22 août 1897, pour les Fêtes Basques de Saint-Jean-de-Luz, le Jeu de paume est pratiqué sous ses formes variées : le "rebot", "le *blaid* au chistera" et le *blaid* à main nue : trois matinées avec des basques espagnols et français. Le congrès donne lieu à un livre *La Tradition au Pays Basque* édité en 1899 par la Société d'ethnographie nationale et d'art populaire, où sont relatées les parties de paume, parmi les discours des savants et lettrés de l'époque. Une exposition, montrant notamment des instruments de jeu, complétait ce programme. et Loti écrivit, avec sa liberté de ton et son amour pour les coutumes basques, un article dans *Le Courrier de Bayonne*<sup>1425</sup>. On se rappelle aussi que le maire de Saint-Jean-de-Luz s'était promis, à cette occasion, de réunir les maires des autres communes du Pays basque pour sauver le "rebot". Ce qui est amusant, c'est qu'un groupe de Luziens eut plus tard la même idée relativement au dit jeu et la concrétisa par la fondation d'un club en 1929. Ce club fut titré de nombreuses fois au "rebot", lequel perdure et, après quelques trente ans sans titre dans cette spécialité, les a accumulés ces dernières années, les derniers en date étant champion de France Nationale A 2015, champion du Pays basque Nationale A 2016 et champions de France 2017, leur sixième titre dans la spécialité, comme leur mentor, le Luzien Ramuntxo Lastrade. La gloire aidant, les aficionados luziens ont retrouvé le chemin du fronton pour soutenir l'honneur de la ville ou du moins leurs champions. Mais les traditionnelles parties de "rebot" du lundi de pentecôte ont disparu, celles du lundi des fêtes patronales ont du mal à se maintenir. Les parties estivales du dimanche, encore pratiquées en 1995, ont cessé. Le "rebot" n'a plus autant d'adeptes, il faut en convenir.

---

<sup>1422</sup> Long cri modulé crescendo, poussé au Pays basque pour finir un chant, pour faire peur à l'ennemi, pour impressionner l'auditoire... Voir à ce sujet l'article de Jean Casenave (1997).

<sup>1423</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6927, du jeudi 30 juin 1892 ou N°6973, du jeudi 25 août 1892.

<sup>1424</sup> Cf. *La Gazette de France* fondée en 1631, du samedi 20 août 1892 pour l'annonce des fêtes et du vendredi 28 août 1892 pour l'article signé Louis de Meurville.

<sup>1425</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8534, des dimanche 26 et lundi 27 septembre 1897.

La pelote à Saint-Jean-de-Luz ne se limite pas à la place. Plusieurs trinquets y furent bâtis et certains sont encore actifs. Le premier, peint par Saint Germier se trouvait rue Gambetta et, désaffecté, servant de grange à foin au début du XXe siècle, il a été complètement transformé et dénaturé. Nous avons trace de parties dans ce jeu et de fameux joueurs luziens s'y sont illustrés, Cattalin, comme Belsa et Elissalt à la fin des années 1870 et 1880. Le trinquet Gélos fut construit en 1896 sur le Boulevard des Pyrénées, près de la gare et son propriétaire, décrété joueur de main nue de premier ordre<sup>1426</sup>, s'illustra à la *palette*. Il organisa des défis de grande envergure. Main nue, *palette* introduite par le joueur argentin imbattable Pedro Elizalde, ou *pasaka*, toutes les spécialités furent pratiquées au Gélos par les meilleurs de cette fin de XIXe siècle, Ciki, Otharré, Daritchon, Gorostiague, Santiago, Soudre dit Gogny, Larrañaga, Le Manchot, Irun, Zamorano, El Chiquito de Najera, Sistiaga, Claudio... Au début du XXe siècle, il était encore un haut lieu de la pelote. Après Dongaitz et ses contemporains, les frères Arrayet y jouèrent beaucoup, comme me le confia le plus jeune d'entre eux. Réquisitionné pendant la guerre, le trinquet fut ensuite vendu à un grossiste de primeurs. Son allure extérieure témoigne encore de son passé. Le trinquet *Bordatcho* apparaît en 1933 sur la route de Bayonne à la sortie du centre ville. De taille réduite, avec une planche très pentue sur le côté et une planche au fond, il est le rendez-vous des *palistes* et son tournoi est aujourd'hui encore très relevé avec la participation de champions de France et de joueurs sélectionnés pour les championnats du monde. On y joue à la gomme creuse à la française<sup>1427</sup>. Il fut le lieu d'entraînement du club Olharroa de Guéthary avant la construction du trinquet de cette ville en 1981. A ce titre il accueillit les premiers tournois de féminines à *paleta* gomme, une révolution pour l'époque. Il sert pour l'entraînement de l'école de main nue de Luzean à la fin du XXe et au début du XXIe siècles. Le trinquet *Andia*, aujourd'hui *Maitena*, fut construit à grands frais<sup>1428</sup> par l'architecte Darroquy sur deux terrains dont un pour lequel il n'avait qu'une promesse de vente, jamais concrétisée. Ouvert le 10 juin 1934, il fut vite en danger. La faillite fut consommée en février 1935 après la liquidation judiciaire de janvier 1935. Des entrepreneurs et des fournisseurs attachés au jeu de pelote, tenaient à l'existence de ce beau trinquet muni de galeries hautes sur ses deux côtés. Charles Larre et Bainçonneau proposèrent de le louer pour une période de trois mois renouvelable. Il fut sauvé et devint l'un des lieux de prédilection des joueurs de main nue indépendants, grâce au dynamisme et à la compétence de son propriétaire Frédéric Dongaitz. Racheté par Michel Carricaburu en 1985, il est devenu le rendez-vous d'amis qui jouent pour leur loisir et le lieu d'entraînement des petits de l'école de main nue puis de *paleta*. Le

---

<sup>1426</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8413, du jeudi 6 mai 1897.

<sup>1427</sup> Les ouverts sont des cibles et non des fautes.

<sup>1428</sup> Citons un panneau décoratif pour la salle du bar-restaurant réalisé par Ramiro Arrué pour 5 000 francs, la robinetterie de grand luxe pour les chambres, de la tomette 14 x14 pour un carrelage haut de gamme, des bouteilles de vin, dont du Nuit Saint Georges et du champagne.

trinquet Anderenia fut construit par un entrepreneur d'Urrugne, M. Albizu en 1984. Muni d'un tambour amovible, d'une paroi de verre à droite et d'une galerie haute au fond et à droite, il accueille l'école de *xare*, de *pala*, et les compétitions de *pasaka*, le cas échéant. Un tournoi annuel de *paleta* gomme creuse y était organisé jusqu'au début des années 2000. Il s'est aussi doté d'un *squash* et d'un *paddle*. Il a reçu des finales de championnats de ligue et de France. Les trois trinquets actuels de la ville sont privés, munis au moins d'un bar, voire d'un restaurant et d'un hôtel. Nous avons déjà signalé que le jeu seul n'était pas rentable. C'était bien ainsi du temps de la paume.

Saint-Jean-de-Luz possède aussi un *Jai Alai* qui fut construit par la paroisse en 1960. Quand elle a jugé l'entretien trop élevé, elle l'a vendu à la commune. En 1969 la Coupe du monde des professionnels y fut fondée avec succès. C'était la première fois qu'on voyait s'affronter les stars de *Jai Alai* venus d'Amérique. En 1971, le premier Tournoi amateur de *cesta punta* eut lieu dans ce fronton, du 10 au 19 septembre<sup>1429</sup>. Ce fut une réussite et le début d'une série. La spécialité fut reconnue, aimée, obtint l'adhésion du public, luzien entre autre. Puis l'office de Tourisme de Saint-Jean-de-Luz fut chargé de l'animation de ce lieu. Il y organise, tous les étés depuis 1985 jusqu'à ce jour, les Internationaux de *cesta punta*. Le Service des Sports de la ville, dirigé par Michel Billac, d'abord en association avec la *World Jai Alai*, aujourd'hui en synergie avec la Direction du *Jai Alai* de Biarritz, organise un tournoi de joueurs professionnels, mais il semble, au vu des affiches, qu'il y ait seulement des demi-finales et des finales. Une étude de ces spectacles, alliant culture et pelote<sup>1430</sup>, est à faire, dans le cadre de la pelote moderne, que nous n'abordons pas dans notre ouvrage. Cette grosse organisation voit affluer un grand nombre de touristes grâce à une publicité toujours remise en question, attractive et omniprésente. A Biarritz, c'est le club de pelote (BAC) qui gère le *Jai Alai* et les revenus reviennent totalement à la pelote. A Saint-Jean-de-Luz, c'est l'office de tourisme qui gère cette organisation et le club luzien a pu déplorer d'être tenu à l'écart des choix sportifs et d'être de plus en concurrence déloyale avec la *cesta punta*. En effet lui aussi organise depuis toujours des parties au fronton municipal, donc en plein air, pour financer les achats d'instruments, de pelotes, les locations de trinquet, les besoins des écoles de pelote et autres dépenses de fonctionnement.

La pelote fut pratiquée au sein de l'*Ur Yoko*, le plus ancien club sportif luzien, selon ses archives<sup>1431</sup>. L'*Ur Yoko*, fondé en 1912, est uniquement un club d'aviron aujourd'hui. L'Amicale

---

<sup>1429</sup> Cf. *Pilota* N°9 de mai-juin 1971.

<sup>1430</sup> Si, dans un premier temps, des groupes de musiciens, chorales basques et danseurs ont assuré une première partie très traditionnelle, l'organisation a ensuite décidé d'apporter des éléments plus ludiques, comme une mascotte ou des cassettes de chants sur lesquels les spectateurs font la *hola*. Il s'agit de créer une ambiance de fêtes de Bayonne au moment où les esprits sont un peu échauffés, ou de matchs de rugby avec l'énergie des supporters.

<sup>1431</sup> Nous remercions le Président de ce club, Richard Holbrook, qui nous a fourni cette information.

*Donibandarrak*, fondée en 1906, eut ses *pelotaris* “ manistes ” en même temps qu’un orphéon et des *rugbymen*. Les élèves disputaient aussi les championnats scolaires.

Puis *Luzean* fit ses premiers pas en 1929. L’USLC (Union Sportive Luzienne et Cibourienne) eut en son temps sa section de *cesta punta*. Puis le club *Gaztenak* fut fondé en 1982 pour développer le Grand *chistera* et la *cesta punta*. Enfin ce dernier éclata à la fin des années 90 et le club *Chistera* regroupa les dissidents. Quelques années plus tard, à l’initiative des Présidents de *Luzean* et *Gaztenak* une fusion fut envisagée et proposée à *Chistera*. Après des mois de réunions préparatoires, *Luzean* et *Gaztenak* ne faisaient plus qu’un sous la dénomination *Luzaz Gazte* en 2004, sous la présidence de Jean-Baptiste Garat. *Chistera* avait quitté la table des négociations au dernier round. A la demande de *Chistera*, Michel Sédes, président de *Luzaz Gazte*, engagea à nouveau une concertation qui aboutit à la fusion des deux clubs en 2015, sous le nom primitif de *Luzean*. Ainsi Saint-Jean-de-Luz a réalisé une unité après tant de morcellements.

Les villes de la Côte se sont distinguées par la présence de plusieurs clubs, souvent liés à la pratique de telle ou telle spécialité. Les sections pelote de Bayonne se trouvent au sein de deux clubs omnisports, issus de la rame, et frères ennemis : la Nautique et l’Aviron Bayonnais. Mais les clubs de pelote de Saint-Jean-de-Luz, Biarritz et Bayonne sont surtout confrontés à la concurrence du rugby qui rafle la mise au niveau des subventions municipales.

Après les joueurs de main nue réputés, tels Cattalin et Ondicola, lequel a donné son nom à une rue, peu de Luziens au sommet avant la naissance de la FFPB. Nous pouvons nommer les frères Arrayet pour la main nue au début du XXe siècle. Ensuite, Rospide et Paul Henry dit Ermoni, sont les premiers joueurs célèbres de *Luzean*, Ezkurra et Ramuntcho Lastrade s’illustrèrent au “ rebot ” et Hilaire Hirigoyen au *pasaka*.

A leur suite, beaucoup de champions et championnes sont des Luziens, trop pour les citer. La paire Amestoy Olazagasti, titrée des dizaines de fois à *paleta* gomme pleine et au *xare*, Hernandorena et Suzanne à *paleta* gomme creuse, Amai Etxeleku, plusieurs fois championne du monde et de France, l’équipe de “ rebot ” Frédéric Carricaburu, Peio Etxeleku, Jérôme Carricaburu, Alban Fagoaga et Frédéric Onchalo qui a redonné 6 fois le titre de “ rebot ” Nationale A, après trente ans d’attente, seront nos seules exceptions.

Ainsi hier comme aujourd’hui, Saint-Jean-de-Luz trouve un équilibre entre tourisme et tradition. Elle fait appel à des professionnels souvent extérieurs pour le spectacle des Internationaux de *Cesta Punta* au *Jai Alai* et pour l’image à vendre aux touristes, mais elle conserve ses racines avec des joueurs de pelote attachés au “ rebot ”, organise des spectacles pelote et culture au fronton municipal et compte des joueuses et joueurs des nouvelles spécialités internationales. C’est le public luzien qui

n'est pas toujours au rendez-vous et l'ardeur qui manque pour perpétuer la tradition de la partie de "rebot" des lundis de Pâques et de Pentecôte. La pelote a obtenu des installations municipales mais tous les trinquets sont privés et plutôt utilisés par des joueurs loisir. Les nombreux lieux de pratique pourraient masquer une fragilité de la pelote luzienne.

A travers les quatre exemples de ville ici choisis, nous voyons que la société fourmille d'entrepreneurs pour construire des trinquets, pour organiser des parties, de bénévoles pour fonder des clubs ou sociétés sportives. Nous voyons le rôle important des municipalités dans l'implantation et le maintien de la pelote par leur investissement dans des travaux régulièrement nécessaires. De plus les clubs ont relayé les habitants d'autrefois dans le rôle de vigile, nécessaire pour réclamer l'entretien ou les réfections vitales pour la pelote, sans quoi les mairies, qui se font prier de nos jours, oublieraient sans doute les traditions. Soulignons que la FFPB soutient les clubs dans leurs demandes auprès des mairies ou du Conseil Départemental. Ainsi l'histoire des constructions est plus, dans les temps modernes, une affaire de personnes motivées et entreprenantes, qui réussissent à convaincre des municipalités du bien fondé de leurs demandes.

Nous avons pu aussi remarquer les mêmes évolutions dans les quatre villes, tant pour les murs que pour le sol. Le lieu d'installation du jeu a pu aussi varier suivant les villes. Dès 1747 au moins, d'après nos sources, on construit déjà un mur pour le jeu, qui est sans cesse rehaussé au XVIIIe et au XIXe siècle, avant le succès du *blaid* comme après. Le mur du fond qui servait d'abord uniquement au "rebot", devient un frontis à part entière et le sol est cimenté près du mur de frappe. Le jeu traditionnel se maintient dans les foyers initiaux de sa naissance et de sa pratique, mais tous les équipements nécessaires à la pratique des nouvelles spécialités sont aussi construits et utilisés par les joueurs de ces villes comme des autres. Le jeu évolue avec les joueurs ou avec les normes internationales et les équipements suivent. Le tourisme bénéficie financièrement aux clubs qui se donnent les moyens humains d'organiser des spectacles de pelote avec leurs joueurs pour les vacanciers.

En ce qui concerne les champions, les joueurs les plus talentueux, il semble que Hasparren en soit une pépinière depuis l'origine du jeu jusqu'à nos jours. Saint-Jean-de-Luz se défend bien aussi. Y a-t-il un lien avec le nombre d'installations, avec une pratique de masse ? Il semble en tout cas que la présence d'une Direction Technique Nationale et d'une administration importante au niveau fédéral ne corrige pas les effets d'origine des joueurs par un repérage précoce des meilleurs et une formation du haut niveau.

### II.3.1.3. L'implantation contemporaine du jeu et la modernité de la tradition

Nous avons déjà évoqué cette implantation contemporaine au fil des chapitres liés aux lieux. Si nous regardons l'état des constructions, il est clair que la pelote s'est développée, particulièrement grâce aux frontons places libres des villes, puis avec les trinquets modernes, enfin avec les trinquets argentins modulables et les murs à gauche, pour compléter le premier équipement qui reste le fronton place libre, voire un petit fronton mur à gauche non couvert. Regardons à quoi correspondent ces installations en terme de développement du sport et de volonté fédérale d'une part et, d'autre part, en terme de tradition.

C'est la vue des frontons qui marque le paysage et le développement de la pelote. Ce dernier s'est effectué largement sur tout le territoire du Pays basque, où le moindre village a son fronton sans compter les murs privés.<sup>1432</sup> Ils y ont fière allure, pimpants, fraîchement repeints, et ne sont plus seulement un petit mur de fortune près d'un estaminet. De même les autres équipements sont

Dans les ligues lointaines, des frontons acquis de haute lutte, auprès des municipalités méconnaissant souvent la pelote basque, sont l'objet des plus grands soins par les clubs et le premier effort demandé aux mairies. Il faut reconnaître que le nombre d'installations décroît en même temps que s'accroît la distance par rapport au Pays basque. Evidemment, ce dernier a un grand temps d'avance mais, hors Pays basque, le développement ne suit pas non plus une courbe de pente régulière de croissance et, encore moins, accélérée, comme nous l'avons vu dans le paragraphe II.3.1.1.

La *paleta* pelote de gomme pleine, qui n'est pas reconnue par la FIPV, est reine partout, notamment en place libre, à l'extérieur du Pays basque, tandis que dans ce dernier elle est surtout une pratique de loisir<sup>1433</sup>. La place libre est bien l'équipement le moins coûteux mais elle a l'inconvénient de ne pas être utilisable par temps de pluie ou s'il fait très froid. Cependant c'est avant tout ainsi que la pelote se développe encore de nos jours, avec un matériel fabriqué en grande quantité et non artisanalement comme les *chisteras* et les pelotes de cuir. Le premier fronton de club est souvent un mur de fortune, avant l'obtention du financement d'un fronton aux normes. Dans un premier temps, l'évolution des constructions dédiées à la pelote suit donc, en dehors du Pays basque, à peu près le processus suivi par le Pays basque, mais avec une pratique très différente, puisque la pelote de gomme n'existait pas à l'origine du jeu basque.

---

<sup>1432</sup> Les villes en ont plusieurs, une dans chaque quartier, sans compter tous ceux qui ont été détruits. Cf. le livre écrit par Eric Sajous (2016) sur les 47 *kantxas* (ou *kanxas*) d'hier et d'aujourd'hui dans la seule ville de Biarritz.

<sup>1433</sup> Ce sont surtout des équipes extérieures au Pays basque qui s'inscrivent dans ce championnat de France.

A propos des installations correspondant aux spécialités internationales. En 2016 on compte 18 villes en Béarn, 12 villes dans les Landes, 8 villes en Côte d'Argent, 4 en Midi Pyrénées, 3 en Ile de France, une en Provence Alpes Côte d'Azur, une à Terre Neuve et une sur l'Ile de La Réunion, possédant un ou des trinquets. C'est un peu différent avec les frontons murs à gauche comme nous l'avons vu dans le chapitre les concernant, au début de cette deuxième partie. En Béarn, 45 villes sont équipées de murs à gauche, très souvent dans des salles polyvalentes, et les installations ne sont pas forcément aux normes. Dans les Landes 22 villes disposent d'un mur à gauche, en Midi Pyrénées 10 villes, en Côte d'Argent 5 villes, dans la Ligue du Nord, 2 villes, tout comme sur l'Ile de La Réunion.

Nous voyons que cinq ligues possèdent plus de murs à gauche que de trinquets. C'est l'évolution géographique constatée. Est-elle le fait d'une préférence de pratique ou d'une opportunité financière pour les communes ? Les clubs ont intérêt à obtenir une structure qui permet d'entraîner plus de personnes à la fois et demande moins de technique. Les frontons murs à gauche sont prépondérants et nombreux en Béarn. Dans les Landes, et en Midi Pyrénées leur nombre n'est pas si élevé, mais à peu près le double des trinquets. De plus en Corse, comme à Villeneuve Loubet, il est bien question de construire un fronton mur à gauche. Dans le nord, à Marcq en Bareuil, c'est encore un fronton mur à gauche qui est projeté au sein du complexe de sports de raquettes en cours. A Paris, la Ligue d'Ile de France a concouru en 2016 avec d'autres sports pour obtenir la construction d'un fronton mur à gauche à côté du trinquet et du fronton Chiquito. La pelote mise donc beaucoup sur le fronton mur à gauche pour se développer. Rationnellement, il semble le plus à même de permettre une pratique la plus nombreuse possible et sur toute l'année.

Après la vague de frontons place libre qui s'est étendue jusqu'à Villeurbanne, Villeneuve Loubet, Cannes, Santa Maria di Poggio en Corse, le Nord et le Pas de Calais, Saint Pierre (Terre-Neuve), la Nouvelle Calédonie et l'Ile de La Réunion, le fronton mur à gauche est parti à la conquête des ligues où la pelote est déjà présente. Mais nous avons noté, à la lecture des comptes rendus d'A.G. de la FFPB que les projets mettaient des années à aboutir. Cinq ans, dix ans sont souvent nécessaires, voire plus. Ainsi, il y a plus de 7 ans que la Corse essaie de se doter d'un mur à gauche près du fronton de Santa Maria di Poggiu. De même, le projet de mur à gauche à Paris existe depuis des années.

Dernière invention, des complexes, déjà préconisés par Maurice Abeberry en 1984<sup>1434</sup> sont apparus dans les villes assez importantes pour en assurer le coût, comme Toulouse, Tarbes, Pau, Dax et même Mont, en Béarn.

Les disciplines associées à tous ces nouveaux équipements, y sont naturellement pratiquées dans les divers Comités Départementaux de pelote basque, sauf la main nue, plus élitiste. La *paleta*

---

<sup>1434</sup> Cf. *Pilota* N°75, janvier-février 1984, article de Abeberry p.2.

cuir, éventuellement la *pala corta*, comme à Toulouse mais surtout la *paleta* pelote de gomme creuse, voire le *frontenis* comme à Brive (Corrèze) et Lasseube (Béarn) percent dans les villes qui ont pu se doter d'infrastructures adaptées, ces spécialités étant au programme des championnats du monde.

Au niveau mondial, la FIPV fait état de 31 pays affiliés, (cf. carte ci-dessous où les figurent les noms de ces pays par ailleurs indiqués par un point rouge), ce qui est une progression par rapport à sa fondation autour de trois pays : France, Espagne et Argentine. Mais nous ne savons pas combien de licenciés comptent ces fédérations nationales, ni combien de joueurs pratiquent. Lors des Championnats du monde, il est clair que peu de pays comptent des joueurs de haut niveau, ne serait-ce que dans l'une des spécialités de pelote. Il y a donc encore beaucoup de travail à mener pour une réelle implantation mondiale de la pelote. Une étude de la réalité de la situation dans ces pays affiliés serait à mener.

Carte n°2 des pays affiliés à la Fédération Internationale de Pelote Basque.



Géographiquement, la pelote n'a pas investi en France beaucoup d'autres territoires que ceux où elle avait commencé à s'implanter au début du XXe siècle<sup>1435</sup>. Au Comité de Paris, créé en 1924<sup>1436</sup> et au Comité des Landes Béarn Bigorre, ont succédé les Ligues des Landes (1931), du Béarn Bigorre, des Pyrénées-Languedoc, puis du Béarn et de Midi Pyrénées. La Ligue du Nord a été créée en 1981, la pratique y existant depuis les années 1970. Outre mer, il faut compter La Réunion depuis 1980 et Saint-Pierre-et-Miquelon depuis 1985 (mais le premier fronton date de 1904), ainsi que la Nouvelle Calédonie depuis 1988. La pelote est pratiquée en Côte d'Argent avec 42 clubs sur deux départements, Tours et Périgueux, en Occitanie avec 46 clubs sur 8 départements, en Ile de France avec 9 clubs sur quatre départements, en Provence Alpes Côte d'Azur, avec 6 clubs sur 3 départements, en Corse (1 club), dans les Hauts de France avec 5 clubs sur deux départements, et sur les îles de La Réunion 4 clubs, Saint-Pierre-et-Miquelon, 3 clubs, Nouvelle Calédonie, 1 club. De fait, la pelote est présente en pointillés, dès qu'on quitte un périmètre de 100 à 200 km autour du Pays basque.

Le partenariat FFPB/USEP nationale a œuvré dans le Nord et sur l'Ile de La Réunion, comme à Villeurbanne (Région Lyonnaise). Des formations USEP en Bourgogne et à Nantes n'ont pas eu de grand retentissement jusqu'ici. L'activité pelote, pratiquée par les écoliers, est en accord avec les valeurs éthiques de l'USEP. Selon le formateur, qui évoque certaines règles, dont le fait qu'il y ait des juges et non un arbitre<sup>1437</sup> :

*Au-delà d'une simple pratique de « jeu de balle au mur », ce sont bien les valeurs culturelles support qui devraient permettre un épanouissement d'une activité propice aux échanges culturels et une ouverture au monde<sup>1438</sup>.*

Nous ne voyons pas d'autres régions implanter la pelote dans leurs villes. A Metz, il semble que l'élan soit mort, à Lisieux, on ne sait pas si le fronton est encore debout, au Mans et à Poitiers, ils sont abandonnés, à l'ouest de Toulouse, dans l'Hérault, les clubs n'ont pas perduré faute d'installation ou peut-être du fait de la concurrence du tambourin. Seule Carcassonne arbore son fronton espagnol à l'air libre. Les joueurs de pelote basque émigrés en Languedoc pourraient s'entendre avec les joueurs de tambourin pour partager leurs frontons d'entraînement et remettre la pelote sur pied mais il ne semble pas qu'une volonté de fonder un club émerge. A Nantes un projet de fronton place libre, vieux de quelques années tarde à sortir des cartons, de même à Tours. Et la pelote, bien implantée dans le grand sud ouest, n'a pas atteint le Centre, ni l'Est, très peu le Nord et pas l'Ouest. Trop chère ? Pas

---

<sup>1435</sup> Voir carte de France de 1921 et carte des clubs FFPB 2014.

<sup>1436</sup> Par Frantz Reichel. Cf. *Pilota* N° 33, juillet-août 1975.

<sup>1437</sup> Le juge attend que le joueur demande son avis. L'arbitre intervient de son propre chef pour indiquer une faute sanctionnée par un point pour l'adversaire.

<sup>1438</sup> Document de travail interne à la FFPB.

facilement adoptable ou transposable à d'autres cultures, pas vraiment universelle ? Trop exigeante ou trop difficile techniquement ? Certains prétendent qu'il manque seulement la ferveur de quelques joueurs-entraîneurs pour créer des clubs et enthousiasmer les jeunes.

En ce qui concerne la main nue, il faut reconnaître qu'en dehors de la Ligue du Pays basque (aujourd'hui Comité Territorial Pays basque) elle n'est plus pratiquée, sauf dans les Landes. Ce sont en effet les seuls Comités, départemental pour l'un, territorial pour l'autre, à organiser un championnat et le champion des Landes a du mal à passer la première phase éliminatoire du championnat de France. De même, seul le Comité Territorial Béarn pratique la *cesta punta* qui reste donc une spécialité quasi exclusive du Pays basque, ce qui peut se comprendre par la cherté des équipements. Pour les autres disciplines, les questions restent sans réponse.

Comme le disait dans *Pilota*, J. Etcheverry en parlant de la main nue au Pays basque, la pelote manque peut-être tout simplement d'animateurs dans les écoles<sup>1439</sup>. Elle manque sans doute aussi d'animateurs dynamiques, de bénévoles passionnés pour lancer un club. Car il faut voir ce qu'a fait la volonté d'une personne à Cagnac-les-Mines (Robert Evrard) ou d'un petit groupe à Villeurbanne<sup>1440</sup>. Dans cette commune de l'agglomération lyonnaise, l'histoire avait commencé avec un Basque. Il avait construit un fronton dans l'enceinte de son usine. Mais depuis, l'entreprise, rachetée, a détuit de fronton. Le Président J-P. Lastra, n'est pas basque, mais il défend son club avec force ; le Secrétaire Marc Papillon, n'est pas basque non plus mais il passe ses vacances au Pays basque et s'y régale de parties de pelote à main nue en trinquet. C'est peut-être un secret à méditer. La ligue du Nord a pu aussi compter sur des adeptes convaincus basques ou non, comme Jean-Marie Carrara et Dominique Peyrat, pour fonder des clubs, et elle a obtenu quelques installations non homologuées. Nous nous rappelons que la pelote s'est implantée à Paris grâce à la volonté de Charles Béguin, après sa découverte de la pelote pendant des vacances au Pays basque. La pelote peut donc séduire au point de participer à son développement en dehors de son pays d'origine.

Cependant, la multiplicité des sports en 2016, la publicité sur certains, due à la télévision, et la grande machine du CIO avec les sommes astronomiques engagées dans la communication notamment<sup>1441</sup>, laissent peu de place aux sports inscrits culturellement dans l'histoire d'une région. Les jeunes sont orientés vers les sports dont les champions font rêver, auxquels ils ont envie de s'identifier.

Pour lutter contre cet état de fait, on peut imaginer convaincre l'Education Nationale du bien fondé de la pratique de la pelote, sur tout le territoire français, par exemple, ce qui, de facto

---

<sup>1439</sup> Cf. *Pilota* N°8 d'avril 1971, p.6.

<sup>1440</sup> Ce sont deux exemples parmi bien d'autres. Là où la pelote s'est développée, elle le doit en général à une volonté bien armée.

<sup>1441</sup> Cf. Thèse de Garaboeuf (2005).

développerait la connaissance de la pratique. Mais cette action devrait être relayée par beaucoup de volontés de développer la pelote au sein même du monde de la pelote, au point d'accepter une action de long terme hors Pays basque. Mais, pour l'instant, tous les cadres techniques vivent dans les lieux d'implantation actuelle de la pelote et n'ont aucune vocation à s'en éloigner. Le centre de Pau, le Pôle de Toulouse, et celui de La Réunion disposent chacun d'un cadre et les cinq autres, dont le DTN, sont à Bayonne. De plus, un professeur est responsable de la Section pelote de Cassin et le ministère a accepté de détacher un de ses cadres pour assurer quelques heures au Centre de Bordeaux, privé d'encadrement depuis le départ à la retraite du cadre technique qui y était rattaché. La pelote souffre donc aussi d'une faiblesse administrative de développement hors de ses premières frontières.

Mais la pelote se développe à l'intérieur de celles-ci. Tantôt par l'édification de trinquets, tantôt par la construction de frontons murs à gauche, les clubs ont acquis, avec l'appui de la FFPB, des lieux d'entraînement pour les compétitions internationales. Ce dernier cadre est un élément majeur de l'évolution de la pelote, dès le mandat Abeberry, qui a vu l'instauration des premiers conseillers pédagogiques et sportifs (1974), cadres techniques fédéraux (années 1980), du premier Brevet d'Etat Pelote (1982) et d'un Directeur Technique National en 1983. La direction technique nationale et la FFPB ont en effet axé leurs efforts sur l'obtention du statut de sport de haut niveau (obtenu en 1993) dans le but de développer des filières sportives pour une expansion de la pelote tournée vers les titres des championnats du monde et en espérant aussi une future participation de la pelote aux Jeux Olympiques. Ceci est dans la droite ligne des créateurs de la FFPB, une forme de tradition, donc, héritée du début du XXe siècle. Il faut sortir de France et gagner le label olympique. Franchir les frontières est un phénomène qui remonte, quant à lui, aux origines de la pelote, dès le XVIIIe siècle, autant qu'on sache, avec ces fameuses rencontres France – Espagne ou Guipuzcoa – Navarre ou Labourd – Guipuzcoa... Puis c'est l'océan qui fut franchi à partir de 1884.

En conséquence de la volonté fédérale, un Pôle France a vu le jour à Toulouse, au sein du CREPS avec construction d'un fronton mur à gauche en 2001 et un autre sur l'île de La Réunion au sein du CREPS de Saint Denis, utilisant le fronton mur à gauche élevé en 1985, ainsi qu'un Pôle Espoir à Saint Denis en 2010, après l'ouverture d'un Centre national d'entraînement et de formation en 1990, tandis que deux centres d'entraînements sont en activité, le premier implanté à Pau en 2005, qui utilise le complexe sportif inauguré en 2006, le second à Bordeaux sur les installations universitaires de Pessac-Talence<sup>1442</sup>. Le Pôle France de Bayonne fonctionne avec le mur à gauche de Cassin inauguré

---

<sup>1442</sup> Il a d'abord fonctionné dans les années 2000 avec un jeune professeur d'EPS, puis un cadre technique, Beñat Casenave, y fut rattaché. Cette structure, financée par la Ligue d'Aquitaine, est fragile depuis le départ de B.Casenave en 2016. En effet ce dernier n'a pas été remplacé. Des solutions provisoires fonctionnent avec un professeur détaché par le Ministère pour quelques heures.

en 1991<sup>1443</sup>. Les dates montrent que cette évolution vers le sport de haut niveau est récente, de la dernière décennie du XXe siècle environ, il y a moins de 30 ans.

L'une des conséquences de cette organisation concerne la participation aux championnats et diverses coupes du monde. Les sélectionnés ne sont en effet plus uniquement issus du Pays basque. Les nouvelles compétitions ont pu séduire les Brivistes, les Toulousains, les Parisiens, les Bordelais, qui n'ont pas cet attachement à la main nue et aux spécialités d'osier (Grand et petit *chistera*) encore présents au Pays basque, bien que ces Ligues hors Pays basque aient à leurs débuts pratiqué les spécialités traditionnelles. Leurs joueurs semblent finalement préférer le "bout de bois"<sup>1444</sup> (diverses *paletas*) qui les satisfait parce qu'il serait moins exigeant, selon un dirigeant landais s'exprimant dans *Pilota*. De la même façon, les frontons murs à gauche, plus adaptés pour accueillir un grand nombre de joueurs, les ont séduits. Les ligues des Landes, du Béarn et de Midi Pyrénées ont largement opté pour ces installations, nous l'avons vu précédemment.

Depuis quelques temps, la pelote (au niveau USEP) utilise officiellement certains gymnases qui peuvent s'adapter à sa pratique et préparer à la place libre et, plus ou moins, aux spécialités de mur à gauche. Des préaux d'école peuvent aussi être aménagés. C'est le cas à Villeurbanne, toujours dans le cadre USEP. Un club est né à Vendin le Viel dans la Ligue du Nord, où il utilise un préau aménagé en mur à gauche en 2014 pour les entraînements. C'est ainsi qu'on a procédé au début du XXe siècle en Pays basque. Des préaux couverts ont servi de lieu d'entraînement après traçage des lignes sur les murs à Moncayolle ou à Viodos par exemple.

Par ailleurs, l'UNSS entend développer la pratique de la "petite pelote" dans des gymnases de type C, sous l'impulsion de quelques professeurs déterminés. Le jeu était dans les cartons depuis plusieurs années mais n'avait pas été réellement exploité avant 2015. Après des essais les années précédentes, un premier championnat, exclusivement pour cette pratique, a été mis sur pied en 2017.

Michel Poueyts, nouveau DTN depuis 2016, compte aussi favoriser ce type d'utilisation de gymnase, sans construction donc, pour pouvoir développer rapidement la pelote hors de son territoire actuel. Il opte quant à lui pour le syntagme "pelote de rue".

Ces projets mériteraient une étude ultérieure pour évaluer les possibilités d'expansion de la pelote tout en écrivant l'histoire de la pelote moderne, d'autant que l'appellation "Frontball", créée en 2004, a été déposée par Jean-Michel Idiart, pour un jeu de pelote à main nue, pas très différent des pratiques habituelles, avec l'ambition de s'étendre dans le monde, dans des lieux emblématiques ou dans des quartiers dits difficiles. Des championnats fortement sponsorisés et médiatisés ont eu lieu au

---

<sup>1443</sup> Une section sport étude pelote, à l'essai en 1985, a été créée officiellement en 1986 dans ce lycée Cassin (*Pilota* N°86 :16-17).

<sup>1444</sup> Terme consacré, notamment chez les journalistes, pour parler des *palas* et *paleta* ou *paletton*.

Mexique, en Palestine, à Marseille etc, mais aussi à Anglet. De jeunes joueurs licenciés à la FFPB, très forts, voire des champions ou championnes ont été sollicités et ont accepté l'invitation. La vieille garde, dans le même temps, ruait dans les brancards, pensant que cette nouveauté était un danger pour la pelote basque. Mais l'arrivée de l'actuel président de la FIPV, Xavier Cazaubon, en 2014, a eu pour conséquence, l'affiliation du "Frontball" à la FIPV en 2015. La FFPB peut donc aussi ouvrir un championnat dans cette spécialité. Le président Lilou Echeverria pensait que le "Frontball" pouvait être intéressant pour élargir le domaine d'action. Il faudra savoir si on parle "Frontball" ou "pelote de rue" mais les concepts ne sont pas très éloignés.

La pelote est bien encore en mutation et les joueurs avides de nouveauté, ou du moins prêt à se lancer dans de nouvelles aventures. Ainsi les Dames ont-elles immédiatement intégré la nouvelle spécialité qui leur était accordé, la *paleta* pelote de gomme en mur à gauche. Elles y ont même obtenu plusieurs fois le titre face aux Argentines, en principe reines de la *balin*.

La spécialité de Grand Chistera féminin vient d'obtenir l'organisation d'une première Coupe de France en 2017. Cet instrument était jusque là réservé aux Messieurs.

Il faudra donc d'ici quelques temps mesurer l'impact, sur le développement et ici l'extension géographique, de ces nouvelles spécialités, de ces nouvelles déterminations à utiliser des installations autres que les trois installations types, homologuées avec rigueur par la FFPB et imposées pour l'organisation des championnats. Le sport régi par des instances nationales et par le CIO, qui semblait s'imposer et vouloir remplacer la culture populaire sportive, avec une normalisation peut-être excessive, est-il bousculé par des initiatives ?

Il semble que se retrouve une dynamique des premiers temps, du temps de la paume, pourrait-on dire, où les jeux, puis les frontons et les trinquets en Pays basque, avaient des mesures différentes, et finalement une personnalité, où la culture populaire ne se souciait pas d'uniformiser les aires de jeu.

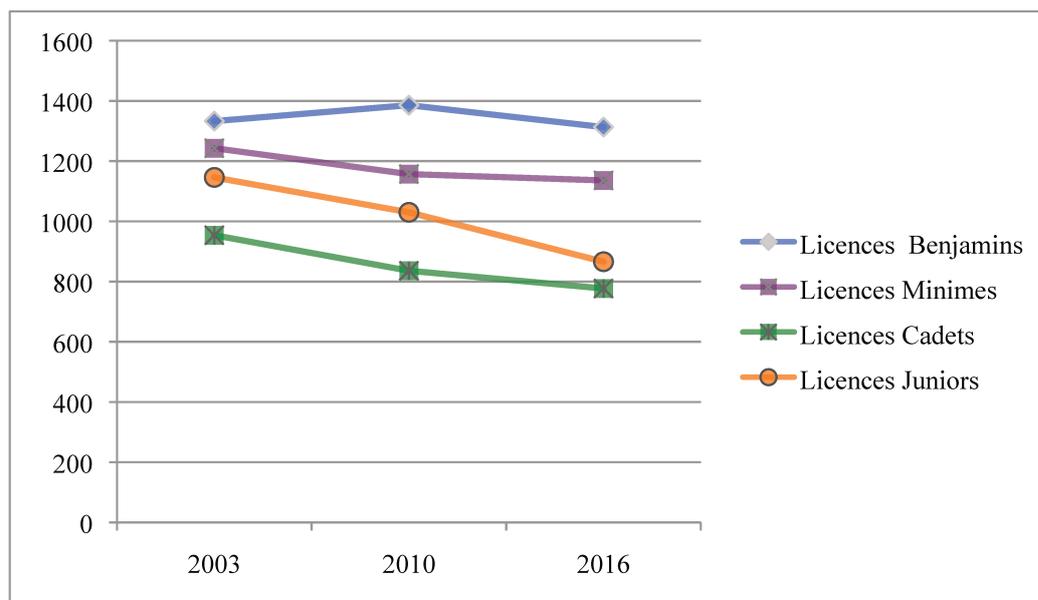
Mais, si l'on se souvient bien, les règles du jeu, car on ne peut parler de sport, au sens moderne du moins, variaient avec les endroits. Retrouver la variabilité du jeu est-il envisageable ? Ce serait un paradoxe supplémentaire de la pelote, sport de haut niveau et de tradition. La flexibilité permettrait-elle une réelle expansion ?

En comparant l'état des lieux de 1921 et celui de 2016, nous observons un développement énorme<sup>1445</sup>. Mais en comparant l'élan de construction des années 1970 et 1980 aux investissements

---

<sup>1445</sup> Nous avons réalisé un tableau des places libres, un tableau des trinquets, un tableau des frontons murs à gauche nommés par ville et classés par date de construction, où les installations du Pays basque sont en noir, celles des Landes en vert, celles de Côte d'Argent en bleu clair, celles du Béarn en bleu foncé, celles d'Ile de France en rouge, celles de Midi Pyrénées en marron et les autres en orange afin d'établir les statistiques.

entre 1989 et 2016, nous voyons un ralentissement. Si nous observons de plus l'évolution du nombre de licenciés jeunes, le ralentissement se confirme.



Graphique n°10. Evolution du nombre de licenciés par catégories d'âges entre 2003 et 2016.

Ces données ont amené des réflexions au sein de la FFPB et il faudra analyser dans quelle mesure les nouvelles modalités de pelote imaginées par les uns et les autres auront influé sur les statistiques dans quelques années.

Faut-il conclure que la multiplication des murs à gauche, d'une part et, d'autre part, les nouvelles modalités de pelote en gymnases aménagés ont développé la pratique des spécialités internationales et vont élargir le champ d'action en amenant une perte de la tradition ?

Ce n'est pas évident. Dans un premier temps, la construction de trinquets en Pays basque, de complexes en Béarn, Midi Pyrénées et dans les Landes, de trinquets en Ile de France et PACA, malgré le coût et la moindre capacité d'accueil des joueurs, montre une attirance pour les jeux traditionnels du Pays basque de France. Les frontons pour le Grand *chistera* à Arcachon, Royan, Paris, Cannes, Pau, Luchon, par exemple, le *Jai Alai* d'Hossegor, ceux de Dax et de Pau, montrent encore ce désir de s'approprier le jeu basque dans ses spécialités les plus spectaculaires et, de plus, très anciennes. Cannes reçoit régulièrement des finales de Championnat de France à Grand *chistera*. La main nue a été accueillie à plusieurs reprises à Brive avec enthousiasme.

En faisant, dans les années 2010, le tour des Assemblées Générales de ces ligues appelées extérieures par les Basques, nous avons constaté un paradoxe. A la fois, les présidents de clubs voudraient éliminer le mot basque adjoint à pelote, et ils ne conçoivent pas de finale de championnat

ou de quelconque événement “ pelotistique ” dans ces lieux, sans une fête basque avec des chants basques, des produits du Pays basque. Le fait ne date pas d’aujourd’hui. L’inauguration des frontons se faisait au début du XXe siècle à grand renfort de danseurs et de musiciens basques, voir les photos de l’inauguration du fronton de Royan. A Cagnac, en 1999, fin du siècle, même phénomène.

Dans le même esprit d’alliance entre fête, pelote et culture, un maniste landais, Christophe Dardy, qui a même gagné le titre de champion de France, a créé une société, “ Pelote Passion ” pour organiser des tournois dans les Landes, des parties avec les champions de diverses spécialités. Il a aussi créé un fronton mobile pour montrer la pelote partout. Après avoir convaincu des producteurs du Pays basque, il participe à des foires dans toute la France, mêlant produits locaux, restauration, ambiance de fête basque mais aussi initiations et démonstrations de pelote sur son fronton mobile. Quand les présidents de clubs hors Pays basque reçoivent des finales et veulent animer leur lieu, ils font parfois appel à ce professionnel et à son équipe. “ Pelote Passion ” a signé une convention avec la FFPB en 2013. La FFPB apporte sa caution à l’organisation qui participe depuis 2015 à l’opération “ Pass’Pelote ” avec sa Tournée des plages de l’Atlantique, voire de Méditerranée.

Quant aux joueurs de ces ligues extérieures au Pays basque, ils se déplacent, du moins les meilleurs, pour chercher dans la confrontation avec les Basques ou l’observation du jeu basque, des compétences et une technique qu’ils leur envient. Par ailleurs, le Président du Comité territorial Pays basque de pelote basque rappelait, dans son bilan de l’année 2016, que 57,09% des équipes finalistes participant au Championnat de France étaient issues de ce Comité territorial et 60,53% des joueurs participant aux championnats du monde aussi<sup>1446</sup>. Il y a donc une expertise en Pays basque.

De plus, les derniers succès de la Grande Semaine de Pelote Basque, après 20 ans de chute progressive et de fréquentation en dents de scie, montrent que la tradition est encore bien vivante, c’est à dire en mouvement, dans l’adaptation à la modernité, et toujours en brèche avec les discours passéistes, du type Iztueta, repris par tant d’auteurs, sur un passé qui se perd, une pelote qui n’est plus comme avant.

Mais quels sont les arguments pour retirer l’adjectif “ basque ” adossé à “ pelote ” ? Pour ceux qui ne sont pas basques, il s’agit d’enlever un attribut régional qui ne correspond pas ou plus à l’aire de pratique de ce sport et de permettre à tout un chacun de s’approprier un jeu qui, sinon, semble réservé aux Basques. Pour d’autres, il s’agit de sortir d’une image folklorique car elle nuit au développement de la pelote en tant que sport et sport de haut niveau. C’est l’image de la pelote qui perd du sérieux au niveau national français. Mais alors comment concilier sérieux et fête dite basque, systématiquement associée aux événements de pelote ?

---

<sup>1446</sup> Ils étaient respectivement 56,2% et 70,37 en 2014.

Il faut ajouter que d'autres combattent pour garder cette dénomination, sans quoi elle aurait été changée. Ceux-là revendiquent un patrimoine, une identité basque, légitimes, au regard de l'histoire, même si la pelote basque doit beaucoup à tant d'autres jeux, aux structures de l'imaginaire. Quant à l'intégration, dans la FIPV, de disciplines venues d'ailleurs comme la *paleta* argentine et le *frontenis* mexicain, elle pose aussi des problèmes identitaires, qui dépassent le cadre de notre étude.

Nous avons vu que la tradition du XIXe siècle mêlait danse, musique, pelote et même religion. C'était un cadre de fête bien différent de celui qu'on peut observer aujourd'hui hors Pays basque, avec Pelote Passion ou pour les Championnats du monde à Pau par exemple. En effet, il s'agit de fête moderne, d'inspiration espagnole. Le terme associé à la restauration est d'ailleurs *bodega*. Il y a un amalgame entre fêtes de Bayonne, des chants caractéristiques de ces fêtes, lesquelles sont par ailleurs très inspirées de celles de Pampelune, et pelote. Cependant les chanteurs sont du Pays basque de France et les chants du même endroit, issus d'un répertoire traditionnel, et non en résonance avec les très nombreux groupes de jeunes musiciens basques, versés dans le hard rock, le rock progressif, le métal, le reggae, un style basque émergeant peu à peu après ces expériences, ou le folk. De sorte que l'événement " fête basque " dont la pelote fait partie est une forme de création alliant des éléments assez hétérogènes. Il devient une référence pour les joueurs et spectateurs de ces ligues. C'est une réalité du XXIe siècle, en passe de devenir une tradition.

En Pays basque, où les inaugurations se faisaient encore à la fin du XXe siècle avec la bénédiction du prêtre,<sup>1447</sup> la pelote offre deux visages, le traditionnel et le sportif. Quand la pelote est considérée comme un sport, elle ne donne pas lieu à de telles fêtes. Il faut même reconnaître que certaines villes (Sainte-Marie-de-Gosse ou Baigorry) ont refusé d'accueillir une finale de championnat de France, parce que c'était la fête de leur village. Mais les fêtes de villages ont par ailleurs renoué avec l'organisation d'une partie de pelote, qui n'attire d'ailleurs pas toujours grand monde. Un cas particulier mérite mention. Un *aficionado* de pelote, et maître en affaires de restauration, Jean-Marie Mailharro, a pris la gestion du Trinquet Moderne quand la FFPB l'a abandonnée, sous la présidence de Jean-François Pascassio Comte. Il a créé les Masters de pelote basque au sein des fêtes de Bayonne. Il s'agit, dans la forme première, d'un tournoi des professionnels de main nue, avec une finale le dimanche matin, suivie d'un repas sous chapiteaux<sup>1448</sup>. Le succès de l'événement n'a fait que grossir. Le dimanche matin des fêtes, le trinquet déborde d'une foule habillée de blanc, ceinturée de rouge. Jean-Marie Mailharro a voulu introduire la prière de l'Angélus dans cet événement, en correspondance avec l'Angélus chanté pendant les parties de " rebot. " Doit-on le prendre comme un artifice, une

---

<sup>1447</sup> Cf. Inauguration du *Jai Alai* de Mauléon en 1975 in *Pilota* N°32, mai-juin 1975.

<sup>1448</sup> Depuis deux ans, les féminines ont été ajoutées au programme.

folklorisation de la pelote ? S'agit-il de vendre du traditionnel ? Quoi qu'il en soit, Jean-Marie Mailharo, Adjoint au Maire de Saint-Jean-Pied-de-Port, est assez reconnu dans le milieu pour que le Trinquet Moderne de Bayonne ait pris son nom en 2017, officiellement, avec présence de la ville de Bayonne, lors des premiers Masters organisés après son décès.

En bref, tous ces exemples montrent à quel point la pelote est vivante, complexe, protéiforme, inscrite dans la modernité, avec des formes de rites, les uns anciens, les autres récemment introduits, en résonance avec diverses traditions, mais qu'elle a des difficultés à s'implanter dans de nouvelles régions de France. Elle est vivante par tous les projets de nouvelles modalités, par la construction de nouveaux équipements, complexe et protéiforme par la multiplicité des spécialités et des installations, des formes anciennes maintenues, des rites et des traditions puisés dans la culture basque ou créés depuis peu, juxtaposées à des ambitions sportives et professionnelles solidement installées.

Pour conclure cette section à propos de l'implantation géographique de la pelote et de l'installation de la tradition, nous retiendrons que les municipalités ont très tôt contribué à la pratique du jeu par la construction de lieux appropriés, frontons places libres, frontons murs à gauche découverts ou couverts, puis trinquets. Ces derniers furent en effet d'abord édifiés par des particuliers comme au temps de la paume, pour en tirer des revenus. Les constructions se sont adaptées à l'évolution du jeu et des règles internationales.

Le Pays basque est le lieu d'implantation massive de ces frontons divers et de ces trinquets. Plus de 50% des trinquets homologués sont en Pays basque et beaucoup d'autres ne sont pas homologués<sup>1449</sup>.

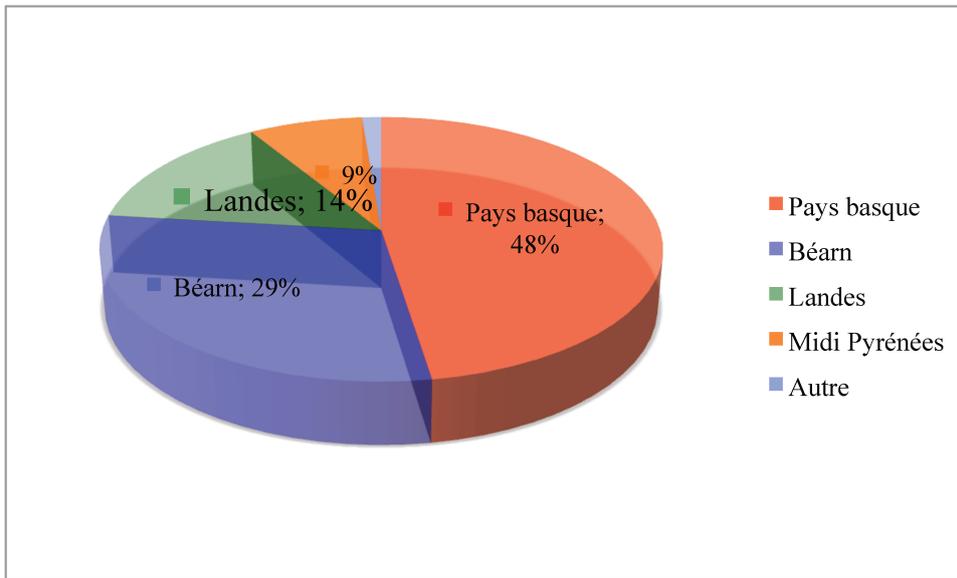
Le Pays basque comprend 47,5% des murs à gauche, le Béarn disposant de 29,4% d'entre eux, les Landes 14,4%, Midi Pyrénées 7,5% et les autres territoires, 2%. Il constitue, par ailleurs, 35,43% du total des licenciés<sup>1450</sup>. Le Béarn et les Landes (33,96% des licenciés à eux deux), Paris, la Gironde et quelques villes de France se sont équipées de frontons d'abord, puis d'installations couvertes ou de murs à gauche à l'air libre. En France métropolitaine, 21 départements en dehors des Pyrénées Atlantiques, des Landes et de la Gironde connaissent la pelote mais souvent dans une seule ville, rarement dans plus de 5. Aussi l'expansion géographique est-elle mesurée, d'autant que certaines grandes régions de l'Ouest, du Centre et de l'Est n'ont pas encore découvert ce sport.

Concernant les murs à gauche, voici leur répartition sur le territoire, selon notre étude.

---

<sup>1449</sup> Source : dernière mise à jour fédérale (2000) de la liste des trinquets homologués.

<sup>1450</sup> Cf. Document A.G FFPB, exercice 2016.



Graphique n°11. Répartition des frontons murs à gauche selon les Ligues de 2015.<sup>1451</sup>

La fondation de chaque club semble relever de circonstances particulières, reposer sur quelques personnalités à même de faire aboutir un projet de construction par la suite. La FFPB joue également un rôle en incitant les collectivités territoriales à investir et en présentant les dossiers au CNDS<sup>1452</sup>.

Les jeux les plus anciens, associés naturellement à la tradition et à certaines villes, perdurent en Pays basque. Les spectacles de pelote et culture organisés par les clubs ou les offices de tourisme représentent une manne utilisée en bonne partie pour l'achat des pelotes et instruments coûteux nécessités par la pratique des spécialités anciennes. Ce sont les jeux les plus modernes ou ceux qui demandent le moins d'équipement, qui sont les plus pratiqués en dehors du Pays basque mais l'attachement à la culture basque se marque par le besoin d'organiser des fêtes basques autour de la pelote. Ces réjouissances sont marquées par une influence espagnole, laquelle s'est toujours fait sentir dans le vocabulaire de la pelote et investit aujourd'hui la pelote internationale. Un besoin de racines et de tradition accompagne l'évolution de ce sport à part entière, devenu sport de haut niveau alors que les autres jeux traditionnels n'ont pas obtenu ce statut.

Poursuivons l'étude diachronique de l'implantation géographique du jeu en Pays basque, par l'institution d'une tradition, qui a donné un élan en forme de circuit, au XIXe siècle.

<sup>1451</sup> Nous rappelons qu'en 2016, la FFPB a réformé son organisation pour respecter la loi de Nouvelle Organisation du Territoire de la République Française, aussi les anciennes Ligues n'existent plus et ont été remplacées par des Ligues Régionales. Peu de changement par rapport au graphique. Pays basque correspond à Comité territorial Pays basque, Béarn Comité territorial Béarn, Landes à Comité Départemental Landes et Midi Pyrénées est devenu Ligue d'Occitanie en perdant quelques départements, devenus Comités Départementaux, intégrés à la Ligue Régionale Nouvelle Aquitaine.

<sup>1452</sup> Centre National pour le Développement du Sport.

## II.3.2. Un mécène et un concept

Antoine Thompson d'Abbadie d'Arrast, né en 1810, explorateur, géographe, scientifique, membre de l'Institut, fit construire selon son goût, sur les falaises qui dominent Hendaye, un château original. Il en demanda les plans à Viollet le Duc, et cette demeure<sup>1453</sup> témoigne encore en 2016 des activités scientifiques et culturelles d'un homme hors du commun. De mère irlandaise et de père basque, cet homme qui a beaucoup voyagé, a voulu reprendre contact avec ses racines basques, s'approprier une langue qu'il a contribué à élever à son juste rang et faire des traditions basques une célébration annuelle, tout en stimulant la création littéraire en langue vernaculaire. Dans le cadre des premières Fêtes basques, d'ailleurs nommées Fêtes religieuses dans les premières années, fêtes initiées en 1851 à Urrugne, par cet homme d'action, trois jours concentraient la religion, la langue qui, par le chant et la poésie est une expression de l'essence humaine, mais aussi le jeu de paume basque. Scientifique reconnu, Antoine d'Abbadie fit connaître et apprécier la pelote hors du Pays basque. Nous avons trouvé dans ses correspondants épistolaires Louis Petit de Meurville. D'Abbadie n'est donc peut-être pas étranger à l'article que ce dernier écrivit dans la *Gazette de France* sur les mœurs basques et les fêtes de Saint-Jean-de-Luz, en août 1892.

Nous étudierons tout d'abord l'espace pris par les Fêtes basques au cours des années, depuis 1851 jusqu'à la mort du bienfaiteur, puis nous découvrirons le cérémonial de ces Fêtes et son évolution au cours du temps. Enfin, nous essaierons de comprendre les objectifs du mécène et les empreintes laissées par ces 46 années, au minimum, de fêtes basques, presque un demi-siècle de travail au service de la culture basque.

### II.3.2.1. Les fêtes basques d'Antoine d'Abbadie et leurs lieux

A voir son château, on n'imagine pas l'origine basque de cet Euskaldun\* convaincu. Contrairement à Edmond Rostand, qui a voulu prendre des caractéristiques de l'architecture basque pour bâtir sa propriété d'Arnaga à Cambo, d'Abbadie fait œuvre plus proche du médiéval que des mœurs basques et montre un tempérament exceptionnel. Mais c'est bien de culture basque que s'occupe le châtelain. Par ailleurs, dans son journal intime il explique le moment où l'idée de s'installer dans ce lieu lui est venue<sup>1454</sup>.

---

<sup>1453</sup> Propriété de l'Académie des Sciences.

<sup>1454</sup> Cf. Aurelie Arcocha Scarcia ().



Fig. 45. Photo du château d'Abbadia à Hendaye

Pour donner de la force à une langue, il faut l'inscrire dans une œuvre littéraire, il faut des écrits, des savants et des poètes. La leçon de la Pléiade a été bien comprise par Antoine d'Abbadie. Aussi veut-il favoriser la création en langue basque. Il a donc idée d'organiser des Fêtes basques qui seront l'occasion de décerner des prix, littéraire certes mais, en ce qui nous concerne, destinés aussi aux joueurs de paume. Comment, dès lors, mettre en scène l'événement ? Dans une lettre publiée par *Le Courrier de Bayonne* le 20 avril 1856, il exprime clairement son point de vue. Il y évoque le lien entre le sacré et la fête. Il pense que la religion est seule capable d'engendrer la perpétuation d'une fête, même s'agissant de danses et de chants. C'est pourquoi il s'appuie sur la dimension religieuse à laquelle la première journée de ses Fêtes est consacrée. Quant à nous, l'étude de ces fêtes apparaît comme une nécessité, tant la pelote, au début du moins, y occupe une place prépondérante. Comme nous avons eu l'occasion de le remarquer, les primes données aux joueurs par Antoine d'Abbadie sont un bouleversement des pratiques. Jusque là les paris étaient la seule façon d'obtenir des gains, les joueurs pouvaient parier eux-mêmes, ou être les uns comme les autres incités à gagner, par les promesses des parieurs. D'Abbadie, lui, ne parie pas. Il se place un peu comme le Seigneur ou le bourgmestre qui offrait au gagnant un estouff d'argent<sup>1455</sup>. Avec une différence, la récompense, comme les médailles offertes aujourd'hui aux champions, ne se marchandait pas, tandis que d'Abbadie offre de l'argent éventuellement accompagné d'une ceinture de soie, d'un gant... De plus, il lie religion et pelote et le rituel de l'Angélus au "rebot" nous est rapporté pour la première fois en 1853 pour les Fêtes basques données encore à Urrugne. Nous ne pouvons pas savoir si ce rituel était respecté auparavant ou s'il a été institué avec ces fêtes. Le lien entre pelote et religion doit peut-être plus à d'Abbadie qu'on ne le croit, excepté la pratique des prêtres, qui a toujours été signalée, depuis les

---

<sup>1455</sup> Cf. L'anecdote du maire de Soligny (Mehl, 1990).

premiers témoignages sur le jeu. Il vient peut-être de l'extérieur<sup>1456</sup> et non de l'intérieur, comme on l'a souvent affirmé. Comme le " jeu national " est une expression que nous trouvons la première fois chez un écrivain extérieur.

Nous avons établi la liste des lieux où se sont successivement déroulées les fêtes basques. D'abord établies à Urrugne avec des prix pour les joueurs de pelote et l'auteur d'une chanson en langue basque sur un thème donné au début de l'été, elles se sont déroulées deux fois à Baigorri en 1857, pour l'inauguration de la place, et en 1861. A partir de 1864, Sare prend la place d'Urrugne jusqu'en 1876, avec deux exceptions en 1869 où les fêtes se déroulent à Saint-Jean-de-Luz et en 1877, où Saint-Palais accueille les Fêtes, qui reviennent à Sare l'année suivante. Enfin, à partir de 1879, ces fêtes eurent lieu tantôt d'un côté, tantôt de l'autre de la frontière. Elissondo, en Navarre, en 1879, fait le premier pas. Suivent Mauléon en 1880, Irun en 1881, Sare en 1882, Marquina en 1883, Saint-Palais en 1884, Sare en 1885, Urnieta en 1886, Ascain en 1887, Cambo en 1888, Mauléon en 1889 et 1890, Iurreta en 1891, Saint-Jean-de-Luz en 1892, Azpeitia en 1893, Saint-Jean-Pied-de-Port en 1894, Vera en 1895, Mauléon en 1896<sup>1457</sup>. En 1897 la mort de d'Abbadie semble devoir interrompre le cérémonial mais il n'en est rien. Jusqu'à ce que la FFPB trouve un accord avec l'organisation faisant suite au mécène, les Fêtes basques se poursuivent. En 1899, St Esteban marque cette nouvelle tradition, en portant sur l'affiche la mémoire de d'Abbadie. En 1900, c'est Ascain qui se réfère au mécène. Toutefois, l'affiche des festivités est en français, ce qui n'aurait pas été accepté par d'Abbadie, voir plus loin un courrier l'explicitant.

Ces faits appellent quelques questions. Pourquoi les Fêtes commencent-elles à Urrugne, pourquoi s'en détachent-elles ensuite ? Pourquoi Sare prend-elle la vedette pour la laisser ensuite ? Et enfin pourquoi cette alternance entre Pays basques de France et d'Espagne et pourquoi si tard ? Nous essaierons d'apporter des réponses un peu plus loin.

Ces faits appellent aussi des observations. Ni Bayonne, ni Biarritz, villes importantes économiquement, ni Ustaritz, ancienne capitale du Labourd, ni Hendaye, proche du château d'Abbadia ne figurent ici. Cependant, chacune de ces villes organise des parties de paume importantes et Biarritz est le siège d'une grande fête avec son dimanche des Basques relaté par la presse. Au total, sept villes, trois du Guipuzcoa, deux de Navarre et deux de Biscaye ont organisé ces fêtes sous le patronage d'Antoine d'Abbadie et de son vivant. L'Alaba<sup>1458</sup> ne semble pas concerné par la pelote. Nous n'avons

---

<sup>1456</sup> Bien que le père de d'Abbadie soit basque, sa culture n'est pas celle du milieu populaire basque.

<sup>1457</sup> Nota bene : il nous manque quelques lieux. Nous n'avons pas trouvé d'information pour les années que nous ne citons pas. Notre étude n'est donc pas tout à fait complète.

<sup>1458</sup> Nom de la quatrième province du Pays basque d'Espagne.

pas d'exemple de partie ni de joueurs pour cette province qui semble être une exception à ce titre, pour cette période du XIXe siècle.

Les villes françaises où se déroulent le rituel sont celles que nous avons signalées dans notre premier chapitre, soit pour leurs joueurs, soit pour leurs places, les parties n'y étant pas le fait d'organisateur privés sur un jeu privé. Il s'agit d'Urrugne, de Sare, de Saint-Jean-de-Luz, de Cambo, en Labourd, de Baigorry, de Saint-Palais et de Saint-Jean-Pied-de-Port en Basse Navarre, enfin de Mauléon en Soule. Les Fêtes Basques s'inscrivent donc dans une logique de continuité, excepté avec l'absence de Hasparren. Nous comprenons que l'absence de jeu de paume public dans cette ville soit rédhitoire, mais, à partir de 1884, Hasparren possède aussi son jeu. Il se peut que le Maire ne soit pas favorable à cette organisation, peut-être à cause du coût, il se peut aussi que le Maire ne soit pas en phase avec le donateur. Mais il est vrai que Hasparren n'a pas besoin des primes du mécène pour obtenir de belles parties de pelote sur son fronton et que ses fêtes sont quasi toujours annoncées par la presse. Pour Hendaye, l'appartenance politique du Maire est peut-être l'explication à l'absence de Fêtes Basques dans cette commune.

Essayons de répondre aux questions précédemment posées. Qu'Urrugne reçoive des fonds pour bâtir son jeu et pour l'organisation des premières Fêtes Basques est logique, vu l'implantation d'Antoine d'Abbadie en terre basque, sur la commune d'Urrugne. Que les Fêtes y demeurent est une forme de facilité ou d'habitude, mais pas une volonté du mécène. Au vu des courriers échangés, d'Abbadie s'entend bien avec le maire de Sare, M. Goyetche mais cela explique-t-il le déplacement vers Sare, qui, en outre possède une pépinière d'excellents joueurs et le désir de former les jeunes, comme nous l'avons déjà exposé à travers les articles du *Courrier* ? Lisons une lettre très éclairante à ce sujet écrite à M. l'abbé Berho, curé d'Iholdy le 4 sept 1876 :

*Mon Révérend Père*

*Votre lettre du 10 août m'est arrivée trop tard, j'étais déjà engagé pour la fête de Sare. Pourrez-vous venir ou y envoyer un paroissien intelligent pour voir comment les choses se passent ? Puis, si Dieu nous conserve ... pour l'année 1877 je donnerai tous ces prix à Iholdy, à la condition que vous me rappellerez ma promesse par une lettre vers la fin de juin. En fondant mes prix il y a 24 ans j'ai toujours eu dessein de les donner en diverses paroisses basques, selon qu'on m'en ferait la demande Jusqu'ici Sare est la seule qui s'en soit soucié ; aujourd'hui Iholdy donne un bon exemple<sup>1459</sup>.*

Nous voyons qu'effectivement Sare a demandé à Antoine d'Abbadie d'organiser ces Fêtes avec son concours. C'est la raison du changement, aussitôt accepté car il était attendu. Antoine d'Abbadie ne percevait pas ses Fêtes comme urrugnards, mais basques. Toutefois, il a respecté les temps

---

<sup>1459</sup> Cf. NAF 21746(1) Microfilm 1956, folio 13.

d'observation, d'interrogation peut-être, des villes. Et l'avenir lui a donné raison. On est venu à lui, et ainsi c'est un élan du peuple et non une tradition imposée par un mécène qui s'est perpétuée, comme il le souhaitait, sa vie durant et un peu plus. En effet, nous apprenons dans sa correspondance que le généreux d'Abbadie, quant à lui, espérait que ses Fêtes Basques se déroulent un peu partout, changent de lieu chaque année, ce qui finira par arriver. Plusieurs lettres montrent le fond de sa pensée. Ainsi, celle du 28 juin 1877, " Monseigneur, / Enfin, après 25 années de prix basques, on paraît comprendre mon désir de changer de lieu. Je viens de recevoir une offre de Saint-Palais et il est probable que j'y donnerai les prix. J'aurai soin de demander un exemplaire de l'affiche pour V.A.<sup>1460</sup> ". De même dans son courrier écrit à Paris, le 29 juin 1877, il informe que Saint-Palais prend les fêtes alors qu'il allait écrire à Iholdy et rappelle qu'il a toujours eu l'" idée de changer de village chaque année à une condition : qu'on annoncera les prix par une affiche en basque<sup>1461</sup> ". Cette exigence que nous avons déjà exposée correspond au besoin d'écrire une langue pour qu'elle gagne en importance, en officialité. Nous voyons aussi dans la réponse au curé d'Iholdy qu'Antoine d'Abbadie n'est pas gêné de voir les fêtes se passer dans une ville de moindre importance. Et même c'est le contraire, puisqu'il écrit l'année suivante qu'il aurait " préféré Iholdy, paroisse plus rurale ", mais qu'il accepte de donner les prix à Saint-Palais et il ajoute " L'an prochain à Iholdy si votre place est prête alors ? <sup>1462</sup> " Il précise qu'il faut annoncer les fêtes 45 jours d'avance dans le *Courrier* et le *Mémorial*. Nous trouvons pourquoi les fêtes n'eurent pas lieu à Iholdy mais à Saint-Palais cette année-là dans une lettre du 25 juin 1877, à en-tête de la mairie de Saint-Palais, affirmant que la fête ne saurait avoir lieu à Iholdy, le curé ayant écrit que sa commune n'était pas en mesure de donner tant d'éclat à leur fête <sup>1463</sup>...

La continuité observée entre les premières villes du jeu de paume et les villes des fêtes basques prend tout son sens. Il n'est pas étonnant pour le maire et le curé de s'adresser au mécène puisqu'ils sont sur la même longueur d'onde, à savoir désireux d'organiser de belles parties de paume, évidemment dans le respect de la religion, inévitable à cette époque. D'ailleurs des courriers sont échangés par d'Abbadie avec le curé, autant qu'avec le maire.

Les affiches sont également éloquentes à ce sujet. Le titre, en lettres capitales d'imprimerie et de taille huit fois plus grande que le corps du texte, est ELIÇA BESTA 'fête religieuse'. Mais, au début du moins, il n'est question tout au long de l'affiche que de paume, de " rebot ", de *blaid*, de primes aux joueurs, de noms de joueurs et, pour finir, c'est le maire qui signe. Le ton est donné. La religion en tête, la paume juste après, le maire pour signer. L'affiche est entièrement en langue basque,

---

<sup>1460</sup> Cf. NAF 21746(1) Microfilm 1956, f° 37.

<sup>1461</sup> Ibidem f° 141, pour un courrier du 29 juin 1877.

<sup>1462</sup> Ibidem, f° 145.

<sup>1463</sup> Ibidem, f° 367.

condition indiscutable du mécène selon un courrier déjà cité. Cf. ci-après une affiche des Fêtes basques à Urrugne en 1857, pour se convaincre de l'importance des parties de pelote. Notons que le mot *Besta* n'est pas commun à toutes les provinces<sup>1464</sup>. Les affiches sont différentes d'un lieu à l'autre et respectent l'idiome de la ville.

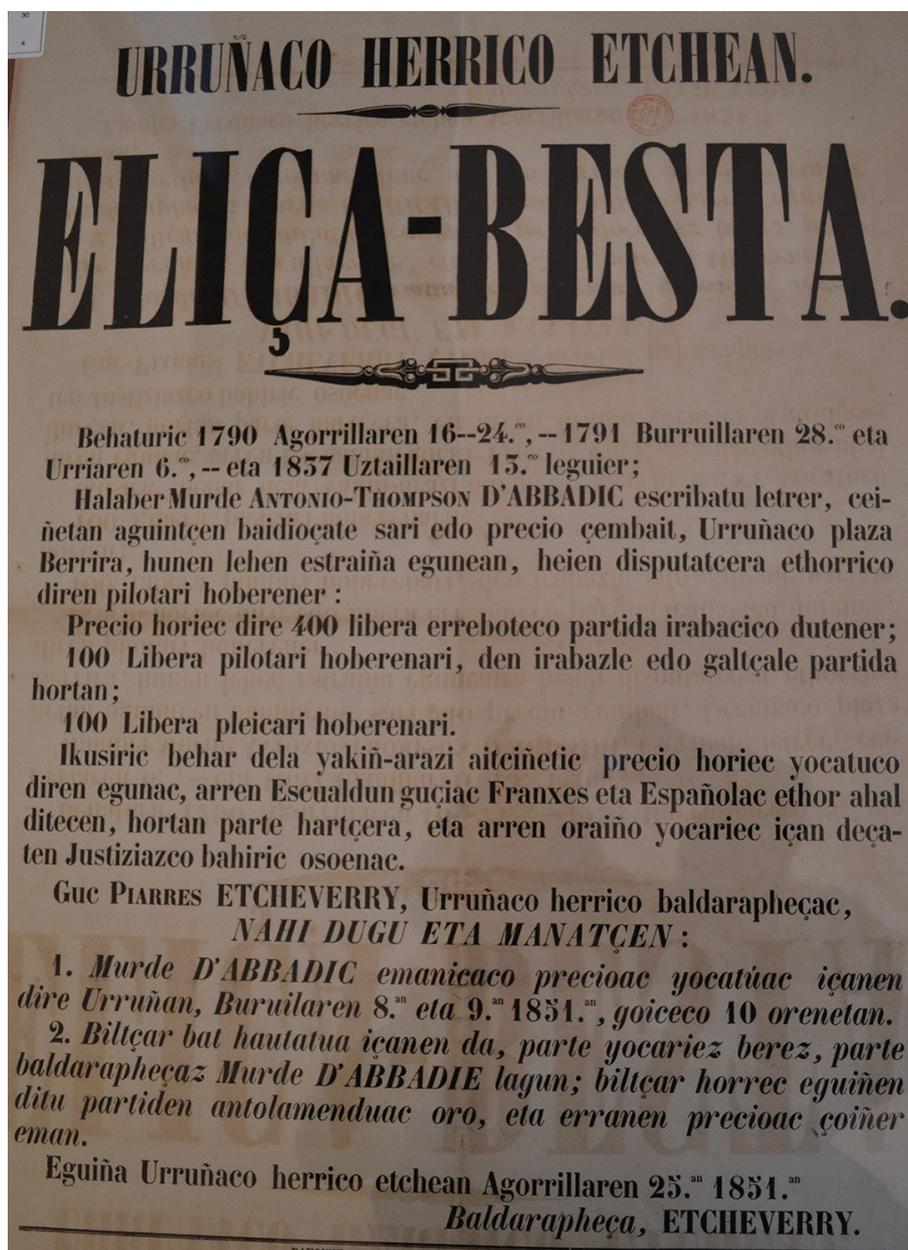


Fig. 46. Affiche des Fêtes basques d'Urrugne de 1851 (BNF) © E.Mourguy.

Il reste à régler les dates, et bientôt la nature et le nombre des divers concours pour lesquels d'Abbadie propose des prix. Il faut s'entendre bien avant, pour diverses raisons. D'abord, parce que le mécène aime mieux être présent, en témoignent ses propos : " Je ferai mon possible pour être à

<sup>1464</sup> Cf. annexe 12, fichier 12.17., la carte " fête patronale " de l'Atlas linguistique édité par l'Académie de la Langue Basque, Videgain ()).

Azpeitia le 2 au soir et s'il n'est pas trop tard je remettrai les 1100 francs à M. le Maire devant vous ”. Les délais sont importants aussi pour que les auteurs aient le temps de composer leur chanson sur le thème donné et que le plus grand nombre concoure. Puis viendront les détails des divers concours primés. Là aussi Antoine d'Abbadie aura quelques exigences<sup>1465</sup>, mais dans l'ensemble, il laisse beaucoup d'initiatives aux organisateurs, tant pour le choix de l'affiche que pour les concours.

Nous avons trouvé des affiches de toute dimension, de couleurs variées, utilisant des typographies différentes, des organisations de contenu personnelles. D'Abbadie reçoit des propositions, il en fait aussi : “ Pour le dernier concours je propose une partie de blay à main nue entre 2 ou 4 plekari mais M. le Maire décidera<sup>1466</sup> ”. On se souvient aussi que les conditions de jeu étaient scrupuleusement mentionnées dans le courrier d'Antoine d'Abbadie, lors des premières fêtes, notamment quand il y eut des désaccords entre joueurs à propos des instruments, des pelotes et de la façon de reprendre la pelote après le but. Tout cela fut réglé dans les premières années. La paume importait à d'Abbadie, puisqu'il se trouve dans sa correspondance, une lettre donnant les conditions en langue basque, auxquelles Gascoina accepte de jouer en 1853 à Urrugne et, plus tard, la relation d'une partie de fêtes un jour où il n'avait pu être présent<sup>1467</sup>.

En bref, pour Antoine d'Abbadie, la religion est un appui indispensable pour pérenniser un événement. Ses fêtes s'appuient donc sur la fête patronale des villes et il s'entend avec le prêtre et le maire pour l'organisation où la pelote, dans sa version traditionnelle (le “ rebot ”), vient juste après la religion. Le lendemain est réservé à la nouvelle façon de jouer (le *blaid*). En remplaçant les mises des joueurs par des primes, d'Abbadie rompt avec les usages des défis et des enjeux. Il distingue aussi le meilleur joueur qu'il soit perdant ou gagnant. Dans ces deux domaines, c'est un précurseur dont l'exemple sera largement suivi.

Débutée à Urrugne, poursuivie à Sare, l'heureuse initiative chaque année renouvelée durant plus d'un demi siècle, s'est étendue d'abord en Pays basque de France mais elle a fini par toucher six provinces basques et au moins quinze villes du Pays basque et encore, le mécène aurait-il voulu inclure des communes rurales, mais il a toujours attendu que les villages ou villes indiquent leur désir de recevoir les fêtes. Il faut saluer l'esprit d'entreprise de cet homme généreux qui a offert l'occasion aux communautés de créer des événements à leur mesure et à leur image. Nous allons maintenant observer cette créativité en action.

---

<sup>1465</sup> Cf. NAF 21746(1) Microfilm 1956, f° 75 : “ Je stipule expressément que pendant mon séjour à Azpeitia on ne tourmentera aucun animal et qu'il n'y aura aucune course de chevaux, d'ânes, encore moins d'oies (Anzarrak) ”.

<sup>1466</sup> Cf. NAF 21746(1) Microfilm 1956, f° 75.

<sup>1467</sup> Ibidem, f° 167-168.

## II.3.2.2. Le cérémonial et son évolution

C'est à partir du courrier d'Antoine d'Abbadie, des articles de presse et des affiches consultées<sup>1468</sup> avec l'aimable concours des Présidents de salle et conservateurs de la BNF, que nous pouvons connaître ce cérémonial et son évolution.

D'abord réservée à la religion, le premier jour, la fête se poursuivait le lendemain sur le Jeu de paume, en premier lieu avec la remise du prix au gagnant du concours de poésie ou chanson basque sur un thème donné, puis avec la partie de paume au "rebot". Les prix venaient récompenser, d'une part les gagnants de la partie (400 francs) et, d'autre part, le meilleur joueur (100 francs) qu'il soit gagnant ou perdant.

Deux nouveautés donc, deux idées fortes, donner des primes et récompenser le plus fort joueur. Le mardi, la fête continuait avec une partie au *blaid* à main nue sur la place du jeu de paume. La prime donnée à l'équipe gagnante a pu varier, soit 100 francs (donc 50 francs pour chacun, soit moitié moins qu'au "rebot"), soit une once d'or, accompagnée d'une ceinture de soie, quelques années après. Des parties pouvaient se jouer au trinquet l'après-midi de ces deux jours à Urrugne ou à Saint-Jean-de-Luz.

Peu à peu d'autres concours se sont ajoutés, sans doute à la demande des villes, et Antoine d'Abbadie lui-même a eu des idées à proposer. Ainsi, à partir de 1854<sup>1469</sup>, il y aura aussi un concours de poésie en basque. A Urrugne, en 1856, les improvisateurs basques<sup>1470</sup> concourent pour un prix et les éleveurs de vaches laitières et de génisses aussi. La chanson basque primée est chantée le lundi sur le jeu de paume, aussitôt suivie de la partie de "rebot". Le mardi a lieu la partie de *blaid* puis les improvisations des *koblarien*<sup>1471</sup>, et le prix de vaches laitières à poil rouge élevées à Urrugne, Sare, Ascain ou Vera. En 1860, ce dernier concours aura lieu le mercredi, la fête se prolongeant par une quatrième journée de réjouissances. En 1874, il est question de sauts basques. En 1876, d'Abbadie écrit que, à Sare cette année, "la course de vitesse à pied sera une nouveauté"<sup>1472</sup>. A Irun, en 1881, a lieu une course de femmes portant des cruches, aussi primée par d'Abbadie. Le mécène écrit donc pour 1882, au maire de Sare, "Irun l'an dernier a eu une course à pied", et il propose soit de faire de même "soit une histoire en basque pour un prix de 100 francs"<sup>1473</sup>. Si le mécène a une préférence pour la

---

<sup>1468</sup> Et photographiées pour certaines. Elles se trouvent également sur Gallica (catalogue des collections numérisées de la BNF).

<sup>1469</sup> Cf. en annexe 9, fichier 1853-09-08, l'article du *Courrier de Bayonne* indiquant comment l'idée de ce prix s'est fait jour lors de la fête basque à Urrugne en septembre 1853.

<sup>1470</sup> Chanteurs de vers qu'ils improvisent sur un thème donné, avec humour ou sentimentalité, sous forme de joutes oratoires entre eux.

<sup>1471</sup> Faiseurs de vers ou de couplets, aussi nommé *laster coplariena*, *bersolari* et d'autres noms encore, selon les lieux.

<sup>1472</sup> Cf. NAF 21746(1) Microfilm 1956, folio 13.

<sup>1473</sup> Ibidem, f° 144.

langue, et donc des propositions dans ce sens, il laisse le dernier mot au maire, comme chaque fois, sauf exception. En effet, Antoine d'Abbadie avait été choqué de voir les animaux souffrir à l'occasion des jeux traditionnels à Elizondo en 1879. Il précise à partir de ce jour dans les courriers relatifs à l'organisation, qu'il n'est pas question de se livrer à ces barbaries. Notamment, il écrit le 29 février 1880 à propos des prix basques qui cette année seront donnés

*à Mauleon dans ma Soule. Une condition pour éviter le désagrément de l'an dernier à Elizondo à savoir qu'on ne se livre à aucun jeu qui fasse souffrir les animaux. Au reste on n'a pas ces habitants barbares à Mauléon. [...] Je laisse à votre convenance le choix des trois jours de fête en suivant le programme de Saint-Palais. Je voudrais qu'on pût jouer une pastorale le dernier jour et j'ajouterais alors 100 fr à donner à l'auteur ou aux acteurs. [...] J'ajouterais 80 fr pour les meilleurs jeteurs de la barre de fer<sup>1474</sup>.*

Antoine d'Abbadie demande qu'on suive le programme donné à Saint-Palais, du moins en ce qui concerne les prix, tout en ajoutant deux épreuves primées, celle des jeteurs de la barre de fer et une autre au choix, course ou histoire. Cette idée est acceptée.

Ainsi, à l'instar de beaucoup de responsables dans cette fin de siècle, il porte aussi le souci de développer les qualités physiques du peuple. Cet objectif sera poursuivi par l'Etat avec le développement du sport.

Nous voyons ici les attentes du donateur. Langue basque, tradition et jeu de paume sont souvent l'objet de ses propositions. Celle qui concernait ici la pastorale ne sera pas retenue et il écrira combien il le regrette<sup>1475</sup>. Mais, à Saint-Jean-de-Luz, lors des fêtes de la tradition basque en 1892, ce vœu sera exaucé. Il demande également que le maire informe le chanoine Inchauspé du choix du jour, afin de fixer le délai pour les chansons. Il garde ce souci du temps nécessaire pour obtenir des compositions de choix. Il a cette exigence exprimée notamment dans un courrier, où il dit qu'il n'est jamais rien sorti de bon des Basques d'Amérique. Il refusera de primer une chanson venue des rives de la Plata, qui parle de nostalgie, le thème étant l'exil. En effet, d'Abbadie considère bien que le poète est exilé « mais exilé volontaire donc pourquoi regretterait-il sa situation ? »<sup>1476</sup>.

Nous voyons chez le donateur, à la fois une souplesse et une ligne de conduite. Les concours ne sont pas tous repris chaque année, puisque le maire choisit, mais ils ont toutefois tendance à s'ajouter, sans compter les primes offertes par la ville, la commission des fêtes ou d'autres mécènes, comme M. de Laborde Noguès qui offre chaque année un *makhila*\* à l'auteur de la poésie primée par d'Abbadie.

---

<sup>1474</sup> NAF 21746(1) Microfilm 1956, folio 126.

<sup>1475</sup> Ibid. f° 134.

<sup>1476</sup> Cf. NAF 21746(1) Microfilm 1956, folio 164.

En 1883, à Marquina, une course de femmes portant des cruches s'ajoute à la liste des prix. En 1886 à Urnieta, s'ajoute un prix pour le concours d'*irrintzina*<sup>1477</sup>. En 1888 un concours de sauts basques est primé à Cambo. Les fêtes d'Azpeitia en 1894, sont relatées dans la revue SSLA. Elles font l'objet de courriers et bien sûr une affiche est disponible. Elles font partie des dernières fêtes basques organisées avec Antoine d'Abbadie, puisqu'il meurt en 1897. A propos des Prix offerts, voici le courrier qu'il adresse :

à Jon Agustin de Jauregi Azpeitia / Abbadia, août

[...] Partie de balle au blay 500 francs / dont 100 au meilleur joueur vainqueur ou vaincu. / Irrintzina 40, course de vitesse, 100 [ pour les trois premiers : 60 au premier, 30 au second, 10 au troisième ] / Vaches laitières 100 course aux cruches 100, improvisateurs basques 100]. Tous ces concurrents doivent être basques ou enfants de basques. [Tirage au sort de 3 ] qui nommeront 3 juges du concours qui auront pouvoir de distribuer l'argent comme ils décideront sauf pour les 100 fr au meilleur joueur de blay. La fête commencera le 3 et finira le 5 septembre. L'affiche basque dira les jour et heure où chaque concours commencera et la manière de nommer les juges. Cette affiche dira aussi que les pièces pour le *makhila* [...] J'avais annoncé ces fêtes pour les 8, 9 et 10 septembre mais votre lettre à propos de Cestona<sup>1478</sup> m'a fait choisir les 3, 4 et 5. Je vais écrire à M. Lasserre cette dernière date<sup>1479</sup>.

Des courses de taureaux ayant lieu à Cestona, Antoine d'Abadie a accepté de modifier les dates de la fête basque et il faut en prévenir l'imprimeur, M. Lasserre. Nous remarquons ici l'accumulation des prix, par la reconduite chaque année, des concours existant l'année précédente.

Nous observons un autre impératif du donateur. Il tient à ce que les prétendants aux prix soient basques. Pour la course cela ne semble pas être nécessaire, par exemple, mais pour d'Abadie, le projet concerne uniquement la société basque et la culture basque, dont il faut assurer la pérennité.

Nous pouvons maintenant voir de plus près les parties de pelote programmées, afin de considérer l'évolution du jeu acceptée par le cérémonial. Les prix ne varieront pas beaucoup et ils seront nettement supérieurs aux autres, pour les joueurs de pelote, 500 francs pour le "rebot", dont 100 francs pour le meilleur joueur qu'il soit perdant ou gagnant, une once d'or ou 100 francs, selon les années, et, à partir de 1854 au moins une ceinture de soie, pour le gagnant de la partie de *blay*. En 1854, le meilleur joueur de "rebot" a même obtenu, outre l'once d'or, un gant en peau avec l'inscription *Urruñan* 1854.

---

<sup>1477</sup> Long cri modulé crescendo, poussé au Pays basque pour finir un chant, pour faire peur à l'ennemi, pour impressionner l'auditoire.

<sup>1478</sup> Il répond à un courrier précisant qu'il y aurait des courses de taureaux à Cestona, le jour où les fêtes basques étaient prévues.

<sup>1479</sup> Cf. NAF 21746(1) Microfilm 1956, folio 75.

L'importance accordée par d'Abbadie à la pelote se mesure encore au fait qu'il nomme lui-même un juge pour la partie de pelote, laissant le soin aux joueurs et au maire de nommer les autres. La partie de "rebot" sera d'à peu près toutes les fêtes, même dans les années où le *blaid* prend une place hégémonique, comme à Saint-Jean-Pied-de-Port en 1894 ou à Vera en 1895, mais à Marquina en 1883, seule la partie de *blaid* est jouée.

La partie des Fêtes au *blaid* est d'abord à main nue, puis elle sera jouée à *chistera* à Saint-Jean-Pied-de-Port en 1894, tandis qu'à Saint-Jean-de-Luz les deux modalités seront primées en 1892. D'Abbadie donne toute sa place au jeu le moins considéré en 1851, mais il maintient le jeu le plus ancien, le "rebot" à sa même place d'honneur, jusqu'à la fin. Modernité ne doit pas rimer pour lui avec oubli des valeurs des aînés.

Sur les affiches, l'augmentation du nombre de concours n'empêche pas de mettre en avant par des lettres plus importantes dans leur taille, leur épaisseur, et par les noms de joueurs, les deux parties de paume ou pelote, en basque *arrabotean* et *plecan* ou *blekan*, précisant en outre la modalité, à main nue (*esku huts(ez)* ou *chichteraz*, *chisterekin*). Toutefois, en Soule, et à Saint-Jean-Pied-de-Port, la danse et la musique prennent une grande place et sur la dernière affiche de Mauléon, les parties de pelote ont des caractères moins grands que certaines réjouissances musicales. A Marquina, Vera, les tambours, la musique, les danses sont aussi très présentes. Au contraire à Urrugne, lorsque les Fêtes émigrent à Sare en 1864, l'affiche, en langue française, ne parle que de pelote.

Au cours des années, tant par les particularités de chaque lieu, que par l'ouverture d'esprit du donateur, il s'ensuit une évolution propre à la culture vivante et une extension à bien des domaines de jeu, des joutes oratoires des improvisateurs, aux courses diverses, comme aux danses. Les concours d'animaux y ont aussi trouvé une place logique dans ce pays d'éleveurs.

Les Fêtes basques mettent la pelote au centre de la culture basque, avec les plus gros prix, en distinguant le meilleur des huit ou dix joueurs de "rebot", en utilisant les plus gros caractères sur les affiches pour les parties et les noms des joueurs. La pelote est considérée dans ses deux modalités de "rebot" et de *blaid*, joués en place libre, une place où se déroulent les danses, chants, courses et autres festivités arrivées progressivement dans le programme, mis à part la religion qui occupe la première matinée des réjouissances. La fidélité au "rebot" ne se dément pas lorsque ce dernier décline.

De plus en plus de villes sont concernées par ces fêtes dans les deux Pays basques de France et d'Espagne, tout en recouvrant à peu près les villes où le jeu a déjà une grande importance. Mais quel fut le but d'une part, et, d'autre part l'impact voire les effets actuels de cette entreprise, de ce demi-siècle de dons à la pelote et à la culture ?

### II.3.2.3. Les objectifs et les empreintes

La globalité de la culture du peuple basque est prise en compte peu à peu dans l'organisation des Fêtes Basques. Le cérémonial évolue. Nous ne savons pas si c'était la volonté du fondateur d'Abbadie, mais avait-il une idée si précise en dehors de la nécessité, pressentie, de devoir sauver une langue et une culture, en dehors du désir de créer un événement qui se perpétuerait ? Aussi l'évolution acceptée devait-elle lui convenir, peut être même l'étonner positivement.

L'esprit dans lequel il a initié ces fêtes basques est en partie exposé dans la lettre à laquelle nous avons fait allusion et qu'il envoie le 15 avril au *Courrier de Bayonne*, lettre publiée le 20 avril 1856. Ce n'est pas innocemment qu'il s'est appuyé sur la fête patronale d'Urrugne pour lancer sa première fête basque. Il devait avoir en tête les réflexions, qu'il cite dans sa lettre, de M. de Maistre. En effet, ce dernier pense qu'il est nécessaire pour créer une tradition ou une coutume, de s'adosser à la religion, si l'on veut qu'elles se perpétuent. Et elles pourront ensuite se renouveler sans cesse, sans que les générations futures sachent même qu'elles tenaient à des idées religieuses. C'est ce que l'auteur a pu constater avec certaines danses, "certaines réjouissances populaires, qui n'ont plus de causes apparentes, et qui tiennent à des usages catholiques absolument oubliés [...] Trois siècles n'ont pu les faire oublier<sup>1480</sup>".

Mais qu'a donc fixé comme réjouissance le châtelain d'Abbadia ? La création d'une poésie en langue basque et deux parties de paume ou pelote. Ce choix reste à justifier. Il parle aussi dans sa lettre des joueurs de pelote du Guipuzcoa qui ont fait admirer leur adresse l'an passé. Il compte toujours sur eux<sup>1481</sup>. En effet il tient à développer des liens avec toutes les Provinces, il lui importe que la partie oppose des joueurs du Labourd et des joueurs du Guipuzcoa. En 1879, une explication se dégage d'un article du *Courrier* et vient préciser l'objectif :

*La Société Euskarienne de Navarre et M.d'Abbadie, membre honoraire de cette Société désirant une parfaite union entre toutes les contrées Basques, et voulant conserver leurs anciennes et salutaires coutumes, ont mis leurs efforts en commun pour contribuer au bien du pays. Dans ce but, ils ont résolu de donner divers prix durant les Fêtes de Saint Jacques, à Elizondo<sup>1482</sup>*

Nous retrouvons cette notion d'union entre toutes les contrées, montrant l'intérêt des parties internationales à Urrugne et donnant du sens au plaisir de voir revenir les joueurs guipuzcoans. L'importance des coutumes à préserver car elles sont un bienfait, apparaît également, comme nous

---

<sup>1480</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 20 avril 1856.

<sup>1481</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 20 avril 1856, Article intitulé Fête d'Urrugne et parlant du 9 septembre prochain, donc des prochaines fêtes.

<sup>1482</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 4065, du vendredi 30 mai 1879.

l'avons évoqué plus haut. Nous lisons ailleurs qu'il s'agit de " prix d'encouragement à notre population basque<sup>1483</sup> ”.

L'idée fondatrice est maintenant assez claire, favoriser l'unité basque dans le maintien des bonnes traditions et le développement de l'écriture en langue basque. Dans son application, nous remarquons le poids des parties de pelote, le soin apporté aux règles du " rebot "<sup>1484</sup>, au choix des joueurs et la volonté d'organiser des parties avec les Basques d'Espagne. Le " rebot " est dès le début accompagné du *blaid*, bien qu'il soit peu considéré à l'époque, alors qu'il deviendra le jeu de pelote basque, du moins celui qui fera connaître et se diffuser la pelote basque dans le monde. Faut-il y voir une intuition magistrale de ce fondateur d'événements culturels ?

Si l'on en croit un rédacteur du *Courrier* en 1877, la fête locale est l'occasion d'organiser une partie de paume<sup>1485</sup>. Il fait remonter l'usage à un temps immémorial. Alors en quoi résiderait l'innovation ? Apparemment dans les prix délivrés, car ils attireraient les meilleurs joueurs, que les municipalités ne peuvent peut-être pas convoquer pour la circonstance de la fête de la ville.

De plus la fête se déroule sur trois jours avec deux grandes parties de paume, au moins, puisque les vainqueurs du jour devront accepter le défi de n'importe quelle équipe se présentant pour lutter contre eux et remettront ainsi en jeu la prime. Mais nous n'avons jamais lu que ce fût arrivé un jour. Néanmoins, c'est l'idée très forte et originale du fondateur des prix.

Et, quelle que soit la tradition immémoriale évoquée en 1877, il n'en demeure pas moins que *Le Courrier* explique l'attrait nouveau de ces fêtes d'Urrugne. Nous lisons en 1865 : " Chaque année la fête d'Urrugne a coutume d'attirer une grande affluence d'étrangers. Les parties de paume qui s'y jouent périodiquement sont surtout devenues célèbres<sup>1486</sup> ". Les rédacteurs annoncent l'un la fête d'Urrugne de 1856 comme " la plus belle de toutes celles de nos environs " <sup>1487</sup> et l'autre, en 1863, " la fête locale d'Urrugne qui a depuis plusieurs années le privilège de l'emporter sur toutes les autres fêtes locales du Pays Basque<sup>1488</sup> ”.

Lorsque les fêtes basques se déplacent pour avoir lieu à Sare, le même phénomène les accompagne, le même succès les couronne, preuve que d'Abbadie a su apporter un élément nouveau,

---

<sup>1483</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 3640, du mercredi 6 septembre 1876.

<sup>1484</sup> Voir I.3.2.2., sous-chapitre qui étudie la naissance de ce jeu, en partie grâce aux parties primées et aux courriers de d'Abbadie.

<sup>1485</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 3780, du mercredi 1<sup>er</sup> août 1877 : " Les fêtes locales, dans le pays basque, sont l'occasion que les parents et amis d'une même famille saisissent chaque année avec empressement pour se visiter et prendre part ensemble aux jeux et aux réjouissances publiques. Cet usage remonte à un temps immémorial. La première journée, celle du dimanche, est partout consacrée uniquement à la solennité religieuse. Parmi les amusements publics, vient ensuite, en première ligne, le jeu de paume, ce jeu national et trop négligé depuis longtemps. "

<sup>1486</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 27 août 1865.

<sup>1487</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 7 août 1857.

<sup>1488</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 4 septembre 1863.

un souffle, une impulsion. Nous en trouvons l'expression dans un article signé " un de vos abonnés ", qui parle des fêtes de Sare en 1867. Il en fait une description détaillée qu'il conclut ainsi : " Laissez-moi, en terminant, adresser nos remerciements à l'honorable M. d'Abbadie, dont la générosité nous procure depuis quelques années des fêtes si charmantes<sup>1489</sup> ".

Ainsi l'usage, dont parlait le rédacteur de 1877 n'était peut-être en fait pas si vieux, et peut-être même était-il influencé par le concept de d'Abbadie. Néanmoins trois villes, Hasparren, Saint-Jean-de-Luz et Cambo n'attendent pas ou pas forcément les primes de d'Abbadie pour organiser des parties de pelote au moment de la fête patronale. Mais nos documents étant ultérieurs à l'organisation des fêtes basques, nous ne savons pas dans quelle mesure le mécène les a influencées.

Pour *Le Courrier de Bayonne*, la partie de pelote est le clou de la fête ou elle relève la fête, car de nombreux articles l'expriment. Si nous cherchons des éléments de comparaison, dans les annonces de la presse, nous lisons que dans les Landes ou le Béarn, les réjouissances s'arrêtent aux jeux (mât de cocagne, bigue...) et au bal, accompagnés éventuellement d'un feu d'artifice. La course de taureaux peut étoffer la fête des villes importantes.

Pour Antoine d'Abbadie, deux éléments sont primordiaux dans la culture basque, la langue et la pelote, placés au centre de la fête après la religion, pour les raisons évoquées. D'autres éléments s'ajouteront progressivement, sans porter atteinte à ces fondamentaux.

Le mécène a vraisemblablement vu juste car des villes reprennent le concept à leur compte en donnant des primes aux joueurs, et cela n'est pas un usage ancien, à la lecture des articles du moins, mais un fait récent. Pour exemple, citons cet article de 1871 :

*Quelques jeunes de Saint-Jean-Pied-de-Port, voulant donner à la fête locale un certain relief, ont organisé une partie de pelote pour le succès de laquelle ils n'ont rien négligé. [...] La partie aura lieu au rebot : quatre contre quatre. Une prime de 320fr. sera donnée par la localité<sup>1490</sup>.*

Sare continue aussi dans ce sens quand les Fêtes Basques quittent la ville en 1877 pour se passer à Saint-Palais.

*Sare a perdu le haut patronage mais la municipalité fara da se, comme on dit en italien et organise pour les 10,11 et 12 septembre des réjouissances et des jeux à l'instar de ceux des années précédentes. [...] Une prime de 400 fr. est offerte par la commune au parti gagnant, et elle accorde en outre 80fr à celui qui aura le mieux joué, qu'il soit gagnant ou perdant".*

Il semble que le modèle soit suivi, au point de reprendre une idée forte du mécène, récompenser de plus le meilleur joueur, qu'il soit gagnant ou perdant. Aux Fêtes d'Elizondo, patronnées en partie

---

<sup>1489</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 18 septembre 1867.

<sup>1490</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 2855, du mardi 29 août 1871.

par Antoine d'Abbadie, “ le 28, à 9 heures du matin, on jouera une partie de paume à la longue, avec gant de cuir. La Société donnera aux vainqueurs un prix de 250fr ”<sup>1491</sup>. C'est la preuve que l'idée des primes a fait son chemin. Du reste, d'autres municipalités viennent aussi compléter les fêtes basques par de nouveaux concours primés (à Marquina et à Mauléon par exemple). Et les prix peuvent bien être donnés par d'autres formes de mécénat, à Elizondo, la Société Euskarienne de Navarre, par exemple.

En outre, comme Antoine d'Abbadie le désirait vivement, ses Fêtes basques se déplacent de ville en ville et même chez les cousins d'Espagne, dont il prend toujours des nouvelles dans ses courriers, dont il suit l'histoire politique, pour lesquels il prend parti<sup>1492</sup>.

Une fois Antoine d'Abbadie décédé, nous trouvons encore des Fêtes de la tradition basque (organisées par la Fondation d'Abbadie). Par exemple, en 1899, Santesteban organise des Fêtes Basques en se référant Antoine d'Abbadie. En 1900, Ascain à son tour, organise des Fêtes Basques et l'affiche précisera “ Fête religieuse / Jeux Basques, fondés par feu M. Antoine d'Abbadie de Hendaye, donnés pour la 51<sup>e</sup> fois ”. Il y a un seul problème : le texte est en français, ce que n'aurait pas admis le fondateur. A Urrugne, en 1864, quand Sare prit les Fêtes pour la première fois, la ville réalisa malgré tout une affiche pour la partie de pelote des fêtes locales, mais ici aussi, une affiche en français.

D'Abbadie n'a pas réussi en tout. Les Fêtes Basques continuèrent grâce au Comité Antoine d'Abbadie, mais, on l'a vu, avec quelques écarts par rapport à l'esprit du fondateur. Les dimanche 8, lundi 9 et mardi 10 août 1909, les Fêtes ont lieu à Baigorri, avec festivités religieuses suivies d'une partie de *blaid* le dimanche après-midi et “ la partie de rebot tant attendue<sup>1493</sup> ” le mardi matin. Les concours concernent toujours poèmes, *bertsularis\**, danseurs, *irrintzina* au moins. Il semble que les festivités prennent date autour du 15 août. En tout état de cause, les fêtes des localités garderont quelques traits, chaque ville ou village ayant ses moyens et sa personnalité. En ce sens, on peut dire que le cérémonial a laissé une empreinte. Parties de pelote, concours de fandango, courses, feront encore longtemps partie des fêtes patronales, malgré l'inévitable présence des fêtes foraines, sans fondement local.

En fin de XXe siècle et au début du XXIe, comme nous l'avons signalé, du fait notamment des nouvelles conditions de travail, les commissions des fêtes ont eu de la difficulté à s'organiser. En particulier, trouver dix joueurs de “ rebot ” disponibles un lundi matin n'a rien d'évident. Ce jeu a un peu disparu et les parties de pelote à main nue n'ont plus été l'ornement et encore moins le clou de la fête depuis 1990. Mais une association créée autour de la main nue en septembre 2008, Esku Pilota, a

---

<sup>1491</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N° 4065, du vendredi 30 mai 1879.

<sup>1492</sup> Dans sa correspondance, il avoue nettement son amitié pour les Carlistes. Il écrit aussi par exemple d'Abbadia au 30 août 1874 : “ Je serai très content de primer une chanson biscayenne : il n'y en a jamais eu depuis 24 ans [...] et parce que les Basques exposent leur vie pour une bonne cause ”. Cf. NAF 21746(1) Microfilm 1956, folio 68.

<sup>1493</sup> Cf. *Le Journal de Saint-Palais* N° du dimanche 15 août 1909.

voulu remettre la pelote au sein de la fête et s’y emploie en donnant des primes aux joueurs. Une nouvelle dynamique s’est réellement mise en place. Une partie de “rebot” était encore maintenue pour les fêtes patronales 2015 à Saint-Jean-de-Luz, tandis que Hasparren demandait toujours à recevoir une partie officielle de “rebot” nationale A le week-end des fêtes et obtenait régulièrement jusqu’en 2012, une demi-finale du championnat de ligue. A Cambo, au contraire, les forains investissaient la place pour les fêtes et la pelote devait se réfugier au petit fronton du Bas Cambo, dans la spécialité de main nue. Néanmoins l’idée de la partie de pelote au cœur des fêtes locales fut longtemps partagée, puis un peu oubliée, mais reprend ses droits dans ces dernières années et il semble que nous devions cette tradition à l’initiative heureuse d’Antoine d’Abbadie, les primes n’étant pas la loi mais souvent présentes. Seul le lustre qui accompagnait les Fêtes basques a disparu mais ce lustre n’était-il pas là uniquement pour générer un mouvement plus large, qui gagnerait tous les villages du Pays basque ? Si c’était le cas, l’objectif fut atteint, du moins en ce qui concerne la pelote.

Le fondateur de la FFPB, J. Ibarregaray, quant à lui, voulut créer un événement majeur autour de la pelote avec La grande Semaine des Sports Basques, devenue aujourd’hui Grande Semaine de Pelote Basque, que nous étudierons dans le chapitre IV. Il garda un côté religieux puisque la semaine s’ouvre par la messe dédiée aux *pilotaris*, dont certaines homélies furent publiées, notamment dans la revue fédérale *Pilota*. Mais les autres aspects culturels furent un peu oubliés. La FFPB reprendra la convivialité avec des banquets, l’itinérance géographique, avec des lieux privilégiés, Saint-Palais, Saint-Jean-de-Luz, Cambo, Baigorri, Sare, notamment. De plus la finale de “rebot”, clôturant le championnat des meilleures équipes Seniors, s’est longtemps accompagnée de la finale d’un autre championnat, appelé la Coupe des Ecrivains sportifs. Comment ne pas penser que l’empreinte des Fêtes basques est présente dans l’idée d’Ibarregaray ? D’abord située en septembre, comme les fêtes d’Urrugne, premières fêtes patronnées par Antoine d’Abbadie, elle fut déplacée aux alentours du 15 août. On peut n’y voir qu’une adaptation aux dates touristiques les plus courues ou un symbole plus spirituel. Par ailleurs, en 1924 eut lieu une première discussion pour un projet de fusion des fêtes avec la Grande Semaine de Sports Basques, créée par la FFPB<sup>1494</sup>. Il est clair qu’une certaine concurrence s’installait entre ces événements et qu’elle n’était pas souhaitable.

Urrugne se limite de nos jours à la main nue et a oublié le “rebot” qui fit sa notoriété durant tant d’années. La langue basque, elle, sera introduite tant dans le règlement que dans la revue *Pilota* fondée en 1970, mais de plus en plus laissée à la marge, et les improvisateurs, les chants, les danses ne feront pas partie des préoccupations des présidents et dirigeants de la FFPB, même si ça et là, lors des finales de la Grande Semaine de Pelote basque, nous avons pu voir des musiciens basques

---

<sup>1494</sup> Cf. *Pilota* N°4, juillet août 1870, p.2.

accompagner les joueurs, des danseurs basques esquisser les pas d'une danse d'honneur en hommage aux pelotaris, voire des jeunes *makhilari*\* assurer un intermède entre deux parties de pelote. En 2012, il y eut sursaut en faveur de la culture globale, mais les spectateurs ayant perdu l'habitude ou ne l'ayant jamais eue, restèrent autour des buvettes au lieu de danser les *mutxiko*<sup>1495</sup>. Le bal sur le jeu de paume à l'issue des parties s'est perdu, l'unité culturelle s'est perdue. La pelote est un sport et a du mal à intégrer le patrimoine culturel basque même si une commission Patrimoine a été créée à la FFPB, sous la présidence de Lilou Echeverria.

L'idée d'Antoine d'Abbadie a été reprise par les organisateurs de parties de pelote qui sont souvent des clubs. Le *Jai Alai* de Saint-Jean-de-Luz a commencé à mêler culture et pelote, en invitant des groupes de danse ou des chorales à se produire entre les parties de pelote. Le club *Luzean* a fait de même avec des groupes de musiciens et de danseurs ou même des spécialistes de jeux traditionnels, autrement dénommés Force basque. D'autres villes et villages ont adopté le principe, comme Cambo avec les fêtes basques organisées par le club de pelote. Nous voyons bien qui est le père de cette idée.

Pour résumer, deux buts sont visés par Antoine d'Abbadie, premièrement favoriser la création en langue basque et l'utilisation de la langue, notamment par le biais des affiches impérativement en basque et, deuxièmement, défendre la culture, dans son expression physique, la pelote ayant une place privilégiée. Quant à la pelote et à la culture, il a réussi à imprimer une dynamique qui lui a succédé et qui s'est renouvelée avec la grande semaine de la FFPB ou avec la forme des fêtes de village et des animations estivales des clubs de pelote. Si la pelote a subi une période moins faste, elle est en train de retrouver sa place dans les fêtes patronales.

En forme de conclusion de ce chapitre sur les Fêtes Basques, nous dirons qu'elles furent l'idée généreuse d'Antoine d'Abbadie, idée fondatrice d'une tradition de pelote intégrée à la fête des localités basques, qu'elles soient rurales ou citadines. Elles concrétisèrent cette forme de réjouissance dans six provinces et au moins quinze villes du Pays basque, occasion de la propager à beaucoup d'autres. Mettant à l'honneur le jeu ancien de "rebot" et valorisant le jeu moderne du *blaid*, le concept réalisait l'unité de la pelote dans sa diversité, ainsi que la modernité de la tradition. La dotation pour les gagnants et les meilleurs joueurs s'est pratiquée longtemps et se retrouve dans la rémunération des joueurs professionnels de main nue. En 2016, les empreintes d'un demi siècle de Fêtes basques sont encore visibles, tant dans les réjouissances locales et l'esprit des *pelotazale*\*, qu'au niveau fédéral avec la grande semaine de pelote basque.

---

<sup>1495</sup> Danses typiques du Pays basque, pour beaucoup dansées individuellement et non en couple en formant un grand cercle.

### **II.3.3. Des témoins de sanctuaires perdus**

L'évolution permanente sacrifie parfois ses sanctuaires aux besoins de la modernité. Parfois c'est la mort totale, un changement d'affectation ou la destruction, parfois le lieu redevient, après quelques années, un endroit où l'on joue, mais avec un public différent et il arrive aussi que le lieu lui-même se modernise et gagne en ampleur. Illustrons ces divers changements d'état. Le fameux trinquet Berria de Hasparren, ne voit plus de partie officielle, lui qui accueillait autrefois les parties prestigieuses des " indépendants ", le trinquet Saint Martin de Biarritz, œuvre du fameux Pouchant et fief du grand champion de main nue Jean-Baptiste Harambillet, n'en accueille plus non plus. Il est question de vendre le trinquet du golf de Biarritz à un promoteur. La place libre de Saint-Palais a été fixée hors les murs et l'ancienne place de jeu est devenue une place piétonne, tandis que la place du jeu de Saint-Jean-de-Luz a été rendue à la construction d'immeubles et de rues. Le vieux trinquet de Bayonne, ex jeu de paume Maubec, a perdu de son importance avec la vogue du trinquet Moderne de Bayonne, mais des forces se sont unies pour redonner vie à ce haut lieu de la pelote et des parties de professionnels y ont toujours cours sous l'appellation " les jeudis de St André " même si la foule ne s'y retrouve plus que lors de certains tournois comme le tournoi du jambon. Nous avons recueilli deux témoignages qui montrent comment ces transformations peuvent se vivre à l'échelle humaine.

#### **II.3.3.1. Marie-Christine Mendionde et le trinquet d'Amotz**

Nous avons pu interviewer l'actuelle propriétaire du Trinquet d'Amotz, Marie Christine Mendionde en compagnie de Maritxu Bereau, une des premières femmes à pratiquer la pelote, puis à l'enseigner aux jeunes générations au sein du club de pelote de Saint-Pée-sur Nivelle. Signalons qu'Amotz est situé sur la commune de Saint Pée sur Nivelle. L'interview est placée en annexe 12, fichier 12.20. Nous la résumons en partie ci-après, mais nous utiliserons plus tard les propos de Maritxu concernant la pratique féminine.



**Fig. 47. Intérieur du trinquet Mendionde d'Amotz © E. Mourguy**

Marie-Christine a vécu avec une très grande tristesse, avec nostalgie et crainte pour l'avenir de sa famille, l'abandon de son trinquet, d'abord par les joueurs indépendants de main nue, puis par le club de Saint Pée. Le premier choc fut sans doute dû à la maladie de son père et à sa mort, qui ont rompu le rendez-vous hebdomadaire des parties de main nue professionnelle. Le deuxième provient de la construction du trinquet Gantxiki à Saint Pée sur Nivelle pour les championnats du monde de 1994, qui a été l'occasion pour le club de délaisser totalement le trinquet d'Amotz. Elle retrace pour nous l'histoire du trinquet.

Il a été construit par les parents de son père lorsque ce dernier est rentré de captivité en 1945. Bon joueur mais pas exceptionnel, il avait chevillé au cœur un amour de la pelote qui s'est orienté vers la main nue professionnelle avec l'organisation de parties et les paris où il engagea beaucoup d'argent. Marie-Christine égrène avec émotion les noms de quelques uns des grands champions qui ont joué au

trinquet Mendionde : les Dongaitz, Arrayet, Harambillet, Haran, Aguer, les Aldettes, Laduche, Etchemendy, Dunat, Grégoire Sein, Léon Borthayre... Elle considère qu'ils ne gagnaient pas beaucoup<sup>1496</sup>.

Elle explique qu'à l'époque il y avait surtout des défis et peu de parties de championnat. La plupart du temps, les parieurs organisaient ces défis, mais quelquefois, les joueurs en organisaient pour prendre leur revanche, par exemple. Elle reconnaît qu'il y avait des arrangements. Les joueurs pouvaient demander à quelqu'un de parier pour eux, à leur place, avec leur argent. Les parieurs, quant à eux, influençaient parfois les joueurs en leur promettant une somme s'ils gagnaient. Le trinquetier donnait une prime qui dépendait de la recette et qui récompensait aussi le gagnant de la partie. Mais certains joueurs pouvaient exiger un certain montant pour jouer et si le trinquetier voulait faire venir du public avec une bonne partie, il acceptait les conditions de ces joueurs.

Le trinquet de Mendionde était plein avec ses galeries hautes des deux côtés car M. Mendionde organisait de belles parties tous les samedis soirs dans les années 1960 et 1970. En effet tous les Indépendants aimaient venir jouer dans ce trinquet. Il pouvait y avoir un lever de rideau avec des amateurs de Saint Pée, mais pas forcément. Le père suivait toutes les parties de professionnels, le lundi au Garat, le jeudi à Saint André, le dimanche au Moderne de Bayonne ou à Biarritz. Il connaissait à la fois l'ensemble des parieurs, qui avaient leurs places réservées dans les trinquets, et des amateurs de belles parties, de sorte qu'il pouvait organiser lui-même les meilleurs défis du moment précis.

Bien qu'Amotz soit un petit village, le monde suivait les parties du Mendionde où se sont aussi déroulées des rencontres de championnats. Un autre point assurait la réussite, la personnalité du trinquetier et le talent de cuisinière de madame Mendionde. Apparemment l'atmosphère comptait aussi dans le succès. Les hommes venaient jouer au *mus*<sup>1497</sup> en fin d'après-midi pour attendre la partie et après, tout le monde mangeait là, car on y mangeait bien. On chantait, la trinquetière devenue *barmaid* en tête, et l'on se remettait au *mus* jusqu'au petit matin. Marie-Christine se rappelle avoir vu, en allant dormir, les hommes attablés et les avoir retrouvés à la même place, en partant pour l'école<sup>1498</sup>.

Si sa mère était rayonnante de joie lorsqu'elle servait au bar (Cf. photo de la salle ci-après) en chantant avec les clients, la crainte du lendemain faisait aussi partie de sa vie. En effet, le père pariait et, à ce jeu, on peut perdre gros. Quand il avait gagné il rentrait et réveillait tout le monde pour partager sa joie, mais quand il rentrait silencieux, le pire était à prévoir. Il fallait travailler pour payer

---

<sup>1496</sup> Elle parle sans doute de la somme donnée aux joueurs par le trinquetier. Peut-être fait-elle le rapport avec l'argent misé, beaucoup plus important.

<sup>1497</sup> Jeu de cartes, très prisé en Pays basque, joué avec des cartes espagnoles, en pariant et en ayant la possibilité de mentir ou bluffer sur le jeu (les cartes) dont on dispose.

<sup>1498</sup> Ceci montre qu'on pouvait jouer au trinquet Mendionde en dehors du samedi.

les traites, retrouver des finances et, en attendant, demander des avances de marchandise aux fournisseurs. Maritxu témoigne qu'à l'époque tout cela était fréquent, que certains ont tout perdu à la pelote et que de grandes difficultés familiales en découlaient.



Fig. 48. La salle de restaurant du trinquet, où a eu lieu l'interview © E. Mourguy

A la mort du trinquetier, la mère n'a pas été capable de monter des parties de professionnels car il faut connaître le milieu. La nostalgie s'est aggravée de la peur de faillite financière, quand les joueurs du club sont allés s'entraîner et jouer leurs parties de championnats dans le nouveau et moderne trinquet communal de Saint Pée. Les ponts ont été coupés avec le club, ce qui a fait souffrir la famille Mendionde. Les proches ont aidé Marie-Christine et sa mère en organisant une partie annuelle de professionnels pour les fêtes d'Amotz et des tournois de *paleta*. Avec les *palistes*, hommes puis femmes, le trinquet a repris vie. Il n'y avait que des joueurs de Saint Pée au début et c'était beaucoup de rires, du monde au trinquet, un moment de convivialité formidable. Les premières femmes *pilotaris* ont à nouveau fait marcher le restaurant après leurs parties, dans une ambiance festive, qui rappelait un peu la belle époque du trinquet. De plus, le trinquet Gantxiki ne suffisant plus aujourd'hui au club, il loue à nouveau quelques heures pour les jeunes et des parties de championnat à main nue de l'*Union Basque*<sup>1499</sup> ont même eu lieu au trinquet Mendionde.

Ainsi la mère de Marie-Christine a vu revivre son trinquet avant de mourir, ce qui apaise toute la famille. Mais le brillant des parties de professionnels reste dans les yeux de Marie-Christine comme

---

<sup>1499</sup> Il s'agit d'un championnat organisé par une association, l'Union Basque, affiliée à la Fédération Sportive et Culturelle de France. Il concerne les joueurs qui ne sont pas qualifiés pour le championnat de France.

un souvenir inégalable de grandeur et d'excitation. Tout au long de l'entretien, la notion d'une époque disparue, à jamais perdue, celle des parieurs, est revenue comme un leitmotiv : " C'est fini. Plus personne ne parie ".

Ce témoignage permet de passer de données très générales à une dimension intime, ce qui semble indispensable pour mieux percevoir un phénomène largement marqué par un côté irrationnel, par la passion qui a si souvent été évoquée depuis les premiers écrits que nous avons étudiés. Ainsi, nous observons que malgré tous les aléas, les risques, les moments de mauvaise fortune, le dur travail pas toujours récompensé ou plutôt très vite annihilé par les pertes de jeu, la pelote pouvait être une passion partagée dans une famille. Nous n'avons pas senti d'amertume chez Marie-Christine mais une acceptation d'une réalité qui avait ses bonheurs tonitruants et un envers assumé. Voici la dimension presque religieuse de la pelote et ce, bien qu'il s'agisse de la fin du XXe siècle.

Nous entrons aussi dans l'ère de la main nue en trinquet, qui, avec le *blaid à chistera*, a succédé à celle de l'apogée du " rebot ", durant les années 1850 à 1880. A l'époque de gloire du " rebot ", les autres jeux étaient en effet mineurs. Quand le " rebot " renaît, par la force de conviction de certains passionnés, il n'est plus qu'un jeu parmi d'autres aussi importants, à savoir le *blaid à chistera* et la main nue, sans compter la *pala* et la *paleta*, sans oublier que deux aires de jeu se partagent la vedette, la place libre et le trinquet, le trinquet à main nue étant le plus couru par les parieurs.

La main nue en trinquet c'est, à lire ce témoignage, et malgré la concurrence des autres jeux, un peuple de fidèles qui se pressent aux parties fixées les mêmes jours, de semaine en semaine. C'est l'argent des paris, le jeu de *mus*, le repas entre copains, les chants, et la mise entre parenthèses du monde réel pour vivre un temps de jeu au sens de Huizinga. Compétition, *agôn*, entre les joueurs de pelote et, d'une autre façon, entre les joueurs de *mus*. *Mimicry* pour les spectateurs misant sur leurs poulains. *Alea* avec les sommes engagées, qui peuvent mener à un certain vertige même physique, au regard des montants pariés, *Ilinx* donc. Ces rendez-vous semblent relever de toutes les caractéristiques distinguées par Caillois (1995) et, à ce titre, donner une réalité totalisante - de jeu total -, à ces parties de professionnels au trinquet d'Amotz, comme dans d'autres trinquets à la mode. De plus, savoir que les meilleurs artistes étaient sous ses yeux, participer à un spectacle hors classe, devait encore donner le sentiment de vivre un événement exceptionnel, comme si l'on entraînait soi-même dans une légende. Tout ceci pourrait expliquer la passion particulièrement forte pour la pelote, ici la main nue professionnelle en trinquet, un héritage mal défini, dont on ne se défait pas facilement, si l'on en croit le succès du trinquet Garat tous les lundis en 2016.

Du point de vue de l'histoire du jeu, cet interview montre une catégorie de joueurs semblables aux joueurs de " rebot " des années glorieuses. Très liés aux parieurs, à la fois excellents et donnant le

spectacle, ils retirent des gains non négligeables de leur art. Mais leur victoire est aussitôt remise en question avec le défi suivant, dans les jours à venir. Par rapport aux joueurs du siècle précédent, le rythme s'est nettement accéléré et la saison dure toute l'année. Ils vivent donc un perpétuel combat, avec une intensité à assumer plus souvent. Cependant l'attrait du jeu et la joie de la victoire peuvent fonctionner un peu comme une addiction. Il faut aussi convenir que les joueurs représentent cette élite dont les sociétés peuvent avoir besoin comme d'une catharsis pour continuer leur vie quotidienne. La conscience plus ou moins claire de ce rôle peut agir sur l'engagement des professionnels.

Enfin, du point de vue de l'histoire des lieux, celle du trinquet d'Amotz permet de saisir le caractère éphémère de l'importance d'un trinquet ou d'une autre aire de jeu. Comme nous l'avons déjà remarqué, la compétence et la personnalité d'un trinquetier sont capitales pour assurer longévité ou réussite. Mais la construction d'un trinquet municipal (gratuit pour les clubs) dernier cri (ici à paroi de verre et à tambour du fond amovible) peut faire basculer l'existence d'un trinquet privé (payant et traditionnel, avec tambour au fond). Ca et là, des lieux sont donc condamnés à disparaître mais les circonstances peuvent amener d'heureuses réminiscences, même si l'histoire ne se répète pas. C'est ainsi que le trinquet d'Amotz ou le Recalde de Peyrehorade renaissent avec d'autres options d'utilisation moins brillantes mais très honorables. Mais d'autres sont morts et d'autres encore attendent leur deuxième chance, comme le Berria de Hasparren.

### II.3.3.2. Juanjo Arrizaga et le tournoi de Biriato

Avec ce deuxième témoignage, nous rencontrons une autre histoire particulière, celle d'un joueur amateur dont la mère est du Pays basque sud mais qui fut élevé à Biriato. Cette fois encore nous interrogeons sa fille, ses filles. C'est un hasard qui préside à ces deux interviews, heureux hasard qui place notre Directrice de thèse face à des témoins qu'elle nous signale aussitôt, nous conseillant de les écouter. C'est chose faite. L'interview se trouve en annexe 12, fichier 12.21. et nous en faisons un résumé ci-après.

Les filles de Juanjo se souviennent de l'absence de leur père. Rien n'est dit à la maison à ce propos. Leur mère accepte que son mari vive librement sa passion pour la pelote. Elles apprendront plus tard que c'est pour cause d'entraînement qu'il ne rentre pas le soir. Il joue dans le cadre de son entreprise, dans le cadre du club. Et il fait la fête après les parties. Il n'y en a que pour la pelote. Mais c'est un homme droit, qui n'a pas une double vie, qui ne boit pas, ne fume pas, un modèle de loyauté à qui la mère peut tout pardonner, c'est à dire sa passion pour la pelote. Très volontaire, il se remet d'une blessure à la main et accède à la victoire en championnat de France de main nue en fronton mur à gauche, dans le mythique Plaza Berri, en 1967, avec son partenaire Tranché. Ses filles se rappellent

cette partie à laquelle il n'avait pas voulu qu'elles assistent. Mais leur mère les y avait emmenées pour leur plus grande joie.

Le joueur devient ensuite un homme de conseil pour les jeunes *pilotaris*. Très discret, mais efficace, il ne se trompait pas ou rarement sur un joueur et savait qui avait intérêt à aller jouer au Pays basque sud<sup>1500</sup> et qui n'avait pas les moyens suffisants, par exemple<sup>1501</sup>. Quand le fils d'un ami, Jean-François Aramburu accède au niveau professionnel à main nue, par son calme il doit tempérer le père qui jure et n'arrive pas à dominer son tempérament. Jean-François prend naturellement Juanjo comme *coach*. Il lui demande de l'accompagner aux parties qu'il joue. Sébastien Sorhuet, accédant lui aussi à cette catégorie compte sur Juanjo et l'emmène avec lui quand il joue car Juanjo sait offrir, par son analyse des parties, des corrections amicales et des conseils judicieux. Ses deux protégés, il les entoure d'affection et de respect, surtout Jean-François dont il reconnaît le sérieux, l'investissement, le travail, la préparation physique. Mais il apprécie le côté rebelle de Sébastien qu'il sent, à cet égard, proche de lui. Ces deux extrêmes, le sage et le fougueux assurent l'équilibre qui lui plaît. Voilà du moins ce que nous disent ses enfants.

Les filles de Juanjo mettent en avant la passion de leur père pour le mur à gauche, dont il a suivi les retransmissions télévisées, dès leur apparition sur la chaîne basque Euskal telebista. Il vivait la partie depuis son fauteuil en esquissant avec son corps des gestes pour ramasser la pelote. Il allait au trinquet pour suivre les jeunes des environs, mais il allait voir la pelote qu'il aimait par dessus tout, au sud, et connaissait les frontons où il était reconnu de tous à la grande surprise de ses filles. Ces dernières ont en effet pu finalement se promener avec leur père et entrer du bout des pieds dans son jardin secret, la pelote, où les femmes n'étaient pas admises jusque là.

Un jour Juanjo part pour Cuba, à l'occasion des championnats du monde de pelote. Il a informé sa famille une semaine avant. Il n'est pas question que sa femme l'accompagne. Son demi-frère y va mais c'est un joueur de *pala ancha* et Juanjo n'a pas envie de faire le voyage avec lui. Il va vite atterrir chez l'habitant, devenant injoignable, et suivre toutes les parties de main nue, la seule spécialité qui vaille. A son retour, il faudra attendre une semaine pour qu'il parle de son séjour. Il ira bien un jour voir des parties de *pala corta* en mur à gauche avec ses filles, seule entorse tolérable pour ce maniste invétéré.

Enfin le dernier volet de ce témoignage, c'est le sens de la transmission aux jeunes. La pelote doit continuer et pour cela Juanjo était prêt à tous les efforts, même celui de compter les points pour des parties de *pala ancha*, cette spécialité indigne des vrais hommes. Dans ce domaine il compte à son

---

<sup>1500</sup> Pour devenir professionnel à main nue en mur à gauche.

<sup>1501</sup> Ses analyses devaient être le fruit de nombreuses observations, personnelles, en tant que joueur, mais aussi générales, en tant que spectateur de multiples parties car il en suivait beaucoup aux dires de ses filles.

actif l'impulsion pour créer une association à Biriadou, *Pilotazaleak*. Son but était de redonner vie au tournoi de Biriadou. Belle réussite depuis à vrai dire. Le tournoi a pris le nom de Juanjo Arrizaga pour honorer l'homme discret mais efficace et dévoué dont un hommage, rendu à l'occasion des 40 ans du tournoi en 2004, se trouve en annexe 12, fichier 12.22. Ci-après, un extrait d'article de Sud Ouest aimablement offert par les filles de Juanjo.

**III BIRIADOU**

**PELOTE.** En marge des finales du tournoi, Joakin Arizaga a été honoré

## Pelotazale à l'honneur

**A**ncien champion et aujourd'hui dirigeant dévoué, Joakin Arizaga a été honoré chez lui à Biriadou. Le tournoi de place libre de Biriadou, unique en son genre, ayant notamment la particularité de se dérouler en nocturne, a fêté son 40<sup>e</sup> anniversaire le week-end dernier. Signe du destin, ce sont deux enfants du village, Sébastien et Vincent Sorhuet qui ont remporté le trophée réservé aux pilotari Elite. Les deux régionaux de l'étape ont défait en finale le duo Berasategui-Itoiz (40-32) au terme d'une superbe partie.

L'autre grand moment d'émotion a eu lieu lorsque les membres de l'association Pilotazaleak ont rendu un vibrant hommage à Joakin Arizaga.

Après une carrière de joueur riche en victoires avec à la clé un titre national en mur à gauche avec son vieux complice Tranché (1967), Joakin Arizaga n'a pas quitté le milieu sportif. Le Biriadou a ensuite œuvré sans relâche comme dirigeant au Stade Hendayais, puis à Endayarak.

Jamais à court d'idée dès lors qu'il faut animer la vénérable cancha aux multiples chicanes de son village, Joakin a créé avec l'aide de son ami Estebe, autre figure locale, l'association Pilotazaleak. Le but étant bien entendu de perpétuer la pratique de la main nue sur ce magnifique fronton si cher à son cœur.

Maniant le verbe avec aisance Joakin, grand pelotazale devant l'Éternel, est pour une fois resté sans voix. L'émotion sans doute.



**Hommage.** Les frères Sébastien et Vincent Sorhuet, lauréats du tournoi, entourent Joakin Arizaga

PHOTO SO

Fig. 49. Article de *Sud Ouest*, paru après la finale du tournoi à main nue de Biriadou en 2004<sup>1502</sup>

Pour Juanjo, la pelote porte des valeurs, et l'homme qui joue bien à la pelote est digne de respect et le jeune qui joue à la pelote doit être respecté. Les discours sur le passé et les joueurs du passé qui valent mieux que ceux d'aujourd'hui n'étaient pas son credo. Ses filles ont été étonnées du nombre de jeunes présents à ses obsèques. Elles ont compris que leur père avait un jardin bien plus grand encore qu'elles ne le pensaient. Il avait œuvré avec respect et délicatesse auprès de tous ces *pilotaris* parce que leur engagement était gage d'avenir, parce qu'il voulait transmettre la pelote et sa

<sup>1502</sup> L'article donné est un peu coupé sur la droite et non daté.

haute idée de la pelote. Ses filles insistent sur les valeurs de la pelote pour leur père, qui n'aimait pas les attitudes ostentatoires de certains, plus liées au côté théâtral ou folklorique, qu'à l'identité de la pelote.

Nous comprenons par ce témoignage, qui nous rappelle à bien des égards les comportements de certains anciens *pilotaris*, la profondeur des racines de la pelote. Un univers réservé aux hommes avec l'accord des femmes qui les admirent et doivent reconnaître en eux des valeurs qu'elles partagent. Un univers où les jeunes s'appuient avec confiance sur des aînés qu'ils sollicitent, où la transmission se fait dans le respect de chacun. Une parenthèse de l'interview concernait un problème de dopage rencontré par Sébastien dans sa carrière. Même avant d'en être informé par Sébastien, la diffusion immédiate de l'information n'ayant pas permis au joueur de prévenir Juanjo, ce dernier avait compris que ce n'était pas tromperie et dopage, mais abus de fête. Il avait gardé sa confiance en Sébastien, lequel en avait été touché. Voilà qui illustre ce respect. On ne médit pas chez Juanjo, assurent ses filles.

La transmission se fait aussi à l'intérieur de la famille, car les filles de Juanjo ont ce même respect de la pelote et des *pilotaris*. Elles ont suivi l'évolution des protégés de leur père. Nous les avons rencontrées à la dernière finale du championnat de France par équipes qu'a jouée Sébastien Sorhuet quelques temps après l'interview. Leur père n'était plus là pour faire l'analyse mais elles étaient là pour soutenir Sébastien. Elles auraient pu prendre la pelote en grippe, elle qui les avait privées de leur père. Mais elles ont adhéré aux valeurs de la pelote transmises par leur père. C'est sans doute une étrangeté au regard du monde actuel. Le Pays basque a le secret de ces paradoxes.

En bref, nous voyons s'exprimer l'amour total pour la pelote qui est vénérée en soi, à qui on donne sa vie. Les joueurs reçoivent en partage cette vénération, ils sont auréolés de cette gloire. Nous reconnaissons, dans cet exemple, la générosité et le don total de tous ces bénévoles des clubs, agissant dans l'ombre bien souvent, pour transmettre jour après jour, le feu sacré auprès des jeunes des écoles de pelote. C'est le cas dans d'autres associations peut-on penser. Oui et cependant pas vraiment. Nous sentons et nous voyons dans tous les passeurs de témoin, un investissement qui dépasse les bornes, une ardeur que l'on pourrait qualifier de sacrée, un dépassement de soi, un excès inexplicable dans un rôle que l'on pourrait trouver secondaire. Dépassés par les attitudes des jeunes d'aujourd'hui, incompetents dans un monde où tout est affaire d'expert, le sport comme le reste, les responsables s'accrochent, persévèrent, au lieu d'aller cultiver leurs souvenirs et discuter avec leurs congénères. Comment expliquer cette attitude sinon par la nécessité intérieure et impérieuse de la transmission, de leur mission par rapport à la Pelote, sorte de deuxième religion ou d'identité ?

En définitive nous accédons, avec ces deux témoignages, à la façon dont le jeu a pu être vécu dans l'intimité des familles. C'est un aspect de l'identité du jeu qui pose aussi la question des représentations de la pelote dans la société. La passion souvent évoquée dans les diverses descriptions a une incidence à ce niveau social. Les interviews montrent que la famille peut accepter voire partager la passion d'un mari, d'un père joueur ou organisateur, voire parieur avec ses conséquences fortes, objectivement négatives.

Le jeu de main nue en trinquet semble vécu comme un jeu total, capable de dégager toutes les caractéristiques distinguées par Caillois. Les joueurs et les parieurs sont engagés dans un mouvement perpétuel, avec ses rites, ses lieux, ses jours. Les trinquets sont soumis aux lois de la concurrence, notamment à l'arrivée de bâtiments neufs et plus pratiques ou adaptés. Le trinquetier assure la réussite par ses qualités personnelles et son engagement.

La pelote et les joueurs les meilleurs sont vénérés ; la pelote est perçue comme une divinité à qui consacrer sa vie et comme une religion ou un patrimoine sacré à transmettre aux jeunes dans un univers à peu près réservé aux hommes.

Pour conclure cette étude des lieux de pelote, nous retenons quelques points essentiels. La multiplicité des lieux répond à la multiplicité des jeux ainsi qu'à des évolutions différentes au nord des Pyrénées (culture du fronton place libre et des trinquet) et au sud des Pyrénées (culture du fronton avec mur à gauche, voire au fond), d'une part et, d'autre part, aux influences des pays américains, qui apportent chacun ses usages. De par les règles de la FIPV, certaines spécificités et particularités deviennent des modèles à intégrer (trinquet argentin, fronton mur à gauche court), mais les clubs, les joueurs et les institutions ne veulent pas abandonner les jeux traditionnels qui fondent la pelote dans ces Provinces de France. L'architecture des aires de jeux évolue donc pour tenir compte de tous ces impératifs. Les constructions les plus modernes sont transformables à l'envi et permettent toutes les pratiques. Chaque région y pêche sa préférence mais l'aire la plus répandue est aussi la moins coûteuse, le fronton place libre, tandis que certains gymnases sont un peu aménagés en vue d'une pratique par mauvais temps et d'une initiation aux effets du " mur à gauche ". Le bâti progresse chaque année sans qu'on puisse dire que la pelote se développe réellement.

La langue est aussi le lieu d'expression de la pelote, avec une grande influence du vocabulaire castillan qui, pour l'instant, ne trouve pas d'explication rationnelle historique. En effet, les modalités de jeu sont bien différentes des deux côtés des Pyrénées. Le vocabulaire nous permet de suivre, avec les différents dictionnaires, écrits au fil des années, les évolutions du jeu lui-même. Cette étude concorde avec les évolutions constatées à la lecture des articles de presse. Elle permet aussi de

découvrir une règle fondatrice du jeu basque, pour la première fois explicitée, avant l'écriture des notices sur le "rebot".

Géographiquement la pelote ne fait pas éclater ses limites, des limites qui datent de la première moitié du XXe siècle, à quelques exceptions près comme le Nord, et les îles de Corse, de la Réunion et de Nouvelle Calédonie. Même si la *cesta punta* a pu faire croire pendant presque un siècle à la mondialisation de la pelote, il faut convenir qu'il y a eu amalgame entre pelote et jeu de hasard brassant l'argent des paris ou des mises, ce qui n'enlève pas leur authenticité aux jeunes pratiquants mordus de leur spécialité et pénétrés de la même passion que les "manistes", avec une autre sensibilité ou conception du jeu.

La pelote se développe surtout à l'intérieur des territoires où elle était connue, avec des constructions d'autant plus nombreuses que la distance au pôle Pays basque est faible. En effet, si le fronton place libre est l'installation de première implantation et la plus répandue sur l'ensemble des Ligues régionales concernées par la pelote, plus de la moitié des trinquets sont construits en Pays basque et le département 64 compte 77% des murs à gauche et 69% des trinquets homologués. Il faut noter que durant la présidence de M.Abeberry, la construction a connu un bond inégalé, puisque depuis le nombre de construction est même en baisse constante. La tradition évolue, entre continuité des spécialités anciennes aux rites bien implantés, influence espagnole toujours renouvelée, dans le sport comme dans la culture et, particulièrement en dehors du Pays basque, notion de fête accompagnée de chants et de cuisine basques autour des parties de pelote.

Un mécène avait voulu unifier religion, pelote et culture. Antoine d'Abbadie a laissé une empreinte, que ce soit dans les spectacles présentés aux touristes ou à travers l'institution de la Grande Semaine des Sports Basques. Mais la place de la langue basque, première pour d'Abbadie, a cédé bien du terrain. La pelote vit malgré la désaffection de certains hauts lieux du XXe siècle. Certains trinquets privés ont été concurrencés par un établissement communal flambant neuf. L'histoire ne retient pas la vie des familles subordonnée aux risques des paris, mais les parieurs ont forgé sa longévité. Elle connaît aujourd'hui d'autres temples de facture prestigieuse. De multiples lieux perdurent aussi et d'autres sont menacés par l'urbanisation. Mais les mairies, aiguillées par les clubs, veillent de manière générale sur leurs lieux de pelote et le bâti communal est de plus en plus important, alors qu'autrefois les trinquets étaient tous privés. Malgré tout, les lieux doivent être habités pour avoir un sens. Ils ne sont vivants que par l'investissement des hommes et la présence des joueurs. Ici se trouve convoquée la transmission des savoirs et des savoir-faire qui se fait dans le respect des valeurs véhiculées par ce jeu traditionnel et participant, aux dires des témoins, de son identité, aujourd'hui comme hier.

Nous pouvons alors nous interroger sur les représentations de la pelote dans l'esprit des hommes de leur temps, sur l'idée qu'ils se font de ce jeu pour lui consacrer une telle énergie, une vie parfois, d'énormes sommes d'argent, toujours.

# III. Les représentations des jeux de balles ou de pelote

La balle, comme nous l'avons vu dans l'introduction du premier chapitre, a des vertus symboliques. Elle est chargée d'imaginaire, liée à des schèmes<sup>1503</sup>, des archétypes<sup>1504</sup>, des mythes<sup>1505</sup>, selon l'avis des chercheurs philosophes, historiens, linguiste<sup>1506</sup>, anthropologues ou sociologues dont nous avons cité les propos au début de cet ouvrage. C'est à travers les œuvres littéraires ou picturales et la variété des textes produits que nous avons voulu mettre en évidence la réalité des phénomènes à la fois intérieurs et partagés, individuels et collectifs, liés à ces images et représentations imaginaires.

Avant d'aborder les textes et les images relatifs à la pelote basque, nous nous intéresserons donc dans une première sous-partie, aux représentations véhiculées jusqu'au XVIIIe siècle à propos des balles et des jeux de balle, dont la pelote basque n'est qu'un type particulier. Les textes des poètes, les textes d'épopées, les contes et légendes européens, les peintures, gravures et dessins fournissent un matériel pertinent pour découvrir les aspects relatifs à notre objet, sans entrer dans la théorie des études de textes ou des œuvres d'art. Des éléments trouvés dans les traités sur le jeu, les textes officiels civils ou religieux, les récits de voyageurs, les commentaires des philosophes et des érudits compléteront ce portrait particulier de l'imaginaire du jeu de balle avant le XIXe siècle.

Dans un deuxième temps, à travers l'exploration d'une sélection de textes, toujours hors de tout contexte théorique de l'étude des textes, nous dégagerons les représentations attachées à la paume/pelote basque. Les symboles liés à la paume basque devenue pelote basque, d'une part et, d'autre part, ce que le jeu en Pays basque a pu représenter pour ses habitants et pour les voyageurs de passage seront questionnés. Nous rechercherons également l'influence de ces étrangers, notamment des écrivains, l'impact du romantisme et du courant régionaliste sur la vision de la pelote développée au XIXe siècle et jusqu'au XXe siècle, à l'aube duquel naît la fédération de pelote basque. La presse,

---

<sup>1503</sup> “ Le schème est une généralisation dynamique et affective de l'image [...] (les schèmes sont) des trajets incarnés dans des représentations concrètes précises ; ainsi au geste postural correspondent deux schèmes : celui de la verticalisation ascendante et celui de la division tant visuelle que manuelle ” (Durand, 1979 : 61)

<sup>1504</sup> Pour Jung, cité par Durand (1979 : 62) “ l'archétype est le stade préliminaire de l'idée ”. Pour Durand (1979 : 62), “ Les gestes différenciés en schèmes vont au contact de l'environnement naturel et social déterminer les grands archétypes ” (donc les archétypes sont différents suivant les cultures) et il ajoute : “ Ce qui différencie précisément l'archétype du simple symbole, c'est généralement son manque d'ambivalence, son universalité constante et son adéquation au schème ” (Durand, 1979 : 63) Il cite la roue comme archétype du schème cyclique.

<sup>1505</sup> Selon Durand (1979 : 64) : Un mythe est “ un système dynamique de symboles, d'archétypes et de schèmes, système dynamique qui, sous l'impulsion d'un schème, tend à se composer en récit ”.

<sup>1506</sup> Un seul linguiste.

les érudits, les auteurs de poésie et de romans, quelques textes en langue basque, l'abondante production spécialisée du XXe siècle, seront analysés relativement à nos objectifs.

La pelote est assez esthétique pour inspirer de nombreux peintres, sculpteurs et autres plasticiens depuis le XIXe siècle, jusqu'à nos jours. Au titre de ce qu'elles signifient, de l'image de la pelote chez leurs auteurs et dans l'imaginaire populaire, quelques représentations seront étudiées dans la troisième partie, dédiée aux arts visuels mais aussi à l'artisanat. En effet, la pelote se pratique à l'aide d'instruments et d'un matériel fabriqués artisanalement et qui font partie de la représentation de la pelote, que nous analyserons sous cet angle. Mais la pelote est aussi un symbole du Pays basque. En tant que telle, elle est devenue ornement, d'une part pour de nombreux objets souvenirs et, d'autre part, dans les vitrines de commerçants, à travers ses instruments. Comme caractéristique du Pays basque, parmi d'autres, elle s'impose dans les guides touristiques, de nombreux livres et quelques reportages télévisés. Cette place prise dans le monde des arts et la sphère audio visuelle nous a interpellés.

### **III.1. Représentations de jeux de balle jusqu'au XVIIIe siècle**

A propos de balle ou de jeu de balle, les textes qui nous sont parvenus de l'antiquité sont peu nombreux, mais ils révèlent la puissance de la symbolique attachée à ce jeu. L'iconographie apporte encore quelques précisions, les historiens ou savants également. C'est avec ces éléments que nous débuterons l'étude.

La deuxième partie fera place à trois types de textes datant du XIe au XVIIIe siècle. En effet, les poètes ne manquent pas d'utiliser la balle dans leurs métaphores, en Orient comme en Occident. Par ailleurs, des contes et des mythes nous viennent des XIe XIIe et XIIIe siècles et confirment les premières représentations, tout en les affinant et en attribuant une fonction particulière au jeu de balle. Enfin quelques textes officiels complètent la vision du jeu à cette époque.

Parmi les nombreuses œuvres plastiques ou littéraires qui font explicitement référence à la balle et au jeu de balle, appelé paume depuis le XIIIe siècle, nous évoquerons quelques exemples propres à situer la place du jeu de paume dans les esprits et l'imaginaire des hommes avant l'époque romantique. Leur analyse, eu égard à cette problématique, terminera cette partie dédiée aux représentations des jeux de balle et à l'imaginaire développé jusqu'au XVIIIe siècle.

### **III.1.1. A partir des mythes, des poésies et de l'iconographie antiques**

En Grèce antique, comme dans l'empire romain, le jeu de balle a droit de cité. Les auteurs, tels Hérodote, Pline ou Athénée, se sont empressés de lui chercher, parmi les peuples mythiques et parmi les héros, des inventeurs ou des adeptes<sup>1507</sup>. Par la suite, Mercuriale (1577) puis les historiens du XIXe siècle, et les historiens du jeu basque au XXe siècle ont repris leurs explications et voulu croire à une filiation entre jeu de paume, pour ce qui nous intéresse, et jeux des Anciens<sup>1508</sup>. Comme le signale Jean-Charles Berthet dans sa thèse, cette première démarche des auteurs du XIXe siècle est un projet de recherche légitime mais qui a échoué. “Reconnaître une signification ethnologique à des jeux en dépassant le stade de la simple description” lui semble intéressant à condition de ne pas systématiquement penser emprunt à des peuples ou survivance d'un jeu connu à une autre époque (Berthet, 2003 : 301). C'est aussi notre conviction.

A travers les écrits supposés des poètes ou des pseudo historiens, nous aborderons, grâce à des traductions et à des études ultérieures, les mythes de l'antiquité, en faisant omission des prétendus inventeurs des jeux de balle, sujet qui ne retient pas notre attention et pour lequel le lecteur pourra consulter par exemple Becq de Fouquières (1869). Nous éviterons l'obsession des origines fustigée par Benveniste (1947 : 164) en essayant d'explorer les motifs récurrents, les similitudes, qui correspondent à une structure anthropologique (Durand, 1979) à laquelle le jeu renvoie.

#### **III.1.1.1. Le jeu de balle dans l'*Odyssée***

Le jeu de balle est connu par les écrits des poètes et par l'iconographie. Dans l'*Odyssée*, Homère utilise deux fois le jeu de balle. Tout d'abord, dans le chant VI, la balle est présente dans une activité féminine, le jeu de Nausicaa avec ses servantes, près du lavoir. Une balle, manquée par une servante, tombe dans un tourbillon, suscite les cris des jeunes femmes, lesquels réveillent Ulysse dont le corps était caché par des buissons<sup>1509</sup>. Tel est l'artifice imaginé par l'auteur, qu'il attribue d'ailleurs à

---

<sup>1507</sup> Cf. Herodote, Histoire(I, 94), Pline (VIII, LVI) et Athénée (I.p.14, D).

<sup>1508</sup> Cf. Bajot dans les dernières pages de son *Eloge de la paume*, (Bajot, 1854) où il cite les Anciens, Becq de Fouquières (1869), et, depuis, les historiens du jeu basque, Lacombe, D'Elbée... qui ont repris les explications des anciens en les citant.

<sup>1509</sup> “ Elle lançait la balle à l'une de ses femmes ; mais la balle, manquant la servante, tomba au trou d'une cascade. Et filles aussitôt de pousser de hauts cris ! et le divin Ulysse éveillé de s'asseoir !... Et le divin Ulysse émergea des broussailles ”. Homère, *Odyssée, chants I à VII, texte établi par Victor Bérard, introduction de'Eva Cantarella, Notes de Silvia Milanezi*. Les Belles Lettres, 2001, p. 229 (texte grec en vis à vis).

Athéna<sup>1510</sup>, pour initier la rencontre entre Ulysse et Nausicaa. Le jeu de balle permet donc au héros de se découvrir et c'est une déesse, ici Athena, qui installe cette fonction pour le jeu de balle, dans la logique du récit merveilleux. Nous retrouverons ultérieurement, dans la littérature du moyen-âge, ce schéma et ce rôle de révélateur donné au jeu de balle. Ce cas n'est donc pas isolé, la mise en scène se perpétuera en renforçant la signification symbolique. Nous notons cette particularité diégétique du jeu de balle : il fait avancer la trame du récit et il révèle un héros.

Dans l'*Odyssee*, au chant VIII (traduction de Leconte de Lisle)<sup>1511</sup>, lors d'une scène festive, deux frères font un spectacle avec un ballon que d'autres auteurs disent gonflé d'air. Ici les joueurs (Halios et Laodamos) sont les fils du roi Alkinoos, roi des Phéaciens. Ils dansent seuls car nul ne pouvait lutter avec eux, dit le texte. Leur talent est mis en scène et l'auteur choisit de décrire la balle " une belle boule pourprée que le sage Polybos avait faite pour eux ".

Ainsi l'auteur nous fait comprendre que c'est un art de confectionner la balle<sup>1512</sup>, et le meilleur artisan est connu, voire célèbre, puisque Homère fait référence à lui<sup>1513</sup>. L'objet du jeu est lui-même mis en valeur par des couleurs. Plus tard, dans la Villa Romaine du Casale, datant du IV<sup>e</sup> siècle, nous retrouvons des balles colorées dans les fresques ornant cette construction de Piazza Armerina (Sicile)<sup>1514</sup>. Là aussi, le goût pour l'objet et le besoin du bel objet, coloré, comme chez Homère, demeurent. De même, en Pays basque, un jeune fabricant contemporain utilise la couleur pour ses pelotes douces destinées aux débutants. Mais la texture et la vivacité, seront par ailleurs recherchés, comme nous l'avons déjà notifié, en Pays basque notamment. Nous retiendrons cette caractéristique (art de confectionner la balle) qui a perduré jusqu'à aujourd'hui avec le soin apporté à la confection des pelotes<sup>1515</sup>.

Le texte d'Homère en dit long sur ce que représentent, à la fois l'objet utilisé pour jouer, le jeu, l'adresse et l'élégance des joueurs. En effet on ne confie pas à des jongleurs, à des préposés aux

---

<sup>1510</sup> " C'est alors qu'Athéna, la déesse aux yeux pers, voulut pour ses desseins qu'Ulysse réveillé vît la vierge charmante et fût conduit par elle au bourg des Phéaciens.

<sup>1511</sup> Traduction proposée par le site philoctetes.free.fr par exemple. Les traductions ne rendent pas toutes compte aussi précisément de cet épisode. Mais dans la version bilingue (grec-français) de la collection *Classiques en poche* dirigée par Hélène Monsacré, nous retrouvons les mêmes éléments :-" Alkinoos alors fit danser seul à seul deux de ses fils, Laodamas et Halios : ils étaient hors concours. Ils prirent à deux mains un beau ballon de pourpre que, pour eux, avait fait Polybe, un habile homme : échine renversée, quand l'un d'eux l'envoyait jusqu'aux sombres nuées, l'autre sautant en l'air, le recevait au vol, avant de retoucher le sol de ses deux pieds. Puis ayant terminé ces jeux de haute balle, ... ".

<sup>1512</sup> Rappelons que c'est par le métier de paumier et fabricant d'esteuf que le jeu de paume sera d'abord connu, qu'il figure, grâce à ce statut dans l'Encyclopédie des Arts et Métiers. Voilà un lien avec le jeu grec et même une caractéristique commune au jeu d'Homère et au jeu de paume-pelote.

<sup>1513</sup> Rappelons que Martial citait aussi Polybius dans son épigramme 72 du livre VII. Cette fois, on vantait ses coups de la main gauche. Polybe fut donc une figure célèbre du jeu de balle, figure réelle ou mythique.

<sup>1514</sup> Deux jeunes femmes élancées sont représentées, l'une venant de lancer la balle composée de quatre quartiers de couleurs différentes avec sa main droite, l'autre s'appêtant à la recevoir puis à la renvoyer de sa main gauche.

<sup>1515</sup> Rappelons, dans le même ordre d'idée, le fait d'organiser une réunion, voire une conférence de presse, pour choisir les pelotes qui serviront à jouer une finale de championnat de France.

divertissements du roi, cette danse au ballon. Ce sont les fils du roi, qui assurent l'office. Il ne s'agit pas d'un jeu banal mais d'une démonstration digne d'un fils de roi, digne d'être offerte à l'étranger, à la fois pour l'honorer et l'impressionner. Jeu de roi<sup>1516</sup> et jeu de démonstration de supériorité<sup>1517</sup>, le jeu de balle assure donc une fonction dans cette épopée, comme il le fera dans les contes et dans la vie de cour de la France monarchique, avant d'endosser un nouveau statut en Pays basque, ce qui reste à voir.

Voilà donc relevés les rôles du jeu de balle chez Homère. Ils ne sont pas sans rappeler la partie de paume donnée en l'honneur du Comte d'Artois en visite à Bayonne en juillet 1782<sup>1518</sup> ou la partie de paume prévue pour le passage à Cambo du Duc de Nemours en septembre 1845<sup>1519</sup>. Ce sont les meilleurs joueurs qui œuvrent ici bien sûr, comme au temps de Louis XIV du reste, où les meilleurs donnant le spectacle au jeu de paume du château de Fontainebleau, avaient obtenu le privilège d'être rémunérés, à partir de ce jour, comme des artistes. Les rois ne se montrent plus en action, pas plus que leurs lignées<sup>1520</sup>, mais ils montrent leur richesse architecturale, technique, artistique...

Le jeu de balle n'est donc plus un jeu de roi, le dernier grand joueur, à la fois roi de France et de Navarre étant Henri IV. Il continue cependant à jouer un rôle de cadeau et de démonstration d'adresse et de force, comme chez Homère. Il rappelle en cela le *potlatch* défini par Mauss et Davy en 1924<sup>1521</sup>. L'attitude royale de Henri IV<sup>1522</sup>, dans la partie contre le prince de Joinville, face aux invités "Hespagnols" et le fait, pour Henri III de se montrer tous les jours à la Paume participaient bien déjà de ce principe. Il y a des changements d'acteurs, mais certains traits fonctionnels du jeu sont conservés. Les hommes illustres mériteront bientôt, comme les souverains et les nobles étrangers, qu'une partie de pelote se joue en leur honneur. On leur fera lancer le *douro*, c'est à dire prendre le rôle du divin hasard qui attribue le premier service à l'une des équipes. La reine Victoria d'Angleterre, le compositeur Maurice Ravel, Charlie Chaplin ou le maréchal Pétain auront l'un ou l'autre privilège pour des parties de pelote en Pays basque.

---

<sup>1516</sup> C'est le cas chez Homère, mais c'est aussi bien ainsi que sera nommé plus tard le jeu de paume.

<sup>1517</sup> Toujours chez Homère, certes, mais le phénomène va durer. Rappelons par exemple l'attitude de Henri IV avec les "Hespagnols" dans la relation qu'en fait Pierre de l'Estoile. cf. dans I.2.2.2.

<sup>1518</sup> Cf. texte des archives de la ville de Bayonne, E Dépôt Bayonne BB63, en annexe 6, fichier 6.2.

<sup>1519</sup> Cf. article de La *Sentinelle des Pyrénées* jeudi 11 septembre 1845, 15<sup>e</sup> année, citant une lettre de Cambo 10 septembre 1845 racontant la venue du Duc De Nemours :

"le duc est monté à cheval et a visité la place du Jeu de Paume qui avait été décorée avec beaucoup de goût pour une partie entre les plus forts joueurs du pays basque [...] Mais le mauvais état du terrain n'a pas permis qu'elle eût lieu, et [...] On m'annonce que le duc a laissé 200 fr pour les joueurs, 30 fr pour le mulet et son conducteur...

Un habitant de Cambo".

<sup>1520</sup> Alors que c'était le cas chez Homère, quand Ulysse était reçu chez les Phéaciens. On se rappelle la danse décrite dans la partie I.

<sup>1521</sup> Voir l'introduction du I à propos de *potlatch*.

<sup>1522</sup> Voir les relations respectives de Pierre de l'Estoile et de Lippomano relatées respectivement dans I.2.2.2 et I.2.2.3.

### III.1.1.2. Les balles dans l'iconographie grecque antique

De très nombreux vases, des bas reliefs, des sculptures montrent des balles et ce que nous appelons des joueurs sans savoir si cette notion correspond à une réalité grecque, le mot “paidia”, traduit par ‘jeu’, existant en Grèce antique seulement pour désigner une activité d’enfant. Depuis le mur de Thémistocle où il peut sembler que deux équipes d’athlètes bien musclés soient face à face, tandis qu’un homme s’apprête à lancer une balle, jusqu’aux vases et stèles funéraires, les sujets de “jeu” de balle touchent tous les âges et les deux sexes. Si le jeu d’*ephedrismos* est le plus fréquent, le lancer de balle offre aussi de nombreux aspects. Prenons-en quelques exemples.

Des enfants, sculptés sur un sarcophage, disposent de plusieurs balles dans une scène de “jeu”. Une figurine montre un athlète bras levé et tenant une balle à hauteur de tête voire au-dessus, s’apprêtant à lancer sans équivoque, cette sphère. Nous y retrouvons un geste actuel, appelé *a pugno*<sup>\*1523</sup>. Une autre figurine montre un athlète avec une balle dans sa main gauche. Son attitude générale nous rappelle celle du buteur de pelote avant la prise d’élan pour aller engager le point. Sur un cratère à figures rouge, la scène d’*ephedrismos* se situe au-dessous d’une scène de danse en musique<sup>1524</sup>. L’atmosphère semble joyeuse. D’autres vases comportent à côté du lanceur ou de la lanceuse de balle d’autres éléments qui devaient aider à la compréhension de la représentation. Aujourd’hui, qu’il s’agisse de balle en l’air ou de balle au bond, l’interprétation n’est pas facile, même si les écrits de Pétrone, de Pollux et d’autres auteurs que nous avons lus permettent d’imaginer que tel ou tel jeu a lieu. Que signifie par exemple une balle dans la main d’Eros sous forme de figurine ? Est-il fait allusion à la promesse d’Aphrodite qui veut offrir à son fils la balle de Zeus<sup>1525</sup> en échange d’une flèche qu’il doit décocher à la fille d’Aietès ? Il est vrai que certains auteurs, comme Méléagre, emploieront l’image de la balle pour désigner leur cœur envoyé par Eros à la bien-aimée et c’est peut-être une allusion à la même histoire mythique<sup>1526</sup>.

Nous quittons l’idée du jeu pour entrer dans un autre type de message. C’est ainsi que Louis Becq de Fouquières fait remarquer “la signification symbolique de la balle sur les monuments de l’antiquité figurée”. Il ajoute “Innombrables sont les vases sur lesquels on voit la *sphaera* seule ou accompagnée du myrte qui était, on le sait, consacré à Vénus” (Fouquières, 1869 : 179-180). Il ajoute que “la *sphaera*, emblème du globe solaire, est un symbole de vie et éveille une idée de jeunesse,

---

<sup>1523</sup> Hiribarren nommait le coup *harpognatic*.

<sup>1524</sup> Cf. annexe 1, fichier 1.7., cratère à figures rouges, scène d’*ephedrismos* 111. Pris dans *Jouer dans l’Antiquité* (1992 : 118).

<sup>1525</sup> Il s’agit d’une balle merveilleuse que lui aurait offerte sa nourrice Adrasteia. Voir plus loin, sa description dans *Les Argonautes* d’Apollonios de Rhodes.

<sup>1526</sup> Le texte de Méléagre figure un peu plus loin comme exemple de texte poétique.

d'amour et de beauté ; c'est pourquoi on voit la sphaera figurée à côté de Vénus<sup>1527</sup>, par qui nous naissons à la lumière. ”

Sur une peinture reproduite dans la collection des vases de Lambert (I, vign. XII), Eros vient de lancer une balle. Il se tient entre deux jeunes femmes<sup>1528</sup>. Becq de Fouquières voit dans cette scène peinte sur un vase funéraire la symbolique de la résurrection et non la représentation d'un jeu. Le lancement de la balle serait l'emblème du lever du soleil qui symbolise l'aube de la vie. Une des jeunes femmes tient un linge symbole des douleurs de l'enfantement et un miroir qui réfléchit ou rend la lumière du soleil, donc une résurrection souhaitée, selon Fouquières. Eros lanceur de balle, est figuré pour signifier “ une espérance pleine de consolation et une aspiration vers une résurrection prochaine ”. Fouquières dit qu'il utilise, pour émettre son interprétation, l'inscription de la stèle sur laquelle s'appuie l'autre jeune fille. Il raisonne aussi en homme du XIXe siècle, porteur des idées de son époque. Dans la représentation de l'enlèvement d'Egine, au contraire, la balle tombe des mains de la jeune fille, alors que l'aigle l'emporte dans les airs. Fouquières voit dans cette chute, le symbole de la fin de la course solaire, et donc l'annonce de la mort prochaine de la jeune fille. La balle perdue c'est donc la vie qu'on perd. Il est vrai que nous avons trouvé de nombreuses fois cette comparaison entre la trajectoire de la balle et la course du soleil, entre le mouvement de la pelote et la trajectoire de la vie depuis la naissance vers la mort, ou encore entre la chute de la balle et la mort. Cette symbolique est utilisée par les auteurs du XXe siècle.

D'autres céramiques et des peintures montrent des balles et des jeux avec des balles où les figures féminines sont fréquentes. *Ephedrismos*, jonglage ou autre affectation d'activité avec balles, pour nous mystérieuse, président alors à la décoration<sup>1529</sup>. L'esthétique, des gestes en particulier, semble jouer un rôle, autant que l'adresse.

Nous pouvons en conclure que les jeux de balle bénéficient d'une pratique et d'un intérêt assez étendus pour être reproduits sur des bas-reliefs ou des vases grecs et également en tant que figurines ou sculptures. Il semble que le jeu de balle se perpétue depuis les temps anciens dans les milieux privilégiés, au moins, comme moyen de montrer grâce, adresse et force, tout en ayant le plaisir du jeu, solitaire ou non, décrit par les auteurs anciens. Voyons maintenant comment les écrivains utilisent la balle dans leurs textes poétiques.

---

<sup>1527</sup> Sur une céramique intitulée *Elite du monum.*

<sup>1528</sup> Cf. Dessin de la peinture et texte de Becq de Fouquières en annexe 14, fichier 14.1.

<sup>1529</sup> Cf. représentations en annexe 1 et dans I.1.

### III.1.1.3. Des images littéraires à propos de la balle

Les poètes se servent de la balle sans qu'elle soit forcément le sujet de leur poésie, ni même le centre d'un jeu. Parce que la balle est un objet commun, bien connu pour ses propriétés intrinsèques ou son utilisation habituelle pour jouer, le poète peut la prendre comme métaphore au gré de son inspiration, à condition que l'image soit juste ou, du moins, compréhensible pour ses lecteurs. Comme la balle peut aussi être d'une texture irréelle ou d'or, objet merveilleux dédié au conte, et symbole riche des sens signalés par de nombreuses citations, nous supposons déjà la puissance imaginaire, le pouvoir d'évocation qui a séduit les poètes. Nous avons pris trois exemples d'utilisation de la balle ou du jeu de balle en poésie.

#### **Chez Apollonius de Rhodes**

Apollonius (ou Apollonios) de Rhodes est un poète grec né à Alexandrie, (III<sup>e</sup> siècle avant J C) qui a longtemps vécu en exil à Rhodes, où son talent et son enseignement de la poésie ont été appréciés et célébrés, avant d'être enfin reconnu dans sa ville natale où il passa ses vieux jours. Dans *Les Argonautiques*, chants célébrant les aventures des Argonautes, l'auteur présente, dans le chant III, une sorte de balle (“σφαῖραν” ‘sphaera, sphère’ dans le texte grec), qu'Aphrodite propose de donner à son fils Eros. C'est un jouet de Zeus enfant que sa chère nourrice Adrasteia lui a fabriqué. Sa description ci-après est tirée la traduction française de Henri de La Ville de Mirmont (1892), figurant sur le site remacle.org et sur Gallica :

*elle est formée de cercles d'or; autour de chacun d'eux s'enroulent de doubles anneaux qui l'enveloppent ; on n'en voit pas les jointures: car, une spirale bleuâtre court à leur surface. Mais, si tu prends cette boule dans tes mains pour la lancer, semblable à un astre, elle répand dans l'air une traînée brillante<sup>1530</sup>.*

Francis Vian (1995) parle, lui, d'étoile filante. C'est d'abord le caractère précieux de l'objet qui apparaît, non pas seulement par la quantité de métal précieux utilisé mais par la complexité de la confection rendue mille fois parfaite par les nombreux cercles utilisés, le cercle étant réputée être la figure géométrique parfaite. La spirale donne une idée d'infini. Déjà l'objet merveilleux et non réel, est chargé d'une puissance symbolique extrême mais le texte va encore plus loin car l'objet peut être lancé et ce mouvement augmente encore, si c'était possible, son pouvoir. Ainsi, nous retenons que la balle est faite pour être lancée. Lorsqu'on lui donne ce mouvement elle rappelle les astres. Ces derniers sont mystérieux pour l'homme, animés de mouvements qui lui échappent. Quant au soleil, il régit la vie sur

---

<sup>1530</sup> Traduction prise dans remacle.org. *Argonautiques*, chant troisième, traduction française de H.de La Ville de Mirmont (1892), Paris et Bordeaux.

terre. C'est dire si la comparaison est signifiante. La traînée brillante peut matérialiser la trajectoire, et le caractère brillant montre que la balle suscite l'admiration. Précieux objet, jouet du maître des dieux, parfait mille fois, fait pour être lancé et comparable aux astres mystérieux, dont la trajectoire émerveille, telle est la balle du texte d'Apollonios de Rhodes. Il se peut que dans l'imaginaire collectif, la pelote soit investie d'une part de cette symbolique au XIXe siècle et plus tard. Comme dans le *Roman d'Alexandre* la balle représente également le monde. C'est bien ce que confirment H. de La Ville de Mirmont (1894 : 162) : “ la légende de la balle du dieu enfant, symbole de la sphère du monde est d'origine crétoise ” et Francis Vian (1995 : 115) en note additive de son texte bilingue grec-français des *Argonautes* : “ La déesse d'autre part préside au destin et l'on peut penser que la balle offerte à Zeus symbolise l'univers (115) ”.

Nous trouvons la balle une deuxième fois chez Apollonios, dans le chant quatrième où le vaisseau des Argonautes doit franchir le fameux passage entre Charybde et Scylla. A la demande de Héra, ils seront protégés par les Néréides : leur navire ne s'écrasera pas contre les rochers mais sera renvoyé tel une balle de l'une à l'autre nymphe, au-dessus des flots, sans jamais toucher les récifs.

— telles auprès d'une grève sablonneuse des vierges, ayant retroussé des deux côtés leur vêtement jusqu'aux hanches, jouent avec une balle qu'elles se lancent à la ronde; elles la reçoivent l'une de l'autre, l'envoient dans les airs : elle monte très haut, mais ne touche jamais le sol ; — ainsi, tour à tour, [les Néréides] se renvoyaient l'une à l'autre le navire qui volait élevé au-dessus des flots, toujours loin des roches; et l'eau, autour d'elles, bouillonnait et s'élançait<sup>1531</sup>.

L'image de la balle dans cette comparaison est encore riche de sens positif. Les jeunes filles vierges<sup>1532</sup>, image de pureté choisie par l'auteur, jouent. Le jeu est donc ici considéré comme innocent, pur, lui aussi. L'habileté ou l'adresse des protagonistes permet un mouvement éternel de la balle, qui ne tombe pas et ici la chute s'apparenterait à la mort, de toute évidence. Le destin des hommes est dans la main des déesses, comme la balle dans la main des joueurs. Dans la métaphore, le vaisseau et la balle sont donc saufs mais c'est grâce à l'engagement des jeunes nymphes qui retroussent leur vêtement pour entrer dans l'eau. L'entrée dans le jeu nécessite ici une attitude particulière, et le vêtement est une gêne pour le mouvement opportun, soit l'entrée dans l'eau pour assurer le passage du bateau. Rappelons que pour la paume, comme pour la pelote, les joueurs ôtent leurs vêtements. Que percevons-nous dans cette utilisation métaphorique ? Le fait d'associer la balle à une activité divine,

<sup>1531</sup> Traduction prise dans remacle.org. *Argonautiques*, chant quatrième, traduction française de H.de La Ville de Mirmont, Paris et Bordeaux, 1892, dont nous donnons le texte grec : “ Αἱ δ', ὥστ' ἡμαθόεντος ἐπισχεδὸν αἰγιαλοῖο παρθενικαί, δίχα κόλπον ἐπ' ἰζύας εἰλίξασαι σφαίρη ἀθύρουσιν περιηγεί· αἱ μὲν ἔπειτα 950 ἄλλη ὑπ' ἐξ ἄλλης δέχεται καὶ ἐς ἡέρα πέμπει ὕψι μεταχρονίην ”, où “ σφαίρη ”, ‘sphaeron’, est encore traduit par balle.

<sup>1532</sup> Dans la traduction de Jean-Jacques Antoine Caussin de Perceval (an V), il n'est pas question de vierges mais de jeunes filles. L'image de la pureté reste pertinente.

pratiquée par de jeunes déesses, activité digne d'éloges puisqu'il s'agit d'un sauvetage. De plus, le fait de mettre en scène un jeu de balle comme symbole de la vie et de la mort d'êtres humains, d'en faire un usage poétique, nous semblent forts de signification. Celle-ci résonne encore aux oreilles des auteurs du XIXe comme du XXe siècle, comme nous le verrons dans les prochains paragraphes. Il semble que l'objet balle garde, comme les symboles dont parle Gilbert Durand (1979), la même force dans l'esprit ou le corps humain, depuis l'antiquité ou avant puisque Durand parle de "structures anthropologiques de l'imaginaire".

## Chez Méléagre de Gadara

Méléagre de Gadara est un poète grec, né à Gadara (actuelle Jordanie) au IXe siècle avant J-C et mort sur l'île de Cos. Ses œuvres complètes ont été traduites par Pierre Louÿs. Nous y trouvons, dans le recueil d'épigrammes intitulé *Les amours d'Héliodora*, une métaphore liant les sentiments amoureux, le désir et le jeu de balle.

XXXI

Il joue à la balle, l'Erôs que je nourris ; à toi / Héliodora, il lance le cœur qui pantelait en moi. /

Va, reçois le Désir qui veut jouer ; si loin de toi / Tu me rejettes, je ne souffrirai pas cette insulte

Contraire au jeu<sup>1533</sup>.

Dans la version bilingue (grec-français) de l'Anthologie grecque, anthologie palatine de Pierre Waltz publiée aux Editions Belles Lettres en 1960, la même épigramme est traduite sous le numéro 214<sup>1534</sup> de la *Couronne de Méléagre* :

*C'est un joueur de balle<sup>1535</sup>, l'Amour que je nourris ; il te lance, Héliodôra, le cœur qui bondit en mon sein. Allons, accepte-le comme partenaire ; mais si de ton côté tu ne me renvoies pas le désir<sup>1536</sup>, je ne tolérerai pas cet affront contraire aux usages de la palestre.*

Le sens des deux traductions est voisin mais "panteler", dont on a perdu l'usage, est dans la logique romantique, "bondir" est plus dynamique, plus positif et adapté à notre époque. Le poète pour parler de son amour, met en scène un jeu de balle. Si la flèche d'Eros a souvent été utilisée et

---

<sup>1533</sup> Œuvres complètes de Méléagre de Gadara, p.49, par Pierre Louÿs, disponibles sur Gallica (BNF). Poésies de Méléagre suivies de Lectures antiques. Editions Mouton, Fernand Aubier éditeur, Bruxelles, 1928. Traductions littérales.

<sup>1534</sup> Cf. photo de l'édition bilingue en annexe 14, fichier 14.2.

<sup>1535</sup> Note de l'auteur : Éros joueur de balle se trouve déjà chez Anacréon (Cf. Bergk, *Poetae lyr. Graec.*, 4<sup>e</sup> éd., III, Anacr., fragm.14). Le terme et la comparaison ont aussi pu être suggérés à Méléagre par quelque œuvre de la statuaire. Nous ajoutons que Eros joueur de balle est présent dans l'iconographie, voir paragraphe précédent III.1.1.2.

<sup>1536</sup> Note de l'auteur : Considéré comme une autre balle, qu'elle lui renvoie en échange de son cœur. Il nous paraît impossible de considérer le Désir, ainsi que le voulait Dübner, comme le même personnage que l'Amour : le « désir » est le charme qu'Héliodora porte sur elle, ce qui lui permet de le renvoyer « d'elle » (comme dit littéralement le texte) en échange du cœur de Méléagre, que l'amour fait voler vers elle.

représentée, Méléagre lui préfère cependant un jeu qui s'oppose, par sa nature, à la guerre. En effet, à la linéarité de la flèche, arme privilégiée d'Eros, s'oppose la rondeur de la balle. Au lieu d'évoquer un dieu qui décoche une flèche dans le cœur de l'amoureux, l'auteur choisit un mode original pour parler de ses sentiments.

Le désir et l'amour du poète s'expriment dans un élan semblable à celui d'une balle lancée vers la bien-aimée. Elle se doit de répondre à l'amour manifesté, comme on renvoie la balle. Cette réciprocité fait le jeu. Elle peut certes choisir de rejeter l'amour mais, ce serait gravement interprété, mal toléré. L'amour peut donc, pour Méléagre, être un jeu où l'on se renvoie sentiments et désirs, ce qui fait tout son attrait. Pour le poète qui place l'amour très haut dans son échelle de valeurs ou, au moins, lui donne tant d'importance dans son œuvre écrite, choisir le jeu de balle comme référence ou métaphore de l'amour, indique un certain statut ou une représentation de ce jeu de balle dans la société de l'époque. Il n'a choisi ni le lancer de disque ni la course, trop athlétiques, ni les osselets, jeu moins élégant ou propre à la divination. Le jeu de balle nourrit la poésie de son texte parce qu'il est propre à cet emploi.

### **Dans *Le Roman d'Alexandre***

Dans *Le roman d'Alexandre*, de Pseudo Callisthène, traduit et commenté par Gilles Bounoure et Blandine Serret (Bounoure, 1992), Darius, qui règne sur la Perse et l'Inde, envoie trois présents à Alexandre pour lui signifier de renoncer à l'attaquer et le dissuader de marcher sur ses terres. Il lui offre une lanière, une balle et une cassette remplie d'or.

La balle signifie, selon la lettre jointe par Darius, qu'Alexandre doit s'amuser avec les enfants de son âge et cesser de débaucher une bande insolente de jeunes garçons, comme un chef de brigands. Darius montre ici que la balle est un jeu commun pour les enfants. Mais Alexandre a de la répartie et, après avoir mené bataille, il répond qu'il a vu dans cette balle offerte, l'image du monde dont il sera bientôt le maître, car le monde est rond comme une balle. La balle apparaît donc encore dans cet épisode relatant des faits antiques et mythiques, ici l'épopée d'Alexandre le Grand, fils d'Olympias (la femme de Philippe de Macédoine).

Ce *Roman* a donné lieu à de nombreuses versions aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles et depuis. Un folio de parchemin d'une des versions du XIIe siècle, reproduit en annexe 1 fichier 1.1, représente une balle avec des religieux, un autre folio reprend le même thème.

Nous comprenons que dans ce récit la balle est, pour l'un, symbole de jeu d'enfant - nous dirions d'adolescent ou de jeune, vu l'âge d'Alexandre à qui s'adresse Darius - et, pour le second, symbole du monde, symbole du tout. Et, de fait, ces deux images persistent dans l'esprit des hommes.

Elément de jeu, c'est une évidence, principe de délasserment, de plaisir, mais aussi symbole du soi chez Jung ou des astres pour les Aztèques et de la planète terre pour Francis Jammes, par exemple, quand il écrit son poème, *A la gloire de la pelote*<sup>1537</sup>.

Avant de conclure ce chapitre sur les textes et l'iconographie venant de l'Antiquité ou liés à elle, rappelons, comme nous l'avons vu en partie I, que le jeu de balle est décrit aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles par Athénée et Pollux, qui font plutôt œuvre d'historiens par un descriptif des jeux, sans montrer quel intérêt ils suscitent, s'ils sont pratiqués fréquemment, ou à certaines périodes, s'ils concernent l'ensemble de la société. Le poète Martial a aussi laissé des épigrammes que nous avons déjà étudiées. Nous en retirons, au regard du thème de cette partie, que le jeu de balle a une place non négligeable, entre activité physique, délasserment, jeu et spectacle<sup>1538</sup>, dans la société des adultes, puisqu'il en existe même plusieurs variantes.

Galien, né à Pergame au II<sup>e</sup> siècle, médecin grec, célèbre durant des siècles par ses nombreux traités de médecine, écrira, quant à lui, un traité de la petite pelote (*pila* dans le texte). Ce texte n'entre pas non plus, dans le cadre fixé pour ce paragraphe. Il pourrait être utilisé pour exposer comment la médecine est venue au secours du jeu, parfois cible de la religion ou des autorités civiles, en présentant le jeu de balle comme un vecteur de santé. Il a bien joué ce rôle puisque tous les auteurs de traité reprennent nommément ou non ses propos, ainsi en est-il de Scaino (1555) dans la partie III de son traité, le premier du genre, et de Forbet (1599) dans le premier traité sur le jeu de paume paru en France.

En bref, la balle et le jeu de balle prennent place dans les œuvres antiques plastiques ou littéraires et celles d'érudits. Ils sont des éléments décoratifs, symboliques, médicaux, des sujets d'étude, comme d'agrément. Leur charme vient à la fois de l'esthétique, du plaisir de la pratique et des fonctions de l'imaginaire mises en action. La balle s'utilise comme symbole de puissance, comme une représentation du monde, comme objet de conte, à la structure merveilleuse. Le jeu de balle se présente comme métaphore de l'amour, des sentiments amoureux entre deux personnes ou encore comme métaphore du destin humain. La balle-homme, jouet des dieux, va de la vie à la mort, sans cesse susceptible d'être sauvée par des mains aptes à cet exercice. Il reste à découvrir comment la balle et le jeu de balle sont perçus et rendus dans les siècles suivants, tout d'abord dans les textes, puis dans les images.

---

<sup>1537</sup> Voir plus loin l'étude de ce poème.

<sup>1538</sup> Cf. I pour l'étude de ces textes. Nous avons précisé l'existence de spectateurs du jeu et les noms des divers jeux.

### III.1.2. A partir de la littérature, des textes ou images des XIe, XIIe et XIIIe siècles

Dans les textes de cette période, la balle et le jeu sont présents, vraisemblablement car le jeu est très répandu<sup>1539</sup> et que sa “ beauté [...] est propice à faire surgir l’image d’un monde féérique ” (Berthet, 2003 :156). Mais, d’autre part, la nature symbolique ne doit pas être étrangère à cette présence. Le symbole du cercle, figure dite parfaite, symbole cité par Durand dans *Les structures anthropologiques de l’imaginaire* (1979), ouvrant sur le cycle de vie, la course du soleil, la possession de la planète terre, sont en effet des images très présentes dans l’imaginaire humain, comme nous l’ont montré précisément les textes de l’Antiquité. Nous l’avons par ailleurs souligné dans la partie I.1, à travers les citations de Huizinga, Bouet, Benveniste ou Caillois, historien, philosophe, linguiste ou anthropologue utilisées pour notre étude.

En Orient, ou dans les périples en Orient, la balle et le jeu de balle sont donc logiquement aussi présents, comme nous allons le découvrir. Encore faut-il savoir dans quel rôle. Ce sera l’objet d’une première étape. La littérature narrative européenne ne manque pas d’utiliser le jeu de balle. Des raisons plus particulières pourraient expliquer sa présence dans de nombreux contes. Nous les découvrirons ensuite. Quant aux textes officiels des autorités civiles et religieuses, ils fournissent un regard bien différent sur le jeu, sujet qui sera abordé pour terminer ce paragraphe sur la littérature, les textes et les images du XIe au XIIIe siècle. Commençons par un parcours vers la Perse, Byzance et Constantinople.

#### III.1.2.1. Poésie et histoire en Orient

Nous évoquerons successivement trois textes illustrant la présence de la balle en orient. Tout d’abord nous trouverons, dans la littérature orientale, un poème évoquant la balle parmi de nombreux quatrains attribués à Omar khayyâm. Il est à remarquer parmi tant d’autres où c’est l’image de la roue qui est utilisée, pour évoquer le temps qui passe et le destin de l’homme. Puis, nous verrons un jeu de balle violent, d’origine iranienne, évoqué par Kinamos dans sa *Chronique*, relatant les faits historiques du règne de l’Empereur Manuel Commène, au XXe siècle. Enfin, nous observerons dans la *Chanson du voyage (ou pèlerinage selon la version de Gaston Paris) de Charlemagne à Jérusalem* l’introduction de la pelote dans les gabs<sup>1540</sup> des chevaliers reçus à la cour de l’empereur Hugon de Constantinople.

---

<sup>1539</sup> Il fait partie de la vie quotidienne au Moyen Âge, dit Berthet (2003).

<sup>1540</sup> Vantardises, exploits que les chevaliers se targuent de réaliser en plaisantant.

## Poésie persane

Un quatrain utilisant l'image de la balle et même du jeu de balle est attribué à Omar Khayyâm, mathématicien algébriste appartenant à l'école arabe de Bagdad, et du Caire<sup>1541</sup>, astronome et poète persan de la dernière moitié du XIe siècle. La traduction des *quatrains (rubaiyat)* par Edward Fitz Gerald de 1859 a rendu célèbre le poète persan. Dans la traduction faite par Arousseau<sup>1542</sup> (1925), à partir de Fitz Gerald, nous pouvons lire :

La balle ne sait pas quelle main la dirige :<sup>1543</sup>  
Elle frappe à l'endroit que vise le joueur ;  
Et Lui, qui vous jeta sur le chemin des pleurs,  
Il sait ! ... Il sait à quoi tend le sort qu'il inflige !<sup>1544</sup> (28)

Nous retrouvons peut-être un thème sentimental déjà évoqué par Méléagre de Gadara (intertextualité, Genette) ou une vision triste de la destinée humaine. Ce poème vient en effet après le quatrain :

Sur l'échiquier des jours et des nuits, Il nous meut...  
Que de pièces, tremblant devant sa main géante,  
Il fait échec et mat, et rejette sanglantes,  
Et qui cherchent en vain les règles de son jeu. (27)

Comme dans les contes du Moyen Âge, comme chez les auteurs d'Emblèmes à la Renaissance, comme dans l'enluminure de Valère Maxime<sup>1545</sup>, deux jeux, balle et échecs, figurent chez le poète avec un emploi métaphorique, autour de la condition humaine. Chez le traducteur J.B. Nicolas, nous trouvons aussi, au quatrain 127 : " Cette roue de si haute structure<sup>1546</sup>, dont le métier est d'exercer la tyrannie, n'a jamais dénoué pour personne le nœud d'aucune difficulté. Partout où elle a entrevu un cœur ulcéré, elle est venue y ajouter plaie sur plaie " (Nicolas, 1980 : 66). En suivant la même idée, le poète pourrait utiliser le jeu de balle ou le jeu d'échec pour évoquer l'homme jouet des dieux, ou d'un dieu qui ne serait pas très magnanime.

---

<sup>1541</sup> Comme Al-Khwarizmi, célèbre pour ses résolutions d'équations, qui appartient aussi à l'école arabe qui fleurit à Bagdad et au Caire, puis à Samarkande, du IXe au XVe siècle. Il a présidé à la structuration d'un calendrier très fiable.

<sup>1542</sup> L'auteur avoue avoir parfois interprété librement son modèle. Il a préféré suivre la forme traditionnelle du quatrain français, plus conforme au caractère poétique de notre langue, alors que les quatrains originaux et ceux de la traduction de Fitz Gerald comportent trois vers rimant entre eux et un vers blanc, en général le troisième.

<sup>1543</sup> Note de l'auteur : " Goethe, Divan Oriental-Occidental, Notes, Despotisme ".

<sup>1544</sup> Nous utilisons ici la traduction du quatrain d'Omar Khayyâm faite par Arousseau (1925), d'après celle la 4<sup>e</sup> édition anglaise d'Edward Fitz Gerald, de 1859. Foix, Editions « du Domaine » p.28.

<sup>1545</sup> Cf. III.1.2.2., III.1.3.1 et III.1.3.3 respectivement pour ces trois exemples.

<sup>1546</sup> Note de l'auteur : " c'est à dire le firmament ".

Dans le poème qui nous occupe, la balle n'a pas de vie propre. Elle est le jouet du Joueur et ici elle sert à frapper et fait le malheur de celui qui la reçoit. Ce n'est pas la balle du jeu mais plutôt l'arme, cependant frapper ici n'est pas tuer, mais condamner au malheur. Elle pourrait aussi remplacer la flèche de Cupidon-Eros comme chez Méléagre. La métaphore peut en effet viser le prétendant éconduit, aussi bien que l'homme frappé par une main invisible. Si jeu il y a, la balle est ici l'objet d'un jeu cruel, elle est aussi le mal envoyé par le lanceur qui est assez adroit pour bien viser ("à l'endroit que vise le joueur"). L'adresse n'échappe pas au poète qui veut y faire allusion. C'est bien une caractéristique non négligeable du jeu.

Il est rare que la balle intervienne dans un contexte négatif, aussi ce texte est-il à remarquer. Même si cette représentation n'est pas la plus commune, elle doit correspondre à une part de l'imaginaire qui, s'il n'est pas forcément mis en lumière, existe dans les mémoires et les représentations d'aujourd'hui, puisque la balle échappe à la maîtrise, par la force du vent, par les effets sur les diverses surfaces rencontrées, sans compter les difficultés personnelles du joueur. L'*alea* fait partie intégrante du jeu. Chacun peut imaginer qu'un être supérieur dirige cet *alea*.

Ce quatrain ne figure pas dans d'autres traductions que nous avons consultées. Nous y avons trouvé en revanche le thème de la roue des cieus très fréquemment, dans plusieurs quatrains, cette roue "qui ne fait que multiplier nos douleurs" (Nicolas, 1980 : 100, quatrain 195) "qui ne dit ses secrets à personne" (Nicolas, 1980 : 112, quatrain 219). Avec son "ingratitude à toute épreuve" (Nicolas, 1980 : 128, quatrain 251). Il est "constamment attristé par le mouvement de cette roue des cieus" (Nicolas, 1980 : 138, quatrain 272). Pour le poète "nous ne sommes ici-bas que des poupées dont la roue des cieus s'amuse, ceci est une vérité et non une métaphore. Nous sommes, en effet, des jouets sur ce damier des êtres" (Nicolas, 1980 : 118 quatrain 231). Durand considère que la balle est un symbole et la roue le grand archétype, du schème cyclique (1979 : 63). Il n'est pas étonnant dès lors de retrouver ces deux objets dans la poésie de Khayyâm pour évoquer le malheur de sa condition.

## Jeu byzantin

La balle se trouve également dans un texte d'historien, mais cette fois au titre de description de la vie quotidienne. Plus détaillée que chez les auteurs de l'Antiquité, nous découvrons une forme de passion dans la pratique d'un jeu en orient où l'*Illinx* décrit par Caillois (1995) intervient même, outre l'*agôn*<sup>1547</sup>. Ainsi Jean Cinammus ou Kinamos, secrétaire de l'empereur byzantin Manuel Commène, décrit en 1160, un jeu de balle appelé le "Tzycanysterion", jeu d'abord qualifié d'"exercice modéré, auquel se sont de tout temps adonnés les basileis et leurs enfants" (Kinamos, 1972 : 169). Dans ce

---

<sup>1547</sup> (Caillois, 1995), Cf.I. pour une explication des termes.

jeu, “ les jeunes gens en équipes égales se lancent une balle de cuir de la grosseur d’une pomme dans un endroit plat de leur choix qu’ils ont délimité et se sont réparti : ils se précipitent à bride abattue les uns contre les autres vers cette balle placée au centre comme prix de la lutte ” (Kinnamos, 1972 : 170). L’auteur décrit ensuite les mouvements des joueurs montés sur des chevaux, qui se penchent en arrière, sur le côté, font tourner leurs chevaux et se lancent dans de multiples courses pour suivre les mouvements de la balle et la lancer à l’aide d’une longue baguette terminée par une “ raquette à angle droit au milieu de laquelle des boyaux très secs tressés ensemble forment comme un filet ” (170). Kinnamos avoue finalement que ce jeu est dangereux, qu’il occasionne des chutes, notamment une grave chute du Basileus ce jour-là. Dans cette pratique à cheval, avec vitesse et une certaine brutalité, d’où la notion d’équilibre difficile à tenir, se trouve certainement la présence de l’*Illinx* (de Caillois), outre les attraits habituels du jeu de balle. Les joueurs utilisent des raquettes pour envoyer la balle, dit Kinnamos. C’est la première mention de ce type d’instrument que nous ayons, sans savoir s’il a inspiré les Européens pour leurs raquettes de Paume, bien que certains auteurs l’affirment<sup>1548</sup>. Ce jeu ressemble plutôt au polo mais c’est un jeu où il faut maîtriser sa propre trajectoire et celle de la balle, où l’engagement est total avec un vrai risque pour la vie du joueur. De plus ce jeu est pratiqué par le souverain. Jeu de balle, une balle “ prix de la lutte ” que l’on se lance à l’aide d’un instrument, jeu d’équipe, jeu d’engagement total, jeu de rois, ces caractéristiques correspondent à la paume mais la violence est ici nettement plus marquée.

### **Chanson du Voyage/Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem**

Cette chanson médiévale, *chanson du Voyage/Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem*<sup>1549</sup>, de registre comique, si l’on en croit J.Horrent, et dont le manuscrit était à la British Library de Londres, date du troisième quart du XIXe siècle. Elle a reçu de nombreuses traductions, dont celle de Francisque Michel. Nous utilisons l’édition critique de Madeleine Tyssen. Dans cette *chanson* l’une des forfanteries, l’un des gabs ou l’un des exploits que les chevaliers prétendent faire, une fois arrivés à la cour de l’empereur de Constantinople, a trait à un jeu de balle. Turpin jonglerait avec quatre pommes tout en chevauchant<sup>1550</sup>. Une autre galéjade concerne, selon la traduction de Madeleine Tyssen, le lancer d’une sphère. En fait, dans le texte du manuscrit, c’est le substantif “ pelote ” qui est

---

<sup>1548</sup> Notamment à propos d’un autre jeu *Le Chigan* joué dans une pièce fermée, toujours à cheval, avec des raquettes ; le mot arabe serait *rahat*, d’où nous aurions tiré “ raquette ” (de Luze, 1930 : 9). L’auteur cite le Larousse et le Littré pour l’étymologie.

<sup>1549</sup> Gaston Paris a transformé le titre en écrivant “ Pèlerinage ” pour “ Voyage ”.

<sup>1550</sup> Au chapitre XXVII, vers 500 et suivants, p.17 du *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*. Ici nous utilisons la traduction critique faite par Madeleine Tyssen (1978).

utilisé au vers 508 lorsque Guillaume d'Orange se met à son tour à galéjer “ Veez cele grant pelote ” ‘voyez cette grande pelote’ et il continue :

Regardez quelle masse d'or fin et d'argent !

Souvent on y a mis trente hommes pour tenter l'épreuve :

Ils ne purent l'ébranler, si lourde était la charge.

Demain matin, je la soulèverai d'une seule main,

Puis le la laisserai rouler à travers le palais

Et j'abattraï ainsi plus de quarante toises du mur. (Tyssen, 1978 : XVIII)

La pelote dont il est question synthétise l'arme de guerre, telle le boulet (“ j'abattraï ainsi plus de quarante toises du mur ”), la force d'inertie (“ Ils ne purent l'ébranler, si lourde était la charge ”) et la richesse (quelle masse d'or fin et d'argent !). Cette dernière qualité rappelle la balle, jouet de Zeus enfant, dans *Les Argonautes*. L'intertextualité ou le “ dialogue intertextuel ” (Heidmann, 2010 : 138) sont à envisager. La balle prend des significations, des atours qui s'accumulent dans l'imaginaire des auteurs et de leurs lecteurs. La balle ici est un objet merveilleux, un objet de conte, qui échappe donc au réel. L'or, poétiquement, renvoie une lumière pure. De plus, au Moyen Âge, il y a un goût pour les matières qui diffusent la lumière et les sources de lumière surnaturelles sont classées comme objets de l'Autre monde (l'Au-delà), selon Berthet (2003). L'or est aussi un attribut du roi, qui a privilège de frapper monnaie. La masse dont parle Guillaume d'Orange pourrait signifier la terre dont parlait Alexandre dans sa réplique à Darius (Cf. *Le Roman d'Alexandre* et le dialogue intertextuel). Tout de même, comme toute pelote, elle doit être soulevée et lancée. Le lanceur est ici le héros total de l'histoire. Nous observons cette multiplicité de sens et d'utilisations pratiques ou symboliques pour la balle, qui doit imprégner encore l'imaginaire des hommes d'aujourd'hui, réactiver sur un plan symbolique des structures culturelles bien intégrées<sup>1551</sup>.

Dans ces trois textes évoquant l'orient, la balle est tantôt l'image d'un destin malheureux, tantôt un merveilleux objet symbolisant la richesse, la force, le pouvoir, jusqu'à la possession de la terre. Mais elle permet le jeu par sa faculté de rouler et d'être lancée en l'air. Est-on dans un simulacre total ? Nous pouvons interroger la littérature narrative pour tenter d'éclairer le rôle de la balle dans l'imaginaire populaire.

---

<sup>1551</sup> Voir aussi à propos de la chanson du *Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem*, la note sur la version du livre de Gaston Paris édité en 1880 et conservé à l'Ecole des Chartes.

### III.1.2.2. Littérature narrative

Des romans médiévaux, des contes dont on ignore l'origine, qui furent transcrits pour certains au XIII<sup>e</sup>, au XV<sup>e</sup> siècle, voire plus tard, mettent en scène un jeu de balle qui joue un rôle déterminant dans le déroulement de l'intrigue ou dont la fonction diégétique ne fait aucun doute. Après avoir résumé la thèse de Jean-Charles Berthet à ce propos, nous observerons trois exemples pour illustrer cette fonction du jeu. Notons qu'il n'est plus question de la balle elle-même mais qu'elle est présente comme objet du jeu. Les contes basques ont été transcrits tardivement mais en tant que contes, et vu l'intitulé de la thèse, ils trouvent naturellement leur place ici.

#### **Les romans médiévaux**

De nombreux auteurs, et notamment dans la légende arthurienne, utiliseront le jeu de balle pour révéler le héros du conte, du roman ou de l'épopée. Jean-Charles Berthet, dans sa thèse *La raison des jeux : jeux et sports dans la littérature narrative française du Moyen âge des origines au XIII<sup>e</sup> siècle* (Berthet, 2003) le démontre largement. Utilisant les théories des comparatistes (notamment Dumézil), il étudie de nombreuses œuvres littéraires et constate qu'une place particulière y est faite aux scènes de jeu. Il considère qu'elles s'inscrivent dans un projet esthétique qui donne accès à la sensibilité médiévale et à ce qui la fait rêver. Selon Berthet, le désir de liberté et la tendance profonde au plaisir s'expriment par le jeu qui remet en question un quotidien trop rigide. Le jeu est donc valorisé à cette époque et bien distingué du domaine sacré, auquel il pourrait même s'opposer. La prairie, le lieu idéal ou idyllique où les protagonistes jouent n'est pas l'éden où l'homme doit travailler. Pour Berthet, la culture courtoise a fait de cette notion de jeu un véritable art de vivre, dans lequel l'aristocratie s'est reconnue pendant des siècles.

Les romanciers médiévaux ont adapté les romans antiques où les jeux athlétiques connaissaient une vogue. Cette acculturation opérée sur l'héritage antique est illustrée par la présence des joueurs merveilleux. Les auteurs opèrent une réduction pour que le héros antique devienne un héros courtois. Ils greffent une intrigue amoureuse car ce héros, par ses actions, doit susciter l'amour et l'admiration, voire la convoitise du public féminin. A la conception archaïque où l'un des modes indo-européens du mariage consiste à ravir la femme désirée, la littérature courtoise substitue un mode où s'établit un équilibre entre prouesse et amour. A l'aspiration à commander du guerrier, répond le sentiment de liberté de la femme noble qui connaît ses pouvoirs. In fine, le courage des chevaliers exacerbe l'amour des damoiselles. Berthet montre que ces jeux fixés dans la littérature médiévale s'expliquent comme un héritage préchrétien. Il s'interroge pour savoir quelle valeur accorder aux scènes de jeu, entre

documentaire, effet de réel, mais la notion en fut théorisée plus tard, et motif. Il opte pour l'étude de ce dernier. En effet, le motif obéit à des règles, c'est une séquence narrative récurrente modifiant les rapports entre les acteurs impliqués vers une amélioration ou une dégradation.

La recherche des fonctions narratives assumées par les jeux au sein des œuvres littéraires est fructueuse pour Berthet. Pour définir les motifs essentiels, indiciels ou rhétoriques il analyse des textes de divers domaines : indien, iranien, ossète, celtique, germanique, irlandais, islandais... Stabilité et variabilité sont des traits des scènes de jeu, établies donc comme motifs, par Berthet. Ces scènes font progresser l'action, et, pour le jeu de balle, révèlent le héros. Ce motif est par conséquent essentiel.

Berthet applique le comparatisme dumézilien à son corpus où il estime que les héros suivent un itinéraire passant par les trois fonctions définies par Dumézil : la troisième, du producteur (fonction nourricière), la deuxième, du guerrier avec les jeux dans l'enfance et les combats ensuite, et, pour terminer, la première fonction, de prêtre (possédant droit et divination). Les schémas qu'il obtient à partir de ses comparaisons l'amènent à penser que le motif pourrait être hérité d'un texte primitif. Il a repéré que les héros des grandes sagas passaient souvent par une étape de jeu de balle dans leurs aventures qui les conduisent à fonder un royaume ou à en conquérir un.

Nous avons remarqué qu'il ne s'agissait pas toujours du même jeu de balle, mais sans doute du jeu pratiqué dans la région de l'auteur, ou connu par l'auteur, parfois joué avec des crosses, parfois avec des battes, parfois à la main. Quel qu'il soit, le jeu de balle, solidaire de son contexte culturel, a une importance dans le déroulement du récit et une fonction de révélation du héros de deuxième fonction selon Dumézil<sup>1552</sup>. La symbolique du disque solaire n'est peut-être pas loin, en tant que conquête de la lumière<sup>1553</sup>, à moins que la balle ne représente la terre, le monde, que le héros va gouverner. Notons que le jeu de balle se situe à la fin de l'enfance du héros, lequel devra souvent prendre les armes plus tard pour s'assurer la conquête de son royaume. Il est possible que la symbolique de la balle, bien présente dans les contes antiques, soit une cause de ce motif de révélation du héros par le jeu de balle. L'investissement symbolique du spectateur du jeu, l'effet de catharsis, une identification au héros, pourraient aussi l'expliquer. C'est ce que l'on constatera surtout plus tard, dans la pérennisation de l'héroïsation du joueur. Dans ce cas, le spectateur réaliserait, par l'intermédiaire du joueur, l'action qu'il n'est pas en mesure de réaliser lui-même<sup>1554</sup>. Quoiqu'il en soit, le lien entre

---

<sup>1552</sup> Berthet (2003 : 305), fait remarquer l'affinité des héros de deuxième fonction (guerrier) pour les sports.

<sup>1553</sup> Un mythe maya raconte comment les fils du soleil et de la vierge défont les seigneurs des ombres au cours d'un jeu de balle, rappelle Berthet.

<sup>1554</sup> Cf. le très médiatique pédopsychiatre marseillais Marcel Rufo interrogé dans l'hebdomadaire *La Vie* N° 2016.

héros, royauté et jeu de balle est aussi apparent d'une autre manière, dans *Le livre d'Apollonius* (Zink, 2006)<sup>1555</sup>.

## Le Livre d'Apollonius de Tyr

Ouvrons donc ce livre d'Apollonius de Tyr, dans sa version française du XVe siècle publiée et traduite par Michel Zink, d'après les manuscrits de Vienne et de Londres. Tout d'abord d'après le manuscrit de Vienne, Nationalbibliothek 3428 :

*Et lors commencèrent à jouer au jeu de paulme, qui pour lors se jouoient comme a la pelocte, et ainsi comme ilz se jouoient, par la volenté de Dieu, Apolonie se mesla au jeu avec le roy et les chevalliers. Et quant l'esteuf (venoit) vers Apolonie, il ne le laissoit point cheoir a terre, mais le renvoyoit vers le roi.*

*Lors (nota) le roy l'isneleté du jouvencel Apolonie, et pour ce qu'il ne veoit point son pareil a ce jeu de paulme, il dit a ces gens : " Fuyez vous d'icy, dist il, car ce jouvencel est mon pareil. " Quant Apolonie vit que le roy le louoit ainsi, il se aprouvha hativement de luy et luy fist reverence tres sagement, et puis s'en alla. Quand il eust ce fait et l s'en fut departy, le roy dist a ses gens : " Je vous jure, dist, par le salut commun, que oncques mais ne fus mieulx servy que j'ai esté aujourd'huy par l'aide et le service de ce jouvencel. " Et dist a un de ses sergens : [...]* (Zink, 2006 : 98-100)

Le roi fait quérir Apolonie qui répond n'oser se présenter vêtu de l'habit donné par le pêcheur, suite à son naufrage. Le roi lui fait alors apporter un beau vêtement pour qu'il s'en vêtisse.

Comparons avec le Manuscrit de Londres, Folio 210ab<sup>1556</sup>

*" Et quand il fu en la place, il vit ung messagier qui fist ung cri de par le Seigneur, que tout homme de quelque estat qu'il fust qui sçaroit (f.214d) jouer a la pelotese rendist tantost en celle place, car le roy Arcicastre, seigneur de la cyté vouloit sçavoir s'il y avoit homme qui en sceust tant que luy. [...] Lors Appolin, qui la estoit, saillit avant et recheut l'esteuf avant qu'il cheüst a terre et le bailla au roy ; et le roy la guetta une aultre fois a Appolin, et recheupt en la presence de tous. Et quant le roy vit la grant legiereté, si dist a soy mesme qu'il n'y avoit homme quy en sceut tant comme il faisoit. Sy dist a ses gens : " saillez hors, car je congnois que cest gentil homme est pareil a moy de bien jouer. " (Zink, 2006 : 278).*

Comme Ulysse, le héros de la geste germanique échoue, après son naufrage, sur une terre inconnue. Il monte vers la ville sise au pied du palais. Il est en haillons lorsqu'il se mêle au jeu de balle des jeunes gens. Il montre une telle adresse à servir le roi (à lui envoyer la balle), dès que la pelote (esteuf dans le texte) vient à lui, qu'il est reconnu par le roi Arquitrastes, pour ce qu'il est : égal du roi. Et ce dernier, de le choisir comme adversaire. Ainsi, le jeu de balle permet, d'une autre façon cette

---

<sup>1555</sup> *Livre d'Apollonius de Tyr*, version française du XVe siècle de l'Histoire d'Apollonius de Tyr, Lettres gothiques, Le livre de poche.

<sup>1556</sup> Cf. *Livre d'Apollonius de Tyr*, Manuscrit de Londres, British museum Royal 20CII Folio 210ab (début), dixit Zink.

fois, d'identifier le caractère royal de l'étranger, malgré l'aspect de mendiant qu'il présentait au premier abord, ce dans le manuscrit de Vienne. Il resterait à déterminer précisément pourquoi le jeu de balle permettrait de distinguer le roi du commun de ses sujets. C'est bien de cela qu'il est question dans le manuscrit de Londres. En effet Arquitraste voulant savoir s'il y avait homme qui en sut autant que lui invita tous les habitants à jouer. Il semble donc, à la lecture de ces manuscrits, qu'être bon joueur de paume signifie être de dignité royale. Ceci correspond à l'expression plus tardive : jeu de paume, jeu des rois.

Comme pour les héros des légendes étudiées par Berthet, la reconnaissance de la royauté se fait par le jeu, mais ici c'est par l'adresse au jeu. Le jeu n'est plus un prétexte au cours duquel la royauté se révèle. C'est encore le lieu de la révélation, mais par la prouesse du protagoniste au jeu. Il semble qu'on s'éloigne du "jeu rituel" défini par Berthet, qui s'oppose à Henriot ou Benveniste en affirmant qu'il ne s'agit pas d'un rite dégradé en jeu ou réciproquement (Berthet, 2003 : 496).

Nous pouvons nous demander si cette caractéristique du jeu est encore présente de nos jours ou si elle relève uniquement des récits légendaires ou des romans médiévaux. Il semble que, d'une part la réussite dans le domaine de la pelote distingue le joueur d'exception du commun des mortels, sans relever de la symbolique des textes anciens bien évidemment, sans parler de royauté, notamment. Au XXe siècle, aux dires de témoins qui nous l'ont spontanément confié, le fait d'être un bon joueur de pelote était un élément distinctif, l'acquisition d'une honorabilité, une reconnaissance sociale. Quant au champion, il est "le héros local où la population se reconnaît" (Carlier, 2012). Ainsi la pelote basque a continué à jouer un rôle de marqueur dans la société basque : par ses capacités au jeu de balle, l'homme est distingué de la masse de ses contemporains au XIIIe comme au XXe siècle<sup>1557</sup>.

Par ailleurs, toujours au XXe siècle, les rois ne sont pas les seuls à jouer, et l'excellence au jeu de pelote ne permet plus d'identifier le roi, si tant est qu'il y en ait, mais il sacre encore le héros. Aucun membre de la société n'est exclu du jeu en Pays basque. Les nobles, les notables n'ont pas crainte de se mêler aux paysans pour jouer. Ce qui compte c'est l'habileté au jeu, la force dans le jeu, qui déterminent le pair. Les paysans, les docteurs, les maires de village, jouent et jouent même ensemble alors qu'ils auraient pu aussi constituer des équipes homogènes par la provenance sociale. Le jeu n'exclut pas, ne respecte pas les différences d'Etats, de "catégories sociales". Il s'agit dans un premier temps de former l'équipe d'un village la plus forte possible.

Nous avons remarqué, hors Pays basque, au XVIe siècle, au cours de nos lectures sur le jeu de paume, ces équipes où roi et moine, comte et roturier jouent ensemble, où les boulangers jouent contre

---

<sup>1557</sup> D'autres sports usant de ballons ont pris le relais au niveau mondial et les énormes sommes d'argent reçues par les vedettes de ces sports, les chroniques suscitées par ces champions, les jeux d'autocollants, vignettes et autres collections pour les jeunes disent l'impact médiatique et symbolique de ces jeux.

le roi Henri IV à Mantes. Même si le jeu entre pairs existe aussi, même si le jeu de paume est considéré comme “ jeu des rois ”, il ne faudrait pas oublier qu’il est largement pratiqué par la société de l’époque, particulièrement en France, soit dans les jeux des châteaux, soit dans les nombreux jeux tenus par des paumiers où tout le monde se mêle, y compris des femmes et des demoiselles. Rabelais ne nous contredira pas sur ces points.

Les codes de la légende antique ou du roman médiéval sont peut-être donc aussi plus subtils et complexes qu’il n’y paraît au premier abord. Et même si le pelotari du XXe siècle n’est ni en chemin vers un destin de roi, ni la parfaite réplique des romans médiévaux, il garde quelques traits de ces personnages de contes et de légende. D’autre part la pelote a engendré au moins quatre légendes avec Perkain (et ses adversaires Azantza et Curutchet), puis Gaskoina suivi de *Chiquito* de Cambo et enfin Jean Urruty. La figure de Waltary, quant à elle, ne passera peut-être pas à la postérité mais elle a déjà donné lieu à l’écriture d’un livre<sup>1558</sup>. Nous verrons aussi que l’histoire de ces *pilotaris* légendaires a franchi allègrement le XXe siècle dans les nombreux guides sur la pelote basque. Aussi s’agit-il peut-être une structure sous-jacente et pas seulement d’un motif médiéval.

Quoi qu’il en soit, la souveraineté réelle ou symbolique semble être en cause. Le jeu de balle permet, dans les romans médiévaux, d’identifier le roi, qui prend alors sa place et le pouvoir, mais rappelons qu’il a aussi pu être l’occasion, dans la réalité, et pas seulement dans les romans, de s’approprier un territoire, ce qu’a montré Eric Taladoire,<sup>1559</sup> par exemple. Par ailleurs, selon Berthet (2003 : 494), l’idéologie courtoise, en portant la notion de jeu au rang de valeur et d’idéal, a notablement influencé pour des siècles l’aristocratie et elle rejaillit avec l’avènement des nouveaux Jeux Olympiques fondés par le baron Pierre de Coubertin, qui perpétuent, quelque chose de l’idéal chevaleresque<sup>1560</sup>.

Comme l’explique Bernard Jeu (1987), il peut s’agir d’un scénario, du processus régulateur de l’échange des biens, comme le furent la course, avec un échange de situations, d’une accession à la royauté ou encore de la lutte pour l’épouse. Justement, à propos d’épouse, un autre aspect du jeu de balle nous est révélé dans un ouvrage du XIIIe siècle.

## **La *cantiga de Santa Maria* et autres variations sur ce thème**

*Las cantigas* d’Alphonse le Sage (XIIIe siècle), et plus précisément la *Cantiga 42, de Santa Maria*, dont nous possédons une magnifique représentation provenant de l’Escorial, présente une

---

<sup>1558</sup> Cf. De La Havane au Trinquet moderne, l’itinéraire d’un champion d’exception (Biros, 2010).

<sup>1559</sup> Cf. Thèse de Doctorat (Taladoire, 1981).

<sup>1560</sup> Pour argumenter sa thèse, Berthet s’appuie sur une lettre de Coubertin écrite en 1894, dont il cite un passage.

séquence très différente des scènes précédemment signalées. L'auteur y fait le lien entre un jeu de balle pratiqué par le héros et son engagement à épouser une divinité représentée par une statue.

Avec la thèse de Berthet nous avons découvert que là aussi se cachait un motif, ou que du moins plusieurs versions existaient, plus ou moins proches, la variabilité étant bien une loi des motifs. Berthet signale trois versions. La plus ancienne est une œuvre latine du XXe siècle qui rapporte l'aventure du jeune Rothgenus. Après le repas, il rejoint ses amis sur une place et prend part à une partie de balle (*coepit ludere eisdem ad pilam*, précise Berthet (2003 : 427)). Pour être au mieux pour jouer, il passe son anneau au doigt d'une statue de Vénus. A la fin de la partie, il ne peut récupérer son anneau car le doigt de la statue est replié vers la paume. Revenu dans la nuit en espérant reprendre l'anneau, il voit le doigt de la statue à nouveau tendu mais sans anneau. Dans le lit conjugal, il sent une présence palpable, sonore et invisible entre sa femme et lui. L'invisible Vénus prétend qu'il l'a aujourd'hui épousée et doit consommer ce mariage.

La deuxième version se lit dans *De Gestibus Regum Anglorum*, (*Les Hauts Faits des rois anglais* début du XIXe siècle) nous précise Berthet (2003 : 427). Pour ne point perdre son anneau durant un jeu de balles avec les convives du mariage, le jeune époux le passe au doigt d'une statue, qui refuse de le rendre ensuite et, pendant la nuit de noces, réclame consommation de l'union contractée. Ici un prêtre délivre le jeune homme du sortilège.

La troisième version se trouve dans *Les Miracles de Notre Dame* de Gautier de Coinci, selon Berthet (2003). Comme dans la *cantiga*, la statue qui reçoit l'anneau n'est pas Vénus mais la vierge Marie. La sainte replie le doigt pour garder l'anneau, se trouve la nuit dans le lit conjugal et le jeune époux s'enfuit dans un monastère et entre dans les ordres.

Les trois versions ainsi que les deux suivantes répondent au même schéma exposé ci-après :

Etat initial	Jeu de balle	Etat final
Un jeune homme est promis à une femme et porte l'anneau qu'il lui destine à son doigt	Pour jouer à la balle avec des compagnons, il enlève l'anneau et le place au doigt d'une statue, contractant avec elle un engagement nuptial qu'il oublie très vite, mais la statue retient l'anneau.	Le jeune homme ne peut consommer son union avec la femme promise et doit assumer son engagement envers la divinité ou mourir, à moins d'être sauvé par un médiateur entre ici et l'au-delà.

Ce thème curieux a inspiré Prosper Mérimée pour son roman *La Vénus d'Ille*<sup>1561</sup> paru dans *La Revue des deux Mondes* en 1837. Bien que Mérimée ne soit pas un auteur des siècles étudiés dans ce paragraphe, la similitude du thème se prête ici à une réflexion. Comparons maintenant la *cantiga de Santa Maria* et le conte de Mérimée. Le héros est un joueur de paume, présenté comme excellent joueur chez Mérimée et qui, pour mieux jouer, car il est en difficulté face à des adversaires très forts, se débarrasse de sa bague en la plaçant au doigt d'une statue de Vénus.

Dans la *Cantiga*, l'histoire se passe en Allemagne, dans une ville où les villageois, pour rénover leur église, sortent la statue de la Vierge et la placent sous le portique, devant l'entrée. Là se trouve un champ verdoyant, lieu habituel de jeu de pelote pour les villageois, jeu qui, plus que tout autre, plaît aux jeunes hommes, dit le texte. Le héros place l'anneau que lui a offert sa belle amie, au doigt de la statue. Ce faisant, ce héros-joueur contracte un engagement avec la statue, sans en avoir conscience, chez Mérimée ; en l'exprimant, dans la *Cantiga*.

Dans la nouvelle, il remporte alors une victoire, indécise lorsque la bague le gêne à son doigt, et sa victoire semble donc due à la divinité, à l'engagement implicite contracté avec cette dernière. Le jeune homme de la *Cantiga* voulait simplement éviter la déformation de l'anneau en l'ôtant, mais il tombe en admiration devant Marie et jure à partir de ce jour d'être son serviteur, l'anneau formant gage. Il promet de ne plus jamais aimer d'autre femme.

Passer un anneau au doigt d'une femme revient à contracter une union matrimoniale avec elle, c'est bien la symbolique de l'anneau. Le héros de Mérimée oublie l'anneau au doigt de la statue, ce qui symbolise aussi l'oubli de l'engagement. Dans la nuit, prenant conscience de son oubli, il revient sur les lieux du jeu mais ne peut arracher l'anneau car la statue de Vénus a refermé son doigt. De même dans la *Cantiga*, la statue emporte l'anneau et, le héros prend peur. On lui conseille d'entrer dans les ordres à Clairvaux, mais il oublie l'incident. Dans les deux récits, quand il se marie avec la femme à laquelle il était promis, l'affaire tourne mal et même au tragique chez Mérimée car Vénus entend se venger de l'affront et tue le jeune marié avant consommation du mariage. Dans la *Cantiga*, c'est en rêve que la Vierge apparaît par deux fois au mari, tandis qu'il est dans le lit conjugal où elle le plonge aussitôt dans le sommeil. Elle lui intime l'ordre de sortir du lit avant le lever du jour. Par peur, il finit par se conformer à l'appel de la Vierge et mène dès lors une vie d'ermite dans la montagne. Mérimée, lui, contextualise, donne de l'épaisseur à ses personnages, en leur octroyant une histoire, un caractère, et situe l'épisode fantastique dans un village du Roussillon en dépeignant les lieux. Il fait venir des Aragonais qui jouent magnifiquement à la paume. Le jeu est central, fait avancer le déroulement du

---

<sup>1561</sup> Le dialogue intertextuel dont parle Heidmann est très certainement à l'œuvre et une étude approfondie des tous ces textes expliquerait les éléments particuliers de chacun de ces contes, selon la société dans laquelle évoluent les auteurs, et au regard des lecteurs qui reçoivent ces contes. Ce n'est pas l'objet de notre étude.

récit. Il a donc une fonction narrative, comme dans les contes précédents. Tout bascule à ce moment essentiel de l'élaboration du drame, traité un peu comme une énigme policière, le narrateur étant le témoin censé expliquer le crime. Mérimée utilise un thème médiéval, ou plus ancien encore, en le traitant comme un auteur du XIXe siècle et en fait une nouvelle fantastique ou extraordinaire, dans l'esprit de ce siècle. Le texte de *La Cantiga* est axé sur le thème de la vocation religieuse et sur la frivolité du jeune homme. L'aspect moralisateur est sensible tandis qu'il n'y a rien de tel chez Mérimée. Les auteurs écrivent bien pour leurs contemporains, dont les références sont différentes. Comme l'énonce Berthet (2003 : 493), le registre ludique participe de l'effet de structure de certaines œuvres et nous renseigne sur les mentalités de l'époque.

C'est ainsi que la *Cantiga* bénéficie d'une magnifique illustration. Deux groupes de joueurs y sont représentés. Les uns jouent avec leurs deux mains nues, comme s'ils jonglaient, C'est un groupe de trois, dont la configuration, d'une part rappelle la *pila trigonalis* (mais ici ils ne disposent que d'une balle que tous regardent en levant la tête et les yeux) et, d'autre part, a souvent été utilisée dans les illustrations (chez Mercuriale avec les athlètes romains<sup>1562</sup> ou dans le *jeu du Nord*, par exemple). Dans l'autre groupe, un joueur tient un bâton (battoir ?) avec lequel il s'apprête à frapper une balle tendue par un autre. Ce thème aussi sera repris, dans l'illustration du Roman d'Alexandre. Ce joueur semble le protagoniste, au premier plan. Les joueurs ont les cheveux retenus par un bonnet blanc, et portent tous aussi les mêmes chaussons blancs. L'image (cf. ci-après) donne une importance primordiale à la balle de couleur or qui va être frappée par le bâton et l'atmosphère est irréaliste, tout en accord avec le traitement fantastique imaginé quelques siècles plus tard, par Mérimée, dans sa nouvelle.

Comme chez Apolonios de Rhodes et dans *La chanson du Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem*, la balle est de l'ordre du merveilleux, elle a ce caractère précieux, étincelant, signe de richesse, de royauté, d'au-delà : elle renvoie une lumière particulière. Ici pas d'effet de réel, pas de vraisemblance, Il est assez improbable qu'on joue avec une telle balle, comme avec les balles en céramiques trouvées dans les tombeaux grecs. Ses caractéristiques matérielles sont donc là pour symboliser une richesse d'un autre ordre, d'un autre monde peut-être. Il faut croire que la balle a représenté durant des siècles un symbole fort, complexe, lié au jeu, à la richesse, à la puissance, au mouvement, y compris aux révolutions cosmiques, à la dialectique de la vie et de la mort. L'action se situe dans un champ, une prairie<sup>1563</sup> herbeuse, couverte de fleurs, hors les murs, comme l'action des légendes arthuriennes et autres romans de la même époque (Cf. ci-après.). C'est le lieu de l'ailleurs, de la liberté, le champ des possibles, à la frontière du monde réel et de l'au-delà parfois.

---

<sup>1562</sup> Cf. illustration de *De arte gymnastica*, en annexe 14, fichier 14.4b.

<sup>1563</sup> La légende emploie le substantif *prato*, cf ; ci-après.

La cantiga de Santa Maria d'Alphonse le Sage évoque un champ où l'on joue à la balle.  
Deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, bibliothèque de l'Escorial.  
copyright © Patrimonio Nacional .

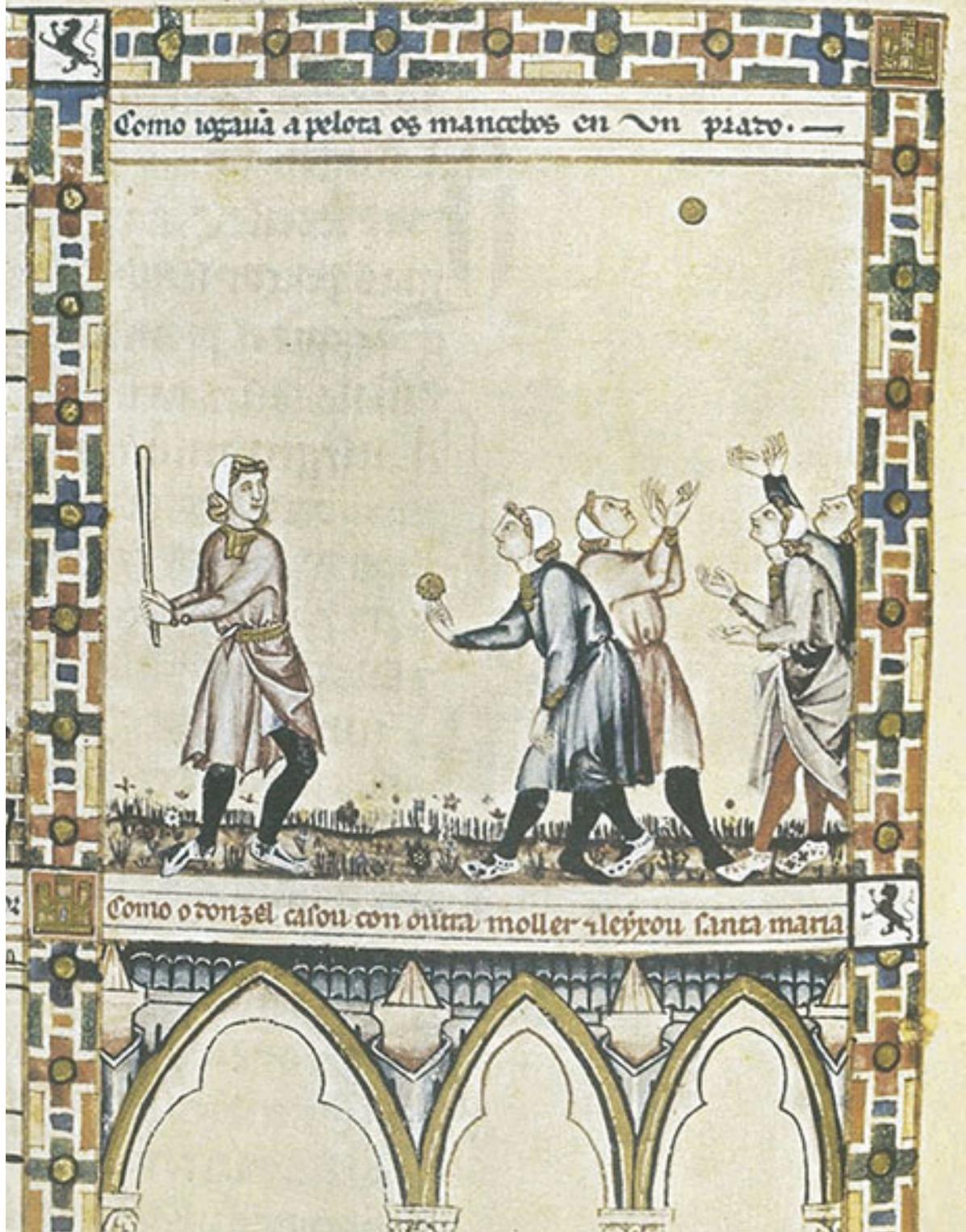


Fig. 50. Illustration de la *Cantiga de Santa Maria*, extraite de *Las cantigas* d'Alphonse le Sage (XIII<sup>e</sup> siècle), coll. Escorial

Le fond est clair, un cadre doré limite la scène et un décor de croix bleues, rouges ou vertes dont le centre est occupé par une pelote (un disque décoratif ?) dorée, entoure le cadre.

Dans les coins, supérieur gauche et inférieur droit, un lion noir sur fond blanc, dans les deux autres un château doré à trois tours. Les symboles de la royauté et du courage sont présents. La légende au-dessus indique “ Como rogana a pelota os mancebos en un prato ”, c’est donc une illustration du jeu plus que de l’histoire particulière. Comme souvent deux types d’actions sont présentés, l’engagement avec un battoir qui nécessite une personne pour servir la balle et un jeu à trois personnes.

Pour Berthet (2003 : 428), “ ces exemples témoignent de l’existence d’un motif du jeu de pelote associé à un contexte pré-nuptial<sup>1564</sup> ”. Comme nous avons eu l’occasion de le signaler, d’une part avec le dictionnaire de Furetière (1702) et le coup pour les Dames et, d’autre part, avec l’expression “ à la *nobia* ”<sup>1565</sup>, en pelote basque, les dames ne sont pas absentes du jeu pratiqué par les hommes. Des coups leur sont dédiés, voire la victoire, en pelote basque. Si l’on s’appuie sur les raisonnements de Huizinga, suivi par B. Jeu, elles auraient même pu être, autrefois, l’enjeu de la partie.

Ainsi, l’étude des premiers romans médiévaux et des légendes antérieures permet d’éclairer les usages plus récents, voire contemporains. Un lien très explicite autrefois, semble subsister ensuite à l’état de vestige, sous la forme d’une expression en usage dans le jeu. Quant à définir la cause du motif, c’est un peu comme vouloir chercher une origine aux jeux de balle. Nous ne pouvons que constater la pérennité, la répétition d’une séquence toujours un peu modifiée par le nouveau narrateur qui ajoute sa touche personnelle, sa vision, sa culture déjà marquée à la fois par un motif préexistant, et la rencontre d’autres cultures, selon un vraisemblable dialogue intertextuel (Heidmann, 2010 : 138).

Deux femmes sont présentes, la promise et la statue qui s’invite par l’intermédiaire du jeu de balle pré-nuptial ou joué pendant la noce. La statue est, au minimum, le témoin du jeu, et chez Mérimée la déesse qui accorde la victoire, comme jadis dans les mythes grecs ou romains. Quel est l’enjeu ici ? Et qui décide ? Est-il question de “ femme fatale ” ou de vocation religieuse ? Nous sommes en présence d’une fonction nouvelle du jeu, à moins qu’il ne s’agisse d’une version très particulière de la compétition matrimoniale, où la femme choisirait son homme lige. Le jeu ne sert plus ici à identifier le roi mais c’est une occasion pour le héros d’intégrer un nouvel état, qui rompt avec son engagement précédent, pour contracter une union avec une divinité dont il est l’ élu, d’où l’appel ou la vocation.

Les liens entre ces légendes et un héritage antique sont attestés par l’étude de Berthet, pour qui, “ des éléments fort anciens, c’est à dire de cultures préchrétiennes, se sont sédimentés dans la littérature médiévale ” (Berthet, 2003 : 495).

---

<sup>1564</sup> Berthet ne parle évidemment pas de Mérimée.

<sup>1565</sup> Pour la fiancée, bientôt épouse.

## Deux contes basques<sup>1566</sup>

Dans les *Légendes Basques* de Wentworth Webster, le conte du Tartaro<sup>1567</sup> reconnaissant et du Herensuge (serpent à sept têtes) montre un Tartaro enfermé après avoir été capturé par le roi. Les deux princes jouent à la pelote contre le mur de l'écurie. La pelote s'échappe et arrive dans la cage du Tartaro par trois fois. Le Tartaro la rend en échange de sa liberté. Le prince, pour pouvoir continuer à jouer avec cette pelote, libère le prisonnier du Roi, et risque ainsi la colère de son père. Le caractère précieux de la pelote est donc mis en évidence dans le conte. Effectivement le prince se verra chassé par le Roi. Quant à lui, le Tartaro témoignera par la suite sa reconnaissance au fils du roi, lui donnant ainsi raison. Le jeu de balle, comme dans les contes précédents, a une fonction diégétique. Elle est même centrale.

Dans les *Légendes Basques* de Jean Barbier, illustrées par Tillac, un puîné au cœur dur veut retourner au château des sept voleurs que son aîné a visité avec bonheur. Ce dernier est en effet rentré chargé de richesses à partager. Mais, d'une part le puîné ne fait pas l'aumône en chemin contrairement à son frère et, d'autre part, voyant six voleurs, au lieu de sept, occupés à jouer à la balle dehors, il entre dans le château où il se fait tuer par le septième voleur. Ici, la générosité fait défaut au protagoniste mais le jeu de balle est primordial, quant à l'issue et à la morale du conte. Il offrait en effet à la fois la tentation d'entrer puisque les voleurs étaient occupés dehors, mais la possibilité de renoncer, d'être prudent, à cause du septième voleur absent. Son rôle est mis en valeur par une illustration, un dessin du jeu des voleurs.

Dans ces deux contes, la fonction narrative du jeu n'est pas la même puisque dans le premier le héros est joueur, son jeu étant finalement la cause de son changement d'état, tandis que dans l'autre le frère ne fait que voir le jeu, mais le résultat est le même. En effet le changement d'état est radical puisqu'il passe de l'état de vivant à l'état de mort.

Cette courte approche de la littérature narrative du Moyen Âge ou des contes postérieurs nous a permis d'appréhender la fonction diégétique du jeu de balle. Motif récurrent dont la variabilité permet d'apprécier le sens pérenne, la scène de jeu de balle agit comme un révélateur de dignité royale, et permet un changement de situation du protagoniste, en général favorable, à l'intérieur du récit. Mais cette scène de jeu a pu également signifier une compétition matrimoniale dont le jeu de paume et le jeu basque auraient gardé trace dans un rituel de début ou de fin de jeu. Dans certains contes, c'est avec une divinité que le joueur contracte une union, parfois tragique. Dans tous les cas, le jeu de balle procède d'une forte symbolique, peut-être liée à la balle, objet merveilleux symbole de richesse ou de

---

<sup>1566</sup> Nous remercions Natalia Zaïka, auteure d'une thèse sur les contes basques, qui nous a aimablement envoyé ces textes.

<sup>1567</sup> Personnage de la mythologie basque, proche du cyclope.

puissance, voire de pouvoir sur le monde. Les textes littéraires ne sont pas le seul lieu textuel de la présence du jeu. Les textes officiels nous disent aussi comment le jeu est perçu, ce qu'il représente à la fois pour les auteurs et pour les citoyens concernés par ces écrits.

### III.1.2.3. Textes officiels civils ou religieux

#### **Un jeu mortel**

Les esprits semblent avoir été frappés par la mort des rois au jeu de paume. Au XIII<sup>e</sup> siècle, Henri I<sup>er</sup> de Castille meurt à l'âge de treize ans, d'avoir bu de l'eau fraîche après une violente partie de paume. Plus tard, au XIV<sup>e</sup> siècle Louis X le Hutin meurt, pour la même raison, puis au XV<sup>e</sup> siècle, Charles VIII meurt, pour avoir frappé l'huis d'une porte sur le chemin le conduisant au jeu de paume. trois rois mourront après avoir joué ou en allant regarder jouer. Une simple phrase parfois signale l'événement. Parfois les circonstances sont largement évoquées. L'histoire du jeu, écrite à partir du XIX<sup>e</sup> et jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, mettra toujours en bonne place la mort des souverains. Traité même sans grandiloquence ni poésie, le thème, récurrent chez les historiens, paraît indiquer la valeur symbolique du jeu : jeu de vie et de mort, même pour les rois de droit divin. Au contraire, le jeu de Valence est pratiqué par le peuple et de tels faits ne sont pas mis en évidence<sup>1568</sup>. Il n'y a donc pas de nécessité entre cet aspect et le jeu de balle. Plus tard, à la pelote basque, les morts ne resteront pas dans les annales, mais plutôt les champions. C'est donc bien une curiosité touchant le jeu de paume, jeu des rois, que ces mentions de danger mortel assumé.

Il reste à interroger les textes officiels pour essayer de cerner les représentations mentales des contemporains de ces siècles à propos du jeu de balle.

#### **Des autorités civiles en difficulté**

Comme nous l'avons vu avec les textes plus tardifs, cités pour faire l'histoire du jeu, les autorités royales et des cités doivent régler des différends causés par le jeu et des accidents survenus lors du jeu. Les joueurs, parfois en viennent aux mains, au mieux s'injurient. Parfois une balle perdue vient frapper tel joueur ou tel spectateur. Parfois c'est une voiture, un attelage qui ne peuvent traverser ou prendre une rue encombrée par le jeu. Ailleurs des bris de vitres sont reprochés, des pelotes atterrissent dans des propriétés privées et sont parfois rendues contre espèces sonnantes. Cependant, avant le XV<sup>e</sup> siècle, les textes sont rares. Louis IX interdit la pratique de la paume en 1245 et, en 1292,

---

<sup>1568</sup> Cf. le livre de Recaredo Agullo Albuixech et Victor Agullo Calatayud (2009), *El joc de pilota a través de la premsa valenciana 1790-1909*.

Philippe IV (le Bel), fait de même, mais des jeux de paume sont construits à Poitiers en 1230, à Dijon, rue des grands champs en 1250 et en l'Hôtel d'Arras de Philippe III le Hardi (Mehl, 1990)<sup>1569</sup>. A Saint Omer, le ban cité par Mehl interdit de jouer « dedans les murs de la vile ».

Il semble donc que les problèmes rencontrés par la suite soient déjà présents, d'une part entre goût pour jouer des uns et risques encourus par les autres et, d'autre part, désir des rois et baillis de réglementer ou d'interdire la pratique. Les bagarres à coups de gants pour les joueurs, à coups de *makhilas* pour les spectateurs, sont au XIXe siècle, des phénomènes relevés par les témoins<sup>1570</sup>, dans la droite ligne des excès connus dans les premiers siècles du jeu de paume. Le jeu de balle a cette image de jeu dangereux pour les autorités temporelles.

Répondant à ces problèmes de trouble de l'ordre public ou de crainte des autorités face aux libertés prises et permises par le jeu, le XIXe siècle verra, avec l'arrivée du sport, la codification des jeux puis leur maîtrise, au XXe siècle, par les Etats, à travers les fédérations nationales. Pour autant, les phénomènes de « vedettarisation » et de « *supporting* » échapperont à l'encadrement étatique. C'est au niveau des spectateurs, devenus acteurs d'un autre jeu, que les débordements surprendront les forces de l'ordre par leur violence et leur ampleur. Mais il s'agit ici d'autres jeux de balle que la pelote.

Seul le rôle de la taille de Paris (13 sous, d'imposition en 1292) nous permet d'accéder au vocabulaire « paumier » et à l'existence d'un métier répertorié, pouvant être exercé par une femme, ici Lucienne, paumière en 1296, rue Tire chape, paroisse St Germain à Paris. Aucune indication donc sur ce que représente précisément le jeu pour les habitants ni pour les autorités, hormis certaines craintes chez les uns et l'existence d'un statut, donc d'une forme d'acceptation du jeu par le pouvoir, puisque treize artisans sont imposés en 1292. Les représentations du jeu oscillent entre danger, lieu de plaisir causant des débordements et activité à encadrer par une certaine réglementation.

## Une église divisée

Les statuts synodaux traitent du jeu de balle qu'ils distinguent des jeux de hasard, jeux tout à fait interdits. Ils lui font une place particulière entre permission, permissions partielles et interdits. C'est ainsi que nous découvrons, de la part de l'institution cléricale la crainte des débordements, pour ses clercs d'abord, puis plus modérément pour les laïcs. C'est l'ouvrage de Belet (1165) qui révèle le vocabulaire des ecclésiastiques, *ludus pile* à l'occasion des libertés de décembre, permissions spéciales accordées aux clercs à cette époque, et à l'occasion des dispositions à tenir lorsqu'une personne meurt

---

<sup>1569</sup> Un jeu est aussi construit à Valence (Espagne) en 1238, preuve de la vigueur du jeu à cette époque.

<sup>1570</sup> Cf. articles du *Courrier de Bayonne* et témoignage de Ader déjà cités pour cela.

en cours de jeu. Ce n'est pas un péché mortel, le joueur a droit d'entrer au cimetière chrétien mais sans psaume, sans cérémonie. Le jeu reste une activité suspecte. C'est peut-être parce qu'il est aussi l'occasion de paris. Quant aux ecclésiastiques, Beleth établit un constat à propos des libertés de décembre. Les évêques et les archevêques se laissent aller à jouer à la balle avec leurs clercs, dans les églises et même dans les cloîtres. Pour lui, ces jeux sont coutumiers mais ne sont pas à louer. Nous y lisons une grande méfiance, face à un usage répandu. De fait, le jeu plaît. Déjà en 1165, il est établi chez les clercs, comme chez leurs supérieurs et cela dérange Beleth mais, comme tous les jeux d'exercices, selon les sermons de Saint Thomas et de Saint Augustin, ces jeux de balle ont été permis car nécessaires. Toutefois, il faut veiller à une pratique modérée, selon l'église. Tout est dit. L'autorité ecclésiastique se doit d'encadrer, de veiller, car elle sait combien le jeu échappe au réel, combien le jeu est expression de liberté, subversif, perturbateur potentiel de l'ordre institutionnel. A la suite de Beleth, en 1584, Guillaume Durand, évêque de Mende, écrira son *Rationale* où il reproduira ce texte de Beleth à propos des libertés de décembre, des permissions et des restrictions.

A Nevers, un registre de l'évêché rédigé en 1287 mentionne le jeu de pelote pratiqué dans une salle de l'archevêché le jour de Pâques, après dîner. Tout ceux du chœur participaient et l'évêque leur faisait servir des rafraîchissements.<sup>1571</sup> A Vienne, en Dauphiné, même usage. Le jeu de pelote semble un divertissement prisé. Mais cet usage sera aboli au XVI<sup>e</sup> siècle par l'évêque de Nevers<sup>1572</sup>. Le jeu de balle semble bien faire peur à l'autorité religieuse et plaisir aux clercs puisqu'ils n'oublient pas de le pratiquer malgré les réticences de l'Eglise. Ce succès du jeu, l'attraction quasi irrésistible des clercs, comme des laïcs, fait donc peur.

En bref, le jeu de pelote met les autorités civiles et religieuses en difficulté, par les accidents survenus ou les disputes, d'une part et, d'autre part, du fait même de la nature intrinsèque du jeu, qui est une liberté prise et un risque de débordement des passions, d'autant qu'il a un grand succès. Aussi l'Eglise hésite-t-elle entre préconisations des pères de l'Eglise, pratique aimée des clercs et volonté manifeste, exprimée par des synodes ou conciles, d'encadrer leurs activités. Notons aussi que les périodes où l'on situe les rituels de lancers de pelote sont décembre, temps des Saturnales, temps des inversions de rôle, fête de la naissance du Christ, ou bien Pâques, la plus grande fête de l'Eglise.

En forme de conclusion de cette promenade dans les textes du Moyen Âge, où un motif de jeu de balle est présent dans la littérature narrative, où la symbolique de la balle et celle du jeu de balle

---

<sup>1571</sup> “ Item episcopus debet dare ad potandum omnibus illis qui sunt de choro, qui veniunt in curia episcopi ferire poletas in die Resurrectionis Domini post prandium ”. Registre-terrier de l'évêché de Nevers publié par M. René de Lespinasse. Cf. *Bulletin de la Société Nivernaise*, 1886, 3<sup>e</sup> série, t. II, vol. 12, p.6.

<sup>1572</sup> Cf. *Bulletin de la Société Nivernaise*, 1886, 3<sup>e</sup> série, t. II, vol. 12, pp.6-7.

prennent place dans les chansons et poèmes, nous relevons plusieurs représentations du jeu, celui du destin malheureux de l'homme d'une part et, d'autre part celui de l'acquisition du pouvoir et d'un statut de roi ou de héros. Le jeu de balle pourrait aussi être le vestige d'une compétition matrimoniale. Mais il reste plurisémiotique. Offrant l'image de la puissance et du plaisir pour les uns, de l'engagement matrimonial ou idéal pour d'autres et enfin, pour les rois et les évêques, des craintes de perdre l'autorité face aux libertés qu'il représente, le jeu de balle conjugue très tôt des représentations très différentes. Nous constatons une pérennité de la valorisation du jeu depuis l'antiquité, de la cristallisation de sentiments positifs autour de lui, mais aussi des attitudes mitigées des autorités royales ou religieuses, entre reconnaissance du jeu, permissions, interdictions et craintes. Voyons maintenant si ces phénomènes perdurent et si d'autres représentations naissent à la faveur de l'évolution du jeu et des vécus ultérieurs, dans les écrits et l'iconographie des siècles suivants.

### **III.1.3. A partir des écrits et des images du XIVE au XVIIIe siècle**

Il n'est pas question de passer au crible les nombreux écrits de cette période, mais plutôt de les classer et de voir ce qu'apporte chaque élément du classement, ce qu'il dit de l'importance du jeu, de sa perception par les divers éléments et/ou composantes de la société, des représentations qui circulent à propos du jeu de paume et du jeu de balle. Nous étudierons quelques textes choisis dans chaque domaine afin de nous appuyer sur des éléments plus précis.

#### **III.1.3.1. Le jeu dans la poésie**

Il est remarquable de voir le nombre de poésies inspirées par le jeu de paume. Déjà dans la période précédente, la poésie accordait une place à la balle et au jeu de balle. Nous citerons quatre poètes très connus des historiens du jeu de paume, Charles d'Orléans, Guillaume de La Perrière, Barthélémy Aneau et Rabelais. Leurs témoignages sont particulièrement intéressants.

#### **Ballade de Charles d'Orléans**

Charles d'Orléans, fait prisonnier à Azincourt est enfermé au château de Wingfield où il joue à la paume et où il écrit des ballades, dont l'une, datée de novembre 1439, dédiée à la paume, la ballade 113 (XC).

*l'ay tant joué avecques Aage/ A la paulme que maintenant / J'ay quarante cinq ; sur bon gage / Nous jouons, non pas pour neant. / Assez me sens fort et puissant / De garder mon jeu jusqu'à cy, / Ne je ne crains riens que Souusy.*

*Car Souusy tant me descourage / De jouer et va estouppant / Les cops que fiers a l'avantage. / Trop seurement est rachassant ; Fortune si lui est aidant. / Mais Espoir est mon bon amy, / Ne je ne crains riens que Souussy.*

*Vieillesse de douleur enrage / De ce que le jeu dure tant, / Et dit en son felon langage / Que les chasses dorénavant / Merchera pour m'estre nuisant. / Mais ne m'en chault, je la deffy, / Ne je ne crains riens que Souussy.*

Dans son poème, Charles d'Orléans ose une métaphore filée qui va plus loin que le lien entre la course parabolique de la balle et le développement de la vie d'un homme de la naissance à la mort. Ici ce sont toutes les étapes de la vie qui trouvent leur pendant au jeu de paume. Le score, quarante cinq signale la victoire et la fin du jeu, comme de la vie, car il reste juste un point (quinze) avant de marquer le jeu. Mais nous savons que si l'adversaire rejoint le poète, il faudra peut-être encore bien des coups, des quinze, avant de marquer le jeu. De même le fait d'entrer en vieillesse ne signifie pas qu'on va mourir très vite après, d'où la justesse du parallèle. Il joue sa vie mais elle a de la valeur. C'est celle du pari au jeu. C'est ce que nous pouvons déduire de la suite de la première strophe. L'auteur a combattu durant sa vie, comme au jeu et ne rend pas les armes, n'abandonne pas la partie à l'adversaire. Cependant son esprit peut être obscurci par des préoccupations, une inquiétude, qui peut être amoureuse ou non et qu'il appelle " Souusy ". Nous dirions aujourd'hui que son mental lui joue des tours ou que son moral a des défaillances. Il l'a pris pour adversaire à la paume, comme il l'est dans sa vie. Voici le refrain de la ballade, son point d'impact. Le poète est donc vraiment assailli par cet adversaire " Souusy ". Quand le poète croit faire un bon coup, - veut-il dire qu'il croit s'être dégagé de son angoisse ou que ses geôliers vont lui rendre sa liberté ? - la balle lui revient coupée, difficile à reprendre, donc la préoccupation le saisit à nouveau, tandis que l'adversaire renvoie (rechasse) avec assurance. Soucy a un jeu sûr et la chance peut être avec lui, c'est à dire le garder en captivité longtemps encore, au sens propre comme au figuré, mais le poète, dans les difficultés de la vie, comme au jeu, garde finalement l'espoir, qui l'accompagne en bon ami. Cependant il craint son esprit inquiet, lorsque la vieillesse arrive, car si le jeu, la vie durent un peu plus, les épreuves - ici les balles - sont plus dures à vaincre – ici à renvoyer -. Les " chasses " ne sont pas toutes identiques, certaines sont quasi impossibles à gagner, comme nous l'avons vu. Charles d'Orléans pense que l'avenir, le temps de la vieillesse, lui réservent de mauvaises " chasses ", donc des difficultés, des épreuves dont il sera difficile de se sauver, de mauvais coups. Cependant, il relève la tête et le défi. Il ne veut pas s'arrêter devant l'obstacle. Il veut se battre jusqu'au bout, dans le jeu, comme dans la vie. L'avenir lui a donné

raison puisqu'il est rentré de captivité. Point par point sa comparaison tient, révélant une similarité entre le jeu et la vie.

Les poètes et les joueurs postérieurs héritent de toutes les symboliques dévoilées, des sens cachés véhiculés par les légendes depuis l'Antiquité, ce qui nous a conduits à étudier quelques exemples pour montrer l'impact du jeu dans les esprits, dans l'imaginaire collectif. Les écrivains ont ici le rôle de témoigner de cet imaginaire qui ne leur est pas propre mais qu'ils partagent avec les joueurs et les spectateurs.

Ce poème montre une grande sensibilité, une originalité poétique, et plus qu'une connaissance, une grande affection pour le jeu de paume. Un membre de la famille royale peut comparer sa vie au jeu de paume. C'est distinguer ce jeu, lui rendre des honneurs assez inattendus. Charles d'Orléans, en publiant ses vers, assure une entrée du jeu en poésie. Il n'en sortira plus. Le jeu sera source d'inspiration et objet de nombreux poèmes, de même que son héritier la pelote basque et ce jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle, avec la parution de l'ouvrage de Pierre Péré (2015). Il faudrait établir des comparaisons avec d'autres sports pour voir s'ils se prêtent autant à l'œuvre poétique, depuis leur origine, car il existe des poésies sur les jeux actuels.

Un autre auteur, Brantôme, dans sa *Vie des hommes illustres et grands capitaines estrangers de son temps*, utilise aussi une métaphore tirée du jeu de paume dans son hommage au Duc de Nemours, lors de l'enterrement du défunt, pour exprimer son regret de voir la mort interrompre le cours d'une vie valeureuse, une vie qu'il compare à une partie bien avancée, vers la victoire. En effet trois jeux sont déjà gagnés et pour le dernier, le Duc disposerait d'une biscaye, d'un avantage selon Brantôme qui écrit :

*les grands chefs doivent être estimés qui, ne pouvant survivre à leur gloire, meurent au moins bravement dans le champ de bataille... maxime telle que M.de Nemours l'a bien observée, la fortune pourtant le doit laisser un peu survivre ... et ne luy rompre sa partie, sur laquelle il avoit desjà trois jeux et biscaye à la mode des joueurs de paume ...*(Brantôme, 1666, t 1 : 222),<sup>1573</sup>

Notons que le terme biscaye est employé pour bisque. Ceci correspond à l'étymologie donnée par le dictionnaire étymologique de la langue française (Ménage, 1694) ou par le FEW (t. 1 : 379) et non à celle du TLF, étymologies déjà citées en II.2.2.2.

---

<sup>1573</sup> 2<sup>e</sup> édition de 1666, la première étant de 1665.

## Emblèmes de Guillaume de La Perrière

Dans le *Théâtre des bons engins*, composé pour Marguerite de Navarre en 1535 et inspiré par le stoïcisme, Guillaume de la Perrière fait écho à la réhabilitation des œuvres de Sénèque par Calvin<sup>1574</sup>. Effectivement, dans la dédicace, l'auteur toulousain cite Sénèque et montre son estime pour l'auteur latin. La Perrière réalise le premier ouvrage d'emblèmes français (qu'il qualifie de "moraulx"), une forme théâtrale de l'époque, où des épigrammes sont associées à des gravures. Le XLI<sup>e</sup> évoque la paume, illustrant une gravure (cf. ci-après) qui représente deux joueurs se renvoyant une balle (recouverte de tissu aux coutures apparentes) à l'aide de raquettes plutôt symétriques, au manche court, au cordage droit. Le sol est fait de carreaux ou de pierres taillées. Les joueurs sont devant la galerie située à l'arrière plan. Une sorte de béret, ou de bonnet à bec du moyen âge, et des chaussons souples complètent une tenue adaptée au jeu. Les joueurs ne sont pas jeunes et il n'y a pas de spectateurs sous la galerie. Le decorum est plus important en taille que l'image centrale représentant le jeu. A gauche et à droite des feuilles forment des profils humains. De même, au dessus et en dessous du frontispice de la gravure, le décor de feuilles et fleurs dessine diverses figures plus ou moins allégoriques<sup>1575</sup>.

Le texte est le suivant :

*Si tu te metz à iouer à la paulme,  
En te voulant pour passetemps esbatre :  
Ne pense pas que ton compaignon chaulme,  
Car de sa part l'esteuf vouldra rabatre.  
Penser aussy doit tout homme folastre :  
Que si par ieu quelque broquart prononce,  
Par ieu recoipt la semblable response,  
Ne pour cela se doit fort travailler :  
Car en bon poix on vend once pour once,  
Pire ieu n'est que mocquer ou railler. (La Perrière, 1535)*

---

<sup>1574</sup> Géraldine Cazals, « Le Theatre des bons engins de Guillaume de La Perrière », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 29 | 2015, mis en ligne le 30 avril 2018. URL : <http://crm.revues.org/13786> ; DOI : 10.4000/crm.13786

<sup>1575</sup> D'autres gravures, un peu différentes, accompagnent une autre édition de Emblèmes de La Perrière. Pour leur description, cf. Marie-Madeleine Fontaine, "L'âge d'or du jeu de paume", dans le catalogue de l'exposition *Jeu des rois, roi des jeux*, à Fontainebleau (2001 : 68-70).



Fig. 51. Emblème XLIIe de Guillaume de La Perrière (1665), coll. Gallica.bnf.fr

L'auteur prend ici les deux sens du mot jeu, d'abord *ludus*, jeu d'exercice, avec le jeu de paume, puis *jocus*, le jeu de mots, et il bâtit sa morale sur cette métaphore. Le joueur ne doit donc pas s'imaginer qu'il sera seul à faire le jeu, dit La Perrière car la riposte viendra. "Esbatre" est bien l'un des termes employés au moyen âge pour le divertissement. L'auteur l'utilise encore, montrant le lien entre ce terme et ce qu'il appelle déjà "jeu". Il pense que le joueur de paume a l'illusion de venir prendre un plaisir facile. Mais la balle, l'esteuf, s'ils sont rabattus, sont difficiles à reprendre. Ainsi ne faut-il pas sous estimer l'adversaire, nous dit La Perrière. Le lecteur comprend facilement l'image du

jeu d'exercice, de plus figuré sur la gravure et l'auteur la lui fait appliquer à la conversation où il vaut mieux éviter de se moquer, par crainte de recevoir un "broquart", dit-il, et donc de n'avoir pas le dernier mot, d'être raillé à son tour et peut-être plus fort. L'auteur utilise encore une image de la paume dans son Emblème V, qui commence ainsi

*Qui pour le bond delaisse la vollée*

*Ne fut jamais tenu ferme ioueur...*

*C'est grand folye à laisser son honneur*

*Pour ung abus, de promesse incertaine. (La Perrière, 1535)*

Sur la gravure associée, un joueur de paume, situé du côté de la galerie de la grille, que l'on voit nettement ainsi que le toit de cette galerie, se penche, tenant sa raquette basse, attendant que la balle bondisse au sol, alors qu'il pourrait la saisir en l'air, évitant qu'elle s'écrase, qu'elle fasse un mauvais rebond, devenant imprenable, ou se loge dans la grille. Pour les lecteurs, l'image parle de soi-même, et le texte invite à agir sans attendre. La promesse est incertaine, dit l'auteur. En effet si le jeu est métaphore de la vie, le joueur croit pouvoir jouer après le bond mais il n'a aucune certitude de pouvoir saisir la balle et il en va de même dans les circonstances qu'offre la vie. Attendre peut être improductif<sup>1576</sup>. Ce joueur porte un bonnet avec une sorte de visière, des chaussons et une tenue du même genre que les deux joueurs de l'autre emblème étudié.

Dans son *Théâtre des bons engins*, Guillaume de La Perrière montre deux autres jeux, les échecs, dans deux emblèmes, et un jeu de cartes (ou de table en tout cas) une fois. C'est dire qu'il respecte un ordre, établi de la même façon, par les ordonnances des rois et les conciles de l'Eglise. Les échecs et le jeu de paume font partie des jeux nobles et permis, le jeu de cartes est toléré dans l'intimité. Plus tard il s'invitera avec les jeux de hasard dans les Académies de jeux. Les jeux de hasard, notamment les dés, sont proscrits. Nous pouvons considérer que l'utilisation du jeu de paume dans son ouvrage est possible parce que ses lecteurs connaissent bien, non seulement l'existence du jeu, mais aussi ses principes, ses coups, sa dynamique et ses stratégies, sans quoi il ne pourrait s'appuyer sur ces images pour renforcer sa morale, la renforcer par l'image concrète associée qui doit parler à chacun, y compris aux dames, dont la dédicataire. Il ne nous semble pas que, chez cet auteur, le jeu ait si mauvaise image qu'on a pu le dire. Mais nous y trouvons une connaissance du jeu lui-même et au contraire nous pensons que le jeu peut préparer aux aleas de la vie, qu'il est une forme d'école de la vie, envisagé sous l'angle des emblèmes. Guillaume de La Perrière est le pédagogue qui

---

<sup>1576</sup> Nous avons trouvé de nombreuses remarques chez des joueurs et médecins sur le jeu de volée qui oblige à courir vite, fatigue, met hors d'haleine et n'est pas préconisé, du moins dans une utilisation trop fréquente. Là interviennent le coup d'œil et le bon jugement de la balle.

s'appuie sur des exemples concrets en parlant à ses contemporains pour leur permettre d'atteindre l'abstraction des visées morales. Voilà encore à quoi peut servir le jeu au XVI<sup>e</sup> siècle, à réfléchir ou à faire réfléchir sur la façon de se comporter.

### **Emblème de Barthélémy Aneau**

Citons maintenant un autre auteur d'emblèmes, Barthélémy Aneau, Régent du collège de la Trinité à Lyon, objet de la thèse de Brigitte Biot qui le réhabilite comme humaniste. Il écrit dans son *Imagination poétique* :

LE IEU de paulme entre tous aultres ieux,  
Le corps exerce, & l'esprit, & les yeux.  
Car en iouant le corps prent action.  
Et l'esperit diverse affection.  
A un beau coup de ioie l'on tressault,  
Puys par courroux on iure, quand on fault.  
On plaint, on rit, la craincte, & l'esperance  
Tiennent suspens le loueur en balance,  
Qui va, & vient : fait virades, & tours,  
Passe, & repasse, & fait mouvemens lourdz.  
Et brief il prend grande sueur, & peine  
A un Esteuf chose petite, & vaine.  
Pour, à la fin de s'estre tant lassé :  
N'avoir rien fait, sinon le temps passé.  
Monstrant exemple : Estre Follie, ou rage  
*FAIRE LABEUR DONT IL NE RESTE OUVRAGE*  
Ainsi aucuns sont contre la sentence  
De Ciceron, au tracté de Prudence.  
En employant en choses inutiles  
Tres grandz labeurs, & œuvres difficiles. (Aneau, 1552 : 99).

Bien que Barthélémy Aneau ait inscrit dans son règlement les jeux de “pellotes et balles” comme l'une des activités récréatives hebdomadaires nécessaires à ses élèves, en faisant la distinction

entre ces “ jeux liberaulx ”<sup>1577</sup> et les autres à proscrire, le voici qui signe un étrange poème, plutôt défavorable au jeu. Il reprend dans les trois premiers vers les habituels éloges écrits à la suite de Galien, mais il ajoute aussitôt une restriction (et l’esprit diverse affection) en prenant le contrepied de l’auteur<sup>1578</sup>. Était-il sincère dans ses premiers vers ou railleur ? Nous penchons pour la sincérité.

Aneau reconnaît les bienfaits des jeux d’exercice qui étaient en honneur dans l’Antiquité et il ne peut aller contre les propos de Galien. Mais, l’esprit est malmené par le jeu, pense Aneau. Nous retrouvons, dans les explications qui suivent, la description des sentiments qui animent le joueur. Ils sont semblables aux émotions évoquées par les voyageurs décrivant les parties de paume basque au XIXe siècle et parfois avec les mêmes mots.

Pour le pédagogue Aneau, le fait de se mettre en colère, de jurer parce qu’on a fait une erreur, (vers 6), de passer de l’état de joie à l’état de lamentation, d’être en permanence entre crainte et espérance (vers 7) va à l’encontre de l’équilibre serein qu’il faut cultiver dans sa vie. Le pauvre joueur décrit par Aneau est en perpétuel “ stress ” dirions nous. Lorsque le poète décrit les mouvements dans le jeu, il n’y voit que des va et vient. “ passe et repasse ” fait peut-être allusion au changement de terrain lorsque les “ chasses ” sont disputées, ou à la balle passant et repassant au-dessus de la corde.

En effet, contrairement à la gravure de l’emblème de La Perrière, la corde est bien représentée ici. Le rythme choisi pour les vers est saccadé, avec des mots uni- ou bisyllabiques, ajoutant un effet de précipitation, en accord avec le sens. Aneau qualifie les mouvements de “ lourdz ” et là il n’est pas en accord avec les autres descriptions que nous pouvons lire. Il semble forcer le trait pour abonder son propos, à savoir dépenser toute cette énergie pour attraper et relancer une balle n’a pas de sens, est inutile. C’est la balle qu’il qualifie de petite et vaine, déplaçant sur l’objet le jugement qui affecte le jeu lui-même, par un jeu d’écriture métonymique. De plus, il oppose ces adjectifs à celui du vers précédent, “ grande ”, qui affecte à la fois la sueur et la peine. Son jeu d’écriture a un effet plus percutant et veut convaincre. Puis Aneau évoque effectivement le temps passé, qui n’a pas servi à construire, puisqu’il ne reste aucun ouvrage. La formule, là encore, sonne bien. La césure du vers après “ faict ” insère une double rime avec “ passé ”, comme s’il scandait une leçon, rendant le propos plus frappant. Et il finit en citant Cicéron, qui s’inscrit contre les efforts dont le résultat ne serait pas utile, selon Aneau. Évidemment il resterait à définir ce qui est utile ou pas. Mais puisque le poète évoque de “ très grandz labeurs, & œuvres difficiles ”, il veut peut-être montrer sa désapprobation face aux abus. Ceci rejoindrait bien les préoccupations des autorités civiles ou ecclésiastiques et sa responsabilité de

---

<sup>1577</sup> Cf. Biot (1996 : 459) pour cette citation et la précédente.

<sup>1578</sup> Forbet dans son ouvrage, *L'utilité qui provient du jeu de la paume au corps et à l'esprit*, paru en 1599 mais écrit en 1592, commence par les trois mêmes vers et poursuit traduisant Galien “ Et l’esprit se dispose à bonne affection ”. Nous voyons à quel jeu d’écriture se livre Aneau dans son 4<sup>e</sup> vers (et l’esprit diverse affection).

Régent. En effet, la récréation de trois heures hebdomadaires, employées à divers jeux, est bien mesurée. C'est le fait de jouer trop longtemps, ou avec trop de violence qu'il viserait par son emblème. C'est la pratique modérée qui est recommandée par divers auteurs, notamment chez les clercs. Aneau utilise le qualificatif " grande " sur un substantif déjà fort (" sueur "), il continue à majorer le propos avec l'adverbe " tant " pour modifier " lassé ". Les mots " folle " et " rage " complètent ce tableau où décidément l'excès est mis en avant. "Très grandz " affecte "labeurs ", comme nous l'avons vu. Nous pensons que Aneau veut dissuader de pratiquer le jeu avec passion et s'insurge contre ceux qui le font. Aussi son témoignage est-il à la fois celui d'un humaniste qui comprend l'utilité des récréations et des jeux mais aussi celui d'un régent qui réprouve les jeux menant à perdre son temps, et peut-être son âme.

Dans la gravure située non en regard mais au-dessus du texte, chez Aneau, les joueurs sont en tenue adaptée au jeu avec un bonnet qui retient les cheveux. Chacun est bien dans le dynamisme du jeu, le joueur de gauche semble regarder la balle qu'il va frapper. Son bras est tendu, un peu en arrière, attitude que l'on retrouve chez les joueurs de pelote de nos jours. Tous deux jouent avec une raquette. Une corde les sépare, sans frange ni filet. Ce fut la première façon de séparer les camps. Le sol est constitué de carreaux et nous voyons le toit de la galerie, fait de planches jointes, tout comme les murs de batterie qui ne sont pas en bois dans les descriptions connues, sauf dans un jeu de Chalon sur Saône fort critiqué par Manevieux à cause des résonnances. La porte servant à changer de camp est visible mais aucun marqueur ne s'y trouve. Il y a du monde sous la galerie pour admirer les joueurs ou pour parier ? Il y a donc des différences nettes avec les gravures de La Perrière, moins dynamiques, sans spectateur, moins précises dans le tracé, moins réalistes. Le titre au-dessus de la gravure est " grand et vain labour ". Ce n'est pas seulement vain mais grand et vain. Il semble que le côté grand soit regretté. Aucun ornement pour cette gravure, contrairement à celles de La Perrière.

## **Poème énigme de Rabelais**

Revenons un peu dans le temps avec ce nouvel auteur. L'ordre chronologique a en effet été bousculé pour laisser à la suite les deux emblèmes. François Rabelais, dans sa version augmentée de *Gargantua*, nous offre un poème énigme dédié au jeu de paume et clôturant le livre. Le modèle sera repris puisque Forbet terminera son ouvrage de paumier, incluant la traduction du traité de Galien, " les deux doubtes " de Gosselin et les règles du jeu, écrites pour la première fois en français, par un sonnet en forme d'énigme (Forbet, 1599 : 62).

Rappelons que Pantagruel apprit à jouer avec " les escoliers " d'Orléans, devint maître en la matière. Rabelais met la paume à l'honneur, en la plaçant dans les deux premiers vers du blason et

devise de l'Université : “ Un esteuf en la braguette<sup>1579</sup> / En la main une raquette / [...] Voy vous là passé coquillon<sup>1580</sup> ”. Quant à Gargantua, “ avec ses amis ils se desportoient ez Braque<sup>1581</sup> ” à Paris. Nous retrouvons ici le verbe “ desporter”, dont nous avons parlé, à propos du vocabulaire du moyen âge affecté au jeu par l'historien Mehl ou Berthet, par exemple. Rabelais utilise encore ce vieux mot mais aussi le mot jeu ou “ ieu ” et nous voyons bien que, pour lui, ils recouvrent la même réalité, ce qui justifie encore le propos des historiens. En bref, le jeu de paume est bien présent dans l'œuvre de Rabelais.

Notons avant tout que dans la description de l'abbaye de Thelem, Rabelais mentionne “ les ieuз de paulme & grosse balle ” (1542 : 265). Puis, “ l'énigme trouvé es fondements de l'abbaye des Thelemites ” figure au chapitre LVI (Rabelais, 1542 : 276). Remarquons l'importance de ce poème. C'est aux fondements mêmes de ce lieu symbolique de Thélème, qu'il est lié. Il est de plus placé en conclusion de l'ouvrage. Nous en citerons une partie. Tout d'abord, la parole se présente comme un oracle. Si l'on considère qu'il soit possible “ du sort futur avoir la cognoissance ”, dit Rabelais (1542 : 277). L'auteur de Gargantua dévoile quelques caractéristiques du jeu, auxquelles il est le premier à porter de l'intérêt, et d'autres, plus habituelles :

[...] en ce lieu ou nous sommes  
 Il sortira une maniere d'hommes  
 Las de repoz, & fashés de sejour,  
 Qui franchement iront, & de plein iour  
 Suborner gens de toutes qualités [...]  
 Ils feront mettre es debatz apparentz  
 Amy entre eulx, & les proches parents :  
 Le fils hardy ne craindra l'impropere<sup>1582</sup>  
 De se bander<sup>1583</sup> contre son propre pere.  
 Même les grands de noble lieu sailliz  
 De leurs subiectz se voyrront assailliz

<sup>1579</sup> Selon le *Dictionnaire étymologique* de Ménage (1750 : 244) “ Braye, haut-de-chausse. Braye, brayette [...] A Paris on dit brayette ; dans les Provinces on dit braguette ”.

<sup>1580</sup> Selon Ménage (1750 : 414) “ coquillon signifie proprement Bachelier ès Loix ; & ce sobriquet fut donné aux Gradués Légistes, à cause qu'ils portoient la cuvette, qui étoit une espece de coquille. Le Duchat. ”

<sup>1581</sup> Il s'agit du célèbre jeu du Braque, place de l'estrapade. Ce nom était courant pour les jeux à l'époque. IL y en avait aussi un renommé à Rouen.

<sup>1582</sup> Cf. CNRTL (Centre National de Recherche sur les Textes et la Langue) du CNRS. Impropre : honte deshonneur, injure outrage.

<sup>1583</sup> Cf. CNRTL du CNRS. Se bander : au fig, se raidir contre quelqu'un. Nous notons que même si le sens est attesté un peu plus tard (1580), c'est bien le sens logique ici.

Et le devoir d'honneur & reverence  
 Perdra pour lors tout ordre & difference  
 Car ilz diront que chascun en son tour  
 Doibt aller hault, & puis faire retour  
 Et sur ce poinct tant seront de meslées  
 Tant de discorz venues, & allées  
 Que nulle histoyre ou sont les grands merveilles  
 Ne faict recit d'esmotions pareilles [...]  
 Lors se voyra maint homme de valeur  
 Par l'esguillon de ieunesse, & chaleur...  
 Et ne pourra nul laisser cest ouvraige,  
 Si une foyz il y met le couraige (Gargantua, 1542 : 277-278).

Ainsi le jeu de paume est celui d'une nouvelle sorte d'hommes, qui n'ont plus envie d'être au repos, sans rien faire, sans bouger, ni de rester en un même endroit. Ces hommes iront séduire et sortir de leurs occupations, des personnes de toutes les catégories ou états pour jouer avec eux. Ici les amis peuvent jouer l'un contre l'autre, le père contre son fils<sup>1584</sup>, etc... Ce débat ou cette querelle sont apparents, puisque c'est le propre du jeu de n'être pas la réalité<sup>1585</sup>. Et cela rajoute certainement du piment pour les joueurs. En effet, il y a un certain enthousiasme dans l'énumération de Rabelais qui se conclut en apothéose avec l'exemple du fils, car, dans le texte, il ne craint pas d'aller contre son père, mais ici l'objet qu'ils se disputent est un esteuf. Un désir profond, inconscient - dirait le psychanalyste - trouve ici satisfaction sans problème puisqu'il s'agit d'un simulacre où le père entre également de bon gré.

Mais Rabelais joue avec l'effet de surprise chez le lecteur qui ne connaît pas encore la clef de l'énigme. Il emploie à dessein des mots à double sens, qui peuvent donc prêter à confusion et heurter le lecteur. Il provoque. Ainsi le fils est hardi. Il se bande contre son père et il pourrait s'agir d'un vrai combat, mais nous savons qu'il s'agit aussi d'un terme de paumier<sup>1586</sup>. De même les nobles, dont la particule précède le nom de leurs possessions renommées, seront assaillis mais il s'agit d'un assaut avec une balle de tissu et non de canon. Toutefois, qu'en sait pour l'heure le lecteur ? Rabelais ne se trompe pas non plus dans ses doubles sens puisque le jeu est également simulacre de guerre. Puis

---

<sup>1584</sup> Ce bouleversement n'est pas sans rappeler les paroles du Christ, cause de dissensions (Mt 10 34-36 ou Lc 12 51-53) et il se peut que Rabelais s'y amuse.

<sup>1585</sup> Cf. par exemple Huizinga (1951) et Caillois (1995).

<sup>1586</sup> Cf. Dictionnaire de Furetière dans I.2.3.1.

l'auteur pousse encore la réflexion. Il parle maintenant des règles du jeu. En effet, chacun suit les mêmes règles, qui ne sont plus celles du monde. De fait, il n'y a plus de différence en termes de préséance, d'ordre établi dans la société entre les divers rangs, ni de protocole, mais des règles pour disputer la "chasse", pour changer de camp, pour partager les esteufs entre le premier et le second...

Chacun doit tenir un nouveau rôle défini par le jeu de paume. Rabelais joue encore sur la symbolique. Il semble abattre d'un coup tous les privilèges. Quel est ce monde dont il parle ? L'appelle-t-il de ses vœux ? Il est trop tôt pour songer à la Révolution. L'auteur se joue du jeu, mais il a remarqué toutes les caractéristiques de l'activité que plus tard les philosophes et sociologues théoriseront. Quant à toute cette partie, elle rappelle furieusement les remarques de Lesseps, de l'Hermitte ou de nombre d'écrivains déjà cités, décrivant le jeu de paume basque du XIXe siècle, où tous les hommes jouent ensemble sans distinction d'état.

L'auteur semble considérer que la paume mériterait d'être contée, de faire l'objet d'un récit merveilleux à cause des émotions qui l'accompagnent. Les auteurs déjà cités pour la paume basque et même Aneau seront d'accord sur un point : les émotions sont vives tant pour les joueurs que pour les spectateurs, lesquels passent de la joie, au dépit, de l'espérance, à la détresse. Rabelais poursuit le poème en montrant l'ardeur qui s'empare de l'homme dès l'instant où il entre dans le jeu. Le jeu est toujours vu sous un angle positif puisqu'il faut, dit l'auteur, du courage pour commencer, comme à la guerre. Cependant se greffe la difficulté de juger, avec la participation des spectateurs, écueil évité à la paume basque avec la désignation de juges réputés honnêtes. Ensuite, impossible d'arrêter avant la fin de la partie dit le poète. De plus, en jouant, l'homme retrouve jeunesse et chaleur, selon l'opinion de Rabelais.

En accord avec le style de l'œuvre, il ne ménage pas les hyperboles. La sueur des joueurs devient les eaux dont les joueurs " en combattant seront prins & trempes " (Rabelais, 1542 : 279). A propos des raquettes et de leurs cordages, même emphase. Parlant des troupeaux de bêtes : " que leurs nerfs, & boyaulx deshonestes ne soient pas sacrifice aux dieux mais aux mortelz ordinaire service, " lance-t-il. Voilà qu'au lieu de sacrifier les entrailles pour lire les auspices ou en offrandes, il faut en faire des cordes de raquettes au service ordinaire du jeu de paume. C'est ce que le lecteur découvrira avec la solution de l'énigme. Rabelais oppose les dieux aux hommes, les sacrifices au service ordinaire, et non divin. Ces groupes antithétiques forcent le trait, plaçant le jeu très haut, au-dessus même des dieux. De la balle, cachée sous le groupe nominal " machine ronde, [...] les joueurs tascheront en plus d'une maniere/ A l'asservir, & rendre prisonniere " (Rabelais, 1542 : 279). Rabelais

compare son mouvement, son tremblement, à celui de l'Etna, dans un cadre mythologique<sup>1587</sup> et sa chute, dans le même cadre, devient celle des monts précipités dans la mer. La connaissance de l'Antiquité acquise par la lecture assidue des auteurs grecs et latins dans le texte, sert ici le propos, toujours hyperbolique. Mais la balle s'use vite ; elle est donc remplacée, affirme Rabelais. Il montre la grandeur de l'objet avec grandiloquence et sa décadence, avec simplicité de moyens. Par ce décalage de ton, la leçon sur le caractère éphémère de la gloire n'est que plus vive. Il est temps de mettre " fin à ce long exercice pour les joueurs pennez, lassés, travaillés, affligés " (Rabelais, 1542 : 281). Pour Rabelais, ce n'est pas un mal, comme pour Aneau, mais on voit ainsi " le bien & le fruit, qui sort de patience ". En bref, qui plus aura souffert, plus recevra, nous dit-il plus loin.

Il s'agit d'une grande nouvelle pour tous ceux qui, au nom de la religion, se méfient de leur corps, voire lui font subir toute sorte de purification, portant le cilice etc. Rabelais nous présente en fait cet exercice de la paume comme capable d'agir sur notre esprit de manière fort positive. Ce qu'il avance est plus fort que le médecin grec Galien. Ce dernier parlait en effet de distraire agréablement l'esprit, le médecin Rabelais évoque quant à lui, l'esprit de joie. Il rejoint en cela les médecins actuels qui préconisent l'exercice comme remède contre les états dépressifs. Il ferait retrouver la joie de vivre.

Gargantua prend la parole après cette lecture de l'énigme, pour donner la solution et fait référence au but fixé pour nous par Dieu, but vers lequel nous devons tendre " sans par ses affections charnelles être distrait ni diverti. " (Rabelais, 1542 : 281). Nous verrons que cette sentence s'accorde bien avec une représentation picturale de l'époque, où l'histoire de David et Bethsabée est représentée montrant justement que David a cédé à ses affections charnelles et trahi le pauvre Urie. Dans ce tableau, nous verrons aussi que le jeu de paume a une place primordiale.

Le poème du chanoine de Saint Aignan, Guiet, apologie en latin du jeu de paume, écrite en 1598, a déjà été cité et commenté par l'abbé Cocharde (1888 : 308-310). Nous n'y reviendrons pas ici mais quelques vers méritent citation à propos de l'éducation et de l'esthétique, valeurs morales et vecteurs de promotion du jeu. Quant au poème figurant dans l'*Eloge de la paume* de Bajot (1854), il est si long qu'il était difficile de l'insérer dans cette étude où nous devons donner place plus ample à la pelote qu'à la paume. Véritable ode en alexandrins, rythmés par l'hémistiche au sixième pied, c'est un chant d'amour dédié au jeu. Une dernière poésie bien connue, celle du *Jeu de paume bacchique*, du poète de Caen, Jean Le Houx, n'a pas retenu notre attention. Chanson à double sens, comme beaucoup, elle nous paraissait moins significative et moins étoffée. L'épigramme VIII de Mathurin Régnier parle

---

<sup>1587</sup> Où l'activité volcanique est expliquée par la présence du Titan Encelade enterré dessous qui exhale des feux et fait trembler la terre lorsqu'il se retourne.

d'amour et de façon de compter au jeu de paume, nous dit-on. Nous ne l'avons pas cité, mais ce thème de l'amour et du jeu figure plus haut. Nous en resterons là pour cette intrusion dans la poésie. Nous avons remarqué combien le jeu s'introduit dans plusieurs styles (lyrique, satirique, didactique, épique) et formes (ballade, épigramme, sonnet, énigme, ode) selon les époques et les sensibilités des auteurs. Il apparaît même par une allusion dans le théâtre de Shakespeare. Nous avons choisi ici des textes en langue française mais il existe des *emblemata* de Johannes Sambucus<sup>1588</sup>, une ballade de John Gower, une nouvelle de Cervantès (qui a pour héros un jeune homme fort en pelote). Le jeu étant répandu en Europe, il est logique de le voir apparaître dans des écrits en diverses langues.

En résumé, le jeu de paume a cristallisé beaucoup d'émotions chez les poètes. D'une part, il a gardé sa signification symbolique en tant que jeu de balle et, d'autre part, il a séduit ses contemporains par ses caractéristiques propres. Eux-mêmes joueurs ou spectateurs, les poètes ont saisi toutes les images, les métaphores qu'ils pouvaient tirer de ce jeu, de ses règles, de sa manière de compter. La précision de la métaphore filée de Charles d'Orléans qui voit sa vie comme une partie de paume est à ce sujet éloquente. Si quelques vers dénoncent la vanité de la paume, c'est habituellement d'éloges ou d'enthousiasme qu'elle est parée, jusqu'à la grande métaphore de la joie paradisiaque de Rabelais. Elle est le jeu par excellence, donc l'espace de liberté, où l'"agôn" ne tue pas, lieu de plaisir, où le corps s'exprime. La paume se rit des différences d'états (de situation sociale) des personnes en les accueillant toutes dans un même lieu pour jouer ensemble. Elle semble incontournable, elle fait partie de l'inspiration ou du matériel d'écriture, tant elle est connue de tous et riche en symbolique. Jusqu'en 1854 avec Bajot, la paume est objet de louanges plus que de critiques. Il reste à examiner si les textes des témoins du jeu, des voyageurs ou les textes officiels sont porteurs des mêmes représentations.

### III.1.3.2. Quelques textes sur le jeu (XIV<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècle)

Il ne s'agit pas ici de répéter ce qui a été dit, partie I, dans l'histoire de la paume mais d'accéder, à travers leurs témoignages écrits, aux représentations et à l'image du jeu chez les écrivains déjà étudiés et chez leurs contemporains qu'ils observent, d'une part et, d'autre part de voir comment évolue le regard des autorités temporelles et ecclésiastiques sur le jeu. Nous abordons cette étude sous divers angles. Les thèmes successifs sont le jeu et ses pratiques, le jeu dans sa philosophie, le jeu et l'autorité temporelle.

---

<sup>1588</sup> *Emblemata* de Sambucus, Janos paru pour la première fois en 1564, puis réédité plusieurs fois au vu du succès qui donne à l'auteur hongrois habitué de la cour des Habsbourg, une réputation internationale, dans les débuts de ce genre littéraire des emblèmes.

## Le jeu et ses pratiques

De nombreux textes montrent le développement du jeu, la transformation tant des règles, que des instruments ou des lieux de jeu. Nous les avons analysés précédemment mais ce que représente, en conséquence le jeu, à chaque période, mérite qu'on s'y arrête. Il y a en effet interaction entre les joueurs et le jeu lui-même. Le fait que, dès la moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, on ait ressenti la nécessité d'écrire les règles est loin d'être anodin. Nous en verrons les incidences. Quant aux historiens et aux voyageurs, ils ne pouvaient manquer de témoigner d'un phénomène hors du commun par son originalité, et, paradoxalement commun, par sa généralisation. Nous nous attarderons sur quelques écrits et leurs auteurs. La philosophie du jeu, son intérêt pour la santé ou comme préparation à la guerre ont également fait question et jusqu'à écrire une sorte de règlement éthique du jeu. Humanistes et philosophes y ont partie liée mais l'église veille aussi, comme nous le verrons. Enfin les services de l'Etat et plus particulièrement des cités, nous renseignent sur les conduites des pratiquants, les réactions de leurs contemporains et l'état d'esprit de l'autorité administrative ou du roi vis à vis du jeu. Nous en dirons quelques mots. Toutes ces analyses se feront en grande partie d'après les textes déjà cités ou exploités en I.

- *Les traités*

Des joueurs ont voulu écrire les règles du jeu, mais ils ont finalement réalisé des ouvrages bien plus complets. Qu'est ce qui les pousse à mener ce travail et à le publier ?

Nous savons que Scaino vivait mal les perpétuelles discordes avec le Duc Alphonse II d'Este, celui-ci acceptant mal de perdre. Mais à lire son traité (dédié au Duc), le premier du genre, on comprend qu'il est aussi le fait d'un amoureux du jeu, qui veut exposer tout ce qu'il en sait, par une forme de louange implicite. Dire ce qu'est le jeu, tous les recoins de ses règles, les particularités des lieux, des formes de parties, les événements qui peuvent se produire en cours de partie, les techniques des joueurs, les divers coups utilisés, les variétés des scores, suffit sans doute à montrer la supériorité de ce jeu, à en faire l'apologie. C'est, en général, le parti pris par ces auteurs de traités. L'ouvrage de Scaino (1555) commence par l'éloge du jeu, par une énumération de ses qualités, de tout le bien que l'homme peut en retirer et, à ce sujet, il cite Galeno (Galien). Son traité comporte trois parties (dont une dédiée à l'aspect médical), en 57 chapitres où il expose les règles, dont le nombre de joueurs, les usages, les différentes formes prises par le jeu (*palla pugno*, 'balle au poing', *palla da scanno*, 'balle au scanno'<sup>1589</sup>, *palla di vento*<sup>1590</sup>, 'balle de vent', *giuoco della corda*<sup>1591</sup>, 'jeu de la corde'), les lieux où

---

<sup>1589</sup> En fait il s'agit d'un instrument qui rappelle un peu certains gants de tamis où, sur le côté concave, est tendue une peau comme sur un tambour. C'est avec cette peau tendue que la balle ou le ballon sont frappés.

<sup>1590</sup> Il s'agit du jeu avec une vessie gonflée d'air.

l'on joue à ces divers jeux, les instruments avec lesquels on joue (la main, le poing, le *bracciale*<sup>1592</sup>, la raquette) et il s'intéresse aux différences entre le jeu français et le jeu espagnol, avec ou sans raquette (cap 21 : 171). Il donne aussi les dispositions naturelles et les qualités requises pour jouer (adresse, agilité, vigueur, ingéniosité, vivacité d'esprit), les techniques (jusqu'à indiquer comment tenir sa raquette pour telle action) ainsi que les noms de grands joueurs. Scaino traite du jeu de courte paume mais, aussi longuement, du jeu italien de *pallone*, qui suit en gros les règles de la longue paume mais se joue avec une vessie gonflée, lancée à l'aide du poing ou de l'avant-bras comme nous le savons. Le moine décrit les différentes façons de gagner donc les différents scores successifs d'une partie. Cependant il est impossible de réaliser une étude exhaustive sur ce mode d'exposition des faits, ni d'utiliser le calcul des probabilités comme Bernouilli a commencé à le faire en 1713<sup>1593</sup>. La modélisation mathématique de Parlebas (1985 : 41-68) le montre bien. L'ouvrage de Scaino se termine par cinq figures, montrant les outils pour gonfler le *pallone*, à côté d'un brassard, un plan du jeu du Louvre avec les dimensions (37 pieds 8 onces de large et 114 de long) et une raquette cordée en croisillons obliques, puis deux autres plans de jeux. Ce plan du jeu du Louvre comporte déjà une galerie sur la longueur, la galerie du dedans et la galerie de la grille, indiquée elle aussi, ainsi qu'un tambour. Scaino est au fait du jeu en France. Il essaie d'expliquer pourquoi on compte par quinze à la paume<sup>1594</sup>. La grande étendue de son étude montre la complexité d'un jeu, déjà joué avec plusieurs variantes (ballon, longue paume, courte paume, battoirs, raquettes, main nue ou gantée voire protégée par un brassard) très répandu en Europe et pas seulement en Italie actuelle<sup>1595</sup>, puisque Scaino montre sa connaissance de la pratique et des lieux de jeu ailleurs qu'en Italie. Ce jeu est bien présenté comme exercice à la fois pour le corps et pour l'esprit, physique, technique et tactique à travers tous les conseils et toutes les remarques. Il appert donc une adéquation avec une société raffinée, dont les distractions sont l'expression<sup>1596</sup>.

Forbet, à son tour, écrit les règles du jeu après une traduction en français du traité du médecin Galien sur la pelote. Nous retrouvons le souci, présent déjà chez Scaino, de s'appuyer sur la médecine pour justifier le jeu. L'ouvrage est écrit en 1592. Ensuite, il le fait relire et corriger pour l'édition de 1594 par les " Docteurs Sainte Barbe, enfants de l'esteuf et plus versés dans cet exercice ". C'est dire

---

<sup>1591</sup> Ici, Scaino parle du jeu de courte paume, et de la corde séparant les deux camps, au-dessus de laquelle doit passer la balle pour être bonne.

<sup>1592</sup> Il s'agit d'une sorte de brassard en bois, hérissé de pointes en bois, dont une photographie figure en anexe et aussi sur l'une des planches du traité de Scaino.

<sup>1593</sup> Cf. *Lettre à un Amy sur les Parties du Jeu de Paume* suivant *Ars conjectandi*, intitulée *de ludo pilae retilularis*, dans la version bilingue publiée par l'IREM de l'Université de Rouen, Haute Normandie en 1987.

<sup>1594</sup> Voir première partie de cette étude à ce sujet.

<sup>1595</sup> D'autant que la famille d'Este est très liée aux Valois.

<sup>1596</sup> Nous pensons à la remarque de Tissé (1900 : 2) : " L'âme d'un peuple se révèle dans le jeu ".

si l'ouvrage est juste et si Forbet prend toutes précautions pour qu'il le soit. Son livre (non paginé) paraît enfin avec privilège du roi le 6 avril 1599<sup>1597</sup>. Comme Scaino, Forbet commence par l'éloge du jeu et par vanter ses qualités médicinales. Il se présente même comme une traduction de l'ouvrage de Galien. Mais, Forbet complète l'ouvrage de Galien en évoquant les qualités stratégiques développées par la pratique de la paume, et illustre sa théorie de divers exemples. Pour Forbet, ce jeu à la fois renforce tous les muscles, aiguise la vue mais aussi apprend à défendre une place, à donner l'assaut en temps utile, à jouer sur l'imprévu et avec lui. Il s'agit de convaincre de l'utilité du jeu pour préparer à la guerre, à la défense du royaume. Forbet ajoute, en le comparant à d'autres exercices comme la "chasse" qui pourraient aussi bien soigner l'esprit de ses affections par la distraction procurée, que le jeu de paume ne demande presque aucun "appareil [...] ne contraint pas à délaisser négoce ou affaires"<sup>1598</sup>. Forbet poursuit :

*L'homme négociateur et les gens de métier ne peuvent pas vaquer à cete chasse parce qu'à ce faire plusieurs choses sont requises et principalement que l'homme soit libre. Au contraire ce qui nous faut en cet ébat est tant commun qu'il n'y a si malautru qui en aie besoin vu qu'il n'est question ni de de rets, ni d'armes, ni de chevaux ni de chiens de chasse [...] en ce monde pas de plus belle commodité que d'avoir passe temps là où tant le pauvre que le riche y est reçu sans inter-mission de nos études et affaires quotidiennes ?*

Remarquons l'emploi du vieux mot "ébat", toujours en usage. Il désignait bien une activité que l'auteur appelle aussi jeu, d'où la certitude du lien sémantique entre ces substantifs. Forbet nous en donne l'illustration, comme plus haut La Perrière ou Rabelais. Forbet redit la popularité d'un jeu que l'on qualifie, que lui-même nomme, royal. L'adjectif ne doit donc pas masquer la réalité du jeu, ici encore une fois présentée comme généralisée et non réservée à une catégorie. La commodité représentée par l'activité apparaît comme une évidence comparée à la chasse et aux jeux d'armes, exercices pratiqués par la noblesse. Bientôt les jeux de tables et de hasard, plus commodes encore, lui voleront la vedette. Puis, n'ayant pas d'explication sur la manière de compter, Forbet cite intégralement Gosselin et son hypothèse<sup>1599</sup>. C'est un peu le même genre de livre que celui de Scaino, moins complet. Il ne parle évidemment pas du *pallone*, par exemple et n'est pas aussi technique. Son avant dernier chapitre est une Ordonnance du Royal et honorable Jeu de la Paume en 24 articles. Le traité de Forbet a ses particularités. Notamment, il donne les Formes tenues et observées par les anciens Maîtres du Royal et honorable Jeu de la Paume lorsqu'il se joue un prix. Nous apprenons ainsi l'existence de ces premières formes de compétition. Les prix, disputés durant trois jours, consistent en

---

<sup>1597</sup> Charles Hulpeau en a fait une réédition en 1632 avec un frontispice très connu que nous étudierons dans le prochain paragraphe sur l'iconographie et un sonnet de présentation, qui commence un peu comme l'emblème de Aneau.

<sup>1598</sup> Forbet précise que la chasse demande équipage, chiens de chasse, chevaux ... et la paume "une seule pelote, et encore bien petite".

<sup>1599</sup> A ce sujet, voir le paragraphe sur la façon de compter à la paume au I. de cet ouvrage.

un chapeau, des gants et “ esguillettes ” de soie, puis une Raquette et enfin un esteuf d’argent. Ceux qui les défendent doivent prouver leur valeur en recevant toutes les personnes qui voudront jouer depuis 8 heures jusqu’à 7 heures du soir<sup>1600</sup>. Ils peuvent aller changer de chemise, boire et manger à l’heure du dîner pendant une heure. On joue en deux parties liées de trois jeux. Ceux qui perdent quittent le jeu. Si les “ défendants ” sont mis hors jeu par plus forts, ils peuvent rentrer comme tout autre, en second seulement, et s’ils gagnent, ils reprennent leur place. C’est un peu le système des *Quinielas*\* à la pelote aujourd’hui. Forbet nous apporte un témoignage précieux qui montre plusieurs similitudes avec la pelote basque. De Royal et honorable, le Jeu de Paume va déchoir avec l’évolution des mœurs, la sédentarisation de la haute société - qui devait apporter le gros de leurs revenus aux Maître Paumiers -, le développement du théâtre, la préférence progressive pour les jeux de hasard et de l’esprit (floraison des Salons au XVIIIe siècle). Mais le XVIIIe siècle voit pourtant la parution de plusieurs traités ou règles du jeu et la construction de plusieurs jeux. La paume reste populaire et devient compétitive, avec des jours dédiés à ces compétitions dotées de prix. Jeu populaire d’abord, le jeu prend une autre dimension qui va changer sa représentation avec cette forme compétitive qui aboutit à des prix reçus. Le jeu commence à se rapprocher du sport, c’est aussi ce qui s’est passé avec les prix donnés par d’Abbadie au XIXe siècle. La forme avait été initiée par les Seigneurs dotant le vainqueur d’une pelote d’or par exemple<sup>1601</sup>. L’intention n’était pas la même. Il s’agissait de réguler le jeu.

Garsault, le seul de ces auteurs à n’être pas paumier, ni spécialiste du jeu à en croire son détracteur Manevieux, écrit pour l’Encyclopédie, au titre de la Description des Arts et Métiers. Il fait un travail minutieux accompagné de magnifiques planches montrant les lieux et la fabrication des balles et raquettes<sup>1602</sup>. Il donne au jeu une autre dimension, une autre représentation, celle d’Art et Métier, qui n’était pas évidente jusque là même si les corps de métiers étaient présents dans la société et dans le jeu. Le vocabulaire officiel ou basique concernant le jeu de paume est entièrement défini, quelques règles aussi, mais pas les termes employés par les joueurs, ni les expressions données par Furetière. Le ton est neutre comme il se doit pour l’Encyclopédie. C’est le premier ouvrage en français assez largement diffusé. Sa publication montre la force des corps de métiers associés, qui en vivent, l’impact encore important du jeu au moins sur les élites intellectuelles, qui en ont connaissance et le distinguent des autres jeux, lesquels ne figurent pas dans l’encyclopédie des Arts et Métiers. Peut-être la symbolique attachée au jeu de balle depuis la littérature des premiers temps et du Moyen Âge et le

---

<sup>1600</sup> Cette condition nous rappelle furieusement celles que d’Abbadie imposa lors des premières fêtes patronales d’Urrugne. Cf. I. 3. 2.2. (parties de 1951 et 1952).

<sup>1601</sup> Cf. Mehl (1990 : 40) anecdote qui sera citée plus tard.

<sup>1602</sup> Ces planches sont célèbres et reprises dans beaucoup d’ouvrages sur le jeu, notamment chez d’Elbée (1921) in *Gure Herria* et Blazy (1929).

fait qu'il soit à la fois pratiqué par les monarques et par le peuple ont-ils eu aussi leur influence dans ce choix. Que représente le jeu dans les esprits du XVIIIe siècle ? C'est encore une activité noble, instituée, liée à des métiers répertoriés, un plaisir évident pour les joueurs, un exercice physique et une possibilité de parier, que Garsault mentionne bien. Nous savons de plus, par Furetière, que ce jeu sert de référence dans beaucoup d'expressions du langage courant, qu'il incarne et qu'il fait vivre. A tous les niveaux, philosophique, académique, aristocratique, populaire, la paume reste un plaisir lié à une organisation dans la société.

Manevieux est un amoureux de la paume, un joueur, un passionné qui écrit la beauté du jeu un peu comme Scaino. Outre un hommage à la paume, qui doit rester pour la postérité, nous dirions au titre du patrimoine - mais le concept n'avait pas encore été inventé -, son objectif est aussi d'informer les novices et de les prévenir contre les roublardises de certains joueurs, voire de certains paumiers. Il veut de plus laisser les noms des jeux encore en activité ainsi que ceux des meilleurs paumiers et des excellents amateurs. Nous sommes à la fin du XVIIIe siècle et Manevieux sent le déclin de son jeu préféré, dont il indique la désaffection en signalant les réaffectations des tripots<sup>1603</sup>. Ceci pourrait expliquer sa décision d'écrire. Il veut sauver au moins la mémoire du jeu et faire un état des lieux, sans complaisance non plus. C'est que la Paume a un intérêt tel, que la décrire suffit, semble-t-il à la lecture de tous ces ouvrages. Par ailleurs en donnant des conseils aux novices, Manevieux semble espérer raviver la pratique de la paume, la régénérer en court-circuitant les paumiers et joueurs malhonnêtes, puisque les amateurs seront prévenus et ne tomberont plus dans les pièges. C'est vraisemblablement à une restauration du jeu dans ses qualités d'exercice physique et technique, de récréation de l'esprit, de développement de l'intelligence et des capacités tactiques qu'il aspire. En tout état de cause il croit dans les valeurs d'un jeu qui n'en est plus aussi représentatif au XVIIIe siècle. Mais ce jeu a encore ses adeptes, des jeunes intéressés par la pratique mais aussi des gens malhonnêtes. Ces derniers profitent de la crédulité ou de la présomption des Amateurs qui aspirent à briller. Le jeu est donc l'occasion de prouver sa valeur, pour les uns, mais aussi une mine d'or pour ceux qui profitent de leur savoir-faire au détriment des novices. Manevieux fait partie des adeptes amoureux du beau jeu honnête. Quoi qu'il en soit, même avec une pratique en déclin, le jeu fait partie de la réalité ordinaire des hommes de ce siècle, mais non plus comme une passion vécue par une grande majorité. En effet, comme nous l'avons déjà remarqué, les expressions de la paume sont nombreuses et signifiantes pour les hommes de ce temps.

Un grand Paumier, Barcelon, écrira exclusivement les règles. Cela augure d'une nouvelle ère où il ne sera plus question de Traité, d'ouvrage général sur l'utilité de la paume, mais de manuel ou de

---

<sup>1603</sup> Voir I.2.3.3. pour les citations de l'auteur qui confirment nos affirmations.

répertoire utilitaire des règles. La paume change de statut progressivement et donc elle ne représente plus le jeu au plein sens de Huizinga. Ces règlements seront construits pour éviter ou résoudre les conflits et pour organiser des formes de compétitions, montrant l'évolution de la société et par conséquent de la représentation du jeu de paume. Enfin la paume sera codifiée en Angleterre où ont émigré les meilleurs paumiers français, où la pratique est presque réservée à certaines strates de la société. La " fuite " des muscles et des cerveaux est donc une vieille histoire.

- *Les anecdotes des historiens*

Certains auteurs chargés, d'écrire l'histoire des rois, ou voulant écrire un ouvrage sur la France, comme Etienne de Jouy plus tard, rencontrent le jeu.

Donato Velluti, avec sa *Cronica di Firenze* met en lumière le mot " tenes". A propos du jeu des Italiens avec les soldats Français engagés pour défendre Altopascio, il écrit en effet : " gincava tutto il di alla palla con loro, e di quello tempo, si comincio di qua a giocare a tenes " (Velluti, 1300-1370 : 34). 'Ils jouaient toute la journée à la balle avec eux et c'est depuis ce temps, qu'on a commencé à jouer au " tenes"'. S'agit-il du mot français " tenez " lancé par le joueur juste avant de servir ? Altopascio et la Venise de Scaino et Ferrare avec les deux jeux de paume d'Alphonse II d'Este, sont loin d'être les seules concernées par le jeu de paume puisque, selon Roger Morgan (2001, ch.5), Francesco Sforza, Duc de Milan (1450-1466) y employait une équipe de joueurs professionnels et jouait aussi sous les yeux de sa maîtresse, encore une affaire relevée par des historiens, tandis que nous avons également trouvé trace du jeu à Piacenza dans *Italian scenery* (Godby, 1806).

Philippe Commynes (1965, tIII : 305-306) raconte la mort de l'époux de Anne de Bretagne, Charles VIII au château d'Amboise le 7 avril 1498. Pierre de l'Estoile, établit un journal qui évoque principalement les nouvelles politiques et les actions des rois Henri III et Henri IV. Le nombre de faits de paume ici relatés prend donc une importance particulière. Il indique une activité fréquente et significative dans les faits et gestes du roi. Etienne Pasquier (1621<sup>1604</sup>), dans ses *Recherches de la France* n'oublie pas la paume et lui consacre environ une page. Il la considère comme " un deduit qui est ordinairement aimé par les escoliers." C'est une information que nous avons rencontrée à plusieurs reprises. Elle vient corroborer l'hypothèse d'un jeu non réservé à la noblesse mais largement populaire, répandu dans toute la société, jusqu'aux jeunes. Remarquons l'emploi du terme " déduit ", substantif des siècles précédents, encore usité donc, pour désigner une activité de détente, qui ensuite ne se nommera plus que jeu. Pasquier s'intéresse à la dénomination " ieu de paume " et il veut l'expliquer :

---

<sup>1604</sup> L'édition de 1596 comporte déjà ce chapitre sur les jeux de paume.

“ nous appelons ieux de Paulme les Tripots, où nous prenons notre esbat<sup>1605</sup> avec des Raquettes & non avecques la paulme de la main ”. Il expose que le jeu se faisant autrefois sans raquette, en frappant la balle avec la paume de la main, il s’appelait logiquement “ paulme ”. Cette ancienne manière de jouer lui a été confiée autrefois par un joueur de 76 ans, devenu huissier de la cour, qui jouait ainsi dans sa jeunesse, donc au milieu du XVIe siècle, alors que la raquette existait. Ceci montre que les pratiques évoluent lentement.

Brantôme, quant à lui, considère, que la paume est assez respectable pour établir une métaphore avec la vie d’un homme reconnu comme grand serviteur du royaume<sup>1606</sup>.

Nous remarquons l’intérêt des historiens, des érudits, pour le jeu et donc l’importance qu’il revêt à travers ces questions posées, ici sur le nom du lieu, son origine, ailleurs sur la façon de compter. Ce n’est pas un jeu quelconque, mais une institution, un phénomène de société, connu de tous, que les historiens se doivent de traiter et qui leur pose question. Voilà aussi une réalité de l’image renvoyée par le jeu. Chez les historiens, la paume revêt donc une image très positive. Associée aux Grands du Royaume, elle représente une activité honorable, un noble jeu, qui peut servir à illustrer la vie d’un personnage connu, mais elle est aussi connue comme exercice ou jeu populaire.

- *Les récits de voyageurs*

Les ambassadeurs et de plus en plus de voyageurs, auront à cœur d’écrire des carnets de route, des mémoires. L’exercice deviendra de plus en plus courant au XVIIIe siècle et on en trouve trace dans le roman réaliste. Lippomano (1577), avance beaucoup d’images sur la paume. D’abord, sa métaphore (“ qui a la balle en main ”, pour dire “ qui a le pouvoir ”) rejoint le thème exposé précédemment liant balle et royauté, balle et pouvoir, donc une symbolique forte de la balle qui en devient une expression langagière.

Sa vision du roi Henri III au jeu abonde encore cette conception de la paume comme démonstration et mise en scène de l’autorité royale en action. Il poursuit en indiquant un nombre impressionnant de jeux de raquettes, et les qualités françaises remarquables pour ce jeu qu’il connaît bien par sa pratique en Vénétie, où elle ne semble pas atteindre l’élégance française. Son témoignage porte à penser que le jeu est une activité très commune dans ce pays de France, mais qu’elle a, par ailleurs, une fonction royale. Quand Gregory d’Ierni (1596) donne 250 jeux pour 68 églises et 31 chapelles ou 46 collèges, et 350 000 habitants à Paris en 1596 pour 600 000 avant les guerres où 7000 personnes, lui a-t-on dit, vivaient du jeu, il fait un état des lieux qui invite à la réflexion sur le statut du

---

<sup>1605</sup> Voici encore un vocable utilisé aux siècles précédents.

<sup>1606</sup> Cf. I pour la citation de cet écrivain.

jeu en cette fin de XVI<sup>e</sup> siècle. La paume semble être pratiquée partout, avec un jeu pour 1400 habitants.

Quand Dallington (1598) compare justement le nombre d'églises et de jeux, il en donne deux pour un lieu de culte, ce qui est un peu moins que Ierni (lequel en donne 2,5). Nous comprenons que l'Eglise soit très vigilante mais doive aussi composer avec ce divertissement à cause de son implantation solide et étendue. La grande habileté des joueurs décrite par Dallington ne saurait être, sans une pratique régulière, assidue. Comparée à la propension d'un autre peuple à boire de l'alcool, ce goût des Français pour le jeu fait figure d'exemple de santé et de bien-être. Le témoignage de Dallington est précieux car il concerne la qualité ou l'état, comme on disait alors, des pratiquants. Il nous conforte encore dans l'idée que le jeu est répandu dans toutes les composantes de la société française du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'un phénomène général qui touche même les femmes et les enfants, selon Dallington mais aussi selon d'autres témoignages (rôle de la taille, archives, histoire de Margot de Hainaut, iconographie). Cette image du jeu mêlant toutes les catégories de la société doit donc bien rester présente à notre esprit et nous soulignons encore une fois qu'elle correspond également aux écrits sur la paume basque au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette caractéristique de la paume française est restée dans le jeu basque ou, du moins, elle leur est commune. Dallington déplore toutefois le côté jeu d'argent de la paume, un côté assumé par les humanistes que nous avons étudiés, dans des limites de raison, mais qui, bien sûr, allait vite déboucher sur la dégénérescence du jeu. De même, l'argent des paris aura des effets négatifs sur la loyauté et le comportement ou l'éthique des joueurs de pelote, comme nous l'avons fait remarquer et comme nous le verrons encore. Mais cela ne nuira pas, de façon significative, au développement du jeu, puis du sport.

Le jeu de paume représente, pour une part, une distraction adaptée à une société raffinée d'aristocrates en tant qu'exercice aux règles complexes, exigeant des techniques et une tactique. C'est ce que nous apprennent les traités sur le jeu, premiers pas vers une codification des règles. Peu à peu il donne lieu à des compétitions sanctionnées par des prix, deuxième pas vers le sport. Il est aussi officiellement présenté comme un art et un métier, seul jeu dans ce cas. Employé comme métaphore par les historiens, posant question aux érudits, il représente le jeu honorable d'une catégorie sociale privilégiée. Il reste même dans la symbolique du pouvoir, avec une fonction royale, démonstration de puissance. Mais le jeu, phénomène de société, pratiqué par tous, représente aussi une activité populaire physique ainsi qu'un jeu d'argent avec l'omniprésence des paris. Voyons maintenant quelle évolution subit le discours sur le jeu entre le XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec les humanistes, les philosophes et la présence de l'autorité religieuse.

## Le jeu dans sa philosophie

D'autres types d'écrits concernent le jeu. En effet il a séduit les pédagogues, et il est entré dans les fameuses leçons des humanistes, mais les philosophes ne l'ont pas non plus dédaigné. Quant aux autorités religieuses elles ont continué à hésiter sur l'attitude à adopter.

- *Les dialogues des humanistes*

Erasme et Vivès défendent le jeu. Leurs dialogues pédagogiques étudiés dans le I de cet ouvrage, en témoignent.

Mathurin Cordier, dans son *Lusus pueriles* fait aussi une grande place au jeu de paume avec les dialogues d'Erasme, de Vivès et le sien. De plus, il termine par un petit lexique des jeux latin-français qui commence par la paume, laquelle prend une page, et se termine par les échecs qui prennent un peu moins d'une page. Tous les autres jeux méritent une mention ou deux et se partagent, à plusieurs, une même page. La paume est donc bien un jeu exceptionnel pour ces humanistes. (Même Aneau n'y est pas opposé et veut seulement veiller à ce qu'il soit pratiqué avec mesure).

En témoigne le livre de Vivès (1539) *Dialogues de la langue latine* où l'auteur expose les six Lois du Jeu de paume, comme étant les règles affichées par Aneau dans les chambres des élèves du collège de la Trinité à Lyon. Nous avons placé en annexe 14, fichier 14.3. la traduction de ces lois par Marie-Madeleine Fontaine (1993 : 153). Toute l'éthique du jeu déjà présente dans le dialogue d'Erasme s'y trouve énoncée sous forme de règles qui précisent quand, avec qui, dans quel état d'esprit, avec quelle mise et combien de temps il faut jouer. Aneau indique bien dans quelle mesure le jeu est acceptable pour ses écoliers. Le jeu doit servir à renouveler les forces, entre des personnes qui ont la même vision récréative et régénératrice du jeu. Il doit à la fois exercer le corps et l'esprit, dans la joie, sans rixes ni injures. La mise doit être de juste mesure pour attiser l'intérêt sans perturber l'esprit. Le joueur doit accepter d'humeur égale victoire ou défaite, et rester honnête à tout moment. Le jeu prend fin dès que l'élève est à nouveau capable de reprendre l'étude. Bref, Aneau veut que les écoliers maîtrisent leur goût pour le jeu et ne s'y laissent pas emporter par la passion, au point de négliger l'étude.

Il ressort des écrits de ces auteurs que le jeu de paume peut être excellent pour former les étudiants, qu'ils le recommandent, à condition de le pratiquer selon une certaine philosophie énoncée par Aneau et Vivès. Ils ont une haute idée du jeu, ce jeu qualifié d'honorable et de royal par d'autres auteurs, comme Forbet. Telle est l'image véhiculée par le jeu, tel est l'imaginaire associé au jeu et qui, nous n'en doutons pas, s'ajoute aux représentations des auteurs du Moyen-Âge, à la symbolique, aux mythes fondateurs d'une culture européenne.

- *Les philosophes et le jeu*

Dès les premiers écrits de l'église avec Belet, puis avec l'œuvre de Van den Berghe sur le jeu de paume moralisé, qui compare la justice et le jeu de paume, nous comprenons que le jeu de paume est moralisé. Selon Marie-Madeleine Fontaine (1987 : 103), il l'est :

*dès le Moyen Age, et utilisé comme un modèle analogique des activités humaines : pendant plus de quatre siècles il va symboliser ce qui paraît le plus important à chaque période – la vie humaine tout entière, avec ses hasards, l'édifice juridique et religieux... le comportement moral de la société, les relations sexuelles et la solidarité des buveurs, la communication verbale (Montaigne et Pascal), la confrontation entre les Etats, la réciprocité des sentiments amoureux et même l'échange économique à l'aube du XIXe siècle.*

Les écrits étudiés précédemment nous permettent de savoir à quoi et à quels siècles l'auteur fait allusion, car le rôle symbolique du jeu évolue aussi selon les siècles, comme nous avons pu le remarquer. Pour Montaigne, ou Pascal, voyons maintenant de quoi il s'agit.

Dans ses *Essais*, Montaigne multiplie les expressions issues de la paume, ce qui appartient à une logique. Il s'adresse en effet à des contemporains dont le quotidien ou la vie sont rythmés par ce jeu. Qu'ils y participent en jouant ou en regardant, c'est la distraction la plus courante de l'époque. Montaigne va encore plus loin en rapprochant l'art de la parole et l'art du jeu de paume. Citons “ nous pelotons nos déclinaisons ”, peloter n'étant pas jouer pour de l'argent, mais s'entraîner, - le propos est joli - ou “ les Historiens sont ma droite bale ” (Fontaine, 1993 : 277). Dans l'*Art de conferer*<sup>1607</sup>, certaines expressions ne se comprennent que si l'on connaît le jeu, sa pratique et son vocabulaire. Citons par exemple : “ Il serait utile, qu'on passat par gageure, la decision de nos disputes qu'il y eust une marque materielle de nos pertes : afin que nous en tinssions estat, & que mon valet me peust dire : Il vous cousta l'annee passee cent escus, à vingt fois, d'avoir esté ignorant & opiniastre ” (Montaigne, 1635, III, 8 : 720). C'est bien au jeu de paume que l'on parie et que le valet paumier tient les comptes, qu'on enregistre les pertes.

Montaigne présente sa conversation comme un jeu d'exercice de l'esprit, en suggérant que l'on confère avec les règles du jeu de paume. Il écrit pour ses contemporains, donc pour être compris. Ceci montre que les lecteurs connaissent le jeu, car la société baigne dans ce jeu, avons-nous envie de dire. Plus loin, parlant de Socrates à qui on oppose des contradictions, Montaigne écrit : “ sa force en estoit cause : & que l'avantage ayant à tomber certainement de son costé, il les acceptoit ” (Montaigne, 1635, III, 8 : 721). C'est bien à la paume que l'on donne des avantages aux plus faibles pour égaliser les chances, mais le plus fort les accepte car il pense gagner malgré tout. Le discours de l'auteur se construit sur la pratique de la paume. Il utilise l'imagerie du jeu à chaque instant, à chaque page.

---

<sup>1607</sup> Chapitre VIII du livre III des *Essais*.

Citons encore deux expressions “ quand vous gagniez l’avantage ” ou “ ce n’est pas à qui mettra dedans mais à qui fera les plus belles courses ” (Montaigne, 1635, III : 723). Il s’agit pour le paumier de faire entrer la balle dans la galerie du dedans ou de défendre son terrain en courant pour parer les coups. Bien que de nombreux écrits soulignent la maladresse de Montaigne au jeu ou son manque d’intérêt, nous voyons ici qu’il connaît parfaitement le jeu, époque oblige et qu’il en use dans de nombreuses métaphores. Du reste un sien frère est mort d’un coup reçu à la paume. Marie-Madeleine Fontaine (1993 : 277) cite un autre exemple tiré du livre III, chapitre 13 :

*La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l’écoute. Cettuy-ci se doit preparer à la recevoir selon le branle qu’elle prend. Comme entre eux ceux qui jouent à la paume, celui qui soustient se demarche et s’apreste selon qu’il voit remuer celui qui luy jette le coup et selon la forme du coup<sup>1608</sup>.*

Ici Montaigne établit lui-même la comparaison entre l’art de la conversation et l’art du joueur de paume. Pascal, quant à lui, reprend *l’Art de conferer*, un discours qui lui plaît, dont, par force il comprend les allusions au jeu.

Les philosophes cités utilisent le jeu de paume pour illustrer leur discours par des métaphores qui en rendront le raisonnement plus clair et compréhensible, ce qui montre l’intérêt tactique du jeu. C’est bien un entraînement à la stratégie de la guerre, selon les auteurs anciens. Cette représentation du jeu chez les intellectuels comme art stratégique ou art de la guerre, venant soutenir leur discours, est à noter.

Le XVIIIe siècle a son philosophe défenseur du jeu dans la personne de Rousseau, lequel habita près d’une salle de jeu de paume. Dans *Emile ou de l’éducation*, il recommande l’exercice de la paume dans l’éducation de l’enfant (Rousseau, 1966 : 187). Il a demandé “ pourquoi l’on n’offrirait pas aux enfants les mêmes jeux d’adresse qu’ont les hommes : la paume... ”. C’est parce que certains sont au-dessus de leurs forces, pensent les pédagogues et ils préfèrent ainsi le volant à la paume, lui a-t-on répondu. Diverses peintures montrent en effet des enfants jouant au volant ou avec une raquette et un volant comme le tableau de Chardin, *La fillette au volant* (vers 1650), ou *Louis XIV enfant* (vers 1737), attribué à Philippe de Champaigne. Rousseau n’est pas d’accord et préconise de faire jouer l’enfant “ dans une salle dont on aura garanti les fenêtre ; qu’il ne se serve d’abord que de balles molles ; que ses premières raquettes soient de bois, puis de parchemin, et enfin de corde à boyau bandée à proportion de son progrès ”. Et il poursuit en exposant l’intérêt de l’apprentissage du jeu de paume pour former les hommes :

*Mais nous, faits pour être vigoureux, croyons-nous le devenir sans peine ? et de quelle défense serons-nous capables, si nous ne sommes jamais attaqués ? [...] un volant qui tombe ne fait de mal à personne ; mais rien de*

---

<sup>1608</sup> Montaigne, in Fontaine (1993 : 277).

*dégourdit les bras comme d'avoir à couvrir la tête, rien ne rend le coup d'œil si juste que d'avoir à garantir les yeux. S'élançant du bout d'une salle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte et sûre ; de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne servent à le former. (Rousseau, 1966 : 187)*

Rousseau pense de plus qu'il faut une longue expérience pour tirer meilleur parti de nous-mêmes. Aussi l'étude doit-elle débiter au plus tôt, dès l'enfance. C'est un peu un art de la guerre (encore) que vise ici Rousseau. Erasme avait aussi comparé le jeu à la guerre et bien des auteurs le firent, comme nous l'avons vu. Le jeu de paume, avec des balles dures, qui peuvent blesser, apprend à réagir positivement et efficacement face au danger, selon Rousseau. De plus, l'exercice coutumier procure la formation et la résistance des muscles convenables pour ce faire. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, malgré la mauvaise réputation des tripots, le jeu en soi reste donc à l'honneur. Voilà ce que nous montre la prise de position de Rousseau.

Le jeu n'a donc pas perdu, car c'est encore ce qu'il représente pour Rousseau, ses facultés d'exercice sain et efficace du corps et de l'esprit, au prétexte que certains ont abusé des paris ou de la crédulité des novices, ou encore parce que certains y passent trop de temps et y perdent leur honneur au lieu d'y recréer leurs forces.

- *La valse hésitations des autorités religieuses*

Récapitulons un peu les divers écrits et témoignages évoqués à ce sujet dans cet ouvrage. Avec la permission de l'église pour les jours de décembre, exprimée dans l'œuvre de Belet (1165) au XIX<sup>e</sup> siècle, reprise dans le Rationale de Guillaume Durand (1584), Evêque de Mende, avec les traditions, d'une part de lancers de pelote par les chanoines et, d'autre part, d'esteufs et de raquettes offertes aux évêques et chanoines pour Pâques à Auxerre<sup>1609</sup>, à Nevers, à Orléans, à Rennes<sup>1610</sup> ou à Saint Briec, ou encore avec le droit de pelote versé à l'abbé de la jeunesse à Aix et à Beaucaire, nous voyons que le jeu de balle est pratiqué par les clercs, jusqu'aux chanoines et aux évêques.

De plus, dans l'iconographie du XIV<sup>e</sup> siècle, nous trouvons des prêtres et des religieuses en train de jouer. Mais les conciles de Sens (1460-1485) défendent à ceux qui sont dans les ordres sacrés de jouer à la paume sans vergogne, en chemise ou en déshabillé peu décent. C'est donc l'abus qui est visé cette fois. Lange, en visite au Pays basque en 1526 s'étonne cependant que les prêtres puissent y jouer à la balle. Le frère franciscain Alcocer est plus tolérant dans son traité en 1558, mais il essaie d'encadrer la pratique. En 1591, l'Evêque de Pampelune rappelle les préceptes du concile de Sens. Pour les prêtres, il est finalement toléré de jouer à la paume mais ni en public ni en chemise. En 1686,

---

<sup>1609</sup> Selon un manuscrit de 1411, AD Yonne. Cité par Mehl (1990 : 401).

<sup>1610</sup> En 1415, le chapitre est reçu par le Curé de Saint Etienne qui offre trois pelotes à chaque chanoine, tandis que le sous châtre offre des raquettes de bois. Après la cérémonie, les chanoines renvoient, avec les raquettes, les pelotes lancées par le curé. (Mehl, 1990 : 401).

l'Abbé Thiers explique bien quels jeux sont permis aux ecclésiastiques et dans quelles conditions. La paume en fait partie. En 1709, le synode de Saint-Jean-Pied-de-Port réitère ces préceptes. Nous n'avons cité que quelques textes, mais étalés dans le temps, pour montrer une préoccupation constante de l'Eglise et un constant désir de pratique chez les religieux. C'est bien l'un des soucis des autorités ecclésiastiques, lesquelles se mêlent aussi de donner leur avis sur le jeu des laïcs.

Tout jeu est suspect. Certains, les jeux de hasard, sont carrément interdits, mais il est difficile d'interdire un jeu soutenu par les pères de l'église, qui déclarent nécessaire le délassement. Néanmoins le jeu amène des débordements et, notamment ici, la participation des prêtres aux jeux publics, dans une tenue indécente. Si, dans les diocèses du Pays basque, le jeu des prêtres en public fut toléré au XIXe siècle, c'est en soutane exclusivement qu'il se pratiqua. Dans certains diocèses, les traditions de lancers de pelotes furent livrés au bon vouloir des Evêques. De conciles, en rationales, d'usages d'évêchés en interdictions formelles, de colères en permissions, le jeu continue d'intéresser les prêtres au point qu'en Pays basque ils joueront défis et championnats au XIXe et au XXe siècle<sup>1611</sup>, des deux côtés de la frontière ; au point que trois prêtres au moins ont écrit des histoires du jeu dans leur diocèse, qu'un moine a écrit un traité des jeux et un autre un traité sur le jeu de paume.<sup>1612</sup>

Les humanistes étudiés perçoivent le jeu comme une activité récréative, régénératrice, éducative dans l'acceptation de la défaite, et qui exerce l'esprit. A travers les textes d'église, le jeu représente à la fois les qualités que lui accordent certains humanistes (délassement de l'esprit, constitution d'un corps solide et adroit) mais aussi le risque de perdre sa dignité et son âme (tenue incorrecte en public, paris, temps perdu, abus). Boust (1684) indique bien que les gestes et les attitudes sont indécentes, que donc, les ecclésiastiques, s'ils sont admis à jouer entre eux, ne peuvent s'y montrer.

En Pays basque le jeu garde son image positive, alors que dans d'autres régions les lancers de pelote rituels tendent à être supprimés. Quant aux philosophes, certains utilisent le jeu pour illustrer et appuyer leurs discours, d'autres défendent ses qualités d'exercice sain à la fois pour le corps et l'esprit. La Raison reconnaît l'intelligence tactique ou stratégique du jeu, représentation partagée par les intellectuels.

## **Le jeu et l'autorité temporelle**

Les textes officiels sont souvent des défenses, des sentences du Châtelet, mais aussi des privilèges accordés par le Roi. Si le caractère sain de la dépense physique, voire l'intérêt de l'acquisition d'une adresse et d'une force propres à combattre pour défendre le roi ou le Seigneur, sont

---

<sup>1611</sup> Pour tout ce paragraphe, nous nous appuyons sur des écrits déjà cités dans cet ouvrage, principalement dans le I.2.1.1. sous-chapitre concernant les textes de l'Eglise.

<sup>1612</sup> Boutillier, Cochar, Blazy, Alcocer et Scaino, dans l'ordre.

reconnus, le caractère ludique et créatif, la mise hors du temps et les règles absolues du jeu, sorte de liberté défiant l'autorité, inquiètent les tenants de cette autorité.

Est-ce pour garder la maîtrise du jeu que certains baillis instaurent des récompenses ? C'est l'opinion de Mehl (1990). En 1400, lors d'un tournoi organisé par les compagnons du pays, le maire de Soligny (Sens) remet un esteuf d'argent au vainqueur (Mehl, 1990 : 40). Ce n'est pas le seul geste de cet ordre et cette pratique deviendra courante par la suite. Aujourd'hui, ce sont souvent des édiles municipaux, voire des représentants de l'Etat qui remettent leurs médailles aux joueurs de pelotes vainqueurs.

Le rôle de la taille de 1292 est l'un des témoignages les plus anciens sur la structure du jeu. Comme nous l'avons dit il manifeste une acceptation par l'autorité civile. Les Ordonnances du roi Charles V interdisant la paume (et tous les autres jeux) en 1369 (23 mai et 3 avril) à cause de la guerre de cent ans (Edouard III d'Angleterre avait fait de même en 1337), seront suivies de la lettre patente de Louis XI à Chartres confirmant les premiers Statuts accordés aux Maîtres faiseurs d'esteufs le 24 juin 1467. L'Ordonnance du roi Louis XI, le 24 juin 1480, à la demande des maîtres jurés des faiseurs d'esteufs de Rouen, la sentence du prévôt de Paris homologuant cinq articles ajoutés aux " Statuts des esteuviers-pelotiers " le 18 novembre 1508 ; les lettres patentes du roi François Ier confirmant les Statuts précédents de 1467 en y ajoutant huit articles en 1537, les Statuts des Raquetiers en 19 articles et lettres patentes de Charles IX en février 1571, qui les confirment, les Statuts des paumiers faiseurs d'esteufs, en 16 articles, et lettres patentes de Henry IV les confirmant en octobre 1594, les lettres patentes de Louis XIII confirmant aux paumiers la promesse de ne pas autoriser de nouveaux jeux en septembre 1612, les Statuts des Maîtres Paumiers Raquetiers en 14 articles, du 29 janvier 1726, confirmés par lettres patentes du roi Louis XV à Marly en février 1727<sup>1613</sup>, et ce seulement d'après les textes que nous possédons, montrent que le souci des maîtres et des rois sont permanents<sup>1614</sup>. Comme le jeu lui-même, les statuts des maîtres évoluent dans le nombre d'articles et dans la réalité des statuts. En effet, par exemple, les Paumiers et les Raquetiers s'unissent en mars 1690 et deviennent " paumiers raquetiers faiseurs d'esteufs, pelottes, balles, raquettes " en 1691 (Jeu des rois, 2001 : 85). Il existe aussi des " Brossetiers marchands de Raquettes " <sup>1615</sup>. L'adaptation est constante, preuve de l'évolution perpétuelle du jeu. Et tous ces textes officiels montrent la légitimité du jeu jusqu'au XVIIIe siècle.

---

<sup>1613</sup> Pour les ordonnances et statuts, voir (Lespinasse, 1895). Cf. aussi Joly de Fleury (Ms. Joly de Fleury 1426 fol 231).

<sup>1614</sup> Pour connaître précisément l'histoire des confréries, l'histoire juridique de la communauté, voir les travaux de Thierry Bernard-Tambour, notamment son article " Le jeu de paume à Paris " (Jeu des rois, 2001 : 83-102).

<sup>1615</sup> Cf. gravure d'un Brossetier marchand de raquettes, tiré de (Allemagne, 1880 : 190-191) en annexe 3, fichier 3.4.

Les ordonnances sur la “ police des taverniers tripotiers de Rouen ” en 1556, les Actes du Châtelet de Paris (1644,1656, 1657, 1662, 1663, 1708, 1726, 1731, 1784) ou de la “ Cour des Aydes ” que nous avons relevés, parmi tous ceux qui existent, indiquent une activité importante autour du jeu, et des affaires de justice. Outre les inévitables défenses de recevoir dans les jeux durant les Offices divins, durant les trois derniers jours de la semaine sainte<sup>1616</sup>, d’autres faits plus graves donnent lieu à ces actes. En 1708, par exemple, maître César Vincent le François, “ conseililler du Roy, Commissaire Enquêteur et Examineur du Chastelet de Paris ” fait un rapport à l’audience, sur une plainte reçue.

*Les Maîtres des Jeux de paulme des environs des collèges attirent les écoliers chez eux pendant le temps des classes et répétitions, jouent avec eux ou les font jouer. [...] En sorte que pour acquitter ce qu’ils ont perdu ils les obligent à vendre leurs livres et leurs hardes, à les laisser en gage pour ce qu’ils doivent et à prendre chez leurs parens de quoy les retirer. (Châtelet, Acte du 14 décembre 1708).*

Plusieurs affaires ayant fait l’objet de vérifications sont rapportées ce même jour. Un écolier a été retenu au Jeu de paume et il a manqué la classe jusqu’à ce que la somme due soit payée, un autre s’est vu retirer sa perruque jusqu’à ce que ses camarades de pension apportent la somme due par lui. Suite à ces faits, la sentence du Châtelet fait défense aux Maîtres de recevoir des écoliers pendant le temps de classe, de les retenir pour quelque raison que ce soit et ce sous peine de 3000 livres d’amende.

En 1731, l’ordonnance de police (Châtelet) “ défend à tous soldats, de quelques régimens qu’ils soient d’entrer dans les Maisons, Jeux de Paulme et Billards des Maistres Paulmiers sous prétexte de joüer ou regarder jouer, à peine d’emprisonnement ”<sup>1617</sup>. En effet, il a été rapporté que des soldats, certains s’étant travesti (ayant quitté leur uniforme), avaient joué pour tromper des adversaires non avertis, commettaient des désordres et des violences quotidiennement, comportements que les Maîtres et leurs garçons n’arrivaient pas à empêcher.

Nous avons un autre aperçu avec ces rapports de police. Le jeu honorable, le jeu des rois n’a rien gagné à la cohabitation avec le billard, les jeux de dé, le lansquenet, mentionnés aussi dans ces actes du Châtelet. Tromperie et malveillance des Maîtres, brutalités des soldats, le jeu n’est plus la récréation de l’esprit, la réparation des forces, mais un lieu de perte. Les craintes de l’église sont justifiées. La Paume est bien aussi un repaire de bandits. Il semble que ce sommet de déviation advienne juste avant la chute du jeu. Mais ce n’est pas ce que l’histoire retient du jeu, ni ce que les historiens développent.

---

<sup>1616</sup> Pour ces dispositions, voir le *Traité de police* de Nicolas de la Mare, 1705.

<sup>1617</sup> Cf. Ordonnance du 9 janvier 1731, BNF, RES G-F-15 (13,FOL 279).

Nous n'avons pas cité à nouveau les actes connus en Pays basque d'Espagne ou dans la région de Valence, à Valladolid, à Tolède. Ce sont les jeux pratiqués en extérieur qui semblent plutôt y créer des problèmes de circulation, de blessures, d'injures, de désaccord avec les autorités de la cité sur l'autorisation de jouer en monopolisant la rue. Les jeux fermés de Valence font l'objet de quelques plaintes à propos de pelotes perdues, rendues par les voisins en échange de monnaie. Il semble que les jeux en question ne soient pas couverts. Les divers documents ne semblent pas montrer une mauvaise évolution du jeu. Il appert qu'une grande différence s'est installée entre le jeu d'extérieur et le jeu d'intérieur et ce, en France.

En France en effet, le jeu fermé est non seulement le plus répandu, mais il a donné lieu à des métiers, à une corporation : les Maîtres Paumiers. Du reste, les pelotes de France sont réputées au point que les rois, comme Jean I<sup>er</sup> de Castille, en commandent.

Le jeu représente bien pour les autorités une occasion de désordre, une activité à réglementer pour le bien public. Les confréries n'ont pas permis une maîtrise du jeu et certains Paumiers participent à la mauvaise image du jeu, par leur malhonnêteté.

A travers ces traités, ces anecdotes d'historiens, ces récits de voyageurs, ces préceptes des humanistes, ces discours de philosophes, ces documents officiels des autorités temporelles ou religieuses, le jeu paraît avec ses deux aspects de jeu honnête et de jeu dangereux. Propre à constituer un corps solide et adroit, à délasser tout en exerçant l'esprit, il est une activité éducative. Comme jeu d'argent, il perturbe l'ordre, cause des accidents, est l'occasion d'actions malhonnêtes. Il éloigne des vertus défendues par la religion. Mais, simultanément il est une distraction aux tactiques complexes, appréciée par une société raffinée, qui en suscite l'écriture des règles. Seul jeu entré dans les Arts et Métiers, qui garde une fonction de démonstration de pouvoir royal, il questionne les historiens et sert d'illustration aux philosophes pour faire comprendre leurs discours. Ainsi le jeu hante tous les compartiments de la société, pénètre tous les esprits, fait mouvoir tous les corps. Il fait peur autant qu'il attire. Mais il imprègne la société durant des siècles, initie les premières compétitions et les premières codifications, avant de céder la place au sport au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons nous demander si l'iconographie rend compte de tous ces aspects représentatifs, ou en découvre d'autres.

### III.1.3.3. Quelques analyses iconographiques pour cerner le jeu

Après la littérature et les textes, il reste un domaine à étudier, la représentation du jeu par les arts visuels. S'il existe quelques sculptures ou bas-reliefs, des figurines et un service d'assiettes, c'est surtout par l'image dessinée, souvent gravée ou peinte que le jeu apparaît dans l'iconographie. Nous

observerons deux parchemins du XIV<sup>e</sup> siècle, deux enluminures des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, deux peintures des XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, deux gravures des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

## **Parchemins du XIV<sup>e</sup> siècle ou antérieurs**

Nous avons choisi deux exemples d'illustration de jeu de balle dans des parchemins, l'un dans l'histoire de *Lancelot du Lac* (début du XIV<sup>e</sup>), l'autre dans le *Roman d'Alexandre* (1338-1344). Il faut dire que ces parchemins montrent d'autres jeux comme ceux de dés, de marelles ou jeu du " qui fery ". A cette époque, le jeu de paume ne domine pas comme il le fera au XVI<sup>e</sup> siècle. Nous observons maintenant ces jeux de balle. Ils ne sont pas là en tant que scène, en tant que thème dans un tableau. Ils décorent le texte qui prend le plus grand espace.

Dans le *Roman d'Alexandre*, cf. annexe 1, fichier 1.1, les personnages sont divisés en deux groupes, phénomène déjà rencontré et récurrent : un groupe de deux et un groupe de trois. A gauche, une religieuse tient une balle de couleur orangée dans ses deux mains qu'elle tend vers un moine en robe de bure, à tonsure bien visible et tenant un long bâton dans sa main gauche. Le bâton est élargi dans sa partie supérieure, avec laquelle il semble devoir frapper la balle. A droite, quatre personnages, deux moines et deux religieuses, à la file, en alternance, tiennent leurs deux mains à hauteur d'épaule dans un geste qui semble être la préparation à la réception de la balle. Ils n'ont pas d'autre balle, comme c'est le cas dans d'autres illustrations.

Le jeu semble se jouer à six avec une balle. Mais il ne semble pas évident qu'en frappant la balle de sa main gauche, le moine envoie la balle derrière lui au groupe qui attend. L'auteur ne tient pas forcément à être réaliste. Il montre des attitudes mais pas une réalité de jeu. Le sol est la frise qui entoure le texte, orné de feuilles et de fleurs avec volutes. Dans cette première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, la main n'est déjà pas la seule manière de propulser la balle et les religieux jouent entre eux, moines et moniales mêlés. Il s'agit d'une récréation joyeuse et permise, sans quoi l'artiste n'aurait pas montré cette scène, qui n'a pas grand chose à voir avec l'histoire d'Alexandre. En effet, pour illustrer les vies célèbres, les peintres font très souvent appel à ce qu'ils voient. Ils représentent les héros du temps jadis sous les traits et avec les costumes des hommes de leur temps. Ils y ajoutent également quelques scènes de leur temps.

Dans le parchemin illustrant *Lancelot*, (cf. ci-après) histoire merveilleuse, cette fois, les personnages ne portent pas l'habit religieux mais une simple robe colorée à manches longues, sans ceinture ni boucle, ni col, des bas ou chausses noires et des sortes de souliers bas. Deux groupes de deux, l'un à gauche, l'autre à droite, occupent le bas du texte, sur une frise très linéaire bleue et rouge. La frise qui divise le texte, sépare aussi les deux groupes. Il semble qu'une seule balle serve au jeu.

Elle est en l'air et on aperçoit bien ses coutures. Le joueur de gauche s'apprête à frapper la balle de sa main droite, a priori pour l'envoyer vers le groupe de deux personnages qui attendent un pied bien en avant pour le premier et le corps penché, le bras gauche tendu vers le bas, main ouverte, le bras droit levé à la verticale main ouverte, pouce en l'air, visage et corps tournés vers nous.

Le personnage juste derrière a l'air d'être de dos, bras gauche plié à hauteur de taille, vers l'avant, main gauche ouverte et son bras droit est tendu en arrière, main ouverte à hauteur de sa tête qu'il tourne un peu vers le lecteur, de sorte que nous voyons son visage de profil. Trois balles ou boules brunes gisent à terre, une côté gauche et deux, côté droit, sans trace de coutures. Les personnages sont tête nue.

Nous n'avons pas parlé d'un personnage qui semble regarder la scène avec le bras gauche posé sur son ventre et le droit plié contre le corps, poing fermé, index tendu vers les joueurs. Celui-ci a une sorte de chaperon bleu à bec, vers l'avant de la tête. Il est face au lecteur, situé tout à gauche, formant groupe avec le joueur qui va frapper la balle. Son index semble montrer qu'il fait la leçon ou qu'il juge. Ce personnage est sans doute énonciateur mais le message reste, pour nous, un peu énigmatique. Nous pouvons penser qu'il invite à garder la mesure, à rester dans les limites fixées par les autorités ecclésiastiques. Le jeu semble ici plus réaliste que dans le manuscrit précédent, avec des attitudes d'engagement franc dans l'action, avec une balle qui vole, apportant du dynamisme à la scène.



Fig. 52. Scène de jeu de balle dans le parchemin de *Lancelot du Lac* (début du XIV<sup>e</sup> siècle)

Ces scènes ne sont pas seules du genre. Gianni Clerici (1976 : 6-8 ; 20-21) en reproduit quelques autres, Heiner Gillmeister (1997 : 16 et plate 2) aussi<sup>1618</sup>. Nous avons aussi pu voir de nombreuses figures de joueurs ou des singes avec une balle pour clore un discours, ou pour orner une page de plusieurs manuscrits de la BNF site Richelieu, dans *Les grandes chroniques de France*<sup>1619</sup> et le

<sup>1618</sup> La première illustration, issue du Livre d'heures des ateliers de Cambrai de 1300 environ, représente deux scènes de jeu. Un lanceur, main gantée à gauche, va lancer la balle vers deux personnages mains nues, d'une part et, d'autre part, deux joueurs sont face à face main nue pour se lancer la balle. La deuxième miniature extraite de l'*Avis aux Roys* date de 1360 et montre deux jeunes gens nobles jouant à la balle en utilisant peut-être un toit. La balle est cette fois en l'air.

<sup>1619</sup> Cf. *Grandes chroniques de France*, Cote F2615 fol 217v (microfilm 1625) cliché A86/351 fol 217v. On y trouve quatre joueurs pour une balle lancée par l'un d'eux.

*Roman de Tristan*<sup>1620</sup> du XIV<sup>e</sup> siècle, *la miniature de Notre Dame à l'anneau*<sup>1621</sup> etc... Le jeu de balle est commun, c'est l'affaire de tous, avant que naisse le jeu de paume aux règles complexes, ce jeu dit " des rois ".

Les premières illustrations nous montrent un jeu à plusieurs, avec ou sans instrument, joué par des joueurs de différents états et sexe. Mais ce jeu ne semble pas avoir la complexité de la paume, tout en demandant une gestuelle, une attention et une application qui indiquent l'effort physique et l'adresse nécessaires. Un personnage énonciateur doit délivrer un message qui est peut-être la mise en garde contre les abus du jeu. Poursuivons notre visite avec les enluminures plus tardives.

## Enluminures des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles

Nous poursuivons cette promenade iconographique avec deux scènes, l'une illustrant un livre d'heures français du premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, manuscrit conservé à la Bodleian Library d'Oxford<sup>1622</sup>, et l'autre, du XV<sup>e</sup> siècle illustrant les *Faits et dits mémorables* de Valère Maxime, manuscrit de livre d'Heures conservé à la British Library de Londres<sup>1623</sup>.

L'enluminure d'Oxford est placée sous le mois de novembre, dans le calendrier qui complétait habituellement les heures de la Vierge Marie, les psaumes... et l'office des morts de ces livres liturgiques à l'usage des laïcs. Cette scène de jeu est vraisemblablement dérivée d'une précédente représentation associée au mois de novembre, qui orne de nombreux livres d'heures, imprimés par Philippe Pigouchet, imprimeur parisien.

Ces livres sont parus à l'usage de diverses villes à partir de 1500<sup>1624</sup>. La scène de Pigouchet, sans couleur, mais en bleu et blanc plutôt que noir et blanc, met en scène au moins deux joueurs face à face et, entre eux, un personnage plus petit, peut-être un jeune, peut-être un naquet qui semble aller vers celui qui attend la balle, en regardant vers celui qui la lance. Le lieu est représenté, contrairement

---

<sup>1620</sup> Cf. le *Roman de Tristan*, Cote F334 Fol 13 (une main lance une balle à un personnage qui va l'attraper ; Fol 86 (une personne présente une balle à un personnage ailé) et Fol 183 Un personnage envoie et l'autre s'apprête à recevoir.

<sup>1621</sup> C'est le thème de la *Cantiga* précédemment étudié. In F312 fol 329v.

<sup>1622</sup> Ms. Douce 135, fol 7 r. Détail inférieur du mois de novembre de ce manuscrit français d'un *livre d'heures à l'usage de Rome* conservé à la Bodleian Library d'Oxford.

<sup>1623</sup> *Tennis and check games*, dans le manuscrit conservé à la British Library de Londres, sous la référence Ms. Harley 4375/151 V°. Le texte anglais dit " Scaevola plays pelota ", le terme pelote est donc bien là, en plus du terme tennis.

<sup>1624</sup> A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Simon Vostre, libraire parisien, propose des livres d'heures sur papier ou peau de Velin, qu'il fait imprimer par Philippe Pigouchet. Nous n'avons pas recensé moins de 63 livres " d'heures a l'usage de Romme ", Paris, Amiens, Chartres, Evreux, Lengres, etc... dans le catalogue des libraires de la BNF, entre 1501 et 1516. Certains ne sont pas localisés, d'autres sont à Wien, Oxford, Cambridge, Troyes etc... Selon A.Claudon, dans *l'Histoire de l'imprimerie en France au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècles*, Pigouchet a commencé à imprimer des livres d'heures avant 1500 mais c'est avec le livre d'heures à l'usage d'Amiens vers 1500 qu'il introduit de nouvelles scènes, notamment des jeux, pour illustrer le calendrier (Claudin, 1901 t II : 45). Auparavant, notamment pour le livre " d'heures a l'usage de Romme ", de 1498, contrairement à ce que nous avons pu lire chez certains historiens, il y avait deux mois par page et le signe zodiacal de chacun des mois, mais pas de jeu. C'est au dessinateur J.Renouvier qu'on doit les illustrations au style typiquement français. Par la suite la scène de jeu de paume est reprise identique, comme nous avons pu le constater en observant plusieurs livres d'heures imprimés par Pigouchet. Les calendriers, eux, changent et certaines scènes autour sont variables également.

aux manuscrits cités dans le paragraphe précédent. Il s'agit d'une première forme de jeu de paume, avec deux galeries, la longue face à nous, la galerie de la grille à droite, avec le trou de la grille bien visible. Les murs des batteries sont peut être passés à la chaux. Des poutres apparentes jusqu'au sol soutiennent les toits qui sont représentés par des rectangles. Il se peut qu'il s'agisse de tuiles ou de petites planches de bois<sup>1625</sup>. Un passage (porte) est ménagé pour permettre l'accès au jeu depuis la galerie. Le sol est carrelé.

Les deux joueurs sont vêtus de manière similaire, avec des chaussons ou souliers adaptés, des chausses moulantes, un pourpoint assez court à ailerons, sans col, et dessous, une chemise à manches longues, sans col, enfin une toque dont le bord droit et large est enfoncé sur les cheveux et descend un peu sur le front des deux protagonistes. Il retient les cheveux longs et libres des joueurs.

Le joueur de gauche est un peu de profil le corps tourné vers le lecteur. Il tient la pelote dans la main gauche et s'apprête à la lancer sur le toit. Il a une attitude dynamique avec ses jambes pliées, son corps un peu penché et il regarde son adversaire. Ce dernier a la main droite levée et ouverte, doigts serrés, en arrière de son corps, juste à la descente du toit de la galerie, bras plié. Il nous montre plutôt le dos. Son bras gauche est plié main ouverte à hauteur d'épaule. Il attend la pelote en regardant en l'air.

Sous la galerie, huit personnages sont plus ou moins visibles, donnant bien l'idée d'un jeu spectacle. L'un d'eux, le plus à gauche, discute avec son voisin et laisse voir au lecteur une grosse bourse qui pend de sa main, devant le mur de batterie. Ces deux sont vraisemblablement des parieurs. A l'opposé, un groupe de trois regarde la scène tout en étant dans une complicité apparente.

Au milieu, un personnage plus petit passe la porte pour entrer dans le jeu. Les deux personnages plus petits au centre, l'un dans le jeu et l'autre avec un seul pied dedans, sont vêtus un peu comme les joueurs mais plus simplement. Leur tunique est sans manche. Ils portent sur leurs cheveux courts, un bonnet en matière souple qui épouse la forme de la tête. Ce sont peut-être les garçons du jeu, chargés de ramasser les balles et de marquer les "chasses", enfin de compter les points. Il faut remarquer que les joueurs n'ont pas d'instrument et que le lieu de jeu est conforme à celui du Jeu de courte paume décrit plus tard par les traités. Voyons la différence avec l'enluminure ci-après.

---

<sup>1625</sup> Voir plus loin la gravure du jeu carré de Strasbourg qui présente des planches clouées, de même allure.



Fig. 53. Enluminure d'un *livre d'heures à l'usage de Rome* (premier quart XVIe siècle) coll. Bodleian Library d'Oxford

Dans l'enluminure en couleurs du manuscrit conservé à Oxford, pas de spectateurs dans la galerie, seul reste un personnage bien vêtu, dont la main gauche levée, trois doigts tendus à la verticale, comme le geste du Christ pour bénir, rappelle celle du personnage de l'histoire de Lancelot. Son bonnet rouge et doré à large bord, avec des liens pendant, son ample manteau bleu à liseré doré son pourpoint bouffant, le mettent en valeur. Est-il juge, maître, est-il en train de veiller au bon usage selon les règles humanistes ? Est-il là pour justifier le jeu ?

Le décor, bleu pour les pierres des murs, avec le trou noir de la grille, rouge pour les carreaux du sol, qui semble en terre cuite, rouge pour les toits qui pourraient être en tuiles<sup>1626</sup>, est plus soigné que dans la version imprimée.

Les personnages du premier plan sont différenciés. Celui du milieu arrive à la poitrine des autres. Sa main gauche ouverte vers celui qui attend la pelote, semble demander d'attendre, sa main droite semble donner le passage, invitation à lancer la pelote ? Il porte un pourpoint bleu à grand col blanc, aux longues basques, des chausses moulantes jusqu'aux genoux et des hauts de chausses un peu larges serrés aux genoux. Son bonnet épouse le crâne et retient des cheveux courts. Les liens n'en ont pas été attachés. Il regarde vers celui qui tient la pelote pour la lancer. Il est sûrement là pour lancer le jeu. Le lanceur porte le même style de bonnet non noué. Il a la même attitude corporelle que dans la première gravure, pelote dans la main gauche, corps tourné vers le lecteur mais l'air moins décidé, moins penché moins assuré dans ses appuis. Son pourpoint rouge à large col retourné vers la poitrine

<sup>1626</sup> La couleur et l'allure du toit nous font pencher pour cette hypothèse mais les tuiles seraient alors bien larges. Il se peut donc qu'il s'agisse de planches de bois.

est très ample et tombe jusqu'aux genoux. Ses manches épaisses et longues lui donnent une allure un peu lourde. Il porte des souliers légers, bas, sur des chausses vertes et il a un regard plutôt horizontal.

Son adversaire le regarde cette fois et va assurer la réception de la main gauche lui aussi, son corps nous faisant face également, contrairement à l'image précédente.

Toute la scène est donc tournée vers le lecteur, y compris le spectateur qui regarde à la fois la scène et le lecteur, délivrant sans doute un message, plus clair pour les contemporains que pour nous. Il s'agit peut-être encore de moralisation. Le deuxième joueur est en chemise blanche à manches larges plus ou moins retroussées, le cou libre grâce à une encolure large. Il porte une culotte (ou trousse) courte un peu bouffante, des chausses moulantes et des bottes rouges, qui ne semblent pas très adaptées au jeu. Son bonnet à bec, selon une mode d'époque, retient les cheveux devant, tout en les laissant flotter sur la nuque. Ce joueur a une attitude assez volontaire. A l'opposé du spectateur de la scène, il semble être avec ce dernier, un sujet principal pour le sens de l'image.

L'évolution de la scène de jeu entre le livre imprimé et le manuscrit plus tardif, peut venir de la perception différente du jeu. D'abord brutal, grossier, désordonné avec tous ces spectateurs, ce mouvement, ces parieurs aux bourses pleines, il devient policé, moralisé par l'intermédiaire des pédagogues de la Renaissance. Il acquiert des lettres de noblesse, entre civilité et honorabilité.

La deuxième enluminure choisie, antérieure, représente le même moment du jeu, à savoir l'engagement, avec les mêmes formes, puisque deux joueurs face à face s'apprêtent l'un à lancer la balle sur le toit, et l'autre à la renvoyer (cf. ci-après). La balle est dans la main gauche du joueur de gauche qui est de trois quart, visage vers nous tandis que le joueur de droite un peu de dos (dont nous ne voyons pas le visage), lève son bras droit un peu plié, main ouverte. Sa main est recouverte d'un gant de couleur blanche, ce qui le rend bien visible. La main droite du joueur de gauche est également gantée.

Le manuscrit raconte ici l'histoire de Scévola, dont le nom figure en lettres dorées à côté du joueur de droite. C'est le juriconsulte qui joue à la pelote tandis que Scipio(n) et un ami, situés sous la galerie, s'adonnent aux échecs. Dans les scènes disponibles de ce manuscrit nous n'avons pas vu d'autre représentation de jeu et seulement un semeur et un laboureur, sur le thème des travaux agraires. Cette représentation est donc significative de la valeur accordée au jeu dès le XVe siècle.

Faire cohabiter échecs et paume correspond aussi à la classification de l'église entre jeux permis comme nécessaire récréation pour l'étude, d'une part et jeux défendus car liés à la dépravation et à l'ivrognerie, d'autre part.

Représenter de hauts personnages de l'histoire romaine en train de jouer, donne au jeu une valeur indéniable. Ici le lieu n'est pas totalement fermé. Le toit a l'air d'être constitué de tuiles et

l'ensemble donne l'impression, avec les colonnes soutenant les galeries, que les joueurs sont dans un cloître, ce qui correspondrait aux divers usages des chapitres rencontrés dans notre étude. Il serait logique alors que les toits des premiers jeux, par imitation des conditions du jeu extérieur utilisent encore ce revêtement, avant de passer au bois, plus commode pour le jeu, mais pas forcément non plus. L'artiste illustre l'histoire romaine dans le contexte de sa propre époque.

Les joueurs ne portent pas de bonnet. Ils sont vêtus à l'identique, à l'exception des couleurs choisies pour les pourpoints ajustés sur les chemises à manche mi-longues. Ils portent des bas et des pantoufles légères, simples, adaptées au jeu. Le lanceur regarde son adversaire, lequel regarde en l'air, pour voir la pelote, montrant ainsi qu'elle va arriver par le haut, par le toit. Il y a grande similitude avec la gravure du manuscrit français, dans la posture et l'attitude générale des joueurs, mais ici les jambes ne sont pas vraiment pliées. Cependant l'ombre des pieds suggère un mouvement et le pied gauche du lanceur a l'air de s'avancer, tandis que le " receveur-repousseur " est en appui solide, pied gauche en arrière, pied droit ouvert accompagnant le déploiement du bras vers l'arrière.

L'artiste s'applique ici encore à rendre ce moment clef du jeu et sa dynamique : le service de la balle. Le ciel bleu, les arbres verts et le champ jaune en fond situent l'action en été. Le sol de l'aire de jeu est gris avec un mouchetage.

Nous voyons que si le gant est en usage en ce XVe siècle, du fait de la qualité supposée des joueurs, car dans les œuvres plus tardives de Pigouchet les mains sont nues), l'aire ne semble pas avoir été construite pour le jeu, contrairement aux gravures du XVIe siècle. Il s'agirait d'un lieu choisi pour jouer à l'extérieur, et qui présente certaines caractéristiques de la future courte paume : toits et galeries avec des ouverts. Juste sous cette miniature se trouvent trois musiciens. Ainsi pour le peintre, trois distractions honnêtes se trouvent liées, échecs, pelote et musique.



Fig. 54. Enluminure des *Faits et dits de Valère Maxime* (XVe siècle), manuscrit de livre d'Heures coll. British Library, Londres

Un autre livre d'heures, que nous avons cité dans notre étude, montre une scène de jeu en extérieur pour illustrer le plein été (cf. annexe 14, fichier 14.4a.). Il est dû à Jean Juvénel ou Jouvenel des Ursins, Concierge du Palais nommé en mars 1413, par lettres patentes de Charles VI dont il écrit l'histoire, ainsi que celle des choses mémorables survenues entre 1380 et 1422. Il date du XVe siècle, et il est conservé au Musée Gulbenkian de Lisbonne. Les joueurs sont dans la rue et jouent encore à la main. Dans cette enluminure, l'auvent des boutiques est utilisé comme toit pour la balle, qui retombe dans les limites du jeu grâce à une planche qui la bloque en bout d'auvent. Le jeu de paume fermé aurait donc pu être construit selon les plans que nous connaissons pour retrouver cette fonctionnalité du jeu de rue et non pour retrouver l'architecture des cloîtres. C'est la thèse de Roger Morgan (1995). Gillmeister (1997 : 57 et plate 3) reproduit encore deux autres miniatures de ce siècle<sup>1627</sup>.

Nous remarquons les mois illustrés par ces enluminures. Il ne semble pas y avoir de période privilégiée pour pratiquer la paume. Contrairement à la Choule ou Soule, liée à une fête particulière du village, la paume n'a pas de calendrier. Marie-Madeleine Fontaine (1993 : 99) va plus loin en écrivant

<sup>1627</sup> La première illustration, issue du Livre d'heures d'Adélaïde, livre franco-flamand de 1460 environ, montre une scène où deux joueurs sont encore représentés au moment du service. Deux balles blanches sont à terre, peut-être pour indiquer des "chasses". La deuxième date de 1450 environ. Elle est très semblable à la scène de Juvénel des Ursins, avec une utilisation de l'auvent des boutiques mais elle se situe en juin sur la place du marché d'une ville du nord de la France.

que le jeu de paume “ institue un type de sociabilité moderne du seul fait qu’il provoque, sur toute l’année, la réunion d’un nombre considérable de joueurs et de spectateurs.” Le phénomène paume/pelote basque obéit à la même logique de sociabilité.

Ces miniatures montrent un jeu organisé dans un lieu qui rend le jeu plus complexe que les manuscrits précédents, par l’utilisation d’un toit pour envoyer la balle. L’illustration suit bien la réalité de l’évolution du jeu. Ce jeu à plusieurs, joué à la main, nécessite une architecture, des gestes adaptés au lancer et à la réception de la balle, objet central. L’engagement est choisi comme thème récurrent par les peintres. Le succès public est montré par la présence de spectateurs. Les paris sont présents ainsi que, vraisemblablement, la moralisation nécessaire avec un personnage énonciateur. Tous ces aspects correspondent aux textes étudiés et sont mis en scène de manière assez éducative. La représentation de personnages de la haute société romaine vient aussi apporter sa part de moralité et de noblesse au jeu. Dans ce cas, la main est gantée, rappelant l’adage “ jeux de mains, jeux de vilains ”. Nous observons maintenant quelques peintures ultérieures pour connaître les représentations du jeu à son apogée.

## Peintures des XVIe et XVIIIe siècles

A partir du XVIe siècle au moins, à notre connaissance, des peintres commencent à insérer le jeu dans leurs tableaux. Mais ce n’est toutefois pas leur sujet. Ainsi en est-il dans le *Paysage avec David et Bethsabée* de Henri Met de Bles, peint vers 1530, dont la structure générale fut reprise par de nombreux auteurs<sup>1628</sup>, en particulier Van Gassel, en 1540, dont le tableau est plus connu. Nous nous appuyerons sur l’étude fouillée et convaincante de Michel Weemans (2010) pour analyser l’impact de cette œuvre. Puis nous éluderons un siècle (qui sera bientôt l’objet de notre intérêt avec le choix d’une gravure) pour évoquer une œuvre de 1752, tout en subtilité, qui suggère sans imposer, *La mort de Hyacinthe*, d’un peintre vénitien, Giambattista Tiepolo.

Le thème de David et Bethsabée est envisagé par Met de Bles dans une dimension biblique et pédagogique. Le tableau s’intitule *Paysage avec David et Bethsabée*, or Weemans considère que les paysages de Bles sont des ‘exégèses visuelles’. Dans *Early Modern Eyes* (2010 : 157) il se demande quel rapport peut exister entre un jeu de paume et le roi David. Son étude y répond pleinement. Tout d’abord il nous faut remarquer que le lieu figuré dans ce tableau correspond à la description de l’abbaye de Thélème dans *Gargantua*. A ce titre, de même que les tours, la rivière, le port au dernier plan, le lieu d’entraînement des archetiers, la fontaine et le labyrinthe central, le jeu de paume et le jeu

---

<sup>1628</sup> Il existe neuf versions ou variantes de ce tableau, selon Clerici (1976 : 40), une réplique exacte, un dessin à l’encre, trois versions peintes attribuées à Lucas von Gassel et six anonymes, selon Weemans.

de grosse boule sont à leur place. Ce qui est remarquable, c'est que, peu après la description de Thélème et l'énigme sur le jeu de paume, la conclusion de Rabelais porte sur la nécessité de rester dans la voie fixée par Dieu " sans par ses affections charnelles être distrait ni diverti<sup>1629</sup>. " Or c'est bien le problème central du roi David, qui, dans le tableau, contemple la nudité de Bethsabée depuis sa fenêtre, puis donne au mari de Bethsabée, le soldat Urie, une lettre pour son chef militaire afin que ce dernier l'envoie combattre au premier rang pour assurer sa mort. David est présent deux fois dans le tableau, à sa fenêtre tout en haut de la tour, très discret, et devant Urie (cf. ci-après).



Fig. 55. *Paysage avec David et Bethsabée* Henry Met de Bles (vers 1530)

Le prophète Nathan, tout à droite, doigt levé, indique sa désapprobation. Toute l'histoire biblique, ici réalisée dans les tuniques d'époque et non en vêtements contemporains du peintre, occupe la partie droite du tableau, et un coin à gauche dans la partie centrale, au second plan, avec le bassin où Bethsabée prend son bain, tandis que la paume, occupe la partie gauche du premier plan, bien sûr dans sa modernité ou contemporanéité. Appuyé sur le mur qui sépare la scène biblique du jeu de paume, plus ou moins au milieu, un personnage central pose son regard sur le spectateur, selon l'axe perpendiculaire d'énonciation. Il est logiquement spectateur du jeu de paume, qu'il nous invite à regarder, mais il nous regarde. Il y a donc une leçon à comprendre selon Weemans (2010 : 176-179) pour qui " le jeu de paume requiert avant tout un regard d'acuité supérieure. De plus la scène est cernée de regards lancés de tout côté par des spectateurs qui observent autour et à l'intérieur du terrain. Le fou en costume regarde avec désir et convoitise ". Et il est, pour Weemans " le double parodique "

<sup>1629</sup> Citation du paragraphe où nous avons étudié l'énigme de Thélème, (Rabelais, 1542 : 281).

de son maître, victime de la même convoitise. Pour accentuer l'effet du regard posé, les spectateurs de la terrasse sont très penchés, les personnages de dos montent sur un banc, ou regardent à travers une lucarne (preuve de désir et convoitise). Les éperviers au premier rang fixés sur les poings des dames, comme dans la description de Thélème chez Rabelais, symbolisent la vue perçante.

Pour Weemans, c'est la capacité de discernement qui manque à David pour distinguer le mal du bien et le tableau de Met de Bles " apparaît comme un réseau de métaphores relatives à la vision ou à la maîtrise visuelle ".

Il y a des analogies avec le texte de Rabelais dans la composition et la morale ici dispensée par le peintre. Il se trouve que le jeu de paume est au centre de ces métaphores, chez Rabelais, comme chez Met de Bles.

Observons maintenant le jeu, dont nous savons qu'il participe à la compréhension de la morale biblique. Cette fois, la balle est en l'air, les deux joueurs sont en action. L'un vient de jouer, il a un pied en l'air et semble danser. L'autre, à gauche, remarquons l'inversion des rôles par rapport aux représentations précédentes, s'apprête à renvoyer la balle, bien penché vers l'arrière, les jambes arquées. Les costumes des joueurs sont identiques, chemise bouffante à manches retroussées quasi jusqu'à l'épaule, pour laisser les bras libres de mouvements, bonnets épousant bien la tête. Les deux joueurs ont, cette fois, des raquettes. Nous voyons que la représentation suit avec retard les évolutions du jeu. Un personnage est au milieu du jeu, très penché, bras à terre, peut-être pour ramasser une balle ou marquer une " chasse ". Beaucoup de dynamisme dans ce jeu, un élan inconnu des représentations précédentes. Ce n'est plus le moment du service, toujours choisi jusqu'ici, qui est montré, mais un moment du jeu, où la balle est en l'air. Il faut un dynamisme, des capacités physiques et mentales de coordination, des habiletés techniques, d'appui, d'équilibre dans le jeu peint ici.

Le jeu a donc passé un cap. De plus, il évoque ici la vertu de la bonne vue ou du discernement nécessaire au bon chrétien. En effet il nécessite, comme dit Forbet, dont c'est la signature en fin de chaque paragraphe : " Bon pied, bon oeil ". Relié à une scène biblique, il fait sens et montre aussi qu'il est un spectacle digne du plus grand intérêt. Dans ce tableau, le seul jeu de paume a même largeur que la scène biblique de la terrasse du palais de David, ce qui en montre l'importance pour son auteur. Le domaine central du tableau est occupé par le labyrinthe, autre symbole très fort et bien lié au chemin de vie du chrétien.

Nous regardons maintenant la *Mort de Hyacinthe* (cf. ci-après), qui a pu être inspirée par une œuvre de l'école du Caravage, actuellement conservée au Musée Thomas Henry de Cherbourg. Le thème en est le même, la blessure mortelle infligée à Hyacinthe par son amant Apollon. Mais la modernité vient remplacer le disque létal par une balle de paume. C'est ce que l'on devine à la balle

arrêtée sur le carreau et à la raquette abandonnée au sol, au pied d'une jacinthe en fleur, censée naître du sang de Hyacinthe. Mais ici point de sang, même pas un rappel de couleur comme dans le tableau de Cherbourg où figure une cape rouge sang.

Disque et balle sont deux symboles associés au même schème selon Durand (1979). Un coup de balle reçu à la tête près de la tempe a tué plus d'un joueur ou spectateur. Ici le visage de Hyacinthe porte la trace du coup sur le côté, qu'il tend à notre regard, tandis qu'il dirige le sien vers son amant éploré, lequel se couvre le front de la main, dans un geste de détresse.

Bien que la scène se passe en plein air, le rappel du jeu s'effectue par la représentation d'une partie du carreau de jeu, mais point de carreau rouge ici. Les dalles sont brun orangé et ivoire, double lecture à la fois carreau du jeu et damier d'un échiquier symbole de vie et de mort. Le tissu qui reçoit Hyacinthe est orange, teinte rappelée dans les rayures du long vêtement et du chapeau du premier spectateur du tableau, debout pétrifié, ainsi que sur le poitrail du perroquet dominant la scène sur une avancée de pierre.

Le soin apporté à la réalisation de la raquette est remarquable. Elle est symétrique contrairement aux raquettes ultérieures mais les cordes sont tressées comme aujourd'hui et non en oblique. Il semble que le cordage ait cédé sous la pression de la balle, expliquant l'accident mortel. Le manche est recouvert d'un bandeau bicolore bleu et blanc jusqu'au cordage et un dessin (une armoirie ?), figure à la base de ce cordage. Deux balles gisent au sol, dont les coutures sont apparentes. Les personnages et le décor, excepté le damier, la raquette et les balles appartiennent à l'antiquité.

Seul le jeu, comme cause de la mort, est contemporain et, en cela, révélateur d'une époque, tout en renouvelant l'intérêt du spectateur contemporain, par un effet de surprise. Si le jeu de paume ne fait pas l'objet du tableau et semble passer à côté de la célébrité, il est, comme dans le tableau précédent, l'emblème sous jacent qui vient percuter l'œil et la conscience du spectateur par sa modernité dans une scène, sans cela habituelle, et dont il peut ainsi relever et renforcer le sens. Il joue, pour le mythe, le rôle du disque dans l'Antiquité, ce qui le place au même niveau sur l'échelle de valeur, à une période où le goût pour l'Antique anoblit tout ce qui y touche.

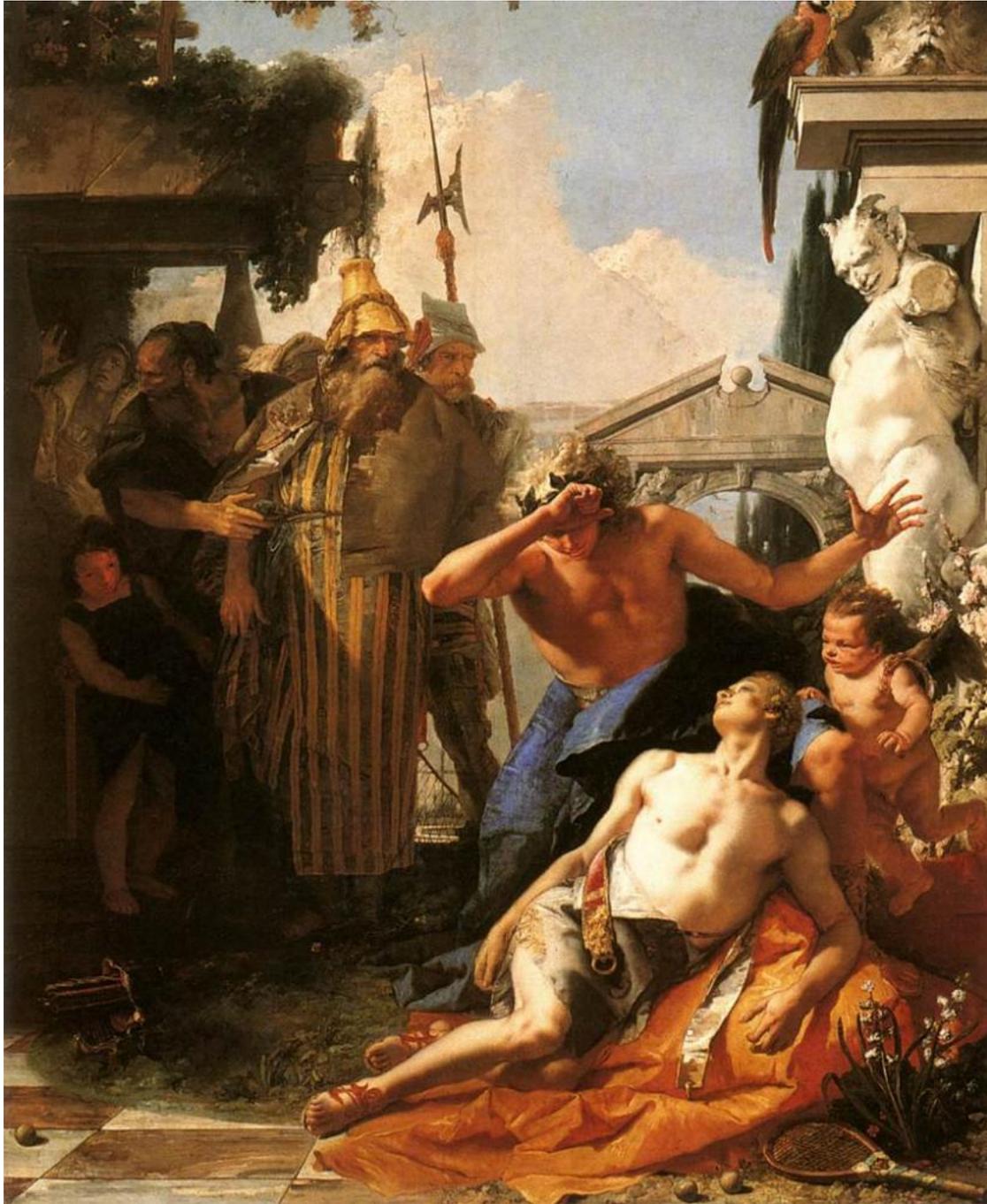


Fig. 56. *La Mort de Hyacinthe* (1752) Giambattista Tiepolo

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la mode des portraits nous vaut trois œuvres notables, le portrait du célèbre Barcellon par Etienne Loys en 1753, buste de face avec une raquette dissymétrique de face, celui de Masson en pied, appuyé sur une large colonne de pierre, avec une raquette de profil le long de la jambe en 1769, et enfin la famille Charrier, le paumier étant au centre avec sa raquette tenue dans la main droite et posée en oblique sur son corps<sup>1630</sup>. Ces représentations respectent la tenue blanche du paumier, même dans le cas de la famille Charrier, vêtue comme à la cour. Nous remarquons une

<sup>1630</sup> Le lecteur trouvera des reproductions de ces tableaux dans le catalogue *Jeu des rois, roi des jeux* (2001 : 16-17, 19).

progressive réussite sociale des paumiers au cours du XVIIIe siècle, au vu de ces portraits. Nous parlerons plus loin du tableau de Goya montrant un jeu d'extérieur en Espagne.

Un tableau de Gabriele Bella, conservé au musée Querini Stampalia est reproduit dans le livre de Clerici (1976 : 18-19). Son titre, *Giocco Della Racchetta*, inscrit dans le tableau par l'auteur est clair. L'objet du tableau est le jeu pratiqué en double, avec des raquettes au bois rouge, des joueurs en blanc, coiffés de bonnets marron, une balle cousue en cuir ou tissu noir et rouge. Le joueur qui va relancer la balle est de dos au premier plan, penché du côté de la raquette, pied droit en arrière pour assurer ses appuis. La corde tendue entre deux balustrades aux pieds ouvragés est munie de longues franges ou d'un filet, jusqu'au sol. Les "chasses" sont marquées sur le mur mais au fond, de manière fantaisiste. Un panier rectangulaire, placé au premier plan, contient les balles. Les toits sont en arrière des balustrades derrière lesquelles sont installés de nombreux spectateurs bien habillés, plus ou moins intéressés par le jeu. Ces toits de planches sont soutenus par des bâtons fixés au bord du toit et au sol en diagonale. Des échelles permettent d'aller chercher les balles perdues dans les ouvertures des côtés, comme le montre un employé du jeu debout sur un toit. L'éclairage de cette vaste salle rectangulaire se fait par de larges et hautes ouvertures grillagées latérales, tandis que le plafond est à caissons. Ce jeu ne ressemble pas à un jeu de France et paraît un peu fantaisiste. Ceci explique un peu notre choix de peintures. Bien qu'ici le jeu soit monumental et seul mis en avant, la peinture semblait moins significative de la réalité objective du jeu.

Les deux tableaux choisis dans notre étude ont eu tant de succès, qu'ils ont généré des tableaux similaires, mais de moindre intérêt car les détails analysés ici n'ont pas été vraiment repris<sup>1631</sup>. Ils nous font comprendre la force du jeu, au XVIe comme au XVIIIe siècle. Sa puissance symbolique est telle qu'il a un rôle primordial et une fonction sémantique bien particulière pour ces réalisations picturales.

Rappelons la nécessaire acuité visuelle au jeu de paume, utilisée comme métaphore du discernement exigé pour se conduire en bon chrétien, dans le tableau de Met de Bles. Le peintre s'émancipe du moment de l'engagement pour représenter une scène de jeu dynamique, qui représente l'adresse et les habiletés corporelles (sauts, appuis, équilibre, coordination) utilisées dans le jeu de raquettes. Le jeu est énonciateur de morale et découvre toutes ses qualités techniques. Avec la mort d'Hyacinthe, le jeu de paume entre dans le mythe antique où il prend la place du lancer de disque, c'est une représentation sublimée du jeu.

---

<sup>1631</sup> Dans d'autres représentations de David et Bethsabée, si le jeu de paume est similaire, il manque certains aspects primordiaux. Tous les personnages sont contemporains, ne réalisant pas l'effet de rupture avec le jeu, par exemple. Ailleurs, le personnage central qui regarde le spectateur, l'énonciateur, a disparu. Le roi David est trop visible et a parfois perdu son double parodique, le fou qui regarde le jeu par un trou grillagé. Le jeu de paume est au second plan dans une version. Le prophète accusateur est absent... Ces observations montrent la supériorité symbolique du tableau de Met de Bles.

## Gravures et dessins

Si la peinture est assez pauvre, la gravure, elle est riche de dizaines de représentations de jeux, depuis le XVI<sup>e</sup> jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Nous avons encore choisi d'étudier deux représentations, tout en donnant quelques informations sur un ensemble d'autres. Nous n'avons par retenu la Gravure attribuée à Clouet (datée 1552), montrant Charles IX à deux ans avec un collier et une raquette, dont l'intérêt est de représenter un roi encore enfant, montrant ainsi que le jeu fait partie de l'éducation royale. Habituellement les rois sont représentés avec les attributs de leur pouvoir : main de justice, sceptre, couronne... Le choix du jeu n'est pas anodin et montre son importance à cette époque. C'est bien un jeu pratiqué par les rois.

Les deux gentilshommes de la collection Gaignières, datés 1586, l'un aquarellé, très statique, dans un costume de cours, possédant épée au côté et raquette un peu trop grande, démonstrative, cordée droit, dans la main droite, ne nous portaient pas à une analyse très prometteuse, bien qu'elles soient très esthétiques. Elles sont la preuve que les gentilshommes pratiquent le jeu avec assurance, en étant dans leur bon droit.

Les trois gravures de Guillaume Le Bé, libraire, et Jean Leclerc II, graveur, datées de 1587, étaient intéressantes à plusieurs titres. En effet, tout d'abord elles sont accompagnées d'un petit commentaire souvent instructif. Les personnages sont toujours les mêmes. Tous sont solides, pas très élancés, tête couverte d'un chapeau rond à bord large, chausses moulantes, culottes courtes, pourpoint à manches courtes sur une chemise moulante à manches longues. La tenue est donc adaptée aux jeux d'exercice. Deux ou trois jeux sont présents sur la même gravure, l'un d'eux s'arrogeant le premier plan et, par deux fois, c'est le cas de la paume, deuxième intérêt des gravures. Elles montrent une préférence naturelle pour la paume. Sur l'une de ces représentations, le groupe de trois personnages en action, balle haut dans le ciel, présent depuis l'antiquité (cf. illustration en annexe 14, fichier 14.4b) chez Mercuriale), mérite un commentaire<sup>1632</sup>. Leurs attitudes très dynamiques, bras et jambes en postures différentes, au premier plan, devant les arbalétriers et leurs cibles, suggère que ce jeu est une préparation militaire. L'explication au bas de la gravure indique le but de toutes ces actions : “ en tels ieux voir qui sera le plus fort ”. Il n'y a pas à hésiter, il s'agit de compétition. La corde tendue entre deux piquets juste derrière eux, fait-elle partie du jeu ? Nous n'en déciderons pas. Une autre gravure, illustrant la première partie (I.2.3.1.) représente un groupe de trois joueurs, armés de “ pallet ” (sortes de palettes ou *palas*) jouant à la boutte-hors, avec un petit toit installé pour le jeu, à l'extérieur. Le sol est à carreaux ou pavé, le mur qui porte le toit est aussi percé d'une porte en arceau. S'agirait-il d'un

---

<sup>1632</sup> Cf. représentation en annexe 14, fichier 14.5a.

lieu fait pour jouer à la boutte-hors, sorte de prémices au jeu fermé ? En effet, dans un recoin, hors des carreaux, des personnes jouent aux dames et plus loin dans le champ, d'autres jouent au cerceau. La troisième gravure<sup>1633</sup> montre deux groupes de deux, les uns jouent “ à la plote avecques la raquette ”, les autres “ au volant avecques le pallet.” Par ailleurs, dans le texte accompagnant la gravure, le dessinateur parle ici de “ vallet ” qui trompe les novices. La richesse de points de vue et la variété des jeux exposés fait encore l'intérêt de ces gravures, dont on a trouvé des exemplaires colorés pour illustrer un calendrier postérieur conservé au château de Pau.

Nous n'oublions pas toutes les gravures déjà étudiées, illustrant tant les emblèmes de France, que des pays voisins : Autriche, Allemagne... Il s'agit toujours là d'un jeu un contre un, dans un lieu fermé, présentant en général la scène du service de la balle qu'un joueur tient dans sa main.

Au tout début du XVIIe siècle, Crispin de Pas réalise une représentation du jeu quarré de Strasbourg, datée 1608 (Cf. ci-après).



Fig. 57. Le jeu quarré de Strasbourg (1608), Crispin de Pas, BNF Estampes

<sup>1633</sup> Cf. représentation en annexe 14, fichier 14.5b.

Nous savons que ces jeux ont peu à peu cédé la place aux jeux de dedans. Le spectateur est placé du côté du service et voit le mur sans galerie du dedans comme fond de tableau. Il s'y trouve un trou baptisé, en principe, " lune " et le fameux trou du quarré, en bas du mur, côté gauche. La corde n'est pas très tendue et des franges la visualisent un peu mieux, tandis qu'un filet prolongera bientôt la corde jusqu'au sol pour éviter tout litige. Un panier de balles est sous la corde. L'éclairage se fait latéralement par de grandes fenêtres carrées grillagées. Le sol semble en pierres carrées. A droite, le toit de la galerie est constitué de petites planches clouées, dont la longueur est parallèle au bord du toit. Les murs des batteries sont en briques ou en pierres de petite taille et terminés par un bord en pierre qui supporte des colonnes simples. Il n'y a pas d'entrée dans le jeu par des portes, depuis la galerie, mais on accède de l'extérieur directement dans la galerie.

Le public, comme toujours à l'intérieur, est masculin. Un groupe de trois en chapeau de feutre à calotte haute et rigide, à large bord, semble occupé à parlementer (ou à parier ?). D'autres regardent le jeu avec attention. Les joueurs sont quatre, deux contre deux, ce qui correspond aux témoignages de l'époque où les rois secondent ou même tiercent... Ceci marque un changement par rapport aux gravures du siècle précédent. Aucun bonnet ici, et des hauts de chausse bouffants, bien travaillés par le dessinateur, avec des galons sur les côtés, pour l'équipe au premier plan qui porte une fraise (de dentelle) et une dague à la ceinture du pourpoint, ainsi que des gants pour tenir la raquette. Les mollets et leurs muscles charnus sont visibles à travers les bas. Les pieds portent des souliers à nœuds, peu conformes aux habitudes des joueurs. Le peintre ne se soucie donc pas de montrer la réalité du jeu.

Un manteau et un chapeau avec fleurs et plumes ornementales ont été négligemment déposés au sol à droite tandis qu'un personnage est assis par terre à gauche. Il se protège le visage avec une raquette et porte une épée et un chapeau décoré d'une tresse de tissu. Les raquettes, de forme ovale, ont des croisillons obliques, une taille moyenne et un manche court, moins long que la tête de la raquette. Le joueur situé à droite et de profil par rapport au plan du tableau, s'apprête à prendre la balle du coup droit alors que son partenaire tient sa raquette du revers. Les mouvements des cheveux et les attitudes penchées des joueurs, celui de droite penchant à droite et celui de gauche à l'inverse, l'un en appui pied gauche en avant, pied droit en demi pointe et l'autre en appui pied gauche en arrière et pied droit devant sur demi-pointe rendent le mouvement et la dynamique du jeu.

En face, les deux joueurs sont habillés plus simplement. Celui qui est à gauche reste penché à droite, montrant qu'il vient de renvoyer la balle depuis un point près du sol, du coup droit, en croisant, de sorte que la balle s'apprête à passer la corde à droite, près de la galerie. L'autre est de face et regarde les spectateurs qui doivent juger si la balle passe ou non la corde ou la " chasse ". Que retirer de cette représentation ? Une impression de réalité dans le jeu, le mouvement, un effet de réel, avant

l'heure. Ce jeu est peut-être atypique, carré, sans portes de galerie. Aucun trait sur le sol ou les murs, ne vient marquer les "chasses". Les joueurs semblent être des gardes ou des militaires. Ils ne s'embarrassent pas de costumes de paumier. Ils semblent entrés dans le jeu à l'instant, sur une inspiration, pour se détendre mais pour en découdre aussi. Ce jeu-là nécessite adresse, souplesse, technique, mais n'est pas soumis à la location d'un costume. Et le public accourt. Il semble toujours prêt à se libérer pour voir le jeu. Deux phrases en latin complètent la lecture de cette gravure par une savante légende qui justifie le jeu. "Retia dum pilulam faciunt hinc inde volantem. /Nam pila restaurat malesano in corpore vires, /Exercet invenis corpus et ingenium. /Torpet at assiduis obruta mens studiis".

Pour le XVII<sup>e</sup> siècle, nous n'avons pas repris les gravures de longue paume de Perelle ou de Sylvestre représentant une partie, dans un paysage champêtre pour l'un, dans le parc d'un château, pour l'autre car nous les avons utilisées pour connaître la pratique du jeu de longue paume avec battoirs, en équipes de plusieurs joueurs, trois contre trois<sup>1634</sup>. Il faut cependant noter la présence de femmes spectatrices et, chez Pérelle, une certaine animation des sentiments chez les joueurs autant que dans le public.

Un album dédié au roi Louis XIV en 1657, *Jeux et plaisirs de l'enfance*, constitué de gravures de Claudine Bouzonnet à partir de dessins de Jacques Stella, montre deux jeux de balle. Les personnages sont ici non plus des gaillards, comme chez Le Bé, mais des angelots nus et grassouilleux aux cheveux courts et libres. Dans une gravure, ils jouent au ballon (gonflé d'air), le bras droit protégé par un brassard de bois. Ils sont dans un paysage de collines boisées<sup>1635</sup>. Dans l'autre gravure, équipés de raquettes, ils jouent à ce que Le Bé appelait "boutte-hors" sur un sol de terre. Les gravures de Guillaume Le Bé, du siècle précédent, sont peut-être la source d'inspiration de celles-ci. Le nombre des joueurs est passé à quatre. La mode sous Louis XIV et la dédicace au roi (sans doute à l'intention du dauphin) invitent à un changement de personnages. Il y a plus de raffinement dans un jeu d'enfance, de plus pratiqué par des angelots, que dans un jeu du domaine banal, du quotidien des adultes. Ici le jeu a perdu sa frénésie et son caractère populaire. Les vers sous les gravures suivent la même évolution, usant d'une poésie plus raffinée.

Un futur roi, le Duc d'York, plus tard devenu Jacques II, est représenté à 8 ans dans le jeu découvert de Whitehall, une raquette à la main. En Angleterre, le jeu va connaître une progression, quand il décline déjà en France.

---

<sup>1634</sup> Cf. illustrations au I.3.2.1.

<sup>1635</sup> Cf. illustration au I.3.1.1.

Une gravure célèbre, déjà citée dans notre étude, est réalisée par Crébierre pour la réédition de l'ouvrage de Forbet, chez Hulpeau en 1632 (cf. annexe 14, fichier 14.6.) Il s'agit d'un jeu en double comme dans le tableau de Bella, comme sur la gravure de Crispin de Pas.

Un dessin de Comenius, dans son *Orbis sensualium pictum* quadrilinguis de 1666 dédié aux consuls et sénateurs de la république de Nüremberg, montre le jeu dehors par une ouverture du jeu dedans. Là aussi il y a au moins trois joueurs avec raquette à l'intérieur et trois joueurs sans instrument au jeu de ballon à l'extérieur : l'un pour les nobles et l'autre pour le peuple ?

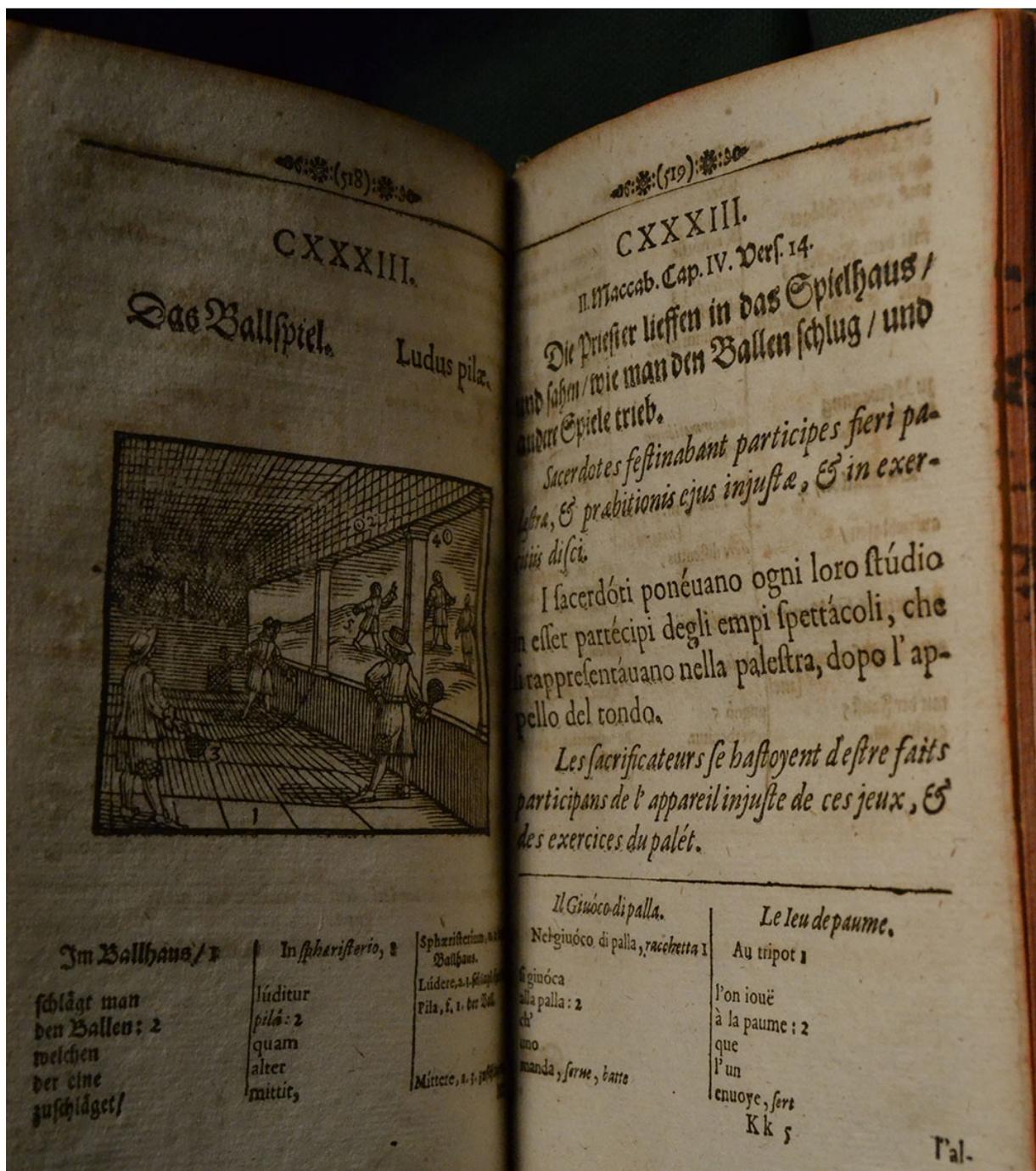


Fig. 58. Jeu de paume et vocabulaire, chez Comenius (1666), coll. BNF.

Une gravure italienne, datée de 1675, discrédite les jeux de hasard et la paume. Elle montre un homme qui foule aux pieds, cartes et raquette, tandis qu'au second plan, des joueurs de balle se disputent. Très peu de représentations dicréditent le jeu. Les emblèmes sont mitigés, on l'a vu, mais la gravure des *Incrovables au tripot* se veut caricaturale.

Pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, nous n'avons pas retenu les plans de jeux et d'instruments ni les planches très connues de l'ouvrage de Garsault, citées dans notre étude, plus utiles pour la description du jeu mais présentant un seul joueur de chaque côté. La gravure de Oudry, déjà été citée à propos de l'utilisation des tripots par les troupes de théâtre, ne représente pas le jeu.

Nous nous intéressons plutôt à une gravure de jeu présenté comme non couvert. Le spectateur qui regarde le tableau, est lui-même joueur et représenté de dos ou de trois quarts plus exactement, au premier plan, de taille démesurée, mais un peu à droite, de sorte qu'il ne cache pas tout le jeu.

Il porte un tricorne, une chemise à dentelle, aux poignets au moins, un pourpoint ceinturé de belle facture, un haut de chausse assez étroit, descendant jusqu'aux genoux dans un tissu épais, des chaussures à nœud. Sa perruque se termine par une tresse dans le dos. Son profil est fin. Il pose sa main, qui tient la raquette à croisillons obliques, sur un muret. Son autre main est retournée, poignet posé sur la hanche, attitude récurrente du *pilotari* de nos jours. Il donne le ton. C'est un gentilhomme distingué qui joue à la paume ou encore la paume est un jeu de gentilhomme.

En contre bas, le jeu se déploie avec sa corde terminée par un filet jusqu'à terre. Deux hommes, l'un de dos, habillé comme celui du premier plan, qui s'apprête à renvoyer la balle et l'autre de face, qui vient à peine de la lancer, jouent, comme dans le tableau de H. Met de Bles. Celui-ci a le geste élégant, le corps en extension puisqu'il réalise une volée haute avec sa raquette au-dessus de l'épaule.

Le repousseur a les jambes un peu pliées, bien séparées pour assurer bon appui, mais s'apprête aussi à user de sa volée. Tout ici donne une impression de grandeur, d'élévation. Le jeu est à ciel ouvert ce qui renforce cette sensation. Pas de toits, ni de galerie, mais peut-être des ouvertures grillagées entre les pilastres. Les spectateurs sont dans l'aire de jeu. Au fond, se trouvent deux joueurs avec raquette, dont l'un protège son visage avec et un personnage main levée qui semble parler au joueur. Est-il le pendant du personnage au doigt levé dans le manuscrit de Lancelot, mais cette fois pour défendre la noblesse du jeu ? A la droite du premier joueur, un groupe de trois spectateurs de dos regarde la scène avec attention. Deux ont le poing sur la hanche et l'autre un bras levé et plié. Ils portent tous tricorne et perruque à une ou deux tresses, justaucorps et épée. L'un porte un manteau imposant. A droite, de profil, un personnage très rigide avec justaucorps, épée au fourreau sur le côté, jabot à dentelle et perruque haute, regarde le jeu, pieds séparés comme en position de danse. Tous ces gentilshommes richement vêtus à la mode confèrent au jeu une solennité particulière.



*Le Jeu de Paume .  
La digne Agilité sied bien à un Seigneur  
Pour exciter le Corps, pour témoigner l'Ardeur,  
Dont son superbe Esprit doit briller dans le Monde;  
La Souplesse est chérie aux Cours des Souverain,  
Et souvent le Bonheur dépend seul de nos Mains  
Qui font, que tout chez nous tranquillement abonde , -*

Fig. 59. *Le jeu de paume*, gravure du XVIIIe siècle, BNF Estampes

Quelques phrases au bas de la gravure complètent le tableau qui a un titre, *Le Jeu de Paume* :

La digne Agilité sied bien à un Seigneur  
Pour exciter le Corps, pour témoigner l'Ardeur  
Dont son Superbe Esprit doit briller dans le Monde ;  
La Souplesse est chérie aux Cours des Souverains,  
Et Souvent le Bonheur dépend seul de nos Mains  
Qui font, que tout chez nous tranquillement abonde.

Les métaphores n'auront pas échappé au lecteur. Au jeu, comme à la cour, la souplesse est nécessaire, et le bon joueur, comme le fin courtisan, sait comment agir, quelle technique ou ruse utiliser pour obtenir en retour de bonnes balles ou les faveurs du roi et remporter ici le jeu, là une charge. Le lien fait entre l'exercice physique et le développement de l'esprit est aussi bien net. Il renforce tout le traitement du sujet dans la gravure, qui est déjà, dans les détails cités, démonstration de grandeur, de noblesse, d'élégance. De fait le jeu est la représentation des qualités requises pour réussir à la cour. La Paume garde donc quelque part une haute fonction représentative, malgré la diminution du nombre de jeux, voilà ce que nous apprend cette gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les gravures choisies nous ont montré un jeu masculin, qui se joue à trois, à quatre. Le jeu apparaît populaire et les instruments divers sont utilisés par tous. Le jeu est préparation militaire, amusement et compétition en extérieur. Il utilise des éléments comme un toit pour y lancer la balle. En intérieur les gardes semblent s'y amuser tout en faisant preuve d'adresse, de science et de force. Le public présent montre la popularité et l'atmosphère joyeuse. Il ne semble pas y avoir de costume pour le jeu, mais nécessité de se débarrasser de certains éléments encombrants pour le jeu. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, contrairement à beaucoup de discours, le jeu présente un aspect d'honorabilité, avec un traitement emphatique. C'est peut-être le jeu des rois devenu jeu des gentilshommes.

De cette incursion dans les arts visuels jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle nous retirons la persistance de la représentation du jeu, dans la forme de chaque époque, avec les attributs vestimentaires et les règles esthétiques propres à chacune, donc avec une contemporanéité non négligeable. Elle montre d'une part, que le jeu fait partie de la vie sociale et, d'autre part, qu'il est digne d'intérêt jusqu'à la représentation picturale. Ceci est remarquable dans le temps où c'est surtout la religion ou la mythologie qui sont les thèmes abordés (jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle), comme dans le temps où le jeu a perdu sa préséance (au XVIII<sup>e</sup> siècle). Nous pouvons suivre les évolutions depuis le jeu dans la prairie, pratiqué avec un battoir ou à la main par des religieux et religieuses, avec la présence d'un moralisateur, fait place au jeu qui utilise des toits. Joué alors un contre un, à la main, il est jeu d'adresse, apprécié par le public, anobli par la représentation de la haute société romaine en train de

jouer avec un gant blanc. Puis le jeu devient représentation de l'acuité visuelle, symbole du discernement nécessaire pour le respect de l'éthique religieuse et il prend alors une forme dynamique, nécessitant aussi de réelles qualités athlétiques et de coordination et se joue à la raquette. Il entre dans le mythe où la balle remplace le disque causant la mort de Hyacinthe, dans une composition empreinte de majesté antique. Il est de ce fait élevé au rang de jeu olympique ou néméen. Enfin par les gravures, il est représenté dans sa forme de jeu d'intérieur avec son public de parieurs, des joueurs armés de raquette, puissants ou dans sa forme extérieure de jeu populaire ce qui n'exclut pas la présence d'instruments. Des légendes ou quelques vers accompagnent souvent les images et précisent la représentation. Nous le voyons comme jeu de préparation militaire, comme compétition, comme amusement des gardes et nécessitant des qualités physiques. En jeu semi extérieur, celui du gentilhomme est démonstration d'élégance, d'adresse, de souplesse et d'ardeur. Il est alors la figuration des qualités nécessaires pour briller à la cour. Il donc est étrange de l'avoir tenu pour mort. Il se peut que la pratique ait été en chute, mais il continue à représenter des valeurs de la société du XVIIIe siècle.

Rassemblons les diverses représentations du jeu à partir de l'époque de son apogée, jusqu'à la quasi disparition des salles de jeu. Par le biais des poètes, il est métaphore de la vie, non pas comme la balle dont la trajectoire illustre le destin de l'homme mais dans les moindres détails du décompte des jeux. A la symbolique de la balle s'ajoutent donc les particularités du jeu de paume pratiqué par les écrivains. Il est source d'inspiration, d'enthousiasme et de quelques critiques. En effet comme tout jeu, il ne produit rien mais coûte des efforts physiques jugés vains de ce fait. Lieu de plaisir, lieu d'expression corporelle abolissant les différences d'état et les préséances il représente une forme de paradis.

Le discours sur le jeu le montre comme une distraction et une activité éducative, un art et un métier, un exercice physique complet mais aussi une formation de l'esprit à la stratégie. Il illustre brillamment les qualités nécessaires pour discourir. Pédagogues humanistes ou non, philosophes et historiens en ont cette image positive. Pour les historiens il peut symboliser le pouvoir. Par l'écriture de ses règles et l'organisation de compétitions dotées de prix il préfigure ce que sera le sport. Pour les autorités civiles et religieuses il reste le jeu populaire dangereux par son succès, où les paris sont des occasions de désordre public et interne, de déchéance morale.

Les illustrateurs de toutes les époques en font un sujet traité avec réalisme, d'où la symbolique est rarement absente. Des religieuses et religieux du XIVe siècle au courtisan du XVIIIe siècle, en passant par les jeunes garçons, les angelots, les gardes et les personnages de la cour romaine ou des mythes grecs, quantité de genres sont représentés en train de jouer. La représentation en fait un jeu très

particulier par l'architecture, la gestuelle, le nombre de joueurs, les vecteurs de frappe, les spectateurs, qui suggèrent des qualités techniques, mentales, physiques, d'intelligence, dans le contexte d'un rapport humain médiatisé par la balle et de spectacle sous la pression des paris. La portée souvent symbolique du tableau ou de la gravure accentue l'importance métaphorique et sociétale du jeu jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il est temps de s'intéresser à son image en Pays basque au siècle suivant.

## **III.2. Jeu de paume/pelote dans les textes jusqu'en 1930**

Nous poursuivons notre étude des textes sur les jeux de balle et de paume par les écrits de diverses natures qui évoquent la paume basque. La presse ayant fourni la plus grande part des informations sur le jeu pratiqué en Pays basque, il convenait de lui laisser la première place, non plus pour y traquer toutes les caractéristiques pratiques, techniques et historiques de la paume basque mais pour essayer de définir les représentations de ce jeu dans l'imaginaire ou l'esprit des rédacteurs, de leurs lecteurs et, peut-être, des joueurs eux-mêmes.

Les érudits s'étant penchés sur le jeu de paume et la pelote basque, pour en écrire l'histoire, comme le firent ailleurs de nombreux auteurs à propos de la paume, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, nous avons voulu, dans un deuxième temps, évoquer le travail et l'état d'esprit de ces pionniers.

Enfin les écrivains et les poètes viendront clore cette partie consacrée aux textes et à l'imaginaire de la pelote. Le mot de la fin leur appartenait puisque leur matière première est l'imaginaire et que la pelote a reçu de leur part de vibrants hommages.

### **III.2.1. La veine journalistique**

Nous nous sommes appuyés sur la presse régionale étudiée dans la première partie pour connaître l'état d'esprit qui préside au jeu durant le XIX<sup>e</sup> siècle. Puis nous avons voulu citer quelques éléments de cette presse au XX<sup>e</sup> siècle, pour avoir une idée de l'évolution des perceptions du jeu à cette époque, sachant que notre étude serait bien plus restreinte et partielle au vu du développement de la presse à cette période. Mais elle donnera quelques points de vue. Enfin la presse parisienne, qui n'était pas forcément attendue au début de notre recherche, a fourni un apport tout à fait intéressant et elle a élargi l'objectif et le champ de vision.

### III.2.1.1. La presse régionale du XIXe siècle

Comment le jeu est-il perçu par les journalistes et leurs contemporains ? Que représente-t-il à cette époque ? C'est ce que nous espérons déterminer en lisant les articles de presse collectés par nos soins à la médiathèque de Bayonne et, dans une moindre mesure à celle de Pau ou encore dans les locaux du Journal de Saint-Palais et dans les archives du Pr J.Haritschelhar, aimablement offertes par ce dernier. De fait, nous avons consulté principalement *Le Courrier de Bayonne*, *Le Mémorial des Pyrénées* et *Le Journal de Saint-Palais* mais aussi pour quelques numéros ou années, *Le Phare des Pyrénées*, *Le Messager de Bayonne*, *La Sentinelle des Pyrénées*, *Ariel*, *Eskualduna*.

Nous devons aussi nous interroger sur les auteurs des articles, correspondants, lecteurs ou rédacteurs du *Courrier*, car ce sont des spectateurs potentiels et souvent des témoins. Il y a en effet plusieurs catégories de rédacteurs. “ On nous écrit de ” annonce souvent un compte rendu d'un correspondant, voire un témoignage spontané d'un lecteur. “ On nous prie d'annoncer que ”, signale juste une partie à venir, information émise souvent par l'organisateur et l'article est alors pauvre en détails. De plus, la rédaction du journal doit tout de même effectuer un tri, déjà pour des questions de place disponible<sup>1636</sup>. En effet, nous avons constaté que les parties mineures n'y figuraient pas souvent.

#### **Regard des auteurs**

Comme on l'a vu dans les citations au cours de ce travail, les auteurs portent un certain regard et des jugements sur le jeu et sur son public, assez souvent jusqu'en 1880, et de moins en moins après, comme nous l'avons déjà signalé, d'une part car les comptes rendus se font rares, et, d'autre part car les rédacteurs évoluent vers un journalisme sportif. Ils s'attachent plus alors à décrire et mesurer les performances sportives des athlètes, comme nous l'avons remarqué dans l'histoire du jeu de *blaid* ou de trinquet. Néanmoins, pour les comptes rendus de toute cette période, les remarques des auteurs nous permettent de déterminer leur propre état d'esprit. Ils tiennent le jeu en grande estime, on l'a déjà dit, pour des raisons similaires à celles qui animaient les pédagogues de la Renaissance, Cordier, Erasme et Vivès, défenseurs de la paume au XVIe siècle, si l'on en croit, notamment, la citation suivante, représentative des articles relevés, où les adjectifs reprennent l'argumentaire des pédagogues du XVIe siècle : “ Il n'est pas de distraction plus honnête, plus morale que cette lutte pacifique, en champ clos, de jeunes gens déployant leur agilité et leur adresse sous les yeux de leurs parents et de leurs compatriotes, réunis pour les contempler ” (*LCB* 1er août 1877). S'y ajoutent la présence des parents et d'autres adultes qui les contemplant. Les joueurs génèrent admiration et promesse d'avenir. En effet,

---

<sup>1636</sup> Elle dit parfois : “ pour des questions de place nous n'avons pu insérer ” telle lettre ...

comme l'énonce Mehl (1990), déjà pour les jeux au Moyen Âge, le jeu met en valeur la jeunesse, la force, l'adresse l'ingéniosité, la capacité de vitalité et représente l'avenir de la population. C'est bien le message envoyé par le rédacteur du 1<sup>er</sup> août 1877. De plus, les auteurs distinguent régulièrement le peuple basque, à qui ils prêtent des qualités particulières, physiques et morales, comme ici par exemple : “Honneur aux municipalités qui ... encouragent le réveil de cet exercice si propre à fortifier le corps et à mettre en évidence l'adresse et l'agilité bien connues des Basques ” (LCB, 19 août 1877).

Il semble bien, à lire ces citations, et d'autres articles, que certains auteurs ne soient pas originaires du Pays basque et soient conquis par les mœurs et coutumes qu'ils voient de l'extérieur comme des curiosités étonnantes, des nouveautés fascinantes. Sans doute influencés par le courant régionaliste, ou par une vision idéalisée des classes populaires, rappelant le concept du bon sauvage au XVIII<sup>e</sup> siècle, ils portent un regard positif et peut-être flatteur sur les traditions en général, et en particulier sur le jeu de paume qu'ils peuvent voir. Ainsi, en début de relation d'une partie de paume, le 18 septembre 1867, nous lisons :

*Il y avait plaisir à les voir arriver de toutes parts par bandes joyeuses et serrées, en habits de fête, le makila à la main, quelques uns dansant au son d'un chirula<sup>1637</sup>. Quelles physionomies épanouies, quels frais éclats de rire, quelle démarche vive et dégagée ! Vraiment c'est un beau peuple !*

Cependant, les rédacteurs sont aussi parfois des hommes du crû et nous en avons eu quelques échos avec les signatures très originales signalées dans la première partie sur l'étude du vocabulaire. Dans ce cas, ils mêlent parfois des mots de basque à leur compte rendu et la plume peut être un peu plus acérée.

## **Jeu national**

Revenons un instant sur le qualificatif “national” accolé au jeu. Nous avons relevé 11 occurrences entre 1852 et 1882 dans les articles du *Courrier de Bayonne*. O'Shea, dans un article écrit en avril 1886 pour la *Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, conclut à propos du jeu de paume : “C'est le jeu national”. Dans *Le Journal de Saint-Palais* il est question de “notre jeu national” (dim 21/06/1885) ou de “noble jeu des Basques” (dim 29/03/1885). Nous trouvons aussi cet adjectif qualificatif dans *Le Mémorial des Pyrénées*. Par exemple, et cette fois avec certitude sous la plume d'un Basque, Salaberry d'Ibarolle, nous lisons en 1851 : “Parmi les Basques des deux côtés de la frontière, le jeu de paume est national. C'est un de leurs principaux amusements”<sup>1638</sup>. Il est difficile alors de savoir de quelle nation parle Salaberry, nation basque française d'un côté et nation basque

---

<sup>1637</sup> *Xirula* : Flûte en bois à trois trous utilisée par les bergers.

<sup>1638</sup> Cf. *LMP* N°190, du dimanche 10 et lundi 11 août 1851.

espagnole de l'autre ? Dans le *Mémorial*, nous voyons plus tard, à propos de l'inauguration d'un nouveau " sport susceptible, en peu de jours, de faire courir tout Paris " au pavillon Desaix en 1895 : " Nous voulons parler du *Jeu de pelote basque* qui est un jeu national dans toute l'acception du terme, puisqu'il est renouvelé de ce fameux jeu de paume en honneur au siècle dernier " <sup>1639</sup>. Cette expression finit par faire douter de la nation dont on parle. Est-ce la France, si attachée au jeu de paume ou la nation basque ? Dans la mesure où les rédacteurs parlent du jeu chéri des Basques, de leur jeu national, nous aurions tendance à comprendre nation basque mais puisqu'il s'agit de parties internationales où il faut défendre l'honneur de son pays, c'est la France qui semble être concernée. Avec la conscience du XXe siècle, certains interpréteraient, nation basque. Nous savons aussi que les nationalismes furent exacerbés au XIXe siècle, mais ici il ne semble pas y avoir d'antagonisme entre France et Pays basque.

### **Passion pour le jeu**

La constance de la passion pour le jeu de paume basque et la persistance du grand nombre de spectateurs, hommes ou femmes, de toutes les origines géographiques et de toutes les catégories sociales impressionnent favorablement et durablement les rédacteurs du *Courrier* qui prennent fait et cause pour le jeu. L'admiration qu'ils en conçoivent pour le peuple basque prend des accents épiques. Ce style participe de la mode romantique, d'un goût pour le lyrisme et pour le nationalisme, développés au XIXe siècle. Les rédacteurs emploient des expressions typiques pour qualifier ces spectateurs :

" Foule considérable ", " immense " ou " compacte ", " affluence considérable " ou " extraordinaire ", " nombreux public ", " concours extraordinaire de monde ", " gradins combles " (LMP, N°226, 26/09/1895).

Parfois le nombre est donné : " trois ou quatre mille " le 21 septembre 1860, " six à sept mille " le 17 octobre 1860, " deux mille " à Hasparren le 10 juillet 1861, " quatre mille " à Tolosa le 28 mars 1867 et à Hasparren en juin 1868 " près de cinq mille " le 25 août 1867, " plus de trois mille Basques " le 18 septembre 1867, " plus de deux mille spectateurs " à Saint-Jean-de-Luz en juin 1870, " cinq à six mille spectateurs " à Sare le 19 septembre 1877, pour une partie internationale, " plus de deux mille ", à Cambo, le 6 août 1879.

Souvent la provenance géographique est mentionnée : " de toutes les parties du pays basque espagnol et du pays basque français, les amateurs accourent en foule " (3 septembre 1854), " l'affluence des spectateurs accourus de tous les points du département était considérable " (11 août

---

<sup>1639</sup> Cf. LMP N°107, du mardi 7 mai 1895. Nous remarquons ici que l'auteur parle d'un jeu à l'honneur au XVIIIe siècle alors que souvent nous avons lu que le jeu était alors en plein déclin.

1861), “ l’avalanche des amateurs de pelote venus de tous les villages environnants, de Bayonnais et d’Espagnols des provinces voisines ...” (3/07/1872). “ On était venu de tous côtés, de Saint-Palais, de Baïgorry, de Saint-Sébastien, de Tolosa et même de Pampelune. Une énorme file de voitures de notre ville s’est dirigée vers Cambo, et la colonie étrangère de Biarritz s’y est rendue avec des équipages à quatre chevaux.” (18 juin 1878) “ tous les amateurs du pays basque venus en foule ”<sup>1640</sup>(LMP, N°226, 26/09/1895).

Nous remarquons la constance des faits relatés depuis la partie de la place Gramont en 1755. Il semble que, depuis le XVIIIe siècle au moins, le jeu de paume joué en Pays basque attire toujours beaucoup de spectateurs venus des provinces françaises ou espagnoles, puis les étrangers en villégiature. Ce phénomène invariable se conjugue avec la variabilité de la pratique en perpétuelle évolution, comme on a pu le voir avec les textes étudiés en première partie. Ceci nous semble mériter une attention particulière, d’autant que les nostalgiques se lamentent devant des changements qui n’affectent pas l’engouement, alors que ces transformations sont peut-être même nécessaires à la dynamique du jeu et à l’intérêt du public. Ainsi le jeu est populaire, il représente un moment important de la vie culturelle. Il rassemble les foules et il les réunirait dans un sentiment de communion nationale ou de clocher si nous nous rappelons les parties inter-villages. C’est donc un facteur de cohésion sociale. Le jeu de paume français était pratiqué partout et par tous mais ce phénomène de grands rassemblements n’a jamais été mis en évidence. Il se peut que les informations nous manquent ou que ce soit une évolution du jeu de longue paume, donc de ses adaptations régionales, au XIXe siècle. En effet, pour le jeu de tambourin ou de jeu dans en Belgique, par exemple, le même phénomène de foule est constaté et relaté.

Les spectateurs ont des sentiments très forts et de propriété vis à vis du jeu. En effet, ils se rebellent face à certaines décisions des autorités locales. Faire payer l’entrée sur la place de Saint-Jean-de-Luz, installer des barrières entre les places de seconde et de première pour la partie de “ rebot ” des fêtes de Mauléon<sup>1641</sup>, peuvent générer des mouvements de foule tels, que les organisateurs sont obligés de capituler. Dans le premier cas, la foule force l’entrée, dans le deuxième, la foule abat les barrières et s’installe partout, nous dit l’auteur. Le rédacteur semble, dans ces deux exemples, prendre parti pour les spectateurs. Que représente donc le jeu ? un plaisir fondamental, un droit avec lequel on ne plaisante pas. Le jeu appartient aux citoyens. C’est d’ailleurs l’un des reproches que fait Iztueta au jeu de trinquet : le jeu de trinquet est néfaste parce que d’une part il faut payer sa place, précise-t-il. Nous retrouvons plusieurs fois le thème de la gratuité de la place publique pour les parties. A Cambo,

---

<sup>1640</sup> Cf. LMP, N°226, du 26/09/1895.

<sup>1641</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5344, du mardi 19 avril 1887.

l'entrée est libre le lundi de Pentecôte 1886, précise le rédacteur<sup>1642</sup>. A Hasparren, un propriétaire avait accordé son terrain pour le jeu à condition que l'entrée soit gratuite pour tout le monde<sup>1643</sup>. Effectivement l'entrée est gratuite à Hasparren pour les fêtes en 1892<sup>1644</sup>. Plus tard, pour les fêtes de Villefranque, il est précisé que l'entrée sera gratuite, contrairement à bien des places, et ce plusieurs années à la suite<sup>1645</sup>. Le public n'admet pas facilement de payer car cette obligation n'entre pas dans les fondements du jeu. Les premiers organisateurs de Biarritz ont donné le ton en 1853. En 1851, avec les fêtes initiées par d'Abbadie à Urrugne, un autre tournant avait été pris dans l'histoire : le Maire est responsable de la partie de pelote. Les villes prendront part, de plus en plus souvent à l'organisation des parties et les fêtes locales comprendront de plus en plus souvent une partie de pelote.

Quant à faire payer l'entrée, les municipalités ont suivi la mode, d'autant qu'elles installaient des gradins pour la circonstance et qu'un panel de riches touristes affluait, si l'on prend le cas de Saint-Jean-de-Luz, par exemple. La règle évoluera donc et les amateurs subiront cette confiscation de leur droit premier. Les parties seront de plus en plus souvent payantes et les parieurs de moins en moins nombreux, quelques dizaines au plus, au début du XXIe siècle. Voilà un grand changement d'état d'esprit. Le jeu a perdu l'aspect d'*alea*, voire d'*illinx* qui le caractérisait aux XVIIIe et XIXe siècles et qu'il avait conservé malgré tout, durant une grande partie du XXe siècle. De plus, le jeu n'est plus l'amusement public gratuit, le défoulement général des passions par la catharsis. Le village entier peut-il maintenant accompagner son champion ? Des tentatives ont été faites<sup>1646</sup> et perdurent pour redonner de la vie aux paris. Mais quand l'élan n'est pas personnel ou naturel, quand il est provoqué, la tension s'en ressent, les sentiments n'ont pas la même force et c'est un phénomène palpable pour qui a assisté, d'une part à des réactions de vieux parieurs au trinquet mythique de Saint-Jean-Pied-de-Port et, d'autre part, à des parties de *cesta punta* organisées pour les touristes sur la côte où les organisateurs vendent des tickets rouges ou bleus pour parier sur l'une ou l'autre des équipes en présence.

## Attitudes du public

Les motivations et les réactions des spectateurs font l'objet de quelques précisions dans les articles du *Courrier*. Ainsi, le 8 septembre 1853, “ victoire a passé plusieurs fois d'un camp à l'autre. [...] des vivats, des applaudissements jaillissent de la foule ; des cris perçants, des sifflets de

---

<sup>1642</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 13 juin 1886.

<sup>1643</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du dimanche 25 juin 1865.

<sup>1644</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 29 juin 1892.

<sup>1645</sup> Cf. par exemple *Le Courrier de Bayonne* N°8509, du dimanche 29 et lundi 30 août 1897.

<sup>1646</sup> Les paris, avec la société “ Paris Jai Alai ”, ont été institués en 2006 dans le prestigieux complexe de pelote de Pau construit, pour ces besoins, dans l'enceinte de l'hippodrome. Les paris en ligne sont aussi possibles depuis 2011. Mais le succès n'a pas couronné ces initiatives. Le projet, par la même société, de bâtir un *Jai Alai* à Paris (enceinte de l'hippodrome d'Auteuil pour y instituer des paris) datait des années 1990 et n'avait pu se réaliser.

montagnards animaient les combattants et passionnaient les cœurs les plus glacés. ” Le 13 août 1854, la grosse affluence donne lieu à des “ vivats, sifflets, bérêts et chapeaux agités en l’air. On parle d’ “ applaudissements frénétiques ” (11 août 1861), de “ fréquents et chaleureux applaudissements (25 août 1867), de “ tonnerres soudains d’applaudissements et de bravos ” (18 septembre 1867), d’ “ universels applaudissements ” (10 septembre 1868) ”. Le 28 juillet 1882, “ l’affluence des amateurs fut considérable et les esprits exaltés ” et, le 28 septembre 1882 voilà le “ public porté à sortir des limites qui lui sont assignées ”. On se rappelle la passion toujours soulignée pour le jeu. Le *Courrier* parle de “ culte passionné ” pour ce “ jeu national ” le 27 juin 1877 et des “ milliers de spectateurs tous également passionnés ”. “ à Biarritz, victoire écrasante des Labourdins qui, applaudis par plus de 4 000 spectateurs, ont fait 16 jeux contre 8. ” (*Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, septembre 1886 : 307). “ Vainqueurs et vaincus ont été applaudis à outrance ” (*LMP* N°194, du mardi 20 /08/1895) “ applaudissements enthousiastes de la foule ” (*LMP* N°226 du jeudi 26/09/1895) Pour finir citons V. Dubarat (1897 : 429) : “ Ce jeu national, l’un des meilleurs éléments de conservation morale et physique du pays basque, a provoqué les plus grands enthousiasmes et les plus bruyants applaudissements ”. Nous retrouvons, l’adjectif national et les réactions des spectateurs à quoi s’ajoute la justification morale nécessaire pour le diocèse.

C’est bien d’enthousiasme jusqu’à la passion qu’il est question et de réactions passionnées et bruyantes lors du spectacle. Non seulement les spectateurs, comme on l’a vu précédemment (voir I), prennent chacun parti pour l’un ou l’autre camp, en pariant de l’argent ou des biens, voire sans parier, mais encore ils manifestent leur admiration, leur soutien aux joueurs, leur satisfaction lors des actions réussies ou des prouesses techniques, comme le 18 septembre 1867 où le rédacteur du *Courrier* explique : “ *les tonnerres soudains d’applaudissements (...) des spectateurs transportés à la vue de quelque coup extraordinaire* ”. Et ces réactions sont bruyantes ou exprimées par la gestuelle. Voilà ce que nous apprennent les relations des parties dans la presse de Bayonne, de Saint-Palais ou de Pau. Ainsi le jeu attire, rassemble, mais surtout passionne. Il échauffe les esprits et les corps, qui réagissent bruyamment et violemment. Nous connaissons aussi l’existence des disputes, allant parfois jusqu’à la mort. Aussi la cohésion sociale est-elle renforcée au niveau d’une ville mais parfois au détriment de la cohésion sociale à un niveau plus élevé, provincial ou national.

## **Jeu, olympisme et guerre**

Cependant, un rédacteur du *Courrier de Bayonne* (le 18 septembre 1865) compare les jeux basques aux jeux grecs de l’Olympe, avec selon lui une différence, les athlètes y sont dénués de cruauté ; de même pour les fêtes de Sare de septembre 1866, la comparaison avec les jeux d’Olympie

se termine à l'avantage des Basques pacifiques. Notons qu'Elysée Reclus reprend le motif en comparant les Basques aux héros grecs en 1867<sup>1647</sup>. O'Shea, en 1886 reprend ces comparaisons et parle du compteur de points à la voix lente. L'imaginaire est donc plus fort que la réalité, du moins, ne s'intéresse-t-il qu'à une partie (ici la force et la puissance du lancer ou la rapidité de la course) de celle-ci pour la magnifier. Le goût pour l'antique avait déjà fait célébrer le jeu de paume au temps de la renaissance, voilà qu'il revient en force au XIXe siècle pour chanter les vertus de la paume basque.

Ainsi faut-il une référence à un passé glorieux pour promouvoir le jeu présent. Il faut l'ennoblir en lui donnant des racines antiques. Il induit ce fonctionnement chez les auteurs ou les spectateurs. L'image du jeu naît de l'émotion, du spectacle, du mouvement de foule, si l'on en croit les rédacteurs qui succombent à leurs émotions, assaillis par tous les symboles présents, tous les schèmes, ascensionnel ou de la chute, devant les mouvements de la balle. Les joueurs sont ces héros solaires, ces "lutteurs" chargés de maintenir la pelote en vie, dans sa trajectoire, imitation de la course apparente du soleil dans le ciel. Dans cette lutte contre la chute et contre le temps, les *pilotaris* activent les schèmes et les archétypes de la transcendance (Durand, 1979), ce qui pourrait expliquer, en partie, le lyrisme des commentateurs et la passion du public.

Les substantifs et les verbes utilisés appartiennent au champ lexical de la guerre. "Lutte, lutteur" ou "lutter" (105 occurrences entre 1852 et 1880 pour 274 articles), "joutes" et "joueur" (6 occurrences), "batailles", "comme un trait d'arbalette", "était de faction", "fait observer sa consigne", "traversant la ligne défendue par Chiquibar, champ clos" "lutte émouvante" (*LMP* du dimanche 13 septembre 1885). Le jeu représente bien un combat aux yeux des spectateurs et commentateurs et l'effet de catharsis ne peut être ici négligé. Les joueurs livrent, par procuration, le combat que chaque spectateur veut mener, contre les voisins (ville ou nation) ou contre des forces propres à chacun. Nous trouvons plus rarement le mot "tournoi"<sup>1648</sup>, lequel désignait un jeu des chevaliers, jeu qui dans ses premières formes fut meurtrier, puis réglementé différemment afin de constituer un amusement en temps de paix mais aussi une préparation à la guerre. Ce même mot est en usage dans le sport moderne pour désigner une compétition hors championnats, avec des formes plus libres de participation. Il a perdu, dans ce cas, une part de sa signification première.

Le XIXe siècle voit la naissance du sport et d'une presse sportive, dont nous aurons l'occasion de parler bientôt. La presse régionale prend aussi sa part dans l'écho donné aux différentes organisations et manifestations des sociétés sportives, c'est ce que nous avons pu constater à la lecture

---

<sup>1647</sup>Cf. (Reclus, 1867) : " Les Basques. Un peuple qui s'en va ", dans la *Revue des deux mondes*.

<sup>1648</sup> Cf. par exemple, *Le Courrier de Bayonne* N°3780, du mercredi 1<sup>er</sup> août 1877.

des différents journaux locaux, même si l'étude n'a pas été menée à un niveau plus large<sup>1649</sup>. La place prise dans la presse est à considérer, comme élément indicateur de l'importance du jeu dans la société. Or les quotidiens n'hésitent pas à éditer de longs comptes rendus, plus rares pour les sports comme la gymnastique, le vélo, les courses de bateaux, la chasse au renard etc. Nous constatons l'intérêt particulier porté par la presse, et donc par la société, à ce jeu qui sera peu à peu considéré naturellement, lui aussi, comme un sport. Même *Le Mémorial des Pyrénées*, plus centré sur Pau, n'est pas avare de place. Par exemple, il donne un très long compte rendu pour une partie "à la longue" arrêtée à la nuit, reprise le lendemain à Mauléon en 1862 et un long commentaire d'une partie de *blaid* à Guéthary en 1896, que nous voulons citer à titre d'exemple de ce style, dont il est tout à fait caractéristique.

*Guethary. - Partie de pelote. - Belle journée pour tout le monde, dimanche, et surtout pour les amateurs de pilotari. / Les habitants de Guéthary enregistrent encore une fois le récit d'une bataille fameuse, mais bataille qui n'a pas coûté de sang et où l'orgueil national a trouvé son compte. / Les fameux pilotari basques français Gour, Chabaterie et Santiago, les meilleurs d'en deçà les Pyrénées, avaient été réunis à cet effet. / Les Espagnols, eux, avaient fait leurs preuves en Espagne. / Quelle bataille ! Quels coups, et quelles ripostes ! La partie est de soixante points. / D'aucuns, émerveillés de la crânerie endiablée du jeune espagnol Urcelay, parient pour les Espagnols. D'autres se fient davantage au bras de fer de Santiago. / Avec un entrain merveilleux, Français et Espagnols s'efforcent de se vaincre, et les applaudissements ne leur sont pas ménagés. / Il eût été difficile de mieux partager les deux camps : un point des Espagnols est suivi par un point des Français, et après une lutte de plus de deux heures ils arrivent ex æquo à cinquante huit points. / Les Espagnols en veulent rester là. Les Français au contraire veulent allonger la partie de quatre points. Après une discussion orageuse, les juges, réunis, décident que la partie est allongée de quatre points. La lutte recommence. Les paris vont bon train pour les Français. Les Espagnols font deux points. Les paris sont renversés. On parie cent contre vingt pour les Espagnols. Enfin les Français prennent le but. « Un à deux » crie le marqueur. Les Espagnols font le point. « Un à trois. » Mais ils perdent le point suivant et Santiago est maintenant au but. Il fait deux points coup sur coup. « Trois à trois. » / C'est le moment décisif : un silence profond règne sur la place. Les spectateurs, les parieurs surtout, ont les yeux sur leur joueur favori, et ceux-ci font merveille. / Mais tout à coup, des cris : « Vive Santiago ! Vivent les Français ! » retentissent. Ils ont gagné. De l'avis des connaisseurs, il ne s'est pas encore joué de partie pareille sous le ciel pyrénéen. / Mais cette partie en demande une autre. Les vainqueurs ont triomphé de si peu, qu'on peut encore se demander qui est vainqueur. / Nous aimons à croire que **l'organisateur de ces jeux**, le sympathique M. Durquety, nous donnera encore le plaisir de revoir même partie et d'applaudir aux beaux coups d'Urcelay et de Santiago.*

---

<sup>1649</sup> Cf. "Les patronages, la socialisation politique et le mouvement sportif" de J.P. Augustin dans *La naissance du mouvement sportif associatif en France, actes du colloque de Lyon, 1986*, textes réunis par Arnaud.P. et Camy.J.

Nous retrouvons ici tous les thèmes auparavant cités, le lexique de la guerre (bataille, trois fois ; coups ; ripostes ; lutte, deux fois) et l'association, plus ou moins paradoxale, à la paix (bataille qui n'a pas coûté de sang), les spectateurs réactifs, chaleureux par leurs applaudissements et leurs vivats, parfois silencieux quand le moment est solennel, comme si leur vie dépendait du point à venir. La passion (discussion orageuse), l'engagement sont bien là ainsi que l'attrait du jeu, ce qu'il représente de si fort, à la fois de profondément interne et de vécu communautaire (orgueil national, fait d'être tous réunis dehors dans un même lieu aux frontières marquées, la place). Les meilleurs acteurs de chaque côté des Pyrénées, voilà encore un des motifs identifiés.

Les rebondissements qui font le plaisir du public, les paris, évolutifs suivant le score, l'attachement des spectateurs à tel ou tel joueur (joueur favori), le rôle prépondérant des juges et le besoin de revanche, tout y est pour faire de cette rencontre l'une des nombreuses références dans ce domaine. Une partie aussitôt finie, il faut se projeter sur la suivante. Si la raison invoquée est souvent la revanche à prendre pour les joueurs, nous voyons bien ici qu'il s'agit aussi d'un besoin des spectateurs et du chroniqueur. En effet, même si la victoire est revenue à son camp, il espère, il attend la prochaine " bataille ". Le jeu fonctionne comme une addiction. Quant au caractère soi-disant unique, " De l'avis des connaisseurs, il ne s'est pas encore joué de partie pareille sous le ciel pyrénéen. ", ne nous y trompons pas, l'argument est assez souvent utilisé<sup>1650</sup>. Remarquons encore deux mots : " merveille " et " émerveillés ". Nous voici dans le domaine du conte. Car si le domaine sportif est présent en 1895, l'ancien domaine du conte, et du jeu dans le conte, ne sont pas loin. Ainsi fonctionne l'imaginaire.

## **Jeu hommage et démonstration**

Le jeu de paume ou de pelote basque a encore d'autres aspects, que la presse nous révèle et qu'on ne saurait ignorer. Tout d'abord il est représentatif d'un pays et offert comme représentation, comme spectacle en signe d'hommage ou d'honneur à des hôtes de marque. Aujourd'hui nous savons que les hommes politiques ont leur place dans les spectacles sportifs. Autrefois, le jeu de paume a pu jouer ce rôle, comme nous l'avons signalé pour divers rois.

Nous avons évoqué, à diverses occasions, l'utilisation du jeu pour honorer des hôtes illustres, lesquels, en retour, anoblissent le jeu. Reprenons ces éléments. Le premier événement connu est la partie projetée pour le Comte d'Artois en 1782, puis c'est SAR le duc de Nemours, qui fait l'objet d'une partie relatée par la presse. Certains disent que la partie n'a pu être jouée pour cause de terrain

---

<sup>1650</sup> " Jamais la place n'avait vu partie si belle ", lit-on le jeudi 26 septembre 1895 dans le même organe de presse *LMP* N°226.

mouillé, d'autres affirment qu'elle a eu lieu... Chaho parle d'une partie "à Elissonde" devant Charles V. En 1886 à Biarritz, SM la reine Victoria d'Angleterre assiste, dans une loge spéciale et fleurie, à une partie longuement décrite par *Le Courrier de Bayonne*, faisant l'objet de plusieurs articles. En 1892, SM la reine Nathalie de Serbie est à Saint-Jean-de-Luz<sup>1651</sup> pour assister, par deux fois, notamment durant les Fêtes Basques, aux parties de pelote<sup>1652</sup> et la presse ne manque pas de signaler sa présence. Le dimanche 19 mars 1899, à Biarritz, c'est le roi de Suède et de Norvège qui suit une partie de paume basque. Le rédacteur écrit : "toutes les places de 5 fr avaient prises par les étrangers, devenus grands amateurs du vieux jeu basque, mais encore désireux d'assister à la grande partie organisée en l'honneur du roi Oscar"<sup>1653</sup>. Arrêtons là pour les personnages de sang royal.

Des artistes connus sont invités ou s'invitent, comme Charlie Chaplin ou Francis Jammes. Le compositeur Maurice Ravel, natif de Ciboure, aimait la pelote. La municipalité lui offrit, le dimanche 24 août 1930, une grande partie à main nue avec le célèbre Léon Dongaitz, et son fils sur la place de Ciboure, lors de l'inauguration du quai portant son nom. Plusieurs articles de presse relaient l'événement dans *LCB*<sup>1654</sup>. Une photo montre Ravel au milieu des joueurs. Sans doute a-t-il ce jour-là lancé le *douro*<sup>1655</sup>. Nous ne parlons pas davantage de Loti, fervent admirateur de pelote, qui plus est lui-même joueur<sup>1656</sup>. Plus tard, le célèbre fantaisiste Darry Cowl quittera pour une fois la scène, afin de se produire un après-midi, associé à Berrotaran contre Lissar-Bidegainberry, en un match de paleta au fronton Chiquito de Cambo de Paris, le 19 septembre 1971<sup>1657</sup>.

## Jeu et musique

Le deuxième aspect assez particulier qui est apparu à la lecture des articles de presse, c'est la présence de musiciens pour animer les rencontres à Biarritz ou à Sare tout d'abord, puis dans les parties de fêtes locales. La musique est présente de différentes façons. Si dans les premières années, la musique des régiments était de la partie, notamment au jeu de paume de Biarritz, plus tard, l'orchestre Perron ne se contente pas d'animer le bal après le jeu, mais se fait entendre durant les pauses. Des fanfares peuvent également accompagner la partie, qui est déjà musicale de par l'intervention régulière

---

<sup>1651</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6927, du jeudi 30 juin 1892.

<sup>1652</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6973, du jeudi 25 août 1892.

<sup>1653</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°8989, du mardi 21 mars 1899.

<sup>1654</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°6973, du jeudi 25 août 1892 ou N°6974 *Le Courrier de Bayonne* du samedi 23 et dimanche 24 août 1930.

<sup>1655</sup> *Douro* ; pièce de monnaie espagnole utilisée autrefois pour le tirage au sort. Depuis, le mot est resté même si on lance une pièce d'un euro.

<sup>1656</sup> Cf. dans son journal intime (Loti, 1893) les nombreuses allusions à sa pratique au fronton de la plage de Hendaye, mur qu'il a contribué à sauver de la destruction par la diatribe qu'il a publiée à ce propos.

<sup>1657</sup> Cf. Photo de l'humoriste en train de jouer en annexe 14, fichier 14.7.

du chanteur de points ou *xaxaria*. La presse nous l'apprend, c'est donc un élément jugé intéressant et non négligeable par le correspondant ou le rédacteur. Veut-il par là manifester que la pelote est une fête ou fait partie de la fête ? Les deux sont vrais. C'est une impression que nous avons à la lecture de tous les articles. La musique relève la partie mais elle rend aussi hommage à la pelote. Les deux aspects apparaissent à la lecture de la presse.

La musique peut aussi prendre d'autres connotations et le jeu lui-même a pu concrétiser l'amitié entre les provinces basques. Ainsi à Sare en septembre 1877, la fanfare de Lesaca joue :

*entr'autres l'air national des Basques espagnols : Guernicaco arbola [...] d'autant plus goûté de ces derniers qu'il ne leur est pas donné, depuis quelque temps, de l'entendre chez eux .*

*[Quant à lui,] " le mur du rebot était surmonté d'un écusson aux armes de Sare, sous lequel deux mains peintes aux couleurs nationales françaises et espagnoles, se touchaient en signe d'amitié avec ces inscriptions explicatives : biba Escualdunak et Biac bat, faisant allusion aux liens de race et, pour ainsi dire, de famille qui unissent les uns aux autres les Escualdunacs des deux versants des Pyrénées. Le tout était ombragé de drapeaux espagnols et français mêlés en faisceaux.<sup>1658</sup>*

De nos jours la musique est encore présente, notamment pour les parties de " rebot " au moment de l'angélus. Cf. ci-après, une photo de musiciens jouant l'angélus à Saint-Jean-de-Luz. Remarquer à cette occasion le tableau de marque rouge et vert alors que les autres photos montraient les couleurs bleue et rouge. Mais les musiciens peuvent également accompagner les joueurs pour leur entrée sur la *kanxa* avant leur présentation (cf. annexe 14, fichier 14.8.)

Et de fait, la pelote a pu parler aux compositeurs. En effet trois œuvres musicales, l'une de Gabriel Pierné en 1908, deux autres de Jean-Charles Nouguès, en 1902<sup>1659</sup> et 1909<sup>1660</sup>, mettent en scène le jeu de pelote et, dans chacune, le chanteur de points intervient. Dans *Ramuntcho*, de Pierné à l'Odéon, livret adapté du livre éponyme de Loti, comme dans *Chiquito, scènes de la vie basque*, à l'Opéra comique, le héros est un joueur de pelote et la partie de pelote est un moment essentiel dans le drame. C'est elle qui fait avancer l'action, notamment chez Nouguès et c'est la théâtralité du jeu qui, saisie par l'auteur, devient objet de théâtre même. Si *Chiquito* est mal accueilli par la critique<sup>1661</sup>, les louanges saluent Pierné<sup>1662</sup>. C'est une reconnaissance de ce que représente le jeu comme dramaturgie.

---

<sup>1658</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 19 septembre 1877 N°3801 (compte rendu des fêtes de Sare)

<sup>1659</sup> *Chiquito le joueur de pelote*, Scène-ballet basque en 1 acte, poème et musique de Jean-Charles Nouguès.

<sup>1660</sup> *Chiquito le joueur de pelote*, scènes de la vie basque en 4 actes, d'après Pierre Loti, selon la notice mais texte de Henri Cain, musique de Nouguès. Cf. extraits du texte en annexe 14, fichiers 14.9a.-14.9c. La mention d'après Pierre Lori sera retirée car Loti n'y est pour rien, sinon par l'existence de *Ramuntcho*, mais est-ce un hypotexte ?

<sup>1661</sup> L'impression de redite, à un an d'intervalle n'y est sans doute pas étrangère. Cf. *La Revue des deux Mondes*, LXXIXe année cinquième période, Tome cinquante quatrième, 1<sup>er</sup> novembre 1909, Revue musicale, pp.689-691.

<sup>1662</sup> Cf. *La Revue des deux Mondes*, 1908, 03-04 LXXVIIIe année, Période 5, livraison du 15 mars, Revue dramatique, p.453, pour les éloges de René Doumic.



Fig. 60. Photo prise au moment de l'angélus, lors d'une partie de "rebot" à Saint-Jean-de-Luz (1994) © E. Mourguy

## Jeu et religion

Un dernier aspect tout aussi original et rencontré dans les articles nous semble à relever, c'est le rapport particulier que le jeu entretient avec la religion. Est-ce notamment parce que les ecclésiastiques y jouent avec les laïcs, chose interdite par les premiers Conciles, tolérée au Pays Basque, selon le témoignage de Lange en 1526 ? Ils sont aussi présents comme spectateurs<sup>1663</sup>, alors que les Conciles le leur interdisaient bien. Le fait est avéré jusqu'au XIXe siècle. Mais un point particulier retient également l'attention à propos des liens avec la religion. Monseigneur Lavigerie<sup>1664</sup>, par exemple, est présent à une partie à Cambo et il est indiqué que le jeu cesse au moment de l'Angélus, que tous ôtent

<sup>1663</sup> Par exemple citons : " Elgart a recueilli souvent les justes applaudissements de la partie ecclésiastique qui n'était pas la moins nombreuse... ", in *LMP* N°128, du samedi 25 octobre 1862.

<sup>1664</sup> Cardinal, fondateur des Pères Blancs (missions africaines), dont une statue fut élevée sur la place du Réduit à Bayonne durant la deuxième moitié du XIXe siècle. Il est souvent question de ce projet dans *Le Courrier de Bayonne* .

leurs bérêts et font le signe de la croix<sup>1665</sup>. L'Angélus était aussi mentionné pour la partie d'Urrugne présidée par le prince Louis Lucien Bonaparte en 1853<sup>1666</sup>. Dans *En Navarre*, Fondguilhem mentionne " Un fait à signaler : Dans le feu de la partie, l'Angelus sonne ; aussitôt, les joueurs s'arrêtent, se découvrent, et après avoir murmuré une prière, se remettent de plus belle à *peloter* ". (Fondguilhem, 1892 : 34)<sup>1667</sup>. Le Pays basque français n'est pas le seul mentionné à ce propos, puisque la presse valencienne le signale aussi à propos des joueurs basques, lorsqu'elle fait un petit historique du jeu à propos des parties au *Jai Alai* de Madrid<sup>1668</sup>. Si le fait de cesser son activité au son de l'Angélus était la règle au début du XIXe siècle, le fait d'obtempérer durant le jeu est plus étonnant, la preuve en est que plusieurs rédacteurs le mentionnent. Mais c'est encore compréhensible puisque la foule y assiste, d'une part et que des ecclésiastiques jouent, d'autre part. Pour eux, il serait injurieux et inadmissible de ne pas respecter l'Angélus. Néanmoins ce rite fonctionne comme une sacralisation ou au moins une théâtralisation de la pelote. La persistance de cette tradition jusqu'au XXIe siècle a de quoi étonner.



Fig. 61. Angélus, lors d'une finale de championnat de France de "rebot" à Sare (2012), © E. Mourguy

<sup>1665</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°5790, du samedi 6 octobre 1888.

<sup>1666</sup> Cf. Le mémorial des Pyrénées N°109, du samedi 10 septembre 1853 ou *Le Courrier de Bayonne*.

<sup>1667</sup> Cf. texte en annexe 7, fichier 7.8.

<sup>1668</sup> " Y cuando sonaba a las doce, la campana del mediodia, deteniase el juego ; si la pelota estaba en el aire, caia en tierra y quedaba alli abandonada, bajaban los brazos los pelotaris, y en medio de un silencio imponente, en aquel pobre recinto bañado de sol, inclinabanse todas las cabezas y rezabase una oracion ". *Las Provincias*, 10.3.1893 : 2 (Agulló, 2009 : 254). Dans le même article, le rédacteur écrit que 50 ans avant les joueurs juraient devant un crucifix avant de commencer la lutte.

Précisons qu'elle est aussi intacte dans la vallée du Baztan lors des parties de *laxoa*<sup>1669</sup>. Il faut imaginer l'impact du phénomène, déjà marquant pour les rédacteurs très catholiques du XIXe siècle, sur le public du XXIe siècle. Nous ajouterons que pour beaucoup de joueurs et de dirigeants, ceci est devenu un rite sans sacralisation, donc en cela plus proche du jeu (Benveniste), même si des spectateurs sont encore capables de chanter en basque l'Angélus entonné par le chanteur de points. Le lecteur aura remarqué une évolution significative, le silence est devenu prière chantée, du moins pour certaines parties officielles, surtout au niveau fédéral. Quoi qu'il en soit, par ce geste incongru ou sacré, le jeu atteint à la majesté d'un caractère transcendant. En effet, nous avons pu constater l'impact profond de cette scène sur les spectateurs d'aujourd'hui, même si dans un premier temps elle étonne et peut paraître déplacée pour certains. Ils sont emportés par des sentiments qui dépassent leur rationalité.

L'Angélus, s'il est symptomatique, n'est pas le seul lien avec la religion et nous aurons l'occasion d'exposer quelques autres facettes visibles dans les revues du XXe siècle. Ce lien se perpétue avec la messe d'ouverture de la Grande Semaine de Pelote Basque, par exemple. Nous lisons aussi dans la feuille paroissiale du 14 mai 2017 : “ La paroisse de Bidart renoue [...] avec la procession de Notre Dame d'Uronea. A 10h30, messe [...] avec les chorales, enfants, danseurs, musiciens, écoles de pelote... ”. Nous ne parlons pas d'un village de l'intérieur du Pays basque et d'un club de “ manistes ” mais d'un village côtier, touristique, et d'un club où se pratiquent les spécialités les plus modernes avec grand *chistera* dans un milieu très impacté par le surf. Certains liens sont donc plus vivaces qu'on ne croit.

## **Jeu et femme**

Un point faisait recette chez les historiens. Tous reprennent en effet la nouvelle avec intérêt. Il s'agit de l'existence d'une paumière hors pair, Margot de Hainault, au XVe siècle. Chez les historiens de la pelote basque, le thème sera repris avec d'autres noms, Tita, la sœur du grand joueur Azanza. On la dit très forte au jeu de main nue ou à gant mais nous nous méfions de toutes les anecdotes rapportées, certaines s'étant révélées fausses à l'occasion de la lecture d'autres documents contemporains des joueurs. Cependant, une anecdote nous a paru amusante dans le *Journal de Saint-Palais*. Il relate en 1885 les exploits d'une jeune femme de Lazcano avec autant de verve que les historiens pour Margot.

---

<sup>1669</sup> Cf. annexe 14, fichiers 14.10a.-14.10b., une photo de l'Angélus avec présence du prêtre, lors d'une finale de *laxoa* et le scan de la feuille donnée aux spectateurs avec les paroles pour pouvoir chanter l'Angélus.

*Un redoutable joueur de pelote vient de se révéler en Guipuzcoa. C'est une jeune fille de Lazcano. Elle a déjà battu les plus fameux pelotaris du pays et deux d'entre eux, un Basque français et un Basque espagnol, coup sur coup dans la même journée ; après quoi elle leur a galamment offert revanche sur la place de Tolosa. Tous les amateurs du noble jeu des Basques sont sens dessus dessous et ils ne parlent de rien moins que de faire revenir à toute vapeur El Chiquito qui est allé naguère à Buenos Ayres soutenir le défi de Paysandu. Le joueur bisciaïen se fera un devoir de venir sans retard relever l'honneur du sexe fort<sup>1670</sup>....*

Nous voyons que l'honneur masculin ne souffre pas la défaite face à une femme. Un poète, Ramon Azcarate, a écrit six strophes de 14 vers sur cette fameuse joueuse<sup>1671</sup>.

Peu après, Lucie Haritschelhar, originaire de Cambo, après s'être exercée à main nue, choisira le *chistera*. Son talent et sa passion l'amèneront à se mesurer à des champions du début du XXe siècle, à jouer en équipe mixte, préfigurant l'évolution du XXe siècle vers une pelote féminine et vers un tournoi fédéral de Grand *chistera* en 2017. Le jeu est néanmoins, comme la guerre, resté l'apanage des hommes, à quelques exceptions près, durant des dizaines d'années. L'arrivée des femmes dans la compétition, par le premier tournoi féminin de paleta (pelote de gomme) en 1975, fut arrachée à des conservatismes tant du fait des familles que du milieu de la pelote. Ainsi le jeu est d'abord et surtout masculin, démonstration de force, de puissance et d'adresse, comme nous le lisons constamment dans les articles. L'anecdote citée permet de souligner cet aspect viril et masculin du jeu forcément authentifié par la presse, mais tellement évident qu'il ne ressort pas.

## **Jeu et joueurs**

Il reste enfin à définir ce qu'est le jeu pour les protagonistes. Les interviews n'existaient pas alors et nous devons nous en remettre aux jugements des chroniqueurs ou déduire de la description du spectacle l'importance accordée par les joueurs à la pelote. Il semble qu'ils soient animés eux-même par leur passion, au point de se dépasser, de transcender leur fatigue dans des parties allongées plusieurs fois, reprises après déjeuner ou le lendemain pour les parties de rebot de la grande époque. Si l'attrait du gain est présent, puisque les enjeux sont parfois énormes, les auteurs disent aussi que c'est surtout pour l'honneur et, nous ajouterons, la gloire qu'ils jouent ou luttent, car les deux aspects sont bien présents dans les articles. Il en résulte ce désir d'en découdre, de montrer ce qu'on sait faire à son adversaire, comme au public, un public d'*aficionados* ou de son village. Prenons pour exemple ce feuilleton paru dans Le Mémorial des Pyrénées en 1862, à propos d'une partie prolongée, arrêtée par la nuit et reprise le lendemain. Elle est racontée par un Mauléonnais.

---

<sup>1670</sup> Cf. *Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 29 mars 1885.

<sup>1671</sup> Cf. *Boletín FIPV* N°10, de 1972 p.97.

*Moulin a eu des coups brillants pour le repous et le passo ; Benjamin a butté avec sa force et sa grâce habituelle ; Myrtin, par un jeu moins brillant mais plus habile et plus dangereux, a décidé souvent la victoire. Il était partout, se multipliant et ramenant au but les balles les plus difficiles. A onze heures un cri de triomphe annonçait la défaite des Labourdins* <sup>1672</sup>

Les joueurs jouent par amour-propre et pour la gloire, la leur, comme celle de leur village, de leur province ou de leur pays, donc pour l'honneur. De nombreux rédacteurs s'en font les témoins<sup>1673</sup> et cette attitude n'a pas échappé aux rédacteurs de la presse valencienne. Ils écrivent en effet : “ Eran los partidos verdaderas luchas de amor propio, en que se peleaba por la honra de la provincia o del lugar, pugnas titánicas [...] y en que se temía más perder el honor que el dinero<sup>1674</sup>” (Agulló, 2007 : 254). Mais nous savons aussi par d'autres articles quelle importance revêtent les paris et qu'il y eut aussi des tricheries, des ententes, comme aux temps de la paume selon Manevieux. Cette prédominance de l'honneur voulue par les témoins tient plus de l'idéal que de la réalité, une réalité plus mitigée.

Si nous nous référons aux témoignages du XXI<sup>e</sup> siècle, les joueurs peuvent être galvanisés par les paroles des parieurs, par les encouragements et les manifestations de la foule. Aussi le jeu est-il l'occasion de se mesurer aux autres et à soi-même, de dépasser ses peurs, de vaincre la fatigue et de s'imposer psychologiquement et physiquement, autant que techniquement, à son adversaire. Mais la renommée acquise par le jeu est encore un processus plus complexe qui agit sur le *pilotari*.

A ce sujet, nous avons remarqué l'évolution de la presse. Au début, quelques joueurs étaient mentionnés avec des surnoms parfois très significatifs comme “ Mathieu l'Incomparable ”, mais la plupart du temps les villages de provenance seuls étaient mentionnés. Dans le cas où les prénoms ou surnoms des joueurs étaient donnés, le nom de leur village suivait toujours. A la fin de notre lecture, dans les années 1890, au contraire, on ne mentionne plus forcément le village, mais certains artistes sont connus par leur nom ou leur surnom.

Comme nous l'avons déjà expliqué, l'évolution se caractérise par une vedettarisation progressive d'un plus grand nombre de joueurs. On se souvient que Elicegui défraie la chronique avec ses comportements. Ainsi la pelote n'échappe pas à l'évolution qui se manifeste dans les autres sports. Elle devient peu à peu un sport spectacle avec ses *stars*, étoiles éphémères qui font rêver les jeunes garçons. Au XXI<sup>e</sup> siècle, de nombreux tout jeunes licenciés des écoles de pelote nous ont confié vouloir ressembler plus tard à tel ou tel grand joueur. Nous les avons vu se précipiter pour un

---

<sup>1672</sup> Cf. *LMP* N°128, du samedi 25 octobre 1862.

<sup>1673</sup> Cf. mémoire (Mourguy, 2011)

<sup>1674</sup> Cf. *La Provincias* du 10 mars 1893, p. 2., cité par Agullo. Les parties étaient de véritables luttes d'amour-propre, dans lesquelles se livraient des combats titanesques pour l'honneur de la province ou du lieu et dans lesquelles on craignait plus de perdre l'honneur que de la monnaie.

autographe, pour obtenir un bout du pansement d'un joueur Elite Pro, pour l'entourer et le complimenter après la victoire en faisant irruption intempestivement dans la *kanxa* comme une nuée de moineaux.

Pour résumer le regard porté par la presse, ses rédacteurs et lecteurs ou spectateurs, sur le jeu, nous remarquons les caractéristiques morales affectées à la pelote, distraction honnête, lutte pacifique, qui s'opère sous le regard admiratif des adultes et des ancêtres. Il y a une transparence, une absence totale de honte et rien à cacher. Le jeu est pur. La pelote est le pendant de la paume des humanistes.

Nous retenons l'effet sur la société, un engouement général, jusqu'à la passion, manifestée bruyamment, dans une société où la retenue est de mise et le silence d'or. Le jeu est un plaisir et un droit dont le peuple a du mal à accepter le caractère progressivement payant. La place importante prise par les annonces et les comptes rendus dans la presse est un indicateur du phénomène sociétal et culturel que représente la pelote. Les effets de catharsis, de *mimicry* et l'activation des schèmes ascensionnel ou de la chute sont à l'œuvre et décuplés dans ce jeu de balle particulier.

Le rôle de la religion, dont un rite est intégré au jeu, dont les prêtres sont eux mêmes des joueurs et des champions est souligné par la presse. Le lien ténu avec la religion peut paraître paradoxal pour un jeu. Il se présente donc pour certains comme un domaine où le sacré prend racine.

Les rédacteurs dans de perpétuelles références à l'antique, selon le goût et la culture de leur temps, utilisent le champ lexical de la guerre et des jeux athlétiques. La pelote rejoint, sous leur plume, la dimension noble, voire royale autrefois attribuée au jeu de paume, fait authentifié par le besoin de signaler l'intérêt des rois et des personnalités pour le jeu-spectacle.

Enfin, outre la dramaturgie, la pelote est festive et se produit en musique. Élément de la fête elle se présente à l'esprit comme un spectacle total, fête sacrée, mais aussi occasion de débordement des sentiments.

### III.2.1.2. La presse régionale du début du XXe siècle

Il ne s'agit pas ici d'être exhaustif. Ce n'est pas le but de notre ouvrage où l'attention s'est surtout portée sur les relations entre les divers jeux proches de la paume basque, puis une évolution de la paume en pelote basque durant le XIXe siècle et enfin dans cette partie sur les représentations qu'elle suscite et véhicule au long des siècles. D'autres recherches, prendront peut-être pour corpus la presse du XXe siècle afin de porter un autre regard sur l'évolution de la pelote à cette époque. En effet, les clubs ont fait l'histoire de leur société, des auteurs ont pris pour sujet les joueurs de l'époque en faisant appel aux témoins vivants, mais la presse n'a pas été systématiquement interrogée.

Nous voulons juste évoquer quelques points marquants, témoignant à la fois de la pérennité de l'image de la pelote et de son évolution progressive en sport, de la complexité engendrée par ce nouveau statut. La presse régionale s'est fait l'écho des parties de pelote, principalement des parties des champions renommés, puis des professionnels à main nue. Toute la presse bayonnaise ou départementale, voire régionale était concernée, ce qui est déjà une indication sur ce que représente la pelote au début du XXe siècle : un temps important de la vie culturelle et sociale, où se jouent des enjeux importants. La presse a continué à faire l'annonce et le compte rendu des grandes parties de défi même quand le temps des championnats est arrivé, d'abord avec l'Union des Sociétés Françaises des Sports Athlétiques (USFSA)<sup>1675</sup>, à partir de 1909, puis avec la création de la FFPB en 1921. Mais nous n'étudierons pas les championnats comme nous l'avons expliqué. C'est une suite envisageable à notre ouvrage. Nous nous appuierons sur quelques articles de presse significatifs pour exposer évolutions et aspects persistants.

Le *Journal de Saint-Palais, organe des intérêts de l'arrondissement*, hebdomadaire né le 2 décembre 1884, consacre une belle place à la pelote dès ses premières années. C'est encore le cas jusqu'en 2016 au moins. Nous pouvons y suivre l'actualité de la pelote au début du XXe siècle (années 1900) puisque les articles couvrent des parties à Buenos Aires, à Paris, Marseille, Dax ou Saint-Sébastien par exemple, sans compter les incontournables parties dans les provinces basques de France. Nous imaginons que le Journal a des correspondants dans tous ces endroits. Beaucoup d'articles sont de la plume de Georges Lacombe, linguiste distingué, bascologue et diplômé de Lettres de l'Université de Paris<sup>1676</sup>.

Nous constatons, dans cet organe de presse, que de nombreuses parties de pelote se jouent à main nue en place libre ou en trinquet, sous forme de défi. D'autres ont lieu à *chistera* en fronton, espagnol ou non, mais plutôt en dehors du Pays basque de France. Dans ces derniers cas, les joueurs sont en général rémunérés par des organisateurs de spectacle. Quand les artistes sont connus, leurs villes d'origine ne sont pas forcément mentionnées dans les articles. Joueurs des deux côtés de la frontière se retrouvent mêlés pour se rencontrer à Paris, Marseille, Dax ou Saint-Sébastien. Les Argentins continuent à jouer à main nue en trinquet. Ils sont associés à des joueurs espagnols dans le cadre de parties dites internationales. Ils jouent alors contre une équipe de Basques de France. Outre les parties à Bayonne, Hasparren, Saint-Palais, Saint-Jean-de-Luz, nous trouvons aussi des parties en

---

<sup>1675</sup> L' Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques, fondée par Georges de Saint Clair, disparaîtra en 1920.

<sup>1676</sup> Lacombe (1879 Orthez - 1947 Paris), de père agenais et de mère Saint-Palaisienne, a été membre de sociétés savantes (société linguistique de Paris, Institut français d'anthropologie, Académie de la langue basque). Il est connu pour ses travaux sur la langue basque et ses correspondances avec l'abbé Azcue et le Docteur Etchepare notamment. (Cf. Casenave et Charriton dans le *Bulletin du Musée Basque* (1996 2<sup>e</sup> trim et 1995, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, et 4<sup>e</sup> trimestre). Il a été, dès sa création, le Secrétaire de la *Revue Internationale des Etudes Basques*, fondée en 1907 par Julio Urquijo. Agnostique, libéral et apolitique, il fait preuve d'esprit critique et sa plume peut être incisive.

trinquet à Cambo et à Baigorry en 1905. Deux formes de pelote semblent se cotoyer, la forme de défi jouée en Pays basque, avec un intérêt grandissant de la société pour le jeu de trinquet et la forme spectacle où les meilleurs joueurs s'opposent et sont rémunérés. Cette dernière forme s'exporte avec succès.

En 1910, les nombreux articles de Georges Lacombe présentent l'actualité, notamment à Paris, mais parlent beaucoup des jeux anciens et ils offrent aux lecteurs toutes les références nécessaires pour connaître l'histoire et la géographie des jeux de balle. Lacombe étudie les historiens du jeu de paume et va aux sources, commentant par exemple, en 1910, le traité de Manevieux dans une série d'articles. C'est donc le premier Basque à s'être préoccupé d'histoire des jeux de balle, de paume et du jeu basque. Notons que ces articles de Lacombe seront repris par Christian d'Elbée en 1921<sup>1677</sup>. L'abbé Blazy aura là un beau fond pour débiter son ouvrage, devenu une référence depuis, tandis que ses sources ont été oubliées. Cette première curiosité pour l'histoire du jeu, pour son lien avec d'autres jeux, s'étend donc à d'autres Basques et le mouvement n'a pas cessé depuis, révélant la part de mystère et d'interrogations suscités par le jeu de pelote, ainsi que la part d'identité culturelle qui lui revient.

Comme les rédacteurs du *Courrier de Bayonne* déjà cités et étudiés, Lacombe a une haute idée de la pelote et de ses champions. En raison de ces mêmes convictions, il se refuse à commenter des rencontres sans intérêt, du fait de l'incapacité de certains joueurs à faire du beau jeu par exemple. Il ose le dire<sup>1678</sup>. Les rédacteurs du *Courrier* ne nous avaient pas habitué à un discours aussi abrupt. Le ton change, par rapport au discours emphatique et survalorisant du XIXe siècle. Un certain réalisme s'oppose à l'image hautement spirituelle et pure du discours antérieur. Mais il est le signe d'une forte exigence vis à vis du jeu et des pratiquants donc.

Nous trouvons également dans ce journal, des critiques à propos de " manistes " dénommés " atchiquistes du revers " <sup>1679</sup>. Ces joueurs de Madrid ou de Saint-Sébastien, ainsi qu'un Chilien, jouent à main nue du revers. Outre la façon de jouer, jugée sans attrait<sup>1680</sup>, des questions de comportement sur l'aire de jeu et vis à vis de l'argent indisposent, de toute évidence, le chroniqueur et les puristes de la pelote. Il y aurait une attitude assez conservatrice vis à vis de la pelote, attitude déjà observée auparavant avec l'arrivée du *blaid* ou du jeu à grand *chistera*. Ceci montre encore un niveau

---

<sup>1677</sup> Lacombe ne se reconnaîtra pas dans les affirmations de d'Elbée et se désolidarisera très vite de ses discours.

<sup>1678</sup> Cf. *LJSP* du dimanche 12 juin 1910 : " Je ne rendrai compte dorénavant que des parties vraiment dignes de figurer ds les « Annales de la pelote » ".

<sup>1679</sup> Cf. *LJSP* du dimanche 2 juillet 1905.

<sup>1680</sup> La question esthétique intervient ici. Les rédacteurs trouvent que c'est une vilaine manière. Cet aspect se retrouve aujourd'hui encore. Les spectateurs connaisseurs parlent de " joli geste ", de " joueur élégant ". Ils distinguent la manière, l'esthétique et l'efficacité, la capacité à gagner.

d'exigence esthétique dû à la représentation de la pelote dont ces auteurs témoignent. Une sorte d'appropriation du jeu comme donnée culturelle intemporelle semble à l'œuvre. Nous lisons ici un besoin de tradition immuable, figée, intouchable, fondée sur l'esthétique. C'est l'un des motifs du discours sur le jeu.

Toutes les petites parties annoncées par le *Journal de Saint-Palais*, au contraire, ont l'apanage de la beauté campagnarde, de la naïveté du peuple originel. Les rédacteurs y trouvent leur compte de tradition respectée et d'authenticité. Par ailleurs, les articles concernant la pelote sont souvent intitulés **Paume**. Visiblement, l'identité de la pelote et son image se ressentent encore de cet héritage. Les auteurs sont prêts à se réjouir dès qu'ils perçoivent la renaissance du jeu ici ou là. Par exemple, l'aventure de l'impresario Jauretche avec la construction du Royal Fronton de Biarritz en 1910, pour assurer la renaissance du "rebot", s'étale sur plusieurs articles. Il faut dire que le rédacteur demande à Jauretche d'ajouter au nom pompeux "Royal Fronton", les mots basques *paré gabia*, 'sans pareil'. Le jeu appartient bien aux Basques et il faut le rappeler à Jauretche, peut-être trop versé dans les affaires pour y porter l'attention nécessaire.

Notons de plus que le *Journal de Saint-Palais* et Lacombe ne tiennent pas en grande estime le jeu du *chistera* dit "encaisseur"<sup>1681</sup>. Ils lui préfèrent les jeux plus anciens. La peur de perdre le jeu de pelote, le vrai, le pur, l'ancien jeu semble constante depuis que nous l'avons identifiée avec les écrits de Iztueta. Il y a une idée précise du jeu basque, une cristallisation autour de son identité, de ce qu'il signifie, pour les rédacteurs au moins, mais certainement pour leurs lecteurs. Cette représentation, dont les sentiments ne sont pas exclus, participe de l'identité et de la culture de la société basque.

Remarquons aussi que les joueurs sont toujours à l'origine des transformations dans la technique, dans la tactique, voire sur les instruments. Les acteurs semblent à même de faire évoluer le jeu, malgré l'opposition conservatrice de leurs spectateurs ou des journalistes critiques. La fièvre du jeu s'accompagne de créativité, d'innovation chez les joueurs et semble dépasser chez eux les peurs au sujet de l'identité de la pelote, voire de disparition du jeu des ancêtres. Malgré leurs dénonciations et leurs tirades moralisatrices, les spectateurs donnent finalement raison aux joueurs en assistant aux parties en foule et en chantant les louanges des *pilotaris* qui ont réussi à les émouvoir et ce, malgré leurs vives réticences initiales au changement.

Dans *l'Eskualduna*, les traditionnalistes se faisaient régulièrement entendre, comme nous l'avons signalé dans notre première partie, avec les articles intitulés *Pilotaz*. Lacombe intervient également dans ce journal. Quelques temps avant les articles du *Journal de Saint-Palais*, en 1904, il

---

<sup>1681</sup> Il est aujourd'hui appelé grand *chistera*. Encaisser veut dire ici garder un peu la pelote dans le *chistera*. Dans les articles nous apprenons qu'à cette époque, la pelote pouvait même rebondir dans le *chistera* ce qui, de nos jours, est une faute nommée *punpa*.

signe un commentaire remarqué d'une partie de "rebot" à Ustaritz lors des fêtes basques organisées avec le fonds d'Abbadie. Il force le trait en décrétant que l'événement n'y a pas eu lieu "depuis peut-être cent ans"<sup>1682</sup>. Il déplore la faible longueur de l'aire (82 m) inadaptée au jeu puissant des manieurs de *chistera* qui ont besoin de 100 mètres et plus, à moins de construire "un second mur ou une clôture de bois de 6 m d'élévation où viendraient bondir les balles qui sans ce second rebot dépassent cette distance [...] les choses restant en l'état la partie aurait dû se jouer avec des gants de cuir", ajoute Lacombe<sup>1683</sup>. Ici il veut oublier le nécessaire temps d'adaptation à l'instrument avant de jouer une partie en public. A l'instar de l'auteur des articles "Le Jeu de paume" de 1897, il donne des solutions pour faire renaître le "rebot" car la partie d'Ustaritz fut jouée avec sept joueurs de plus de quarante ans sur huit présents, faute de jeunes "rebotistes". Il veut piquer l'orgueil des villes célèbres, des pépinières, terres nourricières de grands joueurs comme Sare, Cambo, Espelette et Hasparren en demandant si elles sont déchues de leur honneur.

Pour Lacombe, le "rebot" est le "seul jeu vraiment basque, national et traditionnel [...] pas un amusement mais un sport magnifique, manifestation distinctive de la seule race euskarienne. Les basques seuls sont capables de briller à ce jeu admiré par tous les étrangers." L'avenir lui donnera tort puisque des Béarnais remporteront le championnat de France de "rebot" par exemple. Ces propos seraient jugés racistes ou, pour le moins, incorrects au XXI<sup>e</sup> siècle, mais à l'époque ils ne choquaient personne. La nature de la représentation ne varie pas, excepté l'ajout d'une nouvelle attribution, le mot sport. Ce terme nous semble toutefois en lien avec l'image des jeux grecs athlétiques, représentation dont le jeu de pelote était déjà paré.

Il est clair, selon les divers témoignages, celui-ci étant le plus fort, que l'identité basque du jeu est incontestable et que, en ce tout début de XX<sup>e</sup> siècle, avant les deux grandes guerres, le "rebot" est considéré comme le vrai jeu, alors qu'il n'est pas le jeu le plus en faveur chez les joueurs ni chez les spectateurs. Nous sommes en partie d'accord avec ce point de vue identitaire comme nous l'avons développé plus haut. Le "rebot" est bien un jeu né au Pays basque, issu de la longue paume, mais avec des adaptations progressives telles que la nature même du jeu, sa logique interne (Parlebas) a changé, en faisant un jeu nouveau, plus attractif que la longue paume, tant pour les joueurs que pour le public.

Lacombe poursuit en encourageant tout un chacun à relever le vieux jeu, les anciens joueurs en gardant des postes à la raie ou comme juges et marqueurs, les gens honorables en soutenant les initiatives, les villes en créant des concours joués pour les fêtes locales avec un prix pour les jeunes

---

<sup>1682</sup> Nous avons des annonces de parties de "rebot" à Ustaritz dans les années 1890, en 1893 notamment, soit moins de quinze ans avant la partie de 1904.

<sup>1683</sup> Cf. annexe 10, fichier Eskualduna 1., un extrait de cet article.

“rebotistes” de moins de 17 ans auxquels on fixerait des règles de jeu adaptées à leur niveau. Ce puissant désir de Lacombe et des anciens, qui correspond à leur représentation du jeu de pelote, triomphera. Des jeunes se prendront de passion pour le jeu des ancêtres.

Lacombe évoque ensuite d’Abbadie, sa préférence donnée au “rebot” dans les primes des Fêtes basques et son action pour la langue et la culture basques. Rappelons la décision du maire de Saint-Jean-de-Luz de réunir en 1897 les maires du Pays basque pour relever le vieux jeu. Un élan était déjà amorcé, auquel Lacombe ajoute ses recommandations en poussant à la renaissance du jeu. Ces appels ont fini par être entendus au point que Chiquito de Cambo lui-même jouera au “rebot” en 1910 dans le Royal Fronton de Biarritz, conçu pour restaurer le “rebot”. Ce mouvement est vivace puisqu’en 1920 la partie de “rebot”, autrefois traditionnelle, des fêtes de la Saint Jean, est bien au programme des fêtes locales de Saint-Jean-de-Luz avec son caractère international. Nous savons que le “rebot” sera défendu, notamment par la FFPB, et qu’il fait partie des championnats de France en 2016.

La part du mystère réside aussi dans cette résurrection du “rebot,” qui doit donc représenter plus qu’un jeu de balle, plus que les symboliques attachées à ces jeux, un lien avec la terre basque au moins, le patrimoine sacré d’un peuple, peut-être. Les notions de transmission et d’héritage jouent vraisemblablement un rôle dans cette perpétuation du “rebot.”

Lacombe s’insurge contre le professionnalisme et s’il ne condamne pas les 30 joueurs de *chistera* qui animent les frontons dans le monde (souvent en *Jai Alai*), il proclame : “A nous Basques du pays basque, il nous faut autre chose, pas de joueurs de métier mais de nombreux jeunes gens exercés dès leurs années d’école ...” Il force encore le trait car il existe des joueurs de *chistera* autochtones à l’étranger et certains sont excellents. Le jeu ne séduit pas que les parieurs. En dehors du phénomène culturel basque, nous avons vu l’attrait exercé par le jeu lui-même, en tant que jeu de balle (universaux), d’une part mais aussi par ses particularités : puissance et vitesse de la pelote, caractère très spectaculaire du jeu et technique étonnante des *pilotaris*, forçant l’admiration.

Mais la cote d’amour du *blaid* à main nue est au plus haut durant ce début de XXe siècle, jusqu’à décider le célèbre joueur de petit *chistera* Jean Urruty à s’y frotter avec les meilleurs<sup>1684</sup> au trinquet Moderne de Bayonne en 1930, comme nous l’apprend un organe de presse éphémère, dont nous allons dire quelques mots.

Nous avons en effet retrouvé quelques numéros, de 1929, 1930 ou 1931, du *Pelotari de Bayonne et du Sud Ouest, Journal sportif et de Défense des Intérêts régionaux*, hebdomadaire qui n’a

---

<sup>1684</sup> Aguerre comme partenaire et Léonis et Corté comme adversaires, qui remportèrent la partie 50 à 40, Urruty n’étant pas assez puissant, selon le rédacteur du *Pelotari*.

pas duré, mais donne beaucoup de place à la pelote. Evidemment les annonces et les comptes rendus des parties au trinquet St André appelé aussi trinquet Duhau<sup>1685</sup> ou au Moderne de Bayonne, au trinquet St Martin de Biarritz, au Gélos de Saint-Jean-de-Luz, au trinquet Ithurbide de Cambo et au trinquet Berria de Hasparren<sup>1686</sup> y figurent en bonne place. Elles ont la priorité. Plusieurs chroniqueurs écrivent et ne signent pas forcément. Nous avons rencontré la signature de Joseph Hippolyte, rédacteur en chef du journal et une signature originale : “ Le Vieux des Tribunes ”.

Le plus gros de l’information concerne les parties défis des meilleurs. La création de nouvelles sociétés, la construction de frontons et la formation d’équipes pour le championnat de France intéressent ce journal qui rend compte du développement de la pelote dans les Landes et de certaines parties de championnat de France. Durant la même semaine, plusieurs parties de ce que nous appellerions des professionnels, sont jouées dans les divers lieux cités mais aussi dans le même trinquet Moderne de Bayonne (au moins deux par semaine). Il faut imaginer qu’il y a donc un public assez important pour suivre toutes ces rencontres. Il s’agit de main nue. Nous avons remarqué une coutume, celle d’allonger une partie lorsque les équipes s’égalisent, notamment à 2 points de la fin présumée. Il peut y avoir plusieurs allongements, jusqu’à ce qu’une équipe prenne un net avantage<sup>1687</sup>. Cette façon d’agir est en accord avec la tradition du début du XIXe siècle de rallonger les parties de “ rebot ”, même si la raison ici n’existe plus, à savoir l’ancienne règle de la paume dont nous avons déjà parlé. Nous vérifions une fois de plus cette caractéristique du jeu : il conserve des habitudes ou des modalités, qui deviennent des rites dont on a perdu le sens premier, à savoir ici la logique de la règle.

Les comptes rendus sont longs, soignés, prenant en compte chaque joueur avec ses qualités ou ses défauts et des aspects techniques du jeu (“ volée extraordinaire ”, “ gardant bien le filet ”, “ finissant le point au filet ou par lâchés ”, “ ne renvoie pas les balles du rebot ”, “ relever les buts à la volée ”), ainsi que l’avance du score. La presse se spécialise, avec un vocabulaire qui s’enrichit et des expressions qui reviennent comme “ avec brio ”, “ parfaite condition ”, “ art de placer la pelote ”, “ redoutable (ou dur) cogneur ”, “ a cogné comme un sourd ”. Les articles parlent de partie, mais aussi bien de match de pelote. Le champ lexical de la guerre n’est pas pour autant abandonné. Nous trouvons “ lutte acharnée ”, “ la lutte sera ardente ”, “ prestigieux duel ”, “ joute de premier ordre ”, “ lutte passionnante et loyale ”, “ lutte sévère ”, “ lutte épique ”. Les auteurs ne se gênent pas pour parler des faiblesses des acteurs (“ commit des maladresses impardonnables ”, “ manque de précision

---

<sup>1685</sup> Nom de son propriétaire de l’époque.

<sup>1686</sup> L’inauguration de ce trinquet par une partie à mains nues y est racontée dans le numéro du dimanche 16 mars 1930.

<sup>1687</sup> Ce fut le cas pour une partie internationale avec quatre allongements, avant que les Espagnols l’emportent de 4 points consécutifs après le dernier allongement.

des attaques au tambour”), et des déceptions des spectateurs (“ ont déçu leurs partisans ”, “ avec brio ”). Ces articles montrent une évolution dans le sens déjà remarqué dans la dernière dizaine du XIXe siècle, vers encore plus de précision technique et tactique, avec un nouveau vocabulaire accolé à l’ancien. Le ton est plus libre et plus critique, même si le discours reste aussi ferme sur la beauté intrinsèque et le caractère noble, unique, ou encore national, du jeu :

*[...] un jeu qui, plus que tout autre, mérite le qualificatif de « national ». [...] la cordialité, la gaieté, l’enthousiasme souvent se déployèrent [...] toujours sous l’égide du drapeau basque flottant au-dessus des tables comme au sommet des frontons [...]. le très noble et très pur jeu de pelote [...] Je doute qu’il y ait de par le monde un sport dont les manifestations groupent plus de personnalités en apparence éloignées les unes des autres par les frontières de l’âge, des opinions religieuses ou politiques, des professions ou des habitudes de vie<sup>1688</sup>.*

Nous constatons à quel point l’image du jeu est pérenne, même une fois redéfini comme sport, et dans cet organe de presse il l’est. Nous retrouvons cette mixité et cette cohésion sociales, et cette fusion/confusion entre nation basque, avec son drapeau et son jeu, d’une part et, d’autre part<sup>1689</sup>, nation française toujours opposée à la nation espagnole, dans le cadre de la partie de pelote internationale. Bien des articles se trouvent sous l’intitulé “ Pelote Basque ”. Il n’est plus question de paume mais la pelote est à part, du moins, elle n’est pas rangée dans la rubrique des “ nouvelles de tous les sports ”. Est-elle un sport à part ?

Revenons quelques années en arrière dans le temps. Avant la création de la FFPB, la pelote est effectivement placée dans le domaine des sports par la presse bayonnaise, puisque les annonces et compte rendus peuvent se trouver dans la rubrique “ SPORTS ”, à côté du football rugby, du *rowing*, du cyclisme, de l’aviation... Néanmoins, les rédacteurs parlent de “ partie de défi ”. Ils savent aussi quitter le vocabulaire de la paume en écrivant “ grand match de défi<sup>1690</sup> ” ou encore “ Leonis et Harambillet matcheront au trinquet Moderne contre Léon Dongaitz et Darraïdou<sup>1691</sup> ”.

Cependant, le style n’évolue pas beaucoup, les présentations des joueurs restent les mêmes. On parle du “ célèbre Cakas ” de Saint-Jean-de-Luz. On évoque le “ terrible champion d’Espelette”, pour parler de Harambillet, une nouvelle star de la main nue, qui joue seul contre deux (Mouline et Itxia) en janvier 1913 au trinquet de Bayonne<sup>1692</sup> (Avant la construction du trinquet Moderne, il n’était pas nécessaire de préciser le nom puisqu’il n’y avait qu’un seul trinquet). La pelote est un sport à part entière mais avec un traitement différent.

---

<sup>1688</sup> Cf. *Le Pelotari* du 21 septembre 1930.

<sup>1689</sup> Pas dans cet extrait, mais dans les faits.

<sup>1690</sup> Cf. par exemple *Le Courrier de Bayonne* N°13181, du vendredi 3 janvier 1913.

<sup>1691</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* Jeudi 29 janvier N°15378.

<sup>1692</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°13180, du jeudi 2 janvier 1913.

En 1920, plusieurs trinquets donnent lieu à des défis intéressants, comme la partie “ acharnée ” Léon Dongaitz-Harambillet contre les trois jeunes Leonis-Argain et Arcé, enlevée de justesse par les deux premiers<sup>1693</sup>. Le Moderne de Bayonne, ouvert en 1913, fait jouer tous les dimanches, le Gelos de Saint-Jean-de-Luz, le vendredi après-midi, après le marché, ou le dimanche, le trinquet Saint André lorsqu’une association vient l’animer. Les trinquets de Saint-Palais, et de Cambo semblent moins actifs. Les Haspandars défiant au trinquet Saint André, il faut penser que les trinquets ne sont pas très utilisés à Hasparren<sup>1694</sup>. Le Saint Martin de Biarritz et le Berria de Hasparren verront le jour en 1928.

Mais en place libre, il y a toujours des défis sur l’ensemble des villes ou villages, notamment pour les fêtes locales. Les grands noms n’hésitent pas à se produire dans ces occasions en place libre. Toujours en 1920, le Biarritz Olympique décide de valoriser la pelote puis de mettre en place un championnat pour les jeunes de moins de 17 ans<sup>1695</sup>. Le B.O. organise aussi des parties à *chistera* contre la Section Paloise ou l’Aviron Bayonnais par exemple<sup>1696</sup>. L’Association Sportive Bayonnaise n’a pas attendu 1920 et organise déjà ses championnats en vue de qualifier une équipe, sur les six présentes, pour le championnat du Comité de la Côte Basque<sup>1697</sup>. L’année suivante verra la naissance de la FFPB. En ce début de XXe siècle, le champ des représentations de la pelote s’élargit, entre jeu ancestral, traditionnel et sport qui commence à s’organiser par la volonté de clubs, jusque dans le Béarn.

En juillet 1921, quatre grands de la main nue jouent au trinquet Moderne de Bayonne, tandis que le Rail et Cambo disputent la première éliminatoire du championnat de France en 45 points, trois contre trois<sup>1698</sup>. Le journaliste n’a pas besoin de préciser le village d’origine des joueurs pour les vedettes, mais pour le championnat, il précise les clubs tout en ajoutant les noms des joueurs. La FFPB, nouvellement constituée, a les honneurs de la presse. Ainsi la toute nouvelle institution est-elle acceptée, parfois louée, même si elle préfigure une nouvelle organisation de la pelote qui pourrait être ressentie par le peuple basque comme une confiscation de sa culture. Le sentiment permanent, on l’a vu, que la pelote est en danger et que la FFPB pourrait être son sauveur, agit vraisemblablement positivement chez les amateurs du jeu. La personnalité du Président Ybarnegaray y est aussi pour beaucoup.

---

<sup>1693</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°15358, du mardi 6 janvier 1920 pour le compte rendu de cette partie.

<sup>1694</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du jeudi 10 juin 1920.

<sup>1695</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du mercredi 9 juin 1920 et N°15496, du jeudi 17 juin 1920.

<sup>1696</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du jeudi 10 juin 1920 et notons que cette partie est suivie d’une partie à main nue. Puis *Le Courrier de Bayonne* N°15500, du mardi 22 juin 1920.

<sup>1697</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°15501, du mercredi 23 juin 1920.

<sup>1698</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°15819, du lundi 11 juillet 1921.

Les parties de championnat de France, à partir de 1909, ou les parties entre les meilleurs joueurs en place libre ou trinquet intéressent la presse, nous l'avons vu avec plusieurs quotidiens ou hebdomadaires. *La Dépêche* consacre aussi une place à la Pelote et fait par exemple le compte rendu de la partie à main nue, en place libre, organisée en 1930 en hommage à Maurice Ravel.

Citons les noms qui reviennent souvent sans précision d'un nom de village : Argain, Léon, Frédéric ou Isidore Dongaitz, Harambillet, Pouchant, les frères Edouard et Ernest Arrayet, Léonis, Arcé, Aguerre, Doyarçabal, Etchebaster, Lataillade. Les résultats, les égalisations, quelques phases de jeu et les qualités des joueurs sont mentionnées. Les annonces sont plus nombreuses que les comptes rendus mais ces derniers sont toutefois très réguliers, bien plus nombreux qu'à la fin du XIXe siècle. Toutes les parties du Moderne sont relatées ainsi que les parties jugées les plus belles, les plus disputées par les rédacteurs ou par les correspondants locaux. Les parties en trinquets voient toujours leurs résultats et quelques commentaires publiés. La pelote emprunte au sport une forme de représentation.

Le nombre d'articles concernant la pelote dans *Le Courrier de Bayonne* a augmenté. Dans l'année la plus féconde du XIXe siècle, il y avait en moyenne un peu plus d'un article par semaine. Or, en 1920, il y a neuf articles sur le seul mois de janvier, qui n'est pas le plus animé en pelote et 26 articles en juin, certains regroupés sur un même jour. De fait la pelote prend plus d'importance que les autres sports, même si les articles pour le football rugby sont plus nombreux sur la saison de pratique. En effet, la pelote se joue toute l'année, notamment en trinquet. Or la main nue en trinquet est maintenant devenue la spécialité la plus courue. La main nue en place libre, seule, lui fait vraiment un peu de concurrence.

Le *chistera* qui était si prisé avec Arrué, Chilar et Chiquito n'a plus le vent en poupe, du moins en Pays basque de France. Faut-il y voir un effet du dénigrement des puristes, qui veulent un retour au "vrai jeu basque" ? ou un retour des joueurs au jeu français qui correspond à leurs goûts ? ou une adaptation des joueurs au jeu qui est plébiscité par les spectateurs et les parieurs ? Ce que représente le jeu dans l'esprit des contemporains influence vraisemblablement les choix des joueurs et, réciproquement, l'implication des joueurs dans telle spécialité permet un investissement imaginaire des *aficionados*.

Cependant les spécialités sont toutes encore connues donc plus ou moins pratiquées puisque un jeune luzien lance un "défi retentissant" intitulé "Rénovation de la pelote basque", en capitales d'imprimerie, en défiant n'importe quel joueur français sauf Chiquito de Cambo sur cinq parties de pelote en 50 points, " 1. Au blaid à main nue ; 2. Au blaid à la pala ; 3. Au blaid au petit gant de cuir (eskularrua) ; 4. Au blaid à chistéra (chirristan) ; 5. Au blaid à chistéra (atchiqui) [...] Enjeu 500

francs.<sup>1699</sup>” Nous avons même les noms basques toujours en usage à cette époque grâce à cet article et nous en profitons pour signaler l’enjeu. On se souvient des mille et deux mille francs d’enjeu pour les parties de “rebot” au XIXe siècle. Les paris sont moindres et d’ailleurs les articles en parlent rarement. Les enjeux aussi sont moindres et ils sont donnés par la presse en général, quand défi il y a. La pelote semble se séparer peu à peu de cette image des énormes paris, de cette intrusion du jeu de hasard dans le jeu de l’*agôn*.

La FFPB s’occupera, quant à elle, de redorer le blason du “rebot” et de faire évoluer les spécialités et leur public. La Grande Semaine de Sports Basques, organisée dès 1921 par la toute nouvelle FFPB, aura droit à une belle couverture médiatique, jusqu’à Paris<sup>1700</sup>. Nous constatons qu’elle l’a perdue de nos jours.

Le visage de la pelote changera puisque peu à peu les championnats instaurent un rythme régulier là où s’exprimait la créativité des organisateurs de défis. Mais jusqu’en 1930, au moins, les défis priment encore. La main nue en trinquet ou en place libre a encore de beaux jours devant elle. La différence est notable dans la discipline à la mode mais pas flagrante dans les organisations. Les commentaires sur les parties sont similaires à ceux de la période précédente 1891-1900 dans *Le Courrier de Bayonne*. Si la pelote est déjà considérée comme un sport avant la naissance de la FFPB, l’organisation des championnats va néanmoins peu à peu bouleverser les habitudes, en prenant une place autrefois réservée aux défis, puis augmentée par les organisateurs de spectacles. Le calendrier n’étant pas extensible, la FFPB développant sans cesse de nouvelles spécialités et le nombre de ses championnats, le partage se fera en concurrence avec les initiatives privées. Mais en 1922 un premier changement s’inscrit dans le règlement fédéral<sup>1701</sup> par rapport aux anciennes habitudes, c’est la suppression des allongements de parties, sauf cas d’entente est-il précisé, mais c’est la première étape vers l’abandon de cette coutume, aujourd’hui oubliée. Du reste, la chose avait été d’abord interdite en 1905 au trinquet de Saint-Palais<sup>1702</sup>. C’est donc l’identité de la pelote qui changera, comme toujours au fil des années, et non brutalement. Il semble qu’on vérifie d’abord l’intérêt d’une nouvelle règle avant de l’officialiser. Au XXIe siècle, le Comité Directeur fédéral agit de même en proposant de nouvelles règles à l’essai pour un ou deux ans avant de les valider. Ce fut le cas pour la règle des cinq coups au grand *chistera*<sup>1703</sup> (dont nous avons parlé en I) par exemple.

---

<sup>1699</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* N°15500, du mardi 22 juin 1920.

<sup>1700</sup> Cf. Paragraphe suivant sur la presse parisienne.

<sup>1701</sup> Cf. Règlement en annexe 13, fichiers 13.1a-13.1g.

<sup>1702</sup> Cf. *Le JSP* du dimanche 24 septembre 1905.

<sup>1703</sup> Adoptée par le Comité Directeur fédéral le 23 février 2007.

Plus tard, toujours au XXe siècle, - nous ne pouvons le passer sous silence tant il a marqué les esprits -, un journaliste se fera le chantre de la pelote. Il s'agit de Roger Lagisquet, signant ses articles *Bota*. Emphatique, lyrique, ou concret et précis, il a été le mentor de la pelote durant des dizaines d'années. *Sud Ouest* accordait alors de l'importance au jeu. Bota suivait les Indépendants-Professionnels en racontant leurs parties. Nous le retrouvons avec des articles, notamment sur l'histoire de la FFPB et sur le "rebot" dans la revue fédérale *Pilota*. La pelote est donc longtemps restée dans ce style un peu romantique ou épique, qui plaisait aux lecteurs de *Sud Ouest* et de *Pilota*. Depuis, les sports de glisse et les sports collectifs se sont tellement développés que la pelote est réduite à la part congrue. La pelote, elle-même, s'est modernisée, mais quelque chose de cette représentation ancienne demeure, chez les parieurs du jeu de trinquet. Si la notion de jeu national a disparu, l'adjectif basque accolé à pelote est, quant à lui vigoureusement défendu, y compris dans des articles de presse, notamment par J.Saldubehère.

En bref, dans la presse régionale du début du XXe siècle, nous retrouvons l'image du jeu national, la notion d'esthétique et les exigeantes représentations qui lui correspondent. L'identité basque fait partie de la représentation du jeu et se cristallise sur le jeu de "rebot", le vrai jeu qui met en scène la tradition. Cette représentation est véhiculée puis défendue par les anciens après une prise de conscience de la perte progressive de ce jeu, comme s'il était une part de leur patrimoine à sauver. Cependant l'image de sport se superpose à celle de jeu traditionnel avec une organisation par des clubs puis par la FFPB, sans altérer la pratique des défis et des paris associés. Le *blaid* en trinquet continue de correspondre à la conjonction *âgon-alea* doublée du caractère esthétique, représentation pérenne du jeu basque. Peu à peu, les habitus se transforment et le jeu se normalise même si quelques usages de la paume émergent encore, avant de disparaître à la fin du siècle.

### III.2.1.3. La presse et les revues parisiennes

Dès 1845, *l'Illustration* fait un bel article de deux pages richement illustré à propos de la venue du Duc de Nemours à Cambo, le 9 septembre. Hélas la partie de paume n'eut pas lieu mais le jeu de paume accueillit les danses basques. Il fut donc dessiné par M. d'Hastrel, ami de l'auteur<sup>1704</sup>. Et le mur de "rebot" y figure, en pierres de taille et d'une belle hauteur, preuve de son utilisation pour les grandes parties. *La Revue des deux mondes* offre quelques allusions à la paume. Louis de Meurville dans *La Gazette de France* et un rédacteur du *Journal des Débats politiques et littéraires* parleront de paume basque à propos des Fêtes de la tradition basque à Saint-Jean-de-Luz en 1892. En 1899, *la Vie*

---

<sup>1704</sup> Cf. *L'Illustration, Journal Universel* N° 139. Vol.VI., du samedi 25 octobre 1843.

au *Grand Air*, revue illustrée de tous les sports, le 10 septembre, puis l'*Illustration*, en deux articles du 25 novembre et du 2 décembre (quatre pages au final), donnent la parole à Charles Béguin, président de la Société du Jeu de Pelote de Neuilly, pour expliquer ce qu'est la pelote basque. Il annonce qu'elle fera partie des sports à l'Exposition de 1900 et qu'il y a des amateurs à Neuilly sur Seine. Dorénavant la presse sportive annoncera les parties de pelote sur les frontons successifs de Neuilly puis de Montrouge. Notons que la pelote basque fera plusieurs fois la Une de l'hebdomadaire *La Vie au grand Air*, avec une photo de *pilotari*. Bientôt, la presse parisienne, notamment avec le quotidien *L'Auto-Vélo*, fera place à la Grande Semaine de Sports basques. Enfin, l'intérêt de la presse nationale ira diminuant au cours du XXe siècle. Nous nous intéressons à l'image de la pelote véhiculée par cette presse parisienne.

La *Revue des Deux mondes* fait paraître *Carmen* de Prosper Mérimée en 1845. Cet auteur a un penchant pour la paume<sup>1705</sup> des provinces d'Espagne. Il a été séduit par son voyage dans ce pays. Après les paumiers d'Aragon, en 1837, voici la présentation du premier amant de Carmen, un Navarrais :

*Je suis né, dit-il, à Elizondo, dans la vallée de Baztan. Je m'appelle don José Lizarrabengoa, et vous connaissez assez l'Espagne, monsieur, pour que mon nom vous dise aussitôt que je suis Basque et vieux chrétien. Si je prends le don, c'est que j'en ai le droit, et, si j'étais à Elizondo, je vous montrerais ma généalogie... J'aimais trop jouer à la paume, c'est ce qui m'a perdu. Quand nous jouons à la paume, nous autres Navarrais, nous oublions tout*<sup>1706</sup>.

Ainsi le jeu basque est connu de l'auteur, tout comme la noblesse (" je prends le don ") et la religiosité des Basques et la ville de Elizondo, théâtre de grandes parties comme nous l'avons vu et première ville d'Espagne à avoir reçu les Fêtes de d'Abbadie. La passion basque pour le jeu de paume n'est déjà pas un mystère. Elle s'affiche jusqu'à l'opéra, avant de devenir elle-même scène d'opéra en 1908<sup>1707</sup> et 1909 à Paris. La première image est donc celle d'un jeu viscéralement intégré à un peuple, qui en a fait sa passion.

En 1887, *Le Sport*, premier journal spécialisé, créé à la moitié du XIXe siècle<sup>1708</sup>, fait une première allusion à la pelote basque. " A Biarritz, on pratique des sports moins sanglants [...] le noble jeu de paume y est tout particulièrement en honneur et des parties internationales au rebot et au blaid où Français et Espagnols rivalisent d'adresse et d'agilité, passionnent pendant des heures

---

<sup>1705</sup> Cf. plus haut la nouvelle de *La Vénus d'Ille*, dans le paragraphe III.1.2.2.

<sup>1706</sup> Cf. *Revue des deux Mondes* de 1845, T.12, 14<sup>e</sup> année nouvelle série, p.21.

<sup>1707</sup> Cf. affiche de l'opéra *Ramuntcho* en annexe 11, fichier 11.1.

<sup>1708</sup> Cf. *Le sport dans la presse*, par Loïc Joffredo, in *expositions.bnf.fr*. Ce bimensuel est inspiré de ce qui se fait alors outre-Manche, où il est d'un grand chic que les *sportsmen*, adeptes des courses hippiques, du yachting et d'escrime, disposent d'une presse relatant leurs performances.

l'assistance<sup>1709</sup>». Nous relevons l'importance de l'international, la permanence de l'adresse et de l'agilité, la passion des spectateurs, malgré la longueur du spectacle. Le jeu est représenté comme un spectacle international, ayant accédé à une reconnaissance large, où les acteurs brillent par leurs qualités au point de captiver l'attention et de susciter de forts sentiments durant un long temps. Le caractère noble du jeu est aussi souligné. C'est une image positive voire embellie.

En 1892, quelqu'un, sans doute Antoine d'Abbadie lui-même, envoie des affiches des fêtes de la tradition basque à des rédacteurs parisiens. L'un d'eux écrit un long article dans le *Journal des Débats politiques et littéraires* du jeudi 18 août 1892. Dans la rubrique " Au jour le jour ", il annonce donc ces fêtes de la tradition basque et donne leur programme, non sans faire la promotion du Pays basque, " pittoresque généreux et poétique ". Pour ce Parisien, " les fêtes basques ne sont pas des fêtes de village ordinaires " et il cite Saint Ouen. Alors que la banalité et l'uniformité sont partout, " Mœurs, traditions, [...] se sont conservées toutes vives chez ce petit peuple autochtone " dit-il, et de citer Michelet " Le Basque, aîné des races d'occident, immuable au coin des Pyrénées ", mais il pense que tout se transforme et que ce pays n'échappera pas à cette loi. Puis il évoque une fête à laquelle il assista un jour à Mauléon. Les " parties de paume homériques " ont retenu son attention pour les " miracles d'adresse sous l'ardent soleil, [...] cette souplesse du corps, cette force aisée, et par dessus tout, cet enthousiasme, cette inspiration, cette sorte d'ivresse sacrée, du grand jeu national ". Il évoque la difficulté d'entrer dans le secret de la paume qui n'empêche pas de goûter le spectacle. Nous constatons la similitude avec les commentaires régionaux, ce goût de l'antique avec le besoin de références grecques pour une comparaison élogieuse, l'allusion au domaine créatif et sacré et enfin l'expression " jeu national ". L'esthétique et l'essentiel du jeu semblent faire l'unanimité. La représentation de la pelote paraît univoque.

Charles Béguin prend sa plume pour faire connaître le jeu de pelote. Dans son premier article<sup>1710</sup>, il le considère comme un " sport qui passionne les foules du Pays Basque et de l'Amérique latine, qui a sa presse spéciale et ses joueurs attirés ". Il pense que ce " simple divertissement de paysans Basques [...] s'est transformé depuis une quinzaine d'années<sup>1711</sup> en un véritable sport par suite de l'entrée en scène du professionnel, du pelotari »<sup>1712</sup>. Mais il " a conservé son caractère rustique " au Pays Basque français, où l'auteur trouve que les places sont mal entretenues. Le jeu est " très simple " et ne demande pas de grand effort d'intelligence au spectateur. Et il énumère au long de sa prose les qualités du jeu avec ses combinaisons d'une variété infinie. Il évoque les qualités des joueurs, l'adresse

---

<sup>1709</sup> Cf. *Le Sport* du 14 septembre 1887.

<sup>1710</sup> Cf. *La Vie au grand air*, du 10 septembre 1899, pp.616-618.

<sup>1711</sup> En effet Chiquito de Eibar est parti pour l'Argentine avec un premier contrat en 1884.

<sup>1712</sup> Pour lui *pelotari* et professionnel ne font qu'un, les autres joueurs n'ayant pas ce titre.

merveilleuse qui rend le spectacle des plus intéressants ; la résistance physique, l'agilité, le sang-froid qui séduisent le spectateur ; la rapidité et la force vraiment incroyable. Il s'émerveille de la puissance de projection réellement formidable du *chistera*. Les règles du jeu, la confection de la pelote et du *chistera*, les trois sortes de *blaid*, les édifices bâtis, les noms des grands champions, quelques détails sur les tactiques et les postes des différents joueurs, tout est contenu dans ce bel article de promotion.

Si Béguin ne fait pas tout un historique sur la pelote en Pays basque, s'il s'arrête au jeu de *blaid*, il mentionne toutefois la passion des Basques et il évoque aussi les paris. Les qualités sont bien celles que nous avons trouvées tout au long de l'étude. Il y a cependant une dichotomie dans le discours de Béguin qui oppose le sport à la pratique rustique, la modernité du sport, à la tradition. Pour lui la professionnalisation est un tournant, le passage du jeu au sport, qui lui semble un progrès<sup>1713</sup>.

Voilà un premier témoignage d'amateur de sport, sensible au charme des fêtes basques mais surtout à la modernité. Le terme " rustique ", l'expression " simple divertissement de paysans " la critique sur l'entretien des places et l'absence de références aux grandes parties ou aux anciens joueurs, la mise en avant de la professionnalisation montrent qu'il ne donne pas dans le romantisme habituel des témoins étudiés. C'est un homme engagé résolument dans la modernité du sport. Il est le premier témoin à opposer ainsi les deux pratiques, professionnelle et campagnarde. Son point de vue et sa représentation de la pelote semblent assez marginaux ou du moins en contradiction avec ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici où la différenciation se faisait en faveur du jeu traditionnel.

Dans l'*Illustration*, Charles Béguin poursuit la promotion du jeu par les articles que nous avons étudiés dans la première partie. Il redit la surprise du touriste arrivant en Pays basque, devant la " passion générale [...] pour le jeu de paume. L'enthousiasme qu'il excite parmi toute une race " est dû pour lui aux qualités du jeu et aux combinaisons si diverses d'une part et, d'autre part, à l'agilité, à la vigueur et à la précision du coup d'œil exigées.

Et Béguin, cette fois, n'échappe pas à la loi du motif en estimant que l'on se trouve " en présence d'un véritable jeu national ", d'autant qu'il vient aussi d'évoquer une " race ". Le jeu de paume est mêlé à toutes les manifestations de la vie sociale et l'affluence est énorme pour les parties internationales ou village contre village, ajoute-t-il. Ayant plus de place, Béguin choisit de décrire le " rebot ". Pour lui le jeu est perdu en France, résiste encore pour peu de temps en Guipuzcoa. Ce constat est assez réaliste mais l'avenir lui a donné tort. Le jeu est d'actualité en 2016, après une phase de grand succès dans la deuxième moitié du XXe siècle. On dit, aujourd'hui encore, que le " rebot " est en passe de mourir mais l'histoire nous apprend qu'il est déjà plusieurs fois ressuscité, donc nous éviterons les prédictions. Béguin critique la circulation de tout un chacun sur la " piste " qui est loin de

---

<sup>1713</sup> Béguin fait partie des défenseurs et promoteurs du sport à Paris, au sein du Racing Club.

ressembler aux terrains du lawn-tennis soigneusement aplanis, mais il se résigne s'agissant d'“ un jeu populaire et non d'un sport de gens du monde. ”

Il évoque sans s'attarder le crieur à la “ voix traînante qui scande tous les mots et domine le bruit de la foule ”. Il signale aussi l'Angélus et les cloches qui interrompent la partie de pelote. Il ne commente pas, il est plutôt factuel mais nous retrouvons ici les éléments déjà tant de fois décrits, que nous finirons donc par classer dans les caractéristiques, à savoir le crieur et l'Angélus. Contrairement à tous les premiers auteurs, Béguin n'est pas sensible au rôle des juges, qui doivent lui paraître aussi communs que des arbitres de sport.

Béguin considère que “ la partie de pelote au chistera constitue bien le véritable spectacle populaire ”. Il est en désaccord avec les habitants du pays sur ce point. C'est la loi de celui qui regarde depuis sa position et ne voit qu'en fonction de ses propres convictions ou données soient-elles scientifiques. C'est ce que reproche Hoggart (1970) aux intellectuels analysant les comportements des ouvriers.

Evoquant le jeu du revers des Espagnols, il y voit la force des deux bras se combiner avec l'élan de tout le corps pour donner une détente violente. Il attribue la forte impression qui saisit le public à l'alliance de la grâce et de la puissance dans le geste, image aussi largement plébiscitée par les autres auteurs. Nous savons par notre étude que le *blaid* à main nue fait grande concurrence au *chistera*, mais Béguin a dû séjourner sur la côte où ont lieu de grandes parties à *chistera* avec un public nombreux, constitué en partie d'“ étrangers ”, comme on disait alors. Cependant il connaît aussi cette spécialité de *blaid* à main nue puisqu'il écrit :

*Le jeu à main nue exige avant tout un épiderme endurci et à toute épreuve ; je doute fort pour ma part qu'il soit abordable pour des mains délicates et soignées de citadins. Chez la plupart des Basques, même chez ceux qui appartiennent à la classe aisée, la paume est légèrement cornée par suite de la pratique du jeu à main nue. (Béguin, 1899, b : 347).*

De fait, c'est le grand *chistera* qui se développera dans un premier temps à Paris. Notons bien encore la remarque de l'auteur à propos de la pratique du jeu par les classes aisées. Cette particularité du jeu de paume, bien reprise par le jeu basque au XVIIIe siècle, perdure donc. Le bouvier et le cordonnier jouent avec le chantre ou le docteur en médecine, voire l'avocat. Puis Béguin revient sur le caractère rustique du jeu qui lui donne tant de charme, en le comparant au jeu développé en Amérique du Sud par des entreprises à capitaux considérables, avec des joueurs attirés et des recettes provenant surtout des paris. “ Aux places de paume en plein vent, ouvertes à tous, les capitalistes substituèrent de magnifiques édifices ”, lance-t-il avec un peu de regret cette fois. Il souligne l'importance des salaires,

l'exagérations des paris, la fièvre de folie qui portait les pelotaris en triomphe et fit sombrer des fortunes, enfin l'actuel déclin du jeu sauf au Brésil et surtout au Mexique.

Il conclut en annonçant la création d'une société d'amateurs à Neuilly. Il sera, avec son secrétaire Rémy Duhart, le président de la sous-section spéciale de la section I, qui s'occupera du jeu de pelote basque dans le cadre de la présentation des sports à l'exposition universelle de 1900<sup>1714</sup>.

Dans le deuxième article de Béguin, nous renouons avec tous les thèmes rencontrés, l'image de la pelote à la fois populaire, jeu identitaire, culturel, ouvert à toutes les catégories sociales, soumis à des rites (angelus, crieur, paris) et objet d'une passion qui vire à la folie parfois. La vision technique du sportif permet d'expliquer l'attrait des spectateurs, quels qu'ils soient, pour le jeu et par là le succès du *Jai Alai* et des frontons de Neuilly. Outre les qualités tant de fois mentionnées, il évoque la diversité des combinaisons. Nous comprenons qu'il n'y a pas de monotonie, que l'effet de surprise, si recherché par les auteurs de théâtre pour remobiliser l'attention et augmenter le plaisir des spectateurs, est sans cesse présent. Dans le jeu de la longue et le jeu de "rebot", les auteurs évoquaient les revers de situation. Ils avaient ce même effet de surprise, de destin changeant. Mais dans ce cas, ils agissaient comme au jeu d'*illinx*, provoquant le vertige par l'importance des paris ou de l'honneur en jeu. Et cela expliquait en partie l'attrait du jeu pour les Basques. C'est ce que représente aussi le jeu de pelote, une accélération du rythme auquel les situations peuvent se modifier, tant sur le terrain, que pour les parieurs. Le *blaid*, avec la puissance du *chistera*, la vivacité des pelotes, correspond à la nouvelle société qui vit plus rapidement, avec les chemins de fer ou les automobiles. Les capitalistes l'ont compris et vont investir dans la construction de *Jai Alai*.

La pelote fit partie des sports présents à l'exposition de 1900 et, à ce titre, elle figure dans la rubrique "Les sports à l'exposition" de *La Vie au grand air*. C'est Berastegui qui écrit l'article, "Le concours de jeu de Pelote", rendant hommage à la ténacité de Béguin et expliquant les règles du jeu et l'implantation d'un fronton avenue Borghèse à Neuilly<sup>1715</sup>. Pour lui le succès était "imprévisible d'autant que ce sport était entièrement ignoré de la plupart des Parisiens". Mais il vit rarement public aussi enthousiasmé, et il ajoute, "emballé". Il attribue cela aux "belles performances athlétiques", à l'"exercice à la fois puissant et gracieux qui met en évidence les qualités individuelles" tout en exigeant une solidarité entre les joueurs. Il détaille les "points disputés avec un acharnement inouï", les "coups feintés de Barrenechea", l'"avant très fin", recueillant les "applaudissements de l'assistance". Pour lui, ce fut une "véritable révélation" et un "event sportif". Nous avons affaire à

---

<sup>1714</sup> Cf. *La Vie au grand air* N°86, du 6 mai 1900, p. 424, expliquant la constitution, au dernier moment, de cette sous-section de la section I. des jeux athlétiques. Deux concours eurent lieu, un pour les amateurs, un pour les professionnels au *Blaid* au *Chistera* ou gant d'osier et un concours de paume à mains nues, tous dotés de prix en œuvres d'art ou d'argent comme nous l'avons signalé dans la première partie.

<sup>1715</sup> Cf. *La Vie au grand air* N°94, du premier juillet 1900, pp. 544-545.

un journaliste sportif qui retrouve cependant, outre un terme anglais (car le vocabulaire anglais est entré en force avec le sport) les mêmes termes que dans bien des comptes rendus, comme l'acharnement, la finesse, la puissance alliée, paradoxalement, à la grâce. La ruse est là, comme la signalaient les rédacteurs du *Courrier de Bayonne*, toujours appréciée par le public. Le substantif athlète était employé, souvent avec l'adjectif grec. C'est la performance qui est nouvelle dans le lexique de la pelote. Cela s'explique par son entrée dans le domaine du sport. Quant aux spectateurs, ils ne sont plus les foules passionnées du Pays basque, mais les Parisiens enthousiasmés, emballés.

Berastegui signe aussi, en juin 1902, un article de l'*Illustration* où il fait état des parties jouées à Neuilly au fronton du boulevard Bineau, deuxième fronton de Neuilly<sup>1716</sup>. Il s'agit de grand *chistera*, de parties internationales et les équipes française et espagnole sont en photo ainsi que le fronton.

Le rédacteur attend avec impatience l'arrivée de Chiquito de Cambo dans lequel il place l'espoir qu'enfin l'équipe française soit victorieuse. Il se taxe de chauvinisme. A travers la pelote et des *pelotaris* tous issus du Pays basque, se joue donc l'honneur du pays France, et cela à Paris où les spectateurs sont enthousiasmés par le jeu, nous dit l'auteur. Tout cela est surprenant, tout à fait inattendu. Si le fronton Borghèse possédait un retour de mur à gauche, le fronton Bineau, lui possède un second mur de "rebot", au fond, se rapprochant en cela des places françaises alors que Borghèse avait pris l'allure des places, ou plutôt des frontons, espagnols<sup>1717</sup>. "La pelote basque est en ce moment à l'ordre du jour dans le domaine des sports", affirme Berastegui. Il ajoute, ce qui deviendra un refrain ou un motif des articles parisiens, "elle a conquis droit de cité parmi nous". Il en juge par l'invraisemblable enthousiasme qu'elle a soulevé chez les spectateurs. Cet enthousiasme, le côté sportif et le chauvinisme seront à l'œuvre dorénavant.

En juin 1902, André Foucault, spécialiste de lawn-tennis et de sport, écrit à son tour pour *La Vie au grand air*<sup>1718</sup>. Il explique le jeu basque, comme bien d'autres avant et après lui<sup>1719</sup>, par le jeu de la balle au mur, tout en disant, comme de Jouy naguère, que dans la pratique elle diffère quelque peu. Il corrige ensuite cette explication simpliste :

*Tout cela, on le voit, est fort simple ; et cependant je connais peu de sports qui soient aussi vraiment, aussi complètement athlétiques que celui-là. Il nécessite de la part de ses adeptes le jeu presque simultané de tous les muscles ; il exige la vitesse des jambes, la force des bras, la souplesse de tout le corps, un parfait esprit tactique. / L'arrêt de la balle arrivant en vitesse, la relance en revers, autant de " gestes " d'une puissance inconnue dans la pratique des sports plus classiques, et je ne sais si jamais la pointe finale de nos meilleurs coureurs de vitesse*

---

<sup>1716</sup> Cf. L'*Illustration* du 7 juin 1902, p.410 en annexe 11, fichier à la date.

<sup>1717</sup> Rappelons que le terme fronton vient du substantif espagnol *fronton(es)*.

<sup>1718</sup> Cf. article en annexe 11, fichier 1902-06-21Vie gd air.

<sup>1719</sup> C'est le cas dans l'article après l'inauguration du fronton du Cercle Saint James dans le mensuel *La Vie Heureuse*, pp.108-109. Cf. annexe 11, fichier 1904-06a vie heureuse et 1904-06b.

a produit la même impression, a suggéré jamais le même sentiment d'énergie vivace et profonde que l'effort dix fois répétés de Chiquito, relançant sur le fronton la balle dix fois renvoyée par l'adversaire du fond du jeu. Et c'est une émotion nouvelle chaque fois qu'au bruit mat de la balle tombant dans l'osier du gant succède le "han" formidable du relanceur. Sans cesse on a l'impression que les hommes sont à bout de force, mais toujours ils reviennent, les cheveux collés, la sueur transperçant la chemise blanche, lutter, lutter encore. Tandis que d'une voix chantante, le crieur compte les points. (André Foucault, 1902).

Ainsi celui qui ne voulait pas tomber dans l'admiration première, finit par s'émerveiller lui aussi. Le journaliste sportif a été lui-même saisi par l'émotion dont parlaient les autres auteurs. Au discours romantique ou emphatique succède un style plus concret, plus proche de la réalité vécue, décrivant les phénomènes advenus. Les premières phrases sont le rappel du médecin Galien parlant de la petite pelote, mais dans un style moderne. La comparaison avec d'autres sports se fait à l'avantage de la pelote et, cette fois encore, de la pelote basque caractérisée par son *chistera*.

Comme me le rappelait encore récemment une Basquaise "fan de pelote", la pelote parle aussi aux oreilles. Foucault l'a compris, entre le bruit de la pelote dans le *chistera* ou sur le mur, les efforts plus ou moins audibles des joueurs et la voix chantante du crieur, le spectacle est total. Jusqu'ici cette précision avait été peu exprimée. Les auteurs parlaient plutôt de la foule. Voilà aussi ce que représente la pelote, un spectacle pour les yeux et pour les oreilles, qui donne de l'émotion, en particulier parce que les joueurs se dépassent, franchissent les limites que les spectateurs peuvent imaginer. Les paradoxes entre l'effort démesuré et la voix traînante, entre d'une part la grâce et, d'autre part, la puissance du geste, produisent sans doute aussi un effet profond et durable chez le spectateur. Mais le *chistera* n'est pas seulement ici la cause, comme semble le croire l'auteur, car le spectacle de la main nue en place libre peut faire naître la même émotion chez certains spectateurs, au moins, comme nous avons pu nous-mêmes le constater de nos jours.

L'engouement des Parisiens ne s'arrête pas là puisque durant l'année 1903, nous avons trouvé plus de douze articles dans *La Vie Illustrée* et la *Revue sportive*, entre le 8 mai et le 11 novembre 1903. Nous y rencontrons ce perpétuel balancement entre le fait de banaliser la pelote basque "chaque région possède sa règle du jeu de balle<sup>1720</sup>", "ce jeu de pelote nous le retrouvons sous d'autres noms en Picardie, à Paris au Luxembourg<sup>1721</sup>" et l'obligation de distinguer la pelote pour son originalité<sup>1722</sup>. A minima, l'auteur admet que "le jeu de pelote a pris une importance considérable et un caractère

---

<sup>1720</sup> Cf. *La Vie illustrée*, du 8 mai 1903, en annexe 11, fichier 1903-05-08 vie illustrée.

<sup>1721</sup> Idem.

<sup>1722</sup> Même argumentation dans *La Vie Heureuse*, en juin 1904, dans l'article "A la Pelote Basque", voir annexe 11, fichiers à la date.

particulier<sup>1723</sup>”, par exemple, mais il veut croire que “ tous les sports sont devenus ou deviendront universels<sup>1724</sup>”, donc loin de leur pays d’origine. Ainsi il semble que les journalistes veuillent universaliser la pelote basque et se l’approprier aussi. Plusieurs articles expliquent ainsi le jeu basque et ses règles, ce qu’il représente au Pays basque, avec les “ foules d’amateurs, les défis d’un village à l’autre, les paris, les spectateurs se passionnant pour un des camps ”, avant d’aborder les variétés du jeu et son explosion géographique vers l’Amérique.

Dans tous ces articles, nous avons relevé quelques fragments de phrases qui reviennent ou paraissent significatifs : “ force musculaire jointe à l’adresse et à l’esprit d’à propos ”<sup>1725</sup>, “ chaque semaine des parties toujours plus émouvantes ” et “ saison plus brillante que la dernière<sup>1726</sup>, “ lutte homérique, 171 fois la balle a été envoyée au mur ”<sup>1727</sup>. Jusque là, seul l’adjectif musculaire joint au substantif force, marque une petite différence avec les expressions habituelles.

Mais une nouvelle observation apparaît en ce début de XXe siècle, plus axée sur la description mesurée de la performance (“ 171 fois ”) et le réalisme, que sur les sensations, les impressions, les sentiments et les symboles. De plus, le vocabulaire sportif mêle tantôt des mots anglais,<sup>1728</sup> tantôt, pour la pelote, des mots espagnols. “ cortadas foudroyantes de Diharce, Landa élégant a de superbes audaces, Munita roi des zagueiros ”<sup>1729</sup> peut-on lire, et ce jour là, plus de 10 000 spectateurs sont recensés par le journaliste<sup>1730</sup>. Il ajoute qu’on a dû refuser du monde au Cercle Saint James. A propos de l’inauguration du Cercle Saint James, où se jouent de nombreux sports, le 25 septembre 1903, *La Vie Illustrée* dans sa rubrique “ Vie sportive ” annonce trois à quatre mille spectateurs et non 10 000... mais signale aussi que : “ on attend avec impatience l’arrivée des pelotaris, salués par une salve d’applaudissements ” et ajoute : “ il suffit d’assister une fois à cette merveilleuse scène de sport basque pour devenir un partisan convaincu du jeu ”, puis “ l’agilité, d’adresse, de souplesse, la rapidité du coup d’œil et de décision, l’endurance, toutes ces qualités sont indispensables aux pelotaris qui savent y joindre la grâce et la correction ”.

Aux remarques habituelles, ici exprimées avec des expressions différentes, s’ajoutent la rapidité de décision et la correction, qualités essentielles aujourd’hui comme hier, mais la plupart des

---

<sup>1723</sup> Cf. *La Vie illustrée*, du 8 mai 1903, en annexe 11, fichier 1903-05-08 vie illustrée.

<sup>1724</sup> Idem.

<sup>1725</sup> Idem.

<sup>1726</sup> Cf. *La revue sportive* N°10, du 24 mai 1903, article de Léon A.Barthès.

<sup>1727</sup> Cf. *La revue sportive* N°29, du 2 octobre 1903, article signé Chistera, placée en annexe 11, fichier 1903-10-02 Revue-sport.

<sup>1728</sup> Les rédacteurs du *Courrier* aimaient déjà employer *partner* ou *aficionado* par exemple, voire quelques mots du lexique basque de la pelote.

<sup>1729</sup> Cf. *La Revue sportive* N°33, du 28 octobre 1903, article signé Chistera.

<sup>1730</sup> En annexe 11, fichier 11.3., se trouve une représentation des tribunes de plusieurs rangs pleins, qui donne une idée de la foule présente.

auteurs n'y ont pas été sensibles jusque là. Ainsi l'image de la pelote évolue parce que les perceptions des témoins sont d'un autre ordre. C'est aussi avec le lexique sportif que le regard et l'expression évolueront. Pour l'inauguration du Cercle, après d'autres démonstrations sportives, un match de lawn-tennis écourté, les pelotaris sont attendus. Voici un autre commentaire de l'événement :

*Paris tout entier s'était levé, l'élément mondain dominait, artistes, écrivains, industriels, sportmen criaient et gesticulaient s'enthousiasmaient étaient à jamais conquis par l'incomparable sport de la Pelote Basque [...] le véritable triomphe fut pour les pelotaris, ces beaux athlètes qui ont [...] dans les gestes la détente et l'éploiement des ailes d'aigles [...] force, agilité, ruse, endurance tactique, discipline, toutes ces qualités indispensables au pelotari, les hommes qui nous ont émerveillés vendredi les possèdent à un suprême degré<sup>1731</sup>.*

La relation n'est pas moins fougueuse que dans les plus belles pages du *Courrier de Bayonne*. Le lyrisme en moins, nous retrouvons l'émotion, le parti pris, l'admiration sans bornes. Le " pelotari " est compris comme un héros des temps modernes, alliant toutes les qualités d'Ulysse, qualités enviées ou rêvées, toujours identiques. La catharsis peut donc jouer ici à Paris, en 1903, non plus sur " le petit peuple basque " mais sur l'élite mondaine parisienne réunie à Neuilly. Nous ne faisons pas état de tous les résultats donnés par la presse, ni des noms des équipes en présence car ce n'est pas le sujet ici, mais le suivi de la presse montre l'intérêt et l'engouement du public pour ce nouveau sport à Paris. Ajoutons que la pelote est associée aux fêtes du cercle Saint James, même les plus poétiques, cf. l'annonce de la fête Alfred de Musset, le 5 juillet 1904, en annexe 11, fichier 11.4.

En 1904, le succès de ces parties de pelote ne tarit pas. En témoigne un article de deux pages du mensuel *La Vie Heureuse*, intitulé " A la Pelote Basque, " qui donne des informations techniques sur le lieu et sur le jeu, et utilise des photos pour nommer les divers gestes utilisés à la pelote. L'originalité de l'article tient à sa présentation de deux femmes en robe longue en train de jouer avec des *chisteras*. Le rédacteur a espoir que d'autres, à l'instar de Mlle Crussard et de Mme Périer " ganteront la chistera<sup>1732</sup> ".

Voyons comment l'auteur présente la pelote : " Depuis quatre ans [...], exactement depuis l'exposition de 1900, [...] le jeu élégant et vigoureux de la pelote basque se joue à Paris. Il est une des curiosités de la mode et il le mérite car aucun ne fait paraître davantage la beauté d'une souplesse en mouvement ". L'esthétique joue toujours ce rôle, associé à la force, la puissance ou la vigueur. L'auteur répète plus loin : " un sport plus énergique que le tennis [...] il y faut autant d'adresse que de force. Il est enfin plus gracieux ". C'est bien un élément capital dans l'image véhiculée, force, adresse et grâce. L'esthétique corrigeant la brutalité permet d'admirer la force sans réserve, avec délectation.

---

<sup>1731</sup> Cf. *La Revue sportive*, N°29, du 2 octobre 1903.

<sup>1732</sup> Cf. *La Vie Heureuse*, juin 1904, pp.108-109 en annexe 11, à la date, déjà cité.

Ici aussi apparaissent des mots en espagnol, le lexique de la pelote montrant l'impact du jeu espagnol. Nous trouvons : “ adelanta, Alsa, fuera, mala<sup>1733</sup> ” mais “ le coup droit qui doit relever la balle au moment où elle va toucher terre s'appelle demi-volée<sup>1734</sup> ”. Les journalistes voudront serrer au plus près la réalité du jeu, en s'appropriant un lexique utile pour écrire des comptes rendus précis.

Cette modification lexicale va changer peu à peu l'image de la pelote. On s'intéressera davantage aux coups réussis qu'on pourra nommer, au lieu de rester dans des commentaires plus généraux sur l'adresse, qui ne disent pas comment elle se manifeste, ni par quels gestes, ni quels gains elle assure. Le commentateur fera moins rêver mais donnera un visage plus rigoureux et plus réel des parties jouées.

*La Vie au grand air* continue à s'intéresser aux parties à Saint James et parle du “ nouveau sport de pelote basque devenu si vite en faveur auprès du public parisien<sup>1735</sup> ”. Une grande photo montre les joueurs Arrué, Etcheverria, Munita, Marcelo, Menor, Potenito, Irun, Joseito<sup>1736</sup>, Diharce, Americano lors d'une pause. Le commentaire suivant l'accompagne “ avides de mouvement, les joueurs restent rarement en repos pendant les intervalles de partie ; ils jouent avec la balle ou essaient les coups difficiles pour l'amour de la difficulté<sup>1737</sup>. ” Dans cette remarque transparait le respect pour les joueurs, voire de l'admiration.

C'est ainsi que les joueurs sont considérés comme des phénomènes ou des héros. Un article de Victor Laborde insiste sur le succès de la pelote : “ ce jeu, vieux de dix siècles, malgré la concurrence du cyclisme, de l'automobile et du football [...] est bien l'un des rares exercices athlétiques ayant aussi vite conquis toutes les sympathies du monde sportif<sup>1738</sup>. ” Il évoque aussi une si large place conquise au milieu de tous ces sports en si peu de temps. Le rédacteur ajoute qu'il suit la pelote depuis son arrivée au fronton Bineau<sup>1739</sup> et qu'elle méritait un décor digne d'elle, ici le splendide cercle St James, où un Grand Prix doté de 10 000 francs vient de se disputer, remportant un “ succès considérable ” et Laborde affirme : “ Tout concourt à en faire le jeu le plus vif, le plus varié et aussi le plus passionnant ”. Il assure que les épreuves avaient “ su faire vibrer d'un bel enthousiasme les spectateurs les plus froids ”. Il évoque encore les plus extraordinaires prouesses, les mémorables matches et un *dead-heat* Arrué Diharce Landa contre une équipe chilo-brésilienne Etcheverria, Joseito, Marcelo.

---

<sup>1733</sup> Il s'agirait d'indication au partenaire : (va) à l'avant, lève (la pelote), mais ici *alsa* est un mot basque et non espagnol. Puis il s'agit de la pelote : dehors (*fuera*), mauvaise (*mala*).

<sup>1734</sup> Idem.

<sup>1735</sup> Cf. *La Vie au grand air* du 7 juillet 1904.

<sup>1736</sup> Qui a remporté le Grand Prix de Rome avant de venir jouer à Paris en mai.

<sup>1737</sup> Cf. *La Vie au grand air* du 7 juillet 1904.

<sup>1738</sup> Cf. *La Vie au grand air* du 9 juin 1904.

<sup>1739</sup> Il s'agit du deuxième fronton construit à Neuilly.

Malgré la diversité des journaux et des auteurs, le discours est toujours aussi partisan, reconnaissant les mêmes qualités à ce sport, soit la capacité d'émerveiller, d'enthousiasmer, voire de passionner. On pourrait croire que le jeu va prendre racine et s'universaliser. *La Vie au grand air* nous signale en effet que la pelote basque est présente à Nice<sup>1740</sup>. *La Vie au grand air* annonce par ailleurs un désir d'Exposition, non pas universelle, puisque la question a été totalement écartée, mais pour les sports, projet pour 1905. Plusieurs dossiers existent. L'hebdomadaire publie celui de Joseph Dupont, qui prend place au Point du Jour et comprend un jeu de pelote basque<sup>1741</sup>. C'est remarquable car ce sera à quelques centaines de mètres près, l'emplacement du futur fronton de Paris. Nous apprenons aussi l'inauguration d'un fronton couvert à Saint-Sébastien<sup>1742</sup>, d'un nouveau fronton à La Havane<sup>1743</sup> et l'apparition de la pelote basque à Tananarive<sup>1744</sup>. C'est dire que l'actualité de la pelote basque intéresse maintenant la presse, donc ses lecteurs, parisiens notamment. Le champ et l'imaginaire de la pelote s'élargissent donc.

L'activité du fronton Saint James est relayée par *Le Journal de l'Automobile, du cyclisme et de tous les sports* dans une série d'articles de Jean Contoux, qui parlent de " partie qui a tenu ce qu'elle promettait<sup>1745</sup> ", de " lutte acharnée<sup>1746</sup> " ou de " lutte serrée de bout en bout<sup>1747</sup> " " lutte du premier au cinquantième point<sup>1748</sup> " et encore d'allongement de parties de 50 à 55 points en raison des égalisations de 44 à 47. C'est aussi cet équilibre entre les équipes, cette indécision jusqu'à la fin, le pronostic impossible, qui font l'attrait du jeu, puisque la victoire est alors saluée par une ovation nous dit Contoux. Il parle aussi du " joueur formidable<sup>1749</sup> " Claudio qui " s'est particulièrement distingué<sup>1750</sup> ", de Joseito qui " a fait des prodiges<sup>1751</sup> " et encore de " lutte homérique<sup>1752</sup> ". Ainsi peu à peu de nouveaux termes s'introduisent (ovation, formidable), mêlés aux plus anciens (lutte acharnée), mais qui traduisent une même idée. Au lieu de comparer les joueurs aux athlètes grecs, on parle de lutte homérique. La référence est proche, l'intertextualité due à la culture des rédacteurs effectue des liens avec la Grèce antique. Ulysse est un peu plus présent, on entre dans la mythologie, par allusion, ce qui

---

<sup>1740</sup> Cf. *La Vie au grand air* du 18 février 1904, p.126.

<sup>1741</sup> Cf. *La Vie au grand air* N°368, du 29 septembre 1905, p.12.

<sup>1742</sup> Cf. *La Vie au grand air* du 12 janvier 1905. Il s'agit d'un Jai Alai aux murs blancs où quatre joueurs de main nue jouent.

<sup>1743</sup> Cf. *La Vie au grand air* du 1<sup>er</sup> décembre 1905, p.1012.

<sup>1744</sup> Idem, p.998.

<sup>1745</sup> Cf. *L'Automobile*, du lundi 15 mai 1905. Nous retrouvons cette expression dans la presse locale du XX<sup>ème</sup> siècle.

<sup>1746</sup> Cf. *L'Automobile* N°185, du lundi 22 mai 1905.

<sup>1747</sup> Cf. *L'Automobile*, du lundi 15 mai 1905.

<sup>1748</sup> Cf. *L'Automobile* N°185, du lundi 22 mai 1905

<sup>1749</sup> Cf. *L'Automobile*, du lundi 15 mai 1905.

<sup>1750</sup> Idem.

<sup>1751</sup> Cf. *L'Automobile* N°185, du lundi 22 mai 1905.

<sup>1752</sup> Idem.

laisse penser que l’imaginaire du rédacteur établit bien des liens, que le lecteur lui-même établira, à sa manière, dans sa réception du texte.

“ Prodiges ” a un sens proche de merveille et donc nous voilà à nouveau dans le conte merveilleux ou la légende. En 1906 et 1907, les frontons de Neuilly sont encore actifs. Nous trouvons en effet dans les archives de la ville de Neuilly, les autorisations du Préfet, accordées en mai 2006, pour donner des séances de pelote basque tous les jours jusqu’au 15 novembre 1906. Entre le 20 mai 1906 et le 6 juillet 1906, *La Dépêche de Paris*, Journal quotidien politique et littéraire, annonce trois parties de pelote sur le fronton Bineau. Le *Petit Journal* du 11 mai 1907 présente un Accident mortel, celui de “ Paul Emmenot avant gauche, 18 ans, [ayant reçu] un coup de pelote à la tempe de son coéquipier arrière Louis Balard ”. Il a une fracture du crâne et succombe le lendemain.

Cet accident montre que la pelote n’est pas seulement affaire d’exhibition mais que des amateurs parisiens s’y appliquent. Nous avons vu des championnats scolaires dès l’apparition de la pelote avenue Borghèse. Si l’on en croit Chiquito de Cambo, ces frontons de Neuilly cesseront leurs activités pendant la guerre, l’un étant remplacé par des hôtels particuliers, l’autre par une scierie et le troisième par une usine d’aviation<sup>1753</sup>. La presse dit que l’affaire était peu rentable. Néanmoins, nous avons vu que la pelote vit ou revit, au moins en 1910, grâce à A. Vogt à la Porte de Châtillon, au pied des fortifications. Des photos de parties ont été prises par l’Agence Rol et sont disponibles sur Gallica, selon des références données plus haut. De fait, la greffe a pris. La pelote, depuis son entrée à Neuilly, est pratiquée à Paris et s’est étendue en région parisienne. L’engouement décrit par les journalistes fut réel et fécond. Les Parisiens ont voulu goûter aux joies du jeu, pas seulement par identification aux héros, mais aussi par les sensations données par la pratique.

Nous devons remarquer, d’une part que la presse parisienne du XXe siècle ne s’intéresse pas à l’actualité de la pelote en Pays basque et n’annonce que les parties à Neuilly, d’autre part qu’elle s’intéresse à tous les sports. Remarquons aussi que plusieurs organes de presse et, dans chacun d’eux, plusieurs journalistes, donnent une place à une sorte d’historique et une connaissance du jeu, ainsi qu’aux parties de Neuilly.

Pour avoir parcouru les quotidiens et hebdomadaires sur plusieurs années, nous savons que la presse fait place aux événements régionaux dans les domaines de la natation, du football-rugby, du cyclisme et des sports de la haute société. En ce qui concerne les héritiers du jeu de paume, très peu d’articles existent, dans ce que nous avons lu, du moins. Ils concernent la Picardie, par exemple avec la

---

<sup>1753</sup> Cf. *La pelote basque* par Chiquito de Cambo, G.Bénac et A.Vogt, paru entre l’été 1923 et l’été 1924 et réédité par Atlantica en 2006.

Balle au tamis par un hasard qui amena le rédacteur à voir une partie sur le chemin d'un autre reportage, ou encore la Longue Paume, dans l'actualité d'un championnat de France, il est vrai<sup>1754</sup>.

Justement, avec la naissance de la FFPB en 1921 et de l'immédiate organisation de la grande semaine de sports basques, la presse parisienne va se faire l'écho de ces finales fédérales. L'*Auto-Vélo* place une colonne dans sa " Une " pour annoncer l'événement et explique encore le jeu, son histoire et la naissance de la FFPB. Il continue à accompagner l'événement en 1922 et 1923 et en 1927, au moins<sup>1755</sup>. *Le Miroir des Sports* consacre de longs articles à la Grande Semaine FFPB en 1924 et 1925. En 1930, l'*Auto-Vélo* ne produit pas moins de dix-neuf articles entre le samedi 16 août et le dimanche 7 septembre pour couvrir les championnats de France de Pelote basque.

C'est André Lichtenberger, vacancier habituel du Sud-Ouest, qui écrit les premiers articles dans l'*Auto*<sup>1756</sup>. Il reconnaît que la pelote continuait d'avoir des amateurs fervents dans plusieurs grandes villes, que le *blaid* à chistera accueillait un nombreux public durant les vacances à Biarritz, Cambo ou Saint-Jean-de-Luz. Pour lui " le jeu tendait à tourner à l'exhibition pour la clientèle étrangère. Ce n'était plus guère que dans les trinquets à main nue que se disputaient les défis véritablement sensationnels<sup>1757</sup> ". Il attribue donc à la naissance de la FFPB, la " réorganisation du noble jeu " et annonce la grande semaine fédérale. De fait, le jeu à chistera encaisseur n'a jamais vraiment fait l'unanimité en Pays basque de France. On se souvient de sa difficile progression. Le jeu français se partagea entre " rebot ", main nue et *chistera* sans *atchiqui*. On se mit au jeu espagnol par nécessité de s'opposer avec honneur aux Espagnols.

Enfin, avec la FFPB Lichtenberger, voit une " résurrection de la pelote à chistera<sup>1758</sup> " et signale la construction d'un magnifique fronton dans le parc d'Aguiléra à Biarritz. Il fait ensuite un peu d'histoire en évoquant la partie d'Irun remportée par Gascoïna. Il nomme ce dernier le Milon de Crotone basque. Les Grecs sont toujours présents, références culturelles obligées, pour les auteurs. En 1921, Lichtenberger explique le retour des fidèles à la pelote par un " réveil intense des patriotismes locaux<sup>1759</sup> ", qui sont pour lui une conséquence de la grande guerre, après une période où on pouvait craindre une déchéance définitive de ce sport. Pour lui c'était une ingratitude car les Basques

---

<sup>1754</sup> Par ailleurs, La Vie au grand air produit un article sur le jeu de paume le rapprochant de la pelote basque et affirmant que le jeu, " après un moment d'affaissement, reprend maintenant une nouvelle vigueur. Il fait partie de l'USFSA (Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques), qui a créé un championnat de partie terrée en 1891 et un autre, de partie enlevée, en 1897. Le jeu s'est toujours joué aux Champs Elysées puis au Luxembourg et en Picardie, ce qui explique une plus rapide organisation de championnats. La pelote commencera se championnats seulement en 1909.

<sup>1755</sup> Les années 1924, 1925 et 1926 ne sont pas disponibles à la BNF.

<sup>1756</sup> Cet auteur aurait-il un lien avec celui des *Contes héroïques* cité peut-être avec erreur comme André Lechtenberger par le rédacteur du *Courrier de Bayonne* N° 8535, du 28 septembre 1897 ?

<sup>1757</sup> Cf. L'*Auto-Vélo* N°7571, du mercredi 7 septembre 1921.

<sup>1758</sup> Idem.

<sup>1759</sup> Cf. L'*Auto-Vélo* N°7933, du lundi 4 septembre 1922.

semblaient oublier “ que leur race devait précisément à cet exercice ses qualités traditionnelles<sup>1760</sup>. ” Il insiste en jugeant la main nue réduite à un jeu d’écoliers et de paysans et le *chistera* objet d’exhibitions de moins en moins sincères.

Les articles relevés dans la presse locale nous permettent de penser que les parties à main nue relèvent au contraire d’un haut niveau et engagent des champions internationaux de haute volée. Il se peut que ce journaliste exagère volontairement, car ultérieurement il montre sa connaissance des Dongaïtz, Arcé et autres “ manistes ” réputés. Pour lui comme précédemment pour Béguin, la main nue n’est sans doute pas le sport qui pourra plaire et s’expatrier. Toujours est-il qu’il se réjouit de la renaissance de la pelote et y salue “ l’image originale et expressive d’une race harmonieuse et souple, de ce petit peuple basque [...] dont la France est fière<sup>1761</sup> ”. Ainsi donc la pelote est l’image du peuple basque.

Voilà encore une définition plus claire de la représentation de la pelote au début du XXe siècle. Il faut situer les termes employés dans leur contexte, où le mot race n’avait pas la même acception, qu’après la deuxième guerre mondiale. A cette époque, basque et français n’étaient pas non plus antinomiques, comme nous l’avons déjà remarqué. L’auteur reprend quelques points d’histoire. Nous avons cru que la pelote se rangeait dans le domaine technique des sports, non dénué toutefois de pensée esthétique ni d’émotion. Voilà qu’avec Lichtenberger un retour à d’autres notions, de race, de peuple, de tradition, d’histoire et de noble jeu. La pelote semble liée à son contexte culturel. Son image semble indissociable de cette origine. Lichtenberger descend sur la Côte Basque en 1923 à l’occasion de la Grande semaine et en profite pour signer un article où il évoque plus l’avenir avec les jeunes joueurs, l’état des lieux et l’histoire, que les parties de la Grande Semaine<sup>1762</sup>. Il est loin du reportage sportif.

Avec le *Miroir des Sports*, nous sommes davantage plongés dans l’événement, car les héros de la grande semaine de sports basques en 1924 et en 1925 y sont présentés et photographiés. Gaston Bénac signe un long article en 1924, où il ne peut s’empêcher de citer le “ rebot ” et son Angélus. Il fait la part belle aux anecdotes. Pour lui les Basques ne prononcent les noms de Sare et d’“ Elizondo [...] qu’avec une sorte de respect, de ce respect que le croyant voue à la ville sainte<sup>1763</sup> ”. Voilà une nouvelle idée pour sacraliser le jeu de pelote en Pays basque, alors qu’un rédacteur du *Courrier* nous avait présenté les joueurs priant dans une chapelle la veille d’une partie, comme autrefois les futurs chevaliers avant leur adoubement.

---

<sup>1760</sup> Idem.

<sup>1761</sup> Cf. L’*Auto-Vélo* N°7933, du lundi 4 septembre 1922.

<sup>1762</sup> Cf. L’*Auto-Vélo* N°8297, du lundi 3 septembre 1923.

<sup>1763</sup> Cf. *Le Miroir des Sports* N° 222, du mercredi 10 septembre 1924, pp.236-237.

Dans ce texte, nous apprenons que des mots basques peuvent égréner le jeu. Citons Bénac : “ *Gibeléat*, [...] signifie : cours derrière. Mais l’espagnol est plus présent. La *cortada* c’est le coup sec, court, impossible à reprendre,<sup>1764</sup> ” selon Bénac. Son témoignage sur les professionnels est intéressant. Il dit qu’il est difficile de faire la distinction entre amateurs et professionnels, étant donné que tous, hormis les Espagnols et quatre Français joueurs de *chistera*, exercent un autre métier. Ajoutons que ce fut toujours le cas jusqu’à aujourd’hui, excepté pour Waltari Agusti durant quelques années.

Bénac pense que “ la pelote basque à main nue, à pala ou à *chistera*, gagnerait certainement à être décentralisée, à se répandre dans d’autres régions ”. Voilà l’idée universalisation de la pelote à nouveau présentée. Et le “ fronton de Billancourt<sup>1765</sup> ” construit pour les jeux olympiques de 1924 devrait être exploité dans ce sens par le Foyer Basque, selon l’auteur. Mais les vieux jeux de *pasaka* et *lachua* furent à l’honneur à Sare cette année-là, ce qui montre encore cette ambivalence sport / jeu culturel ou cette impossibilité de choisir entre patrimoine et modernité. Bénac suggère aussi que les rugbymen occupent leur été à jouer à la pelote pour venir grossir les rangs des *pelotaris*.

Jacques Berritz<sup>1766</sup>, lui, fait le compte rendu d’une partie de *chistera* au fronton de Paris. A part les égalisations du départ et quelques qualités des joueurs espagnols et français en présence, l’article se concentre surtout sur la vedette Chiquito de Cambo dont l’auteur chante les louanges<sup>1767</sup>.

En 1925, *Le Miroir des Sports* suit les débuts du championnat de France, avec photos et résultats. Paris bat la Section Paloise à *chistera*, par 65 à 59, tandis que le S.A.Bordelais bat le Racing Club de France. 45-37 à main nue sur le fronton de Paris<sup>1768</sup>. Voilà le journalisme sportif de retour.

Enfin, la grande semaine a droit à deux articles, celui de Bénac avec interview du Président Ybarregaray donnant les premiers échos et celui de Jacques Berritz, intitulé pompeusement “ Après la grande semaine triomphale des sports basques<sup>1769</sup> ”. Après “ l’enchantement de ces fêtes du geste athlétique<sup>1770</sup> ” qui est dans le domaine du XXe siècle sportif, l’auteur y va de tous les motifs : “ comment se défendre d’admirer [...] ce petit peuple qui [...] joue à la pelote basque [...] la race basque est essentiellement sportive<sup>1771</sup> ”.

---

<sup>1764</sup> Idem.

<sup>1765</sup> Idem. Notons que ce fronton se situe dans le XVIIe arrondissement aux portes de Boulogne.

<sup>1766</sup> C’est Jacques de Saint Pastou, Secrétaire Général de la FFPB, président l’organe de liaison avec Paris, qui se cache sous ce pseudonyme.

<sup>1767</sup> Cf. *Le Miroir des Sports* N°226, du mercredi 8 octobre 1924, p.275.

<sup>1768</sup> Cf. *Le Miroir des Sports* N°274 du 12 août 1925, p.155.

<sup>1769</sup> Cf. *Le Miroir des Sports* N°279, du 16 septembre 1925, p.238.

<sup>1770</sup> Idem.

<sup>1771</sup> Idem.

Puis l'auteur cède à une autre tentation, celle de décrire les heures difficiles du " jeu national<sup>1772</sup> ". Nous avons du mal à croire le tableau qui est fait, entre délabrement des murs des places et sols envahis par les herbes folles<sup>1773</sup> ou désertion de la jeunesse sous des influences étrangères, à moins de le situer au sortir de la grande guerre. Sinon, les parties de pelote sont toujours nombreuses dans la presse locale, dans les trinquets comme sur les places. Mais cette description permet de présenter la FFPB, " respectueuse des coutumes<sup>1774</sup> ", comme un sauveur, qui stimule l'amour-propre en organisant des championnats et des parties France-Espagne.

L'auteur se réjouit de voir des jeunes en compétitions, l'équipe de " rebot " qui comptait trois générations, et le *chistera* " yoko garbia<sup>1775</sup> " (sans *atchiqui*) qui renaît. Pour ce dernier c'est incontestable. Berritz termine avec une anecdote de chasse sans intérêt. Le but de cet auteur semble plus être d'amuser la galerie que de faire du reportage sportif.

Nous voyons que la pelote a du mal à se débarrasser de son image et de son identité du XIXe siècle, même si chacun lui reconnaît maintenant une identité sportive. Le paradoxe subsiste entre la pelote jeu ou sport d'un petit peuple et la pelote sport à développer, pour qu'il devienne universel.

Jacques Berritz donne encore deux articles dans le même hebdomadaire, notamment à la gloire de Chiquito de Cambo pour une partie au fronton de Paris où il " fit l'admiration des Parisiens<sup>1776</sup> ". L'*Auto* rend compte de la grande semaine 1927 de manière plus rigoureuse, en donnant le programme des parties, en relatant les finales, que ce soit la partie internationale entre les professionnels à Saint-Jean-de-Luz Campos Berri, la coupe des jeunes à main nue à Hendaye ou le grand *chistera* à Biarritz-Aguiléra, sept parties citées dans l'article et sept villes, dont Dax. Le quotidien fait appel à des envoyés spéciaux et offre une bonne couverture de l'événement sportif<sup>1777</sup>.

Terminons cette escapade dans la presse parisienne par un petit regard sur l'année 1930 qui clôtura la période étudiée. Depuis le samedi 16 août, l'*Auto* suit les championnats de pelote et relatera jour après jour les finales de la grande semaine, jusqu'au dimanche 7 septembre 1930. Le 22 août, c'est l'annonce de l'événement annuel, à la Une. L'" heureuse tradition<sup>1778</sup> " est évoquée ainsi que les cérémonies religieuse et civile qui ouvrent la semaine et quelques fleurs sont lancées à la FFPB,

---

<sup>1772</sup> Idem.

<sup>1773</sup> L'auteur prend peut-être l'image de Loti, dans son *Ramuntcho*, pour argent comptant. Loti parle en effet de l'aspect vétuste de la place et d'herbes folles dans le dallage. Il est vrai qu'en 2017 encore, une place peut donner lieu à telle description. Cf. place d'Oiarzun en annexe 14, fichier 14.15.

<sup>1774</sup> Idem.

<sup>1775</sup> Idem.

<sup>1776</sup> Cf. *Le Miroir des Sports* N°283, du mercredi 14 octobre 1925.

<sup>1777</sup> Cf. *L'Auto-Vélo* N°9755, du mercredi 31 août 1927, p.1 et p.4.

<sup>1778</sup> Cf. *L'Auto-Vélo* N°10842, du vendredi 22 août 1930 p.1.

notamment pour le nombre de licenciés en augmentation ainsi que “ l’essor du noble sport euskarien<sup>1779</sup> ”.

Les résultats des parties des fêtes d’Ainhoa sont donnés, ainsi que les résultats de plusieurs demi-finales dont celles de *pasaka*. On annonce deux parties de sélection au fronton de Paris, à main nue et à *chistera* entre des équipes de Paris. La place prise par la pelote est donc loin d’être négligeable et, par rapport à l’année 1927, le changement est grand. Il n’est pas question de jeu national mais de sport euskarien. L’adjectif qualificatif noble reste attaché au sport comme il l’était au jeu. Les parties de la semaine sont relatées jour après jour, avec l’avancement de la marque, les égalisations et des commentaires sur l’efficacité et les qualités des joueurs. Cette précision manquait depuis quelques temps. Par exemple, la partie de *joko garbi* révèle que “ Jean Urruty est bien un véritable phénomène de la pelote basque à 17 ans<sup>1780</sup> ”; le chroniqueur relève les “ exclamations admiratives de l’assistance emballée, quelques balles lâchées qui terminent irrémédiablement plusieurs points, une adresse féline, la régularité<sup>1781</sup> ”. Plus tard, au “ rebot, c’est l’équipe la plus complète, la plus homogène qui a justement enlevé la décision<sup>1782</sup> ”. L’autre équipe a une “ défense trop faible à la raie<sup>1783</sup> ”. L’envoyé spécial, Jean Lafourcade, évoque “ la grande foule ” encore. C’est “ la puissance d’Antonio, infatigable cogneur, la finesse de Bergerot qui firent l’admiration de l’assistance qui ne leur ménéage pas ses applaudissements. Ils furent portés en triomphe par leurs admirateurs<sup>1784</sup> ”. Le rédacteur termine en annonçant des parties de défi à main nue, sur le fronton de la capitale, entre des amateurs de Paris.

Le visage de la pelote change vraiment, avec des parties d’amateurs parisiens, et des parties de fête à Ainhoa annoncées par un quotidien parisien, avec un chroniqueur soucieux de commenter avec rigueur, de donner des précisions chiffrées, des éléments de technique, de tactique, des jugements appuyés sur des observations de conduite de jeu, tout en faisant remarquer les réactions des spectateurs et en parlant donc des émotions soulevées par le jeu. La pelote devient, cette année-là, dans ce quotidien-là, un objet sportif traité par un journaliste sportif.

Que retenir de cette longue incursion dans la presse parisienne du début du XXe siècle ? Avec un style, un vocabulaire et des sensibilités différentes, les rédacteurs retrouvent, d’une part les images révélées par les auteurs précédents et, d’autre part, analysent les raisons du succès du jeu de *blaid* à *chistera* sur des spectateurs néophytes. Ces derniers n’ont donc aucune représentation préétablie par la

---

<sup>1779</sup> Idem, p.5.

<sup>1780</sup> Cf. L’*Auto-Vélo* N°10855, du samedi 6 août 1930.

<sup>1781</sup> Idem.

<sup>1782</sup> Cf. L’*Auto-Vélo* N°10855, du samedi 6 août 1930.

<sup>1783</sup> Idem.

<sup>1784</sup> Cf. L’*Auto-Vélo* N°10856, du dimanche 7 septembre 1930.

société où ils vivent, mais ils sont enthousiasmés par le jeu, un jeu à vrai dire plutôt espagnol, au grand *chistera*, pratiqué par des professionnels, dont quelques Français. Il y a donc deux jeux, le rustique traditionnel, lié aux mœurs et à l'identité basque, le jeu national, que certains auteurs décrivent pour présenter la pelote basque aux Parisiens et le jeu-spectacle donné à Neuilly, qui est plus proche du sport-spectacle lui aussi décrit, avec sa presse spéciale, ses joueurs vedettes, ses édifices magnifiques bâtis par des capitalistes. Dans les deux cas, c'est un jeu qui génère la foule, la passion et les paris.

Côté patrimoine, il faut lui attribuer la musique du chanteur de points et le rite de l'angelus, une certaine sacralisation et une suprématie des Basques.

Côté sport, il est le seul jeu de balle régional ayant réussi à conquérir la capitale et une place de choix dans la presse parisienne, d'abord à propos des fêtes basques de Saint-Jean-de-Luz, puis pour les parties internationales de Neuilly, enfin pour présenter la grande semaine des sports basques initié par la FFPB et rendre compte de son déroulement. Les qualités techniques du sport rejoignent celles du jeu en des termes relevant parfois du champ lexical du conte (merveille, prodige) ou de la religion (miracle, sacrée). Le sport (performances athlétiques, noms des coups gagnants en langues vernaculaires, réussites chiffrées) et la littérature (références grecques, esthétique) se partagent la vision d'un jeu rapide, aux multiples combinaisons, où les héros s'impliquent avec inspiration et acharnement. Il semble prisonnier de ses racines mais il paraît universel, propre à s'étendre partout. La FFPB elle-même balance entre l'expansion et le sauvetage des jeux les plus anciens. La vision du jeu s'en trouve irrémédiablement brouillée, hésitant entre sport et jeu, sclérose de la tradition et ouverture à la modernité.

Pour conclure ce chapitre sur l'image de la pelote dans la presse régionale ou parisienne sur un siècle environ, jusqu'en 1930, nous remarquons la constance des caractéristiques esthétiques, de l'attrait irrésistible, de l'engouement général pour un jeu passionnant par la variété des coups et des combinaisons, par les performances athlétiques, pour un jeu portant à admirer des joueurs talentueux, inspirés, impliqués à l'extrême, vedettes des temps anciens ou modernes. La distraction honnête, la lutte pacifique, le jeu pur et noble, en parfaite concordance avec le jeu de paume défendu par les pédagogues de la Renaissance Erasme, Vivès et Cordier, est aussi le plaisir auquel le peuple basque a droit, occasion de catharsis et de manifester bruyamment sa passion au XIXe siècle. Ces aspects différents s'imbriquent naturellement.

La pelote va cultiver les paradoxes, unissant les opposés. Ainsi elle est jeu national, populaire, ferment d'identité basque et sport professionnel captivant la haute société à Neuilly. Elle semble prisonnière de ses racines, et de ses rites (chanter les points et l'Angelus, prolonger les parties) mais s'organise avec des clubs, une fédération française et conquiert le public et la presse parisienne,

comme aucun autre jeu issu de la longue paume. De fait, la pelote basque a déjà plusieurs identités et plusieurs représentations. Entre le jeu identitaire associé au “rebot” à sauver, le jeu de *blaid* à main nue en trinquet, repaire des parieurs et du peuple basque et le jeu de *chistera* largement diffusé et professionnalisé en Pays basque d’Espagne, deux conceptions s’affrontent parfois. La FFPB se propose de réaliser l’unité et la progressive normalisation de la Pelote basque. La superposition des opposés, la coexistence des défis et des paris d’une part et, d’autre part des championnats de France est une image de la tradition ancrée dans la religion, qui s’émancipe dans l’affirmation d’une réalité sportive.

Voyons ce que les érudits du XIXe siècle nous apprennent dans leurs témoignages plus longs, sur les visages du jeu à leurs époques.

## **III.2.2. Des contributions d’érudits**

Des érudits du XIXe siècle s’intéressent à la pelote. Voyageurs impressionnés par le jeu, Basques respectueux ou défenseurs de leur jeu, promoteurs des sports athlétiques ou des jeux de ballon, tous apportent leur contribution à la connaissance du jeu de paume ou pelote pratiqué en leur temps. Qu’ils y consacrent quelques lignes, quelques pages ou des entrées dans leur dictionnaire Basque-Français, ils offrent un éclairage essentiel et que nous avons déjà en partie analysé. Il reste à rappeler quelques éléments plus proches de la représentation de la pelote que des règles ou des conditions du jeu chez quelques auteurs anciens déjà étudiés. D’autres, plus récents, méritent un commentaire de leurs écrits. Puis nous étudierons les témoignages de deux défenseurs du sport, qui ont écrit des ouvrages sur la question et fait une petite place à la pelote. Nous ajouterons le premier livret donnant les règles du “rebot”, les éléments de la thèse de médecine de Jean Etchepare qui correspondent à notre thème, et des commentaires sur le livre richement illustré de Gaston Vuillier, *Plaisirs et jeux depuis les origines*. Enfin nous analyserons les motivations et les articles de la revue *Gure Herria* concernant la pelote, les témoignages de Badakit d’Orsanco et de Vaufreland, pour arriver au premier livre dont le seul objet est la pelote basque, le livre de Blazy, publié en 1929.

### **III.2.2.1. Des témoignages avant 1889**

Chez de Jouy et Diharce de Bidassouet, nous avons repéré “la fureur”, les parties entre joueurs célèbres et “la passion” des spectateurs qui, pour voir, prenaient d’assaut tous les points en hauteur autour de la place ; murs, arbres, toits. La “crainte et l’espérance” tour à tour s’emparaient des spectateurs, “la revanche” était souhaitée. On jouait pour “la gloire et pour l’honneur” et ce jeu

était en fait une “ lutte très pénible ”. En bref, la paume basque faisait naître de vifs sentiments, face à une lutte, un combat difficile pour la gloire et l’honneur de tous. Ce rôle social, à la fois fédérateur pour un village, une province, un pays, rôle vital peut-être, où se jouaient l’honneur mais aussi les fortunes, était donc assumé par le jeu de paume basque au début du XIXe siècle.

Chez Ader, outre les points cités nous avons rencontré les qualités de joueurs, “ agilité, adresse, force et grâce ”. Déjà, ce duo de choc, cette alliance de deux qualités contradictoires, charmait la foule et constituait une part de l’image de la pelote. De plus, c’est Ader (1826) qui initie le motif du “ jeu national ”, repris jusqu’au XXe siècle, comme nous l’avons vu, même par des journalistes sportifs. Les représentations des joueurs “ qui semblent avoir des ailes ”, qui livrent un “ combat mythique ”, sont investis d’une “ haute mission ”, comme des héros d’épopées ou de romans de chevalerie, ajoutent à l’image mythique et grandiose de la pelote. Dans l’imaginaire, elle atteint les plus hauts sommets entre gloire et spiritualité. C’est aussi Ader qui semble initier le motif des Basques désertant depuis le bord du Danube pour venir assister à une partie de paume dans leur village. Le motif connaîtra des variantes<sup>1785</sup>, complétées par de soi-disant souvenirs, qui finissent par en faire une légende dorée de la pelote.

Germond de Lavigne (1855) va plus loin et, avec lui, commence vraiment la légende. En effet, il ajoute l’aventure des soldats à celle de Perkain<sup>1786</sup>, qui sera reprise et véritablement mise en scène par Harispe (1893 et 1903). Dans son discours, Lavigne s’appuie sur le témoignage d’un ancien, rencontré à Saint-Etienne-de-Baigorry, ce qui est peut-être seulement un artifice de l’écrivain pour avancer son histoire et assurer le réalisme de l’anecdote. Lavigne s’est peut-être saisi de la courte allusion de Ader pour romancer l’affaire des soldats qui prend chez lui un caractère de souvenir détaillé. De même, Harispe (1903) saisira l’anecdote de Lavigne sur Perkain pour écrire une véritable tragédie. Ainsi grossit la légende qui se poursuivra avec l’histoire de Gascoïna autour de la fameuse partie d’Irun et enfin avec l’invention du *chistera*, à partir de la lettre d’un Sempertar, Ganich Halsouet, envoyée à la revue *Gure Herria*<sup>1787</sup>. Lavigne met en scène la partie de paume, comme on ferait d’une pièce de théâtre. Il distribue les rôles, entre parieurs, juges, partis des joueurs et spectateurs passionnés. Chez lui “ la paume sans cesse repoussée, voltigeait dans les airs sans jamais toucher le

---

<sup>1785</sup> Cf. Germond de Lavigne (1855 : 133-134) : “ Aussi partîmes-nous des bords du Rhin tous les quatorze sans permission. Nous arrivâmes à Ascarat la veille de la fête harassés de fatigue. Mais le lendemain nous parûmes au jeu de paume [...] Il fallut penser à retourner au régiment, où déjà nous étions déclarés déserteurs. [...] Le régiment avait dépassé Vienne. [...] nous revenions tout juste pour sa grande bataille d’Austerlitz : il [l’Empereur] nous en sut gré et nous pardonna. ” ou *Le Courrier de Bayonne* N°3783, du mercredi 8 août 1877 : “ Si donc des soldats basques se rendirent en 1805, comme la tradition en est constante, des bords du Rhin aux Pyrénées et prouvèrent par là leur passion pour ce jeu national, ... ” et tant d’autres depuis.

<sup>1786</sup> Cf. Lavigne (1855 : 133) : “ L’un d’eux, Perkain, qui était réfugié en Espagne pendant la Révolution, apprend que Curutchet annonce une partie aux Aldudes. Il accourt, malgré les dangers de sa présence de ce côté de la frontière, combat, remporte la victoire, et rentre en Espagne, applaudi et protégé par six mille spectateurs.”

<sup>1787</sup> Cf. *Gure Herria* 1926 décembre pp.733-739.

sol ” (Lavigne, 1855 :133), forme littéraire exprimant la durée d’un point, avec des acteurs habiles à sauver la balle de sa chute inéluctable. Il ajoute : “ Les cris et les applaudissements étaient immenses lorsqu’un coup difficile était habilement relevé. Les pièces d’argent et aussi les pièce d’or des parieurs s’amoncelaient entre les mains des juges ” (Lavigne, 1855 :133). L’auteur se situe entre conte merveilleux et réalité. Il passe de l’un à l’autre, de sorte que le lecteur est poussé à mêler les deux, et finalement à comprendre la paume basque comme une activité mythique.

En 1815, le Colonel Francisco Amoros mettait sur pied un projet de gymnase militaire à Paris, avec l’aval du ministre et de la chambre des Députés, mais son gymnase, victime d’une cabale en 1836, finit par fermer. Néanmoins, il reste un *Manuel complet d’éducation physique, gymnastique et morale*, dont la deuxième édition, fut éditée par Roret en 1947<sup>1788</sup>. Nous avons consulté la nouvelle édition de Roret, “ très augmentée”, publiée en 1848. Amoros y fait état de sa connaissance du jeu de paume, notamment espagnol, qu’il veut faire pratiquer aux élèves dans son gymnase de Paris. Il dit avoir lui-même pratiqué le jeu à main nue en prenant soin de fortifier sa main sans endommager certains doigts dont il avait besoin pour des travaux de motricité fine. Il nous expose donc, dans cet ouvrage, la façon de jouer à la paume espagnole avant 1848 et probablement avant son arrivée à Paris et son exposé de 1815 à la chambre des Députés, s’agissant notamment, de sa propre expérience. En fait d’Espagne, il ne cite que trois lieux, Valence, en quelques mots, la Navarre et surtout la Biscaye. De sorte que nous avons un témoignage précieux, d’une part avec des planches où sont représentés les gants espagnols et, d’autre part, des règles précises de jeu tout à fait opportunes. Nous n’avions pas réussi à consulter ce manuel avant d’écrire les deux premières parties de notre ouvrage. Il vient fort heureusement renforcer notre étude et compléter grandement l’information sur la paume basque pratiquée en début de XIXe siècle. Tout d’abord à propos des balles, Amoros précise qu’elles sont très différentes selon les lieux, en taille, comme en poids et en matériaux. Il en possède avec de la gomme élastique. Il précise que les balles qui ont du plomb sont dangereuses, et elles forment ce que l’on appelle des *clous*<sup>1789</sup> à la main, congestions de sang. Il préconise d’arrêter alors de jouer. Il parle aussi des balles dures, sans plomb, qui font enfler la main. Voici la méthode à employer pour dissiper ou affaiblir cette enflure, selon l’expérience du Colonel :

*on place la main par terre ou sur un banc, et un homme met son pied dessus, ayant les souliers sans clous, et fait graviter tout le poids de son corps sur la main engourdie et enflée. On cesse pendant quelques instants ce*

---

<sup>1788</sup> La première fut publiée en 1830.

<sup>1789</sup> Cette dénomination existe encore aujourd’hui.

*remède, qui a l'air d'être barbare mais qui est très bon et on recommence encore une ou deux fois. (Amoros, 1847, t.I : 38)<sup>1790</sup>*

Amoros nous explique également la confection des Gants espagnols, avec un détail qui s'est perdu. Il semble qu'au début, les joueurs aient eu besoin d'un gant de cuir, et que leur main gantée ait été placée dans la poche cousue au gant dur, du côté convexe<sup>1791</sup>. Aujourd'hui le doigtier cousu au gant de cuir est suffisamment confortable, avec des soufflets, pour assurer souplesse et meilleure adhérence au gant en cuir dur.

*Deux morceaux de cuir très forts et bien cousus ensemble ont reçu une forme concave pour garantir la paume de la main, recevoir la paume et la lancer très loin. De l'autre côté de la main, on met une peau très forte qui forme le gant ; on assure ce gant au poignet avec une petite corde ou un ruban fort. On entre la main dans ce gantelet, recouverte d'un autre gant pour la libérer du contact des matières dures dont il est formé. (Amoros, 1847, t.I : 39).*

Amoros doit donner tous les détails techniques, mais il donne de surcroît le vocabulaire. Nous apprenons que les Espagnols nomment les “ chasses ” *rayas*. Lorsqu'une équipe a 40, et l'autre 30, si cette dernière marque le point suivant, au lieu de lui donner 40, on fait descendre la première équipe à 30, nous dit encore Amoros. C'est une particularité du “ rebot ” par rapport au tennis ou à la longue paume. Nous savons maintenant, grâce au projet de gymnase à Paris, que la longue paume basque ou *laxoa* se jouait déjà ainsi bien avant 1848. Amoros fait aussi état du crieur qui doit annoncer tous les événements de la partie, notamment l'état du jeu, à chaque point fait. C'est la première fois aussi que nous en avons témoignage.

Amoros explique la longue paume espagnole en précisant le lexique de ce pays. Nous indiquerons ces termes espagnols en italique, parfois entre parenthèses. Amoros explique que la partie se joue avec des gants de cuir décrits plus haut et que les joueurs s'entendent d'abord sur le nombre de jeux à faire (souvent 5, 7 ou 9), sur le poids et sur la qualité des paumes (pelotes). Aujourd'hui le *laxoa* se joue en 9 jeux. Le colonel décrit une partie jouée trois contre trois, en précisant qu'il peut y avoir quatre à cinq joueurs par équipe. Il indique que les limites du jeu sont latérales et que, dans la longueur, le but est au contraire d'envoyer la paume le plus loin possible. Par exemple, Amoros écrit : “ Si les *sacadores* font entrer une paume au-delà de la dernière ligne marquée près du mur du fond ou du *resto*, sans que les *restadores* puissent la faire sortir, ils ont gagné quinze<sup>1792</sup> ” (Amoros, 1848, t.II : 372). Et de même dans l'autre sens avec le lancer des *restadores*. Notons bien la présence du mur, dont

---

<sup>1790</sup> Il n'est pas le seul à donner cette méthode. Etchepare en fait état dans le texte de *Buruchkak* étudié plus loin et dans sa thèse de médecine, cf. schéma explicite en annexe 6, fichier 6.20.

<sup>1791</sup> Son manuel est accompagné de planches. Dans l'une d'elles, il représente les gants, les bâtons pour marquer les chasses ou *arraia* et le butoir ou *botadera*. Cf ces dessins en annexe 14, fichier 14.11.

<sup>1792</sup> Les *sacadores* sont les joueurs de l'équipe qui bute et les *restadores*, leurs adversaires. Le *resto* est le nom du camp de ces derniers.

Amoros ne précise pas s'il est utilisé comme vecteur de jeu. Il poursuit en indiquant qu'un tirage au sort désigne une équipe. Celle-ci choisit alors d'engager ou non. Aujourd'hui le tirage au sort décide directement qui va buter. Le but, pour Amoros, se fait en faisant bondir la paume sur un disque de marbre enchâssé dans un tabouret de bois à trois pieds (la *botadera*) et l'inclinaison de la pierre est obtenue en mettant une cale sous l'un des pieds. Parfois, dit-il, une corde est tendue à 2m65 du sol, à une distance qu'on choisit et la paume doit passer au-dessus à chaque échange. Cet usage ancien expliquerait les termes " corde " pour désigner la frontière entre les camps et " cordier " pour désigner les joueurs placés à cet endroit du terrain de jeu. A chaque engagement, dit Amoros, la paume doit dépasser une ligne marquée au sol, un peu plus loin du *botadera*, que cette corde<sup>1793</sup>.

En Biscaye, les plus forts envoient la paume de 92 grammes (3 onces) à 91,65 mètres, ajoute l'auteur. Les fautes donnent *quinze* à l'adversaire et un jeu compte quatre points nommés : 15, 30, 40 et jeu. Les fautes consistent à envoyer hors des limites latérales, à ne pas réussir à reprendre la paume en l'air ou au premier bond, à ne pas franchir à l'engagement la ligne convenue, à ne pas passer au-dessus de la corde, le cas échéant, à ce que " deux joueurs d'un même côté touchent la balle l'un après l'autre, étant en l'air, ou après avoir donné le premier bond seulement " (Amoros, 1848, t.II : 372). Si une paume touche un élément extérieur (poteau, arbre...) avant d'avoir bondi dans les limites, elle fait perdre le point à celui qui l'a lancée. Ces règles restent vraies aujourd'hui, mais il n'y a plus de corde et nous avons vu qu'au XIXe siècle, avec la force de propulsion des *chisteras* et la puissance de Larronde, des limites dans la longueur ont été instaurées.

Comment les joueurs se placent-ils ? Le plus fort des *restadores*, le plus loin possible de la *botadera* et ses deux compagnons à dix, quinze pas devant lui pour tenter de saisir les paumes à la volée. Si les joueurs sont plus nombreux ils se répartissent de manière à couvrir au mieux l'espace à défendre. Ce qui semble curieux dans cette description c'est que la corde, logiquement frontière entre les camps, soit située en deçà de la ligne à dépasser au but. Amoros termine en parlant tactique et " chasse ". S'il n'y a pas de corde au-dessus de laquelle jouer, le *restador* peut choisir de renvoyer la paume loin et haut dans les airs, en *lobant* ses adversaires, ou bien :

*de la faire rouler par terre, en profitant des intervalles que ses adversaires lui laissent afin que la paume parcoure la plus grande distance possible du jeu, et qu'elle ne puisse être arrêtée par lesdits adversaires que le plus près possible de la botadera. L'endroit où cette paume est arrêtée est signalé par le marqueur, au moyen des chasses (Amoros, 1848 t.II : 374)*

---

<sup>1793</sup> En fait Amoros écrit : " Au-delà de cette corde, on trouve trois ou quatre lignes marquées par terre, et on fixe celle que doit dépasser le premier bond de l'*acquit* ".(Amoros, 1848 t.II : 371). L'*acquit*, terme de jeu de paume, est le camp qui bute, ou, ici la paume lancée au but.

Ainsi, lorsque l'on jouera cette " chasse ", située dans le camp du buteur, les joueurs qui seront passés dans le camp buteur pour la disputer, auront un tout petit camp à défendre, continue Amoros. Nous notons bien que les " chasses " peuvent avoir lieu dans le camp buteur. Il s'agit donc de longue paume et non de " rebot ". C'est pourquoi nous avons utilisé plusieurs fois le terme *laxoa* dans ce paragraphe. Amoros poursuit en expliquant le principe des " chasses " et la façon de les jouer en accord avec les règles de longue paume. Il ajoute que des parties s'organisent entre des Navarrais et les plus forts Basques ou Valenciens et que tout un chacun ayant le droit d'y assister " depuis les hommes les plus respectables, jusqu'au dernier degré de la société ", il s'ensuit un grand concours de population arrivant parfois un jour avant pour prendre les places. De fait :

*Ces places se prennent sur les marches de pierre qui règnent tout au long du jeu, ou sur les échafaudages en amphithéâtre que l'on construit exprès à cette occasion, et que l'on paie cher. Une de ces parties fameuses est une bonne fortune pour la ville qui attire cette affluence de consommateurs, et après la partie de paume, on s'amuse à danser. (Amoros, 1848, t.II : 376)*

Ainsi nous comprenons bien pourquoi une partie que les autorités espagnoles voulaient empêcher, au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'était jouée malgré tout pour empêcher que le profit n'aille à Saint-Jean-de-Luz. La coutume des échafaudages est ancienne. Elle explique les nombres impressionnants de spectateurs annoncés, même si ces derniers sont sans doute un peu exagérés. Néanmoins la vue des échafaudages remplis donne cette idée de nombre aux journalistes.

Outre les détails méconnus sur la fabrication des gants et la teneur en élastique ou en plomb des pelotes, sur les règles du jeu basque, déjà original même dans sa version de longue paume, nous déduisons de cette longue description d'Amoros qu'un militaire décidé à instruire sur les conditions de pratique dans son gymnase, ne peut s'empêcher de contextualiser. Il parle du jeu en Biscaye, ajoutant même les dimensions de deux places (Oyarzun et Saint-Sébastien) et signale le succès du jeu en Pays basque, avec une dimension nationale : " chaque pays attire ses compatriotes " dit-il pour expliquer l'affluence aux parties internationales.

Ce jeu de pelote, déjà en 1848, et plutôt avant, semble donc attaché à un pays et à ses coutumes, même si on le croit utilisable et utile ailleurs, comme c'est le cas du Colonel. Par ailleurs, il est le seul à donner des éclaircissements sur le jeu qu'il appelle balle au mur mais qui est le jeu de *blaid* basque. En effet, ici on tire au sort, qui sert le premier et il y a une raie horizontale tracée sur le mur au-dessus de laquelle on doit toujours envoyer la balle, sous peine de perdre le point. Il y a aussi une ligne au sol (de 6 à 10 mètres du mur), au-delà de laquelle on doit envoyer la balle la première fois que l'on sert, ou toujours, ajoute Amoros, selon les conditions de jeu fixées. Plusieurs lignes peuvent être tracées pour avoir le choix selon la puissance des joueurs, précise Amoros. On peut jouer avec ou sans

gant et parier de l'argent ou autre chose. Amoros poursuit : “ Un garçon tient un *marquoir* pour compter les points que chaque côté de joueurs fait, et on les compte un à un. Généralement on joue chaque partie à 20 ou 24 points, quelquefois on fixe la partie à 30 ” (Amoros, 1848, t.II : 370). C'est bien l'ancêtre du jeu de *blaid*, voire ce jeu lui-même. Le jeu est en effet déjà bien défini et il diffère de la balle au mur par la présence des lignes, notamment sur le mur, par la façon de jouer, équipe contre équipe et par le fait de compter. Amoros est le premier à décrire précisément le jeu et à montrer son implantation au tout début du XIXe siècle, contrairement à ce que dit de Jouy. Voyons maintenant le témoignage d'un auteur plus tardif.

Francisque-Michel, philologue et grand médiéviste français, fouilleur d'archives, offre une description très proche de la réalité. Cependant, il fait aussi place à “ l'espèce de culte ” rendu au “ jeu de paume ” (Francisque-Michel, 1857 : 101), témoignant lui aussi de cette image sacrée ou sacralisée du jeu. Il cite les anciens joueurs célèbres, l'anecdote de Perkain et celle des soldats.

Il remarque l'amateurisme des Français de son temps, par rapport au sérieux de l'entraînement quotidien en Espagne. Il y voit l'explication des défaites françaises<sup>1794</sup>. Il cite une partie qui a mis en émoi la population en 1854 et à laquelle il a dû assister, tout en nommant les joueurs renommés à ce moment-là. Il expose l'organisation des paris dans les localités, à l'aide de “ bourses, espèce de souscription dont un habitant considérable est le gérant ” et mise ensuite cette somme pour toute la communauté, lors du jeu. Il parle des soupçons qui pèsent sur les joueurs, lesquels sont capables de jouer en dessous de leur valeur pour inciter les parieurs à miser sur leurs adversaires, pour se démener ensuite et remporter la partie et de gros gains<sup>1795</sup>. Francisque-Michel fait écho à la probité proverbiale des parieurs. Son texte tient plus du documentaire que du roman. Pas d'envolée lyrique chez cet auteur rigoureux qui témoigne de la réalité du jeu.

Il commence par décrire l'assistance : “ affluence incalculable ”, “ têtes d'hommes alignées au-dessus d'une masse compacte formant un seul corps composé de plusieurs milliers ”. Il remarque l'agencement des spectateurs : “ les moins passionnés, les plus délicats entassés sur de longs amphithéâtres, les enthousiastes et les plus économes font la haie sur le sol ”. A la fin de sa description il évoque le silence qui règne pendant le point tandis qu'une fois le point gagné, “ des cris des coups de sifflets, des applaudissements frénétiques et des huées ébranlent les airs ”. Les différents modes de réaction sont bien ciblés par l'auteur. Il décrit l'attitude des joueurs avant la partie, fraternisant alors qu'ils ne se parleront plus durant le jeu, mais étudiant le terrain et ses accidents, déjà concentrés. Le

---

<sup>1794</sup> Cf. dans la première partie de cet ouvrage, l'histoire du jeu qui montre une supériorité alternant entre France et Espagne, selon les périodes. L'argument de Michel semble donc erroné.

<sup>1795</sup> Il cite à ce propos une anecdote qui fait penser à l'histoire d'un dénommé Bautista qui était prêt à perdre une partie car il s'était fait acheter. Rappelons que le joueur Irun s'était fait exclure des places de Buenos Aires pour pareille tromperie.

costume est précisément décrit : “ Les légers pantalons retenus par une ceinture rouge, le col déboutonné ”. Notons qu’il ne semble pas y avoir de différence de couleur suivant les camps, alors qu’il y en aura plus tard à Biarritz. Il est vrai que les autochtones connaissent les joueurs et les équipes tandis que pour les étrangers en vacances, la couleur peut s’avérer bien utile à la compréhension des actions.

Voici donné le plan du jeu avec les positions des acteurs sur le terrain : un joueur, “ au pied du mur appelé rebot ” et à “ quelques pas devant lui, mais séparés ” les deux meilleurs après lui, “ sur la ligne du *paso*, deux autres partenaires. Francisque-Michel les voit ainsi placés former “ un V dont les branches s’écartent ou se rapprochent au besoin ”. Pour l’auteur c’est l’autre équipe qui est l’attaquante et “ dispose ses joueurs en forme de coin ou angle saillant ”, dont le sommet est le buteur, qui a pour objectif de lancer la paume contre le mur en rendant le “ repous ” le plus difficile possible à son adversaire au pied du “ rebot ”. Il précise que la disposition ne dépend pas du nombre de joueurs.

Francisque-Michel nous présente-t-il un jeu de “ rebot espagnol ” car le repousseur peut prendre la première pelote de volée comme il l’écrit ou s’agit-il d’un effet littéraire ? Alors sa proposition subordonnée “ quel que soit l’angle que fait la balle en bondissant ” désignerait le bond dans le carré du “ rebot ” et non sur le butoir et le joueur repousserait la pelote après le bond au sol et sur le mur. Ceci paraît plus logique.

Même chez cet observateur qui semble chercher la précision et l’objectivité, la parabole de la pelote est qualifiée de majestueuse. Ceci nous paraît montrer l’impossibilité pour un spectateur de rester insensible à l’esthétique, au côté grandiose du jeu.

S’y ajoutent, d’abord la précision de la mesure, la pelote dépassant de 50 à 60 mètres la frontière entre les deux camps, puis le nom basque de cette ligne à dépasser, le “ *paso* ”, ainsi que sa situation, à 40 mètres du mur. La difficulté de renvoyer est exposée par la nécessité d’un œil sûr pour deviner le point où saisir la pelote, et d’un “ bras assez robuste pour la renvoyer à la volée ou du premier bond ”. Avec cette dernière remarque Francisque-Michel nous donne encore à comprendre une des règles du jeu. Il est le premier à se soucier réellement de les définir et ce, pas à pas, tout en décrivant le jeu, de manière pédagogique, tout comme Vivès et Erasme ou Cordier, dans leurs dialogues. Sa description prend en compte les sons, ici le bruit de la balle glissant dans le gant de cuir ou fendant l’air. Il évalue la force de la balle dans sa rapidité comme “ capable de renverser l’homme le plus vigoureux ”, au lieu de juste qualifier cette force.

Il passe à la tactique : fatiguer l’adversaire en variant la direction et la portée des coups ou profiter de la faiblesse ou de la négligence des rechasseeurs qui se tiennent sur la frontière, sur le *paso*. Il expose la règle des “ chasses ”, où elles se marquent, comment elles provoquent un changement de

terrain pour les équipes, comment elles se disputent. Et il définit clairement toutes les règles, comment jouer la/les “ chasse ”(s), comment marquer un jeu, quand on proclame “ à deux ”, comment la marque avance ou recule à ce moment-là, selon l’équipe qui marque le quinze. Notons qu’il s’agit là d’une originalité basque par rapport aux règles de la paume ou du tennis.

De fait, nous avons la preuve avec cet auteur que les règles du “ rebot ” étaient déjà en 1857, voire un peu avant la date de parution de l’ouvrage, et ce dans leurs grandes lignes, celles qui sont parues en 1880 et qui restent vraies aujourd’hui. Francisque-Michel donne même le nombre de jeux d’une partie : douze ou treize. La durée du jeu est indiquée : “ de longues heures ”. Les juges sont choisis par les deux camps mais doivent s’accorder explique l’auteur et, dans les cas douteux, ils se réunissent pour décider puis, en cas de désaccord, un juge de chaque camp doit recueillir l’avis des spectateurs. Les joueurs peuvent faire appel aux juges ou aux spectateurs en criant *plaza*. Notons que cette règle, survivance de la tradition de la paume, a aujourd’hui disparu. L’auteur ajoute encore quelques précisions sur la boisson consommée au cours du jeu, les équipes ne prenant que leurs propres flacons.

Voulant, comme de Jouy et tant d’autres, parler de l’ensemble des jeux, il cite Chaho pour le jeu de trinquet, puis considère le “ but-long ” comme variante du “ rebot ” et le “ blé ” comme un “ jeu d’enfant qui ne se joue jamais en grand <sup>1796</sup>” ; Sur ce point nous savons qu’il a tort puisque dès 1851, il y a un prix pour les joueurs de “ blé ” sur la place d’Urrugne. De plus Amoros témoigne que des hommes y jouent déjà avant 1847<sup>1797</sup>. Néanmoins les parties annoncées dans la presse ne sont pas des parties de “ blé ” en 1857. Cette spécialité n’a pas encore pris son essor. Observons maintenant un dernier témoignage d’érudit attaché au Pays basque.

Julien Vinson, d’abord Inspecteur des Eaux et Forêts, linguiste distingué qui fut directeur de la Revue de linguistique et de philologie comparée et professeur à l’Ecole des langues orientales vivantes, nous offre sa vision du jeu basque à la fin du XIXe siècle. Il signale les affiches rouges ou jaunes placardées dans tous les villages pour les fêtes. Nous avons pu voir que les affiches sont loin d’être toutes rouges ou jaunes, mais elles l’ont été en Soule où Vinson a aimé séjourner. Ainsi nous voyons que les généralisations ont de l’attrait ou procèdent d’un certain naturel, même chez les scientifiques.

---

<sup>1796</sup> Toutes les citations de ce paragraphe concernant Francisque-Michel se trouvent pages 102 à 107 de l’ouvrage cité dans la bibliographie.

<sup>1797</sup> Cf. (Amoros, 1847, t.I : 37) : “ Pour jouer au mur, il faut des balles rebondissantes et d’un poids moyen [...] Les enfants les demandent petites ; pour les hommes il faut qu’elles soient plus grosses.”

L'auteur affirme que les parties se préparent longtemps d'avance<sup>1798</sup> et que "le jeu véritablement préféré des Basques est le jeu de paume ou, comme on dit dans le pays, de *pelote*" (Vinson, 1882 : 100). Vinson décrit l'aire de jeu, avec son "rebot", appelé aujourd'hui fronton, selon la dénomination espagnole ou frontis et les deux murets latéraux, dont l'objet premier devait être de protéger le terrain de la circulation des charrettes et autres engins, mais qui servaient aussi d'assise aux spectateurs.

Vinson décrit le butoir oublié par Francisque-Michel. A son époque, on utilise deux instruments, le gant de cuir et le gant d'osier, appelé *chichtra*, nous dit l'auteur. Pour la première fois, nous entendons parler du "crieur debout à droite du rebot" (Vinson, 1882 : 101). Comme Francisque-Michel, Vinson se veut complet dans son explication, sur le nombre de joueurs, comme sur le type de butoir, les règles du jeu, le déroulement de l'engagement, le mode de jeu.

Cependant, comme Francisque-Michel, il donne aussi son avis : une partie de pelote au "rebot" est fort intéressante, pour lui. Le parti d'attaque, chez lui, se place en ligne pour les trois repousseurs, tandis que les "rechasseurs<sup>1799</sup>" sont sur la "raie" ou *paso* (idem : 101). C'est encore la disposition de nos jours, ce n'est pas conforme à la description de Francisque-Michel. Vinson explique les règles du jeu, dont l'endroit où se marquent les "chasses", encore une particularité du jeu basque de "rebot" et comment elles se jouent, donnant lieu à des changements de camp et de frontière, comme à la paume. Il ne nous apprend rien que n'ait dit Francisque-Michel à ce propos. Ils sont d'accord sur le cri "*plaza*" des joueurs en cas de doute.

A propos de "la longue, appelée par les Basques le lacho" (Vinson, 1882 : 102), l'auteur ne l'a peut-être pas vu jouer. Ses explications ne semblent pas fiables. Comme Francisque-Michel, il cite Chaho pour le jeu de trinquet. Décidément, cette modalité n'a pas la faveur des écrivains et nous n'aurons pas de témoin oculaire en dehors du fondateur de l'*Ariel*.

"Quant au blé, c'est tout bonnement le jeu bien connu et vulgairement appelé en France « la balle au mur »", ajoute Vinson (1882 : 103). C'est dire qu'il ne l'a pas vu jouer et n'en connaît pas les règles. Et de conclure "ce jeu national de la pelote est un jeu purement espagnol qui diffère par de simples détails du grand jeu de paume français si connu aux deux derniers siècles". Evidemment cette opinion, quant aux spécialités de longue paume et de "rebot", ne tient pas compte du principe même de ces jeux et serait facilement démontée par un joueur qui aurait bien expérimenté les deux. Quant au qualificatif espagnol, nous l'avons déjà réfuté avec les façons de jouer si différentes en Pays basque de France et en Pays basque péninsulaire, dans la première partie de cet ouvrage.

---

<sup>1798</sup> Ce qui explique à la fois leur petit nombre et leur importance. Rappelons qu'à cette époque le *blaid* n'a pas encore détrôné le "rebot".

<sup>1799</sup> Cf. Vinson, (1882 : 101), ce sont des "joueurs qui ne sont placés ni au but ni au rebot".

Enfin Vinson n'évite pas non plus le motif du " jeu national ", tout en affirmant que ce jeu est espagnol mais ne diffère pas du jeu français. Cette position paraît bien difficile à tenir sérieusement. Ce jeu de pelote basque semble décidément attirer les paradoxes, même chez des personnes de formation scientifique. Nous en concluons que les auteurs peuvent être des témoins oculaires pleins d'enseignements et à la fois rechercher à donner une vision complète en s'appuyant sur des témoignages ou des affirmations qu'ils n'ont pas vérifiés.

En forme de conclusion, nous remarquons deux types d'écrits dans cette période, les descriptions littéraires où l'imaginaire prend place avec des anecdotes qui deviendront des motifs repris à l'envi au XXe siècle et des descriptions plus précises et réalistes, donnant les règles des jeux. L'expression " jeu national " chez Ader, les notions de combat mythique, le fondement des légendes, le registre merveilleux se trouvent dans les premiers écrits et donnent, pour longtemps, ce visage mythique à la pelote. Dans tous ces témoignages, l'image de la paume rejoint l'*alea*, l'univers des paris, et s'inscrit dans le succès populaire des foules installées sur des échaffaudages en forme d'amphithéâtre, alternant silence et bruyante expression d'enthousiasme.

Le jeu est attaché au Pays basque, avec raison, et son originalité dans la pratique puis la transformation du jeu de paume sont démontrés par l'exposé des règles. En effet en 1847, voire avant, la longue paume basque n'a pas de limite dans la longueur, se joue au gant de cuir avec une grande variété de matériaux pour la fabrication des pelotes, dont l'élastique ou le plomb. Il existe un mur et un butoir de pierre. On ne marque pas d'" avantage " mais les équipes montent à 40 et descendent à 30, jusqu'à ce que l'une d'entre elles marque deux points d'affilée pour remporter le jeu. Un crieur annonce les points.

Avant 1847, le *blaid* se joue déjà avec les mêmes règles, marquages des limites au mur et au sol, façon de compter (jusqu'à 20 ou 24) et marquoir pour l'avance du score. Le " rebot " du milieu de siècle garde l'image du jeu national, d'un jeu de parieurs, avec une organisation pour miser par personne interposée, grâce à un gérant de la communauté et des ruses dignes des paumiers jouant en dessous de leur valeur pour faire monter les enchères. Le jeu est déjà élaboré, avec des placements tactiques d'attaque et de défense pour les joueurs.

L'esthétique du jeu porte au lyrisme, même quand l'observateur se veut objectif. Les mythes sous-jacents aux rites des lanciers de balle et jeux de balle participent des représentations du jeu qui expliquent, pour une part, l'émotion et les sentiments des spectateurs. Il s'agit de voir si des auteurs plus neutres et attachés à la notion de sport ont une vision différente du jeu et, le cas échéant, en quoi elle s'en distingue.

### III.2.2.2. Des ouvrages spécialisés entre 1889 et 1901

Dans ce paragraphe, nous étudierons des pages dédiées au jeu de pelote dans des ouvrages généraux, publiés à Paris par des spécialistes du tout jeune sport, qui traitent notamment des jeux de balle. Nous étudierons aussi des auteurs basques. Le premier dédie son œuvre au jeu mais aussi aux *pilotaris*, hélas avec peu de précisions de dates, en particulier. Le deuxième publie les premières règles de “rebot” et le troisième s’intéresse surtout au côté médical.

#### **La pelote au sein des sports athlétiques**

Georges de Saint-Clair, né en 1845, de mère écossaise, reçoit une éducation anglaise qui lui donne son ouverture sur le sport. Elu Secrétaire Général du Racing Club en 1884, il structure ce club et y organise de nombreuses compétitions. Connaissant parfaitement le règlement du sport amateur anglais, il a une influence primordiale sur le développement du sport en France et participe, en 1887, à la création de l’Union des Sociétés Françaises de course à pied qui deviendra, en 1889, l’Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques, dont il assurera la présidence jusqu’en 1891. Il travaille avec Coubertin. En 1889, il publie *Sports athlétiques, Jeux et exercices en plein air*. Dans le chapitre VI, il consacre quelques pages à la balle au mur et au jeu de “rebot”. Pour lui,

*[...] de la balle à la paume ou jeu de paume sont dérivés un nombre considérable de jeux de paume, [...] Les plus connus de nos jours et les plus pratiqués sont : la paume basque ou rebot, la balle au mur ou jeu du blaid, la longue paume, la courte-paume, et enfin le lawn-tennis (Saint-Clair, 1889 : 125).*

Il semble qu’il ait été informé sur les jeux basques mais qu’il ait fait quelques confusions, notamment entre le jeu de *blaid* et le jeu de “rebot”. Le sous-titre du paragraphe I. Balle au mur est “(Jeu du blaid)”. Il s’agit donc a priori du jeu basque. Nous reconnaissons quelques caractéristiques : “terrain plat”, “mur assez haut et parfaitement uni”, sur ce mur “planchette clouée dont le bord supérieur est à 90cm du sol”. Saint-Clair précise que la balle doit frapper le mur au-dessus de cette planchette. Il ajoute : “à ses deux extrémités, des lignes verticales, correspondant à deux lignes tracées sur le sol, qui limitent l’emplacement jeu, que l’on prolonge de 20 à 30 mètres du pied du mur, selon la force des joueurs”<sup>1800</sup>. Nous sommes étonnés par cette dernière proposition subordonnée, d’autant que le schéma associé à la description dessine bien une aire de jeu rectangulaire au sol, alors qu’au *blaid* elle a en réalité la forme d’une bouteille, dont le goulot est près du mur, et ce depuis longtemps, puisque les règles fédérales de 1922 ont repris la tradition. Cette règle a pu changer, mais c’est peu probable. Autre étonnement quand nous lisons : “Le servant doit envoyer la balle de façon à ce qu’elle

---

<sup>1800</sup> Cf. schéma de Saint Clair en annexe 14, fichier 14.12.

tombe dans le cours de son adversaire ”. En effet, aucun cours n’est défini selon les équipes, à la pelote basque. Le terrain appartient à l’ensemble des joueurs qui se placent où ils veulent et renvoient la pelote dans toute l’aire. Saint-Clair signale : “ à 8 mètres du mur et parallèle à sa base on trace une ligne ” (Saint-Clair, 1889 : 126) mais il n’explique pas que c’est la ligne à dépasser au but. Par ailleurs, sur son schéma il trace une ligne à 2 mètres... Il affirme : “ Si le joueur, en servant sa première balle, commet une faute, celle-ci ne compte pas, il a droit à faire un second service ”. (Saint-Clair, 1889 : 128) Il est vrai qu’aujourd’hui, certaines fautes donnent le droit de servir une seule autre fois. Mais la systématisation est-elle dans l’esprit du jeu ? Quand l’auteur dit que le service est pris par chaque joueur à tour de rôle, c’est sans doute encore une erreur car le service est gagné par celui qui vient de marquer le point, selon les règles établies par la FFPB en vertu de la tradition, d’une part et que, d’autre part, dans les comptes rendus, il est bien question de séries de buts gagnants, d’une équipe qui remonte la marque grâce aux buts, ce qui ne serait pas le cas avec une alternance de service.

Quant aux fautes, Saint-Clair les signale justement. Mais au niveau de la manière de compter, il reprend celle de la paume, par “ quinze ” et par jeux, y compris la fameuse règle du “ à deux ”. Il y a confusion car nous savons par les comptes rendus des articles que les parties de *blaid* se comptent en points, plutôt en 50 points et non en 60. L’auteur ne semble pas avoir assisté à des parties en Pays basque.

Avec cette description du *blaid*, et par rapport à la balle au mur qui n’a, semble-t-il, pas de limite, ni au sol, ni au mur<sup>1801</sup> et ne se joue pas en équipe, nous remarquons déjà des différences notables, qui rendent le jeu beaucoup plus intéressant. L’auteur préconise qu’on le mette en place dans toutes les cours de récréation, comme exercice excellent, préparatoire à tout jeu de raquette et permettant de travailler l’ambidextrie.

Saint-Clair définit aussi le “ rebot ” : “ Le jeu de Rebot, aussi connu sous le nom de Pelote, est le plus ancien jeu national des Basques. Il s’est maintenu en grande vogue dans toutes les provinces basques tant françaises qu’espagnoles ”. Il y a là une considération logique, dans la mesure où le jeu de *blaid* n’est pas encore passé devant son rival, du moins en France, car en Espagne, le pas est franchi depuis 1884. Sur la définition du terrain, l’emplacement du butoir, la façon de compter, l’auteur respecte les règles énoncées avant lui par Francisque-Michel et Vinson. Le buteur est encore considéré comme l’attaquant. Saint-Clair emploie le mot “ refouleur ” et non “ repousseur ”. Il semble, comme chez Michel, que la seule possibilité soit de faire bondir la balle d’engagement d’abord contre le mur

---

<sup>1801</sup> Cf. (Bajot, 1854 : 166) : “ [...] Dans une vaste cours, / Contre un long et beau mur on envoyait la balle ; / La balle revenait, et d’une ardeur égale, / En s’écriant : A moi ! chacun la renvoyait ”. Il n’y a pas d’obligation, d’impératif à prendre la balle, on la prend parce qu’on est bien placé. Le plaisir consiste à savoir attraper et relancer la balle sur le mur. Pas de contrainte, pas d’impératif, pas de compte ou de score, des règles a minima, pour ne pas se télescoper.

puis au sol, dans le carré dessiné, alors que la règle fédérale permet aussi de faire bondir la balle d'abord au sol puis sur le mur, dans les limites tracées à cet effet. Un point de désaccord dans la position des acteurs. Saint-Clair place un joueur contre le mur, un buteur sur la frontière et encore deux cordiers près de cette même frontière ! Or nous savons que dans le jeu à cinq, depuis 1867<sup>1802</sup>, deux joueurs sont à même de repousser la balle, l'un près du mur, l'autre un peu en avant du premier. Deux cordiers, dont l'un est buteur sont à la corde et le troisième est entre la corde et les deux repousseurs, afin de couvrir au mieux le terrain, comme l'expliquait Francisque-Michel. Ce qui étonne c'est le schéma pour le jeu de "rebot", schéma sur lequel la bouteille du jeu de blaid est présente. Saint-Clair semble avoir eu le schéma sans connaître toutes les explications. On a coutume de dire à la pelote que les journalistes se perdent dans nos spécialités. Nous voyons ici qu'avec bien moins de jeux, la confusion est déjà présente.

Nous sommes en présence d'un auteur qui n'a pas été spectateur et n'a pas pu être séduit ou charmé. Il a une vision neutre du phénomène ou du jeu, dont il essaie d'exposer les règles afin que certains puissent jouer et d'autres regarder en comprenant l'action. Cette vision est limitée par la compréhension de ce qui a été dit à l'auteur ou par la clarté et la précision des explications. D'une part, nous avons un exposé erroné sur certains points, et, d'autre part, la pelote garde son caractère de "jeu national", ce qui est plutôt surprenant dans l'exposé d'un haut dirigeant sportif. C'est dire la force du motif. La pelote, même dans cet ouvrage, reste attachée à un peuple, à une culture, à un lieu. Au contraire, pour la longue paume, pratiquée uniquement en Picardie et au Luxembourg à Paris, l'auteur ne parle pas de jeu picard.

Dix ans plus tard environ, cet auteur publie avec Nanteuil un ouvrage, *La Paume et le Lawn-Tennis*, où les Jeux de paume basques trouvent encore leur place pages 377 à 400. La partie donnée pour la reine d'Angleterre à Biarritz en 1889 y est évoquée, le dessin que nous avons placé en Fig. 29, s'y trouve, l'auteur a lu Samazeuilh, qu'il cite, mais le schéma du *blaid* n'a pas été corrigé et il donne cinq à six joueurs pour une équipe de "rebot". Pour le jeu de trinquet, il lui trouve beaucoup d'analogies avec le jeu nommé "les Restes" dans le Nord, ce qui est vrai, mais encore faut-il se demander si la logique interne est identique<sup>1803</sup>. Un lexique succinct des mots basques du jeu est inséré. Citons le *chacha-hari* faiseur de "chasses" ou cordier. L'exemple sera largement suivi. Les phrases du compteur-chanteur appelé "cantari" sont reproduites : "hau da arraya jaunac ou nic nahiz arraya jaunac la raie est ici". Les auteurs sont bien renseignés sur l'histoire de la paume basque et connaissent les noms des grands joueurs depuis Perkain jusqu'à Borotra, Otharré, ou le chantre de

---

<sup>1802</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du vendredi 7 juin 1867.

<sup>1803</sup> Cf. Dans ce jeu, celui qui se présente pour renvoyer la pelote et la rate est éliminé et peut se placer au pied du mur pour essayer de se "sauver" en attrapant la pelote envoyée au mur par un joueur.

Sare, y compris outre Pyrénées. L'anecdote des soldats, le succès du jeu en Argentine et Uruguay où le jeu de "rebot"<sup>1804</sup> fait, paraît-il fureur, montrent bien le côté mythique du jeu que les auteurs ne peuvent se résoudre à considérer dans sa réalité et romancent systématiquement. Le jeu de cesta punta est cependant décrit dans les frontons de ces pays. L'auteur se plaint de n'avoir pas trouvé d'étude sur le jeu de paume en Espagne depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle. Juliette Adam complète ce tableau par une description d'une partie qu'elle a vue à Hendaye.

La présentation du jeu est modifiée par rapport au premier ouvrage. Les informations supplémentaires sont pour une part conformes à la réalité et, pour une autre part, influencées par des lectures faisant place aux anecdotes et aux mythes, à des stéréotypes que nous retrouverons très souvent encore.

## La pelote dans une Encyclopédie des Sports

Pascal Grousset, né à Corte en 1844, est un journaliste qui signe, sous le pseudonyme de Philippe Daryl, des articles sur le sport dans *Le Temps*. Il écrit le volume 3 de l'*Encyclopédie des Sports*<sup>1805</sup> en 1894 consacré aux jeux de balles et de ballons. Homme politique, il défend l'éducation populaire et non le sport élitiste et ses compétitions. Aussi sa vision s'oppose-t-elle à celle de Coubertin et les deux hommes se détestent cordialement. C'est donc pour nous l'occasion d'avoir un témoignage depuis un autre point de vue.

Très pédagogue, Daryl décrit les jeux de balle en proposant des exercices pour s'entraîner, pour développer son adresse. Puis il suggère le jeu de balle au tambourin pour les jeunes filles, tout en expliquant ensuite le jeu de paume au tambourin, joué dans divers endroits, dont Paris, à cette époque. Il semble qu'il veuille donner envie de pratiquer ces jeux et qu'il essaie d'en donner les moyens par ses explications. Il semble aussi qu'il offre le panorama le plus large possible des jeux pratiqués en France. On sent chez lui une certaine fierté patriotique quand il regrette l'abandon des jeux pratiqués avant l'arrivée des sports anglais :

*La thèque est un vieux jeu français qui nous a été emprunté par les Anglais, comme la plupart de leurs exercices de plein air ; mais nous l'avons laissé dépérir, alors qu'ils le conservaient et le perfectionnaient avec soin. On le jouait encore à Chartres et en Normandie, sous son nom français il y a une trentaine d'années. (Daryl, 1894 : 107)*

Dans le chapitre ouvert p.141, intitulé " Règles du jeu de pelote ", il expose les jeux qui se jouent avec un matériel simple et le plus répandu. Ces jeux sont communs dans l'Aisne, le pas de

---

<sup>1804</sup> Il semble qu'en Amérique, le jeu de *blaid* soit plutôt pratiqué.

<sup>1805</sup> Cette encyclopédie est parue sous sa direction. Le titre précis du Volume 3 est : *Jeux de balle et de ballons, Football-Paume-Lawn-tennis, par un juge du camp.*

Calais, le Nord et surtout la Picardie nous dit l'auteur, qui ne parle pas de pelote en Pays basque et qui vient d'étudier les jeux de paume picards dans un chapitre de 4 pages, puis la paume au tamis sur 7 pages. L'aire de jeu est partagée en deux camps dont un est le double de l'autre (fait remarquable) et on compte six joueurs par camp, nous apprend Daryl. Nous retrouvons la particularité de la courte paume où les deux camps ne sont pas identiques, d'où l'intérêt de prévoir dans les règles, des fautes qui donnent lieu à un changement de camp. Cependant, la plupart des jeux de longue paume ont perdu cette caractéristique, si ce n'est la présence de vent, du soleil, d'une éventuelle pente qui sont les conditions extérieures et naturelles favorisant un camp. Chaque année, des concours sont organisés, auxquels participent 15 à 40 communes, la fête du 14 juillet est souvent l'occasion de jouer aussi, explique Daryl. Les municipalités votent parfois des budgets pour les prix offerts. Dans ces jeux, il n'est pas permis de dépasser les limites en longueur comme en largeur et cela revient donc à donner 15 à l'adversaire. Nous en concluons que la pelote basque a une originalité dans ce domaine. Nous notons encore une fois que le terme pelote est usité en France, en Lorraine<sup>1806</sup>, comme dans le Nord et qu'hier comme aujourd'hui les municipalités donnent des subventions pour le jeu.

Un chapitre s'intitule Jeux de paume. Il comprend 7 pages pour évoquer le jeu de *blaid* et le "rebot". Le schéma de l'aire de jeu indique à la fois les lignes concernant les deux jeux, mais l'auteur n'a pas compris que certaines lignes concernent uniquement l'un des deux jeux<sup>1807</sup>. Il en résulte une confusion et des erreurs dans ses indications. Une autre phrase étonne : "Au jeu de blaid on peut compter par points ou par joueurs" (Daryl, 1894 :147)<sup>1808</sup>. L'auteur signale que si l'on perd le point on donne le but à l'autre joueur (équipe). Les personnes qui ont souvent vu jouer ne pensent pas forcément à donner ce genre de règle. L'auteur semble traiter d'abord le *blaid* puis le "rebot", mais en plein milieu du jeu de "rebot", on trouve : "on joue les parties en un certain nombre de points, en vingt, en trente ou en quarante." (148) Ceci ne peut être au "rebot." Il se trompe aussi quand il énonce : "Trois points font 40, le but passe au camp adverse qui le garde jusqu'à ce que l'un des deux ait fait à nouveau 40" (148). Nous reconnaissons là une règle du *pasaka*. Daryl explique très bien le principe des "chasses" et le fait de changer de camp après deux "chasses" ou avec une "chasse" si l'une des équipes marque 40. Il indique bien aussi que "les changements de place entre les deux camps sont provoqués par les "chasses". Il y a donc des confusions avec la paume qu'il connaît bien.

---

<sup>1806</sup> Cf. *La Revue des deux mondes*, année 1915, LXXXV<sup>e</sup> année, sixième période, Tome vingt neuvième, p. 103 : "Jouer à la balle se disait, chez nous, « jouer à la pelote »", y dit un soldat lorrain.

<sup>1807</sup> Cf. Annexe 14, fichier 14.13., pour le schéma de l'aire avec la bouteille du *blaid*, qui n'a plus lieu d'être au "rebot" où l'aire est bien rectangulaire, alors que l'auteur garde ces limites obliques dans son explication.

<sup>1808</sup> Par la suite, dans ce paragraphe, nous n'indiquerons que le numéro des pages, entre parenthèses, pour les citations de cette encyclopédie.

Cependant, Daryl est aussi bien informé puisqu'il nous donne la règle actuelle du but, à savoir que la pelote doit frapper le sol dans un carré matérialisé et le mur entre les deux lignes verticales, mais dans n'importe quel ordre, avant de pouvoir être reprise par le joueur, alors que les autres témoins ne parlent que de la pelote frappant le mur puis le carré au sol. Il s'agit peut-être d'un oubli chez eux, puisque la règle est connue dans sa version complète par Daryl. L'auteur parle de branche de chêne pour marquer les "chasses", c'est le moyen le plus souvent indiqué par les auteurs de ce paragraphe, alors qu'il existe aussi des bâtons dans des pointes de fer ou autres signes. Daryl écrit : "on appelle "passo" un point gagné par l'un des camps et aussi si l'un des camps ayant gagné 40 est égalé par l'autre, ils perdent un point chacun et reviennent à deux" (149). Il a précisé aussi : "quand l'un a fait un jeu, tous les points faits par l'autre dans le cours de ce jeu sont annulés et le jeu suivant commence" (148).

Personne n'a songé à décrire ainsi le déroulement du jeu. Certains aspects et règles sont si évidents, pour un habitué du jeu, qu'on n'écrit pas des conséquences, pourtant importantes. En effet, on peut avoir marqué plus de points que son adversaire dans une partie de "rebot" et perdre la partie. Chez Daryl, le "rebot" se joue en 8, 12 ou 13 jeux et aucun motif n'est repris. Seules les règles, certaines fausses, d'autres plus complètes, se découvrent au fil des pages. Dernière erreur dans le dessin final où le joueur porte *boïna*\* et raquette ! Daryl ne parle d'ailleurs pas des instruments de jeu. Néanmoins il indique comment on fabrique une pelote et il sait qu'après avoir entouré une boule de caoutchouc de bouts de tissus et de laine filée, on coud cette pelote avec une aiguillée de fil, en faisant attention pour ne pas traverser le caoutchouc, avant de la recouvrir de cuir. C'est bien étonnant. Son chapitre montre une connaissance partielle du jeu dont il a cherché à connaître les règles pour qui voudrait jouer aussi. Les aspects culturels (juges, paris, angélus) ou compétitifs et de spectacle (tenue, formation des équipes, gradins pour les spectateurs), ne retiennent pas son attention. Il ne doit pas connaître le pays basque car, pour les jeux picards, il parle bien de prix, d'équipes de villages... C'est le seul auteur qui ne reprend aucun motif, mais sans doute par méconnaissance, plus que par conviction ou par choix.

### **La pelote vue depuis *tras montes***

Disons quelques mots d'un livre souvent cité dans les études sur la pelote basque, *La pelota y los pelotaris* de Peña y Goñi, publié en 1892. Le premier tome retrace le jeu ancien en Pays basque, puis le jeu moderne. Par jeu ancien, l'auteur entend le *largo* 'large' ou *laxoa* et le "rebot", pratiqués en Guipuzcoa, en Navarre et dans les Basses Pyrénées françaises, avec des occasions de rencontres "nation contre nation". Il mentionne le colonel Amoros, sa description de la longue paume espagnole

en disant qu'il a vu le même jeu il y a trente ans en Guipuzcoa, c'est à dire à peu près en 1860, alors qu'Amoros décrit le jeu des années 1840. L'auteur ajoute qu'il constituait alors la fête favorite des Basques espagnols et français et des Navarrais. Pour lui, dans le jeu de *largo*, il n'y a pas de mur ; le but se fait d'une extrémité à l'autre de l'aire de jeu. Lancée depuis la ligne (*escas* dans le texte) du but, la pelote doit alors dépasser la ligne " del resto<sup>1809</sup>". L'aire est donc divisée en trois parties par ces deux lignes. Il reprend la façon de marquer les points, les " chasses " (*rayas* dans le texte). La " chasse " se chante. Pour le " rebot ", c'est, selon l'auteur, une dégénérescence du jeu de *largo*. Il donne les règles maintenant bien connues de ce jeu. Il passe alors au jeu moderne, le *blaid*, pratiqué d'abord avec des gants de cuir courts, la *pala* ou à main nue.

Mais, l'arrivée de la *cesta* ou *chistera*, venue de France et qu'il date d'environ 1858, d'abord au " rebot ", a transformé le jeu de *blaid*. Voilà cité le fabricant Lacarra, d'Ascain qui vend cet instrument 25 à 50 pesetas, tandis que les pelotes de fil, de gomme et de cuir valent 4 à 5 pesetas pour 120 grammes dont 84 grammes de gomme. L'auteur décrit l'aire de jeu espagnole avec frontis ou fronton et mur de gauche. Le deuxième tome évoque tous les " pelotaris " célèbres, dont les qualités sont données ainsi qu'une forme de carrière, sans repère chronologique ni de parties jouées. Nous avons rencontré tous ces noms dans les articles du *Courrier de Bayonne* : Manuel Lecuona (Urchalle), El Manco, Roman Beloqui, Portal, Mardura (Juan José Eceiza), Elicegui, Samperio, Irun (Juan José Gorostegui), Muchacho (Saturnino Echeverria), Tandilero, Gamborena, El Chiquito de Abando. Cet ouvrage ne nous apprend pas grand chose sur l'image de la pelote, à part cette constante rivalité entre les provinces et l'évolution de l'ancien jeu vers le moderne, qui, logiquement, s'accompagne d'un nouveau regard, puisque les pelotes élastiques, le jeu contre le mur, avec le mur à gauche pour des effets de carambolage et l'instrument en osier vont favoriser la rapidité du jeu, son effet spectaculaire et sa propagation en Amérique.

## La pelote en règles

Gratien Adema<sup>1810</sup>, dans sa *Notice sur le Jeu de Paume au Rebot, Jeu national des Basque, le plus beau jeu du monde explications avec figures indispensables aux Étrangers*, écrit, en 1894, les premières règles publiées en tant que telles, à l'occasion des Fêtes de la tradition à Saint-Jean-de-Luz en 1894. Dès le titre, nous percevons un certain chauvinisme, voire un triomphalisme, chez ce prêtre chanoine de la cathédrale de Bayonne. Les premières lignes sont dans le même ton : " Dès l'antiquité la plus reculée, le jeu de balle ou de pelote fut un exercice particulier aux Basques. Partout où leur race

---

<sup>1809</sup> Terme défini précédemment par Amoros.

<sup>1810</sup> Gratien Adéma qui écrira aussi sous le pseudonyme de Zalduby, est natif de Saint Pée sur Nivelle et chanoine de Bayonne depuis 1907. Le Pays basque, sa langue et sa culture étaient une préoccupation importante pour lui.

n'a pas encore complètement dégénéré, ils y excellent encore, et dans ce noble jeu ils font toujours l'admiration de l'étranger<sup>1811</sup>. ” (Adéma, 1894 :1) Ici, le chanoine mêle observations et convictions personnelles, dans un style propre à provoquer des confusions et qui sera utilisé par bien des auteurs, incitant à la plus grande prudence quant aux affirmations écrites. Il est facile ici de faire la distinction entre la première partie de la phrase, sans aucun fondement, et les observations suivantes, qui sont justifiées par l'étude des articles de presse de l'époque.

Adéma commence par une présentation de tous les jeux de pelote. Il en donne cinq et il est quasiment le seul, parmi les auteurs de ce paragraphe, à parler du trinquet, qui sera pourtant en vogue seulement quelques années plus tard. Il évoque même *la longue*, à peu près oubliée quand il écrit. Il mentionne encore le jeu nouveau, le jeu avec mur latéral, venu des provinces espagnoles. Pour lui, le “rebot” est le plus beau et le plus savant. S'y déploient “le plus remarquable ensemble de facultés qui puissent être mis en exercice dans un divertissement public.” (1). Adéma parle bien de divertissement public, autrement dit de spectacle. La partie de pelote n'est pas seulement l'affaire des joueurs mais aussi celle du public. L'importance du jeu réside dans cette bivalence, non seulement à propos des paris, dont l'auteur dit quelques mots, mais aussi pour le plaisir de tous ceux qui regardent. Adéma nomme les qualités rencontrées dans tant de témoignages : “adresse, vigueur, agilité, souplesse, justesse de coup d'œil, jugement sûr et prompt, calcul et tactique”. (1). Pas d'esthétique ici car le chanoine se situe dans le domaine des capacités nécessaires pour être bon joueur, pour gagner. Il affirme qu'autrefois on jouait au “rebot” à main nue, puis avec d'épais gants de cuir à doigtiers, puis avec des gantelets creux de cuir non tanné. Ceci remonterait à plus de quarante ans, donc il ne l'a pas connu et ne nous dit pas d'où il tire cette information. Elle reste donc à vérifier.

La confection des pelotes et celle du *chichtera* sont abordées avec précision. Adéma s'extasie sur la manufacture (“vrai chef-d'œuvre de vannerie” (2)) et la puissance (lancer atteignant “parfois 150 mètres” (2)) donnée par ce nouvel instrument, ainsi que sur la plus grande précision qu'il permet, “même si loin” (2). En conséquence, peu de places ont maintenant la taille suffisante pour accueillir une partie de “rebot”, pense Adéma. Il s'interroge pour savoir si c'est un progrès. Peut-être Adéma est-il à l'origine de l'expression “canon rayé des joueurs de paume” (2), trouvée plus tard sous la plume des rédacteurs parisiens, car il l'emploie sans que nous l'ayons lue auparavant. Son objectif, énoncé, est de faire partager aux étrangers les subtilités du jeu, de leur faire admirer la science des joueurs, au-delà de la beauté des paraboles, signes de puissance. On se souvient que ces trajectoires

---

<sup>1811</sup> Toutes les citations de ce paragraphe sont prises dans la Notice de Adéma qui comporte en tout 14 pages. Nous indiquerons simplement le numéro de la page entre parenthèses, pour ne pas alourdir la lecture.

décrites par la balle, d'un bout à l'autre de la place, ont fait l'étonnement, voire l'éblouissement de nombreux auteurs.

La manière de compter avec son vocabulaire est introductive. La façon de lancer la balle pour la rendre insaisissable, par les airs ou en la faisant rouler, de chercher du regard les endroits mal gardés, “ d'attaquer l'ennemi ” (4), et non l'adversaire, dans ses points faibles ou défectueux est ensuite conjuguée à la définition des coups : haute, demi et basse volée. Puis Adéma s'appuie sur un schéma pour expliquer les fautes, nommant “ citadelle ” (5) le côté du “ rebot ”. Nous observons plusieurs substantifs ou verbes du lexique de la guerre, dans les citations (canon, attaque, ennemi, citadelle). Nous notons de plus que les coups franchissant l'un ou l'autre mur des extrémités de la place peuvent être comptés faux suivant les conventions ou usages. Nous apprenons donc que le jeu à place fermé n'est pas encore devenu la règle en 1894, bien qu'il le soit dans beaucoup de parties annoncées par *Le Courrier de Bayonne*. C'est dire la lente évolution des usages.

Adéma explique l'intérêt pour ceux qui ne connaissent pas les joueurs, de les voir porter un signe distinctif d'équipe. Il propose un béret de couleur différente. Ceci explique d'une part, la ceinture rouge pour tous décrite par certains auteurs et, d'autre part, les ceintures de couleurs différentes adoptée par les organisateurs de spectacles à Biarritz. Dans cette ville en effet, les étrangers sont nombreux à ne pas connaître les joueurs et à ne pas être capables de différencier les équipes, ce qui nuit à la compréhension du déroulement de la partie. De même, les tableaux de marque de Hendaye ou de Biarritz ont dû suppléer les marqueurs, lesquels devaient s'exprimer en basque, langue inconnue des étrangers. En tous ces points, c'est bien l'image matérielle du jeu, sa vision réelle qui se modifie, selon les besoins des spectateurs ou des organisateurs.

Adéma poursuit en donnant les qualités du buteur et l'importance de ce rôle. Il ne se contente pas d'expliquer très précisément ce que fait le buteur et en suivant quelles règles, il donne aussi tout le lexique associé, en langue basque. Il traduit le terme *erreferari* par refileur et non repousseur, comme bien des connaisseurs de longue paume, mais il utilisera aussi plus tard ce dernier terme. Il donne le nom des différents buts et nous constatons que le vocabulaire a changé depuis Hiribarren. Adéma nomme *picras* le but qui roule après avoir frappé la base du mur sans faire de bond. Il peut arriver qu'en roulant la balle franchisse alors la frontière (*paso* ou *pasa marra*) et donne le point à l'équipe du buteur, dit Adéma, alors qu'aujourd'hui ce but est nommé “ pic ” et fait automatiquement “ chasse ”, rendant encore plus crucial le rôle du buteur. Voilà encore une règle qui a été modifiée au cours du temps. La répartition des pelotes entre les deux coéquipiers fait encore l'objet de remarques et le déroulement du jeu avec les divers coups ainsi que les tactiques possibles se succèdent, tandis que le lexique militaire revient en boucle avec “ la ligne du *passo*, qui est toujours le point de mire des

combattants ” (8), par exemple. Adéma fait la différence entre le repousseur au jeu brillant et si applaudi dans le camp du “ rebot ”<sup>1812</sup>, et le rôle ingrat des joueurs situés à l’autre bout de la place qui doivent toujours faire franchir une grande longueur à leurs balles, de peur d’être facilement contrés par les joueurs adverses, situés à la frontière.

Adéma continue sa présentation en explicitant la position avantageuse des joueurs situés dans le camp du “ rebot ”, tandis que le buteur est toujours l’attaquant<sup>1813</sup> qui, au moyen des “ chasses ”, doit déloger ses adversaires du petit camp. Adéma expose donc les règles des “ chasses ”, qui sont celles de la longue paume. Un, voire deux “ chasseurs ”, anciens joueurs, sont là pour marquer les “ chasses ”. De nos jours les juges font office de “ chasseurs ”, tandis que le chanteur de points a pris le nom de *chachari* ou *xaxari*, c’est à dire “ chasseur ”, nom de celui qui marquait les “ chasses ”. Ceci nous amène à penser que les rôles n’étaient pas attribués de manière aussi stricte que veulent le faire croire les auteurs.

Puis Adéma parle des juges. Depuis que des auteurs écrivent sur le jeu de paume basque, cette question des juges se répète, autre motif qui obéit à ses règles : quel est leur nombre des juges, quelle sorte d’homme sont-ils, quand interviennent-ils, quel est le poids de leur sentence, que se passe-t-il s’ils ne parviennent à se départager ? Parfois comme ici, il faut signaler qu’ils se décoiffent pour délibérer. Les témoignages à leur sujet sont convergents, plus ou moins précis, avec de petites variantes. Chez Adéma, on ne va plus chercher l’avis des spectateurs mais l’avis d’un autre juge. De nos jours, la fédération a fixé le nombre des juges à 7, trois pour chaque camp, éventuellement, mais au moins un juge neutre. Ainsi il n’y a plus de problème d’égalité des voix. On a systématisé le fait de faire appel, comme chez Adéma, à un autre juge. Et nous avons ici encore un suivi d’évolution de règle. Nous sommes tentés de penser qu’il en fut ainsi de toutes les évolutions, comme nous l’avons expliqué dans la première partie, du reste.

Adéma ne se prive pas, à de nombreux endroits, de donner sa perception du jeu et ses sentiments comme ici, lorsqu’il décrit le mouvement du crieur allant chercher un nouveau juge à l’appel du jury indécis : “ c’est vraiment beau, saisissant, solennel ” (11). Adéma parle bien de crieur, et non de chanteur de points, pour donner à tout moment l’état du jeu et de la partie, le score de chaque équipe, les “ chasses ”. Il évoque non sans émotion les conclusions des points longtemps disputés, avec des attaques relevées, qu’on croyait pourtant imparables : “ c’est dans toute la foule des hurras, des applaudissements, un délire d’enthousiasme dont il est difficile de se faire une idée ”(12). Le motif de l’Angélus reçoit une variante, puisqu’à Saint-Jean-de-Luz, deux clairons municipaux s’avancent sur

---

<sup>1812</sup> Ce dernier peut aussi faire de belles attaques courtes rapportant des points, coups applaudis par les connaisseurs.

<sup>1813</sup> Comme chez Amoros et Francisque-Michel.

“ la place et sonnent au champ, pendant que l’*Angelus* retentit et que le peuple, tête découverte et debout, récite sa prière<sup>1814</sup> ” (13). Adéma veut faire place à la réalité avec les dissidents qui se lèvent et se découvrent, tandis que des Basques renégats, osent afficher une attitude irrespectueuse pendant cette prière. C’est ainsi qu’il est difficile de faire la part des choses pour le lecteur, entre ces faits relatés par souci de vérité, et des moments d’envol patriotique, d’affirmations gratuites, ou de trait particulier énoncé comme fait général.

Dernier motif, les paris. Pour Adéma toute partie, aussi modeste soit-elle est objet de paris, d’abord de la part des joueurs. Les enfants eux-mêmes vont parier au moins 5 centimes, d’aucuns parieront une consommations à l’auberge. Il est vrai que nous avons vu une scène assez parlante à ce propos. Adéma affirme évidemment qu’aux parties interprovinciales ou internationales, les enjeux peuvent être énormes. Et il fait un commentaire sur les associations de Buenos Ayres, du Brésil et d’Espagne, qui spéculent en grand sur le jeu de paume et engagent des joueurs dont les gages varient de trois mille jusqu’à trente mille francs par an. Il veut préciser qu’en France les joueurs sont des amateurs exerçant d’autres professions et il ajoute : “ occupant même quelques uns de hautes positions ; car il est honorable dans nos pays d’être un bon joueur de pelote ” (14). Nous avons souvent rencontré ce type de témoignage qui correspond à la réalité observée encore au XXe siècle, le fondateur et président député *pelotari* de la FFPB en est un exemple. D’autres avocats, assureurs, notaires, députés, maires, hommes d’affaires... sont connus comme bons, voire excellents pilotaris, même professionnels. Ils jouent aux côtés de cantonniers, professeurs, agriculteurs, éleveurs, restaurateurs, charpentiers, dentistes, kinésithérapeutes... Adéma termine sur le jeu dont il vient de révéler “ le mécanisme et l’ingénieuse beauté ” (14). Le qualificatif est nouveau.

## **La pelote parmi les plaisirs et les jeux**

Vuillier, Gaston-Charles Plaisirs et jeux depuis les origines, 1900 évoque la pelote basque à la fois pour signaler l’entreprise de Charles Béguin<sup>1815</sup> avec le projet d’édification d’un fronton à Neuilly et pour citer Loti dans *Ramuntcho*. Quelques pages néanmoins sont consacrées au jeu basque dans un ouvrage généraliste. C’est une place gagnée par la pelote basque dans la société parisienne, en partie, on le voit grâce à Loti, en partie grâce aux volontés de sportifs parisiens. Vuillier signale par ailleurs que des membres de la colonie basque et espagnole ont tenté d’introduire le jeu de pelote sous forme de spectacle et que l’entreprise n’a pas réussi. Il veut sans doute parler des suites du fronton édifié en 1895 au Champ de Mars. Vuillier connaît aussi l’anecdote de Perkain, qu’il raconte à sa façon. C’est

---

<sup>1814</sup> On se rappelle que de nos jours, la fédération a remplacé cette prière silencieuse par le chant de l’*Angélus* en basque. La Ligue a suivi l’exemple, depuis quatre ans.

<sup>1815</sup> Charles Béguin est membre du Racing Club de France et fondateur de la Société du Jeu de Pelote de Neuilly.

une version supplémentaire qui nous conforte dans l'idée que l'imaginaire est très présent dès qu'on parle de pelote, que diverses légendes se mêlent pour constituer une image et une légende dorée de la pelote. Malgré le statut de sport qu'elle tend à prendre, elle garde vivace cette identité mythique. Il resterait à étudier l'impact chez nos contemporains de ces légendes, qu'ils soient joueurs ou spectateurs et dans quelle mesure ce trait identitaire a pu freiner le développement de la pelote comme sport institutionnel. Revenons en Pays basque avec un ouvrage très différent.

## La pelote sujet de thèse

Ouvrons maintenant une thèse de doctorat de médecine, celle de Jean Etchepare datée de 1901, intitulée *Remarques sur le joueur de pelote*. Dans cet ouvrage scientifique, nous retrouvons l'argumentaire de Galien ou de Bellot<sup>1816</sup>, deux autres médecins (intertextualité). La pelote fait travailler le corps tout entier, " pas un muscle qui n'accomplisse un effort. " Etchepare argumente en citant tour à tour les organes et les muscles utiles dans telle ou telle action du jeu. En bref, " tous les organes, solidaires les uns des autres, sont le siège de phénomènes physiques et chimiques pus marqués, et, par suite, l'organisme tout entier bénéficie de l'accroissement vital de chacune de ses parties. "

L'auteur ajoute la supériorité de la pelote sur le football, l'escrime, la boxe, la danse et d'autres jeux, comme Galien avec les activités de son époque. Etchepare reprend aussi l'argument de Galien sur la simplicité matérielle (un mur et une pelote suffisent), puis affirme " la supériorité esthétique incontestable et la haute valeur sportive éducatrice " du jeu auquel les Basques, selon lui, doivent leur bonne constitution physique. Voilà déjà des images bien caractérisées par l'auteur : à l'aspect d'exercice total et éducatif commun à la paume, la pelote ajoute l'esthétique, relevée par tant d'observateurs. De plus, il assainit corps et esprit, nous dit Etchepare. C'était juste de distraction que parlait Galien, Etchepare y ajoute des valeurs morales. Il fait l'étude précise des mouvements des muscles en action en distinguant deux jeux, celui " de face ou jeu de l'avant " (labourdin), par opposition au jeu de revers (guipuzcoan, biscayen). Il fait aussi l'analyse de l'utilisation de l'air, dans la cage thoracique et des divers muscles, dans le mouvement de volée, " jeu à l'ancienne mode ".

Il constate des " Méthode et esthétique sensiblement différentes " entre " Basques-Français et Basques-Espagnols ". Et l'observation du médecin rejoint l'expérience du *pilotari*. Le jeu de revers est bien moins fatiguant et moins traumatisant pour le bras. Au passage nous retrouvons les analyses et les avis des rédacteurs du *Courrier de Bayonne*.

---

<sup>1816</sup> *La Cardinale*, publiée par Bajot (1854).

Puis il analyse les catégories de joueurs, buteur, avant, arrière, joueur de main nue ou de *chistera*. Etchepare a reçu une vingtaine de pelotaris qu'il a observés et interrogés. Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement dans cette thèse, c'est l'image de la pelote que transmet Etchepare. Or, justement, l'ouvrage commence par des considérations générales, avant de donner une technique sommaire du jeu, qui permet de comprendre les pathologies ou les morphologies des joueurs. Il se termine par des études sur les *pilotaris*. Etchepare commence donc :

*Le jeu de pelote tire surtout son originalité de ce fait qu'il appartient en propre à une race intéressante [...] Depuis des siècles [...] il constitue son divertissement favori ; jusqu'à nos jours il s'est maintenu immuable comme elle, luttant victorieusement contre tous les sports qui essayaient de le détrôner. Il fait partie du bloc de traditions.../ Le terme de pelote égale en puissance magique celui de circenses dans l'antiquité, si nombreuses et si enthousiastes sont les foules que l'annonce d'une partie fait affluer...*

Le *topos* de la race ne nous étonne plus. L'originalité du jeu découlerait de celle de la race mystérieuse. On ne peut pas s'empêcher de penser au " Eux et nous " de Richard Hoggart<sup>1817</sup> (1970), d'autant que le maintien du jeu, face aux sports modernes, aux sports " des autres " (allusion à Hoggart, 1970, chap.3) et à la victoire, le mot sonne bien fort ici, du jeu de pelote est claironnée. Il n'est pas seul, puisqu'il est inclus dans la culture, fait, il faut le signaler, qui a tendance à se perdre au XX<sup>e</sup> siècle<sup>1818</sup>. Dans une lettre du 2 juin 1905 à G. Lacombe, le Docteur s'explique encore plus clairement sur cette question de " paternité de ce jeu " qu'il attribue " au peuple Basque " <sup>1819</sup>.

Etchepare considère d'abord la pelote comme un divertissement, répondant ainsi au sens premier du jeu-déport du Moyen-Âge. Elle s'inscrit dans une forme de résistance à la modernité par le maintien de la tradition. Nous voyons que nos propos n'étaient pas trop forts lorsque nous évoquions le côté merveilleux et symbolique du jeu puisque l'auteur emploie l'adjectif " magique " pour qualifier la " puissance " du jeu de pelote. Il y a donc surenchère ou hyperbole.

Quant aux foules, " enthousiasme " a remplacé " passion ", comme chez bien des auteurs au XX<sup>e</sup> siècle et l'adjectif " nombreux " s'inscrit dans la continuité des perceptions des divers auteurs. Le rapprochement avec les mœurs antiques n'est pas non plus nouveau mais chez Etchepare il est

---

<sup>1817</sup> Dans son ouvrage fondateur des *Cultural Studies*, Hoggart définit l'attitude des classes populaires, notamment dans le chapitre 3 " Eux et nous " par ce besoin de cohésion qui s'exprime dans l'exclusion des autres désignés par le pronom " eux. " Ici les Basques, la race basque se doit de rester pure, fidèle à la tradition. Cette opposition est donc sous-jacente et s'exprime chez Etchepare dans le fait de refuser les sports modernes au profit du jeu ancestral.

<sup>1818</sup> La pelote une fois devenue sport fédéral, d'une part les parties de championnat n'ont plus été incluses forcément dans des fêtes ni suivies de bal ou autres animations et, d'autre part, les compétitions, ont peu ou prou remplacé (dans la pratique de la pelote) les parties des fêtes de villages. Un écart s'est creusé entre la pelote de compétition et la fête. Une réaction a eu lieu il y a quelques années et les comités de fête essaient de remettre la pelote à l'ordre du jour mais il ne s'agit plus souvent de défis. L'enjeu est très différent. La partie amicale n'a pas le même attrait.

<sup>1819</sup> Cf. *Bulletin du Musée Basque* N°140, 2<sup>e</sup> trimestre 1995 P.Charriton et J.Casenave, B, p.81 : " le peuple Basque est le plus ancien connu ; d'autre part le jeu de balle ne pouvant être à cause de sa simplicité, que le premier de l'espèce humaine, il n'y avait de là qu'un pas à attribuer aux Basques la paternité de ce jeu, et je l'ai franchi ".

particulièrement présent. En effet, Etchepare continue en affirmant que tout le monde connaît les *pilotaris* et les compare maintenant aux “gladiateurs dans l’ancienne Rome” ou encore aux “vainqueurs des jeux olympiques” sous Périclès. Il ajoute qu’“aux yeux de la masse ignorante”, ce sont de “demi-dieux”. C’est très étonnant car il faut se demander qui est cette masse. Parle-t-il des Basques dont il évoquait tout à l’heure la grandeur et la piété ou des visiteurs, en général fortunés, aristocrates, bien éduqués ?

De fait, lorsque nous évoquions des thèmes mythiques, nous ne nous trompions pas. C’est ainsi que le perçoit notre médecin et spécialiste du jeu. Il file la comparaison entre les luttes internationales et les jeux de la Grèce antique, tout au long du propos. Pour Etchepare, le jeu de pelote “unit les Basques dans un culte commun, [...] mêmes enthousiasmes, [...] mêmes émotions”. Il faut repérer le mot culte, déjà rencontré, en relation avec le mot dévotion également présent dans d’autres textes.

Dans son évocation de la partie, les bruits (silence entrecoupé du “choc de la pelote”, l’image (un jour fixée par le photographe), de toutes les têtes et des regards tournés dans le même sens pour suivre l’action, les mouvements précis des joueurs (“ils pivotent sur eux-mêmes, se renversent, bondissent, se couchent sur le sol, tendent et fléchissent leurs membres de caoutchouc et d’acier”), les bustes athlétiques devinés sous la chemise collée au corps par la sueur, ne lui échappent pas. Nous retrouvons ce spectacle complet qui s’adresse aux divers sens et provoque des émotions durables.

Etchepare défend la pelote sport d’équipe “école de solidarité et de volonté, [...] de respect,” alors que de nos jours elle est plutôt perçue sous son caractère individuel. Etchepare avoue lui-même sacrifier au lieu commun de l’Angélus. Pour lui, les joueurs prient, répétant la tradition de leurs pères (qui reposent au cimetière, juste à côté). L’écrivain pointe derrière le médecin, avec la force évocatrice du cimetière, de la prière et du jeu mêlés. Puis c’est à nouveau le regard médical qui note l’intérêt social du jeu comme “préservatif contre l’alcoolisme et la débauche”. C’est donc pour Etchepare un “agent civilisateur.” Nous tenons là un nouvel aspect de la pelote.

Quant aux vecteurs de frappe, il cite ceux que nous connaissons, précisant que la *pala* est d’importation récente. Il est vrai que les articles mentionnent la *pala* à partir de 1897 en France, alors qu’en Espagne elle semble utilisée depuis longtemps, d’après d’autres témoignages. Plus loin il écrit que “le jeu national de la commune patrie basque perpétue l’unité physiologique de la race à travers les temps”. Evidemment ce point de vue est particulier à une époque et à ce besoin d’affirmation de la force de caractère du peuple basque. Nous sommes en présence de deux courants, les écrivains alarmistes qui fustigent la jeunesse et veulent mobiliser toutes les forces pour sauver le jeu et la race, d’une part et, d’autre part, les optimistes qui surévaluent soit la capacité de résistance au temps et aux modes, soit la réalité de la survivance du jeu et de la tradition.

Pour clore ce paragraphe concernant les écrits spécialisés, nous relevons la présence de la paume basque dans deux ouvrages généraux, l'un traitant des sports athlétiques en 1889, l'autre présentant les jeux de balles et de ballons dans le cadre d'une encyclopédie des sports en 1894. Avant de pénétrer Neuilly, le jeu basque est donc assez connu du milieu sportif français pour mériter cette reconnaissance. Mais les auteurs qui présentent académiquement deux spécialités, le "rebot" et le *blaid*, ne connaissent pas la pelote et font des confusions à propos des règles et de l'aire de jeu. L'intérêt éducatif du jeu basque ne leur échappe pas, notamment l'ambidextrie qu'il fait travailler, et Saint Clair propose de l'étendre à toutes les cours de récréation, montrant ainsi les possibilités de répandre le jeu dans toute la France. Cependant l'étiquette de "jeu national" demeure. Un autre ouvrage général sur les jeux s'intéresse à la pelote, à sa légende dorée, à son identité mythique et cite largement Loti, qui a fait connaître la pelote avec son roman.

Deux auteurs basques livrent de petits ouvrages entièrement consacrés au jeu basque, un prêtre dans une notice de règles, premier guide d'une longue lignée, et un écrivain, dans sa thèse de médecine. Outre les règles précises et précieuses pour l'histoire du jeu, nous retrouvons les différences notables entre le jeu espagnol, (transformé par l'arrivée du *chistera* selon Peña y Goñi) et le français, dans l'aire de jeu, comme dans l'esthétique et la méthode, donc dans la logique interne. Cinq jeux se cachent déjà sous le syntagme "pelote basque" à partir de ces auteurs.

L'artisanat se greffe au jeu par l'importance du matériel, comme autrefois pour la paume. Il fait partie des représentations de la pelote, comme la présence du crieur et l'Angélus. La réussite au jeu est un marqueur social plus important que la profession ou la position sociale. Il exacerbe les sentiments de fierté patriotique. Les qualités du "rebot", jeu le plus savant, et la haute valeur sportive éducative du jeu basque s'ajoutent à l'image du jeu. Les questions d'originalité de la pelote, de sa paternité basque, de sa tradition immuable, de sa lutte victorieuse contre les autres sports, du culte de la pelote l'habillent d'un lustre chauvin. Le divertissement favori qui provoque l'enthousiasme des foules et des paris, même chez les jeunes enfants, est visiblement le jeu chéri des auteurs, un spectacle complet, qui parle à tous les sens et mérite de nombreuses références à la Rome antique, pour dorer davantage une image qui déjà tient de l'icône. A travers les ouvrages que nous venons d'évoquer, la pelote est décrite principalement dans sa réalité de fin de XIXe siècle. L'histoire de la pelote se limite à des anecdotes mais elle pose question, si bien que des revues s'y intéresseront et que des articles seront chargés de l'éclairer.

### III.2.2.3. Des articles de 1921 jusqu'à l'ouvrage de Blazy

Nous avons consulté trois revues paraissant au début du XXe siècle à Bayonne, qui se sont plus ou moins intéressées à la pelote basque. Dans le *Bulletin de la Société des Lettres Arts et Sciences de Bayonne*<sup>1820</sup>, dans le *Bulletin du Musée Basque*<sup>1821</sup>, nous avons relevé peu d'informations mais dans *Gure Herria*, beaucoup d'articles en français ou en basque traitaient ce thème.

#### **La pelote dans *Gure Herria***

La revue *Gure Herria* paraît pour la première fois en 1921 et donne la parole à Christian d'Elbée pour une suite d'articles sur l'histoire de la pelote<sup>1822</sup>. Il s'appuie sur les écrits de Georges Lacombe, fidèle chroniqueur du *Journal de Saint-Palais*, savant et curieux de l'histoire des jeux de balle. D'Elbée reprend les informations du Journal de Saint-Palais et décide, à partir de ces données, du rattachement historique du jeu basque, suivant en cela une démarche commune à tous les historiens du jeu de paume du XIXe siècle. La revue publie d'Elbée mais aussi deux autres auteurs basques Jean Elissalde et Louis Dassance qui écrivent, en général en basque, des histoires de pelote et font l'éloge, voire une biographie des champions. En effet, Jean Elissalde tient la rubrique nécrologique des pilotaris. Après Embil en 1922, Chilar est honoré en 1925, Mattin Harambillet, Darraïdou, Larralde, Porteño et *Sarako Chantrea*, 'le Chantre de Sare' (i.e. Lemoine) en 1926<sup>1823</sup>. De plus Dassance et Elissalde écrivent ensemble des articles suivis intitulés "Erreboteko joko" <sup>1824</sup>, 'le jeu de rebot' ou s'épanchent sur les très anciens et légendaires Azantza et Perkain<sup>1825</sup>, tandis que Georges Lacombe produit et commente deux manuscrits de chansons basques de sa collection à propos des parties jouées par Perkain<sup>1826</sup>. Par ailleurs des témoignages sont envoyés aux rédacteurs. Sont publiées, une lettre de Chilar racontant la fameuse partie de Gascoïna à Irun<sup>1827</sup>, une relation de la même partie d'Irun envoyée par le chanoine B. Adéma<sup>1828</sup>, l'explication de la naissance du *chistera* par Ganich

---

<sup>1820</sup> La fameuse partie d'Irun fait l'objet d'un article de J.-B. Daranatz en 1920. Il cite un article du *Phare des Pyrénées*, article placé en annexe 10, fichier 1846/08/13 Phare Pyrénées et la chanson écrite pour l'occasion. Après 1930, ce Bulletin accordera plus d'importance à la pelote.

<sup>1821</sup> Nous ferons quelques remarques à propos du long article d'Albert de Luze sur les jeux de paume et les trinquets, paru en 1930. De nombreux articles sur le thème de la pelote seront publiés dans ce bulletin après 1930, notamment des articles du Professeur Haritschelhar comportant des archives inédites.

<sup>1822</sup> L'histoire prendra plus de deux ans, à raison de plusieurs articles par an.

<sup>1823</sup> Cf. *Gure Herria*, respectivement (1922 : 509-511) ; (novembre 1925) ; (1926 novembre : 681-683) ; (1926 juillet : 438-442) ; (1926 mai : 292-297) ; 1926 avril : 200-204) ; (1926 mars : 156-160).

<sup>1824</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1921, première année, avril pp.226-227, mai pp. 291-296, juin pp. 357-360.

<sup>1825</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1921, première année, août pp. 479-482.

<sup>1826</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1921, première année, août pp. 483-491.

<sup>1827</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1922, pp.398-404.

<sup>1828</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1926, juin, pp. 378-382.

Halsouet<sup>1829</sup>, quelques mots sur les *pilotaris* de Hasparren par Pierre Duhour<sup>1830</sup>. Il s'agit pour ces personnes de raconter ce qu'un témoin visuel des événements en question leur a dit bien après les faits : le père de Chilar, qui était à Irun, le chanoine Adéma-Zalduby qui a recueilli le témoignage de Gascoïna, le père de Halsouet qui a vu Ganchiki inventer le chistera...

Ainsi naît l'historiographie de la pelote, à la gloire de la pelote. *Gure Herria* publie aussi une conférence du Grand Séminaire sur le Sport en Pays basque<sup>1831</sup>, des allocutions, notamment celles des ouvertures de la Grande Semaine de Sports Basques initiée par la FFPB en 1921 et les homélies des messes d'ouverture pour cet événement sportif, des articles sur divers thèmes liés à la pelote et des poésies ou des chants qui l'évoquent. Les règlements de la FFPB y seront en 1922. Un article de Bordachar s'intitule " L'âme de la pelote basque<sup>1832</sup>". Le qualificatif " basque ", comme le syntagme " jeu national " du siècle précédent font de la pelote un élément distinctif, de pure culture basque, niant tout dialogue avec d'autres, alors que, en termes anthropologiques, les cultures sont irréversiblement impures, nous rappelle Hall (2007 : 252).

Après 1930, la revue basque continuera à faire une grande place à la pelote, notamment avec des articles du professeur Haritschelhar.

## **Une Première histoire de la pelote avec d'Elbée**

Christian d'Elbée suit les traces des historiens du jeu de paume qu'il cite, Bajot principalement, d'où il tire les autres références. De la légende de Perkain<sup>1833</sup>, à l'hommage d'Otharré<sup>1834</sup>, en passant par l'histoire (légende ?) des soldats déserteurs ou la partie gagnée par Gascoïna à Irun, d'Elbée récapitule tous les écrits concernant les grands moments de la pelote basque. Il écrit donc la première histoire de la pelote basque, au sens où l'entendent tous les historiens des jeux (paume, ballon, tambourin...) au XIXe et au début du XXe siècle.

Première étape, les jeux de balle sont répandus dans toutes les civilisations<sup>1835</sup> (*l'Eloge* de Bajot est repris), et les Basques en sont d'une part, d'ardents pratiquants avec des prédispositions physiques particulières pour ce jeu et, d'autre part, des spectateurs passionnés. D'Elbée puise chez Ader et Elisée Reclus puis conclut " cette façon difficile de compter ne semble pas compatible avec la

---

<sup>1829</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1926, décembre pp.733-739.

<sup>1830</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1923, pp. 121-124 : " Hazpandar pilotariak ".

<sup>1831</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1926, et avril pp. 231-248.

<sup>1832</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1925, novembre pp. 681-690 et année 1926, janvier pp. 25-30.

<sup>1833</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1922, décembre pp. 714-725 et *Gure Herria* 1923, septembre pp. 546-558.

<sup>1834</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1922, novembre pp.660-664.

<sup>1835</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1921, janvier pp.156-164. N.B. Nous indiquerons seulement la date et les numéros de pages entre parenthèses pour les autres références à *Gure Herria* dans ce paragraphe.

loi du moindre effort de la simplicité du peuple ” (1921, 164). C’est l’un des arguments pour arguer de l’héritage et non de l’invention du jeu de *laxoa* ou de “ rebot ”.

Deuxième étape, un catalogue de l’origine des jeux de balle selon les auteurs grecs est suivi de la description des jeux grecs issue du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* et des remarques et recherches de Bajot. Puis vient le tour des jeux romains (1921 : 519-523). D’Elbée conclut qu’empereurs, ministres, noblesse, peuple et esclaves jouent à la balle.

Troisième étape (1921 : 734-738), les premières mentions de la pelote au Moyen Âge sont fournies. L’histoire du jeu de paume français fait son entrée, s’appuyant sur *La Paume et le lawn tennis* de l’écrivain sportif, Nanteuil<sup>1836</sup>, avec quelques anecdotes sur les rois joueurs et les commentaires des ambassadeurs, tout en nommant les auteurs de traités. D’Elbée affirme que Longue et courte paume sont les ancêtres du “ rebot ” et du *Pasaka* basques en s’appuyant sur le placement des joueurs, l’existence des “ chasses ” et la manière de compter. Il croit que les Basques ont simplifié le 45 de la paume en 40, ce qui montre une méconnaissance du jeu de paume<sup>1837</sup>. Il poursuit l’histoire de la courte paume, jusqu’aux joueurs célèbres du XIXe siècle, s’appuyant aussi sur les articles de Lacombe<sup>1838</sup> qui a lu et commenté Manevieux (1922 : 102-107).

Quatrième étape, les héritiers (contemporains de d’Elbée) de la Longue Paume sont décrits. Cette fois la terminologie romane du jeu chez les Basques est avancée pour justifier son origine non basque,<sup>1839</sup> en s’appuyant sur l’article de Urquijo (1911, Vol. V) dans la *Revue Internationale des Etudes Basques*. D’Elbée évoque le Pallone italien, le jeu de tamis et la pelote provençale (1922 : 354-358). L’année suivante, il en vient à la pelote basque, avec son histoire mythique, autour de Gascoïna et de son époque, notamment (1923 : 329-336 ; 398-404 ; 550-558). D’Elbée fait également l’éloge d’Otharré au moment de sa mort<sup>1840</sup>.

Notons que, dès son premier article, d’Elbée fait appel à tous ceux qui auraient des informations sur le jeu pour compléter ou rectifier ses propos. De fait, un dialogue s’installe, qui donne même lieu à une rectification de l’article de Daranatz (1920) sur la partie d’Irun, article publié dans le *Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne*. Les réactions, le besoin par exemple, de déterminer quels étaient exactement les joueurs de la partie de Gascoïna à Irun ou l’origine de ce même joueur, montrent que la question passionne, que la pelote est un sujet important d’interrogation,

---

<sup>1836</sup> Cf. Nanteuil, Edmond de, Saint-Clair, G. de, Delahaye, C., *La Paume et le lawn tennis* (1898).

<sup>1837</sup> Nous avons vu en I. qu’à la paume on avait déjà simplifié le 45 en 40.

<sup>1838</sup> Dans le *Journal de Saint-Palais*, articles dont nous avons parlé précédemment.

<sup>1839</sup> Mais nous avons vu qu’une terminologie basque existe.

<sup>1840</sup> Cf. *Gure Herria* année 1922, pp. 660-664. Dans le même numéro, on trouve le discours du Président FFPB prononcé sur la tombe de Otharré.

notamment quant à son histoire, à ses protagonistes du temps passé, et pas seulement comme divertissement du moment, jeu ou spectacle.

Notons aussi que d'Elbée ne s'occupe ni de règles ni de conditions de jeu. Il ne décrit pas une partie dans ses côtés techniques ou pratiques. En cela il se distingue des auteurs de traités. Ce qui persiste chez tous les érudits cités par d'Elbée et chez d'Elbée lui-même, c'est le besoin de remonter aux origines des jeux de balle, pour expliquer son existence. Les recherches sont là mais le lien entre ces jeux n'est pas décrypté. Dans ce vide d'explication, il faut lire comme une évidence de continuité. En quoi le *trigon* serait-il le père du jeu de paume ? En quoi le jeu de paume serait-il la suite logique de ces jeux lointains dont nous savons si peu de choses et dont nous ne pouvons affirmer qu'ils aient été pratiqués sur le territoire où s'est développée la paume ? Dans la *Cronica di Firenze*, nous lisons bien que c'est à partir de ce moment (1300-1370) que les Toscans ont joué au *Tenes*. Le jeu ne semble donc pas provenir de là. Les érudits du XIXe siècle ont le même désir que les écrivains Grecs ou Romains. La quête des origines, un créateur identifié, un mythe, une explication : les Lydiens, par exemple pour Hérodote ou les Lacédémoniens pour Athénée etc. Les premiers l'inventent, les autres font comme ci l'énumération chronologique de tous les jeux ayant précédemment existé suffisait à tout expliquer, comme si ces pièces impossibles à associer constituaient un puzzle sans trous, livrant une belle logique historique.

Outre ces considérations, étudions l'image de la pelote chez d'Elbée. Ce dernier, à qui la revue a confié le soin d'écrire l'histoire du jeu basque, vit au Pays basque depuis vingt ans sans être basque lui-même. Il a une position intermédiaire ni de l'intérieur, ni vraiment extérieure. Il affirme, dans son premier article : “ l'Eglise, le cimetière et la place de pelote sont l'âme de tout village basque<sup>1841</sup> ”. La pelote est donc du côté de la spiritualité. D'Elbée ajoute : Le Basque “ joue ses traditions, et la pelote est plus un rite qu'un jeu ” (63). Ici d'Elbée considère, comme Benveniste, que c'est un rite, mais il ne semble pas avoir perdu sa signification première. D'Elbée continue : “ Le pelotari qui s'avance sur la place est semblable à un dieu ”. (64) Nous retrouvons cette image qui fait échapper le *pilotari* à sa condition humaine, en accord avec les symboles déjà identifiés à propos de balle et de jeu de balle. Le topos du jeu noble revient sous la plume de d'Elbée, renforcé par la comparaison avec les autres domaines culturels : “ les uns chantent, les autres improvisent ou dansent mais lui joue à la pelote, le plus noble des jeux ” (64). Il ajoute : “ Il n'est guère de spectacle plus émouvant qu'une partie de pelote par un beau jour d'été ” (65). Bien évidemment chez d'Elbée aussi les émotions sont une part importante de l'attrait du jeu. C'est le spectacle de la pelote qui les développe mais plus qu'une

---

<sup>1841</sup> Cf. *Gure Herria*, année 1921, (janvier) p.63. Pour les prochaines citations nous indiquerons simplement le numéro de la page puisqu'elles sont toutes tirées de ce même article.

émotion, il éprouve un sentiment particulier qui lui fait écrire : “ ce lieu sacré que seuls les joueurs peuvent fouler ” (65) Le substantif “ sacré ” choisi par l’auteur est fort, à cette époque, et place résolument la pelote dans un domaine hors du commun, réservé ici aux artistes du jeu. Il n’est pas une religion mais il en mérite les honneurs et le respect. C’est peut-être ce qui l’amène à répondre à la demande de *Gure Herria* avec une intention qu’il exprime : “ l’étude historique et technique [...] ressortira [...] tout ce qui fait le charme de ce jeu ” (65).

D’Elbée veut faire un travail sérieux, authentique et précis pour dégager l’âme du jeu et son essence mais il reconnaît que la tâche ne sera pas facile car il a peu d’éléments d’archive à sa disposition : “ La tradition au Pays basque, est surtout orale ; les documents écrits sont rares<sup>1842</sup> ”. Comme les auteurs des articles et des textes plus anciens, d’Elbée est sensible au côté pacifique du jeu qu’il exprime ou justifie de manière claire : “ La pelote est un jeu noble, propre, où l’on ne se touche pas, d’une magnifique simplicité et qui exclut toute brutalité ”. (66) La noblesse du jeu est encore soulignée et justifiée. La grande guerre a mobilisé les hommes et donc les joueurs. En conséquence, la pelote a connu une période difficile, mais elle s’en remet. D’Elbée se rassure : “ A cause du prix des pelotes et des *chistéras*, c’est à main nues – le jeu le plus simple et donc le plus beau peut-être – que l’été dernier, s’est manifesté la magnifique renaissance du jeu national ”. (66)

### **Quelques autres témoignages**

Nous voulons citer en premier lieu Frédéric Saint-Jayme, qui écrit en 1924, sous le pseudonyme Badakit<sup>1843</sup> d’Orsanco, un recueil d’historiettes, où la pelote prend une place importante. Il n’a aucune prétention d’historien mais reste dans les anecdotes. Le côté pratique l’intéresse, comme le long gant de cuir inauguré selon lui par Melchior à la partie d’Urrugne. Badakit établit une liste des joueurs de “ rebot ” renommés depuis Chantria de Sare, Coutelier et Organisto, jusqu’aux joueurs de son temps Lemoyne, Patzola... sans oublier les grands noms espagnols : Le Manchot, Maritch, Belloqui Frères et Ayestaran Frères, Embil père et fils, Iturraïn, Irun (Gorostidi)... Il donne quelques détails sur leur physique, leur caractère, leur façon de jouer.

Puis il souligne le travail de quelques cités qui s’attachent à rénover le jeu de “ rebot ” et poursuit : “ tout vrai Basque se doit d’être reconnaissant à ces cités dignes entre toutes, de nous conserver une de nos plus rares traditions mise en péril par l’intrusion néfaste d’un sport inférieur, brutal et déplorable ! ” (Badakit, 1924 : 25). Badakit s’intéresse ensuite aux joueurs les plus fameux de *Pasaka* : Ondicola, Thomas d’Irun, Les Argentins Paysandu et Tiburcio, Tandilero fils de Thomas,

---

<sup>1842</sup> Les chercheurs de la fin du siècle ont montré comment faire parler tous les types d’archives, en tirant des éléments, une connaissance du jeu par des documents qui, a priori, n’étaient pas affectés au jeu. Voir Mehl déjà cité.

<sup>1843</sup> Ce qui signifie : ‘je sais’.

Sabalo-Yats, Haraneder et Borda-Otharre. Chiquito de Cambo a droit à un hommage appuyé. Enfin l'auteur décrit les joueurs de main nue, accrochant à chacun telle qualité, telle caractéristique, contant ici une anecdote dans un trinquet, là quelque fait de guerre.

Il distingue la place libre et le trinquet, la règle du trinquet argentin et celle de France. Mais il n'évoque pas la différence entre les places libres avec ou sans mur à gauche. Il s'intéresse surtout aux parties jouées en France.

Il termine avec des remarques à propos des paris. Il accuse certains parieurs d'avoir tué le jeu de trinquet et le jeu de petit chistera en Argentine. Il espère que la France gardera ses joueurs et parieurs d'une probité inattaquable. Il apprécie l'aficionado qui sait applaudir les beaux coups qu'ils soient ceux du camp choisi ou pas.

Badakit s'émerveille des champions d'autrefois comme de ceux d'aujourd'hui. Il n'établit pas de discours comparatif et surtout pas à l'encontre des contemporains. Son admiration est égale et la lecture de son recueil donne l'impression qu'il est un passionné de pelote tout simplement, sans arrière-pensée, sauf pour les malhonnêtes. Il apprécie le beau jeu, la puissance, l'habileté, le caractère athlétique ou nerveux (chez Leixelard), voire le calme (chez Halty). Il aime la place libre comme le trinquet, le "rebot" comme le *blaid*. Voilà un partisan inconditionnel de la pelote. Il gratifie le lecteur d'une petite anecdote sur Perkain et sa femme<sup>1844</sup>. Il s'est aussi amusé à romancer la partie de Gascoïna à Irun. Pas de motif chez Badakit, pas d'envolée lyrique, pas de noble jeu de "rebot" mais une "variété de jeu de pelote", la simplicité d'un attachement véritable au jeu, tant qu'il reste beau et honnête, traditionnel, dans son authentique qualité de spectacle sportif sans brutalité.

Il faut citer le petit fascicule *La Pelote Basque*, paru dans la collection "Tous les sports par des champions" à Paris en 1924. Chiquito de Cambo signe cet ouvrage avec le journaliste Gaston Bénac, qui présente le champion et le Président de la société de pelote de Châtillon, Edouard Vogt, qui expose ce qu'est la pelote basque jouée à grand *chistera*, à Paris. Ferdinand, le compteur y entonne des chants basques et déclare la partie ouverte par les mots : "Orai hasterat da partida yannac". Et il finit par "abri va la novica yannac", dans un basque assez approximatif.

Chiquito fait un petit historique, cite tous les noms des grands joueurs de son époque, la plupart espagnols, que nous trouvions à l'affiche à Neuilly. Il donne les règles générales, (un graphique de l'aire de jeu figure ici), le poids réglementaire des pelotes, parle du gant plat, de la main nue, de la *palette* et de la raquette (argentine), du *chistera* en trinquet avec gant plat en osier qu'il nomme *bolea*. Et, pour lui, le rebot à *chistera* n'est plus guère joué que sur un ou deux frontons, notamment à Sare. Le livre se termine par des conseils pour jouer à la pelote. Ce petit guide était sans doute destiné aux

---

<sup>1844</sup> Anecdote connue et déjà publiée.

Parisiens et les auteurs espéraient un développement de la pelote à Paris. La pelote sport et à visée sportive n'échappe pas à ces quelques pages d'historique. Elle est bien collée à son origine basque, à laquelle on ne veut pas la réduire. Cet aspect va persister dans beaucoup d'ouvrages et d'articles, à partir de la constitution de la FFPB.

Prenons la conférence de l'abbé J. Lamarque sur le sport en Pays basque, publiée par *Gure Herria* en 1926. Malgré le titre et la présentation, l'auteur cède à un certain lyrisme à propos de " ce noble « rebot » dont la résurrection est trop lente, trop laborieuse au gré de ses fervents<sup>1845</sup> ". Il évoque le " vaste champ de bataille, [...] le fronton orgueilleux " (234). Il personnalise la pelote qui " cingle avec des claquements secs pour tomber, finalement, étourdie, affolée, comme enivrée par cette ronde fantastique " (234). Il a un certain mépris pour le " chistéra moderne, [...] spectacle auquel accourent « paristars » et étrangers " (235), qui " a contre lui sa jeunesse (35 ans à peine en France) " (235), auquel il reconnaît aussi sa beauté. Mais il est visiblement du côté des " purs " des " irréductibles partisans de l'ancienne manière, restés fidèles au gant court, où la pelote séjourne à peine " ou glisse " du poignet à l'extrémité du chistéra en un rapide « chirrist<sup>1846</sup> » " (235).

L'auteur a donc un point de vue engagé, fidèle à la tradition française de la pelote basque, bien qu'il ait adopté le changement du gant de cuir pour le *chistéra*, non comme une rupture avec la tradition mais comme un progrès. Il écrit qu'il est " venu promptement donner une ampleur et une perfection qu'aucune autre variété de la pelote basque ne devait égaler " (234). Il semble qu'il faille un long temps pour qu'une nouveauté soit adoptée ou acceptée comme orthodoxe. Du reste, le reproche fait par cet auteur au grand *chistera* est bien sa jeunesse. L'auteur signale que la pelote est objet et sujet d'art. Il donne deux auteurs de romans qui ont inclus la pelote dans leurs ouvrages : Eugène Poueydebat dans *Une fille d'Euskadi* et Mayi Elissague dans *Silhouettes Basques*.

Il semble que le thème de la pelote basque touche cet auteur, comme bien d'autres qui l'abordent, et les incite à utiliser des effets de style, à montrer des sentiments, à porter des jugements assez catégoriques. Bref, la passion sourd de cet écrit comme de tant d'autres. Noblesse, tradition se conjuguent avec le jeu. Et Lamarque de conclure : " Par les racines profondes qui la rattachent au passé, par le renouveau indéniable qu'elle connaît grâce à sa Fédération, par sa riche variété, enfin, la Pelote détient sans conteste le sceptre du Sport en Pays Basque " (237). L'auteur donne une image nouvelle et non moins forte de la pelote comme " sceptre du sport ". De jeu des rois, voilà que la paume basque devient attribut de royauté (sportive).

---

<sup>1845</sup> Cf. *Gure Herria*, 1926, avril p. 234. Pour les autres citations de ce paragraphe, nous indiquerons seulement le numéro de la page entre parenthèses, car toutes sont dans le même article.

<sup>1846</sup> Nom du coup glissé en basque, pour rappel.

Albert de Luze, l'auteur de *La magnifique histoire du jeu de paume*, donne une conférence au Musée Basque le 28 septembre 1929, avant la partie de démonstration de jeu de courte paume qui oppose Pierre Etchebaster, champion du monde professionnel de ce sport, à M.E. Baerlein, champion amateur anglais dans le trinquet Saint André (Bayonne). Le texte en est publié par le *Bulletin du Musée Basque*.

De Luze veut exposer les rapports existant entre la courte paume et le trinquet et bien sûr l'histoire de la paume que nous ne commenterons pas. Sa vision de la pelote pourrait au contraire nous intéresser. Tout d'abord il indique la spécificité de la paume qui marque des "chasses" au second bond de la balle et non, comme au rebot à l'endroit où la balle s'arrête/est arrêtée ou encore à l'endroit où elle franchit la limite latérale du jeu. Il distingue encore une autre différence entre le trinquet et le jeu de paume : la galerie de la "grille" avec sa grille et "le pan coupé nommé « tambour », qui protège la grille" ont disparu. Le pan coupé dans le coin du mur a gardé le nom de tambour. Ceci dit, il est possible de jouer à la paume dans un trinquet et à la pelote dans un jeu de paume. Nous avons vu que c'était le cas dans le jeu de paume Licou avant sa transformation au XIXe siècle, au jeu de paume de Pau au XIXe siècle. C'est encore aujourd'hui le cas à Pau, à La Bastide Clairence et au trinquet Saint André par exemple. De Luze cite une partie célèbre jouée par Otharré dans le jeu de paume de Pau, où de Luze assista à bien des prix<sup>1847</sup>. De Luze (1930 : 4) poursuit :

*le trinquet semble donc n'être qu'un jeu de paume simplifié [...] tous les vieux trinquets qui existent encore, à Bayonne, Urrugne, Saint-Jean-de-Luz, Sare, Hasparren, où il y a deux vieux jeux, Espelette, Urt, Louhossoa [...] sont manifestement des jeux de paume transformés. [...] vous pourrez constater que le tambour de paume existe à Espelette, [...] ainsi qu'à Urt, Urrugne, Saint-Jean-de-Luz, Hasparren et Louhossoa.*

Notons que tous ces trinquets ont été modifiés depuis, quand ils n'ont pas été détruits. Le témoignage de l'auteur est donc primordial. De Luze a même vu les lettres majuscules D et S indiquant les "chasses" au *dernier* et au *second* dans le trinquet d'Urrugne. Pour de Luze, on jouait toujours à *pasaka*, avec un filet médian et le jeu de *blaid* ne date que d'une quarantaine d'années, soit de 1890. De fait il est plus ancien, comme nous l'avons vu. De Luze s'interroge sur l'ancienneté de ces jeux de paume/trinquets basques. Il pense que le jeu de Louhossoa est plus récent car il possède à la fois un tambour de jeu de paume et un pan coupé de trinquet. De plus une dame de Louhossoa âgée de 67 ans lui a dit qu'elle avait vu construire le jeu dans son enfance. De Luze affirme qu'à Bayonne les archives de la ville parlent de la pose d'un pavage devant le jeu de paume de Niert, où les écoliers jouaient la comédie, vers le milieu du XVIe siècle.

---

<sup>1847</sup> Cf. à ce sujet, les Carnets du Viconte de Vaufreland, *Chroniques de la vie mondaine des Basses-Pyrénées*, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, édités en 1996.

Il produit aussi une photo du trinquet Saint André qui appartient au trinquetier, M. Duhau, voir ci-après. Elle est de 1883, d'après de Luze et le toit de la grille ainsi que le tambour s'y trouvent encore. Le paumier Emile Broquedis a confié à de Luze qu'élevé dans le jeu par son oncle Licou il y avait joué toute sa jeunesse sans se poser de question sur les raies marquées sur le carreau et qu'il en avait compris le sens à son arrivée dans le Jeu de Bordeaux en 1879. Ceci montre que le jeu de courte paume était tombé dans l'oubli au cours du XIXe siècle. De Luze pense que le jeu de trinquet a fait son apparition après la Révolution car jusque là il était réservé à la noblesse et à la haute bourgeoisie, que les salles étaient suffisamment fréquentées par les aristocrates pour ne pas permettre qu'un autre jeu s'y installât. Nous savons qu'à Bayonne des Maîtres tonneliers pratiquaient la paume. L'argument de de Luze n'est pas très convaincant.

Ce qui est certain c'est que de Luze n'a pas une grande connaissance de la pelote basque et qu'il n'est pas particulièrement sensible à son esthétique, bien qu'il vante les qualités de cœur des Basques et le jeu intelligent de Pierre Etchebaster ainsi que ses qualités morales. Il pense que : “ si les deux jeux n'ont rien de commun quant à leur nom ils ont en fait des rapports très étroits ; ce sont à vrai dire des rapports filiaux, le jeu de paume étant le père et le trinquet le fils ” (de Luze, 1930 :2). Nous voyons comment on peut faire de l'histoire du jeu sans y mêler de sentiments d'appartenance à une race, sans enflure ou hyperbole, sans jouer avec les motifs habituellement rencontrés chez les auteurs. Il est temps de s'intéresser au livre de référence sur la pelote, celui de Blazy.

### ***La pelote basque de l'abbé Blazy***

Blazy (1929) use des mêmes procédés et utilise sans doute les articles de ses prédécesseurs. Il ajoute des témoignages de personnes âgées, ses propres souvenirs et connaissances, étant donné qu'il fait partie des fondateurs de la FFPB. Avec la clarté de son plan, Blazy fait le tour de la question, toutefois avec les faiblesses que nous avons signalées.

Son livre de 270 pages fait référence. Epuisé, il a finalement été réédité en 2010 par les Editions Futur luxe nocturne<sup>1848</sup>. Il est divisé en trois parties d'environ 90 pages chacune. La première traite l'histoire, la deuxième les aires et le matériel de jeu, ainsi que les personnes nécessaires sur le terrain. La troisième partie donne les règles de la FFPB pour les diverses spécialités de l'époque, qu'il appelle jeux et non sports. Dans la suite, nous indiquerons entre parenthèses après les citations, les pages du livre de Blazy d'où elles sont tirées.

---

<sup>1848</sup> Cette réédition de l'éditeur toulousain (Saint Martory), dans la collection Arts secrets est un fac simulé de l'édition de 1929 de la librairie Pialoux.

Pour l'histoire, il révèle que la pelote a rarement été l'objet de contes ou de chansons et jamais de pastorale, seuls vestiges de la " littérature euskarienne<sup>1849</sup> " (2). Il réfute l'idée selon laquelle le jeu de pelote serait autochtone (" chauvinisme excessif " (2)). Après d'Elbée, il fait référence au dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, à l'affaire des Biscailars en Angleterre à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, au héros de Cervantès dans ses nouvelles et à Quévèdo, montrant ainsi que le jeu est répandu en Espagne. Il cite Colas à propos des tombes discoïdales pour terminer ce tour de la question des origines.

Puis Perkain a droit à 6 pages. Selon Blazy il fait entrer la pelote dans l'histoire. Il possède les qualités maîtresses : force, agilité, adresse. La période 1800-1850 se résume en un peu plus de treize pages, dont cinq pour la diatribe d'Iztueta et trois pour les anecdotes de Simon Arraioz et de son fils Bautista, racontées par Peña y Goñi, d'une part, et pour José Jamon, dont les exploits furent chantés<sup>1850</sup>, d'autre part. Le texte de Ader (plus de deux pages) est en partie reproduit pour clore cette période, sans commentaire. Un peu plus de cinq pages sont employées à faire découvrir les joueurs des années 1850. S'appuyant sur Francisque-Michel, Hiribarren, le chanoine Adéma ( *Pilotariak* ou *Zalduby*), Peña y Goñi, G.lacombe et d'Elbée, il nomme les grands joueurs et s'attarde sur Gaskoina en citant l'article du *Journal du Havre*<sup>1851</sup> et le témoignage d'un contemporain daté de 1924. Il s'agit d'une personne qui a connu Gascoïna (mort en 1859). Ce témoin fait donc appel à des souvenirs de plus de 65 ans, comme nous l'avons souvent fait remarquer.

Blazy s'intéresse à un événement de cette période, le passage du gant de cuir à l'osier qui, selon lui, " a introduit dans notre jeu national une technique nouvelle " (36). Nous remarquons la présence du motif " jeu national ". Blazy poursuit avec l'histoire de Gaskoina, illustrée par des vers en basque pour retracer ses exploits, et d'une partie jouée pour l'empereur Napoléon III en 1859. Il ne cite pas ses sources et nous n'avons pu trouver trace de cette partie dans les journaux qui relatent jour après jour les activités principales.

Blazy s'exprime à la manière des conteurs, avec assurance, citant ou non ses sources. Le livre se présente comme un patchwork mêlant des témoignages précis et des allégations à vérifier. Malgré l'annonce, pas de *chistera* dans ce chapitre, où seul le gant long en cuir est décrit. Enfin, au chapitre suivant, les origines du *chistera* sont dévoilées, ainsi que celles de la raquette nommée *matsardia*, dont

---

<sup>1849</sup> Pour toutes les citations prises dans *La pelote basque* de Blazy, nous indiquerons entre parenthèses le numéro de la page pour alléger la présentation et faciliter la lecture.

<sup>1850</sup> L'abbé Elissalde, vicaire d'Ustaritz, recueillit la chanson sur cette partie jouée en 1820 (date à vérifier) auprès de Juana Lafargue d'Ustaritz.

<sup>1851</sup> Cet article, débusqué par Bajot (1854) a été reproduit précédemment par d'Elbée (article sur les jeux de pelote basques) dans *Gure Herria*.

Ezkerra d'Ustaritz a confié à Blazy l'avoir vue<sup>1852</sup>. Blazy nomme ses témoins, qui en 1858 jouaient à la pelote avec des morceaux de montures en bois faites pour les tamis (voir dessin de Blazy ci-après). Blazy reproduit la lettre de Halsouet que ce dernier lui écrivit pour expliquer l'invention du *chistera* par Gaintchiki<sup>1853</sup>. A la page 54, commence l'histoire du *chistera*, Blazy expose comment il détrône le gant de cuir. Il s'agit surtout d'arguments de l'auteur, ou de faits qu'il raconte sur la foi des témoignages. Comment être sûr des quelques dates avancées, dont une partie de 1862 où Coutelier et ses partenaires auraient utilisé un *chistera*, dont nous n'avons pas trouvé trace dans les articles du *Courrier de Bayonne* ? Blazy s'intéresse à l'origine du *Blaid* à *chistera*. Il affirme que les joueurs utilisaient la cesta en place libre et le gant de cuir en trinquet mais sans preuve. Nous savons que, au contraire, des parties avaient lieu à *chistera* au trinquet de Bayonne et plus tard dans celui de Saint Jayme. Des arguments de logique expliquent, selon Blazy, la victoire du *blaid* au *chistera* : place plus petite, nombre moindre de joueurs, prix élevé des gants de cuir, pelotes vives, règles moins complexes qu'au "rebot"... L'auteur ne prend parti pour aucun des jeux. Il estime que les jeux peuvent coexister et non s'exclure car ils peuvent provoquer

*de nobles émulations, des émotions saines, des sensations d'art profondes à ceux qui aiment sincèrement la pelote et qui sont à même d'apprécier les finesses et les beautés de toutes ses formes. [...] Sans jamais consentir à rien sacrifier du passé, fidèles à l'esprit même de la tradition, dans toutes ses manifestations successives, tout en admirant la majesté qui préside à une partie de l'ancien jeu, on peut reconnaître également que le nouveau jeu ne manque pas de dignité, que du point de vue athlétique il forme d'aussi beaux champions et qu'au point de vue esthétique il donne des sensations fortes et belles (Blazy, 1929 : 66).*

Et Blazy expose ce qui est essentiel selon lui : "c'est que l'esprit demeure tel qu'il a été conçu et vécu par nos ancêtres et qu'il continue à développer sa vitalité sous toutes les formes du jeu de pelote" (66). Aucun de ces jeux n'est mort (*largo*, "rebot", trinquet), affirme-t-il. Il cite Bordachar (1925) à propos de l'âme basque.

Blazy fait ensuite l'"Histoire du Chistera", à savoir comment la forme et la taille de cet instrument ont évolué pour passer d'une courbe légère et d'un instrument court à une grosse courbure et une belle taille. Il détermine la période charnière 1892-1893, mais en expliquant que le grand *chistera* a été introduit en 1888 par Melchor Curuchague, suite à une fracture du poignet droit. C'est un joueur d'Irun qui raconte le fait, datant de 30 ans, à Blazy. Par ailleurs ce dernier explique aussi la naissance du jeu de revers, antérieure d'un an, en racontant le problème d'épaule de Samperio, qui a conduit ce joueur à user systématiquement du revers pour ménager son bras droit, mais sans citer de

---

<sup>1852</sup> On utilisait cet instrument pour jouer dans la vallée de la Nive, selon le témoin.

<sup>1853</sup> Blazy avait déjà fait paraître cette lettre dans *Gure Herria* (1926 : 733-739), comme nous l'avons signalé plus haut.

source. Durant tout ce chapitre Blazy cite Peña y Goñi lorsqu'il parle des premiers joueurs, puis il expose une argumentation logique, la technique de jeu, et des faits qu'il ne justifie pas. Il témoigne d'un certain déclin du grand *chistera* à partir de 1909 (fêtes de la Saint Ignace à Saint-Sébastien) en Pays basque tandis qu'“ il défend sa vitalité à Mexico, en Italie, aux Etats-Unis, à La Havane ” avec les joueurs, qu'il connaît. En France huit joueurs dont le célèbre Chiquito de Cambo usent de l'instrument.

Mais “ le petit chistera rallie des partisans de plus en plus nombreux ”, nous dit-il. Le début du XXe siècle, dont Blazy peut témoigner, voit la résurrection de deux jeux, le “ rebot ” et le *blaid* à *chistera court*.

Blazy termine sa partie historique par un chapitre intitulé “ encore un nouveau jeu. Le Blaid en mains nues au trinquet ”. Blazy affirme que Tiburce Yacobé, Ondicola, Licou, Eskerra, Ciki, s'y distinguèrent entre 1870 et 1880, dans des trinquets comportant deux galeries, sans citer de source. Il affirme ensuite que vite après 1880, les trinquets ont été transformés par l'ablation de la galerie de la grille, qui a permis le développement du *blaid*. Si la description du trinquet, des effets de la balle, de l'intérêt du jeu font l'objet d'une très élégante description, imagée, où la balle personnifiée a de magnifiques élans, où le jeu de *blaid* en trinquet se montre sous un aspect des plus captivants, nous sommes en manque de faits objectifs et vérifiés. Blazy donne des listes de joueurs célèbres pour chaque année ou presque, de 1897 à 1929, sauf les années de guerre. Cette partie dite historique fait place aux légendes, aux anecdotes, à la fierté de l'instrument inventé au Pays basque, à la diversification des jeux. L'auteur, dans un style parfois lyrique, fait partager son amour de la pelote et des *pilotaris*, dans le plus pur esprit de tradition : il est question de sensations, d'esthétique et de morale, de dignité, de qualités athlétiques, de fierté nationale. Ici pas de passéisme. Tous les jeux ont droit d'exister, de se développer. Blazy est dans la ligne qui fédère.

Dans sa deuxième partie, Blazy décrit tous les types d'aires de jeu qui existent à son époque. Puis il fait un historique du jeu de paume en utilisant le livre de Nanteuil (1898) et celui de Garsault (1767), ainsi que ses planches. Il termine en parlant de l'évolution de la vivacité des pelotes, les rendant cause de la rapide transformation des murs (rehaussés) à partir de 1860-70. Mais rien ne vient justifier les dates, ni exemples, ni sources, ni archives des bâtiments publics pour les places. Quant à la vivacité des pelotes comment pourrait-elle être qualifiée, quantifiée et précisément datée ? Seule une certaine logique préside à ce raisonnement.

Pour la pelote, Blazy expose les procédés de fabrication donnés par Garsault, puis ceux qui ont cours en son temps, avec grande précision. Blazy nomme aussi les fabricants et il insiste sur l'importance de la constitution et des qualités de la pelote pour le joueur, comme éléments décisifs de la victoire. A propos du caoutchouc, il assure qu'il a été introduit dès le XIXe siècle dans la fabrication

des pelotes, sans donner d'année. Sur chaque instrument étudié, la main, le gant, la raquette, la pala, le butoir, Blazy donne un aspect historique (éventuellement tiré de Garsault) et un aspect technique (de fabrication, avec les matériaux utilisés, les mesures...) qu'il tient de sa propre expérience et de ses connaissances. L'historique des fabricants est présent, le cas échéant.

Blazy en vient au rôle des juges, (rien de nouveau à ce propos où il reprend la règle de Francisque-Michel), à celui des chasseurs et au compteur de points qui chante les points selon notre auteur. Blazy termine avec le pelotari, roi de la scène, son allure et son surnom. Il ajoute : “ peu importe son origine pourvu qu'il soit un artiste qui donne des émotions fortes et saines, qu'il émerveille ses admirateurs par les prodiges de sa virtuosité... On n'admettra chez lui aucune imperfection, on ne lui pardonnera aucune faiblesse ”. “ Agilité ”, “ résistance ” “ poumons solides ” “ coup d'œil d'une acuité extrême ”, “ découvrir le point faible ”, “ deviner les intentions ”(177). La “ diversité des attitudes qu'il doit prendre met en jeu tous ses muscles, ce qu'il y a de plus admirable, pas l'élégance des lignes de son corps la science stratégique ” ... pour attaquer à propos, dissimuler cette attaque, “ redresser une situation maintenir ses avantages, s'assurer de son triomphe ”. Blazy cite Elissague.

Dans la troisième partie, les règles sont énoncées qui permettent de suivre le jeu, mais aussi de savoir qu'il existe tant de spécialités de pelote. Blazy commence avec diplomatie : “ la grande loi c'est la tradition ” (181), mais il insiste aussitôt sur la variété des formes prises par le jeu de pelote en Pays basque. En effet, il y a plusieurs modalités qui résultent de telle ou telle adaptation. Des nuances existent selon les villages : nous avons vu qu'il existe des règles écrites pour le jeu de Sare, d'autres à Urrugne, et dans certains villages de Guipuzcoa et de Biscaye.

A lire Blazy, nous comprenons que la FFPB ne veut pas brusquer les Basques dans leurs habitudes de liberté par un règlement qui s'imposerait d'en haut. Ici encore nous pensons au chapitre “ Eux et nous ” de Hoggart (1970). Comment des règles venues d'“ eux, ” membres d'une Fédération nationale, pourraient-elles s'imposer à “ nous ”, qui faisons vivre et évoluer le jeu, nous qui vivons dans la pelote depuis toujours ? Aussi Blazy ajoute-t-il, par mesure de précaution : “ Née dans un pays où la liberté et l'indépendance sont considérées comme les conditions indispensables de la vie [la pelote] ne pouvait se soumettre aux disciplines d'une législation préconçue ” (182). Il parle de la liberté et de l'indépendance comme de “ biens essentiels et les plus précieux ”. Mais Blazy argue de l'existence de lignes générales qui se sont précisées, établissant “ un fond de tradition ” (182).

Bref, la fédération ne fera qu'écrire ce qui existe déjà. Mais est-ce utile ? Pour répondre à la question qui, éventuellement, serait posée, Blazy en appelle au but dans lequel la FFPB s'est constituée, à savoir “ éviter de dangereuses déviations ”. Mais d'où viendrait le danger ? De

l'extérieur, bien sûr, ce qui permet de rassembler les Basques autour de la FFPB. En effet, selon Blazy, le “ jeu dépassant les limites de la patrie, et prenant chaque jour une extension plus considérable, il a paru nécessaire [...], d'arriver, sinon à une législation absolue, du moins à une unification relative ” (183). Toutes les précautions ont été prises puisque il est écrit en tête du fameux règlement qu’“ il n'est que la codification des règles admises par la tradition basque ”. Il est bien question de maintenir le caractère traditionaliste des jeux de pelote basque. Dans les observations préliminaires, à l'article premier, il est stipulé que le présent règlement s'applique à toutes les parties officielles pour l'obtention d'un titre de champion “ sauf conventions contraires ” (184) et ces conventions peuvent être, soit dues à des carences du règlement, soit carément en désaccord avec le règlement, dès l'instant où, selon l'article 2, les deux camps en présence ont conclu un accord préalable.

Ce règlement est donc bien souple et sans cette souplesse, la FFPB n'aurait sans doute pas pu fonctionner. Du reste, au congrès de la FFPB de 1927, Ybarnegaray s'était ainsi exprimé : “ Notre race a toujours été un peu indisciplinée, eh bien ! nous ne voulons pas faire de la réglementation à outrance. Pas ou peu de sanction, de la bonne volonté<sup>1854</sup> ”. Nous sommes presque tous des joueurs continue-t-il en recommandant d'accepter la seule loi du fronton, c'est à dire la défaite infligée dans le jeu. Le député président en appelle à un esprit de “ race ” qui fait penser à l'esprit des classes populaires de Hoggart où, entre braves gens, (entre “ nous ”), il faut se soutenir.

Si l'on songe à tous les remous qui ont agité la vie fédérale, à tous les griefs de la ligue du Pays basque (aujourd'hui Comité territorial Pays basque, inclus dans le Comité Départemental 64, lui-même faisant partie de la Ligue Nouvelle Aquitaine) d'une part, et des clubs d'autre part, les précautions oratoires de Blazy semblent répondre à un courant anti fédérationniste aussi fort hier qu'aujourd'hui. Un président de club me disait bien en 2016, à propos de l'obligation d'entrer dans la Réforme Territoriale au niveau administratif de la FFPB : “ Est-ce que la pelote a besoin de la fédération ? La ligue (Pays basque) ça suffit. ”

Blazy donne ensuite des règles qui ne sont pas fédérales mais communiquées par des personnes compétentes pour les jeux pratiqués dans leurs localités, le *botaluze*, le *mahi-yokoa* et le *lchoa*. Pour le jeu de “ rebot ”, le plus noble et le plus savant de tous les jeux de pelote ” (200), nous dit Blazy, les règles sont exposées et le texte est très proche de celui d'Adéma, avec des phrases identiques. Au lieu de parler de “ picras ”, Blazy parle de “ pic ” ras, (sous-entendu) de terre, mais l'explication est exactement la même, confirmant que le pic ne faisait pas automatiquement *arraia* à cinq mètres comme aujourd'hui. Blazy ajoute un schéma des diverses possibilités de position de l'impact au mur avec les trajectoires retours ou réflexions après le choc sur le mur. Blazy continue à reproduire le texte

---

<sup>1854</sup> Cf. *L'Auto-Vélo* du 31 août 1927.

d'Adéma en changeant quelques mots, en ajoutant des phrases mais la structure est la même. Pour les jeux de “rebot”, de *blaid* à main nue, *chistera* gant plat, *chistera* gant recourbé, pala, palette ou raquette (*xare* aujourd'hui), en place libre ou trinquet et pour le jeu de *Pasaka*, Blazy ajoute les règles fédérales à ses propres explications. Il termine sur les particularités des frontons espagnols en indiquant, cette fois, qu'il écrit d'après Peña y Goñi ( 1892 : 77-82).

Nous voyons combien cet ouvrage est complet et structuré. Très plaisant, il conduit le lecteur dans le monde un peu légendaire, mi-magique, mi-réaliste de la pelote. Il veut peut-être aussi convaincre du bien fondé de la FFPB. Bref, la pelote sera nationale mais conforme à la tradition basque. Il ne s'agit pas d'enlever au peuple basque son jeu, ni de lui imposer des règles venues d'ailleurs.

Et cependant c'est le chemin qui sera suivi avec la naissance et le développement de la fédération internationale de pelote basque. En effet, le jeu argentin d'abord (règle du filet indirect et pas de galeri au fond), puis le jeu mexicain (frontenis) feront leur entrée dans les compétitions internationales et la place libre en sera très vite exclue, dès les championnats de Pampelune en 1962. Ainsi, en 2016, les compétitions ont lieu soit en trinquet de type argentin, soit en fronton espagnol (avec mur à gauche). Des dirigeants se demandent pourquoi il faut accoler l'adjectif basque à “pelote” et voudraient l'enlever. Bien que le règlement fédéral comporte un lexique basque, il est hors de question, depuis des années, à peu près depuis que J.Haritschelhar a quitté la direction de la revue, de placer un article en basque dans la revue fédérale *Pilota*. Depuis la nomination de X.Cazaubon à la FIPV, la langue basque n'y est plus une langue de travail. Ainsi, peu à peu, la nature basque ne semble plus faire partie de manière aussi forte de l'identité du jeu, malgré toutes les précautions prises lors de l'institution de la FFPB.

En bref, d'une part la revue *Gure Herria* et Saint Jayme font écho, en Pays basque, à un besoin d'histoire et à une curiosité par rapport au jeu de pelote et, d'autre part, Blazy vient rassurer, par son historique et sa présentation de la pelote, sur les connaissances et sur les intentions des fondateurs de la FFPB. Il légitime l'unification relative apportée par cette fédération.

En ce début de XXe siècle, la pelote n'est plus seulement un divertissement. Elle pose question sur ses origines, sur ses joueurs d'autrefois. Elle est toujours le noble jeu, un rite, une tradition, un spectacle émouvant, qui a une âme, se joue en un lieu sacré, exclut la brutalité. C'est un jeu honnête, un spectacle sportif d'une authentique qualité, dont la grande guerre a pu faire craindre la disparition. Le “rebot” représente alors les racines profondes qui rattachent la pelote au passé, le jeu dont il faut assurer la résurrection. Mais le *chistera* et toutes les variétés représentent un progrès désiré, même si le jeu hérité de l'Espagne est parfois méprisé. Sport fédéral et jeu national du peuple basque, voilà

comment la pelote est présentée par Blazy, même si cela peut paraître paradoxal. Dorénavant, figures légendaires, anecdotes sur les joueurs, comme sur la naissance et l'évolution des instruments, seront officiellement consignées dans le livre de la pelote basque de Blazy. La pelote acquiert des lettres avec Loti et entre dans l'histoire avec Blazy. Outre l'esthétique, la morale et la dignité attachées à son image, la pelote revêt un caractère sportif national français, tout en se maintenant dans la tradition basque, " la grande loi<sup>1855</sup> " reconnue par la FFPB. Son Président maintient la langue basque, recommande de n'accepter que la loi du fronton, c'est à dire la défaite infligée dans le jeu. Il règlera a minima pour respecter la liberté du jeu populaire, une image encore présente. L'importance de l'artisanat lié à la pelote se confirme, notamment avec la confection des pelotes, éléments décisifs de la victoire. La représentation de la pelote inclut son histoire, ses joueurs, son artisanat et son organisation fédérale.

Pour conclure ce chapitre III.2.2. étudiant les représentations de la pelote dans les écrits de quelques érudits depuis 1889 à 1930, nous remarquons une évolution de l'image de la pelote qui garde toutefois des caractères déjà rencontrés, de jeu pur, noble, national enthousiasmant les foules et donnant lieu à des paris. L'esthétique du jeu et les qualités athlétiques des joueurs, l'image littéraire, mythique, le registre merveilleux et les références à l'antique, tant grec que romain perdurent. Les spécificités des diverses variétés de jeux et l'originalité du jeu basque sont perçues avec précision : jeu de *blaid* à *chistera*, jeu de trinquet, jeu à *chistera* court, à *pala* ou à main nue et enfin " rebot ". Les règles sont écrites, donnant une réalité sportive, confirmée par la reconnaissance de la pelote basque dans le milieu sportif parisien, lequel lui accorde une valeur sportive éducative propre à l'étendre aux écoles de France. Coexistent alors deux représentations de la pelote, comme tradition immuable du peuple basque, avec ses paris, son crieur, ses aires de jeu spécifiques, dont le " rebot " est la figure de proue, en tant que racine profonde du jeu d'une part et, d'autre part, comme sport identifié par la création de la FFPB en 1921. Dans un premier temps la fédération respecte tous les jeux, alliant respect des traditions et modernité organisationnelle. La pelote représente également un artisanat lié à la confection des pelotes et des instruments, dans la pure tradition paumiste même si cette dernière a été oubliée dans ce pays. Enfin, pour combler un besoin de ses admirateurs, la pelote s'inscrit dans une histoire écrite, en partie légendaire avec des motifs récurrents, mais aussi réelle et factuelle.

---

<sup>1855</sup> " Le règlement du jeu « pasaka » en vigueur à la F.F.P.B. n'est que la codification des règles généralement admises par la tradition basque". Cf. Règlements FFPB (1924) en annexe 13, fichier 13.2c., p.7.

### III.2.3. L'imaginaire de la pelote à travers l'écriture

La pelote basque inspire les écrivains du XIXe siècle. Ils apportent leur vision romantique du jeu de pelote qu'ils découvrent et qu'ils considèrent comme l'une des caractéristiques de la société basque de l'époque. Certains se contentent de décrire une partie, d'autres insèrent cette description dans un roman, comme Jean-Baptiste Dasconaguère<sup>1856</sup>, le Vicomte de Belzunce ou Francis Jammes. Pierre Loti va jusqu'à prendre un *pilotari* comme héros de son roman. Ces témoins oculaires nous ont paru révélateurs de représentations qui ont perduré peut-être jusqu'à notre époque. Aussi avons-nous, dans un premier temps, étudié des textes de la deuxième moitié du XIXe siècle et du début du XXe siècle, textes d'origines diverses, choisis pour leur qualité littéraire et/ou leur succès ou encore pour l'impact constaté dans la société basque ou vivant au Pays basque<sup>1857</sup>. Il s'agit, non pas de faire un commentaire des textes, mais d'y découvrir les éléments techniques ou relatifs aux représentations de la pelote.

Dans un deuxième temps, nous lirons dans la même optique quelques poèmes illustrant l'admiration profonde et les émotions des auteurs face au spectacle d'une partie de pelote, mais surtout leur perception du phénomène de manière plus abstraite. Les sentiments exprimés, relient d'une façon plus symbolique, le jeu de pelote à ce qu'il représente pour les auteurs et leurs lecteurs.

Dans un troisième temps, bien que non bascophone, nous avons voulu lire quelques pièces de vers en langue basque, puisque les autochtones ont aussi rendu témoignage à leur jeu en langue vernaculaire<sup>1858</sup>. Ce sont les poètes basques qui ont les premiers conté les exploits de Perkain et Azanza. Ces premiers témoignages ne pouvaient être absents de cet ouvrage dédié à la pelote basque. De même le premier auteur d'un essai littéraire en langue basque ayant consacré une page à " la partie de pelote ", elle figure ici. Une étude plus large de la prolifique production en basque, concernant la pelote, reste à mener ultérieurement, dans un ouvrage spécifique.

#### III.2.3.1. Romans et descriptions

Le premier roman, à notre connaissance, qui insère la description d'une partie de pelote est celui de Jean-Baptiste Dasconaguerre, notaire de son état. Il le fait paraître en 1867 sous le titre *Les*

---

<sup>1856</sup> Dasconaguerre, Jean-Baptiste, 1867, *Les échos du pas de Roland*. Notons qu'un exemplaire consulté à la BNF porte la mention traduit du basque, 4<sup>e</sup> édition.

<sup>1857</sup> Cf. " La réception de « Ramuntcho » au Pays basque (1897-1925) ", *Les Carnets de l'exotisme 3 : Lectures de Loti*, Editions Kailash-Editions Le Torii, 2002, pp.101-121 (Casenave, 2002 a).

<sup>1858</sup> Nous avons pu mener ce travail grâce à Jean-Baptiste Orpustan qui a traduit ces textes pour nous.

*Echos du Pas de Roland* avant de l'éditer dans sa version basque. Par ailleurs, *Le Courrier de Bayonne*, qui intègre toujours un roman sous forme de feuilleton, genre très à la mode, fait place au feuilleton *Gachucha*, qui décrit une partie de pelote dans le numéro du 14 avril 1887.

Prosper Mérimée, dans *Carmen*, met en scène Don Jose, héros ou anti-héros, pelotari navarrais qui se dit passionné par le jeu de pelote, comme ses compatriotes. Mais c'est Loti qui exploite le genre, certes imaginé avant lui, avec le plus de brio. A sa suite, de nombreux auteurs de romans, se plieront au motif rendu célèbre par Loti. Ce n'est pas notre propos d'étudier les évolutions de ce motif au gré du temps et des divers romanciers du XXe siècle. Nous essaierons ici de comparer les différents styles et points de vue, les différences dans la façon de traiter le sujet "pelote basque", selon le type d'auteur : journaliste, scientifique ou romancier.

Voici, dans l'ordre chronologique, les morceaux retenus : un article du *Courrier de Bayonne*, journal paraissant trois fois par semaine, article du 11 août 1861, quelques pages du roman *Ramuntcho* de Pierre Loti, édité en 1897, trois pages d'une communication du Docteur Philippe Tissié *Ethnologie, l'éducation Physique et Sportive au point de vue de son application vécue par un peuple : les Basques. Les Basques et leurs jeux en plein air*, daté de 1900 et enfin une page de *Cloches pour deux mariages, le mariage basque, le mariage de raison*, écrit par Francis Jammes, daté de 1923, qui donne à voir un autre lieu de jeu, fermé (à l'instar du jeu de courte paume), pour la première fois, à notre connaissance du moins.

Après avoir fait quelques remarques sur chaque texte pris linéairement, nous commenterons les différences observées. Les textes se trouvent en annexe 15.

## Deux extraits de romans

- *Etude de l'extrait du livre de Francis* <sup>1859</sup> *Jammes, Le Mariage basque, p21*

Dans un premier temps, nous observons le texte. La description est insérée dans le récit par les mots "A vous je porte un défi". Ici l'enjeu sera l'honneur et la partie se jouera au trinquet. La phrase "la joute fut ardente", placée en début de paragraphe, annonce qu'on va en exposer le déroulement.

L'auteur diffère cependant la description pour évoquer assez longuement, dans la suite du paragraphe, les sentiments du héros et son état d'esprit, autant que sa condition physique, qui en dépend. Une phrase s'y intègre pour qualifier le public, situer l'action et donner un effet de réel, mais aussitôt les spectateurs sont utilisés pour revenir aux protagonistes et cèdent la place à des éléments importants pour l'histoire : les causes réelles du défi et son caractère âpre. La partie joue en effet un rôle diégétique (avancement du récit, connaissance des personnages et de leur psychologie).

---

<sup>1859</sup> Cf. texte en annexe 15, fichiers 15.1a-15.1c.

Un changement de paragraphe marque le début de la description. L'atmosphère est brièvement évoquée avant l'entrée dans la partie, où la pelote est personnifiée, devenant acteur à part entière de cette joute : “ volait au but avec une obstination multipliée ”, “ cherchait pour dégringoler l'endroit ... où elle pût échapper à la main ”, “ les ruses de la balle ”, “ surprise d'elle-même ”, sont autant d'étonnantes expressions pour parler d'un objet. La pelote a donc des intentions, des caprices, elle est un véritable adversaire pour les *pilotaris*.

Elle produit même des effets sur tous les présents “ elle dilatait la poitrine des combattants et des témoins”. La pelote est comparée à un cœur détaché de tout. Elle oblique, tambourine, ... et s'immobilise à l'annonce d'un coup faux ou d'un raté. L'auteur ne craint pas ici d'inverser la réalité des faits puisque c'est l'arrêt de la pelote qui décide du point ou de la faute et précède le verdict, contrairement à ce qu'il nous indique dans ce débordement imaginaire qui, justement, apporte sa littéarité au récit. De plus, les finesses du jeu en trinquet sont abordées.

La tringle métallique est, elle aussi, personnifiée puisqu'elle tressaille comme un diapason, comparaison qui embellit nettement la réalité du son entendu dans le trinquet.

Francis Jammes se met à expliquer l'habileté du joueur par une comparaison étonnante : le joueur agit comme si son œil se trouvait au bout de l'instrument. Quant à l'instrument il devient, par métaphore, un ongle d'osier, exemple d'intertextualité. A la suite de Loti, Jammes utilise l'image qu'en son temps Elisée Reclus avait formulée<sup>1860</sup>. Là où chacun parle de gant, de panier qui prolonge le bras, l'auteur avait vu, un ongle, dont la forme, en miniature, évoque bien celle de l'instrument.

Le récit se conjugue au passé, mais les joueurs ne sont pas distingués par leurs actions propres, on parle donc de jeu en général, de partie de pelote, réalité observée, admirée, dont on souhaite faire un traitement poétique. Bien que cette partie soit décisive pour la suite de l'histoire, le cours du récit est en quelque sorte interrompu par cette relation si bien insérée dans l'histoire, qu'on n'y prend garde et qu'on y projette volontiers, bien que sans obligation, les personnages du roman.

Dans un deuxième temps, voyons les informations sur le jeu que nous pouvons retirer de ce texte : l'existence de spectateurs et le lieu dont le nom est respecté - trinquet - avec ses toits sous lesquels prennent place les spectateurs, soit les galeries rebaptisées emphatiquement loges. Se retrouve aussi le frontis nommé ici but par l'auteur ; l'instrument -*chistera*- non nommé mais décrit ; la raie métallique à dépasser ; la pelote- nommée précisément -, alors que le terme balle aurait pu être utilisé et les trajectoires de cette dernière, qui sont décrites avec justesse. Enfin l'auteur choisit d'évoquer la manière de finir le point, par le coup faux ou raté ou encore par le fait de toucher la raie.

---

<sup>1860</sup> In “ Les Basques, un peuple qui s'en va ”, article de la *Revue des deux mondes* (Reclus, 1867). Cf. annexe 14, fichier 14.14.

Pour celui qui connaît le jeu, la compréhension est intuitive car les liens se font aisément avec une réalité connue ou observée. S'il s'agissait de découvrir les règles du jeu, la signification serait sibylline. Mais l'évocation poétique suffit à donner du sens à la joute, à faire naître une émotion et donne peut-être une envie de découvrir ce jeu. Francis Jammes a donc totalement réussi : il permet à l'habitué de retrouver des images, des lieux, une atmosphère aimée. Tout ceci est rendu possible par la qualité de son évocation pleine de mouvements et d'incertitudes à propos de l'issue du jeu. Quant au néophyte, il lui donne un avant-goût plein de promesses : beauté, vivacité, hasard et fortune, sans l'ennuyer avec des explications savantes qui interrompraient trop longuement le cours de l'histoire.

En conclusion, la description aura duré le temps d'une page et le changement de paragraphe se fait. Il s'agit à la fois de conclure avec la force laconique de trois mots "Manech en termina" et de poursuivre par la découverte des personnages autant qu'avec les enjeux du récit et le message que l'auteur entend transmettre à propos de Manech, prototype du Basque vénérable, dont il va, au fil des pages, établir un portrait toujours plus détaillé. Chaque nouvel indice viendra toujours mieux préciser et compléter l'idée que l'auteur se fait du Basque, homme à la carrure éthique et esthétique digne des plus grands héros de l'Antiquité.

On a pu remarquer cette curieuse façon de changer de paragraphe pour annoncer la joute en quatre mots et remplir le paragraphe d'autres considérations et, de même, à la fin, ce changement de paragraphe pour clore en trois mots la description et compléter par d'autres thèmes.

- *Extrait du roman Ramuntcho de Pierre Loti, pp.47-55*

Chez ce romancier, la description prend une place considérable, elle est part intégrante du roman, elle est presque première dans l'esprit du romancier. Tout sera donc plus long, plus lent, plus détaillé.

Observons d'abord le texte dans son déroulement<sup>1861</sup>. Il faut un premier paragraphe pour annoncer qu'il va se passer quelque chose après vêpres. Un deuxième paragraphe permet de nommer les jeux et la pelote en accolant immédiatement les qualificatifs "traditionnel et immuable". Un troisième paragraphe situe l'heure par son atmosphère, ses couleurs et termine en suggérant qu'un moment clef, un événement majeur se préparent : "cette fois, sont passés sans s'arrêter (pourtant il s'agit de l'enclos où reposent les morts), dans la hâte de se rendre ailleurs". Cet ailleurs est donc plus important ! Le quatrième paragraphe nomme le lieu et montre la grandeur de l'événement par l'intermédiaire de la description d'un large public : provenances multiples tant par l'origine géographique que sociale, par le métier exercé ou la nature de l'habitat, et quantité ("des centaines"). Cette diversité, détaillée sur trois lignes, est opposée à l'uniformité du couvre-chef : le béret basque.

---

<sup>1861</sup> Cf. texte en annexe 15, fichiers 15.2a.-15.2e.

C'est l'unité qui prime au final dans cette réunion de "connaisseurs". Loti nous apprend comment ces spectateurs vont juger les acteurs par leurs applaudissements ou leurs murmures.

Le narrateur est savant : il parle d'un sujet qu'il connaît bien, puisqu'il a vécu au Pays basque et pratiqué la pelote. Il désire expliquer pour instruire le lecteur, l'initier et lui faire partager une passion. Il lui faut donc ici évoquer les fameux paris d'argent engagés avant la partie.

Il y a place pour les jeunes filles et femmes dans le public. Loti rend hommage à leur élégance. Comme Eugène Cordier dans *le Droit de famille aux Pyrénées*, (Cordier, 1859), et tant d'autres écrivains, l'auteur veut distinguer le peuple basque des autres habitants des provinces françaises en opposant la grossièreté des derniers au caractère noble du premier. Chez ces femmes, tradition et modernité font bon ménage, ce qui donne encore l'occasion de décrire la coiffure traditionnelle. La beauté, les " admirables yeux " feront rêver le lecteur. Le paragraphe se termine comme une scène cinématographique, par une vue panoramique de la place " solennelle " égayée en ce dimanche -encore une indication précieuse sur les coutumes - par la foule présente.

Le discours s'interrompt : une remarque du narrateur savant sur les us et coutumes du pays s'intercale. Un petit paragraphe signale la présence conjointe d'une place de jeu de paume entretenue et de l'église dans le moindre hameau du pays. Le chêne, arbre de cette place, est également mentionné. Il est plus symbolique que réel.

Loti a choisi pour sa description une place renommée, tremplin pour la professionnalisation, les contrats aux Amériques et les parties contre les Espagnols. Là encore, le narrateur émaille sa description d'une quantité de renseignements, en sacrifiant au réalisme.

Voici enfin la description de cette place sur un long et nouveau paragraphe. Toutes les indications sur le sol - dallé de pierres - sur l'existence de gradins pour les spectateurs, sur le mur de frappe des pelotes, indications claires et précieuses pour connaître le jeu et donner un effet de réel, s'accompagnent de détails poétiques, suggestifs. Ils créent aussi une atmosphère " vétusté, air d'abandon " <sup>1862</sup>. Ils relient le lieu au paysage naturel, " granit rougeâtre de la montagne voisine ". Evidemment, c'est comme si, un instant, la place avait été vidée de sa " foule vive ". Il semble que Loti fasse appel à un souvenir d'un jour où la place s'offrait à son regard sans la foule qui en aurait sinon perturbé la vision : comment voir les scabieuses sur les gradins couverts de monde ? Mais il crée aussi bien une place à partir de plusieurs lieux observés : la place de son imaginaire. Le narrateur laisse affleurer sa sensibilité. Sa perception du mur " vieux, monumental ", la comparaison avec une

---

<sup>1862</sup> C'est peut-être cette description de Loti qui a influencé un article ultérieur où l'auteur parisien déplore la vétusté des places et l'herbe qui pousse entre les pierres.

“ silhouette de dôme ” tranchent avec le discours savant qui précède. L’inscription en langue basque ajoute un effet de réel.

Le paragraphe suivant commence à parler de la partie ... alors que son annonce se situait presque deux pages plus haut. Le nom précis du jeu est donné en italique. L’effet de réel est immédiat. Le narrateur-historien en profite pour évoquer l’ancien jeu dit national, dont le nom est cité aussi en italique. Si les qualificatifs sont corrects, l’extinction du jeu, tout comme sa survie en Guipuzcoa, sont un peu exagérés par le romancier, peut-être pour ajouter une dimension nostalgique et un sentiment d’inquiétude face à l’évolution qui ruine certaines qualités mythiques prêtées au peuple basque. Loti sacrifie aux topoi de l’époque en s’insurgeant contre la nouvelle mode et regrette le temps où seul le jeu ancien et noble était pratiqué par les hommes, laissant le *blaid* aux enfants et aux vieillards (intertextualité dont l’origine serait de Jouy ?).

Le paragraphe suivant revient au temps du roman, et l’auteur oppose le plein des gradins au vide de la place, dans une vision globale et liée à son regard personnel, pour aussitôt évoquer le passé, les valeureux joueurs d’autrefois et finir par un nouveau regard panoramique qui englobe la place et le village, avec des couples opposés, les chênes de la place et les cyprès de l’église, les hommes ici et les saints et les morts un peu plus loin, le divertissement et les rites sacrés. Voilà qu’ils sont liés pour parfaire cette image du peuple - race dont le jeu de pelote est un attribut finalement sacré pour bien des observateurs de l’époque. Et chaque nouveau paragraphe nous fait ainsi croire que la partie va commencer. Chaque première phrase nous ramène à l’instant présent pour mieux le fuir dans mille évocations poétiques, nostalgiques, mille considérations historiques ou pratiques d’un narrateur instructeur, souhaitant initier le lecteur avec une précision de reporter ou de documentaire.

Les rois du jour viennent d’entrer en scène. Loti compare la place à une arène, sacrifiant aux comparaisons usuelles avec la tauromachie présente dans les provinces basques outre Pyrénées et à Bayonne ou dans les Landes proches. C’est un nouveau paragraphe qui s’ouvre avec ce retour au temps du roman. Le nom basque désignant le joueur de pelote est en italique, à peine francisé. Loti nous fait pénétrer dans l’intimité de la langue et des mœurs. Il donne le nombre des combattants et le prêtre en soutane est présent, curiosité maintes fois relevée par les auteurs. Dans la relation de sa partie de pelote, Loti ne pouvait manquer de placer ce phénomène bien qu’il ne soit pas omniprésent. La partie se doit de comporter tous les détails observables ici ou là : elle réalise la synthèse de tout ce que Loti a pu voir ou qu’il a entendu dire. Les autres acteurs de la scène sont également présentés - crieur et juges - avec leurs fonctions et leurs qualités. Enfin les instruments de jeu sont à leur tour décrits dans un souci pédagogique de montrer ce que le lecteur ne peut voir, afin qu’il imagine la réalité et comprenne l’usage qui est fait. Comme un guide touristique, Loti indique même le lieu de fabrication.

Il compare l'instrument à un ongle d'osier mais ses indications précises " leur allongeant de moitié l'avant-bras " nuisent au caractère plus poétique de la comparaison. C'est au tour de la pelote d'être décryptée : sa fabrication est rapidement déclinée ainsi que ses propriétés et les matériaux utilisés. Le souci du détail qui projette le lecteur dans la réalité ne quitte pas l'auteur.

Le paragraphe suivant enchaîne un retour au temps du roman. Les joueurs préparent leur corps par un échauffement et testent les balles. Enfin le héros apparaît dans son lien à la fois avec le jeu et avec l'intrigue amoureuse. La tenue des joueurs est mentionnée mais ne correspond pas avec d'autres descriptions.

Le paragraphe suivant est réservé aux spectateurs, à leurs réactions présumées et Loti utilise encore une comparaison avec la tauromachie.

Un nouveau paragraphe est consacré aux interprétations ou croyances de Loti qui veut relier présent et passé, esprit des anciens et quête d'aujourd'hui : le temps est aboli par la force spirituelle. Et c'est la marque basque. L'évocation de la montagne et du crépuscule sonnent juste dans le cœur de Loti mais ne correspondent pas au temps réel de la partie. On voit comme l'auteur prend ses aises avec la réalité quand il lui sied. Cependant le nom basque utilisé pour désigner la montagne "*Gizune*" apporte un effet de réel auquel notre auteur tient beaucoup. Nous remarquons également ce va et vient, cet effet constant de zoom, qui nous mènent du paysage à la partie, du vaste cadre au détail le plus mince (l'herbe entre les pierres) ou le plus technique (les lanières permettant de fixer l'instrument au poignet droit).

Après plus de trois pages de présentation, la partie commence. A peine a-t-il évoqué les mouvements donnés à la pelote, le mur frappé, la trajectoire, les coups, les bonds et la vitesse de boulet, métaphore usitée, que Loti change de cap et de paragraphe.

Les têtes d'enfants aperçues au-dessus du mur sont l'occasion d'une nouvelle digression : l'avenir se dessine, pareil au présent : même béret, même jeu, suspension du temps oblige, et l'auteur, soucieux de donner tous les détails de la réalité, parle aussi des pelotes qui dépassent les limites et sont retrouvées par les enfants dans les champs avoisinants. Il anticipe cette action, en connaisseur, et dans son choix d'une écriture littéraire qui ne saurait concevoir un traitement tout chronologique des faits. L'aspect poétique n'est pas négligé non plus avec les comparaisons " comme un feston de dôme ", " comme un vol d'oiseaux. "

Un nouveau paragraphe conte, en nommant des parties du corps, l'action des joueurs et de leurs muscles. Loti le fait avec enthousiasme et un certain lyrisme " ivresse de mouvement et de vitesse ". Le héros Ramuntcho prend sa place mais le vicaire est aussi décrit avec une jolie métaphore " sauts de félin " et l'opposition entre les gestes d'athlète et la soutane qui emprisonne le corps.

La narration s'interrompt avec le paragraphe suivant pour donner quelques règles du jeu : la présence de deux camps, comment se gagne un point, en combien de points se joue la partie. Loti explique aussi la tradition concernant la façon de chanter les points avec la minutie qui caractérise toute sa description. Jusque dans ces détails explicatifs, il met son écriture au service de l'esthétique et termine d'ailleurs avec une évocation poétique de son ressenti personnel " sa longue clameur se traîne au-dessus du bruit de la foule ".

Le paysage reprend sa place, cadre naturel agissant constamment sur les sentiments de l'auteur, produisant de puissantes impressions, puisqu'il y revient à tout moment. L'ombre est humanisée : elle mange la zone éclairée, elle marche et envahit en silence. De même la montagne domine et enferme. Le topos sur les Basques, peuple unique et mystérieux, peut-être préservé des autres civilisations par cette montagne, revient lui aussi. Ce doit être un des messages forts que l'auteur veut transmettre. Les couleurs, qui sont aussi les couleurs du paysage mental et le reflet des sentiments sont très présentes dans ce paragraphe " dorée, rougie, violet lumineux et rose ". L'auteur insiste sur une nature qui pèse " ombre souveraine ". L'homme serait déterminé par cet environnement ...

Avec un nouveau paragraphe Loti revient à l'action, non seulement à la partie mais à son héros Ramuntcho, lequel semble justement libéré de toute entrave, pour un moment du moins, comme le signale l'auteur car ce n'est, suivant Loti, qu'une croyance furtive. Il jouit de toutes ses facultés sportives et musculaires, dans une fluidité éphémère. L'auteur fait maintenant mention des revers de la fortune, de l'avancement de la marque, du suspense qui plaît aux spectateurs. La partie disputée vaillamment déclenche l'enthousiasme des spectateurs et explique sans doute l'engouement pour le jeu. Loti choisit deux marques de cette vibration populaire : les clameurs et les bérêts lancés. Il donne à entendre et à voir. Encore le geste est-il esthétique et l'image généreuse pour que l'imagination du lecteur s'y engage sans mal et sans réserve.

Le nouveau paragraphe marque un temps important de la partie : l'égalisation, qui est toujours annoncée de manière particulière, puis applaudie. Loti évoque une tradition étonnante que nous n'avons pas trouvée ailleurs : la place devient le théâtre d'une curieuse cérémonie, un temps de repos où les édiles offrent du vin aux divers acteurs du jeu. L'intrigue amoureuse perce avec une demande tout aussi saugrenue de Ramuntcho à sa bien-aimée Gracieuse : défaire les lanières de son instrument, dévoilant sa préférence pour la jeune fille choisie. Loti sait, pour les besoins du roman, s'écarter de la réalité qu'il décrit, par ailleurs, avec tant de minutie et d'exactitude. Discrètement manifesté, le succès du héros auprès des jeunes filles est contrebalancé par le poids de l'hérédité, mélange d'archaïsme et de cadre naturel. Le paysage est, cette fois, vu par le héros, et non plus par le narrateur. Ramuntcho voit plus loin et plus haut que le regard des jeunes filles : plus loin, le " vieux " village, plus haut la

“ masse abrupte ” de la montagne. Il ressent le poids de l’enfermement et le désir de partir. Les images vues pénètrent jusqu’à l’âme et de là naissent les sentiments et les pensées, semble nous dire l’auteur.

Loti passe ainsi d’un discours documentaire au récit, ou aux émotions de ses personnages, sans transition. L’ossature du texte ne permet pas de distinguer le temps romanesque de la narration scientifique ou historique. Le lecteur doit donc tout lire s’il ne veut perdre des éléments de l’intrigue.

Loti semble ainsi marquer combien ces descriptions sont importantes et nécessaires au roman.

Le paragraphe suivant revient au cours de la partie mais avec les pensées et les sensations de Ramuntcho. Une onomatopée casse le rythme du discours, introduit dans l’action, projette dans le réel en donnant à entendre le claquement de la pelote contre le mur ou dans le gant. C’est ici que le talent de l’écrivain se manifeste le plus longuement, dans la narration des mouvements imprimés à la pelote, des bruits différents selon les objets qu’elle frappe, des coups et des divers gestes techniques des joueurs, de leur force et de leur adresse, de leurs qualités cent fois décrites par tous les auteurs, comme le coup d’oeil. L’admiration du narrateur fait merveille. Il interrompt encore le cours du récit par l’onomatopée qui se répète comme le bruit de la pelote se répète mais le moment choisi est celui où l’on croyait la balle morte : elle revit avec ce clac et le rebondissement n’en est que plus fort. Loti aborde un autre effet spectaculaire : celui de la pelote qui sort des limites du jeu après avoir bondi à l’intérieur “ elle s’égare sur les gradins ” dit poétiquement Loti. Le joueur essaie alors de la relancer en montant dans le public, lequel ploie pour laisser passer pelote et joueur. Ce mouvement de foule bien connu et caractéristique, surprenant mais si plaisant à voir, est conté ici avec un sens esthétique certain, avec une comparaison juste et poétique “ comme fauchés par le vent de son passage ”. Loti ne saurait manquer de nous apprendre ce qui se passe si la pelote n’a pu être rejouée par le *pilotari*. Un spectateur la renvoie et il s’en trouve honoré ajoute l’auteur mais il lui faut encore préciser comment, où etc ... détails qui donnent sens et réalité à ce qui est dit, qui permettent aussi l’élégance de l’écriture. Et l’écrivain rend compte des fautes comme des traditions : rien n’échappe à son désir de conter tout ce qui se voit dans ces belles parties qu’il a aimées.

Le paragraphe suivant ne concerne que la nostalgie.

Loti revient à la partie pour sa conclusion : le succès de Ramuntcho est total, l’auteur profite de ces dernières lignes pour glisser un mot “quinze” employé ici pour “point” et qu’il explique carrément en bas de page avec un renvoi, tout comme il avait expliqué but et refile p. 51. Notons que ces expressions sont issues du jeu de paume pratiqué au Pays basque et que Loti, même s’il a choisi de décrire une partie de *blaid*, plus à la mode à ce moment, veut aussi rendre témoignage à l’ancien jeu, dont le vocabulaire est en effet un peu resté en usage dans les jeux indirects, du moins à cette époque. Les cris, acclamations, les hommes debout, complètent le tableau du triomphe.

On passe à la ligne pour évoquer le dernier et 60<sup>e</sup> point, car bien sûr l'auteur ne saurait manquer cette précision qui nous raccroche toujours à la réalité et renseigne sur la pratique avec minutie. Les spectateurs rejoignent les joueurs, il n'y a plus d'espace sacré, d'arène -comme dit encore Loti, reprenant le vocabulaire de la tauromachie - vide cernée de rangs pleins de spectateurs. Les admirateurs sont expansifs, le vainqueur desserre les courroies et se libère du gant d'osier pour serrer les mains. Loti signale les "rudes mains" : ce sont des paysans, sans nul doute. Il ne parle pas de la poignée de main entre les joueurs entre juges et joueurs. On ne sait si cela se pratiquait.

Le cours du roman reprend. Quelques paragraphes plus loin Loti signale que les *pilotaris* se rendent à l'auberge proche pour se laver et se changer. Les vêtements propres les y attendent. Le succès ne s'arrêtera pas là dit Loti qui est en cela encore un témoin fidèle. Ramuntcho est un "jeune dieu". En effet les champions étaient quasi vénérés en ces temps-là.

On peut signaler cependant une autre incongruité dans le texte. Loti parle d'un joueur du temps passé qui serait allé aux Amériques pour le jeu de "rebot". *Le Courrier* n'a parlé que d'engagement pour le *blaid*. Il semble que l'on ait pratiqué essentiellement le *blaid* aux Amériques, à moins que Loti ait raison ?

Loti a fait des émules, qui n'ont pas son talent, si on en croit *Le Courrier de Bayonne* N°8535, du mardi 28 septembre 1897, "Le pays basque est à la mode en littérature. Voici que nos écrivains se mettent à suivre le courant déterminé par le *Ramuntcho* de M.Pierre Loti. Dans un livre que vient de publier M.André Lechtenberger, sous le titre de *Contes Héroïques*, c'est un paysan basque qui est le héros de l'un des meilleurs contes du recueil. M.A. Le Braz nous en donne dans les *Débats* l'analyse suivante " [...] l'aventure de Chilhar le basque [...] les joueurs de blaid, rassemblés sur la place délaissent la partie pour écouter """. L'action se situe en 1792 ! Nous voyons comment l'auteur se sert d'un nom connu à l'époque, d'un jeu roi à l'époque, pour construire une histoire d'un autre siècle dans laquelle les contemporains pourront entrer, en s'identifiant à l'un ou l'autre héros, du fait des noms et jeux familiers, sans souci de la vérité historique.

## Deux descriptions isolées

- *Extrait de les Basques et leurs jeux en plein air, Philippe Tissié (1900 : 4-7)*

L'auteur est un scientifique, lui aussi sensible aux qualités qu'il a découvertes chez les Basques<sup>1863</sup>. Sur sa brochure il donne un titre à la description qui suit : "Une partie de pelote à Cambo"<sup>1864</sup>.

---

<sup>1863</sup> Le Docteur Tissié fut l'un des défenseurs et promoteurs de l'Education Physique et Sportive, en témoigne la journée d'étude organisée par le groupe de recherches historiques de la Fédération Française d'Education physique et de

Le premier paragraphe est consacré à la situation socio-historique. L'auteur explique les rivalités entre la côte et la montagne, rivalités qui s'expriment dans le jeu, à travers les champions. Les noms des joueurs sont donnés. Le texte est écrit au présent par un narrateur savant.

Le deuxième paragraphe situe la partie géographiquement et dans le temps. Il poursuit avec la description de la mise en mouvement des futurs spectateurs du pays. Le texte est au passé. On entre dans l'événement et la foule est une indication de l'importance de la partie.

Le troisième paragraphe évoque les prêtres, dans leur relation avec les jeunes et avec la pelote, tout comme dans leur fonction d'église. L'auteur sait que les prêtres participent au jeu et le cautionnent comme activité honnête, faisant partie de la culture et de l'identité basque.

Le quatrième paragraphe, plus long, s'intéresse aux étrangers qui viennent en vacances sur la côte et aux "belles villageoises basques". Le luxe des uns est vite évoqué tandis que l'élégance, la beauté des autres sont largement commentées. La coiffure, le vêtement, les formes, l'allure sont décrits comme communs à toutes les jeunes filles : le narrateur s'intéresse à un peuple, même si son regard montre une certaine sensibilité aux charmes des demoiselles. Il entend partager avec son lecteur le plaisir du spectacle, tout en faisant œuvre d'ethnologue. Les hommes ont leur tenue type, bien décrite. Le paragraphe se termine sur le couplet inévitable, topos à propos du peuple basque, distingué, aux mœurs simples et saines.

Tissié passe à la ligne pour un paragraphe d'une ligne : une phrase au présent coupe ce discours général et l'on entre dans la description de la partie avec un effet littéraire recherché. " la foule s'anime et ondule ", dit l'auteur pour susciter l'intérêt et la curiosité du lecteur. Quelle est la raison de ce mouvement ?

Le paragraphe suivant nous l'apprend. Là encore, l'auteur décrit l'arrivée d'un homme avec bien des adjectifs, bien des détails, pour différer le temps de l'explication en fin de cette longue phrase. L'homme est renommé " universellement ", hyperbole de l'auteur. C'est un joueur mais l'auteur utilise ici la langue vernaculaire " pelotari " puis donne son nom de famille " Chilar " (effet de réalité). La simplicité avec laquelle ce dernier accepte les marques de reconnaissance montre son estime de soi. Il sera juge, indique l'auteur, pour dévoiler une tradition : on choisit les juges d'une partie parmi les anciens joueurs renommés.

---

Gymnastique Volontaire du 29 novembre 2008 à l'IUFM de Pau, intitulée *L'œuvre du Dr Philippe Tissié : une croisade sociale en faveur de l'éducation physique, 1888-1914*. Cf. Les actes de cette journée aux Presses Universitaires de Bordeaux, 2012. Il a fait sur le thème des jeux en plein air, une conférence à Bordeaux en 1893, cf. article du 5 janvier 1893 dans *Le Courrier de Bayonne*. C'est durant le premier congrès international de l'Éducation Physique et Sportive (30/08 au 6/09 1900) à Paris que Tissié présente sa réflexion sur les jeux basques, avec un développement particulier sur la pelote.

<sup>1864</sup> Cf. texte en annexe 15, fichiers 15.3a.-15.3c.

Le septième paragraphe revient à la description des spectateurs, cette fois installés dans l' "amphithéâtre". L'écrivain préfère le vocabulaire de l'antiquité à celui de la tauromachie, plus utilisé en fin de siècle. Sa formation prête plus à ce type de métaphore. Les couleurs entrent en scène pour que le lecteur accède à la réalité du spectacle. Une anecdote vient également accrocher son attention: Tissié distingue une spectatrice, artifice pour signaler que chacun choisit son champion dans le public et supporte une équipe.

Un huitième paragraphe décrit une autre coutume. L'auteur prend encore le parti de commencer par décrire des choses qu'on ne comprend pas, utilise une comparaison bien choisie pour son lien avec ce qui va suivre et, enfin, lâche le mot " paris ". C'est une réelle mise en scène de l'information qui est complétée par un détail (effet de réalité) : c'est un vieux paysan bien connu qui ouvre les enjeux

Le paragraphe suivant décrit l'attitude de la foule.

Un autre a pour fonction d'expliquer la marque des points avec précision. Il y a une personne chargée de cette besogne et elle dispose d'un matériel spécial, bien décrit. Les détails ont toujours effet de réalité.

Un paragraphe enfin montre le ciel, avec des détails poétiques mais aussi un souci de précision et de description de ce qui est censé être là et vu. Un nombre est donné pour préciser l'importance de la foule, comme dans les articles de journaux. Le souci scientifique, documentaire prime parfois sur la littérarité. L'auteur-narrateur est sensible à l'émotion ambiante. Il choisit de nous informer par le truchement de la conversation de ses voisins, artifice littéraire. Il nous apprend alors comment on élève les champions : l'entraînement est au programme, l'alimentation est de bonne qualité et la mise à l'écart des jeunes filles s'impose.

L'auteur participe à l'événement et nous livre ses réflexions et émotions ; il utilise ouvertement l'intertextualité puisqu'il cite le héros du roman de Loti, comme s'il s'agissait d'ailleurs d'un personnage réel. Et puisque notre narrateur s'implique dans le choix même du champion, il n'est plus extérieur à la situation, il n'est plus en train de nous expliquer ce qu'est l'engouement, puisqu'il le vit, puisqu'insensiblement il est amené à prendre parti et qu'il nous convie à le suivre dans la découverte des mœurs en pensant que nous pourrions un jour partager ces (ses ?) émotions. Ce passage autobiographique conditionne le lecteur pour une projection dans le réel.

Le paragraphe suivant revient à la description de la partie. Cette fois l'arène des uns devient "piste" chez Tissié. Cet auteur n'utilise pas les mêmes références culturelles que les précédents et le choix des termes employés renseigne sur le domaine d'action de l'auteur, l'Education physique et sportive. Il y a 5 juges - précision de l'observateur – et ils sont désignés à ce moment là. Les balles - terme général, encore tiré du vocabulaire sportif et non usité dans le contexte culturel - sont apportées

par un individu original, permettant, là aussi, de parler de l'histoire du peuple basque. Chaque personnage a pour fonction de montrer un trait de ce peuple qu'on veut faire découvrir. La partie de pelote est donc aussi prétexte à présenter une culture.

Les joueurs arrivent, à l'heure, imagine-t-on puisque " quatre heures sonnent ". C'est une façon d'indiquer l'heure tout en montrant l'importance du clocher pour les Basques. Là encore, la " foule les acclame ", verbe plus rarement employé par les autres auteurs. Cette variation lexicale a déjà fait l'objet de remarques.

Deux paragraphes supplémentaires sont nécessaires pour décrire chacun des deux joueurs. C'est ici le corps, dans sa dimension sportive, et la tenue qui intéressent l'auteur. Par exemple, il signale " la démarche souple et piquée que donne à tout pelotari l'entraînement du jeu de paume ". Il replace Arrué dans la lignée des grands joueurs. C'est un moyen de faire entrer le lecteur dans l'histoire.

L'auteur s'intéresse également à la psychologie des joueurs, à l'émotion du jeune Chiquito qui, pour la première fois, s'oppose à un joueur de renom. La réserve de l'un, s'oppose à l'assurance de l'autre. Les applaudissements du spectateur vont au champion qu'il soutient.

Au paragraphe suivant, les joueurs entrent dans l'action : l'instrument de jeu est évoqué tout comme la force de frappe, qualifiée avec la précision du reporter sportif " à une centaine de mètres ".

Il faut aller à la ligne pour parler de l'engagement de la partie qui se fait au tirage au sort. Les règles sont primordiales pour l'inspecteur de l'Education.

C'est au paragraphe suivant que la relation de la partie commence. Notons que la partie elle-même prend moins de 40% du texte.

L'adresse, la technique et la tactique du joueur favori sont d'abord déclinées, expliquant l'avance de la marque.

Avec le paragraphe suivant, l'influence des supporters est démontrée. Leur foi dans leur champion permet qu'il se ressaisisse. L'entraîneur est décrit, comme si on le découvrait à ce moment, en assistant au spectacle, ce qui accentue l'effet de réel. De même le changement de couleur de Chiquito nous le rend présent ainsi que sa stratégie dévoilée : il s'agit de fatiguer son adversaire. Le bruit des chocs de la pelote, ses différentes trajectoires, sa vitesse, les coups gagnants (lâchers) sont évoqués brièvement, avec un souci documentaire. Et soudain l'auteur nous livre ses impressions, pour la deuxième fois. Il tombe dans l'admiration. Du coup, et la description se charge d'un ton plus lyrique, où la balle est personnifiée, tandis que le sportif est comparé à un arc puis à un animal. Les métaphores sont aussi du domaine animal. Les mouvements du joueur en action créent visiblement l'émotion, par leur diversité, leur hardiesse, l'exploit qu'ils réalisent.

Le paragraphe suivant parle du jeu, de l'effet de cette technique sur le déroulement de la partie.

Un autre paragraphe très court évoque le futur vaincu, et l'émotion du public acquis à ce champion qui déçoit.

Un événement annexe tient un grand paragraphe. Il n'est plus question de la partie mais des spectateurs et des gradins montés pour la circonstance, autre détail sur les us et coutumes. Les gradins s'effondrent, événement mineur qui permet de rebondir sur une caractéristique des Basques, leur agilité, et sur l'attention portée à la partie, voire la tension, le caractère essentiel, puisque l'effondrement des gradins passe à peu près inaperçu : encore un habile artifice pour rendre le côté dramatique et profond de ce jeu de pelote, effet d'écrivain et non plus de chroniqueur, bien que ce dernier soit omniprésent. En effet, l'effondrement des gradins s'est produit à plusieurs reprises (Cf. articles du *Courrier*) et pour certains il produit aussi un effet de réel. L'auteur parle des " pulsations énormes " de la foule. Il utilise des onomatopées pour que le lecteur entende, comme s'il était présent.

Le paragraphe suivant évoque l'issue quasi certaine de la partie et la conclusion en terme de camp vainqueur. Le joueur partage sa victoire avec son village, et sa région - la montagne - ; la défaite est pour l'océan. Ici l'auteur insiste sur ces notions de pays ou province qui sont la toile de fond du jeu, lequel est une façon de régler des rivalités ancestrales. Encore une leçon de l'Inspecteur.

Les paragraphes qui donnent telle puis telle anecdote prises dans des faits réels sont plus courts. Voilà la réunion des juges au milieu : ils " se saluent, se découvrent, le béret à la main " selon la tradition. Les détails sont là pour nous renseigner au mieux, comme un film documentaire. L'écrivain veut être un témoin fidèle de la réalité. Tissié reprend le verre de vin offert aux juges avec moins de précision que Loti (intertextualité).

La fin de la partie est rapidement contée avec les réactions des jeunes filles et la mention " éphèbe " pour parler du joueur vainqueur, selon le champ lexical très utilisé par l'auteur.

On ne saurait terminer sans évoquer le passage du relais, de Chilar à Chiquito. Ce regard de l'ancien qui donne valeur au jeune, indépendamment du délire, et de l'émotion montre l'importance de l'éducation pour l'auteur, ici décrite sous forme de reconnaissance nécessaire pour le développement du jeune.

Le dernier paragraphe est pour le dernier point, pour la victoire, la joie, et l'attitude de la foule qui envahit l'aire de jeu réservée jusque là aux joueurs, ailleurs considéré comme espace sacré.

L'après partie se joue dans les auberges ou le café. Le public, mélangé tout à l'heure sur les gradins, retrouve maintenant ses " divisions " : les paysans et les étrangers n'ont pas les mêmes mœurs, ne fréquentent pas les mêmes lieux, exception faite pour le " beau jeu " de paume basque.

Un dernier paragraphe veut encore rehausser le caractère basque, louer une forme de sagesse, jusque dans les chants qui montent, dans ce paysage plein de sentimentalité.

- *Article du Courrier de Bayonne paru le dimanche 11 août 1861*

Dans cet article<sup>1865</sup>, la présentation diffère énormément des autres descriptions dans la mesure où il n'y a pas trop de possibilité de paragraphes dans ce journal : le texte en comporte cependant quatre.

L'article est envoyé par le correspondant du journal à Baïgorry, qui commence par dater l'écrit en question, soit le 8 août 1861.

Il s'agit d'une relation de la partie qui vient d'avoir lieu.

Il est précisé qu'il s'agit d'une partie de paume et la provenance des joueurs est donnée : deux villages extérieurs qui ont envoyé leurs meilleurs joueurs.

Il faut également préciser quelle est la cause de la partie : c'est un mécène qui a offert des primes pour l'organiser, mécène que l'on entend remercier par une reconnaissance exprimée dans le goût de l'époque : avec une certaine emphase.

Voici venu le tour des spectateurs : importance et diversité d'origine sont présentées.

La qualité de jeu fait l'objet d'éloges. Tous les joueurs les méritent.

Aussitôt le lecteur connaît l'issue de la partie et la logique de cette victoire : l'entente de l'équipe de Sare, leur réputation, leur gloire, les applaudissements de leurs supporters.

A ce moment, les noms ou surnoms des joueurs sont donnés et leurs qualités propres définies avec précision. L'auteur prend l'image d'un corps, un tout, dont les joueurs sont les parties : la tête, l'oeil, le bras ... comparaison connue dans la religion chrétienne où l'église représente les membres du corps dont le Christ est la tête, mais comparaison peu usitée dans le domaine des jeux.

Le rédacteur parle maintenant de la balle, de ses va et vient, donnant ainsi des indications sur le jeu : le point ne se termine pas aussitôt car les joueurs sont de qualité et le public sait l'apprécier. Le chroniqueur dit aussi comment se termine le point : en beauté grâce à l'habileté et à la vision du jeu que possède Norberto. L'oeil de ce dernier est comparé à celui d'un aigle. C'est un lieu commun, notamment pour les chrétiens, puisque l'apôtre Jean, l'un des quatre évangélistes, supposé avoir une vue aiguisée, c'est à dire visant plus loin que les réalités terrestres, est généralement représenté accompagné d'un aigle, voire remplacé par un aigle dans les lieux et livres saints. La balle est logiquement alors comparée à une proie. L'un des joueurs est comparé à un autre joueur fameux, et c'est le passé qui surgit, la nostalgie d'un jeu qui se jouait autrement. Le souvenir d'un autre joueur,

---

<sup>1865</sup> Cf. texte en annexe 15, fichier 15.4.

idole d'une autre époque et dont la gloire est signifiée à tous par un monument, est évoqué. De toute évidence, le rédacteur veut défendre l'honneur du jeu ancien et la tradition en apportant un élément historique à son billet. Le chroniqueur s'épanche sur les qualités de Jean-Baptiste : technique, vigueur, coups imparables. Le rappel au joueur du passé est insistant. Le quatrième joueur est à son tour décrit : voilà un jeune qui apprend le métier. Un petit point de morale prend place dans le texte quand l'auteur pense au futur de ce jeune homme. Décidément les références à la loi, aux traditions, à l'éthique, à la religion sont légion pour ce texte court et qui, a priori, n'est que le compte rendu d'un divertissement.

L'autre équipe est maintenant saluée. Pour faire une belle partie, longuement disputée, "indécise", il faut deux bonnes équipes. Le héros du jour, paradoxalement, se trouve dans l'équipe perdante. Ceci rappelle la prime d'Antoine d'Abbadie donnée au meilleur joueur, qu'il soit vainqueur ou non. Il faut aussitôt situer ce nouveau personnage par la taille du territoire sur lequel s'étend sa réputation. Tout à l'heure, on parlait de "nouveau monde", maintenant on parle des deux versants des Pyrénées. De même il faut mentionner la Province d'origine du joueur car un champion, on l'a vu, défend les couleurs et l'honneur de sa province et chacun lui porte, en conséquence, un attachement singulier.

L'auteur termine son article en utilisant, référence à l'antique, le substantif "athlètes", qui s'est banalisé dans le monde sportif. Un couplet lyrique réunit dans ses éloges tous les joueurs et se conclut étonnamment, a priori, mais comme fréquemment dans les écrits contemporains, sur les vertus de l'âme du peuple basque, concept devenu topos. Ici le rédacteur prête aux joueurs des sentiments hautement religieux, rappelant les pratiques des chevaliers, en veille de prière avant leur adoubement.

Et la morale est que le jeu de pelote (de balle ici car l'auteur n'utilise pas le vocabulaire régional) vient juste après Dieu. Voilà une façon de montrer son importance au lecteur.

Bien des éléments émergent à la lecture des différents textes.

Tout d'abord la longueur du texte est différente suivant la nature, roman, article de journal, essai d'ethnologie, mais aussi suivant le choix des romanciers, qui ont adopté des positions très différentes. Le journaliste a des contraintes d'espace et d'objectifs que n'a pas le romancier. Ce dernier peut décider de faire un traitement très poétique, de susciter l'émotion par une évocation qui donne à sentir, à voir, à entendre, comme Francis Jammes. Il peut, au contraire, choisir de décrire avec une foule de détails, dans une précision visant à reconstituer la réalité du jeu et, peut-être, à constituer un témoignage fidèle pour les contemporains et les générations futures, comme Loti.

Le résultat de la partie est connu très vite dans l'article de journal, mais seulement dans les dernières lignes pour les autres textes qui veulent réserver un suspense. Les noms des joueurs sont

ceux des héros dans les romans mais ceux des personnes réelles pour Philippe Tissié ou encore, bien sûr, dans l'article de journal.

Des points communs relient les textes : un goût du lyrisme, l'attrait du régionalisme, une forme d'idéalisation du peuple basque et de ses coutumes, une admiration sans bornes pour le jeu de pelote ou de paume basque. Leurs auteurs sont marqués par l'époque à laquelle ils appartiennent.

L'article de journal accorde une grande place aux qualités de jeu des protagonistes. Bien qu'utilisant le lyrisme pour en parler et décrire le jeu, il n'utilise pas d'artifice littéraire, pour démontrer ce qu'il veut dire mais il l'annonce clairement et directement.

Les trois autres auteurs usent d'effets et de détours (gradins qui s'effondrent, paroles de voisins (Tissié), sentiments ou opinion prêtées aux spectateurs (Jammes), vision de la scène par des enfants, pour parler de ce qui se fait généralement dans une partie alors que la partie à décrire n'a pas commencé (Loti). Ils ont un message à transmettre, outre la relation d'une partie de pelote. L'article de journal a pour objectif le compte rendu d'une partie, se place dans le temps réel, historique et dans l'espace indiqué.

Les romanciers accordent beaucoup d'importance au cadre, non seulement au décor du jeu, mais encore au paysage et aux effets qu'il produit, à la fois sur les sentiments de l'auteur-narrateur et sur les personnages du roman. Ils rassemblent divers éléments de leur mémoire ou de leurs connaissances pour les associer dans une seule et même partie, en cela imaginaire, qui est le produit, autant de leurs observations que de leurs intentions profondes et de leur créativité artistique.

Qu'apportent finalement ces écrits d'un genre bien différent, comme nous venons de l'exposer ? Le regard des romanciers se porte davantage sur les sentiments des joueurs, dont nous avons jusque là deviné quelques traits.

Jammes nous fait pénétrer dans le jeu de trinquet et nous initie aux carambolages et aux mille rebondissements de l'action dans ce lieu. Aucun article ne nous avait décrit une partie de *blaid* en trinquet. L'intimité du lieu, les bruits particuliers qui le caractérisent, comme ces raies métalliques au son très différent des applaudissements, les trajectoires multipliées de la pelote, forment un nouveau visage de la pelote.

La pelote en plein air, elle, se trouve magnifiée et sentimentalisee par son cadre naturel. L'échauffement des joueurs, le fait de tester les pelotes rend une dimension humaine dissociée de l'auréole habituelle de demi-dieux. De plus, les romanciers donnent de l'importance à ce qu'ils entendent de l'aire de jeu. La pelote présentée jusque là comme un spectacle surtout visuel, devient sonore. Les spectateurs jusque là fondus dans un ensemble (la foule enthousiasmée), prennent de la

personnalité. Ils donnent leur version de l'histoire. Ils montrent que la place est un lieu vivant où se construit l'histoire de la pelote et non pas seulement le lieu d'un spectacle. Le passage de relai entre Chilar et Chiquito rend compte d'une pelote qui se transmet, comme une tradition.

Les discours démonstratif et identitaire ou informatif sur la pelote ne donnaient pas cette image sensible et personnalisée de la pelote.

### III.2.3.2. Poésies en français

Nous avons choisi une poésie ancienne, du baron d'Uhart, recueillie et transcrite par J.D.J. Salaberry de Mauléon, avocat, dans *Chants populaires du pays Basque*, livre paru à Bayonne en 1870, puis une poésie de Le Marguerite Brun, "La pelote basque" parue dans le programme ou dépliant relatif à la Grande semaine de Sports Basques de 1930 et une poésie de Francis Jammes, "A la gloire de la pelote" parue dans le livret de la Grande semaine de 1929. Les textes se trouvent en annexe 15.

#### **Une poésie du baron d'Uhart**

M. le baron d'Uhart décrit la fête locale d'Espelette<sup>1866</sup>. La première strophe de sa poésie est dédiée à l'annonce de la fête, et les quatre suivantes nous parlent des mets du repas. La sixième strophe évoque la musique et les danses et la septième est entièrement pour le jeu de paume, avant la dernière strophe qui sonne le rappel, le retour au manoir.

La strophe dédiée au jeu compte neuf vers de six pieds sauf les deux du centre, qui n'en ont que cinq. Les quatre premiers vers aux sonorités alertes mettent en scène la gaîté, le dynamisme. Les deux vers suivant de cinq pieds, sont pour l'action. Il y faut de la force et de la détermination. Plus courts mais avec des sons plus longs "ons", ces deux vers s'accordent en taille et sonorité avec la sémantique. Les deux sont même coupés, par un point d'exclamation ou par une virgule, qui viennent encore renforcer leur rôle dans la strophe. Les trois derniers vers coulent sans ponctuation afin de ne pas freiner la marche lente de chacun. Il s'agit de noblesse, de renommée, d'immortalité, d'hérédité. Le rythme est donc parfaitement adapté au sens.

Ce jeu de paume est ici un jeu d'enfants, qui d'abord se mettent en tenue plus légère, en ôtant leurs vestes, puis se partagent en deux camps avant de s'exercer, dit l'auteur. Ainsi, ils pelotent, ce n'est pas une vraie partie, même si nous sommes à la fête. Les jeunes sont joyeux et lestes, voilà deux qualités nouvelles dans notre étude. Le baron les encourage. Il n'y a pas de fille, puisque il exhorte les garçons à buter et à repousser. Ces verbes montrent qu'il s'agit du jeu de "rebot" et non du *blaid*.

---

<sup>1866</sup> Cf. texte en annexe 15, fichier 15.5.

Contrairement à ce qu'annonçait de Jouy, les garçons jouent, du moins s'exercent au "rebot." Ils imitent les grands avec qui ils espèrent bientôt pouvoir jouer une vraie partie. Le motif du noble jeu de paume est bien présent dans la poésie. "Qu'à jamais on renomme" ce jeu, demande l'auteur. Il espère donc une vie éternelle au jeu et une vie de gloire, où il continuera à être reconnu "chez les fils des Vascons", du moins. Il s'agit bien de conserver le jeu basque. Le message est clair, il correspond aux textes déjà étudiés tout en étant différent car il ne parle pas des vedettes de la pelote, mais du jeu des plus jeunes, auquel les rédacteurs ne s'intéressent pas. Le choix du poète s'explique par l'image des jeunes signifiant l'avenir du "rebot."

### **Le regard de Marguerite Brun**

Le texte de Marguerite Brun<sup>1867</sup>, intitulé "la pelote basque" est paru dans le livret ou dépliant accompagnant la Grande Semaine de Sports Basques de 1930. Sorte de programme comportant des photos de joueurs, des dessins et des textes, ce livret était édité en Pays basque, à Biarritz, par Frédi Salzedo, imprimerie moderne de la Gazette de Biarritz.

Après un paragraphe dédié à l'atmosphère et aux odeurs, nouveauté dans le cadre de ces textes, et terminé sur la volupté de la lumière du soleil, "la Magicienne aux écharpes d'argent", qui nous rappelle "l'Aurore aux doigts de rose", Marguerite Brun décrit l'arrivée du "Pelotari", avec majuscule initiale. Il est le "nouvel Apollon", plus qu'un athlète grec, une divinité, non pas statique mais vivante, svelte, de blanc vêtu (un habit de lumière). La mythologie grecque s'introduit dans la pelote.

Les strophes suivantes prennent pour cible deux points majeurs de la tenue du héros : l'instrument et les sandales. Personne n'avait songé à se focaliser sur deux éléments si importants, et d'abord le *chistera* qui est l'outil du joueur. Même si le dicton affirme que seul l'artisan est responsable du beau et bon travail, nous savons quel soin les meilleurs accordent aujourd'hui à leur *chistera*, comme ils s'entendent avec le fabricant sur la taille, la courbure, ou renforcent l'endroit où les impacts sont les plus fréquents. Ensuite, M. Brun porte son regard sur les sandales, qui assurent les bons appuis, qui évitent de glisser sur la terre. L'auteur écrit en 1930. Depuis, les espadrilles ont été remplacées progressivement par des chaussures de sport toujours plus sophistiquées pour renforcer l'adhérence, pour maintenir le pied tout en gardant une souplesse nécessaire aux mouvements rapides de torsion. Le regard de M. Brun est à la fois très juste, du point de vue de l'aspect technique du costume, et novateur.

---

<sup>1867</sup> Cf. en annexe 15, fichier 15.6.

Revenons sur sa vision du *chistera*. Là où d'autres voyaient un " ongle " (Reclus, 1867) ou " un canon rayé " (Adéma, 1894), pour reprendre les deux grandes métaphores largement réinvesties par d'autres auteurs, M. Brun voit " une main mystérieuse ". Ce pourrait être une main de géant à un seul doigt... L'auteur y ajoute peut-être des secrets de fabrication, en tout cas un " trésor de traditions " mais elle ajoute " séculaires, " or le *chistera* n'a pas encore cent ans en 1930. L'aspect poétique prévaut et se comprend de l'âge du jeu de pelote, par métonymie. Le *chistera* est aussi " sceptre ", image déjà rencontrée chez Lamarque, mais à propos du sport " pelote basque " <sup>1868</sup>. En effet l'instrument inventé au Pays basque fait la fierté du Pays, par son esthétique et sa redoutable efficacité, dans la main d'un spécialiste, du moins. M. Brun sacrifie au lexique de la guerre en le qualifiant d'" arme ". Elle remarque et souligne la ligne incurvée de l'instrument, qui permet le lancer de la pelote. Il " offre " assure l'auteur en laissant le lecteur imaginer quoi. La poésie suggère ou invite à deviner, donnant place à l'imaginaire de chacun. Le *chistera* offre des pelotes dont la trajectoire n'est pas toujours un cadeau, nous l'avons vu. Le *chistera* " se défend " ajoute l'auteur. Comme il donne des coups, il en reçoit et il s'agit de défendre un territoire ou de " ramener " la pelote, comme disent les joueurs, et quand elle vient vite, quand elle est bien placée, les joueurs parlent d'être " en défense ". Quand vient une belle pelote, " une belle ", disent-ils, alors l'entraîneur leur apprend que c'est le moment d'attaquer. Les considérations de l'auteur sont donc proche des réalités techniques du jeu mais en le regard et l'écriture demeurent poétiques.

Que nous dit M. Brun de l'espadrille ? Qu'elle ne fait pas de bruit, qu'elle est légère ce qui permet une fluidité, une rapidité mais aussi une sûreté de mouvement, peut-être comme une danse élaborée. L'auteur voit le sol comme du sable d'or. C'est tout à fait juste. Sous le soleil de l'été la terre paraît d'or et quelle n'est pas la désillusion du spectateur, de découvrir la tenue blanche maculée d'un brun terreux, quand le joueur se relève après avoir plongé pour attraper une pelote !

L'auteur dans son imaginaire voit maintenant les pas de tous les joueurs qui ont précédé les compétiteurs de la scène qu'elle observe. C'est l'image de l'homme qui met ses pas dans l'empreinte des prédécesseurs, l'image de l'histoire de l'homme, des traditions perpétuées, des gestes répétés, héritage des ancêtres, un lien, en tout état de cause, avec le passé.

Dans une dernière strophe, M. Brun s'intéresse à la balle, elle qui est souvent première dans les observations, la reine de la fête. Ici elle clôt la description. Cette dernière, commencée avec des parfums, se termine par des sons, ici le claquement de la pelote sur le mur. Il imprime un rythme, il résonne dans les corps des spectateurs et chez l'auteur, comme un écho. Il frappe sur ses nerfs et sur

---

<sup>1868</sup> Il était qualifié sceptre d'orgueil par Lamarque.

son cœur<sup>1869</sup>. En effet, la partie ne laisse pas neutre et froid, les nerfs sont mis à l'épreuve avec les bouleversements du score, avec l'espérance de voir gagner l'équipe favorite. C'est le motif bien connu. La force de l'image originale réside dans sa vérité de ressenti vécu par l'auteur. L'art consiste à trouver la métaphore qui exprimera le mieux l'expérience réelle, personnelle, de l'auteur.

M. Brun termine avec des remarques autobiographiques. C'est la première fois qu'un auteur parle à la première personne pour décrire ses impressions. Les effets de cette partie se font sentir dès la première parole du marqueur. Cette voix lui rappelle toute une atmosphère de son enfance, la plonge dans sa jeunesse, un temps radieux de sa vie passé en Pays basque, une invitation à la vie.

L'ultime strophe rejoint tous les motifs de cohésion sociale et d'enthousiasme bruyant de la foule. L'auteur crie à l'unisson. Elle est prise dans ce mouvement fédérateur d'exaltation et retrouve ses sensations d'autrefois, quand elle avait vingt ans. Elle rend grâce au "pelotari" qui lui a permis ce *feed back* salutaire.

Le regard très particulier de Marguerite Brun rend justice aux motifs tout en découvrant des modes différents de perception et en mettant l'accent sur des éléments nouveaux, des représentations mentales à intégrer dans notre répertoire.

### **Le charme de Francis Jammes**

Cet amoureux du Pays basque et de la pelote, qui s'est retiré à Hasparren où il a pu largement suivre les événements liés à la pelote, a écrit un hymne à la gloire de la pelote, qui parut dans le programme de la Grande Semaine de 1929, édité par Salzedo<sup>1870</sup>. Nous nous intéresserons uniquement aux phrases dédiées à la pelote, les autres étant liées à la religion.

L'auteur s'implique en commençant par "je ne crois pas". Il donne maintenant son credo introductif. Aucun jeu n'est "plus pur, plus noble, plus dépouillé, plus harmonieux que le jeu national basque." C'est la reprise à son compte de plusieurs motifs, mais il précise national basque, levant toute ambiguïté à ce sujet. Il ajoute "dépouillé" et "harmonieux". Cette harmonie concerne vraisemblablement l'esthétique associée à l'adresse et à la fluidité des joueurs en actions, ainsi qu'à l'absence de brutalité signalée par divers auteurs. Le dépouillement est peut-être lié au costume très simple, de couleur blanche et au cadre naturel du fronton.

Dès la deuxième phrase, F. Jammes oriente le propos puisque pour lui, le jeu "se passe davantage au ciel que sur la terre". Le poète s'intéresse plus à la pelote, objet sphérique volant dans les airs, dans l'azur, dans l'espace, qu'au jeu, on l'aura compris. Tout d'abord, le visage du joueur

---

<sup>1869</sup> C'est un peu l'image de Méléagre de Gadara (III.1.1.3) dont le cœur bondit dans la poitrine comme une balle.

<sup>1870</sup> Cf. texte en annexe 15, fichier 15.7.

suivant la trajectoire de la balle, a pour lui l'aspect d'un homme qui prie. Ce qui est certain c'est que l'homme est concentré, dans l'attente et bien sûr dans l'espoir de pouvoir prendre ou "jouer cette pelote"<sup>1871</sup> ". Donc l'interprétation du poète est recevable. L'image du "petit astre obscur" rappelle l'oxymore du *Cid* : "cette obscure clarté (qui tombe des étoiles)". Comme nous l'avions énoncé dans le premier paragraphe de notre étude, la pelote est bien, ou du moins peut être, un astre dans l'imaginaire humain. F. Jammes l'exprime ici. Il est vrai que la pelote peut se peindre en noir et qu'on la choisit aujourd'hui ainsi pour jouer dehors contre un mur clair, afin de mieux la suivre des yeux.

Dans la strophe suivante, le poète éclaire l'image. La sphère évoque, non pas le soleil comme souvent chez les écrivains, mais notre planète terre jetée dans l'espace par la main du créateur. En conséquence, le *pilotari* réactualise le geste du dieu créateur lançant la terre, lorsqu'il envoie la pelote dans les airs. L'image est inattendue. L'inspiration de l'écrivain renouvelle les lieux communs, s'en saisissant comme d'un palimpseste. L'auteur en déduit la qualité de dramaturgie, que nous avons aussi trouvée ailleurs. Cette fois c'est le seul rappel du geste divin qui suffit à donner au jeu cette identité de drame, qui plus est solennel. L'adjectif a souvent été utilisé, mais avec les mêmes matériaux et une idée nouvelle, le texte prend une forme originale. Certains peintres font même des séries (Monet en est coutumier) et les musiciens reprennent des rythmes et des structures chez leurs aînés, qu'ils emplissent de thèmes nouveaux (Schubert avec Beethoven par exemple) ou au contraire reprennent un thème qu'ils traitent avec des évolutions d'accompagnement ou de rythme et de structures qui transforment totalement l'idée originelle (Bartok avec la musique populaire).

Plus loin, F. Jammes compare ce drame à une liturgie. Il est vrai que la liturgie eucharistique est la réactualisation des gestes christiques par le prêtre. L'auteur reste dans cette interprétation catholique, où le joueur est le prêtre de cette forme liturgique<sup>1872</sup>, poursuivie avec l'image suivante. Le fronton entouré de feuillage lui semble un reposoir. Quant aux hommes vêtus de ce lin le plus blanc, ils évoquent vraisemblablement les aubes blanches des officiants.

Enfin, F. Jammes s'intéresse au jeu, aux mouvements des joueurs. Le bras, la jambe sont comparés à un balancier. Ce balancier, qui correspond bien aux mouvements de réception et de lancer de la pelote, peut évoquer le temps qui s'écoule et l'horloger divin, maître du temps et de la vie. La pelote, tout à coup personnifiée, est impatiente... F. Jammes voit le jeu comme un rite vénérable, en accord avec Benveniste notamment, puis il ne saurait manquer le topos de l'Angélus, qu'il orthographe comme les Basques, *Angelus*.

---

<sup>1871</sup> Expression habituelle des joueurs.

<sup>1872</sup> Depuis, les chroniqueurs sportifs ont validé l'idée puisqu'ils parlent de messes à propos des matches de foot ou de rugby.

Voici maintenant la pelote “ qui participe du pilotari ”. F. Jammes les voit unis, ils font corps. Pour l’auteur elle se met à vivre avec le joueur. Nous avons nous-mêmes évoqué la synchronicité du *pilotari* et de la pelote dans un poème. Telle peut être l’impression causée par le jeu et ce que ressent F. Jammes nous paraît de cet ordre. Il s’explique par la suite. La pelote, petite personne “ veut s’évader et bondir ”. C’est le propre de la pelote, si elle échappe à la main, de bondir sur le sol. Mais dans le cas d’une partie, elle est plutôt envoyée par l’athlète, souvent avec une intention particulière, avec une impulsion, une direction qu’elle lui doit. Le poète préfère imaginer qu’elle “ épouse les battements de cœur ” de celui qui la lance, ce qui est une autre manière de voir la réalité et rappelle encore la poésie de Méléagre.

Cette fois, le bras du joueur n’est plus un balancier mais une aile, dont il donne un large coup à la pelote. C’est la deuxième fois que nous voyons une métaphore thériomorphe. Plus tard, Chiquito de Cambo sera vu comme une panthère. Les exemples sont rares toutefois chez les autochtones mais une fois l’idée trouvée, elle sera utilisée par quelques auteurs. C’est le félin qui sera choisi à plusieurs reprises.

A nouveau la pelote est comparée à un astre dans le cosmos, qui subit les lois physiques universelles, ce qui renvoie toujours au destin (voir Omar Khayyâm).

Le poète a une pensée pour l’artisan qui a façonné l’objet et se rappelle le soin, l’humilité apportés, les tests nécessaires et les matériaux qui président à la fabrication.

Il assiste vraisemblablement à une partie de “ rebot ” car la pelote monte toujours plus haut, au point qu’il la perd de vue et c’est bien ce qui arrive dans ce jeu où les paraboles ont de très hauts sommets. La pelote fait de nombreux va et vient. Chez F.Jammes le mouvement de la pelote devient un acte de fidélité quand elle revient vers l’équipe qui l’avait lancée, toujours dans le registre de la personnalisation.

Quand la pelote se perd dans l’azur, le poète se prend à rêver qu’elle traverse l’océan, comme tant de Basques. Pour lui, les émigrés gardent cette pelote dans leur cœur, car elle leur rappelle leur village natal. C’est cette part culturelle, liée aux racines, aux fêtes populaires que symbolise la pelote, jouée sur la place du village, le lieu de vie de la communauté. Aussi à leur retour les émigrés retrouvent-ils leurs habitudes culturelles, la place et la pelote bien sûr. Mais puisqu’il s’agit aujourd’hui pour F. Jammes de glorifier la pelote, la voilà maintenant comparée à l’étoile qui a guidé les mages vers la crèche. Ici elle guide les Basques de retour d’Argentine, vers le fronton.

Dernière image de cette pelote, non plus vivante et s’élançant dans les airs, mais cueillie pour rester dans le *chistera*, non plus l’ongle, le canon, l’arme ou le sceptre, mais celui “ qui a la forme d’un berceau tressé avec l’osier de la Joyeuse. ” La Joyeuse, rivière de l’intérieur du Pays basque fournit

l'osier qui sert à fabriquer le *chistera*. Ainsi le poète parsème son chant à la fois d'images poétiques, religieuses, issues d'un imaginaire fécond et de traits rejoignant totalement le réel par des détails comme cet osier de la Joyeuse. Ce berceau, image de paix et de douceur nous rapproche à la fois de la fin de vie de la pelote, et de la mort du champion. La fidélité change d'affectation. Elle n'est plus celle de la pelote mais celle du joueur car lui aussi est fidèle à la pelote et l'auteur ne peut imaginer le *pilotari* au paradis sans sa pelote<sup>1873</sup>.

Francis Jammes écrit un hymne où il fait grande place à la religion, aux rites, aux images mystiques. Dans le rapprochement avec le cycle de vie et les images liées aux astres il rejoint les thèses de M.Bouet et de G.Durand<sup>1874</sup> à propos de la balle, comme symbole, et à propos de la signification du jeu de balle. Il donne aussi raison à l'hypothèse que la pelote basque porte dans son identité cette caractéristique de jeu de balle. Elle n'est pas seulement un jeu défini par des règles précises, originales et l'utilisation particulière d'un, voire de plusieurs murs, ce qui paraît surtout dans les discours, la balle ne faisant l'objet d'aucun commentaire, en dehors de sa composition. La pelote est d'abord marquée par la symbolique de la balle elle-même, qui est l'objet premier du jeu. Un auteur ne semble pas d'accord avec cet avis : " Elle est pelote en effet, bien que d'aucuns la classent parmi les jeux de balle et que l'on joue à la pelote basque avec des balles ". (Saldubehere, 2010 : 9) L'auteur veut surtout ajouter une précision au niveau de la fabrication artisanale et de la seule utilisation pour le jeu, alors qu'il existe d'autres types de balles pour d'autres usages. Il serait sans doute d'accord sur la symbolique de la balle.

Depuis 1930, les poètes, les écrivains et les romanciers n'ont cessé de louer la pelote et les *pilotaris*, comme Gaétan Bernoville, Joseph Peyré, Joseph de Pesquidoux. Un conte moderne en basque, de Koldo Amestoy, traduit en français, castillan et anglais, intitulé *Cancha*, illustré par les photos de Jean Guyot, est paru en 1994. Guyot écrit : est-ce un sport artistique ou un art sportif ? Quelle émotion ! A Cagnac-les-Mines, Robert Evrard, un passionné, fondateur du club, laisse filer sa plume sur le papier au gré de ses inspirations<sup>1875</sup> et, dernièrement un livre de Pierre Péré (2015) célébrait la pelote en vers et photographies. La pelote n'a pas fini d'inspirer les poètes.

Dans les poésies choisies nous avons retrouvé les thèmes de noblesse, de pureté, de renommée, de jeu national, basque cette fois (Jammes), d'hérédité, notamment par les gestes des ancêtres qu'on répète (Brun) et la cohésion sociale, dans l'exaltation. La tradition n'a pas manqué d'être évoquée ni

---

<sup>1873</sup> Cf. (Pontet, 2016)

<sup>1874</sup> Cf. Introduction du I. de cet ouvrage.

<sup>1875</sup> Cf. Poésies en annexe 15, fichiers 15.8a.-15.8b.

l'immortalité, qui est assurée parce que les jeunes jouent avec gaîté, lestement. De nombreuses images (astre, étoile, planète) et des symboles en accord avec les études des philosophes et des chercheurs en général, sont apparus. Ils montrent que la pelote basque ne diffère pas, dans les sentiments qu'elle génère et dans l'imaginaire de l'homme, des schèmes ascensionnel et de la chute, du destin, qu'elle s'apparente à un rite, voire à une liturgie (Jammes).

Avec les poètes, le matériel de jeu s'est révélé à la fois comme œuvre artisanale amoureusement accomplie et dans sa relation intime avec le joueur. La pelote et son claquement sont devenus un cœur et ses battements, le *chistera* un sceptre, une arme ou un berceau, les sandales le moyen d'assurer des pas vifs et sûrs. Autour du jeu de pelote, un univers existe, artisans, spectateurs, qui sont indissociables de son identité et de sa réalité. Cette image de la pelote émerge à la lecture des poésies.

### III.2.3.3. Quatre témoignages en basque, imprimés aux XIXe et XXe siècles<sup>1876</sup>

Après quelques mots sur les textes que nous avons lus avant de faire notre choix, nous étudierons<sup>1877</sup> deux chansons présentées par Georges Lacombe dans la Revue *Gure Herria*, à propos de parties ayant eu lieu au XVIIIe siècle, la “ Chanson sur la partie de Paume jouée à Saint-Palais entre Perkain et Açantza ” (Lacombe, 1921 : 485) et la “ Chanson sur la Partie de Paume qui se joua à Tolosa (Espagne) ” (Lacombe, 1921 : 487). Puis nous nous pencherons sur “ *Pilota partida*, (la partie de pelote) ”, texte de Jean Etchepare, tiré de *Buruxkak* (1910) et enfin sur une improvisation transcrite dans *Irriz eta malkoz* (1994), “ Pelota - Jokua (le jeu de pelote) ”, qui couronna Jose Migel Iztueta, dit Lazkao-Txiki, célèbre *bertsulari*, lors du Concours d'improvisations de Saint-Sébastien en 1965.

Dans l'article “ Autour de la chanson de Perkain ”, paru en août 1921 (Lacombe 1921 : 483-491), se trouvent deux chansons. Lacombe écrit qu'elles sont tirées d'un manuscrit non daté qu'il possède. Il ajoute : “ La plupart des chansons qu'il contient portent des dates allant de 1850 à 1853, ce qui ne veut pas dire que leur composition ne soit, le plus souvent, beaucoup plus ancienne. ” Francisque-Michel (1857) avait déjà fait paraître une de ces chansons qu'il tiendrait, selon Lacombe,

---

<sup>1876</sup> Nous remercions vivement Jean-Baptiste Orpustan qui a bien voulu établir pour nous les traductions des textes en langue basque dont nous voulions faire une lecture pour analyser les aspects techniques et les représentations de la pelote. Toutes les citations en français de ce paragraphe sont tirées de ses traductions. Toutes les traductions sont en annexe avec les textes en basque correspondants.

<sup>1877</sup> Il ne s'agit pas d'une étude au sens littéraire, comme nous l'avons plusieurs fois précisé.

de Archu<sup>1878</sup>, lequel a collecté des chansons au XIXe siècle. Nous ne connaissons pas les dates de création de toutes ces chansons, mais il semble qu'elles aient été transcrites au milieu du XIXe siècle et elles sont anonymes. Elles concernent le héros Perkain et les joueurs Azantza et Curutchet, or tous ont vécu au XVIIIe siècle. Ce sont, à notre connaissance, les témoignages poétiques les plus anciens sur des parties de pelote du XVIIIe siècle<sup>1879</sup>.

Les chansons publiées par Lacombe louent deux victoires du héros légendaire Perkain<sup>1880</sup>, face à son adversaire renommé, Azantza, en réalité Jean-Pierre de Sorhainde, ou Açantça en respectant la graphie du texte, ce que nous avons choisi de faire, du moins pour l'étude de ce celui-ci. Jean-Baptiste Orpustan considère, au vu de leur composition, que ces chansons étaient à l'origine des improvisations, alors que d'autres textes aux rimes recherchées, prioritaires sur le texte et le choix et l'orthographe des mots, seraient plutôt écrites et travaillées après l'événement<sup>1881</sup>.

Notons que plusieurs textes sur ces mêmes parties ont été édités. Outre la version de Francisque-Michel déjà signalée, Lacombe cite celle de Harispe. Nous avons placé en annexe 15 quatre versions que nous avons consultées : la version de Lacombe, fichiers 15.9a-15.9c., la version d'Etchegaray, parue dans *Le Courrier de Bayonne*, fichier 15.11., une autre version de Etchegaray parue dans *Gure Herria* et les chansons du livret de chants *Kantu, kanta, kanthore* (1967), en écriture académique, fichiers 15.12a-15.2b. Dans ce dernier recueil, cinq chants concernent la pelote, celui d'Etxahun à la gloire des *pilotaris*, des versions un peu différentes des parties de Saint-Palais et Tolosa, la partie d'Irun et l'hymne des *pilotaris*, *Pilotarien biltzarra*. Elissalde et Dassance, chroniqueurs particulièrement prolixes sur le sujet de la pelote basque dans *Gure Herria* donnent des extraits d'autres versions des deux chansons publiées par Lacombe, sans aucune précision de source ni de date<sup>1882</sup>. *Gure Herria* publie, dans le même numéro d'août 1921, avec l'article de Lacombe, une version de la chanson sur la partie de Saint-Palais signée : Etchegaray, *Apheza* 'Curé', en ajoutant : "recueillie aux Aldudes. Elle nous a paru plus belle que celle qui se chante le plus couramment". Après les dix couplets d'Etchegaray, *Gure Herria* fournit la partition de "la version la plus connue,

---

<sup>1878</sup> Jean-Baptiste Archu, instituteur originaire de Soule, bascophone et Inspecteur de l'Education Nationale à La Réole a notamment traduit des fables de Lafontaine en basque pour les élèves du Pays Basque. Elles sont parues en 1848. Cf. articles d'Aurelia Arcocha Scarcia (2003 et 2007).

<sup>1879</sup> Les auteurs Dassance et Elissalde, d'Elbée ou Haritschelhar se réfèrent tous aux mêmes parties.

<sup>1880</sup> A l'époque de la révolution française, ce joueur aurait fui la France pour échapper au Tribunal de Bayonne et il aurait gagné un défi fameux aux Aldudes et tué d'un coup de pelote le représentant de l'ordre venu l'arrêter. Harispe (1903) s'est chargé de conter le fait en le transformant en légende dans son ouvrage *Perkain, drame sous la Terreur et dans le Pays Basque*. Pierre Barthélémy Gheusy en a fait une adaptation pour l'opéra *Perkain* de Jean Poueigh (compositeur). L'œuvre a été donnée en 1931 à l'Opéra national de Paris (décors et costume de Ramiro Arrué). C'est donc le troisième opéra autour de la pelote.

<sup>1881</sup> Nous n'avons pas sélectionné ce type de texte, dont un exemple est la chanson signée "Jean Ikustale", cf. plus loin.

<sup>1882</sup> Cf. *Gure Herria*, 1921, pp. 479-482 ; 534.

dont le début rappelle *Arima erratuen Kantua* »<sup>1883</sup> en y ajoutant trois couplets trouvés ailleurs, nous dit-on, dont un serait en fait tiré de la chanson sur la partie de Tolosa, selon Dassance, bien qu'il figure dans la version de la partie de Saint-Palais publiée par Francisque-Michel (1857). De quoi perdre son latin, mais aussi de quoi comprendre l'attention retenue par ces parties. Elles ont en effet recueilli l'intérêt de nombreux chanteurs et écrivains ou transpositeurs.

Selon Veyrin (2012 : 276), trois parties de Perkain nous sont parvenues à travers des textes : les fameuses parties disputées à Saint-Palais et à Tolosa, que nous tenons de l'article de Lacombe, et la partie des Aldudes romancée par Harispe. La version de Lacombe est anonyme et nous ne savons pas si elle est l'œuvre d'un unique poète.

“ La monorimie prouve le caractère populaire d'une chanson ” (Haritschelhar, 1969), et le vers long de 13 syllabes (rythme 7 + 5) est, avec celui de 15 syllabes le mètre de base de la littérature populaire basque, selon le même auteur. Ici les chansons sont bien formées de quatrains isométriques monorimes de 13 syllabes, nous sommes donc vraisemblablement en présence de chansons populaires. Le témoignage d'Etienne de Jouy (1819)<sup>1884</sup> à propos de Perkain et Azantza permet aussi de penser que les joueurs en question étaient bien connus au tout début du XIXe siècle. Leur mémoire a vraisemblablement été entretenue par les chansons sur leurs parties.

Après Perkain, les poètes ont célébré Gaskoina, qui arracha une victoire inespérée aux Espagnols à Irun en 1846<sup>1885</sup>. Outre *Irungo partida*, ‘la partie d'Irun’, *Gure Herria* a publié une chanson à propos d'une partie postérieure de Gaskoina à Hasparren<sup>1886</sup>. Jean Haritschelhar (1964 : 292-293) pense qu'il s'agit de la partie du 24 juin 1855, au vu du compte rendu publié par *Le Courrier de Bayonne* relayé par *Le Mémorial des Pyrénées*. Mais les parties des joueurs célèbres n'étaient pas les seules à intéresser les poètes. Une partie entre les Aldudars “ Français et les Espagnols à Lamiarrita (Baztan)”, a donné lieu à une composition de dix-neuf strophes sur l'air espagnol : Tralala, tralala, signée “ Aldudes, le 8 octobre 1853, Johannes Ikustale ” ‘Jean qui regarde’<sup>1887</sup>, d'après l'article paru dans *Gure Herria* (Dassance, 1969 : 366-369). Cette composition à rimes croisées semble très étudiée et non improvisée. Elle est attribuée au Curé des Aldudes, Etchegaray mais Dassance conteste cette origine au prétexte que Etchegaray se nommait Martin et non Jean. Comme la signature est

---

<sup>1883</sup> Cf. pour ces citations anonymes et la chanson attribuée à Etchegaray, la revue *Gure Herria* numéro d'août 1921, pp. 29-30., reproduite en annexe 15, fichiers 15.13a-15.13b.

<sup>1884</sup> On se rappelle que les pages concernant le Pays Basque sont datées 1817. Cf. I.3. Rappelons aussi que le texte se trouve en annexe. Les noms propres y sont un peu déformés : Crutchatty pour Curutchet, Parquins pour Perkain, Sorrende pour Sorhainde soit Pierre d'Assance ou Azantza.

<sup>1885</sup> Cette partie, nous le rappelons, a fait l'objet de plusieurs articles de presse, dans l'*Ariel*, le *Phare des Pyrénées*, le *Journal du Havre*, notamment. Nous les avons placés en annexe 10.

<sup>1886</sup> Cf. *Gure Herria* 1928, n°5, pp.450-451, ou *Gure Herria* 1964, pp.294-295, pour sa citation complète dans l'article de J.Haritschelhar “ le Lachua aux Aldudes ”.

<sup>1887</sup> Toutes les traductions sont de J.-B. Orpustan.

visiblement humoristique, il est difficile d'en décider. Composer un chant pour garder la mémoire d'une grande partie, en honorant le vainqueur et en se moquant du vaincu, semble fréquent au XIXe siècle.

Au XXe siècle, l'intérêt des poètes pour la pelote demeure. Par exemple, Jean-Baptiste Millox, Sempertarra, versifia la partie d'Elizondo du 2 décembre 1922 sur l'air de *Lili bat ikusi dut*, 'j'ai vu une fleur'. Cette partie de *blaid* à main nue en trinquet opposait les frères Dongaitz à Léonis et Arcé. Alors que les jeunes étaient sur le point de gagner à 49 partout, après une remontée magistrale de neuf points, ils furent rattrapés par les "vieux"<sup>1888</sup> qui gagnèrent d'un point et un point par effet de surprise. Ces retournements du sort, et ici le paradoxal regain de force chez les "vieux", les parties indécises jusqu'au dernier point font tout l'intérêt du jeu pour les spectateurs et les auteurs, depuis les premiers témoignages (de Jouy, Ader).

Les chanteurs improvisateurs et les poètes ne sont pas les seuls que la pelote inspire. Dans son roman *Les échos du pas de Roland*, tant en français qu'en basque, Jean-Baptiste Dasconaguerre conte brièvement une partie de pelote (Dasconaguerre, 1867), néanmoins le thème est présent. Il montre l'importance du fait culturel. Rappelons que la pelote est comparée aux jeux antiques par les lettrés, les sources classiques leur étant familières.

Le roman *Gachucha* paru dans *Le Courrier de Bayonne* fait aussi place à la partie de pelote et plus longuement, mais uniquement en français, en attendant la magistrale description du roman de Loti, largement suivi par les auteurs contemporains (Jammes, Peyré)<sup>1889</sup>. De nombreux exemples de relations de parties dans le style journalistique ou des romans, sont donc apparus en français dans cette étude. Mais un texte en basque développe l'événement que constitue en soi une partie, c'est celui de Jean Etchepare, tiré de *Buruchkak* (Etchepare, 1910), que nous étudierons après les deux chansons sur Perkain.

Le jeu de pelote et non plus seulement la narration d'une partie de pelote particulière, comme nous venons de le voir, est-il aussi un thème abordé ? Il fut le sujet de la fin du concours d'improvisation de 1965 organisé par Euskaltzaindia<sup>1890</sup> à Donostia 'Saint-Sébastien', un peu hors de notre champ temporel. Le vainqueur, Jose Migel Iztueta, dit Lazkao-Txiki, produit un texte intéressant par son originalité, que nous visiterons pour clôturer cette petite incursion dans les textes en basque.

Le jeu de pelote figure par ailleurs dans le recueil de chants *Kantu, kanta kanthore*, à travers l'hymne des *pilotaris*, : *Pilotarien biltzarra* qui est souvent repris dans les fêtes organisées autour de la

---

<sup>1888</sup> *Zaharrek*, 'les vieux', dans le texte *Elizondo-ko partida* de Jean-Baptiste Millox *Sempertarra*, 'de Saint Pée'.

<sup>1889</sup> Cf. supra le paragraphe sur la description de Loti et la note sur la réception de Ramuntcho étudiée par Jean Cazenave.

<sup>1890</sup> Euskaltzaindia est l'Académie de la Langue Basque, dont le siège est à Bilbao.

pelote et entonné lors de repas de *pilotaris* ou à d'autres occasions de rassemblement. Quant au chant d'honneur *Agur Jaunak*, utilisé dans les cérémonies officielles et dans les grandes circonstances, aussi bien que pour marquer un temps fort entre amis ou en famille, il a, paraît-il<sup>1891</sup> été entonné pour célébrer une de ses victoires par Manuel Lecuona, dit Urchalle, célèbre joueur de "rebot" de la moitié du XIXe siècle, personnalité largement évoquée dans le I.3. de cet ouvrage.

Parmi tous ces textes et d'autres, lus le plus souvent dans *Gure Herria*, nous avons fait une sélection tenant compte des différents aspects et des différentes périodes temporelles. Il ne s'agit pas pour nous, d'entrer dans les arcanes des études de texte, mais d'en saisir les aspects techniques et l'image ou les représentations de la pelote qui peuvent être dégagés et qui sont l'objet de notre étude.

### **Un héros, Perkain : chansons sur les parties de Saint-Palais et de Tolosa**

Les poésies anonymes publiées dans *Gure Herria* par Lacombe, datées selon ses déductions de 1850-1853<sup>1892</sup>, se composent de onze couplets pour la première et de six couplets pour la seconde, formés de quatrains de 13 syllabes. Elles suivent les règles principales qui régissent la prosodie populaire des Basques, notamment " le trait caractéristique de la métrique : l'imparisyllabité " (506) et les vers longs avec hémistiche après la septième syllabe, soit une première partie plus longue d'une syllabe que la deuxième. Par ailleurs, " le quatrain est la strophe reine de la poésie populaire basque " (483).

Pour la " Chanson sur la partie de Paume jouée à Saint-Palais entre Perkain et Açantza ", Lacombe devait probablement posséder un manuscrit non daté un peu différent de celui de Francisque Michel (7 couplets). Son article comporte des notes pour exposer les différences entre les deux versions (autres mots utilisés, erreurs grammaticales, absence de couplet, mutilation de couplet, autre ordre dans les couplets, même vers placé dans un autre couplet). Il doute des affirmations de Harispe et conclut : " M. Harispe a voulu faire de la littérature. " Puis il insiste : " Tout cela demanderait vérification " <sup>1893</sup>. Par ailleurs, la version du Père Etchegaray, chanson " composée par ce dernier<sup>1894</sup>", curé des Aldudes, parue dans *Le Courrier de Bayonne*, est très proche de ce que publie Lacombe<sup>1895</sup>. Il

---

<sup>1891</sup> Cf. paroles du chant avec l'anecdote et (Peña y Goñi, 1896 : 492) en annexe 15, fichiers 15.14.-15.15. La partition du chant nous a été remise par un père du monastère de Belloc, sans indication du recueil où il l'a trouvée. C'est dans ce recueil qu'il est fait allusion à Urchalle et Peña y Goñi.

<sup>1892</sup> Mais si la transcription lui semble dater de ces années comme la plupart des chansons datées du manuscrit, il n'exclue pas la possibilité qu'elles aient été composées auparavant, comme nous l'avons précisé plus haut. Par ailleurs, la version de Francisque-Michel étant publiée en 1857, nous parlerons de fourchette 1850-1857 pour ces productions.

<sup>1893</sup> Cf. " Autour de la chanson de Perkain " par Georges Lacombe, in *Gure Herria*, 1921 : 483-491.

<sup>1894</sup> Selon ce que nous lisons dans *Le Courrier de Bayonne*.

<sup>1895</sup> Rappel : Nous avons placé la version de Etchegaray en annexe 15, fichiers 15.11 et 15.13b, ainsi que le texte de Lacombe avec ses notes en annexe 15, fichiers 15.9-15.9c. et les traductions de J-B. Orpustan en fichier 15.10.

y a donc au moins cinq versions publiées entre 1850 et 1857, d'abord puis au XXe siècle (1921-1967), pour cette partie de Saint-Palais, ce qui montre son importance. Entrons maintenant dans le texte.

Le narrateur-poète se situe sur la route. C'est bien ainsi que commence l'aventure<sup>1896</sup>. Il questionne un voyageur sur sa destination, qui est Saint-Palais. Nous comprenons qu'il va assister à une partie pour parier une pièce et rentrer avec deux : " j'emporte une pièce à la recherche d'une autre ", (Urreño bat deramat bertce baten bilha<sup>1897</sup>). C'est donc *a priori* un pari simple où chacun engage la même somme. Le parti de l'auteur, celui de Percain, est indiqué dès le début, puisque le marcheur cherche un Labourdin pour parier.

Le poète brosse ensuite un portrait peu flatteur des adversaires Labourdins. La vanité les caractérise. Le mot noblesse, sans doute allusion à la noblesse réelle du joueur Açantça<sup>1898</sup>, est aussitôt complété par le substantif vanité. Les deux caractères s'opposent, tant sémantiquement que dans leur position dans le vers, aux deux extrémités. L'attitude du narrateur est partielle dès le début, ce qui contraste avec les textes vus jusqu'ici. Après la mise en situation de la première strophe, il donne aussitôt l'issue de la partie. Pas de suspense. Il faut d'abord satisfaire la curiosité essentielle. A-t-on gagné la bataille ? On verra comment après. La chronologie n'a rien à faire ici, il s'agit d'honneur et de gain. Pour donner le résultat de la partie, le chanteur utilise une image, celle du parieur malchanceux. C'est aussi l'illustration du proverbe disant que la chance tourne, " Que ce n'est pas tous les jours la fête des Labourdins " (Ez dela egun oroz Lapurtarren besta). En fait, on comprend qu'il n'y aura pas de fête chez les Labourdins aujourd'hui, euphémisme pour dire le déchirement du vaincu et de celui qui a peut-être perdu une grosse somme, mais allusion également au fait qu'il en a été autrement un jour. Le poète en parlera plus loin. Les parieurs ont tous fait cette expérience de la perte douloureuse. C'est aussi cela qui est ici évoqué et, pour la première fois dans les textes, il s'agit de la parole d'après expérience, et non d'un regard extérieur parlant des Basques qui parient des sommes énormes, fait objectif et relevant de l'abstraction pour le lecteur. C'est un regard nouveau. De plus, il y a vraisemblablement, dans l'expression du narrateur, cette satisfaction de la revanche prise. C'est tout ce poids de la réalité vécue que nous sentons dans ce deuxième couplet. La pelote représente cette bascule possible de la pauvreté dans la richesse ou l'inverse, comme pour les héros antiques, la victoire permettant même parfois à l'esclave, d'être affranchi.

Deux choses semblent importantes pour l'auteur puisqu'elles figurent en première et deuxième strophe, d'une part le lieu de la partie et le pari pour le camp favori et, d'autre part, l'issue de la partie.

---

<sup>1896</sup> Nous avons lu dans divers témoignages des XVIIIe et XIXe siècles (Cf.I. de cet ouvrage) que " les Basques feraient vingt lieues pour [...] voir une partie de paume " (Ader, 1826) par exemple.

<sup>1897</sup> Remarquons la manière d'amener le pari.

<sup>1898</sup> On se souvient qu'il se nomme " de Sorhainde".

Le troisième couplet nous présente les joueurs, de manière partielle. Nous notons là aussi, la nouveauté du regard. Evidemment, le narrateur est dans le camp des vainqueurs, puisqu'il relate la partie<sup>1899</sup>. Il n'est pas dans des considérations philosophiques qui lui seraient étrangères, mais partie prenante du discours qu'il développe. Ici ce poète fait l'éloge de la technique de l'adversaire qui n'a pas d'égal pour buter ou lancer la pelote. Bien entendu, les qualités d'Açantça ne font que redoubler celles de Percain, puisque ce dernier lui est supérieur. C'est une manière habituelle de faire l'éloge des vainqueurs<sup>1900</sup> :

Bainan Percain hori etquen losatcen, 'Mais ils n'effrayaient pas ce Percain-là'

Plaça guziarentçat bera aski baitcen, 'Car il suffisait pour toute la place'.

Percain suffit dit l'auteur : un contre tous ? Oui, Percain pourrait, à lui seul, défendre toute la place, comme un héros antique. Cette antithèse classique se trouve aussi dans le compte rendu d'un défi près des Aldudes, où un jeune homme s'était ainsi distingué à peine secondé par un amateur de force très ordinaire, contre dix solides joueurs des Aldudes et une partie où Jean-Baptiste de Sare s'était surpassé, quasiment seul, contre la forte équipe d'Espelette<sup>1901</sup>.

La strophe suivante, la quatrième, est la seule dédiée à la partie, c'est à dire au jeu :

Zazpi yoco cituzten guc bederatzi, 'Ils avaient sept jeux nous neuf',

Halere Lapurtarren plaça etcen aski 'Pourtant la place ne suffisait pas aux Labourdins'

Has berrian beçala trabesian bethi, 'Toujours de travers comme des apprentis'

Urguluz nahi çuten partida irabaci. 'D'orgueil ils voulaient gagner la partie'.

Un score intermédiaire est donné. Deux jeux d'écart, c'est peu et cela montrerait la valeur des Labourdins. Mais l'orgueil leur commande peut-être une façon de jouer puissante, qui ne leur réussit pas, puisqu'ils semblent envoyer la pelote hors des limites latérales du jeu (de travers). C'est fréquent chez les joueurs qui ne maîtrisent pas la technique instrumentale et dirigent mal leurs coups. Voilà une insulte pour les Labourdins, dont l'orgueil est encore épinglé au dernier vers, cet orgueil qui leur commande de remporter la partie, mais rencontre l'efficacité et la valeur de Percain.

Le cinquième couplet cible encore l'argent, élément essentiel, figurant d'une manière ou d'une autre dans six couplets sur onze. Nous comprenons que Percain est soutenu par sa province. Il s'agit d'un soutien financier. S'agit-il seulement de paris ? Souvenons-nous que Gazkoina avait reçu de gros cadeaux de la part des parieurs qui, en misant sur lui, avaient fait fortune à Irun en 1846. L'argent

---

<sup>1899</sup> C'est bien ce que disait le vieux *pilotari* de Mayi Elissague (1924 : 20) : " les parties que j'ai perdues c'est celui qui les a gagnées qui les raconte. "

<sup>1900</sup> Cf. Haritschelhar, *Gure Herria*, 1928, " Le lachua aux Aldudes ", déjà cité.

<sup>1901</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 28 novembre 1866 et du mercredi 18 septembre 1867.

reviendrait donc en partie au vainqueur, récompense des parieurs comblés. Mais l'argent sera aussi pour Saint-Palais. En effet nous savons que les grandes parties sont, pour la ville qui les organise, une occasion de faire recette<sup>1902</sup>.

Dans le couplet suivant, le poète nous éclaire sur sa position et sa rancoeur vis à vis des Labourdins. Il y eut une défaite, il y a neuf ans, et elle n'est visiblement pas oubliée. La longueur de l'intervalle de temps étonne. La revanche, qui seule pouvait sauver l'honneur et la subsistance, vient d'être prise à Saint-Palais. Les Labourdins avaient ruiné les partisans de Percain. Leur richesse, c'est à dire les gains de la vente des fromages, fut emportée par les vainqueurs. Le poète utilise une figure particulière forçant le trait, par l'emploi inapproprié du verbe manger. " Vous mangeâtes le prix de nos fromages (Gure gasnen sariac yuan cinituzten) ". Les adversaires subissent la revanche et doivent s'en accommoder, c'est la loi de la fortune. De cette défaite à Baigorry, qui coûta cher aux parieurs de Basse Navarre, nous n'avons pas trouvé trace. A-t-elle donné lieu à une chanson en Labourd ? Seules les victoires de Percain sont restées célèbres. A-t-on perdu les autres chants ?

Dans les deux couplets suivants, le narrateur utilise le registre du comique aux dépens des Labourdins, qui doivent honorer leurs paris. " La maison de la monnaie est un peu trop proche de vous (Monedako Etchea hurbilsko duçue) ". Il y avait à Saint-Palais un hôtel de la monnaie<sup>1903</sup>, qui permet à l'auteur de jouer avec l'idée de monnaie à se procurer, pour payer ses dettes de jeu. C'est l'occasion d'un couplet railleur sur le dos des Labourdins. Puis, dans le couplet qui suit, se découvrent les sommes réellement pariées, selon le poète, mais peut-être aussi dans la réalité car tous les auteurs font allusion à des paris énormes : cent pièces d'or sans compter les frais engagés. Les Labourdins eux aussi, vont accuser le coup, pense l'auteur, même s'ils sont riches. Ce couplet semble exprimer le contentement de voir justice rendue. Eux les riches souffrent aujourd'hui, comme nous, les paysans, la dernière fois (Cf. Hoggart, 1970, " Eux et nous ").

Sur les trois dernières strophes, le poète se délecte des joies de la victoire, non sans écorcher l'orgueil d'Açantça. Il imagine pour Percain, les conséquences de sa victoire.

Mainhuac, urepelez, saldan oilaki, 'Les bains d'eau tiède, le bouillon de poule,'

Gorputçari placerrac nola eguin badazki, 'Il sait comment faire plaisir au corps'

Pulinda-isterrac ere yan beharco ditic 'Il faudra aussi qu'il mange des cuisses de dinde'

---

<sup>1902</sup> Cf. la partie de Hernani, interdite mais jouée le 10 décembre 1749, car sinon le profit en serait allé à Saint-Jean-de-Luz, selon les " maires de la vallée d'Oiartzun ", dans I.3.2.1., " Laxoan pelote et paume ", " étude des vestiges des XVIIe et XVIIIe siècles ".

<sup>1903</sup> Cet Hôtel, fondé par Charles II de Navarre, dans la deuxième moitié du XIVe siècle a battu monnaie jusqu'au XVIIe siècle. Dans le registre des Délibérations communales de la ville, on trouve la nécessité de réparer cet hôtel en novembre 1747 et, le 24 février 1749, les appartements de " l'ancien hôtel de la monnaie " sont décrits, dont l'école et l'écurie. Ainsi, au temps de Percain, cet hôtel n'est-il plus utilisé pour battre monnaie.

Diruric ekhartcecotz Donapaleotic, 'Tant qu'à apporter de l'argent de Saint-Palais'.

Boire du bouillon de poule et prendre des bains tièdes (à Urepel, *Ur epel*, 'eau tiède')<sup>1904</sup>, y ajouter des cuisses de dinde avec l'argent gagné à Saint-Palais, c'est une réalité construite par le poète dans le but de la comparer ironiquement à celle, supposée, d'Açantça, dans la strophe suivante.

En ouvrant les deux derniers couplets, par une sorte d'antienne " Le fils d'Açantça, notre seigneur Pierre (Açantçaco Semea, gure Yaun Piarre) ", le poète s'adresse avec irrévérence à Açantça. Et il les termine aussi par une rengaine moqueuse, comme dans les comptines d'enfants : " nous sommes toujours prêts (bethi prest girade) ", à jouer contre vous. Il nomme Açantça Seigneur, par dérision peut-être, car il lui donne aussitôt des conseils. Là, comme pour Percain, le poète parle de bains, sans préciser " tièdes ", mais ils le sont à Cambo, la commune d'origine d'Açantça.<sup>1905</sup>. L'auteur recommande au joueur d'aller plus loin, jusqu'à Dax, autre ville thermale, dont il donne le nom latin. Les thermes, comme on l'a vu, sont le lieu du jeu de balle chez les Romains. Le poète pourrait faire allusion à l'entraînement des athlètes, nécessaire ici pour le Camboar. Il pourrait aussi signifier que les bains de Cambo, aussi réputés soient-ils, avec une eau réellement tiède à 22° (à comparer avec Urepel, 'eau tiède', patrie de Percain), n'ont pas suffi. Ainsi, c'est la commune entière qui est l'objet de sa moquerie. En effet, Cambo n'a ni les meilleures eaux ni les meilleurs joueurs. Après ce passage aux eaux, qui est un travail à mener pour être plus performant, Açantça trouvera ses vainqueurs d'hier prêts à jouer à nouveau. Le poète insiste sur la dernière strophe en doutant qu'Açantça trouvera le courage d'un nouveau défi, ce qui semble être une provocation : " Si vous avez par hasard encore du courage ", (baldin balinbaduçu aitecina curaye). Il semble que certains compositeurs de chansons n'aient pas le triomphe modeste et qu'ils aient un sens aigu de l'ironie.

Nous voyons que la pelote n'offre plus le même visage qu'avec les observateurs des textes précédents. Au lieu de trouver les qualités athlétiques des joueurs, (leur adresse, leur puissance...), une description du jeu dans ses réalités physique et philosophique ou morale et des images de foule, nous trouvons les impressions d'un partisan qui est plutôt dans l'exacerbation des passions, la raillerie, un esprit de clocher, la primauté des paris et un soupçon de revanche à prendre par les Bas-Navarraïns sur les Labourdins, avec une opposition entre, d'une part la population rurale et, d'autre part la noblesse et les citadins. Cette pelote est en priorité affaire d'argent, d'honneur, peut-être, de rivalité entre les villages ou les provinces. Notons aussi l'absence de mention à la religion (topos de l'Angélus, par

---

<sup>1904</sup> Urepel *Ur epel*, 'eau tiède'. Ici, J.-B. Orpustan pense à un jeu de mot avec le nom de la commune proche des Aldudes, patrie de Percain et qui y était autrefois rattachée. En effet, Urepel a été détaché des Aldudes en 1862.

<sup>1905</sup> En effet des sources renommées s'y trouvent, où Anne de Neubourg allait prendre les eaux au XVIIIe siècle et un établissement thermal a très tôt vu le jour. Cf. Registre des délibérations communales au 9 août 1850, où : " le Conseil a dit encore que de temps immémorial un chemin partant du parc de Cambo et traversant le jeu de paume [...] et aboutissant à l'établissement thermal a été classé en 1825 ".

exemple), à la foi, à un quelconque rite, l'absence des autres topoi soulignés jusque là sur le “ jeu national ”, le noble jeu, les qualités des joueurs, les trajectoires de la pelote, la comparaison avec la Grèce, même si l'auteur peut être un lettré et si des allusions montrent sa connaissance des faits antiques. Les références sont implicites mais jamais explicites comme dans les autres textes. Nous n'identifions aucune sacralisation du jeu.

La “ Chanson sur la Partie de Paume qui se joua à Tolosa (Espagne) ” est précédée d'une note que Lacombe dit avoir trouvée comme explication préliminaire à la chanson dans son manuscrit :

*La Justice Espagnole voulant s'opposer à son exécution, à cause des paris énormes déjà en jeu, Percain, (père) s'entend en particulier avec son antagoniste Harostéguy pour lui faire accroire que la première partie est abandonnée, et que c'est pour essayer seulement leurs forces qu'ils vont jouer une partie de plaisirs dans laquelle Percain remporta une victoire éclatante.*

Le narrateur, si c'est bien le même, commence par assurer une fonction idéologique, orientant la signification de la chanson qui suit<sup>1906</sup>. Le terme “ partie de plaisir ” rappelle les trains de plaisir affrétés pour permettre de se rendre aux parties de paume, mais c'est la première fois que nous le rencontrons. Il y a donc ruse et tromperie sur la nature de la partie qui sera contée.

Le narrateur hétérodiégétique entre aussitôt dans le vif du sujet, c'est à dire des paris. En scène, le père de Percain et un certain Harosteguy, objet d'une tromperie, comme l'explique la note ci-dessus, comme les Troyens avec le cheval d'Ulysse, le héros grec étant caractérisé par cette forme d'intelligence. Le poète utilise l'image, familière et usuelle pour ce type d'affaire, de la “ cuisine (cocinaren) ”. Il ne sait pas si les parieurs vont mettre en jeu une once ou deux. Le fait de donner ce détail montre que l'argent est un élément important du jeu. Le vieux Percain est présenté comme un homme habile, comme un Ulysse de la chanson. L'honnêteté n'est pas mise en valeur ici alors que les témoins ou narrateurs précédents ont toujours insisté sur la parole respectée, sur les paris immédiatement acquittés, et donnaient une image d'honnêteté, voire de pureté<sup>1907</sup> à la paume basque. Ce textes poétique en basque nous permet de corriger, de compléter au moins l'environnement du jeu de pelote.

Cette fois, la chanson ne donne pas d'emblée le résultat. Dans les deux strophes suivantes le ou les parieurs s'adressent aux joueurs, pour des conseils ou des exhortations. Le narrateur cède la place

---

<sup>1906</sup> Nous retrouvons le souci des autorités civiles, rencontré pour une autre partie qui eut lieu aussi sinon tout le bénéfice en serait allé à Saint-Jean-de-Luz.

<sup>1907</sup> Rappelons les nombreuses fois où les témoignages parlent de “ race pure ”.

aux personnages intradiégétiques. Sont donc mis en scène leurs rapports. Nous n'avions pas rencontré ce type de témoignage jusque ici<sup>1908</sup>.

La partie semble maintenant commencée. La narration poétique n'a évidemment pas la forme d'un reportage sportif. L'interrogation majeure, qui reviendra trois fois dans la chanson, porte sur l'issue, non par rapport à l'honneur, mais bien par rapport à l'argent<sup>1909</sup>. Elle s'exprime trois fois sous la même forme du retour à la maison avec ou sans argent, le mot " Diruric " portant par trois fois la majuscule (du moins dans la version ici imprimée) et la terminaison –ic négative ou interrogative. Elle comporte une double négation dans le dernier vers ci-après : " Nous n'irons pas sans argent (Diruric gabe ez guira) ", forme reprise dans le dernier vers du cinquième couplet, ce qui nous paraît renforcer le sens.

Percainec semeari : hartçac pilota airera ! 'Percain à son fils: Prends la pelote en l'air!'

Aïta, çau de ichilik, bada oraino denbora : 'Père taisez-vous, il y a encore du temps:'

Yaincoac niri gaitcic emaiten ez badira, 'Si Dieu ne me donne pas de mal,'

Diruric gabe ez guira yuanen Etxera. 'Nous n'irons pas à la maison sans argent.'

Dans la deuxième strophe (ci-dessus), le père s'adresse au fils pour lui demander de prendre la pelote de volée, ce qui accélère le jeu et permet de ne pas être tributaire d'un mauvais rebond, comme nous avons eu l'occasion de le dire pour les emblèmes de La Perrière. Le fils répond sur la notion de durée d'une partie. Ce n'est pas la précipitation qui règle la victoire mais la patience et la volonté. Hier comme aujourd'hui, au XVI<sup>e</sup> siècle, comme au XXI<sup>e</sup>, l'argument reste juste. Le joueur affirme ici que le temps peut être un allié<sup>1910</sup>.

Le fils ajoute une condition d'ordre divin. La partie dépend donc aussi du jugement de Dieu, de sa faveur, selon le joueur, que le narrateur fait parler et à qui il confie peut-être une fonction idéologique. La foi des Basques, ou la superstition, ont souvent été rapportées<sup>1911</sup>. La croyance en l'intervention divine est ici confirmée, comme dans le théâtre grec, où fonctionnait le *Deus ex machina*.

---

<sup>1908</sup> Si ce n'est lorsque Lavigne introduisait une discussion entre le narrateur faisant intrusion dans son récit et un spectateur contant l'épisode des soldats revenant de campagne militaire pour une partie de paume, vraisemblable procédé pour amener l'anecdote qui eut tant de succès.

<sup>1909</sup> Contrairement à ce que nous avons lu dans bien des témoignages déjà cités dans I. notamment, et d'autres viendront encore.

<sup>1910</sup> On peut marquer bien des " quinze " et ne jamais marquer de jeu, par exemple. On peut marquer beaucoup de jeux au départ et perdre ensuite. C'est vraiment la leçon que tous les anciens rapportent. Ils ajoutent qu'on a souvent vu des parties " tourner " à l'Angélus, c'est à dire que l'équipe en avance à midi, finissait pas perdre.

<sup>1911</sup> Rappel. Un rédacteur du *Courrier de Bayonne* précisait que les joueurs allaient se recueillir dans un sactuaire la veille de la partie. Nous avons alors fait remarquer la similitude avec la veillée de prière précédant l'adoubement des chevaliers.

Dans la troisième strophe, le narrateur cède la place à un autre personnage intradiégétique, anonyme cette fois, qui s'adresse au joueur Curutchet. Nous ne savons pas si Curutchet est avec ou contre Percain. Elissalde et Dassance avouent ne pas savoir non plus définir, à partir de cette chanson populaire, si Curutchet était associé à Percain ou à Açantça (*Gure Herria*, 1921 : 534). Mais ce dialogue pourrait être entre Harosteguy et Curutchet, ce dernier jouant contre Percain, car il est établi un peu en miroir du premier, avec moins de familiarité (dans le premier, c'était un rapport entre un père et son fils Percain). Il y aurait deux dialogues analogues, un pour chaque camp. De plus, il y a une question simple sur un possible retour à la maison avec de l'argent : “ Est-ce que nous emporterons de l'argent à la maison ? (Eremanen othe dugu Diruric Etchera ?) ” La question marque plus de doute sur l'issue que la parole de Percain dans le couplet précédent (condition sur Dieu, suivie de la double négation). La volée<sup>1912</sup> est encore montrée ici comme clef de la victoire, ce qui se comprend lorsque la pelote rebondit peu au sol, d'une part et, d'autre part à cause de l'adresse particulière exigée par cette prise de volée.

La quatrième strophe, est la strophe dédiée à la partie, comme dans la chanson précédente.

Açantçak botatu eta Percainec itçuli, 'Açantça a lancé et Percain retourné,'

Alon beraz ! Mutillac, contu pilotari ! 'Allons donc! Garçons, attention à la pelote!'

Ezkertto hori çuçon eskasera ethorri, 'Ce petit gaucher-là en vint à la limite de jeu',

Handic causitu eta pasora bidali, 'De là il réussit et envoya au "paso".'

Le narrateur reprend la parole. Notons que l'ordre du jeu est le même que dans la chanson précédente. C'est bien Açantça qui bute et Percain qui renvoie la pelote. Peut-être Açantça était-il réputé pour son but ? Peut-être le tirage au sort lui est-il favorable ? Dans ce cas, gagner est encore plus honorable pour Percain et ce pourrait être l'effet recherché par le narrateur. Nous n'avons pas d'indication de score, alors que la chanson de Saint-Palais en donnait un mais une indication d'action. Le gaucher reprend habilement une pelote difficile semble-t-il, qui lui demande un déplacement jusqu'à la limite (latérale ou du fond) de l'aire de jeu et, de là, il fait à nouveau passer la frontière (*paso*) à la pelote, indique le conteur. Le gaucher est un bon joueur, d'après cette chanson<sup>1913</sup>, ce qui relève le niveau de Percain, son vainqueur, par le même artifice que dans la chanson sur Saint-Palais. Comme précédemment, le chant ne sert pas à faire un reportage des actions de la partie mais il met en scène les joueurs, les provinces, les parieurs concernés, donne le nom du vainqueur, et au passage, immortaliser un moment, une action, sans doute symboliquement représentative de toute la partie et de

<sup>1912</sup> Le fait de prendre la pelote en l'air, avant le bond.

<sup>1913</sup> Les gauchers sont souvent remarqués et surnommés par cette caractéristique à laquelle on associe le nom de famille, comme ici, ou le nom du village.

toutes les actions. Nous sommes loin des préoccupations d'aujourd'hui, où il faut compter le nombre de buts gagnants, le nombre d'égalisations, le nombre d'attaques réussies, et encore par type d'attaque, et bien sûr donner l'avancement de la marque et le score final. Toutes les performances se mesurent au XXI<sup>e</sup> siècle alors que seuls les paris sont quantifiés au XVIII<sup>e</sup> siècle ou à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le cinquième couplet indique l'atmosphère animée de la place. A ce stade, le narrateur ou le père de Percain - car il n'y a pas de précision à ce propos -, est sûr de l'issue puisque nous lisons :

Bihotça eman niroc ezpataren puntan, 'je donnerais mon cœur à la pointe de l'épée.'

Ez dugula Diruric galtcen partida huntan, 'Que nous ne perdrons pas d'argent dans cette partie-ci.'

Le premier vers utilise une image du champ de la guerre, tandis que la double négation à propos de l'argent, revient, (deuxième incise).

Le dernier couplet donne le résultat, toujours sans précision de score et, comme dans la première chanson, par le nom des vaincus. Le poète s'exclame en effet : “ Adieu Provence, adieu Labourd (Adios Provencia, adios Laphurdi) ” Il s'agit ici en fait de Province. Le Labourd est la province d'Açantça, il est logique de lui dire adieu. L'adieu est une forme familière d'expression concernant les vaincus<sup>1914</sup>. De plus le mot générique permet la répétition de la défaite, une insistance, une façon de narguer les adversaires, de se rengorger, de saluer ou de claironner la victoire, avec les deux “ *adios* ” dans le même vers. Les versions citées par Dassance (1921 : 479) et Haritschelhar (1964 : 290) donnent “ Adios Probintzia ! ”, ‘Adieu province’. Blazy, quant à lui donne “ Adieu Province (Navarre), adieu Labourd, / Elles ne peuvent pas à la pelote se rencontrer avec Perkain, / C'est lui qui est le maître dans toute la contrée ! ” (1929 : 13). La traduction nous semble loin de notre texte basque. Blazy ne cite pas le sien.

Quand il s'agit d'une lutte de clocher et non d'une partie arrangée, il n'y a pas de pitié, pas de quartier pour les vaincus. C'est ce que semblent montrer les deux chansons mettant Percain en scène. Nous ne retrouvons pas dans la deuxième l'animosité des moqueries adressées au “ Seigneur ” Açantça dans la première chanson.

Les derniers vers sont à la louange du vainqueur “ Dans ces trois royaumes c'est lui le maître (Hirur erreñu huntan bera da nagusi) ”. Ainsi, Percain est maître des trois royaumes. Faut-il y voir la France, la Navarre et la Castille<sup>1915</sup> ? Les trois provinces françaises du Pays basque (Labourd, Basse Navarre et Soule) ou bien le nombre trois est-il ici symbole du tout ? Percain serait, dans ce dernier cas, maître sur terre, au ciel et dans les eaux ? En tout état de cause, c'est la totale victoire et la totale supériorité de Percain qui est ici célébrée.

---

<sup>1914</sup> Cf. La Fontaine adieu veau vache cochon.

<sup>1915</sup> C'est l'avis de J.B. Orpustan.

Ce poème s’adresse visiblement à des contemporains qui savent de quoi il retourne. Le registre de la chanson permet de partager quelques sentiments, quelques remarques humoristiques dont nous ne comprenons pas aujourd’hui toute la force. Peut-être les noms Harostegui, Elhorga et Buchtan ( “ queue ”, surnom moqueur) déclenchaient-ils quelques rires. Et le vers, “ Adios Provincia, adios Laphurdi, ” devait faire sourire les uns et enrager les autres. Ce qui compte ici, outre les paris, c’est la victoire du champion et les paroles échangées entre parieurs et joueurs, ces derniers étant au final seuls maîtres à bord. Mais l’atmosphère de la place est aussi rendue. La chanson ne permet pas de connaître le public en général, ni les costumes des joueurs, ni l’état du fronton. Mais l’honneur, l’affront, la défaite entrent en compte pour les partisans et pour la province, ce qui correspond aux témoignages précédents et aux récits antiques. L’absence des topoi (religion, Angélus, jeu national, qualités particulières des joueurs, trajectoires des pelotes, comparaison avec la Grèce<sup>1916</sup>) se vérifie aussi dans ce texte.

Dans les deux chansons, le poète crée la légende. Le champion est promu et le vaincu objet de moqueries. Le jeu, lui, prend à peine un couplet. Le motif principal c’est ici le pari, l’argent misé, qu’on a peur de perdre, l’argent perdu ou gagné. La beauté du jeu n’est pas mise en avant, ni les traits si souvent rencontrés dans les textes précédents.

Ajoutons que dans la chanson plus récente de Millox sur la partie au trinquet d’Elizondo en 1922, la part faite aux paris est aussi importante (le poète parle même d’ “ une pluie d’or (diruzko uria) ”). Cependant, le narrateur ne prend pas parti, contrairement aux deux chansons sur Perkain, et respecte les deux équipes (un seul point les sépare dans la conclusion), tout en faisant la louange des vainqueurs. Il y a donc un changement de style. Le registre comique n’est pas au rendez-vous. Le score n’est pas davantage donné, ni les péripéties de la partie. Le narrateur intervient au niveau extradiégétique pour expliquer qu’il vient de composer des vers “ pour conter en chantant la renommée des pilotaris ”.

Le but de ces chansons semble donc de perpétuer la mémoire des grandes parties et de leurs protagonistes, sans pouvoir se dégager du pouvoir du pari. Et l’objectif est atteint, puisque nous assistons, avec les chansons sur Perkain, à la naissance d’un mythe<sup>1917</sup>.

En effet, si nous revenons au témoignage de l’ l’Hermitte en province, le paragraphe conclusif :

*La Paume a ses héros, et les Sorrende [...] les Parquins et quelques autres ont attaché à leur nom une célébrité dont la tradition, à défaut de l’histoire, leur garantit la durée (Jouy, 1818),*

---

<sup>1916</sup> Même si les liens sont présents, du fait de la culture de l’auteur, ils ne sont pas formulés en terme de comparaison assumée.

<sup>1917</sup> Ce sera ensuite le cas aussi avec la chanson sur Gaskoina.

se poursuit par l'anecdote de Perkain aux Aldudes opposé dans un défi à Curutchet. En écrivant à ce propos " la tradition ", de Jouy veut-il parler des chansons ? Elles seraient le premier pas vers le mythe littéraire. Bientôt Harispe prendra la plume pour fixer la légende. On pourrait classer Perkain dans les mythes littéraires politico héroïques, l'un des cinq groupes distingués par Sellier<sup>1918</sup>. Il s'impose par la réussite exceptionnelle d'une œuvre, ici celle de Harispe, en accord avec Sellier. Il a été préparé par une tradition orale (les chansons) dont parle déjà de Jouy en 1817, puisque les événements ont eu lieu plus de vingt ans avant son témoignage. La gloire de Perkain a été relayée par les écrits de divers auteurs qui parlent de ses exploits, Ader (1826), Bajot (1857), Chaho (1836), Michel (1857), Peña y Goñi (1892), Lacombe (1921), d'Elbée (1922), par les chansons transcrites en plusieurs versions et par la presse qui le mentionne de temps en temps, en tant que grand joueur, qui a fait une belle carrière<sup>1919</sup>. Comme pour les mythes, les faits relatés par Harispe sont tenus pour vrais, bien qu'ils suivent la logique de l'imaginaire. La fonction socio-religieuse est révélée d'abord par l'importance prise par l'anecdote, tant de fois répétée et par son héros, cité dans tous les livres qui s'intitulent *Pelote basque* jusqu'au dernier, paru en 2012. Mais elle se comprend aussi par l'impact de cette histoire, à laquelle il faut ajouter l'anecdote vécue avec sa femme. L'humour n'a en effet pas manqué d'accompagner le grand *pilotari*. Depuis Dassance et Elissalde en 1921, l'historiette est passée sous la plume de Badakit (1924), puis de Blazy (1929 : 13).

Blazy (1929 : 8) titrait : " Avec Perkain la Pelote Basque entre dans le domaine de l'histoire ". Il n'y a pas d'histoire sans héros. A cette époque, on ne s'intéresse pas encore à l'histoire des mœurs et du quotidien populaires.

Le mythe de Gaskoina viendra s'ajouter à la légende de Perkain, là aussi avec des éléments quasi magiques<sup>1920</sup>, pour donner une dimension culturelle particulière à la pelote basque, à quoi s'ajoutera son aspect socio-religieux. Le rôle de défenseur de la pelote joué par l'église accentue cet aspect relevé par de nombreux auteurs, comme C. Bedecarrax (1987) et F. Mendiague (2008) par exemple.

---

<sup>1918</sup> Cf. Sheila Mancini, " Naissance et évolution de l'idée de mythe littéraire ", qui cite l'article de Sellier, " *Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ?* " paru dans la *Revue de Littérature* n°55, 1984, Larousse pp.113-126.

<sup>1919</sup> Cf. *Le Courrier de Bayonne* du 24 juin 1863 et du 11 septembre 1857.

<sup>1920</sup> Blazy raconte qu'il jouait pieds nus, et que les Espagnols lançaient des clous sur le sol pour qu'il se blesse, qu'ils avaient acheté un de ses compagnons pour le pousser à boire à son *sahakoa* (Nom basque de l'outre en peau de bête, très utilisée au Pays basque jusqu'à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle) pour le saouler, mais que l'outre avait été remplie d'un bon bouillon par Gaskoina.

## ***Pilota partida*, ‘Une partie de pelote’, contée dans un “ essai littéraire ”, Jean Etchepare (1910)<sup>1921</sup>**

Ce texte est donc d’un genre différent des deux précédemment étudiés.

Nous avons déjà rencontré l’auteur Jean Etchepare, mais dans un exercice fort différent, sa thèse en médecine. Jean Etchepare écrivait en outre, jusque là, des articles de presse<sup>1922</sup>. Dans son ouvrage *Buruchkak*<sup>1923</sup>, publié en 1910, Jean Etchepare livre une œuvre singulière, de dimension intimiste ou biographique (comme dans le texte que nous allons étudier). Ce recueil se situe dans une dynamique culturelle, qui fait suite au courant régionaliste du XIXe siècle, où les auteurs français, comme Francis Jammes ou Loti, puisaient leur inspiration. Le mouvement musical suit la même logique avec des compositeurs qui s’appuient sur le répertoire de chants et de danse traditionnels de leur région pour écrire une musique savante (Korsakov, Dvorjak, Bartok, de Falla par exemple). Par rapport au XIXe siècle, une évolution se fait sentir dans la réflexion sur l’identité basque et, pour nous, sur l’identité de la pelote basque, comme nous allons le voir.

Dans l’extrait intitulé “ la partie de pelote (*Pilota partida*) ”, Etchepare adopte un rôle de narrateur biographique. Il commence par assurer une fonction de communication en s’adressant au lecteur pour situer d’abord son objectif, à savoir l’informer. Comme il écrit en basque, il s’adresse aux Basques et pense donc que certains ne connaissent pas les parties d’un petit village comme Mendionde, mais, vraisemblablement, ne voient que les grandes parties, à *chistera*, jouées dans les hauts lieux de la côte. Voilà en quoi ce texte est capital pour l’étude des représentations de la pelote. Etchepare veut faire partager ce qu’il sait et, au-delà, il veut certainement faire œuvre de témoin de sa culture. En effet, le récit se termine aussi par une adresse dans ce sens, au lecteur, toujours au niveau extradiégétique, qui sera régulièrement utilisé par le narrateur. Il parle donc de la plupart des petits villages et pas seulement de Mendionde. Il se défend déjà des critiques qu’il sent venir de la part des Basques car il veut faire œuvre de vérité.

De fait, il corrige une vision idéaliste du Pays basque présentée par d’autres écrivains qui s’extasiaient sur le peuple ou la race basque qualifiés de purs, sur des joueurs défendant avec noblesse l’honneur de leur village.

Mais le narrateur, s’il décrit la réalité objective, veut surtout être clair quant à ses intentions. Ce n’est ni pour nuire ni pour se moquer qu’il témoigne, dit-il, c’est donc par souci historique

---

<sup>1921</sup> N.B. Toutes les citations et leurs traductions qui suivent entre parenthèses et en italiques, sauf mention contraires, sont prises dans le texte, joint en annexe 15, fichier 15.16., et dans sa traduction par J.-B. Orpustan, fichier 15.10.

<sup>1922</sup> Jean Casenave explique dans sa thèse, comment l’auteur est passé : *De l’article de presse à l’essai littéraire* (1997). Nous avons consulté le livre publié en 2002 et non la thèse elle-même.

<sup>1923</sup> Le titre évoque les épis abandonnés après la moisson (Casenave, 2002).

uniquement, dans le respect et l'amour qu'il a pour son village et pour la pelote. Lisons maintenant ce texte présenté comme autobiographique et sentimental.

L'action se situe il y a vingt ans, dit le narrateur, donc en 1890 environ, au moment où le *blaid* est en plein essor<sup>1924</sup>. Le contexte temporel est précisé, le deuxième jour de la fête du village<sup>1925</sup>. Le conteur choisit l'ancien mode de vie. Sa vérité est construite à partir de plusieurs données réelles qu'il concentre, à sa façon, nous le verrons plus loin.

Le texte entre dans l'organisation de la partie (qui n'est pas un défi spontané, puisque le village en a besoin ce jour-là). C'est au marché de Hasparren, ville voisine plus importante<sup>1926</sup>, que l'affaire est conclue. Vingt jours avant, dit le texte, nous sommes dans la précision concrète, visant l'effet de réel. Les joueurs qui s'opposeront à ceux de Mendionde viennent d'un quartier haut de Hasparren, Celhay renommé pour ses *pilotaris*<sup>1927</sup>. Le récit colle vraiment à la réalité. De Celhay, situé au Nord est de l'Ursuya, à Mendionde, situé au Sud est du même sommet, il n'y a pas loin, mais deux mondes vont s'affronter dans la narration.

Le récit montre l'organisation des paris avec des personnes "intermédiaires (bitartekoer)", chargées des sommes que d'autres (des domestiques) misent, les employés n'ayant pas forcément la permission d'assister à la partie. Ces détails n'avaient pas été signifiés par d'autres témoins et découvrent d'une part, l'impact des parties de pelote par le nombre d'individus réellement concernés, au-delà de la foule présente et, d'autre part, le besoin d'annoncer très vite le résultat aux parieurs absents.

La relation de l'événement débute par l'indication d'affluence, non pas sur la place, mais dans la dynamique du déplacement, comme si la scène était filmée de loin ou de haut. La foule arrive paisiblement, à petits pas, par toutes les routes qui mènent au village, depuis Hasparren, depuis Louhossoa ou depuis Hélette. Les villageois ne s'installent pas mais occupent la place, encore debout, partageant leurs préoccupations quotidiennes (bétail, agriculture, nouvelles). Le message du narrateur est clair : les spectateurs d'une part sont différents et, d'autre part, physiquement, voire moralement, nettement rattachés à un village. Ce n'est pas le peuple basque, mais une mosaïque de communautés bien distinctes, qu'il donne à voir, contrairement aux textes précédemment étudiés qui mettaient

---

<sup>1924</sup> Cf. I.3.2.3. le paragraphe sur le *blaid*.

<sup>1925</sup> Longtemps ce fut le jour de la partie de pelote, avant que le dimanche prenne sa place Avec la prépondérance du *blaid*, le dimanche devient le jour le plus fréquent.

<sup>1926</sup> Hasparren est une cité ouvrière, avec ses entreprises de fabrication de chaussures qui en assuraient la prospérité. Etchepare utilise cet aspect pour surnommer les joueurs haspardars "savetiers" dans la suite.

<sup>1927</sup> Celhay (plateau en basque), est au pied de l'Ursuya, montagne dont les eaux ont été captées au XIX<sup>e</sup> siècle pour alimenter la ville de Bayonne, d'après *Le Courrier de Bayonne*. Dans ce même quotidien nous avons lu les annonces concernant des parties à main nue au quartier Celhay, notamment pour les fêtes de Hasparren, et des parties opposant les joueurs de ce quartier à d'autres.

l'accent sur l'homogénéité du peuple basque, le Basque, vu comme un archétype. De même, la place est particulière, à nulle autre pareille, avec un habitat propre, même s'il a des caractéristiques basques. Le texte insiste sur ce point.

Le narrateur rapproche sa caméra pour décrire le mur et l'aire de jeu.

*Le fronton ("rebot") se trouve à un bout, fait de pierre taillée s'étendant par un mur et s'élevant par un autre, la grille de fer au bord, réputé dans tout le Pays basque depuis 1870, par ce qu'il porte un officier des armées, un général, sur son cheval blanc peint par un fils du village (Buru batean dago errebotā, harri pikatuz eginik, harrasi batek zabaltzen duela eta bertze batek goititzen, burdin sarea hegian; Eskual- herri guzian 1870ez geroz aiphatua, armadetako aitzindari, geñ neñ ral bat, bere zaldi xuriaren gai- nean herriko seme batek thindaturik badaukalakotz).*

Le souci historique et du détail réaliste sont complétés par l'existence d'une auberge sur le côté où vont se changer les joueurs de Celhay après une arrivée remarquée. En effet ces citadins ont des attitudes bien trop libres pour les campagnards : “ emmenant bras dessus, bras dessous une bande de filles aux cheveux ébouriffés (*neskato ile harrodun andana besoz beso zerakartelarik*) ”.<sup>1928</sup> Aussi “ quelques sifflets acides (*xixtu batzu saminak*) ” accueillent-ils ces “ petits messieurs (*jaunxkila*) ”. Ces joueurs n'ont pas le teint hâlé des hommes travaillant aux champs, mais un “ teint pâle (*xuhail*) ”<sup>1929</sup>. Ils sont “ vifs (*erneak*) ”, ce qui contraste peut-être avec une lenteur, un sens de la mesure, des hommes de la campagne.

Comme dans *Ramuntcho*, le rythme du récit est constamment coupé, passant des villageois, aux joueurs, de la place, aux spectateurs. Il s'ensuit un effet de réalité, comme si le lecteur assistait à la scène, son regard étant tantôt attiré par un endroit, tantôt par un autre, quand son oreille n'est pas alertée par un sifflet désaprobateur. Tous les sens sont sollicités.

Pour libérer l'aire de jeu pour les joueurs, une certaine brutalité, ignorée dans les textes jusqu'ici, préside à l'action. Les Basques ne sont donc pas si disciplinés, l'aire n'est donc pas si sacrée, que le proclamaient les auteurs précédents<sup>1930</sup>. En effet :

*De longs bâtons en main, frappant du pied, criant, à coups de poing, trois ou quatre garçons vident tout de suite le terrain de la place*

*Ziri luze batzu eskuan, kaskatuz zango muturrak, oihuka, ukabil ukaldika, bizpalau mutikok berehala husten dute plaza zola.*

---

<sup>1928</sup> Elles devraient sans doute avoir des cheveux attachés, tressés ou coiffés, voire emprisonnés dans un tissu blanc noué sur la nuque.

<sup>1929</sup> C'est le teint des ouvriers travaillant à l'abri du soleil, dans les ateliers de fabrication de sandales de Hasparren, sans doute.

<sup>1930</sup> Cf. I. 3.2.

Alors le théâtre s'ordonne, avec ses gradins sur deux ou trois rangs, toutes les fenêtres donnant sur le jeu, occupées de têtes curieuses, les arbres pris d'assaut par les enfants qui n'ont pas peur d'aborder les toits. Quatre juges, deux de chaque village sont nommés. Ils sont décrits " debout des deux côtés, l'œil en éveil (*bi bazterretan xutik baitaude, begia atzarrik*) ". Le compteur de points est là aussi. L'aire et " le personnel ", comme dit Blazy (1929), sont nécessaires. Nous retrouvons ici les descriptions antérieurement étudiées en commençant par celle d'Ader (1826).

Les joueurs de Celhay sont " en blanc, légers (*xuritan jauntzirik, arin*) ", ils se sont changés à l'auberge. Mais ceux de Mendionde sont là aussi, entrés sans qu'on les remarque, autre artifice du narrateur pour les caractériser :

*Ixilka sarthuak dira, uzkur hainbertze begien aitzinean agertzeko, ez jakin norat ibil, ez eta nun ezar beren eskuak. Hiru laborari ume azkarrak, gerruntze ala sorbaldak zabal, larrua beltzaan.*

*'hésitant à paraître devant tant d'yeux, ne sachant où aller, ni où mettre leurs mains. Trois paysans solides garçons, les reins et les épaules larges, la peau brune'.*

Pas de tenue blanche pour ces derniers, même les sandales sont de couleur. Là encore les codes sont bouleversés et un visage caché de la pelote appert. Deux mondes vont donc s'affronter dans ce combat de la ville contre la campagne. C'est plus efficace en terme de message, qu'une comparaison entre la Côte touristique et l'Intérieur<sup>1931</sup>. C'est beaucoup plus révélateur de la réalité de la société, et ce regard nous rapproche de celui de Hoggart (1970)<sup>1932</sup>. Il s'agit ici des ouvriers d'une petite ville, face aux paysans d'un village. Malgré cela le clivage est fort et c'est le jeu, ici la pelote, qui définira l'élu, le vainqueur.

Le narrateur invite à suivre son regard attiré par une pièce qu'il voit " s'élever en tournoyant (*sos bat piruriketan igortzen goiti*) ", artifice pour expliquer que le juge tire au sort (croix ou pile précise l'auteur) le premier engagement. L'entrée en matière est originale pour un fait largement signalé dans les textes. Le souci du détail se vérifie encore après, avec le joueur qui va buter en faisant bondir la pelote au sol avant de la lancer contre le mur. C'est une évidence pour qui voit la partie mais personne ne pense à le mentionner.

Dans cette narration, le silence souvent remarqué prend une dimension nouvelle par la rhétorique utilisée. La mise en situation par les couleurs, les sons, les cris et sifflets, fait émerger le

---

<sup>1931</sup> Dans les textes présentés et dans les articles de presse, nous avons rencontré ces remarques moralisatrices, cette opposition entre la vraie pelote basque de l'intérieur, (la main nue ou le *joko garbi*) et la pelote pour les étrangers, au grand *chistera*, jouée sur la côte. Nous en verrons d'autres au III.3. Gaétan Bernoville (1947), par exemple, fait état de cette distinction et de sa préférence pour la main nue de l'intérieur, dans *Le Pays des Basques* " le blaid à mains nues représente à mon goût, une variété du jeu plus émouvante et plus savante ", que cite pour plein accord, Jauréguy (1944 : 22-23).

<sup>1932</sup> Les positions extérieures des voyageurs aboutissent souvent à des simplifications, à une vision stéréotypée, plaquant des modèles (ceux du romantisme, du régionalisme) sur des faits observés souvent sur un temps court.

silence de ce désordre préalable avec une ampleur décuplée. Le texte donne à voir et à entendre, comme fait un metteur en scène et, contrairement aux chansons, le narrateur ne prend pas d'abord parti.

Les spectateurs jaugent maintenant les joueurs et la force du bras car les paris seront ouverts après le premier point (détail ignoré, excepté dans les chansons). Le narrateur nomme ce point *kintze*, comme au “rebot”<sup>1933</sup>. L'atmosphère est rendue par les interjections des uns et des autres, les prix lancés, sous la forme dynamique du discours direct. Le narrateur fait imaginer les spectateurs avec leurs bourses en main. Comme un peintre brossant ici un geste, et là un regard, il rend les scènes vivantes par ses petites remarques. Le thème du combat, si utilisé à propos des joueurs, est repris mais déplacé sur les parieurs, ce qui fait son originalité. Il questionne : “N'est-ce pas en effet un ennemi, celui qui vous agresse avec l'argent ? (*ez zautzuia alabainan etsai bat, diruz oldartzen zautzuna ?*)”<sup>1934</sup>, Bien sûr, dans la société basque, il y a une certaine précarité<sup>1934</sup> qui justifie cette question-remarque.

Le récit reprend le temps réel de la partie, dont les considérations sur les paris ont détourné le lecteur, en annonçant que Mendionde a déjà fait 10 points. Comment expliquer cette facilité, demande-t-il ? C'est qu'un temps est nécessaire pour connaître les particularités de la place, indique le narrateur en listant toutes les difficultés du terrain : la pente, la terre inégale, bien tassée par endroit mais pas uniformément, car les charrettes traversent la place. Tel un physicien, il explique les déviations des pelotes par la qualité et l'inclinaison des pierres du mur. A la fois habitué des parties et fin observateur, il passe au peigne fin tous les aléas, même le soleil de fin d'après-midi, en visant encore l'effet de réalité.

Une fois leurs expériences faites, les bons joueurs de Celhay utilisent eux aussi, les possibilités de la place et ils parent aux imperfections. Les spectateurs regardent les Hazpandars, “charmés (*xoraturik*)” par leur jeu :

*Hain dituzte oinak zalhu, hain xuxen eta zorrotz behakoa, joa hain erne, gerruntzeak hain guri eta zainhart, halako eskuairera dute airetik, — ezkerrarekin orobat, — punpe lasterretik, gainez, azpiz, itzulian,*

*'Ils ont leurs pieds si lestes, le regard si droit et précis, le lancer si vif, les reins si souples et nerveux, ils ont un tel coup de main en vol - aussi bien avec la gauche - pour le rebond rapide, par le haut, par le bas, en tournant'.*

---

<sup>1933</sup> L'habitude est longtemps restée de nommer le point *kintze* tout en comptant 1, 2 etc. le nombre de points réalisés, ce qui, d'ailleurs a pu induire en erreur un auteur étranger comme Saint-Clair (1889). Jauréguy (1924) en parle. Encore de nos jours, il reste une expression utilisant le terme : “petto kintze”, ‘raté mais point gagné’. Quand un joueur ne saisit pas bien la pelote, qu'elle lui échappe plus ou moins, qu'il ne fait pas avec ce qu'il voulait, et que ce coup, sans doute inattendu pour l'adversaire, fait marquer le point, on entend cette remarque dans le public, surtout de la part des entraîneurs et des vieux amateurs.

<sup>1934</sup> Sans quoi l'émigration n'aurait pas pris les proportions que Reclus (1867) a jugé si effrayantes, au point d'écrire dans la *Revue des Deux Mondes* son fameux article “les Basques un peuple qui s'en va”. Et le texte fait bien état du vécu des populations, comme Hoggart (1970).

Au lieu de louer l'adresse, l'élégance ou l'agilité des joueurs, des points très précis sont ici remarqués : la vivacité des pieds, ou la qualité des reins, capitale à la pelote, pour se baisser quand la pelote est au ras du sol<sup>1935</sup>, mais aussi pour donner le coup de reins qui donne de l'élan, donc plus de puissance. La volée a souvent fait l'objet d'éloges mais le narrateur ajoute celle de la main gauche, primordiale dans le jeu à main nue (comme au *trigon*). Et, comme les auteurs de traités sur la paume, il termine en indiquant divers coups.

Ces qualités permettent aux Haspandars d'égaliser les joueurs de Mendionde. Le suspense est donc au rendez-vous, littérature oblige. En effet, les renversements de situation, la beauté du jeu, font l'attrait de la pelote, suivant tous les témoignages lus. Selon le narrateur, les parieurs de Mendionde eux-mêmes, se laissent subjugués, la magie du jeu et de son esthétique opérant (artifice pour rendre hommage à la beauté du jeu et retour aux sources de l'art populaire. Comme dans les chansons, l'hommage du narrateur au talent des perdants, renforcera la gloire des vainqueurs. Le futur gagnant est ici désigné comme le plus solide, celui dont le coup est plus dur sur la pierre, celui qui se dégage en envoyant la pelote plus loin, obligeant son adversaire à un effort violent et continu pour ramener la pelote au mur depuis ce point éloigné. Il fatigue intelligemment son adversaire : “ c'est de là qu'on reconnaît le joueur (*Hartarik baita ezagun jokolaria !*) ”. Tout ce paragraphe est très proche de la réalité observable actuellement lors de parties de main nue.

La moitié de la partie passée, on n'admire plus le jeu car les parieurs se concentrent maintenant sur l'issue, explique le narrateur qui insiste par là sur l'impact du pari. A ce moment, l'auteur voit qui est pour Mendionde, qui est pour Hasparren et le lecteur voit pour qui est le narrateur. En effet il vient de spécifier qu'il n'y a ni essoufflement, ni goutte de sueur, ni rougeur chez les campagnards, portrait par trop élogieux, ou idéal alors que tout à l'heure il montrera un Haspandar ruisselant de sueur, qu'il comparera à un poisson. Il accentue toujours l'écart entre les deux équipes et il exploite le registre comique par le choix du poisson, de plus un petit poisson commun. Le narrateur montre encore sa connaissance de la réalité du jeu (il est sûr que les joueurs sont effectivement loin d'être égaux dans ce domaine physique des effets de l'effort) et en fait partager les moindres détails au lecteur, comme aucun témoin ne l'a fait jusqu'ici.

Même si l'issue semble inéluctable au vu des qualités supérieures des campagnards, la lutte va durer, peut-être pour réaliser la partie idéale, somme des meilleures parties vécues, témoignage complet de la réalité<sup>1936</sup>.

---

<sup>1935</sup> Cf. en annexe 17, quelques photos de jeu à main nue pour voir ce dont parle ce récit.

<sup>1936</sup> A savoir toute la réalité de la pelote à main nue ou le maximum possible à concentrer en une partie.

Comme Adéma<sup>1937</sup> et d'autres, le narrateur fait remarquer l'alternance du silence pendant les points et des bruyantes manifestations de joie, des cris, dès que la pelote " est tombée à terre (*lurreratu dea bada*) ", façon originale de signifier qu'un point est terminé. Une certaine brutalité se manifeste alors : " jusqu'à faire pénétrer une sorte de frayer en celui qui ne les a jamais entendus (*Halako izi bat sartzerainokoan, behinere aditu ez dituenari*) ". Voilà un point où le réalisme peut attirer des critiques à Etchepare. Les mouvements des corps des spectateurs, se courbant, se relevant sans cesse pour suivre la pelote sont mentionnés, alors que dans la thèse seul le mouvement d'ensemble des têtes était signalé. Les joueurs étant tous rompus aux particularités de la place et ne relâchant pas leurs efforts, les points durent.

Cette description est la plus proche de la réalité, la plus précise, la plus détaillée, subtilement partielle, et la plus élaborée que nous ayons lue. Tout d'abord, le narrateur décrit les trajectoires connues, mais en usant d'images originales et justes, propres à permettre une représentation du jeu, à susciter des émotions, comme si le lecteur participait au spectacle, par exemple, à propos de la pelote :

*ils lui donnent des claques énormes (emaiten diozkate gaitzeko zaflak)<sup>1938</sup> [...] elle fouille tous les coins, mais les trouve tous bien gardés, (zoko guziak ikertzen ditu, bainan oro zainduak hatzemaiten)<sup>1939</sup> [...] elle frôle souvent la raie ; se jette en glissant au ras du sol (erretzen ardura marra ; zirristan lerratzen lur arras)<sup>1940</sup>.*

Comme dans bien des textes, la pelote est personnifiée. Elle est manquée par le joueur à cause d'un " maudit caillou, qui la détourne (*harri kizkor madarikatu bat*) "<sup>1941</sup>, et non par la faute du joueur, ce qui valorise ce dernier et l'éclat de la partie.

Le narrateur, à l'instar de celui de *Ramuntcho* ajoute un détail de plus, le vin pris par les joueurs pour réparer leurs forces<sup>1942</sup>. Quoi qu'il en soit, ils sont à bout de force et voudraient eux aussi en finir. Ils espèrent la faute qui donne un point, en appellent au juge au moindre doute<sup>1943</sup>. L'effet de réel est atteint<sup>1944</sup>. Une fois les juges réunis, leur verdict est accepté sans un mot. Ce *leitmotiv* du

---

<sup>1937</sup> Cf. plus haut le paragraphe dédié à cet auteur.

<sup>1938</sup> On entend le bruit de la pelote frappée durement.

<sup>1939</sup> On voit la pelote bien placée pour faire le point mais rattrapée par l'adversaire. Cf. photo de jeu à main nue en annexe 17.

<sup>1940</sup> Il s'agit des attaques appelées amorties et *cortadas*.

<sup>1941</sup> Ce sont cependant des effets parfois contrés par des joueurs en bonne condition physique et aux réflexes très rapides, du moins avec les pelotes vives actuelles.

<sup>1942</sup> Les textes ont rarement rapporté de quoi les joueurs s'abreuvent.

<sup>1943</sup> Toute frappe coûte énormément à cet endroit de la partie, d'après nos propres observations.

<sup>1944</sup> Si nous avons pu observer ces diverses phases, décrites avec justesse par Etchepare, lors de finales de championnats de France ou de parties importantes, notons toutefois qu'aujourd'hui le vin ne fait pas partie des boissons reconstituantes données aux joueurs.

respect total de la parole des juges doit correspondre à une loi très forte, à une caractéristique du jeu et des joueurs car les témoignages sont unanimes sur ce point<sup>1945</sup>.

La fin de partie n'offre pas le même brillant, car les forces s'amenuisent. Cette vérité<sup>1946</sup>, que le narrateur ne veut pas cacher, égratigne la belle image de la pelote, partout véhiculée. L'égalité à 50, annoncée par le crieur demande une décision<sup>1947</sup>. La touche personnelle réside ici dans la divergence d'opinions. Les frères et sœurs veulent que la partie s'arrête, dit le narrateur mais joueurs, pères et parieurs veulent en finir, quoi qu'il en coûte. Une sorte de dépassement de soi, de fierté, d'espérance seraient à l'œuvre, face à la sensibilité de la fratrie : opposition entre la virilité et la sensiblerie ? le narrateur, en bon médecin, fait le bilan des blessés : Un Haspandar a le bras rompu à force d'avoir joué de volée ; l'autre est tellement en sueur qu'il ressemble à un poisson ; le troisième a la main enflée et souffre du " clou ". Le registre comique préside à ce tableau des citoyens. Il y a comme un rituel de ridiculisation des perdants dans ces textes en basque. De plus, nous avons à faire à deux des cas répertoriés dans la thèse de Etchepare. Du côté des paysans, les gerçures de l'hiver se sont mises à saigner. Il y a là quelque exagération. Il s'agit vraisemblablement de donner le maximum d'informations à propos de la pratique et de la culture de la pelote, dans une partie idéale.

Elle est donc rallongée de dix points. La main douloureuse posée à plat sur le sol est écrasée sous le pied d'un " gros compatriote (*herritar gotor*) ", puis rafraîchie avec une poignée de gravier<sup>1948</sup>. Tout cela doit paraître absolument barbare, en dehors du milieu des *pilotaris*. La partie peut reprendre, avec les habitants de Mendionde au premier rang, tous serrés autour des joueurs pour leur insuffler l'ardeur nécessaire. La scène s'accompagne des interpellations et encouragements qui coupent la description et la rendent plus vivante et plus rythmée. Un peu familièrement, mais amicalement, si nous en croyons Jean Casenave (2002 : 31) les joueurs sont taxés de " zerri gorriak!... ", 'cochons rouges', on leur enjoint de : " Jo gogotik!... Ez barka !", 'frapper de bon coeur [et de] ne pas pardonner !' Il s'agit donc bien d'un combat, où la pelote est le médiateur dont parlait Bouet (1995 : 106-107), celle qu'on frappe à la place de l'adversaire. Le narrateur ajoute que le souvenir de tant d'argent parié sur eux les réchauffe aussi. Nous retrouvons l'importance des paris, ciblée par les chansons en basque. Le temps de repos, temps que durèrent les palabres, a permis de se sentir mieux.

---

<sup>1945</sup> Il faut dire qu'aujourd'hui, depuis la fin du XXe siècle au moins, les joueurs sont moins respectueux et contestent parfois assez franchement les décisions du juge. En général, des sifflets et des cris de désapprobation leur sont aussitôt adressés par le public.

<sup>1946</sup> Que nous avons constatée lors des parties de main nue.

<sup>1947</sup> Il faut remettre la partie à plus tard, ou la prolonger de cinq ou dix points. Tout cela se trouve dans les articles du *Courrier*, comme nous l'avons signalé dans le chapitre I.3.2.

<sup>1948</sup> Nous connaissons le remède au " clou " par Etchepare dans sa thèse de médecine (Etchepare, 1901). Il en a fait un dessin. Cf. annexe 6, fichier 6.20.

L'égalité à 65, fait durer le suspense, comme dans tant d'autres grandes parties dont nous avons lu les comptes rendus. " Un terrible silence tient toute la foule clouée sur place (*Ixiltasun izigarri batek itzaturik bezala dauka oste guzia*) ". L'exaltation est donc palpable. Alors un événement étonnant vient rompre l'élan esthétique. Le joueur de Mendionde, qui doit buter, se jette à terre, comme un poulain, dit l'auteur, comparaison à remarquer, car jamais les joueurs n'ont subi d'autre comparatif ou métaphore qu'avec des athlètes, grecs en général<sup>1949</sup>. L'animalité et la brutalité ont toujours soigneusement été évitées<sup>1950</sup>. En se roulant dans la poussière il se rafraîchit et se calme ou se concentre, affirme le narrateur-médecin. Il bute alors si fort et si loin que les adversaires ne peuvent ramener la pelote. Il achève donc la partie avec cinq buts gagnants.

Un énorme vacarme suit. On règle le montant des paris. Le narrateur n'oublie pas ce point essentiel, rapporté par d'autres.

Tel un cinéaste, le narrateur a promené sa caméra, au départ en vue plongeante avec les trois routes noires de monde, (on peut d'ailleurs imaginer le noir des têtes couronnées de bérets), puis de côté et d'autre avec les groupes des paysans sur la place, avec un focus sur l'arrivée des Haspandars, puis un gros plan sur les bourses des spectateurs, avec un mouvement de rangée en rangée, suivant le trajet des pièces d'or et d'argent. Donnant à voir et à entendre, tantôt avec une esthétisation de la scène, tantôt fixé sur des vues plus surprenantes et plus animales, il se rapproche de la vision du cinéaste. Il termine aussi sur une image cinématographique : " tout doucement la nuit descend de la montagne (*ezti ezti mendiarri behera jausten ari delarik gaua...*) ", évocation poétique, sur laquelle un groupe de jeunes gens s'inscrit. Des bruits sont encore associés à la scène : " Ai... u... iu... iu! uuuuu!... ai!... ai! ai... uu!... Vive Mendionde (*Biba Lekorne!*) ", puis " kuku " ici, " un cri moqueur adressé aux adversaires qui veut dire « allez vous cacher » " (Casenave, 2002 : 317), mais peut-être un peu plus intimidant tout de même, car les " savetiers " s'éloignent " avec leurs femelles au bras, le cœur palpitant de peur (*beren emeak besoan, bihotza beldurrarekin pil pil*) ". " Cette attitude peureuse contraste avec l'arrivée provocatrice. L'emploi de « femelle » au lieu de « fiancée » restitue l'impression du public d'avoir assisté à la victoire des représentants d'une certaine moralité " (Casenave, 2002 : 318). Nous ajoutons qu'il est clairement dépréciatif. Les joueurs sont un peu féminisés, en témoigne la peur qui leur est attribuée et l'emploi du mot " femelle " qui agit sur eux

---

<sup>1949</sup> L'exemple d'Etchepare sera-t-il suivi ? Chiquito de Cambo sera comparé à une panthère et les joueurs à des félins au XXe siècle. Les comparaisons thériomorphes se succéderont dans cette période, préférées aux modèles de la Grèce antique.

<sup>1950</sup> Mais les comparaisons avec les animaux se rencontreront souvent au XXe siècle. Panthère et félins seront notamment utilisés.

dans une sorte de métonymie. En tout état de cause, nous sommes en présence d'un documentaire aussi instructif que détaillé<sup>1951</sup>.

Comme Georges Lacombe, avec qui il entretient des échanges épistolaires, Etchepare se démarque des aspects cléricaux et conservateurs, identifiés dans l'*Eskualduna* ou *Gure Herria* par exemple. Nous avons pu remarquer à quel point la vision de son narrateur est différente des représentations jusqu'ici rencontrées et le ton de liberté de ce texte<sup>1952</sup>. Dans ce texte, la vision réaliste de la pelote, inclut une certaine violence des participants<sup>1953</sup>, un antagonisme campagne-ville, là où les chansons installaient à la fois une rivalité entre provinces, entre campagne et ville ou nobles et paysans. L'importance des paris, avec les mises des domestiques, le changement d'attitude des spectateurs à la moitié de la partie, la dureté qui exige de finir avec un corps blessé, les paroles galvanisantes et leur impact sur les joueurs. La noblesse et la pureté ainsi que le modèle des athlètes grecs aux prises dans une lutte pacifique sont absents, l'aspect religieux et la sacralisation aussi.

### **Une improvisation, “ Pelota - Jokua (le jeu de pelote) ”**

A la fin du concours organisé par l'Académie de la langue basque à Saint-Sébastien en 1965, le sujet étant : “ maintenant trois strophes au jeu de pelote (orain iru bertso pelote-jokuari) ”, nous obtenons une œuvre étrange par sa douceur et sa tendresse, celle du champion du Guipuzcoa pour cette année-là, Jose Migel Iztueta, dit “ Lazkao-Txiki ”, bertsolari originaire de Lazkano<sup>1954</sup>.

Dans le premier couplet, il est question de “ jeu bien-aimé (*joko maitea*) ”, à qui l'on rend grâce, que l'on remercie. Le poète s'adresse à lui comme à la femme aimée. Il avoue ne pas connaître l'origine du jeu. Il ne demanderait pas à la femme qu'il aime d'où elle vient. Mais pour lui ce n'est pas un problème. Il rompt en cela avec les auteurs qui cherchent toujours à faire l'historique du jeu, certains tenant à ce qu'il ait été inventé par les Basques<sup>1955</sup>. Ce qui compte, pour le poète, c'est sa présence et son développement sur la terre basque. Il ne s'intéresse pas non plus à la performance sportive, autre aspect qui mobilise beaucoup d'auteurs, on l'a vu. Seul le jeu retient son attention. Il le qualifie de “ joli, plaisant et propre (*polita, txukuna eta garbia*) ”. Contrairement à la plupart des auteurs, il n'utilise aucune emphase, plutôt l'euphémisme. “ propre (*garbia*) ” rappelle le nom d'une spécialité : le *joko garbi* et donc une manière de jouer. Mais le qualificatif peut aussi faire penser à l'argent des paris, par contrepied, ou à l'honnêteté des joueurs.

---

<sup>1951</sup> Ajoutons, non sans qualités littéraires, ce que la thèse de J. Casenave (1997) établit.

<sup>1952</sup> Notons que Etchepare restait imprégné par une forte tradition et parlait lui aussi de “ jeu national ” dans sa thèse.

<sup>1953</sup> La violence des chansons se limitait à la raillerie envers les perdants.

<sup>1954</sup> Cf. texte en annexe 15, fichier 15.17. Elle fut publiée à Oiartzun (Gipuzkoa) en 1994, dans *Irriz eta Malkoz*, p.408, t.I. par Sendoa argitaldaria

<sup>1955</sup> Cf. plus haut, D'Elbée assailli par ces Basques, après son article sur les jeux de balle dans *Gure Herria*.

Dans son deuxième couplet le poète revient sur le temps écoulé et aussi sur l'ancienneté du jeu, donc son ancrage, son histoire en Pays basque, en adoptant encore un point de vue sentimental. Par une question, à laquelle il laisse à l'auditeur le soin de répondre selon sa perception, il invite à évoquer tant de parties jouées dans le lieu du concours, ici une aire de jeu de pelote. Le jeu fait la joie de tous, voilà qui marque le poète. Pour lui, tout le monde est accueilli, personne n'est exclu et chacun est heureux, chacun manifeste son contentement sa joie, par des applaudissements. L'auteur fait peut-être allusion au nom du lieu, *Jai alai*, qui contient bien le mot *alai*, 'joie'. L'auteur pointe deux aspects du jeu : le bonheur qu'il donne et l'ouverture à tous. Ces caractéristiques se retrouvent dans bien des textes. Puis ses pensées se mêlent aux sentiments et se portent cette fois vers le futur. Alors le poète prie les jeunes de continuer à la pelote. Il se soucie de l'avenir du jeu. Avec ce ton aimable qui adoucit tout le discours, il demande : " les jeunes aussi, si vous le pouvez (*gazteak ere, al badezute*) ", " aussi ", car ils ont été précédés par tant de joueurs. Il les encourage ou les invite sans y mettre du devoir, ni de la morale. Dans cette strophe, le temps est omniprésent dans ses trois dimensions passé, présent et futur.

Dans le dernier couplet, le poète souhaite la bienvenue au jeu. Celui-ci est le bien venu, mais viendra-t-il ? La question demeure. En effet le poète a entendu que les forces du jeu diminuaient, que la pelote se perdait, mais il ne semble pas le croire. Il semble mettre sa confiance dans la joie naturelle, qui, selon lui, s'est de nouveau emparée des gens. Serait ce pour lui la force et le fondement du jeu ? Dans les deux derniers vers, il exprime son désir, toujours en forme de discours amoureux, avec une douceur antithétique de la violence et de la puissance athlétique associées à la pelote. Le poète exprime un vœu, qui est peut-être sa conviction :

gu bizi geran artean segi,

pelota maitagarria.

'tant que nous sommes en vie, continuez aimable pelote'.

La vie de la pelote est liée intimement à la vie des personnes. Ici l'image de la trajectoire de la pelote, comme cycle de la vie humaine, est peut-être intégrée au point que sa symbolique glisse (métonymie ?) sur le jeu lui-même. Les rôles sont inversés, la vie de l'homme n'est pas suspendue à celle de la pelote dans les airs, c'est le jeu qui doit suivre le cours de la vie humaine. Nous avons relevé plusieurs termes du champ lexical de l'amour et de la joie ou du bonheur : les deux premiers mots du poème : " Joko maitea ", 'Jeu bien-aimé' et les deux derniers : " pelota maitagarria ", 'aimable pelote', puis, dans chaque strophe : " txukuna ", 'plaisant', " zoriontsu ", 'heureux' et " posez ", 'joyeux'. L'accent est mis sur la joie que procure le jeu et l'amour dont il est l'objet. Comme l'improvisateur l'annonce dans la première strophe, il ne regarde pas les aspects sportif ou compétitif, ni les prouesses athlétiques. Il ne parle pas non plus de l'argent, des paris, mais du développement du

jeu dans ce pays, d'un élan qui n'a pas de raison de s'arrêter. Il s'adresse donc aux jeunes, seuls acteurs possibles de l'avenir de la pelote.

Ces textes nous ont permis de découvrir des similitudes et des différences entre la description et l'image du jeu qu'ils proposent, et les représentations du jeu dans les autres textes étudiés. Précisons que, dans ce dernier cas, les témoins sont des amoureux du jeu, tant originaires du territoire, qu'étrangers au Pays basque, bascophones ou non, mais ils s'adressent à un public plus large en utilisant la langue française.

Le héros Perkain est devenu un mythe littéraire (Pierre Brunel). Pas un auteur, comme nous le verrons qui n'évoque le début de la pelote basque sans nommer Perkain. Il marque l'entrée de la pelote dans l'histoire selon Blazy et Haritschelhar.

Ces quatre textes si différents, entre verve acide et exacerbation des passions (pour le village, face à la ville, pour les paris...), amour du jeu dans toutes ses dimensions culturelles, physiques, sentimentales, psychologiques, et résistance pacifique, nous ont fait découvrir un autre visage de la pelote. Dans ces textes en basque, elle apparaît toujours comme un lieu de prouesses et un lieu de mémoire mais elle est plus saillante, elle assume sa part de brutalité. L'engagement des joueurs, décuplé par la pression de spectateurs poussant au dépassement de soi, la part d'ivresse et de rage causée par l'engagement des paris sont dévoilés dans leur réalité concrète, c'est à dire dans leurs conséquences sur la vie quotidienne et intime des personnes. Paroxysme de la douleur pour les uns, de la joie, pour les autres, souffrance dans le corps et dans l'esprit, explosion des sensations et libération de la victoire, obligation de rebondir face à la frustration de la défaite, à la rage d'être hué, moqué, la pelote résout tous ces éléments contradictoires.

De tous les textes littéraires étudiés dans ce chapitre dédié à l'imaginaire de la pelote à travers l'écriture, se dégage une image un peu différente de la pelote basque. A la fois elle garde en général, ses caractères de jeu noble, pur, national, basque, traditionnel, dans les textes français, et elle se détache du discours habituel par le point de vue personnel ou particulier adopté par les narrateurs. Les sentiments des joueurs et des spectateurs, les liens intimes avec le matériel de jeu montrent que la pelote comprend à la fois des artisans, des acteurs et des spectateurs-acteurs, ce qu'annonçait déjà Caillois avec le concept de *mimicry*. Au spectacle visuel s'est ajoutée l'importance de la dimension sonore ; la tradition s'est enrichie de la notion de transmission aux jeunes ; la sacralisation discursive du jeu a été remplacée par des images d'astre, de liturgie des origines ou la notion de destin, rejoignant les théories sur le jeu de balle. Les textes en langue basque, à l'attention des autochtones, ont montré une pelote qui perpétue la mémoire des grandes parties. Ils ont découvert une certaine violence,

l'exacerbation des passions, le dépassement de soi sous la pression des parieurs ou de l'honneur, les traumatismes liés à la pratique, la promotion des champions et l'ironie exercée au détriment des vaincus, la dure réalité des paris pour les perdants, les antagonismes nobles-paysans ou paysans-citadins vécus dans le jeu, mais ils n'ont pas exposé de sentiments religieux liés à ce dernier.

Finalement, comment est représentée dans les écrits divers et comment se représente-t-on la pelote basque entre 1850 et 1930 ?

De façon générale, elle possède des caractéristiques liées à l'imaginaire des jeux de balle et à ce qu'a pu signifier, d'une part à ce titre et, d'autre part, dans ses particularités, le jeu de paume. Aussi bien s'appelle-t-elle longue (paume) ou paume au "rebot" jusqu'en 1900. Dans ce domaine, nous pouvons citer l'esthétique, le jeu noble, pur, la distraction honnête, les qualités athlétiques et d'adresse des joueurs, la dominante des paris et l'engouement général.

S'y ajoutent des caractéristiques propres, d'abord de jeu national basque, empreint de rites (chanteur de points, façons de juger, de marquer le score), de règles nouvelles ("rebot", *blaid*) et d'aires spécifiques (trinquet, bouteille du *blaid*, carré du "rebot"); puis de lutte pacifique (intervillages, provinces ou nations), permettant une catharsis chez les spectateurs qui manifestent bruyamment leur enthousiasme; enfin de spectacle où se combinent le talent et l'acharnement des joueurs, d'une part et, d'autre part, l'infinie variété des coups et des combinaisons, dues aux règles et au matériel de jeu.

La pelote fait aussi la synthèse de couples antinomiques comme grâce-puissance, jeu traditionnel basque-sport reconnu par le milieu sportif parisien, jeu populaire-sport professionnel, coqueluche du public mondain. La paume unissait déjà dans un même engouement les rois, les nobles et les paysans. La pelote assume donc cet héritage, comme elle reconduit la nécessité d'un artisanat attaché à la fabrication de tout le matériel de jeu, dans une évolution constante où besoins des joueurs, variation des règles et créativité des artisans s'appellent et se répondent.

La pelote acquiert une histoire. Elle n'échappe pas à la quête des origines de la part des premiers historiens du jeu. Ceux-ci ont été convoqués par un besoin préexistant dans la société basque qui avait déjà inscrit la promotion des champions, la perpétuation des grandes parties et les railleries à l'encontre des vaincus dans sa tradition orale chantée. Des légendes et des anecdotes pallient le manque de documents historiques. La pelote est en partie confondue avec sa légende dorée.

La pelote acquiert des lettres. Elle entre dans des romans, à l'opéra, dans des poésies, dans l'entre-soi des Basques, où se révèlent des variations dans les sentiments décrits jusqu'ici de manière discursive. La pelote est donc aussi le lieu de l'antagonisme ville-campagne ou noble-paysan, la lourde réalité des paris perdus, la pression de l'honneur ou des paris sur le joueur contraint au dépassement de

soi, à transcender sa douleur, les traumatismes physiques dus à la pratique. C'est encore, pour le spectateur, des liens intimes avec les mythes antiques, le registre merveilleux, la symbolique des astres et du destin ou encore avec la dimension sacrée, c'est une histoire qu'il veut écrire et à laquelle il participe.

La pelote devient enfin un sport fédéral, dans le respect paradoxal de la tradition immuable du peuple basque, symbolisée par la sauvegarde du "rebot", qui cristallise les besoins de racines, de lien avec le passé glorieux. La pelote s'inscrit dans la modernité d'une organisation qui comprend des clubs, des championnats et une grande semaine des sports basques visant à remplacer la tenue des Fêtes basques initiées par d'Abbadie. La FFPB écrit et tend à unifier les règles, en reconnaissant les nombreuses spécialités issues de France, d'Espagne ou d'Argentine et vit une coexistence pacifique avec les organisations parallèles des trinquetiers conjuguant défis et paris.

Ainsi la pelote devient une entité complexe comprenant des joueurs, des artisans, des spectateurs-acteurs, une fédération. Nous nous tournons maintenant vers les artistes, l'industrie touristique et les auteurs de nouveaux ouvrages sur la pelote basque, pour voir si de nouvelles représentations de la pelote et de nouveaux schémas apparaissent dans les œuvres du XXe et du XXIe siècle.

### **III.3. La pelote sujet d'art et objet de tourisme et d'étude**

Comme les écrivains, les peintres ont été fortement impressionnés par les parties de pelote qu'ils ont pu voir. Le cadre, fronton ou jeu de paume/trinquet est donc largement représenté dans les œuvres picturales à partir du XIXe siècle. Les acteurs eux-mêmes, soit statiques, comme dans les portraits historiques, soit en mouvement, sont peints ou dessinés dans le cadre naturel de la partie ou avec un arrière plan imaginaire. Au-delà de la peinture, tous les arts plastiques et visuels sont concernés par ce phénomène de la représentation matérielle, qui se poursuit jusqu'à nos jours et concerne aussi bien la sculpture que les décors de poteries et d'assiettes, et toute sorte de support et de création outre les tableaux de maîtres. Cet aspect fera l'objet d'un premier paragraphe.

Par ailleurs, avec le développement du tourisme, la pelote a fait partie des symboles forts venant caractériser le Pays basque, et ce, depuis les premiers récits de voyageurs que nous avons évoqués. Aussi la pelote, généralement par l'intermédiaire du fameux *chistera*, est-elle devenue un objet de tourisme avec des parties de démonstration et un objet touristique : le *chistera*. Peu de

touristes peuvent s'acheter l'instrument lui-même (fort onéreux, plus de 100€) et se contentent de sa représentation ou d'une version miniature stylisée, souvent dans un matériau autre que l'osier. L'emblème vient frapper tout l'appareil des souvenirs, bientôt rejoint par les autres instruments, mais il est d'abord, comme les pelotes, les raquettes et *paletas*, issu d'un travail artisanal, d'une tradition, d'un savoir faire qui se transmet par passion. Toute l'imagerie autour de la pelote, ainsi que les deux aspects de l'objet, souvenir ou artisanal méritaient un développement, un second paragraphe, car ils prennent part à l'identité et à la représentation de la pelote basque.

Enfin, des écrits littéraires, des ouvrages d'érudits et de nombreux livres fleurissent sur la pelote basque, son histoire, sa pratique, ses protagonistes. Destinés aux touristes, ils sont achetés aussi par les habitants du Pays basque, voire les pratiquants qui s'intéressent à l'image ou à l'histoire de la pelote basque. Destinés aux pratiquants, ils intéressent les touristes qui espèrent percer les mystères de ce sport original ou se mettre à le pratiquer. Il n'y a plus vraiment de frontière, c'est pourquoi nous évoquerons ce "bouillon de culture", très signifiant pour notre thème, dans un troisième paragraphe.

### **III.3.1. Créations artistiques**

Divers types de créations artistiques montrent l'ampleur du phénomène pelote basque et décrivent un aspect de son identité par la représentation à la fois matérielle et inspirée par les sentiments ou la personnalité de l'auteur. Les peintres et dessinateurs ont d'abord retenu notre attention, à partir des œuvres exposées, photographiées, faisant l'objet de livres ou de catalogues et à partir des peintures décoratives des poteries et vaisselles. Ils occuperont un premier paragraphe. Puis nous ferons place aux œuvres d'ordre architectural, sculptural ou les moulages. Enfin les arts visuels, entre photographie, spectacle vivant et cinéma clôtureront notre propos sur le dialogue de l'art et de la pelote.

#### **III.3.1.1. Peinture et dessin**

Gustave Colin (1828-1910), est l'un des premiers peintres à avoir immortalisé le jeu, les lieux de jeu et le personnage du *pilotari*. Sa peinture impressionne favorablement un critique parisien qui se souvient encore en 1901 d'un tableau vu neuf ans plus tôt. Il écrit dans *Le Temps* : "Le superbe morceau que nous avons vu en 1892 au Salon et qui représente, de grandeur naturelle, un Joueur de paume [...]"<sup>1956</sup>". Précisons qu'il s'agit de paume basque. Le tableau mettant en scène une partie de

---

<sup>1956</sup> Cf. *Le Temps* (1861- 1942) Numéro du 1901/02/22, dans la rubrique "Choses d'art", à propos de l'exposition de Gustave Colin dans la grande galerie Georges Petit où est présentée une centaine de peintures.

*laxoa* sous les remparts de Fontarrabie (cf. ci-après) est le plus connu de l'artiste sur notre sujet. Il figurait au salon des refusés en 1863.



Fig. 62. *Partie de laxoa* (1862), Gustave Colin, Musée Basque et de l'histoire de Bayonne

Par sa grande taille, ses couleurs, l'intensité palpable de l'action, le talent de l'artiste jouant sur les volumes, les plans de jeu, l'expression des personnages, il est emblématique du jeu de pelote du XIXe siècle. Colin donne à voir l'étendue du terrain de jeu, qui est symptomatique de la force des joueurs. Il montre aussi la fierté, la liberté des joueurs et des spectateurs du premier plan, dans leurs vêtements comme dans leurs expressions corporelles et leurs attitudes.

L'atmosphère sent l'ocre, la poussière, la rudesse, par les tons employés, par la simplicité des vêtements, le geste du joueur au premier plan. Mais elle suggère la noblesse ou la retenue par l'attitude d'une foule immense dont la tenue, hormis un bras levé, étonne par son ordre et même une certaine uniformité rendue par le biais des couleurs : blanc massif relevé par quelques touches de rouge et d'un bleu rompu. Nous retrouvons des positions hautes, quasi périlleuses, occupées par les spectateurs, postures qui rappellent les descriptions littéraires du premier chapitre. Mais ici, l'arbre ne porte aucun

spectateur, aucun enfant<sup>1957</sup>. Le public semble composé d'adultes mâles, excepté sur la lointaine colline, où quelques ombrelles pourraient indiquer une présence féminine, à l'écart. Colin fait de son jeu de pelote un jeu viril. Il a bien observé et rend parfaitement les attitudes des joueurs qui attendent, les uns passivement, mais le repousseur activement, car la pelote arrive sur lui. La trajectoire de la pelote est plutôt tendue. On est loin de la pelote solaire chantée par Francis Jammes. Le peintre semble par ce choix, resserrer l'action et le regard des visiteurs de l'exposition sur la tension du jeu lui-même.

Au premier plan, des vêtements laissés au sol, comme dans la gravure de Crispin de Pas<sup>1958</sup>. Les joueurs les y ont jetés pour se lancer dans l'action, pour en découdre. L'effet de vivacité ou de force d'engagement est réussi. Les mollets nus des joueurs sont musclés, ils semblent ceux d'athlètes campagnards. D'autres joueurs portent le pantalon et semblent plus maigres. La diversité de caractère physique, voire d'appartenance sociale, est respectée.

La branche d'arbre utilisée pour marquer les "chasses" n'a pas été oubliée. Elle est presque au premier plan, très soignée dans sa réalisation. Colin montre ainsi sa connaissance du jeu, auquel il a dû assister de nombreuses fois. Son tableau est un témoignage où la liberté prise par rapport à la réalité semble servir la compréhension plus fine du phénomène pelote basque et de ce que la pelote représente pour les hommes de son temps. L'artiste a été pris d'émotion et il a su la rendre car le succès de son œuvre dure encore auprès des visiteurs du Musée Basque et d'histoire de la ville de Bayonne, où le tableau est conservé. De plus, il a été demandé pour toutes les grandes expositions sur la pelote. C'est dire son importance.

Avec cette peinture, l'aspect de jeu national (foule dans une unité de ton et de caractère), de jeu théâtral (choix du lieu imposant au pied des remparts), mettant en scène la force (mollets, espace franchi par la pelote) unie à l'adresse (implicite au vu des éléments du jeu) trouve son accord avec les descriptions des auteurs contemporains de Colin. Romantisme, emphase, théâtralisation, sentiment nationaliste, associé à une notion de race noble, nous retrouvons les thèmes chers au XIXe siècle. Cette identité de la pelote fera long feu, et le caractère sportif s'y ajoutera plus qu'il ne s'y substituera, comme nous le verrons bientôt.

Depuis Colin, de multiples artistes ont apporté leur pierre au patrimoine de la pelote basque. Des livres ont réuni de nombreuses œuvres concernant la pelote. Citons *Euskalpelota eta artea, pelota vasca y arte, Margo, Marraski eta grabatua*<sup>1959</sup>, catalogue paru pour l'exposition au Musée des Beaux

---

<sup>1957</sup> Contrairement aux descriptions de Bidassouet ou de Ader par exemple.

<sup>1958</sup> Voir la gravure du jeu quarré de Strasbourg, datant du XVIIe siècle, dans le sous-chapitre III.1.3.3.

<sup>1959</sup> Ce catalogue est édité par la Diputacion foral de Bizkaia.

arts de Bilbao (39 œuvres dont 20 avec *chistera* et des frontons vides) lors du festival international de cinéma et de sport du 23 janvier au 4 mars 1990.

Citons encore le catalogue de l'exposition de Saint-Jean-de-Luz<sup>1960</sup> (1994) avec ses 76 représentations illustrant toutes la pelote, entre jeu, lieu, spectateurs de parties et portraits de joueurs, de joueurs éminents bien sûr, en pied, avec la pelote, ou avec un *chistera*, devant un fronton. Elizaga en a réalisé plusieurs. Sur 76 œuvres, 23 ont pour thème la main nue dont cinq en trinquet, six le *laxoa* ou le "rebot", deux le *pasaka*, deux la *pala*, et une la Paume au jardin du Luxembourg à Paris. Sept ont pour lieu le trinquet, trois un fronton mur à gauche à ciel ouvert sans mur du fond, toutes les autres étant en place libre. Le *chistera* en place libre totalise 54% des représentations, sans compter le *laxoa* ou le "rebot" qui utilisent aussi des *chisteras*, tandis que la main nue en place libre ou en trinquet arrive à 30%. Nous voyons que cette exposition reflète bien la réalité de la popularité des divers jeux de la fin du XIXe siècle, objet de notre premier chapitre. S'y retrouvent le caractère prépondérant du *chistera* en place libre, et la place importante de la main nue en place libre avec 24% des œuvres. Par ailleurs, cette dernière revêt un caractère intimiste, viril, avec une proximité des joueurs et du mur, plus bas, un cercle proche de spectateurs aux vêtements simples, un paysage souvent rural, tandis que le *chistera* nécessite espace, lumière, haut fronton et large public aux vêtements soignés, colorés avec des présences félinines ça et là, lorsque ce public est représenté du moins.

Nous pouvons nous demander quel type d'artiste s'intéresse à la pelote. Les vingt et un peintres et illustrateurs présents dans ce catalogue sont tous presque tous nés hors des provinces du Pays basque. Ils viennent de Bordeaux, de Bagnères de Bigorre, de Toulouse, d'Angoulême, de Paris, d'Étretat, d'Arras, de Douai, de Lisbonne ou d'Argentine. Mais un grand nombre d'entre eux finit sa vie à Saint-Jean-de-Luz ou Ciboure. Le plus ancien, Gustave Colin, né à Arras en 1828, meurt à Paris en 1910. La plupart des autres sont nés à la fin du XIXe siècle et meurent durant la première moitié du XXe siècle. Ils ont étudié aux Beaux Arts. Certains sont influencés par le cubisme, ont connu Picasso, ou encore Puvis de Chavanne. Le Luzien François Bibal, fonde un groupe d'artistes à Bilbao et expose notamment à l'exposition internationale de Paris en 1937, après un passage par Cuba en 1860.

Ces artistes ont donc en général un regard extérieur, la pelote ne faisant pas partie de leur enfance, de leur patrimoine culturel, de leur pratique, sauf pour Ramiro Arrué. Né à Bilbao en 1892, il est le deuxième Basque de cette exposition, fait ses classes à Paris (auprès de Picasso), où il expose de nombreuses fois entre 1912 et 1937, avant de s'installer à Saint-Jean-de-Luz où il meurt en 1971. Le

---

<sup>1960</sup> En 1994, à l'occasion des championnats du monde de pelote basque, le service culturel de la ville organisa une exposition d'œuvres picturales à la villa Ducontenia et un catalogue de cette exposition fut aussi édité.

caractère esthétique, spectaculaire, fort en sensations et sentiments mêlés de la pelote basque<sup>1961</sup> est bien remarqué et valorisé par des peintres non basques, plus ou moins connus, de la fin du XIXe et du XXe siècles. Par leur talent, ils prennent part à la construction d'une identité de la pelote, entre atmosphère sombre des paris en trinquet, et lumière vive de la place libre.

Ainsi en est-il de Tillac, qui a beaucoup voyagé en Angleterre, aux Etats-Unis et en Espagne, puis découvre le Pays basque à l'occasion d'un séjour pour soins sanitaires à Cambo. Il nous ouvre le regard sur la galerie des parieurs dans un trinquet, sujet qu'il traite dans des tons de gris, en mettant au premier plan, un peu démesurés, des bras levés, des visages assez tendus, pour ces spectateurs particuliers, aux vêtements noirs, la tête couverte du béret. Leurs doigts indiquent des chiffres, ceux des cotes des joueurs, une bouche ouverte montre qu'on lance un enjeu. L'atmosphère fiévreuse du coin des parieurs est bien rendue, tandis que les joueurs à l'arrière plan, en bas, dans l'arène, font figure de bêtes de jeu, sans visages, vus de dos, expressifs par leurs seules attitudes au moment clef du but, instant où se lancent de nouveaux paris. Tillac connaît donc son monde, comme Colin. Nous trouvons, du reste, dans la plus grande partie de des œuvres exposées, une observation très fine, un rendu très juste par rapport à ce que nous pouvons voir aujourd'hui, passant outre les costumes des spectateurs qui sont d'une autre époque et les aspects originaux voulus par l'auteur.

D'une part, ceci semble montrer que les artistes ont été eux-mêmes attirés, voire passionnés par le phénomène pelote basque, déployé sous leurs regards, au point d'observer aussi précisément le terrain, les gestes dans leur variété, les frontons dans leurs particularités, les spécialités dans leurs dimensions différentes. Et, d'autre part, nous retrouvons tellement de vérité, d'actualité, que la pelote semble assez immuable alors qu'elle est en perpétuelle évolution, comme nous le voyons depuis le début de cette étude, jusqu'aux dernières évolutions avec le projet " fronton 2020 " et les nouvelles spécialités introduites (paleta gomme creuse Dames et Individuel Hommes en mur à gauche court). C'est là sans doute qu'entre en jeu cette tradition dont parlent tant d'auteurs, notamment des présidents de la FFPB ou les curés de villages dans leurs homélies pour la messe inaugurale de la Grande Semaine des Sports Basques<sup>1962</sup>. Cette dernière a été l'occasion d'éditer des livrets comprenant des poésies<sup>1963</sup>, des textes sur la pelote et des photos (cf. pages de garde des livrets de 1929 et 1930 en annexe 16, fichiers 16.1.-16.2.).

Les spectateurs des parties représentées par les peintres sont un peu fondus dans le même moule. Il ne semble pas y avoir beaucoup de place pour les touristes, les étrangers au Pays basque,

---

<sup>1961</sup> Nous nous référons aux écrits des contemporains du XIXe siècle que nous avons étudiés auparavant.

<sup>1962</sup> Fondée la même année que la FFPB par Jean Ybarnegaray, cette semaine qui regroupait des finales de championnat de France ou des parties de professionnels, a changé de nom pour devenir Grande Semaine de Pelote Basque et ne comporte que des finales de championnats de France.

<sup>1963</sup> Par exemple celles de Marguerite Brun et de Francis Jammes évoquées en III.2.3.2.

dans les toiles rencontrées. Cette sorte d'unité de costume veut-elle rendre visible la dimension de " jeu national " dont les auteurs des articles et autres textes nous rebattent les oreilles ? Les articles du *Courrier de Bayonne* montrent bien cependant qu'il y a beaucoup d'étrangers et de femmes aux parties de pelote ... La peinture, celle de ce catalogue du moins, est plus réservée à ce sujet.

Un livre de Michel Renard (1993) montre exclusivement des dessins (de José Correa) de *pilotaris*. Etudes des gestes et des caractères, réalisées au pastel, son œuvre est encore un hommage très fort à la pelote, dans l'esthétique, dans sa technique et les mouvements associés aux joueurs.

Des expositions sur la pelote, montrant entre autre des œuvres picturales ont vu le jour à Bayonne<sup>1964</sup>, à Saint-Sébastien<sup>1965</sup> en 2010, à Bilbao en 2009, à La Bastide Clairence, à Cambo et à la médiathèque de Bayonne en 2015 etc.... sans compter toutes les expositions particulières des peintres actuels dans les galeries d'art de la Côte basque, où plusieurs des tableaux représentent un fronton, des joueurs etc... Les musées possèdent aussi dans leurs collections permanentes des œuvres de Saint Germier, Colin, Masson, Floutier, Tillac, Bibal ayant pour thème la pelote... Il n'est pas possible d'être ici exhaustif mais nous voulons insister sur le caractère esthétique de la pelote, sur la forte impression qui stimule les artistes, en les invitant à créer.

Une autre forme d'animation autour des liens entre l'art et la pelote est due à Robert Poulou, collectionneur et ancien champion amateur au " rebot " et Indépendant à *Joko garbi*. Il partage son savoir et sa passion avec le public enthousiaste de ses conférences et il a participé à la revue fédérale *Pilota* durant quatre numéros (200 à 203) ouvrant une rubrique " Art et pelote ". Il évoque le tableau de Goya *El juego de pelota a pala*, réalisé en 1779 et conservé au musée madrilène du Prado. Il passe ensuite à Colin, puis à Felix-Elie Bonnet dit Tobeen, Bordelais venu au Pays basque tous les étés de son enfance avec sa peinture colorée aux accents cubistes. Enfin il fait place à Ramiro Arrué, très célèbre en Pays basque, *pilotari* et peintre de scènes villageoises, amplement reproduites.

A ce propos il faut signaler que le fondateur de la FFPB organisa, dès la première année de la FFPB, un concours d'affiche pour annoncer la première grande semaine des sports basques, événement majeur pour la FFPB encore aujourd'hui. Plusieurs peintres participèrent à ce concours, dont Bibal, mais c'est Arrué qui l'emporte et le *pelotari* de Arrué sert à nouveau d'effigie pour la publicité FFPB depuis que l'actuel président l'a décidé, en 2015 mais dans les deux années précédentes un concours avait été à nouveau mis sur pied (cf. flyer des grandes semaines de pelote basque 2014 et 2015 en annexe 16, fichiers 16.3a.-16.3b.).

---

<sup>1964</sup> L'exposition *Pilota gogoan, la pelote basque 1850-1950*, (Ribeton, 1998), ne présente pas que des œuvres picturales, mais elle montre de beaux tableaux.

<sup>1965</sup> L'énorme exposition réalisée au Kursaal n'est pas non plus réservée à la peinture mais lui donne large place.

Le jour de l'ouverture de la grande semaine de pelote basque, de 2013 à 2015, des artistes peintres sont venus exposer leurs œuvres à l'entrée du fronton sous les chapiteaux prévus à cet effet par la FFPB (cf. photos en annexe 16, fichiers 16.4.-16.5.) Ceci montre que l'inspiration est toujours vivante au XXI<sup>e</sup> siècle.

Quelques derniers exemples de succès de la pelote, tout d'abord les célèbres poteries de Ciboure qui sont ornées de scènes typiques ou de personnages typés. Avec les danseurs, le bouvier accompagnant l'attelage et les paysages, le joueur de pelote fait partie des thèmes privilégiés par cette peinture de caractère basque. Les poteries ont connu du succès auprès des familles basques et ont même fait l'objet d'une exposition à la tour de Bordagain (Ciboure) dans les années 2000 après la fermeture de la poterie. Les antiquaires en proposent régulièrement dans leurs vitrines. Des services d'assiettes dont le lecteur trouvera exemple en annexe 16, fichier 16.6., sont aussi décorées de scène de jeu de pelote et trouvent leur place chez les antiquaires.

Un livre, édité en 1990 par la Diputacion foral de Bizkaia, département de la culture a réuni un bon nombre d'œuvres picturales de tous les siècles, *Euxkal peloa eta artea, pelota vasca y arte*. Il montre que l'inspiration est loin d'être tarie et que les artistes d'avant garde s'intéressent à la pelote.

Enfin, nous avons eu la chance de découvrir une collection particulière constituée de nombreuses statuettes dans divers matériaux, et de nombreux objets anciens où figure le *pilotari* dans un geste élégant, bien sûr effectué avec un *chistera*, ou, moins souvent, d'autres éléments du jeu.

Quel sens attribuer à ces faits ? Tout d'abord ils nous semblent montrer la part nécessaire de la pelote dans l'identité culturelle basque, dans les traditions. Ils disent quelque chose de la noblesse et du caractère esthétique, voire de l'honneur du jeu de pelote. Par exemple, on ne représente pas le vulgaire, le commun, le travail de force dans les décors de poterie, mais des éléments de fête digne, ou des signes d'une certaine richesse, comme le bel attelage avec son joug sculpté et orné.

En résumé les artistes aiment la pelote et se plaisent à la représenter sous un jour attrayant. Pour eux elle est populaire et appartient à la culture du Pays basque, plutôt aux hommes en fait, et donne à voir son succès (par la présence de nombreux spectateurs), son esthétique, ses stars, la force et l'élégance des joueurs, la variété des attitudes et des gestes techniques, la diversité des lieux extérieurs et intérieurs, l'importance des paris. Le *chistera* est largement représenté et marque le jeu d'une empreinte identitaire avec une notion d'espace, de liberté et de grandeur, tandis que la main nue apparaît plus prosaïque, intimiste, et même rurale, en extérieur. La notion de jeu national peut également être suggérée. La pelote est marquée par un Pays dans ces représentations picturales mais c'est peut-être aussi le Pays qui est marqué par la pelote. Culture et identité se mêlent ici au point d'interagir, au sens des *Cultural Studies* (Hall, 2007).

### III.3.1.2. Architecture et sculpture

N'ayant pas la prétention d'être exhaustif, encore une fois, nous prendrons trois exemples pour illustrer ce domaine. L'architecture des aires de jeux, elle-même questionne, interpelle, comme l'explique Lefever (2016) en introduction de son ouvrage de 220 photographies de frontons, assorties de quelques pages d'explications bienvenues et éclairantes de Jean-Paul Callède, ethnologue, sociologue, chercheur au CNRS et attaché à la Maison des Sciences et de l'Homme d'Aquitaine de Bordeaux<sup>1966</sup>. Des années auparavant, un autre auteur, Robert Debroise (1985), avait souhaité réunir de nombreuses photos de frontons (42 au total), illustrées par des textes d'écrivains ou de spécialistes de l'histoire du Pays ou de la langue basque. Avec ces deux ouvrages qui font place au lieu de jeu extérieur, ou tout simplement en nous promenant, ou encore ouvrant le site frontons.net, nous découvrons la variété de l'architecture, variations sur un thème pourtant fort simple d'un mur.

Nous relierons cet état des lieux à l'histoire des constructions qui montre une constante volonté non seulement d'entretenir, mais aussi d'embellir et de personnaliser le mur de jeu, nommé " rebot ", puis fronton, à l'instar des murs en Pays basque d'Espagne. Rappelons-nous le premier mur de Saint-Jean-de-Luz orné de boules pour lequel les amateurs du jeu avaient ouvert leur porte-monnaie.

Souvent la date de construction figure fièrement sur la partie haute, comme elle orne les linteaux des maisons. Elle peut être assortie d'un blason, souvent celui de la province et ce, très souvent en Soule, ou bien d'une maxime, en basque, ou encore du nom de club dans les frontons extérieurs au Pays basque qui s'ornent parfois d'une mascotte. Des drapeaux peuvent aussi être peints, un basque et un français par exemple dont les hampes se croisent ou deux drapeaux bien séparés, tandis qu'ailleurs ils flottent au vent en haut du mur. La croix basque ou la pelote au-dessus d'un arc/coupelle, pelote parfois réduite à un point, figurent régulièrement. Nous avons déjà parlé de la couleur, plutôt dans des tons de rose très variables, voire beige en Pays basque de France, plutôt verte ou bleu-vert dans les provinces d'Espagne. Les fondateurs des frontons les plus récents choisissent parmi les teintes qu'ils ont vues ailleurs. La situation de ces murs varie aussi beaucoup, entre le centre du village, le sommet d'une colline en pleine campagne, la ville ou ses alentours, le bord de mer (en Corse), un complexe sportif voué à de nombreuses activités (Villeneuve-Loubet), un complexe de pelote (Pau, Dax, Mont)...

Le lieu de jeu lui-même interroge les pratiques anciennes sinon la tradition. Il est un patrimoine matériel gardant trace des évolutions du jeu. C'est un lieu d'histoire, parfois marqué par les

---

<sup>1966</sup> Jean-Paul Callède, outre un grand nombre d'ouvrages généraux, a écrit plusieurs articles sur la pelote basque et a participé à la mise en place de la formation des animateurs.

rehaussements en divers matériaux des diverses époques de construction, de la pierre de taille au béton banché. Lieu de rencontre sportive, de fête, de jeu, d'expression de la force, de défense de l'honneur d'un Pays, d'un village, d'un homme le fronton finit par matérialiser ou cristalliser, outre le jeu de pelote, la fierté voire l'identité d'un groupe, d'un village. Il porte, pour les spectateurs et les acteurs, le souvenir de toutes les parties de pelote qui s'y sont déroulées, notamment celles qui furent majeures avec un grand concours de population, un enjeu plus important, aujourd'hui ce serait la finale du championnat de France. Par exemple, lorsqu'on aborde la question du fronton du stade bayonnais, en mairie de Bayonne avec Y. Ugalde, adjoint à la Culture et les représentants de la Section pelote de l'Aviron Bayonnais, ils évoquent la fameuse finale de "rebot" où Hasparren et Bayonne étaient en finale devant 3500 spectateurs. C'est pour ces raisons, en partie au moins, que les frontons sont l'objet de tant de soins non seulement pour être utiles mais encore pour être beaux et significatifs (blasons, devises). C'est pour ces raisons aussi que la Commission Patrimoine de la FFPB avait lancé en 2013 un projet de route de la pelote basque. Il s'agissait, d'une part, de rendre compte de l'histoire des aires de jeu, et, d'autre part, d'inviter le passant à faire le circuit de ces frontons. Ainsi devait être matérialisée une histoire générale des lieux et du patrimoine, en partie matériel, de la pelote. Le projet demeure et attend sa réalisation.

Quant à lui, Frédéric Lefever, aidé par le FRAC (Fond Régional d'Art Contemporain) et la ville de Bayonne entre autre, a convoqué le fronton, par toutes ses photographies, pour une exposition à Bordeaux puis au DIDAM à Bayonne. Si des responsables et des élus ont donné l'aide dont il avait besoin à l'initiateur, dans un contexte très contraint, c'est qu'aujourd'hui encore la pelote est importante, signifiante, même en dehors du spectacle sportif, de la défense des couleurs nationales ou villageoises. Elle semble constituer un patrimoine matériel et immatériel. Elle est du reste l'objet de fiches sur le patrimoine immatériel à l'UNESCO<sup>1967</sup>.

Soulignons que les frontons du Pays basque sont des murs de lutte pacifique, où s'exerce aussi la convivialité, phénomène d'autant plus intéressant à l'heure où certains murs sont réalisés ou en projet pour séparer des peuples et pour marquer des frontières sur quatre continents au moins.

Il serait bien entendu intéressant de se pencher sur l'architecture des trinquets et des frontons murs à gauche pour compléter ce panorama succinct. Nous avons évoqué les constructions de certains anciens trinquets, d'abord celui de Saint Jayme à la structure métallique eiffelienne. Les balustrades ouvragées et les larges escaliers de bois du trinquet Moderne de Bayonne ou du trinquet Berria d'Hasparren retiennent l'attention et les nouveaux trinquets de verre tout comme les complexes modernes méritent une étude.

---

<sup>1967</sup> Cendrine Lagoueyte a réalisé plusieurs fiches sur la pelote. Elles sont sur le site de l'UNESCO.

Que révèle la sculpture, en tant que représentation du jeu ? Les œuvres sculptées, moins connues que la peinture, existent néanmoins. Certaines, représentant des *pilotari*, voire des bas-reliefs furent présentées lors de l'exposition de *l'Art consacré aux Sports*, en mai-juin 1935<sup>1968</sup>. La sculpture, voire la ferronnerie utilisée pour réaliser une grille<sup>1969</sup> pour la salle de la Fédération de pelote basque du Pavillon " des 3B<sup>1970</sup> " à l'exposition universelle de Paris de 1937, contribue à l'image de la pelote, avec des œuvres de grands artistes basques comme Oteiza. Si la grille s'orne de joueurs de *chistera*, le bas-relief de Jean Puiforcat, aussi réalisé pour la salle de la Fédération lors de la même exposition, comporte quatre joueurs représentant quatre spécialités, le *chistera*, la main nue, le " rebot " et la *pala*. Toutes les spécialités donnent lieu à représentation.

Un sculpteur contemporain, Anton Mendizabal, a réalisé un projet intitulé *Pilotaz*, sur le thème de la pelote. Son exposition a d'abord eu lieu à Saint-Sébastien (Guipuzcoa) en 2002. Le Musée basque et de l'histoire de la ville de Bayonne l'a ensuite accueillie et nous avons pu nous y rendre. Le projet autour de la pelote a pris des mois de réflexion, de maturation dont le sculpteur rend compte dans le catalogue (Mendizabal, 2002). Il n'est évidemment pas le seul sculpteur à avoir réalisé des œuvres sur ce thème mais son projet est tout de même monumental. Il travaille le bois ou la pierre, évidant la matière pour montrer une réalité en creux, signifiée par ses contours et pleine de vide.

Il joue sur l'ombre de ses pièces éclairées pour projeter les contours des sujets. Sa perception du réel, sa façon de projeter un message sont tout à fait remarquables et montrent un visage résolument débarrassé des vieux concepts. Il ouvre le chemin de nouvelles significations et d'une identité non conventionnelle, abolissant le temps dans un espace différemment perçu et matérialisé. Il est, avec des peintres de la deuxième moitié du XXe siècle, dans une recherche de sens et d'identité, notamment à propos de la pelote. Il célèbre la pelote vivante, riche de son passé, peut-être, mais résolument tournée vers l'avenir. L'aire de jeu s'ouvre sur l'infini, elle est déformée. Les limites et les frontières du jeu sont donc repoussées. Une spiritualité accompagne peut-être ce point de vue.

Citons enfin des œuvres plus étonnantes. Il s'agit de sculptures au sein de monuments aux morts de la grande guerre, réalisés pour les communes du Pays basque. La Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne a fait une étude complète de ces monuments en 2016, d'où nous tirons des informations quant aux liens de quatre d'entre eux avec la pelote. A Cambo, le monument dédié aux morts de la guerre, érigé en 1924, comporte au pied de la face principale, à côté des attributs du poilu,

---

<sup>1968</sup> Cf. catalogue de l'exposition, conservé à la BNF. 206. Joueur de pelote basque, statuette de bronze de Delandre Robert, ou 219. Un joueur de pelote sculpture de Georges Hennebutte ou encore 230. La pelote basque, bas-relief de Margotin Thiérot Léon.

<sup>1969</sup> Cette grille en acier, cuivre et argent, dont l'auteur est le ferronnier Jules Giguët, est conservée au Musée basque et de l'histoire de la ville de Bayonne.

<sup>1970</sup> Les 3 B : Basque, Béarn, Bigorre.

des pelotes, un *chistera*, une *pala* et d'autres symboles des activités basques. Il faut identifier ces hommes à la fois comme soldats et comme basques. Connaissant les prouesses de Chiquito de Cambo quant au lancer de grenades durant cette guerre et l'abondance des joueurs de pelote à Cambo, la figuration de leurs "armes" n'étonne pas. La pelote faisant partie du quotidien des Basques, mais aussi de leur identité, a sa place, au même titre que le *makhila*. Elle intervient aussi peut-être comme un art de la guerre, ce qui a souvent été relevé. Néanmoins, aucune autre commune ne semble avoir repris le thème. Mais à Urrugne, le projet du sculpteur Danglade est retenu en 1921 et il comprend la figure d'un grenadier dans un geste qui rappelle celui du joueur de pelote. *Le Courrier de Bayonne* du 15 juillet 1922 relate la pose du monument :

*L'œuvre de l'artiste distingué et bien inspiré représente un poilu basque dans l'attitude si facile et si naturelle à cette race de pelotaris du lancement de la grenade. Le buste dressé en avant, les mollets tendus, la main droite rejetée en arrière, tous les détails sont pris dans la réalité vivante et chacun de nos braves et vigoureux paysans se reconnaît dans ce camarade qui s'acquitte de son devoir de combattre avec la même simplicité, le même sang-froid, la même conviction que s'il s'agissait de retourner la terre de son champ ou de gagner une partie sur la place du village. (Pontet, 2016 : 342).*

Nous comprenons bien que le lien de la pelote avec la guerre ait pu trouver une si juste application dans ce contexte particulier. Deux gestes, l'un pour le combat mythique, héroïque et pacifique, tel que le décrivent tant d'auteurs<sup>1971</sup>, l'autre aussi efficace mais pour la guerre. Deux autres monuments comportent un grenadier, l'un encore de Danglade, inauguré en 1923, aux Aldudes, et l'autre de Michelet à Ustaritz. Le jour de l'inauguration de ce dernier, le Président du Comité formé pour sa réalisation, le juge de paix Emmanuel Souberbielle, ne manque pas, lui non plus, de faire remarquer le lien avec la pelote : " Ce geste du lanceur de grenade, c'est bien votre geste à tous ! Dès l'enfance, vous le faisiez pour lancer la balle au fronton. " (Pontet, 2016 : 346). Le Général de Sèze, qui présidait d'abord le Comité, " avait précisé que le lancement de la grenade est « le geste qui convient le mieux au soldat basque » " (Pontet, 2016 : 345). Ainsi la pelote devient bien un art de la guerre au sens propre. Et si elle est, au cœur de ces œuvres communales, si importantes pour la mémoire des villages durement frappés par la grande guerre, c'est bien qu'elle-même a un rôle capital aux yeux des hommes de ce temps. Selon le père Bordachar dans son homélie pour la messe d'ouverture de la Grande Semaine de Sports Basques de 1925, elle a part à l'âme basque. En effet, après avoir parlé aux joueurs, il l'exprime en s'adressant aux visiteurs :

---

<sup>1971</sup> Voir de Jouy, Ader, Francisque-Michel... et tant d'autres, notamment les rédacteurs du *Courrier de Bayonne*, cités dans la partie I.3.2. de cet ouvrage.

*Par un jour comme celui-ci, sur l'une quelconque de ces places vénérables – et non point parmi la cohue encombrante et bariolée qui se presse aux frontons des plages à la mode – vous aurez l'intuition soudaine, aussi émouvante que l'irruption du soleil dans la masse obscure de nos Pyrénées, de ce qu'est l'âme basque.*  
(Bordachar, 1925 : 688)

La pelote semble donc, à ce moment de l'histoire, indissociable de l'identité basque, selon ce prêtre et, vraisemblablement, pour les *pilotaris* et les dirigeants de clubs présents dans l'assistance.

En bref, l'architecture des lieux de jeu, même un simple mur pour la place libre, est l'objet de soins particuliers par les communautés. Elle a donné lieu à l'écriture de deux livres, à la tenue d'une exposition et à la création d'un site internet. Elle représente une part de l'identité de la pelote, portant parfois les marques de son passé, et elle montre sa place dans la ville et dans la vie des villageois. Sa couleur, ses ornements, dont certains sont les reproductions fidèles d'éléments liés au “ rebot ” et à l'histoire du jeu, sont choisis et reflètent l'originalité de l'endroit (devise, mascotte). Elle constitue aussi un rappel du passé, des parties jouées, un patrimoine immatériel.

La sculpture, moins présente que les autres arts, a donné ses représentations assez monumentales des joueurs et des spécialités dans le cadre d'expositions, au XXe comme au XXIe siècle et jusque sur les monuments aux morts du Pays basque de France. Des sculpteurs modernes ont projeté leur vision de la pelote dans des œuvres qui donnent à imaginer pour elle un autre univers, libéré du temps et de l'espace.

Par ces exemples, la pelote montre à la fois son intemporalité et son ancrage dans le paysage urbain, son adaptation permanente, la place qu'elle occupe en tant que mémoire, patrimoine et comme symbole omniprésent dans l'imaginaire de la société.

### III.3.1.3. Arts visuels

Les arts visuels s'intéressent à la pelote. Des photographes professionnels et de nombreux amateurs ont voulu capter la gestuelle des joueurs des différentes spécialités. Les journalistes sportifs ont sans doute été les premiers. La revue fédérale *Pilota* a peu à peu introduit, à côté des photos des lauréats médaillés, des photos de jeu. Jean, puis Daniel Velez, Jean Venant ou Auguste Auber ont beaucoup contribué à fournir la FFPB dans ce domaine.

De magnifiques photos ont fait l'objet de diverses expositions, notamment pour les Championnats du monde à Pau en 2010 ou pour la journée d'ouverture de la Grande Semaine de Pelote Basque de 2013 à 2016<sup>1972</sup>. Il s'agit de photos d'action ou de compositions. Les livres récents

---

<sup>1972</sup> Cf. annexe 16, fichier 16.7.

comportent de belles photos de *pilotaris* en action. Le livre de Séverine d'Abbadie et de Christiane Etchezaharreta sur le *laxoa* est un sommet du genre. Ici les photos s'appuient sur un texte qui est un hommage aux joueurs, comme aux fabricants, liés dans cette aventure. L'ouvrage veut mettre en valeur un patrimoine sauvé de l'oubli par la volonté de M.Hernandorena puis de Tiburcio Arraztoa, suivis en cela par des jeunes ignorant tout et des moins jeunes ayant connu le jeu. Le livre est comme la sacralisation d'un jeu perdu, retrouvé, redevenu une activité signifiante, sans doute identitaire, soutenue comme la pelote valencienne par le gouvernement (ici de Navarre). Cependant, les joueurs et les spectateurs vivent l'expérience, comme leurs ancêtres, d'abord d'une activité plaisante et de compétition. Il faut entendre les spectateurs et les entraîneurs hurler pour encourager chacun son équipe. Ces manifestations montrent qu'on vit l'événement au niveau fondamental des structures de l'être, même si des volontés idéologiques ont présidé à la renaissance du *laxoa*.

Un photographe, Philippe Rives, a voulu travailler sur les ombres des joueurs en action, imaginant des sources lumineuses puissantes projetant une ombre irréaliste sur le sol<sup>1973</sup>. Il retravaille la photo comme un dessin. Son travail original mérite une mention. Chaque fois que nous avons eu l'occasion de rencontrer les artistes, nous avons remarqué leur élan passionnel, l'irrésistible attrait exercé par le jeu, quelque soit l'origine, que l'artiste soit pratiquant, dans un milieu pratiquant ou totalement néophyte.

Les infographistes utilisent des logiciels pour créer des affiches, des décors en tout genre, pour des tasses, ou des tee-shirts<sup>1974</sup>, pour des *palas*<sup>1975</sup>. Des créateurs de jeux vidéos se sont lancés dans l'aventure pelote basque avec *pelote ninja* mais n'ont pas eu les crédits suffisants pour mener à bien l'entreprise<sup>1976</sup>.

D'autres artistes se sont spécialisés dans les décors des lieux de jeu, fresques pour orner le *Jai Alai* de Biarritz ou des murs à gauche, des chapiteaux de fête etc... Ydan Sarciat reprend les motifs des montagnes bleutées dans le lointain, de la verte colline proche, du fronton, des joueurs en mouvement<sup>1977</sup> avec des teintes très vives, un ensemble très coloré qui égaye les installations couvertes souvent un peu tristes et froides avec leurs teintes sombres, le vert et le noir dominant.

Des films ont également vu le jour. Le premier, celui d'Orson Welles *La pelote basque* est un témoignage sur la pelote du XXe siècle, un documentaire de 26 mn tourné en 1955, très représentatif

---

<sup>1973</sup> Cf. exemplaires au siège de la FFPB et une photo en annexe 16, fichier 16.36.

<sup>1974</sup> Comme Esther Tristan dans le secteur de Toulouse.

<sup>1975</sup> Comme le fabricant Chapak.

<sup>1976</sup> Cf *Pilota* N°193, décembre 2013, p.6.

<sup>1977</sup> Cf. plus loin les nombreuses publicités ou représentations d'autrefois et d'aujourd'hui.

de la pelote à ce moment<sup>1978</sup>. Un autre documentaire sur la *Cesta punta* (intitulé *Jai Alai*) a fait un petit historique du jeu, principalement aux Etats Unis d'Amérique, tout en marquant son historicité basque. Nous avons évoqué ces deux films précédemment pour l'étude du jeu et des lieux.

A partir de la gestuelle des joueurs de *cesta punta*, un cinéaste a voulu montrer que les jambes des joueurs effectuaient de véritables pas de danse et n'a filmé que cette partie de leurs corps. C'est un effet que chaque spectateur peut découvrir s'il se concentre sur les mouvements des jambes des joueurs mais aussi sur les mouvements de leurs bras. Il y a bien des ressemblances avec les attitudes des danseurs basques.

Un spectacle de danse sur le thème de la pelote, *Pilotarhitza* 'parole de *pelotari*', œuvre du collectif Hebentik<sup>1979</sup>, à l'initiative de Mixel Etxekopar, a aussi été créé en 2005, à Mauléon, puis redonné, notamment en 2011 à Mauléon et au festival d'Ixassou, *Errobiko festibala*, (cf. annexe 16, fichier 16.8.). *Bertsulari* célébrant la pelote et danseur évoluant avec une pelote et autour d'elle, comme dans un rite sacré autour de la divinité balle, s'y retrouvent. La gestuelle particulière des joueurs inspire aussi l'artiste. Un danseur mimant le *maniste* ou le *puntiste*, est rejoint par un autre pour vivre une utopique partie de *cesta punta*, tandis qu'une bande sonore diffuse le son des claquements (au mur ou dans la main) de la pelote, présente uniquement par le son dans ce moment du spectacle. Les danseurs utilisent la pelote (en première évocation) ou (plus tard) le *chistera*, entre jeux d'ombre et de lumière ou évocation de l'espace, face à un mur invisible. Nous retrouvons les thématiques dont nous avons parlé, autour de la gestuelle des joueurs et du symbole de la balle elle-même, en particulier dans l'évocation de son mouvement, une symbolique restée vivante depuis les vases grecs jusqu'aux poèmes et représentations du XXIe siècle. Accordéon, percussions et *xirula* accompagnent des mouvements de danse créés sur des airs traditionnels, un chant basque est entonné, dont une phrase refrain est parfois écrite sur les murs (d'un restaurant par exemple) " Zer lizateke Euskal Herria, pilotari gabe (que serait le Pays basque sans joueur de pelote) ? Cette fois, c'est le lien supposé vital entre Pays basque et pelote qui est mis en exergue. Pour qui a entendu le chant entonné par de jeunes *pilotaris* ou des anciens, ce lien n'est pas une vue de l'esprit.

Un film ayant pour nom la pelote *Pilota II* a été réalisé par Olatz Gonzales Abrisketa, par ailleurs auteure d'une thèse, que nous avons précédemment citée, sur le sujet de la pelote professionnelle vue sous l'angle des rituels et de l'esthétique. Les différentes phases de la confection de la pelote rythment le film comme un refrain, tandis que les divers usages et croyances, le son qui détermine le

---

<sup>1978</sup> Orson Welles a d'abord tourné, en 1950, un court métrage de 7'20 sur le Pays basque dans le cadre de la série *Around the World*. La pelote y a aussi une place. Puis il a tourné un film plus long dans la même série, sur la pelote basque.

<sup>1979</sup> Le collectif Hebentik de Mauléon Soule, Mixel Etxekopar, musicien, J.-C. Irigoien, accordéoniste, Pierre Thibaut, percussionniste, P. Wissler pour les bandes sonores, Mixel Theret, danseur et Michel Ithurria, *puntiste*, ont réalisé ce spectacle.

choix de la pelote pour la compétition, les jeux des jeunes et la préparation du professionnel, le soin et la mise en place du pansement protecteur de la main, occupent la grande part du film terminé par quelques phases de compétition. Ici le mouvement et la dynamique du jeu, le tumulte des parieurs sont mis en évidence. La cinéaste ponctue le discours de paysages basques urbains ou campagnards et donne à voir de nombreux frontons.

Des expositions sur la pelote ont vu le jour, comme *Pilota gogoan* (Ribeton, 1998), organisée par le Musée Basque à Bayonne, *Jai Alai* à Saint-Sébastien, où l'on pouvait admirer la tapisserie de Goya, montrant un jeu de *pala*, ou encore, pour citer les plus célèbres, *Eskualdunen pilota joko*, *El juego vasco de la pelote*, *Le jeu basque de la pelote*, *The basque game of pelota*, exposition du Musée Basque de Bilbao dont nous avons déjà parlé. Plusieurs formes d'art s'y cotoient, montrant que la pelote est esthétique, sujet d'art, et inspiratrice de nombreuses œuvres au long du temps.

Ces quelques exemples montrent, notamment avec la vitalité artistique du XXI<sup>e</sup> siècle, une dimension nouvelle de la pelote, de son identité. Il s'agit d'un regard débarrassé du poids instauré durant le XIX<sup>e</sup> siècle par la notion de " jeu national ", les accents nostalgiques, le désir perpétuel de retour à l'ancienne mode et au jeu des Anciens. Résolument entrée dans la modernité, la pelote intéresse les photographes, à divers niveaux, les cinéastes pour des créations originales et pas seulement pour des documentaires, les chorégraphes qui créent des spectacles autour de la symbolique de la balle et du *chistera*. Les musées se relaient dans l'organisation d'expositions, tant rétrospectives que tournées vers les créations contemporaines. Les infographistes sont intéressés par la pelote. Une image de sport un peu particulier, certes attaché au Pays basque, grandement marqué par le *chistera*, mais surtout par son esthétique attire et séduit les créateurs d'aujourd'hui, qui en donnent une vision axée sur le mouvement, la gestuelle des joueurs et la symbolique de la balle et de l'instrument dans un retour aux choses mêmes, aux phénomènes observables.

En forme de conclusion, nous remarquons l'intérêt des artistes en général, et pas seulement des écrivains, pour le sujet " pelote basque ". D'abord curieux, ils se prennent de passion, et des projets entiers d'exposition ont pu émerger d'un seul artiste. Les peintres et sculpteurs sont les témoins à la fois de l'histoire de la pelote et de sa vitalité au XXI<sup>e</sup> siècle. Les commissaires d'expositions des musées l'ont compris et mis en lumière. A la pelote jeu de balle, jeu identitaire et jeu de parieur devenu sport, à la pelote sujet de description et motif de roman s'ajoute la pelote sujet d'art plastique.

Les représentations picturales s'accordent aux descriptions en montrant le succès populaire du jeu, son esthétique et la grande variété des attitudes et des gestes techniques, attrait souligné par les chroniqueurs. Le *pilotari* est la figure de premier plan, star, demi-dieu et l'instrument plébiscité le

*chistera*. Le jeu de main nue prend un côté rural et intimiste marqué par les paris. Les paysages basques font partie des représentations mais l'architecture du jeu fait aussi partie du paysage basque. Structure identitaire, lieu de mémoire et de jeu actuel, patrimoine culturel à l'esthétique choisi et personnalisé, elle témoigne également de l'expansion du jeu en France et sur tous les continents, de son adaptation aux générations et aux cultures. Toutes les symboliques du jeu de balle et du jeu basque fonctionnent dans les œuvres et toutes les formes d'art (infographisme, danse moderne, cinéma, photographie) intègrent la pelote basque, qui, de facto, se libère des clichés du XIXe siècle. Les arts ne sont pas les seuls à s'emparer de la figuration du jeu de pelote et de ses acteurs, les promoteurs du Pays basque comme destination de vacances et les marchands de souvenirs sont bien présents dans le champ.

### **III.3.2. Imagerie touristique et artisanat**

Très tôt appréciée par les étrangers venus aux bains de mer ou aux thermes de Cambo, la pelote s'est développée sous deux formes, la pelote de la côte, touristique et la pelote de l'intérieur, selon les témoignages que nous lisons à la fin de cette partie III. Elle a été utilisée dès le XIXe siècle dans l'imagerie destinée aux touristes pour symboliser le Pays basque et le phénomène se poursuit, notamment à travers le *chistera*. A ce titre il sera reproduit, miniaturisé au besoin et servira d'objet souvenir. Des images de la pelote basque se retrouveront aussi sur des objets souvenirs. Elle est également un argument publicitaire pour la vente de certains produits (sandales, alcool, chocolat). L'artisanat qu'elle nécessite (fabrication des pelotes et instruments) est une forme d'art et contribue à l'image de la pelote. Il a par ailleurs lui aussi développé une fonction touristique. Ce sont les aspects qui seront développés dans les paragraphes suivants.

#### **III.3.2.1. Entre argument publicitaire et identitaire**

Si nous regardons une première image due à Jean Droit<sup>1980</sup>, présentant une jeune femme en crinoline prise par la taille par un *pilotari*, nous avons une idée de ce que peut suggérer la pelote basque, titre de cette représentation, pour l'auteur. La jeune femme est coquette, avec une main qui tient un éventail fermé appuyé sur sa bouche et l'autre bras plié la main vers son cou. Elle est séduite par le *pilotari* qui avance d'un pas aérien, chaussé de sandales retenues sur le pied par des liens formant des croisillons. Les deux personnages se sourient, sur un chemin encadré de plantes aux lignes courbes, semblent en mouvement, ce dynamisme étant rendu par la large ceinture de l'homme et les

---

<sup>1980</sup> Tirée de la collection BNF Estampes Kg. 51 fol (cf. annexe 16, fichier 16.9.).

cordons du chapeau de la femme qui flottent dans l'air. L'homme porte le béret. Son bras droit, laissé en arrière du couple, est armé d'un long *chistera*. A l'arrière-plan, une maison et une ligne de montagnes. C'est le tableau idyllique et romantique dressé par le dessinateur, où pelote et séduction vont de pair, où la tenue de l'homme n'a conservé que la chemise blanche, mais largement ouverte et sans boutons. Le pantalon, lui, est gris-noir. L'auteur mêle son imaginaire et la réalité pour donner sa version de la pelote basque, tout en respectant certains codes comme les sandales, la chemise blanche ou le béret, personnalisé par le dessinateur, et le *chistera*, dont le dessin n'est pas très soigné. Ceci semble montrer qu'il est là comme emblème et non comme sujet d'étude. Dans tous ces éléments, nous voyons que l'auteur prend ses distances avec la réalité, pour l'interpréter. Grâce, audace, légèreté et séduction se dégagent du protagoniste, succès également, auprès de la jeune femme. Le joueur s'affranchit du statut social, il n'a que les attributs du jeu, tandis que la femme est issue de la belle société. La pelote permet donc d'accéder à toutes les catégories sociales. Une certaine puissance, et une liberté se dégagent de ce personnage du *pilotari*. C'est entre tradition, force et liberté que nous semble être ce visage de la pelote basque de Jean Droit, qui s'inscrit dans la réalité du paysage basque. Nous ne savons pas à qui, ni à quoi était destiné ce dessin.

Un représentation de Belan ou dédié à Belan<sup>1981</sup>, montre des *pilotaris* filiformes armés de *chisteras*. La chemise est devenue un polo pour le joueur de face au fond. La ceinture et les sandales sont respectées. Quatre joueurs sont présents sur cette place libre où le mur de *blaid* porte la trace du vieux mur de pierres taillées. Au premier plan un *pilotari* statique, immense, est plus haut que le fronton, la scène de jeu se situant au second plan, avec une perspective exagérée. Le style épuré, les visages à peine esquissés, le geste du *pilotari* qui saute bras tendu pour attraper l'objet du jeu dans son instrument levé vers le ciel, , confèrent une modernité dramatique au jeu, loin de l'image identitaire de Jean Droit. La pelote représente bien plusieurs domaines, au-delà de l'imagerie touristique et traditionnelle.

Par la suite, nous découvrons le visage publicitaire de la pelote, celle qui fait vendre parce qu'elle est une caractéristique du Pays où l'on peut passer des vacances. Ainsi, une affiche des Chemins de fer du midi présente au premier plan, prenant à peu près toute la hauteur sur la gauche, la photo d'un grand *chistera*, panier d'osier dans lequel s'engouffre ou duquel sort, non pas une pelote mais un paysage de mer et de montagne, mer où deux personnages se baignent, montagnes à l'arrière plan, cimes qui se détachent sur un ciel bleu, tandis qu'entre ces deux thèmes, prennent place des collines verdoyantes accueillant un habitat traditionnel, ferme basque de couleur blanche, flanquée d'un bel arbre touffu. Le *chistera*, l'arme fatale de vente, l'emblème, est secondé par les autres

---

<sup>1981</sup> Tirée de la même série Kg 51 fol, BNF Estampes, que celle de Droit, cf. annexe 16, fichier 16.10.

attraits : cabines de bain, mer, montagne, calme et luxe du paysage verdoyant. Nous savons, par les articles du *Courrier de Bayonne*, que cette compagnie de transport propose des “ trains de plaisir<sup>1982</sup> ” dont les horaires s’adaptent à ceux des parties de pelote, le cas échéant, pour permettre d’y assister.

Dans les premiers numéros de la revue *Pilota*, depuis 1970 donc, pendant dix ans, de nombreuses villes faisaient de la publicité pour leur ville et Ascaïn y soignait son image “ pelote ” due à Loti. Cf. annexe 16, fichier 16.35.

Un autre exemple de publicité, un siècle plus tard, pour une affiche de semaine basque à Saint-Sébastien en 1954, place le joueur de pelote dans l’un des quatre cadres représentant la culture basque (cf. représentation en annexe 16, fichier 16.11.). La visée n’est donc plus la même : il faut promouvoir un événement culturel et non un lieu de tourisme. Les autres cadres montrent un bûcheron, des musiciens avec *txistu-ttuntun*<sup>1983</sup> et enfin des danseuses, sur fond général de la baie de Saint-Sébastien dans un style très épuré, aux formes simples, aux couleurs en à plat uniformes. Le joueur de pelote est le personnage le plus dynamique. Armé bien sûr d’un *chistera*, il joue du coup droit.

Les fabricants de sandales ont aussi vu l’intérêt qu’ils pouvaient tirer de l’image de la pelote. La sandale PC met en avant toutes les utilisations possibles, travail, marche, tennis, pelote et tous les sports<sup>1984</sup>. La pelote n’est pas première dans la liste, cependant le *pilotari* occupe ici tout l’espace de la publicité, les sandales étant bien visibles, vues de dessous pour l’une et du dessus pour l’autre, ce que permet l’attitude du joueur en action. Notons qu’il s’agit encore d’un joueur de *chistera*, lequel instrument est à la fois stylisé et tronqué, puisqu’il n’est pas l’objet premier de la “ réclame ”, comme on disait alors. Ce qui importe c’est la puissance qui se dégage du geste, la pelote étant visible, l’attitude choisie étant le revers, soit justement la technique la plus impressionnante, celle des Espagnols professionnels, où les deux bras conjuguent leurs efforts pour pousser très loin la pelote. Le *pilotari* est de face et son visage aux traits tirés rend visible l’effort fourni. L’affiche sacrifie aussi au réalisme avec la tenue blanche assortie du béret traditionnel. L’argument de vente, c’est la possibilité de fournir un gros effort, avec des pieds bien chaussés dans le maintien et la légèreté, tout en s’identifiant au *pilotari*, dont on voit qu’il a besoin d’être bien chaussé pour réaliser ses performances.

Donnons un autre exemple, celui des sandales Gouïk<sup>1985</sup>. Ici le fronton place libre, traditionnel en France, fait le fond et une sandale bleue, vue de profil, en occupe le haut bombé du chapeau de gendarme, que les Basques appellent *kasko*. Les deux lignes verticales tracées sur le fronton,

---

<sup>1982</sup> C’est le nom donné par *Le Courrier de Bayonne*.

<sup>1983</sup> Le *txistu* est un instrument à vent traditionnel, sorte de flûte et le *ttuntun* est une sorte de tambour tenu par le même musicien qui joue des deux instruments à la fois, le tambour étant suspendu par une corde au bras qui tient la flûte, l’autre main tenant la baguette qui frappe le tambour.

<sup>1984</sup> Cf. représentation en annexe 16, fichier 16.12.

<sup>1985</sup> Cf. représentation en annexe 16, fichier 16.13.

surmontées des coupelles portant chacune une pelote et les pierres de taille du premier mur, tous accessoires utilisés pour le “ rebot ”, ainsi que la nouvelle ligne horizontale tracée pour le jeu de *blaid* sont dans la précision de l’effet de réel. Le *pilotari* est représenté dans sa posture de jeu par rapport au fronton, de profil, et il joue du coup droit, avec un petit *chistera*. La tenue d’un blanc immaculé sur le fond marron rouge fait ressortir l’attitude du joueur, placé au premier plan, dans son lancer. L’instrument et la pelote qui y rentre sont au sommet du fronton, à côté de la sandale, la pelote est bleutée comme la sandale, comme l’air, comme l’azur, symbole d’un envol selon le publiciste ? L’argument serait-il que grâce à la sandale, le jeu est puissant, et que la pelote s’élève ? Par ailleurs il y a une évidente solidité des appuis du joueur. Du sol, vers le ciel... Laissons les lettres blanches qui se détachent en énormes caractères et leur ombre irréaliste sur le sol de la *kanxa* à d’autres études. Il ne s’agit pas ici d’une publicité moderne où un joueur particulier mettrait son nom et son prestige au service d’un produit ou d’une enseigne. Mais la figure du *pilotari* suffit apparemment à jouer le rôle de promotion souhaité. Avec un jeu bien français, la marque Gouik s’adresse plutôt à des autochtones ou à des habitants de ces provinces basques de France. Il semble que le joueur de *joko garbi* ait une image forte, soit représentatif de puissance, d’adresse, de technique et de solidité pour figurer ainsi en promoteur d’une sandale. Comme plus haut, c’est le joueur de pelote qui est l’effigie et non une personne précise, renommée. Nous ne sommes donc pas arrivés à l’individualisme banalisé ni à la vedettarisation totale du sportif.

Au XXe siècle, un joueur, de *joko garbi* justement, fera l’affiche d’un apéritif : Byrrh. La marque, connue pour son dynamisme publicitaire, fit réaliser vers 1930 une bande dessinée contant “ la vie prodigieuse du champion de pelote basque ” Jean Urruty, natif de Saint-Palais<sup>1986</sup>. Ce dernier s’illustra presque autant que Chiquito de Cambo, lequel évolua sur tous les frontons de France mais refusa de s’engager à Cuba comme professionnel. Les dessins de Paul Ordner, illustrateur et affichiste humoriste connu, ont pour légendes des textes de Gaston Bénac, grand journaliste sportif de la première moitié du XXe siècle<sup>1987</sup>. La dernière vignette montre le champion un verre d’apéritif Byrrh à la main, tandis que les lettres BYRRH s’étalent en grand format au-dessous de la bande dessinée. Les promoteurs de Byrrh ont compris quel avantage ils pouvaient tirer de l’histoire, en montrant une célébrité qui consomme leur produit. Cet argument fut généralisé au XXe siècle chez les publicistes. Alors que la pelote est a priori un sport local, nous voyons une grande marque faire appel à un champion de pelote pour son prestige. C’est un phénomène à considérer, d’autant que la marque n’a pas fait d’autre affiche du genre avec un autre champion, à notre connaissance. Nous pouvons penser

---

<sup>1986</sup> L’affiche est disponible sur internet.

<sup>1987</sup> Nous avons eu l’occasion de citer ses articles sur la grande semaine des sports basques.

que la pelote basque a une dimension sportive d'une part et, d'autre part, une aura certaine, même en dehors du Pays basque.

Une publicité pour le chocolat, celui de Bayonne étant une spécialité, a également utilisé un joueur de pelote. Hélène Dufau, peintre, a aussi réalisé un dessin publicitaire pour les vins Mariani au début du XXe siècle. Elle avait par ailleurs réalisé l'affiche de l'entrée du cercle Saint Jammes à Neuilly en 1903<sup>1988</sup>, affiche réutilisée et réinterprétée par le club de Bidart pour ses parties nocturnes estivales au fronton, présente à l'exposition sur le peintre Gabriel Deluc durant l'été 2017 à Saint-Jean-de-Luz et choisie pour la couverture du *Pilota* N°207 de juin 2017.

Plus proche de l'image de la sandale, une publicité pour une enseigne de vêtements et d'articles de sport a vu le jour dans les années 2010. Un groupe de joueurs Elite Pro (main nue) a pausé pour faire des affiches de promotion de la marque<sup>1989</sup>. Notons que, dans un autre sens, la publicité investit la pelote depuis les années 1990, à travers les polos des joueurs qui portent le logo de leurs partenaires. C'est le succès de la pelote, son importance et son image dans la société qui sont à l'origine de ces partenariats. Sans ses partenaires privés, la FFPB ne pourrait sans doute pas fonctionner.

Une autre forme d'utilisation de la pelote, cette fois à travers ses instruments, est plus complexe à comprendre. Il s'agit de la mise en vitrine desdits instruments. Que font des *xare*, *chisteras* et *palas* dans la vitrine des commerces de bouche ? Bouchers, charcutiers traiteurs, pâtisseries, primeurs les installent en décoration<sup>1990</sup>. Mais est-ce pour une valeur décorative ? Si les touristes peuvent être sensibles à l'identité basque, on peut penser que durant longtemps ils n'étaient guère là que l'été, ne nécessitant pas une telle exposition à l'année. Elle semblerait plutôt identitaire ou symbolique. Que fait le paysage d'un fronton garni de joueurs sur les murs d'un salon de coiffure du quartier le plus populaire de Bayonne, celui où se trouve le trinquet Saint André (ex jeu de Maubec) ? Le décor bucolique du village y est planté, montagne bleutée en fond, montagne verte plus proche, clocher de l'église derrière le fronton et, sur sa droite maisons typiques, tandis que la gauche est occupée par des gradins. Au premier plan, se trouve un *pilotari* saisissant bien haut la pelote dans son *chistera* tandis que trois autres joueurs, derrière lui, le regardent avant d'intervenir à leur tour. Nous sommes au Pays basque dit la fresque, pays de montagnes en frontière, pays vert et vallonné, aux maisons blanches de style particulier, enfin pays de la pelote. Un coiffeur travaille surtout avec une clientèle d'habités. Afficher ainsi " la couleur ", c'est peut-être afficher une identité. Ici pas de musiciens, pas de danseurs ni d'amateurs de jeux de force. La pelote est l'unique activité de la scène.

---

<sup>1988</sup> Affiche visible sur la photo (noir et blanc) de l'entrée du cercle en annexe 11, fichier 11.2.

<sup>1989</sup> La publicité orne aussi les pages de la revue *Pilota*, durant l'année 2016 par exemple.

<sup>1990</sup> Cf. photos jointes en annexe 16, fichiers 16.14a.-16.14c. et 16.15.

Nous sommes en 2015<sup>1991</sup>. La pelote doit encore présenter une valeur identitaire, une valeur sentimentale aussi. Nous avons interrogé le coiffeur et son explication est étonnante. La boutique, comme toutes les autres boutiques ou maisons était constamment taguée et endommagée, lors des fêtes de Bayonne ou au sortir des matchs de rugby, par des personnes ayant abusé de boissons alcoolisées. Alors la coiffeuse eut l'idée de faire peindre une scène de pelote parce qu'on est au Pays basque et que c'est typique. Depuis que le rideau du salon de coiffure est ainsi décoré, il n'y a pas eu une seule marque de dégradation alors que tout, autour, subit la loi des fêtards. Une histoire à méditer. Sommes-nous dans une aire sacrée par la pelote ?

Nous avons également rencontré des *chisteras* dans la vitrine de deux boutiques de vêtements de qualité pour homme : Shilton, à Saint-Jean-de-Luz et à Bayonne<sup>1992</sup>. Là aussi il faut croire qu'on aime la pelote, qu'elle est symbole d'une valeur, pas seulement touristique, car il ne s'agit pas d'une vente dédiée aux seuls touristes. La pelote a du cachet, on aime la pelote, elle est bien vivante comme symbole pour les habitants du Pays basque de France, au moins. Nous notons l'omni présence du *chistera*, même si on lui adjoint d'autres instruments, voire des pelotes. Il est indétrônable, évidemment plus facile à représenter que la main nue, spécialité bien plus prisée dans les clubs, comportant le plus d'équipes en championnat et la plus fréquentée par le public autochtone. Il faut aussi savoir que les particuliers de ce pays sont nombreux à acquérir un instrument pour la décoration de leur intérieur ou à l'offrir à leurs amis.

Si l'instrument est en vente, le jeu, lui, fait l'affaire des clubs ou des offices de tourisme qui proposent des spectacles de *cesta punta* au moins durant tout l'été<sup>1993</sup>. Sans le spectacle, l'intérêt de l'objet souvenir serait moindre. Toutes les dimensions de la publicité sont utilisées pour faire venir un nombreux public aux soirées de *cesta punta*<sup>1994</sup> : affiches, grand écran diffusant des scènes de jeu sur le bord de la route, dépliants touristiques, voitures publicitaires, annonces par haut parleur depuis des véhicules faisant la tournée des campings, des plages et des villes, flammes, kakémonos etc. Lors des soirées, le système des *quinielas* est repris, en début de spectacle et les parties se déroulent en manches, selon le nouveau règlement international et non plus en points, comme autrefois. Néanmoins, entre la vie fédérale, ses nombreuses spécialités, dont les plus traditionnelles jouées face à face, et la pelote rencontrée par les touristes dans le *Jai Alai*, il y a un fossé. Disons qu'ils ont une vision très tronquée de la pelote, réduite à une spécialité sur plus de vingt existantes.

---

<sup>1991</sup> Cf. photo jointe en annexe 16, fichier 16.16.

<sup>1992</sup> Cf. photo jointe en annexe 16, fichier 16.17.

<sup>1993</sup> Durant toute l'année au Jai Alai de Biarritz.

<sup>1994</sup> En *Jai Alai* donc, où la capacité d'accueil est la plus grande.

Pour le nouveau tourisme, en recherche de contact avec les autochtones et de partage ou d'expérience, une formule a été mise au point par les clubs depuis une quinzaine d'année. Durant des séances de découverte de la pelote, les vacanciers, jeunes et moins jeunes, profitent d'un exposé sur la pelote, son histoire ou sa diversité et d'un atelier où ils essaient eux-mêmes de pratiquer la pelote avec divers instruments. La fédération a voulu regrouper les initiatives des clubs sous un sigle avec un logo et du matériel d'annonce, donc avec une caution et une communication fédérale. Le " Pass'pelote " est né, sous la direction de Jean-Marc Bats, alors président de la commission technique et pédagogique à la FFPB<sup>1995</sup>. Ainsi l'image de la pelote risque d'évoluer avec ces nouvelles pratiques touristiques. Il est un peu tôt pour connaître l'impact de ces formules. Des cartes de " Pass'pelote " sont délivrées aux vacanciers qui indiquent leur lieu de résidence et leur adresse électronique mais la FFPB n'a pas encore les moyens d'exploiter ces données (information par mail sur des événements autour de la pelote près du lieu de résidence, essai de création de clubs à partir de plusieurs vacanciers originaires de la même ville).

En résumé, le *pilotari* avec *chistera* ou le *chistera* seul, sont les symboles d'un jeu original de pelote, défini et codifié en Pays basque. Au-delà de cette signification, unis à d'autres éléments ou pas (fronton, pelote, sandale), ils symbolisent un pays pour les touristes, comme pour les autochtones, qui ajoutent peut-être au *decorum* destiné aux touristes, un caractère identitaire personnel lorsqu'ils en garnissent leurs vitrines et leurs salons. Quand ils peignent les murs de leur boutique de scènes de pelote, elle peut en acquérir une valeur sacrée. Certains commerçants et des enseignes utilisent la figure du joueur de pelote comme argument de vente, jouant tantôt sur l'activité sportive, tantôt sur l'aspect identitaire, tantôt sur l'image des vacances. La *cesta punta* figurée et proposée sur les lieux touristiques, principalement de la côte, offre une image très réduite de la pelote basque fédérale ou traditionnelle. Avec le Pass'pelote, une ouverture se fait. L'image de la pelote pourrait se rapprocher de la réalité pratique.

### III.3.2.2. L'objet souvenir ou identitaire

Nous ne savons pas ce qu'il en est du XIXe siècle à propos d'éventuels souvenirs vendus en Pays basque. Nous nous référons à nos propres observations, à partir des années 1960 et aux publicités rencontrées dans les microfilms des Estampes, site Richelieu de la BNF, celles-là plus anciennes. Nous ne trouvons pas d'objet souvenir dans ces dernières.

---

<sup>1995</sup> Cf. informations sur le site de la FFPB, ffpb.net

Dans la deuxième moitié du XXe siècle, après les deux guerres de 14-18 et 39-45, le tourisme s'est développé toujours davantage jusqu'en 2016. Et de nos plus jeunes années, nous gardons le souvenir des bouteilles d'*Izarra*, digestif basque, vendues posées dans des mini-*chisteras*, évidemment rudimentaires, objets décoratifs ne ressemblant que de loin à l'instrument de jeu. *Izarra* fut, par ailleurs grand partenaire de la FFPB. Les coupes de champions achetées avec l'argent du partenaire étaient remises aux finalistes, montés sur des podiums à l'effigie de la marque durant la Grande Semaine des sports basques dans les années 1980.

Tout un arsenal d'objets souvenirs se construit, depuis les bouteilles rangées dans leurs *chisteras*, jusqu'aux bijoux en or ou en argent, puisque le *chistera* est devenu un bijou, en passant par les incontournables porte-clefs ou les instruments miniatures à pendre au rétroviseur dans les voitures ou ailleurs. Notons bien que ces objets sont aussi achetés par les habitants du Pays, notamment par des joueurs qui affichent ainsi la spécialité qu'ils pratiquent. En effet, les *palas* et les *xare* se sont ajoutés aux *chisteras* dans la panoplie des bijoux et autres décorations. Pendentif, bracelet, boucle d'oreille se prêtent à l'exercice. Les statuettes de joueurs en biscuit font un souvenir moins onéreux, les magnets en relief montrant un fronton et des joueurs, sont encore plus accessibles aux bourses modestes. Les *palas* deviennent des horloges, pour peu qu'on y fixe chiffres et aiguilles<sup>1996</sup>. Les commerçants sont très inventifs et les touristes sont des consommateurs friands de produits marqués de leur origine basque, de cette identité culturelle.

Un artisan avait eu l'idée de faire des tableaux d'instruments. Il réalisait tous les instruments de pelote en miniature, les disposait dans un "cadre-caisse" assez profond et les vendait sur le port de Saint-Jean-de-Luz. Deux d'entre eux subsistent sur les murs du siège de la FFPB. Ce travail était à l'aune de son intérêt pour la pelote. Comme Philippe Rives, il était venu présenter son travail à la FFPB.

Une autre façon de créer l'objet souvenir consiste à l'estampiller du *chistera*, ou du fronton, de la pelote, ou encore d'une scène comportant plusieurs éléments de la pelote basque. La croix basque est souvent ajoutée au tableau, en lieu et place du mot "basque" sans doute. Ainsi sont traités tous les objets à la mode, comme les sets de table, les pin's ou les magnets, selon les années.

Nous avons photographié des éléments de vaisselle (voir plus haut), des torchons, des pin's et des sets de table. Quelques exemples sont en photo, en annexe 16, fichiers 16.19.-16.22. Pour ce qui est du service de vaisselle ancien, il était destiné aux autochtones, aux amoureux de la pelote, comme le service d'assiettes conservé au Musée Carnavalet, certainement créé pour le mariage de la fille d'un

---

<sup>1996</sup> Cf. photos en annexe 16, fichier 16.18.

célèbre paumier parisien<sup>1997</sup>. La Poterie de Ciboure représentait des scènes basques sur ses productions. La pelote en faisait évidemment partie et bien des pièces ont été achetées par les autochtones.

Le *chistera* est devenu un des symboles du Pays basque et un joueur de *chistera* en pleine action figurait sur les panneaux autoroutiers pour signaler aux automobilistes qu'ils entraient au Pays de la pelote basque.<sup>1998</sup>

Un artisan peint des pelotaris sur des tuiles, avec un decorum alliant feuilles, piments et cerises. Le mot " Bienvenue " placé au milieu sépare les deux joueurs, le maniste et le joueur de *chistera*. Nous en avons trouvé une sur le mur d'un restaurant d'Ixassou, restaurant très ancien et fréquenté par les autochtones (Cf. annexe 16, fichier 16.23.).

La carte postale figurant un moment de jeu, un tableau de maître, très souvent avec *chistera*, ou encore la carte postale reprenant une vieille affiche, font partie des imposés, dans la gamme des souvenirs.

Un confiseur chocolatier de Saint-Palais a innové en créant les *Pilotak*, sphères au chocolat dans une enveloppe blanche qui évoque le cuir recouvrant les pelotes. Sur l'emballage, un joueur de main nue, est croqué en fin de geste, alors qu'il vient à peine de renvoyer la pelote (Cf. photo en annexe 16, fichier 16.24.).

Nous avons trouvé des canevas à broder (tapisseries sommaires) représentant un décor de fronton avec ses joueurs. Voilà encore un autre type d'objet souvenir ou de cadeau. La liste ne peut se clore car la créativité semble ne pas avoir de limites.

Que dire du coffret " fêtez l'épiphanie " contenant des Fèves sur le thème de la pelote basque, proposé aux confiseurs en 2010 ? C'est un passionné de pelote, un jeune joueur, qui a eu l'idée de le proposer au fabricant de fèves<sup>1999</sup>. La vente et la production étaient plutôt destinées au Pays basque. Cet objet est à la limite de l'objet souvenir et de l'objet artisanal. Comme les collections d'images de joueurs de foot, destinées aux enfants ou tout le marketing autour de l'Euro et du Tour de France, par exemple, il caractérise la société de consommation, toujours prête à acheter les icônes de ses plaisirs. Ainsi la pelote basque est entrée de plein pied dans cette société des XXe et XXIe siècles. Elle joue sur tous les tableaux, de la tradition, du patrimoine, du sport et de la modernité et, en cela elle est une exception culturelle.

---

<sup>1997</sup> Sur ce service est reproduite la scène que nous offre aussi la *Vuë d'un jeu de paume* choisie comme illustration de cette thèse au sous-chapitre II.1.2.1., section " Les jeux de paume de Bayonne ".

<sup>1998</sup> Avant les gros travaux entrepris ces dernières années, qui sont en cours d'achèvement.

<sup>1999</sup> Cf. *Pilota* N°178, d'avril 2010.

Selon la loi de l'offre et de la demande, en comptant aussi avec la créativité des fabricants, nous comprenons par l'étendue et la multiplicité de la production, que la pelote basque à travers l'une ou l'autre de ses représentations, est un souvenir encore très apprécié en 2016 et qu'elle fait partie intégrante de la culture et de l'identité basques pour les visiteurs. Acheté pour soi, l'objet rappelle les vacances, c'est sa première fonction, et parle d'une particularité d'un Pays, dont il est aussi l'un des symboles, voir les panneaux autoroutiers indiquant l'entrée dans ce Pays. Offert à un ami, l'objet choisi a une fonction de représentation de lieu. Ainsi la pelote est représentée parce qu'elle représente, elle-même, un Pays. C'est un peu là l'héritage du " jeu national " du XIXe siècle, expression qui a tendance à disparaître, mais dont une part du concept, se retrouve dans l'accumulation de ces souvenirs à l'effigie de la pelote. Il faut bien noter que beaucoup d'objets frappés du sceau de la pelote, bien des instruments miniaturisés, sont achetés par des autochtones, souvent du milieu de la pelote, pour leur usage ou à titre de cadeau. Mais l'amateur choisit aussi parmi la gamme des instruments, objet de l'artisanat local, celui qui lui rappelle le jeu aimé et qui offre une certaine esthétique.

### III.3.2.3. L'objet artisanal

Dès le XVIIIe siècle, la paume est reconnue comme un " art " en France et figure, à ce titre, dans l'Encyclopédie. C'est François de Garsault qui écrit en 1767 *l'Art du paumier-raquetier et de la paume*, dans la rubrique " Description des Arts et Métiers " de l'Encyclopédie. Ainsi, le lien entre le jeu de paume et l'artisanat s'affirme-t-il très tôt, plus tôt encore, avec l'institution de deux Confréries de Maîtres Paumiers, en 1457, la reconnaissance des statuts de la communauté des Maîtres Paumiers par les lettres patentes de Louis XI en 1467 (Cf. annexe 16, fichier 16.25.) ou la parution des statuts de la Corporation des Vergetiers Brossetiers, Raquetiers le 21 janvier 1486. La gravure ci-après est une illustration du métier, tout comme les planches bien connues, du livre de Garsault. Les armoiries (et les statuts, cf. I.2.) se trouvent dans *Les Métiers de Paris* de René de Lespinasse (Lespinasse, 1895 : 525) et sur l'enseigne du jeu de paume de Fontainebleau (cf. photo en annexe 16.26.).

Dans ce domaine également, la pelote basque s'inscrit dans la droite ligne de la paume. Du reste le terme " pelote " existe, aux côtés des termes " balle " et " esteuf ", dans divers documents, dès le XIIIe siècle. Par exemple, les chanoines de Nevers participent au lancer des pelotes, un ban audomarrois parle de " roteir d'etuef ". Les fabricants de pelotes, de gants de cuir, puis de *chistera*, enfin de *paletas*, de *xare* ou de *paleton* se sont succédés, en entrant plus ou moins dans la célébrité, mais la notion de confrérie est absente du monde de la pelote basque.

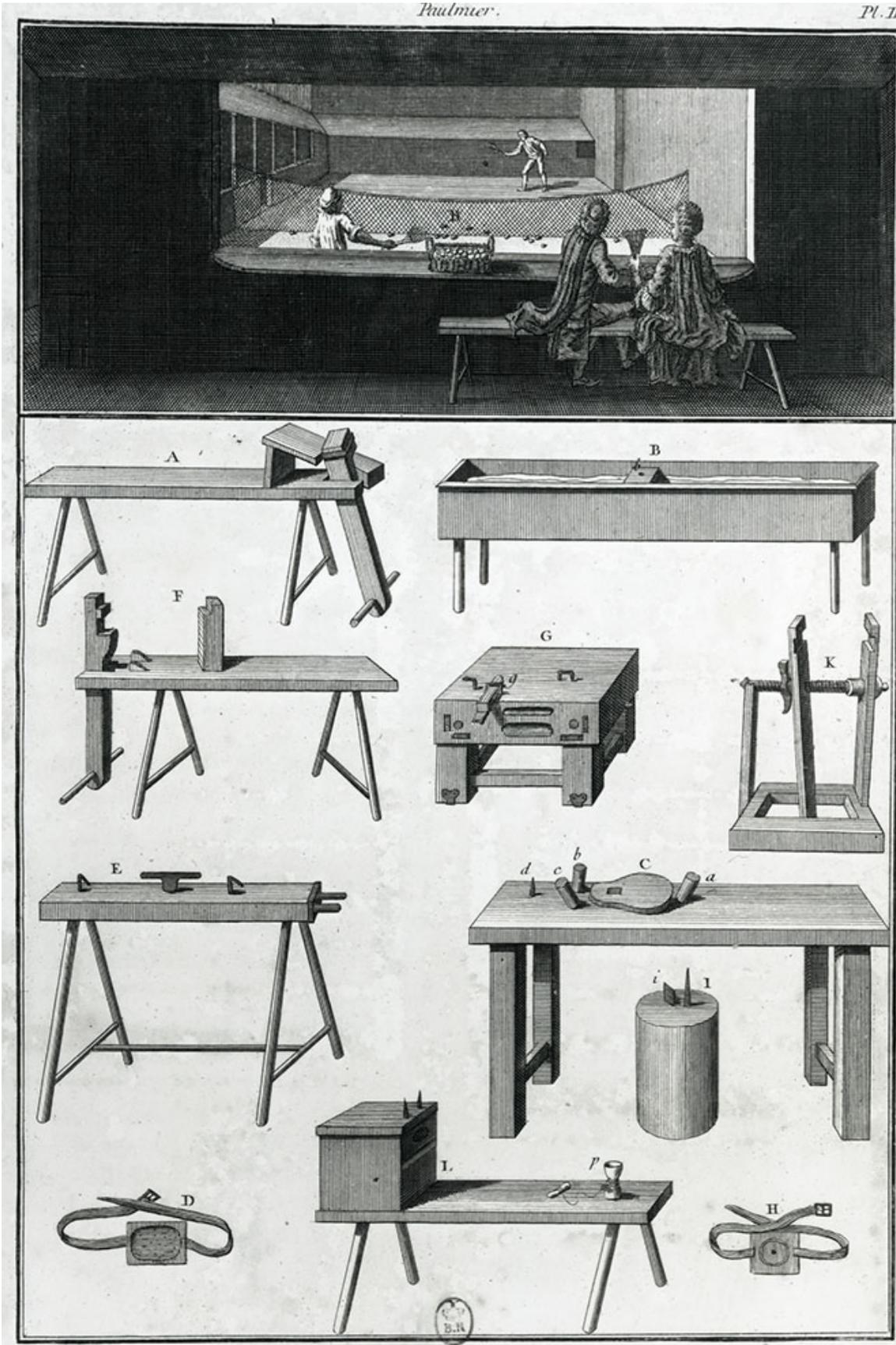


Fig. 63. Planche II de *L'art du paumier raquetier*, Garsault (1767), BNF Estampes

Un grand collectionneur, Firmin Arramendy, boucher à Saint-Jean-de-Luz, a rassemblé tous les objets de l'artisanat concernant la pelote basque au début du XXe siècle. Grâce à lui, sont conservés au Musée basque et d'histoire de la ville de Bayonne, qui en fit l'acquisition, les plus vieux gants de cuir, *chisteras*, *xare*, pelotes etc... Ils sont si possible signés par les joueurs eux-mêmes, voire attribués à telle partie. Il furent d'abord installés dans son " musée de la pelote " où, à la demande de Firmin, un artisan avait réalisé les meubles adéquats et de caractère basque pour y loger et y présenter au public toute la collection (plus de mille pièces concernant la période 1850-1950), avant d'être cédés au Musée de Bayonne en 1957.

Aujourd'hui comme hier, la recherche est constante pour améliorer la technicité des instruments et, de manière générale, celle du matériel de jeu. Comme nous l'avons vu, les installations, elles aussi, évoluent, et certaines recherches d'esthétique s'accordent avec un sens éclairé de l'utilité. Ainsi en est-il, du Trinquet Moderne de Bayonne, équipé de trois parois de verre à la place des murs latéraux, pour permettre à de nombreux spectateurs de voir les performances des sportifs. Le confort y est également au rendez-vous mais pour certains, avec un regret : le claquement de la pelote y est moins perceptible. En effet, à peu près tous les sens sont sollicités dans le spectacle (voir les témoignages des écrivains) qui se termine autour d'un verre, voire de plusieurs et d'un bon repas pour certains, étape gustative oubliée dans les descriptions littéraires.

## **La fabrication des pelotes**

Dès le XIXe siècle, la constitution et la fabrication de la pelote sont des sujets de discorde. Du reste, les mêmes querelles empoisonnaient les fabricants du XVe siècle puisqu'ils avaient demandé l'appui du roi Louis XI pour lutter contre les contrefaçons. Qui plus est la balle, emplie de chaux ou de gravillons et autres matériaux, pouvait blesser mortellement joueurs et spectateurs. Mais Amoros, en 1848, avait des balles contenant du plomb, qui devaient avoir le même effet.

Les registres font état de ces faits<sup>2000</sup> depuis fort longtemps puisqu'il existe, en Castille, un décret royal relatif aux peines pour homicide involontaire en 1255. Dans son ouvrage *les jeux au royaume de France du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Jean Michel Mehl tire des archives de nombreux cas de blessure, voire de mort (Mehl, 1990). Dans les articles de presse des XIXe et XXe siècles, nous avons relevé des accidents, pour certains mortels.

A propos des pelotes, en Pays basque, c'est l'introduction du caoutchouc, de la gomme, qui va susciter des disputes. En effet la vivacité de la balle se trouve fortement modifiée par cet élément

---

<sup>2000</sup> Cf. notamment en annexe 16, fichier 16.25., l'ordonnance de Louis XI le 24 juin 1480.

comme on peut aisément le comprendre. Mais il se peut que d'autres problèmes interfèrent. Nous citerons trois exemples qui montrent la façon de régler la question.

Dans les courriers échangés par Antoine D'Abbadie d'Arrast avec les différents organisateurs des fêtes basques, il est question des pelotes. “ *Balle de quatre onces (125gr), fine, sans gomme* ” lit-on dans les courriers, pour la partie à Urrugne en 1852, date de la deuxième fête initiée par Antoine d'Abbadie : “ *Nous avons chargé Candelero de faire deux nouvelles propositions aux joueurs espagnols, l'une de ces conditions est de jouer avec des balles de quatre onces à quatre onces et demi, que les balles aient de la gomme ou non c'est indifférent* ”<sup>2001</sup>. Ainsi la composition des pelotes a-t-elle son importance et doit être définie plusieurs jours avant la partie. Notons que, déjà en 1538, l'humaniste Luis Vivès signalait, dans ses *exercices de latin*, une différence entre les balles françaises ou belges, plus petites, plus dures, recouvertes de cuir blanc, bourrées de poils de chien, et les esteufs de Valence, eux bourrés de tonsure et drap de laine (Vives, 1538).

Dans l'affaire qui opposa les Haspandars et les Camboars en juin 1868 (Cf. articles du *Courrier de Bayonne* en annexe 9, à la date), c'est aussi la confection des pelotes qui est mise en cause. Comme dans le paragraphe précédent, la pelote de Hernani, espagnole donc, serait différente de la pelote fabriquée en France. Les matériaux à utiliser sont nommés : gomme et fil de chanvre. Le poids est aussi défini : 125gr.

Enfin, le tableau des règlements de la FFPB<sup>2002</sup> montre qu'il a fallu établir le poids de gomme et le poids total de la pelote, selon les spécialités et parfois les âges, pour éviter les conflits et encadrer la pratique. Au cours d'une réunion au siège de la fédération, dont l'objet était le poids et la vivacité des pelotes, il s'agissait de “ mettre un frein à l'abus de l'emploi de pelotes vives utilisées par certains joueurs, malheureusement même quelquefois à l'instigation des dirigeants qui ne recherchent que la victoire, utilisées donc sous le prétexte d'un joueur au but meurtrier<sup>2003</sup> ”. La quantité de gomme fut donc décidée et réglementée suite à cette réunion de 1972. Mais le problème est récurrent. De nombreuses fois, le problème de la vivacité des pelotes, du fait qu'elle rend le jeu inintéressant avec beaucoup de points faits au but notamment, a été évoqué en réunions de bureau fédéral, entre 2013 et 2016. Des solutions partielles ont pu être trouvées.

On pourrait rappeler qu'en leur temps les Indépendants, après avoir longtemps fonctionné sans règle quant aux pelotes<sup>2004</sup>, se sont peu à peu entendus pour en adopter dans les années 70<sup>2005</sup> et que la

---

<sup>2001</sup> Cf. N.A.F. 21747, f°78, BNF Estampes.

<sup>2002</sup> Cf. site [ffpb.net](http://ffpb.net), rubrique règlements pour les normes actuelles et en annexe 13, fichier 13.3a., un tableau des normes en 1982.

<sup>2003</sup> Cf. *Pilota* N°14, de mars-avril 1972.

<sup>2004</sup> Chacun portait les siennes et l'adversaire devait s'adapter. Le tirage au sort du premier engagement et la force au but étaient donc primordiaux pour la score.

FFPB, en 2012, a modifié le poids de la pelote des joueurs Elite Pro pour essayer de contrer la puissance redoutable, au but notamment, de Waltary Agusti.

Les fabricants sont-ils tous égaux à ce jeu ? Fixer la composition suffit-il ? Comme les artisans travaillent avec des presses, des moules, du matériau qui leur est propre, il est clair que les pelotes changent d'aspect et de qualité suivant les artisans. Depuis qu'une machine a été inventée par M.Mendiharat, la marque *Punpa* est associée à un label professionnel, mais pas encore industriel. *Punpa* fabrique toutes les sortes de pelotes, en grande quantité. Aucun artisan ne peut rivaliser avec cette production. Néanmoins Olivier François (entreprise Nahia) et Laurent Piquet ou Ellande Alfaro par exemple, produisent et vendent des pelotes aux joueurs. Par ailleurs *Punpa* délègue à des prisonniers enfermés au Pays Basque d'Espagne, la fabrication des pelotes douces pour l'initiation à main nue. Notons que la revue fédérale *Pilota* a consacré au moins deux dossiers à la fabrication de la pelote, en 2005 (*Pilota* N°157) et en 2009 (*Pilota* N°173 : 26-29).

## La fabrication des gants

O combien plus délicate, onéreuse et exigeante, est la fabrication du gant de cuir. Un seul fabricant en maîtrisait l'art au siècle dernier : Eusebio Arregui. Il résidait à Doneztebe. C'est auprès de ce maître artisan que Ander Ugarte a reçu une formation, des conseils et les secrets du métier en héritage et confiance<sup>2006</sup>. Il est donc le seul à fabriquer le gant qui sert à jouer au *laxoa*, au "rebot" et au *pasaka*. Cf. ci-après une photo des deux artisans. C'est au cœur de la fabrique *Punpa*, que Ander, ancien employé de M. Mendiharat perpétue la tradition, dans l'atelier qu'il a racheté, avant de s'installer à Saint Jean de Luz puis à Ascain. Nous avons photographié le moule de fabrication du gant dans l'atelier, dans un style bien différent des planches de Garsault. Cf. photo ci-après. Précisons qu'un gant coûte 220 euros.

Le Musée Basque recèle, comme on l'a dit, une collection importante de gants anciens, dont la forme varie selon les époques. On voit le désir d'adapter l'instrument pour favoriser la performance. D'abord très proche du gant casserole utilisé au XIX<sup>ème</sup> siècle dans le Nord de la France (Cf. gravure du jeu du Nord en annexe 5, fichier 5.32), le gant prend une forme plus allongée avec une belle courbure permettant à la pelote de glisser du poignet vers le bout du gant.

---

<sup>2005</sup> Cf. *Pilota* N°24, novembre décembre 1973, article de Jean Baptiste Garat " Six mois avec les Indépendants à main nue " : " Les indépendants ont admis également qu'il fallait respecter ou réglementer le poids des pelotes ".

<sup>2006</sup> Ils sont en photo dans le *Pilota* N°138, mars 2000.



Fig. 64. Ander Ugarte et Eusebio Arregui.



Fig. 65. La forme utilisée pour fabriquer les gants dans l'atelier Punpa.

La fabrication des *chisteras*, appelés aussi gants d'osier, après avoir longtemps été l'apanage d'une famille d'Ascaïn, la famille Lacarra, dont la photographie illustre plusieurs ouvrages, est aujourd'hui entre les mains de la famille Gonzales, installée comme fabricant depuis 1887, d'abord à Bayonne, puis allée des liserons, à Anglet. Aujourd'hui le produit est coûteux (de 200 à 700 euros selon la taille), alors qu'à sa naissance son prix modique fut une des raisons de son succès, nous dit-on

dans la plupart des ouvrages. Il reste artisanal<sup>2007</sup>. On n'a pas encore songé à moderniser la fabrication pour optimiser le temps nécessaire à sa réalisation. Par ailleurs son utilisation technique, dans le jeu, est difficile à maîtriser. Aussi les spécialités de pelote utilisant cet instrument sont-elles peu pratiquées en dehors du Pays Basque. Certains techniciens ont essayé d'utiliser des matériaux autres (carbone, par exemple) pour fabriquer des *chisteras* mais les résultats n'ont pas été concluants. Cependant, pour l'initiation des vacanciers et des scolaires, un gant en plastique dénommé *xister*, a vu le jour. Certains points méritent d'être améliorés, notamment la fixation du gant au poignet, mais les *xister* constituent un instrument à prix raisonnable, qui convient pour les débutants, en attendant l'achat d'un *chistera*.

Les vacanciers, en recherche de souvenirs, se procurent l'instrument en osier parmi des fonds d'instruments plus ou moins usagés, que les clubs portent à la vente, par exemple. Un peu cassés ou réparés, ces objets font l'affaire, comme éléments décoratifs. Du reste, nous avons vu que des vitrines de commerçants, peut-être en mal d'authenticité, s'ornent de tels vestiges pour attester d'un caractère basque. Le *chistera* est donc devenu un objet de décoration, sinon un objet d'art. Sa forme courbe, élégante, les matériaux naturel, bois de châtaignier, osier et cuir, aux tons chauds, le souvenir d'une partie de pelote vue un soir d'été sous les étoiles, sur un fronton de village pittoresque, en font le type d'œuvre que l'on désire acquérir pour orner un pan de mur de son habitation. Mais rares sont ceux qui peuvent s'offrir ce plaisir. Aussi les fabricants de souvenirs n'ont-ils pas manqué de reproduire l'instrument de jeu à échelle réduite et dans toutes sortes de matériaux, voire comme porte-clefs ou bijoux, afin que chacun puisse emporter son *chistera*. D'artisanat en art, le *chistera* évolue donc d'instrument de jeu en élément décoratif, soit dans sa réalité d'élément de jeu, soit comme rappel symbolique. A ce titre il peut figurer comme dessin sur un vêtement, une chaussure, un accessoire de plage ou tout autre objet.

### **La fabrication des *xare* ou raquettes argentines**

La spécialité qui fut longtemps reine en Argentine se pratique avec une sorte de raquette au cordage souple qui est en fait une sorte de filet de pêcheur ou de réseau bâti sur une branche de noisetier ou de châtaignier pliée afin de lui donner la forme d'une raquette, et dont les deux bouts sont maintenus attachés par de la corde, et constituent le manche (voir photos en annexe 16, fichiers 16.28a.-16.28b.).

Certains joueurs ou entraîneurs apprennent à fabriquer des *xare*, ou au moins à les réparer, mais deux personnes sont surtout sollicitées par les joueurs en France, Adrien Camino à Hasparren et

---

<sup>2007</sup> Cf. en annexe 16.27., photo de Pierre Gonzales venu fabriquer des *chisteras* devant le public de la journée d'ouverture en 2015

Jacques Saldubéhère à Anglet. Aucun artisan ne vit de la fabrication de cet instrument. Des jeunes se sont mis à l'œuvre. Il leur faudra quelque temps pour parfaire leur technique. Ils demanderont une homologation à la FFPB afin d'officialiser leur activité et de se constituer une clientèle. Ce sont souvent des joueurs de *xare* qui s'initient à cette fabrication, peut-être en vue de parfaire l'instrument ou de l'adapter à leur jeu. Le club de Paris qui pratique le *xare*, fabrique des mini - *xare* souvenirs, qu'on peut accrocher dans sa voiture, ou à son porte-clef. Là aussi il est difficile de voir la frontière entre objet touristique et objet fétiche, objet adopté par les pratiquants eux-mêmes.

Avec cette spécialité, en grand recul d'ailleurs, nous sommes loin de la fabrication industrielle, loin de la diffusion mondiale. Entre difficulté de la technique, pelote de cuir, instrument artisanal et pratique en trinquet, la moins facile des aires de jeu à construire<sup>2008</sup>, l'avenir du *xare* semble pour l'instant compromis.

### **La fabrication des *pala, paleta, paleton***

Ces instruments sont les plus utilisés car, d'une part, les joueurs loisirs, très nombreux, jouent avec des palas et, d'autre part, il y a plusieurs championnats avec *pala, paleta, paleton* dans lesquels beaucoup d'équipes s'inscrivent. La fabrication de ces instruments en bois est automatisée. Nous les plaçons dans ce paragraphe sur l'artisanat car il est difficile de ne pas les évoquer vu leur succès. Plusieurs fabricants en France, d'autres en Argentine se partagent le marché. La qualité de l'instrument est variable, qu'on se place du point de vue de la solidité, du poids ou de l'efficacité pour le jeu. Des vis insérées dans le bois, aux trous qui ajourent la matière, allégeant l'instrument et permettant des gestes techniques intéressants, les idées ne manquent pas pour parfaire l'instrument de jeu.

Pour ce qui est du *paleton*<sup>2009</sup>, d'origine argentine, la fabrication n'a pas vraiment trouvé de sérieux concurrent au puissant argentin, *Vasquito* installé depuis 1915. La marque a le nom d'un célèbre joueur argentin du XIXe siècle, comme le lecteur aura pu le remarquer. Un essai a été réalisé récemment par un menuisier, William Omiecinski, qui s'est intéressé à la pelote basque. Il a remarqué que la marque argentine, leader sur le marché, n'était pas de prix très accessible aux joueurs novices. Il a tenté de réaliser les instruments qui manquaient aux joueurs et il a affiné sa fabrication grâce aux essais et aux observations de deux champions girondins, Pierre Laxalde et Patxi Guillenteguy. En effet, William a également voulu proposer un *paleton* pour les besoins du haut niveau<sup>2010</sup>. Cependant,

---

<sup>2008</sup> Elle n'est utilisable que pour la pelote, contrairement aux murs à gauche intégrés à des salles multisports. Peu de jeunes peuvent s'entraîner en même temps au jeu codifié par les règles officielles. La construction est beaucoup plus complexe avec les galeries intérieures.

<sup>2009</sup> Instrument semblable à la *pala*, constitué de lamelles de diverses essences de bois collées. Elle est traversée par des tiges de métal filetées qu'on serre avec une clé.

<sup>2010</sup> Cf. photos du *paleton* et des matériaux de fabrication en annexe 16, fichiers 16.29a.-16.29b.

bien qu'il choisisse les espèces de bois pour optimiser le résonnant ou l'impact de la pelote sur la surface du paletton, bien qu'il puisse répondre aux besoins spécifiques des joueurs et trouver le juste équilibre entre poids, bruit et flexibilité, il a des difficultés à s'imposer dans l'hexagone, face au *Vasquito*. Son but est “ de proposer le paletton le plus léger, résistant et résonnant possible permettant de donner de la vitesse, de la rotation et un bon placement à la pelote<sup>2011</sup> ”. Son *paletton*, le “ Will ”, homologué en 2012 par la FFPB ne lui pour l'instant permet pas de vivre de cette activité, comme il escompte bien le faire un jour.

## **Butoirs et tableaux pour compter les points**

Beaucoup d'éléments matériels, fabriqués souvent dans les clubs, servent au jeu, en premier lieu le butoir de “ rebot ” et les objets servant à marquer les “ chasses ” sauf à Baigorry où ce sont des branches de chêne, puis les *douros* pour tirer au sort l'engagement dans toutes les spécialités. Depuis longtemps (voir Amoros qui écrit en 1847 ou avant), des tableaux de marque sont là pour indiquer le score aux spectateurs et des tableaux ou compteurs de points existent aussi pour les juges, garants du score. Toutes sortes de compteurs existent, des plus anciens, dans les clubs comme Hasparren, Saint-Jean-de-Luz, Baigorry ou Saint-Palais, aux plus récents, électroniques. Le score peut même être projeté depuis un ordinateur.

Des fabricants industriels se chargent aujourd'hui des compteurs et tableaux de marque, mais les anciens tableaux restent encore en vigueur, au moins dans les lieux que nous venons de citer, notamment pour le “ rebot ”. Le bois peint aux couleurs du club ou du Pays basque a été choisi par l'artisan à Saint-Jean-de-Luz, Hasparren et Saint-Palais, mais le fer est présent ça et là, et, de nos jours bois et plastique se mêlent avec des systèmes de plaques ou de cartons qu'on fait glisser pour les sortir de la boîte de rangement et les rendre visibles. Parfois c'est sur un rouleau que sont imprimés les chiffres. Il faut donc faire tourner celui-ci pour que les bons chiffres apparaissent dans la fenêtre visible... Là, comme dans le jeu, foisonnent les idées, les techniques, les matériaux. Loin de l'uniformité, de la standardisation, la pelote se conjugue au pluriel dans une originalité revendiquée, une personnalité affichée jusque dans les moindres détails. Même à Brive, cette liberté prévaut, puisqu'un dirigeant a préféré au tableau de marque lumineux largement plébiscité dans les murs à gauche, un affichage par vidéo projecteur, qui permet par exemple d'afficher aussi les partenaires financiers du club en actualisant les données, sans coût supplémentaire. Place à l'imagination, à la créativité, tel est l'esprit de la pelote, aussitôt intégré par les “ étrangers ” au Pays basque, quand ils se prennent d'intérêt, voire de passion pour la pelote basque.

---

<sup>2011</sup> Cf. Interview dans *Pilota* N°194, mars 2014, p.9.

Hier comme aujourd'hui, les *pilotaris* recréent la pelote à tout moment parce qu'ils n'ont pas perdu la notion fondamentale de jeu. Leur façon de jouer est créative, en recherche du meilleur instrument, de la meilleure technique, du meilleur matériel, dans le but de leurs performances futures. De leur côté, étant à l'écoute des joueurs, les fabricants-artisans sont eux aussi en recherche d'améliorations à apporter, à l'affût du meilleur cuir, du meilleur latex, de la meilleure laine, du meilleur osier etc. Comme nous avons eu l'occasion de le découvrir déjà, la pelote contient la branche des artisans, qui, depuis le XIXe siècle participe activement aux transformations du jeu, voire aux ruptures. Les joueurs ont des demandes diverses, allant des qualités techniques aux qualités esthétiques, par exemple, avec un désir de cuir coloré pour leurs instruments.

Tout le matériel de jeu fait partie de l'identité et de l'image de la pelote. La diversité des matériaux n'est qu'une des manifestations de la diversité de la pelote. Jusque dans ses instruments nous la percevons hautement technique, technologique, standardisée ou manuelle, de technique ancestrale. La FFPB, quant à elle a un rôle de modérateur et se doit d'unifier par des règlements, mais elle se plie aussi aux nouveaux besoins. Un équilibre entre jeu et sport, toujours aussi difficile à tenir qu'à la fondation de la FFPB, préside à son existence.

Pour conclure cette présentation de l'imagerie touristique et des objets liés à la pelote, nous insisterons sur la valeur symbolique de la pelote basque. Elle représente un Pays, elle participe de l'identité culturelle du Pays basque pour les visiteurs et pour les amateurs de pelote, y compris autochtones. Pour ces raisons, et parce que son esthétique et celle du *chistera* s'y prêtent, elle est à la fois élément de décoration de diverses boutiques, occasion de créer de multiples souvenirs, argument publicitaire pour la vente de produits comme l'alcool ou les sandales. La pelote se vend aussi au touriste, plutôt sous sa forme de *cesta punta*, à grands coups d'affiches et d'annonces publicitaires et le touriste risque la confusion entre la pelote et une spécialité particulière.

La pelote est source d'un artisanat non dénué d'esthétique mais visant les performances techniques des joueurs. Les fabricants travaillent en synergie avec les joueurs et parfois en connexion avec les dernières technologies. Ensemble ils ont créé les conditions de l'avenir de la pelote. Y aura-t-il une mécanisation dans certains domaines pour permettre la grande diffusion ?

Voyons maintenant ce que disent les auteurs de la fin du XXe siècle à propos du passé et de l'avenir de la pelote, à propos de sport et de tourisme, de patrimoine et d'identité culturelle.

### **III.3.3. Ouvrages sur la pelote, 1930 - 2015**

Depuis 1930, date que nous avons choisie comme limite pour l'études des auteurs, un grand nombre de livres sont parus, reprenant plus ou moins l'ouvrage de Blazy, le modernisant, ajoutant les nouvelles spécialités. Plusieurs ouvrages s'intitulent *la pelote basque*. Ceux de Apestéguy, Bénac et Vogt (1924), de Adolphe Jauréguy (1944) et de André Tournier (1958), par exemple.

A côté d'ouvrages destinés aux néophytes aussi bien qu'aux amateurs ou *aficionados*, des guides touristiques se sont emparés de la question, la traitant parmi tous les sujets culturels, les traditions ou caractéristiques du Pays basque. Des guides sur la pelote basque ont traité plus amplement la question.

Par ailleurs, des professeurs d'EPS, des membres de la Commission technique et pédagogique de la FFPB, des membres de la Direction technique nationale de la FFPB et des pédagogues ont voulu faire partager leurs connaissances aux enseignants comme aux jeunes sportifs en quête de formation. Eux aussi ont écrit des livres pour inciter à la pratique ou au perfectionnement.

Des passionnés d'histoire, amoureux de la pelote, attachés à la culture basque et désireux de laisser leur témoignage à la postérité, ont encore offert de belles pages. Toute cette production méritait qu'on en tire les images voire l'identité de la pelote basque véhiculées depuis l'après guerre, et le développement de la FFPB jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle.

#### **III.3.3.1. Le fond des ouvrages généralistes et des guides**

En tant que sport, en tant qu'activité culturelle historiquement rattachée au Pays basque, la pelote trouve place dans les guides de voyage sur le Pays basque. De nombreux auteurs voudront faire connaître la pelote aux touristes, aux curieux, voire aux amateurs. Il en résulte un certain nombre d'ouvrages qui doivent beaucoup à *La Pelote Basque* de Blazy et qui se présentent souvent comme des guides sur la pelote. Chacun y ajoute ses connaissances personnelles et une actualisation qui fait l'intérêt de l'ouvrage. A partir de la fin des années 1990, des guides beaucoup plus synthétiques, agrémentés de photos couleurs veulent constituer une adaptation aux attentes contemporaines et une vulgarisation de la complexité de la pelote basque dans toutes ses spécialités. De quelques exemples de cette production seront tirés des éléments de la représentation contemporaine de la pelote. Nous verrons qu'elle se ressent d'un passé du XIX<sup>e</sup> siècle, des images longtemps véhiculées et qu'elle oublie une part de la réalité actuelle, l'identité sportive de la pelote.

Afin d'alléger la présentation, et pour chaque ouvrage, nous indiquerons entre parenthèses après chaque citation la page d'où elle est tirée, sans répéter le nom de l'auteur ni l'année.

## La pelote au sein des Guides loisirs

Le *guide* Gallimard *Pays basque* répartit très équitablement toutes les spécialités ou particularités de ce pays, tous les centres d'intérêt possibles pour des touristes. Pour chaque domaine, des spécialistes ont été choisis afin d'éclairer le touriste, d'une part dans sa rencontre avec ce pays et, d'autre part, dans sa compréhension de la culture basque. La pelote prend une place, au même titre que l'histoire ou la mythologie. Elle n'a pas une place prépondérante mais égale aux autres domaines. Deux pages présentent la pelote. C'est la place libre de Baigorri qui a été choisie pour l'évoquer. Le "rebot", spécialité la plus ancienne parmi les spécialités fédérales y prend plus de la moitié de la place. La main nue avec un joueur détourné y figure au second plan et le *joko garbi* au troisième plan. Deux vieux instruments de musée (*chistera*) complètent ce tableau patrimonial.

Autant dire que à première vue, la pelote n'a pas l'air d'être un sport du XXI<sup>e</sup> siècle. Le texte emploie cependant le mot "sport" et cite les trois aires de jeux et les instruments modernes. Le guide s'adresse sans doute à des touristes d'été et à des personnes en quête de traditions authentiques. Il faut aller dans les dernières pages pour trouver, p.276, dans le cadre des fêtes et manifestations, à la fois la Grande semaine des finales des championnats de France et deux organisations de parties de *Cesta punta*, l'une à Biarritz, l'autre à Saint-Jean-de-Luz. Enfin p.277, les spécialités et les aires de jeu sont à nouveau citées avec un début de règles cette fois. Un dessin représente un *pilotari* jouant à main nue, peut-être à main nue, car sa tête est couverte d'un casque... ce qui n'arrive pas. Le guide parle de sens du défi, insiste sur le lien avec la paume, sur la pratique généralisée de ce sport : "la pelote occupe une place de choix dans la vie des Basques" (72). L'"habit de lumière du *pilotari*" est évoqué ainsi que "la beauté naturelle du geste" et "la grâce incomparable" (72). Ni peuple, ni race, ni jeu ancestral, mais des "racines dans les jeux de paume médiévaux", une appellation de sport, au début, avec toutefois des jeux anciens directs et des jeux modernes indirects, dans la suite du discours.

Au contraire du rugby, la pelote, dans ce guide, reste plus du côté des jeux que du sport, même s'il est signalé que les sports "pelote et rugby ont su passer les frontières", ce qui reste encore assez imprécis. "C'est un morceau tangible d'identité basque" (277), en tout cas. L'instrument est féminisé, ce qui avait fait bondir les rédacteurs d'articles au début du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>2012</sup>. Une polémique s'était élevée alors parce que les journalistes parisiens avaient osé écrire "la chistera". Il faut aussi noter que le carnet de voyage, p.265 a pour seule illustration un dessin de *pilotari* de dos renvoyant une pelote

---

<sup>2012</sup> Cf. par exemple, *Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 13 février 1910.

avec sa *pala*. Signalons encore qu'il n'est pas maigre et qu'il est bien dégarni, ce qui n'offre pas une image dynamique, jeune ou moderne de la pelote. Il pourrait s'agir de faire passer un message au lecteur sur la possibilité de jouer à tout âge. Comme on ne l'invite pas par ailleurs à essayer, nous en doutons.

Sans utiliser les vocables du XIXe siècle, devenus incorrects, ce guide donne encore une image assez traditionnelle de jeu, en mettant en avant des spécialités traditionnelles qui ne sont pas internationales et qui sont loin d'être les plus pratiquées. Il n'utilise pas le symbole du grand *chistera*, parle peu de *cesta punta*, alors qu'à son arrivée, au contraire, le touriste sera inondé d'images et de propositions de spectacle autour de cet instrument et trouvera quelques propositions pour le *joko garbi*, la main nue, plutôt avec des tournois de professionnels, ou encore, rarement, le *xare*. Dans tous les cas, la pelote de haut niveau et le sport international seront escamotés par le guide. Ce n'est probablement pas l'image attendue par le type de touriste visé par ce guide.

Le guide de la collection jeunesse, *Si tu vas au Pays basque*, édité par Gautier-Languereau en 1984, accorde une plus grande place à la pelote. Dès après la présentation géographique du Pays basque, en deuxième page, les touristes logent à l'hôtel du trinquet et un encadré présente la *cesta punta*. En troisième page, par la fenêtre de la chambre du jeune vacancier, le lecteur aperçoit des joueurs de pelote, de même page suivante, où l'église d'Iholdy avec le fronton en premier plan occupe l'encadré. Les six pages suivantes parlent de pelote, des termes employés par les joueurs et des règles.

Le jeu de "rebot", pourtant complexe et plutôt moins présent que d'autres dans la pratique actuelle, est représenté. Puis c'est le tour du Grand *chistera*, (beaucoup plus tourné vers les touristes avec des parties spectacle) et plusieurs attitudes sont dessinées. Le petit *chistera* ne manque pas à l'appel, la fabrication des instruments non plus. Deux champions sont nommés. Dix pages sur 40 (25%) parlent de la pelote. Il reste 30 pages pour la mer et ses loisirs, la montagne et les chevaux, les bergers, les sandales, le jeu traditionnel de cartes, la cuisine et ses spécialités (jambon, gâteaux, piments, soupe de poisson, alcool), la musique, la danse et la fête, sans compter langue et religion ou chasse à la palombe.

La place prise ici par le jeu de pelote est donc prépondérante. Il y a un parti pris, soit un désir de développer la pelote, ce qui paraît étrange et peu réaliste de la part de l'éditeur, soit un constat d'intérêt des jeunes touristes pour ce sport ou encore un point de vue imposé par l'auteur. Mais ce qui est sûr c'est que la pelote a une image très positive chez l'éditeur et pour celui qui a composé le guide. La pelote est bien connue de ce dernier, dans ses spécialités traditionnelles. Le sport moderne que constitue aussi la pelote ne semble pas l'intéresser. Nous dirions que l'image de la pelote s'en ressent, qu'elle est un peu surannée. On dirait que le temps s'est arrêté et que l'on se situe dans une histoire, un

conte plus que dans la réalité de fin du XXe siècle. Néanmoins, pas de surenchère sur les parties mythiques, ni sur le “ jeu national ”. Un quotidien simple de vie à la campagne y est montré, comme celui que nous avons pu connaître dans notre enfance, dans les années 1960.

En bref, dans les deux cas, la pelote reste plus un élément du patrimoine, encore vivant, qu’un sport, pourtant devenu, depuis 1993, un sport de haut niveau. Les joueurs de pelote, surtout les *palistes*, se reconnaîtraient-ils dans cette présentation de la pelote ? Correspond-elle à une réalité vécue aujourd’hui ?

## **Livres dits “ guides sur la pelote ”**

Deux ouvrages, tous deux parus au XXe siècle, représenteront cette forme, le premier guide, conséquent et complet, d’André Tournier et le dernier “ guide ” (nom donné par l’auteur) touffu, écrit par Jean-Pierre Allaux. Le guide d’Eskutik (Louis Toulet), paru pour la première fois en 1990, en était à sa 4<sup>e</sup> édition en juin 2002, succès certain, mais il est moins généraliste, plus porté sur la *cesta punta*. Nous lui avons préféré deux guides généralistes.

- **André Tournier, 1958**

Tournier écrit un guide de 48 pages de format inférieur à A<sub>5</sub>, intitulé *La Pelote Basque, Ses Jeux*. Sans écrire d’entrée en matière, ni d’adresse au lecteur, c’est plutôt en fin d’ouvrage que l’auteur fera quelques confidences et s’adressera au lecteur en précisant ses intentions. Il a lu le guide de Jauréguy qu’il place plus haut que le sien.

Il se veut pragmatique et technique dans le corps de l’ouvrage. Il donne par exemple des conseils précis aux spectateurs pour éviter d’être blessés par une balle. Mais il donne malgré tout des points d’histoire ou de légende en précisant dans ce dernier cas : “ dit-on ”. Gantchiki avec l’invention du *chistera* en est un exemple. Quelques dessins montrent les instruments, la forme de l’aire de jeu au sol avec des dimensions, que ce soit pour la place libre, le fronton mur à gauche ou le trinquet français, toujours en vue de dessus. Les termes basques qu’on entend au cours d’une partie sont aussi présentés<sup>2013</sup> avec leur signification et d’éventuelles remarques ou des applications directes pour le jeu.

Le livre débute avec la fabrication précise de la pelote, depuis l’éventuel noyau de marbre<sup>2014</sup>, autour duquel on enroule du fil de laine choisie, puis du fil. Nous connaissons tout, jusqu’à la nature du cuir enveloppant la pelote, la forme de sa découpe, la façon de coudre une ou des enveloppes, de mouiller le cuir pour qu’il rétrécisse en séchant, rendant la pelote plus dure. L’introduction plus

---

<sup>2013</sup> Le voici : ona (buena), falta (mala), tanto ou kintce, airetik, pumpa-sare, berriz, bota, avec son emploi verbal ou comme substantif, errefera, errebote, errebota, paret, pik, pik-ondo, a puño, beso-gain, errebes, lâché, dejada, cortada, yo !

<sup>2014</sup> Cf. (Tournier, 1958 : 10) : “ On introduisait anciennement dans les pelotes plus de deux épaisseurs de cuir, à l’époque où, faute de caoutchouc, le noyau se composait d’une bille de marbre entourée de gros fil de lin ”.

récente du caoutchouc et la forme sous laquelle on l'utilise, font l'objet d'un paragraphe. La vitesse de la pelote, et, à l'occasion l'anecdote de Perkain, suivie de la formule : “ dit-on ”, sont bien précisées.

Logiquement, l'auteur poursuit avec la fabrication des instruments. Nous remarquons que la raquette argentine dessinée dispose d'un tissage ancien<sup>2015</sup> et qu'il n'y a pas de *paletton*<sup>2016</sup>. Du reste l'auteur indique passer “ vite sur les instruments en bois, utilisés surtout par les Espagnols ”. La *paleta* est, pour lui, la “ dernière venue de la famille ” (12) et elle utilise non une pelote mais une balle de caoutchouc. Il semble que l'auteur se cantonne au jeu des provinces françaises et qu'il n'apprécie pas trop le jeu espagnol. Mais il minimise certainement l'impact de la *pala* qui a déjà été introduite en France et adoptée sans réserve par les Français en 1897, comme nous l'avons vu dans le I.3.2.3. La raquette argentine “ donne lieu à des parties très intéressantes ” (12), selon l'auteur, qui est donc capable d'apprécier des jeux non traditionnels pour lui. Il ne réagit pas automatiquement contre la modernité, à la façon d'Iztueta, et n'applique pas le ton moralisateur des rédacteurs de l'*Eskualduna*.

Les précisions, tant pour la manière particulièrement technique de fabriquer les *chisteras*, que pour la façon de les utiliser ou pour les jeux associés ne manquent pas. Selon l'auteur, le grand *chistera*, dont la vogue fut immense au temps de Chiquito, est cantonné à “ la Côte basque française fréquentée par les touristes, à Mauléon qui se débasquise, au Béarn et à Paris ” (17). Ici, l'auteur révèle encore son opinion à propos du grand *chistera* jeu qu'il ne classe pas parmi les jeux basques, c'est à dire pour lui, du Pays basque de France. En effet Mauléon se débasquise, selon lui, en le pratiquant.

Tournier s'intéresse ensuite aux aires de jeu. D'après lui, l'expression “ fronton ” est relativement récente, mais les Basques continuent à dire *plaza*. Il est vrai que la dénomination “ fronton ”, d'origine espagnole, prend peu à peu de l'importance dans le courant du XXe siècle. Il est vrai aussi que le mouvement de réappropriation de la langue et de la culture basques aura pour conséquence la reprise du vocable “ plaza ” sur les panneaux de signalétique au début du XXIe siècle.

Tournier pense que Sare et Baigorri sont des pays retardataires car on ne peut y enclore la place (où passent les voitures) pour faire payer les spectateurs. Décidément cet auteur est étonnant, partagé entre, d'une part un désir de modernité qui condamne des villages arriérés et, d'autre part, un attachement aux formes anciennes de jeu vraiment basque. Il ajoute avec nostalgie, paradoxalement à ses remarques sur Baigorri et Sare : “ où sont les frontons de mon enfance où le sol devenait de plus

---

<sup>2015</sup> La FFPB a précisé dans son règlement depuis 2010, que ce tissage n'était pas homologué, c'est à dire qu'on n'accepte pas ce type de raquette dans les parties officielles (de championnat).

<sup>2016</sup> Instrument pour jouer les spécialités internationales avec pelote de gomme, fabriqué par l'entreprise Vasquito depuis 1915.

en plus herbu au fur et à mesure que l'on s'éloignait du mur ? ” Nous pourrions lui répondre, à Oiarzun<sup>2017</sup>. Il conclut philosophiquement : “ Ainsi va le monde, même au Pays Basque ” (18).

A propos du premier mur de “ rebot ”, bas et étroit, qui a été agrandi dans les endroits où il existait, Tournier signale qu'on a tendance à le faire figurer, par tradition, par imitation, sur les frontons nouvellement construits, qui sont bien plus hauts et larges. Notons que cette mode, fort onéreuse, est bien finie. Toutes les dimensions des aires de jeu sont données mais “ à Sare, conservatoire du rebot, le terrain n'est limité que par la force de bras des joueurs et par la façade de la mairie ” (20). Il n'y a donc pas de tracé au fond de la place, d'ailleurs occupée par la route.

A propos des frontons espagnols, c'est pour Tournier une de leurs particularités d'avoir un sol dallé ou cimenté, et il précise que les places libres françaises ne sont pas cimentées en 1958, mais en terre battue, sauf le *barne*\*. Nous avons vu que certaines places au moins, dont Saint-Jean-de-Luz, sont cimentées sur une plus grande longueur, au XIX<sup>e</sup> siècle. Il y a donc des généralisations dont il faut se méfier chez Tournier. Il fait aussi remarquer qu'une ligne horizontale, limite supérieure du jeu, est tracée sur les frontons rectangulaires espagnols tandis qu'en France, c'est la crête du mur (souvent arrondie) qui est la limite. Ainsi, même si tout le monde parle de pelote basque et de Pays basque, chacun sait à quoi s'en tenir à propos du jeu espagnol et du jeu français.

A propos de “ l'arbitrage ” (25), l'auteur parle de tradition et de “ l'idée de la convention ” (qui, pour nous, est liée à l'idée de jeu). Pour lui, il est hors de question d'instituer un arbitre qui siffle “ chaque fois qu'il a cru [voir] une faute ”, comme le voudraient des “ trouble-fêtes venus des pays du Nord. ” (25) Nous retrouvons l'affirmation identitaire dans cette volonté de garder ses coutumes, sans se laisser impressionner par les autres et surtout sans les laisser changer les siennes (cf. Hoggart, 1970, “ Eux et nous ”). C'est le joueur qui demande “ Zer da pilota ? [‘qu'est la pelote’] en continuant à jouer ” (26) dans l'attente de la décision.

A ce propos, Tournier fait une digression sur ce qui se passe dans en *Jai Alai* en Amérique où, selon lui, les joueurs sont “ comme des chevaux lancés sur l'hippodrome. ” (26) A propos des professionnels qui déchaînent les passions des foules, il établit la comparaison avec “ les parties de trinquet à main nue de chez nous<sup>2018</sup> ” (27). Elles peuvent donner une idée de la passion du jeu, “ mais ici c'est un public basque, presque uniquement masculin, qui connaît personnellement les joueurs, leur village leur manière de jouer, les finesses d'un jeu qu'ils ont pratiqué ”, ajoute-t-il. Pour lui, les paris en Pays basque respectent donc à la fois les joueurs et le jeu. On parie en connaissance de cause, par

---

<sup>2017</sup> Voir photo du fronton en annexe 14, fichier 14.15.

<sup>2018</sup> Comme chez d'autres auteurs basques, nous sentons cette conscience du “ Nous ” les Basques, avec nos façons, nos règles, notre pelote et “ Eux ”, les trouble-fêtes, eux qui parient sans connaître les joueurs, qui n'aiment pas vraiment la pelote, qui n'y ont jamais joué.

amour du jeu et des joueurs, et non par simple goût de l'*alea*, voire de l'*illinx* si l'on joue tout son argent. Nous apprenons que le jeu en trinquet est suivi par un public d'hommes, principalement. C'est encore assez vrai de nos jours, surtout à Saint-Jean-Pied-de-Port. Reste à savoir pourquoi il le fait remarquer et ce que cela peut avoir comme impact.

Tournier est horrifié du système des *quinielas*, et de voir les joueurs " numérotés comme des chevaux de course " (27). Mais cet auteur, comme il l'a déjà montré, est prêt à accepter des modifications, comme le remplacement des espadrilles chères et de moins bonne qualité, par des chaussures blanches à semelle de caoutchouc. Cependant il écrit : " on a [...] aperçu des shorts et même des torsos nus à l'entraînement. C'est mauvais signe ". Il signale qu'une tenue avec chemise noire et pantalon jaune a été essayée. Il la trouve sinistre au soleil des frontons. Il se réjouit que la tenue avec les " tricots rayés de marin ait peu duré ". L'auteur ne se scandalise donc pas des changements, qu'il juge à l'aune de l'efficacité ou de l'esthétique.

Tournier termine en donnant les règles de tous les jeux qu'il voit pratiquer semble-t-il : " blaid au grand chistera en place « libre », le petit-gant ou yoko garbi, la cesta-punta et le jeu à « remonte », autres jeux de blaid, à main nue, à pala etc..., le trinquet, pasaka, le rebot ". Pour lui la pelote qui touche le corps d'un partenaire " est perdue brûlée, comme on dit ici " (29). Et cette remarque fait penser au fameux *erre* 'brûlé', des dictionnaires, utilisé quand on marche sur la ligne frontière au jeu.

Tournier précise enfin son intention. Il s'adresse au lecteur profane, et partira " d'un jeu peu orthodoxe mais qui est généralement le premier qui se présente à l'étranger de passage ". Il ira " du simple au compliqué (30). La description de la partie de Grand *chistera* est une réussite. Avec beaucoup d'humour et une observation de la réalité, le guide devenu conteur évoque le retard des artistes " vous ne connaissez pas le mépris de l'heure qu'ont les peuples partis pour vivre une éternité " (30), le placement le plus intelligent pour le spectateur, le désordre de la présentation, comparé à l'entrée solennelle en *cuadrilla* des corridas ou en file indienne au petit pas de course, dans les parties de rugby. Choix des pelotes, tirage au sort, placement des deux équipes, en attaque ou en défense, compteur qui ouvre la partie en chantant en basque (" ce qui se perd hélas ! " (31)), cri d'engagement (Yo !), possibilité de faire dix points d'affilée au but, ce qui enthousiasme les connaisseurs et n'intéresse pas les profanes, rôle ingrat de l'arrière qui joue du revers, tout est expliqué. La tactique n'aura plus de secret pour le lecteur. Tournier n'est pas un adepte de l'*atchiqui*, il le redit ici. Athlétique, spectaculaire, donnant lieu à de longs échanges et de belles paraboles, voilà la partie de grand *chistera*. Tournier sait donc reconnaître les qualités d'un jeu qu'il n'apprécie pas ou dont il réfute plus ou moins le caractère basque, qu'il qualifie de " chez nous ". Il réagit comme les rédacteurs du *Courrier de Bayonne*. Il est néanmoins prêt à s'extasier sur le jeu d'un Français, Chiquito. Il se peut

donc qu'un certain chauvinisme soit à l'œuvre dans ces jugements contre le jeu espagnol, dans la mesure où les Français n'y excellent pas.

Le “ petit-gant ” (34) est dit père du jeu précédent. Ce jeu a repris une part de son importance, perdue quand : “ d'incomparables joueurs comme Chilar furent supplantés par les tenants du nouveau jeu qui ne les valaient pas ” (34). Clairement, on ne pardonne pas au nouveau jeu – espagnol – d'avoir éliminé les vedettes du Pays basque de France et on veut retrouver le jeu de “ chez nous ”. C'est d'ailleurs l'un des buts avoués de la fédération française, de remettre à l'honneur ce jeu et celui du “ rebot ”.

A propos de la *Cesta punta*, l'auteur est objectif et lui reconnaît des qualités (variété, adresse affinée). Un paragraphe de 14 lignes suffit à définir tous les autres jeux de *blaid*. Il est vrai que les règles ne diffèrent pas mais les techniques sont différentes. Bota (1974) consacra un chapitre à chacun. Ceci montre l'évolution dans l'intérêt pour les diverses variétés ou disciplines plus tardives, ainsi que l'importance prise progressivement par ces nouveaux jeux dans la société. C'est l'image de la pelote qui change aussi peu à peu.

L'auteur s'intéresse au trinquet, qu'il décrit précisément après en avoir antérieurement dessiné l'aire de jeu. Il en profite pour exposer les “ chicanes ” permettant au joueur moins puissant de tenir tête par la ruse à son adversaire au bras plus fort. Nous voyons que l'auteur connaît et aime ce jeu. Toujours assez honnête, il reconnaît : “ c'est un peu comme dans les luxueux frontons couverts d'Espagne ou d'Amérique : on parie, [...] un peu trop... et l'on oublie un peu le grand principe du jeu basque quand il y a discussion et jugement sans appel : « Bazterrak ichilik » ” [‘Silence sur les bord, silence dans le public’]. Il veut dire que certains spectateurs manifestent bruyamment leur désaccord avec le juge. Cela peut arriver encore de nos jours. Et il conclut : “ Allez voir une belle partie en trinquet. Cela en vaut la peine ” (37). Il veut donc partager sa passion avec les étrangers et ne désespère pas de leur faire apprécier les jeux traditionnels alors qu'ils sont plutôt attirés par le grand *chistera*.

Il évoque rapidement le *pasaka* en affirmant : “ Beau jeu qui n'est plus joué que par quelques fidèles traditionalistes ” (37). Le substantif utilisé (traditionaliste) est un peu péjoratif, ce qui semble montrer un état d'esprit assez progressiste chez l'auteur. Il s'adresse visiblement aux touristes. En effet, il ajoute que les lecteurs n'auront pas l'occasion d'en voir s'ils sont de passage, alors qu'il y a tant à voir par ailleurs. Tournier ne semble donc pas convaincu par l'idée de *pasaka*. Notons que ce jeu n'en finit pas de mourir puisque, après avoir connu un temps fort à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, puis un déclin, il est encore joué, près de 60 ans après le témoignage de Tournier. Il n'y a pas de nostalgie chez l'auteur mais une forme d'acceptation face à la mort de certains jeux anciens. Il n'est en effet pas

affecté par la disparition du “ lachoa ” et “ des jeux qui ne se jouent plus du tout ” (37). Tournier n’est pas contre l’évolution dès lors qu’elle respecte ses valeurs et les jeux qui ont une valeur. C’est pour lui également une question identitaire, nous l’avons vu.

Tournier prend du temps pour exposer “ le plus noble, le plus beau et le plus compliqué ” des jeux. (38) Il ne peut éviter, à ce propos, les motifs déjà tant de fois rencontrés. Et il ajoute encore la partie du dimanche matin et l’angélus. A ce propos, il est précis et c’est intéressant. On récite sa prière *in petto* selon lui “ Goiz, arrats eta eguerditan<sup>2019</sup> ” ou on écoute bien les cloches “ qui la disent pour vous ” (41). Il serait intéressant de voir de quand date l’usage de chanter l’Angélus lors des finales. Adrien Camino, qui fut président de la Ligue de pelote du Pays Basque pendant 24 ans, jusqu’en 2012, dit que cela ne se faisait pas en championnat du Pays basque dans sa jeunesse. A propos du compteur de points et de sa mélodie, Tournier le décrit avec une “ drôle de canne avec des petits trous dans lesquels il enfonce de petites chevilles de bois ”. C’est le garant du score. Ci-après se trouve la photo d’un compteur de points servant encore en 2016 pour le *Pasaka*. Il est un peu du type exposé par Tournier. Le support en est une *pala*.

Pour Tournier, si les Basques ont basquisé les termes castillans indiquant la marche du score au “ rebot ”, c’est que pour eux ils ne sont pas “ l’expression d’une pluralité qui leur aurait été donnée en employant dans leur langue les mots de « hamabortz »<sup>2020</sup>[...] ” C’est très possible, les nombres ayant depuis bien longtemps perdu aussi leur sens en français, comme nous l’avons vu en I.2.3.2.

Mais aujourd’hui, certains juges et compteurs traduisent tous les termes en basque, sans se poser de question car c’est pour eux un combat idéologique, de réappropriation de la langue.

Il faut noter chez Tournier le soin apporté à la description des règles, des phases de jeu, du rôle de chacun des joueurs, des conséquences de l’inégalité des camps et de l’existence des “ chasses ” permettant de gagner le petit camp (c’est à dire de s’y trouver pour jouer mais d’avoir en conséquence à le défendre). Pour lui, “ un des caractères les plus nets de ce jeu consiste à conquérir le bon côté ”. Quand il explique la manière de compter, il fait le lien avec le tennis et la longue paume, quand il explique les “ chasses ”, il fait le parallèle avec l’annonce du “ « marqueur » picard ”. Il connaît visiblement ces jeux. Tournier considère qu’“ il faudrait un livre pour expliquer toutes les finesses du rebot ” (43). Mais il pense que son explication devrait permettre aux visiteurs d’“ apprécier les beautés du rebot ” (42).

---

<sup>2019</sup> Ce qui signifie : Matin, soir et midi. C’est justement le début du refrain de l’Angélus (une version parmi bien d’autres) chanté en basque lors des finales de “ rebot ” de nos jours.

<sup>2020</sup> *Hamabortz*, ‘quinze’.

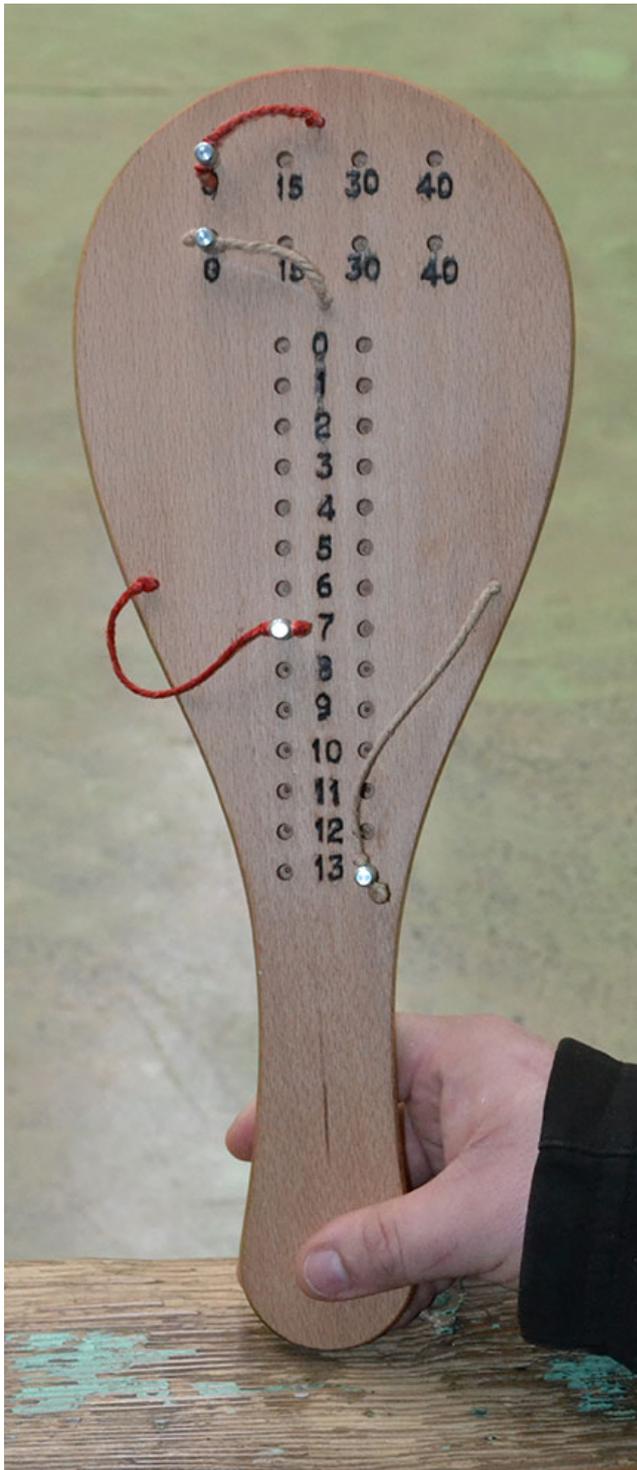


Fig. 66. Compteur de points d'un juge au *Pasaka* (2016), © E. Mourguy

A.Tournier considère son ouvrage comme “une initiation à une manifestation d’une chose typiquement basque, [...] à la fois traditionnelle, vivante et en évolution, soumise à des règles respectées sans être codifiées, s’équilibrant entre la diversité et l’unification.” (43) Ce propos est étonnant si nous le replaçons dans son contexte historique, plus de dix ans après la guerre, plus de trente cinq ans après la fondation de la FFPB, alors que deux championnats du Monde de pelote

basque ont eu lieu, en 1952 à Saint-Sébastien, en 1955 à Montevideo, alors que les troisièmes championnats du Monde, de 1958 se préparent à Biarritz, Bayonne et Hossegor. La codification est bel et bien là. Mais Tournier est attaché à la dynamique du jeu (pas de codification figée) et de la tradition et il affiche son accord avec l'évolution.

Tournier termine avec quelques souvenirs, quelques notes autobiographiques. Il précise qu'il s'est sans doute attiré les foudres de lecteurs plus jeunes. Ceci montre qu'il n'imagine pas faire un guide au seul usage des touristes. Effectivement un certain nombre de remarques, dès le début, portaient à confusion car des lecteurs extérieurs ne pouvaient s'y intéresser. Mais certaines précisions sont totalement inutiles aux initiés. L'ouvrage hésite donc et ne choisit pas entre ces deux publics. En conséquence, nous pouvons y trouver foule de renseignements sur les pratiques du moment et sur l'état d'esprit de l'époque. Comme pour les objets dits "souvenirs", nous remarquons, non pour la dernière fois, que le public visé est aussi bien celui des autochtones que celui des touristes. Cendrine Lagoueyte (2010) a mis en évidence ces phénomènes dans sa thèse *Usage des motifs culturels dans la construction de l'image(rie) touristique*.

Dans le dernier chapitre, intitulé "L'Avenir de la pelote", nous apprenons que l'auteur a vécu son enfance au Pays basque, qu'il est monté à Paris et qu'il a pratiqué le grand *chistera*. Ceci suppose une vitalité de la pratique de la pelote à Paris, où nous avons surtout trouvé des témoignages de spectacle jusque là. Ce faisant, il a été presque maudit par son père, dont il semble depuis avoir épousé la cause ou l'avis. Tournier n'a pas pratiqué le "rebot" car il se mourait, ce qui concorde avec nos données. L'auteur, désolé, écrit : "ça n'est plus ça [...] je ne crois pas que cela revienne" (46). Il parle de nivellement mondial, quand nous parlons aujourd'hui de mondialisation. Le phénomène était déjà perceptible, sans doute avec l'effet des *Jai Alai*.

L'auteur évoque un grand danger pour bien des choses basques, quand aujourd'hui des associations soulignent les mêmes risques. Pour lui, les joueurs perdent leur caractère de purs amateurs et, de moins en moins, les enfants sortent de l'école avec une pelote dans la poche. C'est tout à fait vrai de nos jours, mais en 1958 non, d'après nos témoins. Par ailleurs, le nombre de poussins en championnat est plus important qu'en fin de XX<sup>e</sup> siècle<sup>2021</sup>.

De plus, ajoute Tournier, le temps efface les inscriptions interdisant de jouer contre les murs, ce qui montre qu'elles ne sont plus utiles. Voilà donc un témoignage (un de plus) teinté de pessimisme, de tristesse à l'idée que la pelote change d'identité. Finalement c'est bien d'identité qu'il est question, et d'identité basque, même si les mots "race", et "jeu national" ne font plus partie du vocabulaire employé. Le *leitmotiv* de la pelote, plus exactement du jeu de pelote traditionnel, en danger de mort,

---

<sup>2021</sup> Les premiers championnats Poussins ont commencé en 1969, pour la place libre, plus tard en trinquet et mur à gauche.

trouve ici un accent particulier car, à l'époque de l'auteur, la pelote est un marqueur de la société basque.

Après avoir présenté le jeu de “rebot” comme abandonné, il précise quant au “rebot” : “un jeu très basque en somme, quoique issu, comme tant de choses très basques, d'un emprunt anciennement fait à d'autres” (reprise d'une idée de Camille Jullian, cité par Blazy). Tout le paradoxe de l'identité est exprimé. Avec Tournier, se dévoilent un besoin identitaire par rapport au jeu et la nécessité d'une évolution dans le respect des valeurs de la tradition ainsi qu'un désir de partager sa culture avec l'étranger. Ce dernier n'est donc pas exclu mais invité à entrer pour comprendre et apprécier.

- *Jean-Pierre Allaux, 1993*

Ce journaliste, tombé amoureux de la pelote basque qu'il a connue au lycée Gouraud de Rabat, réalise, de son propre aveu, un guide pour les néophytes abordant la pelote avec des yeux éblouis. Il l'intitule *La Pelote basque, De la paume au gant*. En 156 pages dont 39 pages d'illustrations, le plus souvent dédiées à des photos très expressives, en pleine page, de *pilotaris* en action dans divers lieux et diverses spécialités au cours de parties de championnats<sup>2022</sup>, l'auteur dresse un portrait fidèle des variétés de jeux (ou spécialités) pratiquées au XX<sup>e</sup> siècle. Les trente chapitres comportent chacun une à huit pages, le plus long étant le chapitre final. Ils traitent de l'existence lointaine des jeux de balle (en Egypte, en Grèce, chez les Mayas), des “folies du jeu de paume” (22), de “Perkain”, dont Allaux relate la légende comme si elle était historique, de la partie d'Irun (gagnée par “Gaskoïna”) également romancée, de la “trouvaille de Gaintxiki” (114), de toutes les aires de jeux, de toutes les spécialités avec leurs règles, de la fabrication des pelotes et des chisteras et du “roi des rois du grand gant” (122), Chiquito.

L'auteur pense que le “rebot” ne peut s'exporter hors du Pays Basque, qu'il établit “un lien charnel avec le passé”. Le “rebot” se joue à onze heures du matin le dimanche depuis des siècles, récite-t-il à tort, sans le savoir. Allaux livre quelques termes spécialisés ou spécifiques du jeu, en basque ou en castillan, nomme quelques grands *pilotaris* et, toujours avec un talent de conteur, friand d'anecdotes et d'éléments d'histoire à égrener au long de son discours, aborde d'autres thèmes. Ainsi il s'intéresse à “la solitude du chanteur de points” (82), aux “femmes à l'assaut des trinquets” (106) (le premier tournoi fédéral féminin a eu lieu en 1975), aux “expériences de puntistes français” (138) (explication du jeu des *quinielas*) et à la grave crise qui a affecté la pelote américaine.

---

<sup>2022</sup> Il s'agit donc de joueurs en tenue officielle, pantalon blanc et chemise de club.

Deux chapitres ont retenu notre attention. Tout d'abord, celui qui évoque et aborde d'autres thèmes, ici " un art, une culture, un sport " (39). L'auteur demande si à travers la *cesta punta*, devenue " l'un des sports les plus populaires en Amérique dans ces *jai alai* casinos ", la pelote " ne s'affirme plus comme l'expression communautaire d'une culture, comme le plus fidèle reflet d'un peuple courageux façonné par l'effort de survivre " (39). Il répond par la négative. Pour lui, d'une part le jeu touche les basques du Pays et de la diaspora mais aussi de plus en plus d'amateurs autres, qui " se sentent solidaires d'un sport que les vicissitudes de cette fin de siècle n'ont ni sali, ni détérioré " (39) et, d'autre part, en terre natale, on veille à son authenticité.

Allaux évoque des défis, survivant aux compétitions, mais il nous semble qu'ils sont d'une période antérieure à l'écriture de son livre. Il intègre la pelote aux autres expressions de la culture basque, rapproche le nombre des spécialités principales de pelote, sept, selon lui, des sept provinces...

Il pense qu'on pouvait craindre la désaffection des jeunes vingt années plus tôt (en 1973). Il attribue aux initiatives de la FFPB, d'une part, et aux enseignants bénévoles des écoles de pelote, d'autre part, un certain renouveau. Pour lui, les media s'intéressent davantage à la pelote. Il pense notamment à la télévision qui propage " cet art sportif où s'exaltent l'élégance, la force, le punch, la finesse de jugement, la résistance et l'amitié ". Il termine avec enthousiasme : " Oui la pelote a devant elle l'éternité ! "

Le deuxième chapitre que nous voulons regarder de plus près est aussi le dernier : " le sport d'un peuple pour tous les peuples " (145), selon les termes du président de la FIPV, Jesus Fernandez Iriando (en poste depuis 1978), à Chistian Jaurena à l'issue du Mondial de Cuba (146-147). Allaux, après un bref historique, fait l'état des lieux au niveau institutionnel français et donne quelques repères au niveau international aussi. Il pense que " tout sport confiné dans son bocal d'origine s'étiole [...] et finit par disparaître " (147) mais que la pelote " n'est pas exposée à ce danger. " Il argumente notamment : " Elle ne coûte pas cher et elle procure d'emblée d'immenses joies ". L'auteur n'est pas loin des arguments de Galien. Pour lui, les courts de tennis découverts seraient finalement moins rentables pour les collectivités que les trinquets et, le tennis s'essoufflant,

*il est probable qu'une importante partie du public voulant entretenir dans la bonne humeur son bien-être physique et mental, sans conflit entre les générations, sans cloisonnement social, sans soumission aux critères imposés par la sélection, va prendre la balle au bond au pied des frontons. Un engouement [...] jusque dans les froides plaines du nord irrite peut-être ceux qui estiment encore qu'il faut être Basque pour devenir pilotari. [...] cette ferveur extra-territoriale a de quoi ravigoter les propagateurs de la pelote [...] « sport de masse » (147)*

Son optimisme confiant n'a pas rencontré la réalité. Les témoignages qu'il a récoltés auprès de la FFPB étaient eux aussi irréalistes. La pelote n'a pas beaucoup plus avancé dans les territoires hors

Pays basque, qu'en 1993. Les douze commandements de la FFPB (confiés alors au journaliste) n'ont été que partiellement suivis d'effet. Il y avait encore 11 ligues en 2016 et environ 300 clubs ou sociétés, comme en 1992, mais le nombre de licenciés a augmenté, passant de 15000 à plus de 16700. Les chiffres donnés pour le nombre de pratiquants non licenciés n'étaient pas établis par une étude, mais estimés, donc peu utilisables. Allaux consacre presque deux pages à Dominique Boutineau, alors Président FFPB, qui lance : " Paris, qui attend avec impatience son jaï alai, serait une fabuleuse vitrine pour la pelote, pour l'identité basque. " Paris attend toujours et n'ose plus penser *Jai Alai* mais plutôt fronton mur à gauche couvert. Ayant participé à une forme de concours en ligne de budget participatif ouvert par la mairie de Paris en 2016, le fronton mur à gauche n'a pas eu assez de voix et ce n'est donc pas lui qui sera financé.

Allaux tourne son regard vers le monde où la dispora joue " partout où le mur fraternel d'un *euskal etxea*<sup>2023</sup> (maison basque) peut renvoyer le ttiac meurtri de l'astre de cuir, jumeau du « soleil des frontons » de l'Euskal Herria " (151). Nous retrouvons l'image de l'astre pour la pelote et le soleil comme jumeau. C'est bien l'image universelle, signalée par les philosophes et historiens, liée à une structure de l'imaginaire par Durand.

## **Des ouvrages de découverte et de vulgarisation**

Pierre Sabalo, instituteur, élu durant des années à la FFPB, dont il a été quelques temps le Trésorier, a écrit plusieurs ouvrages assez courts, à visée pédagogique et d'information générale<sup>2024</sup>. Ces ouvrages de vulgarisation se lisent vite, sont d'aspect agréable. Leur but était de faire connaître la pelote au plus grand nombre. Le premier s'intitule *Pour connaître la Pelote Basque, ouvrage pédagogique et pratique à l'usage de tous ceux qui ont voulu tout savoir sur la Pelote Basque ... sans jamais oser le demander*. Il paraît en 1996 chez Haritza à Bayonne. En 36 pages au format livre de poche, l'auteur décline un maximum de thèmes, chacun prenant une à deux pages illustrées de photos en couleurs. L'auteur a le sens de la formule. Il connaît ses classiques et résume avec dynamisme. Pour commencer, il garde le thème des origines et lance :

*La Pelote est-elle basque ? Il semblerait que les Romains, fervents joueurs de « pila », aient, au cours de leurs conquêtes, implanté ce qui sera appelé « jeu de paume ». La pelote est donc un jeu universel : les Basques, comme dans d'autres domaines, ont su garder l'apport d'une autre civilisation. (Sabalo, 1996 : 3).*

---

<sup>2023</sup> Maison ou Foyer construits par les Basques exilés, où sont donnés des cours de basque, de danse basque, où se trouve en général une aire de jeu de pelote.

<sup>2024</sup> Il a aussi écrit un ouvrage d'un autre genre, que nous avons déjà cité, sur la mémoire et les jeux de bergers, livre coécrit avec Jakes Casaubon (2002).

Nous voyons que les articles de d'Elbée, très mal reçus en 1921, sont passés par là. Blazy, le premier en avait tenu compte. La doxa est bien installée. La dernière phrase est encore une fois la pensée de Camille Jullian. A propos d'évolutions de la pelote, l'auteur évoque le passage du " crin à la gomme " et affirme que le " produit ramené par La Condamine en 1792<sup>2025</sup>, ne fut utilisé que 50 ans plus tard " (4). Les spécialités défilent : " Main nue, gare au clou ! "(5) puis " les virtuoses de l'osier " et signale que le *joko garbi* n'est pas une spécialité internationale alors qu'elle le mériterait. Il est sévère avec la *cesta punta* qui " a surtout permis d'organiser des paris sous toutes les latitudes " (11) mais reconnaît que nos joueurs ont profité de cette organisation, puis que les Etats ont joué un rôle dans la fermeture des *Jai Alai*. Après cette lecture, plus personne ne dira la *chistera* car l'auteur indique la décision, prise on ne sait par qui, mais correspondant au ton horrifié du rédacteur du *Journal de Saint-Palais* en 1910 (Cf. paragraphe sur ce journal).

Sabalo explique la fabrication du *paleton* et son intérêt (le collage de lames d'essences différentes donne souplesse et résistance). Il évoque le jeu très aérien avec le *paleton* où l'on joue du poignet et considère que : " Les Argentins, Chiliens, Uruguayens [...] sont les maîtres en la matière. C'est l'aristocratie de la pala " tandis que la *Pala ancha* est la " pelote de Mr Tout Le Monde " (12). Puis l'auteur s'attarde sur la spécialité du *xare*. Il évoque le vieil instrument (*matxarde*) de la vallée de la Nive qui a été diffusé par des frères franciscains en Argentine. Selon P.Ubierna ce sont plutôt des Bénédictins et des Bétharramites qui l'ont développé. A l'occasion, Adrien Camino, champion du monde à Vitoria, La Havane et Mexico, et, de plus, fabricant de *xare* est présenté avec ses instruments " figiolés comme des archets de violoniste. Plus amateur que lui, tu meurs " (15). Nous voyons ici un mélange des registres. L'auteur veut aussi donner des aspects techniques de la fabrication, côte à côte avec l'histoire.

Sabalo a le goût des vieux jeux. Il titre : " Pasaka, laxoa, Beau comme l'Antique " (16). " Rebot, le saint des saints " (18), ajoutant que ce dernier est une partie de tennis plus un gagne terrain. C'est un peu réducteur, résumé oblige. L'auteur ne résiste pas au topos de l'Angélus et pour lui le " chanteur de points, a des accents de muezzin " (19). Il accorde une place au plan de jeu et aux règles. L'" *arraya* " est considérée comme une pénalité ce qui ne rend pas compte de l'adresse de l'équipe attaquante cherchant à marquer une " chasse " en visant les angles, en attaquant la corde par

---

<sup>2025</sup> De fait, la Condamine s'est fait envoyer des boules de caoutchouc, qu'il a reçues plus tard, plusieurs mois après son retour en France. En effet, avant de quitter Cayenne, il a pu lire un traité d'un certain Fresneau sur un arbre de la forêt amazonienne qui produit une sorte de gomme aux qualités particulières. Il imagina très vite des applications pratiques de ce produit car il avait vu les Indiens s'en servir sans savoir d'où il provenait mais il ne réussit pas à se procurer un échantillon avant son départ. Cf. Florence Trystram, 1979, *Le Procès des Etoiles*, chez Seghers, livre écrit après sa thèse en Histoire des Sciences sur l'expédition scientifique française au Pérou pour mesurer un arc de méridien (1735-1771).

l'intermédiaire de son troisième gant, ou en réalisant le pic parfait, rôle du buteur. La formule comporte des risques de trahison, comme le résumé.

Après les plus anciennes spécialités, et juste avant le père du jeu basque, la toute dernière arrivée, la spécialité du *Frontenis*, se trouve coincée entre les antiquités et accompagnée d'un "Caramba" (20.), allusion à Tintin ou simple évocation du Mexique.

L'auteur a l'idée intéressante de présenter "le Jeu de Paume, le jeu des Rois" dans son actualité avec la photo du jeu de Mérignac, aujourd'hui disparu. L'étape suivante concerne les lieux de jeu et l'auteur donne son opinion : "de plus en plus on joue dans des milieux aseptisés : murs lisses, sols impeccables, gradins éloignés. Le sport y a gagné en crédibilité, le jeu y a perdu du charme" (23). Il pense que l'architecture typique, place libre en France, contre fronton mur à gauche en Espagne, est due à une occupation différente du sol, ruralité d'un côté, urbanisation de l'autre avec un espace restreint. L'urbanisation pourrait être une raison d'élever des murs, comme on le pense généralement pour la paume plutôt à cause des balles perdues, des risques de blessures et de bris. Mais nous avons vu la réponse apportée en Pays basque de France. On a construit un peu à l'extérieur du centre ville. Et des frontons avec mur à gauche se trouvent aussi bien dans les villages du Pays basque d'Espagne, en zone rurale. L'argument est donc à prendre avec précaution.

La fabrication des instruments avec des photos des artisans en action dans leur atelier n'est pas oubliée. L'auteur s'intéresse à la tenue avec un titre provocateur : Tenue, Jupette ou pantalon ? (30) mais la tenue des juges est aussi présentée, ainsi que les protections mises en place peu à peu avec l'implication importante du médecin fédéral, G.Laporte.

Enfin, le professionnalisme en pelote est évoqué, en précisant que les joueurs dits professionnels ne peuvent pas vivre de leurs gains de pelote, qui constituent un supplément à leurs revenus. Pour clôturer, l'auteur évoque les jeux "cousins" d'autres régions de France et dresse deux cartes celle de France et celle du monde. Les villes où l'on joue à la pelote y sont indiquées. L'auteur pense qu'on joue dans beaucoup de casernes et de collèges et que les frontons ont été bâtis par des Basques lors de leur établissement dans un lieu. C'est vrai mais nous savons que bien d'autres personnes ont fait construire des frontons, car la passion de la pelote peut atteindre les "étrangers". Avec ce guide, toute la pelote, en vision panoramique, est présentée, du jeu antique aux dernières innovations du sport fédéral en terme de jeu, de tenue et de règles de sécurité. Il diffère donc nettement des ouvrages précédents par son point de vue plutôt objectif.

Les deux autres ouvrages de P.Sabalo sont proches dans le style et la teneur. *A la découverte de la pelote basque, le chistera* paraît à Oloron en 2002 aux Editions Mon hélios, avec l'aide du Conseil Général des Pyrénées Atlantiques, dans le même format. Le troisième s'intitule *La Pelote Basque* et

reprend un peu les explications du premier, en plus grand format, ce qui permet principalement d'insérer davantage de photos. Il paraît en 2003 à Saint-Cyr-sur-Loire.

En bref, les divers guides lui font une place importante aux jeux anciens, avec une nette affection pour le "rebot". Les guides touristiques en oublient presque l'actualité sportive fédérale. Cette présentation est en désaccord avec l'offre touristique tournée vers la *Cesta punta* le grand *chistera* et, dans une moindre mesure, la main nue, le *joko garbi* ou le *xare*.

Les guides consacrés à la pelote évoluent dans le sens de la modernité, de l'objectivité et leurs illustrations suivent aussi les possibilités du moment (dessins, photos en noir et blanc, photos en couleurs). Ils réactualisent donc l'image de la pelote mais tous présentent le "rebot", comme jeu identitaire, tous donnent des informations sur la fabrication du matériel (encore un argument pour l'associer à l'image de la pelote), sur les aires de jeu et, bien sûr les règles principales des spécialités pratiquées. Entre Tournier (1958) et Sabalo (1996), le nombre de spécialités augmente.

Si les néophytes semblent être le public visé, de fait les auteurs s'adressent également aux amateurs du Pays basque. Le désir de partager ce qu'on aime, d'ouvrir les arcanes de la pelote aux étrangers est sensible chez Tournier et Allaux. A la fois connaisseurs, conteurs dotés d'un style humoristique et sentimentaux, ils sacrifient à la quête des origines, et, pour Allaux et Sabalo à la légende dorée avec tous ses héros. Des termes basques peuvent apparaître et la pelote correspond à "l'expression communautaire d'une culture", c'est le reflet d'un peuple, le lien avec le passé, la tradition étant le "rebot". Entre le premier et le dernier guide, le virage est totalement négocié vers la modernité ; la conscience des valeurs identitaires liées à la pelote disparaît peu à peu, l'opposition au jeu espagnol de *chistera* aussi, mais la défense du jeu français de petit *chistera* ou *joko garbi* ainsi que du "rebot", demeure. L'organisation des *Jai Alai* fait l'unanimité des réticences, et chez Tournier c'est une condamnation pour manque de respect aux joueurs.

### III.3.3.2. Le domaine pédagogique et technique

La FFPB ayant ambition de promouvoir, de développer la pelote sur le territoire français, voire au-delà, elle s'est naturellement tournée vers l'enseignement et vers les éducateurs. Elle a obtenu des postes de cadres techniques puis un Directeur technique National en 1982<sup>2026</sup> ainsi que le statut de Sport de haut niveau en 1993. Des sections sport études, des pôles France pelote ont vu le jour. Un poste de Conseiller Pédagogique pelote (premier degré) a été créé dans le département 64. La pelote

---

<sup>2026</sup> C'est le titre du document conservé au siège de la FFPB, mais sa mise en place date de 1983.

peut être pratiquée dans le cadre des cours d'EPS dans l'Académie de Bordeaux et être présentée comme option lourde pour l'obtention du Baccalauréat. Nous savons que c'est une exception dans le domaine des jeux traditionnels devenus sports. En conséquence, les professionnels de l'éducation se sont penchés sur la démarche pédagogique et quelques ouvrages en témoignent.

## **Une première théorisation de la pelote basque**

Jean-Baptiste Garat, président de la Commission technique et pédagogique de la FFPB a présenté ce travail de théorisation qui a permis de valider le bien fondé de la demande de Directeur technique national. Ce document, édité en 1982, largement distribué dans les clubs, a constitué une base pour former les premiers éducateurs de pelote, lesquels ont pu ensuite former les éducateurs de clubs et/ou les jeunes. Le premier Brevet d'Etat premier degré Pelote, était né<sup>2027</sup>. Il allait être bientôt suivi des autres degrés, avec l'organisation fédérale chapeauté par le premier DTN, Jean-Pierre Erviti. De très nombreux jeunes se sont formés, obtenant ce fameux Brevet d'Etat qui permet d'être rémunéré et qui aurait pu permettre une professionnalisation de la pelote à l'instar du tennis.

Mais la pelote est restée durant longtemps aux mains des bénévoles dans les clubs ou pratiquée en loisir sans licence. Les trinquetiers n'ont pas exigé la licence fédérale pour organiser leurs tournois. La pelote est restée traditionnelle et artisanale malgré son vernis international, ce n'est que l'un de ses paradoxes.

Le document commence par donner quelques principes théoriques, des notions sur le développement de l'enfant et de l'adolescent, avant de dresser un historique de la pelote (nous verrons qu'il restera un passage obligé) et une description de la pelote et de son organisation : championnats (scolaires USEP-UNSS, de l'Union basque, de ligue, fédéraux ou internationaux<sup>2028</sup>), aires de jeux, instruments, pelotes spécifiques pour chaque jeu et selon les catégories d'âge. Les côtés techniques et tactiques sont alors exposés (noms dans les deux langues basque et française) en utilisant des dessins explicites et un lexique de la pelote indique le vocabulaire en bilingue aussi. Sur ces gestes techniques toutes les spécialités se retrouvent. Une vision globale de la pelote se dégage, dépassant la diversité des spécialités. Enfin le problème de l'enseignement est développé avec des notions de pédagogie et un répertoire d'exercices pour les futurs animateurs. Les ouvrages ultérieurs garderont ces principes. L'historique et le lexique, comme les exercices, deviendront la règle, ce qui n'est pas évident s'agissant d'un sport.

---

<sup>2027</sup> Nous y avons puisé des croquis, ceux qui montrent les installations et les gestes des joueurs, voir en annexe 13, fichiers 13.3a.-13.3d.

<sup>2028</sup> Les 23 pays participants sont nommés. Cet aspect international de la pelote a donc de l'importance.

## Un premier classeur pédagogique

En 1990, un groupe d'instituteurs et de Conseillers Pédagogiques de circonscriptions, travaillant avec la Commission technique et Pédagogique fédérale, crée puis édite un classeur pédagogique intitulé *Je joue à la pelote et toi ? Des jeux de balle... à la pelote basque. Découvrez, initiez, jouez, 80 fiches pédagogiques*. A l'intérieur, le titre est différent : *La Pelote Basque à l'Ecole Élémentaire, 80 fiches de Jeux de balles et pelotes*. Cet ouvrage, publié à Salies-de-Béarn par le Centre de réadaptation Fonctionnelle et Professionnelle des P.E.P., s'adresse aux enseignants des écoles primaires (maternelles ou élémentaires).

Selon les auteurs il s'agit de répondre au besoin de nombreux collègues désireux de faire pratiquer la pelote à leurs élèves, mais aussi de montrer qu'il n'est point nécessaire d'être un grand technicien pour mettre en place des situations de jeu du type exposé dans le classeur. Les auteurs veulent également inciter à faire jouer à la pelote au regard de l'enrichissement et de l'épanouissement qui en résulteraient pour l'enfant. Nous avons placé en annexe 16, fichier 16.30a. deux fiches de style très différent, pour montrer de quoi se compose le fond de l'ouvrage. Cette synthèse est un produit pédagogique abouti présentant des jeux classés en fonction de l'âge, des objectifs, et du degré de difficulté.

De plus, le groupe de travail a voulu donner un exemple de projet pédagogique, comprenant une organisation de "cycle de pratique de Jeux de balles et de pelotes"<sup>2029</sup>, suivi d'une rencontre inter-classes. Cette dernière montre le but de l'activité, à savoir permettre une confrontation, une compétition où l'*âgon* est présent. Et nous retrouvons l'esprit de clocher puisque la compétition n'a pas lieu entre copains mais entre classes. Nous avons constaté que c'est plutôt une compétition inter-écoles qui est visée, donc un élargissement important par rapport au monde infantin. Toutes les épreuves sont alors définies. C'est du "prêt à l'emploi".

Mais si nous avons choisi cet ouvrage c'est parce que s'ajoutent à ce contenu de pédagogie sportive, un lexique (vocabulaire basque de pelote), placé en annexe 16, fichier 16.30b., et un élément culturel. Par exemple, dans ce projet final, les auteurs proposent un volet "connaissance de l'activité" où sont exposés trois thèmes : la pelote basque et son histoire, la pelote basque et ses spécialités avec son implantation dans le monde, enfin la pelote basque à travers la littérature, avec trois pages de citations. Là réside l'originalité du projet pédagogique. Il ne s'arrête pas à une activité sportive mais veut contextualiser, il veut apprendre à jouer mais aussi transmettre une histoire, un phénomène, une pelote culturelle. Bref l'image de la pelote, ses représentations sont soignées. On convoque Jean

---

<sup>2029</sup> Terminologie de l'Education Nationale.

Haritschelhar, Pierre Lhande, Pierre Loti et d'autres pour que l'esprit de la pelote accompagne la découverte pratique et technique.

En fait, dès la présentation du classeur, l'histoire de la pelote est évoquée, avant même les objectifs spécifiques recherchés. Les idées ne semblent pas bien claires, entre ce qu'il faut dire, le politiquement correct, selon la formule du temps, et ce que pensent intimement les auteurs.

Si la pelote n'est que l'adaptation d'un jeu universel, aux dires du groupe de travail, " le mérite du Pays Basque est d'avoir su conserver, adapter, faire évoluer un jeu qui, disparaissant dans beaucoup d'endroits est devenu, grâce à un processus identitaire un sport national : la pelote basque " (1). S'agissant d'un document à faire circuler à l'intérieur de l'Education Nationale, signé par des Conseillers Pédagogiques de la même institution, le " national " peut-il désigner autre chose que la nation française ? Mais lorsque les Basques en parlent, ne désigne-t-il pas la nation basque, le " petit peuple " ? Puisque les auteurs mettent en exergue un " processus identitaire ", il s'agirait bien de pelote basque et de nation basque, mais le sport est national, sous l'égide d'une fédération française. Le terme fut et demeure ambigu.

Les auteurs font une présentation avantageuse de la Pelote Basque avec 24 pays pratiquants, 15 000 licenciés, mais 55000 pratiquants (nombre évalué hors de toute statistique ou étude officielle), une présence aux Jeux Olympiques de Barcelone (mais on ne dit pas que c'est dans le cadre d'une démonstration) et un développement constant. Les auteurs précisent que l'objectif de leur réflexion n'est ni une récupération, ni une promotion outrancière, mais une modeste contribution répondant à un besoin. Nous avons l'impression que le besoin est plutôt du côté fédéral dans le sens du développement du sport justement, peut-être face à une baisse de la pratique spontanée, de la transmission familiale ou sociale, et même au sein de l'école. Les enseignants destinataires du classeur ne sont vraisemblablement plus des joueurs eux-mêmes, des Basques. En effet ils n'auraient pas besoin de fiches explicatives sinon.

Néanmoins, l'objectif avoué est de faire connaître, apprécier, aimer une activité sportive nouvelle qui peut s'avérer riche pour le développement psychomoteur de l'enfant, lui donner " la possibilité d'être performant, créatif, épanoui, en un mot d'être « bon », de se sentir reconnu comme tel [...] et d'atteindre par là des satisfactions personnelles et des acquisitions motrices propres " (1). Le vocabulaire est celui du sport et de l'éducation sportive mais nous retrouvons une reconnaissance du joueur par le spectateur du jeu (ici l'enseignant ou les camarades). La créativité du joueur a souvent été relevée en d'autres termes dans les textes que nous avons étudiés jusqu'ici et la performance c'est la réussite du champion, ces qualités n'étant pas exclusivement liées à la pelote.

Dans les objectifs spécifiques recherchés, l'introduction attire le regard : “ La balle exerce sur l'enfant un pouvoir magique. Quel est l'enfant qui ne possède pas sa balle ? ” (2) Cette remarque nous rapproche du texte d'Apollonios de Rhodes décrivant la balle offerte par sa nourrice à Zeus. Alors “ magie ” comme l'écrivent les auteurs, attirance, évocation, pour nous, de la planète terre, symbole du tout, de la perfection, selon les penseurs cités dans notre ouvrage ? Ce qui est certain c'est que des pédagogues n'ont pas peur de l'écrire au XXe siècle à destination des enseignants. L'image ne soulève pas de question dans ce monde éducatif.

La suite de l'exposé des objectifs donne quelques clefs à propos de la pelote. Selon les auteurs, elle sollicite l'affectif, la perception du mouvement, l'attention et “ le caractère mobile de la balle et ses « caprices » accentuent ce pouvoir attractif ” (2). La balle est donc un peu perçue comme une personne ayant une vie propre. Ce n'est pas seulement un effet de style chez les auteurs, c'est apparemment la réalité vécue. La capacité à rebondir et à prendre des effets autorise cette perception et s'ajoute au premier affect lié simplement à l'aspect sphérique. L'enfant, nous dit-on, entre alors dans une communication avec la pelote, par ses réactions corporelles, face aux réactions de la pelote. Spontanéité de l'enfant, puis maîtrise de l'inertie de l'objet et maîtrise de ses réactions, voilà ce que les pédagogues trouvent comme objectifs de l'activité, ainsi que la conquête de l'espace et du temps.

Ayant fini d'analyser l'aspect moteur, les auteurs s'intéressent à l'aspect cognitif. Ils évoquent les mécanismes permettant l'“ ajustement du comportement moteur sur la réalité événementielle ” (3). Le joueur analyse les trajectoires, prévoit, programme et exécute des actions, il anticipe les réactions de la balle, décode d'éventuelles ruses de l'adversaire.

On nous parle d'intelligence de jeu en affirmant que “ tout cet ensemble de systèmes de communication motrice est appelé en pelote basque : *bista* ” (4). Il a semblé nécessaire aux auteurs de donner ici encore un terme basque, comme si ils souhaitaient que les enseignants connaissent, voire utilisent le lexique basque de la pelote. Nous pouvons témoigner qu'aujourd'hui encore ce substantif est employé, non seulement par les locuteurs basques, mais généralement par tous, dans le milieu de la pelote. Il a la *bista* signifie qu'il voit bien ce qu'il faut faire pour bien se placer, où envoyer la pelote pour gagner le point et se dit d'un joueur qui a de l'intelligence de jeu. Le basque parle de vue, le français d'intelligence... mais le basque est proche de la formule signataire de Forbet “ bon pied, bon oeil ”. Nous avons remarqué une fierté des Basques à exporter leur vocabulaire, la langue minorée devenant pour une fois la langue qui s'impose par le jeu de leur pelote.

Nous avons aussi observé une fierté, chez les non bascophones, qui utilisent le vocabulaire dans une sorte d'appropriation d'un jeu qui leur plaît, voire les passionne. Ils s'approprient encore davantage le jeu en employant son vocabulaire. Ceci explique sans doute le besoin de donner des noms

basques aux frontons, aux aires de jeu construites en dehors du Pays basque, de même pour les noms de clubs. Si autrefois, ils étaient fondés par des Basques exilés, il faut penser que ce n'est plus forcément le cas mais le désir de trouver un nom basque a persisté dans certains cas au moins.

Les pratiquants, par l'utilisation de la langue, pénètrent le cercle des *pilotaris*. C'est le type de sentiment qui conduit à organiser des fêtes basques autour de parties de pelote à l'extérieur du Pays basque, à systématiquement faire écouter les chants basques les plus traditionnels ou ceux des fêtes de Bayonne, dans les pauses prises par les joueurs ou pendant qu'ils s'échauffent. Nous entendons par fête basque un repas " traditionnel<sup>2030</sup> " avec groupe de musique basque ou chanteur basque, drapeaux basques décoratifs etc. C'est aussi l'esprit qui devait présider à la présence de danseurs basques ou au moins d'enfants en costumes traditionnels lors de l'inauguration d'un fronton à l'extérieur du Pays basque<sup>2031</sup>. Les championnats du monde, eux-mêmes suivaient cette sorte de rite. Autrement dit, la pelote convoque les autres formes de culture et la fête, particulièrement. Depuis, les danseurs sont régulièrement convoqués lors de finales en Pays basque comme ailleurs<sup>2032</sup>. C'est le concept de d'Abbadie revisité par la modernité.

Poursuivons la lecture des objectifs avec l'aspect final : affectif et relationnel. Les auteurs voient la pelote comme un sport d'équipe et individuel à la fois, ce n'est pas le premier paradoxe ni le premier défi relevé par la pelote. A la découverte individuelle, succèdent les apprentissages en groupe. La coopération, la solidarité et le respect d'une règle sont présents. Acteur dans le jeu, puis juge, compteur ou responsable du matériel, l'enfant s'imprègne peu à peu de l'esprit " de l'esprit « plaza gizon », l'esprit fair play lié à l'une des caractéristiques de la pelote basque " (4). Les auteurs insistent sur le lexique, décidément lié à la pelote.

Nous ajoutons que cette caractéristique du *plaza gizon* est assez récente dans l'histoire de la pelote. Le terme désignait autrefois l'excellent joueur, que tous remarquaient ou admiraient, la vedette, l'étoile. On peut penser qu'il avait des qualités d'homme d'honneur, de loyauté mais les chansonniers ne l'ont pas retenu, si on pense à Perkain et Azanza, si on pense à Gazkoina. Les articles de presse ne sont pas très bavards à ce sujet non plus. Et même, la ruse est considérée comme une qualité, or elle use de simulation et de tromperie. Nous ne sommes pas sûrs que *fair play* et *plaza gizon* soient

---

<sup>2030</sup> Le menu se rapproche de ce qu'on mange aujourd'hui en Pays basque, de ce qui est à la mode, souvent le menu proposé dans les cidreries du Pays basque, autour des piments ou poivrons, de la morue, de l'omelette, voire de la côte de bœuf, du fromage de brebis à la confiture de cerise, du gâteau basque ou du lait de brebis caillé.

<sup>2031</sup> De nombreuses photos dans la revue *Pilota* en témoignent.

<sup>2032</sup> Cf. deux photos prises comme exemples en annexe 16, fichiers 16.31.-16.32.

synonymes, au moins jusqu'à la naissance de la FFPB ou plutôt jusqu'au moment où elle a remplacé la tradition, dans la deuxième moitié du XXe siècle semble-t-il<sup>2033</sup>.

En bref, l'image de la pelote basque véhiculée par ce dossier est positive, dynamique, ancrée dans un territoire, une langue, une histoire, une littérature. Et cependant c'est un sport accessible à tous, nécessitant peu de moyens matériels, qui développe la motricité, les capacités cognitives, notamment la faculté d'anticipation par le calcul et qui contribue à l'épanouissement de l'enfant dans le cadre de relations affectives avec soi et dans le groupe. Elle permet la conduite d'un projet pédagogique partagé avec d'autres écoles qui a pour finalité des rencontres inter-classes, comme ce fut le cas pour les écoles à Saint-Jean-de-Luz, lors d'une journée au *Jai Alai* dans les années 2000.

### **Un livre-dossier dédié au *Joko garbi***

Pierre Péré, Conseiller Pédagogique d'une Circonscription de Pau, puis Conseiller pédagogique pelote du département 64, écrit en 1997 un dossier pédagogique visant la formation à la pratique du *chistera* et à la spécialité du *Joko garbi* en place libre ou en mur à gauche.

Formé à la Section Paloise de Pau, cet ancien joueur de *joko garbi* et de "rebot" est un passionné de pelote, pédagogue dans l'âme, qui a mis au point en 2006 le fameux *xister*, instrument en plastique ayant la forme d'un *chistera*, évidemment beaucoup moins coûteux<sup>2034</sup>. Cet instrument, amélioré par la présence d'un fond en tissu synthétique permet une initiation intéressante. Il a été retenu comme tel par bon nombre de pédagogues qui l'emploient avec succès lors de stages auprès des jeunes écoliers ou lycéens. La FFPB a constitué un sac ou kit pédagogique pour l'initiation comprenant des pelotes, des *palas* et des *xisters*. Pierre Péré a ensuite écrit deux ouvrages que nous avons déjà eu l'occasion de citer. Pour l'instant nous lisons *Chistera joko garbi mon ami, Pratique de la pelote basque à l'aide d'un chistera*, paru aux Editions du Phare, à Pau.

L'auteur ne reprend pas la base, c'est à dire la découverte de la balle, comme ses prédécesseurs. Il a pour premier but de familiariser le jeune avec l'instrument (*chistera*), par des lancers spécifiques, d'abord. Puis il s'agit de rattraper la pelote pour la relancer, du cas le plus simple (après le bond) au plus difficile (à la volée). Le dernier objectif de la familiarisation, c'est déjà la partie de pelote. L'auteur a bien compris ce qui fait l'intérêt du jeu : la confrontation avec l'alter ego. Dans toute cette partie de l'ouvrage, les exercices sont expliqués et quelques dessins viennent compléter le discours.

La deuxième partie de son ouvrage est consacrée au jeu de *Joko garbi* et il reprend pédagogiquement, l'initiation et le perfectionnement. La page titre indique : " le *chistera joko garbi* ...

---

<sup>2033</sup> Le livre d'André Tournier montre que, à son époque, le système de convention n'a pas encore été totalement remplacé par la réglementation.

<sup>2034</sup> Cf. Pilota N°165, janvier 2007, p.7.

un jeu et un sport d'équipe ». L'auteur est bien sensible à la notion de jeu, qui n'a donc pas disparu en 1997 du vocabulaire livresque. Tous les types de coups sont progressivement appris, puis utilisés dans des exercices de consolidation, selon l'esprit pédagogique. Par ailleurs, la dimension d'équipe est relevée, et sera développée dans l'aspect stratégique. Comme la pelote est toujours prête à basculer dans l'individualisme, par la vedettarisation, dans l'esprit des dirigeants et des pratiquants, il est important de relever cette affirmation de l'auteur. Il est temps, pour lui, de projeter le lecteur dans le jeu de haut niveau, en place libre puis en fronton mur à gauche. Les deux jeux sont expliqués dans leurs règles et dans les stratégies possibles, en indiquant le rôle précis de chaque joueur.

A propos du terrain, l'auteur fait remarquer la forme de bouteille de l'aire de jeu au sol. Les Basques ont inventé ce type de jeu contre le mur, à deux équipes côte à côte, qui ne jouent pas au gagne terrain. Du reste, les joueurs parlent de "gagner le mur", puisqu'il n'y a qu'un terrain pour tous, avec les mêmes limites pour tous, justement cette forme de bouteille si efficace. Il fallait y penser, s'étonne l'auteur. En effet, la forme prête aux attaques dans les angles, les *cortadas*. La pelote, si le joueur arrive à la saisir, est alors difficilement ramenée dans les limites de cette bouteille. Encore une originalité, relevée par cet auteur. C'est le seul à en faire la remarque. Les autres ont rapporté la forme du terrain sans penser à signaler son intérêt.

L'auteur s'adresse au néophyte, qui a découvert le *joko garbi* et souhaite se l'approprier, il s'adresse au jeune *pilotari* qui veut s'améliorer, jusqu'à atteindre le haut niveau et enfin il s'adresse aux entraîneurs. Il leur propose des fiches techniques avec une colonne pour la description des divers exercices et une autre pour indiquer le niveau à atteindre suivant le nombre de mois ou d'années de pratique, donc une mesure pour l'évaluation. Grâce à des situations d'évaluation, les acteurs ont la possibilité de voir si les objectifs sont atteints, s'ils ont progressé. Très techniques et pédagogiques ces fiches sont un outil montrant un souci de développer la pelote en tant que sport, peut-être à l'école, mais plutôt dans un club. L'auteur précise d'ailleurs que toutes les activités proposées ont été testées dans plusieurs écoles de pelote avant d'être présentées.

Il ajoute, lui aussi, un lexique à la fin de l'ouvrage, p.84. Sur les seize mots dont les noms des aires de jeu, cinq sont en langue basque - ils n'ont pas d'équivalent en français - et deux sont issus du castillan. Ce lexique donne les noms des principales attaques et les noms des divers éléments du terrain. L'ouvrage est bien a priori entièrement dédié au sport et à la pédagogie, sans y mêler d'éléments historiques ni culturels. Ni *plaza gizon*, ni *bista* ici d'ailleurs. La pelote se serait-elle émancipée de son poids culturel ?

Néanmoins deux pages ont retenu notre attention. En page 70, P. Péré évoque la finale, consécration de la progression, de l'accession au plus haut niveau. Il l'a vécue à plusieurs reprises, et

cette page est autobiographique sans le dire. Son témoignage spontané, puisque personne ne vient l'interviewer, est exceptionnel. C'est " un privilège rare, une suprême récompense, un jour hors du temps ". Le joueur va vivre l'" ivresse d'une finale ". Il évoque l'entrée sur la place en plein soleil, dans les chuchotements de la foule, le *chistera* qu'on fixe au poignet et la première pelote qu'on envoie claquer au mur. Alors, " vous n'êtes plus un humain, vous êtes un pilotari " termine ce Béarnais. Nous retrouvons le sens du jeu, selon Huizinga, la symbolique déjà évoquée autour du jeu de balle et plus particulièrement du jeu de pelote, dans un lieu particulier, le fronton place libre. Une forme de transcendance, une mystérieuse entrée dans un monde hors du commun a lieu, qui rappelle les écrits des poètes.

Un rêve est exprimé à la fin de l'ouvrage. L'auteur utilise encore son sens de la réflexion :

*Décrire une trajectoire rectiligne à partir d'une courbe : géométrie dans l'espace surréaliste, bien sûr. / Faire claquer un objet que l'on ne frappe pas [...] / Allier la force à la finesse, la patience à la rage de vaincre, la tradition au modernisme. C'est aussi cela le joko garbi. / Rien d'étonnant alors que le Peuple Basque s'identifiant totalement à lui, veuille le conserver jalousement, alors qu'on l'aime très fort ailleurs (83).*

P.Péré pense que le *joko garbi* mérite largement de s'exporter mais accuse les Basques de vouloir le garder. De fait, la cherté des *chisteras* et la difficulté technique sont plutôt la cause de son périmètre restreint d'application ou de pratique.

Par ailleurs, Péré est le premier auteur à penser à cette trajectoire qui commence dans la courbe du *chistera* pour devenir aussi parfois rectiligne en effet. De même il évoque la caresse donnée à la pelote dans le *chistera*, caresse qui l'envoie frapper le mur, où elle claque avec ce son caractéristique de la pelote de cuir. Il a cette vision du monde originale et particulière aux poètes. Dans les qualités des joueurs, en revanche, il retrouve les motifs présents dans les textes antérieurs. Ici, " finesse " remplace " élégance ". Il emploie le mot " harmonieux " plus haut et parle de geste délié. Il évoque malgré tout la tradition, corrigée par le modernisme. En effet, cette période de fin de siècle est bien un moment où la pelote se tourne résolument vers un avenir sportif, décomplexé, visant l'olympisme, la performance le haut niveau, du moins c'est le souhait fédéral, car dans les campagnes, il en va autrement, d'après ce que nous avons pu voir et entendre, mais ceci demanderait une étude sociologique, hors de notre objet.

## **Un CDROM éducatif**

En 2010, l'*USEP* (Union Sportive de l'Enseignement du Premier degré) et la FFPB éditent le fruit du travail d'une commission d'experts, un CDROM pour les enseignants et les éducateurs des écoles de pelote. Cet outil, élaboré par la Commission technique et pédagogique fédérale, par le

Conseiller Pédagogique Départemental dédié à la Pelote basque<sup>2035</sup> et par des membres de l'USEP vise le développement de la pelote par le biais de l'école et la formation des éducateurs bénévoles qui sont souvent démunis face aux jeunes qui leur sont confiés.

La coopération est une réussite mais la communication et le lancement de cet outil n'ont pas fait l'objet d'un travail de marketing qu'aurait mérité cet ouvrage, fruit d'une réelle réflexion, apportant des réponses pratiques et efficaces, grâce à l'engagement de professionnels. Il est donc sous-utilisé et il nécessite déjà une révision, une mise en ligne sous la forme utilisée maintenant pour la formation des enseignants et qui permette la projection du contenu interactif sur un tableau numérique, en classe, avec une actualisation des données administratives, des téléphones des contacts, en particulier.

Le CD est à double usage, une partie étant conçue pour les enseignants et une autre pour les clubs de pelote. Mais, de fait, il est un "outil au service des enfants, des enseignants et des éducateurs". La FFPB, d'une part et, d'autre part, l'USEP l'ont utilisé pour se faire connaître. Dans la découverte de l'activité, deux dimensions sont mises en exergue : sportive et culturelle.

Pour les écoles de pelote, les lieux de pratique, les règles des jeux, la possibilité de commander un sac kit de pelote<sup>2036</sup>, les pratiques traditionnelles et internationales sont présentées à l'aide de dessins et de petites vidéos. Tous les contacts utiles (FFPB, son organigramme et ligues fédérales) sont donnés ainsi que la possibilité d'intégrer un parcours d'excellence sportive dans un pôle pelote, dans une section sportive pelote (sections sport études) sur certains lycées. Pour les animateurs, des fiches de situations de jeu permettent d'organiser des activités et d'évaluer les jeunes. Enfin, toutes les possibilités de formation fédérale pour être éducateur/animateur sont exposées.

La partie dédiée à l'école est beaucoup plus touffue. L'USEP y développe son projet éducatif. L'enfant est acteur dans la méthode USEP et le CD comporte donc un espace élève avec des propositions d'activités (notamment un livre de "pelotari"), d'évaluation personnelle et une B.D. sur l'histoire de la pelote. A ce propos, l'idée pertinente, enrichie par des versions en langues régionales, souffre de quelques imprécisions.

Pour les enseignants, le contenu est très riche. Il s'appuie sur le programme officiel (cité), pour amener un contenu pédagogique et technique, propose une unité de formation, avec plusieurs situations de référence, puis d'apprentissage qui s'appuient sur des fiches d'activités pratiques avec

---

<sup>2035</sup> C'est un fait unique. Dans les Pyrénées Atlantiques, existait jusqu'en 2015, un Conseiller Pédagogique Premier degré, entièrement dévolu à la pelote basque. Ce statut d'exception a pris fin avec le départ à la retraite de M.Aiçaguer, qui a participé largement à la création du CD ROM dont nous parlons.

<sup>2036</sup> Nous avons déjà parlé du sac à l'effigie de la FFPB et de l'USEP, comportant des balles, des *xisters*, des *palas*, des plots et du ruban adhésif pour tracer des raies au sol ou sur les murs. C'est le matériel pédagogique associé à l'activité pelote basque éducative et d'initiation.

leur matériel d'évaluation. Les auteurs ont voulu montrer les liens avec les autres disciplines comme l'histoire, les arts plastiques etc. Le but du cycle formatif c'est évidemment la rencontre finale USEP. Pour l'organiser, un cadre général et différentes possibilités sont exposés, laissant libre cours à l'imagination et à l'adaptation aux besoins particuliers de la classe, du groupe et de l'enseignant.

Ce qui a particulièrement attiré notre attention, c'est la première partie intitulée : " La pelote c'est quoi ? " Tout d'abord, les auteurs soulignaient : " cette activité qui souffre parfois d'une image par trop « folklorisante » des basques pelotaris sur leurs frontons blottis au pied des Pyrénées... ". Il s'agit pour eux de lutter contre cette image persistante en 2010. En effet, la pelote à l'école présente, pour les auteurs, une innovation surtout dans les régions où elle n'est pas connue, à la fois par " son histoire ancienne liée au jeu de paume et par son ancrage culturel fort ". Mais elle confère des " atouts supplémentaires " avec le développement de " l'ambidextrie des lancers, de la variété de frappe " (divers vecteurs sont utilisés) et la notion de " défi et de jeu négocié observé par un juge ". En effet " tout peut être discuté et défini ", apportant le " plaisir du jeu et de la confrontation, en se situant à son niveau de pratique ". Il s'agit bien de " réinventer, de se ré-approprier les règles de ces joutes de balle au mur, tout en respectant l'essentiel des caractéristiques des jeux de pelote basque ". Les auteurs reprennent les arguments et les valeurs pédagogiques déjà rencontrés sous d'autres plumes dans notre ouvrage. Un peu plus loin, nous trouvons, selon les auteurs, des caractéristiques de la pelote avec la diversité des pratiques, des spécialités. Ce sont aussi des caractéristiques déjà présentées plusieurs fois. Ils ont aussi relevé des moteurs :

*Son approche culturelle*

*Les rôles sociaux : les notions de défi, de respect de la parole donnée et la place prépondérante du juge...qui n'est pas un arbitre... Mais ceci méritera d'être explicité plus tard.*

*Mixité et coopération. Ils s'auto-arbitrent en demandant l'avis du juge.*

*Accessibilité et prise de risque dans les formes de jeu*

Les auteurs entendent par là que les élèves jouent chacun à son niveau, en renvoyant la pelote selon la règle fédérale ou en contrôlant la trajectoire de la balle avant de la renvoyer ou même en la saisissant à la main, en l'arrêtant avant de la renvoyer.

Le mot défi est présent de nombreuses fois. Suivant notre étude, il est clair que le défi a toujours permis d'équilibrer les chances et que l'USEP respecte l'esprit initial du jeu de pelote. Le respect de la parole donnée et la place du juge sont aussi des aspects culturels dont l'USEP joue comme moyen pédagogique pour éduquer les élèves. C'est bien de réappropriation qu'il s'agit.

Après analyse, l'USEP a trouvé que la pelote basque était un levier intéressant pour l'éducation, par ses divers aspects pratiques, déjà relevés par Galien, Forbet et tant d'autres à la suite

(faible coût, peu de moyens à mettre en œuvre, pratique possible partout, bons effets sur les aspects physique et physiologique). De plus elle a relevé les atouts supplémentaires de l'aspect culturel (défi, notion de juge, plaisir du jeu possible même avec des niveaux différents, transdisciplinarité).

Il lui a semblé nécessaire d'ajouter un volet historique. Cela n'est pas neutre. La pelote s'inscrit dans une histoire, que l'on a voulu faire connaître aux enseignants et aux enfants. La galerie des champions n'a pas ici retenu l'attention. Pas de trace de jeu national non plus. Les jeux anciens de bergers, les noms des vieux jeux, noms basques sont présents cependant. *Chistera* et *pala* sont sur un même plan chronologique. On sait qu'en France la *pala* est arrivée bien plus tard. Au niveau des repères historiques, l'exposé manque de dates, de précision, revient aux origines des jeux de balle ce qui laisse peu de place à la pelote. Par ailleurs, les affirmations des uns (USEP) et des autres (bien des auteurs, bien des ouvrages), sans repères de dates, finit par donner des informations contradictoires.

C'est la gravure de Crébierre, frontispice de l'ouvrage de Forbet paru chez Hulpeau qui est ici la seule référence iconographique... Ce n'est peut-être pas l'image la plus pertinente. La remarque issue de l'Hermitte en Province (sans le citer) sur le jeu de *blaid* qui ne s'appelait pas ainsi mais "rabort" et qui était joué par les vieillards et les enfants ne semble pas utile car on ne sait pas de quoi parle vraiment de Jouy. Mais il a été repris par d'autres et on ne sait plus, à force d'intertextualité, où les auteurs ont pris cette référence. De plus, le *lawn-tennis* est cité précédemment alors qu'il est ultérieur. Cela peut prêter à confusion. Le jeu à main nue étant très prisé au Pays basque en même temps que le jeu à *chistera*, il fallait peut-être le mentionner aussi. Peut-être fallait-il privilégier des points plus récents, pour lesquels il y a des documents et des faits précis.

En fait, l'histoire n'étant pas vraiment connue, chacun s'appuie sur des livres où la part des choses n'a pas été faite entre légende, témoignage oral d'une personne âgée sur des faits de jeunesse, témoignages écrits sans source identifiée... De plus l'analyse des documents écrits n'avait pas été faite non plus, pas plus que la recherche dans les archives en général. D'où il ressort des croyances fermes et néanmoins fausses, comme la tradition de la partie de "rebot" le dimanche à 10 h (11 h pour certains) et la nécessité de la gomme (latex) dans les pelotes pour jouer contre un mur. Les auteurs ici ne font que répercuter un état des lieux de l'histoire. Depuis, Jean Haritschelhar, Pierre Péré, et d'autres ont eu quelques documents d'archives ou des articles de presse permettant de dévoiler quelques pans de cette histoire de la pelote. Nous espérons que notre travail permettra aussi d'établir une chronologie plus juste.

En bref, le CD est un outil moderne, pensé pour le développement de la pelote, qui utilise des dessins, des images et des vidéos pour montrer la pelote dans toutes ses spécialités traditionnelles ou internationales. D'un côté, la formation des animateurs dans les clubs est visée, par une information

pertinente, y compris sur leur propre possibilité de se former. D'autre part, une riche proposition pédagogique s'adresse aux enseignants du premier degré. Elle expose les atouts pédagogiques de développement psychomoteur (ambidextrie, variété de frappes) et ceux qui relèvent de l'aspect culturel (défi, arbitrage). Des fiches d'exercices, des fiches d'évaluation et un volet historique concernent tous les éducateurs. Ainsi la pelote est présentée à la fois comme exportable, de valeur éducative et reconnue dans sa dimension culturelle.

Pour conclure ce sous-chapitre sur les ouvrages pédagogiques, nous remarquons, chez les auteurs de la FFPB et de l'Education Nationale, le souci de montrer les structures organisationnelles de la pelote, les aires de jeu, les instruments et les spécialités, les jeux d'acquisition progressive des habiletés, puis les techniques et tactiques propres, les règles de jeu, un lexique basque et/ou castillan de pelote, enfin des éléments historiques et culturels. La pelote n'est donc pas seulement un sport, une activité efficace pour le développement psychomoteur et l'épanouissement personnel de l'enfant ou du jeune. Elle est aussi ancrée dans une culture et des traditions de jeu qui ont une histoire à s'approprier.

L'auteur qui produit hors domaine institutionnel, se détache de cette dimension historique et veut exporter un jeu traditionnel basque qui l'a conquis, par la clarté et l'efficacité de ses fiches pédagogiques progressives qui décrivent tout le parcours, depuis les premiers lancers jusqu'à la stratégie de haut niveau et à la victoire qu'il a expérimentées. Son lexique est réduit aux termes qui n'ont pas de traduction française. Cette passion des non Basques pour la pelote et leur désir de s'approprier le jeu existent et donnent à la pelote une image de sport universel. Mais les pédagogues ne sont pas les seuls à vouloir transmettre la pelote. Des écrivains jouent ce rôle.

### III.3.3.3. Les faiseurs d'histoire et les passeurs de témoin

De nombreux livres sur le phénomène de la pelote basque et son histoire sont parus depuis 1930 (depuis l'ouvrage de Blazy) et ce, des deux côtés des Pyrénées et ailleurs, comme *La Pelota Vasca en Cuba* (Mendez Muñiz, 1990). En Pays basque d'Espagne, Enrike Abril, ce journaliste passionné de "rebot" a écrit en 1971, *Dos siglos de pelota Vasca*. Après un premier livre sur la pelote en 1946, Luis Bombin Fernandez produit, en 1974, *El Gran Libro de la pelota*, ouvrage monumental historique de deux tomes. Vicente Galbete étudie les rapports de l'église avec la pelote. Tiburcio Arraztoa reprend ce thème dans *Entre Dios y la pelota* en 2014, après avoir défendu le *Laxoa* dans plusieurs autres ouvrages et guides. Une thèse est parue en 2005 : *Pelota Vasca : Un ritual, una estetica*. Olatz Gonzales Abrisketa s'y intéresse principalement aux joueurs de main nue professionnels. Miguel Pelay Orozco s'était penché sur *Les pelotaris et la pelote professionnelle* en

1967. Ces exemples montrent que dorénavant la pelote fait l'objet de livres entiers, au lieu de figurer seulement comme un des éléments de la culture basque dans un ouvrage sur le Pays basque ou sur un voyage en Pays basque, comme c'était le cas jusqu'au début du XXe siècle. De plus, après les ouvrages généralistes sur la pelote, retraçant plus ou moins son histoire ainsi que l'histoire des jeux de balle, donnant les noms des spécialités et leurs règles, voilà que d'autres ouvrages s'intéressent à un aspect particulier, à une catégorie de joueurs ou à une spécialité particulière, tant en français que en castillan, du reste.

Notre étude s'appuie principalement sur les ouvrages en français. Après avoir fait quelques remarques sur deux ouvrages des années 70, nous donnerons une idée de la production depuis les années 1980 jusqu'à 2016 et nous terminerons par une lecture plus approfondie de deux ouvrages, le premier ouvrage généraliste paru après celui de Blazy, écrit par A. Jauregui et le dernier du même genre dû à Y. Carlier, portant le même titre : *Pelote basque*. Dans la mesure où notre étude était limitée, le choix d'ouvrages généralistes se prêtait mieux aux comparaisons et ici à mesurer l'écart de point de vue entre 1944 et 2016.

Le premier ouvrage de Bota *La Pelote Basque, son art ses secrets ses règles* (1974) s'intéresse à la pelote dans ses lieux de pratique, à l'ensemble des spécialités avec leur intérêt propre, leurs particularités tactiques et techniques mais aussi à l'évolution dans l'organisation fédérale et internationale, avec la mise sur pied d'un championnat scolaire et la création de salles de musée. Ce témoignage synchronique en acquiert donc un intérêt historique pour les chercheurs qui voudraient écrire l'histoire de la pelote moderne au XXIe siècle.

Le lecteur en sort avec une idée claire de chaque spécialité, un certain vocabulaire technique et pourra apprécier le spectacle d'une partie en conscience de la tactique de jeu développée. La *cesta punta*, qualifiée de "jeu idéal", est pour Bota un "jeu complet alliant brio et rudesse, caractère spécifique des mœurs et du pays" (64). A propos de la main nue en mur à gauche il écrit : "le duel des zagueros\*, leur corps à corps peut paraître assommant mais cette virilité s'apparente aux mœurs rudes de la race" (81).

Enfin dans sa conclusion il souligne "la pérennité de la pelote", "alors que les jeux de balle en France vivent, s'étiolent" (148), même s'il remarque que la mode est aux piscines dans les parcs des belles demeures et non plus aux frontons.. Il rappelle que "la grâce des attitudes s'allie à la rudesse de l'action" et sacrifie au "jeu national", "sport jeu par excellence" (150). Les topoi n'ont pas disparu, en 1974, sous la plume de ce grand chroniqueur de la pelote. Mais "jeu national", sous sa plume ne peut avoir le même sens que chez les auteurs du XIXe étant donné le contexte politique de la fin du XXe siècle. Nous remarquons toujours l'intérêt de l'alliance des contraires, le spectacle ici de la

grâce et de la rudesse, et plus haut, de la grâce et de la puissance, qui plaisaient aux auteurs de l'époque précédente. Cet attrait perdure sur les différentes périodes étudiées, il prend part à l'image de la pelote.

Comme Bota, mais plutôt en hommage à Jauréguy, Louis Toulet reprend le titre de Blazy en le complétant. *La Pelote Basque, Historique, Technique et Pratique* (1979). Il fait place à la photo petit format, en noir et blanc, à des tableaux récapitulatifs indiquant, pour chaque spécialité, l'instrument avec ses dimensions officielles, l'aire de jeu, les caractéristiques de la pelote homologuée. Des dessins représentent les différentes phases des gestes techniques. C'est une clarification remarquable.

Les noms des champions contemporains, le rôle de la FFPB, les paris, l'existence de la pelote spectacle (impresas espagnoles ou organisations des *Jai Alai*) et le destin de la pelote ou son avenir sont ensuite évoqués. Il n'est pas facile de voir à qui s'adresse l'auteur. Semblant dans un premier temps cibler le néophyte ou le jeune apprentis en pelote, il donne ensuite dans le débat qui intéresse plutôt les adultes de sa génération. Son ouvrage, comme bien d'autres, accorde un rôle positif à la FFPB.

Dans la deuxième moitié du XXe siècle, la pelote est devenue complexe. On la veut sportive et on veut la faire découvrir dans sa dimension technique et pédagogique. Elle est protéiforme et lancée sur plusieurs continents mais quelques auteurs veulent maîtriser son entièreté, y compris dans des guides succincts. Ils continuent à la questionner, à s'interroger sur son avenir, tels Bota ou Carlier<sup>2037</sup>. Et le lecteur peut avoir alors une impression de livres fourre-tout par la diversité des thèmes abordés, sans lien thématique, dans des voies parallèles. Les premiers ouvrages publiés, celui de Bota notamment avaient eu droit à un article élogieux de J. Haritschelhar dans *Pilota*. Bientôt on se contentera d'une petite photo pour annoncer la parution d'un nouvel ouvrage. Certains ont rencontré beaucoup de succès. Leurs auteurs (Eskutik, Bota, Arramendy) connus et respectés dans le milieu pelote sont en partie cause d'un bon accueil par le public. Les lecteurs sont friands d'anecdotes sur les joueurs. La plupart des livres ne créent pas de polémique, sans créer non plus l'événement. Mais certains auteurs, on l'a déjà vu, influencent les suivants dans un jeu d'intertextualité difficile à démêler.

Sans être exhaustif, notons que des ouvrages retracent les vies des champions (Eskutik Toulet, 1982), (Etcheto Chipitey, 1985), voire d'un champion (Bota, 1981), (Biros, 2010) ou un aspect patrimonial, comme les jeux de bergers (Casabon, 2002). Ils sont un hommage à la pelote et au peuple basque comme celui de Jean Arramendy (2000) : *le Jeu, la balle et nous*. Ils peuvent s'intéresser à l'histoire de la pelote dans une zone géographique, par exemple dans les Landes (Sallier,

---

<sup>2037</sup> Cf. plus loin, la présentation de son ouvrage.

2005 et 2010), à Pau (Allières, 2016), à Biarritz (Sajous, 2016), à Royan (Barbat, 2006) ou encore à l'histoire d'un club de pelote, comme celui de Guéthary (Louberry, 1997) ou l'Aviron Bayonnais (Etchelet, 2013). Ceux-là, on le devine, ont une faible audience en dehors de l'aire concernée. Mais ils sont appréciés par les personnes qui y retrouvent leur passé.

D'autres auteurs ont choisi une spécialité, comme Pierre Péré avec *Rebot passion* (2003), qui a obtenu le prix des Ecrivains sportifs en 2004. Roland Machenaud, journaliste, et Kepa Etchandy, photographe, ont aussi pris pour cible une spécialité en éditant en 2015, *A l'origine de La Pelote Basque, La Main nue*. Ils ont demandé une préface à Xala, premier champion qui a fait carrière en mur à gauche, en Pays basque d'Espagne. Beaucoup de paroles recueillies auprès des personnes fréquentant le milieu constituent une grande part de cet ouvrage, tant joueurs que spectateurs, organisateurs ou entraîneurs. Notre Directeur, Xarles Videgain, y donne même des étymologies.

La place faite à la photographie couleur, souvent en pleine page, caractérise les dernières parutions, à partir des années 1990. Un ouvrage très original mêle pelote et astronomie, ce qui n'étonne pas, vu les liens symboliques plusieurs fois signalés. Bernardo Atxaga (revue *Erlea*, 2015) signe cette œuvre très particulière où textes, photographies et poésie invitent à la réflexion ou à la méditation. Loti, amoureux de la pelote et grand voyageur, figure par ailleurs dans cet ouvrage<sup>2038</sup>.

De nombreux articles avaient été publiés dans la Revue *Gure Herria*<sup>2039</sup>, dans le *Bulletin du Musée Basque*<sup>2040</sup>, dans la *Revue des Sciences Lettres et Arts* de Bayonne<sup>2041</sup>, dont les articles ciblés et documentés de J. Haritschelhar sur certains points d'histoire<sup>2042</sup>. Mais, dans la période que nous ciblons, ce sont des mémoires de maîtrise qui ont étudié la pelote (Bedecarrax. C et J-M., 1987), (Bugnon, 1992), d'un point de vue historique et sociologique. Jean-Paul Callède a écrit de nombreux articles<sup>2043</sup> sur le sport pelote basque et la sociologie, tandis que Francis Mendiague s'est penché sur un aspect sociologique dans son article " Religion, tradition et politique : Le cas de la pelote basque dans l'entre-deux guerres<sup>2044</sup> ".

Toute cette activité livresque foisonnante autour du jeu montre sa vitalité, l'intérêt qu'il suscite, le renouvellement de l'image dans cet éclatement. Les représentations après 1980, mériteraient une étude approfondie. L'intertextualité omniprésente, sous toutes ses formes, depuis le XIXe siècle,

---

<sup>2038</sup> Cf. Aurelie Arcocha Scarcia

<sup>2039</sup> Nous avons étudié ou cités ceux de Lacombe, d'Elbée, Dassance, Elissalde.

<sup>2040</sup> Voir par exemple (F.Arramendy 1935), (Millox, 1965), (Labéguerie et Bota, 1968), (Abeberry, 1969), (Haritschelhar, 1994 et 2012), (Casaubon, 2013).

<sup>2041</sup> Voir par exemple, (Croste, 1937), (Daranatz, 1920).

<sup>2042</sup> Nous les avons cités au cours de notre étude.

<sup>2043</sup> Cf. par exemple *Revue EPS* (Callède, 1990) ou Callède Jean-Paul. La pelote basque comme trait culturel d'une « Europe du Sud » ? In: *Sud-Ouest européen*, tome 13, 2002. Territoires et pratiques sportives (Coordonné par Jean-Pierre Augustin) pp. 41-49.

<sup>2044</sup> Cf. *Terrains & travaux* N°12, Revue de science sociale de l'ENS Cachan, 2008.

brouille parfois les pistes. De plus, l'éventail des représentations s'est élargi depuis que la pelote est un sport national de haut niveau (1993) et international avec des compétitions régulières, depuis que le frontenis puis les féminines font partie des compétitions internationales, depuis que le " front ball " a intégré la FIPV.

Quelle image donne la FFPB, elle-même ? Sur son site, la page d'accueil indique " Découvrez la pelote basque, un sport, une passion, une culture. Le respect, l'esprit d'équipe, la convivialité échange et partage sont des valeurs phares ". C'est dire que la pelote basque a bien du mal à se vivre comme un sport universel, même au niveau institutionnel.

Nous lisons maintenant les ouvrages généralistes de Jauréguy et de Carlier. Dans chacun nous chercherons des aspects techniques ou liés à l'image de la pelote perçue par leurs auteurs. Ce sont les prémisses d'un travail à mener ultérieurement pour découvrir plus précisément les visages de la pelote entre 1980 et aujourd'hui, à travers les ouvrages publiés. Regardons de plus près le livre de Jauréguy.

Le livre d'Adolphe Jauréguy, paru en 1944, s'intitule donc *Pelote Basque*. Il fait partie de la collection tous les sports (cf. couverture en annexe 16, fichier 16.33). L'auteur, originaire de Basse Navarre, et *pilotari*, a un parti pris assez exceptionnel. Il proclame dès le début :

*Comme tous les gens de ma race, je suis persuadé que pour bien jouer à la pelote, deux conditions sont absolument nécessaires sinon suffisantes. La condition première et sine qua non, c'est d'être basque. La seconde c'est d'apprendre ce jeu au pays basque et le plus près possible de la côte. (6)*

Il dresse un historique des jeux de balle sur 40 pages, de Galien au jeu de Napoléon III et à celui de la rue Lauriston, tenu par le champion du monde Etchebaster au début du XXe siècle, en passant par Pasquier, Lippomano, Garsault et consorts, sans oublier les exploits de Henri IV. Au début, il cite une réflexion de Gascoïna (sur son lit de mort), qui justifie la dernière phrase ci-dessus, par son expérience de *pilotari*.

Jauréguy évoque le désaccord des historiens sur la date où on a commencé à jouer contre un mur. Pour lui, la gomme dans les pelotes fut nécessaire car l'ancien " éteuf " s'écrase contre le mur et rebondit tout juste assez pour être relevé et il a donc fallu attendre l'apparition du caoutchouc (arrivé en 1740 avec La Condamine<sup>2045</sup>) en Europe, c'est à dire le début du XIXe siècle pour pouvoir fabriquer des pelotes pour le *blaid*<sup>2046</sup>. Nous voyons que personne ne remet en question cette soi-disant impossibilité de jouer au *blaid* avec des pelotes sans gomme alors que les éteufs n'existent plus et que personne n'a vérifié cette affirmation. Or nous savons que le *blaid* a été pratiqué avec des pelotes sans

---

<sup>2045</sup> Erreur de date, qui sera reproduite par d'autres auteurs. Nous ne savons pas s'il fait l'erreur ou la reproduit d'un autre...

<sup>2046</sup> Nous avons vu dans l'étude des jeux et des lieux que des murs de pelote existaient en Pays basque. Le mur de Saint-Jean-de-Luz était présent en 1747 par exemple.

gomme. La légende de la naissance du *chistera* trouve aussi sa place chez Jauréguy, qui suit aussi Blazy sur ce point.

Fait nouveau, l'auteur s'intéresse à l'implantation géographique contemporaine du jeu avec des frontons en Béarn, Bigorre, vallées d'Aspe et d'Ossau, à Paris au Point du Jour et Croix de Berny et un trinquet récent à Oloron, un autre à Bordeaux où plusieurs places libres existent. En Argentine, Uruguay, La Havane la pelote est grande vogue, partout où vivent des Basques, selon Jauréguy.

Il s'étonne du succès de la *cesta punta* à Bruxelles et en Chine, où les *Jai alai* sont somptueux. Il se félicite de la création de la FFPB pour la grande semaine annuelle et la "résurrection du Yoko garbi et de l'ancien jeu de rebot" (21).

Puis il cite un extrait du *Pays des Basques* de Gaétan Bernoville (1947). Ce dernier s'extasie sur la pelote et sur le jeu avec un certain lyrisme d'où la pelote sort transfigurée, mais il écorche aussi les joueurs des parties de pelote à *chistera* données pour les étrangers sur la côte, où le jeu brillant est un jeu facile et non le jeu savant qu'apprécient les spécialistes. Nous retrouvons les clivages jeu espagnol pour touristes et jeu français pour connaisseurs, côte et intérieur. Jauréguy en profite pour affirmer la supériorité de la pelote sur tous les autres sports. Il en veut pour preuve les trois mois qui ont suffi au champion Urruty pour devenir professeur de tennis, alors qu'il faut des années pour être bon joueur de pelote. Chacun contrera le raisonnement en ajoutant aux trois mois les années d'expérience de pelote, sachant que les deux sports requièrent certaines qualités communes et, de plus la valeur particulière de ce grand champion dont on ne saurait tirer généralité. Le rugby ne trouve pas davantage grâce à ses yeux. Comme Bernoville (1947), il préfère la main nue. Sans doute influencé par le témoignage d'Arrayet (professionnel de main nue) à lire en fin d'ouvrage, il écrit :

*La sélection, à main nue, se fait sur plus de cent mille joueurs et les champions de ce jeu ne devraient pas être ignorés hors de leur pays [...] il n'existe pas de sport où la qualité du jeu produit atteigne de niveau de celui des champions de la main nue (30).*

En effet, Arrayet dit qu'il est un inconnu dans la capitale et que le livre de Jauréguy ne sera lu que par des Basques. Il pose bien le problème du public visé, de la réception de l'ouvrage et de l'aura de la pelote hors Pays basque.

Un chapitre sur le trinquet clôt l'historique. L'auteur pense qu'"avant la suppression d'une galerie au Pays basque français comme en Espagne, on jouait contre le mur du fond au-dessus du tambour, filet à droite par conséquent". Il s'appuie sur une partie qu'on lui a racontée, jouée vers 1894, et sur le journal d'une famille bayonnaise daté du 11 juin 1824, qu'il cite. Mais ce n'est pas si clair à nos yeux, après lecture du document en question. L'auteur a remarqué la différence

d'atmosphère entre la place libre où un silence religieux s'observe la plupart du temps et le trinquet, plein à craquer, où " une véritable frénésie déchaîne tous les spectateurs " (38) dès le début.

Il dit préférer le jeu argentin au jeu français, changement notable dans le jugement. En effet, en Argentine il faut faire bondir la pelote entre deux raies (1 et 2) pour buter, alors que le joueur français peut s'approcher autant qu'il veut du mur, ce qui peut, suivant les joueurs, donner des séries de buts gagnants. L'auteur signale, à ce propos, le très mauvais but de Chiquito de Cambo, *a pugno* ou *beso gain\** qui pouvait lui assurer 10 ou 15 point d'affilée. Léon Dongaitz avait le même. Tout ceci n'est pas vérifiable dans le détail. Mais le célèbre Waltary Agusti a pu, avec ce même but, main au-dessus de l'épaule, dans un geste un peu rabattu, gagner plus de la moitié d'une partie au but dans les années 2000. Jauréguy trouve que le spectateur s'en va déçu. C'est l'impression qui a prévalu au XXI<sup>e</sup> siècle avec le joueur cubain, mais il s'y ajoutait aussi une blessure narcissique du fait que le joueur n'était pas basque. Jauréguy ajoute que les Français envoient toujours la pelote au filet ou sur la planche tandis que : " le jeu argentin<sup>2047</sup> est plus intéressant à suivre à cause des carambolages incessants du pan coupé et des effets inattendus de la balle heurtant le chilo " (40). Il semble peu probable que le jeu français n'ait pas utilisé le *chilo* et le " pan coupé " à l'époque de Jauréguy. De plus, les Argentins étant présents régulièrement en France depuis 1895, leur jeu aurait déjà influencé les Français. Jauréguy exagère un peu pour renforcer l'argumentaire. Aujourd'hui, le jeu français à main nue, pratiqué en trinquet traditionnel, s'est emparé de toutes ces techniques et la variété des coups, des carambolages et des effets n'a rien à envier au jeu argentin, si ce n'est un nouveau coup (*bachichina*) rendu célèbre aux championnats du monde 2010 et qui doit beaucoup à la pratique du *frontenis*.

Nous relevons ces remarques car cet auteur, au début de son livre, insistait sur la nécessité d'être basque et au Pays basque pour jouer. De fait, il explique par la suite, qu'il dit cela pour provoquer les Parisiens et leur donner envie de jouer à la pelote. Mais, dès maintenant, il est certain qu'il peut accepter des règles venues d'ailleurs et que c'est le jeu en soi, sa beauté, la diversité des situations, qui ont pour lui de l'importance. Il n'aime pas le jeu comme tradition figée mais comme évolutif, capable de donner toujours davantage de plaisir parce qu'il surprend par de nouveaux coups... C'est ce que nous avons déjà relevé dans l'étude sur le XIX<sup>e</sup> siècle et plusieurs écrits depuis. Le chauvinisme existe mais n'est pas général. La pelote est aimée aussi en dehors de l'aspect identitaire.

L'auteur, dans la deuxième partie (d'une trentaine de pages), étudie les trinquets après la grande guerre, les vieux jeux directs et le *blaid* à *chistera*. Il signale que la plupart des *pilotaris* ont

---

<sup>2047</sup> Voir II.1.2.3., la pelote doit d'abord bondir au sol avant d'entrer dans le *xare* 'filet', ce qui incite le joueur à viser le " pan coupé " ou le *xilo*.

quitté le pays pour le front entre 1914 et 1918, avec le 18<sup>e</sup> de Pau, le 49<sup>e</sup> de Bayonne ou le 144<sup>e</sup> de Bordeaux. Il dit que les Basques jouent dans les secteurs tranquilles contre des murs de maisons<sup>2048</sup> et ajoute : “ On dit que la chistera de Chiquito [...] remplace un obusier de tranchée ” (40). Une photo vient corroborer les propos de Jauréguy. Elle représente une partie de pelote à Merval sur un mur de ferme. Non seulement il y a des joueurs, mais aussi bien des spectateurs<sup>2049</sup> (cf. annexe 16, fichier 16.34.).

Son témoignage sur l’entre-deux guerres contredit certains qui voulaient croire la pelote morte. Apparemment, pour Jauréguy qui l’a vécu, “ tout de suite après l’armistice, la vogue du jeu en trinquet ne fait que reprendre et s’accroître, au-delà de tout ce qu’on peut imaginer, si l’on n’a pas vécu au Pays Basque cette époque bénie ” (42).

Si le “ rebot ” est mourant au début du XX<sup>e</sup> siècle, le jeu en trinquet se porte bien, au niveau des meilleurs joueurs de main nue, du moins, d’après Jauréguy et il vivra sa vie à côté de la FFPB jusqu’à aujourd’hui. Cela semble être le jeu des Basques, un huit clos dont le secret est bien gardé. Jauréguy raconte la fameuse partie des Dongaitz à Elissondo en 1922, mais il n’y était pas. C’est la difficulté, encore une fois, de trier les témoignages d’événements récents vécus dans le flot des anecdotes, ou des relations sans source citée.

Au milieu des anciens jeux, où le nom de Gaskoina apparaît forcément, une anecdote d’une partie en trinquet surgit. Le célèbre Haspandar aurait fait l’apprenti au trinquet de Saint-Palais et perdu, contre un joueur, puis proposé la revanche contre ce joueur et deux autres. Il aurait parié gros et défait les trois joueurs sans qu’ils comprennent comment. Nous croyons lire une aventure écrite par Manevieux au siècle précédent l’aventure de Gaskoina. Du reste Manevieux parlait de deux fameux Espagnols passés maîtres dans l’art de tromper qui étaient peut-être bien du Pays basque aussi. En tout état de cause, Jauréguy ne cache pas les réalités peu honorables de sa pelote. Il rejoint en cela les témoignages en basque étudiés plus haut. Est-ce parce qu’il s’adresse à des Basques, comme le dit plus loin Arrayet ? Pas vraiment puisque la partie suivante, Technique et Règlements comporte huit pages dédiées aux néophytes, avec les principaux coups, la prise de la pelote en main et les conseils aux débutants. Il ouvre en cela l’ère des guides de la pelote. Son exemple sera largement suivi.

Il termine avec soixante pages de souvenirs, dont vingt pages consacrées à l’entretien avec Edouard Arrayet, lequel évoque les grands joueurs espagnols à *chistera* de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et Larralde de Louhossoa. A ce propos, Jauréguy dit qu’il n’a jamais entendu parler de ce joueur et

---

<sup>2048</sup> Très exactement : “ Pendant les « repos », dans les secteurs tranquilles, à Pargnan ou à Glennes, les soldats basques essaient de transformer les murs de certaines maisons isolées en frontons improvisés et s’entraînent de leur mieux. Comme Ibarburu, l’excellent joueur de place libre, infirmier dans la région de Sedan, en 1939, [...] jouant à la pelote ... dans une salle d’hôpital ! ” (Jauréguy, 1944 : 40).

<sup>2049</sup> Nous la devons à Dominique Peyrat, ex président de la Ligue de pelote du Nord.

demande à Arrayet si Larralde a joué des parties en France. Aucune, répond Arrayet<sup>2050</sup>. Or nous avons des annonces de parties avec Larralde dans *Le Courrier de Bayonne*, preuve, encore une fois, qu'on ne peut se fier aux témoignages sur le passé. Jauréguy se souvient avec émotion du Chilien Zuztara, celui dont parlent vraisemblablement les articles du *Journal* de Saint-Palais cités dans notre étude, un maniste que Jauréguy a vu à l'œuvre jouant du revers au trinquet de Saint-Palais et plumant un " pigeon " à Larceveau. Jauréguy n'a pas peur, encore une fois, d'exposer la réalité. Il ne semble pas préoccupé de donner une image pure ou sanctifiée de la pelote.

Voilà donc la pelote basque présentée par un joueur, amoureux de son pays et de SA pelote basque, qu'il accepte de voir améliorée par des Argentins, aimée par des Chinois, pratiquée par des Béarnais, Pyrénéens et Bordelais et qui voudrait voir son développement à Paris et partout :

*Je voudrais avec mon bouquin, toucher évidemment les Basques mais aussi les Parisiens, tous les sportifs. Comment ? il existe de par le monde un sport exceptionnellement viril, qui est non seulement le jeu, mais la vie même de tout un peuple et personne n'en saura rien. Quand je pense qu'Hébert est allé chercher sa méthode naturelle chez les sauvages et que le docteur Tissié, de Pau (il n'y a pourtant pas loin de Pau à Bayonne), est allé demander aux Suédois, pour la répandre en France, leur gymnastique de pingouins, j'estime que faire connaître la pelote, c'est plus qu'un amusement d'initié ou de dilettante, c'est un devoir ! (130-131).*

Dans ce temps où l'on est prêt à transférer les coutumes ou compétences d'un peuple dans un autre Etat, il trouve que la pelote basque est à utiliser comme telle. C'est le but de son ouvrage, but qu'il a lui-même exprimé. Par ailleurs, il aime le souvenir des grandes parties, veut parler des forts joueurs et de leurs coups, il a besoin d'anecdotes pour nourrir son livre et la personnalité ou l'image de la pelote, voire son identité. Un lien charnel et sentimental transparait au fil des pages. Bref, la pelote ne se résume pas à une fédération, des règles sportives, des aires ou des bâtiments, elle ne s'invite pas sans sa mémoire, qu'on aime faire remonter aux jeux de balle de la Grèce antique, comme lettres de noblesse vraisemblablement. De plus sa contemporanéité est aussi nécessaire, dans les spécialités à la mode, les lieux de prédilection et les joueurs de l'époque, sans chercher à cacher sa réalité, qu'elle soit honorable ou non. Le ton est plus libre que chez Blazy. Jauréguy ne fait partie ni de la FFPB, ni de l'Eglise. Il a voulu que ce livre soit illustré par des dessins de *pilotaris* en action sur fond d'aire de jeu.

Yves Carlier<sup>2051</sup>, joueur de courte paume, commissaire de l'exposition sur la courte paume au Château de Fontainebleau (2000-2001) signe, en 2012, un ouvrage, intitulé *Pelote basque*. Esthétique,

---

<sup>2050</sup> Arrayet ajoute : " C'est comme si, avant la guerre, vous aviez demandé à une grande vedette de Hollywood de venir tourner un film en France, pour un cachet dérisoire, ou d'y jouer la comédie dans un théâtre de quartier " (129). Les joueurs de *cesta punta* gagnaient autant que les plus grands ténors ou les champions de boxe selon Arrayet et Erdoza gagnait plus d'un million par an à La Havane. Selon Arrayet, Larralde est parti jeune en Amérique où il a surclassé tous ses adversaires de première série et il a failli gagner le championnat du monde à Buenos-Aires contre Gamboréna.

<sup>2051</sup> Yves Carlier est un descendant du docteur Vergely (1948), l'un des fondateurs de Luzean, auteur d'un livret des Règles du " rebot ".

avec de nombreuses photos inédites, montrant des joueurs aussi bien en tenue quelconque, clair dans son propos, il modernise l'approche du sujet. Le parti pris, c'est la pelote dans sa diversité et non la seule pelote institutionnelle ou pratiquée par les meilleurs, comme le montre le choix des photos. Le regard est différent de ce qui existe jusque là, par exemple avec le livre de Allaux. En sept chapitres et 96 pages il fait le tour de la question.

Sa première interrogation est classique : “ Un jeu basque ? ” Puis, il dresse l’“ Histoire d’un jeu identitaire ”. Il fait d’abord état de l’absence de données précises sur les “ jeux de balle en Pays basque, où la toponymie, les récits de voyageurs, le cadastre du XIXe siècle sont les seules sources à sa connaissance. Nous avons depuis arraché quelques détails aux archives municipales et départementales, et analysé quelques textes permettant de découvrir des règles et des usages. (Voir I.3. de cet ouvrage et notre mémoire). Le jeu de longue ou courte paume est ensuite évoqué comme ancêtre de la pelote basque. La pelote espagnole, noire, associée à des murs de trinquet blancs a, pour lui, gagné le Pays basque de France. Cela reste à prouver, d’autant que les trinquets n’y sont pas très nombreux. La lecture de Zabaleta et de Manevieux le convainc que l’on joue plutôt à la main ou avec des battoirs (*pala*) en Pays basque. Ce doit être surtout vrai en Pays basque d’Espagne, vu les témoignages. Pour le *bota luze*, le *laxoa* et le *pasaka* l’auteur résume des travaux connus, nous semble-t-il, en ajoutant les étymologies des mots basques et l’étude des divers gants de cuir, de la façon de les fixer à la main et de jouer avec (*xirrist*).

La révolution du latex est datée 1825-30. D’autres auteurs écrivent que la vulcanisation est postérieure, donc l’introduction du latex dans les pelotes aussi. La question reste à étudier car le matériau utilisé a très sans doute beaucoup varié au cours du temps, selon les divers procédés découverts ou mis au point au fil du temps. En tout état de cause, nous avons vu qu’en 1851, en France, on refuse les pelotes avec gomme et que en 1868 une querelle éclate entre Camboars et Haspandars car les premiers veulent jouer avec des pelotes espagnoles, que les autres veulent ouvrir pour en connaître la composition. L’introduction du latex semble donc plus tardive en Pays basque de France. Pour Yves Carlier : “ de là découle la présence d’un mur qui, d’importance mineure, devint indispensable ” (p. 18). Nous avons vu que l’utilisation du mur est antérieure et sujet à tension, objet de querelles<sup>2052</sup>. Il se demande “ jusqu’à quel point l’apparition du chistera n’est pas une autre des conséquences de ces nouvelles pelotes, le chistera entraînant lui-même la surélévation des murs ” (idem). Plusieurs raisons ont évidemment amené la nouvelle conception de l’instrument de jeu et l’idée peut être étudiée.

---

<sup>2052</sup> Cf. Délibérations de la commune de Hasparren en 1762 et de celle de Bardos en 1840.

L'auteur considère que les jeux de *mahi jokoa* et “rebot” sont des variantes progressives des jeux plus anciens mais nous savons que le “rebot” marque une rupture avec l'ancien jeu car sa logique interne est différente. Y. Carlier donne son explication sur l'évolution du but et de l'inégalité des camps, selon une logique qui lui est propre, hypothèse à vérifier. Le passage “du gant de cuir au Chistera”, est expliqué. L'auteur pense que le gant de cuir a été rallongé parce que les places devenaient plus grandes, mais nous savons que les gants longs sont arrivés des provinces d'Espagne où les places sont plus courtes. L'anecdote de Gantchiki figure en tant que “belle histoire”. Le lecteur sait quand il est dans l'histoire et quand il est dans la légende dorée.

Il est temps pour Y. Carlier d'annoncer la “naissance des jeux indirects ou de « blaid »”. On se souvient qu'une inscription en basque interdisait autrefois la pratique du *blaid* sur certains frontons (voir en annexe 6, fichiers 6.14.-6.15., la photo de Pasajes San Juan). Pour l'auteur,

*il semble aujourd'hui étrange de penser qu'il était fréquent de lire cette inscription sur les murs des frontons des villages alors que, de nos jours, la représentation du pelotari lançant la pelote contre un mur est l'image même de la pelote basque (Carlier, 2012 : 24).*

La remarque peut se méditer. En effet la pelote a changé de nature mais s'appelle toujours pelote et intègre toutes les formes de son histoire.

La fin de la partie historique s'intitule “mise en place de la pelote moderne”. L'auteur évoque toutes les spécialités : main nue, *chistera*, *pala*, raquette (*xare* et *frontenis*), souvent avec un petit point historique choisi, par exemple l'arrivée du Grand *chistera* et de la spécialité de *remonte* (dans les provinces espagnoles). Comme pour Gantchiki, voici l'histoire peut-être romancée du natif de Banca jouant avec une omoplate de bœuf (*paleton* en castillan) en Argentine et fabriquant ensuite un instrument de même forme à l'aide des planches constituant les caisses de son fond de commerce. Mais la distinction entre *pala ancha* et *paleton* n'est pas ici facile à suivre.

L'auteur termine avec “la pelote à l'heure internationale”, c'est à dire avec la constitution des fédérations nationales et de la fédération internationale de pelote. Quelques dates égrènent le résumé d'histoire.

Après l'histoire, l'auteur consacre deux tiers de son ouvrage à l'actualité. “La pelote aujourd'hui” se décline en quatre thèmes : les lieux (en France cette fois), les instruments, décrits physiquement, avec les différentes mesures, ainsi que des techniques pour les utiliser, les jeux (les vingt-quatre spécialités dans leurs lieux avec les règles de jeu) et les hommes. Dans cette dernière thématique, Y. Carlier fait place à Ader et Francisque-Michel avec des citations. Puis il évoque “Les hommes”, dont la figure de Perkain, en considérant que sa “vie est essentiellement connue grâce à des chansons et des histoires composées au cours du XIX<sup>e</sup> siècle” (p. 87). Nous avons rarement rencontré

des ouvrages faisant ainsi clairement la différence entre le mythe et l'histoire. L'auteur énonce la légende qui fit de Perkain un "héros basque". Il voit que le pelotari est présenté comme un "héros populaire" dès les premiers récits ou descriptions, qu'en plus de représenter son village, sa province, il est présenté comme "loyal, fort, agile, courageux et rusé, doté d'un œil sûr et d'un jugement sans faille" (p. 88). Il remarque la similitude avec les valeurs accordées au peuple basque en général, de sorte que le "pelotari" est "vu comme une incarnation de la basquitude, le représentant et le défenseur idéal de valeurs considérées comme proprement basques et immuables", l'exemple célèbre étant le *Ramuntcho* de Loti.

Y. Carlier poursuit sur la place centrale de la pelote dans la société basque et la popularité des grands pelotaris dont témoigne l'ouvrage de Etcheto (1985). Il fait la différence entre les défis d'autrefois et les championnats d'aujourd'hui, différence illustrée par la partie d'Irun avec Gaskoina en 1846. L'auteur résume la légende associée, avant d'évoquer Chiquito de Cambo, sa carrière et l'histoire des grenades lancées à coup de *chistera*. Selon Y. Carlier, c'est "l'âge d'or, aux yeux des anciens", qui se termine avec la deuxième guerre.

Dans la période suivante, le "pelotari", "personnage mythique" a un peu perdu de son aura, "relatif anonymat à nuancer car plusieurs d'entre eux ont atteint une notoriété amplifiée par le rôle de l'image dans notre société du début du XXI<sup>e</sup> siècle" (p. 90). Pour lui la considération a évolué, le "pelotari" est passé "du statut de héros local, dans lequel toute une population se reconnaissait, à celui de sportif de haut niveau dans des disciplines non pas mineures mais peu médiatisées" (p. 90). L'auteur expose la forte concurrence des autres sports, bien plus médiatisés, présentant des branches professionnelles. Il poursuit : "Le rôle d'« ascenseur social » que joue le sport ne s'arrête pas à l'étage pelote" (p. 92). Cette remarque de l'auteur n'est pas tout à fait juste car la pelote est reconnue comme sport de haut niveau, avec une liste d'athlètes qui ont droit aux avantages non négligeables des sportifs de haut niveau. Ce qui reste vrai c'est que l'aura est bien plus faible qu'auparavant. Les médias, qui avaient commencé à s'intéresser à la pelote basque, notamment avec quelques reportages télévisés, lors de la présidence de M.Abeberry, ne relaient plus que rarement l'information. On se rappelle que les chroniques de Bota étaient publiées chaque semaine dans Sud Ouest, or aujourd'hui, en dehors des Elite Pro, professionnels de main nue, la couverture des championnats par Sud Ouest est minimaliste. D'autres supports, plus identitaires mais de moindre distribution et, pour certains, d'avenir à construire, font une place à la pelote. L'actuel président, Lilou Echeverria, travaille pour faire revenir les media et, particulièrement la Télévision nationale, mais la tâche est difficile, les résultats encore maigres.

Les sports nouveaux ne sont pas les seuls à incriminer. Le fait que la population basque soit moins nombreuse sur son territoire d'origine, que la société soit beaucoup plus mixée explique peut-être aussi le phénomène, selon l'auteur. Les nouvelles populations n'ont pas la même culture, pas les mêmes traditions. Mais Y. Carlier est confiant. Il ne faut pas penser que la pelote va mourir car elle contribue à entretenir un lien social, qui " se greffe sur un lien identitaire " (p. 92), affirme-t-il. Il en veut pour preuve la persistance de la *cesta punta* au Etats-Unis, la renaissance du *laxoa* et du *pasaka*. Pour ce dernier nous ne partageons pas cette idée de renaissance, au vu du petit nombre d'équipes engagées et de l'absence de public lors des finales. Le lien social et identitaire demeure dans certains milieux. Reste à savoir si cela suffit au maintien des spécialités. Pour la *cesta punta* aux Etats Unis d'Amérique, nous avons vu qu'elle est en difficulté.

La fédération internationale doit-elle mettre en avant une des spécialités pour l'imposer à la sphère médiatique mondiale ? C'est la question posée par l'auteur, question connue dans le milieu. Y. Carlier pense que la *cesta punta* ou main nue mur à gauche pourraient jouer ce rôle. Le mur à gauche et le *Jai Alai* sont fort ressemblants, ce qui facilite leur appréhension et compréhension par des non spécialistes selon l'auteur qui termine son ouvrage par un lexique de termes basques.

Mais la question de l'auteur ne peut être posée sans ses côtés économiques. La construction d'un *Jai Alai* représente une somme bien trop importante pour espérer que beaucoup de pays et de villes puissent s'en offrir un. La solution envisagée par la DTN serait plutôt de jouer à *cesta punta* une épreuve (nouvelle, encore une !) individuelle dans un mur à gauche. Quant à la main nue en mur à gauche, elle n'a pas la cote en Pays basque de France et la FFPB ne réussit pas à mettre sur pied un championnat faute d'équipes engagées. Le problème est donc bien plus complexe qu'il n'y paraît.

Récapitulons en comparant principalement les quatre ouvrages dont nous avons plus particulièrement décrit et commenté le contenu. Après 1970, l'existence et le rôle de la FFPB, voire de la FIPV sont toujours mentionnés positivement. La pelote moderne englobe bien ces organisations, tout en conservant des aspects non institutionnels come les défis et les paris, auxquels les auteurs font place et qui font donc toujours partie de l'identité et des représentations de la pelote.

L'historique est un passage quasi obligé dans les ouvrages généralistes. Le goût pour les anecdotes, la légende ou les mythes demeurent, parfois signalés comme tels (Carlier) mais souvent mêlés aux données factuelles. Ce penchant donnera naissance à un genre, le livre sur des ou un *pilotaris*. La pelote ne se conçoit pas sans son histoire qui fait intrinsèquement partie de son image.

Le descriptif des spécialités, avec leurs aires et leurs instruments dessinés, photographiés, dont les dimensions réglementaires s'exposent, finira aussi par créer un genre. Des ouvrages se consacreront à elles, dans leur cadre, leurs techniques, les tactiques et les stratégies tenant compte des

divers postes, voire à une seule d'entre elles. C'est un domaine où le côté sportif ressort avec l'aspect technique notamment. La pelote se présente multiple et complexe, c'est la représentation qui prévaut sauf chez J.Saldubehère.

L'antagonisme fréquent auparavant entre le jeu espagnol et le jeu français, disparaît après Jauréguy, mais le débat sous-jacent perdure sous forme de question par rapport à la professionnalisation et au jeu spectacle.

Une actualisation naturelle, avec la présence des spécialités contemporaines des auteurs, de celles qui ont du succès, comme la main nue en trinquet au début du XXe siècle et la nouvelle faveur du "rebot", avec la mise sur pied des championnats scolaires ou de salles de musée, par exemple, seront autant d'indices pour une étude diachronique ultérieure de la pelote depuis 1970.

Remarquons aussi le caractère identitaire de la pelote, omni présent, même si le *pilotari* n'incarne plus aujourd'hui la basquitude. La pelote représente encore des valeurs basques immuables confortées par la pérennité du jeu, même si elle est toujours associée à une fragilité chez ces auteurs comme dans les témoignages précédents, même si son visage, objectivement représenté par ses spécialités a bien changé. La pelote continue à faire débat sur son identité et sur son avenir, d'autant que les media s'intéressent peu à son actualité de sport nationale et international.

Notons aussi que des raisons sentimentales président souvent à l'écriture des ouvrages. L'image de la pelote s'en ressent. Elle est peu objective et rares sont les auteurs, ici comme plus haut, qui ont osé faire part des côtés moins honorables des joueurs. Ils risqueraient vraisemblablement d'entacher la pureté ou la noblesse du jeu.

Faisons la synthèse des éléments les plus remarquables découverts à la lecture des guides, des ouvrages pédagogiques ou dont le sujet global était la pelote basque. Les guides touristiques font du "rebot" le jeu fondamental, identitaire, alors que les vacanciers ont peu de chance d'y assister mais seront submergés d'offres des autres spécialités, principalement jouées avec des grands *chisteras*. Dans les guides sur la pelote, c'est le même statut pour le "rebot", reflet d'un peuple, alors qu'il est une des spécialités les moins jouées. La quête des origines, le goût pour les mythes côtoient la description des autres spécialités, de plus en plus nombreuses, au fur et à mesure que les guides sont plus récents. La pelote déploie alors son côté artisanal pour les instruments spécifiques, ses aires de jeu et les règles associées.

Les ouvrages pédagogiques sont plus structurants, identifient les institutions, fournissent des jeux d'apprentissage, des exercices de préparation et une information sur les spécialités. La reconnaissance des qualités éducatives spécifiques à la pelote basque s'accompagne d'un volet

historique, comme dans les guides. La pelote s'ancre ici dans une culture, une tradition et un lexique, chose peu fréquente pour une activité sportive scolaire.

Les ouvrages postérieurs à 1970 insistent sur le rôle positif des fédérations. Le débat sur l'avenir la pelote est omniprésent : fragilité de la pelote oblige. Ce souci est constant au moins depuis Iztueta. Dans tous ces ouvrages, nous rencontrons une pelote à multiples facettes par ses aires de jeu, ses spécialités, leurs instruments, leurs règles, leurs techniques, voire leurs stratégies. Partout les championnats officiels, peu relayés par la presse, coexistent avec les défis et les paris ainsi que le caractère identitaire du jeu porteur de valeurs basques, d'une tradition ancrée dans une histoire légendaire, mais il est devenu sport de haut niveau. Les auteurs sont attachés sentimentalement à la pelote, ce qui lui donne une image de proximité. Ils veulent transmettre leur savoir, partager leur passion. La pelote est donc une affaire de cœur, d'identité et d'histoire en partie mythique, d'institution officielle, de capacités mentales et physiques, d'artisanat et de transmission.

En forme de conclusion, pour cette sous-partie qui s'intéressait à la pelote comme sujet d'art et d'étude mais aussi comme objet de tourisme, rappelons l'intérêt constant des arts plastiques ou visuels pour le jeu basque. Aujourd'hui comme hier le jeu interpelle avec la figure du *pilotari*, la puissance du *chistera* et l'esthétique de la gestuelle dans les diverses spécialités. Les représentations en témoignent ainsi que de la popularité du jeu et de l'atmosphère du trinquet, de la main nue avec ses parieurs ou sa ruralité. L'architecture propre au jeu s'impose à l'urbanisme, comme elle marquait autrefois le village d'une présence frontale. Les paysages peints sont généralement ceux du Pays basque, ancrage identitaire, signalé aussi par les tenues des personnages. Il se dégage une représentation empreinte de caractère basque, tout en contrastes : force et d'élégance, noblesse et de rudesse. Ses paradoxes sont très prononcés.

Dans le domaine touristique des souvenirs ou dans l'utilisation de la pelote comme argument publicitaire, le côté identitaire est largement utilisé, comme l'esthétique citée ci-dessus, deux marqueurs de la pelote basque. Elle a valeur symbolique de représentation d'un pays et d'une culture. L'artisanat s'ajoutant à l'identité et à l'image de la pelote, les publicistes et fabricants de souvenirs ont une grande capacité d'exploitation de ce marché. Ce dernier ne doit pas masquer la synergie entre joueurs et artisans, qui caractérise l'évolution de la pelote, donc son visage.

Le côté identitaire fondé sur le "rebot" est d'une grande logique historique mais il est en désaccord avec l'actualité du sport. Cependant tous les auteurs le reprennent. Les ouvrages généralistes font place aux spécialités d'actualité, à leurs aires de jeu et à l'artisanat pour la fabrication des instruments. Championnats ou fédérations s'intègrent aussi à l'image de la pelote comme sport et

cet aspect est développé, ainsi que ses valeurs éducatives spécifiques, dans les ouvrages pédagogiques visant l'extension de la pelote et l'apprentissage des jeunes. Mais le côté historique, voire mythique et l'ancrage culturel sont omniprésents, par exemple avec la notion de défis et de paris, même si ceux-ci sont aujourd'hui, en réalité, en nette diminution. La pelote est considérée comme porteuse de valeurs et de valeurs basques, mais exportables. Son identité de sport n'est pas largement diffusée dans les media et elle pose l'éternel problème de son avenir, c'est le paradoxe de sa puissance athlétique rencontrant sa fragilité permanente dans l'histoire, elle qui connaît le mouvement aérien de la pelote, sauvée mille fois et morte mille fois.

Pour conclure cette partie visant à découvrir les représentations des jeux de balle, du jeu de paume et de la pelote basque, à travers les textes d'une part, et, d'autre part à travers l'iconographie, les arts plastiques ou visuels des temps actuels, l'artisanat, les publicités et les objets souvenirs, nous rappelons que la balle est d'abord le symbole de la totalité (représentation de la terre), de la puissance, l'objet à structure merveilleuse du conte, symbole de richesse. Le jeu de balle est métaphore de l'amour et du destin humain. Il est plaisir et liberté mais aussi esthétique et démonstration d'adresse, de force et d'élégance. Il est devenu un motif dans la littérature narrative, matérialisant le passage à un statut de roi ou de héros, lié à un pouvoir. Un autre motif le lie à une compétition matrimoniale, voire à un engagement avec une divinité. Il devient aussi un sujet de tension avec les autorités temporelles car il est le lieu de la liberté, des accidents et du débordement des passions, particulièrement avec les paris. Il porte cette image négative tout au long des siècles, bien que les poètes, les philosophes et les illustrateurs l'utilisent dans une symbolique hautement valorisante, notamment car il figure l'acuité visuelle, symbole du discernement et qu'il représente par ses qualités de virtuosité, de souplesse, d'ardeur, de vivacité de réplique et d'à propos, le jeu d'esprit dans la conversation et à la cour, au XVIIIe siècle, notamment. Pour convaincre leur public de la valeur du jeu, les artistes convoquent la mythologie et l'aristocratie romaine.

Le jeu de paume basque hérite de cet imaginaire collectif, de toutes ces représentations et reprend à son titre la dimension mythique, le registre merveilleux, la symbolique, l'image de distraction honnête, de jeu noble et pur, l'engouement général, les valeurs esthétiques, les qualités athlétiques, l'adresse, la dominante des paris et le lien avec les jeux antiques. C'est le regard des lettrés du moins et nous ne connaissons pas celui des joueurs ou des populations rurales.

La pelote basque, née avec le jeu de "rebot" et le "*blaid*" au milieu du XVIIIe siècle, prend ses propres couleurs de jeu national basque et dessine avec ses règles nouvelles, une image personnelle très marquée par la présence de murs pour le jeu, puis du *chistera* comme instrument de frappe. Elle

devient le symbole de la lutte pacifique, inter villages, provinces ou nations, où l'effet de catharsis ajoute au succès du jeu à la fois populaire et plébiscité par les étrangers en vacances ou le public parisien à Neuilly dès 1900. La pelote représente une part de la culture vivante au XIXe siècle en Pays basque. Comme spectacle, elle figure le lieu de l'enthousiasme bruyant du public, de l'acharnement des joueurs qui se dépassent pour l'amour du jeu ou pour l'honneur, mais aussi un jeu riche de la variété de ses coups et de ses combinaisons, propres à captiver l'attention de tous types de spectateurs.

Comme le jeu de paume, institué art et métier, la pelote basque nécessite un artisanat, qui ne peut se dissocier de son image. La synergie des joueurs et des artisans crée les conditions de transformations du jeu, donc de son image, et des adaptations, ce dernier point en symbiose avec le public qui est le moteur économique de l'activité.

La pelote a intégré, dès le XVIIIe siècle, une nouvelle dimension mythique sinon historique, avec quelques parties et personnages *pilotari* légendaires, suivis de plusieurs autres, dont les exploits résonnent jusqu'en 2016. Elle a conquis ses lettres, d'abord par les chansons des poètes basques puis avec les écrivains en visite, gagnés par la passion du jeu, et elle se trouve insérée dans des romans, pièces de théâtre, opéras, poésies, qui lui donnent une assise littéraire et une force symbolique supplémentaire avec des images nouvelles, comme la réactualisation de la création de la terre par le geste du *pilotari* lançant la pelote. Cette image s'impose.

Le jeu de pelote basque cultive les paradoxes, grâce/puissance, jeu traditionnel/sport reconnu, jeu populaire/sport professionnel pour public mondain. Depuis la naissance de la fédération en 1921, l'écriture des règles a d'abord respecté la tradition, en cherchant une unification qui, peu à peu, est devenue structuration en règlement sportif. La pelote a intégré progressivement cette nouvelle dimension sportive institutionnelle dans ses représentations, mais les championnats coexistent avec les défis, les paris, les organisations privées de spectacle, ce qui rend l'image de la pelote complexe et multiforme.

La représentation, dans tous les types d'ouvrages, d'une l'identité fondée sur le jeu de "rebot" est en désaccord avec la pratique et la réalité de la pelote en 2016 mais correspond à une volonté unanime du monde de la pelote, particulièrement en Pays basque. Cette apparente contradiction rejoint le débat sur l'avenir de la pelote, sur une fragilité séculaire indissociable de l'image du jeu basque. Les vertus éducatives spécifiques reconnues par les pédagogues, notamment au niveau de l'arbitrage et les valeurs basques associées au jeu sont présentées comme exportables. Les auteurs, souvent sentimentaux, affichent le désir sincère de faire connaître la pelote et croient au partage de leur passion. Les publicistes et les nombreuses diversités de souvenirs témoignent d'une réalité d'impact de l'image "pelote basque" tant sur les vacanciers, que sur les autochtones. La pelote pénètre partout,

symbole d'un pays et de sa culture, tandis que les championnats et les joueurs de haut niveau trouvent peu de place dans les medias, tout en mobilisant de nombreux jeunes désireux d'accéder à la compétition internationale et tout un personnel de bénévoles et d'un petit nombre de salariés faisant vivre de nombreux clubs, comités territoriaux, départementaux, régionaux et une fédération.

# Conclusion

Nous nous interrogeons au début de cet ouvrage sur ce que la pelote basque devrait aux jeux de balle et au jeu de paume d'une part et, d'autre part, sur ce qui constituerait son originalité, sa part de création. Nous nous étions proposé de définir pour cela sa carte d'identité, en observant les pratiques, par une étude diachronique des règles de jeu, des constructions et des implantations, des usages divers et des phénomènes associés, notamment d'organisation du jeu. Chemin faisant, nous devons questionner les diverses représentations de la pelote, sa dimension imaginaire à travers les écrits, les œuvres picturales ou des arts visuels et l'imagerie touristique.

A propos d'éventuel héritage et de premier point de la carte d'identité, nous espérons avoir montré, au cours de notre étude, qu'un lien structurel avec l'imaginaire, mais aussi des dimensions pratiques, étaient communs à la pelote basque et aux jeux antiques, outre le fait d'utiliser une balle. Grâce à la lecture des textes grecs et latins (Pollux, Martial, Pétrone, Athénée etc.), nous avons pu mettre en évidence des caractères partagés : la conquête d'une adresse, propre à être admirée, donc au spectacle, les qualités athlétiques requises pour le jeu de plein air, la forme de compétition avec décompte de points (Pollux et Pétrone) et une animation bruyante, l'existence de lieux dédiés au jeu, tant intérieur qu'extérieur (Horace, Pline), enfin une forme d'artisanat liée ici à la fabrication des balles (Homère, Martial). Ces éléments ne sont donc pas une originalité du jeu basque mais s'apparentent à un héritage des civilisations antérieures ou à un aspect structurel du jeu de balle, qui resterait à définir.

Quant au jeu de paume, répandu dans toute l'Europe au XVI<sup>e</sup> siècle, particulièrement en France, il a constitué le nom du jeu basque jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans les textes et la presse au moins, avant que ce dernier n'impose deux termes propres " rebot " et *blaid*, puis un troisième, *pasaka*. Les Basques nommaient ainsi des jeux dont la logique interne (règles, conditions et matériel de jeu) fut définie en Pays basque peu à peu, au moins à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour lequel nous avons trouvé des archives, voire avant. Puis, à partir de 1890, le nombre de spécialités ou jeux de pelote basque n'a cessé d'augmenter pour arriver à 25 (reconnues par l'organisation de championnats) de nos jours.

Plus précisément, l'histoire du jeu de paume se confond avec celle du jeu basque jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Les mêmes lois, les mêmes abus, l'utilisation des lieux comme salles de spectacles,

académies de jeux, débits de boissons, la présence de paumiers, à Bayonne au moins, et l'usage de raquettes sont attestées par des archives. La paume, seul jeu à entrer dans les Arts et Métiers, est liée à l'existence de corporations de Maîtres Paumiers, raquetiers, de faiseurs d'esteufs. De même la pelote est liée à ses artisans et aux fabricants de tout le matériel de jeu, qui n'a cessé d'évoluer (nouveaux instruments) avec la pratique ou de susciter de nouvelles modalités.

Nous évoquons maintenant trois aspects du jeu basque, trois volets de sa carte d'identité, concernant les formes de jeu.

La pelote est d'abord, avec son jeu *laxoa*, un héritier de la longue paume, dont elle a suivi les règles, comme le ballon au poing picard, le jeu de balle pelote belge, le tambourin du Languedoc ou d'Italie, le tamis du Nord de la France. Son premier jeu original, le "rebot", dont la première trace écrite date de 1851 à notre connaissance, présenté comme le jeu identitaire dans tous les ouvrages sur la pelote basque, tient de la longue paume l'existence de chasses, la façon de compter et de jouer face à face. Mais la possibilité de marquer des chasses dans un seul des camps, l'utilisation obligatoire d'un mur à l'engagement qui se fait à main nue de la frontière et non plus du fond avec un instrument, transforment la logique interne, sans compter le matériel de jeu (pelotes, gants et *chisteras*). Aussi, à partir de 1851 au moins, lorsque les Français imposent leur règle de mur à frapper à l'engagement en partie "internationale"<sup>2053</sup>, le jeu devient-il Pelote basque, tout en continuant à s'appeler paume ou "paume au rebot" jusqu'en 1900 au moins, bien que le substantif "pelote" soit de plus en plus utilisé.

La pelote est aussi, simultanément, un jeu qui utilise un mur pour jouer, et que certains (Foucault, Vinson etc.) assimilent à tort à la balle au mur des écoliers, qui prend une forme originale en Pays basque, comme en témoigne Amoros en 1848, tout en l'appelant balle au mur et en le situant dans sa jeunesse, soit au début du XVIIIe siècle. Les joueurs, au lieu de s'éliminer progressivement, jouent par équipes de deux ou trois joueurs. Elles se renvoient successivement la balle dans une aire de jeu définie d'une part au sol, en forme de bouteille et, d'autre part, sur le mur, notamment par une hauteur à dépasser (au-dessus du sol). De plus, une distance doit être dépassée à l'engagement, les points de chaque équipe sont comptés dès que la pelote est fautive ou non reprise et l'engagement revient à celui qui vient de gagner le point. La logique interne, bien différente de celle de la balle au mur, définit un nouveau jeu, le *blaid*. Par ailleurs, ce jeu prend diverses formes, selon le vecteur de frappe : main nue ou gant de cuir puis *chistera*, à partir de 1869. Avec l'adoption d'un *chistera* plus incurvé, et le coup du revers qui utilise les deux bras et l'élan de rotation du corps, la pelote prend une vitesse et une puissance propres à forcer l'admiration. C'est ce jeu qui, pratiqué en place libre, ou dans

---

<sup>2053</sup> C'est le terme récurrent chez les chroniqueurs du *Courrier de Bayonne*, entre autres.

les murs à gauche avec des effets encore plus spectaculaires, depuis 1890 environ, a fait connaître la pelote basque et lui a donné son renom en dehors du Pays basque de France, où d'autres spécialités lui sont préférées.

La pelote enfin, est jouée en trinquet. Sur ce plan, avec elle est issue de la courte paume qui fut pratiquée en Pays basque, comme dans le reste de la France, et non pas en Pays basque péninsulaire, si l'on en croit le témoignage de Iztueta. Elle est, avec le *pasaka*, le seul héritier de ce jeu en France où la courte paume continue d'exister en tant que telle. La pelote basque utilise le bâtiment nommé jeu de paume, appelé ici trinquet, comme à Valence, avec qui elle partage le choix de la couleur blanche. D'une part s'y pratique le *pasaka*, tiré directement de la courte paume, dont il a simplifié drastiquement les règles, en supprimant les chasses et dont il a changé l'instrument pour adopter le gant de cuir. D'autre part s'y joue la forme indirecte du jeu basque, depuis la moitié du XIXe siècle au moins. En effet, le *blaid* s'est imposé en trinquet où il devient peu à peu le jeu plébiscité par les parieurs, au moment où le jeu dit "espagnol"<sup>2054</sup> de grand *chistera* entre en faveur en place libre de France, vers 1891. Pour pratiquer le *blaid* confortablement, la suppression de la galerie de la grille du jeu de paume et, par conséquent du "tambour", s'est imposée. L'intérêt du "pan oblique" de ce dernier a été conservé en maintenant un "pan coupé" à l'angle droit du *frontis*. Les trinquets construits à partir de 1890 respecteront ces impératifs et prendront le nom de trinquets modernes par opposition aux trinquets précédents qui étaient des jeux de paume. Construits par des particuliers, qui en font généralement des lieux de convivialité avec bar et restaurant, ils sont la marque du jeu du Pays basque de France à main nue, élevé au plus haut niveau par les "professionnels", tandis qu'au Pays basque péninsulaire, les professionnels jouent en mur à gauche. Ce jeu a repris ici la tradition du jeu de paris, qui fut d'abord associé à la longue paume basque (*lacho*), puis au "rebot" et au *blaid* en place libre, selon les modes évoquées dans notre étude.

Joué à *chistera* dès 1870, à main nue depuis le début du XIXe siècle au moins et, à partir de 1897, à *pala*, en trinquet ou en place libre, le *blaid* fait monter à neuf<sup>2055</sup> le nombre de spécialités pratiquées en Pays basque de France en 1897. Il s'agit de créations basques, même si elles doivent leur origine, respectivement aux jeux de courte et de longue paume. Quels éléments vont-ils maintenant se greffer sur la carte des identités, puisqu'il faut d'ores et déjà parler au pluriel ?

A partir de ces innovations, l'histoire de la pelote, émancipée de son ancêtre la Paume, suit une courbe ascendante de développement du jeu, dans une évidente continuité, avec de continues transformations du matériel de jeu, qui sont des adaptations aux joueurs et au public, expliquant, pour

---

<sup>2054</sup> Par les chroniqueurs, de manière générale.

<sup>2055</sup> Ces spécialités sont le "rebot", le *blaid* à grand *chistera* en place libre ou en *Jai Alai*, le *blaid* à main nue, à *chistera*, à *pala* soit en place libre, soit en trinquet.

une part, un succès jamais démenti et une expansion unique. En effet, les autres héritiers de la longue paume, pâtissent souvent de leur manque d'adaptabilité et de l'absence de désir d'extension à d'autres territoires. S'ils font évoluer leur matériel de jeu, s'ils modifient leurs règles, comme le tamis au début du XXe siècle, comme le tambourin à partir de 1881<sup>2056</sup>, le jeu perdure. S'ils restent attachés à leur territoire historique de pratique, sans continuer à s'adapter, ils disparaissent, comme le tamis et la pelote provençale. S'ils se modernisent, dans les modalités de jeu et la médiatisation, recherchant la compétition inter provinces ou inter nations<sup>2057</sup>, adaptant une pratique en salle pour l'hiver, comme la balle pelote ou le tambourin (particulièrement le tambourin italien), ils perdurent. Pour mener cette dynamique il faut des hommes de talent, souvent passionnés par leur jeu qu'ils associent à un patrimoine culturel, parfois lié à une langue régionale<sup>2058</sup>. Le soutien politique peut alors être un atout supplémentaire, proche d'une nécessité, comme à Valence.

La pelote basque, dès le XVIIIe siècle, au moins, organise des rencontres internationales, se joue et se professionnalise dès 1884 en Amérique du Sud, puis dans de nombreux pays. Elle s'exporte à Madrid dès 1865 et dans plusieurs villes de France, dont Paris, à partir de 1900.

Elle connaît donc deux formes, d'une part le jeu spectacle payant dès 1853 à Biarritz, qui peut aussi être un défi, et, d'autre part, le spectacle des joueurs professionnels engagés par une société qui fonctionne sur les paris des spectateurs, à Valence, Madrid, en Pays basque péninsulaire et dans les pays d'Amérique centrale et du sud à partir des années 1880, puis aux Etats Unis d'Amérique et sur tous les continents. Elle connaît trois lieux de jeu, la place libre et le trinquet du Pays basque de France, d'une part et, d'autre part, le fronton mur à gauche né en Pays basque péninsulaire, qui conditionnent pratique et développement. Tous ces éléments constituent une part de son identité, mais d'autres viennent encore s'ajouter, tout d'abord la notion de sport.

Dès le début du XXe siècle, la pelote entre dans l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques et, avant la première guerre mondiale, un projet de fédération est concerté. En 1921 la FFPB est créée pour unifier les règles des jeux, assurer le sauvetage du " rebot " et le respect de la tradition. Son but est aussi d'étendre le sport pelote en France et internationalement, intuition des fondateurs, suivis par leurs successeurs, persuadés que seule l'expansion internationale du jeu basque

---

<sup>2056</sup> Selon Rouquette, de cette année date le remplacement du ballon par des balles en caoutchouc. Les tambourins seront également améliorés par la suite.

<sup>2057</sup> Selon la terminologie de l'époque.

<sup>2058</sup> En dehors du Pays basque, c'est un fait à Valence mais rappelons aussi que les Picards et les Languedociens ont leur chanson sur le jeu, en langue régionale ainsi que des termes de jeu particuliers à leur région.

pourrait assurer sa longévité<sup>2059</sup>. La pelote devient un sport officiellement reconnu, nouvelle ligne sur sa carte d'identité.

La création de la FIPV en 1929, à partir des fédérations d'Espagne, d'Argentine et de France et l'introduction progressive d'autres fédérations va peu à peu transformer la pelote basque par l'adoption de nouvelles aires de jeux (trinquet argentin, sans galerie au fond, frontons mur à gauche), pour les compétitions internationales, et de nouveaux instruments (*paleton* et raquettes) pour la pratique de ces nouvelles spécialités. En effet, parmi les disciplines jouées en Pays basque de France en 1921, aucune ne restera longtemps internationale. La pelote est devenue un sport international. Déjà complexe en 1897 avec ses neuf spécialités, elle devient protéiforme.

Complétons encore la carte des identités en nous intéressant maintenant aux lieux, comme aires de pratique et implantations géographiques, tout autant que lieux de mémoire.

Les aires de jeu vont évoluer en France en devenant bivalentes, pour certaines, afin de permettre la pratique des nouvelles spécialités et d'intégrer la dimension internationale de la pelote. Malgré tout, les spécialités dites traditionnelles, celles dont nous avons parlé jusqu'ici, seront majoritairement pratiquées en particulier en Pays basque de France. On ne perd rien et on ajoute. La carte d'identité se charge.

La construction de frontons places libres va continuer au point de toucher tous les villages du Pays basque, et se répandre largement dans tout le Sud ouest, sur la Côte d'azur, à Lyon, dans le Nord, en Ile de France, en Charente, en Corse, dans les territoires d'Outre mer à La Réunion, en Nouvelle Calédonie, à Saint-Pierre-et-Miquelon et fera quelques incursions de courte durée dans quelques autres villes de métropole (Metz, Dunkerque, Lisieux, Poitiers). Le jeu à *pala* avec pelote de gomme pleine y est principalement pratiqué. En Pays basque ce dernier est surtout la pelote loisir, également jouée en trinquet (ou en mur à gauche, moins fréquemment). C'est donc en France un jeu important, qui fait partie de l'actuelle identité de la pelote. Mentionné par les articles de presse à partir de l'arrivée d'un *paliste* argentin en 1897, il est très répandu dans toutes les Ligues fédérales depuis le milieu du XXe siècle, sans être une compétition internationale.

Quant aux autres installations pour la pratique, elles ont de la peine à s'implanter en dehors des départements des Pyrénées Atlantiques et des Landes. Quelques trinquets en Gironde, peu de murs à gauche, quatre trinquets en Ile de France, des complexes à Tarbes et à Toulouse, quelques murs à gauche en midi Pyrénées, souvent à ciel ouvert, un trinquet à Grasse et à St Pierre font état d'une

---

<sup>2059</sup> Et les suivants également puisque le président FFPB Edouard Harriague écrit dans le *Boletín FIPV* n°8, janv. Juin 1963 : “ [la Fédération Française de Pelote Basque] estime que, si l'on veut que le jeu de pelote survive et s'étende, il faut nécessairement s'appliquer, à l'égal des autres sports, à le rendre international ”.

pelote qui a du mal à franchir ses frontières du début du XXe siècle, à dépasser son identité de sport régional, folklorique, pour certains.

Des *Jai Alai* voient le jour depuis 1958 en France, dont un en Gironde. Il y en a six actuellement, pour la pratique de la fameuse *cesta punta*. Sur la Côte basque, les touristes confondent souvent pelote basque et *cesta punta*, tant l'offre est importante. Avec l'appui des municipalités, la construction de trinquets à galerie du fond amovible se généralise à partir des années 1980<sup>2060</sup> et la pratique du *xare*, de la *paleta* cuir et de la pelote argentine (*balin*) s'y développe avec un certain enthousiasme des jeunes pour ces compétitions internationales. En même temps les communes construisent de nombreux murs à gauche (77% de ces constructions se trouvent dans le Département 64). Cependant quelques uns ont été depuis transformés en trinquets car malgré les échéances internationales, cette pratique internationale, originaire du Pays basque péninsulaire, ne se développe pas en Pays basque de France.

Il semblerait qu'il y ait une pelote du Pays basque de France et une pelote basque d'origine péninsulaire (fronton mur à gauche), une pelote basque d'Argentine (*balin*, *xare*) et une du Mexique (*frontenis*). Mais, par la volonté des fédérations et des pays, les pratiques ont pu se répandre. Les Français sont devenus meilleurs que les Argentins au *xare*<sup>2061</sup>. Les Françaises ont battu les Argentines à leur jeu de *balin*. Les Mexicains ont eu le titre de champion à main nue. La pelote est bien internationale, avec des préférences nationales.

En France, la pelote est devenue un sport géré et réglementé par une fédération, structurée en ligues et clubs affiliés et, depuis 2016, en Ligues régionales et Comités territoriaux et départementaux. La FFPB a obtenu une Direction technique nationale depuis 1983, des Pôles France, Espoir, des sections sport/études et, depuis 1993, le statut de sport de haut niveau. Mais de nombreuses associations et organisations privées mettent sur pied des tournois ou des parties de pelote, à entrée payante en général, aussi bien à l'insu de la FFPB. La pelote basque n'est donc pas limitée à son identité sportive institutionnelle.

La langue basque, qui fut la langue des joueurs et donna la terminologie du jeu, se perd aujourd'hui au niveau fédéral. Elle nous a permis de déterminer des évolutions dans les pratiques, à travers les dictionnaires, particulièrement deux manuscrits du XIXe siècle, et de découvrir une règle du jeu, inédite pour la période. Nous y avons trouvé des termes en général très différents du vocabulaire de la paume française, lui-même spécifique et très riche, dévoilé par le dictionnaire de Furetière. Dans ces vocabulaires basques labourdins et bas-navarrais, nous avons noté une prégnance des termes

---

<sup>2060</sup> Le premier fut construit en 1975.

<sup>2061</sup> Même si l'instrument venait de la vallée de la Nive, porté par des prêtres basques, les Argentins en étaient les rois incontestés jusqu'en 1982, où la France remporte la médaille d'or aux championnats du monde de Mexico.

utilisés dans le Pays basque péninsulaire, alors que les jeux pratiqués y sont différents, dès le tout début du XIXe siècle. L'influence est nette dans la langue et moins dans la pratique, notamment par le refus d'introduire du latex dans les pelotes (cf. dispute avec Halty en 1868), utilisé en Pays basque péninsulaire avant 1848<sup>2062</sup>. Toutefois un vocabulaire riche montre une forte identité basque qui transparaît aussi dans la façon de nommer les joueurs, les surnoms employés, très souvent tirés de la langue basque. La langue française, quant à elle, a dû adopter certains termes qui n'avaient pas d'équivalent et la FFPB a mis un lexique basque dans son règlement. Un chant des *pilotari*, sorte d'hymne connu aussi en dehors du Pays basque, est en langue basque, comme bien d'autres chants entonnés lors des repas organisés autour des parties de pelote. Le compteur chante les points en basque lors des parties, lors des finales de spécialités traditionnelles, au moins. Le jeu s'est donc ancré dans la langue basque, lieu de son identité.

Antoine d'Abbadie d'Arrast, mécène et promoteur de la langue et de la culture basques a initié, en 1851, un type de Fêtes Basques où la pelote fut mise à la première place, derrière la religion toutefois. Attaché au jeu de "rebot", toujours le mieux doté, le mécène a fait place dès 1851 au *blaid* à main nue en place libre et au jeu de trinquet, instituant des prix, alors que seul le pari fonctionnait jusqu'ici. Il signait là un premier virage culturel, dédoublement d'identité ? Son concept a été fertile puisque les organisations touristiques mettent à l'affiche des spectacles "pelote et culture", puisque les finales à l'extérieur du Pays basque donnent lieu à des "fêtes basques", bien qu'ici l'influence d'une modernité espagnole soit nette et que la religion ait disparu. A partir des années 1870, la pelote a été peu à peu intégrée à la fête locale, dans toujours plus de villages basques, puis souvent oubliée en fin de XXe siècle, et enfin réintroduite depuis les années 2010, dans les fêtes patronales. Alors qu'avant 1850, la fête succédait aux parties de défi, c'est la fête qui a intégré la pelote et la nouvelle identité sportive de la pelote n'exclut pas cette part festive d'identité.

Les paris, qui ont longtemps fait part de l'identité de la pelote, et furent même une raison de son existence ou, du moins, de son importance, ont fortement diminué. Après avoir assuré la réussite des *Jai Alai* et mondialisé la pelote au XXe siècle, après avoir ruiné des familles et constitué le centre de leur vie, les paris ne font plus la "une" de l'actualité. C'est un changement d'identité pour la pelote.

Terminons sur les caractéristiques des jeux de pelote observables lors des parties. La variété des coups, la multiplicité des combinaisons avec un perpétuel effet de surprise, la puissance des joueurs alliée à leur technique et liée à la technologie des instruments, à la vivacité des pelotes, puis aux revêtements des installations, forment le cœur de l'identité du jeu basque. La gestuelle, l'élégance

---

<sup>2062</sup> Cf. (Amoros, 1848).

et la virtuosité sont des qualités héritées des jeux de balle et de paume, mais qui ont acquis avec la pelote un haut degré d'achèvement.

La carte d'identité de la pelote étant remplie, tant pour les formes du jeu que pour son implantation, nous nous sommes intéressés aux représentations. Certaines sont héritées des jeux de balle et du jeu de paume. La lecture des textes littéraires nous l'a montré mais les articles de presse eux-mêmes s'en font l'écho, la période étudiée étant celle du romantisme, du régionalisme et du lyrisme. De plus, en ce qui concerne la pelote, le style n'a pas beaucoup changé jusqu'en 1980.

Nous avons exposé les diverses symboliques, mythes et légendes associés à la balle et au jeu de balle qui font partie de l'inconscient collectif et des structures de l'imaginaire. Présents dans les œuvres depuis l'antiquité, ils opèrent dans les poésies sur le jeu de pelote (Jammes, Brun, Lazkao-Txiki) et ils expliquent le ton emphatique des rédacteurs dans les comptes rendus décrivant les courbes paraboliques des pelotes et les qualités athlétiques des joueurs ou l'engouement des foules et les réactions exubérantes du public. Mais les qualités propres du jeu et la technique toujours plus élaborée, rendant le spectacle toujours plus impressionnant, expliquent aussi les descriptions exaltées.

D'une part, les autochtones ont voulu se doter, avec leurs chansons, d'une mémoire des parties extraordinaires et de leurs protagonistes et, d'autre part, les visiteurs ont voulu témoigner d'un regard admiratif pour un jeu qu'ils qualifient de "jeu national". Les uns créent une légende avec des personnages devenus mythiques et des anecdotes merveilleuses, les autres caractérisent une culture par son jeu dont les dimensions de popularité, de mixité sociale, de paris démesurés et de compétition athlétique pacifique leur semblent relever d'une exception régionale.

D'une part, la pelote est vue comme une passion basque, vécue dans l'honneur, dans le succès de la victoire et dans la douleur (physique des traumatismes et morale des défaites) et, d'autre part, elle est considérée par les vacanciers, et ce depuis le XIXe siècle, comme un jeu spectaculaire représentant un pays et une culture (autrefois le "rebot", puis le grand *chistera* et aujourd'hui plutôt la *cesta punta*).

D'une part, elle est incluse dans le paysage basque par l'architecture des frontons et, d'autre part, ces mêmes murs de frappe ou *frontis* s'imposent dans les paysages urbains extérieurs au Pays basque avec une personnalisation indéniable. La représentation du fronton orne certains objets souvenirs (magnets, sets de table) et symbolise donc, comme le *chistera*, la pelote basque.

D'une part elle nécessite un artisanat et, d'autre part, ce matériel de jeu donne naissance à des produits dérivés, objets souvenirs pour les touristes, comme pour les autochtones. L'instrument phare qu'est le *chistera* finit par symboliser à lui seul la pelote basque pour les vacanciers. Il est un objet de décoration largement plébiscité. Représenté sur les souvenirs ou miniaturisé, il a un succès constant. Utilisée comme argument publicitaire et comme souvenir, la pelote basque se vend et fait vendre.

Les arts visuels représentent la pelote basque. Les artistes sont sensibles à la gestuelle, à la figure du *pilotari*, à son esthétique et l'associent en général au Pays basque. Tantôt figure allégorique, représentant la basquité, tantôt personnage d'un jeu rural et traditionnel au public typé, le joueur de pelote est largement représenté par les artistes du XIXe jusqu'au XXIe siècle.

Les écrivains ont fait connaître la pelote, l'ont mise en scène, en roman, en poème. Les compositeurs l'ont portée à l'opéra plusieurs fois. Les auteurs ont, vis à vis de ce jeu, une approche tout aussi sentimentale que les Basques amoureux de la pelote. La pelote est pour eux un sujet qui permet d'appréhender " l'âme basque ". Elle est, dans leur vision, un jeu porteur des valeurs basques. Ceci explique pourquoi elle paraît fragile à beaucoup, menacée de disparaître à toute époque et donc l'objet de soins et d'une attention particulière.

La part sportive ou athlétique de la pelote fut longtemps traitée comme un lien valorisant avec la Grèce antique, mais les auteurs, depuis 1970, décrivent le rôle positif des fédérations et ils exposent toutes les spécialités existantes de la pelote. Les pédagogues lui ont découvert des vertus éducatives particulières et des capacités évidentes à s'exporter. Ce sera peut-être pour demain. Il faudra revenir sur leurs nouvelles idées pour vulgariser et porter la pelote dans toutes les écoles, voir si la pelote aura réussi à convaincre l'hexagone d'ici quelques années.

Depuis 1970, de très nombreux livres et guides traitent le sujet " pelote basque ", sous de nombreux aspects, rarement sous l'angle sportif. La publicité pour les spectacles est omniprésente l'été, renforçant l'idée d'un jeu régional. Les médias nationaux ont fait des reportages dans le même sens mais peu de travail sur l'image de sport de haut niveau et les compétitions internationales. La pelote a du mal à sortir de la représentation folklorique

Il y a un fossé entre l'image donnée aux touristes et la réalité de la vie sportive fédérale (excepté pour les joueurs de *cesta punta*), mais aussi entre la représentation du " rebot " comme jeu identitaire et le vécu des joueurs de pelote actuels (excepté ceux qui pratiquent cette spécialité). La pelote serait-elle schizophrène ? Les représentations obéissent peut-être à des impératifs différents, d'une part, une logique marchande et un besoin de financer, ne serait-ce que les équipements des joueurs ou le fonctionnement fédéral et, d'autre part, un besoin de racines et de convoquer un passé glorieux pour alimenter une passion (le jeu de pelote) et une identité basque.

La diversité des représentations répond à la complexité de l'identité. La pelote basque réussit l'intégration de ses images mythique, symbolique, identitaire, culturelle, sportive et la coexistence de ses spécialités traditionnelles ou internationales, issues d'autres cultures. De fait, comme l'expose S.Hall,

*Le danger survient à chaque fois que nous tendons à penser les formes culturelles comme un tout cohérent, soit totalement corrompues, soit totalement authentiques, alors qu'elles sont en réalité profondément contradictoires (Hall, 2007 : 73).*

Chacun y puise le jeu, le matériel sportif, identitaire, imaginaire ou émotionnel qui le nourrit, ce qui semble parfois signifier : à chacun sa pelote. Au-delà de cette boutade, la diversité des pratiques institutionnelles ou non et les projets annoncés par le nouveau DTN à sa prise de fonction en 2016, à relier à l'histoire de l'institution FFPB, invitent à de nouveaux travaux.

Dans ce cadre il semble important d'étudier distinctement la pratique amateur et la pratique professionnelle, les initiatives privées, et celles des associations, la pelote dans le cadre scolaire et la pelote pratiquée comme loisir. Il faudra aussi se poser la question de la formation des joueurs tant à l'échelle des clubs, que pour le Haut niveau, où la pelote n'a pas assuré la modernisation nécessaire assumée par d'autres sports. En effet, en se limitant aux entraînements qui visent la répétition des gestes, certes reconnus par Mauss comme techniques du corps, on passe à côté de l'élargissement du goulot des meilleurs, lequel permettrait aussi de pousser plus loin les qualités ces derniers. L'existence d'une élite resterait liée sinon, comme au XIXe siècle et depuis, au hasard des dons exceptionnels de certains et à leur démarche personnelle pour progresser.

Donner la parole à nos contemporains et exposer les moyens dévolus au sport, et enfin évoquer la difficile évolution, entre tourisme, rêves d'olympisme et réalité de la situation dans les pays pratiquant, constituent un nouveau sujet d'étude. Nous avons interviewé plusieurs personnes du monde de la pelote : Ximun Haran, professionnel de main nue et défenseur de la culture basque, décédé peu après, d'autres professionnels de main nue devenus maires de villages (E. Ithurralde, R. Dufourcq, J.-P. Diribarne), J. Casaubon, auteur d'un livre sur les jeux de bergers (2002), A. Camino champion de *xare* et ancien président de la Ligue du Pays basque, R. Poulou collectionneur d'œuvres d'art et ancien champion de Joko garbi et de "rebot" et X. Cazaubon, actuel Président de la FIPV. Nous nous excusons auprès des personnes qui ont accepté de répondre à nos questions, de n'avoir pas ici exploité ces données, mais elles nous sont apparues finalement relever de ce nouveau sujet d'étude.

# Lexique

Ais : planche qui ressort du mur du fond (sans galerie du dedans) dans les jeux de paume dits quarrés. Le joueur qui touche l'ais en lançant la balle gagne 15.
<i>A pugno</i> : voir <i>beso gain</i>
<i>Atchiqui, atxiki</i> , faute sanctionnant la retenue de la pelote dans le gant, la main ou le <i>chistera</i> .
<i>Balin</i> désigne la pelote de gomme creuse qui nous vient d'Argentine.
<i>Barne</i> : 'intérieur', rectangle dessiné au pied du mur de "rebot", dans lequel doit bondir la pelote à l'engagement sous peine d'être fausse et de donner le point ("quinze" ou <i>kinze</i> ) à l'adversaire. Zone de 5 mètres de large, à partir du mur de "rebot", où les fautes commises durant le point, par l'équipe qui refile ( <i>erreferak</i> ), ne donnent pas lieu à des <i>arraia</i> mais donnent 15 à l'adversaire.
<i>Besainka</i> : façon de frapper la pelote (de haut en bas).
<i>Beso gain</i> : coup de volée où la main envoie la pelote en étant au-dessus de l'épaule, bras plié.
<i>Blaid</i> : jeu de pelote basque où les équipes se renvoient la pelote par l'intermédiaire d'un mur appelé frontis ou fronton.
<i>Boïna, boina</i> : large béret noir offert au joueur vainqueur d'une grande compétition, forme de distinction.
<i>Cancha, kanxa</i> : aire de jeu de pelote, en langue basque. Ce terme est passé en français.
<i>Cesta punta</i> : spécialité de pelote basque jouée avec un grand chistera dans un fronton mur à gauche couvert de 54 mètres de long appelé Jai Alai
<i>Chilo</i> , voir <i>xilo</i>
<i>Chistera</i> : instrument de jeu en osier avec armature de châtaignier et gant de cuir apposé pour y glisser la main. Il prolonge la main du joueur par une sorte de gouttière souple où la pelote est réceptionnée avant d'être renvoyée. Cf. photos.
<i>Cordier</i> : joueur de paume, de <i>lachoa</i> ou de "rebot" qui occupe un poste près de la frontière (appelée aussi corde ou <i>pasomarra</i> ou <i>pasamarra</i> ) entre les camps et utilise un gant de cuir en général, au Pays basque.
<i>Cortada</i> : attaque tendue, la pelote est frappée en croisant, très peu au-dessus de la raie du fronton et frappe ensuite le sol assez près du mur.
<i>Delantero</i> : terme castillan, joueur placé à l'avant dans une équipe.
<i>Eskualdun</i> : basque, littéralement celui qui possède la langue basque.
<i>Esteuf</i> : (prononcez éteu) Balle du jeu de paume couverte ordinairement de cuir et plus tard de drap
<i>Fronton mur à gauche</i> : aire de jeu comprenant un frontis, un mur perpendiculaire au frontis sur la gauche et en général un mur au fond, appelé mur de rebot "rebot", parallèle et face au frontis.
<i>Frontenis</i> : spécialité de pelote basque qui se pratique dans un fronton mur à gauche de 30 mètres de long, avec une pelote de gomme remplie de gaz et une raquette de tennis au cordage doublé en son centre. Ce jeu nous vient du Mexique.
<i>Frontis</i> : mur de frappe contre lequel les joueurs lancent la balle ou pelote. Cf. photos.
<i>Fronton</i> : terme espagnol au départ, désignant le mur de l'aire de jeu, et, par extension la place de jeu. Il est passé en français.
<i>Fronton mur à gauche</i> : aire de jeu de pelote basque comprenant un <i>frontis</i> , un mur à gauche et

un mur au fond appelé “ rebot ” dans les installations aux normes internationales. Il existe aussi des murs à gauche non couverts, sans mur de “ rebot ” ...
Grille ou trou de la grille : dans un jeu de paume, trou carré dans la galerie sans ouvert (ou filet) qui fait face à la galerie du dedans. La balle qui entre dans ce trou donne quinze à celui qui l’a lancée.
GSPB, Grande semaine de Pelote Basque : d’abord appelée Grande semaine des sports basques, elle réunit les finales des championnats de France de la saison estivale, à savoir les spécialités traditionnelles, auxquelles se sont ajoutées des finales en fronton mur à gauche, à savoir la paleta pelote de cuir (depuis quelques années) ainsi que les féminines (depuis 2016). Voir l’historique au II.3.
<i>Jai Alai</i> : vaste fronton mur à gauche d’au moins 50 mètres de long pour jouer à la <i>cesta punta</i> . Le nom signifie fête joyeuse.
Jeu de paume : terme qui a plusieurs significations. Il désigne le jeu lui-même ou l’aire de jeu, aussi bien pour la longue paume que pour la courte paume. Il a longtemps désigné le jeu de pelote en Pays basque de France, du moins dans la langue française.
<i>Joko garbi</i> : terme en langue basque (jeu pur) pour désigner un jeu de pelote basque en place libre ou en fronton mur à gauche qui se joue avec un chistera court et une pelote de cuir.
<i>Lachoa, laxoa, lucea</i> : jeu de longue paume pratiqué au Pays basque avec gants de cuir.
<i>Laxoan, lachuan, luzean</i> , 'à la longue' (paume)
Maître Paumier ou Paumier, Maître qui tient un jeu de paume, homme qui tient un jeu de paume.
<i>Makhila</i> : bâton ferré (fait en deux parties dont une s’emboîte dans l’autre et porte une pointe de fer) Taillé dans du néflier ou dans un bois solide, fabriqué en Pays basque, traditionnel pour les hommes d’autrefois qui l’utilisaient comme arme, il est souvent pris comme cadeau pour honorer une personne.
<i>Makhilari</i> : jeune homme en costume traditionnel avec des grelots cousus le long de la jambe du pantalon, faisant des figures avec son makhila et le lançant en l’air pour le rattraper ensuite, tout cela en musique.
Maniste : joueur de main nue, qui n’utilise que sa main, protégée ou non par un pansement, pour frapper la balle.
<i>Pala</i> : instrument de jeu, voir paleta.
<i>Pala corta</i> : spécialité de pelote basque pratiquée en fronton mur à gauche de 36 mètres avec une pala étroite et épaisse et une pelote de cuir.
<i>Pala</i> , pour grosse pala : jeu de pelote en place libre pratiqué avec une grosse pala, étroite. épaisse et une pelote de cuir.
<i>Paleta</i> cuir : jeu de pelote pratiqué en fronton mur à gauche de 36 mètres ou en trinquet avec une paleta d’épaisseur et taille fixées par le règlement et une pelote de cuir.
<i>Paleta, paletta</i> , ou <i>pala</i> : instrument de jeu de balle ou de pelote. Il est en bois, plat, d’une seule pièce a priori, sorte d’ovale pour frapper terminé par un manche pour la prise en main.
<i>Paleton</i> : <i>paleta</i> argentine à l’origine, assez large et composée de plusieurs morceaux de bois collés, rendue solide par l’utilisation de vis en acier.
<i>Pasaka</i> : jeu direct joué en lieu couvert trinquet (France) ou mur à gauche (Navarre) avec des gants de cuir. L’aire de jeu est divisée en deux camps par un filet central par-dessus lequel la pelote doit passer. Il est hérité de la courte paume dont il a simplifié les règles à l’extrême.
Paumier : joueur au jeu de paume ou celui qui tient un jeu de paume.
Pelotari, terme francisé qui vient du terme espagnol pelotari.
<i>Pelotazale</i> : en basque, l’amoureux de la pelote, l’ <i>aficionado</i> en castillan.
<i>Pilotari</i> : joueur de pelote, terme basque.
Place libre : aire de jeu découverte, munie d’un ou deux frontis ou frontons.
Puntiste, joueur de <i>cesta punta</i> .
Rebot, “ rebot ” : jeu direct (encore pratiqué) en plein air en utilisant un, voire deux frontons

<p>situés face à face aux extrémités les plus éloignées de l'aire. Il est une adaptation, et même une transformation du jeu de longue paume. Il se pratique avec une pelote dure, des gants de cuir et des <i>chisteras</i>.</p>
<p>Rebot, “ rebot ” : désignait le mur pour jouer à ce jeu. Il désigne aujourd'hui le mur du fond dans les frontons murs à gauche.</p>
<p><i>Remonte</i>, jeu à <i>chistera</i> joué en <i>Jai alai</i> par équipes de deux, sans <i>atchiqui</i>, avec un <i>chistera</i> long et étroit. Répandu dans les provinces du Pays basque d'Espagne, il donnait lieu à des paris organisés par des sociétés (<i>impresas</i>) jusqu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle.</p>
<p>Tambour du jeu de paume : mur qui double le grand mur sans galerie jusqu'à dépasser un peu la galerie de la grille et se termine par un pan coupé, propice à des effets pour la balle qui le touche.</p> <p>Tambour : terme employé par les joueurs de pelote pour désigner les galeries basses du trinquet ou leurs toits. La pelote qui y bondit fait en effet résonner le bois du toit, comme la bague sur un tambour.</p> <p>Tambour : instrument au jeu de tamis. Gant rigide en cuir sur la partie concave duquel on tend une peau, comme sur un tambour. Sur la partie convexe on place un gant où le joueur entre sa main pour tenir l'instrument. Voir I.3.1 jeu de tamis et photo.</p>
<p>Trinquet : en Espagne, aire de jeu de pelote couverte ou non utilisant quatre murs et, éventuellement, des galeries sur deux ou trois côtés.</p>
<p>Trinquet argentin : trinquet ne comportant pas de galerie au fond mais un mur de rebot “ rebot ”.</p>
<p>Trinquet, en France, Lieu de jeu de pelote fermé, en général couvert comportant deux galeries et un frontis. Le mur du fond et le gauche (en regardant le frontis) comportent chacun une galerie basse sur le toit de laquelle peut bondir la pelote. Le trinquet est un jeu de paume transformé par suppression de la galerie de la grille et du tambour pour le remplacer par un élément de mur appelé pan coupé qui remplit l'angle entre le frontis et le mur de droite. Cf.photos.</p>
<p><i>Xare</i> : terme de la langue basque pour désigner le filet qui protège les spectateurs sous la galerie basse du trinquet percée de fenêtres qui permettent de voir le jeu et sont des cibles pour le jeu.</p>
<p><i>Xare</i> est aussi la raquette argentine, instrument muni d'un filet souple en fil de coton. <i>Xare</i> désigne aussi le jeu lui même, pratiqué en trinquet avec une raquette argentine et une pelote de cuir.</p>
<p><i>Zaguero</i>, terme castillan, joueur placé à l'arrière dans une équipe.</p>

# Index

- Arbonne, 271, 272
- Arcangues, 265, 271, 272, 273, 277, 378, 384, 388, 390, 462, 466
- Ascain, 12, 233, 239, 240, 271, 272, 284, 292, 302, 305, 306, 311, 317, 325, 381, 384, 386, 430, 466, 481, 502, 507, 514, 677, 783, 784
- Azpeitia, 67, 259, 272, 364, 396, 462, 502, 506, 509
- Bassussarry, 275
- Bayonne, 3, 13, 25, 28, 35, 40, 50, 60, 61, 68, 72, 73, 74, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 89, 100, 113, 123, 126, 132, 136, 147, 165, 181, 184, 185, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 207, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 262, 263, 264, 265, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 277, 280, 281, 283, 284, 286, 287, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 297, 300, 301, 302, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 312, 314, 317, 318, 320, 321, 323, 324, 325, 329, 330, 331, 333, 334, 335, 336, 339, 340, 342, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 352, 353, 354, 356, 358, 359, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 378, 379, 384, 389, 394, 398, 401, 402, 404, 406, 414, 416, 425, 430, 442, 443, 449, 458, 460, 461, 462, 463, 466, 469, 475, 476, 477, 479, 481, 482, 483, 484, 485, 492, 493, 497, 501, 502, 507, 511, 512, 513, 514, 517, 519, 533, 558, 614, 615, 617, 618, 619, 620, 623, 624, 625, 626, 631, 632, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 647, 650, 654, 661, 673, 677, 679, 682, 686, 688, 693, 694, 696, 703, 707, 711, 712, 716, 719, 727, 728, 729, 730, 732, 736, 740, 742, 756, 757, 760, 763, 764, 765, 769, 772, 774, 775, 778, 781, 782, 784, 795, 799, 802, 810, 820, 824, 825, 836, 859, 862, 864, 868, 869, 873, 874, 875, 876, 878, 879, 880, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 894, 897, 898, 900, 901, 903, 904, 905, 906, 921
- Béhobie, 271, 272, 370, 385, 462, 466
- Biarritz, 55, 136, 181, 188, 189, 218, 219, 221, 222, 224, 227, 230, 231, 235, 239, 242, 243, 244, 245, 250, 251, 254, 255, 261, 271, 272, 274, 276, 284, 287, 301, 306, 324, 333, 339, 340, 342, 349, 362, 363, 368, 378, 379, 384, 385, 389, 393, 401, 408, 409, 462, 465, 466, 478, 479, 484, 485, 487, 502, 517, 519, 617, 618, 619, 623, 633, 635, 636, 638, 642, 654, 667, 673, 679, 720, 767, 775, 790, 799, 820, 838, 875, 880, 882, 883, 884, 886, 888, 896, 897, 898, 902, 903
- Bidache, 271, 272, 275, 350, 353, 358, 362, 376, 462
- Bilbao, 18, 67, 74, 75, 78, 165, 183, 189, 190, 208, 228, 244, 250, 272, 293, 306, 307, 308,

358, 382, 395, 396, 402, 405, 428, 447, 480,  
 729, 758, 760, 769, 879, 890, 891, 893  
 Bordeaux, 1, 2, 13, 83, 131, 136, 156, 181, 269,  
 293, 337, 343, 345, 359, 385, 414, 416, 458,  
 465, 466, 492, 536, 537, 694, 712, 758, 762,  
 763, 806, 822, 824, 890, 892, 897, 900, 905  
 Buenos Ayres, 140, 254, 258, 270, 273, 307,  
 392, 401, 402, 461, 628, 681  
 Cambo, 4, 73, 79, 158, 194, 207, 208, 209, 210,  
 214, 215, 219, 220, 225, 227, 228, 230, 231,  
 232, 234, 239, 245, 247, 256, 265, 270, 271,  
 272, 273, 274, 278, 281, 282, 286, 287, 291,  
 292, 295, 302, 303, 305, 306, 324, 325, 331,  
 337, 353, 361, 362, 378, 404, 418, 443, 462,  
 474, 475, 476, 477, 479, 481, 500, 502, 503,  
 509, 513, 515, 516, 533, 550, 616, 617, 623,  
 625, 628, 632, 634, 635, 636, 638, 639, 641,  
 647, 653, 654, 656, 657, 691, 697, 711, 724,  
 734, 749, 759, 760, 764, 770, 773, 823, 828,  
 880, 882, 884, 886, 889, 907  
 Ciboure, 73, *Voir*  
 Deusto, 272, 290  
 Donostia (Saint-Sébastien), 729, 874, 881, 883,  
 888, 890, 895, 906  
 Durango, 193, 195, 242, 272, 280, 306, 343,  
 401, 402, 409  
 Espelette, 80, 194, 219, 226, 230, 232, 234,  
 239, 271, 272, 306, 320, 324, 352, 353, 358,  
 362, 363, 375, 376, 462, 481, 634, 637, 693,  
 719, 732, 873, 906  
 Fontarrabie, 163, 272, 309, 401, 405, 409, 462,  
 756  
 Guéthary, 218, 254, 264, 267, 271, 272, 274,  
 277, 287, 290, 342, 378, 390, 401, 408, 462,  
 480, 483, 621, 820, 898  
 Halsou, 275, 306, 447  
 Hasparren, 4, 48, 61, 72, 80, 89, 117, 187, 190,  
 191, 192, 193, 194, 200, 202, 208, 209, 210,  
 211, 219, 220, 230, 231, 232, 233, 239, 244,  
 257, 259, 263, 265, 270, 271, 272, 285, 287,  
 301, 304, 306, 318, 320, 321, 322, 323, 324,  
 325, 326, 329, 330, 341, 352, 353, 354, 358,  
 362, 363, 364, 367, 368, 372, 374, 375, 376,  
 378, 381, 383, 384, 386, 389, 414, 422, 461,  
 462, 463, 475, 477, 478, 479, 481, 486, 503,  
 513, 515, 517, 522, 616, 618, 631, 634, 636,  
 638, 687, 693, 722, 728, 742, 743, 746, 763,  
 785, 787, 826, 875  
 Hendaye, 268, 271, 272, 274, 284, 300, 305,  
 306, 309, 386, 389, 408, 412, 414, 462, 465,  
 500, 501, 502, 503, 514, 623, 657, 674, 679  
 Hernani, 189, 190, 210, 220, 228, 236, 280,  
 358, 374, 399, 411, 461, 462, 476, 733, 782,  
 869  
 Irun, 69, 148, 215, 216, 221, 231, 236, 239,  
 242, 253, 255, 256, 270, 272, 274, 283, 292,  
 295, 306, 307, 309, 324, 333, 364, 372, 373,  
 462, 483, 502, 507, 651, 654, 661, 666, 677,  
 686, 687, 688, 690, 691, 696, 727, 728, 732,  
 800, 828, 879  
 Itxassou, 98, 214, 224, 230, 232, 234, 239, 245,  
 271, 272, 317, 324, 384, 412, 462, 466, 768,  
 778, 876  
 La Bastide Clairence, 136, 181, 274, 345, 353,  
 358, 693, 760

Larressore, 253, 271, 272, 306

Louhossoa, 80, 219, 230, 234, 257, 265, 271, 272, 287, 288, 292, 295, 300, 302, 304, 305, 306, 308, 352, 358, 372, 394, 461, 462, 463, 693, 742, 824

Madrid, 16, 104, 244, 264, 270, 272, 308, 324, 401, 402, 405, 408, 447, 463, 626, 632, 838, 883, 902, 908

Mauléon, 191, 231, 235, 263, 271, 272, 324, 343, 350, 353, 358, 361, 362, 367, 373, 384, 386, 389, 408, 414, 462, 463, 465, 497, 502, 503, 508, 510, 514, 617, 621, 643, 719, 768, 793, 869, 894

Montevideo, 221, 236, 254, 258, 270, 272, 273, 294, 306, 307, 385, 386, 799

Neuilly, 258, 266, 269, 270, 272, 273, 281, 284, 285, 288, 289, 324, 330, 334, 336, 340, 341, 402, 404, 418, 465, 642, 646, 647, 650, 651, 653, 659, 681, 685, 691, 774, 833, 868, 903

Nice, 158, 337, 343, 465, 652

Oyarzun, 214, 218, 221, 225, 230, 233, 239, 255, 331, 399, 462, 665, 863, 873

Pampelune, 67, 69, 74, 121, 148, 149, 155, 183, 219, 223, 228, 231, 261, 272, 279, 280, 290, 300, 308, 462, 497, 585, 617, 700, 859, 861, 863, 881

Paris, 3, 4, 16, 18, 25, 37, 44, 49, 54, 56, 65, 69, 70, 73, 75, 76, 77, 78, 80, 83, 90, 91, 92, 94, 96, 97, 99, 100, 113, 124, 125, 131, 134, 136, 138, 160, 165, 166, 175, 176, 180, 181, 185, 187, 190, 192, 197, 203, 266, 272, 273, 283, 286, 289, 293, 297, 308, 310, 313, 325, 331, 332, 334, 336, 337, 343, 348, 351, 357, 358, 359, 379, 385, 388, 390, 463, 465, 466, 467, 469, 470, 488, 490, 491, 495, 498, 504, 536, 537, 541, 544, 545, 558, 569, 580, 587, 588, 592, 616, 618, 623, 631, 632, 640, 642, 644, 645, 647, 648, 650, 651, 652, 653, 656, 657, 658, 662, 663, 671, 673, 674, 691, 692, 712, 727, 758, 764, 779, 786, 793, 799, 802, 822, 825, 838, 857, 858, 868, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 921

Pau, 3, 98, 120, 136, 181, 188, 216, 272, 273, 325, 334, 336, 351, 356, 357, 358, 367, 385, 389, 408, 409, 414, 416, 458, 463, 465, 466, 488, 492, 495, 497, 605, 614, 618, 619, 621, 693, 712, 762, 766, 811, 820, 824, 825, 877, 883, 887, 888, 894, 902, 904, 906

Portugalete, 244, 272, 307

Royan, 337, 343, 465, 495, 496, 820, 881

Saint Sébastien, 74, 149, 194, 208, 231, 235, 239, 244, 248, 250, 255, 307, 324, 340, 379, 401, 405, 420, 452, 617, 631, 632, 652, 665, 697, 726, 729, 750, 760, 764, 769, 772, 799

Saint-Jean-de-Luz, 4, 5, 79, 80, 131, 155, 189, 200, 208, 210, 211, 217, 219, 227, 228, 229, 231, 233, 239, 242, 252, 256, 257, 260, 265, 266, 270, 271, 273, 276, 281, 284, 286, 287, 290, 291, 292, 293, 295, 302, 305, 307, 319, 322, 323, 324, 327, 328, 329, 330, 331, 339, 340, 342, 350, 352, 353, 355, 356, 358, 361, 363, 368, 372, 378, 381, 383, 384, 385, 386,

388, 390, 402, 408, 414, 463, 466, 474, 480,  
481, 482, 483, 484, 485, 486, 500, 502, 503,  
507, 508, 510, 513, 515, 516, 517, 616, 618,  
623, 624, 625, 631, 635, 636, 637, 638, 641,  
654, 657, 665, 677, 680, 693, 733, 735, 758,  
762, 774, 775, 777, 781, 787, 790, 794, 811,  
821, 863, 868, 876, 878, 888, 897, 921

Saint-Jean-le-Vieux, 333, 376

Saint-Jean-Pied-de-Port, 4, 12, 68, 116, 218,  
236, 263, 271, 277, 278, 320, 321, 324, 331,  
333, 343, 351, 353, 358, 363, 371, 374, 383,  
384, 391, 408, 409, 425, 463, 466, 498, 502,  
503, 510, 513, 586, 618, 795

Saint-Palais, 4, 25, 48, 68, 72, 80, 208, 213,  
216, 218, 221, 222, 224, 231, 235, 241, 249,  
263, 265, 271, 319, 320, 321, 322, 323, 324,  
326, 327, 329, 330, 331, 333, 334, 349, 350,  
351, 353, 358, 360, 361, 363, 364, 368, 369,  
372, 374, 378, 384, 386, 387, 401, 402, 461,  
462, 463, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 477,  
480, 502, 503, 504, 508, 513, 514, 515, 517,  
614, 615, 617, 619, 627, 628, 631, 633, 638,  
640, 686, 688, 726, 727, 728, 730, 731, 733,  
734, 737, 773, 778, 787, 790, 803, 824, 825,  
862, 863, 867, 869, 872, 874, 875, 876, 877,  
896, 901

Saint-Pée, 388

Saint-Pée-sur-Nivelle, 271, 370, 381, 388

Saint-Pierre-et-Miquelon, 270, 337, 343, 465,  
490, 839

Saint-Sébastien, 74, 149, 194, 208, 231, 235,  
239, 244, 248, 250, 255, 307, 324, 340, 379,  
401, 405, 420, 452, 462, 617, 631, 632, 652,  
665, 697, 726, 729, 750, 760, 764, 769, 772,  
799, 894

Sare, 4, 135, 199, 209, 211, 214, 218, 224, 227,  
228, 229, 230, 231, 232, 233, 239, 241, 245,  
253, 256, 259, 270, 271, 272, 281, 292, 295,  
299, 305, 306, 317, 325, 330, 331, 350, 351,  
353, 358, 361, 384, 405, 443, 460, 462, 463,  
473, 479, 481, 502, 503, 506, 507, 510, 512,  
513, 514, 515, 616, 619, 623, 624, 626, 634,  
655, 656, 674, 686, 690, 691, 693, 698, 716,  
732, 793, 794, 863

Urnieta, 75, 190, 249, 272, 461, 462, 502, 509

Urrugne, 191, 212, 215, 218, 219, 220, 225,  
227, 228, 230, 231, 235, 239, 242, 244, 245,  
246, 253, 255, 259, 260, 263, 265, 270, 272,  
273, 276, 302, 324, 352, 353, 358, 362, 363,  
368, 369, 370, 372, 375, 376, 384, 386, 389,  
394, 428, 460, 462, 463, 473, 475, 479, 481,  
484, 500, 501, 502, 503, 505, 506, 507, 510,  
511, 512, 514, 515, 577, 618, 626, 668, 690,  
693, 698, 765, 782, 885

Urt, 80, 265, 272, 362, 370, 373, 376, 384, 389,  
461, 462, 481, 693

Ustaritz, 253, 265, 272, 274, 275, 290, 303,  
306, 331, 370, 386, 389, 412, 414, 462, 502,  
634, 695, 696, 765, 863, 867

Valence, 16, 74, 90, 92, 93, 136, 146, 147, 148,  
149, 150, 152, 155, 160, 174, 196, 300, 321,  
344, 364, 396, 401, 408, 557, 558, 589, 662,  
782, 837, 838, 860, 879, 891

Vera, 233, 237, 239, 240, 254, 255, 272, 306,  
325, 401, 462, 502, 507, 510

Villabona, 140, 218, 223, 224, 227, 234, 236,  
239, 240, 254, 272, 295, 303, 306, 321, 325,  
331, 462

Villefranche, 244, 265, 275, 277, 306, 378,  
385, 390, 401, 462, 618

# Table des illustrations

Fig. 1. Jongleur. Staatliche Museen et Balle. Egypte. British Museum, Londres, n°110 in <i>Jouer dans l'Antiquité</i> (1992 : 93). .....	27
Fig. 2. Amphore à figures rouges, jeune fille jonglant. British Museum, Londres et Balle et boules, Egypte. Surintendance des Antiquités égyptiennes, Turin, n°109, 112 in <i>Jouer dans l'Antiquité</i> (1992 : 95).....	28
Fig. 3. Dessin de jeu de balle. Tombe de Kheti, Beni Hasan no.17 (XIe dyn.) in Decker (1992 : 114)38	
Fig. 4. Lecythe. Jeu de balle. Ashmoleum Museum, Oxford, n° d'inv. 1890. 27 (250). Attique à figures noires du peintre d'Edimbourg. Vers 500 av. J-C.....	39
Fig. 5. “ Rebot ” : contre attaque à la raie (frontière- <i>pasa marra</i> ) © E. Mourguy.....	46
Fig. 6. <i>Pelota mixteca</i> , protections et balle, in <i>arqueologia mexicana</i> 2000, vol. VIII-Num. 44, p.63. 62	
Fig. 7. Photo de l'entrée du théâtre d'Aix en Provence, 2014 © E. Mourguy .....	81
Fig. 8. Maquette de jeu de paume, vue de dessus. A droite toit de la “ galerie de la grille ”, qui se termine contre le “ tambour ” © E. Mourguy.....	84
Fig. 9. <i>Vuë d'un jeu de paume</i> (XVIIIe siècle), coll. Musée Carnavalet.....	110
Fig. 10. Jeu de Boutte-hors, Jean Le Clerc II (1587), BNF Estampes.....	111
Fig. 11. Jeu de ballon aux Tuileries, <i>La presse illustrée</i> , BNF Richelieu Estampes.....	138
Fig. 12. Le Balon, Gravure de Stella et Bouzonnet, 1657, BNF Richelieu, Estampes.....	139
Fig. 13. Photo de jeu <i>a escala i corda</i> (trinquet) extraite de l'ouvrage de Recaredo et Victor Agulló (2009), archivo Luis Vidal.....	151
Fig. 14. Photo du fronton de Plan de Grasse, 2013 © E. Mourguy.....	157
Fig. 15. Photo de la boîte à pelotes de M. Righetti, 2013 © E. Mourguy .....	158
Fig. 16. Photo du geste des joueurs de pelote provençale © J. Prève.....	159
Fig. 17. Le tambourin et le battoir en pleine utilisation de jeu in Sabatéry (2014 : 3) © D. Leboucher .....	163
Fig. 18. Tambour pour jouer au tamis, photo tirée de la brochure <i>Picards faites vos jeux</i> .....	171
Fig. 19. Défilé de la jeunesse paumiste à Nesle, 20 juin 2004 © E. Mourguy.....	178
Fig. 20. Partie de jeunes à Nesle, 20 juin 2004 © E. Mourguy .....	178
Fig. 21. <i>Jeu de longue Paume</i> au château de Liancourt, gravure d'Israël Sylvestre (1656), BNF Estampes. ....	186

Fig. 22. Détail de la gravure d'Israël Sylvestre .....	186
Fig. 23. Le jeu de paume, gravure de Gabriel Perelle (XVIIe siècle), collection BNF Estampes. ....	187
Fig. 24. Le buteur de <i>laxoa</i> , et le butoir, Arraioz (2004, Navarre) © E. Mourguy .....	199
Fig. 25. Jeu de <i>laxoa</i> , au moment de l'engagement à Arraioz (2004, Navarre) © E. Mourguy.....	203
Fig. 26. Renvoi du but au "rebot", Saint-Palais (1996), © E. Mourguy.....	213
Fig. 27. Bandeau du <i>Courrier de Bayonne</i> .....	216
Fig. 28. Tableau marquant le score à Saint-Palais (2014), © E. Mourguy.....	222
Fig. 29. Dessin du fronton Morin ? et de la loge impériale, non daté, BNF Estampe (KgMAT-3PET FOL) .....	275
Fig. 30. Joueur à Sare en 2015 et Gravure de l' <i>Illustration</i> 2/12/1899 .....	299
Fig. 31. Arrué, joueur français et Ayestaran, joueur espagnol, dans <i>La vie au grand air</i> , du 21 juin 1902 .....	299
Fig. 33. Détail de l'affiche des Fêtes de la tradition basque à Saint-Jean-de-Luz, en 1892.....	327
Fig. 34. Carte postale, photo de l'ancien Jeu de paume de Saint-Jean-de-Luz, avant 1897 lors d'une partie de "rebot".....	328
Fig. 35. Carte postale du vieux jeu de paume de Saint-Jean-de-Luz, après 1895, lors d'une partie à grand <i>chistera</i> . .....	328
Fig. 36. Photographie de la plaque du fronton Sainte Thérèse à Biarritz.....	340
Fig. 37. <i>Partie de pasaka dans le vieux trinquet Sarazola de Saint-Jean-de-Luz</i> Saint Germier, vers 1885, Musée Basque et de l'histoire de la ville de Bayonne .....	356
Fig. 38. Photo du trinquet Saint Jayme de Saint-Palais avec son architecture de Gustave Eiffel, © E. Mourguy .....	360
Fig. 39. Photographie du trinquet du Complexe Colette Besson, inauguré le 25 janvier 2014, © USDax .....	361
Fig. 40. Joueur Elite Pro à Saint-Jean-Pied-de-Port © E. Mourguy.....	380
Fig. 41. Photo du trinquet de Plan-de-Grasse. © E. Mourguy.....	387
Fig. 42. Chiquito de Eibar, dans l' <i>Illustration</i> du 2/12/1899, Photo de Arrué, prise dans <i>La Vie au grand air</i> du 2 /06/1902.....	404
Fig. 43. Photo prise lors d'une finale de grand <i>chistera</i> à Sare le 24 août 2014. © E.Mourguy. ....	405
Fig. 44. Affiche <i>Grand jeu de paume</i> (1862), BNF Estampes .....	464
Fig. 45. Photo du château d'Abbadia à Hendaye.....	501
Fig. 46. Affiche des Fêtes basques d'Urrugne de 1851 (BNF) © E.Mourguy.....	505
Fig. 47. Intérieur du trinquet Mendionde d'Amotz © E. Mourguy .....	518

Fig. 48. La salle de restaurant du trinquet, où a eu lieu l'interview © E. Mourguy .....	520
Fig. 49. Article de <i>Sud Ouest</i> , paru après la finale du tournoi à main nue de Biriadou en 2004 .....	524
Fig. 50. Illustration de la <i>Cantiga de Santa Maria</i> , extraite de <i>Las cantigas</i> d'Alphonse le Sage (XIII <sup>e</sup> siècle), coll. Escorial.....	554
Fig. 51. Emblème XLI <sup>e</sup> de Guillaume de La Perrière (1665), coll. Gallica.bnf.fr.....	564
Fig. 52. Scène de jeu de balle dans le parchemin de <i>Lancelot du Lac</i> (début du XIV <sup>e</sup> siècle).....	591
Fig. 53. Enluminure d'un <i>livre d'heures à l'usage de Rome</i> (premier quart XVI <sup>e</sup> siècle) coll. Bodleian Library d'Oxford .....	594
Fig. 54. Enluminure des <i>Faits et dits de Valère Maxime</i> (XV <sup>e</sup> siècle), manuscrit de livre d'Heures coll. British Library, Londres .....	597
Fig. 55. <i>Paysage avec David et Bethsabée</i> Henry Met de Bles (vers 1530) .....	599
Fig. 56. <i>La Mort de Hyacinthe</i> (1752) Giambattista Tiepolo .....	602
Fig. 57. <i>Le jeu quarré de Strasbourg</i> (1608), Crispin de Pas, BNF Estampes.....	605
Fig. 58. Jeu de paume et vocabulaire, chez Comenius (1666), coll. BNF.....	608
Fig. 59. <i>Le jeu de paume</i> , gravure du XVIII <sup>e</sup> siècle, BNF Estampes.....	610
Fig. 60. Photo prise au moment de l'angélus, lors d'une partie de "rebot" à Saint-Jean-de-Luz (1994) © E. Mourguy.....	625
Fig. 61. Angélus, lors d'une finale de championnat de France de "rebot" à Sare (2012), © E. Mourguy .....	626
Fig. 62. <i>Partie de laxoa</i> (1862), Gustave Colin, Musée Basque et de l'histoire de Bayonne .....	756
Fig. 63. Planche II de <i>L'art du paumier raquetier</i> , Garsault (1767), BNF Estampes .....	780
Fig. 64. Ander Ugarte et Eusebio Arregui.....	784
Fig. 65. La forme utilisée pour fabriquer les gants dans l'atelier Punpa .....	784
Fig. 66. Compteur de points d'un juge au <i>Pasaka</i> (2016), © E. Mourguy.....	798

# Table des tableaux

Tableau n°1. Liens éventuels entre jeux grecs et romains.....	51
Tableau n°2. Règles du jeu de paume découvertes avec les témoignages du XVIe siècle.....	105
Tableau n°3. Joueurs de “ rebot ” les plus célèbres entre 1852 et 1894.....	238
Tableau n°4. Villes où se jouent des parties, selon les années, de 1883 à 1898.....	272
Tableau n°5. Répartition des parties de <i>blaid</i> sur les jours de la semaine entre 1883 et 1897.....	276
Tableau n°6. Villes citées par <i>LCB</i> pour des parties en trinquet de 1851 à 1898.....	362
Tableau n°7. Villes connues pour le jeu de paume/pelote basque avant 1885.....	462
Tableau n°8. Constructions d’installations entre 1972 et 2016.....	468

# Table des graphiques et schémas

Graphique n°1. Parties de “ rebot ” et de <i>blaid</i> annoncées entre 1852 et 1882.....	243
Graphique n°2. Evolutions comparées du <i>blaid</i> et du “ rebot ” entre 1883 et 1897.....	251
Graphique n°3. Evolutions du nombre de parties de <i>blaid</i> à main nue et à <i>chistera</i> et du nombre total de parties de <i>blaid</i> en plein air entre 1883 et 1897.....	267
Graphique n°4. Evolution du nombre de parties de <i>blaid</i> sans autre précision et du nombre de parties à main nue ou <i>chistera</i> de 1883 à 1897 .....	268
Graphique n°5. Répartition des parties de <i>blaid</i> selon les jours les plus fréquents entre 1883 et 1897. ....	277
Graphique n°6. Nombre de parties jouées en trinquet entre 1883 et 1898, selon les deux modalités, au <i>blaid</i> ou au gant de cuir et les parties non précisées.....	365
Graphique n°7. Nombre de parties en trinquet, Graphique n°8. idem avec lissage .....	366
Graphique n°9. Nombre de trinquets construits selon les périodes portées en abscisse.....	392
Schéma n°1. Terrain de <i>laxoa</i> .....	427
Schéma n°2. Terrain de “ rebot ” .....	442
Graphique n°10. Evolution du nombre de licenciés par catégories d’âges entre 2003 et 2016. ....	495
Graphique n°11. Répartition des frontons murs à gauche selon les Ligues de 2015.....	499

## Table des cartes

Carte n°1 des villes hors Pays basque, où se trouvent des frontons en 1921. ....	338
Carte n°2 des pays affiliés à la Fédération Internationale de Pelote Basque.....	489

# Annexes

## Annexe 0.

**0.1. *Les Jeux des enfants* (1560), tableau de Bruegel l'Ancien, Kunsthistorischen Museum, Vienne.**

**0.2. Carte des sept provinces basques de Louis Lucien Bonaparte (1863)**

**0.3. Couverture du magazine *Pilota* n°1, FFPB, Bayonne.**

## Annexe 1. Jeux antiques

**1.1. Parchemin du *Roman d'Alexandre***

**1.2. Bas-relief, *les athlètes du mur de Themistocle*, National Archeological Museum, Athens, N°3476**

**1.3. Stèle funéraire d'un athlète (première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) National Archeological Museum, Athens, N°873**

**1.4. Jeune femme tenant une balle. Italie du Sud (Fin III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), Musée Archéologique de Laon, n°116**

**1.5. Fragment de sarcophage. Enfants jouant aux balles. Epoque romaine (III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), Musée du Louvre, Paris n°120**

**1.6. Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, Darembert et Saglio (1877-1919 : 477)**

**1.7. Cratère à figures rouges, scène d'*ephedrismos*. British Museum, Londres in *Jouer dans l'Antiquité* (1992 : 118)**

## **Annexe 2. Jeux de Mésoamérique**

- 2.1. Maquette de jeu in *Mayas. Révélation d'un temps sans fin* (2014 : 253)
- 2.2. Photo d'un joueur de *Ulama* © R. Rochin, in *arqueologia mexicana* (1994 : 12)
- 2.3. Anneau de jeu in *Mayas. Révélation d'un temps sans fin* (2014 : 255)
- Annexe 2.4. Aire de jeu in *arqueologia mexicana* (2000 : 20-21), © M. Calderwood
- 2.5. Dossier de trône, grès, Tonina, Chiapas, Mexique in *Mayas. Révélation d'un temps sans fin* (2014 : 334-335)
- 2.6. Marqueur du jeu de balle de Chinkultik, Chiapas et joug de Balancan, Tabasco, Mexique, in *Mayas. Révélation d'un temps sans fin* (2014 : 333)

## **Annexe 3. Jeu de Paume**

- 3.1a. Etymologies de Saint Isidore, article " Pila " in <http://gallica.bnf.fr>, Etymologiae : add De summo bono, vue 196
- 3.1b. Idem, vue 20
- 3.2. Beleth, Jean, 1165, *Summa de Ecclesiasticis, Tournai, Brepols 1976*, p. 223, BNF B-41934
- 3.3. Beleth, Jean, 1165, *Summa de Ecclesiasticis, Tournai, Brepols 1976*, p. 308, BNF B-41934
- 3.4. Aquarelle d'un Brossetier in Henry-René d'ALLEMAGNE, 1880? s.d., *Sports et jeux d'adresse, p.185*
- 3.5. Actes du Châtelet de Paris, en date du 24 avril 1784, p.2
- 3.6. Actes du Châtelet de Paris, en date du 24 avril 1784, p.3
- 3.7. Actes du Châtelet de Paris, en date du 24 avril 1784, p.4
- 3.8. Actes du Châtelet de Paris, en date du 24 avril 1784, p.5
- 3.9. Actes du Châtelet de Paris, en date du 24 avril 1784, p.6
- 3.10. Actes du Châtelet de Paris, en date du 24 avril 1784, p.7

- 3.11. *Les incroyables au tripot*, Gravure du Bon Genre, caricatures parisiennes, BNF site Richelieu, Estampes**
- 3.12. *Histoire générale du Pays basque tome IV La révolution française*, Manex Goyhenetche, p.263**
- 3.13. *Bataille arrivée dans le tripot*, gravure de Jean-Baptiste Oudry, BNF site Richelieu, Estampes**
- 3.14. Refus puis accord du corps de ville pour la réception de comédiens italiens au jeu de Niert, le 9 novembre 1719, AD64 E Dépôt Bayonne BB42, pp. 344-346**
- 3.15. Idem suite**
- 3.16. Idem fin**
- 3.17a. Vue d'un jeu de Paume et règles, coll. Raymond Lacharme**
- 3.17b. Maquette de jeu de paume vu sous le même angle que le précédent © E. Mourguy**

## **Annexe 4. Jeu de Paume (suite)**

- 4.1. Définitions dactylographiées d'après le *dictionnaire* de Furetière (1702).**
- 4.2. *Le Mémorial des Pyrénées*, N°13, première page du dimanche 25 janvier 1846**
- 4.3a. *Deux doubtes qui se trouvent en comptant le jeu de la paume, lesquelles méritent d'estre entenduës par les hommes de bon esprit*, par Gosselin (1582)**
- 4.3b. Idem, suite**
- 4.3c. Idem, fin**
- 4.4. Ramassage du *douro* lors des championnats de la confédération du jeu de balle à Pampelune le 26 sept. 2011, © E. Mourguy**
- 4.5. *Serment du jeu de paume*, gravure de Jacques Couché et Edme Bovinet, Jacques Louis David pinxit, BNF site Richelieu, Estampes réserve**

**4.6. Liste des clubs de Rackets in *Annual Report 2005/6*, The Tennis & Rackets Association**

**4.7a. Page du traité de Scaino (1555)**

**4.7b. Idem**

**4.8a. Page de l'ouvrage de Forbet (1599)**

**4.8b. Idem**

## **Annexe 5. Héritiers de la longue paume**

**5.1. Jeu de *Pallone*, in *La Vie au grand air*, du 16/02/1902**

**5.2. Affiche pour le jeu de *bracciale* 16-17 juin 2012, Ville de Chiusi Scalo Siena, (Comitato delle contrade Ruzzi della Conca)**

**5.3. " Manique du balloniste " in *Histoire et traditions du Pays des Coudriers*, N°43, stm nov. 2011, p.37**

**5.4. Système des " chasses ", in *Manuel Pratique Longue Paume*, Fédération Française de Longue Paume, 1994, Nesle, FFLP**

**5.5. Affiche pour l'annonce de parties de pelote au Jai Alai de Valence, 11 juin 1895, in *El joc de pilota [...]*, (Agulló, 2009 : 250)**

**5.6. Photo des *niñas pelotaris*, fin de siècle, arc. José Huguet, in *El joc de pilota...*, (Agulló, 2009 : 305)**

**5.7. Engagement au jeu de tamis, in *Cahiers de l'histoire d'Aubergenville*, N°10, (Pagès, 1997 : 22)**

**5.8. Invitations pour participer au jeu de balle, in *Le Jeu de Paume, son histoire...* (Fournier, 1862 np)**

**5.9. Invitation de la mairie de Charleroy (pour le jeu de balle), in *Les jeux sportifs de pelote-paume en Belgique...* (Desées, 1967 : 98)**

**5.10. Jeu de balle belge, in *la gazette du jeu de balle de Kaatsgazet*, N°49 du 2 nov.1999**

**5.11. Dessin de l'aire de jeu de petite balle au tamis, in *Petite Chronique Illustrée des Jeux de Balle Belges...* (Desées, 1971 : 2<sup>e</sup> de couverture)**

**5.12. Texte : Avenir de la balle pelote (2000) in page d'accueil du site <http://socrate.rsh.ucl.ac.be/groupe2/demain.htm>,**

- 5.13. Page de garde de la revue *La balle au bond* N°28 Trim. déc. 2007, Ath, Musée National des Jeux de Paume
- 5.14. Engagement à main nue, mais jeu avec gants à plaques, 25 septembre 2011 à Pampelune, championnat de la Confédération internationale du jeu de balle (cijb), © E. Mourguy
- 5.15. Dispute d'une " chasse " (petit drapeau rouge au sol), 25 septembre 2011 à Pampelune, championnat de la cijb, © E. Mourguy
- 5.16. Scène de jeu de balle, 25 septembre 2011 à Pampelune, championnat de la cijb, © E. Mourguy
- 5.17. Vieux fronton de Mougins, 2000, © Jean Prève
- 5.18. Fronton de Villeneuve Loubet (1987), qui a remplacé le mur de la place datant de 1920, mai 2013, © E. Mourguy
- 5.19. Evolution du matériel, fabrique de tambourins, in *Jeu de Balle au Tambourin* (Sabatéry, 2014 : np)
- 5.20. Jeu sur les terrains de Pézenas vers 1956 et de Notre-Dame-de-Londres en 2008 in *Jeu de Balle au Tambourin* (Sabatéry, 2014 : 2<sup>e</sup> de couverture)
- 5.21. Gant casserole et battoir de longue paume utilisés dans le Nord de la France, in *Jeu de Balle au Tambourin* (Sabatéry, 2014 : np)
- 5.22. Composition de la balle de longue paume ou à tamis et gant de jeu de paume, in *Jeu de Balle au Tambourin* (Sabatéry, 2014 : np)
- 5.23. Affiche pour la fête de l'Ascension (9 mai 1921) à Meulan, comportant une partie de balle au Tamis, in *Cahiers de l'histoire d'Aubergenville*, N°10, (Pagès, 1997 : 28)
- 5.24. Schémas du terrain et des positions des joueurs dans le jeu de balle au tamis, in *Picards faites vos jeux* (2000 : 44-45)
- 5.25. La balle au tamis, article avec photos de jeu, in *La Vie au grand air*, du 16/08/1902, p.205.
- 5.26. Photo du jeu de balle au Tamis de La Hotoie à Amiens in *Picards faites vos jeux* (2000 : 16)
- 5.27. Page de garde de la brochure éditée pour le 70<sup>ème</sup> Tournoi fédéral de la Jeunesse paumiste, le 20 juin 2004 à Nesle, FFLP

- 5.28. Equipe défilant derrière la cantinière le 20 juin 2004, Nesle © E. Mourguy**
- 5.29. Idem**
- 5.30. Page de garde de la Bande dessinée pour la promotion de la longue paume parmi les filles, *Jess et... la Longue Paume* (1997, Amiens)**
- 5.31. Lexique des jeux de paume, in *Picards faites vos jeux* (2000 : 46)**
- 5.32. Jeu du Nord, gravure du XIXe siècle, BNF Estampes**
- 5.33a. Les règles sur un flyer de la Fédération de Balle au Tambourin**
- 5.33b. Photo de joueur et adresses officielles au dos du flyer**
- 5.34a. Article de Maurice Michel dans *La Vie au grand air* du 26 juillet 1902, p.503**
- 5.34b. Article de Maurice Michel dans *La Vie au grand air* du 26 juillet 1902, p.504**

## **Annexe 6. Jeux de paume basques**

- 6.1. La longue Paume des Champs Elises, in Sports et jeux d'adresse d'Henry René d'Allemagne (1880 : 174) BNF Estampes (Kg15 in 4°)**
- 6.2. Compte rendu des parties de paume à l'occasion du passage du Comte d'Artois à Bayonne (24 juillet 1782), Archives Départementales 64, BB63**
- 6.3. Vue de Bayonne, gravure de Louis Garneray (1823)**
- 6.4. Photo du Juge et de la branche de chêne marquant la " chasse " ou arraia au " rebot " à Baigorri, 2016, © E. Mourguy**
- 6.5. Photo de la réunion du jury sur la place pour un point douteux durant une finale de " rebot " (2006), © E. Mourguy**
- 6.6. Photo d'un renvoi du but au " rebot ", Baigorri (2016), © E. Mourguy**
- 6.7. Photo du butoir et du gant du buteur, Saint-Palais (2014), © E. Mourguy**
- 6.8. Photo du butoir de Luzean sur la place de Ciboure, pour une partie amicale de laxoa et engagement du buteur, exceptionnellement au gant de cuir court (2004), © E. Mourguy**

- 6.9a. Photo du butoir d'Ustaritz et du buteur à l'engagement, en partie de " rebot ", Ustaritz (1997), © E. Mourguy**
- 6.9b. Photo du butoir de Saint-Palais et du buteur, Saint-Palais (2014), © E. Mourguy**
- 6.10. Tableau de marque d'Oyarzun (pour le " rebot "), rangé à la mairie du lieu (2017), © E. Mourguy**
- 6.11. Filets de la place libre d'Oyarzun à tirer lors des parties de " rebot " (2017), © E. Mourguy**
- 6.12a. Drapeaux pour marquer les " chasses " et tableau de marque d'Irurita lors du championnat de la Confédération du jeu de balle à Pampelune (2011), © E. Mourguy**
- 6.12b. Photo des marques sur le mur pour aider à préciser les chasses, Arraioz (2012), © E. Mourguy**
- 6.13. Règles pour le " rebot ", particulières à la place de Sare, écrites en basque et conservées à la mairie du lieu (1868), © Mairie de Sare**
- 6.14. Inscription gravée dans la pierre (1839) du mur de la place de Pasajès San Juan, © E. Mourguy (2017)**
- 6.15. Mur de la place de Pasajès San Juan (2017), © E. Mourguy**
- 6.16. Faute d'un refileur dans le barne à Baigorri (2016), © E. Mourguy**
- 6.17. Dispute d'une " chasse " (arraia) à la ligne des 5 mètres à Baigorri (2016), © E. Mourguy**
- 6.18. Arrêt d'une attaque à la corde (frontière) par un joueur de l'équipe " au but " à Sare (2012), © E. Mourguy**
- 6.19. Statuts (1929) du club Luzean de Saint-Jean-de-Luz**
- 6.20. Dessins du " clou " (Fig. IV) et de la façon de soulager sa douleur (Fig. III) in thèse de médecine de Etchepare (1901)**

## **Annexe 7. Premiers témoignages écrits sur la paume basque**

**7.1. Texte de Etienne de Jouy (1817), extrait du *Bulletin du Musée Basque de Bayonne*, N°137, pp. 2-3, 1994**

**7.2. Texte de Diharce de Bidassouet (1825 : 190-191)**

**7.3. Texte de Ader (1826 : 256-257)**

**7.4. Texte de Ader (1826 : 258-259)**

**7.5. Texte de Chaho (1836 : 167-168)**

**7.6. Texte de Chaho (1836 : 169-171)**

**7.7. Texte de Jacques Bonhomme (1842 : 271)**

**7.8. Texte de Fondguilhem (1892 : 34)**

## **Annexe 8. Le Mémorial des Pyrénées**

**1846-08a photocopie**

**1846-08b (suite)**

**1862/03/4**

**1862/10/25**

**1862/10/25**

**Fichiers Mémorial.** Notes de travail (citations et résumés) sur trente quatre années : 1838, 1842, 1444, 1845, 1846, 1847, 1848, 1849, 1850, 1851, 1852, 1853, 1854, 1855, 1856, 1859, 1860, 1862, 1864, 1865, 1868, 1879, 1880, 1882, 1883, 1885, 1887, 1889, 1890, 1891, 1892, 1895, 1896.

## **Annexe 9. Le Courrier de Bayonne**

**9.1. Les 273 articles trouvés dans LCB de 1852 à 1882 en partie dactylographiés**

Puis, photocopies d'articles, chacun étant rangé dans un fichier à sa date.

**1853-08-21**

**1856-04-20**

**1856-09-11**

**1853-09-08**

**1856-04-20N478**

**1856-09-12**

**1854-08-13**

**1856-09-10**

**1856-09-12déb**

**1854-09-10**

**1856-09-10b**

**1856-09-12fin**

**1854-09-28**

**1856-09-10c**

**1856-09-12suite**

1857-08-07	1868-06-12	1877-09-19N3801
1857-09-11	1868-06-14	1878-06-19N3917
1858-09-12	1868-07-10	1878-06-26
1860-04-11	1868-07-19	1879-05-30N4065
1860-04-11f	1868-08-16	1879-06-06N4068
1860-09-02	1868-11-06	1879-08-08N4095
1860-09-12	1869-07-18	1879-09-05N4107
1860-09-21	1869-07-21	1879-09-07N4108
1860-10-17	1869-08-08	1880-01-11a
1861-07-05	1869-09-05	1880-01-11b N4162
1861-08-04	1870-06-19	1880-06-30N4235
1861-08-11	1870-07-03	1881-09-04N4420
1861-08-25	1870-07-06	1882-07-05N4550
1862-09-05	1871-08-15N2849	1883-02-07N4643
1862-09-14	1871-08-29N2855	1883-09-02N4732
1862-11-19déb	1871-09-	1884-07-04N4863
1862-11-19fin	15N2863coupé	1884-08-08N4878
1865-06-25	1872-07-31	1884-09-07N4891
1865-06-30	1872-09-04	1884-10-29N4913
1865-09-05	1872-09-15N3018	1884-11-09N4918
1865-09-08mal	1873-06-29	1885-02-04N4955
1865-09-17	1873-07-04N3143	1885-10-02N5058
1865-10-15coupé	1873-09-05N3170	1886-05-12N5153
1866-08-12	1874-06-24N3295	1886-07-11N5179
1866-09-27	1875-08-27N3479	1886-09-01
1866-11-28	1876-06-23	1886-09-01N5201
1867-06-07	1876-08-04N3626	1886-09-22N5210
1867-06-19mer2	1877-06-27N3766	1886-09-27N5212
1867-06-19mer	1877-08-01N3780	1886-09-29
1867-08-25	1877-08-08N3783	1886-09-29N5213
1867-09-18	1877-08-19N3788	1886-09N5210
1868-06-10	1877-09-05N3795	1886-10-13N5219

1887-04-10N5338	1889-09-03N6065	1893-02-17N7122
1887-04-12&13N5339	1890-09-01	1893-07-05N7237
1887-04-13N5339	1890-09-01N6366	1893-09-01N7286
1887-04-14N5340	1890-09-18	1894-01-10N7395
1887-04-19a	1890-09-18N6381	1894-06-23
1887-04-19bN5344	1890-09-20	1894-06-23N7533
1887-05-03N5356	1890-09-20N6383	1894-08-30N7590
1887-07-17-18N5418	1890-10-04	1895-07-10N7854
1887-08-23N5448	1890-10-04N6395	1895-07-23N7865
1887-08-31N5455	1890-10-08	1895-09-01-2N7899
1887-10-04N5484	1891-07-17N6634	1895-09-25N7919
1887-10-10N5489	1891-09-03N6674	1896-03-27
1887-11-15N5518	1891-09-29N6696	1896-05-05
1888-06-27N5706	1891-10-07N6703	1896-06-12
1888-07-21N5726	1891-10-08N6704	1896-07-16
1888-08-14N5746	1891-10-09N6705	1896-07-22N8170
1888-08-21N5751	1891-10-15N6710	1896-07-25
1888-08-26-27N5756	1892-02-19N6817	1896-08-04N8181
1888-09-04N5763	1892-06-19-20N6918	1896-08-13N8189
1888-09-06N5705	1892-06-25N6923	1896-08-19N8193
1888-10-06N5790	1892-06-30N6927	1896-08-23-24N8197
1888-10-21-22N5803	1892-07-14-15N6939	1896-08-25N8198
1889-03-08N5918	1892-07-19N6942	1896-08-26N8199
1889-03-13N5922	1892-08-07-8N6959	1896-08-29N8202
1889-04-24N5955	1892-08-25N6973	1896-09-04N8207
1889-06-07N5992	1892-08-29	1897-06-23N8452
1889-08-27N6059	1892-08-29N6976f	1897-06-24N8453
1889-09-02N6064	1892-09-02N6980	1897-06-29N8457
	1893-01-05	1897-07-18Courier
	1893-01-27N7104	1897-07-21Courier

<b>1897-07-23a</b>	<b>Courrier</b>	<b>1897-08-04b</b>	<b>Courrier</b>	<b>1898-08-13N8802</b>
<b>1897-07-23b</b>	<b>Courrier</b>	<b>1897-08-04bN8487</b>		<b>1898-08-25N8812d</b>
<b>1897-07-26</b>	<b>Courrier</b>	<b>1897-09-26-27N8534</b>		<b>1898-08-25N8812f</b>
<b>1897-07-27a</b>	<b>Courrier</b>	<b>1897-09-28N8535</b>		<b>1898-08-29N8815</b>
<b>1897-07-27b</b>	<b>Courrier</b>	<b>1897-10-15N8550</b>		<b>1898-12-12fN8904</b>
<b>1897-07-27b</b>	<b>Courrier</b>	<b>1897-10-19N8553</b>		<b>1898-12-12N8904</b>
<b>1897-07-27b</b>	<b>Courrier</b>	<b>1897-10-22N8557</b>		<b>1899-0</b>
<b>1897-07-29</b>	<b>Courrier</b>	<b>1898-06-23N8759</b>		<b>1899-02-13</b>
<b>1897-08-01a</b>	<b>Courrier</b>	<b>1898-06-23N8759</b>		<b>1899-03-21</b>
<b>1897-08-01a</b>	<b>Courrier</b>	<b>1898-06-24N8758</b>		<b>1899-05-25</b>
<b>1897-08-01b</b>	<b>Courrier</b>	<b>1898-06-29N8764</b>		<b>1899-06</b>
<b>1897-08-01b</b>	<b>Courrier</b>	<b>1898-07-05</b>		<b>1930-08-23</b>
<b>1897-08-04a</b>	<b>Courrier</b>	<b>1898-07-9-10</b>		<b>1930-08-27</b>
		<b>1898-07-21N8782</b>		<b>1952-09-06</b>
		<b>1898-08-11N8800</b>		<b>1952-09-13</b>

## **Annexe 10. Presse des Pyrénées Atlantiques**

**1846/08/13 Phare des Pyrénées**

**1847/09/21 Sentinelle des Pyrénées N°2519**

**1894/09/14 Eskualduna**

**1894/09/21 Eskualduna**

**1894/09/21b Eskualduna**

**1904/09/20a Journal de Saint-Palais**

**1904/09/20b Journal de Saint-Palais**

**1904/09/23a Journal de Saint-Palais**

**1904/09/23b Journal de Saint-Palais**

**1904/10/07a Journal de Saint-Palais**

**1904/10/07b Journal de Saint-Palais**

**Eskualduna 1. Début de l'article de Lacombe sur la partie de " rebot " d'Ustaritz pour les Fêtes basques de 1904**

## **Annexe 11. Presse parisienne, documents de Neuilly et Paris**

**11.1. *Ramuntcho*, affiche du spectacle de 1908 à l'Odéon**

**11.2. Photo de l'entrée du cercle Saint James, collection d'archives de la mairie de Neuilly**

**11.3. Photo des gradins du fronton Saint James, collection d'archives de la mairie de Neuilly**

**11.4. Invitation pour une fête Alfred de Musset (5 juillet 1904) au cercle Saint James, collection d'archives de la mairie de Neuilly**

**1845-10-25 *L'Illustration, Journal Universel* N°159 VolVI**

**1899-11-25a *L'Illustration, Journal Universel* N°2961**

**1899-11-25b *L'Illustration, Journal Universel* N°2961**

**1899-12-02a *L'Illustration, Journal Universel* N°2962**

**1899-12-02b *L'Illustration, Journal Universel* N°2962**

**1900-07-01 *La Vie au grand air***

**1902-06-07 *L'Illustration, Journal Universel***

**1902-06-21a *La Vie au grand air***

**1902/06/21b *La Vie au grand air***

**1903-05-08 *La Vie illustrée***

**1903-10-02 *La Revue sportive***

**1904-06a " La-pelote-basque " in *La Vie heureuse***

**1904-06b " La-pelote-basque " in *La Vie heureuse***

## **Annexe 12. Lieux du jeu**

**12.1. Photo d'une partie de " rebot " au vieux fronton de Saint-Jean-de-Luz, in *La côte basque enchantée*, F.Salzedo (1929), brochure parue pour la grande semaine des sports basques de 1929**

**12.2. Photo du fronton de la caserne du Châteuneuf de Bayonne, collection de la médiathèque de Bayonne**

- 12.3a. Article du *Progrès* (mardi 17 mai 2016) pour l'inauguration du fronton de Villeurbanne**
- 12.3b. Photo du fronton de Villeurbanne, lors du tournoi USEP 2016 © ASVEL Pelote**
- 12.4. Photo du fronton du village de Haux, en Soule (oct. 2014) © E. Mourguy**
- 12.5. Photo du fronton d'Irouleguy en Basse Navarre (mars 2016) © E. Mourguy**
- 12.6. Photo du fronton de Larrau (Larrain) en Soule (oct. 2014) © E. Mourguy**
- 12.7. Photo du fronton de Mauléon, haute ville (2001) © E. Mourguy**
- 12.8. Photo du fronton des Allées de Mauléon (2001) © E. Mourguy**
- 12.9. Archives Départementales (64), E Dépôt Bayonne FF126 (1), début de la plainte de Larretegui, écuyer et conseiller du roy, après sa chute au jeu de paume Maubec**
- 12.10. *Cour du Jeu de Paume* [Maubec], aquarelle de F. Corrèges, collection de la médiathèque de Bayonne**
- 12.11. *Le vieux trinquet ou trinquet Saint André, en 1886*, photographie de l'article "*Les Jeux de paume et les Trinquets*" de A. de Luze (1930), in *Bulletin du Musée Basque* de Bayonne, N°12, pp. 1-22.**
- 12.12. Joueur de *chistera* dans le trinquet de Saint-Palais, Aquarelle tirée des *Chroniques de la vie mondaine des Basses-Pyrénées, (début du XXe siècle) Carnets du viconte de Vaufreland* (1996)**
- 12.13a. Photo du Hall de la mairie de Oiarzun (Guipuzcoa) servant de fronton mur à gauche (2017), © E. Mourguy**
- 12.13b. Photo du fronton mur à gauche de Irurita (Navarre), sous la mairie et la place de *Iaxoa* (2003), © E. Mourguy**
- 12.14a. Photo du fronton mur à gauche découvert de Ea (Biscaye) à l'entrée du village (2016), © E. Mourguy**
- 12.14b. Photo du fronton mur à gauche découvert de Hernani (Guipuzcoa), au pied de l'église (2017), © E. Mourguy**

- 12.15a. Entrée " Ados " du dictionnaire manuscrit basque français de Hiribarren (ante 1862)**
- 12.15b. Entrée " Barne " du dictionnaire manuscrit de Hiribarren (ante 1862)**
- 12.15c. Entrée " Bole " du dictionnaire manuscrit de Hiribarren (ante 1862)**
- 12.16. Extrait du FEW, entrée " bisque "**
- 12.17. Carte linguistique de la fête patronale (*besta*) dans l'atlas linguistique des parlers basques, *Euskal Hizkeren Hizkuntz Atlas*, Euskaltzaindia (2010)**
- 12.18. Photo de jeu de *laxoa* à Irurita (2003), © E. Mourguy**
- 12.19. Liste des trinquets homologués FFPB (2001 ?)**
- 12.20. Interview dactylographiée de Marie-Christine Mendionde et Maritxu Berreau au trinquet d'Amotz (9 avril 2014)**
- 12.21. Interview dactylographiée des filles de Juanjo Arrizaga (3 avril 2014)**
- 12.22. Hommage lu à Juanjo Arrizaga à l'issue du tournoi de Biriadou en 2004**

## **Annexe 13. Documents officiels FFPB et liste des spécialités**

**13.1. Règlement Sportif de la Fédération Française de Pelote Basque, Fédération agréée par le Ministère de la Guerre, paru en 1922, modèle déposé à la BNF, pages 1-11.**

**13.1a. Couverture**

**13.1b. Page 2**

**13.1c. Page 3**

**13.1d. Pages 4-5**

**13.1e. Pages 6-7**

**13.1f. Pages 8-9**

**13.1g. Pages 10-11**

**13.2a. Règles du Jeu de Pelote en Gant de cuir au Trinquet (Pasaka),  
édité par la FFPB en 1924, modèle déposé à la BNF<sup>2063</sup>**

**13.2a. Couverture**

**13.2b. Page 1**

**13.2c. Pages 6-7**

**13.2d. Pages 8-9**

**13.2e. Pages 10-11 avec dessin de l'aire et photo**

**13.2f. Pages 13-12**

**13.2g. Page 14**

**13.3a. Tableau de composition des pelotes, extrait de la brochure  
officielle FFPB du premier Brevet d'Etat, J.-B. Garat (1982)**

**13.3b. Schéma du fronton mur à gauche et du trinquet (Garat, 1982 :  
22)<sup>2064</sup>**

**13.3c. Effets, trajectoires de la pelote contre les murs et noms des coups  
(Garat, 1982 : 52)**

**13.3d. Dessins de la réception et du renvoi de la pelote avec un *chistera*  
et un *xare* (Garat, 1982 : 29)**

**13.4. Tableaux des spécialités (2004) avec leurs instruments et quelques  
règles :**

**13.4a. En place libre**

**13.4b. En trinquet**

**13.4c. En fronton mur à gauche**

**13.5. Normes FFPB pour le fronton mur à gauche, parues dans *Pilota*  
N°150, avril 2003**

**13.6. Carte de France des clubs affiliés à la FFPB (2014)**

## **Annexe 14. Représentations des jeux**

---

<sup>2063</sup> Les pages vierges ne sont pas copiées. Les pages identiques au règlement de 1922 ne sont pas reproduites à nouveau, sauf la première.

<sup>2064</sup> Nous avons ajouté quelques indications en couleur.

- 14.1. Eros lançant une balle entre deux jeunes femmes : reproduction d'une peinture de vase grec in Becq de Fouquières (1869)**
- 14.2. Epigramme de Méléagre de Gadara, Pierre Waltz (1960)**
- 14.3. Les lois du jeu de paume énoncées par Aneau, trad. Marie-Madeleine Fontaine (1993 : 153)**
- 14.4a. Enluminure d'un livre d'heures de Juvénal (Jouvenel) des Ursins (XVe siècle), coll. Gulbenkian (Lisbonne)**
- 14.4b. Athlètes jouant à la balle. Illustration de *De arte gymnastica* [non identifié] (1573)**
- 14.5a. *A la balle, & autres ieux*, gravure de Jean le Clerc II et Guillaume le Bée, coll. BNF Estampes**
- 14.5b. *Au bilboquet, & autres ieux*, gravure de Jean le Clerc II et Guillaume le Bée, coll. BNF Estampes**
- 14.6. Gravure *Le jeu royal de la Paulme*, frontispice de l'ouvrage de Forbet (1599), édité chez Hulpeau, coll. BNF Estampes**
- 14.7. Photo de l'humoriste Dary-cowl jouant à la pelote, coll. BNF Estampes**
- 14.8. Défilé des finalistes de la grande semaine de pelote basque 2014 à Saint-Palais. © E. Mourguy**
- 14.9a. Extrait de *Chiquito le joueur de pelote*, scènes de la vie basque en 4 actes, Henri Cain (1909), Acte II. La partie de pelote, coll. BNF Estampes**
- 14.9b. Idem, p.10**
- 14.9c. Idem, p.16 (rôle du crieur)**
- 14.10a. Photo de l'Angélus en finale de *laxoa* à Arraioz (2004), © E. Mourguy**
- 14.10b. Feuille avec paroles de l'Angélus distribuée à la finale de *laxoa* à Arraioz (2004)**
- 14.11. Manuel complet d'éducation physique, gymnastique et morale. Pl. XII du t.I. représentant le butoir (n°63), les gants espagnols pour jouer à la longue paume (n°65) et les objets pour marquer les " chasses " (n°67), Amoros (1848)**

**14.12. Schéma de l'aire de jeu de *blaid* et explication, Guy de Saint-Clair (1889)**

**14.13. Schéma de l'aire de jeu de " rebot ", Philippe Daryl (1894)**

**14.14. " Les Basques, un peuple qui s'en va ", Elysée Reclus (1867)**

**14.15. La place de " rebot " d'Oyarzun (2017), © E. Mourguy**

## **Annexe 15. Imaginaire de la pelote à travers l'écriture**

**15.1a. *Cloches pour deux mariages*, Francis Jammes (1923 : 20-21)**

**15.1b. *Cloches pour deux mariages*, Francis Jammes (1923 : 22-23)**

**15.1c. *Cloches pour deux mariages*, Francis Jammes (1923 : 24)**

**15.2a. *Ramuntcho*, Pierre Loti (1897 : 46-47)**

**15.2b. *Ramuntcho*, Pierre Loti (1897 : 48-49)**

**15.2c. *Ramuntcho*, Pierre Loti (1897 : 50-51)**

**15.2d. *Ramuntcho*, Pierre Loti (1897 : 52-53)**

**15.2e. *Ramuntcho*, Pierre Loti (1897 : 54)**

**15.3a. *Ethnologie, l'éducation Physique et Sportive au point de vue de son application vécue par un peuple : les Basques. Les Basques et leurs jeux en plein air*, Philippe Tissié (1900 : 2-3)**

**15.3b. *Ethnologie, l'éducation Physique et Sportive au point de vue de son application vécue par un peuple : les Basques. Les Basques et leurs jeux en plein air*, Philippe Tissié (1900 : 4-5)**

**15.3c. *Ethnologie, l'éducation Physique et Sportive au point de vue de son application vécue par un peuple : les Basques. Les Basques et leurs jeux en plein air*, Philippe Tissié (1900 : 6-7)**

**15.4. Article du *Courrier de Bayonne* du 11 août 1861**

**15.5. *La fête locale d'Espelette*, poésie du baron d'Uhart, recueillie et transcrite par J.D.J. Salaberry (1870 :404-405) dans *Chants populaires du pays Basque***

**15.6. *Pelote Basque*, de Marguerite Brun (1930)**

- 15.7. *A la gloire de la pelote*, Francis Jammes (1929)**
- 15.8a. *Le haka du pelotari*, Robert Evrard**
- 15.8b. *O toi pelotari*, poésie Robert Evrard**
- 15.9a. *Chanson sur la partie de Paume jouée à Saint-Palais entre Perkain et Açantza* in article de Georges Lacombe (1921 : 485)**
- 15.9b. *Chanson sur la partie de Paume jouée à Saint-Palais entre Perkain et Açantza* in article de Georges Lacombe (1921 : 486-487), suivie de *Chanson sur la Partie de Paume qui se joua à Tolosa (Espagne)***
- 15.9c. *Chanson sur la Partie de Paume qui se joua à Tolosa (Espagne)* in article de Georges Lacombe (1921 : 488)**
- 15.10. Traductions de Jean-Baptiste Orpustan (9 mai 2013) pour les textes en basque des fichiers 15.9, 15.16 et 15.17.**
- 15.11. *Perkain eta Azantza*, de Etchegaray dans *Le Courrier de Bayonne (sd)***
- 15.12a. *Perkain eta Azantzaren kantuak. 1° Donaphaleuko partida, 2° Tolosako partida*, in *Kantu, Kanta Kanthore* (1967)**
- 15.12b. *Pilota partida bat Irungo Herrian (9-8-1846)*, Pilotarien biltzarra, in *Kantu, Kanta Kanthore* (1967)**
- 15.13a. *Perkain eta Azantza*, Nehor Et C. Dufau, partition in *Gure Herria* du mois d'août (1921 : 29)**
- 15.13b. *Paroles de Perkain eta Azantza*, version de Etchegaray in *Gure Herria* du mois d'août (1921 : 30)**
- 15.14. *Paroles du chant Agur yaunak et commentaires sur Urchalle*, source inconnue (recueil de partitions du Pays basque)**
- 15.15a. *Urchalle* in *La pelota y los pelotaris*, tome 2, Peña y Goñi (1892 : 25)**
- 15.15b. *Idem*, p.26**
- 15.16. *Pilota partida* in *Buruchkak*, Etchepare (1910)**
- 15.17. *Pelota-Jokua, Donostia, Bertsolari-txapelketaren azkena, 1965-I.1.*, in *Irriz eta Malkoz*, t.I. (1994 : 408-409)**

## **Annexe 16. La pelote entre art, tourisme et sujet de livres**

- 16.1. Couverture de la brochure de la grande semaine des sports basques : *La Pelote Basque, la Côte enchantée* (1929), Salzedo, Biarritz**
- 16.2. Couverture de la brochure de la grande semaine des sports basques : *La Pelote Basque, la Côte enchantée* (1930), Salzedo, Biarritz**
- 16.3a. Flyer de la grande semaine de Pelote Basque 2014, document FFPB, Bayonne**
- 16.3b. Flyer de la grande semaine de Pelote Basque 2015, document FFPB, Bayonne**
- 16.4. Photo de tableaux de peintres amateurs exposés lors de l'ouverture de la grande semaine de Pelote Basque à Saint-Palais (2014), © E. Mourguy**
- 16.5. Photo de tableaux de peintres amateurs exposés lors de l'ouverture de la grande semaine de Pelote Basque à Hasparren (2013), © E. Mourguy**
- 16.6. Photo d'assiette décorée d'une scène de pelote chez un antiquaire de Bayonne (2015), © E. Mourguy**
- 16.7. Photo d'une exposition de photographies lors de l'ouverture de la grande semaine de Pelote Basque à Saint-Palais (2014), © E. Mourguy**
- 16.8. Présentation d'un spectacle de danse, *Pilotarhitza* (2005), sur le thème de la pelote, créé par Hebentik**
- 16.9. *La Pelote Basque*, dessin de Jean Droit, coll. BNF Estampes**
- 16.10. Scène de pelote, gravure, coll. BNF Estampes**
- 16.11. Carte postale portant l'affiche de *Gran semana vasca, San Sebastian* (1954)**
- 16.12. Image publicitaire pour la sandale P C, coll. BNF Estampes**
- 16.13. Image publicitaire pour les sandales Gouïk, reproduite sur carte postale**

- 16.14a. Photographie de la vitrine d'un pâtissier confiseur de Saint-Jean-de-Luz décorée d'instruments et autres éléments concernant la pelote (2014), © E. Mourguy**
- 16.14b. Idem**
- 16.14c. Idem**
- 16.15. Photo d'éléments de décoration (*xare*, *chistera* et pelotes) d'un marchand de fruits, légumes et autres produits, de Saint-Jean-de-Luz (2016), © E. Mourguy**
- 16.16. Photo du rideau roulant décoré d'une scène de pelote basque, fermant la boutique d'un coiffeur de la rue de Coursic à Bayonne (2015), © E. Mourguy**
- 16.17. Photo de la vitrine d'une boutique de vêtements de Bayonne, décorée d'un *chistera* (2015), © E. Mourguy**
- 16.18. Photo de *palas* transformées en pendules, boutique souvenir à Saint-Jean-de-Luz (2016), © E. Mourguy**
- 16.19. Photo d'un set de table présenté dans une boutique de la rue d'Espagne en lien humoristique avec la pelote basque (2014), © E. Mourguy**
- 16.20. Photo de pin's souvenirs dans une boutique du Pays basque (2016), © E. Mourguy**
- 16.21. Photo de torchons décorés de frontons dans une galerie commerçante de Saint-Jean-de-Luz (2016), © E. Mourguy**
- 16.22. Photo de cartes-prénoms sur fond de fronton dans une boutique souvenirs de Saint-Jean-de-Luz (2017), © E. Mourguy**
- 16.23. Photo d'une tuile décorée de *pilotaris* dans un restaurant d'Itxassou (2017), © E. Mourguy**
- 16.24. Photo de l'emballage de chocolats/pelotes d'un confiseur de Saint-Palais (2014), © E. Mourguy**
- 16.25. Statuts des faiseurs d'esteufs confirmés par Louis XI le 24 juin 1467, in Lespinasse (1895)**
- 16.26. Photo des armoiries des Paumiers à la porte du jeu de paume du château de Fontainebleau (2003)**

- 16.27. Photo de Pierre Gonzalès fabricant des *chisteras* lors de l'ouverture de la grande semaine de Pelote Basque à Saint-Palais (2014), © E. Mourguy**
- 16.28a. Photo des *xare*, trophées du tournoi de pelote universitaire Zabalki à Pau (2014), © E. Mourguy**
- 16.28b. Dessins d'instruments pour la pelote in *Le Pays des Basques* de Gaétan Bernoville (1947), exemplaire de l' Arsenal**
- 16.29a. Photo du *paleton* Will (2014) © W. Omiecinski**
- 16.29b. Photo des matériaux de fabrication du *paleton* (2014) © W. Omiecinski**
- 16.30a. Fiches 20 et 60 du classeur pédagogique *Je joue à la pelote et toi ?* FFPB (1990)**
- 16.30b. Lexique de pelote basque du classeur pédagogique *Je joue à la pelote et toi ?* FFPB (1990)**
- 16.31. Photo de la danse basque préliminaire à la finale de *laxoa* à Irurita (2003), © E. Mourguy**
- 16.32. Photo de la danse préliminaire à la finale du championnat de France à Tardets (2004), © E. Mourguy**
- 16.33. Couverture du livre *Pelote Basque* d'Adolphe Jauréguy (1944)**
- 16.34. Photo d'une partie de pelote à Merval, contre un mur de ferme (1914-1915), coll. Bernard Bacelon, in *La lettre du Chemin des Dames* N°28 (2013)**
- 16.35. Publicité pour le village d'Ascain dans *Pilota* (régulièrement donnée)**
- 16.36. Photo de joueur retravaillée par Jean Rives**

## **Annexe 17. Photos de jeu**

- 17.1. Photo de finale FFPB de main nue jeunes, Iholdy (2016) © E. Mourguy**
- 17.2. Idem**
- 17.3. Idem**

**17.4. Photo de finale FFPB de main nue jeunes, Macaye (2016) © E. Mourguy**

**17.5. Idem**

**17.6. Entraînement de Frontenis au mur à gauche de Cassin (Centre National), Bayonne (2009), © E. Mourguy**

**17.7. Finale de la première Coupe de France de *balin* en mur à gauche à Ravel, Saint-Jean-de-Luz (2016), © E. Mourguy**

**17.8. Finale de *balin* en mur à gauche, spécialité aujourd'hui individuelle (2009), © E. Mourguy**

**17.9. Finale FFPB jeunes à paleta pelote de cuir en trinquet, Oloron (2014), © E. Mourguy**

# Bibliographie

## Bibliographie générale

Ouvrages, catalogues d'expositions, brochures, articles de revues, articles de presse signés, mémoires de maîtrises, thèses, dictionnaires, films, spectacles, conférences.

Avertissements

Les auteurs anciens pourront être accompagnés d'une date bien ultérieure à leur mort, à savoir celle de l'ouvrage que nous aurons consulté, un traducteur ou un éditeur scientifique étant à l'origine de la version lue.

Les entrées correspondent aux références données dans le corps de texte, nom d'auteur et date ou titre de l'exposition ou titre du film ou référence du site internet consulté, le cas échéant.

*25 anys del campionat individual d'escala i corda professional 1986-2010*, 2011, Trofeu Bancaixa, Museu de la Pilota, Genovés, Diputacio de Valencia.

ABEBERRY, Maurice, 1969, " Mexico 1968 ", *Bulletin du Musée Basque* N°44 (3<sup>o</sup> période N°22) 2<sup>o</sup> trimestre, Bayonne, Musée Basque, pp. 89-96.

ABEBERRY, Maurice, 1984, *Pilota* N°75, janvier-février 1984, Bayonne, FFPB, p.p. 2.

ABRISKETA GONZALES, Olatz & LETH, Jorgen, 2015, *Pilota II*, documentaire sur la pelote, Basque Films, Sunset Production.

ABRISKETA GONZALES, Olatz, 2005, *Pelota Vasca, un ritual, una estetica*, Bilbao, Muele de Uribitarte Ed.

ADEMA [pseudo Zalduby], Gratien, 1894, *Notice sur le Jeu de paume au rebot*, Bayonne, L. Lasserre.

ADEMA, Gratien, 1926, " Une partie de Rebot à Irun en 1847 " (lettre envoyée par son neveu le chanoine B. Adema à la revue), *Gure Herria*, juin, Bayonne, pp. 378-382.

ADER, Jean Joseph, 1826, *Résumé de l'histoire du Béarn, de la Gascogne supérieure et des Basques par M.Ader*, Paris, Lecointe et Durey.

AGULLO, Albuixech Recaredo & CALATAYUD Victor, 2009, *El joc de pilota a través de la premsa valenciana 1790-1909*, Députacion, Valence.

- ALCOCER, Francisco, 1558-1559, *Tratado del juego*, Salamanque, Andrea de Portonariis, pp. 118-119.
- ALLAUX, Jean-Pierre, 1993, *La Pelote basque, De la paume au gant*, Biarritz, J&D Editions.
- ALLEMAGNE, Henry-René d', 1880? s.d., *Sports et jeux d'adresse*, Paris, Hachette.
- AMOROS, Francisco (colonel), 1848, *Manuel complet d'éducation physique, gymnastique et morale*, Paris, librairie encyclopédique de Roret, nouvelle éd. augmentée.
- ANEAU, Barthélémy, 1552, *Imagination poétique traduite en vers françois, des latins et grecz, par l'auteur mesme d'iceux*, Lyon, Macé Bonhomme.
- APESTEGUY, BENAC, VOGT, 1924, cf. *Chiquito de Cambo*, 1924.
- APOLLONIOS DE RHODES, 1981, *Les Argonautiques*, trad. Emile Delage & Francis Vian, Paris, Belles Lettres.
- ARCOCHA SCARCIA, Aurélie, 2003, " Manuscrits relatifs aux fables de La Fontaine et de Florian traduites et adaptées du français au basque labourdin par Martin Goyhetche (1791-1859) ", *Lapurdum VIII*, Bayonne, pp. 25-83.
- ARCOCHA SCARCIA, Aurélie, 2007, " Fables traduites en basque en Pays basque de France au XIXe siècle : Archu (1848) Goyhetche (1852) ", *L'école française et les langues régionales, XIXe-XX siècles*, Hervé Lieutard & Marie-Jeanne Vierny, E.T.O.I.L.L. Etudes occitanes n°3, Presses universitaires de la Méditerranée, Université Paul Valéry, Montpellier III, Actes du colloque des 13 et 14 octobre 2006 organisé à l'Université Paul Valéry par l'équipe RedOc et le Centre d'études occitanes, Montpellier, pp. 91-103..
- ARNAUD, P. & CAMY, J., 1986, *La naissance du mouvement sportif associatif en France, actes du colloque de Lyon, 1986*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- arqueologia mexicana*, 2000, Mexico, Raices/Instituto Nacional de Antropologia e Historia, juin-août 2000, Vol. VIII, N°44, pp. 20-21.
- ARRAMENDY, Firmin, 1935, " *Un Musée de la Pelote basque* ", Bulletin du Musée Basque N°10 Bayonne, Musée Basque, pp. 251-258.
- ARRAZTOA, Tiburcio, 2014, *Entre Dios y la pelota*, Navarra, Artika-Cenlit Ed.
- ATHENEE, *Les Déipnosphistes*, Athénée de Naucratis, texte établi et trad. Par A. M. Desrousseaux, 1956, Paris, Les Belles lettres. Livres I. et II., t. I, texte en grec ancien avec trad. française en regard.

- ATXAGA, Bernardo, 2015, *Erlea*, Pampelune, Pamiela (Euskaltzaindia), n°9.
- AUFRESNES, Letellier d', 1903, " La vie sportive ", *La Vie Illustrée*, 8 mai 1903, pp.112-113.
- AUGUSTIN, J. P., 1986, " Les patronages, la socialisation politique et le mouvement sportif ", *La naissance du mouvement sportif associatif en France, actes du colloque de Lyon*, 1986, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- AUROSSEAU, F. 1925, *Les Quatrains d'Omar Khayyâm*, traduction de F. Arousseau d'après la 4<sup>e</sup> édition anglaise d'Edward Fitzgerald, Illustrations de Henry Rey, Foix, Ed. du " Domaine ".
- AZCARATE, 1972, poésie, in *Boletín FIPV* N°1, p.97.
- AZCUE, 1906, *Dictionnaire basque-français*.
- BABEAU, Albert, s.d., *Le Louvre et son histoire* ouvrage illustré de 140 gravures sur bois et photogravures, Paris, Maison Firmin-Didot, nouvelle édition revue et corrigée<sup>2065</sup>.
- BAJOT, Louis-Marie, 1824, *Eloge de la Paume et de ses avantages*, Paris, Libraires du Palais Royal, [1<sup>ère</sup> éd. 1806].
- BAJOT, M., 1854, *Eloge de la paume, et de ses avantages*, Paris, Firmin-Didot, 4e édition.
- BARBAT, Jean, 2006, *Histoire de la pelote basque à Royan*, Royan, éd. Bonne Anse.
- BARBIER, Jean, 1991, *Légendes Basques*, Donostia, Elkar.
- BARTHES, Léon A., 1903, article in *La revue sportive* N°10, du 24 mai 1903.
- BAUDRIMONT, Alexandre-Edouard, 1854, *Histoire des Basques ou Escualdunais primitifs par A.Baudrimont*, Paris, B.Duprat.
- BEDECARRAX, Catherine, 1987, *L'histoire de la pelote basque : d'un jeu traditionnel à un sport de tradition*, mémoire de maîtrise en Sciences et Techniques des A.P.S., Université de Paris X Nanterre, (cote MB : M3374 au Musée Basque).
- BEDECARRAX, Jean-Marie, 1987, *Quand la pelote devient basque ou l'histoire de l'appropriation d'un jeu par un peuple au XIXe siècle*, mémoire de maîtrise en Sciences et Techniques des A.P.S., Université de Paris X Nanterre, (cote MB : M3373 au Musée Basque).
- BEGUIN, Charles, 1899a " Le jeu de pelote ", *La Vie au grand air* N°52, du 10 sept. 1899,

---

<sup>2065</sup> Il existe des éditions datées de 1895.

- pp. 616-618.
- BEGUIN, Charles, 1899b, “ Le jeu de pelote ”, *l'Illustration* N°2961, du 25 nov. 1899, pp. 346-347.
- BEGUIN, Charles, 1899c, “ Le jeu de pelote ”, *l'Illustration* N°2962, du 02 déc. 1899, pp. 358-359.
- BELETH, Jean, 1976, *Summa de Ecclesiasticis*, Tournai, Brepols, pp. 223 ; 308-309, [1165].
- BELLAIGUE, Camille, 1908, “ Revue musicale ”, *Revue des deux mondes*, 03-04 LXXVIIIe année, livraison du 15 mars, p. 705.
- BELLOT, Florentius Carolus, 1745, *An e Rhumatismo recreatis Pila, prophylacticum*, Parisiis [S. ed.].
- BENAC, Gaston & VOGT Edouard, 1924, *La pelote basque par Chiquito de Cambo*, Paris S.Bornemann (reproduit en 2006, Biarritz, Atlantica).
- BENVENISTE, Emile, 1947, “ Le jeu comme structure ”, *Deucalion*, n°11, 1947, pp. 161-167.
- BERASTEGUI, 1900, “ Le concours de Jeu de Pelote ”, *La Vie au grand air* N°94, 1<sup>er</sup> juillet 1900, pp. 544-545.
- BERGER Marcel & MOUSSAT Emile, 1927, *Anthologie des textes sportifs de l'Antiquité*, Paris, Grasset.
- BERGHE(N), Jan van, (1477), *Dat Kaetspel ghemoralizeert* trad. Jacobus A. Roetert Frederikse, 1917, Louvain, Leiden.
- BERNARD-TAMBOUR, Thierry, 2001, “ Le jeu de paume à Paris ”, *Jeu des rois, roi des jeux, le Jeu de paume en France*, catalogue de l'exposition éponyme à Fontainebleau, Paris, RMN, pp. 83-102.
- BERNOULLI, Jacques, (1713), *Ars conjectandi ; Lettre à un Amy sur les Parties du Jeu de Paume suivant Ars conjectandide ludo pilae rectorialis*, version bilingue publiée par l'IREM de l'Université de Rouen, Haute Normandie, 1987.
- BERNOVILLE, Gaétan, 1947 1930, *Le Pays des Basques*, Paris, J. de Gigord, dessins originaux de Iñigo Bernoville [1930].
- BERTHET, Jean-Charles, 2003, *La raison des jeux : jeux et sports dans la littérature narrative française du Moyen âge des origines au XIIIe siècle*, thèse de doctorat en

Langue et littérature françaises, Université Stendhal, Grenoble.

BERTRAND, Gaston, 1906, “ Les métiers à travers les âges. 1. « Faiseurs d’esteuifs » ”, *La Revue Héraldique, historique et nobiliaire*, Paris, bureaux de la revue, t. XXII, 4<sup>o</sup> série, 1er semestre, pp. 9-17 (cote P5924 au Musée Basque).

BIDASSOUEY, abbé Pierre Diharce de, 1825, *Histoire des Cantabres ou des premiers colons de toute l'Europe avec celle des Basques, leurs descendants directs... par l'abbé d'Iharce de Bidassouet*, Paris, Didot aîné, t.1.

BILBAO, Gorka & ETXEBARRIA Zigor, 2015, *Jai Alai blues, Frontoiko kontakizun bat*, film, Donostia Zinemaldia Festival de San Sebastian, International film festival, Derde Produktzioak, atera films.

BILBAO, Isabelle, 2013, *Jean Ybarnegaray, entre petite patrie et grande patrie*, Bayonne, Elkar.

BIOT, Brigitte, 1996, *Barthélemy Aneau, régent de la Renaissance lyonnaise*, Paris, Champion.

BIROS, Catherine, 2010, *De La Havane au Trinquet moderne, l'itinéraire d'un champion d'exception*, Biarritz, Atlantica.

BLAZY, Abbé Edouard, 1929, “ Les origines du chistera ”, *Gure Herria*, Bayonne, pp. 733-740.

BLAZY, Abbé Edouard, 1929, *La Pelote Basque*, Bayonne, Pialloux.

*blogs.noticiasdenavarra.com*, Pays Quint.

BOMBIN FERNANDEZ, Luis, 1946, *Historia, ciencia y código del juego de pelota*, [Barcelona ?], Ed. Lauro.

BOMBIN-FERNANDEZ, Luis & BOZAS-URRUTIA, R., 1974, *El gran libro de la pelota deporte universal*, Madrid, 2 t.

BONHOMME, Guy, 2015, “ La géométrie des chasses contre l’arithmétique des points dans le *Trattato del Giuoco della palla* d’Antonio Scaino (1555) ”, *Textes au corps, Promenades et musardises sur les terres de Marie-Madeleine Fontaine*, Genève, Librairie Droz S.A.

BONHOMME, Jacques, 1842, “ Pau Jeux et danses des Basques ”, *Mosaïque du Midi*, 6<sup>e</sup> année, mens., Toulouse, p. 271.

BORDACHAR, 1925, " L’âme de la pelote basque ", *Gure Herria*, nov., Bayonne, Gure

- Herria, pp. 681-690.
- BORDACHAR, 1926, " L'âme de la pelote basque ", *Gure Herria*, janvier, Bayonne, Gure Herria, pp. 25-30.
- BOTA, [pseudonyme de Lagisquet, Roger], 1974, *la Pelote Basque, son art ses secrets ses règles*, coll. sports 2004, Paris, Solar.
- BOTA, [pseudonyme de Lagisquet, Roger], 1981, *Chiquito de Cambo, l'unique, le Pare Gabea, sans pareil, le Maitia Garria (le plus aimé)*, Bayonne, Ed. Fitte.
- BOUET, Michel, 1995, *Signification du Sport*, Paris, L'Harmattan, 6e éd. [1<sup>ère</sup> éd. 1968].
- BOUST, 1684, *Dissertation sur les divertissements convenables aux ecclésiastiques, petit traité sur les jeux*, Paris, Langlois.
- BOUTILLIER, abbé, 1886, "Les jeux de paume à Nevers", *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*, 3<sup>o</sup> série, t. II, Nevers, pp. 5-12.
- BRANTOME, Pierre de Bourdeille, 1666, *Mémoires de Messire Pierre de Bourdeille, Seigneur de Brantôme, Contenant Les vies des Hommes illustres & grands capitaines estrangers de son temps, M. DC LXVI*, t. I, Leyde, Jean Sambix le Jeune, à la Sphère.
- BRUN, Marguerite, 1930, " Pelote Basque ", *La Pelote Basque, la Côte enchantée*, Biarritz, FFPB Salzedo.
- BUGNON, Michel, 1992, *Histoire du jeu de pelote en Pays basque des origines à nos jours, mémoire DEA Histoire et civilisations*, Université de Toulouse le Mirail.
- BURETTE, Pierre-Jean, 1761, *Mémoire pour servir à l'histoire de la sphéristique ou de la paume des anciens*, [S. l.] Extr. de l'Histoire de l'Acad. Royale des Inscriptions et belles-lettres, t. 27.
- Cahiers de l'histoire d'Aubergenville*, 1997, N°10, cf. Pagès (1997).
- CAILLOIS, Roger, 1967, *Jeux et Sports*, Sous la direction de Roger Caillois, Encyclopédie de la Pléiade, vol 23, Paris, Gallimard.
- CAILLOIS, Roger, 1995, *Les jeux et les hommes, le masque et le vertige*, Paris, Folio essais, Gallimard [1<sup>ère</sup> éd. 1958].
- CAIN, Henri, 1909, *Chiquito le joueur de pelote, scènes de la vie basque en 4 actes*, musique de Jean-Charles Nouguès, Paris, libr. Théâtrale.
- CALLEDE, Jean-Paul, 1990, " Expression culturelle et/ou pratique sportive ", *Revue EPS*

N°224, juillet-août 1990.

CALLEDE, Jean-Paul, 2002, " La pelote basque comme trait culturel d'une «Europe du Sud» ? " In: Sud-Ouest européen, tome 13, 2002. Territoires et pratiques sportives (Coordonné par Jean-Pierre Augustin) pp. 41-49; [http://www.persee.fr/doc/rgpso\\_1276-4930\\_2002\\_num\\_13\\_1\\_2784](http://www.persee.fr/doc/rgpso_1276-4930_2002_num_13_1_2784)

CARLIER, Yves<sup>2066</sup>, 2001, *Jeu des rois, roi des jeux, Le jeu de paume en France, Musée national du château de Fontainebleau 2 octobre 2001-7 janvier 2002*, Paris, RMN, château de Fontainebleau.

CARLIER, Yves, 2012, *Pelote basque*, [Urrugne], Arteaz.

CASAUBON, Jakes, 2013, " Un pilotari de légende, Joseph Soudre dit Goñi Vasquito ", *Bulletin du Musée Basque* N°181, Bayonne, Musée Basque, pp. 51-66.

CASENAVE, Jean, 2006, "Recherches sur le peuple primitif de l'Espagne ; sur les révolutions de cette péninsule ; sur les Basques espagnols et français", *Lapurdum XI*, Bayonne, pp. 69-135.

CASENAVE, Jean, 1997, " L'irrintzina : de la valeur emblématique à la désaffection ", *Lapurdum*, Bayonne.

CASENAVE, Jean, 2002a, " La réception de « Ramuntcho » au Pays basque (1897-1925) ", *Les Carnets de l'exotisme 3 : Lectures de Loti*, Ed. Kailash-Ed. Le Torii, pp. 101-121.

CASENAVE, Jean, 2002b, *Buruchkak, de l'article de presse à l'essai littéraire, d'après thèse de 1997*, Villeneuve d'Ascq, Ed. du Septentrion.

CAZALS, Géraldine, 2015, " Le Théâtre des bons engins de Guillaume de La Perrière ", *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 29 | 2015, <http://crm.revues.org/13786> ; DOI : 10.4000/crm.13786.

CERNE, Alfred, 1933, *Bulletin de la Société Libre d'émulation de la Seine Maritime*.

CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, *Novellas ejemplares*, trad. CASSOU, Jean, 2007, *Nouvelles Exemplaires*, Paris, Gallimard, coll. folio classique, p. 72.

CHAHO, J. Augustin, 1836, *Voyage en Navarre pendant l'insurrection des Basques (1830-1835)*, Bayonne P. Lespès, 2° éd.

CHARBONNEAUX, Jean, 1957, *Jeux et Sports dans le monde antique*, Avant-propos du

---

<sup>2066</sup> Commissaire de l'exposition avec Thierry Bernard-Tambour.

- catalogue de l'exposition organisée à Limoges par le Service éducatif des Musées de France, Paris, Ed. des Musées Nationaux.
- CHARBONNEAUX, Jean, 1957, *Jeux et sports dans le monde antique*, catalogue de l'exposition éponyme, Limoges, Service éducatif des Musées de France.
- CHARRITTON, P., CASENAVE, J., 1995, “ Lettres du Dr Jean Etchepare à Georges Lacombe (2/6/1905-4/3/1932)”, *Bulletin du Musée Basque* N°140, 2e trimestre 1995, Bayonne, Musée Basque.
- CHEMIN, madame, 1809, *Clémence de Sorlieu ou l'homme sans caractère*, Paris, Renard, t. III, pp. 103-104.
- CHILHAR, 1923, cf. Christian d'Elbée, 1923a (lettre publiée dans l'article de d'Elbée in *Gure Herria*), année 1922, , Bayonne, Gure Herria, pp. 398-404.
- CHIPITEY, [pseudonyme de Louis Etcheto], 1985, *Ils étaient les meilleurs*, Anglet, Impr. Porché S.A.
- CHQUITO DE CAMBO & BENAC, G. & VOGT, E., 1924, *La pelote basque* par Chiquito de Cambo, illustrations d'Abel-Petit, Paris, Bornemann édit., Col. Tous les sports par des champions.
- CLAUDIN, A., 1901, *Histoire de l'imprimerie en France au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècles*, Paris, Impr. Nationale, t. II.
- CLERICI, Gianni, 1976, *500 ans de tennis*, Vérone, Hatier.
- COCHARD, abbé Théophile, 1888, “ Le jeu de paume à Orléans ”, *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléannais*, t XXII, pp. 297-340.
- COLAS, Louis, *La tombe basque*, 1924, Biarritz, imprimerie moderne.
- COMENIUS, 1666, *Orbis Pictus, or Orbis Sensualium Pictus, quadrilinguis. Joh. Amos. Comenii Orbis sensualium pictus quadrilinguis, hoc est Omnium fundamentalium in mundo rerum... pictura et nomenclatura germanica, latina, italica et gallica*, Noribergae : sumtibus M. et J. E. Endterorum.
- COMMYNES, Philippe de, & CALMETTE, Joseph, 1965, *Mémoires*, Paris Belles lettres, t. III, pp. 1484-1498.
- CONSTANT, Pierre trad., 1935, [*Faits et dits mémorables de Valère Maxime*], *Valère Maxime Actions et Paroles mémorables*, Paris, Impr. Paul Dupont : Garnier frères, 2 vol.

CORDIER, Mathurin, cf. ERASME.

CREVE COEUR, Etienne Boucher de, 1823, 1819-1820, *Souvenirs du pays Basque et des Pyrénées entre 1819 et 1820*, Paris, 1823 Guetschy, (cote P3887 au Musée Basque).

CROSTE, René, 1937, “ La pelote en chine “, *Revue des Sciences Lettres et Arts de Bayonne*, N°21 janvier-mars 1937, Bayonne.

DABADIE, Séverine & ETCHEZHARRETA, Christiane, 2011, *Le Laxoa : aux racines de la pelote basque*, Ciboure, La Cheminante.

DALLINGTON, Robert, 1604, *The View of France, un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, trad. E. Emerique, Londres, Symon Stafford.

DARANATZ, 1920, “ Harriague, post scriptum ”, *Revue des Sciences Lettres et Arts de Bayonne*, 1<sup>er</sup> semestre, pp. 48-55.

DAREMBERG Charles & SAGLIO, Edmond, 1877-1919, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Paris, Hachette.

DARRIEUMERLOU, Miguel & CHRISTOLHOMME, Julie, 2010, *Raconte-moi la pelote basque*, Pau, Ed. Cairn.

DARYL, Philippe, 1894, *Encyclopédie des sports*, Paris, Libr. Impr. Réunies Mat et Motteroz, Vol. III : *Jeux de balle et de ballon, football, paume, lawn-tennis, par un juge du camp*.

DASCONAGUERRE, Jean-Baptiste, 1867, *Les échos du pas de Roland*, Paris, F. Marchand, 1867.

DASCONAGUERRE, Jean-Baptiste, 18970, *Atheka gaitzeko oihartzunak*, éd. bilingue de *les échos du pas de Roland*, Bayonne, Lamaignère (réédité en 1970 à San Sebastian, Sté guipuzcoane d'édition et de publication).

DASSANCE, Louis & ELISSALDE Jean, 1921, “Erreboteko jokoak”, *Gure Herria*, avril, pp. 226-227 ; mai, pp. 291-296 ; juin, pp. 357-360., Bayonne, *Gure Herria*.

DASSANCE, Louis, 1969, “ Aldude eta Baztango ohiko pilotaz bi solas ”, *Gure Herria*, pp. 365-373.

DEBROISE, Robert, 1985, *Frontons De place en place en Pays Basque*, Pau, Assempa.

DECKER, Wolfgang, 1992, *Sports and games of Ancien Egypt*, trad. Allen Guttmann, Yale, Yale University Press.

- DERCOURT, Jean, 2010, *Antoine d'Abbadie de l'Abyssinie au pays basque voyage d'une vie*, Biarritz, Atlantica, ouvrage collectif.
- DESEES, Julien, 1967, *Julien Desees présente : Les jeux sportifs de pelote-paume en Belgique du XIVe au XIXe siècle*, Bruxelles, Impr. du Centenaire.
- DESEES, Julien, 1971, *Julien Desees présente : Petite Chronique Illustrée des Jeux de Balle Belges pendant les années de guerre 1914-1918. Sport Divertissement Philanthropie*, Bruxelles, J. Desees, Impr. du Centenaire.
- DESSPORT, Gilbert, 2009, *Saint-Pierre-d'Irube, Hiriburu à travers les siècles*, Donostia, elkar, 3<sup>e</sup> édition, [1<sup>ère</sup>, 1985].
- Document A.G FFPB, du 2 avril 2016, exercice 2015.
- Document A.G FFPB, exercice 2016.
- DOUMIC, René, 1908, “Revue dramatique”, *Revue des deux mondes*, 03-04 LXXVIIIe année, livraison du 15 mars, p. 453.
- DRON, Jean-Luc, site internet, [jeanluc.dron.free.fr/Baro/tamis.htm](http://jeanluc.dron.free.fr/Baro/tamis.htm)
- DUBARAT, V. 1897, “Chronique. Les fêtes basques de Saint-Jean-de-Luz”, *Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, Bayonne, p. 261 ; p. 429.
- DUBARAT, V., & HARISTOY, 1902, “Notes sur le Missel de Bayonne de 1543 ” *Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, Bayonne Pau, Vignancour, p. 203.
- DUCERE, Edouard, 1978, *Histoire topographique et anecdotique des rues de Bayonne*, Marseille, Laffitte Reprints, t. II.
- DUHOUR, Pierre, 1922, “Hazpandar bi pilotari ”, *Gure Herria*, Bayonne, *Gure Herria*, pp. 393-397.
- DUHOUR, Pierre, 1923, “Hazpandar pilotariak ”, *Gure Herria*, Bayonne, *Gure Herria*, pp. 121-124.
- DUINAT, Benjamin, 2017, “ Comment concilier ses sentiments d'appartenance ? Jean-Pierre Duvoisin (1801-1891), douanier et homme de Lettres du Pays Basque ”, *Annales du Midi*, Toulouse, *Association pour la publication des Annales du Midi*, N°297, janvier-mars 2017, pp. 27-42.
- DUMAS, Philippe, 1817, *Les dialogues choisis d'Erasmus, traduits en françois par Philippe Dumas*, texte vis à vis de la traduction et trois dialogues moraux de Pétrarque et de

- Mathurin Cordier, Paris, Nyon Jeune libraire, p. 64.
- DURAND, Agnès, 1991, “ Les jeux de balle “, *Jouer dans l'antiquité*, catalogue de l'exposition au Musée d'Archéologie Méditerranéenne du 22 novembre 1991 au 16 février 1992, Marseille, Musées de Marseille, Paris, RMN, pp. 92-99.
- DURAND, Gilbert, 1979, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Poitiers, Bordas, 3e édition.
- DURAND, Guillaume, 1584, *Rationale divinorum officiorum a R. D. Gulielmo Durando, mimatensi episcopo... concinnatum, adpositis insuper adnotationibus illustratum*. Lugduni, in off. q. P. Tinghi, apud S. Béraud et S. Michaellem.
- DUVERGER, Christian, 1978, *L'esprit du jeu chez les Aztèques*, Paris (La Haye), Mouton, EHESS.
- DUVOISIN, César, 1867 ?, 58, *Cambo et ses alentours, par C. Duvoisin*, Bayonne, Vve Lamaignère.
- ELBEE, Christian d', 1921, “ Les jeux de pelote basque ”, *Gure Herria*, Bayonne, janvier pp. 62-66 ; mars, pp. 154-159 ; juillet, p. 393 ; août, pp. 399-401 ; septembre, pp. 519-523 ; octobre, pp. 686-688 ; pp.734-738.
- ELBEE, Christian d', 1922a, “ L'époque de Perkain ”, *Gure Herria*, Bayonne, décembre pp. 714-725.
- ELBEE, Christian d', 1922b, “ Otharré ”, *Gure Herria*, Bayonne, novembre pp. 660-664.
- ELBEE, Christian d', 1922c, “ Rebot, Pallone, Tamis, Aéro-Balle, Tennis, tous fils de la longue Paume ”, *Gure Herria*, Bayonne, juin, pp. 354-359.
- ELBEE, Christian d', 1922d, “ Les jeux de pelote basque. La longue Paume et la courte Paume, ancêtres du Rebot et du Pasaka ”, *Gure Herria*, Bayonne, pp. 102-108.
- ELBEE, Christian d', 1923a, “ L'époque de Gaskoina, (*Irungo partida* d'après une lettre de Chilhar) ”, *Gure Herria*, Bayonne, septembre, pp. 552-558.
- ELBEE, Christian d', 1923b, “ J.-P. Borda dit Otharré ”, *Gure Herria*, Bayonne, septembre, pp. 398-404 ; 660-664.
- ELISSAGUE, Mayi, 1924, *Silhouettes basques*, Paris, librairie Baudinière.
- ELISSALDE, Jean & DASSANCE, Louis, 1921, “ Erreboteko jokoa “, *Gure Herria*, Bayonne, année 1921, première année, avril, pp. 226-227 ; mai, pp. 291-296 ; juin, pp.

- 357-360 ; août, pp. 479-482.
- ELISSALDE, Jean, 1922, “ Oraiko pilotariak : Embil “, *Gure Herria*, Bayonne, pp. 509-511.
- ELISSALDE, Jean, 1925, “ Chilar ”, *Gure Herria*, Bayonne, novembre, pp. 644-649 et décembre, pp. 722-725.
- ELISSALDE, Jean, 1926, *Gure Herria*, Bayonne, mars, pp. 156-160 ; avril, pp. 200-204 ; mai, pp. 292-297 ; juillet, pp. 438-442 ; novembre, pp. 681-683.
- ERASME & CORDIER & VIVES, *Lusus pueriles*, Gallica NUMM-6100323.
- ERASME, (1528), *Dialogues choisis d'Erasmus, Cordier et Pétrarque*, latin-français, Nouvelle éd. par E.-L. Frémont, Paris, J. Delalain, 1838.
- ERASME, 1524, trad. Philippe DUMAS, cf. DUMAS.
- Eskualdunen pilota jokoa, El juego vasco de la pelote, Le jeu basque de la pelote*, juin 2009-octobre 2010, catalogue de l'exposition éponyme au Musée Basque de Bilbao, commissaire Amaia Basterretxea, Bilbao, Musée Basque.
- ESKUTIK, [pseudonyme de Louis Toulet, Louis], 1979, *La Pelote Basque, Histoire technique et pratique*, Paris (Milan), Ed. de Vecchi.
- ESKUTIK, 1986, “ Pelote basque... et maintenant ? ”, *Ekaina* n°20, Donostia, Sendoa, pp. 246-248.
- ESKUTIK, 2002, *Guide de la pelote basque*, Donostia, Elkar, [1<sup>ère</sup> éd ; 1990].
- ESTOILE, Pierre de l', 1982, *Journal d'un bourgeois de Paris*, Paris, Tallandier, fac simulé de l'édition de Jouaust augmentée, vol. 5-8.
- ESTORNES LASA, 1974, Bernardo, *Enciclopedia general ilustrada del pais vasco, Diccionario enciclopedico vasco*, San Sebastian, Auñamendi, vol. V, p. 398.
- ETCHEBASTER, Pierre, 1971, *Pierre's book, the game of court Tennis*, Barre, EUA.
- ETCHEGARAY, curé des Aldudes, 1921, “ Perkain eta Azantza ”, *Gure Herria*, Bayonne, août 1921, p. 530.
- ETCHELET, Michel, 2013, *Pelote Basque, 100 ans de Pelote, AB Aviron Bayonnais, Euskal Pilota*, Bayonne.
- ETCHEPARE, Jean, 1901, *Quelques remarques sur le joueur de pelote*, Bordeaux, Impr. Cadoret, thèse de médecine, faculté de Bordeaux.

- ETCHEPARE, Jean, 1910, *Buruchkak*, Lekornen eta Aldudan, Salgei.
- Euskal pelota eta artea, pelota vasca y arte, Margo, Marraski eta grabatua*, 1990, catalogue d'exposition au Musée des Beaux Arts de Bilbao, Bilbao, Diputacion foral de Bizkaia.
- Euskaltzaindia, 2010, Aurrekoetxea Gotzon, Videgain, Xarles, ed ., *Euskal Hizkeren Hizkuntz Atlas* [Atlas linguistique des parlers basques], Bilbao, t.2.
- EVARD, Robert, 2000, “ O toi pelotari ”, *Pilota*, Bayonne, FFPB, n°138, avril, p. 31.
- EVARD, Robert, *Haka du pelotari, sd, n.ed.*
- FABRE, L.M.H., 1852, cf. Hennebutte, 1852.
- FISCHER, Christian August, 1823, trad. Cramer, Karl Friedrich, *Description de Valence ou tableau de cette Provence, de ses productions, de ses habitants, de leurs mœurs, de leurs usages, pour faire suite au Voyage en Espagne, du même auteur [en 1797 et 1798]*, Paris, Vernarel et Tenon.
- FISCHER, Christian August, an IX. - 1801, trad. Cramer, Karl Friedrich, *Voyage en Espagne, Aux années 1797 et 1798 ; Faisant suite au Voyage en Espagne, du citoyen Bourgoing...* Paris, Duchesne et Leriche, t. I.
- FONDGUILHEM, Paul de, 1892, *En Navarre, sites, coutumes légendes*, Caen, Impr. H. Delesques.
- FONTAINE, Marie-Madeleine, 1987, “ Le jeu de paume comme modèle des échanges : quelques règles de la sociabilité à la Renaissance ”, *Sociabilité, Pouvoirs et Société*, Actes du colloque de Rouen, 24-26 novembre 1983, Publications de l'Université de Rouen pp. 143-153. pp. 99-111.
- FONTAINE, Marie-Madeleine, 1993, “ Avantage à Montaigne ”, *Libertés et Savoirs du Corps à la Renaissance*, Actes du colloque d'Orléans 1990, Caen, Paradigme.
- FONTAINE, Marie-Madeleine, 1993, “ Le jeu de paume comme modèle des échanges : quelques règles de la sociabilité à la Renaissance ”, *Libertés et Savoirs du Corps à la Renaissance*, Actes du colloque d'Orléans 1990, Caen, Paradigme.
- FONTAINE, Marie-Madeleine, 2001, “ L'âge d'or du jeu de paume ”, *Jeu des rois, roi des jeux, le jeu de paume en France*, catalogue de l'exposition à Fontainebleau, Paris, RMN, pp. 65-70.
- FORBET L'AISNE, 1599, *l'utilité qui provient du jeu de la paume au corps et à l'esprit.*

- Traduict du grec de Galien en françois. Avec une déclaration de deux doutes qui se trouvent en comptant le jeu de paume*, Paris, T. Sevestre, (BNF, MFILMRESP-V-542(7)).
- FOUCAULT, André, 1902, “ La Pelote Basque à Paris ”, *La Vie au grand air*, Paris, 21 juin 1902.
- FOUQUIERES, Louis Becq de, 1869, *Les jeux des Anciens leur description, leur origine, leurs rapports avec la religion, l'histoire et les mœurs*, Paris, C. Reinwald.
- FOURNIER, Edouard, 1862, *Le Jeu de Paume, son histoire et sa description, suivie d'un traité de la Courte-Paume et de la Longue-Paume, etc...* Paris, Didier.
- FRANCISQUE-MICHEL, 1857, cf. Michel.
- FURETIERE, Antoine, 1702, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots français tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et des arts*, réédité et complété par Basnage de Beauval, La Haye et Rotterdam, Arnoud et Reiner Leers, 2 vol.
- GAFFIOT, Félix, 1988, *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette.
- GALIEN, (GALENO) Claude, *de parvae pilae exercitio*, trad. du grec par Centannio Valerio, 1562, Venise, Vincentium Valgrisium, [disponible sur Gallica].
- GALIEN, Forbet trad. 1599, cf. Forbet.
- GARABOEUF, Mickaël, 2005, *Les dynamiques de diffusion mondiale du sport : l'enjeu olympique (1945-2000)*, Thèse de doctorat, Bordeaux III.
- GARAT, Jean-Baptiste, 1982, *Brevet d'Etat*, document officiel FFPB, non publié.
- GARAT, Joseph-Dominique, 1811, cf. Casenave, Jean, 2006.
- GARAT, Joseph-Dominique, 1869, *Origines des Basques de France et d'Espagne*, Paris, Hachette.
- GARSAULT, François-Alexandre-Pierre de, 1767, *Art du paumier-raquetier et de la paume par M. de Garsault*, Description des arts et métiers par l'Académie royale des sciences, [Paris ?].
- GAUVARD, Claude & LIBERA, Alain & ZINK, Michel, 2002, *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, Quadrige/PUF.
- GEMBLoux, Claude-Charles Pierquin de, 1858, *Histoire littéraire, philologique et bibliographique des patois, et de l'utilité de leur étude, par Pierquin de Gembloux*. Nouvelle édition, suivie de la bibliographie générale des phonopolismes basques, Paris,

Aubry, nouvelle éd.

GENETTE, Gérard, 1992, *Palimpsestes, La littérature au second degré*, Paris, éd. Points [1<sup>ère</sup> éd. Seuil, 1982].

GENNEP, Arnold Van, 1998, *Le folklore français, Du berceau à la tombe Cycles de Carnaval - Carême et de Pâques*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins Dirigée par Guy Schoeller, 3 t.

GILLMEISTER, Heiner, 1997, *Tennis a cultural history*, Londres, Whashington, Leicester University Press.

GODBY, James, 1806, *Italian scenery, the manners customs and amusements of the different states of Italy, containing thirty two coloured engravings by James Godby ; from original drawings by P. Van Lerberghi, the narrative by M. [B. Serafino] Buonaiuti*, London, E. Oorme, London.

GONZALEZ ABRISKETA, Olatz, 2005, *Pelota Vasca : un ritual, una estética*, Bilbao, Muelle de Uribitarte.

GOSSELIN, 1582, *La signification de l'ancien jeu des chartes pythagorique et la déclaration de deux doubtes qui se trouvent en comptant le jeu de la paume*, Paris : G. Gorbin, BNF, MFICHE V-40498 [1<sup>ère</sup> éd. (1579)] ou in Forbet (1599).

*Guide coll. jeunesse*, 1984, *Si tu vas au Pays basque*, Paris, Gautier languereau.

*Guide de la pelote basque 2008*, Tourisme 64, histoire, disciplines, découvertes, rencontres adresses.

*Guide Gallimard, Pays basque*, s.d.

*Gure Herria*, passim.

GUYOT, Jean & AMESTOY, Koldo, 1994, *Cancha*, Saint Jean de Luz, LM, Ed. Paxkal Indo.

HALL, Stuart, 2007, *Identités et cultures, Politiques des cultural studies*, Maxime Cervulle, trad. Christophe Jaquet, Ed. Amsterdam, Belles lettres diffusion Distribution.

HALSOUET, Ganich, 1926, lettre publiée par Blazy, cf. Blazy, 1926, *Gure Herria*, décembre 1926, pp. 773-740.

HARISPE, Pierre, 1893, *Aïnhoa, roman de mœurs basques*, Paris-Auteuil, Librairie de la France illustrée.

HARISPE, Pierre, 1903, *Perkain, Drame sous la terreur et en Pays Basque*, Paris, Plon-

Nourrit.

HARISTOY, Pierre, 1895, “ Les Paroisses du Pays Basque pendant la période révolutionnaire ”, *Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, Pau, Vignancour, p. 237.

HARISTOY, Pierre, 1897, “ Les Paroisses du Pays Basque pendant la période révolutionnaire ”, *Etudes historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, Pau, Vignancour, p. 261.

HARITSCHELHAR, Jean, 1961, *Revue des Sciences Lettres et Arts de Bayonne Gure Herria*, Bayonne.

HARITSCHELHAR, Jean, 1966, “ Le lachua aux Aldudes ”, 1964, *Gure Herria*, Bayonne, pp. 298-301.

HARITSCHELHAR, Jean, 1969, *Le poète souletin Pierre Topet-Etchahun (1786-1862) contribution à l'étude de la poésie populaire basque du XIXe siècle*, Bayonne, Société des Amis du Musée Basque.

HARITSCHELHAR, Jean, 1994, “ Le "rabort" et la longue. Contribution à l'histoire de la pelote au XIXe siècle ”, *Bulletin du Musée Basque*, Bayonne, Musée Basque, N°137, 1er sem., pp. 1-24.

HARITSCHELHAR, Jean, 2012, “ Ados ”, *Bulletin du Musée Basque*, N°179, 1<sup>er</sup> sept. 2012, Bayonne, Sté des Amis du Musée Basque, pp. 89-98.

HEBENTIK & ETXEKOPAR, Mixel, 2005, *Pilotarhitza*, spectacle de danse créé à Mauléon.

HEIDMANN, Ute, 2010, “ Quel apport du comparatisme pour l'étude des cultures ? L'exemple du Petit Chaperon rouge ”, *XXXVe Congrès de la SFLGC Livre I, Etudes culturelles. Anthropologie culturelle et comparatisme, Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures, Université de Bourgogne, Clamecy*, Ed. du Murmure.

HELCK, Wolfgang & OTTO, Eberhard, 1975, *Lexikon der Ägyptologie*, Wiesbaden, Otto Harrasso, Band V.

HENNEBUTTE, Charles, 1852, Guide du voyageur de Bayonne à Saint-Sébastien, dont notice sur les Basques par L.M.H. Fabre, p.p. 201, Bayonne, Lamaignère, [2<sup>o</sup> édition 1860].

HENRIOT, Jacques, 1989, *Sous couleur de jouer, la métaphore ludique*, [Paris], J. Corti.

- HENRIOT, Jacques, *Le jeu*, 1969, Paris, PUF., éd. de 1983 consultée...
- HERODOTE, (I, 94), in site remacle.org
- HEUX, Francis, 2001, *Les villages-Clairières de la Forêt d'Eu*, in site jeanluc-dron.free.
- HOGGART, Richard, 1970, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, trad. Françoise & Jean-Claude Garcias & Jean-Claude Passeron, Présentation de Jean-Claude Passeron, Paris, les Ed. de Minuit, Coll. Le sens commun.
- HOMERE, 1877, *Odyssée*, trad. Nouvelle de Leconte de Lisle, Paris, Alphonse Lemerre, chant VIII, pp. 88 ; 118.
- HOMERE, *Odyssée*, 2001, trad. Victor Bérard, Paris, Belles Lettres, édition bilingue, T.1 § 2, éd. 1996 et 2001 consultées, [1ère édit 1924].
- HORACE, livre I, *Ars poetica*, in site remacle.org
- HORACE, livre I, *satires* 5 et 6, livre II, *satires* 2 et 6, in site remacle.org
- [http://www.irismonument.be/fr.Ixelles.Chaussee\\_de\\_Wavre.html](http://www.irismonument.be/fr.Ixelles.Chaussee_de_Wavre.html)
- HUIZINGA, Johan, 1951 *Homo ludens Essai sur la fonction sociale du jeu*, trad. du néerlandais par Cécile Seresia, Paris, Gallimard, Coll. Les Essais.
- HUMBOLDT, Wilhelm von, 1952, *Briefe*, München, C.Hanser (1801).
- IERNI, Grégory d', 1885, “ Description de Paris par Francesco Gregory d'Ierni ”, in *Bulletin de la Sté de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, [1596], Nogent-le-Rotrou, Impr. Daupeley-Gouverneur, nov. Dec. 1885, pp. 3-7.
- IMBS, Paul & MARTIN, Robert & VIENNEY Roland et al., *Trésor de la Langue Française*.
- IMBS, Paul & MARTIN, Robert et al., 1971-1980, *Trésor de la Langue française*,(TLF), Paris .
- ISIDORE DE SEVILLE (saint), 1483, *Etymologiae : add De summo bono*, Venetiis, Petrum Loslein, np. vue 196 in site gallica.fr.
- IZTUETA ECHEBERRIA, Juan Ignacio de, 1824, *Guipuzcoaco dantza gogoangarrien condaira edo historiao beren sonu zar*, Donostian, I. R. Baroja.
- IZTUETA, Jose Migel “Lazkao - Txiki”, 1994, *Irriz eta Malkoz*, Oiartzun, (Gipuzkoa), Sendoa Argitaldaria.
- Jai Alai, euskal pilotaren edertia/ La pelota vasca y arte*, catalogue d'exposition, Donostia,

kutxa.

jai-alai.info (site)

JAMMES, Francis, 1923, *Cloches pour deux mariages, le mariage basque, le mariage de raison*, Paris, Mercure de France, 6<sup>e</sup> éd.

JAMMES, Francis, 1929, "A la gloire de la pelote", *La Pelote Basque, côte enchantée*, Biarritz, FFPB, F. Salzedo.

JAUREGUY, Adolphe, 1944, *Pelote basque*, Paris, Ed. J.Susse, coll. tous les sports.

*Jess et... la Longue Paume*, 1997, Amiens, cité scolaire Delambre-Montaigne Education Nationale, bande dessinée de la Fédération Française de Longue Paume et du Conseil Général de la Somme.

*Jeu des rois, roi des jeux, Le jeu de paume en France*, Musée national du château de Fontainebleau 2 octobre 2001-7 janvier 2002, catalogue d'exposition, Paris, RMN, château de Fontainebleau.

JEU, Bernard, 1987 et 1992, *Analyse du sport*, Paris, PUF, coll. Pratiques corporelles.

*Jeux de balle et de ballons*, 1894, par un juge du camp, (cote P8639 au Musée Basque)

*Jeux de force et d'adresse dans les pays de France*, 1957-1958, catalogue de l'exposition au Musée des Arts et Traditions populaires, Paris.

*Jeux et Sports dans le monde antique*, 1957, catalogue de l'exposition organisée à Limoges par le Service éducatif des Musées de France, Paris, Ed. des Musées Nationaux.

*Jeux et sports dans les Pyrénées françaises*, 1971 juin-oct, catalogue de l'exposition au Musée Pyrénéen, Lourdes.

*Jouer dans l'Antiquité* 22 novembre 1991-16 février 1992, Musée d'Archéologie Méditerranéenne - Centre de la Vieille Charité, Marseille, Musées de Marseille & Réunion des Musées Nationaux, pp. 97-99 ; 117-118.

*Journal de l'Automobile, du cyclisme et de tous les sports (Le Vélo)*, quotidien, 1905.

*Journal de Saint-Palais*, passim, 1885, 1891, 1892, 1905, 1910, 1912.

JOUY, Etienne de, 1819, *l'Hermite en province ou Observations sur les moeurs et les usages français au commencement du XIXe siècle*, Paris, Pillet aîné, t. 1, 5<sup>e</sup> éd.

JUNG, Karl Gustav, 1992, *L'homme et ses symboles*, C. G. Jung et M.-L. von Franz, Joseph L. Henderson... [et al.], Paris, Laffont cop. 1964.

- JUSSERAND, J. Jules, 1901, *Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*, Paris, Plon, ouvrage orné de 60 reproductions.
- Kantu, Kanta, Khantore*, 1967, Bayonne, Impr. des Cordeliers.
- KHAYYÂM, Omar, XIe siècle, *Quatrains*, cf. Arousseau, trad., 1925 et Nicolas, J. B. trad., 1980.
- KINNAMOS, Jean, 1972, *Chronique*, trad. Jacqueline Rosenblum, Paris, Belles Lettres.
- L'Art consacré aux Sports*, mai-juin 1935, brochure de l'exposition au Grand-Palais des Champs-Élysées, Paris.
- L'art et la pelote, edergintza eta pilota*, 1994, catalogue de l'exposition du service culturel de la ville de Saint-Jean-de-Luz, ville de Saint-Jean-de-Luz.
- LABARERE, Lucien, 1984, PBB
- LABEGUERIE & BOTA, 1968, " Auguste Darraïdou ", *Bulletin du Musée Basque*, Bayonne, Musée Basque.
- LACOMBE, Georges, 1912, " les Basques en 1526 ", *Revue linguistique et de philologie comparée*, 1912, Vol. 45, pp. 189-194.
- LACOMBE, Georges, 1921, "Autour de la chanson de Perkain", *Gure Herria*, Bayonne, pp. 485-489.
- LAGOUEYTE, Cendrine, 2010, *Usage des motifs culturels dans la construction de l'image(rie) touristique*, thèse de doctorat de l'Université Victor Segalen Bordeaux, 2010.
- LAMARQUE, J., 1926, " Le sport en Pays basque ", *Gure Herria*, avril, p. 234.
- LAMARQUE, J., 1926, " Le sport en Pays basque ", *Gure Herria*, mars pp. 105-141, avril, pp. 231-248.
- LANDUCHIO, Nicolas, 1958, *Dictionarium Linguae Cantabricae (1562)*, San Sebastian, Agud et Michelena.
- LARRAMENDI, Manuel de, 1853, *Diccionario trilingue castellano, bascuence zuazua*
- LAVIGNE, Germond de, 1855, *Autour de Biarritz, promenades à Bayonne, à la frontière et dans le pays basque par A. Germond de Lavigne*, Paris, L.Maison.
- LECLUSE, Fleury, 1826, *Grammaire basque* [comprenant un Manuel de la Langue Basque, entrées en français, en fin d'ouvrage vues 173-212 sur gallica], Toulouse, J. M.

- Douladoure, Bayonne, L.-M. Cluzeau.
- LEFEVER, Frédéric, 2016, *Frontons, variations sur les murs de pelote basque*, Ed.s Confluences FRAC Aquitaine.
- LESPINASSE, René de, 1897, *Les Métiers et Corporations de la Ville de Paris*, Paris, Impr. nationale, t. III.
- LHANDE, Pierre, 1926, *Dictionnaire basque-français et français-basque*, dialectes labourdin, bas-navarrais et souletin, d'après le dictionnaire basque-espagnol-français de l'abbé R. M. de Asküe et les dictionnaires manuscrits des abbés M. Harriet, M. Hiribarren et Pierre Foix, Paris, G. Beauchesne.
- LIPPOMANO, 1577, cf. Tommaseo.
- LOTI, Pierre, 1897, *Ramuntcho*, Paris, Calmann-Lévy.
- LOTI, Pierre, 1997, 1893, *Cette éternelle nostalgie, journal intime 1878-1911*, Mesnil-sur-l'Estrée, Firmin Didot pour éd. La Table ronde, mille huit cent quatre-vingt-quinze pp. 386-389.
- LOUBERE, Jean-Richard, 2000, *Picards, faites vos jeux*, Amiens, Ligue de Picardie de Longue Paume et commission "sports et jeux de Picardie".
- LOUBERRY, Flavienne, 1997, *Pilotariak eta pelotazaleak, La pelote basque à Guéthary*, Guéthary, Orkeia Getaria orroitzen.
- LUZARCHE, Victor, 1857, *Vie du pape Grégoire le grand*, Tours, Impr. de J. Bouzerez.
- LUZE, Albert de, 1930, "Les Jeux de paume et les Trinquets", *Bulletin du Musée Basque* N°12, Bayonne, Musée Basque, pp. 1-22.
- LUZE, Albert de, 1933, *La magnifique histoire du jeu de Paume*, Paris, Bossard.
- LYDGATE, John,
- MACEWKO, Pierre-Marie, 2011, "Jeu de paume et protections", *Histoire et traditions du Pays des coudriers* N°43, stm, nov. 2011, Rainneville, Association du Pays des Coudriers, pp. 36-41.
- MACHENAUD, Roland & ETCHANDY, Kepa, 2015, *La main nue*, Biarritz, Atlantica.
- MANCINI, Sheila, 2015, <http://docslide.fr/documents/s-mancini-histoire-des-idees.html>
- MANEVIEUX, M. de Mann\*\*\*, 1783, *Traité sur la Connoissance du Royal Jeu de Paume et des principes qui sont relatifs aux différentes parties qu'on y joue*, Neuchâtel.

- MARE, Nicolas de la, *Traité de la police*, 1722, Seconde édition augmentée par M. Delamare, Conseiller-Commissaire du Roy au Châtelet de Paris, t. I, à Paris, Michel Brunet, MDCCXXII.
- MARTIAL, Epigrammes, 1969-1973, texte établi et trad. par H. J. Izaac, Paris, Les Belles lettres, Texte en latin et trad. française en regard, 3 Vol. t. I et t. II, 2<sup>e</sup> partie, livres IV, VII, XIV.
- MARTIN, Alphonse, 1919, *Les Anciens jeux de paume du Havre*, Le Havre, Micau.
- MAUSS, Marcel, 1934, *Les techniques du corps*, version numérique de Tremblay Jean-Marie, coll. Les classiques des sciences sociales,  
[http://www.uqac.quebec.ca/zone30:Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30:Classiques_des_sciences_sociales/index.html)
- MAUSS, Marcel, 2003, “Rapport des jeux et des rites”, *Socio-Anthropologie* [En ligne], 13/2003, mis en ligne le 15 novembre 2004, consulté le 14 juin 2017. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/172> ; DOI : 10.4000/socio-anthropologie.172
- Mayas, Révélation d'un temps sans fin*, 2014, sous la direction de Dominique Michelet, Musée du Quai Branly, Paris, Réunion des Musées Nationaux.
- MEHL, Jean-Michel, 1990, *Les jeux au royaume de France du XIII<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard.
- MELEAGRE de Gadara in *La Couronne, anthologie grecque ou palatine*, trad. Dominique Buisset, 1990, Paris.
- MELEAGRE de Gadara, 1928, trad. Louÿs, Pierre, 1928, Bruxelles, Ed. Montaigne, Fernand Aubier.
- MELEAGRE de Gadara, cf. aussi Waltz, trad.
- MENAGE, Gilles, 1750, *Dictionnaire etymologique de la langue françoise ([Reprod.]) / par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault*, Paris, Briasson.
- MENDEZ-MUÑIZ, Antonio, 1990, *La pelota Vasca en Cuba, su evolucion hasta 1930*, La Habana, ciudad de la Habana, éd.scient.
- MENDIAGUE, Francis, 2008, “ Religion, tradition et politique, Le cas de la Pelote Basque dans l’entre-deux guerres ”, *Terrains & travaux* N°12, Revue de sciences sociales de l'ENS Cachan, pp. 28-46.
- MENDIZABAL, Anton, 2002, *Proyecto Pilotaz egitasmoa*, San Sebastian, Kutxa, catalogue

- d'exposition, Donostia-San Sebastian, kutxa.
- MERCURIALE, Girolamo, (Hieronymus Mercurialis), 1573, *De arte gymnastica, libri sex*, Venetiis, apud Juntas, 2e éd.
- MERDRIGNAC, Bernard, 2002, *Le sport au Moyen Âge*, oct 2002, P.U. RENNES (Pr hist du Ht Moyen Age à Rennes2), Dessins de Loïc Senan.
- MÉRIMÉE, Prosper, 1837, “ La Vénus d'Ille “, *Revue des deux Mondes, recueil de la politique, de l'administration et des mœurs*, T. 10, 4<sup>e</sup> série, pp. 428-451.
- MÉRIMÉE, Prosper, 1845, “ Carmen ”, *Revue des deux Mondes, recueil de la politique, de l'administration et des mœurs*, T.12, 14e année nouvelle série, p.21.
- MEURVILLE, Louis de, 1892, “ Au Pays Basque ”, *La Gazette de France*, du samedi 20 août 1892.
- MEURVILLE, Louis de, 1892, “ Lettres Parisiennes, Les Basques de Paris”, *la Gazette de France*, du vendredi 28 août 1892.
- MICHEL, Francisque, (Francisque-Michel) 1857, *Le Pays basque, sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature et sa musique*, Paris, Firmin-Didot.
- MICHEL, Maurice, “ La longue paume “, *La Vie au grand air* du 26 juillet 1902, pp. 503-504.
- MICHELET, Dominique, 2014, *Mayas, Révélation d'un temps sans fin*, catalogue de l'exposition au Musée du Quai Branly, Paris, Réunion des Musées Nationaux.
- MICHOT & MORIN-BOUTILLIER, “ Les jeux de paume à Nevers ”, *Bulletin de la Société Nivernaise*, 1886, 3<sup>e</sup> série, t. II, vol. 12, pp. 6-7.
- MIKHAÏLOVNA ZAIKA, Natalia, 2011, *Approche textologique et comparative du conte traditionnel basque dans les versions bilingues de 1873 à 1942 (W. Webster, J.-F. Cerquand, J. Barbier, R. M. de Azkue)*, thèse soutenue en 2011 à l'Université Bordeaux Montaigne.
- MILLOX, Jean-Baptiste, 1965, “ Elizondo-ko partida ” de Jean-Baptiste Millox Senpertia, *Bulletin du Musée Basque*, Bayonne, Musée Basque, pp. 127-128.
- MIRMONT, Henri de La Ville de, 1892, *Apollonios de Rhodes, Les Argonautiques*, traduction française suivie de notes critiques, mythologiques, géographiques et historiques et de deux index des noms propres, Paris, J.Rouam & Cie, Editeurs, Bordeaux, G.Gounouilhou, Editeur.

- MIRMONT, Henri de La Ville de, 1894, *Apollonios de Rhodes et Virgile, La Mythologie et les Dieux, Dans les Argonautiques et dans l'Enéide*, Paris, Hachette.
- Miroir du Sport*, 1924 et 1925
- MONTAIGNE, Michel de, 1635, *Essais*, Paris, J. Camusat, III, 8.
- MORGAN, Roger, 2001, *Tudor Tennis, Tennis, 1995, the Development of the European Ball Game*, Oxford, Ronaldson publ.
- MOUSSAT, Emile & BERGER, Marcel, 1927, *Anthologie des textes sportifs de l'antiquité*, Paris, Bernard Grasset.
- Museu de la Pilota, 2011, *25 anys del campionat individual d'escala i corda professional 1986-2010*, Trofeu Bancaixa, Genovés, Diputacio de Valencia.
- NANTEUIL, Edmond de & SAINT-CLAIR & G. de, DELAHAYE, C., 1898, *La Paume et le lawn tennis*, Paris, Hachette.
- NAVAGERO, Andrea, (1529), in O'Shea, J., *Bayonne et le pays basque en 1528*, Nîmes, C.Lacour, 2001.
- NICOLAS, Jean-Baptiste, 1980, *Les Roubaïates/ Omar Khayyam, traduit du persan par J.-B. Nicolas, adaptation par J.P. Vibert et Pierre Seghers*, Alger, Paris, S.N.E.D.
- NORA, Pierre, 1997, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, col. Quarto, 3 t.
- O'SHEA, J., 1886, *Bayonne et le pays basque en 1528*, (Navaggero), Nîmes, C.Lacour, 2001.
- ORLEANS, Charles d', (1439), 1923-1927, *Poésies*, Paris, H. Champion, coll. Classiques français du moyen-âge, t I.
- ORSANCO, Badakit d', 1924, *Au Pays basque, Recueil d'historiettes, bouts-rimés, anecdotes, etc, etc...* N°27, Saint-Palais, imprimerie M.Clèdes.
- OVIDE, *De arte amandi*, livre III, 360, trad. de H. de Guerle, site Itinera Electronica de Bibliotheca Classica Selecta (Université de Louvain).
- Paco Cabanes "el genovés" en imatges*, 2008, Museu de la Pilota, Ajuntament de Genovés. (Valencia).
- PAGES, Christian, 1997, "Après le travail la détente Le jeu de Tamis", *Cahiers de l'histoire d'Aubergenville*, N°10, 1997.
- PARIS, Gaston, 1880, *Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem*, Nogent-le-Rotrou, Impr. de

Daupeley-Gouverneur.

PARLEBAS, Pierre, 1985, “ Les jeux de paume : systèmes des scores, morphismes et paradoxes ” *Revue Mathématiques et Sciences humaines*, 23e année, n°92.

PARLEBAS, Pierre, 1990, *Dossiers APS Activités physiques et éducation motrice*, Paris, Ed. Revue Éducation Physique et Sport, 3e éd. [1ère en 1976].

PASQUIER, Etienne, 1607, *Les Recherches de la France d'Estienne Pasquier, revues et augmentées d'un livre et de plusieurs chapitres par le mesme auteur*, Paris, L. Sonnius.

PATIN, Guy, 1691, *Lettres choisies de feu M.Guy Patin 1601-1672*, Cologne, P. Dulaurens, vol 2. Z-14413

PAWLOWSKI, G. de, 1905, *Journal de l'Automobile, du cyclisme et de tous les sports (Le Vélo)*, N°189 de la 2e année ou 4509 de la 14e année, en date du jeudi 6 avril 1905, p. 1.

Pays Basque, France, 1994, Guides Gallimard, Paris, Ed.s Nouveaux-Loisirs.

*Pelotari du Sud-Ouest*, 1929-1930.

PEÑA Y GOÑI, 1892, *La pelota y los pelotaris*, Madrid, Ducazcal, 2 deux tomes.

PERCEVAL Caussin de, J.J.A., an V, *Expédition des Argonautes ou la Conquête de la Toison d'or, poème en quatre chants, par Apollonius de Rhodes traduit pour la première fois du grec en français*, Paris, Moutardier.

PERCEVAL, Jean-Jacques Antoine Caussin de, trad., an V, *Les Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes.

PERE, Pierre, 1997, *Chistera joko garbi mon ami, Pratique de la pelote basque à l'aide d'un chistera*, Pau, Ed.s du Phare.

PERE, Pierre, 2003, *Rebot passion*, Biarritz, Atlantica.

PERRIERE, Guillaume de La, 1536 (1539), *Le théâtre des bons engins auquel sont contenuz cent emblèmes moraulx, composés par Guillaume de La Perrière...* Paris, Saint Jehan Baptiste.

PETRONE, *Satyricon*, in site <http://remacle.org>

*Picards, faites vos jeux*, 2000, Amiens, Ligue de Picardie de Longue Paume et commission “sports et jeux de Picardie”.

Plaquette de l'Assemblée Générale de janvier 2016, de la Ligue de Pelote du Pays Basque.

- PLAUTE, *Les Bacchis, Bacchides*, 424-429 in site <http://remacle.org>
- PLINE LE JEUNE, *Epîtres*, livre II, lettre XVII et livre III, lettre I, livre V, lettre VI in site <http://remacle.org/>
- PLUTARQUE, *Vie des hommes illustres*, Alexandre XXXIX in site <http://remacle.org>
- POITELON, Jean-Claude, 2008, *Lapurdum XII, Bibliographie des publications périodiques du Pays basque parues en France de 1944 à 2004*, Bayonne.
- POLLUX, in MOUSSAT & BERGER, cf. ces auteurs.
- PONTET, Josette, 2016, *Dictionnaire. Monuments aux morts du Pays Basque de la grande guerre*, sous la direction de Josette Pontet, Sté des Sciences Lettres et Arts de Bayonne, Bayonne, Ed. Koegui.
- POUEYTS, Michel et al., 1990, *Je joue à la pelote et toi ? Des jeux de balle... à la pelote basque. Découvrez, initiez, jouez, 80 fiches pédagogiques, Salies-de-Béarn, Centre de réadaptation Fonctionnelle et Professionnelle des P.E.P.*
- PREVE, Jean, 2010, “ Quand la pelote était provençale ”, in *Pays des Alpes maritimes* N°370, du 28 janvier au 3 février 2010.
- Programme du jeu de Neuilly, ND (médiathèque de Bayonne).
- PROPERCE, Sextus Aurelius Propertius, 2005, *Elégies*, Dumont et Viarre relecteurs, Paris, édition Les belles lettres, livre III, élégie 14.
- PSEUDO CALLISTHENE, 1992, *Le Roman d'Alexandre, La vie et les hauts faits d'Alexandre de Macédoine*, traduit et commenté par Gilles Bounoure et Blandine Serret, la roue à livres, Paris, Les Belles Lettres.
- PSEUDO CALLISTHENE, *Roman d'Alexandre*, cf. Bounoure trad.
- RABELAIS, François, 1542, *La plaisante et ioyeuse histoyre du grand Géant Gargantua / rev. et augm. par l'auteur mesme [Rabelais]*, Lyon, E. Dolet.
- Raices/Instituto Nacional de Antropologia e Historia, *arqueologia mexicana*, 1994, Mexico, vol. II N°9, p. 12.
- RECLUS, Elisée, 1867, “Les Basques. Un peuple qui s'en va”, *Revue des deux Mondes*, t. LXVIII, 15 mars, pp. 334-337, BNF : 8-LK2-5874.
- RENARD, Michel, 1993, *Gora pilota*, Biarritz, [dessins :] José Correa ; trad. Jean Haritschelhar, Biarritz, Rovel 1993.

- Revue de socio-anthropologie* mis en ligne en 2004, présentant des notes de cours de Mauss au Collège de France, inédites, prises par Marie-Charlotte Laroche vraisemblablement au début de l'année 1937 et présentées par Jean Jamin.
- RIBETON, Olivier (éd.), 1998, *Pilota gogoan, la pelote basque 1850-1950*, Musée basque et de l'histoire de Bayonne, catalogue d'exposition, Bayonne Mondarrain.
- ROUQUETTE, Max, 1986, *Le Livre du Tambourin*, CRDP de Montpellier.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, 1966, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion.
- SABALO, Pierre, 1996, *Pour connaître la Pelote Basque*, Baiona, Haritza, 2<sup>o</sup> édition.
- SABALO, Pierre, 2002, Oloron, *A la découverte de la pelote basque, le chistera*, Ed. Mon hélios.
- SABALO, Pierre, 2003, *La Pelote Basque*, Saint-Cyr-sur-Loire, A. Sutton, coll. Mémoire du sport.
- SABATERY, Michel, 2014, *Jeu de Balle au Tambourin, sport traditionnel de Languedoc*, Montpellier, pas d'éd.
- SCHEPENS, Luc, 1962, " Le Livre du jeu de la paulme moralisé ", *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 40, fasc. 3, 1962, pp. 804-814. [url:/web/revues/home/prescript/article/rbph\\_0035-0818\\_1962\\_num\\_40\\_3\\_2427](http://web/revues/home/prescript/article/rbph_0035-0818_1962_num_40_3_2427)
- SELLIER, Philippe, 1984, " Qu'est-ce qu'un mythe littéraire ? ", *Littérature* n°55. La farcissure. Intertextualités au XVI<sup>e</sup> siècle pp. 112-126, disponible sur [http://www.persee.fr/doc/litt\\_0047\\_4800\\_1984\\_num\\_55\\_3\\_2239](http://www.persee.fr/doc/litt_0047_4800_1984_num_55_3_2239).
- SENEQUE, épître 80 à Lucilius, in site <http://remacle.org>
- Site [philoctetes.free.fr](http://philoctetes.free.fr) pour l'*Odyssée* chant VIII, trad.
- SONNTAG, Jörg, 2013, *Religiosus ludens, Das Spiel als kulturelles phänomen in mittelalterlichen Klöstern und Orden*, 2013, Berlin ; Boston, De Gruyter, cop. 2013.
- STAES, J., 1982, *Documents pour servir à l'histoire des Pyrénées Atlantiques*, N°3, Pau, Amis des archives des Pyrénées Atlantiques.
- SUETONE, *De vita duodecim Caesarum*, in sit [remacle.org](http://remacle.org)
- TALADOIRE, Eric, 1981, thèse de Troisième cycle soutenue en 1977, *Les terrains de jeu de balle en Mésoamérique et dans le sud-ouest des Etats-Unis*. coll. Etudes Mésoaméricaines II:4; MAEFM, Mexico.

- TALADOIRE, Eric, 2000, “ El juego de pelota mesoamericano. Origen y desarrollo ”, *arqueologia mexicana*, Mexico, Raices/Instituto Nacional de Antropología e Historia, juin-août 2000, Vol. VIII, N°44, pp. 20-41.
- TALADOIRE, Eric, 2003, “ La pelota mixteca, a third pre-Hispanic ballgame, and its possible architectural context ”, *Ancient Mesoamerica*, Cambridge, Cambridge University Press, Vol.14, N°2, pp. 319-342.
- TERCINET, 1953, “ Le Jeu de Tamis dans le Mantois ”, *Bulletin de la Société « Les Amis du Mantois »*, Mantes-la-Jolie, Imprimerie Mantaise, pp. 16-17.
- The Tennis & Rackets Association, *Annual Report 2005/6*, 2006, London, Halligans of Bromley.
- THIERS, Jean-Baptiste, 1686, *Traité des jeux et des divertissements qui peuvent être permis ou qui doivent être défendus aux chrétiens selon les règles de l’Eglise et le sentiment des Pères*, Docteur en théologie et curé de Champrond, Privilège du Roi donné le 9 mars 1686, Paris, A. Dezallier.
- THOMASSIN, 1725, *La fille du roi de Hongrie*, t. III, p. 81.
- TISSIE, Philippe, Dr, 1900, *Ethnologie, l’Education Physique et Sportive au point de vue de son application vécue par un peuple : les Basques. Les Basques et leurs jeux en plein air*, Bordeaux, G.Gounouilhou.
- TOMMASEO, 1838, *Relations des Ambassadeurs Vénitiens*, Coll. doc. inédits sur l’histoire de France publiés par ordre du Roi et par soins du ministre de l’instruction publique. Ière série. Hist. politique sur les affaires de France au XVIe s. recueillies et traduites par M.N. T., 1838, t.I.-II. Paris, Impr. royale.
- TOULET, Louis, [pseudonyme Eskutik], 1979, *La Pelote Basque, Histoire, technique et pratique*, Milan, Ed. de Vecchi.
- TOURNIER André, 1958, *La pelote Basque, Ses Jeux*, Bayonne, Ed. du Musée Basque.
- TREVOUX, 1704, *Dictionnaire universel françois et latin, contenant la signification et la définition tant des mots de l'une et l'autre langue, avec leurs différents usages, que des termes propres de chaque estat et de chaque profession ; la description de toutes les choses naturelles et artificielles... ; l'explication de tout ce que renferment les sciences et les arts... Avec des remarques d'érudition et de critique..* [dictionnaire dit de Trévoux], Trévoux : E. Ganeau.

- TRYSTRAM, Florence, 1979, *Le Procès des Etoiles*, Paris, Seghers.
- TUCOO-CHALA, Pierre, 1990, *Malesherbes au Pays Basque*, *Revue de Pau et du Béarn*, N°17, Pau.
- TYSSEN, Madeleine, 1978, *Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, trad. critique par Madeleine Tyssen, Ed. Scientifiques E.Story Scientia, 1978, Gand/Belgique.
- UBIERNA, Pablo, 2016, conférence au Musée basque et d'histoire de la ville de Bayonne le 27 octobre.
- UHART, baron d', 1870, “ La fête locale d'Espelette ”, *Chants populaires du pays Basque*, publié par J.D.J. Salaberry, Bayonne.
- URQUIJO, 1911, *Revue Internationale des Etudes Basques*, Paris, Champion, San Sebastian, Diputacion de Guipuzcoa, Vol. V.
- USEP et FFPB, 2010, *Jouer à la pelote basque*, CDROM, création les productions du Golem, illustrations Clémence Ihizçaga, Paris, FFPB-usep.
- VAESEN, Joseph et Charavay, Etienne, *lettres de Louis XI*, Paris, H. Loones (H. Laurens), 1883-1909 t. III lettres de 1462-1463.
- Van den BERGHE, Jan, trad., S.d., *Dat Kaetspel ghemoralizeert*, Door, Dr. J. A. Roetert Frederikse Jacobus Anthony Dat...., proefschrift, A.W., Leiden (cote BNF 8-Z-2190 (82)).
- VAUFRELAND, 1996, *Chroniques de la vie mondaine des Basses-Pyrénées, Carnets du viconte de Vaufreland*, fac simulé, Pau, Covedi.
- VELLUTI, Donato, 1731, *Cronica di Firenze dall' anno 1300 in circa di fino al 1370*, Firenze, D.M. Manni.
- VERGELY, A. (docteur Président d'honneur de la Luzean), 1948, *Le rebot et autres jeux de pelote basque*, St Jean-de-Luz, Les Ed. Basques, Librairie Marie.
- VEYRIN, Philippe, 2012, *Les Basques de Labourd, de Soule et de Basse-Navarre : leur histoire et leurs traditions*, Pau, Ed. Cairn.
- VIAN, Francis, trad., 1995, *Les Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes
- VIDEGAIN, Xarles & AURREKOETXEA, Gotzon & IGLESIAS, Aitor, 2004 ?, [Atlas linguistique], Donostia, Diputación Foral de Gipuzkoa, Universidad del Pais Vasco.
- VIGARELLO, Georges, 2000, *Passion sport histoire d'une culture*, Bergame, CNOSF.

- VIGNE, Mickaël, Christian Dorvillé, 2009, « Les jeux traditionnels du Nord, entre tradition ludique culturelle et modernité sportive », *Socio-logos* [En ligne], 4 | 2009, mis en ligne le 21 octobre 2009, <http://socio-logos.revues.org/2332>
- VINSON, Julien, 1882, *Les Basques et le Pays Basque, moeurs, langage et histoire*, Paris, L. Cerf.
- VIVES, Juan Loys, 1573, *Les Dialogues de Jan loys Vives, traduits de latin en françois, pour l'exercice des deux langues, par Benjamin Jamin... ausquels est ajoustée l'explication françoise des mots latins... par Gilles de Housteville, avec ample déclaration et traduction des passages grec ["sic"] en latin, par P. de La Motte. Le tout, nouvellement reveu et corrigé*, Paris : G. Buon.
- VOGT, 1924, cf. Chiquito de Cambo, 1924.
- VUILLIER, Gaston Charles, 1900, *Plaisirs et jeux depuis les origines*, Paris, J.Rotschild.
- WAHLEN, Auguste éd. Sc. & Loumyer, Jean-François-Nicolas, 1844, *Mœurs, usages et costumes de tous les peuples du monde, d'après des documents authentiques et les voyages les plus récents*, Bruxelles, Librairie historique-artistique, [Europe, partie consultée].
- WALTZ, Pierre, 1960, *Anthologie Grecque, Première Partie, Anthologie Palatine, en collaboration avec Jean Guillon, coll. Des Universités de France*, Paris, Belles lettres, t. II, Liv. V.
- WARTBURG, Walther von, 1929, *Französisches etymologisches Wörterbuch, eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, [FEW, dictionnaire étymologique], Bonn, F. Klopp.
- WEBSTER, Wentworth, 2005, *Légendes Basques recueillies principalement dans la province du Labourd, traduction, recherches et notes de Nicolas Burguete*, Anglet, Aubéron.
- WEEMANS, Michel, 2010, “ Quel rapport entre un jeu de paume et le roi David ? Analogie et Exégèse Visuelle dans le *David et Bethsabée* de Herri Met de Bles ”, *Early Modern Eyes*, Leiden Boston, Walter S. Melion et Lee Palmer Wandel, Brill, pp.157-185.
- WELLES, Orson, 1955a, *Around the world, Le Pays basque*, documentaire pour la série télévisée *Around the world*, épisode 1.
- WELLES, Orson, 1955b, *Around the world, La pelote basque*, documentaire pour la série télévisée *Around the world*, épisode 2.

YOUNG, Charles George (Sir), 1833, "*Excerpta historica*", or *Illustrations of English history* contribued by *W. H. Black, T. D. Hardy, N. H. Nicolas, C. G. Young*, London, S. Bentley. (cote BNF 4-NA-291(A) pour Henry VII).

ZABALETA, Juan de, 1948, *El Día de fiesta (por la tarde), prólogo, edición y nótas de Maria Antonia Sanz Cuadrado* Madrid, Ed. Castilla [por M. de Quiñones, a costa de J. de Valdès 1660].

ZINK, Michel, trad., 2006, *Le roman d'Apollonius de Tyr*, version française du XVe siècle de l'Histoire d'Apollonius de Tyr, Paris, Lettres gothiques, Le livre de poche.

ZSAMBOKY, János, 1564, *Emblemata : cum aliquot nummis antiqui operis, Joannis Sambuci tirnaviensis pannonii*, Antverpiae, Ch. Plantin.

# Articles de presse

## Manuscrits/Archives

FLEURY, Joly de, Ms.1426, fol. 231

HARRIET, dictionnaire basque français, bibliothèque de X. Videgain.

HIRIBARREN, dictionnaire basque français, 1863, fonds du Musée Basque.

LAHETJUZAN, Abbé de, [1808-1815, selon Dop], *Recherches sur les mœurs, l'origine et l'idiome des basques*, coll. Musée Basque.

## Articles de presse

*Ariel* du 20 juin 1848

*Ariel* du dimanche 31 août 1851

*Ariel* du dimanche 31 août 1851.

*Eskualduna huitième année* N°382, du Vendredi 14 septembre 1894. l'article " Pilotaz ”.

*Journal de l'automobile, du cyclisme & de tous les sports* N°185

*Journal des Débats politiques et littéraires* du jeudi 18 août 1892, " Au jour Le jour ”.

*L'Automobile* N°185, du lundi 22 mai 1905.

*L'Illustration* du 7 juin 1902, p.410.

*L'Illustration* N°2961, du 25 novembre 1899, pp.346-347.

*L'Auto-Vélo* N°9755, du mercredi 31 août 1927, p.1 et p.4.

*L'Auto-Vélo* N°10842, du vendredi 22 août 1930 p.1.

*L'Auto-Vélo* N°10855, du samedi 6 août 1930.

*L'Auto-Vélo* N°10856, du dimanche 7 septembre 1930.

*L'Auto-Vélo* N°7571, du mercredi 7 septembre 1921.

*L'Auto-Vélo* N°7933, du lundi 4 septembre 1922.

*L'Automobile* N°185, du lundi 22 mai 1905

*L'Automobile*, du lundi 15 mai 1905.

*L'Automobile*, du lundi 15 mai 1905.

*L'Automobile*, du lundi 15 mai 1905.

*L'Illustration* N° 139, Vol.VI., du samedi 25 octobre 1843 (Journal Universe)l.

*L'Illustration* N°2962, du 2 décembre 1899. p.358

*L'Illustration* N°3093, du 7 juin 1902. p.410

*La Dépêche* des 25 et 27 août 1930

*La Dépêche* du 27 Août 1930

*La Gazette de France* du samedi 20 août 1892. Louis de Meurville.

*La Revue des Basses Pyrénées et des Landes* partie non historique, t.III, 1886 (avril), p.169

*La Revue des Basses Pyrénées et des Landes* troisième année, au 15 février 1885

*Revue des deux mondes*, 1915, " L'éternel champ de bataille ", témoignage d'un soldat lorrain, LXXXVe a période, Tome vingt neuvième, p. 103.

*La Revue Sportive* N°18, du 17 juillet 1903

*La Revue Sportive* N°29, du 2 octobre 1903, article signé Chistera

*La Revue Sportive* N°33, du 28 octobre 1903  
*La Revue Sportive* N°33, du 28 octobre 1903, article signé Chistera.  
*La Revue Sportive* N°33, du 28 octobre 1903.  
*La Revue Sportive* N°81, du 10 mai 1903  
*La Sentinelle des Pyrénées* des 4 et 11 septembre 1845  
*La Sentinelle des Pyrénées* N°2519, du mardi 21 septembre 1847  
*La Vie au grand air* du 12 janvier 1905.  
*La Vie au grand air* du 16 février 1902  
*La Vie au grand air* du 18 février 1904, p.126.  
*La Vie au grand air* du 1<sup>er</sup> décembre 1905, p.1012.  
*La Vie au grand air* du 21 juin 1902. p.403  
*La Vie au grand air* du 26 juillet 1902 : 503-504  
*La Vie au grand air* du 7 juillet 1904.  
*La Vie au grand air* du 9 juin 1904.  
*La Vie au grand air* N°205, du 16 août 1902  
*La Vie au grand air* N°223, du 20 décembre 1902  
*La Vie au grand air* N°52, du 10 septembre 1899, pp.616-618  
*La Vie au grand air* N°86, du 6 mai 1900, p.424.  
*La Vie au grand air* N°94, du premier juillet 1900, pp. 544-545.  
*La Vie au grand air*, du 10 septembre 1899, pp.616-618.  
*La Vie au grand air*, N°52, du 10 septembre 1899, pp.616-618.  
*La Vie au grand air*, N°94 du 1<sup>er</sup> juillet 1900 pp.544-545.  
*La Vie Heureuse*, en juin 1904, dans l'article " A la Pelote Basque ".  
*La Vie Heureuse*, pp.108-109.  
*La Vie illustrée* du 8 mai 1903 dans la rubrique La vie sportive, p.112  
*La Vie illustrée*, du 8 mai 1903,  
*La Vie illustrée*, du 8 mai 1903.  
*LA VIE* N°2016, (interview de Marcel Rufo)  
*Le Courrier de Bayonne* du 7 août 1857.  
*Le Courrier de Bayonne* du dimanche 27 août 1865.  
*Le Courrier de Bayonne* du mercredi 18 septembre 1867.  
*Le Courrier de Bayonne* du vendredi 21 juillet 1871.A.  
*Le Courrier de Bayonne* Jeudi 29 janvier N°15378.  
*Le Courrier de Bayonne* Mercredi 26 août 1896.  
*Le Courrier de Bayonne* N° 3640, du mercredi 6 septembre 1876.  
*Le Courrier de Bayonne* du mercredi 26 août 1896.  
*Le Courrier de Bayonne* du vendredi 23 août 1895.  
*Le Courrier de Bayonne* des 11 et 12 septembre 1857  
*Le Courrier de Bayonne* des 17 et 21 octobre 1860  
*Le Courrier de Bayonne* des dimanche 18 et lundi 19 juillet 1897  
*Le Courrier de Bayonne* des dimanche 18 et lundi 19 juillet 1897.  
*Le Courrier de Bayonne* des dimanche 29 et lundi 30 mars 1896  
*Le Courrier de Bayonne* des dimanche 29 et lundi 30 mars 1896.  
*Le Courrier de Bayonne* des dimanche 7 et lundi 8 août 1892  
*Le Courrier de Bayonne* du 10 juillet 1861  
*Le Courrier de Bayonne* du 10 septembre 1868  
*Le Courrier de Bayonne* du 11 août 1861  
*Le Courrier de Bayonne* du 11 avril 1860

*Le Courrier de Bayonne du 11 septembre 1857*  
*Le Courrier de Bayonne du 12 août 1866*  
*Le Courrier de Bayonne du 12 juin 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du 12 septembre 1858*  
*Le Courrier de Bayonne du 13 août 1854*  
*Le Courrier de Bayonne du 13 avril 1894.*  
*Le Courrier de Bayonne du 14 août 1863*  
*Le Courrier de Bayonne du 14 septembre 1862*  
*Le Courrier de Bayonne du 16 juillet 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du 17 juillet 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du 17 octobre 1860*  
*Le Courrier de Bayonne du 18 juillet 1897*  
*Le Courrier de Bayonne du 18 juin 1878*  
*Le Courrier de Bayonne du 18 mai 1862*  
*Le Courrier de Bayonne du 18 mai 1862.*  
*Le Courrier de Bayonne du 18 septembre 1865*  
*Le Courrier de Bayonne du 18 septembre 1867*  
*Le Courrier de Bayonne du 19 août 1877*  
*Le Courrier de Bayonne du 19 juillet 1868*  
*Le Courrier de Bayonne du 19 novembre 1862*  
*Le Courrier de Bayonne du 19 septembre 1856*  
*Le Courrier de Bayonne du 1er août 1877*  
*Le Courrier de Bayonne du 20 avril 1856.*  
*Le Courrier de Bayonne du 21 juillet 1869*  
*Le Courrier de Bayonne du 21 juillet 1897*  
*Le Courrier de Bayonne du 21 octobre 1860*  
*Le Courrier de Bayonne du 21 septembre 1860*  
*Le Courrier de Bayonne du 21 septembre 1894*  
*Le Courrier de Bayonne du 24 juin 1878*  
*Le Courrier de Bayonne du 25 août 1867*  
*Le Courrier de Bayonne du 25 août 1930*  
*Le Courrier de Bayonne du 26 août 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du 27 juin 1877*  
*Le Courrier de Bayonne du 28 juillet 1882*  
*Le Courrier de Bayonne du 28 mars 1867*  
*Le Courrier de Bayonne du 28 novembre 1866*  
*Le Courrier de Bayonne du 28 novembre 1866.*  
*Le Courrier de Bayonne du 28 septembre 1882*  
*Le Courrier de Bayonne du 3 juillet 1870*  
*Le Courrier de Bayonne du 3 juillet 1872*  
*Le Courrier de Bayonne du 3 juin 1860*  
*Le Courrier de Bayonne du 3 septembre 1854*  
*Le Courrier de Bayonne du 30 août 1861*  
*Le Courrier de Bayonne du 4 août 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du 4 août 1897*  
*Le Courrier de Bayonne du 4 septembre 1863*  
*Le Courrier de Bayonne du 5 septembre 1862*  
*Le Courrier de Bayonne du 6 août 1879*

*Le Courrier de Bayonne du 6 septembre 1863*  
*Le Courrier de Bayonne du 7 juin 1867*  
*Le Courrier de Bayonne du 7 octobre 1860*  
*Le Courrier de Bayonne du 7 septembre 1857*  
*Le Courrier de Bayonne du 8 août 1877*  
*Le Courrier de Bayonne du 8 juillet 1856.*  
*Le Courrier de Bayonne du 8 septembre 1853*  
*Le Courrier de Bayonne du 9 septembre 1863*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 12 septembre 1858.*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 13 juin 1886*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 14 juin 1868*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 19 juillet 1868*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 20 avril 1856.*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 23 août 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 23 et lundi 24 août 1896.*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 25 août 1861*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 25 juin 1865*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 7 juillet 1872*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 7 juillet 1872.*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 8 août 1869*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 8 août 1869.*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 8 mai 1870.*  
*Le Courrier de Bayonne du dimanche 8 mai 1870.*  
*Le Courrier de Bayonne du jeudi 10 juin 1920*  
*Le Courrier de Bayonne du jeudi 10 juin 1920.*  
*Le Courrier de Bayonne du jeudi 1er juillet 1897*  
*Le Courrier de Bayonne du jeudi 22 juillet 1897*  
*Le Courrier de Bayonne du jeudi 23 juillet 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du jeudi 28 septembre 1854*  
*Le Courrier de Bayonne du jeudi 30 août 1894*  
*Le Courrier de Bayonne du jeudi 4 août 1898.*  
*Le Courrier de Bayonne du lundi 7 septembre 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du mardi 14 avril 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du mardi 14 avril 1896.*  
*Le Courrier de Bayonne du mardi 19 juillet 1892*  
*Le Courrier de Bayonne du mardi 25 août 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du mardi 25 août 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du mardi 5 juillet 1898*  
*Le Courrier de Bayonne du mardi 6 septembre 1865*  
*Le Courrier de Bayonne du mardi 9 août 1898.*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 10 juin 1868*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 11 mai 1870.*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 18 septembre 1867*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 18 septembre 1867*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 19 août 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 19 février 1896.*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 19 février 1896.*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 19 septembre 1877 N°3801*

*Le Courrier de Bayonne du mercredi 21 juillet 1869*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 22 janvier 1896.*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 22 juillet 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 22 juillet 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 25 septembre 1895*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 25 septembre 1895*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 26 juin 1878*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 28 août 1895.*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 28 juillet 1897*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 29 juin 1892*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 3 février 1886*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 31 août 1898*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 4 février 1885*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 4 septembre 1872*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 6 juillet 1870*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 9 juin 1920*  
*Le Courrier de Bayonne du mercredi 19 février 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du samedi 13 et dimanche 14 août 1898*  
*Le Courrier de Bayonne du samedi 23 et dimanche 24 août 1930*  
*Le Courrier de Bayonne du samedi 25 juillet 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du samedi 3 août 1895.*  
*Le Courrier de Bayonne du samedi premier février 1896.*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 11 septembre 1857*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 17 juillet 1895*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 19 septembre 1873*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 21 août 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 21 juillet 1871*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 23 juillet 1897*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 23 juin 1876.*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 27 mars 1896*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 30 juin 1865*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 5 juillet 1895*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 7 août 1857.*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 7 juin 1867*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 7 juin 1867.*  
*Le Courrier de Bayonne du 17 octobre 1860*  
*Le Courrier de Bayonne N° 2855, du mardi 29 août 1871*  
*Le Courrier de Bayonne N° 2855, du mardi 29 août 1871.*  
*Le Courrier de Bayonne N° 3317, du vendredi 24 août 1874.*  
*Le Courrier de Bayonne N° 3317, du vendredi 24 août 1874.*  
*Le Courrier de Bayonne N° 3780, du mercredi 1er août 1877.*  
*Le Courrier de Bayonne N° 3792, du mercredi 29 août 1877.*  
*Le Courrier de Bayonne N° 4065, du vendredi 30 mai 1879.*  
*Le Courrier de Bayonne N° 4065, du vendredi 30 mai 1879.*  
*Le Courrier de Bayonne N° 4304, du mercredi 8 décembre 1880.*  
*Le Courrier de Bayonne N° 4806, du vendredi 22 février 1884.*  
*Le Courrier de Bayonne N° 5813, du samedi 3 novembre 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N° 6107, du mardi 22 octobre 1889.*

*Le Courrier de Bayonne* N° 8535, du 28 septembre 1897  
*Le Courrier de Bayonne* N° 8979, du vendredi 10 mars 1899.  
*Le Courrier de Bayonne* N°13180, du jeudi 2 janvier 1913.  
*Le Courrier de Bayonne* N°13181, du vendredi 3 janvier 1913.  
*Le Courrier de Bayonne* N°15358, du mardi 6 janvier 1920  
*Le Courrier de Bayonne* N°15496, du jeudi 17 juin 1920.  
*Le Courrier de Bayonne* N°15500, du mardi 22 juin 1920.  
*Le Courrier de Bayonne* N°15500, du mardi 22 juin 1920.  
*Le Courrier de Bayonne* N°15501, du mercredi 23 juin 1920.  
*Le Courrier de Bayonne* N°15819, du lundi 11 juillet 1921.  
*Le Courrier de Bayonne* N°2855, du 29 août 1871.  
*Le Courrier de Bayonne* N°2855, du mardi 29 août 1871  
*Le Courrier de Bayonne* N°2875, du vendredi 13 octobre 1871  
*Le Courrier de Bayonne* N°3170, du vendredi 5 septembre 1873  
*Le Courrier de Bayonne* N°3179, du vendredi 26 septembre 1873  
*Le Courrier de Bayonne* N°3295, du mercredi 24 juin 1874  
*Le Courrier de Bayonne* N°3317, du mercredi 24 août 1874  
*Le Courrier de Bayonne* N°3326, du vendredi 4 septembre 1874  
*Le Courrier de Bayonne* N°3435, du dimanche 16 mai 1875  
*Le Courrier de Bayonne* N°3435, du jeudi 8 octobre 1875  
*Le Courrier de Bayonne* N°3486, du lundi 13 septembre 1875  
*Le Courrier de Bayonne* N°351, du mardi 26 juin 1855  
*Le Courrier de Bayonne* N°3604, du mercredi 14 juin 1876  
*Le Courrier de Bayonne* N°3608, du vendredi 23 juin 1876.  
*Le Courrier de Bayonne* N°3749, du vendredi 18 mai 1877.  
*Le Courrier de Bayonne* N°3762, du dimanche 17 juin 1877.  
*Le Courrier de Bayonne* N°3765, du dimanche 24 juin 1877.  
*Le Courrier de Bayonne* N°3776, du 22 juillet 1877  
*Le Courrier de Bayonne* N°3780, du 1er août 1877  
*Le Courrier de Bayonne* N°3792, du mercredi 29 août 1877.  
*Le Courrier de Bayonne* N°3793, du vendredi 31 août 1877  
*Le Courrier de Bayonne* N°3801, du mercredi 19 septembre 1877  
*Le Courrier de Bayonne* N°3911, du mercredi 5 juin 1878  
*Le Courrier de Bayonne* N°3914, du mercredi 12 juin 1878  
*Le Courrier de Bayonne* N°3923, du mercredi 3 juillet 1878  
*Le Courrier de Bayonne* N°3939, du vendredi 9 août 1878  
*Le Courrier de Bayonne* N°4065, du 30 mai 1879  
*Le Courrier de Bayonne* N°4068, du 6 juin 1879  
*Le Courrier de Bayonne* N°4228, du dimanche 20 juin 1880  
*Le Courrier de Bayonne* N°4444 du dimanche 30 octobre 1881.  
*Le Courrier de Bayonne* N°4582, du dimanche 17 septembre 1882.  
*Le Courrier de Bayonne* N°4767, du vendredi 23 novembre 1883.  
*Le Courrier de Bayonne* N°4863, du 4 juillet 1884  
*Le Courrier de Bayonne* N°4863, du 4 juillet 1884.  
*Le Courrier de Bayonne* N°4863, du vendredi 4 juillet 1884.  
*Le Courrier de Bayonne* N°4878, du 8 août 1884  
*Le Courrier de Bayonne* N°4918, du dimanche 9 novembre 1884  
*Le Courrier de Bayonne* N°5053, du dimanche 20 septembre 1885

*Le Courrier de Bayonne N°5086, du dimanche 6 décembre 1885*  
*Le Courrier de Bayonne N°5125, du dimanche 7 mars 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5125, du dimanche 7 mars 1886.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5153, du mercredi 12 mai 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5153, du mercredi 12 mai 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5167, du dimanche 13 juin 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5179, du 11 juillet 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5179, du dimanche 11 juillet 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5182, du dimanche 18 juillet 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5191, du dimanche 8 août 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5201, du mercredi 1er septembre 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5201, du mercredi 1er septembre 1886.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5201, du mercredi 1er septembre 1886.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5201, du mercredi 1er septembre 1886.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5211, du mercredi 22 septembre 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5211, du vendredi 24 septembre 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5212, du dimanche 25 et lundi 26 septembre 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5213, du mercredi 29 septembre 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5219, du mercredi 13 octobre 1886*  
*Le Courrier de Bayonne N°5317, du jeudi 17 mars 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5344, du mardi 19 avril 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5356, du mardi 3 mai 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5372, des dimanche 22 et lundi 23 mai 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5382, du samedi 24 juin 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5418, des dimanche 17 et lundi 18 juillet 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5433, du jeudi 4 août 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5446, du samedi 20 août 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5453, des dimanche 28 et lundi 29 août 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5455, du mercredi 31 août 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5484, du mercredi 4 octobre 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5489, du lundi 10 octobre 1887.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5514, du jeudi 10 novembre 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5548, du lundi 10 octobre 1887*  
*Le Courrier de Bayonne N°5669, du samedi 12 mai 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5694, du mercredi 13 juin 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5694, du mercredi 13 juin 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5699, du mardi 19 juin 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5700, du mercredi 20 juin 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5700, du mercredi 20 juin 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5706, du mercredi 27 juin 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5712, du mercredi 4 juillet 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5731, du mardi 21 août 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5751, du mardi 21 août 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5756, des dimanche 26 et lundi 27 août 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5763, du mardi 4 septembre 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5763, du mardi 4 septembre 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5764, du mercredi 5 septembre 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5765, du jeudi 6 septembre 1888*

*Le Courrier de Bayonne N°5765, du jeudi 6 septembre 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5765, du jeudi 6 septembre 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5790, du samedi 6 octobre 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5790, du samedi 6 octobre 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5790, du samedi 6 octobre 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5803, des dimanche 21 et lundi 22 octobre 1888*  
*Le Courrier de Bayonne N°5811, du mercredi 31 octobre 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5813, du samedi 3 novembre 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5816, du jeudi 8 novembre 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5816, du jeudi 8 novembre 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5816, du jeudi 8 novembre 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5840, du jeudi 6 décembre 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5840, du jeudi 6 décembre 1888.*  
*Le Courrier de Bayonne N°5918, 38e année, du 8 mars 1889*  
*Le Courrier de Bayonne N°5922, du mercredi 13 mars 1889*  
*Le Courrier de Bayonne N°5955, du mercredi 24 avril 1889*  
*Le Courrier de Bayonne N°5981, du 24 mai 1889*  
*Le Courrier de Bayonne N°5997, du vendredi 14 juin 1889.*  
*Le Courrier de Bayonne N°6047, du dimanche 11 et lundi 12 août 1889*  
*Le Courrier de Bayonne N°6107, du mardi 22 octobre 1889.*  
*Le Courrier de Bayonne N°6324, du vendredi 11 juillet 1890*  
*Le Courrier de Bayonne N°6366, des dimanche 31 août et lundi 1er septembre 1890*  
*Le Courrier de Bayonne N°6378, du lundi 15 septembre 1890*  
*Le Courrier de Bayonne N°6634, du 17 juillet 1891*  
*Le Courrier de Bayonne N°6634, du vendredi 17 juillet 1891*  
*Le Courrier de Bayonne N°6675, du vendredi 4 septembre 1891*  
*Le Courrier de Bayonne N°6677, des dimanche 6 et lundi 7 septembre 1891*  
*Le Courrier de Bayonne N°6704, du jeudi 8 octobre 1891*  
*Le Courrier de Bayonne N°6704, du jeudi 8 octobre 1891*  
*Le Courrier de Bayonne N°6704, du mercredi 26 août 1896*  
*Le Courrier de Bayonne N°6705, du vendredi 9 octobre 1891*  
*Le Courrier de Bayonne N°6710, du 15 octobre 1891*  
*Le Courrier de Bayonne N°6710, du jeudi 15 octobre 1891*  
*Le Courrier de Bayonne N°6710, du jeudi 15 octobre 1891.*  
*Le Courrier de Bayonne N°6733, du mercredi 11 novembre 1870.*  
*Le Courrier de Bayonne N°6742, du samedi 21 novembre 1891*  
*Le Courrier de Bayonne N°6749, du lundi 30 novembre 1891*  
*Le Courrier de Bayonne N°6805, du vendredi 5 février 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6817, du vendredi 19 février 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6817, du vendredi 19 février 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6842, du samedi 19 mars 1892.*  
*Le Courrier de Bayonne N°6918, des dimanche 19 et lundi 20 juin 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6923, du samedi 25 juin 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6926, du mercredi 29 juin 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6927, du jeudi 30 juin 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6927, du jeudi 30 juin 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6927, du jeudi 30 juin 1892.*  
*Le Courrier de Bayonne N°6927, du jeudi 30 juin 1892.*

*Le Courrier de Bayonne N°6956, du jeudi 4 août 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6958, du samedi 6 août 1892.*  
*Le Courrier de Bayonne N°6973, du jeudi 25 août 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6973, du jeudi 25 août 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6973, du jeudi 25 août 1892*  
*Le Courrier de Bayonne N°6973, du jeudi 25 août 1892.*  
*Le Courrier de Bayonne N°6973, du jeudi 25 août 1892.*  
*Le Courrier de Bayonne N°6974 du samedi 23 et dimanche 24 août 1930.*  
*Le Courrier de Bayonne N°6974, du samedi 23 et du dimanche 24 août 1930*  
*Le Courrier de Bayonne N°6989, du mardi 21 mars 1899*  
*Le Courrier de Bayonne N°7085, du 5 janvier 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7115, du jeudi 9 février 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7115, du jeudi 9 février 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7115, du jeudi 9 février 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7122, du vendredi 17 février 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7122, du vendredi 7 février 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7159, du samedi 1er avril 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7160, du mardi 4 avril 1893.*  
*Le Courrier de Bayonne N°7237, du mercredi 5 juillet 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7252, des dimanche 23 et lundi 24 juillet 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7263, du vendredi 11 août 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7266, du mercredi 9 août 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7286, du vendredi 1er septembre 1893*  
*Le Courrier de Bayonne N°7532, du vendredi 22 juin 1894*  
*Le Courrier de Bayonne N°7566, du mercredi premier août 1894*  
*Le Courrier de Bayonne N°7574, du vendredi 10 août 1894*  
*Le Courrier de Bayonne N°7826, du vendredi 7 juin 1895*  
*Le Courrier de Bayonne N°7840, du dimanche 23 et lundi 24 juin 1895.*  
*Le Courrier de Bayonne N°7850, du vendredi 5 juillet 1895*  
*Le Courrier de Bayonne N°7854, du mercredi 10 juillet 1895.*  
*Le Courrier de Bayonne N°7854, du mercredi 10 juillet 1895.*  
*Le Courrier de Bayonne N°8193, du mercredi 19 août 1896*  
*Le Courrier de Bayonne N°8333, des dimanche 31 janvier et lundi 1er février 1897.*  
*Le Courrier de Bayonne N°8333, du dimanche 31 janvier et lundi 1er février 1897.*  
*Le Courrier de Bayonne N°8366, du jeudi 11 mars 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8377, du mercredi 24 mars 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8413, du jeudi 6 mai 1897.*  
*Le Courrier de Bayonne N°8413, du jeudi 6 mai 1897.*  
*Le Courrier de Bayonne N°8432, du samedi 29 mai 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8438, du samedi 5 juin 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8446, du mercredi 16 juin 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8457, du mardi 29 juin 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8487, du mercredi 4 août 1897.*  
*Le Courrier de Bayonne N°8499, du mercredi 18 août 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8500, du jeudi 19 août 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8503, des dimanche 29 et lundi 30 août 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8534, des dimanche 26 et lundi 27 septembre 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8534, des dimanche 26 et lundi 27 septembre 1897.*

*Le Courrier de Bayonne N°8544, du vendredi 8 octobre 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8550, du vendredi 15 octobre 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8553, du mardi 19 octobre 1897*  
*Le Courrier de Bayonne N°8637, du vendredi 28 janvier 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8685, du vendredi 25 mars 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8698, du Samedi 9 et dimanche 10 avril 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8700, du mercredi 13 avril 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8700, du mercredi 13 avril 1898.*  
*Le Courrier de Bayonne N°8703, du samedi 16 et dimanche 17 avril 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8709, du samedi 23 et dimanche 24 avril 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8724, du mercredi 11 mai 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8731, du vendredi 20 mai 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8731, du vendredi 20 mai 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8761, du samedi 25 et dimanche 26 juin 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8764, du mercredi 29 juin 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8777, du vendredi 15 juillet 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8782, du jeudi 21 juillet 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8800 du jeudi 11 août 1898.*  
*Le Courrier de Bayonne N°8800, du jeudi 11 août 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8802, du 13 août 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8812, du jeudi 25 août 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8815, du lundi 29 août 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8815, du lundi 29 août 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8867, du vendredi 28 octobre 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8878, du vendredi 11 novembre 1898*  
*Le Courrier de Bayonne N°8897, des samedi 3 et dimanche 4 décembre 1898.*  
*Le Courrier de Bayonne N°8945, des samedi 28 et dimanche 29 janvier 1899.*  
*Le Courrier de Bayonne N°8958, du lundi 13 février 1899*  
*Le Courrier de Bayonne N°8982, du lundi 13 mars 1899.*  
*Le Courrier de Bayonne N°8989, du mardi 21 mars 1899*  
*Le Courrier de Bayonne N°8989, du mardi 21 mars 1899.*  
*Le Courrier de Bayonne du 12 août 1866*  
*Le Courrier de Bayonne du 18 septembre 1867*  
*Le Courrier de Bayonne du 25 août 1930*  
*Le Courrier de Bayonne du 28 novembre 1866*  
*Le Courrier de Bayonne du 30 mai 1879*  
*Le Courrier de Bayonne du 6 juin 1879*  
*Le Courrier de Bayonne du 8 août 1884*  
*Le Courrier de Bayonne du vendredi 4 août 1863*  
*Le Journal de Saint Palais du dimanche 24 mai 1885*  
*Le Journal de Saint-Palais du 13 septembre 1885.*  
*Le Journal de Saint-Palais du dimanche 12 juin 1910*  
*Le Journal de Saint-Palais du dimanche 13 février 1910*  
*Le Journal de Saint-Palais du dimanche 14 juin 1891, première page.*  
*Le Journal de Saint-Palais du dimanche 15 août 1909*  
*Le Journal de Saint-Palais du dimanche 15 août 1909.*  
*Le Journal de Saint-Palais du dimanche 2 juillet 1905.*  
*Le Journal de Saint-Palais du dimanche 21 juin 1885*

*Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 24 avril 1892.  
*Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 24 mai 1885  
*Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 27 mars 1892.  
*Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 29 mars 1885  
*Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 29 mars 1885.  
*Le Journal de Saint-Palais* N° 27, du dimanche 28 juin 1885.  
*Le Journal de Saint-Palais* N° 2863, du vendredi 15 septembre 1871.  
*Le Journal de Saint-Palais* N°16 du dimanche 17 avril 1892.  
*Le Journal de Saint-Palais* N°17, du dimanche 24 avril 1892.  
*Le Journal de Saint-Palais* N°30 du dimanche 19 juillet 1885.  
*Le Journal de Saint-Palais*, 25<sup>e</sup> année, N°23, du dimanche 5 juin 1910, p.1.  
*Le Journal de Saint-Palais*, du dimanche 28 février 1892.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°107, du mardi 7 mai 1895  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°190, du dimanche 10 et lundi 11 août 1851  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°226, du jeudi 26/09/1895  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°29 année 1846, du jeudi 26 février 1846.  
*Le Mémorial des Pyrénées* 28<sup>e</sup> année, N°178, du vendredi 23 décembre 1842.  
*Le Mémorial des Pyrénées* 77<sup>e</sup> année N°77, des dimanche 31 mars et lundi premier avril 1889  
*Le Mémorial des Pyrénées* 83<sup>e</sup> année N°194, du mardi 20 août 1895  
*Le Mémorial des Pyrénées* du 12 juin 1854  
*Le Mémorial des Pyrénées* du 18 janvier 1846.  
*Le Mémorial des Pyrénées* du 5 septembre 1859  
*Le Mémorial des Pyrénées* du dimanche 13 septembre 1885  
*Le Mémorial des Pyrénées* N° 1223, du mardi 14 octobre 1862  
*Le Mémorial des Pyrénées* N° 124, du samedi 15 octobre 1859.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N° 219, du jeudi 18 septembre 1890.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N° 226, du jeudi 26 septembre 1895, déjà cité.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N° 99, du mercredi 27 avril 1887  
*Le Mémorial des Pyrénées* N° 99, du mercredi 27 avril 1887.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°109, du samedi 10 septembre 1853  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°115, du jeudi 18 août 1842  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°119, du mercredi 4 octobre 1853.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°122 du mercredi 21 juin 1848  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°125, du lundi 8 septembre 1845  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°128, du samedi 25 octobre 1862.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°128, du samedi 25 octobre 1862.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°13, du dimanche 25 janvier 1846  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°13, du dimanche 25 janvier 1846.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°156, du jeudi 29 décembre 1853.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°165, du mardi 24 novembre 1846, p. 2.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°178, du vendredi 23 décembre 1842  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°190 des dimanche 10 et lundi 11 août 1851, article signé Salaberry d'Ibarroll  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°226, du 26 septembre 1895  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°306, du mercredi 28 décembre 1887  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°306, du mercredi 28 décembre 1887.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°61, du mercredi 13 mars 1895.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°76, 42<sup>e</sup> année, du mardi 27 juin 1854, article lui même tiré de l'Echo de l'Ois  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°78, du samedi 30 juin 1855

*Le Mémorial des Pyrénées* N°86, du samedi 12 avril 1890, p. 3.  
*Le Mémorial des Pyrénées* N°97, du dimanche 13 juillet 1845  
*Le Mémorial des Pyrénées*, 35<sup>e</sup> année, N°34, du jeudi 8 février 1849.  
*Le Mémorial des Pyrénées*, 77<sup>e</sup> année N°77, des dimanche 31 mars et lundi 1<sup>er</sup> avril 1889.  
*Le Mémorial des Pyrénées*, année 1844 N°11, du dimanche 21 janvier 1844.  
*Le Mémorial des Pyrénées*, N° 194, du mardi 20 août 1895.  
*Le Mémorial des Pyrénées*, N° 226 du jeudi 26 septembre 1895.  
*Le Mémorial des Pyrénées*, N° 99, du mercredi 27 avril 1887.  
*Le Miroir des sports* du 9 septembre 1925. p.212  
*Le Miroir des Sports* N° 222, du mercredi 10 septembre 1924, pp.236-237.  
*Le Miroir des Sports* N°226, du mercredi 8 octobre 1924, p.275.  
*Le Miroir des Sports* N°274 du 12 août 1925, p.155.  
*Le Miroir des Sports* N°279, du 16 septembre 1925, p.238.  
*Le Miroir des Sports* N°283, du mercredi 14 octobre 1925.  
*Le Pelotari de Bayonne et du Sud Ouest* du 21 septembre 1930.  
*Le Phare des Pyrénées*, du lundi 5 octobre 1846.  
*Le Sport* du 14 septembre 1887.  
*Le Temps (1861- 1942)* N° du 22 février 1901, dans la rubrique “ Choses d’art ”, à propos de l’exposition c dans la grande galerie Georges Petit.  
*Le Journal de Saint-Palais* du dimanche 24 septembre 1905.  
*Pays des Alpes maritimes* N°370, du 28 janvier au 3 février 2010  
*Pelotari de Bayonne et du Sud Ouest, Journal sportif et de Défense des Intérêts régionaux dimanche 16 m*  
*Pilota* N°149 dossier officiel pour la construction d'un trinquet.  
*Pilota* N° 193 de décembre 2013, p.30.  
*Pilota* N° 33, juillet-août 1975.  
*Pilota* N°124, 3<sup>e</sup> trimestre 1996, p.35.  
*Pilota* N°124, p.33.  
*Pilota* N°124, p.35.  
*Pilota* N°135, de juillet 1999. p.10  
*Pilota* N°14, de mars-avril 1972 (pelotes et but meurtrier)  
*Pilota* N°157, 2005. (dossier fabrication de la pelote)  
*Pilota* N°165, de janvier 2007 p.7 (présentation du xister)  
*Pilota* N°166, d’avril 2007  
*Pilota* N°173, 2009 pp. 26-29, (fabrication de la pelote)  
*Pilota* N°178, d’avril 2010 (fabricant de fèves-pelote)  
*Pilota* N°178, d’avril 2010 (modification de règlement)  
*Pilota* N°178, de mars 2010  
*Pilota* N°193, de décembre 2013 p.6. (pelote ninja)  
*Pilota* N°194, de mars 2014 p.9 (interview Omiecinski)  
*Pilota* N°195 de juin 2014, p.28.  
*Pilota* N°207 de juin 2017 “ Une ”  
*Pilota* N°24, de novembre et décembre 1973 article de Jean Baptiste Garat “ Six mois avecLes Indépendan  
*Pilota* N°31, 6<sup>e</sup> année, mars avril 1975, p.6 : “ en suivant le « sare » ”.  
*Pilota* N°35-36, 6<sup>e</sup> année, novembre décembre 1975, p. 2.  
*Pilota* N°35-36, de décembre 1975 par L.Dunat  
*Pilota* N°4, de juillet août 1870 p.2  
*Pilota* N°4, juillet août 1870, p.2.  
*Pilota* N°41, 7<sup>e</sup> année, septembre, octobre 1976, pp.2-3.

*Pilota* N°47, de septembre- octobre 1977 J. Cazaubon et J.-B. Garat

*Pilota* N°59, du 1er trimestre 1980

*Pilota* N°75, janvier-février 1984, article de Abeberry p.2.

*Pilota* N°8 d'avril 1971, p.6.

*Pilota* N°86 pp. 16-17.

*Pilota* N°9 de mai-juin 1971 (tournoi de cesta punta).

*Pilota* N°9, de mai-juin 1971 p.12.

*Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, 1886, septembre, p. 307.

*Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, 1885, (15 février, troisième année).

*Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, 1886, avril, partie non historique, t.III, 1886 (avril), p.169.

*Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, 1884, t.I, p.485.

*Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, 1886, juin, t.III, p.213.

*Revue des Basses Pyrénées et des Landes*, 1886, décembre, partie non historique, t.III.

## Iconographie

Israël Sylvestre, <i>Le jeu de paume de Liencourt</i> , 1655. Eau-forte. H. 0,145 ; L. 0,245, signé et daté : Israel Sylvestre delinea vit et sculpcit, Liencour 1655. Paris, BNF Estampes.
Guillaume de La Perrière, <i>Théâtre des bons engins : auquel sont contenuz cent emblèmes moraulx</i> , Paris, Saint Jehan Baptiste, 1539. BNF.
Joseph de Saint-Germier, <i>Partie de pasaka dans le vieux trinquet Sarazola de Saint-Jean-de-Luz</i> , huile sur toile (74,5x93 cm), Signé b.d : “ J. de Saint-Germier / St Jean de Luz ” – vers 1885. Bayonne, Musée Basque.
Gustave Colin, <i>Partie de “laxua ” sous les remparts de Fontarabie</i> . Huile sur toile. Signé Daté b.g. : “ Gustave Colin / 1863 ”. Bayonne, Musée Basque.
Vodert, <i>Vuë d'un jeu de paume</i> , XVIIIe siècle. Eau-forte et burin colorié. H. 0,255 ; L. 0,358. Paris, Musée Carnavalet.
Charles Hulpeau, 1632, <i>Le royal jeu de paulme</i> , Paris, BNF, Rés.
Crispin de Pas, 1608, <i>Le jeu quarré de Strasbourg</i> , gravure. Paris, BNF Estampes (Kg 51 Fol).
Z, <i>La cantiga de Santa Maria</i> , extraite de <i>Las Cantigas</i> d'Alphonse le Sage, XIIIe siècle. Palais de l'Escorial.
Gabriel Perelle, <i>Le Jeu de Paume</i> . Signé b.G. fait par Perelle avec privilege du Roy. Paris, BNF Estampes (Ed 76 f°88)

